



HAL
open science

Sortir de Babel : une République des Langues en quête d'une " langue universelle " à la Renaissance et à l'Age classique ?

Fabien Dimitri Simon

► **To cite this version:**

Fabien Dimitri Simon. Sortir de Babel : une République des Langues en quête d'une " langue universelle " à la Renaissance et à l'Age classique ?. Histoire. Université Rennes 2, 2011. Français. NNT : 2011REN20055 . tel-00676892

HAL Id: tel-00676892

<https://theses.hal.science/tel-00676892>

Submitted on 6 Mar 2012

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



SOUS LE SCEAU DE
L'UNIVERSITÉ EUROPÉENNE DE BRETAGNE
UNIVERSITÉ RENNES 2
Ecole Doctorale Sciences Humaines et Sociales (ED 507)
CERHIO (CNRS UMR 6258)

SORTIR DE BABEL.

UNE REPUBLIQUE DES LANGUES EN QUÊTE D'UNE "LANGUE UNIVERSELLE" A LA RENAISSANCE ET A L'ÂGE CLASSIQUE ?

Thèse de doctorat
Discipline : Histoire

Présentée par Fabien SIMON

Directeurs de thèse : Philippe HAMON et Olivier CHRISTIN

Soutenue le 02 décembre 2011

VOLUME 1

Jury :

M. Pascal BRIOIST, professeur d'histoire moderne, université de Tours François-Rabelais (rapporteur)

Mme Jocelyne DAKHLIA, directrice d'études, EHESS (rapporteur)

M. Philippe HAMON, professeur d'histoire moderne, université Rennes 2 (directeur)

M. Olivier CHRISTIN, professeur ordinaire d'histoire moderne, université de Neuchâtel (directeur)

M. Alain CABANTOUS, professeur émérite d'histoire moderne, université de Paris I

Mme Nathalie FOURNIER, professeur de langue française, université Lumière Lyon 2

Remerciements

Soulignons d'emblée la grande difficulté de réaliser un « rite de passage » du travail académique, tout en affirmant que derrière le caractère « attendu » des remerciements se cache une vraie sincérité.

Qu'il me soit permis, tout d'abord, de remercier mes deux directeurs de recherche, dont le soutien constant (concomitant ou successif, mais toujours complémentaire et attentif) et les conseils avisés lors de la phase de recherche ou lors de la rédaction ont grandement contribué à améliorer ce travail (dont j'assume évidemment seul les défauts). Tous mes remerciements vont aussi à MMe Jocelyne Dakhli et Nathalie Fournier et MM. Pascal Brioist et Alain Cabantous qui ont accepté, aux côtés de MM. Christin et Hamon, de participer au jury de soutenance de ce mémoire.

Le parcours d'un chercheur est jalonné de rencontres, plus ou moins longues, mais toujours constructives dans le progrès des réflexions. Je tiens donc à exprimer ma gratitude envers les professeurs et collègues qui ont pris, à un moment ou un autre du long cours de ce projet, le temps de me prodiguer leurs avis éclairés : Charlotte de Castelnau-L'Estoile et les participants du séminaire du Groupe de Recherche sur les Missions ibériques modernes qui m'ont introduit dans le cercle choisi des défricheurs de la Compagnie de Jésus, mais aussi Antonella Romano et Giovanni Pizzorusso que j'ai eu l'occasion de rencontrer sur leurs terres italiennes ou ailleurs. Je remercie aussi tous les collègues que j'ai pu fréquenter lors de la *peregrinatio academia* de mes années d'enseignement en tant que moniteur et ATER (ceux d'Aix-Marseille 1, de Bordeaux 3 et de Paris 7). Merci en particulier aux groupes des modernistes de l'université Rennes 2, où mon séjour, entrecoupé, fut le plus long : Gauthier Aubert, Ariane Boltanski, Dominique Godineau, Yann Lagadec, Jean-Pierre Le Thuillier, Georges Provost, Florent Quellier, Elisabeth Sablayrolles, ainsi qu'à Mme la directrice du CERHIO, Annie Antoine. Le séminaire de Binic, haut lieu de la sociabilité renno-brestoise, aura été l'occasion de discussions passionnantes, dans un cadre balnéaire qui ajoutait à leur charme.

Toute ma reconnaissance va aussi aux responsables des institutions qui ont bien voulu m'accueillir à l'occasion de séjours de recherche. Avant tout à Jean-François Chauvard, en tant que directeur des études modernes de l'Ecole Française de Rome pour m'avoir permis par trois fois d'effectuer un travail dans cet établissement, au plus près des

mannes kirchériennes (merci aux personnels des fonds d'archives où j'ai pu travailler, notamment à l'ARSI, pour leur gentillesse). Pour n'être pas un spécialiste lui-même de l'histoire des langues, M. Chauvard a néanmoins contribué en tant qu'organisateur de rencontres scientifiques, à me mettre en contact avec des gens travaillant sur ces problématiques : depuis la journée d'études de 2005 sur « Contacts entre aires culturelles et problèmes linguistiques » à laquelle il me convia comme spectateur actif à Strasbourg, où il était professeur, jusqu'à son invitation à intervenir dans le cadre du séminaire franco-italien organisé par l'Ecole Française de Rome, les trois universités romaines et l'EHESS (premier semestre 2008) et intitulé : « Les langues du pouvoir, le pouvoir des langues », dont les débats ont ardemment nourri mes réflexions.

Un autre séjour formateur et constructif aura été celui effectué à la si belle, toute d'or et de velours, John Carter Brown Library (Providence). Merci à son directeur Ted Widmer et à tous les personnels de la bibliothèque ; ainsi qu'aux professeurs des Etats-Unis à qui j'ai soumis mes premières pistes de réflexion et qui m'ont offert des remarques avisées (Bernard Cerquiglini, Philip Lewis, feu Christian Delacampagne...)

Tous mes remerciements vont aussi à tous les chercheurs avec lesquels au cours de ces séjours, ou à d'autres occasions, institutionnelles ou non, j'ai eu l'occasion d'échanger : les boursiers et membres de l'EFR, notamment Aurélien Girard ; les *fellows* de la John Carter Brown Library ; mais aussi Paul Cohen (Université de Toronto), Paul-André Dubois (Université Laval), Bérénice Gaillemin, Eva Guillorel...

Enfin, ce travail n'aurait pas pu aboutir sans un soutien affectif et amical de tous les instants, mué parfois en aide concrète sous forme de relectures ou de vérification des traductions : merci donc à mes parents avant tout, et en particulier à ma mère pour ses relectures intégrales ; à Martine et Jean pour leurs compétences plurilingues ; à Florence, Alexandre, Christian,...

Toutes mes pensées, au terme d'un travail parfois éprouvant pour le « parturient » et son entourage, vont à mon fils, Ismaël, pour l'aide naturelle que sa joie communicative et sa capacité à faire « relativiser » les épreuves m'ont apportée ; et à Pauline pour son soutien constant, tant matériel que moral surtout, formule *topos* certes mais dont j'aimerais pouvoir dire toute l'authenticité ici.

Sommaire

<i>Introduction</i>	7
<i>Première partie – Une nouvelle Babel de langues universelles ? Typologie « en contexte » ou panorama linguistique à l'époque moderne</i>	55
Chapitre 1 – L'hypothèse monogénétique et la Babel des vernaculaires européens	59
Chapitre 2 – La quête encyclopédique : une langue universelle pour une religion universelle ou la langue, apôtre de la religion ?	153
Chapitre 3 – Le geste, « emblème transitoire » : des gestes et de leur alphabet, l'image	287
Chapitre 4 – Une langue <i>ex nihilo</i> : relier le mot et la chose, ou langues universelles et irénisme	343
<i>Deuxième partie – Rome et Londres, capitales des langues planners ? Deux grands pôles linguistiques européens</i>	387
Chapitre 5 – La Royal Society : un centre névralgique de la genèse des langues universelles en Angleterre	391
Chapitre 6 – Athanasius Kircher, un alchimiste du Verbe dans la Ville éternelle	463
<i>Troisième partie – Une République des Langues</i>	519
Chapitre 7 – Le réseau transnational des <i>language planners</i> : une province de la République des lettres	527
Chapitre 8 – La langue universelle, une langue « de distinction sociale » ?	647
<i>Conclusion</i>	737
<i>Annexe Images</i>	747
<i>Sources & bibliographie</i>	801
<i>Index Nominum</i>	901
<i>Tables des illustrations</i>	921
<i>Tables des matières</i>	925

Introduction

« Ensuite, les hommes se multipliant, ils firent un *zacuali* très haut, et solide, ce qui signifie « la tour très haute », pour s’y mettre à l’abri quand viendrait l’heure de la destruction du second monde. Et soudain les langues se transformèrent et ne se comprenant plus les uns les autres, ils s’en allèrent ; alors sept compagnons avec leurs femmes qui parlaient la même langue, vinrent dans ces contrées, après avoir d’abord traversé des terres et des mers immenses, vivant dans des grottes et traversant de dures épreuves avant d’aborder cette terre, qu’ils rendirent bonne et fertile pour y habiter... »¹

Voilà un récit qui fait fortement écho à un épisode biblique fondateur : celui de la Tour de Babel. Le châtement divin est appliqué à la suite, sans que le lien direct soit explicite, de la construction de l’édifice et la *confusio linguarum* s’impose. Pourtant, certains aspects au fil du récit paraissent étranges, ou peu communs en tout cas : le terme *zacuali*, le « second monde », les grottes... C’est que le mythe ainsi conté est l’œuvre d’un chroniqueur métis du Nouveau Monde, Fernando de Alva Ixtlilxochitl (1578-1650). Fils d’un Espagnol et petit-fils d’une princesse indienne, il étudie, dans sa *Sumaria relación de todas las causas*, l’histoire du royaume de Texcoco et dépeint les origines historiques et mythiques des Toltèques, sujet qu’il prolonge dans son *Compendio histórico del reino de Texcoco* (avant 1608). Après avoir décrit le déluge, il passe au mythe scripturaire de la confusion des langues auquel il mêle des bribes de mythologie aztèque, proprement indigènes, telles que la migration d’ancêtres vivant auparavant dans des grottes ou la reprise de la tradition indienne du Deuxième Soleil... Mais il leur confère un habillage biblique, aussi bien qu’asiatique (il écrit, par exemple, que ses ancêtres portaient des tuniques comme les Japonais), « moins pour adhérer à une interprétation européenne, que pour donner une

¹ ALVA IXTLILXOCHITL (Fernando de), *Sumaria relación de todas las causas* dans *Obras históricas incluyen el texto completo de las llamadas relaciones e historia de la nación chichimeca en una nueva versión establecida con el cotejo de los manuscritos más antiguos que se conocen*, Tome 1, Ed. Edmundo O’Gorman, Universidad Nacional Autónoma de México – Instituto de Investigaciones históricas, México, 1975, p. 263. Nous traduisons : « ...después, multiplicándose los hombres, hicieron un zacuali muy alto, y fuerte, que quiere decir, la torre altísima, para guarecerse en él cuando se tornase a destruir el segundo mundo. Al mejor tiempo se les mudaron las lenguas y no entendiéndose unos a otros se fueron hasta siete compañeros con sus mujeres que se entendían la lengua, se vinieron a estas partes, habiendo primero pasado grandes tierras y mares, viviendo en las cuevas y pasando grandes trabajos hasta venir a esta tierra, que la hallaron buena y fértil para su habitación... ». Le chapitre dans lequel figure le passage s’intitule : « Relación de la creación del mundo y de lo que toca a la creación del mundo y origen de los indios. Sólo Dios es el sabidor de las cosas ; mas lo que buenamente se ha podido saber, según los tultecas, es lo que sigue »

dimension universelle à un épisode clé du passé indigène »². Le mythe de Babel se « mondialise », s'hybridant au passage au contact d'autres mythes fondateurs.

La question de la langue qu'il symbolise semble être une préoccupation non seulement européenne, mais aussi « universelle » apparemment. Dans l'Europe de la Renaissance, certains auteurs y perçoivent une brûlante actualité et cherchent à y apporter des solutions, qui se doivent donc d'être, elles aussi, universelles :

« Speech is the Index of the mind : Loe, here
Th' Index of Speech ; the dumb Interpreter ;
The Iliads in a Nut-shell ; Tongues in Brief ;
Babel revers'sd ; The traveller's Relief ;
Ferry of Nations Commerce... »³

Ce poème dédicatoire, signé « Jos. Waite, M.A. », est un hommage au *Universal Character by which All the Nations in the World may understand one anothers Conceptions* de Cave Beck (c.1623-1706), publié en 1657. Comment la langue universelle que son auteur revendique avoir créée y est-elle présentée ? En référence à une anecdote fameuse de Pline dans son *Histoire naturelle* – reprenant Cicéron –, le « caractère universel » est dit pouvoir « faire tenir l'Iliade dans une coquille de noix »⁴. Il est un monde en réduction, une langue-microcosme, utile comme interprète universel, aussi bien pour les voyageurs (*traveller's Relief*) que pour les marchands (*Ferry of Nations Commerce*). Il est surtout « *Babel revers'sd* » : Babel renversée, retournée, la *confusio* annihilée ?

² L'exemple est donné (sans que le texte soit cité) dans : GRUZINSKI (Serge), *Les Quatre parties du monde. Histoire d'une mondialisation*, Paris, Ed. de la Martinière, 2004, p. 124. Alva Ixtlilxochitl apparaissait déjà dans, du même auteur : *La Pensée métisse*, Paris, Fayard, 1999, p. 258.

³ Cf. BECK (Cave), *The Universal Character by which All the Nations in the World may understand one anothers Conceptions, Reading out of one Common Writing their own Mother Tongues. An Invention of General Use, The Practice whereof may be Attained in two Hours space, Observing the Grammatical Directions. Which Character is so contrived, that it may be Spoken as well as Written*, Londres, printed by Tho. Maxey for William Weekley, 1657; poème dédicatoire (nous soulignons). Nous avons fait l'effort dans notre étude, pour des raisons de compréhension, d'interprétation, de continuité entre le texte et les citations de les traduire toutes (ou de les donner dans une traduction française lorsqu'elle préexistait). Néanmoins, nous avons choisi de conserver dans leur forme originale les poèmes uniquement : n'étant pas traducteur professionnel, il nous était, pour certains, bien difficile de les rendre dans une langue « poétiquement » équivalente.

⁴ Cf. PLINE L'ANCIEN, *Histoire naturelle*, 7, 21, 1 : « C'est peut-être l'acuité visuelle qui fournit les cas les plus incroyables. Cicéron nous apprend que le poème d'Homère, l'Iliade, écrit sur une feuille de parchemin, a pu être enfermé dans une noix » (trad. R. Schilling, Paris, CUF, 1997).

La fascination de Babel : rebâtir la Tour ?

« Quand le monde entier n'était qu'un seul royaume, tous les peuples de ce royaume ne parlaient qu'une seule langue. L'Espagnol en ce temps ne défiait pas son ennemi en riche et noble castillan ; aucun orateur romain ne plaidait avec la rhétorique coulante du latin ; aucun Italien ne courtisait sa maîtresse en toscan suave et amoureux ; aucun Français en phrases pleines et imposantes d'Orléans ; aucun Allemand ne tonitruait de sa langue fracassante ; on ne parlait même pas alors l'irlandais revêche, ni du gallois volubile. Le rapide discours écossais, frère de l'anglais, n'avait alors de langue, et le discours de l'Anglais, en ce temps-là, n'était pas délié. (...) »

En ce temps-là, comme je l'ai dit auparavant, il n'y avait qu'un seul alphabet lu partout dans le monde, tous les gens qui vivaient alors auraient pu réaliser une œuvre dans des pays très éloignés les uns des autres, sans faire une seule erreur, et sans recourir à un interprète pour faire le lien entre eux. Ce que Nemrod, le premier idolâtre, perçut, et ne sachant pas comment mieux employer tant de millions de sujets courbés devant lui, le feu de l'ambition le brûla et le poussa à monter si haut qu'il pourrait voir ce qui se passait au ciel. Et dans ce but des ouvriers furent convoqués de tous les coins de la terre et ils se mirent à construire la Tour de Babel. Mais le maître ouvrier de notre grand univers fit intervenir l'Esprit qui était né du Chaos, la Confusion. Et cette Confusion, montée sur un char de nuages, avec tonnerre, et éclairs au service de la vengeance divine, avait une voix qui ressemblait au rugissement de multiples torrents luttant bruyamment les uns contre les autres, car entre ses mâchoires, elle tenait un million de langues. Cet étrange polyglotte s'avançant vers chaque artisan en train de travailler, murmura à son oreille, et leurs regards soudain s'emplirent d'une étrange lueur de distraction. Et tout à coup, alors que chaque homme parlait à son collègue, leur langue changea et aucun homme ne put plus comprendre son camarade. (...) c'était le bruit d'un millier de sons, et pourtant rien ne ressortait de ce bruit. (...) »

Ainsi Babel aurait dû être bâtie et par ce moyen, Babel chut. (...) De cette manière, les hommes se groupèrent en nations ; avec des mots se forgèrent des langues, à partir desquelles s'en formèrent d'autres, par suite du mélange des nations, quand des royaumes étaient vaincus. »⁵

⁵ DEKKER (Thomas), *Lanthorne and Candlelight. Or The Bell-mans second Nights walke. In which Hee brings to light, a Broode of more strange Villanies, then ever were till this yeare discovered*, Londres, John Busbie, 1608 ; le texte figure dans DEKKER (Thomas), *The Wonderful Year ; The Gull's Horn-Book ; Penny-Wise, Pound-Foolish ; English Villainies Discovered by Lantern and Candlelight ; and Select Writings*, éd. par E.D. Pendry, Londres, Edward Arnold Publishers, 1967, « Chapter I Of canting : how long it hath been a language ; how it comes to be a language ; how it is derived ; and

Ce second récit, poétique et imagé, de l'épisode de la *Genèse* et de l'état linguistique de l'Europe post-babélique, dont nous avons laissé s'exprimer sur la longueur le style anglais « délié », est l'œuvre du dramaturge et poète satirique Thomas Dekker (c. 1570-1632) dans son ouvrage, *Lanthorne and Candle-Light* de 1608. Il s'y attache à défendre la pureté de la langue anglaise et s'en prend notamment au *cant*, argot des gueux parfois appelé « français du colporteur »⁶. L'exemple souligne l'intérêt pour la question linguistique qui anime les acteurs de l'époque moderne, tourmentés en particulier par le problème de l'incommunicabilité. Un autre auteur de la Renaissance, italien pour sa part, preuve du caractère transnational de ces préoccupations, Francesco Giorgio ou Zorzi (dit Georges de Venise, 1460-1540), franciscain, théologien humaniste et kabbaliste chrétien, explique

by whom it is spoken », p. 187-189 ; nous traduisons : « When all the world was but one kingdom all the people in that kingdom spake but one language. (...) There was no Spaniard in that age to brave his enemy in the rich and lofty Castilian ; no Roman orator to plead in the rhetorical and fluent Latin ; no Italian to court his mistress in the sweet and amorous Tuscan ; no Frenchman to parle in full and stately phrase of Orleans ; no German to thunder out the high and rattling Dutch ; the unfruitful crabbed Irish and the voluble significant Welsh were not then so much as spoken of ; the quick Scottish dialect, sister to the English, had not then a tongue. Neither were the strings of the English speech in those times untied (...). Whilst thus, as I said before, there was but one alphabet of letters for all the world to read by, all the people that then lived might have wrought upon one piece of work in countries far distant asunder without mistaking one another, and not needing an interpreter to run between them. Which thing Nimrod the first idolater perceiving, and not knowing better how to employ so many thousand millions of subjects as bowed before him, a fire of ambition burned within him to climb up so high that he might see what was done in Heaven. And for that purpose workmen were summoned from all the corners of the earth who presently were set to build the Tower of Babel. But the Master Workman of this great universe (...) commanded the selfsame spirit that was both bred in the Chaos and had maintained it in disorder to be both surveyor of those works and controller of the labourers. This messenger was called Confusion. (...). She rode upon a chariot of clouds which was always furnished with thunder, lightnings, winds, rain, hailstones, snow and all the other artillery belonging to the service of divine vengeance, and when she spake her voice sounded like the roaring of many torrents boisterously struggling together, for between her jaws did she carry a hundred thousand tongues. This strange linguist, stepping to every artificer that was there at work, whispered in his ear ; whose looks were thereupon presently filled with a strange distraction. And on a sudden, whilst every man was speaking to his fellow, his language altered and no man could understand what his fellow spake. They all stared one upon another, yet none of them all could tell wherefore so they stared. Their tongues went and their hands gave action to their tongues, yet neither words nor action were understood. It was a noise of a thousand sounds, and yet the sound of the noise was nothing. (...) Thus Babel should have been raised, and by this means Babel fell. (...) And in this manner did men at the first make up nations. Thus were words coined into languages, and out of those languages have others been moulded since only by the mixture of nations after kingdoms have been subdued. »

⁶ Cf. JONES-DAVIES (Marie-Thérèse), « Le Français du colporteur ou la langue des classes dangereuses dans l'Angleterre élisabéthaine » dans JONES-DAVIES (Marie-Thérèse, dir.), *Langues et nations au temps de la Renaissance*, Paris, Ed. Klincksieck, 1991, p. 95-112. Une partie de la citation de Thomas Dekker y est traduite (sans que l'original soit cité) ; nous nous sommes appuyé sur elle et avons traduit les autres passages à partir du texte original anglais.

dans son *De Harmonia mundi...* de 1545 (ici dans la traduction française de Nicolas Le Fèvre de la Boderie de 1579) :

« Et finalement par ce que ce fut la premiere langue, & qu'elle proceda du Ciel, & fut devant la confusion des langues qui sourdit en Babylone, aussi sera ce la derniere quand telle confusion sera du tout arrachée, laquelle (comme di S. Augustin) fut iadis envoyée pour punition d'une si grande temerité & superbe entreprinse. *Car à la verité c'est une peine fort grande que ceste diversité des langues, à cause de quoy chacun ne peut manifester ces (sic) conceptions, ou demander ce qui luy est necessaire à un compaignon estranger avecques lequel il demeure, ou qu'il accompagne en loingtain voyage, de sorte qu'il seroit meilleur (comme dit le mesme S. Augustin) d'estre avecques son petit chien ou son cheval, qu'avecques un compaignon de langue estrangere, d'autant que le petit chien entendra ce que cestuy-là n'entendra pas* »⁷

L'acuité de la description du châtement divin est sans doute renforcée par un sentiment d'actualité, voire d'actualisation, suscité par un morcellement encore plus grand de la carte linguistique, avec, à partir du XVI^e siècle, l'apparition – ou le renforcement en tout cas – des vernaculaires. La Babel des vernaculaires, européenne et même mondiale, apparaît comme une punition divine, vécue au quotidien. Les auteurs retiennent parfois, imprégnés qu'ils sont des Ecritures, le chiffre de soixante-douze langues, celles qui, d'après la *Bible*, auraient été distribuées par les soixante douze anges. Le célèbre passage de la *Genèse* (X, 8-10 et surtout XI, 1-9), décrivant le chaos de la *confusio*, est dans tous les esprits, borne indispensable de tout texte traitant de la question des langues ; il stimule les réflexions et la puissance créatrice des auteurs et le thème, devenu *topos*, prolifère dans leurs œuvres : de Charles de Bovelles (1479-1567) lui consacrant les deux derniers chapitres du *Liber de differentia vulgarium linguarum* de 1533 à Johann Heinrich Alsted (1588-1638) l'évoquant dans son *Turris Babel destructa*⁸.

⁷ GIORGIO (Francesco), *L'Harmonie du monde, divisée en trois cantiques. Œuvre singulier, et plain d'admirable erudition : Premièrement composé en Latin par François Georges Venitien, & depuis traduit & illustré par Guy Le Fèvre de la Boderie Secrétaire de Monseigneur frère unique du Roy, & son Interprète aux langues estrangeres ; plus l'Heptaple de Jean Picus comte de la Mirande translaté par Nicolas Le Fèvre de la Boderie*, Paris, Chez Jean Macé, 1578, p. 788-789 (nous soulignons).

⁸ BOVELLES (Charles de), *La Différence des langues vulgaires et la variété de la langue française Liber de differentia vulgarium linguarum et Gallici sermonis varietate*, présentation et traduction commentée par Colette Dumont-Demaizière, Amiens, Musée de Picardie, 1972 [1533] et ALSTED (Johann Heinrich), *Turris Babel destructa, hoc est : Refutatio argumentorum, quibus utuntur omnis generis Gigantes ad stabiliendum confusionem in negotio religionis...*, Herborn, typis G. Corvini, 1639.

Pourtant, le sens à donner au texte scripturaire ne va pas sans susciter nombre d'interrogations et d'hypothèses d'interprétation. Le voici tel qu'il apparaît dans une traduction française proposée en 1530 par Jacques Lefèvre d'Étaples (c.1450-1536), qui s'appuie sur le texte de référence de la *Vulgate* de saint Jérôme, confronté, suivant une démarche humaniste classique, aux originaux, grecs et hébreux notamment :

« (1) Mais comme la terre estoit dune langue et de mesmes langaiges (2) Et comme ilz se partoient de Orient : ilz trouverent ung champ en la terre de Sennaar : et habiterent en iceluy. (3) Et lung dist à son prochain. Venez faisons des bricques. Et les cuyssons au feu. Et eurent les bricques au lieu de pierres/et du mortier au lieu de cyment (4) et dirent : venez faisons pour nous une cité/et une tour : de laquelle le coupeau touche iusques au ciel : et magnifions nostre nom devant que nous soyons divisez en toutes les terres. (5) Mais le Seigneur descendit pour voir la cité et la tour, que les fils d'Adam edifiaient et (6) dist : Voicy le peuple est ung : et a tous est une langue et ont commence a faire ceste chose et ne desisteront point leurs cogitations/jusques a ce quilz le aient acomply par œuvre (7) Venez donc descendons et confondons illec leur langue affin que ung chascun ne entende pas la voix de son prochain (8) Et en ceste matrice, les divisa le Seigneur de ce lieu la en toutes les terres et cesserent de edifier la cite. (9) Et pour ce fut appelle le nom dicelle Babel : car illec fut confuse la langue de toute la terre. Et le seigneur de la les expandit sus la face de toutes les regions »⁹

De multiples questionnements ont été soulevés par ce passage au fil des siècles et des traductions. Ils concernent le vocabulaire même avec l'emploi dans la *Vulgate* des termes *labium* mais aussi *lingua*, la *Septante* utilisant trois fois *keilos* et une fois *glotta* : le premier terme, plus proche de l'hébreu *SâFâ* (lèvre, langue, mais aussi bord, limite), renvoie à une réalité linguistique moins « articulée », structurée, que la langue-*lingua*. Le mot de « Babel » en lui-même est polysémique : entre *Bab-El*, la « porte de Dieu », et *BâLâL*, « confondre, mêler, mélanger », faisant écho à *BâDâL* (employé au quatrième verset du

⁹ *Traduction de la sainte Bible en francoys, translattée selon la pure et entiere traduction de saint Hierome, conferee et entierement revisitee selon les plus anciens et plus corrects exemplaires...*, trad. par Jacques Lefèvre d'Étaples, Anvers, Martin Lempereur, 1530. Nous citons le texte tel qu'il figure dans JACQUEMIER (Myriam), « Babel, discours des origines », dans DAUPHINE (James, dir.) et JACQUEMIER (Myriam, dir.), *Babel à la Renaissance. Actes du XIe colloque international de la société française d'étude du XVIe siècle, Toulon – Mars 1997*, nouvelle édition, préface de Claude-Gilbert Dubois, Paris, Eurédit, 2007, p. 21-43 ; p. 26. Nous nous appuyons sur cet article dans le passage qui suit. Sur l'interprétation de Babel au XVIe siècle, nous renvoyons à ce colloque dont nous utilisons ici quelques articles (mentionnés) ; voir aussi de l'auteur de l'article « Babel, discours des origines » : MARTIN-JACQUEMIER (Myriam), *L'Âge d'or du mythe de Babel 1480-1600. De la conscience de l'altérité à la naissance de la modernité*, Mont-de-Marsan, Ed. Interuniversitaires, 1999.

premier chapitre de la *Genèse*) qui signifie « acte par lequel Dieu donne forme à la création en séparant les éléments du magma originel » : « le premier suggère le désordre, tandis que le second instaure un ordre par fragmentation (...) Babel dans le premier cas est une œuvre de confusion qui brouille l'entendement des constructeurs, régression vers le chaos puisque les hommes fautifs se coupent de Dieu. Dans le second cas que d'aucuns ont reconnu dans le Babel-dispersion de la fin de l'épisode, Dieu sépare les hommes pour leur bien, leur octroie la nécessité de se différencier »¹⁰. Quel était le type de langue qui permettait aux ouvriers du chantier de la tour de communiquer ? Qu'est-ce que la confusion que Dieu a provoquée et comment l'a-t-il fait ? Que veut dire Babel ? Autant de questions qui occupent ainsi pleinement les hommes de la Renaissance, dans la continuité d'interrogations antérieures. Philon d'Alexandrie, dont les écrits influencent profondément les Pères de l'Eglise, consacre un traité à la question, *De confusione linguarum* : il s'y attarde sur le sens à donner à « confusion », à l'acte de rendre confus (à partir du grec *sugkheô* : « verser ensemble », « mélanger en versant », « troubler »...). Or, selon lui, il n'y a là ni simple destruction ni pure création mais « destruction des qualités primitives (...), en vue de la création d'une substance unique et différente »¹¹. A quelques siècles de distance, Dante, dans son *De vulgari eloquentia*, tente de résoudre la contradiction babélique, entre confusion et création de nouvelles langues, destruction et genèse : « Tout langage humain – hormis celui qui fut créé par Dieu en même temps que le premier homme – a été refait selon notre gré après ladite confusion, laquelle ne fut autre chose qu'un oubli de la langue première ». Dans cet oubli, les hommes ont été contraints de forger de nouveaux idiomes, « réparations » (*reparata*) faites suivant le « bon vouloir » (*beneplacito*)¹². L'on n'est pas loin, chez Dante, à l'intérieur même de la *confusio*,

¹⁰ JACQUEMIER (Myriam), *art. cit.*, p. 31.

¹¹ PHILON D'ALEXANDRIE, *Les Œuvres de Philon d'Alexandrie*, t. XIII, *De confusione linguarum*, par. 187, Paris, Ed. du Cerf, 1963, p. 148-149 (nous soulignons). Pour illustrer son propos, Philon prend l'exemple d'une drogue composée par un médecin à partir de cire, de suif, de poix et de résine : une fois mélangés, ils forment un corps nouveau dans lequel chacun d'eux a disparu cf. cité dans HELLER-ROAZEN (Daniel), *Echolalies. Essai sur l'oubli des langues*, trad. de l'anglais par Justine Landau, revu et augmenté par l'auteur, Paris, Ed. du Seuil, 2007, p. 221. Nous renvoyons à cet ouvrage pour cet exemple et le suivant (Dante) et leurs pistes d'interprétation.

¹² DANTE, *De vulgari eloquentia*, 1.9.6-7, dans *Œuvres complètes*, trad. française et commentaire d'André Pézard, Paris, Gallimard, 1965, p. 567 ; cité dans *Ibidem*, p. 223.

censément négative, de ce qui peut apparaître, au sein du texte biblique, comme son renversement positif : l'épisode de la Pentecôte et du « don des langues »¹³.

Babel est protéiforme, pleine de sens, offrant, à la manière de la tour, différents étages interprétatifs. Et les hommes des XVIe-XVIIe siècles restent fascinés par ce thème babélien, par les possibles de son interprétation, et en font un lieu commun de toute réflexion linguistique, *topos* littéraire. Le sens qu'ils lui donnent change-t-il par rapport à celui des exégèses passées ? L'épisode de la *confusio linguarum*, « discours des origines », est-il « objet de foi et partie intégrante d'une révélation » (M. Jacquemier) ou faut-il souligner, au contraire, « la nature rhétorique de son utilisation » dès la Renaissance (M.-L. Demonet) ? En effet, Babel devient chez certains auteurs le nom de la simple diversité : « Si la Nature (...) eust donné aux hommes un commun vouloir et consentement, outre les innombrables commoditez qui en feussent procedées, l'inconstance humaine n'eust eu besoing de se forger tant de manieres de parler. Laquelle diversité et confusion se peut à bon droit appeler la Tour de Babel » écrit par exemple Joachim Du Bellay.

Mais même lorsqu'il ne subsiste plus peut-être qu'une « idée de Babel », que son sens n'est plus qu'allégorique et que la Tour est devenue emblème, « figure », elle n'en reste pas moins omniprésente, muant notamment – mais cette réalité préexistait à cette possible mutation du sens du mythe – en un *topos* iconographique¹⁴. L'image de la Tour est partout, lui conférant une dimension de « *panopticon* » : les hommes de la première modernité n'auraient-ils pas pu avoir le sentiment de se sentir épiés du haut de cette Tour, sous l'œil de laquelle ils se trouvent au quotidien, dans les églises, au détour d'une fresque, rappel récurrent de l'orgueil originel ?

Si la plus ancienne représentation iconographique connue de la Tour de Babel se trouve dans la sacristie du dôme de Salerne et date de 1050-1080 environ, et si d'autres exemples

¹³ Cf. notamment CEARD (Jean), « De Babel à la pentecôte : la transformation du mythe de la confusion des langues au XVIe siècle », *Bibliothèque d'Humanisme et de Renaissance*, 42, 1980, p. 577-94.

¹⁴ Cette interprétation de Babel « au figuré » est celle proposée par Marie-Luce Demonet, voir notamment : « Babel au figuré : « une voix pour tous potages » », dans DAUPHINE (James, dir.) et JACQUEMIER (Myriam, dir.), *op. cit.*, p. 455-467 (par exemple p. 463 sur la Tour comme « emblème », « hiéroglyphe »), ainsi que « La désacralisation de l'hébreu au XVIe siècle », dans ZINGUER (Ilana, dir.), *L'Hébreu au temps de la Renaissance*, Leyde-New York-Cologne, E.J. Brill, 1992, p. 154-171. La citation de Du Bellay, tirée de *Deffence et illustration de la langue française*, I, 1 figure dans ce dernier article, note 16, p. 169 ; et l'auteur cite aussi comme allant dans le même sens ce passage de Sperone Speroni : « diversi uomini sono di diverso volere, però scrivono, et parlano diversamente. La quale diversità, et confusione delle voglie mortali degnamente è nominata torre di Babel » (*Dialogo delle lingue*, Venise, Alde, 1542, édition de Munich, 1975, p. 73).

médiévaux sont attestés – la Tour dessinée dans la Bible Welsiwaw de Prague datant de 1310-1330 ou encore celle de la fresque de l'église Santa Maria Novella de Florence réalisée par Nardo de Cione en 1350-1360 –, il n'en demeure pas moins que ses images se répandent particulièrement au XVI^e siècle. Le contexte, linguistique notamment, ne pèse-t-il pas aussi sur l'imaginaire des peintres, les engageant à réactiver ce thème pictural ? L'édifice apparaît en 1474 sur une xylogravure de l'officine de Gunther Zainer d'Augsburg, pour illustrer une page du *Speculum humanae salvationis*, puis, en 1508-1509, dans le bréviaire Grimani (du nom du doge qui en fit don à la bibliothèque Marciana), par un maître flamand de l'école de l'enlumineur Alexander Bening (mort en 1519) ; c'est ensuite Hans Holbein le jeune (1497-1543) qui, en 1526, est le premier à lui donner une forme ronde. L'épisode inspire encore la *Destruction de la Tour de Babel* (1547) par Cornelisz Anthonisz (1505-1553) ou une gravure de Philippe Galle (1537-1612), en 1569. Quant à Joachim Patinir (ou de Patinier, 1485-1524), il l'avait modelée, pour la première fois, avec cette nouvelle forme en spirale, peut-être calquée sur celles du minaret de Samarra au nord de Bagdad (IX^e siècle) et des ziggourats mésopotamiennes, et telle qu'Hérodote décrivait déjà la tour de Babylone. Est-ce de Patinir que s'est inspirée la plus célèbre d'entre ces représentations, avec sa splendide rampe hélicoïdale, œuvre en 1563 de Pieter Bruegel l'Ancien (c.1525-1569) ? Le peintre flamand a, en fait, réalisé trois versions sur le thème de la tour babylonienne : l'une ne nous est pas parvenue ; les deux autres datent de la même année et il s'agit de *La Tour de Babel* conservée à Vienne et de *La « Petite » Tour de Babel* du musée de Rotterdam. Dans les deux tableaux, Bruegel ancre l'épisode dans une réalité contemporaine, décrite avec une profusion de détails réalistes. Le chantier de construction se trouve sur les bords d'un fleuve ou sur une côte, le transport fluvial ou maritime étant indispensable pour les produits lourds ; les appareils de levage et autres engins sont représentés avec précision, dont d'immenses grues actionnées par des hommes marchant à l'intérieur d'une roue ; quant aux corporations de métiers, elles sont figurées par les cabanes où elles se répartissaient. Au premier plan, sur la version viennoise, est peinte la visite du chantier par Nemrod, et la manière de se prosterner des ouvriers est un indice du caractère oriental de la scène ; mais hormis ce détail, la ville qui s'étend au pied de la Tour a sans conteste des allures européennes et même flamandes, région d'origine du peintre¹⁵. Pourrait-elle être Anvers ? La cité, en pleine explosion

¹⁵ Cf. HAGEN (Rose-Marie) et HAGEN (Rainer), *Pieter Bruegel l'Ancien (vers 1525-1569). Paysans, fous et démons*, Cologne, Taschen, 2000, p. 15-21.

démographique au XVI^e siècle, avec une population ayant presque doublé entre 1500 et 1569 pour atteindre 90 000 habitants, est une métropole commerciale placée au cœur d'une économie-monde dont le centre de gravité est en train de basculer de la Méditerranée à l'Europe du Nord, et où affluent des populations de toutes origines (environ un millier d'étrangers sont recensés). Elles apportent avec elles leurs langues et leurs religions puisque l'on trouve des catholiques, des luthériens, des calvinistes ou encore des anabaptistes. Peut-être est-ce donc le fourmillement de cette cité-monde qui a conduit Bruegel à y voir une nouvelle Babel ? Le tableau du Flamand pourrait ainsi symboliser l'actualisation du mythe biblique que nous évoquions.

Mais il ne s'agit pas pour nous de tenter de rivaliser avec la somme que représente, en ce qui concerne ses évocations et ses interprétations, l'ouvrage d'Arno Borst, *Der Turmbau von Babel*, publié en 1957¹⁶. Dans cette moisson d'images, l'une attire néanmoins plus particulièrement notre attention : un dessin réalisé par Coenraet Decker (c.1650-1685), un élève du célèbre peintre et graveur Romeyn de Hooghe (1645-1708), et gravé par Lievin Cruyl (c.1640-1720) se rapproche, dans sa composition, de l'œuvre maîtresse de Bruegel [fig. 1a]. Au premier plan, à droite, la visite du chantier par un Nemrod vêtu à l'orientale (même si les ouvriers ne posent ici qu'un genou à terre) ; au second plan, mais occupant le centre de la gravure et polarisant toute la composition, une majestueuse tour en voie d'achèvement ; tout autour, une ville s'étend, où l'on retrouve des éléments généraux du tableau de 1563 : un plan d'eau avec des bateaux, des cahutes d'ouvriers fumantes... Mais point d'Anvers possible ici. La cité évoque plutôt une antiquité composite avec arcs de triomphe, pyramides, au loin une autre ziggourat... Un des bâtiments ressemble au temple de Salomon, tel qu'il a pu être représenté parfois, et la Tour elle-même avec son système de rampes croisées (et non hélicoïdales comme chez Bruegel) pourrait se rapprocher d'un des autres édifices favoris d'Athanasius Kircher (1602-1680), le temple de Fortuna

¹⁶ Sur la Tour, ses représentations et la signification du mythe, l'ouvrage de référence est en effet la somme en 6 volumes d'Arno Borst : BORST (Arno), *Der Turmbau von Babel, Geschichte der Meinungen über Ursprung und Vielfalt der Sprachen und Völker...*, Stuttgart, A. Hiersemann, 1957. Voir aussi : BOST (Hubert), *Babel : du texte au symbole*, Genève, Labor et Fides, 1985 ; MINKOWSKI (Helmut), *Aus dem Nebel der Vergangenheit steigt der Turm zu Babel, Bilder aus 1000 Jahren*, Berlin, Rembrandt-Verlag, 1960 et *Vermutungen über den Turm zu Babel*, Freren, Luca, 1991 ; WEGENER (Ulrike B.), *Die Faszination des Masslosen. Der Turmbau zu Babel von Pieter Bruegel bis Athanasius Kircher*, Hildesheim-Zürich-New York, Georg Olms Verlag, 1995. Pour une brève synthèse : SCOLARI (Massimo), « Forma e rappresentazione della Torre di Babele », *Rassegna*, 16 (numéro monographique sur la Tour de Babel), 1983, p. 4-7 et VICARI (Jacques), *La Tour de Babel*, Paris, PUF, 2000.

Primigenia à Préneste (Ier s. av.)¹⁷. En effet, cette version de la Tour de Babel apparaît sous la forme d'une planche dépliant (50cm par 45cm) et n'est qu'un exemple parmi les nombreuses représentations de l'édifice – ou de la tour de Babylone comme point de comparaison – qui occupent les folios du *Turris Babel*, traité sur l'épisode biblique et la construction de l'édifice par le jésuite romain¹⁸. Une autre gravure de la Tour prend place dès le frontispice de l'ouvrage réalisé par Gérard de Lairesse (1640-1711) [III. 1]. Le point de vue a changé et la scène se concentre sur la visite de Nemrod, la tour en chantier ne figurant plus qu'à l'arrière-plan. « Le premier homme puissant sur la terre (...) vaillant chasseur devant Yahvé (...) [dont] le commencement de [l']empire fut Babel » (*Gen.*, X, 8-9) est représenté sur la gravure vêtu comme un général romain ; l'architecte en chef lui désigne, au loin, les premiers étages réalisés de l'édifice, pendant que son assistant montre à Nemrod une vue de la tour achevée. Dans les cieux, l'œil divin veille et les éclairs de sa colère commencent à se déchaîner. Or un détail frappe : derrière le général, un soldat, qui fixe le spectateur et attire ainsi son regard, porte son étendard, sauf que ce n'est pas le nom du souverain antique qui y est écrit mais celui de Kircher, « romain », lui aussi, par la résidence. Qu'est-ce que cela peut signifier, au-delà du simple fait qu'il s'agit de la place choisie par le graveur pour faire apparaître le titre de l'ouvrage ? Dans le passage biblique, Nemrod peut être assimilé au « principe unitaire » face à la dispersion : il place « toute identité dans l'unité (l'humanité ne peut porter ce nom que dans l'unification institutionnelle) (...). Le mobile de la construction de la tour est « la peur que nous soyons dispersés sur la face de la terre ». Dans cette perspective, la multiplicité est bien un état de moindre être... »¹⁹. Nemrod-Kircher serait alors celui qui, luttant contre la malédiction de Babel, cherche à rebâtir la tour pour revenir à l'unité originelle ; une unité linguistique avant tout : le jésuite est justement l'auteur d'un des importants projets de langue universelle de la période, sa *Polygraphia nova et universalis ex combinatoria arte detecta* de 1663, dans laquelle il propose de retourner à une seule langue, « *linguarum omnium ad unam reductio* »²⁰.

¹⁷ Cf. notamment : GODWIN (Joscelyn), *Athanasius Kircher : le théâtre du monde*, trad. de l'anglais par Charles Moysan, Paris, Imprimerie nationale, 2009, p. 43-44 et p. 108-111 sur les représentations de Babel chez Kircher.

¹⁸ KIRCHER (Athanasius), *Turris Babel, sive Archontologia...*, Amsterdam, ex officina janssonio-waesbergiana, 1679.

¹⁹ Cf. DUBOIS (Claude-Gilbert), « Introduction », dans DAUPHINE (James, dir.) et JACQUEMIER (Myriam, dir.), *op. cit.*, p. 10-11.

²⁰ KIRCHER (Athanasius), *Polygraphia nova et universalis ex combinatoria arte detecta*, Rome, Ex Typographia Varesij., 1663.

**Ill. 1 : Frontispice du *Turris Babel* d'Athanasius Kircher
(Amsterdam, 1679)**

Pourtant, l'assimilation directe et voulue par le jésuite entre Nemrod et Kircher est impossible. Pour le Romain, le petit-fils de Cham est le premier tyran, « le plus cruel des hommes, sanguinaire, impie et rapace... », justement puni par Dieu ; et Babel est une entreprise orgueilleuse²¹. Elle ne l'en fascine pas moins puisqu'il y consacre son dernier ouvrage d'importance. Au moins symboliquement, Kircher veut bien revenir à l'unité. Il s'agit même de l'une des grandes quêtes qui s'expriment dans ses travaux linguistiques. Afin de résoudre la contradiction – inhérente nous le verrons chez beaucoup des concepteurs de langues universelles – entre les velléités affichées par le jésuite et le caractère impie d'une lutte contre les effets de Babel, il est une autre dimension – au sens propre – à prendre en considération. « La force antagonique utilisée par Dieu agit obliquement, sans écrasement, mais par écartement (...) la volonté divine marque un retour à l'axe de développement naturel, qui est la conquête de l'espace en surface, et non en hauteur, la réinstauration de la diversité contre l'entreprise unificatrice »²² : dans son labeur linguistique, l'identité jésuite de Kircher, personnage nodal de son ordre, ne lui permet-elle pas de jouer ce rôle d'unification linguistique, en centralisant les efforts de compréhension de toutes les langues du monde menés par les missionnaires de la Compagnie de Jésus sur tout le globe ? Au principe de verticalité lié à l'assimilation entre Kircher et Nemrod, impossible à assumer, se substituerait un principe horizontal, prolongement de la diversité voulue par Dieu, se matérialisant dans le rassemblement, la fusion de toutes les langues, acceptées comme telles, dans une seule. « Les peuples du monde entier dispersés aux quatre vents sont rappelés par la Tour Jésuite à une nouvelle réunification linguistique et idéologique »²³. La *Polygraphie* de Kircher est aussi « *Unius Linguae ad omnes tractatio* » : elle permet à partir d'une langue de les traduire toutes.

Cette interprétation en apparence uniquement métaphorique de la Tour de Babel pourrait être confirmée par une autre remarque qu'appelle le frontispice. En effet, il est le lieu d'une véritable mise en abyme iconographique. La Tour est médiatisée par une triple représentation : l'édifice à l'arrière plan sur la gravure ; l'image de celui-ci sur le schéma montré par l'assistant ; le frontispice lui-même de l'ouvrage intitulé *Turris Babel* qui place les « deux » autres constructions sur le même axe. En 1679, la façon dont Kircher envisage l'épisode divin, si l'on suit cette lecture possible de l'image liminaire, pourrait sembler être

²¹ KIRCHER (Athanasius), *Turris Babel*, *op. cit.*, p. 117 (traduction dans GODWIN (Joscelyn), *op. cit.*, p. 108).

²² DUBOIS (Claude-Gilbert), *ibidem*, p. 13.

²³ SCOLARI (Massimo), *art. cit.*, p. 6 ; repris dans ECO (Umberto), *La Recherche de la langue parfaite dans la culture européenne*, Ed. du Seuil, 1994, p. 191.

l'aboutissement d'un processus de déréalisation de la Tour, simple allégorie, n'offrant qu'une lecture rhétorique de l'épisode babélien.

Or, la chose est plus complexe. Lorsque l'on se plonge dans l'œuvre du jésuite, Babel y est présentée comme une réalité, tangible, archéologique :

« Là où s'élevait jadis une retraite pour le plaisir des empereurs et des rois, vous trouverez aujourd'hui parmi les ronces et les chardons le repaire de bêtes sauvages, de serpents et de crapauds ; et vous verrez avec admiration des édifices qui furent érigés pour durer toute l'éternité, tombés en quelques siècles en de vastes ruines. »²⁴

Cette réalité, rappel de la punition originelle, Kircher en a un témoignage sous les yeux au quotidien, puisqu'il possède dans son Musée du Collège Romain, rien moins qu'une des briques de la Tour. Elle lui a été rapportée de la visite « archéologique » du site de Babel par le voyageur en Orient, Pietro Della Valle (1586-1652). Ce dernier a choisi Kircher parmi les « Antiquaires curieux », à qui il avait prévu de rapporter ce vestige « parce qu'il [lui] semble que de telles pièces d'antiques sont à estimer »²⁵. Le jésuite, s'appuyant sur une partie du récit du périple de Della Valle, écrit :

²⁴ KIRCHER (Athanasius), *op. cit., deicatio* (non pag.) (traduit dans GODWIN (Joscelyn), *op. cit.*, p. 44).

²⁵ Le texte de Pietro Della Valle est cité dans la traduction française de 1662 des *Viaggi di Pietro Della Valle* (Rome, 1650-1663) : DELLA VALLE (Pietro), *Les Fameux voyages de Pietro della Valle, gentil-homme romain, surnommé l'illustre voyageur... [La Turquie, 1re et 2e parties.]*, Paris, G. Clouzier, 1661-1662, seconde partie (1662), Lettre XXVII, p. 53 ; « Nous nous trouvasmes justement une bonne heure devant midy, sur les vestiges & les ruines de l'ancienne Babel, où nous plantasmes le pavillon (...) Je fis le tour de ces ruines de tous les costez : je montay au plus haut ; je cheminay par tout au dedans ; j'y fis une reveuë fort exacte ; & enfin vous sçavez tout ce que j'y remarquay par le recit que je vay vous en faire. Au milieu d'une plaine fort vaste & toute unie, environ à un bon quart de lieuë de l'Eufrate, qui la traverse en cet endroit vers le Couchant, se void encore aujourd'huy assez élevée une masse confuse de bastimens ruinez qui font un tas prodigieux du mélange de divers matereaux (sic), soit que cela ayt esté fait de la sorte dés le commencement, comme c'est mon opinion, soit que le débris ait confondu toutes ces ruines, & les ayt pesle mesle reduits à la forme d'une grosse montagne (...) Sa mesure, son assiete & sa forme ont du rapport avec cette pyramide que Strabon appelle le tombeau de Belus : & ce doit estre apparamment celle dont la sainte Escriture fait mention, la nommant la Tour de Nembrot en Babylone, ou Babel, comme ce lieu s'appelle encore aujourd'huy (...) *La curiosité m'a porté à prendre quelques morceaux de ces briques cruës & cuites, aussi bien que du bitume, & de ces roseaux qu'ils mettent entre deux ; & j'en porteray en Italie, pour les montrer aux Antiquaires curieux, parce qu'il me semble que de telles pieces d'antiques sont à estimer.* (...) On ne peut douter, à mon avis, que ce soit cette ancienne Babel, & la Tour de Nembrot ; car outre que la situation en fait foy, elle est encore presentement reconnuë & averée pour telle par les gens du pays, estant vulgairement appellée Babel en Arabe quoy qu'on ne prononce la dernière syllabe que comme en serrant les dents à leur maniere, ce qui la fait sonner de mesme qu'un y, avec lequel les Latins écrivent, & prononcent ce mot : auquel mot Babel, ou proferé serrément en Arabe, ou écrit par un y Grec à l'usage des Latins, si on y adjouste à la fin la double voyelle avec sa terminaison au nominatif, il en resultera Babelon, ou Babylon, comme les Latins la nomment. » (p. 48-50 ; 53-54). Della Valle assimile donc Babel et Babylone.

« C'est Petrus à Valle, qui m'a confié, pour la mémoire éternelle de ce fait, cadeau suprême, inséré dans mon musée, une brique faite de bitume, mélangé avec du roseau et de la paille, aussi rare qu'elle est de la plus grande antiquité. »²⁶

Babel est une réalité commensurable. Et elle conduit l'auteur du *Turris Babel* à introduire dans son ouvrage une autre représentation, synthèse des exercices de « pataphysique »²⁷ auxquels Kircher se livre à propos de la construction [fig. 1b]. Il cherche, effectivement, à déterminer comment le projet architectural aurait pu aboutir et jusqu'où il serait allé, si Dieu n'était pas intervenu. Ses conclusions arrivent au constat de l'« absurdité » des chiffres, car il aurait fallu plus de matériaux que le globe ne peut en contenir, notamment 374 731 250 000 000 000 briques ; quant aux chevaux parcourant la rampe en spirale à raison de 50 km par jour, ils auraient mis 800 ans à atteindre le sommet... Le poids de la tour achevée aurait même déplacé la terre du centre de l'univers²⁸. Cette impossibilité architecturale de la tour symbolise l'orgueil des hommes fous qui avaient voulu la réaliser. Mais cette réalité de Babel – effective avec la brique, ou potentielle avec les schémas de l'édifice achevé – montre la volonté de Kircher de s'y confronter, en archéologue et en linguiste. Si la confusion des langues a reposé sur le principe de l'oubli – suivant Dante, entre autres, et l'interprétation qu'en propose Daniel Heller-Roazen²⁹ –, alors les concepteurs de langues universelles pourraient se présenter comme hypermnésiques. Ils chercheraient, contre l'amnésie générale, à se souvenir de la langue première, aidés en cela par les preuves matérielles comme la brique, qui fonctionneraient comme une madeleine de Proust. Ou, en tout cas, si ce n'est par retour à l'idiome originel, considéré, notamment

²⁶ *Ibidem*, p. 95 ; nous traduisons : « Haec Petrus à Valle, qui & laterem unum bitumine adhuc paleisque arundinaceis mixtum, tanquam singulare & antiquitatis primaevae maximum donum, museo meo inserendum, ad perpetuam rei memoriam contulit. »

²⁷ L'expression est de Daniel Stolzenberg dans l'introduction à : STOLZENBERG (Daniel, dir.), *The Great Art of Knowing. The Baroque Encyclopedia of Athanasius Kircher*, à l'occasion d'une exposition aux Stanford University Libraries, Stanford, Cadmo, 2001, p. 3. Il y évoque un « pataphysical tour de force ». La formule est reprise dans GODWIN (Joscelyn), *ibidem*, p. 108 (voir aussi p. 110 pour les exemples qui suivent).

²⁸ KIRCHER (Athanasius), *op. cit.*, p. 39-40.

²⁹ L'auteur s'appuie aussi sur le traité talmudique *Sanhédrin* qui corrobore l'interprétation de Dante. Selon Rabbi Yo'hanan, il y eut une triple sanction à Babel : le tiers supérieur de la tour subit le feu, le tiers inférieur s'enfonça dans la terre ; quant au milieu de l'édifice, il subsiste encore mais « l'air qui environne la tour fait perdre la mémoire » (*Sanhédrin*, 109a ; *La Guemara, le Talmud de Babylone*, t. II, *Sanhédrin*, Paris, Librairie Colbo, 1974, p. 547). Daniel Heller-Roazen conclut : « il n'est pas dit que nous ayons jamais quitté le bâtiment qui nous emprisonnait autrefois (...) Ainsi Babel, détruite, persisterait ; et nous-mêmes, livrés sans fin à la confusion des langues, nous subsisterions en elle, obstinés dans l'oubli. » (*op. cit.*, p. 230). Il ne s'agit bien sûr pas de prendre cette interprétation, poétique, au pied de la lettre pour Kircher, bien qu'il ait lui-même travaillé, intéressé par la Kabbale, sur des textes hébraïques...

au XVIIe siècle, comme à jamais disparu, ils voudraient lutter, au moins symboliquement, contre la *confusio*, en ramenant l'humanité à une langue commune, celle établie par leurs projets de langue universelle. Kircher y est d'ailleurs exhorté par certains de ses correspondants, qui insistent sur l'urgence de la situation. Ainsi, il est décrit par l'astronome Gottfried Wendelin (ou Vendelinus, 1580-1667), qui loue notamment, dans sa lettre, son travail sur les hiéroglyphes dans l'*Oedipus Pamphilio*, comme l'un des plus capables de mener à bien cette tâche harassante, considérant que « la disparition [de la connaissance] [la *mancanza*] des langues étrangères au fil du temps obscurcit notre esprit, et nous prive du savoir »³⁰.

Cette volonté de sortir, plus ou moins métaphoriquement, de Babel n'est pas la marque du seul Kircher. Réelle ou figurée, à des degrés divers, Babel est un horizon d'attente, un point de convergence pour un certain nombre d'acteurs sociaux du XVIe siècle, et du XVIIe également. S'en échapper est encore un projet pleinement actuel.

Une autre grande figure de la quête de la langue universelle, John Wilkins (1614-1672), considère, lui aussi, avec attention cet événement originel : « Après la chute d'Adam, il y eut deux grandes malédictions infligées à l'humanité : l'une sur son travail, l'autre sur sa langue »³¹. Dans l'épître dédicatoire de son projet, il dit clairement vouloir s'atteler à la tâche de résoudre l'héritage délétère de Babel : « Celui qui sait prendre la mesure du jugement infligé à l'humanité lors de la malédiction de la Confusion, avec toutes ses malheureuses conséquences, peut de ce fait juger du grand avantage et bénéfique que l'on pourra trouver dans son remède »³². Quel est celui que propose l'évêque de

³⁰ La lettre se trouve dans la correspondance de Kircher conservée aux archives de la *Pontificia Università Gregoriana* à Rome : APUG, 563, f. 311r ; nous traduisons : « la mancanza delle lingue straniere di man in mano offusca il nostro intelletto, è ci priva del sapere ». La lettre ne comporte ni lieu, ni date (une partie est citée dans une traduction anglaise uniquement dans FINDLEN (Paula), *Possessing Nature: Museums, Collecting, and Scientific culture in Early Modern Italy*, Berkeley, University of California Press, 1994, p. 88). L'œuvre mentionnée est : KIRCHER (Athanasius), *Obeliscus pamphilius, hoc est interpretatio nova et hucusque intentata obelisci hieroglyphici quem non ita pridem ex veteri hippodromo Antonini Caracallae...*, Rome, typis L. Grignani, 1650.

³¹ WILKINS (John), *Mercury, or the Secret and swift messenger, shewing how a man may with privacy and speed communicate his thoughts to a friend at any distance*, Londres, I. Norton, J. Maynard et T. Wilkins, 1641, p. 105 ; nous traduisons : « After the fall of Adam, there were two generall curses inflicted on Mankind : The one upon their labours, the other upon their language. »

³² WILKINS (John), *An Essay Towards a Real Character and a Philosophical Language*, Londres, printed for Sa. Gellibrand and for John Martyn printer to the Royal Society, 1668, « Epistle dedicatory » (non paginé) ; nous traduisons :

Chester ? Son « caractère réel » défini et construit pas à pas dans son *Essay Towards a Real Character and a Philosophical Language* de 1668.

A la manière des auteurs passés, tel Philon d'Alexandrie ou Dante, les *language planners*³³ s'interrogent sur la signification de Babel et partent du constat du chaos de l'Europe post-babélie. Mais ils le font dans la perspective d'y apporter une réponse : « Mais le troisieme fleau, qui est cette diversité de langues, nous touche de bien plus près, puis qu'il est cause de la plus grande partie des maux qui nous environnent, s'opposant directement à nostre bon-heur et felicité... »³⁴. Ce sont ainsi à peu près les mêmes mots que ceux de John Wilkins qu'emploie quelques années auparavant, en 1629, Jean Douet (mort en 1657), pour désigner, dans le cours de sa brève *Proposition présentée au Royaume, d'une escriture universelle, admirable pour ses effects, très utile... à tous les hommes de la terre, la confusio* et ses conséquences :

« que la diversité des langues qui sont parmi cet Univers, qui prirent leur origine au temps de Nembrot, édifiant Babel, est le troisieme fleau, duquel le grand Dieu s'est voulu servir pour punir les humains de leurs pechez, mettant pour le premier, la mort à laquelle ils sont sujets à cause de la transgression du premier homme, et le deluge universel arrivé au temps de Noé pour le second. Ces deux premiers fleaux, SIRE, sont sans remede ; *mais le troisieme, combien qu'il semble le mesme au sens naturel, peut toutesfois estre en peu de temps aucunement diminué, et avec le temps du tout osté, par le moyen d'une Escriture que le Tout puissant m'a de sa grace fait trouver, composée de nouveaux caracteres ou figures mystiques, que je nommeray Escriture Universelle, d'autant que par le moyen d'icelle toutes les nations de la terre, quelques éloignées qu'elles soient les unes des autres, et ayans mesmes differens idiomes, termes et manieres de parler ; pourront neantmoins se faire entendre intelligiblement. Icelle Escriture Universelle imite ou plustost surpasse les hieroglyphes Egyptiens, les carracteres Chinois, et les Nottes de Tiro, affranchy de Ciceron, commentées par saint Cyprian* »³⁵

« He that knows how to estimate, that judgement inflicted on Mankind in the Curse of the Confusion, with all the unhappy consequences of it, may thereby judge, what great advantage and benefit there will be, in a remedy against it. »

³³ Nous utiliserons cette expression, employée notamment par Vivian Salmon au sujet des concepteurs anglais (cf. *infra*), pour désigner, sans tenir compte de leur nationalité, les auteurs s'étant penchés sur l'élaboration d'un projet de langue universelle. L'expression sera donc synonyme pour nous de « concepteurs de langue universelle ».

³⁴ DOUET (Jean), *Proposition présentée au Royaume, d'une escriture universelle, admirable pour ses effects, très utile... à tous les hommes de la terre*, Paris, J. Dugeast, 1627, p. 6.

³⁵ DOUET (Jean), *op. cit.*, p. 4-6 de l'introduction (nous soulignons).

Babel est omniprésente dans les projets de langues universelles et c'est bien se mesurer à elle que souhaitent les *language planners*. Défi suprême lancé aux origines de l'humanité, aussi bien par Jean Douet que par Cave Beck.

La Tour apparaît bien pour ces auteurs comme une réalité tangible. Wilkins, pour sa part, ne s'occupe pas directement, à la manière de Kircher, de la « comptabilité babélique »³⁶. Il ne cherche pas à calculer combien aurait mesuré l'édifice ou le nombre de briques nécessaires à sa construction. Cependant, dans une démarche similaire, il évalue, dans un passage de son *Essay* intitulé « A Digression concerning Noah's Ark », la contenance de l'Arche de Noé³⁷. Ces calculs effectués et les recherches archéologiques menées ont un double effet : ils rendent présent le texte biblique, mais, par la même occasion, ils contribuent à l'« historiciser ». On se situe à la limite du lancement des travaux de critique biblique d'un Richard Simon (1638-1712). Sont-ce ces débuts de l'historicisation de la Bible qui permettent justement aux concepteurs de langues universelles européens, ceux du milieu du XVIIe siècle en tout cas, de se confronter à Babel plus « sereinement » qu'aux siècles passés, malgré le risque toujours présent d'impiété, surtout pour un jésuite ? La progression est-elle linéaire dans la manière de considérer cet événement linguistique originel ? N'est-il pas possible qu'au XVIe siècle comme au siècle suivant, les auteurs participant à la quête d'un idiome universel croient en Babel, tout en n'y croyant pas, de manière concomitante, et dans une contradiction assumée ? Inscrits dans une période où les premiers travaux « linguistiques » ont conduit à une certaine désacralisation de la langue, l'idiome adamique se présente de plus en plus pour les *language planners* comme un horizon inaccessible ; pourtant, cela ne les empêche pas de revendiquer, au moins symboliquement mais pas seulement, de vouloir, par leurs recherches, s'en approcher.

A la lecture de leurs projets, ils prennent Babel « aux mots » et relèvent le défi lancé par la *confusio* originelle : il leur faut trouver la sortie de la Babel des vernaculaires européenne issue de la punition divine, quelle qu'en soit la dimension sacrilège. Ainsi, Robert Boyle (1627-1691), membre de la Royal Society et donc confrère de Wilkins, ne pourrait être plus clair dans la description de ces intentions lorsqu'il juge le projet de « *common*

³⁶ L'expression est de Daniel Droixhe au sujet d'auteurs juste postérieurs à ceux qui nous occupent, tels que Richard Simon ou Jacques Basnage (1653-1723) cf. DROIXHE (Daniel), *Souvenirs de Babel. La reconstruction de l'histoire des langues de la Renaissance aux Lumières*, Bruxelles, ARLLFB, 2007 (livre électronique en ligne sur www.arllfb.be), chapitre 2, p. 30 et *sq.*.

³⁷ Kircher se livre aussi à l'exercice, nous y reviendrons.

writing » de Francis Lodwick (1619-1694), y voyant un moyen d’annihiler les effets de l’épisode biblique :

« Si ce projet de *Caractère réel* devait entrer en vigueur, cela corrigerait en grande partie ce que l’orgueil de l’humanité lui a fait perdre à Babel. Et, à vrai dire, étant donné que nos caractères arithmétiques sont compris de la même façon par toutes les nations en Europe, bien que chaque peuple les exprime dans sa propre langue, je ne vois pas d’obstacle qui s’opposerait à la faisabilité d’une telle chose pour les mots, comme nous l’avons déjà vu faire pour les nombres. »³⁸

Une des solutions envisageables serait donc la création d’une langue « mathématique ».

Variété des projets : esquisse d’une typologie

Les projets de langues universelles de la Renaissance et de l’Age classique ont émergé dans l’espace européen (Angleterre, France, Italie...) et ils ont pris différentes formes, que nous pouvons résumer, dès l’abord, en une rapide typologie.

En premier lieu, il est des auteurs qui se consacrent à la quête de la Langue-Mère, de laquelle toutes les autres auraient procédé. Il s’agirait de l’idiome primordial, dicté à Adam par Dieu. Les linguistes nomment cette option l’hypothèse monogénétique. Dans bien des cas, l’hébreu est considéré comme la langue des origines, comme le proto-langage, dont les mots harmonieux renverraient à la nature même des choses. L’idée est défendue, par exemple, par le « linguiste » français Guillaume Postel dans son *De originibus seu de Hebraicae linguae et gentis antiquitate* de 1538. Mais bien d’autres langues sont aussi envisagées : depuis le suédois « gothique » d’Olof Rudbeck (1630-1702) jusqu’au chinois

³⁸ La citation est tirée d’une lettre de Robert Boyle à Samuel Hartlib du 19 mars 1647 cf. BOYLE (Robert), *The Correspondence of Robert Boyle*, 6 vol., éd. par Michael Hunter, Antonio Clericuzio et Lawrence M. Principe, Londres, Pickering & Chatto, 2001 ; vol. 1, p.52 (nous soulignons) ; nous traduisons : « If the design of the *Real Character* take effect, it will in good part make amends to mankind for what their pride lost them at the tower of Babel. And truly, since our arithmetical characters are understood by all nations of Europe the same way, though every several people express that comprehension with its own particular language, I conceive no impossibility, that opposes the doing that in words, that we see already done in numbers » (la citation, dans une traduction que nous n’avons pas adoptée ici, apparaît aussi, par exemple, dans ROSSI (Paolo), *Clavis Universalis : Arts de la mémoire, logique combinatoire et langue universelle de Lulle à Leibniz*, traduit de l’italien par Patrick Vighetti, Grenoble, Ed. Jérôme Million, 1993 (1960), p. 180). Le projet évoqué est : LODWICK (Francis), *A Common Writing : Whereby two, although not understanding one the others Language, yet by the helpe thereof, may communicate their minds one to another*, composed by a Well-willer to Learning, Londres, Printed for the Author, 1647.

de John Webb (1611-1672) dans son *Historical Essay Endeavouring a Probability that the Language of the Empire of China is the Primitive Language* de 1669³⁹.

Au contraire, plutôt que de choisir une des nombreuses langues de l'univers comme étant la « langue élue », d'autres auteurs tentent de maîtriser autant de langues que possible. C'est ce que nous appelons la quête encyclopédique ou polygénétique : approcher au plus près toutes les langues de l'univers est une méthode pour constituer un savoir universel sur la base de cette somme d'informations linguistiques accumulées. Conrad Gessner (1516-1565) fait une tentative avec son *Mithridates* de 1555, évoquant 55 idiomes différents, tout comme, plus tard, Claude Duret (c.1570-1611), dans sa synthèse posthume de mille pages, le *Thresor de l'histoire des langues de cest univers* de 1613⁴⁰. Sur cette accumulation de langues, repose aussi une autre forme de langue universelle : les Polygraphies. Une des plus célèbres est celle du jésuite Athanasius Kircher, que nous avons évoquée. Sa pasigraphie – c'est-à-dire un projet de langage écrit uniquement, sans prise en compte de sa dimension parlée – est surtout un moyen de correspondre en n'importe quelle langue, avec un système de double dictionnaire – pentaglotte (latin, italien, espagnol, français et allemand) dans un premier temps, mais dont l'extension à d'autres idiomes est immédiatement considérée – utilisé pour encoder et décoder un message. C'est plus ou moins sur le même principe que s'appuie, par exemple, le *Character pro notitia linguarum universali* de 1661 de Johann Joachim Becher (1635-1682)⁴¹.

Une troisième option envisagée pour atteindre l'objectif des *language planners* est un peu particulière puisque nous pourrions qualifier ceux d'entre eux qui la suivent de « *gestual planners* » : il s'agit, en effet, du recours aux gestes comme possible moyen de communication universel. Deux traités du XVIIe siècle sont fondés sur cette approche :

³⁹ POSTEL (Guillaume), *De originibus seu de Hebraicae linguae et gentis antiquitate*, Paris, apud D. Lescurier, 1538 ; RUDBECK (Olof), *Atlant aller Manheim Olaus Rudbecks Atlantica*, éd. par Axel Nelson, Uppsala, Lychnosbiblioteket, 1937-1950 [1679-1702]; WEBB (John), *An Historical Essay Endeavouring a Probability that the Language of the Empire of China is the Primitive Language*, Londres, N. Brook, 1669 (pour des raisons de cohérence interne l'analyse de ce dernier ouvrage apparaîtra dans le passage consacré à la quête encyclopédique, en lien avec les travaux sur la langue chinoise).

⁴⁰ GESSNER (Conrad), *Mithridates, de differentiis linguarum, tum veterum, tum quae hodie apud diversas nationes in toto orbe terrarum in usu sunt, Conradi Gesneri, ... observationes*, Zürich, exudebat Froschoverus, 1555 et DURET (Claude), *Thresor de l'histoire des langues de cest univers, contenant les Origines, Beautés, Perfections, Decadences, Mutations, Changemens, Conversions et Ruines des langues*, Genève, Slatkine Reprints, 1972 [Cologny, 1613].

⁴¹ KIRCHER (Athanasius), *Polygraphia nova et universalis, op. cit.* et BECHER (Johann Joachim), *Character pro notitia linguarum universali, inventum steganographicum hactenus inauditum*, Francfort, sumptibus J. W. Ammonii, 1661.

l'*Arte de cenni* de 1616 de l'Italien Giovanni Bonifaccio (1547-1635) et la *Chirologia* de l'Anglais John Bulwer (1606-1656)⁴². Ils nous conduiront à aborder ce qui pourrait être considéré comme l'équivalent « alphabétique » écrit du geste : l'image (sous différentes formes, emblèmes, hiéroglyphes, pictogrammes...). C'est sur une utilisation directe des images que repose d'ailleurs le projet de Jan Amos Comenius (1592-1670), intitulé *Orbis sensualium pictus* (1658)⁴³.

Or ce dernier auteur nous amène à l'ultime catégorie de la quête de la langue universelle, qui passe par la création d'un nouveau langage, *ex nihilo* : une langue « philosophique » *a priori* (pour reprendre encore une fois la terminologie précise des linguistes). Il s'agirait de bâtir un langage parfait dont les mots seraient transparents, instantanément évocateurs de la nature des choses qu'ils figurent. Comenius propose un tel langage dans son *Via lucis* publié en 1668. Marin Mersenne en définit les contours, qui passent, selon lui, par le modèle musical, dans son *Harmonie universelle* de 1636⁴⁴. L'idéal d'une telle langue, comme le proposait Robert Boyle, serait d'en faire un idiome « mathématique », universellement compréhensible à la manière de l'algèbre (même si, en fait, celui-ci ne l'est pas). Un concepteur de langue universelle français, peu connu, Antoine de Vienne Plancy, suit cette voie, défrichée, en particulier, par les auteurs du milieu anglais : George Dalgarno avec l'*Ars signorum* de 1661 ou, avant lui, Francis Lodwick dans le *Common Writing* (1647), ou le *Ground-Work or Foundation laid, (or so Intended) for the Framing of a new perfect language and an universall or common writing* en 1652. Mais l'archétype en est le « caractère réel » de John Wilkins, de 1668⁴⁵. Son dictionnaire fondé sur la

⁴² BONIFACCIO (Giovanni), *L'Arte de' cenni, con la quale formandosi favella visibile, si tratta della muta eloquenza, che non è altro che un facondo silenzio. Divisa in due parti. Nella prima si tratta de i cenni, chevalerie da no con le membra del nostro corpo sono fatti, scoprendo la loro significazione, e quella con l'autorità di famosi Autoriconfirmado. Nella seconda si dimostra come di questa cognitione tutte l'arti liberali, e mecaniche si preuagliano*, Vincenza, Francesco Grossi, 1616 et BULWER (John), *Chirologia ; or the naturall language of the hand. Whereunto is added Chironomia : or, the Art of manual rhetoricke*, éd. James W. Cleary, Londres-Amsterdam, Southern Illinois University Press, 1974 [Londres, 1644].

⁴³ COMENIUS (Jan Amos), *Orbis sensualium pictus... Die sichtbare Welt...*, Nüremberg, typis et sumptibus M. Endteri, 1658.

⁴⁴ COMENIUS (Jan Amos), *Via lucis vestigata et vestiganda, h. e. rationabilis dispuitio, qui bus modis intellectuum animorum lux, sapientia, per omnes omnium hominum mentes et gentes, jam tandem sub mundi vesperam feliciter spargi possit. Libellus ante annos viginti sex in Anglia scriptus, nunc demum typis exscriptus et in Angliam remissus, annon salutis 1668*, Amterdam, apud C. Cunradum, 1668 ; MERSENNE (Marin), *Harmonie universelle : contenant la théorie et la pratique de la musique*, introduction de François Lesure, 3 vol., Ed. du CNRS, Paris, 1986 [1636].

⁴⁵ VIENNE PLANCY (Antoine de), *Extraordinaire du Mercure*, n°14, janvier 1681, p. 334-349 (le projet se prolong dans d'autres numéros du périodique) ; DALGARNO (George), *Ars signorum : vulgo characer universalis et lingua*

« nature des choses », plutôt que sur des mots, suppose une mise en ordre de tout le savoir. Elle passe par un inventaire et une taxinomie, qui s'expriment dans la mise en œuvre de tableaux classificatoires, arborescences partant de 40 Genres majeurs, développés en 251 Différences particulières ou caractéristiques, puis 2030 Espèces (représentées par paires). De cette encyclopédie est issue une véritable langue avec un « caractère réel » pour la représenter à l'écrit et une forme parlée.

Une telle approche, nous le voyons à travers cette brève typologie, rassemble des projets de nature « linguistique » très différente⁴⁶. La question du vocabulaire est à prendre en considération. Une distinction effectuée par les linguistes est celle qui sépare les langues *a priori*, créations artificielles totalement nouvelles – langage formel de type mathématique, langues philosophiques... – et langues *a posteriori*, créées, mais fondées sur des formes linguistiques existantes, remodelées ou simplifiées. Cette distinction est assez peu opératoire pour la période qui nous intéresse, car si l'on peut parler de système *a priori*, en revanche les connaissances linguistiques en train de se constituer ne permettent pas véritablement d'envisager des systèmes *a posteriori*, la mécanique des langues naturelles n'ayant pas été encore suffisamment disséquée (elle l'est à partir de la toute fin du XVIIe siècle) pour aboutir à une forme d'« *esperanto* ».

D'autres couples d'opposition sont en revanche à prendre en considération au fil de notre démonstration : langue vernaculaire-langue universelle, langue naturelle-langue parfaite, langue vernaculaire-langue véhiculaire. Ils peuvent être rattachés à trois plans de réflexion, celui, philosophique et mythique, de la langue universelle ; celui, linguistique et logique,

philosophica, qua potuerunt homines diversissimorum idiomatum spatio duarum septimanarum omnia animi sua sensa non minus intelligibiliter, sive scribendo sive loquendo, mutuo communiare, quam linguis propriis vernaculis. Praeterea hinc etiam potuerunt iuvenes philosophiae principia et veram logices praxin citius et facilius multo imbibrer quam ex vulgaribus philosophorum scriptis, Londres, excudebat J. Hayes sumptibus authoris, 1661; LODWICK (Francis), *A Common Writing*, Londres, F. Lodwick, 1647 ; *The Ground-Work or Foundation laid, (or so Intended) for the Framing of a new perfect language and an universall or common writing*, Londres, 1652 ; *An Essay towards an universal alphabet (Philosophical transactions, 1686)* : en édition fac-similée dans SALMON (Vivian), *The Works of Francis Lodwick, a study of his writings in the intellectual context of the seventeenth century*, Londres, Longman, 1972 ; WILKINS (John), *An Essay Towards a Real Character*, *op. cit.*.

⁴⁶ Notre typologie s'appuie, par exemple, sur celle élaborée dans son ouvrage par Umberto Eco ; mais pas uniquement. Cela tient notamment à la différence, qui n'est pas que terminologique, dans le choix comme objet d'étude de la « langue universelle » plutôt que de la « langue parfaite ». Ainsi Duret et Gessner sont partie intégrante de notre approche, alors qu'ils sont seulement mentionnés brièvement par Eco (*op. cit.* p. 100-101). Nous aborderons aussi, bien que de manière moins centrale, quelques projets de « langues imaginaires », que l'auteur de *La Recherche de la langue parfaite* ne traite pas (Denis Veiras (c.1630-c.1700) par exemple).

de la langue parfaite ; celui, sociopolitique, des langues véhiculaires⁴⁷. Or il est une dernière « opposition » que nous pouvons formuler : entre langue parfaite et langue universelle. Ce sont deux expressions employées pour désigner ces créations linguistiques, et nous avons fait le choix de la seconde. Elle offre plusieurs dimensions. Tout d'abord, les langues universelles que nous allons étudier se veulent des langues véhiculaires, permettant à des acteurs et des groupes de langues maternelles différentes, de communiquer, par opposition à des langues vernaculaires – du latin *vernaculus* « indigène, domestique » – c'est-à-dire propres à un pays, parlées à l'intérieur d'une communauté restreinte. Pour autant, véhiculaire ne signifie pas en soi universelle, puisque la langue peut être réservée à certains usages, à certains groupes sociaux : c'est le cas du latin employé au sein de la République des Lettres, qui constitue une pierre de touche pour les *language planners*, bien que parfois remise en cause.

Ensuite, au sein même de ce que nous appellerons langue universelle, il faut distinguer au moins deux grandes catégories, la notion d'universalité apparaissant elle-même comme double : elle est « extensionnelle » lorsqu'il s'agit de réduire les langues de l'humanité en une seule ; et elle est « intentionnelle » lorsque la langue, permettant d'exprimer des connaissances, le fait plus ou moins bien et qu'il s'agit de trouver alors un idiome qui mène, sans ambiguïté, à la vérité des choses⁴⁸. En elle-même, la notion de langue universelle prend en compte la problématique de la langue parfaite (la réciproque n'étant pas vraie). Malgré tout, ce n'est pas la même démarche de chercher une langue capable de connecter les mots et les choses et une langue que chacun pourrait et devrait parler. Là se trouve la distinction entre langue parfaite et langue universelle : rien n'exclut que la première ne soit accessible qu'à un petit nombre de gens et que la seconde, employée universellement, soit imparfaite. Les projets de la Renaissance et de l'Age classique nous conduiront à aborder ces deux notions, mais notre approche nous fera nous concentrer sur la dimension universelle, destinée à rendre possible une communication plus ou moins large. Ce choix de l'expression de « langue universelle » plutôt que celui de « langue parfaite » ne relève donc pas d'une volonté factice de se démarquer du titre de l'ouvrage fameux d'Umberto Eco. Il symbolise plutôt l'affirmation problématique que ces langues

⁴⁷ Cf. l'introduction de Roger Chartier qui fait le point sur ces oppositions dans CHARTIER (Roger, dir.) et CORSI (Pietro, dir.), *Sciences et langues en Europe*, conférence du Centre Alexandre Koyré (Paris, 14-16 novembre 2004), Luxembourg, Office des publications officielles des Communautés européennes, 2000.

⁴⁸ Cf. AUROUX (Sylvain), « Les langues universelles », dans AUROUX (Sylvain, dir.), *Histoire des idées linguistiques*, 3 volumes, Liège, Mardaga, 1992, vol. 2, p. 381 (l'article porte sur les créations linguistiques contemporaines).

nous intéresseront moins comme objets linguistiques que comme outils linguistiques que les acteurs sociaux se sont appropriés et ont pensés dans la perspective de communiquer, entre eux ou avec l'Autre. D'ailleurs, les préfaces, adresses aux lecteurs et autres épîtres dédicatoires de tous ces projets nous conforteront dans cette optique, en revendiquant, même pour les plus « parfaites » d'entre ces langues, comme le caractère de Wilkins, une extension transcontinentale, aux accents religieux notamment, afin d'autoriser la propagation de l'Évangile.

C'est une des raisons pour lesquelles nous avons choisi aussi d'utiliser Gottfried Wilhelm Leibniz (1646-1716) comme *terminus ante quem* : il est l'auteur d'un projet, *Dissertatio de arte combinatoria* en 1666, que nous aurions pu inclure dans notre corpus, d'autant qu'il est influencé par des auteurs comme Dalgarno, voire Kircher⁴⁹. Mais par la suite, il l'abandonne pour orienter ses recherches, non plus en direction d'une langue universelle à laquelle il ne croit plus, mais soit vers la philologie et la grammaire universelle, soit vers la « caractéristique universelle ». Cette expression est symbolique de sa conception de la langue comme puissance de raisonnement, qui sert à penser, à raisonner, et non plus vraiment à parler ou communiquer⁵⁰.

Une autre conséquence de ce choix, significatif pour l'approche du sujet, est que, si la typologie ici esquissée structurera notre première partie, il ne s'agira pourtant pas de s'arrêter sur le fonctionnement même des langues. C'est avant tout le contexte de leur élaboration qui nous guidera, afin de percevoir comment les projets s'y inscrivent, en révélant telle ou telle caractéristique. Ce contexte peut être brossé ici à grands traits à travers trois aspects principaux.

En premier lieu, la découverte du Nouveau Monde – considérée sur un temps long – revêt, pour partie, une dimension eschatologique : l'ancien Paradis perdu a été redécouvert, le monde est enfin « un », il forme à nouveau un tout, il est « fini ». L'unité du monde étant

⁴⁹ LEIBNIZ (Gottfried W.), *Dissertatio de arte combinatoria, in qua, ex arithmeticae fundamentis, complicationum avec transpositionum doctrina novis praeceptis exstruitur et usus ambarum per universum scientiarum orbem ostenditur, nova etiam artisticae meditandi seu logicae inventionis semina sparguntur. Praefixa est synopsis totius tractatus et... demonstratio existentiae Dei ad mathematicam certitudinem exacta...*, Leipzig, apud J. S. Kikum et J.P. Seaboldum, 1666.

⁵⁰ Sur Leibniz, voir les travaux de Louis Couturat, ainsi que les passages qui lui sont consacrés, par exemple, dans : ECO (Umberto), *op. cit.*, p. 307-317 ; ROSSI (Paolo), *Clavis Universalis : Arts de la mémoire, logique combinatoire et langue universelle de Lulle à Leibniz*, Grenoble, Ed. Jérôme Million, 1993 (1960), p. 201 et *sq.* ; SALMON (Vivian), « Caractéristiques et langues universelle », dans AUROUX (Sylvain, dir.), *op. cit.*, vol. 2, p. 420-421.

recréée, il s'agit de retrouver la langue qui va de pair avec elle. Une des approches est justement de voir si l'idiome originel n'aurait pas survécu dans ces terres préservées peut-être de la corruption : la langue adamique ou, en tout cas ses bribes, ne pourrait-elle pas se nicher dans quelque parler amérindien ? En outre, dans leur tâche quotidienne d'évangélisation et de conversion des populations locales, vierges de toute connaissance des Écritures, les missionnaires – passeurs de langues et médiateurs linguistiques de premier plan⁵¹ – sont confrontés au plurilinguisme dans leurs activités quotidiennes, et donc au problème de la langue et de la traduction des concepts chrétiens. Leurs pistes de travail sont-elles suivies aussi par les concepteurs de langues universelles en Europe ? Comment ces derniers réceptionnent-ils, ou non, le savoir linguistique missionnaire ?

Les projets s'insèrent, ensuite, dans le cadre des conséquences de la Réforme et du mouvement, pour partie concomitant, d'affirmation des vernaculaires. La quête d'une langue universelle relève alors à la fois de la volonté de trouver une nouvelle langue véhiculaire internationale, qui remplacerait le latin et remédierait à l'éclatement de l'espace linguistique européen, et d'une intention ferme d'évacuer la querelle des mots pour en venir aux faits. La question du latin se pose de manière particulièrement aiguë dans ce contexte : entre rejet de cet idiome en raison notamment du capital symbolique qui y est attaché, par les protestants en particulier (même si ledit rejet est loin d'être total), et tentatives, au contraire, de construire une langue universelle sur les fondations établies par cet idiome transnational auquel, pour des raisons diverses, il s'agit d'apporter un certain nombre d'améliorations. C'est la voie empruntée par le jésuite Philippe Labbé (1606-1667) dans sa *Grammatica linguae universalis missionum et commerciorum* de 1663⁵². Si la période de la Réforme – à la fois protestante et catholique, et envisagée sur un temps long – est synonyme de questionnements et de disputes sur la signification des mots, une des sources de la conception d'une langue commune ne pourrait-elle pas être cherchée dans des tentatives de *concordia mundi* : l'idiome unique y serait un outil au service de la réconciliation confessionnelle ?

⁵¹ Pour une synthèse récente, voir certains articles de : CASTELNAU-L'ESTOILE (Charlotte de, dir.) *et alii*, *Missions d'évangélisation et circulation des savoirs : XVIe-XVIIIe siècle*, Madrid, Casa de Velázquez, 2011, par exemple, PO-CHIA HSIA (Ronnie), « Language acquisition and Missionary Strategies in China, 1580-1760 » (p. 211-230).

⁵² Sur la question du « capital symbolique » du latin, nous nous appuyons sur : WAQUET (Françoise), *Le Latin ou l'empire d'un signe, XVIe – XXe siècle*, Paris, Albin Michel, 1998. Quant au projet de Labbé, il s'agit de : LABBE (Philippe, S.J.), *Grammatica linguae universalis missionum et commerciorum, simplicissimae, brevissimae, facillimae, ut ejus ope ac beneficio multa dicantur et audiantur paucis, multa scribantur et legantur paucis...*, Ni Pari, fa J. Roger ipreman, ni an de Jesu Crist zoezi xasii (1663 écrit dans la langue qu'il a élaborée).

Enfin, le dernier contexte est celui des mutations scientifiques au sens large – pour ne pas parler d'une « Révolution scientifique » trop univoque et à discuter trop longuement⁵³. Elles nous intéressent par plusieurs aspects. D'une part, en ce qu'elles supposent de recherches « scientifiques » sur les langues, en particulier sur leur efficacité et leur dimension performative, afin de trouver, par exemple, un nouveau langage qui permettrait une meilleure classification des savoirs et qui intégrerait les nouvelles connaissances accumulées. D'autre part, en ce qu'elles entraînent, dans un rapport dialectique, la structuration d'un champ scientifique en cours d'autonomisation au XVIIe siècle⁵⁴. L'un des objectifs des *language planners* n'est-il pas de trouver la langue des acteurs de ce champ, de faciliter la communication entre les savants à l'intérieur d'un réseau, par exemple celui de la Royal Society au sein de laquelle se concentrent tant de recherches linguistiques ?

Ces projets d'une incroyable diversité à première vue, et qui pourraient sembler finalement ajouter à la confusion de Babel, sont donc nés dans le contexte spécifique des XVIe et XVIIe siècles, durant lequel la question de la langue devient centrale, dessinant une sorte de *momentum* linguistique. Utopiques, ils ne sont pourtant pas seulement des réflexions spéculatives sur la langue, mais sont aussi porteurs de prétentions à résoudre des problèmes concrets : faciliter l'évangélisation, favoriser le progrès scientifique... Il s'agit alors de recomposer un objet qui a eu un sens pour les hommes de la première modernité, entre deux grands questionnements : la volonté de sortir de Babel (dotée d'une dimension religieuse) et la recherche d'une efficacité du langage (dotée d'une dimension scientifique entre autres).

Nous nous proposons d'élaborer dans cette étude non pas tant une histoire de la langue universelle ou des langues universelles à l'époque moderne – même si la substance en sera évidemment l'analyse de ces projets – mais plutôt une histoire de leurs concepteurs et du contexte historique, culturel et social, dans lequel ils évoluent. Nous chercherons à

⁵³ Cf., Depuis les travaux de Robert K. Merton ou Alfred Rupert Hall (*The Scientific Revolution, 1500-1800. The Formation of the Modern Scientific Attitude*, Londres, Longmans-Green, 1954), jusqu'à, par exemple, JARDINE (Lisa), *Ingenious Pursuits : Building the Scientific Revolution*, New York, Nan A. Talese, 1999; SHAPIN (Steven), *La Révolution scientifique*, trad. de l'anglais par Claire Larssonneur, Paris, Flammarion, 1998 et TEICH (Mikuláš, dir.), *The Scientific Revolution in National Context*, Cambridge, Cambridge University Press, 1992.

⁵⁴ Cf., entre autres, BEN-DAVID (Joseph), *Éléments d'une sociologie historique des sciences*, textes réunis et introduits par Gad Freudenthal ; trad. de Michelle de Launay, Paris, PUF, 1997.

percevoir en quoi leur production intellectuelle est une émanation de leur identité individuelle mais surtout sociale. C'est pourquoi, dans la forme de notre exposé, nous ne traiterons pas les différentes créations linguistiques les unes après les autres, mais reviendrons sur tel ou tel projet pour en offrir des éclairages successifs (élaboration, réception, étude des réseaux activés pour tel ou tel aspect...) ⁵⁵. Il s'agira d'offrir une vue d'ensemble des projets et de leurs auteurs, sur une période chronologique cohérente, afin de renouveler l'approche qui avait pu, déjà, en être proposée. Nous souhaitons considérer en particulier le caractère européen de cette histoire des *language planners* : qu'est-ce qui réunit ces auteurs issus de toute l'Europe moderne, inscrits dans des contextes nationaux divers et qui font montre d'un capital culturel et social hétérogène ? Quel est le terrain commun dans l'approche linguistique entre un *fellow* de la Royal Society londonienne et un jésuite parisien ou romain ? Peut-on parler d'un champ unifié des concepteurs de langue universelle dans l'Europe de la Renaissance et de l'Age classique et quelles seraient ses caractéristiques ?

Pour une histoire « historienne » des langues universelles et de leurs concepteurs

Nous procéderons donc à une étude externe de la langue, telle que Pierre Bourdieu avait en quelque sorte pu la définir dans *Ce que parler veut dire*, à une histoire sociale et culturelle des projets et de leurs concepteurs, fondée sur les enjeux politiques, religieux ou sociaux qu'implique le choix de tel ou tel moyen de communication, en tant que langue possiblement universelle. Il s'agit d'élaborer une histoire qui considère la langue en tant que phénomène social total, suivant la démarche du sociologue, s'éloignant d'une étude purement linguistique de la langue pratiquée par Saussure ou Noam Chomsky, afin de considérer les échanges linguistiques quotidiens « comme autant de rencontres localisées entre des agents porteurs de ressources et de compétences socialement structurées. Ainsi, toute interaction linguistique, aussi personnelle et insignifiante qu'elle puisse paraître, porte-t-elle les traces de la structure sociale qu'elle exprime et qu'elle contribue à

⁵⁵ L'*index nominum* final a justement pour intérêt de permettre de suivre le projet de tel ou tel auteur à travers les différentes approches problématiques.

reproduire »⁵⁶. Comment cela s'exprime-t-il dans le cadre particulier d'une langue universelle, créée et peu « pratiquée » en tant que telle comme on le verra ?

Ce type d'approche a été rendu possible par le fait que ces langues étaient déjà connues et étudiées, mais selon un point de vue différent de celui que nous souhaitons adopter car, la plupart du temps, il est centré justement sur une dimension essentiellement linguistique ou philosophique, sur une étude interne du fonctionnement de la langue. Deux bornes historiographiques, à quasiment un siècle d'écart, jalonnent la bibliographie sur ces projets. La première est la publication, au début du XXe siècle, de l'*Histoire de la langue universelle* de Louis Couturat (1868-1914) et Léopold Léau (1868-1943). Le premier auteur est un mathématicien, logicien et philosophe, spécialiste notamment de Leibniz ; le second est un mathématicien⁵⁷. Tous deux sont impliqués dans la création de la « Délégation pour l'adoption d'une langue auxiliaire internationale » en 1901 et, même s'ils s'en justifient dans leur introduction, leur ouvrage s'inscrit pleinement dans ce contexte particulier, celui de l'autre grande époque de la création de langues universelles, le tournant du XIXe au XXe siècle. Il voit naître l'esperanto (1887) et le volapük (1879) – « langue qui se vantait en 1889 d'avoir un million d'adeptes » –, mais aussi bien d'autres « Langues Internationales Auxiliaires »⁵⁸. Ce sont ces projets contemporains sur lesquels

⁵⁶ BOURDIEU (Pierre), *Langage et pouvoir symbolique, Ce que parler veut dire* (1982), revu et corrigé par l'auteur, Paris, Ed. du Seuil, 2001. La citation est tirée de la préface de John B. Thompson (p. 9).

⁵⁷ Par exemple : COUTURAT (Louis), *La logique de Leibniz, d'après des documents inédits*, Paris, F. Alcan, 1901 ou *Les Principes des mathématiques, avec un appendice sur la philosophie des mathématiques de Kant*, Paris, F. Alcan, 1905 ; et LEAU (Leopold), *Thèses présentées à la Faculté des sciences de Paris, pour obtenir le grade de docteur ès sciences mathématiques, par Léopold Leau, ... Étude sur les équations fonctionnelles à une ou à plusieurs variables...*, Paris : Gauthier-Villars et fils, 1897. Pour leur ouvrage commun : COUTURAT (Louis) et LEAU (Léopold), *Histoire de la langue universelle*, Paris, Hachette, 1903 (et fac-similé en 2001).

⁵⁸ LEAU (Leopold), *Délégation pour l'adoption d'une langue auxiliaire internationale. Conclusions du rapport sur l'état présent de la question de la langue internationale, présenté au Comité, par L. Couturat et L. Leau,...*, Coulommiers, impr. de P. Brodard, 1907. Dans un « avis important » au terme de l'introduction de leur *Histoire* (*op. cit.*), ils écrivent : « Nous tenons avant tout à déclarer que le présent ouvrage n'est nullement une *publication officielle* de la *Délégation pour l'adoption d'une langue auxiliaire internationale* ; il ne peut être considéré à aucun titre comme exprimant l'opinion collective de ses membres, ou comme engageant en quoi que ce soit ses décisions futures. Ce n'est pas davantage un *rapport officiel* présenté ou soumis à la *Délégation* : c'est purement et simplement l'œuvre personnelle et privée de deux auteurs. Nous l'avons entreprise spontanément, pour répondre au désir de nombreux partisans de la Langue internationale, qui nous demandent souvent des renseignements... ». Pourtant, leurs motivations ne font guère de doutes dans d'autres passages liminaires tels que, p. vii-ix : « La nécessité d'une langue internationale auxiliaire n'est plus contestée par personne : elle s'impose avec une évidence et une urgence croissante, à mesure que se développent les relations de toute sorte entre les nations civilisées. C'est un lieu commun que de constater les progrès inouïs des moyens de communication : on pourra bientôt faire le tour du monde en quarante jours ; on télégraphie (même sans fil) d'un côté

les deux auteurs concentrent leur étude : après des chapitres successifs sur Descartes, Dalgarno, Wilkins et Leibniz, l'essentiel de l'ouvrage porte sur les 38 projets considérés comme des « système *a posteriori* » ou « mixtes », suivant leur terminologie⁵⁹. Le livre n'est donc pas primordial pour la période qui nous intéresse.

Cela n'est pas le cas d'un autre ouvrage, paru lui à la fin du XXe siècle, en 1994, *La Recherche de la langue parfaite dans la culture européenne*, synthèse d'Umberto Eco que nous avons déjà mentionnée. Elle fait partie de la collection « Faire l'Europe », lancée par Jacques Le Goff, qui se propose d'aborder l'histoire de la naissance de l'Europe moderne, par différents biais, ici celui des langues. Son but est ainsi défini par Eco : « Ce livre ne souhaite que suivre (...) à grands traits, et en procédant par échantillonnages, l'histoire d'une utopie ayant duré deux mille ans environ »⁶⁰. La période traitée est immense, la progression y est chronologico-thématique et l'on passe d'un projet à un autre. Comme il le dit lui-même, l'auteur effectue un « survol » de la question, dans la perspective d'une « vulgarisation ». L'ouvrage du grand linguiste contemporain qu'il est n'en lance pas moins des pistes de réflexion primordiales, de même qu'il cite évidemment un grand nombre de projets, aide précieuse pour l'élaboration du corpus⁶¹. Surtout, Umberto Eco peut s'appuyer sur des travaux antérieurs nombreux, qui dépassent le cadre de la bibliographie fournie à la fin de sa synthèse, dans laquelle on retrouve, par exemple, les

à l'autre de l'Atlantique ; on téléphone de Paris à Londres, à Berlin, à Turin. (...) On a dû remarquer que l'expression de « tour de Babel » se présente comme malgré lui à l'esprit de l'auteur, et que la première condition de l'organisation du travail scientifique qu'il énonce est l'uniformité de la nomenclature, c'est-à-dire un vocabulaire scientifique international. Or c'est là la moitié d'une langue internationale. Ainsi toutes les raisons invoquées à l'appui de la création de l'*Association internationale des Académies* militent également en faveur de l'adoption d'une langue internationale. » La citation sur le volapük se trouve p. xv.

⁵⁹ COUTURAT (Louis) et LEAU (Léopold), *op. cit.*, p. xxvii-xxviii : « Il y a, d'une part, des projets qui pour des raisons diverses, ne tiennent aucun compte des langues naturelles, et qui sont des langue originales, construites de toutes pièces : nous les appelons *système a priori*. Il y a, d'autre part, des projets qui, prenant pour modèle les langue naturelles (particulièrement les langues européennes), s'efforcent de les imiter et leur empruntent presque tous leurs éléments : nous les appelons *systèmes a posteriori*. Entre ces deux groupes, radicalement distincts par leurs tendances, il existe un certain nombre de projets qui s'inspirent à la fois des deux principes opposés, et qui offrent un mélange de caractères propres aux deux groupes (ce sont principalement le *Volapük* et ses dérivés) ; nous les appelons pour cette raison *systèmes mixtes* ».

⁶⁰ ECO (Umberto), *op. cit.*, p. 17.

⁶¹ Il est à noter néanmoins que Eco ne propose pas de bibliographie des sources. Le recensement des projets a dû être complété par les ouvrages spécialisés que nous allons mentionner *infra*, ainsi que par un dictionnaire des langues universelles, presque exhaustif : ALBANI (Paolo) et BUONARROTI (Berlinghiero), *Dictionnaire des langues imaginaires*, éd. française par Egidio Festa avec la collaboration de Marie-France Adaglio, Paris, Belles Lettres, 2001 (1994).

publications de linguistes italiens ainsi que l'ouvrage fondateur de Hans Aarsleff, linguiste de Princeton, *From Locke to Saussure. Essays on the Study of Language and Intellectual History*⁶².

Y figurent aussi les travaux de chercheurs en linguistique et en littérature s'étant penchés sur les projets de langues universelles, souvent dans le cadre d'études consacrées plus largement aux langues à la Renaissance, et sur lesquels nous avons pu nous appuyer pour notre travail. C'est le cas de *Les Voix du signe : Nature et origine du langage à la Renaissance* de Marie-Luce Demonet, dont les recherches s'inscrivent dans la continuité revendiquée de celles de Claude-Gilbert Dubois, et notamment son *Mythe et langage au seizième siècle*. C'est le cas également des ouvrages, portant plutôt sur la période ultérieure des XVIIe-XVIIIe siècle, de Daniel Droixhe – issu de l'active école belge de recherche sur la langue et la linguistique (autour notamment de l'Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique dont fait aussi partie le grammairien Marc Wilmet)⁶³.

Si l'on ne peut pas s'étonner de l'absence dans la bibliographie finale de *La Recherche de la langue parfaite* des travaux, postérieurs à sa date de publication pour la plupart, de Bernard Colombat – dont l'édition très récente d'une de nos sources, le *Mithridates* de Conrad Gessner, nous a été très utile⁶⁴ –, en revanche l'on peut remarquer que la somme de 1992 sous la direction de Sylvain Auroux en est aussi absente. Or plusieurs articles de *l'Histoire des idées linguistiques* nous ont servi dans nos propres réflexions : que cela soit ceux nous permettant de clarifier le contexte linguistique – par exemple à travers l'exposé des différentes « traditions linguistiques nationales » ou à travers l'étude d'un « parler du

⁶² FORMIGARI (Lia), *Linguistica ed empirismo nel Seicento inglese*, Bari, Laterza, 1970 et PELLERREY (Roberto), *Le lingue perfette nel secolo dell'utopia*, Roma-Bari, Laterza, 1992. AARSLEFF (Hans), *From Locke to Saussure. Essays on the Study of Language and Intellectual History*, Londres, Athlone, 1982.

⁶³ DEMONET (Marie-Luce), *Les Voix du signe : Nature et origine du langage à la Renaissance*, Paris, Honoré Champion Editeur, 1992 ; DUBOIS (Claude-Gilbert), *Mythe et langage au seizième siècle*, Paris, Ed. Ducros, 1970 ; DROIXHE (Daniel), *La Linguistique et l'appel de l'histoire (1600-1800). Rationalisme et révolutions positivistes*, Genève, Droz, 1978. Il va sans dire que nous ne faisons ici que mentionner quelques ouvrages et que notre première partie notamment, mais aussi les notes du reste de notre étude, seront l'occasion de préciser grandement la bibliographie et les questions historiographiques plus largement.

⁶⁴ GESSNER (Conrad), *Mithridate Mithridates (1555). Introduction, texte latin, traduction française, annotation et index* par Bernard Colombat et Manfred Peters, Genève, Droz, 2009. Voir aussi, parmi les ouvrages de Bernard Colombat, spécialiste notamment du latin et des théories linguistiques : COLOMBAT (Bernard), *La Grammaire latine en France à la Renaissance et à l'Âge Classique : Théories et pédagogie*, Grenoble, ELLUG, 1999 ou COLOMBAT (Bernard), FOURNIER (Jean-Marie) et PUECH (Christian), *Histoire des idées sur le langage et les langues*, Paris, Klincksieck, 2010.

Nouveau Monde : le cas du Pérou » (Michel Adnès) –, ou ceux portant directement sur la question de la langue universelle, avec l'article de Sylvain Auroux, qui s'attache surtout aux projets du XIXe et du XXe siècles, ou celui de Vivian Salmon, bon résumé des projets des XVIe-XVIIIe siècles⁶⁵.

Pourtant, comme l'indique le titre de l'ouvrage *Histoire des idées linguistiques*, et comme le revendique Umberto Eco, lorsque la perspective adoptée n'est pas proprement linguistique ou sémiotique, consacrée uniquement au fonctionnement interne de ces langues, elle prend la forme d'une « histoire des idées »⁶⁶. La seconde originalité de notre problématique par rapport à de l'historiographie existante : lorsque les auteurs ont cherché à interroger les langues universelles, leurs conclusions tirent souvent vers une histoire des idées, une histoire purement intellectuelle – philosophie du langage ou histoire des sciences. Cette voie renouvelée par les travaux de Michel Foucault, dans *Les Mots et les choses* en ce qui concerne le langage, est empruntée par plusieurs auteurs ayant travaillé sur les projets de langues universelles, à partir de telle ou telle thématique⁶⁷. Ainsi, Paolo Rossi – qui critique dans la préface à la seconde édition de son *Clavis universalis* l'approche proposée par Foucault justement, tout en louant sa prise en compte de l'histoire des idées – se concentre en particulier sur le rapport de ces langues avec les arts de la mémoire, même s'il aborde toutes les recherches d'un « alphabet du monde » (Cabale, projets encyclopédiques, tables de classification...). Mary M. Slaughter, quant à elle, se focalise sur la question des taxinomies dans *Universal Languages and Scientific Taxonomy in the Seventeenth Century*, alors que Gerhart Strasser adopte le prisme de la cryptographie. Tous, malgré ces perspectives variées, suivent le point de vue d'une histoire des idées, centrée sur les langues. Il en va de même dans un ouvrage adoptant une vision transnationale, mais dont l'approche comparatiste a souvent tendance à juxtaposer les projets, tout en abordant certaines connexions : *Universal Language Schemes in England and France, 1600-1800* de James Knowlson⁶⁸.

⁶⁵ Pour l'ouvrage : AUROUX (Sylvain, dir.), *Histoire des idées linguistiques*, op. cit.. Les articles précis de Auroux et Salmon ont été mentionnés supra (note 48 et 50). Pour celui sur le Pérou : ADNÈS (Michel), « Parler un Nouveau Monde : le cas du Pérou », dans AUROUX (Sylvain, dir.), op. cit. vol. 2, p. 271-298.

⁶⁶ ECO (Umberto), *ibidem*, p. 17.

⁶⁷ FOUCAULT (Michel), *Les Mots et les choses*, Paris, Gallimard, 1966.

⁶⁸ ROSSI (Paolo), *Clavis Universalis*, op. cit. (édition originale 1960 ; réédition 1983 ; traduction française 1993) ; SLAUGHTER (Mary M.), *Universal Languages and Scientific Taxonomy in the Seventeenth Century*, Cambridge, Cambridge University Press, 1982 ; STRASSER (Gerhart F.), *Lingua Universalis : Kryptologie und Theorie der Universal Sprachen im 16. Und 17. Jahrhundert*, Wiesbaden, O. Harrassowitz, 1988 ; KNOWLSON (James), *Universal*

Entreprises fascinantes, les projets de langues universelles n'ont donc pas manqué d'être étudiés par des chercheurs de diverses disciplines. La bibliographie conséquente qui les concerne dessine, néanmoins, un point de vue, guidé par les recherches de spécialistes de la langue, chercheurs en littérature, en philosophie et/ou en linguistique, qui n'est pas celui que nous souhaitons adopter. Loin de nous évidemment l'idée de ne pas les prendre en considération sous prétexte d'un cloisonnement disciplinaire injustifié. Si nous pensons que les méthodes et la manière d'interroger les sources de l'historien peuvent conduire à renouveler les problématiques et les interprétations des projets et de la place de leurs concepteurs, cela ne peut se faire que sur la base d'une approche s'appuyant sur les ouvrages évoqués : une histoire « historienne » des langues⁶⁹, mais résolument pluridisciplinaire.

Il ne s'agissait donc pas de « déterritorialiser » un objet, de le faire passer artificiellement de la linguistique à l'histoire. Mais bien plutôt de l'envisager dans un rapprochement des disciplines, la pluridisciplinarité mise en avant dans l'historiographie contemporaine, s'inscrivant dans la continuité du décloisonnement prôné par l'École des Annales (et de l'intérêt, par exemple, de Lucien Febvre pour les travaux d'Emile Durkheim). Par ce rapprochement, nous répondons en quelque sorte à l'appel lancé dans *Faire de l'histoire*, en 1974, par Jean-Claude Chevalier qui écrivait : « Dans le grand jeu contemporain des rapprochements interdisciplinaires, il semble assez évident, mieux naturel, que linguistique et histoire doivent être confrontées ; dans cette science du mouvement des peuples qu'institue l'histoire, il serait étrange que ne jouât pas son rôle la science qui étudie ce moyen essentiel de communication, les langages (...) Ce qu'on attend, c'est que les historiens parlent, de leur côté »⁷⁰. Ce rapprochement s'exprime, par exemple, dans des revues créées justement dans les années 1970, telles que *Historiographia Linguistica* (1974) ou *Histoire Epistemologie Langage* (1979), dont nous utiliserons plusieurs articles.

Language Schemes in England and France, 1600-1800, Toronto, University of Toronto Press, 1975. Dans ce dernier ouvrage, le contexte intellectuel est étudié de façon détaillée, mais il adopte une chronologie décalée par rapport à la nôtre.

⁶⁹ Pour emprunter l'expression de Jacques Roger à propos des sciences dans *Pour une histoire des sciences à part entière*, Paris, Albin Michel, 1995.

⁷⁰ CHEVALIER (Jean-Claude), « La langue. Linguistique et histoire », dans LE GOFF (Jacques, dir.) et NORA (Pierre, dir.), *Faire de l'histoire, t. III Nouveaux objets*, Paris, Gallimard, 1974, p. 130-155 ; citation p. 130 et 152. Jean-Claude Chevalier est un linguiste, auteur par exemple de : *Histoire de la syntaxe. Naissance de la notion de complément dans la grammaire française (1530-1750)*, Paris, Honoré Champion, 2006 (1968).

D'autre part, il s'est agi de ne pas simplement faire une synthèse des bibliographies existantes. En effet, dans la géographie de l'Europe des concepteurs de langue universelle que nous allons analyser, deux grands pôles principaux (mais pas uniques) se dégagent : le Londres de la Royal Society et la Rome d'Athanasius Kircher. Sur le premier la bibliographie est conséquente, le milieu des *language planners* anglais étant celui qui a été le plus étudié. Avec une première phase dès les années 1970 grâce aux travaux de Barbara Shapiro, Murray Cohen, voire auparavant de Benjamin De Mott, ainsi que les premiers ouvrages de Vivian Salmon. Cette dernière s'est imposée comme la véritable spécialiste de ce milieu avec des ouvrages, rassemblant des articles publiés antérieurement, comme *Language and Society in Early Modern England – Selected Essays 1981-1994* et *The Study of language in 17th Century England*⁷¹. Ces travaux d'histoire intellectuelle, soucieuse du contexte, ont été prolongés dans des ouvrages récents, soit dans une perspective d'ensemble, repartant des conclusions de Vivian Salmon, par exemple dans *Language, Mind and Nature. Artificial Languages in England from Bacon to Locke* de Rhodri Lewis ; soit dans l'étude poussée de tel ou tel projet ou tel ou tel concepteur – William Poole sur Francis Lodwick, David Cram et Jaap Maat sur Wilkins et Dalgarno (avec l'édition de manuscrits inédits)⁷²...

⁷¹ DE MOTT (Benjamin), « Comenius and the Real Character », *Publications of the Modern Language Association*, vol. LXX, n°5, 1955, p. 1068-1081 et « Science versus Mnemonics: Notes on John Ray and on John Wilkins' *Essay toward a Real Character, and a Philosophical Language* », *Isis*, vol. 48, n° 1, 1957, p. 3-12; SHAPIRO (Barbara), *John Wilkins 1614-1672, an Intellectual Biography*, Berkeley-Los Angeles, University of California Press, 1969 ; COHEN (Murray), *Sensible words, linguistic practice in England : 1640-1785*, Baltimore-Londres, Johns Hopkins University Press, 1977 ; SALMON (Vivian), *The Works of Francis Lodwick in the Intellectual Context of the Seventeenth Century*, Londres, Longman, 1972

⁷² LEWIS (Rhodri), *Language, Mind and Nature : Artificial Languages in England from Bacon to Locke*, Cambridge, Cambridge University Press, 2007 ; POOLE (William), « Francis Lodwick's Creation : Theology and Natural Philosophy in the Early Royal Society », *Journal of the History of Ideas*, vol. 66, n°2, 2005, p. 245-64 ou « A Rare Early-Modern Utopia : Francis Lodwick's *A Country Not Named* (c. 1675) », *Utopian Studies*, vol. 15, n°2, 2004, p. 117-40 (une « synthèse » que nous n'avons pas pu consulter est parue en 2011 : HENDERSON (Felicity, dir.) et POOLE (William, dir.), *Francis Lodwick: Writings on Language, Theology, and Utopia*, Oxford, Oxford University Press, 2011) ; MAAT (Jaap), *Philosophical Languages in the Seventeenth Century : Dalgarno, Wilkins, Leibniz*, Dordrecht-Boston-Londres, Kluwer Academic Publishers, 2004, ou CRAM (David), « George Dalgarno on *Ars Signorum* and Wilkins' *Essay* », dans KOERNER (Ernst F. K., dir.), *Progress in Linguistic Historiography. Papers from the International Conference on the History of Linguistic Sciences*, Amsterdam, John Benjamins, 1980, p. 113-121 ; ainsi que, en ce qui concerne l'édition des manuscrits et autres « feuilles volantes » : DALGARNO (George), *George Dalgarno on Universal Language : The Art of Signs (1661), the Deaf and Dumb Man's Tutor (1680), and the Unpublished Papers*, éd. David Cram et Jaap Maat, Oxford, Oxford University Press, 2001. Il est à noter que plusieurs de ces auteurs, notamment Rhodri Lewis (« Fellow and Tutor in English » au St Hugh's College de l'université d'Oxford) et William Poole (« Official Tutorial Fellow » à la

L'autre grand pan bibliographique, tout à fait différent, est celui qui concerne la figure protéiforme du jésuite Athanasius Kircher. Pour ce polygraphe, son projet de langue universelle à proprement parler n'est qu'une de ses très nombreuses productions écrites, qui concernent soit les langues (et nous nous pencherons aussi, en particulier, sur son étude du chinois dans la *China illustrata* (1667)), soit les sujets les plus divers (optique, magnétisme, égyptologie...) ⁷³. L'étude des ces écrits variés a appelé la production de nombreux ouvrages. Nous n'allons pas ici la détailler (nous aurons notamment l'occasion d'y revenir dans le chapitre qui sera plus particulièrement consacré à la Rome kirchérienne), mais nous en rappellerons simplement les grandes articulations. Un peu sur le modèle de la bibliographie « anglaise », une première vague de publications date des années 1960-1970. Elle consiste, soit en des livres offrant une perspective d'ensemble, insistant notamment sur la dimension « ésotérique » de Kircher, comme chez Joscelyn Godwin ou Connor Reilly – dont les ouvrages ne sont pas toujours solidement ancrés dans l'analyse de sources précises – ; soit, dans une approche, d'ailleurs complémentaire, au sein d'ouvrages plus généraux, de l'égyptologie et des hiéroglyphes, afin d'étudier les travaux de Kircher dans ce domaine. On retrouve l'analyse du Kircher égyptologue, par exemple, dans *Le Débat sur les écritures et l'hiéroglyphe aux XVIIe et XVIIIe siècles* de Madeleine David, où sont abordés aussi les points de vue d'autres *language planners* ⁷⁴.

faculté d'anglais du New College d'Oxford) ou encore Noel Malcolm, sont impliqués dans le projet de recherche, basé à l'université d'Oxford, intitulé « Cultures of Knowledge. An Intellectual Geography of the Seventeenth Century Republic of Letters » qui s'occupe notamment de l'édition de correspondances, par exemple celles de John Aubrey ou Robert Hooke.

⁷³ Par exemple, sur les thèmes évoqués, dans l'ordre chronologique : KIRCHER (Athanasius), *Lingua aegyptica restituta, opus tripartitum, quo linguae coptae sive idiomatis illius primaevi Aegyptiorum Pharaonici vetustate temporum paene collapsi, ex abstrusis Arabum monumentis, plena instauratio continetur, cui adnectitur Supplementum...*, Rome, sumptibus H. Scheus, 1643 ; *Ars magna lucis et umbrae in decem libros digesta...*, Rome, H. Scheus, 1646 ; ou *China monumentis qua sacris qua profanis, nec non variis naturae et artis spectaculis, aliarumque rerum memorabilium argumentis illustrata...*, Amsterdam, J. Janssonium a Waesberge et E. Weyerstrael, 1667.

⁷⁴ REILLY (Connor, S.J.), *Athanasius Kircher S.J. Master of a Hundred Arts, 1602-1680*, Studia Kircheriana, Schriftenreihe der Internationalen Athanasius Kircher Forschungsgesellschaft e.V., vol. 1, Wiesbaden-Rome, Edizioni del Mondo, 1974 (l'éphémère, et « ésotérique » elle-même, « Société scientifique internationale Athanasius Kircher » qui « parraine » cet ouvrage témoigne, par exemple, du nécessaire recul à prendre dans l'utilisation de cet ouvrage) et GODWIN (Joscelyn), *Athanasius Kircher : Un homme de la Renaissance à la Quête du Savoir Perdu*, trad. de l'anglais par Sylvain Matton, Paris, Jean-Jacques Pauvert, 1980 (1979). L'approche de Kircher « ésotériste » se retrouve aussi dans les travaux de Frances Yates, notamment *Giordano Bruno et la tradition hermétique*, trad. de l'anglais par Marc Rolland, Paris, Ed. Dervy, 1996 (1964) ; « Les hermétistes réactionnaires : Athanasius Kircher » (p. 484-492). Sur les travaux égyptologiques de Kircher et son étude des hiéroglyphes : DAVID (Madeleine), *Le Débat sur les écritures et l'hiéroglyphe aux XVIIe et XVIIIe siècles et l'application de la notion de déchiffrement aux écritures mortes*, Paris,

Ces premiers travaux ont été renouvelés, dans les années 2000, à la faveur d'un regain d'intérêt pour Kircher, amorcé déjà, plus d'une décennie auparavant, par les travaux de John Fletcher sur sa correspondance⁷⁵. L'université de Stanford s'est alors distinguée, grâce à l'acquisition d'une importante « bibliothèque Kircher » rassemblant les sources, comme un haut lieu de la production de travaux universitaires « kirchériens ». Cela s'est traduit par la publication, en 2004, des actes d'un colloque d'avril 2001, au titre évocateur, *Athanasius Kircher. The Last man who knew everything* (sous la direction de Paula Findlen), ainsi que par l'organisation d'une exposition ayant donné lieu à un catalogue, recueil d'articles sous la direction de Daniel Stolzenberg. Ce dernier s'est lui-même penché dans ses recherches sur le renouvellement de l'analyse des études hiéroglyphiques du jésuite⁷⁶. L'apparition du nom d'Antonella Romano chargée des conclusions du colloque de 2004 – « Understanding Kircher in Context » – attire notre attention dans deux directions⁷⁷. D'une part, vers l'Institut européen de Florence, autre pôle des études kirchériennes du début des années 2000, à travers les recherches notamment de Michael John Gorman et Nick Wilding, dans les thèses desquels nous avons pu trouver des interprétations très pertinentes des travaux, y compris linguistiques, de Kircher. Or ces deux auteurs, en collaboration avec les équipes de Stanford et du Musée d'histoire de la science de Florence, ont aussi dirigé l'exécution d'une entreprise d'importance pour les chercheurs s'intéressant au jésuite romain : l'édition en ligne de sa correspondance sous la forme d'images numérisées des manuscrits conservés à l'Université pontificale

S.E.V.P.Z.N., 1965 ; voir aussi et BALTRUSAITIS (Jurgis), *La Quête d'Isis. Essai sur la légende d'un mythe. Introduction à l'égyptomanie*, Paris, Olivier Perrin, 1967 ; IVERSEN (Erik), *The Myth of Egypt and its Hieroglyphs in European Tradition*, Princeton, Princeton University Press, 1993 (notamment p. 88-98) et PASTINE (Dino), *La Nascita dell'idolatria. L'Oriente religioso di Athanasius Kircher*, Florence, La Nuova Italia Editrice, 1978.

⁷⁵ Entre autres, FLETCHER (John, dir.), *Athanasius Kircher und seine Beziehungen zum gelehrten Europa seiner Zeit*, Wiesbaden, O. Harrassowitz, 1988 (reprenant un certain nombre de ses articles).

⁷⁶ FINDLEN (Paula, dir.), *Athanasius Kircher. The Last Man who Knew Everything*, New York-Londres, Routledge, 2004 ; ainsi que STOLZENBERG (Daniel, dir.), *The Great Art of Knowing. The Baroque Encyclopedia of Athanasius Kircher*, à l'occasion d'une exposition aux Stanford University Libraries, Stanford, Cadmo, 2001 ; voir aussi sa thèse, dont certaines conclusions sont reprises dans différents articles : STOLZENBERG (Daniel), *Egyptian Oedipus. Antiquarism, Oriental Studies and Occult Philosophy in the work of Athanasius Kircher. A dissertation submitted to the Department of History and the Committee on Graduate Studies of Stanford University in partial fulfillment of the requirements for the Degree of Doctor of Philosophy*, thèse de doctorat soutenue à l'université de Stanford, 2003.

⁷⁷ ROMANO (Antonella), « Understanding Kircher in Context », dans FINDLEN (Paula, dir.), *op. cit.*, p. 405-419.

grégorienne de Rome. Le projet s'intitule « Athanasius Kircher Correspondence Project » et est accessible sur internet.⁷⁸

L'autre direction dans laquelle nous mène Antonella Romano est celle de la « nouvelle histoire » jésuite, qui repose, pour ce qui nous intéresse particulièrement, sur la « réinsertion des jésuites dans le monde du savoir », suivant le titre de l'article fondateur de Luce Giard⁷⁹. Cette approche prolongée dans les travaux de Pierre-Antoine Fabre – parmi bien d'autres historiens – passe par le traitement des missionnaires comme « acteurs importants dans un réseau intellectuel aux dimensions du monde », la Compagnie de Jésus étant considérée comme un « laboratoire de la modernité »⁸⁰. Ce courant historiographique apparaît comme tout à fait productif dans son application à la figure d'Athanasius Kircher : il permet d'interroger son positionnement à l'intérieur du champ jésuite, sa gestion d'une double identité sociale à la fois jésuite et « Républicain des lettres », son insertion aussi plus largement dans les réseaux scientifiques auxquels il participe. Des réseaux dont l'autre pôle des *language planners*, la Royal Society, est justement, au XVIIe siècle, un des lieux de production des règles de fonctionnement structurant le champ scientifique.

Fort de ces bases historiographiques, pour lesquelles nous ne plaçons bien entendu pas l'exhaustivité dans chacun des champs historiographiques abordés (conséquence d'une

⁷⁸ Nous ne mentionnons, pour le moment, que les deux thèses de ces auteurs (que nous avons pu consulter). Leurs articles (publiés notamment dans les ouvrages sus-cités) apparaîtront ultérieurement : GORMAN (Michael John), *The Scientific Counter-Revolution : Mathematics, Natural Philosophy and Experimentalism in Jesuit Culture 1580-c1670*, PhD, Florence, Institut universitaire européen, 1998 et WILDING (Nick), *Writing the Book of Nature : Natural Philosophy and Communication in Early Modern Europe*, PhD, Florence, Institut universitaire européen, 2000. Pour la correspondance en ligne : <http://archimede.imss.fi.it/kircher/> (l'installation d'un logiciel dédié donne accès à un moteur de recherche pour compiler les archives par date, nom... avec quelques confusions parfois). Ajoutons en ce qui concerne l'édition de sources sur Kircher, la récente traduction française de la peu accessible *Vita* du jésuite : TOTARO (Giunia), *L'Autobiographie d'Athanasius Kircher. L'écriture d'un jésuite entre vérité et invention au seuil de l'œuvre. Introduction et traduction française et italienne*, Bern, Peter Lang, 2009. Nous renvoyons, par ailleurs, à cet ouvrage pour une bibliographie critique complète sur Kircher.

⁷⁹ Il s'agit de l'introduction, intitulée « Le devoir d'intelligence, ou l'insertion des jésuites dans le monde du savoir », dans GIARD (Luce, dir.), *Les Jésuites à la Renaissance. Système éducatif et production du savoir*, Paris, PUF, 1995, p. IX-LXXIX. La thèse éditée d'Antonella Romano est : ROMANO (Antonella), *La Contre-Réforme mathématique. Constitution et diffusion d'une culture mathématique jésuite à la Renaissance*, Paris, EFR – De Boccard, 1999.

⁸⁰ Cf. CASTELNAU-L'ESTOILE (Charlotte de, dir.) *et alii*, *Missions d'évangélisation et circulation des savoirs...*, *op. cit.*, dont l'introduction offre une synthèse récente de la question (cf. citations p. 7-9). Voir aussi : FABRE (Pierre-Antoine, dir.) et ROMANO (Antonella, dir.), *Les Jésuites dans le monde moderne. Nouvelles approches historiographiques*, numéro thématique de la *Revue de synthèse*, n°120, 1999, p. 247-291.

approche pluridisciplinaire), nous avons voulu procéder à un rapprochement heuristiquement productif de ces deux espaces sociaux et « bibliographiques » que sont Londres et Rome. Mais plutôt que de faire une histoire « comparée » de ces deux pôles, nous avons tenté de procéder, pour employer un concept porteur et discuté dans l'historiographie actuelle, à une forme d'« histoire connectée » des projets de langues universelles et de leur concepteurs afin de « préférer à une histoire comparée... la recherche et le dégagement de « *connected histories* ». Ce qui implique à la fois que les histoires soient multiples – pluriel et minuscule n'ont rien ici d'anodin – et qu'elles soient liées entre elles ou encore qu'elles puissent communiquer l'une avec l'autre... Face à des réalités à saisir obligatoirement sur des échelles multiples, l'historien devrait se transformer en *une sorte d'électricien capable de rétablir les connexions continentales et intercontinentales* que les historiographies nationales se sont longtemps ingénies à débrancher ou à escamoter en imperméabilisant les frontières »⁸¹. Bien sûr, notre approche sera avant tout européenne, et non « globale » ; pourtant elle cherchera bien à rétablir les connexions entre les grands centres de production de langues universelles – notamment lorsqu'ils sont les plus structurés au XVIIe siècle, Rome, Londres mais aussi la France comme plaque tournante –, tout en n'hésitant pas à suivre dans leurs ouvertures extra-européennes, les raisonnements et les réseaux des acteurs (les jésuites en Chine comme source d'information pour Kircher, les missionnaires puritains en Amérique du Nord comme « débouchés » éventuels des projets anglais...). Il s'agira ainsi de voir où les *language planners* se sont procurés leurs informations sur le chinois ou les langues du Nouveau Monde, à partir de quel capital social et relationnel ils ont pu avoir accès aux œuvres ou aux missionnaires eux-mêmes, en étudiant les réseaux intellectuels mais aussi les circulations des œuvres et des hommes. Quelle réception de ces langues « exotiques », doublement médiatisées, est alors proposée, par les missionnaires, puis par les *language planners* reprenant les missionnaires ? C'est donc une « histoire connectée » mais portant sur des sources dont les concepteurs ont un point de vue fortement européocentré qu'il faudra décrypter.

⁸¹ GRUZINSKI (Serge), « Les Mondes mêlés de la Monarchie catholique et autres « *connected histories* », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 2001, vol. 56, n°1, p. 85-117 ; p. 87 (nous soulignons). Voir aussi SUBRAHMANYAM (Sanjay), « Connected Histories : Notes Towards a Reconfiguration of Early Modern Eurasia », dans LIEBERMAN (Victor, dir.), *Beyond Binary Histories. Re-imagining Eurasia to c. 1830*, Michigan Press, 1997, p. 289-315. Pour un débat sur la notion d'« histoire connectée » : « Histoire globale, histoires connectées : un changement d'échelle historiographique ? », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 54-4bis, 2007.

Nous souhaitons ainsi offrir une vue d'ensemble du groupe des concepteurs de langues universelles, en abordant les effets sociaux des connexions qu'ils établissent ou qu'ils n'établissent pas (pourquoi dans ce cas ?) entre eux. Quels sont les liens, dans cette perspective, entre des acteurs appartenant à des lieux d'élaboration de la modernité de nature très différente, comme le collège jésuite (pour Kircher mais aussi d'autres membres de la Compagnie impliqués dans la quête d'un idiome commun tels que Philippe Labbé ou Pierre Besnier) et des sociétés savantes comme la Royal Society, mais également l'*Academia pariensis* de Marin Mersenne ? Dans l'optique d'une « sociologie du savoir scientifique » (*sociology of scientific knowledge*), définie dans les travaux de Steven Shapin et Simon Schaffer, comment analyser le rôle et le positionnement d'acteurs sociaux, au capital social et scientifique hétérogène, dans la construction d'un savoir scientifique, certes particulier puisqu'il prend la forme d'une science linguistique utopique⁸² ? Y a-t-il réception des projets élaborés d'un lieu à l'autre ? Ainsi les *language planners* anglais portent-ils un jugement sur les projets français ou italiens ? Comment sont reçues et perçues les réflexions de Kircher en Angleterre ? Pourquoi, à l'inverse, apparaît-il rapidement que la réception des projets anglais est plus active en France, par exemple, que dans la Rome kirchérienne ? Sur quels mécanismes sociaux, sur quelles circulations plus ou moins fluides reposent ces divergences ? En effet, « les textes circulent sans leur contexte, ils n'emportent pas avec eux le champ de production (...) dont ils sont le produit et (...) les récepteurs, étant eux-mêmes insérés dans un champ de production différent, les réinterprètent en fonction de la structure du champ de réception » : comment alors une

⁸² Cf. SHAPIN (Steven) et SCHAFFER (Simon), *Le Léviathan et la pompe à air : Hobbes et Boyle entre science et politique*, trad. de l'anglais par Thierry Piélat avec la collab. de Sylvie Barjansky, Paris, Ed. La Découverte, 1993 (1985 pour l'original en anglais). Mais aussi, pour cette approche renouvelée de l'histoire des sciences, influencée notamment par la sociologie, appliquée en particulier au milieu scientifique anglais : BIAGIOLI (Mario), « Scientific Revolution, social bricolage, and etiquette », dans PORTER (Roy, dir.) et TEICH (Mikuláš, dir.), *The Scientific Revolution in National Context*, Cambridge, Cambridge University Press, 1992, p. 11-54 ; BRIOIST (Pascal), « Les origines de la Société Royale de Londres », dans *La Science à l'époque moderne. Actes du colloque de 1996 de l'association des historiens modernistes des universités*, Bulletin n°21, Paris, PUPS, 1998, p. 91-122 (dans le même volume : BRIAN (Eric), « Ce que l'histoire des sciences peut apprendre de l'histoire. Le cas de l'Académie royale des sciences à l'époque moderne », p. 59-70) et « Oldenburg et ses correspondants français : la circulation des modèles et des pratiques entre la France et l'Angleterre (1659-1677) », dans DEMEULENAERE-DOUYERE (Christiane, dir.) et BRIAN (Eric, dir.), *Règlement, usages et science dans la France de l'absolutisme*, Actes du colloque international organisé par l'Académie des sciences de l'Institut de France, avec le concours du Centre international de synthèse (Paris, 8-10 juin 1999), Londres-Paris-New York, Ed. Tec & Doc, 2002, p. 207-222. Songeons enfin aux travaux du sociologue Bruno Latour dont : LATOUR (Bruno) et WOOLGAR (Steve), *La Vie de laboratoire. La production des faits scientifiques*, traduit de l'anglais par Michel Biezunski, Paris, La Découverte, 1996 (1979).

langue universelle « jésuite » est-elle reçue dans un contexte scientifique anglais et inversement⁸³ ?

Cette approche, que nous souhaitons renouvelée, de la quête de la langue universelle à l'époque moderne a eu des effets sur la constitution du corpus. Le cœur en est constitué par les projets eux-mêmes, ceux d'une quarantaine d'auteurs au total sur les deux siècles (certains ont produit plusieurs ouvrages sur la question ; pour d'autres, nous n'avons pas conservé leurs écrits d'où un certain flou)⁸⁴. Nous y serons particulièrement attentif au « paratexte », du fait de notre lecture externe des langues (ce qui ne veut pas dire que nous passerons sous silence le corps de l'ouvrage où est décrit le fonctionnement des idiomes, révélateur lui aussi) : adresses, épîtres, introductions, préfaces, sont les lieux dans lesquels sont décrits parfois les mécanismes d'élaboration et de mise en œuvre des projets, voire mentionnés des noms de collaborateurs. Les auteurs y revendiquent des enjeux précis et évoquent la réception souhaitée pour leurs œuvres et leurs créations linguistiques (une distinction entre les deux pouvant être apportée).

Mais ces sources ne sont pas les seules à prendre en considération puisque notre prisme problématique s'exprime justement à travers la confrontation d'une large palette de sources. En effet, l'élaboration de ces projets s'insère, on l'a vu, dans des réseaux complexes et ils sont parfois des élaborations théoriques reposant sur des considérations plus empiriques, dispersées dans différents types d'ouvrages. Suivre le fil de la pensée des auteurs suppose de la pister dans les autres œuvres auxquelles ils se réfèrent : que cela soit des œuvres linguistiques ne concernant pas la langue universelle mais écrites par les *language planners* eux-mêmes – comme Kircher s'intéressant au chinois ou à l'égyptien –, ou des ouvrages sur les langues d'auteurs n'appartenant pas à proprement parler au milieu des concepteurs de langue universelle. Ainsi, ce que Conrad Gessner écrit du grec ou du latin s'inspire, voire est décalqué, de ce que des humanistes contemporains en disent et, dans le projet de « latin simplifié » de Philippe Labbé, l'on peut lire un positionnement par

⁸³ La citation est de Pierre Bourdieu : BOURDIEU (Pierre), « Les conditions sociales de la circulation internationale des idées », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 145 (« La circulation internationale des idées »), 2002, p. 1-8 ; p. 4. Il s'agit du texte d'une conférence prononcée au Frankreich-Zentrum de l'université de Fribourg en 1989.

⁸⁴ 45 auteurs sont mentionnés dans la catégorie « projets de langues universelles » de notre corpus mais certains ne seront qu'évoqués au cours de notre étude du fait de leur date tardive (Tyssot de Patot par exemple), y apparaît aussi Leibniz dont nous avons expliqué la « marginalisation ». D'autre part, le chiffre des *language planners* reste flou du fait qu'un certain nombre d'entre eux seront cités au cours de cette étude, sans qu'il n'ait subsisté d'eux aucun projet imprimé (Le Maire et des Vallées en France, par exemple, ou John Johnson en Angleterre).

rapport aux considérations sur le grec des jansénistes de Port-Royal, remontant pour partie à celles d'Henri Estienne, auteur du *Traicté de la conformité du langage françois avec le grec* (1565)⁸⁵. Quant aux connexions extra-européennes des réseaux intellectuels et sociaux des *language planners*, elles nous conduisent à insérer dans notre corpus certains écrits des missionnaires eux-mêmes, comme Matteo Ricci⁸⁶. Le chinois exerce, en effet, une véritable fascination sur les auteurs dès la fin du XVI^e siècle. Au-delà de la seule histoire des idées, encore une fois, il faudra étudier les circulations concrètes, matérielles : comment les travaux des hommes de terrain passent-ils aux mains des hommes de cabinet, aux linguistes de bibliothèques ? Comment, par exemple, la simple phrase d'un dominicain comme Gaspar da Cruz (mort en 1570), qui fait observer dans son traité sur la Chine de 1569 que « Ni les Japons (sic) ni les Chinois ne peuvent se comprendre oralement, mais tous s'entendent à travers l'écriture », a-t-elle pu susciter plus de deux siècles de fantasme linguistique⁸⁷ ? Quels sont les vecteurs de la diffusion de passages entiers de la description de la langue de Ricci-Trigault d'un ouvrage à un autre : comment les voit-on circuler d'un écrit missionnaire à un autre puis d'un écrit missionnaire à un projet théorique puis d'un projet de langue universelle à un autre ?

Enfin, le meilleur point de vue pour une histoire des concepteurs de langues universelles cherchant à mettre au jour les connexions et les réseaux qui les relient, est fourni par les correspondances. Nous y avons été très attentif : à celles des *language planners* eux-mêmes, mais aussi à celles de *brokers* n'ayant pas forcément produit de langue universelle mais qui mettent en relations des auteurs (Pereisc, Oldenburg...) ⁸⁸. Peuvent être associées aux correspondances, les sources permettant d'étudier les éventuels lieux de sociabilité communs de ces acteurs, afin de percevoir les effets de ces lieux sur leurs productions

⁸⁵ ESTIENNE (Henri), *Traicté de la conformité du langage françois avec le grec*, Paris, publié par L. Feugère, 1852 [1565].

⁸⁶ RICCI (Matthieu S.J.) et TRIGAULT (Nicolas, S.J.), *Histoire de l'expédition chrétienne au royaume de la Chine, 1582-1610*, introduction de Joseph Shih, établissement du texte et annotations de Georges Bessière, tables et index de Joseph Dehergne (S.J.), Lille, Desclée de Brouwer, 1978 [1617].

⁸⁷ CRUZ (Gaspar da), *Tratado das coisas da China*, éd. par Rui Manuel Loureiro, Lisbonne, Cotovia-Comissão Nacional para as Comemorações dos Descobrimentos Portugueses, 1997 [1569-1570], p. 187-188 ; cité par GRUZINSKI (Serge), *Les Quatre parties du monde. Histoire d'une mondialisation*, Paris, Ed. de la Martinière, 2004, p. 214.

⁸⁸ Par exemple : MERSENNE (Marin), *Correspondance du P. Marin Mersenne, religieux minime*, publiée et annotée par Cornelis De Waard, édition entreprise sur l'initiative de Mme Paul Tannery et continuée par le Centre national de la recherche scientifique, avec la collaboration de M. Bernard Rochot, 18 vol., Paris, Ed. du CNRS, 1932-1988 et OLDENBURG (Henry), *The Correspondence of Henry Oldenburg*, 13 vol., éd. et trad. en anglais par A. Rupert Hall et Marie Boas Hall, Madison, The University of Wisconsin Press, 1965-1986.

linguistiques. Ainsi du Musée du Collège Romain de Kircher, qui lui sert à la fois à alimenter, en obélisques par exemple, sa soif linguistique et comme espace de réception des érudits européens : d'autres concepteurs de langues universelles l'ont-ils fréquenté ?

En résumé, il s'est donc agi de faire parler ces projets et leurs auteurs, à la fois à travers la confrontation des sources, mais aussi à travers la façon de les interroger (ou de les ré-interroger) dans la perspective d'une histoire proprement "historienne" – sociale et culturelle plus que linguistique ou relevant de l'histoire des idées –, qui considère la langue dans une perspective pluridisciplinaire et à l'échelle européenne. Une manière d'anthropologie historique des langues prônée, par exemple, par Jacques Le Goff dans un article sur le « plurilinguisme au Moyen Âge » : « phénomène culturel et idéologique, la langue est aussi un fait social au sens plus restreint du terme et le problème des rapports entre la langue, la littérature dont elle est le support et les structures sociales a déjà fait couler beaucoup d'encre et de paroles. (...) Je m'en tiendrai bien entendu aux aspects historiques de ces problèmes et de ces points de vue, mais je voudrais d'entrée de jeu dire qu'aux yeux d'un historien il n'y a pas de phénomène qui requiert davantage une approche pluridisciplinaire que la langue »⁸⁹.

L'intérêt pour les langues de la part des historiens n'est, pour l'instant, pas tant partagé que cela. Néanmoins, plusieurs ouvrages récents sur des sujets très divers, avec des approches variées, mais ayant les langues pour objets, ont pu nous servir de références. Citons sur le Moyen Âge, les réflexions de Benoît Grévin, travaillant en collaboration avec la linguiste Irène Rosier-Catach ; pour la période moderne, les travaux de Paul Cohen, d'abord sur la construction sociale et idéologique du français, puis, plus récemment, sur les langues amérindiennes d'Amérique du Nord ; ainsi que les recherches sur les langues méditerranéennes de Jocelyne Dakhlija et, en particulier, son récent ouvrage sur la *lingua franca*⁹⁰. L'un des premiers à avoir abordé les langues d'un point de vue d'historien est

⁸⁹ LE GOFF (Jacques), « Le plurilinguisme au Moyen Âge », dans ROBERT (Stéphane, dir.), *Langage et sciences humaines : propos croisés*, Actes du colloque « Langues et langages » en hommage à Antoine Culioli (ENS, Paris, 11 décembre 1992), Bern, Peter Lang, 1995, p. 1-13, p. 1-2.

⁹⁰ Cf. GREVIN (Benoît), « L'historien face au problème des contacts entre latin et langues vulgaires au bas Moyen Âge (XIIe-XVe siècle) : espace ouvert à la recherche. L'exemple de l'application de la notion de diglossie », *Mélanges de l'Ecole Française de Rome – Moyen Âge*, Tome 117-2 (numéro consacré à « La résistible ascension des vulgaires. Contacts entre latin et langues vulgaires au bas Moyen Âge. Problèmes pour l'historien. »), 2005, p. 447-469, ainsi que ROSIER-CATACH (Irène), *La Parole efficace. Signe, rituel, sacré*, Paris, Ed. du Seuil, 2004 ; COHEN (Paul), « L'imaginaire d'une langue nationale : l'Etat, les langues et l'invention du mythe de l'ordonnance de Villers-Cotterêts à

Peter Burke, d'abord avec Roy Porter dans *The Social History of Language* en 1987, puis dans sa synthèse de 2004, *Languages and Communities in Early Modern Europe*, dans laquelle il se propose : « to examine the role of languages not only as expressions or reflections of a sense of community cohesion, but also as one of the means by which communities are constructed or reconstructed ». Il y a peu, il portait son attention, dans le prolongement de travaux antérieurs, sur la question de « la traduction culturelle » dans un ouvrage collectif, dirigé avec Ronnie Po-Chia Hsia, qui se spécialise lui-même, après des recherches sur le protestantisme, dans l'étude des travaux, missionnaires notamment, sur la langue chinoise à l'époque moderne⁹¹. Nous suivons la manière d'aborder les langues de Peter Burke, dans son approche, inspirée d'Einar Haugen, d'une « ecology of language : placing language in its cultural and social environment, studying Latin in relation to the vernaculars, the vernaculars in relations to one another and the dialects of a given vernacular in relation to the standard language »⁹². Quelle serait l'« écologie » de la langue universelle ?

Enfin, nous n'oublions pas de faire état des travaux de Françoise Waquet sur le latin ou sur le rapport entre savoir et oralité⁹³. Ses recherches sur la République des Lettres, en particulier, nous amènent à un dernier axe important de notre problématique.

l'époque moderne en France », *Histoire, Epistémologie, Langage* (« politiques linguistiques 2/2 »), Tome XXV, Fascicule 1, 2003, p. 19-69 (entre autres) ; DAKHLIA (Jocelyne, dir.), *Trames de langues : Usages et métissages linguistiques dans l'histoire du Maghreb*, Institut de recherche sur le Maghreb contemporain, Paris, Maisonneuve et Larose, 2004 et DAKHLIA (Jocelyne), *Lingua Franca. Histoire d'une langue métisse en Méditerranée*, Arles, Actes Sud, 2008.

⁹¹ Cf. BURKE (Peter, dir.) et PORTER (Roy, dir.), *The Social History of Language*, Cambridge, Cambridge University Press, 1987 ms aussi *Language, Self, and Society. A Social History of Language*, Cambridge, Polity Press, 1991 ; BURKE (Peter), *Languages and Communities in Early Modern Europe*, Cambridge, Cambridge University Press, 2004 (citation, p. 6) ; et BURKE (Peter, dir.) et PO-CHIA HSIA (Ronnie, dir.), *Cultural Translation in Early Modern Europe*, Cambridge, Cambridge University Press, 2007.

⁹² BURKE (Peter), *Languages and Communities...*, *op. cit.*, p. 9, s'appuyant sur HAUGEN (Einar), *The Ecology of Language*, Stanford, Stanford University Press, 1972 (notamment p. 325-339).

⁹³ WAQUET (Françoise), *Le Latin ou l'empire d'un signe, op. cit.* et *Parler comme un livre : L'oralité et le savoir (XVIe – XXe siècle)*, Paris, Albin Michel, 2003.

L'insertion des language planners dans la République des Lettres

Nous avons donc choisi de nous concentrer sur les conditions sociales de production du savoir, linguistique en l'occurrence, sur les acteurs de ces pratiques intellectuelles et culturelles, et sur leur insertion dans un complexe jeu d'échanges, afin d'élaborer une histoire sociale des savoirs et des pratiques intellectuelles⁹⁴ : qui sont les hommes qui effectuent ces recherches ? Qui sont les « commanditaires » (ordres religieux, sociétés scientifiques...) ? Dans quels buts et pour qui sont produits ces projets, forgés par des individus, néanmoins inscrits dans des réseaux particuliers, liés à des institutions qui participent pleinement de la transformation du monde moderne (Royal Society, jésuites...) ? Comment des savants européens, tissant un réseau de discussions autour des langues universelles, s'exprimant notamment dans des correspondances fournies, contribuent-ils par cet espace social virtuel à faire exister leurs utopies linguistiques ? Quelle est la « morphologie sociale des échanges » et quelles sont les « technologies sociales du commerce savant » mises en œuvre⁹⁵ ?

Dès l'abord, ressort le fait que ces auteurs sont des membres, plus ou moins éminents, de la République des Lettres⁹⁶. Elle est le principal réseau, englobant, dans lequel ils s'inscrivent – sous sa forme épistolaire notamment. Elle est d'ailleurs présentée par ses « citoyens » – même si, de fait, elle est essentiellement européenne et encore très hiérarchisée – comme un espace dilaté aux dimensions du monde. Songeons simplement aux grandes définitions qu'en offrent certains des plus renommés d'entre eux. Le polygraphe Vigneul-Marville (pseudonyme de Bonaventure d'Argonne (1640-1704)), dans ses *Mélanges d'histoire et de littérature* (1700), la présente comme un véritable Etat :

⁹⁴ ROMANO (Antonella), *La Contre-Réforme mathématique, op. cit.*, p.3.

⁹⁵ BRIAN (Eric), « Transactions statistiques au XIXe siècle. Mouvements internationaux de capitaux symboliques », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 145 (« La circulation internationale des idées »), 2002, p. 34-46 ; p. 34.

⁹⁶ Pour des définitions les plus précises et poussées de la République des Lettres, nous renvoyons aux travaux de Françoise Waquet, en collaboration avec Hans Bots notamment : WAQUET (Françoise), « Qu'est-ce que la République des Lettres ? Essai de sémantique historique », *Bibliothèque de l'école des chartes*, tome 147, 1989, p. 473-502 ; BOTS (Hans) et WAQUET (Françoise), *La République des Lettres*, Paris, Belin-De Boeck, 1997 et BOTS (Hans, dir.) et WAQUET (Françoise, dir.), *Commercium Litterarium. La communication dans la République des lettres ; Forms of Communication in the Republic of Letters, 1600-1750*, actes des colloques tenus à Paris 1992 et à Nimègue 1993, Amsterdam et Maarssen, APA-Holland University Press, 1994. Voir aussi, pour la période suivante : ROCHE (Daniel), *Les Républicains des lettres : gens de culture et Lumières au XVIIIe siècle*, Paris, Fayard, 1988.

« Jamais République n'a été ni plus grande, ni plus peuplée, ni plus libre, ni plus glorieuse. Elle s'étend par toute la terre et est composée de gens de toutes les nations, de toute condition, de tout âge, de toute sexe (...) On y parle toute sorte (sic) de langues vivantes et mortes (...) »⁹⁷

Un sentiment de fraternité universelle dans les sciences – qui n'empêche pas les conflits nombreux – permet l'installation de ce *topos* de la « république » supranationale, universelle, qui a fait dire à Erasme qu'il est « citoyen du monde », à John Dee qu'il se considère, en référence à Cicéron, comme « citoyen et membre de l'unique cité mystique et universelle dans son entier », et à Pereisc qu'il est « citoyen de tout l'univers ». On retrouve donc chez ces auteurs une véritable « pensée de l'universel », confinant presque à la nécessité, tant le savoir, selon eux, ne peut se limiter aux travaux d'un seul mais nécessite une collaboration à grande échelle. Les recherches des concepteurs de langues universelles sont orientées vers la quête d'une langue allant de pair avec l'espace universel qu'est la République des Lettres, à laquelle ils appartiennent⁹⁸. Comment fonctionne cette province particulière de la République des Lettres, dans laquelle s'inscrivent les *language planners*, et que nous qualifions de « République des Langues » ? En quoi répond-elle ou non aux normes plus générales de l'espace dont elle forme un recoin⁹⁹ ? Quelles sont les implications du fait que s'y joue pourtant rien moins que le choix, non pas de la langue du bon usage – celle des grammairiens – mais de la langue de la science et de la vérité, la langue de la République des Lettres elle-même ? Quelles sont les similitudes et les différences dans son fonctionnement, dans la sociologie de ses membres, dans la structuration de son espace, entre cette province particulière et le « territoire » plus global dans lequel elle s'inscrit ? Y a-t-il un droit d'entrée spécifique ou un mode de communication exclusif à la République des Langues : quelles formes y prennent notamment les correspondances, « lien réel entre les citoyens de cette République

⁹⁷ VIGNEUL-MARVILLE, *Mélanges d'histoire et de littérature*, Rouen, 1700, t. II, p. 60-63 ; cité, par exemple, dans WAQUET (Françoise), *art. cit.*, p. 485.

⁹⁸ Hans Bots et Françoise Waquet abordent brièvement la question de la langue universelle dans *La République des Lettres*, *op. cit.*, p. 135-136 ; voir aussi, p. 66, pour les citations qui précèdent.

⁹⁹ Cf. GOLDSTEIN (Catherine), « L'honneur de l'esprit : de la « République des mathématiques », dans COSANDEY (Fanny, dir.), *Dire et vivre l'ordre social en France sous l'Ancien Régime*, Paris, Ed. de l'EHESS, 2005, p. 191-230 avec une approche intéressante sur un espace social différent du nôtre, bien que plusieurs acteurs participent des deux, dont Mersenne.

idéale »¹⁰⁰ ? Nous aborderons ainsi les pratiques mises en œuvre, les savoirs mobilisés et les ressources mises à contribution, le capital social et symbolique activé, dans la quête de la langue universelle. Nous dégagerons la manière dont a été élaboré un savoir linguistique, les modalités de sa diffusion et son évolution sur la période.

En effet, la République des Lettres n'est pas la même au XVI^e et au XVII^e siècle. Si nous reprenons les découpages chronologiques élaborés par Hans Bots et Françoise Waquet, dans une tentative de « géographie historique », il apparaît que les *language planners* du début de la période, tels que Gessner ou Duret s'inséreraient dans « l'époque d'Erasmus » (au sens large). Peut-on distinguer dans leurs travaux linguistiques un prisme de lecture humaniste, là où plus tard, il prendrait une focale plus scientifique ? En effet, la période suivante est « l'époque du père Mersenne », du fait de sa place centrale dans le monde du savoir jusqu'à sa mort en 1648. Or son rôle est alors nodal aussi au sein de la République des Langues – avec celui de Nicolas-Claude Fabri de Pereisc (1580-1637). Pourtant cette dernière continue de fonctionner au-delà de sa disparition. Finalement, les dates de la République des Langues sont sans doute en décalage avec celles de la République des Lettres dans son ensemble, puisqu'elle durerait dans sa phase la plus active, lors de laquelle la circulation épistolaire est la plus dense, des années 1630 environ jusqu'aux années 1670, marquées par la mort de deux de ses figures majeures, John Wilkins en 1672 et Kircher en 1680. Elle est en décalage aussi avec ce que Robert Mandrou appelait le temps de l'« esprit scientifique (1640-1700) ». Et elle ne correspond pas non plus à la « géographie historique » de l'époque suivante, celle « de Leibniz », dans laquelle « le déplacement du centre de gravité de la République des Lettres vers les pays du Nord était désormais consommé » et Rome périphérisée totalement ou presque¹⁰¹. Outre la question de l'évolution du paradigme intellectuel dans l'approche des langues, déjà évoqué, c'est l'autre raison pour laquelle nous avons choisi de ne pas porter notre attention directement sur Leibniz, dont les réseaux sont finalement, en grande partie, différents de ceux des acteurs de la période précédente.

L'utopie apparaît comme constitutive de la République des Lettres, comme un élément de définition de son identité. République des Langues et République des Lettres

¹⁰⁰ BARNES (Annie), *Jean Le Clerc (1657-1736) et la République des Lettres*, Paris, 1938, p. 13-14 ; cité dans WAQUET (Françoise), *art. cit.*, p. 473.

¹⁰¹ Cf. MANDROU Robert, *Des humanistes aux hommes de sciences : XVI^e et XVII^e siècles*, Paris, Ed. du Seuil, 1973, p. 178 et *sq.*.

pourraient sembler coïncider aussi sur ce point : la seconde est « une chimère », « une construction imaginaire », « la plus belle des utopies »¹⁰², et la première cherche peut-être à lui offrir la langue utopique, voire chimérique, qui lui correspondrait.

Certains *language planners* et assimilés sont d'ailleurs des auteurs d'Utopies : Francis Bacon et sa *Nouvelle Atlantide*, Samuel Hartlib et sa *Description of the Famous Kingdom of Macaria* (1641), le « *Country Not Named* » de Francis Lodwick¹⁰³... Quant à certaines langues parfaites, imaginaires, elles se développent, au sein même du récit d'un voyage en U-topie : c'est le cas, par exemple, de la « langue des Sévarambes », forgée par Denis Veiras (c.1630-c.1700)¹⁰⁴. Mais la quête de la langue universelle est une utopie en soi.

Comment est-elle justement « concrétisée », mise en action en quelque sorte, par les échanges à son sujet à l'intérieur du champ européen des *language planners* s'inscrivant à l'intérieur d'une République des Langues ? Si beaucoup sont aussi des acteurs majeurs de la République des Lettres, en pleine floraison au milieu du XVII^e siècle, et dont un des idéaux est d'être « communicatif », parallèlement, leurs discussions sur la langue universelle sont circonscrites à des réseaux limités : cela a des conséquences sur la diffusion de ces langues, elle-même réduite, mais peut-être cela ne relève-t-il pas que d'un échec et répond aux besoins d'une stratégie consciente des acteurs ? N'est-ce pas une des identités propres des membres de la République des Langues qu'un certain goût du secret, langue universelle et cryptographie ayant bien souvent partie liée ? Quelle est, au fond, la signification de ces langues universelles pour ceux qui les élaborent ? Ont-elles eu une utilité sociale, peut-être moins dans la réception des langues que dans la réception des projets qui animent un espace social conséquent ? En quoi la langue universelle pourrait-elle être une « partie du processus par lequel [les Républicains des lettres] ont forgé leur

¹⁰² WAQUET (Françoise), *art. cit.* p. 500-501 pour les expressions entre guillemets.

¹⁰³ HARTLIB (Samuel), *A Description of the famous Kingdome of Macaria; shewing its excellent government ... In a dialogue between a Schollar and a Traveller*, Londres, 1641 ; BACON (Francis), *La Nouvelle Atlantide*, traduction par Michèle Le Doeuff et Margaret Llasera, Paris, GF-Flammarion, 1995 [1627] ; LODWICK (Francis), *A Country Not Named* (MS Sloane 913, fols. 1r-33r), éd. et introduction de William Poole, Tempe, Arizona Center for Medieval and Renaissance Studies, 2007.

¹⁰⁴ VEIRAS (Denis), *L'Histoire des Sévarambes*, éd. critique par Aubrey Rosenberg, Paris Honoré Champion, 2001 [Amsterdam, Estienne Roger, 1702 (1677-1678)]. Sur les langues imaginaires en général : CORNELIUS (Paul), *Languages in 17th and Early 18th Century Imaginary Voyages*, Genève, Droz, 1965.

identité et leur conscience d'eux-mêmes », partie intégrante d'une utopie perçue comme « résultat d'une campagne d'autopromotion par les lettrés »¹⁰⁵ ?

Après avoir développé, dans un premier temps, la typologie esquissée dans cette introduction, une typologie guidée avant tout par les contextes dans lesquels s'inscrivent les projets, pour déterminer l'outillage mental et social qui conduit à leur élaboration, nous aborderons les deux principaux pôles qui structurent l'Europe des *language planners* : Londres et Rome. Quelle est l'organisation spécifique de chacun de ces lieux de la science linguistique et en quoi pèse-t-elle sur les projets qui y sont construits ?

Enfin, nous serons conduit à voir comment cet espace social s'anime, se met en branle, en une véritable République des Langues, qui n'est pas statique, mais fluide, en mouvement, tout en étant marquée par un certain nombre de traits saillants issus de la nature même des projets de langue universelle, peut-être plus tendus, paradoxalement, vers la distinction sociale, que vers la communication internationale.

¹⁰⁵ YARDENI (Myriam), « Les illusions du pouvoir : La République des Lettres et l'Utopie au XVIe et au début du XVIIe siècle », dans BARBICHE (Bernard, dir.), POUSSOU (Jean-Pierre, dir.) et TALLON (Alain, dir.), *Pouvoirs, contestations et comportements dans l'Europe moderne. Mélanges en l'honneur du professeur Yves-Marie Bercé*, Paris, PUPS, 2005, p. 805-816 ; p. 806.

**Première partie – Une nouvelle
Babel de langues universelles ?
Typologie « en contexte » ou
panorama linguistique à l'époque
moderne**

Le propos de cette première partie est de présenter une typologie globale de nos projets de langues universelles, en procédant, en lien avec chacune des catégories, à leur réinsertion dans le contexte « historico-socio-linguistique » de leur élaboration. Quels sont les différents moyens envisagés à l'époque moderne pour construire une langue universelle : élire une seule langue parmi d'autres, tendre à la connaissance de toutes les langues du monde, créer une nouvelle langue plus efficace... ? Dans quel univers mental et symbolique s'inscrivent ces réflexions sur tel ou tel type de projets ? Quel est l'« outillage mental » – pour reprendre l'expression, certes « datée », chère à Lucien Febvre et à l'École des Annales – de nos *languages planners* ? Il s'agira donc, à travers quelques exemples de langues universelles à proprement parler pour chacune des catégories, d'aboutir à un panorama plus général des problématiques associées à la question linguistique aux XVIe-XVIIe siècles, lequel sera aussi l'occasion d'en évoquer l'historiographie. Dans quel terroir, culturel et symbolique ici – remplaçant donc les présentations de la géographie, voire de la géologie, des territoires étudiés, indispensables aux premières parties des thèses d'État du début du siècle dernier –, les réflexions des concepteurs de langues universelles croissent-elles ? Quels sont les effets de l'évolution de la manière de percevoir les langues sur des concepteurs aux positions sociales diverses et sur leur façon d'envisager les effets de leurs créations sur le monde social tel qu'ils le conçoivent ? Dans la démarche des *language planners* devront être pris en compte les effets de la « non-contemporanéité » des choses contemporaines et inversement de la contemporanéité de choses non-contemporaines : des acteurs au capital différent et tenant des positions dans des champs parfois séparés se retrouvent à confronter leurs points de vue à l'intérieur d'un champ commun, un champ linguistique au sens large, dont les règles évoluent entre XVIe et XVIIe siècle.

Chapitre 1 – L’hypothèse monogénétique et la Babel des vernaculaires européens

Premier possible dans cette typologie des projets de langues universelles : le choix d'une langue parmi toutes les autres comme étant LA langue, celle qui, pour de multiples raisons, serait la plus propre à (re)devenir commune à toute l'humanité. Partant du constat d'une diversité linguistique inutile et néfaste dans l'Europe moderne, certains auteurs prônent justement un retour à l'unité. Ils « élisent » une langue, pour des raisons théologiques, historiques, politiques... et qu'il s'agisse, ainsi, de la première langue, retrouvée, celle d'Adam ; ou du latin comme langue véhiculaire *de facto* ; ou du choix de la mise en avant d'un des nombreux vernaculaires qui s'affirment à partir du XVIe.

1.1 La quête de la langue d'Adam

La quête de l'Un

En premier lieu, intéressons-nous aux auteurs qui recherchent la langue pré-babélique, c'est-à-dire une langue dans laquelle l'idiome primordial, celui dicté à Adam par Dieu, aurait survécu. C'est ce que les linguistes appellent l'hypothèse monogénétique. Si une langue universelle existe, elle ne peut être pour ces érudits, que la Langue-Mère, de laquelle toutes les autres auraient procédé. Dans bien des cas, l'hébreu est considéré comme cette langue des origines, comme le proto-langage, évoquant harmonieusement et efficacement la nature des choses exprimées.

Cette quête s'inscrit, selon Claude-Gilbert Dubois, dans son fondateur *Mythe et langage au seizième siècle*, dans l'*ethos* plus vaste d'une Renaissance marquée par le culte de l'unité : « Il faut partir de cette place arbitrairement privilégiée de l'Un pour comprendre comment l'unité peut être associée à la perfection, et la multiplicité à l'imperfection ou à la malédiction. Dans une mentalité ainsi structurée, il devient normal que l'Un soit lié au divin, et le multiple au péché »¹⁰⁶ écrit-il, illustrant son propos par cette citation de Calvin :

« De fait il nous faut tenir la diversité des langues, comme un prodige. Car d'autant que la langue est l'image et représentation vive de l'esprit, comment se fait-il que les hommes qui sont participans d'une mesme raison, et nez pour vivre en société les

¹⁰⁶ DUBOIS (Claude-Gilbert), *Mythe et langage au seizième siècle*, Paris, Ed. Ducros, 1970, p. 35 ; CALVIN, *Commentaires de M. Jean Calvin sur les cinq livres de Moïse*, Genève, 1564, p. 88, pour citation qui suit.

uns avec les autres, n'usent point entr'eux d'une mesme langue ? Moïse donc nous enseigne que ce vice est accidentel, d'autant qu'il repugne à nature. »

Il s'agit là de l'imperfection née de la faute originelle et, dans le domaine linguistique, renforcée par la punition de Babel. Ce XVI^e siècle tendu vers la recherche des « commencements » en vient tout naturellement à enquêter sur la langue des origines puisque la « première manifestation de l'En-soi divin est une manifestation verbale »¹⁰⁷. Charles de Bovelles l'évoque au chapitre LIII de son *Liber de differentia vulgarium linguarum...*, explicitement intitulé, « Dans le langage de notre premier père, il faut placer l'archétype de toutes les langues du monde » :

« De la décision d'Adam, a découlé, avec la permission de Dieu, la première langue du genre humain qui, jusqu'à maintenant, aurait été uniforme et égale, partout sur la terre, si l'esprit de Dieu ne l'avait découpée, pour donner les grandes langues de ce monde, au moment de l'édification de la tour de Babel. »¹⁰⁸

Bovelles soutient donc l'hypothèse monogénétique, sans jamais, toutefois, se prononcer explicitement sur la langue précise dont il s'agit. Il ne mentionne à aucune reprise l'hébreu précisément, peut-être du fait qu'il ne semble pas l'avoir étudié et ne peut se permettre des rapprochements de vocabulaire que d'autres élaboreront pour justifier leurs théories comme on le verra plus loin :

« Si donc, quelqu'un veut rechercher l'archétype et la mesure de toutes les langues, qu'il recoure au langage de notre premier père, plus uniforme et plus remarquable (ce n'est pas douteux) que tout langage et toute langue du monde. En effet, c'est le langage par lequel Dieu s'adressa à Adam, à Eve et au serpent, dans le paradis du plaisir. C'est le langage dans lequel il prescrivit à Noé, l'homme juste, de bâtir l'arche salutaire qui protégerait les restes du genre humain du cataclysme menaçant les eaux. C'est celui qu'il partagea et répartit dans toutes les prononciations du monde au moment de la construction de la tour de Babel. C'est celui par lequel il s'adressa à Moïse et au peuple d'Israël, dans le désert, du haut d'une montagne flamboyante. C'est, enfin, le langage que, après la résurrection et l'ascension du Christ, l'esprit saint, venu du ciel sous l'aspect de langues de feu, répandit sur les Apôtres ; et, dans l'uniformité de ce langage, on vit les Apôtres dispersés, plus tard, à travers le monde, selon la volonté de Dieu, parler devant toutes les nations du monde des merveilles de Dieu, dans la propre

¹⁰⁷ DUBOIS (Claude-Gilbert), *op. cit.*, p. 23.

¹⁰⁸ BOVELLES (Charles de), *La Différence des langues vulgaires et la variété de la langue française Liber de differentia vulgarium linguarum et Gallici sermonis varietate*, présentation et traduction commentées par Colette Dumont-Demaizière, Amiens, Musée de Picardie, 1972 [1533], p. 52.

prononciation de chaque peuple. En effet, ce langage, auparavant uniforme, et partout semblable, Dieu l'avait partagé en plusieurs dans la tour de Babel ; de nouveau, par son esprit saint, il le rassembla sur les lèvres choisies et rénovées des Apôtres et le ramena à son unité, car, il est écrit dans les Prophètes : « en ces jours, je rendrai à la terre une prononciation choisie et la langue des bègues parlera vite et clairement » (...).»¹⁰⁹

Il ne fait pas de doute pour Bovelles qu'à la fin des Temps, les hommes retrouveront, dans sa pureté, la langue originelle. La langue d'Adam est l'« archétype », le modèle insurpassable que les langues vulgaires, même si elles peuvent tenter de s'y référer, ne pourront jamais atteindre. Au dernier jour, toutes ces causes de corruption se trouveront miraculeusement effacées et les hommes reviendront à la langue première¹¹⁰. Mais le rapport peut parfois être inversé puisque l'interprétation de certains textes apocalyptiques voit dans le retour à un véhicule commun pour la communication de tous les hommes l'annonce de l'imminence de la Parousie¹¹¹, ainsi dans *Matthieu*, XXIV, 14 :

« Cette bonne nouvelle du royaume sera prêchée dans le monde entier, pour servir de témoignage à toutes les nations. Alors viendra la fin. »

La proto-langue reste en tout cas un horizon d'attente, « Retrouver la langue d'Adam, c'est forcer à rebours les portes du Jardin défendu. » :

« La doctrine évangélique de laquelle vient la réconciliation du monde est donnée en grec appartenant à la primogéniture du monde jusques à ce que petit à petit nous retournions à la sainte langue d'Adam, de Moïse et de Jésus. »¹¹²

Dans leur quête, les chercheurs de la langue adamique s'appuient avant tout sur les Ecritures, et plus précisément sur le corpus de la « théologie du langage », composé des extraits aux fondements de l'explication théologique du langage humain¹¹³. Ce que Jacques Le Goff appelle l'« idéologie linguistique du christianisme »¹¹⁴. Il s'agit, outre *Genèse* XI,

¹⁰⁹ BOVELLES (Charles de), *op. cit.*, p. 125.

¹¹⁰ *Ibidem.*

¹¹¹ D'où l'importance de l'évangélisation, éventuellement grâce à une langue commune, sur laquelle nous reviendrons (cf. chapitre 2. 2.2 ,p. 215 et *sq.*).

¹¹² POSTEL (Guillaume), *L'interprétation du candélabre de Moïse*, p. 395 ; cité dans DUBOIS (Claude-Gilbert), *op. cit.*, p. 39 (note 17) et p. 25 pour la citation qui précède.

¹¹³ L'expression est de Claude-Gilbert Dubois.

¹¹⁴ LE GOFF (Jacques), « Le plurilinguisme au Moyen Âge », *art. cit.*, p. 4. Outre ces références de la « théologie du langage », l'autre grand texte sur la langue et la signification du signe est, dans un genre tout à fait différent, le *Cratyle* de Platon. Il est néanmoins peu mobilisé, contrairement aux Ecritures, dans les textes de notre corpus spécifique. Sur le

1, 6-9 et l'épisode de Babel déjà évoqué, de *Jean I*, 1-3 (« Au commencement était le Verbe, et le Verbe était auprès de Dieu, et le Verbe était Dieu. Il était, au commencement, auprès de Dieu. Tout par lui a été fait, et, sans lui, rien n'a été fait de ce qui a été fait. ») ; ainsi que de *Genèse*, II, 19, où les animaux sont nommés :

« Yahvé Dieu, qui avait formé du sol tous les animaux des champs et tous les oiseaux du ciel, les fit venir vers l'homme pour voir comment il les appellerait, et pour que tout être vivant portât le nom que lui donnerait l'homme. Et l'homme donna des noms à tous les animaux domestiques, aux oiseaux du ciel et à tous les animaux des champs. »

Enfin, la dernière pièce de cet ensemble de textes est tirée des *Actes des Apôtres*, II, 3-4 avec l'épisode du « don des langues » :

« Et ils virent paraître des langues séparées, comme de feu, et il s'en posa une sur chacun d'eux. Et tous furent remplis de l'Esprit Saint, et ils se mirent à parler en d'autres langues, selon ce que l'Esprit leur donnait de proférer. »

Or « quelle fut exactement la langue d'Adam ? » est l'interrogation centrale des linguistes renaissants ? En effet, si ce corpus de citations bibliques souligne sans ambiguïté le pouvoir instituant de la langue et l'associe bien à une « genèse », il ne dit pas pour autant quelle était cette langue... La tentation est grande, alors, de confondre langues de la Bible et langue dans la Bible.

L'hébreu, Langue-Mère

« La première de toutes les langues, ce fut l'hébreu, dont usa certainement Adam. » répond nettement le père jésuite Benito Pereyra dans son « Commentaire de la Genèse »¹¹⁵ (tout en rappelant que cette langue d'Adam est devenue, lorsqu'il rédige son ouvrage, un « vernaculaire » et est donc soumise maintenant aux mutations, nous y reviendrons). De nombreux auteurs le suivent d'ailleurs dans cet enthousiasme hébraïsant apportant ainsi une réponse à la question capitale de la Langue-Mère.

Pourtant, rien dans le corpus théologique précédemment cité ne permet d'être aussi catégorique. L'hébreu apparaît comme langue sainte, au XVI^e, parce que la rédaction de la

cratylisme discuté par différents auteurs, voir notamment : DEMONET (Marie-Luce), *Les Voix du signe, op. cit.*, p. 68 (Reuchlin), p. 79, p. 89 (Ficin), p. 264...

¹¹⁵ PERERII (Benedicti), *Prior [secundus] tomus Commentariorum et disputationum in Genesim*, Lyon, ex officina Juntarum, 1593-1594, p. 527.

Bible repose en grande partie sur cet idiome. Elle est la langue de l'Ancien Testament, considéré comme premier témoignage écrit de l'humanité¹¹⁶.

Jamais, en revanche, la langue d'Adam n'y est explicitement assimilée à l'hébreu. L'idée qu'il faut lire « hébreu » derrière la « langue de Canaan » est seulement accréditée par saint Jérôme, se fondant sur les commentaires juifs et apocryphes, tels que le *Livre des Jubilés*, où la révélation à Adam se fait effectivement en hébreu : « Et il ouvrit la bouche et les oreilles et les lèvres et il se mit à parler avec lui en hébreu, la langue de la Création. Et il prit les livres de son père – et ils étaient écrits en hébreu – et il les recopia. »¹¹⁷ Il s'agit alors pour défendre la thèse de l'hébreu, « langue de la création », de trouver d'autres critères que la simple autorité de Jérôme, ébranlée par les humanistes au XVI^e siècle, nous rappelle Marie-Luce Demonet.

Ainsi Claude Duret consacre tout ou partie de 36 des 89 chapitres de son *Thresor de l'histoire des langues de cest univers* à l'hébreu, dont il ne fait pas de doute pour lui qu'elle est la langue primordiale, notamment dans son chapitre intitulé « De la premiere & plus ancienne Langue du monde, & pourquoy icelle fut appelée Hebraïque... » :

« Le mesme Moÿse ci devant allegué, dit au commencement du chapitre II. de Genese, que quelques annees apres le deluge, & au temps que les descendants de Cham partirent des quartiers d'orient, & se vindrent habituer en la campagne de Sennaar, toute la terre estoit d'une langue & mesme parole, c'est à dire le Patriarche Noé, ses fils, et toutes les familles issues d'eux, quoy qu'elles ne demeuraissent pas ensemble, *parloyent*

¹¹⁶ GESSNER (Conrad), *Mithridates, sive de differentis linguarum...*, Tiguri, exudebat Froschoverus, 1555, p. 38 : « *ea cum antiquissima ac instar parentis aliarum [...] qua silicet vetus Testamentum, lex et prophetae, et totum salutis humanae negotium comprehenditur* » ; cité dans DUBOIS (Claude-Gilbert), *op. cit.*, p. 23.

¹¹⁷ Nous traduisons : « And I opened his mouth and his ears and his lips and began to speak with him in Hebrew, in the tongue of Creation. And he took his father's books – and they were written in Hebrew – and he copied them. » (*The Old Testament Pseudepigrapha*, éd. et trad. C.H. Charlesworth, t. 1, p. 82) ; cité note 7 p. 168 dans DEMONET-LAUNAY (Marie-Luce), « La désacralisation de l'hébreu au XVI^e siècle », *art. cit.*, à voir aussi pour l'interprétation qui précède. Les travaux de Marie-Luce Demonet, plus généralement, constituent la référence en ce qui concerne l'hébreu et son interprétation à la Renaissance. Voir aussi son article « Du Mythe à l'hypothèse : les changements méthodiques dans les recherches sur l'origine des langues au XVI^e siècle », dans DROIXHE (Daniel, dir.) et GRELL (Chantal, dir.), *La Linguistique entre mythe et histoire, Actes des journées d'étude organisées les 4 et 5 juin 1991 à la Sorbonne en l'honneur de Hans Aarsleff*, Münster, Nodus Publikationen, 1993, p. 41-54 ; et surtout sa thèse publiée : *Les Voix du signe : Nature et origine du langage à la Renaissance*, Honoré Champion Editeur, Paris, 1992. Sur l'hébreu toujours, voir aussi DROIXHE (Daniel), *La Linguistique et l'appel de l'histoire (1600-1800). Rationalisme et révolutions positivistes*, Genève, Droz, 1978, notamment son chapitre « Où est le mythe de l'hébreu langue-mère ? », p. 34-50 et DROIXHE (Daniel), « La Crise de l'hébreu langue-mère au XVII^e siècle », dans GRELL (Chantal, dir.) et LAPLANCHE (François, dir.), *La République des Lettres et l'histoire du judaïsme antique, XVI^e-XVIII^e siècles*, colloque tenu en Sorbonne en mai 1990, Paris, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 1992, p. 65-99.

tous une mesme langue qui estoit l'hebraique, laquelle avoit esté enseignee & donnee de l'Eternel à nostre premier pere Adam au paradis terrestre au commencement du monde pour estre à lui & à ses successeurs seule & propre entre toutes les autres qui pourroyent estre à l'advenir en cest univers... »¹¹⁸

Un argument souvent avancé est que cette langue aurait échappé à la malédiction de Babel : une tribu, celle d'Heber – d'où le nom de la langue – n'aurait pas participé à la construction de la Tour. L'hébreu aurait été, par voie de conséquence, sauf de toute corruption¹¹⁹. A travers le *topos*, emprunté au départ à Hérodote, de l'enfant élevé hors de tout contact avec la « civilisation » et dont les premiers mots sont en hébreu, c'est aussi par le recours au mythe ou à la fable que l'on passe pour transgresser le tabou de Babel. Dans l'occurrence de cette anecdote chez Laurent Joubert, c'est toutefois le phrygien qui ressort de l'expérience et non l'hébreu :

« Le vulgaire croid, & tient pour chose assuree, que l'homme parleroit le langage d'Adam, s'il n'avoit aprins autre langue dez son enfance. comme s'il estoit nourri d'une muette par-mi des muets, ou en un desert du tout inhabité des hommes, où il n'eust jamais ouï parler. Herodote an son seconde livre recite, que Psammetic Roi des Aegyptiens, en voulut quelquefois faire la preuve, affin de iuger par là, quel estoit le plus ancien et naturel langage de tous ceus qu'on parle au monde. Il fist nourrir deux enfans par des femmes muettes en une forest, ou ils ne pouvoient ouïr aucune vois humaine. Passé deux ans, estans amenés audit Roi, ils prononcerent quelquefois ce mot Bec, qui en langage Phrygien signifie du Pain.»¹²⁰

¹¹⁸ DURET (Claude), *Thresor de l'histoire des langues de cest univers, contenans les Origines, Beautés, Perfections, Decadences, Mutations, Changemens, Conversions et Ruines des langues*, Cologny, éd. par Matth. Berjon, 1613 (Genève, Slatkine Reprints, 1972), p. 39 ; nous soulignons.

¹¹⁹ LUTHER (Martin), *In Primum librum Mosis*, p. 166 ; PERERIUS (B.), *op. cit.*, p. 526-527 (cf. pour ces références, note 4 p. 68 dans DUBOIS (Claude-Gilbert), *op. cit.*) ; voir aussi le récit qu'en fait Claude Duret, *op. cit.*, p. 42-43 : « Quant à ceux qui ne furent meslés en ceste confusion, assavoir les enfans & lignées de Sem, où la plus part la langue hebraique originelle & premiere leur demeura... la quelle fut conservee par Heber, au temps du quel advint ce desordre de la tour de Babel, à cause duquel les Hebreux assurent que la langue Hebraique, & les Hebreux ont prins leur nom & appellations comme aussi le patriarche Abraham., en la famille duquel ceste langue demeura, est surnommé Hebreu en l'Escriture & tiennent constamment les Hebreux que cest Heber ne fut aucunement meslé avec les bastisseurs de la tout Babel, ains qu'il en estoit arriere, & pour marque de l'audace de ces bastisseurs, de la dissipation desquels il eust advertissement assuré il nomma le fils qui lui naquit en ce temps *Phaleg*, cest à dire division... » (voir aussi passage similaire p. 7-8).

¹²⁰ JOUBERT (Laurent), « Question vulgaire : quel langage parleroit un enfant qui n'auroit jamais ouï parler », dans *Erreurs populaires au fait de la médecine et régime de santé*, Bordeaux, S. Millanges, 1578 ; p. 576-577.

Il est vrai que Joubert écrit dans un contexte où la place de l'hébreu est en train d'évoluer et qu'il cherche précisément à dénoncer les « erreurs populaires » (nous allons y revenir). Pourtant, au XVII^e siècle encore, des auteurs se souviennent de l'anecdote tirée d'Hérodote, même s'ils ne semblent en avoir conservé que la dimension symbolique :

« Which was the Common tongue, 'fore tongues Confusion,
Put children to a Goat to Nurse, then tried
What they could speak, *Beck, Beck*, they only cried »¹²¹

Dans ce poème dédicatoire au projet de création d'un *Universal Character* en 1657, le « Beck » de l'expérience de Psammetic est bien présent, mais point de référence à l'hébreu ici, ni à quelque autre langue, puisqu'il s'agit en fait du nom de l'auteur de la langue, Cave Beck (1623-1706) ! Métaphoriquement au moins, sa création devrait permettre d'en revenir à l'idiome originel : le « caractère universel » se substitue au langage adamique perdu.

Pour en revenir à l'hébreu, l'argument le plus construit dans la défense de son choix comme matrice repose sur les comparaisons entre signifiant et signifié, selon le principe de l'analogie cher à la Renaissance et décrit par Michel Foucault¹²². Rechercher les traces de mots hébreux dans les autres langues de l'époque moderne permet, d'une part, de montrer que cette langue a été pour un temps « universelle », puisque toutes les autres en portent les traces ; et, d'autre part, est perçu le fait que dans ces traces, les mots renvoient directement à la chose exprimée, dans une sorte de processus d'alchimie linguistique. Prolongeons ici la démonstration de Claude Duret, entamée plus haut, au sujet de l'hébreu Langue-Mère :

« Et pour monstrier clairement que la premiere langue du monde a esté l'hebraique, qui fut enseignée & donnée de Dieu à nostre premier pere Adam au commencement d'icelui monde : nous comprendrons que Moïse dit expressement au chapit. 2. du Genese, que l'Eternel avoit fait venir au commencement dudit monde toutes les bestes des champs & tous les oiseaux des cieux vers Adam, afin qu'il vist comment il les nommeroit, & qu'a toute chose ayant vie, ainsi que Adam la nommeroit, ce fut le nom d'icelle... La sagesse de laquelle icelui Adam estoit excellement orné, avant sa revolte & peché, portoit *qu'il donnast des noms convenables aux creatures* qui lui estoient assubietties par le commandement de l'Eternel : & combien que depuis icelle revolte &

¹²¹ BECK (Cave), *The Universal Character by which All the Nations in the World may understand one anothers Conceptions, Reading out of one Common Writing their own Mother Tongues*, Londres, printed by Tho. Masey for William Weekley, 1657; troisième poème dédicatoire signé « Nath. Smart. » (auteur non identifié), v. 27-29.

¹²² FOUCAULT (Michel), *Les Mots et les choses : une archéologie des sciences humaines*, Paris, Gallimard, 1966.

peché : la recherche & cognoissance de ces noms des animaux de la terre, & oiseaux des cieus soit fort difficile, si n'est elle pas du tout impossible : & pour en faire preuve, nous dirons que *les noms Hebrieux desdits animaux et poissons contiennent leur histoire naturelle, encor que depuis la revolte et peché d'Adam ceste cognoissance ce soit de beaucoup obscurcie...* »¹²³

Aux arguments théologiques classiques, avec la référence au passage de la Genèse où les animaux sont nommés, Duret ajoute une plongée, rapide, dans le vocabulaire hébreu, dans son étymologie. Le mot exprime la chose, la résume en quelques phonèmes : la cigogne est réputée pour sa charité envers ses parents, son nom hébreu *Chasida* signifie « debonnaire, charitable, douee de pieté » ; le terme *Nescher*, quant à lui, assemblage de « *Schor* & *Iaschar*, dont l'un signifie regarder, l'autre estre droit », évoque à merveille l'aigle, dont il est la traduction en hébreu, « pource que cest oiseau entre tous a la veuë ferme & tousiours eslevee contre le soleil... »¹²⁴.

« Cette langue serait la plus parfaite, dont les mots exposeraient la nature des choses » rappelle Theodorus Bibliander (c.1504-1564) – successeur de Zwingli à Zurich, protestant disciple d'Erasmus – dans son *De Ratione communi omnium linguarum et literarum commentarius* dans lequel il ramène douze langues à l'hébreu¹²⁵. Cette dernière est ainsi bien souvent considérée comme la langue parfaite. Guy Le Fèvre de la Boderie (1541-1598), élève de Guillaume Postel, versé dans l'étude des langues (latin, grec, syriaque... et hébreu donc), dans *Ad nobiliores linguas communi methodo componendas isagoge*, multiplie les exemples d'étymologies hébraïques des mots latins et grecs : *em* : *amare* ; *ab* : *auus* ; *abba* : *abbas*...¹²⁶ Il soutient que c'est bien l'hébreu, et non l'araméen, qui fut la langue originelle (dans le chapitre « *De literatum hebraicarum laudibus oratio* ») ; les écritures latines et gothiques, jadis supposées dérivées de l'alphabet phénicien, sont désormais reconnues comme issues du samaritain, qui n'est autre, d'après le Talmud, que l'ancienne écriture des Hébreux (« *De literis sive Characteribus* »). Quant à son maître, Guillaume Postel (1510-1581), c'est même le français qu'il rattache à des étymons

¹²³ DURET (Claude), *op. cit.*, p. 39.

¹²⁴ *Ibidem*, p. 39-40.

¹²⁵ BIBLIANDER (Theodorus), *De Ratione communi omnium linguarum et literarum commentarius*, Tiguri (Zürich), apud C. Frosch, 1548, p. 31 ; cité dans DUBOIS (Claude-Gilbert), *op. cit.*, p. 39.

¹²⁶ LE FEVRE DE LA BODERIE (Guy), *Ad nobiliores linguas communi methodo componendas isagoge*, Paris, S. Prevosteau, 1588, p. 54 ; cité note 59, p. 194 dans ROTHSCCHILD (Jean-Pierre), « Quelles notions le « grand public » des lettrés chrétiens de la France du XVIe siècle eut-il de l'hébreu ? Enquête parmi les inventaires de bibliothèques », dans ZINGUER (Ilana, dir.), *op. cit.*, p. 172-196.

hébreux : SFRH : chiffre ; MSWH : missa ; SSRH : cidre ; MKYNH : picard « mechine » : KBL : cable...¹²⁷.

Dans la chaîne des langues, l'hébreu est à la source. François Colletet (1628-c.1680) affirme :

« C'est une merveille de voir comme les Langues ont esté tirées les unes des autres, ainsi la Caldéenne & la Syriaque doivent leur naissance à l'Hébraïque. Les Phoeniciens ont emprunté leurs caracteres des Sammaritains, d'où les Grecs ont aussi puisé la plus grande partie de leurs Lettres. Et les Latins n'ont pas manqué d'imiter les Grecs, comme les François ont fait depuis les Latins »¹²⁸

De ce lien avec les origines du monde et des langues, l'hébreu tire son efficacité, sa performativité.

Reconnecter le mot et la chose : la Kabbale

« Lire l'alphabet et connaître le monde revient au même, puisque la création entière a été fabriquée en correspondance avec les vingt-deux lettres de l'alphabet. La nature se lit : il ne s'agit pas d'une image, mais d'une réalité. Le mot retrouve ainsi sa qualité de *Verbum Dei*, il est le médiateur entre l'Etre et le Savoir, l'esprit de Dieu et l'esprit de l'homme. »¹²⁹ Le rétablissement de ces connections, parfois perdues du fait de la faute originelle, est la base du travail des Kabbalistes, y compris de ceux qui en font une relecture chrétienne¹³⁰. Le *Tserouf* se présente comme une sorte d'algèbre des mots, grâce à des équivalences numérales données aux lettres. Il s'agit de (re)lier le signifiant et le signifié, de (re)découvrir les correspondances :

« Les Cabalistes maintiennent que qui sait deuement prononcer le langage hebrieu et garder les quantites et accents comme il faut, représente par là toute l'harmonie

¹²⁷ POSTEL (Guillaume), *De originibus seu de Hebraicae linguae... et variarum linguarum affinitate*, Paris, D. Lesclapart, 1538 ; exemples dans ROTHSCHILD (Jean-Pierre), *Ibidem*.

¹²⁸ COLLETET (François), *Traitez des langues estrangeres, de leurs alphabets et des chiffres, composez par le Sieur Colletet*, Paris, chez Jean Prome, 1660, p. 15.

¹²⁹ DUBOIS (Claude-Gilbert), *op. cit.*, p. 77.

¹³⁰ Postel notamment s'assigne ce rôle d'habiller à la mode chrétienne l'enseignement du *Zohar* (cf. DUBOIS (Claude-Gilbert), *op. cit.*, p. 77 qui cite : *Clavis absconditorum a constitutione mundi, qua mens humana tam in divinis quam humanis pertingit ad interiora velaminis aeternae veritatis*, Bâle, 1547 ; *L'Interprétation du candélabre de Moïse*, *op. cit.* ; *Signorum caelestium vera configuratio*, Paris, 1553 ; *Le Prime nove del altro mondo*, s.l., 1555 ; *Cosmographicae disciplinae compendium*, Bâle, 1561...).

céleste, et la supramondaine encore, ce qui ne peut pas arriver es autres langues, et escritures qui sont destituees de ce mystere (...) C'est pourquoy les Hebrieux ont osé asseuer que les considerations de toutes choses dependent des 22. lettres de leur alphabet, qui en sont le vray fondement ; car avant la creation du monde elles furent premierement extraites de dix sephirots ou divines attributions... »¹³¹

Formés de la main-même de Dieu, les caractères hébreux, pour Duret, comme pour bien d'autres auteurs reprenant les enseignements de la Kabbale, sont porteurs de mystères et revêtent une dimension magique¹³². Au sein de la collection d'alphabets qui constitue le *Traitez des langues estrangeres...* de François Colletet, l'hébreu, langue de Dieu, a bien sûr une place à part et c'est d'ailleurs par elle que commence le traité, dans lequel l'auteur distingue plusieurs types d'alphabets hébreux : « Voicy donc le plus ancien de tous les Alphabets Hebraïques, & celuy qui fut peut-estre formé du propre doigt de Dieu devant la creation du monde. »¹³³ D'origine divine, ces caractères sont un code dont il faut retrouver la clé. Et leur forme même, expression de ces passerelles entre microcosme et macrocosme, y invite : « Toutes les creatures sont comme notes, marques, et caracteres du Createur plongé occultement dedans elles, ainsi qu'est le sens dans l'Esriture, manifeste dedans l'obscurité des chiffres. »¹³⁴ D'où le recours, encore une fois, à l'étymologie qui permet de reconstituer ce lien, reposant sur le principe de la similitude. Il en va ainsi de l'interprétation du terme *Messihé* par Duret :

« Ces trois premières numérations jusques icy sont signifiées par les trois lettres que le *Iesirah* appelle les Mères, assavoir *Alpeh*, *Mem* clos, et *Schin*. *Aleph* dénotant le commencement et la divine science *Ehieh*, qui est le *Père* et première conception, *Mem* le fils et la parole, et *Schin* l'esprit ; lequel *Schin*, en la figure hébraïque, à cause de ces trois joincts ou fleurons s'eslevants du dedans d'un demi cercle est un symbole de la Tressainte *Trinité*. »¹³⁵

Les lettres de l'hébreu prennent alors un caractère pictographique ou idéogrammatique signifiant leurs fonctions de signatures, au sens alchimique presque. Elles expriment la nature même des choses et leurs formes l'indiquent pour qui sait les lire. Alors que le *schin*

¹³¹ DURET (Claude), *op. cit.*, p. 24-25.

¹³² Cette origine divine des caractères, tracés par le doigt de Dieu lui-même sur les Tables de la Loi, est exprimée selon les termes du *Sefer Yetsira* traduit et commenté par Postel dans son *Abrahami patriarchae Liber Ietzirah, sive formationis mundi...*, Paris, Scholis Italarum, 1552 (cf. DEMONET-LAUNAY (Marie-Luce), *art. cit.*, p. 160).

¹³³ COLLETET (François), *op. cit.*, p. 2.

¹³⁴ DURET (Claude), *op. cit.*, p. 29.

¹³⁵ DURET (Claude), *op. cit.*, p. 185.

Ϝ représentait des dents par son dessin, Jean Chéradame, le lecteur royal de grec, tente de donner à cette lettre un sens purement chrétien : le *schin* devient la lampe à huile du Christ ; le *mem* final, dit « clos » ϝ devient le signe de la Vierge inviolée¹³⁶. C'est la croix chrétienne que Colletet distingue, lui, plus d'un siècle plus tard, parmi les caractères, dans un sens évidemment prophétique :

« ce qu'il y a de remarquable, c'est que parmy ces caracteres il se rencontre entre autres Lettres un *Tau* qui ressemble en quelques sorte à la Croix de nostre Sauveur, dont la figure se rapporte au *Vau* d'Enoc, qui fut le Scribe & le Secretaire d'Adam. Lettres mystérieuses qui prophetisoient nostre Redemption, par l'Incarnation, la Passion & la Mort du Fils de Dieu. En effet, ne sembloit-il pas que le Verbe Eternel eust predit sa venuë par cet Alphabet, puis que la Croix y estoit si bien representée ? »¹³⁷

Les kabbalistes jouent, sans se lasser, sur ces permutations et autres possibilités combinatoires du Tétragramme, et du Pentagramme chez les chrétiens (YHSWH (Yeshuah)). Le jésuite Athanasius Kircher prolonge cette christianisation des jeux sur les lettres hébraïques jusque tard dans le XVIIe siècle. Dans son *Oedipus Aegyptiacus* (1652-1654), il fait apparaître l'« arbre de vie kabbalistique » et ses dix fruits appelés *Sephirot* [fig. 2]. A travers les vingt-deux « canaux » qui les relient entre eux, ainsi qu'entre autres aux dix noms de Dieu, aux sept planètes et aux vingt-deux lettres de l'alphabet hébreu, il dresse une sorte de cartographie des correspondances entre macrocosme et microcosme. Sur une autre planche [III. 2], il montre comment tout part du tétragramme « Yahvé » dont tous les noms de Dieu dans les 72 langues que le jésuite recense seraient dérivés : « Miroir de la Cabale mystique dans lequel est contenu tout ce que les Hébreux ont rapporté secrètement au nom, à quatre lettres, de Dieu, et tout cela s'avère faire référence au nom de Jésus le Messie ; et ce Miroir enseigne comment toutes les nations du monde ont mystérieusement prononcé le nom de Dieu avec quatre lettres »¹³⁸. Par l'ajout du *schin*,

¹³⁶ CHERADAME Jean, *Alphabetum linguae sanctae, mystico intellectu refertum...*, Paris, G. de Gourmont, 1532, p. 12 ; exemple tiré de DEMONET-LAUNAY (Marie-Luce), *art. cit.*, p. 160.

¹³⁷ COLLETET (François), *op. cit.*, p. 2.

¹³⁸ KIRCHER (Athanasie), *Oedipus aegyptiacus, hoc est Universalis hieroglyphicae veterum doctrinae, temporum injuria abolitae, instauratio...*, Rome, ex typographia V. Mascardi, 1652-1654, t. 2,1, p. 287 cf. pour un commentaire des planches : STOLZENBERG (Daniel), « Four Trees, Some Amulets, and the Seventy-two Names of God », dans FINDLEN (Paula, dir.), *Athanasius Kircher. The Last Man who Knew Everything*, *op. cit.*, p. 149-169, p. 151-157; repris pour partie dans GODWIN (Joscelyn), *Athanasius Kircher : le théâtre du monde*, *op. cit.*, p. 278-280 (où figure la traduction de la citation).

III. 2 : Le Pentagramme et les soixante-douze noms de Dieu

(Athanasius Kircher, *Oedipus Aegyptiacus*, II, 1, entre les p. 286-287)

« Yahvé » se fait bien « Jésus », et le mot sert aussi de barre au H du monogramme IHS de la Compagnie de Jésus. Les membres de l'Ordre ont bien sûr pour tâche, selon le représentant éminent qu'en est Kircher, de participer à la diffusion du nom de Dieu à travers les nations. Dans le travail d'archéologie du signe, mené par les fins limiers à la recherche de la langue adamique, les plus belles découvertes, bien que les plus aisées, sont celles non plus des traces de mots hébreux dans les langues postérieures, mais celles de blocs entiers, inaltérés, de la langue originelle. Des moraines déposées par la Langue-Mère dont la rencontre ramène directement au temps où les mots – en hébreu – correspondaient aux choses. Le processus se met en place lorsque l'on « trébuche », par exemple, sur les « intraduisibles » de la Bible, « des diamants dans la gangue, (...) mots saints restés dans les langues des Chrétiens, et jamais atteints par l'injure du temps » : *hosannah*, *amen*, *alleluia*¹³⁹... Ces dépôts sont les témoignages vivants du rayonnement de la langue première : « Ce qui est cause que mesme en notre religion nous gardons encore quelques mots hebreux, comme de plus grande vertu et efficace » écrit Claude Duret¹⁴⁰.

Cependant, cette attention au décryptage de l'hébreu peut, poussée à son extrême, conduire à le considérer de moins en moins comme une langue, et de plus en plus comme un simple code, un chiffre parmi d'autres¹⁴¹. Ainsi John Dee, dans sa *Monas Hieroglyphica*¹⁴², envisage l'interprétation kabbalistique comme un élément, parmi d'autres, du savoir hiéroglyphique. L'hébreu garde alors des propriétés « mystérieuses », mais au même titre que d'autres chiffres : il est efficace, mais plus vraiment une langue. A l'autre extrême, il peut tendre aussi à être considéré comme une simple langue parmi d'autres : il est une langue mais plus spécialement efficace alors.

La « sécularisation » de l'hébreu

Dans la lutte que se livrent les tenants du postulat « réaliste », s'appuyant sur les processus d'étymologisation et d'anagrammatisation chers à la Renaissance, et ceux du

¹³⁹ Cf. DEMONET-LAUNAY (Marie-Luce), *art. cit.*, p. 159 : « Sunt quaedam voces in omnibus linguis quodam mysterio ab illa servatae. » (POSTEL (Guillaume), *De Originibus...*, 1538, p. 114 ; cité p. 169).

¹⁴⁰ DURET (Claude), *op. cit.*, p. 25.

¹⁴¹ Nous développerons cette question des chiffres et de la cryptographie dans la troisième partie de ce travail.

¹⁴² DEE (John), *Monas Hieroglyphica mathematica, magice, cabalistiche, anagogiceque explicata...*, Anvers, G. Sylvius, 1564.

postulat « nominaliste » – tel un Montaigne écrivant qu'« il y a le nom et la chose », couple dans lequel le nom est une « piece estrangiere jointe à la chose et *hors d'elle* »¹⁴³ –, la thèse de Marie-Luce Demonet, *Les Voix du signe. Nature et origine du langage à la Renaissance (1480-1580)*, a brillamment démontré que le basculement de la prééminence des seconds sur les premiers ne se faisaient pas qu'à la fin du XVI^e siècle¹⁴⁴. Et l'analyse « scientifique » du langage ne naît pas avec la *Grammaire de Port-Royal* en 1660. L'auteur bouscule par là-même la chronologie établie par Michel Foucault, en signalant que l'« arbitraire du signe » débute dès la Renaissance. Or pour Foucault, « jusqu'à la fin du XVI^e siècle, la ressemblance a joué un rôle bâtisseur dans le savoir de la culture occidentale »¹⁴⁵. C'est le moment, selon lui, du règne de l'analogie, des similitudes, des correspondances à débusquer dans toutes sortes de signatures, dont le langage fait partie : « le langage vaut comme un signe des choses. Il n'y a pas de différence entre ces marques visibles que Dieu a déposées sur la surface de la terre, pour nous en faire connaître les secrets intérieurs, et les mots lisibles que l'Écriture ou les sages de l'Antiquité, qui ont été éclairés par une divine lumière, ont déposés en ces livres que la tradition a sauvés »¹⁴⁶. L'hébreu en est l'incarnation ultime, portant les traces de la nomination première¹⁴⁷. Il s'agit d'*interpréter* au mieux ces signes. Ce n'est qu'au XVII^e siècle, que l'on passe du « rapport à l'*Interprétation* » de la Renaissance au « rapport à l'*Ordre* » de l'âge classique dans lequel *discerner* prime sur *rapprocher* ; que l'on abandonne la conception ternaire des signes – le signifiant, le signifié et les choses auxquelles ils renvoient directement à travers les similitudes – pour la conception binaire – le signifiant et le signifié – ; que « les mots et les choses vont se séparer »¹⁴⁸. Pour les acteurs représentatifs de l'âge classique que seraient Francis Bacon ou Descartes, les rapports de *similitudes* sont des *idoles* dont font partie les confusions du langage : un seul et même nom s'applique indifféremment à des choses qui ne sont pas de même nature.

¹⁴³ Cf. MATHIEU-CASTELLANI (Gisèle), « Origine de la langue, langue de l'origine : Mythe et désir dans le Trésor de Claude Duret. », *Réforme, Humanisme, Renaissance. Bulletin de l'Association d'étude sur l'humanisme, la Réforme et la Renaissance*, 8^e année, n° 15, 1982, p. 79-85, p. 84-85.

¹⁴⁴ DEMONET (Marie-Luce), *Les Voix du signe, op. cit.*. Dans l'introduction, l'auteur évoque la question de la « limite » en aval cf. *op. cit.*, p. 10.

¹⁴⁵ FOUCAULT (Michel), *op. cit.*, p. 32. Il place justement la rupture définitive à « Port-Royal » (p. 57).

¹⁴⁶ *Ibidem*, p. 48.

¹⁴⁷ *Ibidem*, p. 51.

¹⁴⁸ *Ibidem*, p. 58, mais aussi p. 57 et 71 pour ce qui précède.

La thèse de Michel Foucault reste fondamentale, même si sa frise temporelle peut être amendée : les mots gardent des liens avec les choses encore au XVIIe, tout comme, déjà au XVIe siècle, ils avaient pu commencer à se séparer. Les paradigmes coexistent et il ne faut peut-être pas chercher à déterminer une frontière chronologique imperméable dans le passage de la lecture théologique à la lecture phonologique des langues. Ainsi, moins qu'à une remise en cause des chronologies établies par Foucault ou par Marie-Luce Demonet, il s'agira de voir comment ceux qui se sont intéressés à la question de la langue universelle au XVIe-XVIIe siècle, issus d'horizons divers, ont pu être animés d'intentions diverses. Plus qu'une évolution linéaire au cours de laquelle tous les acteurs progresseraient d'un même pas, ont pu coexister des contemporanéités d'états de la question non contemporaines, parce que les acteurs prenant position s'inscrivent dans des champs différents, dont le rapport à la langue est différent. Kircher n'est pas Wilkins qui n'est pas Duret ou Gessner... Et les lectures théologiques des langues survivent, par exemple, avec le jésuite, à la « Révolution scientifique » du XVIIe siècle, bien que le rapport à l'ordre y tienne toute sa place, on le verra.

Cependant, il est clair que l'hébreu n'échappe pas à l'institution d'un rapport que l'on pourrait qualifier d'historique aux langues ; il est analysé, au même titre que d'autres idiomes, et perd ainsi de sa sacralité. Le Verbe est verbe et plus forcément *Verbum dei*. Les recherches s'orientent vers la physiologie et la phonétique. Une évolution se fait sentir, de la quête des origines des langues vers celle de la « genèse physiologique du langage ». Celui-ci est, pour partie, démythifié : « Le choix des phonèmes, leur mise en rapport avec un objet ou une idée, n'est pas déterminé, par une nature divinement instituée : tout est question de physiologie et d'environnement... L'homme emprunte les mots de sa langue à l'expérience. C'est-à-dire que la langue emprunte sa matière au monde extérieur pour les restituer sous forme intelligible. »¹⁴⁹. Charles de Bovelles qui adhère, sans se prononcer précisément on l'a vu, à l'existence d'une langue adamique, n'en approuve pas moins la réalité d'un arbitraire humain :

« Je dis : des preuves par les faits, parce que les emplois des sons et des noms, dont est faite la trame des langues et des discours, n'ont pas eu d'autre origine que

¹⁴⁹ Cf. DUBOIS (Claude-Gilbert), *op. cit.*, p. 99 (et p. 107 pour l'expression qui précède). Il cite, comme participant à cette évolution : Jérôme Cardan, Jules-César Scaliger, Henri Estienne, Claude Fauchet, Laurent Joubert ou encore Pierre Mexia (ou Pierre Messie), dans l'ouvrage duquel se mêlent théories et contre-théories (*Les Diverses leçons de Pierre Messie, gentilhomme de Seville, mises de castillan en français par Claude Gruget, Parisien*, Rouen, 1526)

l'arbitraire humain dans sa spontanéité et sa diversité. En effet, dans ces recherches, on n'a pas le timon de la raison, on n'a pas de règle fixe et déterminée pour conduire le char de l'esprit mais il faut naviguer, il faut jeter l'ancre là où le temps, le lieu et les lèvres hésitantes des hommes appellent nos intelligences. Ajoute que, *chaque jour, les défauts d'articulation des humains amputent, diversifient, altèrent les idiomes sans règles qu'emploie le vulgaire* »¹⁵⁰

Ce n'est d'ailleurs pas un hasard si un historiographe d'Henri IV, comme l'est Claude Fauchet (1530-1602), ou un médecin (du roi à partir de 1579), tel que Laurent Joubert (1529-1583) s'intéressent aux langues. Des professions qui marquent, pour partie, par le capital social et symbolique et les compétences qui y sont attachés, cette évolution de l'approche des langues que l'on ressent dans les interprétations de ces auteurs. Le premier « démystifie » le mythe du pharaon Psammetic, au sujet des enfants élevés avec des chèvres, locuteurs hébreux :

« Qu'eust-il respondu à quelque mocqueur qui luy eust soutenu que c'estoit la voix des chevres, nourrice de ces enfans ? Et comme se fust-il demeslé des argumens d'un Medecin bon physicien, qui luy eust monstré par raisons naturelles, que tous sourds de naissance sont muets, et par consequent que la parolle est l'effect du sens de l'oreille, qui a son action par l'instrument de la langue. »¹⁵¹

Le fameux « *bek* » ne serait issu, selon Fauchet, que du bêlement des chèvres (et non plus des femmes muettes) qui les nourrissaient...

De même, pour Joubert, les enfants de l'anecdote d'Hérodote n'auraient pu créer un éventuel langage qu'entre eux et à condition qu'ils aient été plusieurs, car un enfant seul ne le pourrait, comme les muets ne le peuvent non plus¹⁵². En effet, pour le médecin qu'il est, le rapport entre audition et phonation est établi. Les mots et la langue sont choisis en fonction de l'environnement, en fonction de ce qui est entendu, et non de façon innée :

« Mais comme dit S. Augustin en son neuvieme livre sur le Genese, ces enfans pouvoient avoir aprins & retenu ce mot des chievres, parmy lesquelles ils avoient esté nourris. Car, comme il remontre en son œuvre de la quantité de l'ame, toutte maniere de parler est de l'ouïe, a par imitation. Touttefois en son livre de la cité de Dieu [liv. 16, chap. II], il panse & croid, que avant la confusion des langues, qui avint an l'edificacion

¹⁵⁰ BOVELLES (Charles de), *op. cit.*, p. 75 ; nous soulignons.

¹⁵¹ FAUCHET (Claude), *Recueil de l'origine de la langue et poésie françoise*, p. 4 ; cité dans DUBOIS (Claude-Gilbert), *op. cit.*, p. 107.

¹⁵² JOUBERT (Laurent), *op. cit.*, p. 600-601.

de la tour de Babel, le langage Hebrieu estoi naturel a chacun. *Comme si la parole fust une action procedante de l'instinct naturel, ou simple & propre mouvement de l'âme...*

Mais la parole, qui est une vois significative, exprimant les conceptions de l'ame raisonnable, procede totalement d'une science ou discipline, laquelle on comprend par le moien de l'ouïe. Tellement qu'il est impossible, qu'un sourd de naissance, perseverant en sa surdité, sache iamais parler (...)

La parole est une discipline, non moins que la Musique : l'une & l'autre aprinse par l'ouïe. Dont ils avient, que l'enfant en quelque lieu qu'il soit nourri & eslevé, apprend & retient le langage vulgaire (que l'on dit Vernacule, ou maternel) quel qu'il soit Hebrieu, Grec, Latin, ou Barragouin. L'un ne lui est plus mal aisé que l'autre. Car n'en ayant aucun d'impression naturelle, il est indifferant a tous... »¹⁵³

Le langage s'acquiert. La contrepartie, positive, de cet état de fait est, et nous y reviendrons, que toutes les langues peuvent s'apprendre :

« Donques l'ame raisonnable n'ayant aucun langage de soi, est fort propre & apte à comprandre & bien exprimer par ses instruments sains & entiers, toute diversité de langues. comme l'on escrit du Roi Mithridates, avoir eu si heureuse memoire, qu'il parloit bien & proprement vint & deus langues diverses. »¹⁵⁴

John Wilkins, dans son *Mercury*, se fait encore plus dur au sujet de la fable mais aboutit aux mêmes conclusions en ce qui concerne l'apprentissage linguistique :

« D'où vous pouvez deviner aussi l'absurdité des enquêtes de ceux qui ont cherché à trouver la langue primitive en élevant des enfants dans des lieux si solitaires et silencieux qu'ils n'y entendraient aucune parole de quiconque.

Les langues sont aussi peu naturelles pour nous que les autres arts et sciences. Un homme naît sans aucun d'entre eux, mais est pourtant capables de tous. »¹⁵⁵

En revanche, en ce qui concerne l'hébreu, ces évolutions de l'approche linguistique, conduisent à la perte de son statut, si ce n'est de langue première, de langue « matrice », en tout cas de Langue-Mère. Même chez un auteur comme Guillaume Postel, pourtant féru de la supériorité de l'hébreu, l'on peut sentir une certaine inflexion et une prise de distance

¹⁵³ JOUBERT (Laurent), *op. cit.*, p. 575-578 ; nous soulignons.

¹⁵⁴ JOUBERT (Laurent), *op. cit.*, p. 581.

¹⁵⁵ WILKINS (John), *Mercury, or the Secret and swift messenger, shewing how a man may with privacy and speed communicate his thoughts to a friend at any distance*, Londres, I. Norton, J. Maynard et T. Wilkins, 1641, p. 4, nous traduisons : « Whence likewise you may guesse, at the absurdity of their enquiries, who have sought to find out the primitive tongue, by bringing up infants in such silent, solitary places, where they might not heare the speec of others. Languages are so farre naturall unto us, as other arts and sciences. A man is borne without any of them, but yet capable of all. »

avec sa sainteté¹⁵⁶. Ainsi, il imagine une « double langue », l'une sacrée, l'hébreu et son alphabet, l'autre populaire et « séculière », le samaritain. C'est ce dernier qui se serait diffusé dans les langues européennes¹⁵⁷. Il souligne, par la même occasion, une certaine parenté entre les langues « sémitiques ». Autant d'entailles à la singularité de l'hébreu. Joachim Périon pour sa part va plus loin. Il remet en cause l'origine hébraïque des langues : la première langue n'existe plus après Babel, elle a disparu à jamais, et l'hébreu tel qu'il est connu au XVIe siècle n'échappe en rien à cette constatation¹⁵⁸. Langue comme une autre, il n'est en rien « élu ». Finalement, des auteurs tels que Laurent Joubert, vont même jusqu'à affirmer que l'hébreu – ou la première langue quelle qu'elle ait été – n'a été inventé que par les hommes, sans intervention divine.

Résistance(s) de l'hébreu

Si l'hébreu n'est plus, pour certains, langue sainte – sans que cela relève non plus, de façon définitive à partir de telle ou telle date, de la *doxa* tranchée – il n'en reste pas moins une langue à part. Même lorsqu'il a perdu son caractère de langue originelle, l'hébreu reste perçu comme une langue-modèle, une « archi-langue ». Comme l'écrit Marie-Luce Demonet : « Ces savants d'abord motivés par l'étude stricte de la théologie et du texte saint, découvrent en quelque sorte la clé des langues, la même qu'avaient manipulée spéculativement les Modistes deux siècles auparavant, mais par de tout autres chemins : cette clé est le niveau d'analyse générale que Bibliander appelle la « raison

¹⁵⁶ Cf. DEMONET-LAUNAY (Marie-Luce), *art. cit.*, p. 154.

¹⁵⁷ Voir aussi ses ouvrages : *De Originibus, seu de varia et potissimum orbu latino ad hanc diem incognita... historia*, Bâle, J. Oporin, 1553 et *De Foenicum Literis seu de Prisco latine et grece lingue caractere... commentatiuncula*, Paris, V. Gautherot, 1552. A comparer aussi avec REUCHLIN (Johannes), *De rudimentis hebraicis*, Pforzheim, T. Anselm, 1506 (Geogr Olms Repr., 1974).

¹⁵⁸ PERION (Joachim), *Dialogorum de linguae gallicae origine ejusque cum graeca cognitione libri quatuor*, Paris, S. Nivelles, 1554, f. 9v ; cité dans DEMONET-LAUNAY (Marie-Luce), *art. cit.*, p. 165. Elle cite aussi Goropius qui note que l'on n'a pas de preuve de l'usage de cette langue avant Moïse (*Origines Antwerpiae*, p. 553) et Nebrija qui donne aussi Moïse comme *terminus a quo* de la langue hébraïque (préface de la *Grammatica castellana*, 1492, ed. I.G. Gonzalez-Liubera, Oxford University Press, 1926, p. 6). Quant aux auteurs pour qui la langue première ne relève en rien de l'intervention divine, sont mentionnés, entre autres : Pierre Messie (ou Mexia), *Silva de varia leccion*, Séville, Juan Cromberger, 1542 (trad. fr. de C. Gruget, 1552, L. 1, ch. XXIII, f. 46v) ; Abel Matthier, *Devis de la langue françoise*, Paris, R. Breton, 1559, f. 14v-15r ; et Jacques Peletier du Mans, *Louanges de la Parole*, dans *Œuvres poétiques... Intitulez Louanges*, Paris, R. Coulombel, 1581, f. 7r.

commune », une compétence linguistique dont il dit clairement qu'elle est restée intacte après Babel. » Cette « raison commune », substrat de toutes les langues, définie par Bibliander¹⁵⁹, distingue l'hébreu, notamment du fait de sa grammaire, élevée au rang de grammaire générale, au même titre que celles du latin et du grec telles que définies chez Priscien : « De même que le pythagorisme subsume toutes les religions, de même il existe une grammaire universelle qui subsume toutes les langues. »¹⁶⁰ :

« Je me suis proposé, dans ce commentaire, dans la mesure de mes compétences et de ma conscience, pour autant que j'en ai le loisir par le temps qui court, de transcrire la méthode et le système dans lequel non seulement les langues littéraires cultivées par d'éminents esprits, mais aussi les parlers grossiers et barbares de tous les peuples peuvent être en entier contenus. Cet ordre particulier pourrait permettre une analyse plus juste et une compréhension plus facile, ainsi qu'un meilleur accommodement à l'usage parlé et écrit ; par ce moyen toutes les langues pourraient être mieux comprises et jugées, et faire l'objet d'échanges totaux ou partiels. »¹⁶¹

L'hébreu garde ainsi une aura linguistique certaine. Encore au XVIIe siècle, chez nos auteurs de projets de langues universelles en particulier, il est valorisé, ne serait-ce que pour la simplicité de son vocabulaire et le nombre limité de ses radicaux. Certes, pour John Wilkins, l'hébreu se rattache à la catégorie des écritures qui « signifient » simplement des lettres, et non des noms ou des notions¹⁶². Mais au chapitre 13 de son *Mercury* – intitulé « *Concerning an universall Character, that may be legible to all nations and languages. The benefit, and possibility of this* » – premier ouvrage dans lequel il aborde, en 1641, la question de la langue universelle, la dimension au minimum stimulante de la langue hébraïque est rappelée. Au même titre que les chiffres – soit « romains » figurés à l'aide de lettres (I, II, III,...), soit « barbares » (1, 2, 3,...) – ou que les notations musicales, qui apparaissent comme des caractères universels de fait, pouvant être « lus » en diverses langues à partir d'un même type de notation à la base, les lettres hébraïques s'imposent.

¹⁵⁹ BIBLIANDER (Theodorus), *op. cit.* : « (Deus) reliquit etiam facultatem exprimendi sensa mentis et rationem suam exponendi per vocem. » (p. 21).

¹⁶⁰ DEMONET-LAUNAY (Marie-Luce), *art. cit.*, p. 161 et p. 163 pour la citation qui précède. Voir sur cette question de la grammaire de l'hébreu le *De Rudimentis hebraicis* de Johannes Reuchlin.

¹⁶¹ BIBLIANDER (Theodorus), *op. cit.*, p. 1 ; dans la traduction de DUBOIS (Claude-Gilbert), *op. cit.*, p. 72.

¹⁶² WILKINS (John), *Mercury*, *op. cit.*; notamment : « First, concerning those that signifie letters. To which kind, some learned men refer the Hebrew character that is now in use : Affirming that *Ezra* first invented it, thereby the better to conceale the secrets of their Law, and that they might not have so much as their manner of writing common with the *Samaritans* & other Schismaticks » (p. 88-89).

Elles sont un de ces « caractères universels possibles » au prix de quelques ajouts et perfectionnements :

« Dans ce dispositif, il doit y avoir autant de caractères qu'il y a de mots *primitifs*. Dans ce cas, l'Hébreu est le meilleur modèle parce que cette langue est formée à partir de très peu de radicaux.

Chacun de ces mots primitifs doit avoir des marques particulières pour distinguer les cas, les conjugaisons et autres variations nécessaires de ces dérivés qui en dépendent. »¹⁶³

Dans un tout autre contexte, Jean Douet, auteur d'une *Proposition présentée au Roy, d'une écriture universelle*, retranscrit encore, en 1627, la pensée renaissante de la primordialité de l'hébreu :

« lesquelles deux choses ensemble aucunes escritures qu'elles qu'elles soient ne peuvent faire sinon la nostre universelle, et aucunement, mais tres-difficilement l'Hebraïque non ponctuée, laquelle combien qu'elle soit estimée, la première, la plus parfaite et la plus digne écriture qui jusques aujourdhuy, soit et aye esté mise en usage, si est-ce pourtant qu'elle ne peut et ne sçauroit s'égaler à nostre Escriture Universelle, et moins emporter le dessus et preeminance sur elle, ce qui est tres facile à iuger, tant par ce qui a esté cy devant dict, que par ce qui le sera encores cy apres. »¹⁶⁴

La sacralité de cette langue est néanmoins ébranlée, puisque l'auteur de la *Proposition* se permet d'affirmer – tout imbu qu'il soit, de toute façon, de lui-même dans ce « projet de projet » dont il ne subsiste rien d'autre de probant¹⁶⁵ – que, sans coup férir, son écriture universelle est supérieure à la langue hébraïque ; affirmation bien sacrilège s'il considérait, au-delà de sa « perfection » qu'elle est la langue adamique. L'hébreu n'est resté pas moins perçu comme l'une des langues les plus « parfaites » par Douet et par d'autres.

Langue-Mère, langue des origines, « archi-langue », langue à la simplicité parfaite... autant de visages pris par l'hébreu entre XVIe et XVIIe siècles, preuve, en tout cas, qu'il est une langue qu'on discute, une langue de « référence ».

¹⁶³ WILKINS (John), *op. cit.*, p. 108-109. Nous traduisons : « In the contrivance of this there must be as many severall characters as there are primitive words. To which purpose, the *Hebrew* is the best patterne, because that language consists of fewest Radicalls. Each of these primitives must have some particular marks to distinguish the cases, conjugations, or other necessary variations of those derivatives that depend upon it. »

¹⁶⁴ DOUET (Jean), *Proposition présentée au Roy, d'une écriture universelle, admirable pour ses effects, très utile et nécessaire à tous les hommes de la terre. Par I Douet, Sieur de Romproissant*, Paris, Chez J. Dugaast, 1627, p. 28.

¹⁶⁵ Voir les développements infra chapitre 7.1.2. p. 596 et sq..

Sauf qu'en fin de compte, le problème qui se pose dans cette élection – ou cette réactivation – potentielle de l'hébreu comme langue universelle, voire tout simplement dans les discussions qui le concernent, est une certaine superficialité. L'hébreu est une langue que l'on connaît mal, du fait de son manque de diffusion dans l'Europe moderne. Au sein du programme de l'éducation humaniste idéale, tel qu'il a été défini dans la lettre de Gargantua à Pantagruel – « Maintenant toutes disciplines sont restituées, les langues honorées : Grecque sans laquelle c'est honte qu'une personne se dise savante, Hébraïque, Caldaïque, Latine »¹⁶⁶ –, parmi les autres idiomes cités (le caldaïque mis à part), l'hébreu n'a pas connu, hors de la fiction, le succès appelé de ses vœux par Rabelais. Cela est pour partie dû à des questions matérielles, la diffusion des jeux de caractères hébreux disponibles aux premières décennies de la diffusion de l'imprimerie n'ayant pas toujours été homogène et suffisante¹⁶⁷. Mais de son « enquête parmi les inventaires des bibliothèques » des érudits de l'époque moderne, Jean-Pierre Rothschild conclut que l'hébreu est, globalement, une « langue rare, étudiée seulement – et de façon le plus souvent rudimentaire – par quelques spécialistes », peu enseignée dans les écoles et collèges humanistes¹⁶⁸. Un exemple le confirme, celui du fameux bibliophile Jean Grolier (1479-1565), trésorier de France à Paris de François Ier à Charles IX. Dans sa vaste bibliothèque de 349 ouvrages, l'on ne retrouve comportant des caractères hébreux qu'un psautier en cinq langues et la *Polygraphie et universelle écriture cabalistique...* de l'abbé Trithème. Ce dernier exemple est une référence pour les *language planners* – en particulier Kircher, nous y reviendrons – en tant que premier auteur à s'intéresser, à la Renaissance, à la langue universelle. L'hébreu apparaît donc comme seulement effleuré par un « honnête homme », sensible à deux courants intellectuels de son temps, la Réforme (avec le psautier) et la recherche d'une langue totalisante ou commune (à travers la *Polygraphie*).

Cependant, une autre langue, elle aussi illustre matière du programme éducatif de Gargantua, est beaucoup plus étudiée et figure au cœur même de la *ratio studiorum* jésuite, modèle de tant de collèges teintés d'humanisme. Surtout, elle reste une langue « en usage », en tant qu'idiome toujours actif de la République des Lettres, et ce jusqu'au

¹⁶⁶ RABELAIS (François), *Les œuvres de François Rabelais ; II. – Pantagruel* (d'après l'édition de Francoys Juste, 1542), Paris, Aux éditions de la Sirène, 1920 ; livre VIII.

¹⁶⁷ Cf., par exemple, SCHWARZFUCHS (Lyse), *Le Livre hébreu à Paris au XVIe siècle. Inventaire chronologique*, Paris, BNF, 2004.

¹⁶⁸ ROTHSCHILD (Jean-Pierre), *art. cit.*, p. 182 (ainsi que l'exemple qui suit p. 180).

XVIII^e siècle. Cette langue-là conserve une aura significative, malgré certaines remises en cause de son statut : il s'agit bien sûr du latin.

.

1.2 Le Latin, « signe européen » (F. Waquet)

« On appelle barbares toutes les langues à l'exception du Latin et du Grec. Nous en exceptons également l'Hébreu, parce que c'est la plus ancienne et comme l'ancêtre des autres ; c'est en outre une langue sacrée inspirée par Dieu. »¹⁶⁹

Voilà ce qu'écrivait Conrad Gessner en 1555. L'hébreu reste au sommet de la hiérarchie, pour les raisons que nous avons évoquées précédemment, mais il n'est pas forcément isolé, il s'inscrit à l'intérieur d'une trilogie linguistique, quasiment d'une « trinité » linguistique, distinguant trois langues « élues », potentiels idiomes universels. Une trilogie que les humanistes distinguent à travers les fondations de collèges trilingues tels que celui de Louvain en 1518, dont le principal promoteur est Erasme, ceux d'Oxford et Cambridge fondés sous Henri VIII ou le Collège royal, créé en 1530, aboutissement des efforts de Guillaume Budé.

La sainte trinité linguistique : des langues sanctifiées par la croix au « jargon des nègres et des sauvages »

« La hiérarchie des langues semble se calquer sur la hiérarchie des « états » dans la société d'Ancien Régime. Les titres de noblesse sont fonction de l'ancienneté et se transmettent par droit d'aînesse. Nous avons vu ainsi se former, défiant l'égalitarisme révolutionnaire linguistique qui est celui de la Pléiade, une « classe » de langues privilégiées, celles qui ont eu l'honneur de porter le Verbe : latin, grec, hébreu » analyse Claude-Gilbert Dubois¹⁷⁰. Les critères de classification des langues passent, là encore, par le rapport aux Ecritures. Il ne s'agit plus ici forcément de chercher à y débusquer la langue d'Adam à proprement parler, mais l'on y rencontre, en revanche, des langues qui bénéficient du fait d'être (d'avoir été...) porteuses du message évangélique. Lorsqu'il s'agit d'ordonner les langues, cet argument pèse de tout son poids. Car hiérarchie il y a bien. Ainsi procède le jésuite Pierre Besnier dans sa *Reunion des langues, ou l'art de les apprendre toutes par une seule*, tentative, au titre évocateur, de rendre une langue universelle, en insistant sur ses liens avec toutes les autres, dont la compréhension serait

¹⁶⁹ GESSNER (Conrad), *Mithridates*, *op. cit.*, p. 1 ; cité dans DUBOIS (Claude-Gilbert), *op. cit.*, p. 64.

¹⁷⁰ DUBOIS (Claude-Gilbert), *op. cit.*, p. 67.

ainsi – comme lors de l'épisode biblique des « langues de feu » – rendue évidente. Besnier, alors qu'il hésite encore sur le choix de cette langue de référence, ne tergiverse pas pour ce qui est de la disqualification de certaines :

« outre que je n'ay pas assez d'étenduë d'esprit & de memoire, pour les pouvoir posseder toutes, il faut avoüer, qu'il s'en trouve quelques unes, qui n'engagent pas extrêmement le monde. Le Basque, ce me semble, ni le Bas-Breton, ne sont pas pour inquiéter fort personne ; & je ne crois pas qu'il y ait beaucoup plus de gens qui s'y interessent, qu'au Finlandois, au Frison, & au Jargon des Negres & des Sauvages.

Ainsi, dans le choix qu'il en falloit faire, je n'ay pû me dispenser de donner la préférence à celles qui sont les plus illustres. »¹⁷¹

Il existerait donc des langues « illustres » et d'autres sans intérêt : finlandais, basque, breton, sans parler des « jargons », selon la taxinomie de Besnier... La classification repose ici sur des principes implicites liés à l'existence ou non d'une écriture mais aussi d'une littérature en train de se constituer pour ces langues et à une sociologie des locuteurs, implicite elle aussi, distinguant les langues des « gens de lettres », de la *literacy*, de celles des « rustaids ».

Claude Duret classe aussi les langues, suivant des critères procédant plutôt par ramifications, sur la base d'un raisonnement dans le temps ; il établit une sorte de généalogie des langues. Si son but est de recenser « toutes les langues de l'univers », il le fait suivant un certain ordre ; sa table des matières, à première vue inventaire à la Prévert, n'en est pas moins ordonnée :

« *Hebraïques*, Chananeenne, Samaritaine, Chaldaïque, Syriaque, Egyptienne, Punique, Arabique, Sarrasine, Turquesque, Persane, Tartaresque, Africaine, Moresque, Ethiopienne, Bubiennne, Abyssine, *Grecque*, Armenienne, Serviane, Esclavonne, Georgiane, Iacobite, Cophtite, Hetrurienne, *Latine*, Italienne, Cathalane, Hespagnole, Alemande, Bohemienne, Hongroise, Polonoise, Prussienne, Pomeranienne, Lithuanienne, Vualachienne, Liunionne, Russienne, Moschoutique, Gothique, Nortmande, Francique, Finnonienne, Lapponienne, Botnienne, Biarmienne, Angloise, Indiennes Orientale, Chinoise, Iapanoise, Iauennne, Indiennes Occidentale, Guineane nouvelle, Indiennes des Terres neuves, &c. Les Langues des Animaux & Oiseaux »¹⁷²

La première de toutes, pour les raisons que l'on a évoquées, est l'hébreu associée à d'autres langues considérées comme en procédant plus ou moins directement ; puis

¹⁷¹ BESNIER (Pierre, P.), *La Reunion des langues, ou l'art de les apprendre toutes par une seule*, Dordrecht, chez Foris Publications, éditeurs, 1984 (Paris, chez Sébastien Mabre-Cramoisy, 1674) ; p. 13-14.

¹⁷² DURET (Claude), *op. cit.*. Nous soulignons les trois principales « langues-sources ».

viennent le grec et les langues associées ; puis le latin et ses « affidés ». Le tout aboutissant aux langues extra-européennes – bien moins disqualifiées que chez Besnier, nous y reviendrons – et, *in fine*, aux langues des animaux. Dans la préface de l'ouvrage, Claude Feydeau, docteur en théologie, évoque les critères de classification permettant de « fouiller ce précieux & rare Thresor des langues ». Or les « 3 plus nobles langues » sont, sans hésitation, hébreu, grec et latin parce que :

« ... leur utilité principale [est] reconnue en tout le monde, & non sans grand mystere, puis qu'elles ont esté dediees & consacrees sur le titre de la triomphante Croix du Redempteur : afin que toute langue confesse que Iesus Christ est en gloire de Dieu le Pere. Ce titre de la Croix fut escrit par Pilate en Hebrieu, en Grec, & en Latin... L'utilité de ces trois langues se monstre en l'Eglise (colonne et appuy de verité) laquelle s'en sert en explication des saintes lettres, celebration des mysteres, consolation des fidelles, & reduction des desuoyez... »

Cette triade linguistique a été sanctifiée par sa présence sur la croix de Jésus-Christ, rendant ces idiomes peu sensibles aux ravages du temps, quasi imputrescibles ; leur « excellence » :

« reluit en ce qu'elles ont esté conservees par la providence de Dieu, qui est le Seigneur des sciences : de Iesus Christ en qui sont cachez tous les thresors de sapience & de science : & du S. Esprit qui a donné diversitez de langues, & l'interpretation d'icelles, qui a illuminé les Apostres pour parler en divers langages les choses magnifiques de Dieu... »¹⁷³

L'on retrouvait cette même sanctification dans le *Mithridates* de Gessner. A propos du latin, il lui reconnaît une certaine grandeur parce qu'il est « une des trois langues de qualité, en comparaison desquelles toutes les autres reçoivent le nom de langues

¹⁷³ *Ibidem*, préface de Claude Feydeau (non pag.). Les langues « sanctifiées » sont celles dans lesquelles étaient écrites la phrase : « Jésus de Nazareth, le roi des Juifs » cf. *Evangile de Jean*, 19, 19-20 : « Pilate fit aussi écrire une inscription pour la mettre sur la croix : elle portait ces mots « Jésus de Nazareth, le roi des Juifs ». Cette inscription, beaucoup de Juifs la lurent car le lieu où Jésus fut crucifié était près de la ville ; c'était écrit en hébreu, en latin et en grec. » et *Evangile de Luc*, 23, 38. Gessner le rappelle lui aussi, dans son chapitre sur « La langue grecque ancienne » : « De même qu'aujourd'hui, et déjà du temps de nos pères, dans tous les pays d'Europe qui reconnaissent le Christ, chez les érudits et les amis des lettres, a été reprise et renouvelée l'étude de cette langue, dans tous les domaines de la philosophie et des sciences, par une très grande faveur de Dieu, tout comme l'étude des langues hébraïque et latine qui étaient alors complètement obscurcies et tombées en désuétude. Alors qu'il paraissait assurément bon à Dieu très bon très grand de rétablir ces trois illustres langues qui jadis étaient très florissantes, au moment où son fils unique était descendu du ciel sur terre à cause de nos péchés, trois langues dans lesquelles, à sa mort, furent exposés ses titres royaux sur la Croix à laquelle il était fixé » (f. 44v-45r).

barbares »¹⁷⁴. A cette distinction, répond, là aussi, le rejet d'autres langues, jugées, en comparaison, inutiles. La traduction en hongrois de la Bible est ainsi considérée comme superfétatoire par Gessner, puisque le texte était déjà accessible dans une langue noble, le latin, et qu'il est vain de le souiller dans une langue seulement « orale », mise par écrit aux prix d'efforts superflus :

« C'est assez inutilement [que le Nouveau Testament a été imprimé en hongrois], car jusqu'à aujourd'hui il n'a pas été fait d'usage écrit de ce parler, et les paysans mêmes ont tâché d'écrire en latin autant que faire se pouvait. »¹⁷⁵

La hiérarchisation repose en fait sur un double critère : le fait que ces langues aient été porteuses de l'Écriture, mais aussi, plus simplement, le fait qu'elles aient été écrites. Elles figurent sur la croix et cette présence, primordiale, sous forme de caractères les « stabilise » et les rend supérieures aux langues seulement orales.

« Il y a tout plein de mystères à considérer à loisir en la figure des caractères, que les paroles qui passent vite comme une fleche bien empennée (...) ne nous permettent pas d'observer si exactement ; et ne le pourrions en sorte quelconque sans le moyen de l'écriture. »¹⁷⁶

insiste Claude Duret, qui procède, dans son chapitre LXXXVII, à toute une interprétation du sens de l'écriture des différentes civilisations : « Que les secrets & mystères de la croisée du monde, & de la croix ensemble de la rotondité du ciel et de la terre, sont proprement denotez & exprimez par les façons diverses des peuples & nations de

¹⁷⁴ GESSNER (Conrad), *op. cit.*, f. 58 ; cité notamment dans CEARD (Jean), « De Babel à la pentecôte : la transformation du mythe de la confusion des langues au XVI^e siècle », *Bibliothèque d'Humanisme et de Renaissance*, 42, 1980, p. 577-94 ; p. 582-583 (ainsi que la citation qui suit).

¹⁷⁵ L'on peut noter ici que la traduction du latin est un peu différente dans la version du *Mithridates* que nous utiliserons de préférence par la suite (cf. GESSNER (Conrad), *Mithridate Mithridates (1555). Introduction, texte latin, traduction française, annotation et index* par Bernard Colombat et Manfred Peters, Genève, Droz, 2009 ; f. 51v-52r) : « Cette langue n'a rien de commun avec la langue illyrienne ou la langue britannique et (à mon avis) il n'y a de concordance entre elle et aucune autre. J'entends dire que le Nouveau Testament a été imprimé en cette langue mais c'est pratiquement inutile puisque, jusqu'à présent, il n'y a pas eu d'usage écrit de cette langue et que même les gens peu cultivés ont tenté d'écrire en latin, dans la mesure où ils le pouvaient. » Bernard Colombat et Manfred Peters proposent de voir dans le *Nouveau Testament* mentionné, celui traduit en hongrois, en 1541, par János Sylvester à partir de l'édition grecque publiée par Erasme ; l'affirmation de Gessner sur le caractère purement oral du hongrois doit être, quant à elle, contredite puisque les premiers textes entièrement en hongrois (un discours funèbre suivi d'une prière) remontent à 1192-1195 et le premier livre entièrement en hongrois aux années 1370 (cf. p. 217).

¹⁷⁶ Phrase reprise par Claude Duret, p. 26 (sans citer sa source) à VIGENERE (Blaise de), *Traité des chiffres ou secrètes manières d'écrire*, Paris, Guy Trédaniel Editeur, 1996 (1586, chez Abel L'Angelier), f. 43 (cité dans CEARD (Jean), *art. cit.*, p. 579).

l'Univers »¹⁷⁷. Il y a dans l'écriture une densité dont la parole est dépourvue. Elle est « plus spirituelle et mentale », s'adressant à la vue et non à l'ouïe, or la vue est « le plus délié et subtils de tous [les sens] », continue-t-il¹⁷⁸.

C'est à l'origine des caractères et des écritures, et à leur importance, que s'intéresse aussi, par exemple, Hermann Hugo dans son *De prima scribendi origine et universa rei literariae antiquitate* de 1617, dans lequel il propose une sorte de « retournement visionnaire de la dispersion originelle dans le partage, en toute concorde, des signes graphiques »¹⁷⁹. Ce critère primordial de l'écrit fait que presque tous les projets de langues universelles sont des projets écrits, parfois même des pasigraphies c'est-à-dire des langues sans forme « oralisée ».

Familiarités latines

Il existe, en fait, suivant les auteurs, une grande variété des critères de classification – bien que le principal reste ce critère de l'écrit couplé à celui de la présence sur la croix – mais ils mènent fréquemment à ces trois langues les plus illustres.

A l'intérieur de cette trilogie, si l'hébreu peut être élu pour les raisons que nous évoquions plus haut, la langue qui ressort le plus souvent du lot reste le latin. Son aspect pratique le

¹⁷⁷ DURET (Claude), *op. cit.*, p. 789-790 ; par exemple : « C'est chose tresasseur par ce que nous avons deduit & démontré clairement cy devant par tout cest œuvre que les Hebreux, les Chananeans, les Samaritains, les Chaldeans, les Syriens (...) & generalement tous les Asiatiques & Africains ayants les caracteres de leurs lettres, à eux seuls propres & particuliers, par nous cy devant representez en figure, escrivent du costé droict, au costé gauche, maintenants ces peuples en cela imiter ou suivre le cours & mouvement iournal du premier ciel, qui se faict du costé dextre, au costé senestre, autrement d'Orient en Occident en vingtquatre heures entieres & parfaites, & est tres-parfait, selon l'opinion du grand Aristote, approchant de l'unité, lequel est appelé par le divin Platon mouvement de similitude, ou d'uniformité... » (p. 789). Voir ce qu'en dit Michel Foucault, *op. cit.*, p. 52 ; ainsi que sur l'importance de l'écrit plus généralement, p. 53 et sq.

¹⁷⁸ DURET (Claude), *op. cit.*, p. 19, 32, 51 (cité dans CEARD (Jean), *Ibidem*). Notons ici que cette insistance sur la vue est aussi évocatrice de considérations théologiques : la vue est, du fait de sa proximité avec elle, la porte de l'âme, par laquelle peuvent s'engouffrer les passions, la tentation et le péché. L'on pourrait y percevoir, du coup, une différenciation confessionnelle car pour Luther, au contraire, « le Royaume de Christ est un royaume de l'ouïe et non de la vue » (cf. *Weimarer Ausgabe, Schriften (Ecrits)*, 51, 11, 21).

¹⁷⁹ HUGO (Hermann), *De prima scribendi origine et universa rei literariae antiquitate*, Anvers, apud B et J. Moretos, 1617. Pour la citation, DEMONET (Marie-Luce), Les origines comparées de l'écriture et de la parole à la Renaissance », dans POT (Olivier, dir.), *Origines du langage. Une encyclopédie poétique*, actes du colloque de Genève (2000), Paris, Seuil, 2007, p. 165-182.

distingue alors : il est une langue universelle *de fait*, langue de communication encore largement en usage au XVIe-XVIIe siècle (et à l'opposé de l'hébreu de ce point de vue).

Descartes dans une lettre au minime Marin Mersenne¹⁸⁰ dans laquelle il juge irréaliste tout projet de langue universelle, propose au contraire de se rabattre, afin de raison garder, sur l'alternative crédible et immédiatement disponible – parmi d'autres – que représente le latin :

« Que s'il veut qu'on apprenne des mots primitifs, communs pour toutes les langues, il ne trouvera jamais personne qui veuille prendre cette peine ; et *il serait plus aisé de faire que tous les hommes s'accordassent à apprendre la latine ou quelque autre de celles qui sont en usage*, que non pas celle-ci, en laquelle il n'y a point encore de livres écrits, par le moyen desquels on se puisse exercer, ni d'hommes qui la sachent, avec qui l'on puisse acquérir l'usage de la parler. »¹⁸¹

La langue latine présente donc l'avantage indéniable de l'abondance de sa bibliothèque, alimentée par les redécouvertes de la Re-naissance de l'Antiquité, et de la multitude de ses locuteurs. Elle n'est pas connue de tous, mais de beaucoup, et surtout bien plus facile à apprendre, selon Descartes, que toute langue créée spécifiquement. Le choix du savant est celui de la langue de l'apprentissage des langues, de la langue de ceux qui s'intéressent à la langue.

A l'autre bout du spectre, John Wilkins aboutit à un constat similaire mais avec une attitude inverse. Il part, lui aussi, de l'observation de l'omniprésence du latin, de sa « généralité » d'emploi, tout en maintenant la possibilité de le dépasser par la fabrication et la mise en usage d'une langue universelle plus efficace :

« la meilleure aide dont nous puissions encore nous enorgueillir est apportée par la langue latine et les autres langues étudiées, qui en raison de leurs *généralités*, nous permettent quelque peu de nous sortir de la première confusion. Mais maintenant, s'il existait pour exprimer les choses et les notions un tel caractère universel qui puisse être lisible par tous les peuples et les pays, de sorte que les hommes de différentes nations puissent avec la même aisance à la fois l'écrire et le lire, cette invention serait d'un bien plus grand avantage dans ce cas particulier (...). »¹⁸²

¹⁸⁰ Sur laquelle nous reviendrons plus en détails cf. chapitre 7.1.2 (p. 566 et *sq.*).

¹⁸¹ DESCARTES (René), « Lettre au Père Mersenne ; 20 novembre 1629 », dans *Œuvres choisies*, Paris, Gallimard, 1953, p. 911-915 ; p. 913-914 ; nous soulignons.

¹⁸² WILKINS (John), *op. cit.*, p. 105-106, nous soulignons ; nous traduisons : « *the best help, that wee can yet boast of, is the Latine tongue, and the other learned languages, which by reason of their generalities, do somewhat restore us from the first confusion. But now, if there were such universall character, to expresse things and notions, as might be legible to*

Il consacre même une annexe entière de son traité sur la langue universelle à montrer la supériorité de son « *Real Character* » sur la langue latine en particulier¹⁸³. Celle-ci est loin d'être exempte de défauts selon lui : sa grammaire est trop complexe, son alphabet contient, selon les points de vue, soit trop, soit pas assez de lettres, l'emploi de ses mots – trop nombreux – entraîne fréquemment des risques d'incompréhension du fait de la synonymie, comme il l'illustre par l'exemple des mots *liber* ou *malus* :

« De la première catégorie [Equivoques] il y a une grande variété en Latin. Ainsi le mot

<i>LIBER</i> <i>apud Literatos</i>	<i>significat</i>	<i>Codicem</i>
<i>Politicos</i>		<i>Libertate fruentem</i>
<i>Oratores</i>		<i>Filium</i>
<i>Rusticos</i>		<i>Arboris corticem</i>

De même, le mot *Malus* signifie tout ensemble un *pommier*, *mauvais*, et le *mât d'un bateau...* »¹⁸⁴

Sa conclusion est donc sans appel :

« Et de toutes ces particularités mises ensemble il est suffisamment évident qu'il y ait de nombreux et grands avantages à avoir un langage philosophique plutôt que les langues latines ; et plus particulièrement dans les deux aspects que ce langage possède : pas de règles inutiles, et pas d'exceptions. »¹⁸⁵

Pourtant, même si le « caractère universel », qu'il propose finalement une trentaine d'années après la rédaction du *Mercury* sous la forme du « caractère réel », lui apparaîtrait comme la seule vraie porte de sortie de Babel, le latin semble, malgré tout, un premier pas

all people and countries, so that men of severall Nations might with the same ease, both write and read it ; this invention would be a farre greater advantage in this particular (...) ».

¹⁸³ WILKINS (John), *An Essay Towards a Real Character and a Philosophical Language*, Londres, printed for Sa. Gellibrand and for John Martyn printer to the Royal Society, 1668, p. 441 et sq. : « The *Appendix* containing a Comparison betwixt this Natural *Philosophical Grammar* and that of other *Instituted Languages*, particularly the *Latin*, in respect of the multitude of *unnecessary Rules* and of *Anomalisms*, concerning the *China Character* : The several Attempts and Proposals made by others, towards a new kind of Character and Language. The advantage in respect of facility, which this Philosophical Language hath above the *Latin*. ».

¹⁸⁴ *Ibidem*, p. 17. Nous laissons volontairement les exemples latins de Wilkins en latin. Nous traduisons simplement : « the first kind [*Equivocals*] there are great variety in *Latin*. So the word (...) So the word *Malus* signifies both an *Apple-tree*, and *Evil*, and the *Mast of a ship...* ».

¹⁸⁵ *Ibidem*, p. 450. Nous traduisons : « And from all these particulars put together, it is a sufficiently evident that there may be very many and great advantages in a Philosophical Language, above that of the Latin Tongues ; especially in these two respects, that this hath : *no unnecessary Rules and no Exceptions* ».

hors de la confusion, une « issue de secours », puisque, comme il l'écrit : « [*le latin*] tient lieu de langue commune dans ces régions du monde »¹⁸⁶...

Pour Theodorus Bibliander, le constat est similaire, et s'il n'est pas parfait, le latin apparaît comme un moindre mal, une langue qu'il s'agit de ne surtout pas abandonner, au risque de plus graves dissensions encore entre les hommes¹⁸⁷.

Encore largement en usage, le domaine du latin a même pu avoir tendance à se dilater. Outrepasant les frontières de l'Europe, il gagne les rivages américains découverts au XVI^e siècle, ou les côtes asiatiques progressivement explorées. Il suit en fait les pas des envoyés des différents ordres religieux et, plus généralement, des « élites mondialisées » étudiées par Serge Grunzinski : « Même le latin traverse les océans, et pas seulement dans les missels des missionnaires : des hommes de l'art acceptent de diffuser leur sciences sous d'autres latitudes »¹⁸⁸. L'emportent dans leurs bagages, des personnages tels que Tomé Dias de Caiado envoyé à Goa en 1542 pour l'enseigner ou l'humaniste espagnol Francisco Cervantes de Salazar qui inaugure la chaire de rhétorique de la nouvelle université de Mexico en 1550. Cette dernière, mais aussi l'université de Lima, ou encore le collège Santa Cruz de Tlatelolco, ouvert en 1536 au Mexique, sont les bastions de l'enseignement du latin, délocalisés en Amérique, dont les pendants au Japon, par exemple, seraient les collèges jésuites Azuchi et Arima (qui ne survivent néanmoins pas à la clôture du pays en 1639). Du côté américain, si la fermeture du sacerdoce aux Indiens des Amériques écarte massivement ces populations de la sphère du latin, sa diffusion, notamment au sein des groupes dirigeants de Nouvelle Espagne, correspond bien en tout cas à la « dilatation transcontinentale d'un espace linguistique et d'un patrimoine lettré »¹⁸⁹.

¹⁸⁶ *Ibidem*, p. 443, nous soulignons. Nous traduisons : « [*the Latin*] doth in these parts of the world supply the place of a Common Tongue ».

¹⁸⁷ BIBLIANDER (Theodorus), *op. cit.*, p. 31 : « Ea [il s'agit du latin] quoniam diffusa est jam per complures nationes hominum, tum artes pene omnes illius sunt literis mandatae, est etiam copiosa, quia exulta et aucta multis scriptorum ingeniis, sono insuper suavi, tum gravitatis cujusdam non ferianae et agrestis ut in aliis non nullis, sed fertis et prudentis viri in civitate bene insituta nati ac educati, nefas esset non coli eam conservari. Quae si amitteretur et magna confusio sequeretur disciplinarum omnium, et magnum inter homines dissidium atque aversio propter linguarum ignorantiam. » (cité par DUBOIS (Claude-Gilbert), *op. cit.*, note 15 p. 73).

¹⁸⁸ GRUZINSKI (Serge), *Les Quatre parties du monde. Histoire d'une mondialisation*, Paris, Ed. de la Martinière, 2004, p. 41.

¹⁸⁹ GRUZINSKI (Serge), *op. cit.*, p. 360. Sur le rapport entre latin et Nouveau Monde, voir aussi : DEMERSON (Geneviève), « Langue ancienne et Nouveau Monde », dans BURY (Emmanuel), *Tous vos gens à latin : le latin, langue savante, langue mondaine (XIV^e-XVII^e siècle)*, Genève, Droz, 2005, p. 295-308.

Antonio de Nebrija prône dès le XVe siècle la reconquête latine de l'Espagne, dans un premier temps. Andalou, né vers 1441, il part à 19 ans au collège San Clemente de Bologne où il adopte rapidement les idées du Lorenzo Valla des *Elégances de la langue latine*. De retour dans la péninsule ibérique, il enseigne le latin à Salamanque afin de « rendre à son pays perdu les auteurs latins qui étaient depuis de longs siècles exilés d'Espagne », concevant sa chaire comme un poste avancé permettant de « déraciner la barbarie des hommes de [sa] nation »¹⁹⁰.

Après leur parution, des grammaires de Nebrija, c'est bien la latine (et non la castillane, pourtant la plus connue aujourd'hui), qu'il voulait comme un des fondements du développement des *studia humanitatis* espagnoles, qui connut le plus grand succès : la première édition de 1000 exemplaires est épuisée en un an, alors que la castillane tombe, au contraire, quelque peu dans l'oubli. L'humaniste espagnol put voir cinquante éditions de sa grammaire latine publiées de son vivant et son influence se fait ressentir dans nombre de grammaires européennes, mais aussi extra-européennes. Cet empire du latin défendu par Nebrija gagne ainsi les rives transatlantiques : Alonso de Molina dans son *Arte de la lengua castellana y mexicana* de 1571 suit le Nebrija latiniste lorsqu'il affirme que la phrase mexicaine repose sur huit parties comme le latin et non dix comme en castillan, preuve de l'influence profonde qu'a eue cette œuvre sur les linguistes de la période. Preuve plus globalement de cette très forte latinisation des esprits qui pèse donc aussi dans la domination symbolique des langues nouvellement découvertes¹⁹¹.

Claude Duret, quant à lui, dans le passage de son ouvrage qu'il consacre à la langue latine, part du constat d'une dilatation transcontinentale du latin jusqu'aux contrées les plus exotiques :

« Pour le ioudh'huy ceste langue a grand cours & vogue presque par toutes les Provinces & regions de l'Europe & par les Eglises Latines, & aussi par les regions & Provinces de la terre descubertes par les voyages & navigations des Portugaiz, Hespaignols, Anglois, Flament, François & autres. Qui plus est aucuns voyageurs modernes ont escrit que les Cathayens usent pour le present de caracteres Latins en leur esriture... »¹⁹²

¹⁹⁰ Les citations sont tirées de DARBORD (Michel), « La Langue et l'Empire dans l'humanisme espagnol », dans JONES-DAVIES (Marie-Thérèse., dir.), *Langues et nations au temps de la Renaissance*, Paris, Ed. Klincksieck, 1991, p. 59-65.

¹⁹¹ MOLINA (Fray Alonso de), *Arte de la lengua mexicana y castellana*, Mexico, Pedro Ocharte, 1571 (éd. fac-similé, Madrid, Ed. Cultura Hispánica, « colección de incunables americanos », vol. VI, 1945).

¹⁹² DURET (Claude), *op. cit.*, p. 769.

Le latin, langue liturgique

La citation de Duret souligne également que si le latin a connu une telle diffusion, c'est en grande partie parce qu'il est la langue de l'Eglise catholique, la langue d'un culte considéré comme *katholikhos* et donc « universel ».

Certes, le latin n'est pas à proprement parler une langue sacrée – comme peut l'être l'arabe, langue de la Révélation coranique dans l'Islam – mais il jouit d'une légitimité tout à fait particulière en tant que langue de la liturgie chrétienne, puis catholique. Bien qu'au départ la diffusion du christianisme ait pu se faire, dans ses premières communautés, à travers des idiomes comme l'araméen, le grec, le copte ou l'arménien, rapidement le latin devient, du moins en Occident, l'élément distinctif de l'Eglise catholique, la langue dans laquelle sont réalisés le sacrifice de la messe et l'administration des sacrements ; la seule et unique langue de la liturgie des années 360 jusqu'aux années 1960¹⁹³.

Parallèlement, il s'impose aussi peu à peu comme une langue de culture, l'apanage d'une élite de clercs, membres de la « forteresse du latin » qu'est l'Eglise selon l'expression de Ferdinand Brunot¹⁹⁴. Dans *Le Sanctuaire fermé aux profanes ou la Bible défendue au vulgaire*, l'auteur Nicolas Le Maire conseiller, aumônier et prédicateur du roi, défend cet état de fait :

« L'écriture ne devait point être rendue commune ni vulgaire... le livre de la Religion que les saints n'ont ouvert qu'en tremblant » ne devait pas être « le jouet et le passe-temps des artisans »¹⁹⁵

Jean de Salisbury insistait déjà au XII^e siècle sur le fait que le latin était la *lingua sacerdotum*, la langue de la *respublica clericorum*¹⁹⁶. Elle est une langue de

¹⁹³ Les vernaculaires sont admis dans le culte catholique à partir du concile Vatican II et plus précisément de la Constitution *Sacrosanctum Concilium* du 4 décembre 1963.

¹⁹⁴ BRUNOT (Ferdinand), *Histoire de la langue française des origines à nos jours. Tome VII. La propagation du français en France jusqu'à la fin de l'Ancien Régime*, Paris, Armand Colin, 1967, p. 67. L'expression est reprise par Françoise Waquet, dans son ouvrage de référence sur le latin sur lequel nous nous appuyons ici : WAQUET (Françoise), *Le Latin ou l'empire d'un signe, XVIe-XXe siècle*, Paris, Albin Michel, 1998, cf. p. 56.

¹⁹⁵ LE MAIRE (Nicolas), *Le Sanctuaire fermé aux profanes ou la Bible défendue au vulgaire...*, Paris, Sébastien et Gabriel Cramoisy, 1651, préface non pag. ; cité dans MARTIN (Henri-Jean), *Livre, pouvoirs et société à Paris au XVIIe (1598-1701)*, Genève, Droz, 1969, p. 609-611 (repris par WAQUET (Françoise), *op. cit.*, p. 68).

¹⁹⁶ Cf. BURKE (Peter), *Languages and Communities in Early Modern Europe*, Cambridge, Cambridge University Press, 2004, p. 49.

reconnaissance entre pairs, toujours centrale lors de la « genèse des temps modernes », comme le souligne Alphonse Dupront : « Malgré les refus humanistes de Luther et la poussée vivace des langues vernaculaires, un fait capital ici demeure, trop peu souligné par l'historiographie : la permanence du latin comme langue de « clergie » et donc comme langue de communication, de reconnaissance, d'ésotérisme entre ceux qui savent. Ainsi l'ancienne langue sacrée, intacte dans le catholicisme romain, se définit comme langue de différenciation sociale, donc de consécration, et signe externe d'unité »¹⁹⁷. Ainsi, si, à partir du XVe siècle, les vernaculaires s'imposent peu à peu dans la prédication catholique mais aussi comme véhicules du message liturgique avec les traductions plurilingues de la Bible, le latin n'en demeure pas moins, toujours, la seule langue de célébration du sacrifice et d'administration des sacrements.

Le Concile de Trente formalise, le premier, pourtant cette cohabitation en réaffirmant le règne sans partage du latin. Y est abordé bien sûr la question des langues et particulièrement de la traduction de la Bible et de sa « vulgarisation »¹⁹⁸. L'on n'y trouve pas l'affirmation d'un quelconque caractère sacré du latin, puisque ce n'est pas en cette langue que le message divin a été transmis à l'origine, et puisque la liturgie s'appuie sur un texte lui-même « traduit », la *Vulgate*, dont on cherche d'ailleurs à utiliser la meilleure traduction en latin possible (cf. décret du 8 avril 1546). La seule sacralité éventuellement revendiquée par la langue latine repose sur le fait qu'elle ait servi depuis des siècles à exprimer, malgré tout, des choses surnaturelles... Par contre, le latin est bien réaffirmé comme un « moyen de défense de l'autorité de l'Eglise et de son contrôle sur les fidèles », notamment au cours du débat sur la messe qui englobe ces questions linguistiques entre décembre 1551 et janvier 1552 puis, après interruption, entre le 19 juillet et le 17 septembre 1562 : « Seul, le prêtre a besoin de comprendre, il est, seul, garant de la compréhension, titulaire de la foi, qui, dès lors, peut très bien être exprimée dans la langue

¹⁹⁷ DUPRONT (Alphonse), « Unité des chrétiens et unité de l'Europe dans la période moderne », dans *Genèses des Temps modernes. Rome, les Réformes et le Nouveau Monde*, textes réunis et présentés par Dominique Julia et Philippe Boutry, Paris, Gallimard Seuil, 2001, p. 147-172 ; citation p. 163.

¹⁹⁸ Voir notamment le chapitre X « La langue vulgaire au concile de Trente » dans COLETTI (Vittorio), *L'Eloquence de la chair. Victoires et défaites du latin entre Moyen Âge et Renaissance*, Paris, Ed. du Cerf, 1987 [1983 en italien], p. 199-224. Et la deuxième partie, « Le Concile de Trente », dans SCHMIDT (Herman A. P., S.J.), *Liturgie et langue vulgaire : Le problème de la langue liturgique chez les premiers Réformateurs et au Concile de Trente*, Rome, Apud Aedes Universitatis Gregoriana, 1950, p. 81-198.

consacrée par la tradition, c'est-à-dire le latin... il n'était point nécessaire que le peuple comprît le texte de la messe, il pouvait s'y unir dans la foi. »¹⁹⁹

Ainsi, le canon du 6 août menace : « Si quelqu'un dit que la messe ne doit être célébrée qu'en langue vulgaire, qu'il soit anathème ». Le latin est seul toléré, même s'il peut être associé à des explications en « vulgaire », pour répondre, cette fois-ci, à l'injonction de saint Paul : « Celui qui prie dans l'Église doit comprendre ce que ses lèvres prononcent ». L'idée est reprise dans le canon du 17 septembre, qui concerne, encore une fois, la valeur doctrinale de la messe plus que la question linguistique à proprement parler :

« Bien que la messe contienne un grand enseignement pour le peuple fidèle, il n'a cependant pas paru bon aux prêtres qu'elle soit célébrée çà et là en langue vulgaire. C'est pourquoi, tout en gardant partout le rite antique propre à chaque Église et approuvé par la sainte Église romaine, mère et maîtresse de toutes les Églises, pour que les brebis du Christ ne meurent pas de faim et que les petites ne demandent pas de pain et que personne ne leur en donne, le saint concile ordonne aux pasteurs et à tous ceux qui ont charge d'âme de donner quelques explications fréquemment, pendant la célébration des messes, par eux-mêmes et par d'autres, à partir des textes liés à la messe et, entre autres, d'éclairer le mystère de ce sacrifice, surtout les dimanches et les jours de fête. » (chapitre VIII « de la doctrine et canons sur le très saint sacrifice de la messe »)²⁰⁰

Suivant l'expression de Françoise Waquet dans *Le Latin ou l'empire d'un signe*, « Langue ignorée, [le latin] n'en était pas moins un idiome familier »²⁰¹. Peter Burke parle, lui, de « semi-compréhension »²⁰². Le latin liturgique est davantage entendu que lu, d'une part, et sa compréhension effective peut être, d'autre part, tout à fait limitée. Ainsi en va-t-il notamment en Angleterre où se diffuse la Réforme anglicane et puritaine au XVIIe, et où, du coup, la langue latine a pu être assimilée à la langue des « papistes » et donc rejetée : « To the more fanatical Puritans, Latin, the language of the Vulgate and the Catholic church, was the *Language of the Beast* »²⁰³. Les puritains fourbissent alors leurs

¹⁹⁹ WAQUET (Françoise), *op. cit.*, p. 63-64.

²⁰⁰ Cité dans WAQUET (Françoise), *op. cit.*, p. 65.

²⁰¹ WAQUET (Françoise), *op. cit.*, p. 125.

²⁰² BURKE (Peter), *op. cit.*, p. 51.

²⁰³ JONES (Richard Foster), *The Triumph of the English Language. A Survey of Opinions Concerning the Vernacular from the Introduction of Printing to the Restoration*, Stanford, Stanford University Press, 1953, p. 313 (nous soulignons).

arguments. Nous ne prendrons qu'un exemple ici²⁰⁴ : celui du dévôt John Webster, auteur d'un *Academiarum Examen* en 1654. Il y souligne la très grande difficulté de l'apprentissage du latin ou du grec qui, selon lui, ne se justifie pas :

« La connaissance des Langues est une grande affaire de ce monde, et une grande partie de notre précieux temps se passe à essayer d'en acquérir des bribes de connaissances, et ainsi nous faisons tous cela « dans un esclavage sévère » [*servire duram servitudem* en latin dans le texte] avant de parvenir à une certaine perfection dans la compétence et cependant ceci compense à peine nos grands efforts ; et même quand on y est parvenu ils ne répondent pas à nos espoirs et à nos vastes attentes. »

Que dirait-on, écrit-il, d'un charpentier qui préparerait et aiguiserait pendant sept longues années ses outils avant de se mettre à un quelconque travail ? Le latin en soi est inutile, même s'il constate sa grande diffusion :

« Leur [celle des universités] coutume n'est pas moins répréhensible parce que dans tous leurs exercices ils utilisent la langue latine, qui bien qu'elle soit coutumière et que sa longue utilisation plaide pour sa justification, et qu'elle soit utilisée pour apporter un renouveau à son emploi habituel dans la mesure où elle est généralement acceptée presque dans le monde entier : cependant l'on peut clairement répondre que la coutume sans raison ni bénéfique devient préjudiciable et bien qu'elle les rende aptes à parler le latin lorsqu'ils traitent des sujets qui sont habituellement étudiés dans les Ecoles, pourtant ils sont moins capables de le parler avec facilité dans des négociations de bien plus grande importance. »²⁰⁵

²⁰⁴ Nous reviendrons sur la question de la langue en Angleterre précisément : *infra* chapitre 1.1.3 ; sur le rapport à la langue et au style du milieu des *language planner* anglais cf. chapitre 5.1.1.

²⁰⁵ WEBSTER (John), *Academiarum Examen, or the Examination of Academies. Wherein is discussed and examined the Matter, Method and Customes of Academick and Scholastick Learning, and the insusticiency thereof discovered and laid open ; As also some Expedients proposed for the Reforming of Schools, and the perfecting and promoting of all kind of Science. Offered to the judgements of all those that love the proficiencie of Arts and Sciences, and the advancement of Learning*, Londres, printed for Giles Calvert, 1654 (facsimilé dans DEBUS (Allen G.), *Science and Education in the Seventeenth Century : The Webster-Ward Debate*, Londres-New York, MacDonald/American Elsevier Inc., 1970) ; p. 21 (première citation) et p. 92-93 (deuxième citation) tel que cité dans JONES (Richard Foster), *op. cit.*, p. 305 et 307-308. Nous traduisons, pour la première : « The knowledge of Tongues beareth a great nois in the world, and much of our precious time is spent in attaining some smattering and small skill in them, and so we do all *servire duram servitudem*, before we arrive at any competent perfection in them, and yet that doth scarcely compensate our great pains ; nor when obtained, do they answer our longings, and vast expectations. » Et pour la seconde : « Their [the universities'] custome is no less worthy of reprehension that in all their exercices they make use of the *Latine* tongue, which though it have custome, and long continuance to plead its justification, and that it is used to bring youth to the ready exercise of it being of general reception almost through the whole world : yet it is as cleerly answered, that custome without reason and

Il est certain en tout cas que, même sorti de ces critiques puritaines les plus violentes, le latin est, en Angleterre, moins omniprésent que sur le continent, comme en témoigne ce voyageur anglais en Pologne au XVIIe : « Un homme capable de parler latin peut voyager d'un bout à l'autre de la Pologne aussi aisément que s'il était né dans le pays. Dieu soit loué ! Que ferait un « gentleman » qui devrait voyager en Angleterre et ne pourrait parler que le Latin. »²⁰⁶

Selon Daniel Defoe (c.1661-1731), ce « *travellers' Latin* », fortement simplifié, devenu un « pidgin »²⁰⁷ européen, n'a pas cours en Angleterre, du fait de la méconnaissance, largement partagée, de cette langue.

Pourtant l'étude des « *Primers* » menée par Eamon Duffy permet de nuancer cette affirmation. Elle semble indiquer, si ce n'est l'existence d'un substrat solide de connaissance latine, du moins un intérêt pour la langue liturgique²⁰⁸. Le latin n'est pas méprisé par tous. Même s'ils ne connaissent que mal la langue de rédaction de ces livres d'heures, contenant des prières à réciter, leurs acquéreurs étaient malgré tout attirés par des objets « sacralisés », maniés comme « un ensemble de répliques qui les lançaient dans des prières qu'ils connaissent par cœur à force de les entendre et de les réciter ». Le latin, langue des cérémonies religieuses, langue de Dieu, se voit conférer, malgré le mauvais entendement qu'ils en ont, une aura de mystère, un pouvoir, par les chrétiens anglais. Il est perçu, plus généralement, comme une langue mystérieuse, qui convient fort bien en somme à un culte plein de mystères lui aussi.

Même en Angleterre, qui reste pourtant un cas particulier, la formule de Mersenne reste en grande partie valide lorsqu'il parle de « la langue commune de l'Europe chrétienne, qui est la latine »²⁰⁹.

benefit, becomes injurious, and though it make them ready in speaking the *Latine* while they treat of such subjects as are usually handled in the *Schools*, yet are they less apt to speak it with facility in negotiations of far greater importance. »

²⁰⁶ Cité dans DAVIES (Norman), *God's Playground : a History of Poland*, vol. 1, Oxford, 1981, p. 236-237 (repris par BURKE (Peter), *op. cit.*, p. 46); nous traduisons : « A man who can speak Latin may travel from one end of Poland to another as familiarly as if he was born in the country. Bless us ! What would a gentleman do that was to travel through England and could speak nothing but Latin. »

²⁰⁷ L'expression est de Peter Burke (*op. cit.*, p. 47).

²⁰⁸ DUFFY (Eamon), *The Stripping of the Altars. Traditional Religion in England, c. 1400-c. 1580*, New Haven, Yale University Press, 1992, chap. 6, notamment p. 213-219 et p. 221-222 (pour la citation qui suit (traduction de Françoise Waquet), avec, à sa suite, l'exemple de William Malden, illustrant l'utilisation des *primers* en latin par les milieux marchands urbains) ; voir ce qu'en dit WAQUET (Françoise), *op. cit.*, p. 127 et 131-132.

²⁰⁹ MERSENNE (Marin), *Correspondance du P. Marin Mersenne, religieux minime*, 18 vol., publiée et annotée par Cornelis De Waard, édition entreprise sur l'initiative de Mme Paul Tannery et continuée par le Centre national de la

En effet, à côté de la maîtrise linguistique à proprement parler, est capitale la dimension d'appropriation symbolique du latin, la constitution de ce « capital symbolique commun à toute l'Europe », à travers l'héritage et l'enrichissement progressif d'un corpus culturel de références communes²¹⁰. L'Europe, jusqu'au XVIII^e siècle au moins, est immergée dans ce bain culturel latin. Son ancrage est double. D'une part, comme on l'a vu, il repose sur une culture religieuse omniprésente et dont les fondements sont latins, comme l'écrit Bossuet dans son *Abrégé de la doctrine chrétienne pour ceux qui commencent* : « Dès qu'ils [les enfants] bégaièrent, il leur faut apprendre à faire le signe de la croix ; il est bon aussi de leur faire dire en latin afin que dès le berceau, ils s'accoutument au langage de l'Eglise. »²¹¹ D'ailleurs, classiquement dans les situations d'apprentissage de la lecture, les auteurs de projets de langues universelles recourent aussi à des textes religieux, tirés le plus souvent des Ecritures, pour illustrer leurs propos et permettre aux personnes cherchant à apprendre leurs langues de s'entraîner : l'on peut songer, par exemple, au « Notre Père » et au Credo en « caractères réels » de Wilkins [III. 3] ; au cinquième commandement en « caractères universels » qui conclut le projet de Cave Beck ou encore à l'oraison dominicale et aux dix commandements dans la « grammaire universelle des missions et du commerce » de Philippe Labbé²¹²... Pour chercher à s'imposer, ces « nouvelles » langues

recherche scientifique, avec la collaboration de M. Bernard Rochot, Paris, Ed. du CNRS, 1932-1988 ; vol. XI, p. 420 (lettre du 16 novembre 1640, n° 942bis) ; passage cité aussi notamment dans KNOWLSON (James), *Universal Language Schemes in England and France, 1600-1800*, Toronto, University of Toronto Press, 1975, p. 28.

²¹⁰ WAQUET (Françoise), *op. cit.*, p. 320 : selon elle, la comparaison avec la situation de l'anglais à l'heure actuelle serait fautive ou en tout cas « excessive » et elle ne le considère donc pas comme le « latin du XXI^e siècle », parce qu'il lui manquerait justement ce corpus culturel de références ; on pourrait se demander, malgré tout, si le parallèle – avec tous les risques évidemment qu'il comporte, en terme de différences fondamentales dans les contextes... – n'est pas plus probant qu'il ne pourrait y paraître. La diffusion, de plus en plus hégémonique, de la langue « anglo-américaine », moyen de pénétration exclusif d'une mondialisation tendant encore bien souvent à l'impérialisme états-unien – ce qui n'empêche évidemment pas des processus de résistances, de « réceptions », d'adaptation, de bricolage ou de métissage... appelons-les comme nous voudrions – est accompagné de ses références culturelles, pérennes, à travers la littérature, la musique ou, bien sûr, le cinéma « hollywoodien ». Mais nous n'aurons pas le loisir ici d'entrer plus dans les détails de ce débat sur l'identité de l'anglais du XXI^e siècle, entre langue d'une culture mondialisée et simple « langue auxiliaire de travail ».

²¹¹ Cf. LEBRUN (François), VENARD (Marc) et QUENIART (Jean), *Histoire générale de l'enseignement et de l'éducation en France. Tome II. De Gutenberg aux Lumières*, Paris, Nouvelle librairie de France, 1981, p. 101 (repris notamment dans WAQUET (Françoise), *op. cit.*, p. 126).

²¹² WILKINS (John), *An Essay Towards a Real Character...*, *op. cit.*, p. 395 et sq. ; BECK (Cave), *The Universal Character*, *op. cit.* ; LABBE (Philippe), *Grammatica Linguae Universalis Missionum & Commerciorum, Simplicissima, brevissima, facillima, Ut eius ope ac beneficio Multa dicantur & audiantur paucis, Multa scribantur & legantur paucis, Terra fiat Labij unius, Fideique Christiane ac sacrarum expeditionum propagatio promoveatur in dies. Accessere Lexici*

Ill. 3 : Le Notre Père en « caractère réel »
(John Wilkins, *An Essay...*, 1668)

atque Tyrocinij specimina. Tertia Editio Auctor, Correctior, Auctore Philippo Labbe, Biturico, Societatis IESU Presbytero, Paris, 1663, p. 19 et sq..

universelles reprennent les codes culturels établis par les « précédentes ». Pour que la langue universelle soit une réussite, elle doit se fondre dans le moule établi par la langue de l'apprentissage des langues par excellence, le latin, dont la dimension religieuse lui confère cette aura...

D'autre part, le latin est toujours considéré comme la langue de l'Empire romain, qui reste une toile de fond, un référent perpétuel ; d'où la part de vérité qui repose dans l'affirmation de Lorenzo Valla, lorsqu'il écrit dans la préface de ses *Elegantiae* :

« Nous avons perdu Rome, nous avons perdu la domination et le pouvoir politique – quoique plus par la faute des temps que par la nôtre ; et pourtant, en vertu de ce pouvoir plus splendide, nous régnons encore sur une grande partie du monde. Nôtre est l'Italie, nôtre est la France, nôtre est l'Espagne, ainsi que l'Allemagne, la Pannonie, la Dalmatie, l'Illyrie et bien d'autres nations. *De fait, l'empire romain est là où règne la langue de Rome.* »

Carlo Sigonio lui fait écho lorsqu'il évoque, en 1556, une langue « qui autrefois commanda au monde entier »²¹³.

Le latin, lingua franca de la République des Lettres

Cet héritage-ci est repris notamment par les lettrés européens, faisant du latin leur *lingua franca*²¹⁴ en souvenir des Cicéron, Tacite ou Juvénal redécouverts par les humanistes, dont Lorenzo Valla est un des pairs/pères : « Le latin traçait la ligne de partage entre la Babel des ignorants et la société unitaire des doctes »²¹⁵. Ils veulent en faire leur langue maternelle, en tout cas d'adoption, le cas de Montaigne revendiquant le fait d'avoir parlé latin avant toute autre langue étant finalement rare :

« Tant y a que l'expedient que mon pere y trouva, ce fut que, en nourrice & avant le premier desnouement de ma langue, il me donna en charge à un Alleman (...) du tout ignorant de nostre langue, & tresbien versé en la Latine. (...) »

²¹³ La première citation dans FEO (Michele), « Tradizione latina » dans *Letteratura italiana. Volume quinto. Le questioni. A cura di Alberto Asor Rosa*, Turin, Einaudi, 1986, p. 361-362 (repris dans WAQUET (Françoise), *op. cit.*, p. 305) ; nous soulignons. La deuxième dans CIAN (Vittorio), « Contro il volgare », dans *Studi letterari e linguistici dedicati a Pio Rajna*, Florence, Ariani, 1911, p. 251-297, citation p. 296 (repris dans *Ibidem*).

²¹⁴ Nous employons ici l'expression avec une acception large, bien que linguistique, de langue véhiculaire, « langue de contact » ; elle apparaîtra, seulement dans un passage qui lui sera entièrement consacrée, avec le sens de « mixte de langues usités entre des locuteurs que n'unit aucune autre langue commune » au sujet de la *lingua franca* méditerranéenne (cf. chapitre 8.2.1, p. 651 et *sq.*) cf. DAKHLIA (Jocelyne), *Lingua Franca. Histoire d'une langue métisse en Méditerranée*, Arles, Actes Sud, 2008, p. 14-16 pour les définitions du terme.

²¹⁵ WAQUET (Françoise), *op. cit.*, p. 183.

Quant au reste de la maison, c'estoit une reigle inviolable que ny luy mesme, ny ma mere, ny valet, ny chambriere, ne parloyent en ma compaignie qu'autant de mots de Latin que chacun avoit appris pour jargonner avec moy. C'est merveille du fruit que chacun y fit (...) Somme, nous nous Latinizames tant qu'il en regorgea iusques de nos villages tout autour, où il y a encores, & ont pris pied par l'usage plusieurs appellations Latines d'artisans & d'utils. Quant à moy, j'avois plus de six ans avant que j'entendisse non plus de François ou de Perigordin que d'Arabesque. Et, sans art, sans livre, sans grammaire ou precepte, sans fouet & sans larmes, j'avois appris du Latin, tout aussi pur que mon maistre d'eschole le sçavoit : car je ne le pouvois avoir meslé ny alteré. »²¹⁶

Pierre Belon dans ses *Portraits d'oyseaux, animaux, serpents, etc.* insiste sur cet aspect-là des choses :

« Une communauté d'hommes villageois, un Breton, Basque, Ecosais ne s'entendraient l'un l'autre d'autant que la langue de chacun est étrangère à l'autre. Mais s'ils étaient hommes lettrés et qu'ils parlent le langage lettré dont on use en leur religion, alors chacun s'entendra parler. Combien donc est avantaagé l'homme lettré sur le mécanique. »²¹⁷

Revenant sur le fait que le latin est, à la fois, la langue de la liturgie et celle de l'érudition, Belon en fait bien en tout cas la « *lingua eruditorum vernacula* », la langue maternelle – le vernaculaire – des lettrés, pour reprendre l'expression d'un autre membre de la République des Lettres, Suédois lui²¹⁸. Cette utilisation du latin par la *sanior pars* est perceptible dans différents domaines²¹⁹.

Il est, tout d'abord, la langue des élites lettrées de la politique, la langue de la diplomatie, se posant comme « l'interprète commun des nations les plus cultivées » selon Johannes Vorstius²²⁰. Au cours d'une période où la compétition entre vernaculaires fait rage (cf. *infra*), il s'impose alors comme une langue neutre, n'appartenant pas, ou plus, à une nation particulière. Ainsi le chancelier suédois Axel Oxenstierna justifie-t-il auprès de

²¹⁶ MONTAIGNE (Michel de), *Essais de Messire Michel de Montaigne publiés sur l'exemplaire de Bordeaux*, introduction de Fortunat Strowski, Paris, Aux éditions de la Chronique des Lettres françaises, 1927, tome premier, chapitre XXV, p. 247-249.

²¹⁷ Cité dans KNOWLSON (James), *Universal Language Schemes in England and in France, 1660-1800*, University of Toronto Press, 1975, p. 7-8.

²¹⁸ Cité dans LINDBERG (Bo), *De lärdes modersmål*, Göteborg, 1984, repris par BURKE (Peter), *op. cit.*, p. 53.

²¹⁹ Sur cette question, on pourra consulter, entre autres, différents des articles de BURY (Emmanuel), *Tous vos gens à latin : le latin, langue savante, langue mondaine, op. cit.*

²²⁰ VORSTIUS (Johannes), *De latinitate falso suspecta deque latinae linguae cum germanica convenientia liber... Editio secunda...*, Berolini, sumptibus Danielis Richelii, 1678, dédicace non pag..

l'ambassadeur anglais Bulstrode Whitelocke, envoyé de Cromwell, l'usage qu'il fait de la langue ancienne :

« Il parlait un latin clair, courant et expressif, et bien que connaissant le français, il ne voulait pas le parler disant qu'il ne comprenait pas pourquoi on devait honorer cette nation plus que les autres en faisant que les étrangers utilisent sa langue. Il pensait que le latin était plus riche, plus valable et plus approprié, parce que les Romains avaient dominé une très grande partie du monde et que le latin n'était désormais plus l'exclusive d'aucune nation. »²²¹

Langue jadis d'un Empire universel – en écho à Lorenzo Valla toujours – le latin est désormais celle de la neutralité diplomatique.

Il est aussi la langue des lettres. Celle que les humanistes ont retrouvée sous la gangue des gloses médiévales pour la ramener à sa pureté antique. Et ce, même si les débats font rage pour savoir quel est en fait le « véritable » latin : doit-on revenir intégralement à celui des auteurs de l'Âge d'or qu'est l'Antiquité ou faire avec les évolutions qui n'ont pas manqué de toucher cette langue en de si nombreux siècles ? Comment faire pour traduire en latin classique une œuvre comportant des notions que les Anciens ne pouvaient objectivement pas avoir connues ?... La question se pose, par exemple, lors de la traduction en latin du *Cortegiano* de Castiglione, ne serait-ce qu'au sujet de la notion centrale de *cortegianía*. Le traducteur anglais du *Courtisan* soulève le problème :

« En effet, comment nommerais-je ce que les Anglais appellent *Courtiership* et les Italiens *Cortegiania* ? Employer le terme *aulicalitas* ne convient pas (...) je suis obligé de recourir au terme *curialitas*, car bien qu'il s'agisse de latin moins pur, il s'approche plus pourtant de la vraie latinité. »²²²

« *Aulicalitas* » paraissant trop dur à l'oreille de Bartholomew Clerke, il lui préfère le terme « *curialitas* » plus proche de l'original bien qu'en moins bon latin...

Toute traduction est aussi un art de la « négociation » appliqué aux échanges d'idées – une « *tradaptation* » – sauf qu'à la Renaissance, la langue latine introduit une particularité. A

²²¹ WHITELOCKE (Bulstrode), *A Journal of the swedish Embassy*, 2 vols., Londres, 1855 ; vol. 1, p. 300 (dans BURKE (Peter), *op. cit.*, p. 46) ; cité ici dans la traduction de François Waquet (*op. cit.*, p. 306).

²²² Exemple et citation dans BURKE (Peter, dir.) et PO-CHIA HSIA (Ronnie, dir.), *Cultural Translation in Early Modern Europe*, Cambridge, Cambridge University Press, 2007, p. 79. Nous traduisons depuis le latin non traduit par Burke : « Quid enim appellem id quod Angli *Courtiership*, Itali *Cortegianiam* nominant ? *Aulicalitatem* dicere non placet (...) *Curialitatem* cogor appellare, quod verbum etsi minus purè Latinum sit, latinitati tamen propius accedit. »

l'opposition classique entre « domestication » – c'est-à-dire adaptation culturelle – et « étrangement » (*foreignizing*), c'est-à-dire introduction, voire imposition, d'un mot de la culture-source dans la culture-cible, s'ajoute une troisième voie : la « classicisation » (*classicizing*). Il s'agit, selon Peter Burke, de la traduction « à rebours », du langage du présent dans celui du passé, en l'occurrence le latin de l'Antiquité, langue morte, « redécouvert » à la Renaissance à côté du latin, langue vivante, passé, lui, au crible de la glose médiévale²²³. C'est tout l'objet de la querelle autour du « cicéronianisme », déclenchée notamment par la publication, à Bâle, en 1528, du fameux *Ciceronianus* d'Erasme²²⁴. Il met en scène trois personnages : Hypologue, Nosophon, ardent et inflexible Cicéronien, et Buléphore, représentant fictionnel d'Erasme. L'argument de ce dernier est simple, il ne s'agit pas de rejeter Cicéron, mais pas non plus de l'imiter sans distance critique, comme le font les « singes » ou « perroquets » cicéroniens. Le problème dont part Erasme est celui évoqué plus haut : comment dire dans la langue de Cicéron des réalités inconnues de lui ? Comment parler de musulmans, de canons, de papes... ? Deux solutions s'offrent alors : soit fabriquer des néologismes latins tels que *mahometani* ou *bombardae* – ce à quoi les plus « puristes » sont totalement opposés, y voyant un « crime de lèse-humanisme »²²⁵ –, soit adopter un terme « cicéronien » mais transposé avec un sens différent dans le contexte du XVI^e siècle, *pontifex maximus* pour « pape » par exemple. Or, contre le cicéronianisme à tout crin – qui a conduit, plus tard, à la traduction de la Bible en « périodes » cicéroniennes par Sébastien Castellion en 1555 – Erasme prône l'adaptation aux réalités de son temps, et notamment aux réalités du christianisme moderne, enjeu majeur du dialogue. Il dénonce ainsi les inadéquations ridicules confinant au néopaganisme de la secte des « Cicéroniens », et en énumère certains dans un « *Christianae religionis vocabula in Ciceroniana immutata* » :

« A quelle solution aboutira alors le Cicéronien avec son purisme superstitieux ? pour Dieu, parlera-t-il de Jupiter Optimus Maximus, et pour le Fils, d'Apollon ou d'Esculape, pour la Sainte-Vierge de Diane (...) Transformera-t-il les apôtres en légats ou

²²³ Cf. *Ibidem*, p. 80. La « tradaptation » est un concept que Burke emprunte à Michel Garneau (cf. p. 33).

²²⁴ Sur le dialogue, voir pour certains des exemples qui suivent : BURKE (Peter), *op. cit.*, p. 58 ; BURKE (Peter, dir.) et PO-CHIA HSIA (Ronnie, dir.), *op. cit.*, p. 28 et 78-79 ; ainsi que, entre autres, DEMAIZIERE (Colette), « Le latin comme remède au babélisme ? », dans DAUPHINE (James, dir.) et JACQUEMIER (Myriam, dir.), *Babel à la Renaissance. Actes du XI^e colloque international de la société française d'étude du XVI^e siècle, Toulon – Mars 1997*, nouvelle édition, préface Claude-Gilbert Dubois, Paris, Eurédit, 2007, p. 111-118, p. 116 ; et YILMAZ (Levent), *Le Temps moderne. Variations sur les Anciens et les contemporains*, Paris, Gallimard, 2004, p. 99-100.

²²⁵ L'expression est de Colette Demaizière (*loc. cit.*)

en messagers, le Pontife romain en flamme de Jupiter (...) pour les évêques parlera-t-il de gouverneurs de province, et, pour leur élection, de comices (...) pour le diable de sycophante (...) pour l'eucharistie de petits biscuits sacrés... »²²⁶

Contre ces collages surréalistes, Erasme prône d'adapter l'éloquence cicéronienne au contexte de l'humanisme chrétien :

« *Le miel, le poivre et la moutarde* n'ont-ils pas été adoptés d'abord par les Grecs, ensuite par les Latins sous le nom qu'ils portaient dans leur pays d'origine ? Et nous, nous éprouverions de la répugnance à employer quelques mots qui nous ont été transmis pour ainsi dire *de père en fils*, par le Christ, par les Apôtres et par les Pères inspirés du Saint Esprit (...) cependant que nous nous précipitons sur Cicéron, afin de lui demander des mots qui, pour employer le proverbe grec, viendraient là comme un parfum dans un plat de lentilles.(...) »

Toutefois je n'estime pas qu'il agisse en cicéronien, le chrétien qui parle à des chrétiens de questions chrétiennes comme Cicéron parlait jadis en païen à des païens sur des questions profanes. Le vrai cicéronien serait plutôt celui qui parle comme eût parlé Cicéron, s'il ressuscitait parmi nous avec le talent dont il était doué alors et la pratique de la parole qui le caractérisait, appliquant à notre pensée cette intelligence qu'il avait mise à s'instruire à des questions profanes... »

Imiter donc, mais intelligemment, en adaptant : « Le véritable cicéronien ne sera donc pas le cuistre qui consume son existence à singer Cicéron, mais l'humaniste qui fait briller la lumière d'Évangile à travers les facettes d'une culture classique »²²⁷.

Ce débat sur le « cicéronianisme » est prolongé sous d'autres formes après Erasme, par Juste Lipse, par exemple. Il prône, pour sa part, l'usage d'un style « attique » plutôt qu'« asiatique », préférant à Cicéron, la phrase plus souple et moins bavarde et ornementée d'un Sénèque ou d'un Tacite²²⁸. Toujours est-il que quel que soit le type de latin élu, cette langue reste la langue de référence du monde des lettres, le signe de reconnaissance des humanistes et des érudits plus généralement.

Elle est, enfin, et surtout pour ce qui nous intéresse, la langue des sciences. Celle dont d'Alembert regrette la perte : « ... avant la fin du XVIIIe siècle, un philosophe qui

²²⁶ ERASME, *Le Cicéronien*, dans *La Philosophie chrétienne*, introduction, trad. et notes de P. Mesnard, Paris, Vrin, 1970, p. 257-358 ; p. 304-305 ; p. 307-308 pour la citation qui suit.

²²⁷ Pierre Mesnard dans ERASME, *op. cit.*, p. 21.

²²⁸ Cf. CROLL (Morris W.), « Juste Lipse et le mouvement anticicéronien », *Style, Rhetoric and Rhythm*, Princeton, Princeton University Press, 1966 (reprise d'un article de 1914), p. 7-44.

voudra s'instruire à fond des découvertes de ses prédécesseurs, sera contraint de charger sa mémoire de sept à huit langues différentes. » Dans son *Discours préliminaire de l'Encyclopédie* de 1751, il constate un morcellement de l'Europe savante en une Babel de vernaculaires et en vient à appeler de ses vœux – pour les ouvrages de philosophie seulement, mais sans y croire malgré tout – le retour du latin dans son rôle de « langue universelle et de convention »²²⁹. Si cette plainte résonne encore à la fin du XVIIIe siècle, c'est que, jusqu'à la fin du XVIIe siècle en tout cas, le latin a continué à servir de langue véhiculaire à l'intérieur de la République des Lettres ; il est la langue de communication internationale. Certes, en France par exemple, commencent à paraître, dès le XVIe, des textes scientifiques en français, ainsi ceux d'Ambroise Paré, comme l'*Apologie et traité* de 1585 : il y répond à la critique, en latin, d'un médecin à propos de la découverte que Paré a faite de l'inutilité du cautère à l'huile bouillante recommandé par les autorités anciennes ; ou encore ceux de Jean Bodin dont les six livres de la *République* sont publiés d'abord en français en 1576. Mais, pour ce dernier, une traduction latine est effectuée en 1586 car le latin reste la langue de la diffusion internationale. Un « défi au monopole de *scientia* jusqu'alors détenu par le latin » est donc lancé par ces auteurs, mais il n'en reste pas moins que ce monopole n'est réellement menacé qu'au début du XVIIIe²³⁰ : dans la hiérarchie traditionnelle des langues, l'utilisation du vernaculaire peut apparaître comme un déclassement pour l'homme de sciences et le latin garde une certaine supériorité. Il est bien la langue universelle des érudits. Peter Burke s'est d'ailleurs penché, dans différents travaux, sur la question de la traduction depuis les vernaculaires vers le latin²³¹. Or elle apparaît florissante, surtout dans un contexte que l'on pourrait penser marqué exclusivement par le mouvement inverse et dans lequel les traductions en latin pourraient paraître « *counter-intuitive* »²³². Entre 1500 et 1800, Peter Burke en recense environ 1100, notamment durant la première moitié du XVIIe siècle avec 387 textes traduits en langue

²²⁹ Cité dans BOTS (Hans) et WAQUET (Françoise), *La République des Lettres*, Paris, Belin, 1997, p. 148.

²³⁰ Voir BLAIR (Ann), « La Persistance du latin comme langue de science à la Renaissance », dans CHARTIER (Roger, dir.) et CORSI (Pietro, dir.), *Sciences et langues en Europe*, conférence du Centre Alexandre Koyré (Paris, 14-16 novembre 2004), Luxembourg, Office des publications officielles des Communautés européennes, 2000, p. 19-39 ; citation p. 23.

²³¹ Voir notamment ses articles : « Translations into Latin in early modern Europe », dans BURKE (Peter, dir.) et POCHIA HSIA (Ronnie, dir.), *op. cit.*, p. 65-80 ; et « The Jesuits and the Art of Translation in Early Modern Europe », dans O'MAILEY (John W., S.J.) *et alii*, *The Jesuits II : Cultures, Sciences, and the Arts 1540-1773*, Toronto-Buffalo-Londres, University of Toronto Press, 2006, p. 24-33.

²³² BURKE (Peter), « Translations into Latin in early modern Europe », *op. cit.*, p. 65.

latine entre 1600 et 1649, soit plus de 7 par an, dont 40% de textes religieux, et, loin derrière, 12% de textes « historiques » et de 12% d'ouvrages de philosophie naturelle... Sur les 557 traducteurs identifiés, les jésuites occupent une place de choix dans cette « latinisation » d'ouvrages, avec plus de 80 représentants, puis viennent les pasteurs et enseignants protestants. La demande principale – et la production avec elle – vient d'Europe du Nord et notamment de l'aire germanophone (115 textes édités à Cologne, 68 à Leyde...) : le latin servirait alors à étendre la diffusion de textes écrits à l'origine en langues « romanes ».

Cette prégnance persistante du latin conduit au fait que des textes considérés comme constitutifs de la « modernité » sont publiés directement dans cette langue, qu'il s'agisse du *De cive* de Hobbes (1642), des *Principia philosophiae* de Descartes (1644) (qui publie cependant ensuite son *Discours de la méthode* directement en français) ou encore des *Philosophiae naturalis principia mathematica* de Newton en 1687... C'est le même mouvement qui pousse le *polyhistor* néerlandais Gisbert Cuper, en 1709 encore, à exhorter son correspondant Mathurin Veyssière de La Croze à publier son histoire universelle en latin :

« Un ouvrage qui sera pour les savants doit, à ce que je crois, être publié en latin : il y en a beaucoup qui, en Allemagne, en Angleterre, en Italie, ici et partout, n'entendent pas le français ; et puisqu'un tel livre sera débité parmi eux, il me semble que c'est une nécessité absolue, d'écrire en latin. »²³³

Malgré, paradoxalement, le but de leur objet d'étude qui est, pour certains explicitement, de remplacer le latin comme *lingua franca*, nos *languages planners* ne font pas exception à cette valorisation de la *lingua eruditorum*.

Ainsi, à titre d'exemple, plus de 60% de la correspondance du jésuite Athanasius Kircher est en latin²³⁴. Quant à celle d'Henry Oldenburg, éminent membre de la Royal Society et *broker* important des réseaux qui nous intéressent²³⁵, le latin y occupe une grande place et certaines lettres insistent explicitement sur le rôle des traductions en latin pour rendre les ouvrages plus accessibles à la communauté des lettrés. C'est le cas notamment au sujet de

²³³ Cf. BOTS (Hans) et WAQUET (Françoise), *op. cit.*, p. 146-147.

²³⁴ A partir de l'étude essentiellement des lettres reçues par Kircher (la plupart conservées par lui) ; pour un panorama d'ensemble, FLETCHER (John), « Athanasius Kircher and his correspondence », in FLETCHER (John, dir.), *Athanasius Kircher und seine Beziehungen zum gelehrten Europa seiner Zeit*, Wiesbaden, In Kommission bei Otto Harrassowitz, 1988 ; p. 139-195.

²³⁵ Cf. Chapitre 5.1.2 (p. 432 et *sq.*).

l'*History of the Royal Society* de Thomas Sprat. Franciscus de le Boë Sylvius, médecin et professeur de médecine à Leyde (1614-1672), écrit ainsi à Oldenburg, le 20 décembre 1667, s'adressant au « *Societatis Regia Britannicae Secretario* » :

« Je me réjouis grandement que la « British Royal Society » procède dans la recherche et la découverte de la vérité par la méthode même que j'ai toujours pensé devoir être adoptée (...) Mais je désire ardemment que l'*Histoire* de votre Royal Society puisse aussi être accessible à l'ensemble du monde littéraire dans la langue latine, dans laquelle, de plus, moi-même (dès qu'elle sera offerte à la vente) je pourrais plus facilement suivre et comprendre ses réunions. »²³⁶

Hevelius – astronome et bâtisseur d'instruments de mesures et d'un observatoire dans sa ville de Dantzig (1611-1687) – lui fait écho, le 3 juin 1668, lorsqu'il écrit : « J'ai bien reçu l'*Histoire* de la Société écrite en anglais, que vous m'avez fait parvenir par le marin Eric Carolson. Je vous remercie de cette gentillesse, mais l'*Histoire* aurait été beaucoup plus accessible aux étrangers si elle avait été écrite en latin ». La diffusion internationale d'un ouvrage peut se heurter à la barrière des langues et le latin incarne alors un possible « médiateur culturel » entre savants ; il sert de langue transnationale se jouant des frontières linguistiques.

La question se pose ainsi, dans le milieu de la Royal Society, au sujet plus précisément d'un des projets de langue universelle, celui de John Wilkins. Oldenburg l'évoque dans une lettre au savant italien Malpighi du 22 décembre 1668 :

« Il y a peu, M. John Wilkins, le très louable évêque de Chester, a publié un ouvrage véritablement philosophique, le *Real Character and Philosophical Language*,

²³⁶ OLDENBURG (Henry), *The Correspondence of Henry Oldenburg*, édité et traduit par A. Rupert Hall et Marie Boas Hall, 13 vol., Madison, The University of Wisconsin Press, 1965-1986 ; citation : lettre 731, 20 décembre 1667, vol. 4, p. 69, nous traduisons : « Gaudeo vehementer methodo eadem Societatem Britannicam Regiam progredi in Veritatis investigatione ac illustratione, qua Ego hactenus procedendum existimavi (...) quin opto vehementer Latino etiam sermone universo Literatorum Orbi exponi Historiam Societatis vestrae Regiae, quo et Ego quoque, ubi apud nos prostabit, facilius capere possim & assequi ejus acta. » ; pour la citation suivante : 878, 3 juin 1668, vol. 4, p. 444, nous traduisons : « Historiam Societatis sermone Anglico conscriptam, ac per nauclerum Ericum Carelson a Vobis transmissam optime accepi ; gratias habeo multas, quod me ea beare volueritis ; si latine esset conscripta, longe adhuc acceptior foret exteris. » ; nous soulignons dans les deux cas. Le livre évoqué dans les deux lettres est : SPRAT (Thomas), *The History of the Royal Society of London for the Improving of Natural Knowledge, by Tho. Sprat...*, Londres, printed for J. Martyn et J. Allestry, 1667. NB : nous emploierons, tout au long de notre étude, dans les mentions des correspondances anglaises, les dates du calendrier grégorien, malgré le décalage possible « d'une année » sur les envois des trois premiers mois puisque l'année commence en Angleterre le 25 mars.

qui est maintenant en train d'être traduit de l'anglais en latin, afin qu'il puisse ainsi être soumis à la critique et aux commentaires de tous les érudits. »²³⁷

La réception plus large du projet de Wilkins en Europe passe par l'usage du latin plutôt que de l'anglais. Atteindre l'ensemble des érudits européens – en tout cas selon le secrétaire de l'institution londonienne – est à ce prix. En écho, Leibniz lui écrit le 16 avril 1673 : « J'espère que le [*Real*] *Character* de Wilkins va être publié en latin aussitôt que possible, parce qu'il m'apparaît comme une œuvre d'une grande utilité »²³⁸.

Dans la perspective de la traduction latine de son projet, Wilkins contacte, dès 1667, John Ray, qui a collaboré avec lui sur les tables botaniques²³⁹. Philip Skippon (1641-1691) écrit à ce dernier en décembre 1667 affirmant que Wilkins « est confiant dans le fait que personne ne peut traduire son livre « *Real Character* » mieux que [lui (John Ray)] »²⁴⁰. Ray se met au travail dès le printemps 1668, d'où, sans doute, son séjour à Chester en janvier 1669 afin de travailler directement avec l'auteur. Au printemps 1670, il écrit :

« Nous attendons ici dans peu de temps l'évêque de Chester [Wilkins] pour qui je reste surtout à présent, mes affaires privées m'appelant dans l'Essex. Quand je me serai entretenu avec lui, et que j'aurai statué avec lui sur son caractère universel, j'ai l'intention

²³⁷ OLDENBURG (Henry), *op. cit.*, lettre 1051, vol. 5, p.276-281, p. 280 ; nous soulignons. Nous traduisons: « Edidit non ita pridem Dominus Johannes Wilkins, Episcopus Cestriae dignissimus, librum perquam Philosophicum de Characterem Reali, & lingua Philosophica, qui jam ex Anglico in sermonem Latinum traducitur, omnium litteratorum censurae et animadversionibus hac ratione exponendus. »

²³⁸ OLDENBURG (Henry), *op. cit.*, lettre 2028, vol. 9, p. 595 ; nous traduisons : « Optem Wilkinsij Characterem Latinum prodire quamprimum ; visum enim est mihi opus utilissimum ». Dans une lettre du 29 avril 1671 (n°1688), déjà, il écrivait : « Caeterum Doctissimi Wilkinsii Characterem Universalem beneficio Amplissimi Viri Guilielmi Curtii [William Curtius, Anglais résidant en Allemagne] nuper legi ; Tabulae parplacent : vellem res, quae describi nisi pictura non possunt, ut sunt varia animanimalium, plantarum, instrumentorum genera, figuris adjectis exhibuisset. *Utinam esset qui in Latinum traduceret, quanquam nemo posset rectius Autore ; Dummodo rerum non aliter declarabilium figurae, nonnullarumque vocum ignotiorum explicationes adjicerentur.* » (OLDENBURG (Henry), *op. cit.*, vol. 8, p. 24-25; nous soulignons).

²³⁹ Sur la question de la traduction en latin du *Real Character*, voir notamment LEWIS (Rhodri), « The Publication of John Wilkins's *Essay* (1668) : Some Contextual Considerations. », *Notes and Records of The Royal Society. A Journal of the History of Science*, vol. 56, n° 2, 2002, p. 133-146 et SLAUGHTER (Mary M.), *Universal Languages and Scientific Taxonomy in the Seventeenth Century*, Cambridge, Cambridge University Press, 1982, p. 176.

²⁴⁰ Lettre du 13 décembre 1667 de Skippon à John Ray, dans RAY (John), *The Correspondence of John Ray, consisting of selections from the Philosophical letters published by Dr. Derham and original letters of John Ray in the collection of the British Museum*, Ed. Edwin Lankester, Londres, the Ray Society, 1848, p. 22 ; nous traduisons : Wilkins « is confident no man can translate his book « *Real Character* » better than yourself ».

de me remettre à la traduction et de l'envoyer, de façon à me libérer pour poursuivre mes propres projets et études. »²⁴¹

En 1671, une grammaire scolaire de Mark Lewis fait référence aux « images [« *Pictures* » (sic) ; les « tables » sans doute] des arbres, oiseaux et poissons... dans le caractère universel [de Wilkins] bientôt publié [« *now coming* »] en latin. »²⁴². Deux ans plus tard, le 29 décembre 1673, Robert Hooke note dans son journal : « [*he*] spoke for Mr. Edw. Pierce, about *Latine universal character* » ; et encore, deux ans après, « [*he*] looked over Lord Chester's book and *Latine translate of Real Character* »²⁴³. Enfin, en septembre 1676, Andrew Paschall décrit la version des tables de John Ray en latin comme presque finie²⁴⁴. Si le biographe de John Ray, William Derham, évoque en 1716 un manuscrit original de la traduction du *Real Character* de 1677, prêt à être publié, aucune trace n'en a en fait été retrouvée par les chercheurs contemporains s'intéressant à cette « arlésienne »²⁴⁵.

Cet exemple du projet de traduction du « caractère » de Wilkins qui nous intéresse au premier chef, confirme, en tout cas, la marque très prégnante de la « présence latine » parmi les érudits, y compris ceux qui participent à la quête de la langue universelle (dont les stratégies de contournement de la langue latine prennent alors encore plus de relief).

Autre concepteur de langue universelle, Marin Mersenne en vient ainsi à appeler de ses vœux la mise en place d'une vaste entreprise éditoriale internationale de traductions en latin, puisque dans son intégralité, la citation du minime, déjà mentionnée plus haut, est la suivante :

« (...) Vous avez raison de dire, que ni Dieu, ni les sciences ne sont point liées aux langues, et en effet, chacune est capable d'expliquer toute chose ; mais le malheur est qu'il faudrait les entendre toutes, pour participer aux labeurs de ceux qui écrivent en

²⁴¹ Lettre de John Ray à Martin Lister, n.d., dans RAY (John), *op. cit.*, p. 55 (nous soulignons) ; nous traduisons : « We do now shortly expect the Bishop of Chester [Wilkins] here, for whom principally I stay at present, my private affairs calling me into Essex. When I have had conference with him, and settled and stated things concerning his universal character, I intend to set afresh upon and despatch the translation, that so I may be free to prosecute my own inclinations and studies. »

²⁴² LEWIS (Mark), *An Apologie for Grammar*, Londres, 1671, p. 39.

²⁴³ HOOKE (Robert), *The Diary of Robert Hooke M.A., M.D., F.R.S. 1672-1680, transcribed from the Original in the Possession of the Corporation of the City of London (Guildhall Library)*, éd. Henry W. Robinson (Librarian of the Royal Society) et Walter Adams, B.A., avant-propos de Sir Frederick Gowland Hopkins, O.M. (President of the Royal Society), Londres, Taylor & Francis, 1935, p. 203-204.

²⁴⁴ SLAUGHTER (Mary M.), *Ibidem*.

²⁴⁵ « *Ready for the Press* » dans DERHAM (William), *Memorials of John Ray, consisting of his life by Dr. Derham...*, Ed. Edwin Lankester, Londres, the Ray Society, 1846, p. 22.

celles qu'on n'entend pas, *si ce n'est qu'il y eust quelque excellente Académie composée de 15 ou 20 honnestes hommes de chaque nation, et ce ès chaque Royaume, afin qu'ils eussent soin de traduire en la langue commune de l'Europe chretienne, qui est la Latine, ce qu'ils jugeront digne de cette langue, afin que tous en eussent leur part.* »²⁴⁶

La maîtrise du latin apparaît en fin de compte comme un droit d'entrée tacite dans la République des Lettres. Mais cette large diffusion du latin parmi les lettrés aurait, selon Charles de Bovelles par exemple, des conséquences sur la langue elle-même, qui, préservée par ce public choisi, éloigné du « vulgaire », serait ainsi maintenue dans sa perfection :

« On examine la langue latine dans la bouche des savants, cette langue installée dans sa splendeur et source de la langue française, exempte des accidents de lieu, de temps et d'influence astrale. Et, pour cette raison, qu'on l'établisse comme archétype de tout langage français, *elle que les règles imaginées par les savants empêchent d'être outragée par les défauts d'articulation.* Bien plus, afin de sauvegarder son uniformité, elles (les règles) corrigent sévèrement toutes les bouches, elles purifient et perfectionnent toute l'articulation »²⁴⁷

Le latin, une langue universelle « de fait »

En fin de compte, l'aura dont bénéficie le latin pourrait en quelque sorte être à l'opposé de celle dont jouit l'hébreu. Cette dernière est, on l'a vu, une langue mystérieuse, peu connue dans les faits, et dont la rareté rejaillit sur son être-même. Le latin à l'inverse est pris en compte en raison même de son omniprésence, en tout cas dans les cercles lettrés qui sont ceux qui s'intéressent à la langue universelle. Il apparaît alors comme un possible idiome commun, une langue universelle de fait, du quotidien, déjà là, et à apprendre en tout cas. Deux types d'améliorations sont alors proposés pour réellement en faire une langue adéquate avec son dessein potentiel : soit l'amélioration de l'apprentissage de la langue, soit l'amélioration de la langue elle-même.

Le renouvellement de la pédagogie constitue le premier moyen. La diffusion des mêmes manuels scolaires dans les écoles et la fréquentation des universités sur le principe de la *peregrinatio studiorum* ont contribué à une uniformisation du latin. Parmi les « best-

²⁴⁶ MERSENNE (Marin), *Correspondance*, vol. XI, n° 942bis (lettre du 16 novembre 1640), p. 420.

²⁴⁷ BOVELLES (Charles de), *op. cit.*, p. 121 ; nous soulignons.

selliers de l'édition scolaire latine », l'on retrouve ceux de Jean Despautère (1460-1520), réédités de très nombreuses fois à partir de 1506, aussi bien à Anvers, Bâle ou Louvain qu'à Lyon ou Wittenberg ; les *Colloquia scholastica* de Mathurin Cordier, parus à Genève en 1564 et dont 117 éditions complètes et 55 partielles ont été recensées ; ou encore les fameux *Colloquia* et *De copia verborum* d'Erasmus : paru en 1512 à Paris, ce dernier ouvrage est réédité 180 fois dans 25 villes dont Deventer et Cracovie²⁴⁸. Quant au système « pan-européen » des universités, centres latins par excellence, il se développe notamment vers l'Est avec les créations, au cours de la période qui nous concerne, de Königsberg (1544) ou Vilnius (1579).

Pourtant, d'aucuns ne se satisfont pas du latin ainsi appris. Il en va de la sorte pour Richard Carew (1555-1620), antiquaire, linguiste et traducteur, qui témoigne ici :

« Dans ma tendre enfance mon père me mit à l'école et ainsi je continuai pendant neuf ou dix ans à apprendre le latin selon l'enseignement habituel des maîtres d'école ordinaires d'après les règles de la grammaire de Lily²⁴⁹. Par la suite je passai trois ans à l'Université d'Oxford, et trois années encore dans le *Middle Temple*, un de nos *Innes of Court*. »

A la suite de cet apprentissage, il est envoyé en ambassade avec son oncle en Europe, auprès du roi de Pologne, qu'ils « poursuivent » de Dantzig jusqu'en Suède :

« Et pendant ce voyage, *ne connaissant pas la langue parlée dans ces pays, je me suis trouvé souvent obligé de recourir à la langue latine, pour acheter les choses dont nous avons besoin et pour communiquer avec bon nombre de personnes*, à la demande de mon oncle afin à la fois de délivrer des messages, et de recevoir des réponses de personnes importantes des nations hollandaise, suédoise et polonaise. Et à cette occasion *j'ai éprouvé un grand manque quand j'ai eu besoin d'avoir recours pour la conversation usuelle à la langue latine des temps anciens ; parce que je devais souvent nommer des choses et à d'autres moments les mentionner alors que nous ne les rencontrions rarement voire jamais sous les mêmes noms dans nos livres*. »

Le latin est confirmé, dans ce témoignage, dans son rôle de langue de communication, ici diplomatique. Mais l'auteur se plaint des lacunes de l'idiome qu'on lui a enseigné, purement livresque et bien peu pratique finalement. Sensation confirmée ensuite lors de

²⁴⁸ Voir HOVEN (René) et HOYOUX (Jean), *Le Livre scolaire au temps d'Erasmus et des humanistes*, catalogue de l'exposition à l'université de Liège, Liège, Université de Liège, 1969 et exemples dans WAQUET (Françoise), *op. cit.*, p. 49.

²⁴⁹ Il s'agit de la *Grammar* de William Lily (1468-1522), devenue la « *Royal Grammar* » par décision d'Henri VIII en 1540.

son envoi en France dans l'entourage de l'ambassadeur d'Angleterre sous Henri IV, Henry Nevill :

« *J'appris plus de français pendant les trois quarts d'une année que j'avais appris de latin en plus de treize ans ; donc bien que je ne nie pas que l'utilisation de ma grammaire latine m'ait quelque peu aidé à appréhender du mieux possible la cohérence du discours, cependant j'ai réfléchi depuis, à partir de mon apprentissage par la pratique, que la conversation usuelle, et beaucoup d'écriture et de lecture, ouvrent une voie plus sûre et plus rapide pour atteindre la maîtrise de quelque langue que ce soit, plutôt que l'enseignement fastidieux que l'on utilise en latin en ayant recours aux règles de grammaire et en les suivant. »*

C'est en s'appuyant sur la pratique que les langues, la latine y compris, seront mieux apprises et surtout plus utiles.

Or ce témoignage s'inscrit dans un ouvrage au propos plus vaste et au titre explicite : *The True and Readie Way to Learne the Latine Tongue* de Samuel Hartlib qui date de 1654²⁵⁰. Personnage central jouant un rôle primordial de *broker* à l'intérieur du milieu anglais des *language planners*, c'est en tant que réformateur de la pédagogie de l'apprentissage du latin qu'il nous intéresse ici²⁵¹. L'appel à la révision des méthodes d'apprentissage ne date

²⁵⁰ HARTLIB (Samuel), *The True and Readie Way to Learne the Latine Tongue. Attested by Three Excellently Learned and Approved Authours of Three Nations : viz. Eilhardus Lubinus, a German, Mr. Richard Carew, of Anthony in Cornwall ; The French Lord of Montaigne. Presented to the Unpartiall, both Publick and Private Considerations of those that seek the Advancement of Learning in these Nations*, Londres, Printed for R. and W. Leybourn for the Commonwealth of Learning, 1654 ; p. 45-46 pour les citations qui précèdent, nous avons traduit : « In my tender youth I was by my Father put to School, and so continued for nine or ten years to learn the Latine according to the common teaching of ordinary Schoolmasters, by the Rules of *Lillies Grammar*. Afterward I spent three years in the University of Oxford, and three years more in the Middle Temple, one of our Innes of Court. (...) And in this journey, *wanting the native Language of those Countreys*, I was often inforced to use the help of the Latine Tongue, to buy such things as we needed, and to conferre with many Persons, being often employed by mine Uncles direction, to deliver Messages and receive Answers both to and from many great persons of the Dutch, Swedish and Polish Nations. And therein found a great defect in the want of usuall talking in former time in the Latine Tongue ; because I had often occasion to call such things, and at other times to mention such things as we did seldome or never meet with the names of the same in our Books (...) I learn'd more French in three quarters of a year then I had done Latine in above thirteen ; wherein though I will not deny but the Use of my Latine Grammar did something help me to make me the better apprehend the Coherence of speech, yet I have ever since conceived, upon my learning, by practice, *that usuall Talking, and much Writing and Reading open a surer and readier Way to attain any Tongue, then the tedious course which is used in the Latine, by construing and parsing according to the Rules of Grammar...* ». L'ouvrage est utilisé dans : SALMON (Vivian), « Problemes of Language Teaching : a Discussion among Hartlib's Friends », *The Study of language in 17th Century England*, Amsterdam – Philadelphie, John Benjamins Publishing Company, 1988, p. 3-14.

²⁵¹ Nous reviendrons sur Hartlib dans la partie consacrée à la Londres de la Royal Society (chapitre 5.1.2, p. 423 et sq.).

pas de 1654 puisque déjà Erasme ou Juan Luis Vivès le mettaient en avant, mais il est en tout cas repris et amplifié par Hartlib :

« Et nous avons poursuivi ces tentatives pendant un très grand nombre d'années et bien des efforts ont été faits *pour faciliter le cours de l'apprentissage universel et plus particulièrement l'enseignement des langues érudites [learned]* ; et pour réduire le temps passé et atténuer la difficulté qui en découle ; mais quand tout cela est fait, on découvre après une longue expérience qu'il sera impossible d'élever un bâtiment solide et pratique sur de vieilles fondations (...). Et parce que ce n'est pas une mince affaire, ni quelque chose d'irrationnel de s'embarquer dans la contradiction d'une coutume reconnue universellement, comme l'est *la tyrannie de la grammaire dans l'enseignement des langues*, je souhaite donc chercher un éminent mécène et faire appel à lui pour cette entreprise audacieuse. »²⁵²

Son but est donc de proposer une « *Better, Easier, and Readier Way of Teaching* » et ce à travers trois extraits de traités allant dans cette direction, un passage de Montaigne, un de Richard Carew (cf. *supra*) et le dernier : « *The True and Ready Way to learn the Latine Tongue, expressed in an Epistolary Discourse of Eilhardus Lubinus, before his New Edition of the New Testament* ».

Eilhardus Lubinus – théologien protestant, mathématicien et géographe (1565-1621) – s'intéresse donc à la question de l'apprentissage du latin, en voulant contrer le monopole de ceux qu'il qualifie de « *Dictators and Monarchs of Schools* », ces maîtres qui ont l'exclusivité de son enseignement et n'utilisent pas les bonnes méthodes selon lui. Si les Allemands sont en mesure d'apprendre, en peu de temps, des langues aussi éloignées de la leur que l'italien, l'espagnol ou le français, pourquoi mettent-ils autant de temps à apprendre une langue aussi importante culturellement que le latin ? Ne voyant aucune raison à ce que trois langues – latin, grec, hébreu – soient considérées comme des langues à part, à inculquer différemment, il propose un certain nombre de pistes facilitant

²⁵² *Ibidem*, « épître dédicatoire » (non pag.) (nous soulignons) ; nous traduisons : « and in this Endeavour for a great many years we have continued, and many wayes attempts have been made *to facilitate the Course of Universall Learning, and especially the teaching of Learned Tongues* ; and to abridge the time which is spent, and to ease the toil which is taken therein : but when all is done, we finde after long experience, that it will be impossible to raise a Firme and Commodius Building upon the Old Foundation (...) And because *it is no small difficultie and hazard to venture upon the contradicting of a Custome to Universally received, as is the Grammatical Tyranny of teaching Tongues* ; Therefore I am willing to make an Appeal, and seek out an Eminent Patron for this bold Attempt (...) ».

l'acquisition de la langue de Cicéron²⁵³. Tout d'abord, il s'agit de ne pas apprendre une grammaire désincarnée, avant, dans un second temps seulement, d'apprendre les mots²⁵⁴. Tout de suite doit donc primer l'aspect pratique : les mots ne sont ainsi pas isolés mais intégrés à des phrases, plus faciles à retenir, très simples au départ – « *Felis vorat Murem* The Cat devours the Mouse » ou « *Puer sedet in sellâ* The boy sits upon the stool » – tirées d'exemples bibliques (« *Creavit Deus hominem ad imaginem suam* ») ou d'auteurs latins, par la suite... C'est ce que James Knowlson appelle la « *customary grammar* », apprise de façon inductive à partir d'exercices pratiques et dont on trouve d'autres exemples d'application chez Roger Ascham (*The Scholemaster*, 1570) ou Joseph Webbe (*An Appeal to the Truth*, 1622)²⁵⁵...

Lubinus privilégie, ensuite, le recours aux images : « Car un garçon apprendra en une heure jusqu'à vingt ou plus de ces phrases qu'on montre sur une image, qui répétées encore et toujours dans les jours suivants, seront vraiment acquises dans la durée ». Les images, imprimant mieux la mémoire par une association entre vue et ouïe, permettent d'apprendre de façon concomitante et la chose elle-même et le mot qui la désigne, et ce en passant par des objets du quotidien pour commencer. Ce renouvellement des méthodes facilitant l'acquisition d'un latin commode et utilisable va au-delà de la simple question linguistique, du fait du « capital symbolique » associé au latin, comme le résume Eilhardus Lubinus qui en appelle à la concrétisation rapide de ce projet :

« Parce que l'apprentissage des connaissances et des langues est en voie d'extinction et de disparition, et [qu'il est nécessaire] qu'on sauve de la mort et de l'enfer, non seulement le latin mais aussi le grec et l'hébreu, et d'autres langues voisines, non seulement profitables et nécessaires pour les empires, les royaumes, les principautés et les républiques [*common-wealths*], mais aussi pour l'Eglise de Dieu malade et moribonde. Maintenant aussi petite qu'une telle chose soit, [il s'agit] de la considérer comme une

²⁵³ HARTLIB (Samuel), *op. cit.*, p. 5-6 : « Onely these Three Tongues, Latine, Greek, and Hebrew, in which the holy Scripture, and Humane Learning, Faculties, Arts and Sciences are either extant in writing, or are taught and learned by Interpreters, are learned in so long a space of lifes time »

²⁵⁴ *Ibidem*, p. 11 : « Right as if one... that's unskill'd in *Mathematicks*, why in a triangle three Angles are equall to two right ones, before he know that it is so. For neither is it possible for these boyes hitherto to know any word of the Latine Tongue, Noun, or Verb, unlesse they know before, or together, what Figure, Case, Mood, Tense, Person, &c. every one of them is ; to learn any Phrase, any Sentence, unlesse before of together they be able to give an account, by what Rule of the *Syntax* they may speak so after this, and not after another manner. All which things are contrived and appointed to this intent, that a boy first learn the terms of Art, before he learn the names of Things... ».

²⁵⁵ Voir KNOWLSON (James), *op. cit.*, p. 30-31.

affaire rentable, et de l'installer dans des principautés, royaumes, monastère [*Coenobium*], collège ou tout endroit qui convienne. »²⁵⁶

Or parmi les facilitateurs de la transmission latine, s'il ne citait pas un de ses textes en particulier, Samuel Hartlib mentionnait aussi, dans son introduction, son « honorable ami » Jan Amos Comenius, grand réformateur scolaire, qui nous intéresse d'autant plus qu'il est lui-même le créateur d'une langue universelle²⁵⁷. Pour l'instant, limitons-nous à l'ouvrage le plus important dans lequel le pédagogue tchèque propose une rénovation de la méthode d'apprentissage du latin, le *Janua linguarum reserata* de 1631 (étendu en 1649 avec la *Linguarum Methodus Novissima*). En effet, à défaut de la création d'une nouvelle langue plus efficace, sur laquelle il se penche par la suite, le latin lui apparaît comme un palliatif valable, du fait de l'accès qu'il offre au savoir de l'Antiquité et aux grands auteurs et aussi du fait de sa très large accessibilité :

« Le but de cet examen didactique est de rendre plus claire, c'est-à-dire plus aisée, plus prompte et plus fructueuse qu'elle ne l'avait été jusqu'à présent, l'étude de la langue latine, laquelle, après avoir cessé d'être à l'usage d'une seule nation, est devenue celle de l'Europe entière : renfermée dans les écoles, elle est devenue le lien des savans et le moyen de communiquer la science. »²⁵⁸

²⁵⁶ HARTLIB (Samuel), *op. cit.*, p. 41 ; nous traduisons : « for the studies of Learning & the Tongues being a dying, and almost extinct, and raise and revoke from death and Hell not the Latine onely, but also the Greek and Hebrew, and other bordering Tongues, not onely so profitable and necessary for Empires, Kingdoms, Principalities and Common-wealths, but also for the sick and already dying Church of God. Now how small a thing were it, considering this so profitable a businesse, to set up in a Principalities or Kingdome a *Coenobium*, Colledge, or Place suitable hereunto. ». Pour la citation qui précédait, *ibidem*, p. 30 ; nous avons traduit : « For a boy will learn in an hour even twenty or more such Sentences so shewn in a Picture, which being once and again repeated in the dayes following will most firmly and constantly stick by him. ». Un des exemples donnés par l'auteur est le suivant : « As for example, the letter L... is represented by that Instrument wherewith we measure linnen, and cloth, and other things. And that Instrument, seeing it is called in our Countrey-Idiome or proper speech an Ell, and is sufficiently know to boyes, a man may easily bring it for to get the knowledge of the forme of the Letter L at once shewing, or the first sight, and to expresse the naming thereof. »

²⁵⁷ Nous reviendrons sur la langue et son auteur (Cf. chapitre 4. 4.2., p. 380 et *sq.*). La mention du nom de Comenius par Hartlib se trouve dans *ibidem*, « épître dédicatoire » (non pag.).

²⁵⁸ Nous utilisons la traduction française suivante : COMENIUS (Jan Amos), *La Porte des langues ouverte. Ou Méthode abrégée, contenue en mille périodes, dans cent chapitres, pour apprendre la langue latine, la langue française et toute autre langue, et en même temps tous les fondemens des sciences et des arts. Edition augmentée de mille mots environ, avec une nouvelle traduction française, et un vocabulaire très-complet des mots latins*, Paris, Jean-François Bastien, 1815, p. xxxvi, nous soulignons.

L'un des buts revendiqués de sa « pépinière »²⁵⁹ – de son « délicieux verger de l'universalité des choses et de la pure latinité, et (...) trésor réuni de la plus précieuse érudition scolastique. » (p. xxxiii) –, qui se présente sous la forme d'un recueil de phrases latines classées par thèmes (« III. Des éléments », « XVII. Des bêtes féroces », « LXXV. Des mesures et des poids »...), est de renouveler la pédagogie de l'apprentissage linguistique. Il s'agit d'éviter le préalable de la mémorisation de règles de grammaire ardues et sans substance, pour plonger directement dans la pratique, à travers des phrases d'exemples ainsi rassemblées : « 189. *In amoenis nemoribus aute secùs sylvarum saltus pastae ferae, ad sua lustra, spelaea, et latebras se recipiunt, et referunt, ea repetunt.* » c'est-à-dire « Lorsque les bêtes féroces se sont repues dans les bois agréables ou près des clairières des forêts, elles se retirent et regagnent leurs antres, leurs cavernes ou leurs repaires. » (chapitre XVII)...

Mais, même s'il s'agit avant tout d'améliorer les méthode d'enseignement, on se rapproche déjà de la volonté explicite de faire du latin une langue universelle à proprement parler, à travers le désir de (r)établir la connexion entre le mot et la chose :

« En effet, *puisque les mots sont les signes des choses*, si on ne connaît pas celles-ci, que signifieront-ils ? Qu'un enfant sache répéter un million de mots, s'il ne sait pas les appliquer aux choses, quel usage fera-t-il de cet appareil ? Celui qui espère, avec des mots seuls, séparés, pouvoir former un discours, espérera aussi, de même, pouvoir réunir du sable en faisceau, ou construire un mur avec des moëlons, sans mortier.(...)

Il faut donc faire en sorte que l'étude des langues, sur-tout celle de la langue latine, tende à l'utilité, et qu'elle ne tourne pas en un vain bavardage, mais en une sage éloquence ; ce que nous n'obtiendrons assurément, *qu'en liant continuellement les paroles aux choses* ; en sorte que, par un même travail, l'esprit et la langue apprennent toujours. Des paroles inutiles, sont des coquilles sans amande, un fourreau sans épée, de l'ombre sans corps, un corps sans âme. »²⁶⁰

²⁵⁹ L'expression se trouve à la p. xxxi. Comenius écrit qu'il s'est en fait inspiré du travail, intitulé aussi la *Porte des langues* et déjà sous la forme d'un abrégé de la langue latine, d'un jésuite de Salamanque issu du collège irlandais. Un ouvrage dont serait parue aussi une édition augmentée en anglais en 1615, puis en français en 1617 par J. Barbier, et, enfin, dans une version en quatre langues, en allemand par Isaac Habrecht. Comenius serait ainsi parti de cette base pour y apporter ses améliorations (cf. p. xiii et sq.).

²⁶⁰ COMENIUS (Jan Amos), *op. cit.*, p. vii puis p. xxxviii-xxxix ; nous soulignons. Plus loin, il écrit : « Si vous demandez ce que c'est que d'être instruit, sachez que c'est de connaître la différence des choses, et de pouvoir les désigner ou les nommer chacune par leur nom » (p. 45). La citation suivante p. 49. Sur l'existence d'un projet de traduction en anglais de l'ouvrage de Comenius, nous renvoyons à : CRAM (David) et MAAT (Jaap), « Comenius,

Sa « porte des langues » est un accès au latin mais aussi au monde : « Cependant (ce que je dis sans vanité) je vous y donnerai à connaître, en abrégé, le monde entier et toute la langue latine, par l'usage d'une infinité de choses. »

D'autres auteurs prennent le problème encore plus à bras le corps pour ne plus s'intéresser seulement à l'apprentissage de la langue latine mais au moyen d'en faire, pour l'un, la clé de toutes les autres langues, pour l'autre, une langue universelle en elle-même au prix de quelques améliorations...

Le premier de ces auteurs est le Père Pierre Besnier, inventeur de *La Reunion des langues, ou l'art de les apprendre toutes par une seule*²⁶¹.

« Un homme d'esprit qui a un talent extraordinaire pour toutes les langues et pour toutes les sciences, [le père Besnier], passant à Malthe dans son voyage de Constantinople, donna ces paroles Italiennes [tirées du Tasse] au Grand Maître Cotonère pour mettre sur les Bannières de la Religion « *L'alte non temo e l'humili non sdegno* » (je ne crains point les plus hautes et je ne dédaigne pas les plus basses) »²⁶²

Voici donc, le portrait du jésuite fait par un de ses coreligionnaires, le Père Dominique Bouhours (1628-1702), éminent grammairien, « puriste » continuateur de Vaugelas, enseignant au collège de Clermont à Paris et accessoirement précepteur du fils du Grand Colbert, Colbert de Seignelay. Linguiste de renom, apprécié de Boileau, La Bruyère, La Fontaine ou Racine, et auteur, entre autres, de *Doutes sur la langue française proposés à Messieurs de l'Académie française par un gentilhomme de Province*, publié la même année (1674) et par le même éditeur que celui de l'ouvrage de Besnier, Bouhours n'est toutefois pas le seul homme de lettres de premier plan que semble fréquenter l'auteur de *La Reunion des langues*. En effet, une des figures centrales du champ littéraire français du XVIIe siècle, Gilles Ménage (1612-1692), chargé du « rôle des gens de lettres » par

Dalgarno and the English Translations of the *Janua Linguarum* », *Studia Comeniana et Historica*, vol. 55-56, n° 26, 1996, p. 148-160.

²⁶¹ BESNIER (Pierre), *La Reunion des langues, ou l'art de les apprendre toutes par une seule*, édité et commenté par Vincenzo Lo Cascio, Dordrecht, Foris Publications, 1984 [à partir de l'édition : Paris, chez Sébastien Mabre-Cramoisy, 1674]. Un gros problème de traduction vraisemblablement (depuis l'italien) rend le commentaire de Vincenzo Lo Cascio, par moment, totalement « charabiesque » ; heureusement le texte de Besnier lui-même est un fac-similé... Il est à noter ici que Carlos Sommervogel (cf. note infra) évoque, lui, une édition du traité de Besnier – non retrouvée – publiée à Liège, in 12°, chez Nicolas le Baragouin en 1672. Enfin, remarquons aussi que, dès 1675, l'ouvrage est traduit en anglais par Henry Roose.

²⁶² BOUHOURS (P. Dominique), *Pensées ingénieuses des anciens et des modernes*, Paris, S. Mabre-Cramoisy, 1689 ; cité par Vincenzo Lo Cascio, dans BESNIER (Pierre), *op. cit.*, p. 63.

Mazarin puis Colbert, en compagnie de Jean Chapelain notamment, fréquente aussi notre jésuite. Une des éditions – posthume – de son *Dictionnaire étymologique ou origines de la langue françoise*, sorte de premier grand dictionnaire étymologique du français, comprend aussi un *Discours sur la Science des Etymologies* de Pierre Besnier²⁶³.

« Une troupe s'embarquerait à Marseille, ses membres se rendraient à Constantinople où ils prendraient le père Besnier, bon mathématicien et sachant plusieurs langues orientales, de là ils iraient à Alep... et se mettraient en route pour la Chine... »²⁶⁴

C'est maintenant un astronome et mathématicien qui s'exprime – le célèbre Jean-Dominique Cassini –, nous offrant un second bref portrait du jésuite. Il le mentionne à l'occasion de l'évocation d'une mission religieuse et scientifique pour la Chine qu'il est chargé par le roi d'organiser. Dirigée par le père Avril, professeur de mathématiques au Collège royal, son départ est à l'origine prévu pour janvier 1685 depuis Marseille²⁶⁵. Le Père Besnier a-t-il finalement véritablement fait partie de l'expédition ? Rien ne l'indique en tout cas. Que savons-nous donc de lui de façon plus assurée²⁶⁶ ? Qu'il est né à Tours en 1648 et mort à Constantinople (qu'il a pour le coup sans faute atteint) le 7 septembre 1705. En effet, après avoir fait son noviciat à Paris le 12 janvier 1663, il part en 1688 pour le Levant (selon Sommervogel, mais peut-être y est-il déjà auparavant...), passant notamment par Malte. Il s'agit d'un membre de la République des Lettres, comme l'indiquaient ses fréquentations et/ou connaissances sus-citées, qui a collaboré, par exemple, à une traduction du *Nouveau Testament*, suivant la *Vulgate*, avec les pères Dominique Bouhours et Michel Letellier²⁶⁷. Il est aussi l'auteur d'un traité d'étymologie, déjà mentionné²⁶⁸.

²⁶³ MENAGE (Gilles), *Dictionnaire étymologique ou origines de la langue françoise*, par Mr Ménage. Nouvelle édition revue et augmentée par l'Auteur. Avec Les Origines françoises de Mr de Caseneuve : un Discours sur la Science des Etymologies, par le P. Besnier, de la Compagnie de Jésus : & une liste des noms de saints qui paroissent éloignent de leur origine, & qui s'expriment diversement selon la diversité des Lieux, par Mr l'Abbé Chastelain, Chanoine de l'Eglise de Paris, Paris, Chez Jean Anisson, 1694. La première édition de l'ouvrage de Ménage date de 1650.

²⁶⁴ Mémoire manuscrit de Cassini, BN n° 17420, f. 246 (nous soulignons) ; cité par DAINVILLE (François de), *Les Jésuites et l'éducation dans la société française. Tome 2 : La Géographie des humanistes*, Paris, Beauchesne et ses fils, 1940, p. 452 (lui-même cité par Vincenzo Lo Cascio, *Ibidem*).

²⁶⁵ La mission gagne la Perse, la Caspienne, la Pologne puis Moscou et la Sibérie mais n'atteint finalement jamais la Chine.

²⁶⁶ Cf. SOMMERVOGEL (Carlos), *Bibliothèque de la Compagnie de Jésus*, Mansfield Centre, Martino Fine Books, 1998 ; t. 1, p. 1410.

²⁶⁷ Elle est publiée à Paris en 1697 et 1703 (2 vols, in-12°).

²⁶⁸ Cf. note supra. Son *Discours sur la Science des Etymologies* est aussi publié de façon « indépendante » à Paris, Chez Aisson, en 1694.

Apparemment diplomate, il a en tout cas beaucoup voyagé et est resté célèbre pour sa mémoire extraordinaire et sa connaissance des langues. C'est donc à la fois le spécialiste des langues, ami de Ménage et Bouhours, et le mathématicien que l'on retrouve dans sa *Réunion des langues*.

En effet, il se propose d'y établir une méthode pour l'apprentissage de toutes les langues sur la base d'une seule à partir d'un modèle d'inspiration rationaliste. Le raisonnement et l'analyse doivent permettre de connaître les langues et non le recours à la mémoire :

« **Dessein de l'ouvrage**

La plupart des hommes estant prévenus, comme ils sont, de deux faux préjugés sur la nature des Langues ; l'un, qu'elles n'ont pas toutes du rapport, ni de la liaison entre elles ; l'autre, qu'elles dépendent uniquement de l'inconstance du hazard, & des bizarreries de l'usage : il ne faut pas trop s'étonner, si l'on a prétendu réussir dans l'étude des Langues par un pur effort de mémoire, sans que ni la vivacité de l'imagination, ni la force du raisonnement y eussent aucune part.

Comme je ne suis pas bien persuadé de la justesse de cette méthode, je fais rouler tout le dessein de mon Ouvrage sur ces deux Propositions, qui la combattent directement.

I. Les Langues ont en effet de la LIAISON ; on peut donc les apprendre, en les COMPARANT.

II. Les Langues sont véritablement fondées sur la RAISON ; il faut donc RAISONNER, en les comparant. »²⁶⁹

Ce principe de base établi, reste à l'auteur à déterminer la langue de référence, celle qui permettra de réunir toutes les autres, dessein de la plus haute importance puisqu'il est clairement considéré par le jésuite comme un moyen de contrer la malédiction de Babel²⁷⁰. Plusieurs solutions sont tour à tour envisagées.

« La vénération que j'ai toujours (sic) eüe pour l'antiquité pensa m'engager d'abord à prendre la résolution de les réduire toutes à l'**Hébraïque**, comme étant, au moins de notre connoissance, la première, la plus noble, & la plus naturelle Langue du monde, de laquelle toutes les autres tirent en effet leur origine. Mais je ne fus pas longtemps sans faire réflexion, que c'eût esté renverser directement les premiers principes de

²⁶⁹ BESNIER (Pierre), *op. cit.*, p. 2-4.

²⁷⁰ Cf. *Ibidem*, p. 1-2 : « C'est la pensée qui m'a insensiblement engagé dans le dessein de travailler sérieusement à la REUNION DES LANGUES, qui depuis la confusion de Babel, a toujours esté regardée des Doctes comme une affaire chimerique ; faute d'une personne assez entreprenante, pour s'y embarquer, & assez heureuse, pour y réussir. »

ma Methode, que d'enseigner des Langues inconnuës, pour celle qui nous est la moins connuës de toutes. »

Première option envisagée, l'hébreu. Elle est réaffirmée ici comme la protolangue, rendant son choix pertinent car si toutes les langues en procèdent autant se servir d'elle pour les rassembler à nouveau ; mais elle est aussitôt disqualifiée du fait de sa difficulté et de la méconnaissance assez généralisée de cette langue que nous mentionnions plus haut. Vient, ensuite, le choix d'un vernaculaire, en l'occurrence celui de l'auteur, le français. Si le contexte déjà assez favorable à sa diffusion en Europe n'est pas évoqué précisément, celui de la lutte que se livrent les vernaculaires revendiquant chacun la primauté sur les autres est lui pris en compte par Besnier, qui, du coup, met de côté immédiatement cette option. Le français, qui aurait pu froisser la susceptibilité du « reste de l'Europe », est lui aussi disqualifié²⁷¹. Le consensus semble finalement se faire de façon naturelle sur le latin, et ce pour plusieurs raisons selon le jésuite²⁷². D'abord, parce qu'elle est une langue très répandue :

« La plupart des autres Langues sont resserrées dans les bornes d'un País, ou d'un Royaume particulier : la Latine n'a pas ce desavantage ; c'est, à proprement parler, la Langue de l'Europe... elle est par tout universellement connuë des Savans & des Gens de qualité, qui sont pour l'ordinaire les seules personnes, qui ayent besoin du secours des Langues étrangères »²⁷³

Mais surtout, elle regroupe les trois qualités requises par Aristote, décrit comme « l'esprit le plus exact », pour faire une « règle ou une mesure parfaite », c'est-à-dire « l'universalité, la certitude, & la proportion ». Ces qualités découlent du fait qu'elle est non seulement « la langue de l'Europe » mais aussi une synthèse entre les langues orientales et occidentales, car née des unes et ayant donné naissance aux autres, ce qui en fait une langue proportionnée et riche²⁷⁴. Elle est déjà, en somme, une réunion de langues en elle-même. De plus, elle apparaît comme immuable, présentant en cela les avantages d'une « langue

²⁷¹ *Ibidem*, p. 7-8 : « L'inclination, que je dois raisonnablement avoir pour ma patrie, me persuadoit presque de m'attacher uniquement au *François*, & d'en faire le premier fondement de cette réduction universelle. Mais après tout, le reste de l'Europe, que je ne dois pas tout-à-fait mépriser, n'eût pas beaucoup plus approuvé ce dessein, que nous approuverions en France celuy d'un Allemand, qui réduiroit toutes les Langues à la sienne »

²⁷² *Ibidem*, p. 8 : « L'unique parti qui me restoit à prendre, étoit de me retrancher dans la Langue *Latine*, dans laquelle je rencontrois heureusement toutes les conditions necessaires, pour travailler facilement à ce nouvel accord. »

²⁷³ *Ibidem*, p. 9.

²⁷⁴ *Ibidem*, p. 11 : « En un mot, pour accorder tous les differends qui pourroient naistre sur la Primauté des Langues, je considère la Latine sous trois divers regards ; comme la fille des Langues du Levant, comme la mere de celles d'Occident, & comme la sœur des Langues du Septentrion. ».

morte », tout en étant pourtant encore une langue vivante, pratiquée quotidiennement, au moins à l'intérieur de la République des Lettres²⁷⁵.

Les principes qui guident Besnier sont donc d'ordre historique, il ne choisit pas une langue parfaite, inventée, ou sa langue maternelle, comme base de sa « réunion ». S'il y a bien, selon lui, une proto-langue, il identifie malgré tout sept langues matrices dont sont issus les 24 idiomes qu'il va chercher à réunir, guidé dans son choix par les trois principaux critères qui font, selon lui, l'importance d'un idiome : l'Etat, la Religion et les Sciences²⁷⁶. Ces sept matrices sont la Romaine (dont sont nés l'Italien, l'Espagnol, le Français et le Portugais), la Grecque (à l'origine du Grec littéral, du Grec vulgaire et du Cophte ou Egyptien), la Teutonnes (Allemand, Flamand ou Hollandais, Anglais, Danois), l'Esclavonne (Esclavon, Polonais, Moscovite), l'Hébraïque (Hébreu, Langue des Rabbins & Talmudistes, Chaldaïque, Syriaque, Ethiopien, Samaritain, Arabe), la Scythique (Turc et petit Tartare) et la Persane (qui a cours dans « l'Empire du Sophy » et à la cour du Grand Mogol)²⁷⁷. Le principe est alors d'essayer de suivre le processus inverse du chemin historique identifié par l'auteur :

« pour les réduire en suite plus aisément à leur principe, je tâche de tenir à-peu-près la mesme route, qu'elles ont tenuë pour s'en éloigner, autant que me le peut apprendre l'Histoire de l'antiquité, sur laquelle je fonde principalement les preuves les plus invincibles de la verité de cét art... »²⁷⁸

Il s'agit donc de reconstituer les voies de la « corruption des langues », changements et dégradations phonétiques ou sémantiques (ainsi évoque-t-il le passage de *cadere* en latin à *déchoir* en français par exemple), pour les refaire en sens inverse en quelque sorte.

²⁷⁵ *Ibidem*, p. 9-10 : « Elle n'a pas non plus une autre imperfection des Langues vulgaires, qui estant de leur naturels sujettes au changement, ne peuvent pas consequemment nous servir d'une regle certaine & déterminée pour tous les siècles. Si elle est encore vivante par l'étenduë de son usage, elle a les avantages des Langues mortes, étant fixe & arrestée par un usage constant & déterminé ; & si son universalité la rend utile par tout, son immutabilité fait qu'elle pourra toûjours servir. Pour ce qui est de la Proportion, la Langue Latine tient en quelques façon le milieu entre les Langues anciennes, & les modernes : elle (p. 10) n'est ni si pure que les premières, ni si corrompuë que les secondes ».

²⁷⁶ *Ibidem*, p. 13 : « J'ay fait en cela, à peu-près, si je l'ose dire, comme un Prince, qui ayant formé le dessein de réunir toutes les Nations du monde, sous la mesme Monarchie, commenceroit ses Conquestes, par les Nations les plus fameuses & les plus fières, dans la pensée que le reste ne seroit pas en suite capable de luy tenir teste. Comme je ne suis pas d'humeur à rien faire sans raison, ni à me donner de la peine par caprice, pour satisfaire purement ma curiosité : la Religion, l'Etat, & les Sciences, sont les trois grandes Regles qui m'ont servi à juger quelles Langues sont en effet les plus importantes & les plus nobles. »

²⁷⁷ Cf. *Ibidem*, p. 15-17.

²⁷⁸ *Ibidem*, p. 19.

Il n'en reste pas moins que, malgré toutes ses précautions « oratoires », la *Réunion* de Besnier est resté à l'état de projet où la méthode précise n'est jamais évoquée de façon autre que théorique.

Ce n'est pas le cas dans l'autre projet qui nous intéresse ici, beaucoup plus détaillé, celui de Philippe Labbé, également jésuite : la *Grammaire de la langue universelle des missions et du commerce*.

Les arguments qu'il avance pour justifier le choix du latin comme modèle de sa langue universelle rappellent ceux de Besnier :

« J'ay emprunté les Racines originales des Noms & des Verbes *presque toutes de la langue Latine*, & ce avec estude & affectation, *parce quelle est connuë des Europeens* (...) . J'ay adiousté *qu'elle estoit tres-simple & tres-courte*, dautant qu'elle a peu de Regles, garde partout une uniformité & analogie merveilleuse, n'est point troublée par de fascheuses exceptions comme toutes les autres, & n'est presque composee que de mots d'une ou deux syllabes. »²⁷⁹

Elle est la *lingua franca* européenne, en plus d'être, selon Labbé, une langue régulière et donc facile à apprendre, puisqu'il revendique le fait que sa méthode, sur ces bases-ci, serait apprise en moins de « sept à huit jours ». Mais ses arguments ne s'arrêtent pas là...

Né en 1607 à Bourges, Philippe Labbé entre dans la Compagnie de Jésus en 1623 et y enseigne les humanités puis la théologie à Caen, Bourges et Paris²⁸⁰. Libéré des contraintes liées à l'enseignement dès 1659, il se consacre à des travaux d'érudition, publiant au total 82 ouvrages sur les sujets les plus divers ; citons notamment ses *Sacrosancta concilia*, collection de tous les conciles locaux, ses chronologies (*Abbrégé chronologique de l'histoire sacrée et profane de tous les âges et de tous les siècles... depuis Adam jusques à Louis XIV...*) et autres manuels (dont *La Géographie royale*, rééditée à de nombreuses reprises) ou encore ses répertoires bibliographiques, tels que la *Bibliotheca*

²⁷⁹ LABBE (Philippe, Père), *Grammatica linguae universalis missionum et commerciorum, simplicissimae, brevissimae, facillimae, ut ejus ope ac beneficio multa dicantur et audiantur paucis, multa scribantur et legantur paucis...*, Ni Pari, fa J. Roger, 1663 (dont une version française, dont est tirée ici la citation, figure dans le même ouvrage sous le titre : *Grammaire de la langue universelle des Missions et du Commerce tres simple, tres courte et tres facile à apprendre à toutes sortes de personnes...*, Paris, s.d.), p. 2 (nous soulignons).

²⁸⁰ Cf. BALTEAU (Jules, dir.) *et alii*, *Dictionnaire de biographie française*, Paris, Letouzey et Ainé, 1932-2011 ; *sub voce*.

*bibliothecarum*²⁸¹. Il est aussi, bon soldat de son Ordre, un vigoureux polémiste contre les jansénistes, au moment où la querelle prend toute son ampleur sous le règne de Louis XIV²⁸². Et elle revêt chez lui un aspect tout à fait lié aux langues, et particulièrement au latin. En effet, le père Labbé s'est intéressé aussi bien à ce dernier, en travaillant sur la célèbre grammaire du XVI^e siècle de Jean Despautère déjà évoquée, qu'au grec²⁸³. Et c'est justement au sujet du grec qu'enfle la polémique avec Port-Royal, cristallisée par le jésuite dans un petit ouvrage de son cru : *Les Étymologies de plusieurs mots françois, contre les abus de la secte des hellénistes du Port-Royal*²⁸⁴. Il le dédicace à « Messieurs de l'Académie » :

« Ce n'est pas une chose nouvelle en ce Royaume, de s'adresser à vostre illustre Assemblée dans les difficultez, qui se presentent sur les Origines & l'usage des mots de nostre Langue (...)

Que si vous avez bien eu la bonté de recevoir favorablement ceux, qui vous ont consultez pour une seule parole, quelquesfois mesme fort éloignée de l'usage commun ; j'ay creu que vous ne trouveriez pas mauvais, que ie m'adressasse à vous, pour vous faire iuges d'un procez, que i'ay entrepris contre des personnes, qui iusques à cette heure ont esté estimées pleines d'esprit, & fort intelligentes en nostre Langue. »²⁸⁵

²⁸¹ LABBE (Philippe, S.J.), *Sacrosancta concilia, ad regiam editionem exacta, quae nunc quarta parte prodit auctior, studio Philip. Labbei et Gabr. Cossartii,...*, 18 vols, Lutetiae Parisiorum, impensis Societatis typographicae, 1671-1672 ; *Abbrégé chronologique de l'histoire sacrée et profane de tous les âges et de tous les siècles... depuis Adam jusques à Louis XIV... par le P. Philippe Labbe,...*, 4 vols, Paris, Société des libraires du palais, 1666 ; *La Géographie royale, présentée au... roy... Louis XIV, par le P. Philippe Labbe, qui a traduit en nostre langue, enrichi et augmenté en beaucoup d'endroits l'Introduction à la géographie ancienne et moderne de Philippe Cluvier... Avec le Tableau de la France*, Paris, M. Hénauld, 1646 ; *Bibliotheca bibliothecarum curis secundis auctior. Accedit bibliotheca nummaria in duas partes tributa : I. de antiquis numismatibus ; II. de monetis, ponderibus et mensuris... Cura et studio R. P. Philippi Labbe,...*, Parisiis, apud L. Billaine, 1664.

²⁸² Voir, par exemple, sa *Bibliotheca anti-janseniana, sive Catalogus piorum eruditorumque scriptorum, qui Corn. Jansenii, episc. Iprensis, et Jansenianorum haereses, errores ineptiasque oppugnarunt, cum praeludiis historiae et cribratione farraginis jansenisticae...*, Parisiis, ex off. cramosiana, 1654.

²⁸³ DESPAUTERE (Jean), *Joannis Despauterii prosodia, de quantitate syllabarum... Postrema editio, denuo recognita... cura et studio R. P. Philippi Labbe,...*, Toulouse, apud P. Robert, (S. d.) ; et sur le grec, par exemple : LABBE (Philippe), *Linguae graecae prosodia, dialecti, epitheta, cum Thesauro prosodico graeco-latino, auctore P. Philippo Labbe,...*, Parisiis, apud S. et G. Cramoisy, 1653-1654.

²⁸⁴ LABBE (Philippe), *Les Étymologies de plusieurs mots françois, contre les abus de la secte des hellénistes du Port-Royal, sixiesme partie des Racines de la langue grecque...*, Paris, G. et S. Bénard, 1661. Voir notamment ce qu'en dit WILDING (Nick), *Writing the Book of Nature : Natural Philosophy and Communication in Early Modern Europe*, PhD, Florence, Institut universitaire européen, 2000, p. 272-274 dont nous reprenons certaines conclusions.

²⁸⁵ LABBE (Philippe), *op. cit.*, p. a iij-a iiij.

L'affaire prend un tour politique avec cette adresse à l'instance de légitimation de la langue, que représente l'Académie française depuis sa création en 1635. Une institution monarchique au service d'un roi dont le jésuite prend aussi clairement le parti, puisqu'il ne fait aucun doute, en 1661, qu'il est farouchement opposé aux jansénistes, au moment où la « querelle du fait et du droit » bat son plein, suite aux condamnations par le pape Innocent X, en 1653, des cinq propositions issues de l'*Augustinus* et relatives au caractère contraignant et décisif de la grâce efficace. La querelle ne se calme, pour un temps, qu'avec la « paix clémentine » d'octobre 1668. Quel est donc l'aspect linguistique de la querelle mis en évidence par le jésuite ?

« C'est une affaires, Messieurs, de la dernière importance, & qui merite uniquement vos soins vostre application toute entiere. Il ne s'agit pas icy de l'estat & qualité de cinquante, de cent, de mille ou de dix mille mots ; mais du *renversement general & de la ruine presque totale du langage, que nous avons receu de main en main de nos Ancestres depuis douze ou treize siecles*. Vous sçavez qu'il passe pour tres-constant entre les personnes sages, que *ce langage, duquel nous nous servons, a esté formé premierement, partie sur la langue Latine, qui estoit commune anciennement dans toutes ces contrées*, après qu'elle eust succédé à l'ancienne Gauloise ; partie sur l'Allemande, ou Thioise, naturelle à nos premiers François, glorieux conquerans des Gaules. *Et nous endurerons qu'il se trouve encor maintenant des gens si temeraires, ou si peu instructs dans nos Antiquitez, que de vouloir ravir aux Romains et aux peuples de la Germanie la qualité de Peres & d'Autheurs de nos paroles vulgaires ?* Ils se donnent beaucoup de peine de passer la mer pour aller chercher des Etymologies iusque dans les Provinces les plus éloignées de la Grece, & ne voyent pas, qu'ils se mettent en evident danger de faire un triste naufrage en un si long & si penible voyage (...)

On peut dire avec verité que ce sont de tres mauvais menagers, qui font de grands frais, pour faire venir de loin ce, qu'ils ont en abondance dans leurs propres maisons ; & aiment mieux puiser dans des marais éloignez une eau puante & bourbeuse, que d'étancher leur soif dans les claires fontaines de leur voisinage. »²⁸⁶

Labbé dénonce ainsi notamment la rupture avec le latin, entraînée par les travaux des « étymologistes » de Port-Royal (dont il fait remonter les réflexions à celles, entre autres, d'Henri Estienne au XVI^e siècle), et à travers elle, c'est évidemment la rupture avec Rome et donc avec le Pape qui est mise en cause par un membre de l'Ordre au « 4^e vœu » :

« I. Que le nom d'Hellenistes leur convient fort bien, à cause de l'affectation & du zele indiscret, qu'ils témoignent en faveur de la Langue Grecque au preiudice de la

²⁸⁶ *Ibidem*, p. aiiij(v)-avj (nous soulignons).

Latine, qu'il semble vouloir supprimer partout, & empescher le commerce que nos François ont eu avec Rome depuis pres de 1200 ans. »²⁸⁷

Le reste de l'ouvrage – manifeste à la fois politique et personnel²⁸⁸ – consiste en un dictionnaire qui rattache les mots français à leurs étymologies latines, dont il ne nie pas, par contre, que certaines remontent à la Grèce mais en ayant transité toujours par Rome.

Son projet de langue universelle s'inscrit alors en quelque sorte dans le prolongement de cette « défense et illustration de la langue latine ». En effet, ce que propose l'auteur de la *Grammaire de la langue universelle* n'est autre qu'une sorte de proto-esperanto, une langue *a posteriori* avant l'heure, mélange de langues européennes, s'appuyant avant tout sur un latin simplifié, mâtiné de français, avec une grammaire réduite.

Ainsi, le pluriel des noms, pronoms ou verbes est marqué par l'adjonction d'un [s] : si « père » se dit *pat*, il devient *pats* au pluriel. Le féminin, lui, passe par l'ajout de [en] : la mère est *paten*, c'est-à-dire père+féminin et la « lyonne », *leonen*...

En ce qui concerne les conjugaisons, voici ce qu'il écrit au chapitre 3 qui leur est consacré :

« Il n'y a qu'une Conjugaison : deux Nombres, le pluriel distingué du singulier par un *S* : & deux Voix : la Passive se formant de l'Active avec un *R*, adioustè.

Du Present nous formons les autres quatre Temps, mettant devant la Finale une consone, *B*, à l'Imparfait : *T*, au Parfait : *R*, au Plusque parfait : *S*, au futur.

L'Indicatif est la source des autres Modes et des Participes ; en changeant la Finale *O*, en une autre : *V*, à l'Impératif : *I*, au Subjonctif, (qui est le mesme que l'Optatif) *E*, à l'Infinitif : & *A*, au Participe.

La Voix Active

	Indi.	Imper.	Subiunct.	Infinit.	Particip.
Present	amo	amu	ami	ame	ama
Imparf.	ambo		ambi	ambe	amba

²⁸⁷ *Ibidem*, la citation se trouve dans l'« Advertissement aux Lecteurs » (non paginé).

²⁸⁸ Labbé expose aussi dans son « Advertissement aux Lecteurs » une dimension plus personnelle de la querelle, puisqu'il accuse les jansénistes d'avoir pillé un de ses ouvrages : un traité des *Racines grecques* paru en 1648 (dont nous n'avons pas retrouvé de traces à la BNF) – sorte de réponse, écrit-il, à l'ouvrage de Jules-César de Bernières (*Etymologie des mots François, qui tirent leur origine de la Langue Grecque, en forme de Dictionnaire...*, Paris, 1645) qu'il jugeait fautif déjà – qui s'était vu « emprunté » plusieurs passages par *Le Jardin des Racines Grecques mises en François...* écrit « par quelques Partisans du Jansénisme ». Il date ce traité de 1647, ce qui est problématique étant donnée la date de publication indiquée pour son propre ouvrage : sans doute s'agit-il plutôt de 1657, année de parution de l'ouvrage de Claude Lancelot (1615-1695) ?

Parf.	amto	amti	amte	amta
Plusq.	amro	amri	amre	amra
Futur.	amso	amsi	amse	amsa
(...)				

On coniuge en cette maniere : *A amo*, i'ayme : *E amo*, tu ayme. *I amo*, il ayme : *As amo*, nous aymons : *Es amos*, vous aimez : *Is amos*, ils ayment. *A ambo* ; *i'aymois* & ainsi du reste. »²⁸⁹

Suivent des chapitres consacrés aux prépositions, adverbes, numéraux, ainsi qu'à la syntaxe (« L'ordre naturel est le plus propre pour cette langue universelle » écrit-il²⁹⁰) et à la prononciation. Enfin, l'ouvrage se termine par un « Essay de l'apprentissage de la Langue Universelle » et un « Essay du dictionnaire de la Langue Universelle », où l'on voit que les terminaisons des mots expriment en partie la nature des choses dites :

« *Can*, un chien : *canen*, une chienne : *canu*, un petit chien ; *canuen*, petite chienne : *canou*, grand chien, dogue : *canouen* grande chienne : *canò*, a la façon des chiens : *canoe* chenil &c. ainsi *Cat*, *Leon* & autres animaux »²⁹¹

On a donc là, contrairement à l'exemple précédent de Pierre Besnier, une véritable langue, praticable selon son inventeur, dont la source d'inspiration principale reste le latin. Seulement les raisons revendiquées par Philippe Labbé et présentées comme des évidences (universalité, simplicité...) sont parallèlement remises en cause par d'autres. Même autour du latin, et malgré (ou à cause de) son omniprésence, l'unanimité ne se fait pourtant pas...

En fait, un latin « corrompu », périmé, disqualifié ?

Un certain nombre de critiques sont formulées à son encontre. Dès l'époque des humanistes, et même si ceux-ci se sont battus (comme on l'a vu plus haut) pour retrouver le latin antique, celui des origines, égaré sous les gloses médiévales, cette langue n'en a pas

²⁸⁹ LABBE (Philippe), *Grammaire de la langue universelle des Missions et du Commerce...*, p. 6-7 (et p. 3 pour les exemples qui précèdent). Sur le fonctionnement précis de la langue, voir, entre autres, STRASSER (Gerhart F.), *Lingua Universalis : Kryptologie und Theorie der Universal Sprachen im 16. Und 17. Jahrhundert*, Wiesbaden, O. Harrassowitz, 1988, p. 196-199.

²⁹⁰ *Ibidem*, p. 16 : « c'est a dire que pour l'ordinaire les Prepositions, Conionctions, Adverbes, interiections, Pronoms, & Noms precedent les Verbes & la plupart des substantifs leurs Adiectifs : & en general que les diction qui regissent, marchent les premieres & celles qui sont regies soient mises les dernieres ».

²⁹¹ *Ibidem*, p. 23-24.

moins, selon certains, et pour diverses raisons, perdu de sa superbe : le latin est la langue d'un Empire depuis longtemps déchu ; il s'est affaibli et a égaré, malgré tout perverti par les siècles, son pouvoir d'évocation. C'est la conclusion à laquelle aboutit Louis Le Roy dans *De la Vicissitude des choses en l'univers* au sein du passage consacré à la « vicissitude et variété des langues » :

« Apres muee la République en Monarchie, et les mœurs corrompus, la langue parallelement se changea et corrompit, perdant sa naïveté precedente sous les Empereurs. »²⁹²

L'explication est reprise et prolongée par Claude Duret dans les pages de son *Thrésor* consacrées au latin. Ainsi, au chapitre LXVIII, dans le passage intitulé « De la grandeur de l'Empire Romain & comment & en quel temps il commença à décliner » et au paragraphe explicitement titré « De la decadence de la langue Latine » :

« Ceste langue fut rendue tres-elegante & parfaite par Ciceron, Cesar, Saluste, Vergile cy dessus mentionnez, & par autres eloquents hommes qui fleurirent lors en grand nombre esquels veritablement la purité d'icelle langue Latine est recogneue. Car par apres la Republique Romaine, estant muée en Monarchie, les mœurs corrompus, icelle langue pareillement se changea & corrompit, perdant sa nayfveté & eloquence precedente sous les Empereurs, puis estant l'Empire translaté de Rome à Constantinople, plusieurs nations estrangeres arrivants en Italie, altererent icelle langue tant qu'on laissa à la parler, & est demeurée ez livres seulement, qui n'ont esté leuz n'y entendus plus de huit cents ans...

Doncques l'empire Romain declinant en Occident comme les Goths, Ostrogoths, Lombards & autres peuples Septentrionaux eussent occupé l'Italie, les Visigots & Sarrasins la Provence, le Languedoc, l'Aquitaine, & l'Hespaigne ; les Bourguignons & François la Gaule Belgique et Celtique, les Vandales la Betique & Afrique, par leur conversation la langue Latine fut corrompue. »²⁹³

²⁹² LE ROY (Louis), *De la vicissitude ou Variete des choses en l'univers, et concurrence des armes et des lettres par les premieres et plus illustres nations du monde,...*, Paris, chez Pierre l'Huilier, 1575, livre second ; cité dans DUBOIS (Claude-Gilbert), op. cit., p. 116.

²⁹³ DURET (Claude), *Thresor de l'histoire des langues de cest univers*, p. 802-803. Un passage équivalent figure aussi au chapitre LXVII : « Mais nous devons scavoir et comprendre que la Republique Romaine mueé & changée en Monarchie, & les mœurs d'icelle alterées & corrompues, la susdite Langue Latine, & Romaine se changea & corrompit pareillement, perdant sa force, vigueur & naifveté precedentes soubz les derniers Empereurs. Puis l'Empire Romain ayant esté transferé de Rome à Constantinople plusieurs & diverses Nations estrangeres arrivant en Italie, alterent icelle langue, de tant qu'on la laissa à parler communement, depuis ce temps elle est demeurée seulement ez livres qui nous ont esté commmunicquez, leuz, & interpretez depuis quelques siecles en çà : non feuilletez n'y entendus auparavant pres de huit cents ans : les uns adirez & perdus, les autres rongez & mangez des vers ou de la vieillesse ou pourriture... » (p. 769).

Le latin n'est donc plus la langue qu'il était, conséquence néfaste des mélanges et autres hybridations linguistiques qui l'ont transformé au cours des siècles, sous les coups de boutoir des diverses « invasions barbares »...

Mais, en même temps, il n'est aussi que trop la langue qu'il était, et associé en cela à l'impérialisme romain, comme le soulignait la citation de Lorenzo Valla mentionnée plus haut²⁹⁴. Le « servage langagier » – selon l'expression de Marc Fumaroli – de cette langue de la foi et du savoir qui accapare les ressources intellectuelles n'est plus supporté²⁹⁵. Les critiques contre le latin prennent une dimension de dénonciation de « la foi aveugle dans l'autorité des Anciens », illustrées par Henri Basnage de Beauval, qui, dans son *Histoire des ouvrages des savants* en 1687, invite à se défaire du « joug des Latins », alors que Jean Le Clerc pense, lui, que cet affranchissement contribuerait à faire de la République des Lettres « un pays de raison et de lumière, et non d'autorité et de foi aveugle. » (*Parrhasiana*)²⁹⁶. Le rejet du latin apparaît comme le rejet de la *doxa*. Ainsi, Descartes se justifie d'écrire son *Discours de la méthode* en français de la façon suivante :

« Et si j'écris en français qui est la langue de mon pays, plutôt qu'en latin, qui est celle de mes précepteurs, c'est à cause que j'espère que ceux qui ne se servent que de leur raison naturelle toute pure jugeront mieux de mes opinions que ceux qui ne croient qu'aux livres anciens. Et pour ceux qui jugent le bon sens avec l'étude lesquels seuls je souhaite pour mes juges, ils ne seront point, je m'assure, si partiaux pour le latin, qu'ils refusent d'entendre mes raisons, parce que je les explique en langue vulgaire. »²⁹⁷

Si le choix du français pouvait apparaître, pour partie, comme une stratégie de contournement de la censure – qui échoue puisque l'ouvrage est mis à l'Index dès 1663 – il est avant tout, chez Descartes, une rébellion contre le langage de ses enseignants au collège

²⁹⁴ D'où la « volonté manifeste de décolonisation linguistique », affirmée notamment dans les recherches des origines grecques du français (déjà évoquées et sur lesquelles nous reviendrons) chez Périon, Postel ou Gessner (cf. DUBOIS (Claude-Gilbert), *op. cit.*, p.65). Dans un contexte tout à fait différent, celui du XIXe siècle, autour du Congrès de Vienne, le latin a totalement perdu cette dimension impérialiste – associée alors beaucoup plus au français et au souvenir de son imposition en Europe par les volontés hégémoniques de Louis XIV ou de Napoléon – et est donc envisagé à nouveau comme langue diplomatique du fait de sa neutralité, n'étant plus la langue de personne (ce qui était néanmoins déjà souligné par certains au XVIIe siècle cf. supra) (cf. IJSEWIJN (J.) et SACRE (D.), « The Ultimate Efforts to save Latin as the Means of International Communication », *History of European Ideas*, vol. 16, n° 1-3, 1993, p. 51-66).

²⁹⁵ FUMAROLI (Marc), « Le génie de la langue française », dans NORA (Pierre, dir.), *Les Lieux de mémoire*, III, *Les France*, t. 3, *De l'Archive à l'emblème*, Paris, Gallimard, 1992, p. 915.

²⁹⁶ Citations et références dans BOTS (Hans) et WAQUET (Françoise), *La République des Lettres*, p. 135.

²⁹⁷ DESCARTES (René), *Le Discours de la méthode*, édition établie par Geneviève Rodis-Lewis, Paris, Flammarion, 1992, p. 93.

jésuite de La Flèche, par exemple, et, à travers elle, une volonté manifeste de se dissocier des conventions académiques et de tout le poids du latin justement. A discours nouveau, remettant en cause notamment la *doxa* aristotélicienne, langue nouvelle²⁹⁸.

Une autre série de critiques repose, ensuite, sur le fait que, malgré son omniprésence, et malgré les tentatives de rendre son apprentissage plus concret, le latin est finalement aussi une langue mal comprise.

La prononciation très fluctuante d'un pays à l'autre est une des causes avancées²⁹⁹. Et nous ne donnerons ici comme exemple que la célèbre scène à la cour de l'empereur Maximilien évoquée par Erasme dans le *De recta latini graecique sermonis pronuntiatione* (1528). Son héros Léo est témoin du dialogue suivant :

« Je vais te dire. Il n'y a pas très longtemps, j'étais par hasard présent lorsque l'empereur Maximilien fut salué par quatre orateurs... L'un était Français, natif du Mans [...]. Il prononça un discours qui avait été composé, je crois, par un Italien et qui n'était pas en mauvais latin, mais avec un accent si français que quelques savants italiens qui se trouvaient là crurent qu'il parlait en français et non en latin [...] Quand il eut terminé, non sans difficulté, car au milieu de sa harangue il avait perdu le fil, troublé comme il l'était par les rires des assistants, je suppose, on se mit en quête d'un orateur pour répondre, selon la coutume et en improvisant. On poussa en avant pour cette tâche un docteur de la cour [...] Il commença en cette manière : « *Caesarea Maghestas pene caudet fidere fos, et horationem festram lipenter audifit, etc.* » [au lieu de *Caesarea Majestas bene gaudet videre vos et orationem vestram libenter audivit*, c'est-à-dire Sa Majesté Impériale se réjouit bien de vous voir et a entendu avec plaisir votre discours], avec un tel souffle et un tel accent allemand que personne, s'exprimant en langue vulgaire, n'aurait pu avoir un accent plus allemand. Il fut accueilli par des rires encore plus énormes. Vint ensuite l'orateur du Danemark, quoique celui qui parlait eût l'air d'un Ecossais, rappelant extraordinairement la prononciation de ce peuple. La réplique lui fut donnée par un Zélandais, on aurait juré qu'ils ne parlaient latin ni l'un ni l'autre. »³⁰⁰

²⁹⁸ Voir ce qui est dit à ce sujet, par exemple, dans LIMBRICK (Elaine), « To Write in Latin or in the Vernacular : The Intellectual Dilemma in an Age of Transition. The Case of Descartes », *History of European Ideas*, vol. 16, n°1-3, 1993, p. 75-80.

²⁹⁹ Pour le débat sur la prononciation du latin, voir, par exemple, ce qu'en écrit Françoise Waquet (*op. cit.*, p. 199) prenant les exemples de Charles Perrault ou de Scioppius qui dit que si Cicéron revenait, il ne serait pas plus compris que s'il parlait arabe et ne comprendrait, lui, en retour, rien au latin renaissant...

³⁰⁰ ERASME, *Œuvres choisies*, traduction de Jacques Chomarat, Paris, Le Livre de Poche, 1991, p. 920-921 ; repris, entre autres, par WAQUET (Françoise), *op. cit.*, p. 192.

Il y aurait ainsi non pas un, mais des latins, quasiment imperméables les uns aux autres, et ce, à l'oral aussi bien qu'à l'écrit, avec d'immenses variations, syntaxiques ou lexicales, entre le latin néoclassique des humanistes et le latin scolastique médiéval de l'Eglise³⁰¹...

Au-delà des quiproquos et autres moqueries relayés par Erasme, ces incompréhensions ont aussi des conséquences plus importantes, notamment en ce qui concerne le latin-langue liturgique. Les catholiques le font eux-mêmes remarquer. Ainsi Laurent Joubert écrit-il :

« Dont on dit communement de celui qui parle, & ne fait ce qu'il dit, il parle comme un perroquet. Ainsi peut on apprendre quelque folie, ou imprecation en Allemant, Polonois, Basque, Breton, ou autre langue incognüe, qu'on dira ignoramment pour salutation. Dequoi on se rira. Ainsi plusieurs prient bien Dieu en latin, sans aucune intelligence de ce qu'ils lui demandent »³⁰²

Quant à Giambattista Gelli, artisan florentin aisé, il dénonce dans son *Capricci del Bottaio*, les récitations en latin des psaumes comme un « croassement de corneilles ou un piaillage de perroquets », estimant que cet emploi du latin dans la liturgie ne relevait que d'une stratégie de monopolisation par les clercs.

Mais les attaques les plus virulentes viennent bien sûr des protestants, ou des réformateurs au sens plus large, qui s'insurgent contre cette dimension magique du latin, langue incomprise dont l'apprentissage mécanique conduit à une religiosité externe. Le latin n'aurait alors qu'une dimension incantatoire. Erasme, qui appelle à une traduction de la Bible en vernaculaire, s'indigne contre le fait que « des gens sans instruction et des femmes ainsi que des perroquets marmotent leurs psaumes et leur oraison dominicale en latin alors qu'ils ne comprennent pas ce qu'ils prononcent ». Quant à Thomas Münzer, il dénonce comme intolérable que « les gens assignent un pouvoir aux mots latins, comme le font les magiciens (*das man den Lateinischen worten wil eine kraft zuschreiben, wie di zaubrer thun*) »³⁰³.

Si le véritable déclin du latin en Europe n'a lieu qu'au XVIIIe siècle, et malgré les louanges nombreuses qui lui sont chantées tout au long de notre période, comme on l'a vu, les attaques n'en sont donc pas moins fréquentes. Celles des réformateurs en sont un bon exemple et la concomitance entre le mouvement des Réformes et celui de l'affirmation des

³⁰¹ Voir DEMAIZIERE (Colette), *art. cit.*, p. 115.

³⁰² JOUBERT (Laurent), *op. cit.*, p. 586.

³⁰³ Cité dans STRASSNER (Erich), *Deutsche Sprachkultur*, Tübingen, 1995, p. 55 ; repris par BURKE (Peter), *op. cit.*, p. 51. La citation précédente se trouve dans WAQUET (Françoise), *op. cit.*, p. 60 et l'exemple de Giambattista Gelli, p. 62 : l'auteur rapporte que l'ouvrage de Gelli fut censuré et il dut apporter des corrections aux passages mentionnés...

vernaculaires a souvent été soulignée. C'est à ces derniers, concurrençant progressivement le latin, et dont certains auteurs font aussi des langues « élues », que nous allons en venir maintenant.

1.3 « Naissance » des vernaculaires ou la nécessité de résoudre la diversité : «*which might be as a Clew to direct us out of this Laborinth of Languages* » (Cave Beck)

« On cite de temps en temps un ouvrage composé en Suède depuis peu par Olaus Rudbeckius. C'est un livre in folio intitulé *Atlantica* que nous n'avons pas encore vû... Il prétend que l'usage des lettres et de l'écriture est passé de la Suède dans la Grèce. Qu'il soit venu du fond du Nord plusieurs troupes de Soldats qui ayent ravagé toute l'Europe, & foulé aux pieds les plus illustres monumens de la politesse, & de l'érudition des anciens Grecs & Romains, on n'aura nulle peine à en convenir, mais que les Lettres, & le premier goût des Sciences soit venu de là, c'est ce que l'on ne croira jamais. C'est pourtant ce que l'Auteur s'offre de prouver dans son Chapitre trente-huitième. Il mérite d'être lû. On y verra des choses curieuses touchant les anciennes lettres des Peuples du Nord, lesquelles on nommoit Runes, ou Runiques. »

Tels sont les mots employés par Pierre Bayle, dans *Les Nouvelles de la République des lettres* d'octobre 1684, pour juger l'*Atland aller Manheim* d'Olof Rudbeck (1630-1702)³⁰⁴. Si le « secrétaire de la République des Lettres » met sérieusement en doute les conclusions de l'auteur, il ne les expose pas moins, attirant l'attention des gens de lettres sur ce livre venu du Grand Nord. L'ouvrage s'inscrit dans le contexte de la diffusion d'une idéologie « gothisante » en Suède, notamment à la suite du couronnement de Gustave Adolphe en 1617. Lors du tournoi qui agrémente la cérémonie, le souverain se présente déguisé en roi goth, Béric, souverain mythique ayant quitté la Suède en l'an 836 après le Déluge pour conquérir la Poméranie, la Pologne et le Mecklembourg³⁰⁵. Le parallèle, annonciateur de l'engagement de la Suède dans la Guerre de Trente ans, permet de stimuler les vertus guerrières des nobles suédois, présentés comme de dignes descendants des Goths. Or les

³⁰⁴ RUDBECK (Olof), *Atland eller Manheim-Atlantica sive Manheim*, Uppsala, 1679-1702. Il en existe une édition suédoise « moderne » d'Axel Nelson, Uppsala, Lychnosbiblioteket, 1937-1950, d'où est tirée la citation de Pierre Bayle, dans le vol. IV, « *Testimonia* », p. 219 et 230. Ouvrage lui-même cité dans SVENBRO (Jesper), « L'idéologie « gothisante » et l'*Atlantica* d'Olof Rudbeck », *Quaderni di storia*, VI, n°11, jan-juin 1980, p. 121-156 (p. 132 et 136 pour la citation de Bayle). Nous nous appuyons, en particulier, sur cet article pour ce qui concerne le parcours de l'auteur et l'interprétation générale des théories de Rudbeck.

³⁰⁵ SVENBRO (Jesper), *art. cit.*, p. 121.

savants contribuent à l'élaboration de cette idéologie et Rudbeck en est un des représentants les plus prosélytes. Il est né en 1630, étudie à Uppsala, et devient médecin, pratiquant, par exemple, une démonstration d'anatomie devant la reine Christine et publiant une dissertation *De circulationem sanguinis*. Puis, à l'âge de trente ans, il est nommé professeur de médecine à l'université d'Uppsala dont il devient finalement le recteur avec l'appui du chancelier Magnus Gabriel de La Gardie, malgré des contestations assez nombreuses face à sa « gestion ». Il conçoit son *Atlantica* au cours des années 1670, marquées par une conjoncture politique troublée au moment où l'empire suédois atteint ses limites ; « la confiance en soi qui marqu[ait] le début du siècle s'écroule »³⁰⁶. Le livre paraît en 1679 et la théorie de son auteur peut être résumée en trois points : « La Suède, terre des Goths, est le pays d'origine de tous les peuples conquérants... Les civilisations antiques (Egyptiens, Grecs, Romains etc.) ont reçu leur culture de la Suède et non l'inverse » et, enfin, pour ce qui nous intéresse le plus, « le gothique est la langue la plus proche de la langue originelle de l'humanité »³⁰⁷. L'étymologie sert alors à Rudbeck de preuve incontestable de la justesse de sa théorie, puisque Hercule devient *Här-Kolle*, « l'homme de l'armée » c'est-à-dire le « général » ; Déméter *Dimoder* (« mère nourrice ») ; Dionysos, *Dianisse* et par analogie *tomtenisse*, lutin de l'imaginaire suédois... Quant au chapitre VII de l'ouvrage, il cherche à démontrer que la Suède est en fait l'Atlantide décrite par Platon dans le *Timée* – la terre des Hespérides d'où la civilisation s'est répandue partout dans le monde. Les étymologies fantaisistes du gothico-suédois lui sont aussi utiles : comment faire de la Suède une « île », *nesos* ? Tout simplement en passant par le suédois *näs* qui veut dire « péninsule », sens que Platon conférait en fait au mot (de même que le Péloponnèse, « l'île de Pelops » est aussi une presqu'île...). Mais ce n'est là qu'une des 102 raisons que Rudbeck développe pour défendre son propos...

L'*Atlantica* pousse parfois tellement loin le principe de cette « gothisation » du suédois que certains historiens en viennent à le considérer comme une mystification écrite, en fait, aux dépens des érudits de ce pays ; pourtant l'inscription de l'ouvrage dans son contexte culturel et scientifique telle que développée par Jesper Svenbro semble devoir emporter l'adhésion et donc justifier le caractère tout à fait convaincu de la démonstration de Rudbeck. Et si son ouvrage était bien reçu dans le périodique de Pierre Bayle, il est aussi

³⁰⁶ *Ibidem*, p. 132.

³⁰⁷ Je reprends ici les conclusions de Jesper Svenbro (*Ibidem*, p. 135 et les exemples d'étymologie qui suivent p. 137).

recensé favorablement dans les *Philosophical Collections* de Hooke en 1682 et vaut même à son auteur d'être proposé à l'élection en tant que membre de la Royal Society³⁰⁸.

D'ailleurs, si Rudbeck en vient à affirmer que Dieu aurait parlé à Adam en suédois, il n'est pas le seul auteur à aboutir à de telles extrémités. Ne prenons, ainsi, que l'exemple, quelques années plus tôt, et au sujet de la langue allemande, de Georg Philipp Harsdörffer écrivant dans son *Frauenzimmer Gesprächspiele* de 1641 :

« Elle tonne avec le ciel, lance des éclairs avec les nuages rapides, darde avec la grêle, siffle avec les vents, écume avec les vagues, fait du vacarme avec les serrures, résonne avec l'air, détone avec les canons, rugit comme le lion, beugle comme le bœuf... Dans toutes les choses qui émettent un son, la nature parle notre langage allemand, *c'est pourquoi nombreux sont ceux qui ont voulu affirmer que le premier homme Adam ne put se servir que de nos vocables pour nommer les oiseaux et tous les animaux de la terre, parce qu'ils exprimaient, conformément à la nature, toute et n'importe quelle propriété innée et en elle-même sonore ; et il n'est donc pas étonnant que toutes nos radicales coïncident en grande partie avec le langage sacré.* »³⁰⁹

Et l'auteur de poursuivre en affirmant que l'allemand est la langue la plus pure, la première d'entre toutes.

Rudbeck ou Harsdörffer illustrent bien le développement largement répandu de « nationalismes linguistiques » – avec toutes les précautions nécessaires à l'emploi de ce terme anachronique en soi – que connaît l'Europe au XVIe-XVIIe siècle, puisque l'on pourrait multiplier les exemples pour les autres idiomes européens : pour les Italiens, le toscan dérive de l'étrusque qui viendrait, lui, de l'araméen noachique ; pour les Irlandais, leur grammaire est sans conteste la seule universelle ; les Hollandais, quant à eux – tel Goropius Becanus (Jan Van Gorp) dans *Origines Antwerpianae* en 1569 – pensaient que le dialecte d'Anvers était, à travers les Cimbres, venu en ligne directe de Japhet et n'avait pas été concerné par Babel, comme le prouvaient à la fois les étymologies de ses mots, son abondance en termes monosyllabiques, la richesse de ses sons et sa capacité à engendrer des mots composés³¹⁰ ...

³⁰⁸ Cf. POOLE (William), *The World Makers. Scientists of the Restoration and the Search for the Origins of the Earth*, Oxford, Peter Lang, 2010, p. 79.

³⁰⁹ HARSDÖRFFER (Georg Phlipp), *Frauenzimmer Gesprächspiele*, Tübingen, Niemeyer, 1968 [1641], p. 335 (nous soulignons) ; cité dans ECO (Umberto), *op. cit.*, p. 120-121.

³¹⁰ BECANUS (Goropius, alias Jan Van Gorp), *Origines Antwerpianae, sive Cimmericorum Becceselana novem libros complexa...*, Anvers, ex officina C. Plantini, 1569.

Certes, parallèlement, beaucoup d'arguments sont opposables à cette « émancipation », cette émergence, voire à cette « victoire » ou ce « triomphe » – pour reprendre des termes couramment employés dans l'historiographie – des vernaculaires à l'époque moderne. Des arguments qui iraient de la persistance du latin, que nous avons déjà évoquée, à la préexistence des langues « nationales », depuis les Serments de Strasbourg de 842 dans le cas du français et de l'allemand !... D'autres arguments qui soutiendraient, au contraire, que langue et nation ne coïncident pas véritablement avant le XIXe siècle, voire, pour en rester à la France, avant la première guerre mondiale et ses bataillons « polyglottes » – régionaux au départ mais décimés et reconstitués – et n'ayant alors que le français comme langue de communication à l'intérieur des tranchées... Autant de points tout à fait justes, mais il faut bien distinguer ici, de toute façon, l'usage social de la langue du IXe au XXe siècle, de l'élaboration d'un discours sur la langue. Pour ce dernier, la Renaissance constitue de façon certaine un temps fort dans la chronologie de l'élaboration des vernaculaires. Ce n'est pas un hasard si la défense de telle ou telle « langue » s'impose alors comme un véritable genre littéraire, du prototypal *De vulgari eloquentia* de Dante (1303-1304), en passant par le classique entre les classiques *Deffence et illustration de la langue française* de Joachim Du Bellay en 1549, et jusqu'à *On the Excellency of the English Tongue* de Richard Carew en 1595. L'on peut songer encore à Sperone Speroni et son *Dialogo della lingua* (1542) ou Henri Estienne, *Precellence de la langue française* (1579)³¹¹...

Il ne s'agit pas, bien sûr, de revenir sur la construction de toutes ces langues mais d'aborder la question à travers deux cas représentatifs et assez dissymétriques, à partir de quelques exemples, celui du français et celui de l'anglais : le premier pour son caractère archétypal³¹², et le second, parce qu'il est à l'opposé du français dans le spectre de la

³¹¹ Pour une liste plus exhaustive des ces ouvrages défendant les vernaculaires, ainsi que pour une discussion sur la « naissance » ou non des vernaculaires au XVIe siècle, voir BURKE (Peter), *Languages and Communities in Early Modern Europe*, op. cit., p. 61-65. En ce qui concerne les exemples que nous citons, voir dans l'ordre : DU BELLAY (Joachim), *La deffence et illustration de la langue françoise*, Genève, Slatkine, 1972 ; ALEGHIERI (Dante), *De l'éloquence vulgaire*, traduit du latin par Frédéric Magne, Paris, La Délirante, 1985 ; CAREW (Richard), *On the Excellency of the English Tongue*, dans CAMDEN (William), *Remaines concerning Britaine...*, Londres, J. Legatt for S. Waterson, 1614 ; SPERONI (Sperone), *Dialogue des langues*, trad. de Gérard Genot et Paul Larivaille ; introd. et notes de Mario Pozzi, Paris, les Belles Lettres, 2001 ; ESTIENNE (Henri), *Traicté de la conformité du langue françois avec le grec* (1565), suivi de *De Latinitate falso suspecta* (1576), et de *Project du livre intitulé : De la Precellence du langage françois* (1579), Genève, Slatkine Reprints, 1972.

³¹² Voir BRUNOT (Ferdinand), *Histoire de la langue française des origines à nos jours*, Paris, Armand Colin, 1905-1953 ; notamment tome II : *Le XVIe siècle*, et tome III : *La Formation de la langue classique (1600-1660)*. Ou encore :

« respectabilité » des langues tel qu'il est conçu au XVI^e siècle, et parce qu'il est la langue d'expression de beaucoup des concepteurs de projets de langues universelles. Comprendre son positionnement sur l'atlas des vernaculaires de la période, c'est aussi comprendre l'attitude des auteurs vis-à-vis de la langue. A travers les exemples de ces deux idiomes, nous verrons en quoi la quête monogénéétique, couplée à la (ré-)affirmation des vernaculaires à la Renaissance, conduit à faire de ces derniers des langues potentiellement « élues ». A l'intérieur de la Babel des vernaculaires européens, chacun tente de faire de sa propre langue la première d'entre toutes. La justification de la prééminence de tel ou tel idiome, prenant le pas sur un autre dans la compétition sans merci qu'ils se livrent, repose sur deux options : soit faire du vernaculaire lui-même la langue originelle directement, comme cela était le cas avec le suédois adamique de Rudbeck ; soit, plus couramment, passer par l'intermédiaire de généalogies linguistiques plus ou moins fantasmées, rattachant la langue à l'une de celles de la Trinité linguistique, qui leur confère alors une légitimité incontestable. C'est le cas des généalogies troyennes et donc grecques ou celto-gauloises du français puisque les deux mythes coexistent³¹³.

Le français et ses généalogies multiples...

Philippe Desan consacre un chapitre de son essai sur *L'Imaginaire économique de la Renaissance* à la question des langues – « la richesse des mots » – y évoquant un « mercantilisme linguistique ». De quoi s'agit-il ? L'idée naît à la Renaissance que la langue doit être enrichie : « Créer un produit original et national devient donc une

CERQUIGLINI (Bernard), *La Naissance du Français*, Paris, PUF, 1991 et HUCHON (Mireille), *Le Français de la Renaissance*, Paris, PUF, 1988.

³¹³ Voir sur les diverses théories des origines du français à la Renaissance, les ouvrages de Claude-Gilbert Dubois, notamment : DUBOIS (Claude-Gilbert), *Celtes et Gaulois au XVI^e siècle, le développement littéraire d'un mythe nationaliste*, avec l'édition critique d'un traité inédit de Guillaume Postel « De ce qui est premier pour réformer le monde », Paris, Vrin, 1972 ; *La Mythologie des origines chez Guillaume Postel : de la naissance à la nation*, Orléans, Paradigme, 1994 ; DUBOIS (Claude-Gilbert, dir.), *Mythe et nationalisme en Europe*, Bordeaux, Univ. Bordeaux-II LAPRIL, 1991... Voir aussi, par exemple, l'article de Paul Cohen : « La Tour de Babel, le sac de Troie et la recherche des origines des langues : Philologie, histoire et illustration des langues vernaculaires en France et en Angleterre aux 16^e-17^e siècle », *Etudes Epistémè*, n°7, 2005, p. 31-53, auquel nous revoyons pour une bibliographie complète sur la question (cf. note 15 de son article en particulier), ainsi que, et surtout, à sa thèse de doctorat : *Courtly French, Learned Latin, and Peasant Patois : The Making of a National Language in Early Modern France*, Université de Princeton, 2001. Pour une anthologie de textes (1487-1549) sur la question : LONGEON (Claude), *Premiers combats pour la langue française*, Paris, Librairie générale française, 1989.

nécessité »³¹⁴. Dans la doctrine mercantiliste, la richesse d'un pays repose sur l'accumulation de métaux et donc sur une diminution des importations et une augmentation des exportations et, en ce qui concerne le « capital linguistique », la démarche est parallèle : les emprunts aux langues étrangères doivent cesser pour laisser place à un enrichissement « endogène » de la langue, rôle dévolu notamment aux poètes, ceux de la Pléiade dans le cas français. Dans la préface de la *Franciade* en 1586, Ronsard fait ses recommandations : « Je te veux bien encourager de prendre la sage hardiesse, & d'inventer des vocables nouveaux, pourveu qu'ils soient moulez & façonnez sus un patron desja receu du peuple ». Le vivier des mots empruntables est celui des dialectes régionaux ou autres vocabulaires spécialisés des artisans, largement suffisants en tout cas pour se passer de toutes traductions, ou transferts tels quels, de mots étrangers venant polluer la langue française. Tel un Antoine de Montchrestien s'en prenant dans son *Traité d'économie politique* de 1615 aux « faux monnoyeurs » et à leurs alliages qui déprécient les métaux, il s'agit dans le domaine linguistique d'éviter les rapprochements néfastes et d'instaurer un protectionnisme linguistique³¹⁵. Un bon indicateur en est la « balance commerciale » des traductions depuis un vernaculaire dans un autre, le but étant évidemment de la rendre excédentaire, c'est-à-dire de faire de son vernaculaire une langue-source (d'exportation) plutôt qu'une langue-cible (d'importation)³¹⁶.

Au tout début du XVI^e siècle, un auteur, Geoffroy Tory, libraire à Bourges, remarque déjà, dans *Champ Fleury ou l'art et science de la proportion des lettres* paru en 1529, l'influence italienne sur le français, sa prononciation en l'occurrence :

« la quelle chose les Italiens observent tresbien, tant en latin quen leur vulgaire, au quel la pluspart de leurs dictions est terminee en A. Comme quant ilz disent une charta, una bella donna, mya sorella, & d'aultres ung millier. A la cause de quoy, pour la frequentation des dictz Italiens, qui est aux ferez et banquez de Lion, les dames lionnoises pronuncent gracieusement souvent A. pour E. quant elles disent. Choma vous choma chat affeta & mille autres motz semblables que ie laisse pour breuete...

³¹⁴ DESAN (Philippe), *l'Imaginaire économique à la Renaissance*, Paris, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 2002, chapitre IV notamment (p. 187-218) ; citation p. 207.

³¹⁵ *Ibidem*, p. 218 et p. 207-208 pour la citation précédente.

³¹⁶ Voir sur ce point BURKE (Peter, dir.) et PO-CHIA HSIA (Ronnie, dir.), *op. cit.*, p. 22. Nous traduisons ici l'expression utilisée de « balance of trade »

Au contraire les Dames de Paris, en lieu de A. prononcent E. bien souuent, quant elles disent. Mon mery est a la porte de Peris, ou il se fait peier. En lieu de dire. Mon mary est a la porte de Paris ou il se fait paier. »³¹⁷

En mentionnant les particularités dialectales, Tory laisse entrevoir la norme qu'il préfère ; plus qu'à l'inventaire systématique des dialectes français, il s'intéresse à la fixation des normes linguistiques, spécialement dans les rapports entre graphie et prononciation, contribuant lui-même en tant qu'imprimeur à fixer la typographie et l'orthographe du français. Il va plus loin en défendant un usage extensif de cette langue, « une des plus belles et gracieuses de toutes les langues humaines » (24r.) :

« Jugeant que les Romains « avaient eu domination sur la plus grande partie du monde et avaient plus prospéré et obtenu de victoires par leur langue que par leur lance », il souhaitait que « les François en peussent autant faire, non pas pour estre tyrans et roys sur tous » mais « qu'en ayant leur langue bien reiglée, ils peussent rédiger et mettre bonnes sciences et arts en mémoire et par escript », au lieu de « mandier et prendre quasi furtivement des Grecz et des Latins » (4v.). Ce n'est pas qu'il s'agisse « de contemner les langues hébraïques, grecque et latine » mais seulement de « cheminer plus seurement en sa voye domestique, c'est à dire escrire en français, comme François que nous sommes (12r.) »³¹⁸

Selon lui, les langues antiques étaient au départ dépourvues de règles. Il s'agit donc d'adopter pour le français la même méthode que les Anciens vis-à-vis de leurs langues, en écartant, dans un premier temps, ceux qui « la corrompent et diffament, plaisanteurs, escumeurs de latin et jargonners » pour lui conférer, ensuite, les règles nécessaires par l'entremise de « quelque noble Priscian, quelque Donat ou quelque Quintilien françois »³¹⁹. Quelques années plus tard, Henri Estienne (1528-1598)³²⁰ se prend à vouloir incarner ce rôle appelé de ses vœux par Tory et il répond, en quelque sorte, à son appel. Imprimeur, philologue, helléniste de renom formé par le lecteur du Collège royal Jacques Toussain, et un des plus fervents défenseurs du vernaculaire français, il se propose de mener une

³¹⁷ TORY (Geoffroy), *Champ Fleury ou l'art et science de la proportion des lettres*, Ed Gustave Cohen, Genève, Slatkine Reprints, 1973 [1529], fol. XXXIIIv.

³¹⁸ TORY (Geoffroy), *op. cit.* ; tel que cité dans BRUNOT (Ferdinand), *op. cit.*, tome 2, p. 33-34. Voir sur les questions de fixations orthographiques du français à l'époque : CATACH (Nina), *L'orthographe française à l'époque de la Renaissance*, Genève, Droz, 1968.

³¹⁹ *Ibidem*, p. 34.

³²⁰ Sur Henri II Estienne, voir notamment KECSKEMETI (Judit, dir.), BOUDOU (Bénédicte, dir.) et CAZES (Hélène, dir.), *La France des humanistes : Henri II Estienne, éditeur et écrivain*, Turnhout, Brepols, 2003 et *Henri Estienne. Actes du colloque organisé à l'université de Paris-Sorbonne, le 12 mars 1987...*, Paris, Presses de l'ENS, 1988.

croisade contre les impuretés qui le souillent, concentrant ses attaques sur la botte italienne qui viendrait fouler la France de son talon. Son inquiétude culmine en 1578, lorsque sont publiés les *Deux dialogues du nouveau langage françois italianisé et autrement déguizé, principalement entre les courtisans de ce temps*. Il y dénonce l'influence de Castiglione et surtout de Machiavel et dans un poème dédicatoire intitulé « Remonstrance aux autres courtisans, amateurs de françois italianisé et autrement déguizé », il déplore le déshonneur infligé à la langue française par le joug de l'italien :

« Faisans à la cour deshonneur
 (En pensant bien luy faire honneur)
 Et à la langue maternelle,
 Par ceste licence nouvelle,
 Luy ostant des habits si beaux
 Pour la revestir de lambeaux,
 De haillons que vous allez querre
 Jusqu'en une estrangere terre. »³²¹

Le texte se présente comme un dialogue, une joute oratoire entre le personnage de Philausone – « gentilhomme Courtisanopolitois », spécialiste de l'introduction des mœurs italiennes à la cour – et Celtophile, contempteur de cette mode, néfaste selon lui, et défenseur du français : « Mais le François plus vostre langue prise/En l'empruntant, plus la sienne il desprise » tance ce dernier dans son « épistre de Monsieur Celtophile aux Ausoniens »³²². A dire vrai, Estienne avait déjà commencé son travail de sape de l'influence italienne en France dans un ouvrage antérieur, le *Traicté de la conformité du langage françois avec le grec* de 1565, dans lequel il recense les mots italiens qui commencent à envahir la langue à la cour sous l'influence de Catherine de Médicis : *manquer, manquement, baster, à l'improviste...* pour en conclure : « Je laisse apart ce françois italianisé et espagnolisé ; car ce françois ainsi desguisé, en changeant de robbe, a quant et quant perdu, pour le moins en partie, l'accointance qu'il avoit avec ce beau et riche langage grec. »³²³

³²¹ ESTIENNE (Henri), *Deux dialogues du nouveau langage françois italianisé et autrement déguizé, principalement entre les courtisans de ce temps*, éd. P.-M. Smith, Genève, Ed. Slatkine, 1980 [1578], p. 47, v. 57-64. Sur la « polémique anti-italienne en France au XVI^e siècle », voir : SOZZI (Lionello), *Rome n'est plus Rome : la polémique anti-italienne et autres essais sur la Renaissance ; suivis de La dignité de l'homme*, Paris, Honoré Champion, 2002.

³²² Cette dernière citation est reprise dans DESAN (Philippe), *op. cit.*, p. 211.

³²³ ESTIENNE (Henri), *Traicté de la conformité du langage françois avec le grec*, Paris, publié par L. Feugère, 1852 [1565], p. 20. Peter Burke (dans *Languages and Communities...*, p. 138) recense un certain nombre de ces

En effet, le rejet de l'emprise des autres vernaculaires n'entraîne pas une exclusion de toute influence sur le français. Au contraire, les emprunts aux langues anciennes, et donc le rattachement à celles-ci, sont particulièrement valorisés : « une langue vivante se doit de piller les langues mortes si elle veut elle-même s'enrichir... c'est aussi le début d'une politique coloniale de la langue qui se permet d'exploiter les langues mortes pour en extraire un profit »³²⁴. A côté du processus politique d'affirmation des vernaculaires – à commencer en France par l'importance, discutée, de la fameuse ordonnance de Villers-Cotterêts de 1539 – et du phénomène purement linguistique de « grammatisation », incarné par Malherbe au XVIIe, se développent, élaborées par les humanistes, ces généalogies, soubassements de la construction symbolique du vulgaire, à travers ses parentés « adoptives »³²⁵. Estienne, comme l'indique le titre de son traité de 1565, préfère la légitimation du français par l'intermédiaire du grec plutôt que du latin, et ce afin notamment de court-circuiter, là aussi, l'influence italienne ; latin et italien ayant partie liée³²⁶. Le fait que l'imprimeur genevois soit un huguenot n'est bien sûr pas non plus anecdotique et, dans son rejet du latin, entre en ligne de compte sa non-reconnaissance de la papauté. Le grec est là pour remplacer la langue de Cicéron – mais aussi de Pie IV –, puisque c'est par l'imitation des Anciens que cherchent à s'imposer, dans un premier temps, les parlers « vulgaires ». L'aura des langues sacrées doit rejaillir sur eux, suivant la notion récurrente de *translatio imperii* qui implique une *translatio studii*, et *linguae* par la même occasion. On en recherche les vestiges ou les traces dans les vernaculaires. Au XVIe siècle, c'est donc le grec qui a toutes les faveurs des humanistes français, tel Henri

enrichissements d'un vernaculaire par un autre : entre 1650 et 1715, l'italien aurait emprunté 661 mots au français, alors que le français, en contrepartie, se serait servi de plus 1700 mots d'autres vernaculaires, entre 1400 et 1800, avant tout de l'italien avec 688 mots employés (dont 462 au XVIe siècle).

³²⁴ DESAN (Philippe), *op. cit.*, p. 209.

³²⁵ Nous n'avons malheureusement pas le loisir de nous étendre sur ce point ici. Sur les interprétations de l'édit, voir, entre autres, un article « classique » et un article plus récent : TRUDEAU (Danielle), « L'ordonnance de Villers-Cotterêts et la langue française : histoire ou interprétation ? », *Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance*, Tome XLV, 3, 1983, p. 461-472 et COHEN (Paul), « L'imaginaire d'une langue nationale : l'Etat, les langues et l'invention du mythe de l'ordonnance de Villers-Cotterêts à l'époque moderne en France », *Histoire, Epistémologie, Langage*, Tome XXV, Fascicule 1, 2003, p. 19-69. Sur la « grammatisation » des vernaculaires, nous renvoyons, entre autres, à : AUROUX (Sylvain), *La révolution technologique de la grammatisation : introduction à l'histoire des sciences du langage*, Liège, Mardaga, 1994 ou PADLEY (George Arthur), *Grammatical Theory in Western Europe : 1500-1700*, 2 vol., Cambridge, Cambridge University Press, 1985-1988.

³²⁶ Sur le grec, nous renvoyons, entre autres, à la synthèse de Jean-Christophe Saladin, *La Bataille du grec à la Renaissance*, Paris, Les Belles Lettres, 2000.

Estienne, mais aussi Joachim Périon³²⁷ ; quant à Ronsard, sa *Françiad*e, poème épique à la gloire de Francion – fils d’Hector, échappé de Troie pour fonder la Gaule – se présente comme une nouvelle *Enéide*, à la gloire, cette fois-ci, de la France et des Français³²⁸. Un siècle plus tard, ce goût pour la généalogie ne s’est pas tari puisqu’il fait encore l’objet du *Dictionnaire étymologique ou origines de la langue françoise* de Gilles Ménage. Dans sa préface, l’auteur revient sur les recherches étymologiques menées dans différentes langues³²⁹.

Or, certains, à l’intérieur de ce que Claude-Gilbert Dubois nomme le « courant celtophile », en viennent même à inverser le mouvement : s’appuyant, grâce à l’hébreu, sur l’étymologie de *Gallim* qui signifie « sauvé des eaux », ces auteurs font des Gaulois les descendants de Noé, par Japhet son fils aîné et Gomer, fils aîné de ce dernier. Les Gaulois auraient légué aux Grecs leur civilisation, comme le pense Lemaire de Belges dans ses *Illustrations de Gaule et singularitez de Troie* (Lyon, 1524), en tirant une origine gauloise de Troie et non plus une origine troyenne de Paris³³⁰. Cependant, comme la langue employée par les Gaulois est à peu près inconnue, l’on retombe quelquefois sur le grec, comme dans ces pages de Charles de Bovelles, faisant la synthèse entre ancêtres celtes et hellènes :

« On rapporte qu’autrefois les Druides, anciens sages des Gaulois, usaient dans leurs mystères de la langue grecque : César le dit également dans ses Commentaires et cela s’est vraisemblablement produit avant que les Gaulois ne connaissent la langue de Rome : ainsi, en hommes savants et illustres disciples de la sagesse, ils ont emprunté aux Grecs l’usage d’une langue plus ancienne, dans l’expression secrète de leurs mystères. Pour cette raison, la langue française garde encore jusqu’aujourd’hui, dans le parler

³²⁷ PERION (Joachim), *Joachimi Perionii Benedicti Corneoriaceni Dialogorum de linguae Gallicae origine, eiusque cum Graeca cognatione, libri quatuor*, Genève, Slatkine, 1972 [édition de Paris, Sebastien Nivellium, 1555].

³²⁸ COHEN (Paul), *art. cit.*, p. 40.

³²⁹ MENAGE (Gilles), *Dictionnaire étymologique ou origines de la langue françoise, par Mr Ménage, op. cit.*. Il est à noter que le contexte est alors bien différent, puisque Ménage, catholique « apostolique et romain », s’oppose aux généalogies grecques du français que promeuvent des jansénistes coupés de la papauté après les condamnations des bulles *In eminenti* et *Cum occasione*.

³³⁰ Cf. DUBOIS (Claude-Gilbert), *Mythe et langage au XVIe siècle, op. cit.*, p. 83 et sq. qui s’appuie notamment sur POSTEL (Guillaume), *Apologie de la Gaule*, Paris, 1552, p. 79 ; ou LE FEVRE DE LA BODERIE (Guy), *La Galliade ou De la révolution des arts et des sciences*, Paris, G. Chaudière, 1578 : « [...] Tous les arts premiers en Gaule nez / Apres s’estre en tous lieux du monde pourmenez / En Gaule retournez le vray lieu de leur source, / Y sont venu fermer la rondeur de leur course » (p. 30 ; cité p. 90).

populaire, de très nombreux mots qu'aucun savant ne nierait être issus de la langue grecque, comme nous le montrerons... »³³¹

Le but de ces recherches généalogiques est en tout cas de défendre les vernaculaires, de fournir des arguments imparables à leur établissement légitime, comme l'indique le titre de l'ouvrage de Jacques de Beaune, *Discours comme une langue vulgaire se peut perpetuer* (Lyon, Pierre de Tours, 1548). Si l'on en revient à l'exemple précis de l'argumentation d'Henry Estienne concernant la cristallisation du français, elle se passe en fait en trois étapes, qui reprennent indirectement celles définies par Tory. D'abord, on l'a vu, il écarte toutes les corruptions du français introduites par les « jargonneurs » italianophiles ; ensuite, il confère une légitimité incontestable au français, en le rattachant à l'une des langues sapientales, mais en préférant le grec au latin ; enfin, il affirme qu'il est nécessaire d'enrichir la langue pour lui donner plus de poids dans la « balance du commerce » linguistique. C'est là l'objet d'un de ses autres traités, *Le Precellence du langage françois*. Il s'y propose de démontrer et de soutenir la richesse de cette langue :

« Je dis donc premierement que comme on n'appelle pas un homme riche qui n'ha que ce qui luy est necessaire, mais faut qu'il ait aussi des choses dont il n'ha point besoin et desquelles il se pourroit bien passer ; et quant aux necessaires, il luy en faut avoir en rechange (...) : ainsi nostre langage n'est pas seulement fourni de mots dont il faut qu'il se serve ordinairement, pour exprimer ses conceptions ; mais ha aussi quelque provision curieuse plus tost necessaire d'aucuns qui sont plus rares que les autres... »³³²

Les synonymes et les métaphores font partie des choses qui valorisent une langue et, comme Ronsard proposait le recours au vivier des vocabulaires spécialisés pour l'enrichissement d'un idiome, Estienne emprunte quelques mots et expressions au lexique de la fauconnerie et de la vénerie, passés dans le parler courant : « être aux abois », « prendre son essor », « tenir en ses serres »... ou encore aux dialectes, considérés comme des résidences campagnardes témoignant de l'opulence d'un noble urbain...

Ce programme d'enrichissement est repris de façon institutionnelle au XVIIe avec l'instauration de l'Académie française, qui, sur le modèle du *Vocabolario* de l'Accademia della Crusca florentine (fondée en 1583), paru en 1612, se lance dans l'entreprise collective et au long cours de son *Dictionnaire*, achevée dans sa première version en 1694. Ce sont d'ailleurs à ces « Messieurs de l'Académie françoise » que François Colletet

³³¹ BOVELLES (Charles de), *op. cit.*, p. 77.

³³² ESTIENNE (Henry), *De la Precellence du langage françois*, p. 104 ; tel que cité dans DESAN (Philippe), *op. cit.*, p. 212-3, ainsi que les exemples d'expression suivants et la métaphore de la « résidence campagnarde ».

(1628-c.1680) – fils du poète Guillaume Colletet et lui-même poète – rend hommage dans la préface de son *Traitez des langues estrangeres* :

« Ce Livre vous est si legitimement dû, que le devoir & la raison m’obligent d’en faire un present à vostre Illustre Compagnie. La matiere qu’il traite vous est si familiere & si connüe, que vous pouvez en donner des leçons à toute la Terre. *N’est-ce pas des depouïlles des Langues anciennes que vous enrichissez tous les iours la nostre ? & pourriez-vous la mettre dans un si haut degré de perfection comme vous faites, si vous n’aviez une profonde connaissance des plus beaux Ouvrages de tous les temps, & de tous les pays ?* Le docte & laborieux Dictionnaire où vous travaillez assidüement depuis tant d’années, & que l’Europe attend de vous avec impatience, doit estre quelques iour le glorieux témoin de cette vérité. Oüy MESSIEURS, c’est dans ce riche Ouvrage que la posterité découvrira mille thresors de Doctrine & d’eloquence, & qu’elle aura sujet d’estimer nostre siecle heureux, d’avoir produit des personnes, qui sans autre interest que celui de l’honneur, ayent voulu travailler si longtemps pour la gloire de leur nation, & pour l’utilité du public. »³³³

De cette « précellence » de la langue française, certains en viennent à affirmer sa dimension de langue universelle³³⁴. Ainsi Claude Fauchet, dans une histoire de la langue et de la poésie françaises publiée en 1581, ne remonte pas jusqu’aux langues antiques pour démontrer la supériorité du français, mais simplement à l’époque médiévale durant laquelle les conquêtes normandes ont conféré à la France les dimensions d’un empire linguistique :

« [...] les langue se renforcent, à mesure que les princes qui en usent s’agrandissent. Et pour autant que nos Roys ont jadis esté fort redoutez, j’estime que leur langue estoit apprise de plus de gens. Comme du temps de saint Louis [...] elle estoit fort prisee : car les nobles d’Angleterre, & les gens de Justice parloyent François. [...] Or la langue François avoit esté portee en Angleterre, par Guillaume le Bastard duc de Normandie, [...] La langue François n’estoit pas moins prisee en Sicile, Jerusalem, Chipre & Antioche : à cause des conquestes de Robert Guischarde, & des Pelerins qui passerent en la terre sainte. »³³⁵

Si l’on suit cet exemple de l’expansion « francophone » en Angleterre, le pendant en serait la soumission de la langue anglaise à sa conquérante...

³³³ COLLETET (François), *op. cit.*, début de la préface non paginée (nous soulignons).

³³⁴ Quelques prolongements sur ce point dans notre chapitre 7. 1.2.

³³⁵ FAUCHET (Claude), *Recueil de l’origine de la langue et poésie française*, livre 1, chap. 5, p. 39, 43-44, 46-47 (cf. COHEN (Paul), *art. cit.*, p. 43).

L'anglais, « sous-langue » européenne ?

Au sein des deux panoramas des langues européennes, et même mondiales, que sont le *Mithridates* de Conrad Gessner et le *Thresor de l'histoire des langues de cest univers* de Claude Duret – sur lesquels nous allons revenir en détail au chapitre suivant –, pourtant écrits à quelques années d'écart au milieu et à la fin du XVI^e siècle, l'anglais est également présenté comme un angle mort européen du point de vue de la langue, une sorte de *terra incognita* de la linguistique renaissante. Pour le premier, la langue anglaise « paraît aujourd'hui la plus mélangée et la plus altérée de toutes » ; quant au second, il la présente de façon bien peu reluisante :

« Pour le general de ceste langue, il se trouve fort peu de livres escrits & composez en icelle, si ce ne sont quelques livres de Theologie, & ce seulement depuis vingt cinq ou trente ans que les Luheriens, Calvinistes (lesquels on appelle en Angleterre Puritains) escrivent contre les Catholiques, ou bien les Catholiques contre les Puritains (...)

*Cest langue Anglois est si peu estimee des estrangers qui vont en Angleterre, qu'il y en a peu qui veulent se pener de l'apprendre, & de la parler, si ce ne sont les serviteurs ou facteurs pour l'usage des choses utiles & necessaires de la vie, lesquelles dependent du menu peuple qui ne sçait parler autre langue. »*³³⁶

Cette impression semble confirmée, au XVII^e siècle encore, par notre fréquentation de la correspondance d'Henry Oldenburg, dans laquelle les plaintes concernant la non-compréhension des écrits en anglais est récurrente. Nous avons vu les requêtes des correspondants européens du secrétaire de la Royal Society au sujet du nécessaire recours au latin comme *lingua franca*, recours parfois explicitement justifié – ici dans une lettre de l'érudit français Pierre-Daniel Huet (1630-1721) – par une critique de l'anglais, présenté comme une langue purement insulaire :

« J'ay appris que quelqu'un de vostre pais, a donné au public l'histoire du Ver a soye [Malpighi en fait], M. Morrison une nouvelle Botanique, et Mr. Lower un traité du cœur. Je ne sçais si ces ouvrages sont encore sortis de vostre Isle. Je ne les ay pu trouver chez nos libraires. Il seroit a desirer que tous les ouvrages curieux que composent ceux de vostre nation fussent escrits en Latin, car la Langue Angloise estant connue de peu

³³⁶ La première citation : GESSNER (Conrad), *op. cit.*, f. 3r ; la deuxième : DURET (Claude), *op. cit.*, p. 876 (nous soulignons).

d'étrangers, ceux qui s'en servent dans leurs écrits se privent d'une grande partie de la gloire qu'ils méritent. »³³⁷

Il est vrai aussi qu'en ce qui concerne les traductions, la « balance commerciale » anglaise – pour reprendre l'expression de Peter Burke – apparaît largement déficitaire jusqu'à la fin du XVIIIe siècle : à part quelques exceptions (Francis Drake, Walter Raleigh, Philip Sidney, Francis Bacon...), très peu de textes sont traduits depuis l'anglais dans d'autres vernaculaires (et ces exceptions sont souvent le fait d'Anglais, traduisant depuis leur langue dans une autre), le contraire étant très courant, avec, par exemple, 450 traductions depuis l'italien recensées sur la période 1550-1660³³⁸.

Malgré tout, le jugement sans concession de Claude Duret doit être nuancé. L'Angleterre n'est pas non plus au XVIe siècle le désert littéraire décrit. Une littérature nationale émerge sous le règne d'Elizabeth, à laquelle l'on peut trouver, d'ailleurs, un certain nombre de points communs avec la française : *The Faerie Queene*, grand poème épique d'Edmund Spenser (c.1552-1599) de 1590, dans lequel il s'appuie sur les légendes de Geoffrey de Monmouth pour établir une fondation troyenne, là encore, de la monarchie britannique, ne serait-il pas l'équivalent de la *Franciade* ? Quant à Philip Sidney (1554-1586), qui a donné à la Renaissance anglaise son épopée romanesque en prose, *The Countesse of Pembrokes Arcadia* (1593), n'a-t-il pas des accents de Du Bellay dans son *An Apology for Poetry*, l'extrait suivant sonnait comme une « défense et illustration » de la langue anglaise :

« Certains disent que c'est une langue mêlée. Et pourquoi pas tant mieux, puisqu'elle prend le meilleur de deux langues (le saxon et le français) ; un autre dira que notre langue manque de grammaire... elle pourrait avoir une grammaire, mais elle n'en a pas besoin ; elle est si coulante d'elle-même et si dépourvue des différences encombrantes que sont cas, genres, modes et temps, ce qui, je pense formait une partie de la tour de malédiction de Babylone, de sorte qu'un homme doit être mis à l'école pour apprendre sa langue maternelle. *Mais pour ce qui est de l'expression mélodieuse et correcte des concepts de l'esprit, ce qui est la fin de la parole, notre langue le partage également avec n'importe quelle autre langue du monde* et elle est tout particulièrement

³³⁷ OLDENBURG (Henry), *The Correspondence, op. cit.*, lettre n°1242 (14 juillet 1669), vol. 6, p. 111-114. Voir aussi, entre autres, la lettre 1117 (Denis à Oldenburg, 18 février 1669), vol. 5, p. 413-416 : il y espère la publication des *Philosophical Transactions* en latin, ce qui lui permettra de les traduire en français, et « debiter par toute la France pour la satisfaction de plusieurs curieux qui n'entendent aucunement l'anglois, et qui ont plus de satisfaction de lire les belles choses en françois qu'en Latin ».

³³⁸ cf. BURKE (Peter, dir.) et PO-CHIA HSIA (Ronnie, dir.), *op. cit.*, p. 23. Le chiffre des traductions depuis l'italien est emprunté par Burke à SCOTT (Maria Augusta), *Elizabethan Translations from the Italian*, Boston, H. Mifflin, 1916.

heureuse en l'arrangement de deux ou trois mots ensemble, proche de la langue grecque, bien supérieure à la latine à cet égard ; et c'est l'une des plus grandes beautés qui se puissent trouver en cette langue. »³³⁹

C'est ainsi que pour l'anglais, tout comme pour le français, des généalogies plus ou moins fantasmées se font jour, avec deux grandes tendances. La première, indiquée par l'exemple d'Edmund Spenser, fait remonter les origines de l'anglais à Troie en s'appuyant notamment sur l'*Historia Regum Britannie* de Geoffrey de Monmouth (XII^e siècle), selon laquelle Brutus, arrière-petit fils d'Enée serait parti à la conquête des Îles Britanniques. L'autre origine – approchant au demeurant des théories linguistiques actuelles – relie l'anglais au saxon. William Camden (1551-1623) adopte cette voie dans ses *Remaines concerning Britaines* (1586), de même que Richard Verstegan (c.1548-1636), catholique anglais exilé, passé par Paris et établi ensuite à Anvers, dans *Restitution of decayed intelligence in antiquities, concerning the most noble and renowned English nation* en 1605. Multipliant les étymologies tirées du vieux saxon, il démontre que l'anglais est une langue germanique³⁴⁰. Les humanistes allemands exaltant à la même époque la supériorité de leur langue sont alors des alliés de poids, notamment le philologue et historien Joseph-Juste Scaliger (1540-1609). Sa *Diatrise sur les langues européennes* de 1599, par l'intermédiaire surtout des résumés de sa classification des langues en quatre « *maiores matrices* » et sept « *minores* » dans le *Purchas' pilgrimage* ou les *Enquiries touching the diversity of languages and religions* d'Edward Brerewood, inspire plus d'un demi-siècle plus tard le tableau des langues européennes dressé par John Wilkins. Sauf qu'il est intéressant de noter que, dans la perspective de la défense de « son » vernaculaire, Wilkins fait basculer l'anglais dans la catégorie du « teutonique supérieur »³⁴¹. Or ce dernier est

³³⁹ SIDNEY (Philip), *Un Plaidoyer pour la poésie*, Ed. bilingue, trad. et présent. Maurice Lebel, Québec, Presses de l'Université Laval, 1965, p. 98 (nous soulignons).

³⁴⁰ CAMDEN (William), *Remaines concerning Britaine, but especially England and the inhabitants thereof...*, Londres, J. Legatt for S. Waterson, 1614 (notamment p. 19-35) et VERSTEGAN (Richard), *Restitution of decayed intelligence in antiquities, concerning the most noble and renowned English nation*, Anvers, Rober Bruney, 1605. Cf. pour ces exemples et plus généralement sur les recherches sur les origines de l'anglais, COHEN (Paul), *art. cit.* (p. 32 et p. 45). Sur cette question, nous nous sommes appuyés, par ailleurs, notamment sur JONES (Richard Foster), *op. cit.* et BAILEY (Richard W.), *Images of English. A Cultural History of the Language*, Ann Arbor, The University of Michigan Press, 1991.

³⁴¹ WILKINS (John), *op. cit.*, I, I, 2-5 ; Voir DROIXHE (Daniel), « Wilkins et les langues européennes », dans DROIXHE (Daniel, dir.) et GRELL (Chantal, dir.), *La Linguistique entre mythe et histoire. Actes des journées d'étude organisées les 4 et 5 juin 1991 à la Sorbonne en l'honneur de Hans Aarsleff*, Münster, Nodus Publikationen, 1993, p. 41-54 et DROIXHE (Daniel), *Souvenirs de Babel. La reconstruction de l'histoire des langues de la Renaissance aux*

aussi le secrétaire d'une institution, la Royal Society, qui – depuis l'un de ses lointains ancêtres qu'était le Gresham College fondé dans les années 1590, où les leçons publiques étaient déjà données en anglais – prône le développement du vernaculaire, en créant, par exemple, à la fin du XVIIe siècle, un comité « *for improving the English language* »³⁴².

Le contexte du milieu du XVIIe siècle en Angleterre, marqué par la création de la Royal Society mais aussi moment de la plus grande effervescence de la réflexion autour d'une langue universelle, est, par ailleurs, imprégné par l'influence des puritains. Aux attaques, déjà évoquées, contre la langue latine, langue de la Bête, d'un William Dell (c. 1607-1669), chapelain dans la New Model Army et partisan d'Olivier Cromwell³⁴³, John Webster ajoute, dans son *Academiarum examen* de 1654, une défense en règle de la langue anglaise, à employer notamment, selon lui, dans les universités :

« Il serait bien de veiller à progresser et avancer dans notre propre langue et que les arts et les sciences y soient enseignés, afin d'accéder à toutes sortes de connaissances plus facilement et plus rapidement : et ainsi, après l'exemple des Romains, nous pourrions travailler à la propager parmi d'autres nations, de façon à les inciter à apprendre la nôtre plutôt que nous la leur, ce qui représenterait un énorme avantage pour le *Commonwealth*, dans nos négociations avec l'étranger, le commerce, et les conquêtes (...). Car si nous arrivions à un degré extraordinaire d'apprentissage et de connaissance, nous devrions parler et écrire seulement dans notre langue maternelle, et alors les autres nations voudraient vraiment l'apprendre, et traduire nos livres, comme dans les temps

Lumières, Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. 2007, chapitre 10 (disponible en ligne sur <http://www.arlfb.be/ebibliotheque/livres/babel/babel.pdf>) : le glissement opéré par Wilkins dans la classification de l'anglais est qualifié par Droixhe de « malheureux » car moins « conforme aux idées modernes » que la classification de Scaliger (p. 113)). Sur les « antécédents » : SCALIGER (Joseph-Juste), *Diatriba de Europaeorum linguis* (1599) dans *Opuscula varia antehac non edita...*, Paris, apud H. Drouart, 1610 ; BREREWOOD (Edward), *Enquiries touching the diversity of languages and religions through the cheife parts of the world...*, Londres, J. Bill, 1614.

³⁴² Cf. BURKE (Peter), *op. cit.*, p. 100 et JONES (Richard Foster), *op. cit.*, p. 308 : « the early scientists, with the exception of Bacon, were not particularly concerned over the instability of the vernacular, though a committee of the Royal Society was later appointed to refine and stabilize it ».

³⁴³ Dans l'appendice à *The Tryal of Sprits*, intitulé « The Right Reformation of Learning, Schooles, and Universities according to the State of the Gospel, and True Light that shines therein » (1653), Dell écrit : « that in teaching youth... *Greek and Latin*, such *heathenish Authors*, be most *carefully avoided*, be their *Language* never so good, whose *writings* are full of the *fables, vanities, filthiness, lasciviousness, idolatries, and wickedness* of the heathen. Seeing *usually*, whilst *youth* do learn the *Languages* of the *heathen*, they also learn their *wickedness* in that *Language*. » (cité dans JONES (Richard Foster), *op. cit.*, note 22 p. 304).

anciens on s'est employé à maîtriser la langue et à traduire les livres des Grecs et des Romains, et comme de nos jours on le fait pour ceux des Français et des Allemands. »³⁴⁴

Ce sont ces mêmes puritains qui tentent de faire de l'anglais la langue de la loi, avec des arrêts du Parlement du 22 novembre 1650 et du 9 avril 1651 imposant l'emploi de ce dernier ; des arrêts qui pourraient apparaître comme le pendant insulaire, un siècle plus tard, à l'ordonnance de Villers-Cotterêts...

Ce n'est en tout cas pas un hasard, si dans un tel contexte d'affirmation intransigeante de la langue anglaise, la plupart des *language planners* recourent au vernaculaire comme métalangue dans leurs projets de langues universelles.

De la diglossie à la polyglossie

Pourtant, si dans le cas des puritains, le triomphe de l'anglais semble devoir passer par la définitive déchéance du latin, en Europe (mais aussi en fait dans l'Angleterre du XVIIe siècle), la situation est plus complexe. Les langues coexistent. Un état de fait qui est perceptible au moins depuis l'époque médiévale, partant d'une diglossie latin-vernaculaire fort fréquente et très tôt installée³⁴⁵. Et, avec la complexification du paysage linguistique à

³⁴⁴ WEBSTER (John), *op. cit.*, p. 98-99 ; nous traduisons : « That care may be had of improving, and advancing our own language, and that arts and sciences may be taught in it, that thereby a more easie and short way may be had to the attaining of all sorts of knowledge : and thereby after the example of the *Romans* we may labour to propagate it amongst other nations, that they may rather be induced to learn ours, than we theirs, which would be of vast advantage to the Commonwealth, in forrein Negotiations, Trading, Conquest and Acquisitions (...) For if we should arrive at any extraordinary height of learning, and knowledge, though we should but speak and write in our own mother tongue, then would other nations be as earnest in learning it, and translating our books, as former ages have been labouring to attain the language, and translate the books of the *Graecians* and *Romans*, and we at this day of the *French*, and *Germans* ». La citation figure dans JONES (Richard Foster), *op. cit.*, p. 308 qui mentionne aussi, p. 320-321, James Hunt (*These Spiritual Verses of James Hunt, Concerning the Down-fall of the Ceremonies...*, 1642) : « For there are very few mysteries in the Gospel that be so / Strong / But they may be unfolded by the plaine true English tongue ».

³⁴⁵ Voir GREVIN (Benoît), « L'historien face au problème des contacts entre latin et langues vulgaires au bas Moyen Âge (XIIe-XVe siècle) : espace ouvert à la recherche. L'exemple de l'application de la notion de diglossie », *Mélanges de l'Ecole Française de Rome – Moyen Âge*, Tome. 117-2 (« La résistible ascension des vulgaires. Contacts entre latin et langues vulgaires au bas Moyen Âge. Problèmes pour l'historien. »), 2005, p. 447-469. L'auteur y discute notamment les travaux fondateurs – mais portant sur le monde arabe dans la première moitié du XXe siècle – de Charles A. Ferguson sur la question (cf. son article « Diglossia », *Word*, 15, 1959, p. 325-340) ; et ceux de BANNIARD (Michel), *Viva voce : communication écrite et communication orale du IVe au IXe siècle en Occident latin*, Paris, Institut des études augustiniennes, 1992. Voir en particulier le schéma, englobant l'évolution de la situation diglossique sur notre période, présenté par Benoît Grévin, p. 458.

la Renaissance, de cette coutumière situation diglossique, l'on passe souvent à une « polyglossie » plus élaborée (avec une définition un peu plus souple du terme certes).

Prenons un seul exemple concret de ces pratiques de *code-switching* à la Renaissance, celui de la famille « plurilingue » des Salis, originaires de Suisse orientale³⁴⁶. Au sein de cette famille, ce ne sont pas moins de cinq langues différentes qui sont employées, à des fréquences variables, au « quotidien », en tout cas tel que l'on peut le percevoir à travers leurs correspondances : le latin, l'italien, l'allemand, le romanche et le français. Cette famille offre un bon point de vue sur les questions de la différenciation sociale dans l'emploi de telle ou telle langue (entre hommes et femmes, entre jeunes et vieux, entre parents et enfants...) l'une apparaissant comme plus efficace que l'autre suivant les situations sociales. Johan Baptista a Salis Samedan, né dans la haute vallée de l'Engadine dans le Graubünden en 1546, compte parmi ses correspondants : sa mère, deux de ses trois femmes, et ses enfants, en particulier cinq de ses fils partis étudier loin de leur maison. Le vernaculaire de leur région natale est le romanche, qui, à cette époque, n'est pas encore véritablement fixé, ni à l'oral, ni à l'écrit, seulement six livres ayant été publiés dans cette langue avant 1600, notamment la Bible traduite par Jachiam Bifrun en 1560 avec le catéchisme en 1562. Dans les vallées voisines, juste au sud – Val Poschiavo, Val Bregaglia et Valtellina – les populations parlent en lombardo-italien, alors qu'au Nord, elles s'expriment en dialectes germaniques. Le berceau familial se trouve donc dans une région-carrefour, les Grisons, y compris d'un point de vue linguistique, entre réseau politique germanophone – puisque la haute Engadine fait partie des Trois Ligues ou « *Freistaat der Drei Bünde* », confédération politique alliée à la Suisse, dont les affaires principales étaient conduites en allemand – et tropisme commercial italien, avec Milan comme plaque-tournante avec son marché au bétail et aux produits laitiers. Outre cette position-tampon d'un point de vue géographique incitant déjà à l'apprentissage de plusieurs langues, ce sont les études des enfants à l'étranger qui conduisent aussi à la pratique du *code-switching*. Dans une famille qui occupe une place éminente dans la région, la figure paternelle, influente au sein des Trois Ligues, a les moyens de préparer ses enfants à la scène

³⁴⁶ Nous tirons cet exemple de l'étude que lui consacre Randolph C. Head à partir de son travail dans les archives du *Dauerdepositum Salis des Staatsarchiv Graubünden* (STAGr), aux cotes D II a3-a28 (au milieu de la masse des correspondances et documents d'autres branches du clan Salis), c'est-à-dire au total 185 lettres collectées dont 60 traduites (quelques lettres en latin avec annotations brèves en grec). Voir son article : HEAD (Randolph C.), « A Plurilingual Family in the Sixteenth Century : Language Use and Linguistic Consciousness in the Salis Family Correspondence, 1580-1610 », *The Sixteenth Century Journal*, Volume XXVI, n°3, automne 1995, p. 577-593.

européenne en les envoyant dans des universités prestigieuses³⁴⁷ : après des études à l'école d'Augsbourg pour la plupart, Rudolf est envoyé à Bâle et à Genève, tandis que Friedrich fréquente lui les bancs d'Ingolstadt et de Paris. Beaucoup des lettres étant échangées lors des études des enfants Salis, il n'est donc pas étonnant d'y retrouver une place prépondérante du latin avec 104 lettres (près de 60% de la correspondance) dont 67 envoyées par les fils à leur père. L'objet de ces études est justement de faire apprendre aux enfants la *lingua franca* des élites, d'où l'effort filial en retour pour démontrer la justesse de l'investissement paternel. Après le latin, viennent l'italien avec 35 lettres – notamment celles échangées entre frères – puis l'allemand avec 35 missives (auxquelles s'ajoutent 30 autres où il apparaît comme seconde langue) ; enfin, si le français ne fait que de rares apparitions dans des lettres envoyées depuis Paris par Friedrich von Salis, c'est le romanche qui est la langue la moins représentée avec seulement 6 lettres, écrites exclusivement par des femmes ou des enfants. Sa place est, logiquement pour les raisons évoquées plus haut, subordonnée, en tout cas à l'écrit et on le retrouve seulement dans des passages brefs mais parfois significatifs. Ainsi, dans une lettre en latin de Johann à deux de ses fils, alors à Augsbourg en 1591, où figure en romanche le passage suivant :

« J'ai entendu dire que vous les garçons, et surtout vous deux, les plus jeunes, êtes toujours en train de parler en romanche et jamais en allemand, ce qui n'est pas ce que vous m'aviez promis... l'argent que cela nous coûte [vos études], doit être dépensé pour que vous appreniez le latin et l'allemand et pas le romanche. »³⁴⁸

Le changement de langue pourrait ici apparaître surprenant étant donné le propos : le père cherche-t-il à mieux se faire comprendre, sa progéniture n'ayant visiblement pas encore bien assimilé l'importance de l'apprentissage du latin, langue justement du reste de la lettre ? Le recours à la langue maternelle offre-t-il un poids plus grand à un père admonestant ses enfants ? Le passage au romanche, langue de l'enfance, est-il justement ironique, permettant à Johann de démontrer à ses fils qu'ils sont encore loin de l'« émancipation » ?

³⁴⁷ Le père est notamment en charge de renforcer une alliance avec Venise en 1603, quant à son plus jeune fils, Friedrich, après une conversion au catholicisme (documentée dans des lettres envoyées à son père), il devient aumônier d'Henri IV (cf. *ibidem*, p. 581).

³⁴⁸ « Eau hai iudit chia vus mats tuts, e speielmaint vus duos giuvans tschantschais adüna rumaunstch e mae tudaisk, lg quel nun e aque vus hauais impromis... » (STAGr D II a6, 7 février 1591), que nous traduisons à partir de la traduction en anglais de R.C. Hall.

L'intérêt de cet exemple de la famille Salis est donc double : il montre, d'une part, comme le souligne Randolph C. Hall, qu'il y a une utilisation différenciée socialement des langues, celles-ci apparaissant comme des indicateurs du statut social du locuteur ; d'autre part, il témoigne aussi de l'existence de cette Babel linguistique européenne, dans laquelle coexistent langues sapientales, langues vernaculaires et dialectes.

Or l'attitude face à cette Babel offre une alternative : soit suivre le schéma monogénétique et se débarrasser de cette diversité gênante, pour retourner à l'origine mythique de l'Un, de la langue commune à tous, que ladite langue soit une langue sacrée (hébreu, grec ou latin) ou une langue vernaculaire « élue » parmi les autres ; soit opter pour la quête polygénétique, ou plutôt encyclopédique, c'est-à-dire accepter la multitude des idiomes et la faire sienne. Il s'agit en somme soit de chercher à tout prix l'issue de ce « labyrinthe des langues » – pour reprendre la belle image de Cave Beck dans l'adresse au lecteur de son *Universal Character* qui servait de titre à cette sous-partie³⁴⁹ – un labyrinthe où l'émergence ou le renforcement des nombreux vernaculaires à l'époque moderne, ne fait que densifier le réseau des possibles ; soit, au contraire, d'accepter de s'y perdre.

En résumé, deux façons très différentes d'envisager une langue universelle coexistent. La première, que nous avons abordée au cours de ce premier chapitre, prône la résolution de la diversité, dans le choix d'une seule langue, un choix parfois « violent », lorsqu'il est question pour un vernaculaire de s'imposer à tous les autres. L'illustration la plus marquante en est la fameuse citation d'Antonio de Nebrija, qui, dans le prologue de sa *Grammaire castillane*, dédiée à la reine Isabelle de Castille en 1492 écrit :

« Quand je médite, très illustre reine, et que j'évoque l'antiquité des événements que l'on mit en écrits pour notre souvenir et notre mémoire, je découvre une chose que je présente comme une conclusion très certaine : toujours la langue fut compagne de l'empire³⁵⁰, de sorte qu'ensemble ils commencèrent, grandirent et s'épanouirent et que commune fut leur chute... De deux choses l'une : ou le souvenir de vos hauts faits va périr avec la langue, ou il pèrègrinera dans les nations étrangères, faute d'avoir une maison pour établir sa demeure. »³⁵¹

³⁴⁹ BECK (Cave), *The Universal Character*, op. cit., « To the Reader » (non pag.). Sachant que la solution que l'auteur propose est celle d'une langue artificielle, qui fera l'objet d'un autre point de notre typologie.

³⁵⁰ Ou dans le texte « de la puissance » suivant la traduction que l'on souhaite donner à *imperio*.

³⁵¹ NEBRIJA (Antonio de), *Gramática castellana*, Salamanque, 1492, prologue (éd. P. Galindo Romero et L. Ortiz Muñoz, à partir de l'édition princeps de 1492, Edición de la Junta del Centenario, Madrid, 1946, p. 5-6).

Cette grammaire est une œuvre capitale dans l'histoire linguistique, puisqu'il s'agit de la première grammaire d'une langue vernaculaire³⁵². Nebrija cherche à y définir les usages, les normes, la juste prononciation, afin de donner une véritable unité à cette langue et de promouvoir la visibilité internationale qu'elle mérite, selon lui. Et il poursuit d'ailleurs dans son prologue, évoquant le projet de l'ouvrage qui date vraisemblablement de 1487 :

« Quand à Salamanque j'ai remis à Votre Royale Majesté le projet de mon ouvrage et que vous m'avez demandé à quoi il pourrait servir, le très révérend évêque d'Avila [Hernando de Talavera, le futur archevêque de Grenade] me déroba la réponse et dit pour moi : Maintenant que Votre Altesse a mis sous son joug de nombreux peuples barbares et des nations parlant des langues étrangères mais qui par leur défaite devront recevoir les lois que le vainqueur impose au vaincu et avec elles notre langue, grâce à cette méthode, ils pourront la connaître comme nous apprenons la grammaire latine pour apprendre le latin... et non seulement les ennemis de notre Foi qui sont dans la nécessité d'apprendre le langage castillan, mais les Biscariens, les Navarrais, les Français et tous ceux qui ont quelque relation avec l'Espagne et nécessité de notre langue, s'ils ne l'ont pas apprise dans l'enfance et par l'usage ils pourront la savoir plus grâce à mon ouvrage... »³⁵³

Le cinquième chapitre de la grammaire ne s'appelle-t-il pas « Introduction à la langue castillane pour ceux de langues étrangères qui voudront l'apprendre » ? Par « ennemis de notre Foi », l'humaniste chrétien désigne bien sûr les musulmans d'Espagne, toujours arabisants dans le royaume de Valence ou l'émirat de Grenade, soumis en 1492 justement, alors que dans le même temps Christophe Colomb et sa découverte donnent un relief tout particulier à cette expansion souhaitée du castillan. C'est bien, en effet, une conception impérialiste – voire glottophagique³⁵⁴ – de la langue que défend Nebrija, la percevant comme un instrument de civilisation. L'empire ibérique à la tête duquel trônent Charles Quint puis, sur des possessions différentes, Philippe II, se veut universel et il se doit d'être accompagné dans sa progression par la diffusion d'une langue qui, elle aussi, se veut universelle, le castillan. D'où les comparaisons fréquentes avec l'empire romain et le latin qui ne manquent pas d'être menées :

³⁵² La première grammaire italienne de Trissino est de 1529, la *Grammatica de lingoagem portugesa* de Fernando de Oliveira de 1536 et le *Tretté de la grammere françoeeze* de Louis Meigret de 1550.

³⁵³ NEBRIJA (Antonio de), *ibidem*.

³⁵⁴ Cf. parmi plusieurs ouvrages, CALVET (Louis-Jean), *Linguistique et colonialisme : petit traité de glottophagie*, Paris, Payot, 1974.

« A Rome, presque tous les nobles savaient le grec mais, quand ils allaient gouverner en Asie ou en Grèce, la loi leur interdisait de parler en public une autre langue que le latin, même s'il fallait un interprète.

Valère Maxime dit que la dignité et la réputation de la langue latine s'étendait dans tout le monde avec d'autant plus d'autorité qu'ils avaient plus de soin à la perpétuer et la rendre estimable. »

écrit Ambrosio de Morales dans le prologue de son *Discours sur la langue castillane*³⁵⁵.

Pourtant, à l'opposé de cette conception qui cherche à distinguer coûte que coûte une langue, une autre façon d'envisager la langue universelle réside dans l'acceptation de la Babel européenne et même mondiale afin d'embrasser la diversité, plutôt que de la nier. L'on bascule alors de Babel dans la Pentecôte...

³⁵⁵ Cité par DARBORD (Michel), « La Langue et l'Empire dans l'humanisme espagnol » dans JONES-DAVIES (Marie-Thérèse, dir.), *Langues et nations au temps de la Renaissance*, Paris, Ed. Klincksieck, 1991, p. 59-65 ; p. 63-65.

Chapitre 2 – La quête encyclopédique : une langue universelle pour une religion universelle ou la langue, apôtre de la religion ?

2.1 L'hypothèse encyclopédique : de Babel à la Pentecôte pour embrasser la diversité

Conrad Gessner et Claude Duret : la Pentecôte et la théorie des 72 langues

« Il est certain que Mithridate, le roi du Pont, est le seul des mortels à avoir parlé vingt-deux langues et pendant les 56 années de son règne, il n'eut jamais besoin d'un interprète pour s'adresser à un homme des peuples qu'il avait soumis. C'est le même Pline qui nous le rapporte. »³⁵⁶

Mithridate VI Eupator, dit le Grand (ca 132- 63 a.C.), fut roi du Pont-Euxin³⁵⁷, de la mort de son père Mithridate Evergète (ca 123 a.C.) à son propre trépas. Un roi polyglotte à la hauteur de son Empire multilingue, c'est ainsi que nous le présente Conrad Gessner dans cet extrait de l'ouvrage dont il a choisi justement le titre en hommage au roi antique, son *Mithridates* de 1555.

« Mithridates Roy de Pont en Asie parloit sans aucun truchement ou interprete 22 langues toutes diverses ainsi que le recitent Pline liv. 7 chap. 24 & liv. 25 chap. 2 Valere Maxime liv. 9 Aule Gelle liv. 17 ch. 17 F. Quintilian liv. 11 chap. 2. & en memoire de ce Roy Nicolas Erythree Venitien a intitulé un sien livre des noms & vocables de tous les gens & nations de la terre Mithridates... »

On retrouve cette figure, dans un autre ouvrage, le *Thresor de l'histoire des langues de cest univers* de Claude Duret, daté de 1613, au sein du chapitre intitulé « De ceux qui ont sceu & parlé plusieurs langues »³⁵⁸. A côté de contemporains de Duret doués pour la

³⁵⁶ GESSNER (Conrad), *Mithridate Mithridates (1555). Introduction, texte latin, traduction française, annotation et index* par Bernard Colombat et Manfred Peters, Genève, Droz, 2009 (déjà évoquée supra), f. 2r. Nous utiliserons pour Gessner cette récente traduction critique, de référence maintenant. Dans cette citation, Gessner s'appuie sur PLINE L'ANCIEN, *Histoire naturelle*, 7, 88 (trad. R. Schilling, Paris, CUF, 1997), qui écrit simplement : « Mithridate, qui était roi de vingt-deux peuples, leur rendait la justice en autant de langues et pouvait haranguer chaque peuple sans interprète ».

³⁵⁷ C'est-à-dire dans la région de la mer Noire.

³⁵⁸ DURET (Claude), *op. cit.*, p. 963. Mithridate fait aussi son apparition dans le *Real Character* de John Wilkins : « Men are content to bestow much time and pains in the Study of Languages, in order to their more easy conversing with those of other Nations. 'Tis said of Mithridates King of Pontus, that he was skilled in Two and twenty several Tongues, which were spoken in the several Provinces under his Dominion : Which, tho it were a very extraordinary attainment, yet how short a remedy was it against the Curse of the Confusion, considering the vast multitude of Languages that are in the World. » (WILKINS (John), *op. cit.*, « Epistle dedicatory » (b1r), nous soulignons). Ici, le don du Roi du Pont pour les

polyglossie, tels que Joseph Scaliger, dont les compétences linguistiques sont mises en avant, Mithridates trouve encore sa place³⁵⁹. Les mentions faites du personnage dans les sources antiques sont plus étoffées que chez Gessner – nous y reviendrons – et clôture cette liste un texte d'un « Vénitien » (dont nous n'avons pas retrouvé de traces) puis à sa suite, la mention suivante :

« ...de mesme Conrad Gesnerus Allemand a composé un livre d'observations intitulé Mithridates, de differentiis linguarum tum veterum, tum quae hodie apud diversas nationes in toto orbe terrarum in usu sunt impressus anno 1555 Tigurini »³⁶⁰.

Duret avait donc connaissance de l'ouvrage de Gessner, ce qui apparaît, somme toute, logique puisque les deux auteurs se lancent, chacun, à une cinquantaine d'années d'écart, dans la quête d'une langue universelle, perçue comme reposant sur la connaissance d'autant d'idiomes que possible.

« Représentant le plus universel de l'humanisme zurichois » : tel est Gessner (1516-1565) pour Hans Fischer³⁶¹. Les deux éléments principaux de cette définition pèsent de

langues est certes souligné, mais pour, immédiatement, en nuancer la portée, ces 22 langues apparaissant à Wilkins comme bien peu de choses face à la *confusio linguarum*... d'où l'intérêt évidemment de son « caractère réel ». Enfin, mentionnons aussi la présence de Mithridates, par exemple, dans : URQUHART (Thomas), *The Jewel*, éd., introduction et commentaire par R.D.S Jack et R.J. Lyall, Edimbourg, Scottish Academic Press, 1983 [fac-similé de *Eskubalouron, or the Discovery of a Most Exquisite Jewel*, Londres, Printed by Ja. Cottrel, 1652], par. 107, p. 77. Sur la figure de Mithridate plus généralement, voir TRABANT (Jürgen), « Mithridates : de Gesner jusqu'à Adelung et Vater », *Cahiers Ferdinand Saussure*, n°51, 1998, p. 95-111 ; du même auteur *Mithridates im Paradies. Kleine Geschichte des Sprachdenkens*, München, C.H. Beck, 2003 et « Mithridates in Paradise : describing Languages in a Universalistic World », dans BENDER (John B., dir.) et MARRINAN (Michael, dir.), *Regimes of Description : In the Archives of the Eighteenth Century*, Stanford, Stanford University Press, 2005, p. 44-60. Trabant lit, par exemple, dans le choix de Mithridate, l'un des derniers grands adversaires de Rome dans sa conquête de la Méditerranée, celui d'un plaidoyer pour une pluralité des langues contre le centralisme linguistique de l'Église catholique (cf. Trabant, 2003, p. 117).

³⁵⁹ DURET (Claude), *op. cit.*, p. 966-967 : « Le grand & excellent Iosephe Scaliger filz de feu Iules Caesar Scaliger de la maison des Cams Scaliger où de l'Escale Princes de Veronne en Italie, a démontré aux plus doctes & çavants de c'est Univers par l'impression de son œuvre de Emendatione temporum, qu'il entend toutes les langues de cestuy Univers parfaitement ».

³⁶⁰ DURET (Claude), *op. cit.*, p. 963.

³⁶¹ FISCHER (Hans), *Arzt und Humanismus. Das humanistische Weltbild in Naturwissenschaften und Medizin*, Zürich, Artemis Verlag, 1962, p. 202 ; cité par Bernard Colombat et Manfred Peters dans leur très bonne introduction à la récente édition du *Mithridates* : GESSNER (Conrad), *op. cit.*, p. 16. Nous en tirons certains des éléments qui suivent, notamment sur la biographie de Gessner, entre autres l'exemple du *liber amicorum* (évoqué aussi p. 16). Sur cette source, voir aussi DURLING (Richard J.), « Conrad Gesner's *Liber amicorum* 1555-1565 », *Gesnerus : Vierteljahresschrift herausgegeben von der Schweizerischen Gesellschaft für Geschichte der Medizin und der Naturwissenschaften*, n° 22, 1965, p. 134-157, où sont recensés les noms. Voir enfin : METCALFE (George J.), « The Views of Konrad Gesner on language », dans

tout leur poids sur son parcours. Zürich est son quartier général et se distingue comme une métropole et une plaque tournante importantes du XVI^e siècle, du point de vue commercial avec ses foires, mais aussi en tant que lieu du Refuge protestant attirant aussi bien les réformés anglais persécutés sous Marie Tudor que les Huguenots français durant les Guerres de religion. Les opportunités multiples de rencontres dont Gessner a pu bénéficier ont influencé son travail, en particulier sur les langues : le cosmopolitisme frappait à sa porte comme en témoigne son *Liber amicorum* (1555-1565) dans lequel ont écrit pas moins de 27 Suisses, 57 Allemands, 22 Français, 17 Hollandais, 13 Polonais, huit Hongrois, sept Italiens, quatre Bohémiens... pour un total de 227 noms. N'oublions pas non plus, par ailleurs, qu'aux côtés de Bâle, Zürich est un important centre de l'édition renaissante. Elle le doit à la présence de Christoph Froschauer (c. 1490-1564), l'éditeur le plus en vue de la Réforme zürichoise, qui s'occupe d'un certain nombre d'ouvrages de Gessner, dont le *Mithridates*³⁶².

Mais, au delà de ces origines et de ces influences zürichoises très prégnantes, Gessner est aussi un humaniste typique du XVI^e siècle, se lançant dans une *peregrinatio studii* afin de parfaire sa formation, débutée à l'école latine de la cathédrale (*Lateinschule am Grossmünster*) où enseignaient notamment Oswald Myconius, ami intime d'Erasme et de Zwingli, et Thomas Platter l'Ancien. Il se rend, grâce à un système de bourses que Zwingli vient de mettre en place dans sa ville natale, à Bourges – université de droit dont la réputation jouit de la présence d'André Alciat (Gessner y suit les cours en compagnie de

HOFACKER (Erich, dir), DIECKMANN (Liselotte), et NOLTE (Fred O.), *Studies in Germanic languages and literatures in memory of Fred. O. Nolte*, Saint-Louis, Washington University Press, 1963, p. 15-26.

³⁶² GESSNER (Conrad), *Mithridates, sive de differentis linguarum...*, Tiguri, exudebat Froschoverus, 1555. Froschauer reprend l'imprimerie de son ancien patron Hans Rügger en 1517. Y sont édités au total 875 titres, entre 1521 et 1598 (cf. *Die Buchdrucker-Familie Froschauer in Zürich. 1521-1595*, Zusammengestellt und geordnet von E. Camillo Rudolphi, Zürich, Orell, Füssli und Co., 1869). Dans la production imprimée suisse à la Renaissance, environs 6500 titres sont imprimés à Bâle (ville de 8000 habitants au XVI^e siècle ; contre 200 à 300 000 habitants et 30 000 titres pour Venise par exemple) ; elle est suivie par Genève avec 4126 ouvrages et Zürich avec 1582. Les deux dernières sont assez exclusivement centrées sur la production réformée, alors que celle de Bâle est plus diversifiée. Gessner, dans sa bibliothèque, possède 128 titres bâlois et 28 zurichoises (cf. chiffres tirés de LEU (Urs B.), KELLER (Raffael) et WEIDMANN (Sandra), *Conrad Gessner's Private Library*, Leyde-Boston, Brill, 2008, p. 11-12). Il est à noter qu'il existe une deuxième édition de l'ouvrage de Gessner, réalisée en 1610 par Caspar Waser (1565-1625). Il s'agit d'un orientaliste suisse de langue allemande, professeur de théologie à Zürich, polyglotte (hébreu, chaldaique, syriaque, grec, latin, français, italien, anglais, flamand, allemand) et auteur, notamment, d'une introduction latine à la langue syriaque (publiée à Leyde, 1594 et 1619) et de *Archetypus grammaticae hebraeae*, Bâle, 1601 (Francfort, 1625)... Son édition du *Mithridates* comprend le texte de Gessner, ainsi que quelques ajouts – dont d'autres versions du « Notre Père », en particulier une en basque avec un vocabulaire d'une centaine de termes – et un long commentaire (110 pages).

Théodore de Bèze) – puis à Paris, attiré par les enseignements grecs renommés de Guillaume Budé et la présence d'imprimeurs comme les Estienne. Il est néanmoins contraint de quitter Paris à la suite de l'Affaire des Placards en 1534 et retourne à Zürich, où il se marie avec Barbara Singysen, et est nommé enseignant de première année à l'école latine, un poste assez subalterne à vrai dire, eu égard à sa formation. Sa pérégrination reprend alors, sans regret, lorsque son ami Myconius lui propose de poursuivre des études de médecine à Bâle, ce dont il profite pour rééditer, chez l'imprimeur Heinrich Petri, un dictionnaire gréco-latin de Varinus Phavorinus (ou Camers). Cet ouvrage lui vaut un poste de professeur de grec à l'académie de Lausanne, tout juste créée en 1537 par le gouvernement de Berne. Il y passe ses matinées à la lecture de Démosthène ou d'Isocrate en alternance avec des explications d'Homère et de Sophocle ; quant aux après-midis, ils sont consacrés au commentaire de l'*Ethique* et de la *Politique* d'Aristote ou de dialogues choisis de Platon. A partir de 1541, il se fixe définitivement dans sa ville natale³⁶³, où il ouvre un cabinet médical (il n'obtient le poste de médecin de la ville de Zürich, qui améliore quelque peu ses finances, qu'en 1554³⁶⁴), tout en continuant à donner des cours au *Carolinum* – le collège réformé de la ville –, en tant que lecteur en philosophie naturelle, physique et éthique, et à travailler à l'édition de différents ouvrages. Il s'attelle en particulier à une *Bibliotheca universalis*, censée reprendre l'ensemble des ouvrages imprimés et manuscrits, grecs, latins, hébreux de l'Antiquité au XVIe siècle, et prolongée, en 1549, dans les *Pandectae*, impressionnante somme visant à résumer en 21 livres, tout le savoir de l'époque.

Lorsqu'il publie, en 1555, l'ouvrage qui nous intéresse ici, Conrad Gessner connaît alors une réelle célébrité : il est, un temps, envisagé comme précepteur des fils et petit-fils du comte Fugger, et il est, par ailleurs, reçu en audience privée à Augsbourg par l'empereur Ferdinand Ier en 1559. Le livre, « traité considéré comme un des pionniers de la linguistique générale »³⁶⁵, se présente sous la forme d'un petit in-octavo de 78 feuillets

³⁶³ Entretemps, il a passé quelques mois à Montpellier pour poursuivre ses études de médecine. Il y fréquente Pierre Belon (fréquemment utilisé dans le *Mithridates* pour sa comparaison du turc et de l'arabe (f. 9v, 69v) et à propos de son *Histoire de la nature des oyseaux* (26r, 71r)) et Guillaume Rondelet ; mais aucun de ses professeurs ne lui offrant l'hospitalité, ses finances l'obligent à regagner la Suisse, en passant par Lyon où il obtient son doctorat de médecine.

³⁶⁴ Il a obtenu auparavant, en 1552, une rente de chanoine et il peut alors, déjà, se consacrer à ses recherches sans trop de soucis matériels.

³⁶⁵ GESSNER (Conrad), *op. cit.*, p. 16. Bernard Colombat et Manfred Peters insistent sur l'importance du *Mithridates* dès le XIXe siècle sur le plan de la linguistique, par exemple chez J. Bächtold (*Die Verdienste der Züricher um die deutsche Philologie und Literaturgeschichte*, Habitationsvorlesung, von Jacob Bächtold, gehalten am 19. Januar 1880, Universität

(159 p.), dimension apparemment bien modeste pour assouvir le projet de décrire la totalité des langues du monde. Gessner s'était déjà intéressé à la question linguistique dans des ouvrages précédents, offrant son point de vue sur les langues dans la préface de son *Lexicon Graecolatinum* de 1543, intitulée « *De utilitate ac dignitate linguae Graecae* », ou dans des ouvrages ultérieurs, comme sa préface au dictionnaire d'un de ses anciens élèves, Josua Maaler, *Die Teütsch spraach* (1561)³⁶⁶. Il y décrit la parenté entre certaines langues, par exemple germaniques et slaves, ou tend des passerelles entre germanique et vieux gallois. Mais c'est bien son *Mithridates* qui reste comme une des synthèses les plus abouties de l'époque : après une lettre dédicatoire à John Bale, évêque anglais d'Ossory en Irlande, et une présentation générale intitulée *De linguis in genere* (f. 1r-4v), l'essentiel de l'ouvrage consiste en un exposé par ordre alphabétique des peuples et des langues, de *Abasinorum lingua* à *Zagouani* (f. 4v-70r), suivi de plusieurs appendices : l'un sur « les langues les plus reculées de l'empire tartare et du Nouveau Monde » (f. 70r-71v), l'autre sur les « langues artificielles » (f. 71v-73r), et, enfin, un vocabulaire élémentaire du *Rotwelsch* (la langue des tziganes) avec la traduction des mots en allemand (f. 73v-77v) que suit un bref « épilogue au lecteur » (f. 78r).

L'œuvre monumentale de Claude Duret a, pour sa part, une toute autre ampleur, du moins en terme de volume, puisqu'elle se présente sous la forme d'un imposant livre de plus de 1000 pages, plus à la mesure en soi de son projet de synthèse linguistique universelle. L'auteur est un humaniste français (c. 1570-1611), qui rejoint Gessner par un certain nombre de ses *habitus* intellectuels. Son parcours est néanmoins assez différent puisqu'il naît et passe toute sa vie à Moulins, qui n'a certes rien d'une métropole au XVI^e siècle mais n'en reste pas moins le siège d'un présidial³⁶⁷... Il suit en quelque sorte la carrière judiciaire de son père, Guillaume, maître des requêtes du roi ; un père qui lui

Zurich, 1880, p. 3) et chez Rudolf von Raumer, qui écrit : « Même s'il y a plusieurs essais antérieurs, le vrai fondateur de la linguistique moderne, c'est Conrad Gessner, ce brillant savant que diverses disciplines de la science vénèrent comme pionnier. » (*Geschichte der germanischen Philologie*, Munich, Oldenbourg, 1870, p. 37). Sur Gessner, voir aussi plusieurs pages dans : DEMONET (Marie-Luce), *Les Voix du signe*, op. cit.

³⁶⁶ Ladite préface est intitulée : « *Conradi Gesneri ad lectorem praefatio super hoc dictionario Germanicolatino : & lingua Germanica in univsum, eiusque dialectis, & quam late pateat : quid ei cum Gothica & Gallica commune : deque antiquis ac recentibus in ea scriptis, & illustrandae eius ratione.* » Pour le *Lexicon Graecolatinum*, la première édition paraît à Bâle, chez Johann Walder, en 1537.

³⁶⁷ En ce qui concerne les éléments biographiques sur Duret, voir, entre autres, *sub voce* dans : ROMAN D'AMAT (Jean-Charles, dir.) *et alii, Dictionnaire de biographie français*, t. 12, Paris, Letouzey et Ané, 1968-1970 ; MICHAUD (Louis-Gabriel), *Biographie universelle ancienne et moderne*, t. 12, Paris, Delagrave, 1855 (reproduit en fac-similé en 1998).

transmet, par ailleurs, une importante bibliothèque et ses propres travaux manuscrits sur la Coutume du Bourbonnais. Claude Duret, après des études de droit, devient avocat puis président du présidial. Apprécié comme magistrat, ami d'Olivier de Serres et de Du Bartas, il est aussi réputé « par ses doctes livres imprimez, par ses disertes harangues, & par ses honestes despartemens » et « plaisait au roy treschrestien Henri IV »³⁶⁸. « Erudit type de la Renaissance », Duret, *polyhistor*, fait montre d'une grande variété de centres d'intérêt, en ayant la volonté de tout connaître, et se faisant tour à tour théologien, philosophe, naturaliste et linguiste bien sûr³⁶⁹. Citons ses *Discours de la vérité des causes et effects des decadences, mutations et ruines des Monarchies, Empires et Republicques* en 1595 (Lyon, B. Rigaud) et *Discours de la vérité des causes et effects des divers cours, mouvements, flux, reflux et saleure de la mer Océane...* en 1600 (Paris, Jacques Rezé), qui est dédié à « Monseigneur de Bellievre, chancelier de France » ; sans oublier son *Histoire admirable des plantes et herbes esmerveillables et miraculeuses en nature...* (in-8°, Paris, N. Buon, 1605), un ouvrage rare, orné d'illustrations gravées sur bois (de l'arbre de vie aux arbres à feuilles caduques...) où il fait preuve d'une grande érudition, mais sans grand recul critique, rassemblant les écrits des voyageurs et botanistes anciens et modernes, dans une démarche reprise plus tard au sujet des langues. La thématique de ce dernier ouvrage lui confère un autre centre d'intérêt commun avec Gessner, lui-même auteur d'une *Historia plantarum* (Bâle, Robert Winter, 1541) et d'un *Catalogus plantarum Latine, Graece, Germanice & Gallice, una cum vulgaribus Pharmacopolarum nominibus* (Zürich, Froschauer, 1542), ce qui n'est pas un hasard, car la Renaissance use « dans son activité linguistique,... des mêmes outils mentaux que dans ses enquêtes naturalistes »³⁷⁰.

Le *Thresor de l'histoire des langues de cest univers, contenans les Origines, Beautés, Perfections, Decadences, Mutations, Changemens, Conversions et Ruines des langues* est publié, à titre posthume, en 1613 (ayant été rédigé vraisemblablement à la fin du XVI^e siècle), après que sa femme Florimonde Berger a remis le manuscrit à Pyramus de Candole. Ce dernier (1562-1626), issu d'une famille de la noblesse provençale, est

³⁶⁸ Citations tirées de l'« Oraison funèbre » de Duret faite par Claude Feydeau et qui figure dans l'édition du *Thresor* de 1613 (non paginée). Duret est un des commentateurs de la *Seconde semaine de G. de Saluste* (1584) de Du Bartas (1544-1590) en 1591 (publié à Nevers), consacrée à l'histoire du peuple hébreu depuis la Création, inachevée (15 chants sur 28 prévus), qui devait être suivie d'une œuvre sur l'histoire du peuple chrétien cf. SECRET (François), *La Kabbale chez Du Bartas et son commentateur Claude Duret*, Turin, Società editrice internazionale, 1959.

³⁶⁹ Cf. YARDENI (Myriam), « Science et décadence au temps de la Renaissance : l'oeuvre de Claude Duret », *Revue d'Histoire Moderne et Contemporaine*, tome XXIV, avril-juin 1977, p. 248-259, p.249.

³⁷⁰ CEARD (Jean), *art. cit.*, p. 581.

imprimeur et libraire à Genève puis à Yverdon ; il est très actif et entreprenant, publiant notamment des traductions de Xenophon, de Tacite ou l'*Histoire des guerres d'Italie* de Francesco Guicciardini, ce qui ne l'empêche pas de mourir ruiné³⁷¹. L'ouvrage sort, dans une première édition, des presses de Coligny en 1613, puis d'Yverdon, pour la seconde édition, en 1619³⁷². Après une dédicace au « tres-illustre haut et redouté seigneur Maurice de Nassau, né prince d'Orange, Marquis de Vere & de Flessinghe... » signée de Pyramus de Candole, viennent différents textes, en latin et en français, de Claude Feydeau, docteur en théologie et droit canon, « chanoine theoloyal et grand penitencier en l'Eglise archiespicopale de Bourges », dont une approbation ecclésiastique (datée du 2 juin 1607), une préface (4 p.) ou encore une oraison funèbre de Claude Duret (6 p.) et un hommage à Florimonde Berger (daté du 23 septembre 1611). Les 89 chapitres de l'ouvrage, consacrés aux 55 langues annoncées sur le frontispice, allant de l'hébreu aux « sons, voix, bruits, langages ou langues des animaux et oyseaux », sont précédés de deux index, annoncés eux aussi dès le frontispice : la table des matières et des « Indices alphabétiques de noms, diction et matières principales amplement declarées en ce volume de l'Origine des langues de l'Univers » dans lequel on trouve, par exemple, une entrée « Babel 7.9.[renvois aux pages de l'ouvrage] », une autre « langue Finlandoise 867. » mais aussi une « Adam quel langage parloit 39.40.41.242 quelles loix receut de Dieu 240. il impose noms aux choses & comment 243. est premier inventeur des lettres et sciences 647 ». L'ouvrage débute ensuite par le chapitre I « Des origines des langues selon l'opinion des philosophes et historiens payens & idolatres ».

Ce sont ces deux auteurs, ainsi brièvement présentés, qui serviront de fil d'Ariane dans ce chapitre consacré à une autre option en matière de langue universelle : ce que nous appellerons la quête encyclopédique ou polygénétique. Essayer d'avoir des notions de toutes les langues de l'univers était un moyen d'approcher un savoir universel par la somme de toutes les informations linguistiques accumulées ; plutôt que de choisir une des

³⁷¹ cf. GRENTE (Georges, dir.), *Dictionnaire des lettres françaises, le XVI^e siècle*, Paris, Fayard, 2001 (1951), *sub voce*.

³⁷² DURET (Claude), *Thresor de l'histoire des langues de cest univers, contenans les Origines, Beautés, Perfections, Decadences, Mutations, Changemens, Conversions et Ruines des langues*, Coligny, éd. par Matth. Berjon, 1613 (Genève, Slatkine Reprints, 1972) (déjà mentionnée plus haut) et DURET (Claude), *Thresor de l'histoire des langues de cest univers, contenans les Origines, Beautés, Perfections, Decadences, Mutations, Changemens, Conversions et Ruines des langues*, Yverdon, de l'impr. De la Société helvétiale-caldoresque, 1619. Rappelons que Coligny correspond à Genève : le terme Coligny, ou Colonia Allbrogum, est employé par les imprimeurs genevois pour tenter apparemment de contourner l'interdiction de vendre leurs livres en France.

nombreuses langues de l'univers comme étant la « langue élue », tenter de les connaître toutes. Répondre au programme pantagruélique destiné à son fils par Gargantua et même le dépasser, tel est le défi que se fixent les nombreux auteurs de « mithridate », de « trésor » et autres « comparaisons » de langues qui fleurissent au cours de notre période : outre les deux exemples que nous allons développer, songeons, entre autres, à Latomus et son *De trium linguarum ratione dialogus* (Paris, 1519), Charles de Bovelles, auteur du *Liber de differentia vulgarium linguarum et Gallici sermonis varietate* (Paris, 1533), déjà évoqué, Guillaume Postel et le *Linguarum XII characteribus differentium alphabetum introductio ac legendi methodus* paru à Paris en 1538, ou encore Angelo Rocca (*Appendix de dialectis hoc est de variis linguarum generibus*, 1591) ... Autant d'ouvrages, signes de la « volonté de surmonter le babélisme non point en cherchant une *lingua humana* définitivement perdue, mais en conquérant les langues existantes »³⁷³. Comme le souligne Claude-Gilbert Dubois, l'on passe alors de la survalorisation de l'unité dans la recherche de la langue des origines à l'« ennoblissement du multiple » à l'appel de la parole de Dieu : « Croissez et multipliez ». De corrompu, le multiple devient fécond. Le multilinguisme n'est plus la trace indélébile de Babel, mais, grâce aux possibilités offertes par la traduction, le véhicule souhaité d'une nouvelle Pentecôte. Au texte de la *Genèse* XI, 1, 6-9 est substitué celui des *Actes des Apôtres*, II, 3-4 et l'épisode du « don des langues »³⁷⁴.

« Mais tout cela n'a esté rien au pris des Apostres de nostre Seigneur Iesus Christ, lesquels apres avoir esté remplis du Saint Esprit sur eux envoyé, se mirent à parler toutes les langues du Monde, combien qu'auparavant ils n'entendissent & parlassent autre langue, que la Syriaque, qui leur estoit maternelle ainsi qu'il est amplement deduit aux Actes des Apostres chapitre 2.3.10.11. & 19. Et disent les Anciens Docteurs de l'Eglise

³⁷³ DUBOIS (Claude-Gilbert), *Mythe et langage*, op. cit., p. 27 (p. 119 pour la citation qui suit). Il ne cite pas Rocca. Le texte de cet auteur est une annexe de ROCCA (Angelo), *Bibliotheca Apostolica Vaticana a Sisto V P.M. in splendidiorem commodioremque locum traslata*, Rome, Typographia Apostolica Vaticana, 1591. Il est suivi d'une collection de specimen intitulée *De Oratione Dominica variis linguis et characteribus conscripta*. Sur Rocca, voir FIACCHI (Cinzia), « Il *De dialectis* di Angelo Rocca e il *Mithridates* di Conrad Gesner », dans TAVONI (Mirko, dir.), *Italia ed Europa nella linguistica del Rinascimento. Italy and Europe in Renaissance Linguistics: Comparisons and Relations, 1: L'Italia e il mondo romanzo; 2: L'Italia e l'Europa non romanza. Le lingue orientali* (actes du colloque du 2 au 24 mars 1991), Ferrare, Franco Cosimo Panini, 1996, t. 2, p. 333-341.

³⁷⁴ Cf. *supra* et *Actes de Apôtres*, II : « (7) Ils étaient tous dans l'étonnement et la surprise, ils se disaient les uns aux autres : « Voici, ces gens qui parlent ne sont-ils pas tous Galiléens ? (8) Et comment les entendons-nous dans notre propre langue à chacun, dans notre langue maternelle ? (9) Parthes, Mèdes, Elamites, ceux qui habitent la Mésopotamie, la Judée, la Cappadoce, le Pont, l'Asie, (10) la Phrygie, la Pamphylie, l'Égypte, le territoires de la Libye voisine de Cyrène, et ceux qui sont venus de Rome, Juifs et prosélyte, (11) Crétois et Arabes, comment les entendons-nous parler dans nos langues des merveilles de Dieu ? ».

que ce Don de toutes les langues (lequel en la primitive Eglise estoit conferé avec le don de la Prophetie, & guerison des infirmes & malades, quand & le baptesme & le Saint Esprit, & imposition des mains) dura en icelle Eglise quelques siecles iusques au temps de Saint Irenee, qui fut auditeur de Polycarpe, disciple de Saint Jean l'Evangeliste desquels parle Eusebe livre quatrieme & cinquieme de sa preparation »

C'est ainsi que Claude Duret relate l'épisode biblique, au sein du chapitre déjà mentionné, consacré à « ceux qui ont sceu & parlé plusieurs langues », dont les apôtres sont le modèle. La référence à la Pentecôte innerve plus globalement les textes de Duret, comme de Gessner, où elle fonctionne comme un véritable leitmotiv. Dans le *Mithridates*, ce ne sont pas moins de onze mentions qui y sont faites au fil des pages : depuis celles concernant les Egyptiens (« Les habitants de l'Egypte entendent les apôtres parler leur dialecte à Jérusalem, le jour de la Pentecôte et sont surpris. » (4v)), à celles sur les Arabes (« Les Arabes sont étonnés de voir les apôtres parler dans leur dialecte à Jérusalem, le jour de Pentecôte » (10r)) ou les habitants de l'Asie (« Les habitants de l'Asie entendent les apôtres parler leur langue à Jérusalem lors de la fête de la Pentecôte » (12r)), sans oublier les Cappadociens (13v), Crétois (15v), Elamites (17r), Libyens (59r), Mèdes (60v)... Ce motif scandé à intervalle régulier dans le texte se veut donc « une sorte d'hommage psalmodié que Gessner rend ainsi à Dieu à chaque occasion »³⁷⁵. Gessner se félicite de la diversité des langues qui autorise la célébration de Dieu par toute la terre – et le but de son entreprise est de les connaître toutes –, comme cela est explicitement revendiqué dans l'*Epître dédicatoire*, auquel il faut remonter pour trouver, en quelque sorte, l'origine du leitmotiv :

« En effet, c'est d'une part grâce à toi que s'est produit un accroissement, non négligeable, de notre bibliothèque ; d'autre part, pour orner ce *Mithridate* polyglotte qui est le nôtre, tu nous as envoyé ce spécimen de l'ancienne langue britannique, qui est la traduction de la prière du Seigneur. C'est essentiellement en rendant cette prière dans des langues variées qu'il m'a paru bon de montrer la différence de chacune d'entre elles, autant que cette prière a permis de la faire : en sorte que, d'une part, il soit plus facile de comparer entre elles les langues dans lesquelles on traduisait le même texte et que,

³⁷⁵ Cf. Introduction de Bernard Colombat et Manfred Peters, dans GESSNER (Conrad), *op. cit.*, p. 27. Les deux auteurs relèvent aussi les variantes dans la citation tirée des *Actes des Apôtres* « sur les compléments de temps (*in die Pentecostes, in festo Pentecostes* ou *in Pentecoste*), sur le terme désignant la langue (*sua lingua, sua dialecto, suo sermone*), sur la désignation des Apôtres (*apostolos* à côté de *apostolos Domini, apostolos Iesu Christi*), sur les verbes (*audire, mirari, admirari*, voir aussi *admirabunda, cum admiratione*) et sur les temps employés pour ces verbes (présent, parfait, imparfait) » (p. 27 toujours).

d'autre part, on prenne pour ce faire un support à la fois très bref et très saint. Assurément à Dieu très bon et très grand, on doit aussi une immense reconnaissance en ce qu'il a accordé de faire connaître à notre époque la vraie religion comme universelle, et d'illustrer les saintes écritures par des langues variées. »³⁷⁶

L'auteur s'adresse ici à son ami John Bale, évêque anglais d'Ossory, en Irlande, alors en exil à Bâle. Il le remercie, dans un premier temps, pour le spécimen de langue qu'il lui a fourni pour son ouvrage, c'est-à-dire le gallois, seule langue celtique dont Gessner a pu donner un témoignage (cf. f. 13rv.), puis lui demande, à la suite de ce passage, son aide et ses conseils car il en est toujours preneur suivant l'objectif, inaccessible, qu'il s'est fixé de recenser toutes les langues de la terre³⁷⁷. Il insiste, par ailleurs, sur le fait que l'échantillon de gallois fourni par Bale soit une prière – le *Notre Père* –, dont l'avantage est double : il s'agit d'un texte court et que tout le monde connaît, ce qui en facilite la traduction (et l'auteur fournit des versions de référence : deux en latin, deux en grec, dont une transcrite, et même une en hébreu) ; mais aussi d'un texte « saint ». Or Gessner en propose, au total, pas moins de 27 versions (29 avec les variantes de transcription)³⁷⁸. A travers la multiplication de ces prières, le *Mithridates* se présente comme un prolongement de l'épisode des « langues de feu », l'ouvrage en soi offrant aussi le message divin dans une grande variété de véhicules, dans une optique eschatologique :

« Ainsi les prières sacrées aussi, les psaumes et tout ce qui est en rapport avec l'expression et le culte de la vraie foi, les diverses nations d'aujourd'hui (autant qu'il m'en souviennent) ont déjà commencé à les exprimer, en public, dans les lieux de culte, comme en privé, chacune dans sa langue vernaculaire, malgré l'Antéchrist. En tout cas,

³⁷⁶ GESSNER (Conrad), *op. cit.*, A2rv.

³⁷⁷ Il demande, par exemple, juste après, à John Bale de l'alimenter éventuellement en langues « bretonnes » : « Je te fais surtout cette demande : s'il existe une autre langue du royaume de [Grande-] Bretagne (j'entends dire en effet que les îles d'Hibernie [Irlande] et de Mona [Man] ont une langue qui leur est propre), tu nous transmettes promptement un spécimen de ces langues également, de préférence sous la forme de la prière du Seigneur. » (A2v).

³⁷⁸ Les langues du *Notre Père* sont les suivantes : deux versions en latin (dont une rétrotraduction à partir du gallois), éthiopien, anglais, arabe, arménien, gallois, chaldéen, français, allemand (trois versions dont une version en hexamètres composée par Gessner et une en hendécasyllabes), flamand, islandais, vieux haut allemand, gueldrien [*Gelders*], grec ancien, hébreu, espagnol, hongrois, tchèque (bohémien), « illyrien ou slavonique » (serbo-croate), polonais, italien, rhétien alpin (romanche), sarde des citadins (catalan), sarde des campagnes. A part pour le gallois, il ne donne que rarement la source des prières ; les exceptions sont recensées par Bernard Colombat et Manfred Peters) : l'éthiopien est tiré du *Nouveau Testament* imprimé à Rome (f. 6r) ; pour le syriaque ou chaldéen, *Evangile selon saint Mathieu* imprimé à Vienne (f. 15r) ; en ancienne langue allemande depuis les écrits de Notker de Saint-Gall (f. 41r) ; l'hébreu à partir de l'*Evangile de Mathieu* édité à Bâle par S. Münster, (. 47v-48r) ; l'illyrien ou slavon chez B. Georgevitz (f. 55v) ; et, enfin, le sarde depuis la *Cosmographie* de S. Münster (f. 66v-67r).

dans notre cité, toute limitée qu'elle est, c'est en latin, en grec, en hébreu, en allemand, en italien, en français, en anglais et dans certaines autres langues qu'on lit, à la gloire de Dieu, les Saintes Ecritures, qu'on en acquiert la connaissance, qu'on les célèbre. »³⁷⁹

Zürich, la cosmopolite, ressemble à un laboratoire *in vivo* selon Gessner. Elle est une sorte de nouvelle Jérusalem au temps de la Pentecôte, un microcosme symbolisant cette diffusion de l'Évangile, dans tous les pays et dans toutes les langues. L'on sent d'ailleurs aussi dans la description par cet auteur protestant, l'influence des écrits fondateurs sur la question des langues de Calvin, pour qui la bonté de Dieu réside dans le fait « qu'il a publié un évangile par toute la terre en diverses langues, et a appris à ses apôtres à parler divers langages »³⁸⁰. Or le *Mithridates*, en partie produit de l'identité zürichoise de Gessner, lui sert d'outil pour une diffusion la plus large possible de ce « don des langues ». Au-delà des trois langues sapientiales et des langues européennes pratiquées en Suisse, le recueil linguistique de Gessner contribue à répandre le message christique dans des langues aussi rares que le gallois ou l'islandais ; la diversité linguistique est un « don » à chérir :

« L'origine de la confusion des langues et son histoire relatée dans les livres sacrés, ce n'est pas cela que nous reprendrons ici. Cependant, de même que la confusion des langues a été pour une grande part cause des malheurs des hommes, de même à notre époque nous devons considérer comme un don vraiment divin et comme la cause d'un bonheur remarquable le fait que presque tout l'univers est à nouveau uni par ces trois langues immortalisées sur la Croix, que des savants d'un peu partout pratiquent ; et par la connaissance de ces langues, on connaît non seulement ce qui concerne les relations entre les hommes et ce qui est relatif à la sagesse humaine, mais aussi le sentiment religieux et Dieu. »³⁸¹

Cette dernière citation, bien qu'elle ne soit pas reprise intégralement par Jean Céard (même s'il s'appuie logiquement sur le texte de Gessner), est pourtant la parfaite illustration du propos de son article fondateur de 1980, « De Babel à la Pentecôte : la transformation du mythe de la confusion des langues au XVI^e siècle », dans lequel il écrit :

³⁷⁹ GESSNER (Conrad), *op. cit.*, A2v.

³⁸⁰ « Il y a une bonté de Dieu merveilleuse, qui reluit en ce que les gens communiquent entre eux d'une part et d'autre part par divers langages, et principalement de ce qu'il a publié un évangile par toute la terre en diverses langues, et a appris à ses apôtres à parler divers langages ; et par ce moyen ceux qui auparavant estoient miserablement divisez, ont esté conjoints par unité de foy. C'est en ce sens qu'Isaïe dit que sous le royaume du Christ la langue de Chanaan sera commune à tous. » (CALVIN (Jean), *Commentaire sur la Genèse*, p. 20-21 ; cité dans DUBOIS (Claude-Gilbert), *op. cit.*, p. 55).

³⁸¹ GESSNER (Conrad), *op. cit.*, 1r.

« Le mythe d'une langue unique et universelle cède sa place à un autre mythe : celui d'une aptitude à parler toutes les langues du monde, à disposer de toutes les richesses du verbe... Dans cette abondance se refait la langue parfaite des origines »³⁸². L'expression de « *linguarum varietas* », inspirée par Pline, supplante alors, chez certains auteurs, celle de « *confusio linguarum* »³⁸³. On assiste au retournement du mythe, négatif, de Babel en miracle de la Pentecôte. Certes, certaines langues, pour les raisons que l'on évoquait plus haut, sont valorisées, les « langues immortalisées sur la Croix » de la citation de Gessner en particulier, mais le multilinguisme autorisé, voire valorisé au-delà de ces trois langues, transmue la « confusion » en savoir³⁸⁴. Ainsi de Charles de Bovelles reprenant, lui aussi, le *topos* de la Pentecôte, qui écrit :

« En effet, ce langage, auparavant uniforme, et partout semblable, Dieu l'avait partagé en plusieurs dans la tour de Babel ; de nouveau, par son esprit saint, il le rassembla sur les lèvres choisies et rénovées des Apôtres et le ramena à son unité... Qu'est-ce que cela veut dire, je te prie, sinon qu'il enseigne qu'à la fin, la langue de tous devra être divinement châtiée, que, de même, les défauts d'articulation devront être retranchés ou plutôt supprimés, ces défauts par le moyen desquels les hommes ont, en fin de compte, produit les fondements des langues et idiomes divers. »³⁸⁵

Unité et diversité ne s'opposent plus mais se complètent, la seconde étant issue de la première. Si la langue adamique est inaccessible, des traces en subsistent dans chacun des idiomes de la terre et c'est dans leur connaissance « exhaustive » que réside le retour à l'unité, qui gît finalement au creux de la diversité-même.

D'où la mise en valeur de toutes les langues de la terre et les éloges de la diversité qui se multiplient à la Renaissance. Ils prennent diverses formes : arts de bien traduire, comme celui d'Etienne Dolet, *La Maniere de bien traduire d'une langue en autre*, publié en 1540 à Lyon ; méthodes d'apprentissage de langues étrangères dans lesquelles l'on peut retrouver des sentences comme « C'est une belle chose (...) et un grand don de Dieu, que

³⁸² CEARD (Jean), *art. cit.* ; citation p. 589-590. Marie-Luce Demonet précise au sujet du passage de Babel à la Pentecôte : « Le miracle de la Pentecôte est un modèle du renversement de Babel surtout d'un point de vue symbolique et pédagogique, et il n'encourage pas obligatoirement le retour à une unité linguistique perdue. » (*op. cit.*, p. 154)

³⁸³ PLINE, *Histoire Naturelle*, 7, 1, 7 : « (...) il est un fait qui paraît insignifiant mais qui a une portée immense : l'existence de tant d'idiomes humains, de tant de langues, de tant de parler si variés qu'un homme passe à peine pour un homme aux yeux d'un étranger » (trad. R. Schilling, Paris, CUF, 1997, la référence apparaît dans CEARD (Jean), *art. cit.*, p. 581).

³⁸⁴ Cf. MATHIEU-CASTELLANI (Gisèle), « Origine de la langue, langue de l'origine », *art. cit.*, p. 79-85 ; p. 83.

³⁸⁵ BOVELLES (Charles de), *op. cit.*, p. 125 (cf. début du passage déjà cité, chapitre.1.1.1 note 109). Voir aussi CEARD (Jean), *art. cit.*, p. 593-594.

l'homme soit capable de sçavoir et apprendre la diversité des langues », ici, sous la plume de François Guedan en 1602³⁸⁶ ; ou, enfin, exemple littéraire parmi d'autres, plurilinguisme des écrits d'Agrippa d'Aubigné. Sous sa plume, le recours aux latin, grec, italien, espagnol et patois, concourt à ne plus faire de la multiplicité des langues un « tintamarre polyglotte » mais un « babélisme sans incompréhension »³⁸⁷.

Cette diversité acceptée ne signifie pourtant pas chaos linguistique puisqu'un chiffre en émerge cependant fréquemment : 72. C'est la marque de la Bible que l'on retrouve ici, comme le confirme Claude Duret au chapitre XXXI « En combien de sorte & maniere de langues fut muée & changee la langue Hebraique lors de la confusion de la tour de Babel » :

« Les prestres anciens Hebrieux escrivent sur la Genese que de la langue Hebraique, la seule & premiere langue de cest Univers, il en fut produit lors de la construction de la tour Babel (*sic*), septante langues toutes diverses et dissemblables, autant qu'il y a de noms Hebrieux de force, attribuez à Dieu, expliquez au long par Augustin, Iustinian en l'octuple du Psaultier sur le psalme 118. & qu'il y avoit de chefs de familles, principautez et seigneuries descrits Genes. 10. & 11. (...) »

Quant aux docteurs de l'Eglise Latine, *ils ont fait estat de 72. langues*, selon le nombre des disciples institutez de Iesus Christ, pour estre icelles converties en iceluy, assavoir de Iaphet 15. de Cham 30 de Sem 27... »³⁸⁸

Imprégnés qu'ils sont des Ecritures, les auteurs des XVIe-XVIIe siècles retiennent ainsi souvent le chiffre de 72 langues, celles qui, notamment d'après la Genèse (11, 1-9), seraient issues de la confusion de Babel, distribuées par les 72 anges³⁸⁹ ; c'est pourquoi

³⁸⁶ DOLET (Etienne), *La Manière de bien traduire d'une langue en aultre; De la punctuation de la langue francoyse ; Des accents d'ycelle*, Paris, Obsidiane, 1990 [1540] et GUEDAN (François), *Institution de la langue florentine et toscane, pour apprendre promptement et facilement la langue italienne...*, Paris, J. Gesselin, 1602 (cité dans SIMONIN (Michel), « Des livres pour l'Europe ? Réflexions sur quelques ouvrages polyglottes (XVIe siècle – début XVIIe siècle) » dans *L'Encre et la lumière. Quarante-sept articles (1976-2000)*, Genève, Droz, 2004, p. 803-814).

³⁸⁷ cf. DEMAIZIERE (Colette), « Le latin comme remède au babélisme ? », dans DAUPHINE (James, dir.) et JACQUEMIER (Myriam, dir.), *op. cit.*, p. 117.

³⁸⁸ DURET (Claude), *op. cit.*, p. 268-269 (nous soulignons).

³⁸⁹ Cf. DEMONET (Marie-Luce), *op. cit.*, p. 24 : « Il s'agit en fait d'une tradition (présente notamment dans la paraphrase chaldaïque de la Bible) assurant que les langues issues de la confusion de Babel ont été distribuées par des anges (...). Cette explication qui permet d'esquiver le délicat problème de l'arbitraire des langues de « deuxième création » est reprise par Origène que l'on recommence à lire avec attention à l'époque d'Erasmus » et en note 23 : « Ce détail se trouve dans la *Bible en françois hystorie...*, Lyon, P. Bailly, 1521 (BUAix), f. 9r2 : les anges « partirent à chascun leur langaige si que les ungs n'entendoient pas les autres ».

Gessner ne dit pas autre chose que Duret, s'appuyant aussi sur les Pères de l'Eglise, en particulier Clément d'Alexandrie :

« Ephore et beaucoup d'autres historiens disent qu'il y a soixante-quinze peuples et autant de langues. Ils sont certainement poussés à dire cela parce que Moïse a écrit : Les âmes de la maison de Jacob qui descendirent en Egypte étaient en tout soixante-quinze. En réalité, soixante-douze dialectes (ou plutôt soixante-douze langues) semblent commun(e)s, comme on le trouve publié également dans nos Ecritures. »³⁹⁰

Étonnamment, Peter Burke énumère bien 71 langues parlées en Europe à l'époque moderne, de l'albanais au yiddish en passant par le breton, le bulgare, l'irlandais, le romanche, le slovène, ou le suédois... Mais se pose la question de savoir quelles langues sont prises en compte en tant que telles ? Lesquelles relèveraient plutôt du « dialecte » et lesquelles de l'« archi-langue » ? Le chiffre oscille alors de 40 à 70 langues³⁹¹. Or ces problématiques sont aussi prises en compte par les acteurs sociaux de l'époque. Duret recense les langues « matrices » qualifiées de « langues premières et principales » (hébreu, assyrien, égyptien, chaldaïque, arabe, grec et latin), tout en prenant en compte les évolutions des idiomes et des peuples depuis la *confusio linguarum*, même si cela n'est, *in fine*, que pour mieux maintenir le nombre biblique :

« Qui plus est de siècles en siècles les Gents & nations usants de diverses langues se meslent & confondent les uns avec les autres, voire se muent et changent du tout pour & à cause des débordements, comixtions, guerres, séditions, commerces, mariages, & autres actions & accidents qui adviennent aux affaires de ce monde : donc suivant ce qui est deduit cy dessus septante Gents & Nations, & autant de langues, ont prins leur source & origine des trois fils de Noé, depuis ce nombre desdits Gents & Nations s'accroist & multiplia de beaucoup plus que le nombre desdites langues : car de Sem sont sortis & procedez 4. Cents, six Gents et nations, mais seulement 27. langues, de Cham, trois cent nonante & quatre Gents & nations, mais seulement 22. langues, de Japhet deux cents peuples, mais seulement 23. langues, toutes ces Gents et nations revenant au nombre de mille, & toutes ces langues à septendoux Arnob. sur le Pseaume 104. Euchere sur le Genes. livre 2. Chapitre septiesme, Sainct Augustin livre 16. chapitre 3. 6. 9. & 11. De la Cité de Dieu. »³⁹²

Il en va de même chez Gessner qui distingue le nombre de langues et le nombre des peuples qui les utilisent, puisque la langue la plus parlée est l'« illyrien » (c'est-à-dire le

³⁹⁰ GESSNER (Conrad), *op. cit.*, 1v.

³⁹¹ Voir la liste établie par l'auteur dans BURKE (Peter), *op. cit.*, p. 173-175 ; ainsi que p. 8.

³⁹² DURET (Claude), *op. cit.*, p. 269 et p. 272.

« slave ») pratiquée par plus de 60 peuples. Le Zürichois s'intéresse, par ailleurs, à la subdivision des langues en dialectes – dont il tente une définition qui reste bien floue – mentionnant au sujet du grec, par exemple, « l'attique, l'ionien, le dorien, l'éolien et un cinquième commun »³⁹³. 72 apparaît alors comme un nombre symbolique, aux référents multiples – depuis les 72 anges évoqués jusqu'au 72 descendants de Noé, en passant par les 72 disciples du Christ et les 72 anciens accompagnant Moïse –, un nombre auquel les auteurs peuvent éventuellement déroger dans le détail³⁹⁴...

Que Gessner et Duret proposent-ils donc de faire de toutes ces langues ? S'agit-il de les apprendre toutes et leurs ouvrages se présentent-ils, dans ce cas, comme des méthodes d'apprentissage ? Quelles similarités ou différences peut-on découvrir dans leurs démarches respectives ?

Apprendre ou collectionner les langues ?

Outre l'accord sur le nombre des 72 langues, les deux ouvrages que sont le *Mithridates* et le *Thresor de l'histoire des langues* présentent de nombreuses autres similitudes. Certes, par certains aspects, les divergences pourraient sembler prendre le pas

³⁹³ Cf. GESSNER (Conrad), *op. cit.*, 1v-2r : « Mais, parmi les langues qui restent, beaucoup doivent être rapportées à un même genre commun qui comprend deux, trois ou plusieurs dialectes. Un dialecte est une expression présentant une marque ou un caractère propre à un lieu ou une expression qui manifeste un caractère propre ou commun à un peuple (...) Quant à nous, nous avons observé que *dialecte* signifiait tantôt, tout simplement, une parole ou un propos articulé distinctement, ou à soi seul un entretien en plusieurs mots, tantôt (surtout chez les grammairiens) le caractère spécifique d'une langue soit dans un seul mot, soit dans plusieurs, par lequel elle diffère de la langue commune ou des autres qui leur sont semblables ou apparentées. (...) ». On retrouve cette difficulté à définir le terme *dialectos*, chez Duret (cf. Chap. LXVIII, « Quelle difference il y a entre Dialectus, Sermo, Oratio, & his cognata », p. 77 et *sq.*).

³⁹⁴ Cf. par exemple, *Luc*, X, 1 : « Après cela, le Seigneur en désigna encore soixante-dix autres et les envoya par deux devant sa face dans toute la ville et lieu où lui-même devait venir » (70 qui s'ajoutent à Jacques et Jean) ; *Nombres*, XI, 24-26 : « Alors Moïse sortit et dit au peuple les paroles de Iahvé. Il rassembla soixante-dix hommes des anciens du peuple et les fit se tenir autour de la Tente. Iahvé descendit dans la nuée et lui parla. Il reprit de l'esprit qui était sur lit et en mit sur les soixante-dix hommes, les anciens. Or, dès que l'esprit se reposa sur eux, ils prophétisèrent... Deux hommes étaient restés dans le camp ; le nom de l'un était Eldad et le nom du deuxième était Mejdad. L'esprit se reposa sur eux, car ils étaient parmi les inscrits, mais ils n'étaient point sortis vers la Tente... ». Sur le symbolisme du chiffre 72 comme marqueur de la multiplicité que l'on retrouve aussi chez saint Augustin (*De civ. Dei*, 16, 6, 2 PL 41 col. 184-485) ou Isidore de Séville (*Et.* 9, II, 2) et d'autres cf. BOURGAIN (Pascale), « Réflexions médiévales sur les langues de savoir », dans BURY (Emmanuel), *op.cit.*, p. 26, notes 17-18. Les éditeurs contemporains du texte de Gessner recensent 110 entrées pour désigner les langues ou les dialectes, 340 noms de lieux et 430 noms de peuples (il y a donc une langue pour environ 4 peuples, parce que parfois Gessner est incapable de dire quelle langue est parlée par tel ou tel peuple).

sur les rapprochements possibles. Ainsi, en ce qui concerne les éventuels penchants linguistico-« patriotiques » des deux argumentaires : chez Gessner, il est possible de percevoir une dimension « pangermaniste »³⁹⁵, passant notamment par la récupération de l'héritage gaulois par la langue germanique. Elle en vient à annexer les idiomes des cours inférieurs du Rhin, voire les scandinaves, phagocytés par des expressions telles que *Germani* « *maritimi* », « *inferiores* » ou « *septentrionales* » pour désigner les habitants des Flandres, du Brabant ou de Scandinavie... Chez Duret, la « langue franque » n'occupe qu'une place en fait très réduite, mais la raison réside peut-être dans le fait que l'auteur indique vouloir composer un autre traité entièrement consacré au « françois », signe de l'importance qu'il lui accorde malgré tout³⁹⁶.

Pourtant, dans l'ensemble, ce sont les rapprochements ponctuels sur tel ou tel point qui sont légions. Ainsi, les deux auteurs partent tous deux du présupposé que l'hébreu est la Langue--Mère. On l'a écrit plus haut pour Duret³⁹⁷, qui l'affirme sans hésitation, et Gessner en faisait de même quelques années auparavant :

« Parmi les langues, la langue hébraïque est non seulement la première et la plus ancienne de toutes, mais elle est aussi la seule à paraître pure et sans mélange. La plupart de toutes les autres sont mélangées : il n'en est aucune en effet qui ne contienne certains mots dérivés de l'hébreu et corrompus. »³⁹⁸

Surtout, c'est dans la démarche globale que la similitude prévaut. Ces ouvrages jumeaux, malgré leurs dimensions très hétérogènes, se présentent comme des recueils d'échantillons de langues mais aussi d'écrits d'autres auteurs. Ils ont un aspect de patchwork, de mosaïque, qui fait sens si on le réinsère dans l'idéologie qui le sous-tend. Elle semble double, dotée d'un aspect proprement religieux et d'un autre plus encyclopédique et humaniste.

S'il y a seulement un embryon de comparatisme dans ces textes, et que les commentaires linguistiques des auteurs sont globalement assez limités, c'est que leur but est autre. Bien sûr, l'ouvrage bien plus étoffé de Duret regorge de notations sur l'histoire des peuples et la diffusion des langues alors que les remarques de Gessner sont souvent

³⁹⁵ cf. GESSNER (Conrad), *op. cit.*, introduction, p. 22.

³⁹⁶ DURET (Claude), *op. cit.*, p. 866 : « Nous parlerons & traicterons, Dieu aidant, fort amplement de ces Francs aux chapitres que nous entendons composer cy apres à la fin de cest œuvre, intitulé, des François et de la langue Française ancienne, & moderne. »

³⁹⁷ Voir la citation tirée de DURET (Claude), *op. cit.*, p. 39 (Cf. supra I.1.1).

³⁹⁸ GESSNER (Conrad), *op. cit.*, 2v.

d'un grand laconisme. Sur le latin, supposé connu, rien n'est dit de sa structure syntaxique ou grammaticale, quant aux langues rares, l'auteur n'en révèle que bien peu finalement... De même, rappelons que si l'ouvrage de Gessner donne une liste des langues en suivant l'ordre alphabétique, celui de Duret tente un rapprochement en grandes « familles », encore très embryonnaires (le latin et ses dérivés...). Néanmoins, c'est une même démarche d'ensemble qui guide les deux traités : ils insistent sur les différences plus que sur les similarités entre les langues. Leur but est bien de promouvoir la diversité linguistique plutôt que l'unité primitive. Ce sont avant tout des « espaces polyphoniques »³⁹⁹ dont l'objectif est de faire entendre (et voir pour les alphabets) les langues, qu'il s'agit d'exposer toutes, à égalité ou presque pourrait-on aller jusqu'à dire. Les ouvrages font entendre les « voix natives », mais médiatisées par les textes chrétiens dans lesquelles elles sont exposées, créant immédiatement un effet de familiarité dans l'altérité pour le lecteur européen.

Bien sûr, les questions de hiérarchie linguistique sont présentes et, chez Gessner, la dimension « évaluative » est récurrente, les dialectes étant appréciés les uns par rapport aux autres, en fonction de leur plus ou moins grande pureté. Au sujet du français (*Gallica lingua recentior*), l'auteur distingue un « dialecte plus élégant (*tersior*) », des autres « plus grossiers (*crassiores*) », tels que le provençal, le bourguignon⁴⁰⁰... Pourtant, tous ont leur place, malgré tout, dans le traité. L'on a mentionné, dans le premier chapitre, l'exemple du hongrois que Gessner dépréciait, écrivant qu'il était inutile de le mettre par écrit car le latin suffisait largement à ces régions, pourtant la suite de la citation sonne un peu différemment :

³⁹⁹ L'expression est de Michel Simonin (*art. cit.*, p. 809 : « Mais si le livre est le lieu de l'apprentissage des langues et celui de l'exercice de leur connaissance, pourquoi ne pas le transformer en espace polyphonique, à la fois théâtre et trésor d'une Europe qui n'existe nulle part ailleurs que dans ses livres ? »), mais à propos d'autres types de sources – les manuels de langue – sur lesquelles nous reviendrons plus bas ; elle nous semble ici néanmoins bien s'adapter aux ouvrages de Duret et Gessner.

⁴⁰⁰ *Ibidem*, f. 25v. Dans l'introduction (p. 34), les auteurs écrivent au sujet de cette question de la hiérarchisation chez Gessner : « il ne faut pas être trop sévère avec Gessner : son évaluation des langues et des dialectes en fonction d'un degré de correction ou de perfection est certes constante, mais elle n'est pas proprement idéologique ; ce n'est pas parce que le savoyard (f. 25v) est plus grossier que le parler d'Ile de France que les Savoyards qui le parlent sont inférieurs aux « Franciliens ». Simplement il y a plus de chemin à faire pour que les langues et les dialectes les plus « grossiers » soient mieux connus et parviennent à une meilleure diffusion. »

« Aucune langue ne me paraît assez barbare pour ne pouvoir être transcrite par des lettrés en sorte qu'elle soit comprise. De fait, c'est à notre époque aussi qu'on a commencé à écrire pour la première fois la langue rhétienne alpine. »⁴⁰¹

Toutes les langues, quel que soit leur degré de barbarie méritent d'être mises par écrit – étape capitale dans le processus de validation linguistique – et connues. Et ce, parce que cette démarche s'insère dans le dessein eschatologique qui imprègne Gessner : la traduction systématique – et en cours – des prières chrétiennes dans toutes les langues.

« C'est pourquoi aussi l'Évangile de notre Seigneur Jesus-Christ crucifié commence actuellement, en Europe d'abord, à connaître un renouveau en même temps que ces langues [latin, grec, hébreu] renaissent et, à partir de là, par l'intermédiaire de ces mêmes langues, il sera bientôt (comme nous l'espérons) répandu soit par des livres, soit de vive voix, dans toutes les autres nations également. Et cela, de telle sorte que, le Christ ayant été prêché à travers le monde entier (ce qui, nous le voyons, a déjà été fait à notre époque, avec une grande rapidité, à travers presque toute l'Europe), on doit penser que le dernier jour de ce monde et la deuxième venue de notre Seigneur sont tout proches et imminents. »⁴⁰²

Au delà des trois langues sacrées, la doctrine évangélique se répand par toute la terre et dans toutes les langues, soutenue en cela par « le merveilleux art de l'imprimerie qui n'a pas été inventé à cette même époque sans la providence singulière de Dieu ». Tout cela contribue donc à accélérer la diffusion de « la vérité sacro-sainte à l'approche de la deuxième venue du Seigneur, malgré les démons et les puissants de ce monde », à entretenir l'espoir de l'évangélisation de tous les peuples de la terre, qui, une fois achevée, sera annonciatrice de la Parousie⁴⁰³. Or le *Mithridates* comme le *Thresor* de Duret sont partie prenante de cette accélération associant connaissance des langues et élargissement de leur diffusion grâce au livre imprimé. Pyramus de Candole, l'éditeur du traité et auteur de l'épître dédicatoire à Maurice de Nassau, le souligne en des termes on ne peut plus explicites :

« puis que vous estes auioird'huy l'un d'entre les Princes Chrestiens qui luy peut donner un tres assureé sauf conduict pour le faire bien receuoir en son utilité aux plus esloingnees nations de la terre, pour qui il a esté dressé principalement : afin que par les differents caracteres (desquels il est rempli), & intelligence de leurs escritures, une nation puisse avec plus de facilité communiquer avec l'autre, en ce qui concerne la société

⁴⁰¹ *Ibidem*, f. 52r.

⁴⁰² *Ibidem*, f. 1rv.

⁴⁰³ *Ibidem*, f. 45r (pour les deux citations qui précèdent).

humaine, & principalement le thresor du S. Evangile de nostre Seigneur IESUS-CHRIST en ces derniers siecles & extremité des temps. »

L'ouvrage est destiné à faciliter la communication entre les peuples de la terre, avec, avant toute chose, la propagation de l'Évangile à l'esprit⁴⁰⁴.

Dans ce processus, chacune des langues *compte*, puisqu'elle est un véhicule potentiel de l'Évangile. Le *Mithridates* et le *Thresor* se présentent comme des « épisodes de la Pentecôte » en réduction, adhérant explicitement, bien que métaphoriquement, à son message : Duret comme Gessner sont, comme les apôtres, pénétrés par les « langues de feu », citent des langues, sans les comprendre véritablement souvent, s'effaçant derrière ces échantillons qu'ils ne servent qu'à véhiculer. Le « don des langues » qu'ils font aux lecteurs par l'intermédiaire de leurs livres compte plus que leur fonction de « critiques » linguistiques (bien que cette dernière soit plus développée malgré tout chez Duret qui se penche plus avant sur le fonctionnement des langues).

Ces citations directes d'extraits de langues prennent parfois la forme de listes bilingues ou trilingues de vocabulaire telle celle du rotwelsch dans le *Mithridates*⁴⁰⁵, mais le recours au « Notre Père » est sinon le cas le plus fréquent, notamment chez le Zürichois, pour les raisons évoquées plus haut liées à la facilité de sa traduction. Pour l'arabe, Gessner s'appuie sur la prière donnée par Guillaume Postel dans le *Linguarum duodecim characteribus differentium alphabetum*⁴⁰⁶, tout en tentant de l'améliorer à partir soit de sa connaissance personnelle de l'hébreu, soit d'informateurs juifs ayant une connaissance – en fait limitée apparemment – de l'arabe, puisque l'on note des « hébraïsmes » dans ses corrections. Dans le cas de l'islandais, les spécialistes de cette langue font remarquer que la prière telle qu'elle est retranscrite est en fait inintelligible en l'état et ce, parce que certaines lettres de cette langue sont inconnues dans l'alphabet latin, preuve que l'auteur, comme son informateur, ne connaissaient pas du tout cet idiome⁴⁰⁷. D'ailleurs, Duret pour

⁴⁰⁴ Nous reviendrons, plus bas, sur cette importance de la propagation de l'Évangile, que l'on retrouve plus globalement employée comme argument de poids dans la justification de la plupart des projets de langues universelles. Ici, elle pourrait prendre une dimension particulière avec l'invocation à un prince protestant, dans une éventuelle logique réformée donc, dans laquelle la place de la diffusion de l'Évangile et de sa compréhension est d'autant plus centrale.

⁴⁰⁵ La liste, qui comprend 224 mots ou expressions, est trilingue : tzigane, allemand, latin (cf. GESSNER (Conrad), *op. cit.*, f. 73v-77v).

⁴⁰⁶ POSTEL (Guillaume), *Linguarum duodecim characteribus differentium alphabetum*, Paris, D. Lesclapart, 1538, f. Dr et [D iv]r.

⁴⁰⁷ Voir l'étude du texte arabe par Jean-Patrick Guillaume et celle du texte islandais par Cyril de Pins dans GESSNER (Conrad), *op. cit.*, introduction, p. 60-64 et 67-70.

sa part ne se risque pas, à faire figurer l'islandais dans son ouvrage, mais l'on y retrouve, par contre, l'arabe bien sûr, l'« oraison dominicale en langue Arabesque » figurant sur la même page, à titre de comparaison « afin que les curieux lecteurs puissent cognoistre quelle difference il y a entre les langues », que celles en langue hébraïque, chaldaique et syriaque. On peut relever aussi dans le *Thresor* la présence de l'oraison en langue arménienne, en langue anglaise ou encore en « langue des Sauvages » dans le chapitre consacré aux Indiens Occidentaux⁴⁰⁸. Néanmoins Duret, plus encore que de l'oraison dominicale, se sert des alphabets comme échantillons récurrents, rythmant l'ouvrage. Celui-ci se présente comme une compilation d'alphabets, des « differents caracteres (desquels il est rempli) » pour reprendre l'expression de Pyramus de Candole. Le choix de ce recours est sans doute à rapprocher de l'importance accordée par l'auteur à l'écriture et à son interprétation, en particulier au chapitre LXXXVII : « Que les secrets & mysteres de la croisee du monde, & de la croix ensemble de la rotondité du ciel et de la terre, sont proprement denotez & exprimez par les façons diverses descrire des peuples & nations de l'Univers »⁴⁰⁹. On peut rapprocher cette démarche de celle d'autres *language planners*, eux aussi « collecteurs d'écritures » : Kircher s'en fait une spécialité dans plusieurs de ces ouvrages, appréciant en particulier les alphabets chinois, mexicain et bien sûr égyptien, du fait de son intérêt prononcé pour les hiéroglyphes⁴¹⁰. Quant à François Colletet, le titre-même de son ouvrage – *Traitez des langues estrangeres, de leurs alphabets et des chiffres* – indique cette facette de collectionneur d'alphabets, certains spécimens y étant qualifiés de « rares » : « Celui-ci qui n'est pas fort frequent, est produit au nombre des Alphabets comme une piece rare. Il est tiré de quelques medailles anciennes & de plusieurs marbres et bronzes antiques ». Ces ouvrages se présentent comme des sortes de musées où sont exposés les « abécédaires » rapportés de contrées lointaines et exotiques souvent, la quête des caractères prenant une dimension proprement « cynégétique » par endroit sous la plume de Colletet : « Il ne faut pas laisser échapper celui-cy non plus que les autres, qui

⁴⁰⁸ DURET (Claude), *op. cit.*, p. 405 (arabe) ; p. 727 (arménien) ; p. 874 (anglais) ; p. 944-945 (indien).

⁴⁰⁹ Cf. supra p. 85.

⁴¹⁰ Par exemple, KIRCHER (Athanasie), *Oedipus aegyptiacus*, *op. cit.*, t. III., dans lequel il traite aussi bien des hiéroglyphes que des « peintures » mexicaines (p. 28 et *sq.*) ou des caractères chinois déjà avec notamment le passage intitulé « *Characterum antiquissimorum Chinensium explicatio* » (p. 16 et *sq.*) ; il consacre quelques années plus tard au chinois sa *China illustrata* cf. *infra*). Nous reviendrons aussi sur l'intérêt prononcé de Kircher pour les hiéroglyphes. L'expression de « collecteurs d'écritures » apparaît chez Madeleine David au sujet de Kircher justement cf. DAVID (Madeleine), *Le Débat sur les écritures et l'hiéroglyphe aux XVIIe et XVIIIe siècle et l'application de la notion de déchiffrement aux écritures mortes*, Paris, S.E.V.P.E.N., 1965, p. 54.

merite bien d'estre observé, puis que les curieux Polygraphes, & chercheurs de l'Antiquité l'ont apporté du Levant »⁴¹¹.

Or, au-delà des extraits de langues, ce principe de la collection ou de la compilation influence de façon plus globale les ouvrages de Gessner et Duret. Ce mode de fonctionnement est aussi celui employé pour la plupart des remarques faites sur les langues, elles aussi empruntées. Au delà de l'aspect religieux, et bien que les deux biais soient en fait complémentaires, l'autre démarche qui influence les deux ouvrages (et cette catégorie de projets de langues universelles par extension) est leur caractère profondément « humaniste » et donc totalisant. Ils se présentent comme des encyclopédies sur les langues du monde, des cabinets de curiosités linguistiques. « De même que le globe terrestre était considéré comme « le cabinet de curiosité de Dieu », le collectionneur, selon le médecin Pierre Borel décrivant son important cabinet, créait « un monde dans sa maison, et de même dans un musée, c'est-à-dire un microcosme et une somme de toutes les choses extraordinaires » », comme l'indique Horst Bredekamp dans l'importante étude qu'il a consacrée à ce phénomène renaissant, intitulée *La Nostalgie de l'antique. Statues, machines et cabinets de curiosités*⁴¹². Le cabinet apparaît comme un assemblage de choses apparemment hétéroclites, naturelles et artificielles, contemporaines et antiques, qui de par leur coexistence même à l'intérieur d'un espace ordonné se voient conférer une unité ; « consacrés aux *machinamenta artis et naturae*, [les cabinets de curiosités] témoignent de l'effort accompli pour analyser les objets et les forces du monde et en dégager les effets, sans perdre pour autant le point de référence antique »⁴¹³. De la même façon, le *Thresor* et le *Mithridates* rassemblent en leur sein des langues européennes, des langues antiques, des langues « exotiques » mais aussi des langues artificielles puisque Gessner consacre un chapitre à « Certaines langues et vocabulaires artificiels » où coexistent la liste de mots tziganes et le quatrain en langue indigène des Utopiens présenté par Thomas More⁴¹⁴. Ces ouvrages apparaissent donc comme des musées de papier consacrés aux langues, des

⁴¹¹ COLLETET (François), *op. cit.*, p. 17 et p. 16 (pour la citation qui précède).

⁴¹² BREDEKAMP (Horst), *Nostalgie de l'antique. Statues, machines et cabinets de curiosités*, traduit de l'allemand par Nicole Casanova, Paris, Diderot Editeur, 1996, p. 100 ; il mentionne : pour les premiers guillemets à l'intérieur de la citation, MOLLERUS (Daniel Guilelmus), *De Technophysiotameis, Von Kunst und Naturalien Kammern*, thèse, Altdorf, 1704, chap. II, p. 9 ; puis BOREL (Pierre), *Les Antiquitez, raretez, plantes, minéraux et autres choses considérables de la ville et du comté de Castres*, Castres, 1649, p. 132.

⁴¹³ BREDEKAMP (Horst), *op. cit.*, p. 60-61.

⁴¹⁴ GESSNER (Conrad), *op. cit.*, f. 73r (nous revenons au chapitre suivant sur ce quatrain « utopien »).

microcosmes visant à organiser un monde en réduction. « Raccourci du monde », ils sont ici plus précisément des abrégés de ses langues. Eloges de la diversité, ils confèrent aussi une unité à toutes ces langues de l'univers rassemblées en un même livre, permettant d'ordonnancer le chaos babélien perçu au premier abord. L'ordre alphabétique chez Gessner, plus proprement linguistique chez Duret, ainsi que les index, permettent de se repérer dans la variété des idiomes. La diversité devient, malgré tout, si ce n'est unité, du moins cohérence, mise en réseau, au sein du cabinet ordonnancé. De même que dans les musées de l'époque l'on retrouve aussi bien des *exotica* que des instruments de mesure scientifiques ou des planches tirées d'ouvrages d'histoire naturelle, de même dans nos deux ouvrages se trouvent côte à côte échantillons de gallois ou de copte et extraits de textes aussi bien de Tacite que de Sebastian Münster, les autorités antiques et les découvreurs de langues tels que Amerigo Vespucci ou Pierre Martyr voisinent et sont mis sur le même plan. Car ces ouvrages sont aussi des bibliothèques, de Babel serait-on tenter de dire pour paraphraser Borgès.

Pour préciser cette dimension, nous pouvons nous appuyer sur l'étude bibliométrique très précise qui a été réalisée par Bernard Colombat et Manfred Peters grâce à une version numérisée du texte du *Mithridates*⁴¹⁵. Le principe de la compilation qui guide la plume de l'érudit zurichois saute alors aux yeux puisque le texte se répartit de la sorte : 42% d'écrit de Gessner à proprement parler, 11% d'échantillons de langues et pas moins de 47% de citations, dont certaines s'étendent sur plusieurs pages d'affilée, bien qu'elles soient parfois difficilement repérables du fait de la discrétion des indicateurs⁴¹⁶. Ce ne sont pas moins de 154 auteurs qui sont mentionnés, ce qui est considérable pour un texte aussi court, sachant que chaque auteur y apparaît plus de trois fois en moyenne pour un total de 508 mentions : sont ainsi utilisés plus de 20 fois chacun, Tacite, César et Aventinus ; entre 10 et 19 fois, Hérodote, Münster, Pline l'Ancien, Athénée, Strabon, Postel... Finalement, si les auteurs du Moyen Âge ne représentent que 10% des citations⁴¹⁷, les auteurs antiques se taillent la part du lion avec 55%, suivis par les humanistes avec 35%. Mais lorsque l'on se penche non plus sur les mentions mais sur la longueur des passages cités, les humanistes

⁴¹⁵ GESSNER (Conrad), *Mithridate Mithridates* (1555). *op. cit.*.

⁴¹⁶ Ainsi dans le passage concernant la *vetus lingua Gallica*, s'enchaînent des citations successives de Glareanus (f. 20r-22v) et Aventinus (f. 23r-25r) pour un total de 9 pages de citation pratiquement continues.

⁴¹⁷ Il s'agit en particulier du byzantin Eustathe pour son commentaire du géographe Denys le Périégète, mais aussi de Marco Polo utilisé cinq fois.

prennent alors largement la tête du peloton avec 66% du volume des citations⁴¹⁸, quand les références de l'Antiquité en représentent 31%. Or cet aspect de compilation est revendiqué dans son épilogue par l'auteur, qui fait ressortir deux noms en particulier :

« c'est actuellement tout ce que j'ai pu fournir tant par mes propres recherches et observations qu'à partir des écrits et des lectures des autres (J'ai en particulier emprunté beaucoup d'informations à Guillaume Postel, un homme éminent dans tous les domaines des sciences et des langues, à son ouvrage sur douze langues et à celui des lettres phéniciennes) et de la confrontation de savants de bon aloi. Parmi eux, Théodore Bibliander, remarquable théologien, illustre par sa science diversifiée des choses et des langues, mon précepteur, à qui je dois rendre honneur parce qu'il a étendu ma formation du côté des langues apparentées à l'hébreu. »⁴¹⁹

S'il s'agit, étonnamment peut-être, de la seule référence explicite à Théodore Bibliander, elle est un hommage appuyé à celui qui a été son professeur⁴²⁰ ; quant à Guillaume Postel, il est cité onze fois dans le texte. Ces citations d'auteurs, bien souvent adaptées, sont utilisées soit en tant que sources d'échantillons – d'un mot ou d'un passage plus long –, soit en tant qu'avis ou témoignages sur telle ou telle langue, les deux s'assemblant parfois comme dans le cas du sarde où Sebastian Münster est amplement utilisé. Parmi ce grand nombre de références, Gessner privilégie largement les historiens-géographes, ou cosmographes ou encore commentateurs d'historiens et de géographes, plutôt que les linguistes à proprement parler, catégorie dans laquelle nous pourrions ranger Postel. Comme nous le notions plus haut, ce que recherche l'auteur, ce sont les extraits de langues plutôt qu'une analyse précise de leur structure. Parmi les auteurs les plus cités – les quatre représentant 38% du volume des citations – se trouvent : Münster (1488-1552)⁴²¹, utilisé pour l'anglais, le gaulois, le moscovite... ainsi que pour un long passage de sa *Grammaire chaldaïque* traitant de la langue éthiopienne ; Willibald Pirckheimer (1470-

⁴¹⁸ Les citations des humanistes représentent 31% du volume total du texte.

⁴¹⁹ *Ibidem*, f. 78r.

⁴²⁰ Dans son *Historia animalium, lib. 1 de Quadrupedibus viviparis*, Zürich, 1551, Gessner écrit que Bibliander l'a aidé pour les traductions des noms des animaux en hébreu : « Hebraica vocabula, cum suis interpretationibus praeceptor noster Theodorus Bibliander sacrarum literarum in gymnasio nostro professor, magnae doctrinae et incredibilis diligentiae vir, pleraque nobis suppeditavit. » (cf. LEU (Urs B.) *et alii, op. cit.*, p. 16, note 13).

⁴²¹ Prêtre, franciscain, puis réformé. Professeur d'hébreu à Heidelberg et d'Écriture sainte à l'université de Bâle dont il fut recteur, mathématicien, auteur d'une *Cosmographie*, très populaire ; d'une *Grammatica hebraica absolutissima* (Bâle, 1525) ; d'un *Compendium hebraicae grammaticae* (Bâle, 1529) ; et, entre autres, d'une *Chaldaica Grammatica* (Bâle, 1527). Gessner utilise surtout le premier et le dernier des ouvrages (NB : nous utilisons pour les biographies des auteurs, celles fournies dans les notes de Bernard Colombat et Manfred Peters).

1530), homme politique, théologien, possesseur d'une riche bibliothèque, mentionné en tant qu'auteur d'une *Germaniae ex variis scriptoribus perbrevis explicatio* en ce qui concerne les langues de l'est européen (Kazhars, Mengrels, peuples slavophones...); pour le slave est aussi utilisé le chroniqueur bavarois Johannes Aventinus (1477-1534)⁴²², surtout employé pour sa thèse faisant du gaulois une langue germanique; enfin, clôt cette liste le commentateur Heinrich Lotiti dit Glareanus (du canton de Glaris, 1488-1563)⁴²³ auteur notamment d'*Annotations aux Commentaires sur la guerre des Gaules* de César, utilisé au sujet du gaulois. Par ailleurs, sont aussi mis à contribution, mais en bien moins grand nombre, des naturalistes comme Pierre Belon et ses *Histoire de la nature des oyseaux* et *Observations recueillies en Orient...*; ou encore des récits de voyageurs, figurant assez logiquement en particulier dans le chapitre consacré aux « diverses langues, surtout celles parlées dans les pays les plus reculés de l'empire Tartare et du Nouveau Monde » dans lequel apparaissent Marco Polo, Josephat Barbaro, patricien vénitien envoyé en Tartarie puis chez les Perses et auteur de *Viaggio alla Tana* et *Viaggio in Persia*, ou pour le Nouveau Monde, Pierre Martyr (érudit italien et secrétaire apostolique à la cour de Ferdinand d'Aragon et d'Isabelle de Castille, auteur des *Décades du Nouveau Monde*; utilisé au sujet des langues du Panama, de Cuba et d'Hispaniola), Alvisé Cadamosto (pour l'étymologie de « Madère »), Amerigo Vespucci (sur les Grandes Canaries)⁴²⁴...

Comment Gessner a-t-il pu avoir accès à autant d'ouvrages? Les a-t-il eu directement entre les mains ou, comme pour les plus exotiques, par l'intermédiaire de « digests »? L'inventaire, encore en cours, de sa bibliothèque, réalisé par Urs B. Leu, nous donne quelques indications. 395 titres possédés (ou au moins utilisés) par Gessner lui-même ont été recensés⁴²⁵. Une cinquantaine d'ouvrages s'y ajoutent, connus grâce à des indications

⁴²² Historien, élève de Conrad Celtis, historiographe du duc de Bavière et précepteur de ses enfants, auteur des *Annales Boiorum* (1519-1521), traduites en allemand, mises à l'index et parues en version expurgée (Ingolstadt, 1554; Francfort, 1566); très souvent citées par Gessner.

⁴²³ Philosophe, historien, géographe, poète, musicien, théologien suisse, professeur de mathématiques et de philosophie à Bâle, professeur de Belles Lettres au collège royal, notamment éditeur de César (avec beaucoup d'explications géographiques) et auteur d'une *Descriptio Helvetiae* (Bâle, A. Petri, 1515, citée cinq fois).

⁴²⁴ Il faut noter que pour les langues les plus difficiles (Orient et Nouveau Monde), Gessner a utilisé une édition de l'*Orbis novus*, recueil de textes préfacé par Symon Grynaeus et introduit par Sebastian Münster qui lui offrait « sur un plateau » des textes d'Alvisé Cadamosto, Vespucci, Louis de Barthème, Marco Polo, Maciej Miechowia...

⁴²⁵ A titre de comparaison, à la même époque, parmi d'autres bibliothèques privées, celle de Zwingli comporte 171 titres, celle de Bullinger environ 200 (retrouvés mais sur 800 probables: à sa mort, sa bibliothèque est, en effet, estimée à 1000 livres)... Il s'agit de collections assez réduites, surtout comparées à celles du XVIIIe siècle, mais à un moment où le livre est encore un produit relativement cher: Zwingli et Bullinger en tant que dirigeants de l'Eglise zurichoise gagnent 700

manuscrites sur sa copie personnelle de sa *Bibliotheca universalis* : Gessner en distingue 53 d'un « *habeo* » marginal, dont seulement cinq ont été retrouvés. Parmi ceux utilisés dans le *Mithridates, L'histoire de la nature des oyseaux...* de Pierre Belon (Paris, chez Guillaume Cavellat, 1555), annotée.

De ces ouvrages, du fait du coût des livres pour un érudit du milieu du XVI^e siècle, dont les revenus sont relativement modestes⁴²⁶, beaucoup ont été l'objet de dons de la part de ses connaissances, auxquelles il rend la pareille à travers des dédicaces par exemple : l'imprimeur bâlois Johann Oporin (1506-1568), qui lui avait offert trois ouvrages, se voit dédicacer le livre 3 de la *Bibliotheca* (« *Rhetorica* »). Beaucoup d'autres écrits sont tout simplement empruntés dans des bibliothèques privées ou publiques. Les notations manuscrites de la *Bibliotheca* indiquent cent propriétaires : Bibliander, Bullinger, Christoph Clauser, Christoph Froschauer... Et, parmi les bibliothèques publiques, la plus mise à contribution est celle de l'école de *Grossmünster*, la *Schola Tigurina* fondée par Zwingli en 1525, où Gessner enseigne à partir de 1541. Elle a été réorganisée, passant alors de 473 à 771 ouvrages, par son bibliothécaire Conrad Pellikan (1478-1556) qui commence à en tenir le catalogue manuscrit⁴²⁷.

Tout cela nous fournit des indications précieuses sur le mode d'accès aux textes de l'humaniste zürichoïse, sans que toutes les copies utilisées par Gessner des ouvrages de la pléthorique bibliothèque « virtuelle » qu'est le *Mithridates*, aient pu cependant être localisées...

Malheureusement, du côté de Claude Duret, en ce qui concerne la question de l'accès à ses sources, les connaissances assez éparpillées sur sa biographie, sans parler de la composition précise de sa bibliothèque, rendent les conjectures difficiles. Néanmoins, il nous faut nous déprendre ici d'une vision de la géographie intellectuelle et culturelle au prisme de celle de la France contemporaine : certes Moulins n'est pas réputée pour être une

livres par an ; Conrad Clauser, simple pasteur à la campagne, 72 livres. Or, par exemple, pour faire l'acquisition du fameux traité anatomique d'André Vesale, *De humani corpore fabrica* (Bâle, 1543), il en coûtait 10 livres à son acheteur et une Bible de Zürich pouvait se vendre jusqu'à 7 livres (NB : ces remarques, ainsi que celles qui suivent sur la bibliothèque de Gessner, sont tirées de l'introduction de LEU (Urs B.) *et alii, op. cit.*).

⁴²⁶ Il s'en plaint d'ailleurs dans une lettre au conseil de la ville, en 1558, demandant un meilleur salaire, pour financer toutes ses dépenses, notamment l'achat de livres importants (ZBZ, Ms C 50a, n°33, f. 225v, cf. *Ibidem*, p. 8, note 19).

⁴²⁷ Inventaire du fonds de la bibliothèque de la *Schola Tigurina* dans GERMANN (Martin), *Die reformierte Stiftsbibliothek am Grossmünster Zürich im 16. Jahrhundert und die Anfänge der neuzeitlichen Bibliographie*, Wiesbaden, Beiträge zum Buch- und Bibliothekswesen 34, 1994, p. 219-324.

plaque tournante de l'humanisme renaissant, mais, d'une manière ou d'une autre, Duret arrive à y avoir accès à une bibliothèque importante. Peut-être l'un de ses fournisseurs est-il son imprimeur lyonnais par exemple (nous y reviendrons) ? De même, il ne nous a pas été possible de réaliser une étude de bibliométrie exhaustive et précise pour le *Thresor* en raison de plusieurs problèmes d'ordre pratique : la longueur du texte, le caractère « individuel » de notre recherche, l'impossibilité de recourir à l'outil informatique, l'ouvrage n'étant pas numérisé en mode texte. Quelques remarques s'imposent néanmoins sur quelques similitudes et différences dans les écrits et les auteurs mobilisés par Duret et Gessner, dans les réseaux de citations activés.

Partons de l'exemple des passages que les deux auteurs consacrent à la langue anglaise, sur laquelle nous avons eu l'occasion de nous pencher auparavant. Voilà ce que Gessner en écrit aux lignes qui lui sont consacrées :

« La langue anglaise (dit Sebastian Münster) est un mélange issu de beaucoup de langues, surtout de germanique et de français. Jadis, elle a été purement germanique, comme on peut s'en rendre compte à partir de Bède qui était originaire d'Angleterre. Celui-ci, en effet, dans son livre *Sur le temps*, écrit : Les anciens peuples anglophones comptaient leurs mois selon la révolution de la Lune et ils appellent la Lune *Mona* et le mois *Monath* (...) On ne trouve pas facilement ce passage [de Bède] dans les livres imprimés ; moi-même, je l'ai trouvé dans un manuscrit que Glareanus a envoyé, depuis la Forêt Noire, en 1545 ici à Bâle. Voilà ce qu'a dit Münster. »⁴²⁸

L'extrait offre un bon point de vue sur le complexe réseau des citations, son enchevêtrement : le Zürichois s'appuie sur une de ses sources favorites, la *Cosmographia* de Sebastian Münster, qui lui-même mentionne Bède le Vénérable⁴²⁹, en soulignant que l'ouvrage dudit Bède lui est parvenu par l'intermédiaire de Glareanus, par ailleurs autre référence de Gessner. La mise en abyme des extraits est tout à fait frappante. Mais ce sont là les seules sources imprimées utilisées au sujet de l'anglais l'auteur s'appuyant sans doute, pour le reste, sur des informateurs directs, grâce aux nombreux contacts dont atteste son *Liber amicorum*. L'on pourrait songer au premier chef dans le cas de l'anglais à John Bale à qui est dédié l'ouvrage, ou encore au théologien John Hooper (c.1495-1555),

⁴²⁸ *Ibidem*, f. 9r ; en notes, figurent les références précises des passages cités dans l'extrait : le premier est tiré de MUNSTER (Sebastian), *Cosmographia*, 1552, p. 45-46 ; le deuxième de BEDE, *De temporum ratione liber*, 15. Dans la bibliothèque de Gessner se trouvait aussi un manuscrit de Bède, puisque, dans la copie personnelle de sa *Bibliotheca universalis* (f. 141r), une annotation manuscrite du Zurichois indique « *habeo manuscriptum* », en marge de « *Beda venerabilis, De locis sanctis* » (Cf. LEU (Urs B.) *et alii, op. cit.*).

⁴²⁹ Moine et érudit anglo-saxon (c. 672-735), auteur d'une célèbre *Histoire ecclésiastique du peuple anglais*.

réfugié à Bâle et Zürich en 1547-1549, qui a dédié un ouvrage à Gessner⁴³⁰. Ainsi le passage commence par :

« *J'entends dire* qu'il y a quelques années et du temps de nos pères, les mots français et latins étaient beaucoup moins nombreux dans cette langue. En effet, beaucoup de personnes aiment à les employer dans leur conversation et, dans leurs écrits surtout, ils les entremêlent comme de petites fleurs et des couleurs de style, de telle sorte que le peuple ne les comprend qu'après explication. »⁴³¹

Pourtant, cet appui sur des témoignages oraux, soit du fait d'une mauvaise compréhension, soit du fait d'erreurs de la part de ses informateurs, peut conduire Gessner à faire un certain nombre d'approximations ou de méprises : la citation précédente pourrait, par exemple, laisser entendre que l'auteur du *Mithridates* ignore la domination française et l'implantation francophone en Angleterre à la suite de la victoire des Normands à Hastings (1066), qu'il ne mentionne à aucun moment.

Duret, lui, ne manque pas de prendre en compte cet événement important dans un chapitre consacré à l'anglais, plus long, et beaucoup plus « informé »⁴³². En effet, outre Münster et Bède qu'il mentionne également, Duret semble surtout s'appuyer sur l'historien italien « Polydore de Vergile » (Polidoro Vergilio, c.1470-1555), envoyé du pape en Angleterre au début du XVI^e siècle et auteur d'une *Anglica historia* (traduite rapidement en français)⁴³³ ; et surtout sur André Thévet (1516-1590)⁴³⁴. Il n'est pas étonnant, étant

⁴³⁰ Cf. LEU (Urs B.) *et alii, op. cit.*, p. 4.

⁴³¹ « *J'entends dire* » est l'interprétation de l'emploi récurrent du verbe *audio* (comme correspondant aux informations personnelles recueillies par Gessner) que propose Erich Poppe (*Multiplex sane linguarum ac dialectorum varietas. Zur Quellenrekonstruktion im 'Mithridates' (1555) des Konrad Gessner am Beispiel des Keltischen*, Arbeitsberichte, Institut für Allgemeine Sprachwissenschaft des Westfälischen Wilhelms-Universität, 6, Münster, MAKS-Publikationen, 1986) (cf. *Ibidem*, f. 9r, note).

⁴³² Comme cela est souvent le cas si l'on compare chaque passage, étant donnée la grande dissymétrie des deux ouvrages en terme de volume : dans le cas de l'anglais, Gessner y consacre un peu plus d'un recto de folio, quand Duret écrit plus de trois pages cf. DURET (Claude), *op. cit.*, p. 873-874 : « Et pour elucider ceste matiere nous dirons que la langue Angloise est une langue composée de la langue Alemande, & de la langue Françoisse, à cause des Anglosaxons qui apporterent en Angleterre icelle langue Alemande, & puis les Northmans qui occuperent ceste isle y introduisirent aussi ladicte langue Françoisse : l'ancienne langue Britannique est demeuree au seul pays de Galles, où se retirerent les indigenes, quand ces Anglosaxons conquererent l'Angleterre ; & de fait les Anglois n'entendent pas la langue des Gallois, lesquels ont quasi une langue pareille aux bas Bretons de nostre Bretagne : ce qui se voit oculairement quand les marchands de ladicte basse Bretagne arrivent en Angleterre, lesquels n'entendent pas la dicte langue angloise, mais bien ladicte langue des Gallois, & encores mieux celle des Irlandois, comme de ceux qui ont gardé & conservé leur langue ancienne plus pure, que lesdicts Gallois qui sont dans le continent de l'Isle. »

⁴³³ VERGILIO (Polidoro), *Polydori Vergilii, ... Anglica historiae libri XXVI... Indices rerum singularum copiosos... adjecimus*, Bâle, apud J. Bebelium, 1534 cf. *ibidem*, p. 875 : « Polydore de Vergile livr. 9 de son histoire d'Angleterre

donnée sa position institutionnelle notamment, que Duret paraisse avoir tiré beaucoup de matière du « cosmographe » royal (« A. Thevet liv. 16 de sa *Cosmographie universelle* chap. 2 traictant de l'Angleterre dict »⁴³⁵), et en particulier ici les oraisons dominicales, figurant en intégralité dans le *Thresor*, en « escoçois » et en anglais – dont le texte n'est pas le même que celui donné par Gessner (en intégralité là aussi), preuve que la source est différente. Outre ces grandes références, c'est une sorte de bibliographie exhaustive que l'érudit propose pour conclure son passage, preuve de ses connaissances encyclopédiques :

« Qui voudra veoir plusieurs beaux et excellents discours des Anglais et de l'Angleterre lise Caesar en ses Comment. de la Guerre des Gaulois li. 5. Bede liv. 1 ch. 1. Gildas li. de la ruine de la Bretagne. G. de Neufbourg histor. Anglois. Albert Krant histoire. Danoise liv. 1 ch. 2. Saxon le Grammairien li. 1 histoire. Danoise & Polydore de Vergile en ses livre de l'histoire de l'Angleterre »

In fine, au-delà du seul exemple de l'anglais, il apparaît que globalement, le capital culturel mobilisé par les deux auteurs est assez similaire : sont mis à contribution, à côté des autorités antiques de référence (Pline, Strabon, Tacite et bien d'autres reviennent à intervalle régulier sous la plume du Moulinois), un très grand nombre d'humanistes contemporains. Là aussi, Duret préfère les historiens et géographes aux linguistes, bien que Guillaume Postel et le *De Ratione communi omnium linguarum* de Bibliander soient abondamment cités. Ces références, en grande partie partagées, conduisent parfois à ce que les mêmes anecdotes se retrouvent chez les deux auteurs. Il en va ainsi de l'histoire du peuple ayant « une langue divisée en deux, fendue en sa partie inférieure, en sorte qu'elle paraît double dès sa racine » qui permet à ces « îliens » non seulement, entre autres prouesses, d'imiter le chant des oiseaux, mais aussi de parler avec deux personnes à la fois⁴³⁶. Cette fable est évoquée dans les deux cas comme étant rapportée par un certain Iambole (Iamboulos) – « marchand » pour Gessner et « navigateur » pour Duret – qui en aurait été le témoin direct et elle provient au départ de Diodore de Sicile, référence

[sans guillemets ici] assure que la langue Angloise est meslee de beaucoup de langues, & principalement des langues Alemande & Française (...) ».

⁴³⁴ Explorateur (Levant, 1549-1552 ; Brésil, 1555-1556 cf. *Les Singularitez de la France antarctique*, 1557) et géographe français, il est nommé « cosmographe » du roi en 1560. Il est l'auteur, entre autres, d'une *Cosmographie universelle* publiée en 1575 (Paris, G. Chaudière, 2 vol.), que Duret exploite abondamment.

⁴³⁵ *Ibidem*, p. 874.

⁴³⁶ L'anecdote se trouve chez Gessner, *op. cit.*, f. 2rv (la citation est tirée de ce passage) et chez Duret, *Ibidem*, p. 962-963.

commune⁴³⁷. Diodore est pourtant complété, de nouveau (comme dans le passage sur l'anglais), par Duret qui mentionne aussi que « Anthoine de Torquemada a répété ceste histoire en sa premiere journée de son hexameron, & apres luy F. de Belleforest livr. 3 chap. dernier de son hist. universelle »⁴³⁸. Ces sources encore plus nombreuses chez Duret permettent d'affirmer que l'auteur n'a pas fait que paraphraser Gessner (qu'il ne cite pas), malgré la grande similarité des deux passages, l'un se trouvant dans l'introduction générale du *Mithridates*, l'autre dans le chapitre consacré aux « polyglottes » à la fin du *Thresor*. En effet, la succession d'anecdotes similaires, mais dans le désordre, va au-delà du seul exemple de ces langues bipartites, et peut donc paraître troublante : l'on retrouve, dans les deux ouvrages, Mithridates, roi du Pont ; mais aussi cette ville d'Asie mineure, tantôt appelée Dioscurias, tantôt Discoride ou Dioscurie, cosmopolite par excellence, puisque y auraient été parlées 300 langues différentes, nécessitant pour les commerçants les services de 130 interprètes... Ces similarités plus que d'un quelconque plagiat (par Duret puisque postérieur) sont le signe sans doute du fait que ces anecdotes relèvent du *topos*, dont un stock d'exemples récurrents est disponible (ainsi au sujet de la ville susmentionnée, c'est à Timosthène par l'intermédiaire de Pline⁴³⁹ qu'il est fait appel, avec compléments chez le Moulinois...).

Dans le détail, quelques variations sont perceptibles parfois : elles peuvent faire préférer à Duret, par exemple, pour des questions de langue et/ou de positionnement dans le champ social, l'emploi de Thévet – un des auteurs les plus cités dans le *Thresor* – plutôt que celui de Münster (favori de Gessner⁴⁴⁰). Il peut néanmoins recourir à ce dernier, soit directement, soit par l'intermédiaire de la traduction-adaptation augmentée qu'en a livrée, en 1575, François de Belleforest, traducteur et polygraphe (1530-1583)⁴⁴¹. Certains pans

⁴³⁷ Diodore de Sicile, *Bibliothèque*, livre II, 55-60 (Gessner mentionne le livre 3 ; Duret dit seulement « en ses escrits »).

⁴³⁸ *Ibidem*, p. 963. Pour le premier auteur cité : TORQUEMADA (Antonio de, c. 1523-c.1596), *Hexameron, ou Six journées contenant plusieurs doctes discours sus aucuns poincts difficiles en diverses sciences, avec maintes histoires notables et non encores ouyes...*, Lyon, A. de Harsy, 1582.

⁴³⁹ PLINE L'ANCIEN, *Histoire naturelle*, 6, 15.

⁴⁴⁰ Il est à noter néanmoins que Gessner possède deux éditions des *Singularitez de la France antarctique...* de Thévet : n°361 (Anvers, de l'imprimerie de Christophle Plantin à la licorne d'or, 1558 (beaucoup d'annotations) et n°362 (Paris, chez les héritiers de Maurice de la Porte, 1558 (beaucoup d'annotations aussi) dans l'inventaire de Urs B. Leu, *op. cit.*. La *Cosmographie* est postérieure à la mort de Gessner.

⁴⁴¹ BELLEFOREST (François de), *La Cosmographie universelle de tout le monde, en laquelle... sont au vray descrites toutes les parties habitables et non habitables de la terre et de la mer,... auteur en partie Munster, mais beaucoup plus augmentée, ornée et enrichie par François de Belle-Forest...*, 4 vol., Paris, M. Sonnius, 1575. Il est aussi le traducteur, en 1576, du *De rerum inventoribus* de Polidoro Vergilio (1525).

du réseau de citations peuvent, quant à eux, largement différer et, parmi les très nombreux auteurs utilisés par Duret, une place majeure est accordée aux kabbalistes chrétiens (dont Duret lui-même) au premier rang desquels Blaise de Vigenère, par ailleurs son cousin⁴⁴². D'autre part, y figurent aussi beaucoup plus de voyageurs et/ou missionnaires que chez Gessner, avant tout pour des raisons de date de publication : les passages du *Thresor* consacrés aux langues du Nouveau Monde sont bien plus fournis et un chapitre est consacré à la langue chinoise, que le Zürichois ignorait totalement. Dans lesdits passages, Duret cite abondamment, non seulement Pierre Martyr (qui apparaissait chez Gessner), mais aussi F. López de Gómora et son *Histoire générale des Indes*, celle de Pierre Maffée ou encore José de Acosta (*Histoire naturelle des Indes*) ; et pour le chinois, partant de Ptolémée ou Avicenne, Duret s'appuie surtout sur l'*Histoire du grand Royaume de la Chine* de Gonzalez de Mendoza, ainsi que sur différents jésuites.

Malgré ces divergences, parfois importantes, dans le réseau de citations – beaucoup plus clairement indiquées au demeurant dans le *Thresor* où des guillemets figurent, dans bien des cas, en marge à chaque ligne du passage cité, alors qu'ils sont absents chez Gessner qui recourt seulement, avec parcimonie, à l'italique –, il n'en reste pas moins que ces deux œuvres sont marquées par ce principe structurant de la compilation, du cabinet de curiosités linguistiques, imprimé. Cette démarche est à réinsérer dans le con-texte(s) plus général des auteurs, dans leur grand œuvre, visant à accéder à une connaissance « universelle », mais aussi dans l'insertion de cette œuvre au sein de la production contemporaine sur les langues.

Dans le cas de Gessner, son ouvrage a été « élaboré en marge et, pourrait-on dire à l'ombre de ces monuments que sont l'*Histoire de animaux* ou l'*Histoire des plantes* »⁴⁴³. En effet, à l'occasion de leur rédaction, l'auteur a pu réaliser des « fiches » à partir de notes de lectures concernant déjà, pour partie les langues : l'*Historia animalium* (Zürich, Froschauer, 1551-8) évoque la dénomination des animaux dans différentes langues,

⁴⁴² Voir SECRET (François), *Le Kabbalisme chrétien à la Renaissance, catalogue et bibliographie d'après le Thresor de l'histoire des langues de Claude Duret*, Diplôme de l'EPHE, IVe section (dir. André Chastel), dactylog., 1954 ; notamment : « Quant au contenu, Duret le recueillit dans toute la littérature de la kabbale chrétienne, constituant ainsi une anthologie et une bibliographie kabbalistique, où la partie la plus abondante, encore que présentée sans guillemets, est tirée d'un *Traicté des chiffres* de Blaise Vigenère, qui était d'ailleurs un cousin du Bourbonnais. » (p. 341) ; cité dans YARDENI (Myriam), *art. cit.*, p. 251 (note).

⁴⁴³ GESSNER (Conrad), *op. cit.*, introduction, p. 22. Voir aussi ce qui suit sur les autres ouvrages de Gessner.

anciennes et modernes (treize au total), mais aussi des questions de philologie relatives à l'animal (surnoms, étymologie du nom, fables le concernant...). Dans la *Bibliotheca universalis* de 1545 (Zürich, Froschauer), bibliographie de tous les ouvrages imprimés et manuscrits, dans les trois langues sapientiales, depuis l'Antiquité, l'auteur procède à des comparaisons onomastiques en différentes langues et s'interroge sur l'origine des noms. Enfin, la démarche guidant le *Mithridates* ne doit pas manquer d'être rapprochée de celle des *Pandectae* de 1549, chez le même éditeur, inimaginable résumé en 21 livres de tout le savoir de l'époque⁴⁴⁴. Inscrite dans la continuité de ces œuvres et placée sous cet éclairage, la somme sur les langues de Gessner apparaît bien comme le travail d'un humaniste, à visée totalisante.

Il en va de même pour Claude Duret. Le prisme renaissant influence son œuvre en l'incitant à vouloir « tout connaître » : « il faut « rassembler » toutes les sciences et tous les arts, les transmettre aux générations futures, afin de leur épargner la tâche tellement ardue et vaine depuis le péché originel, de réinventer chaque fois les mêmes disciplines et les mêmes doctrines. Cet empressement à « rassembler » explique d'une part l'approche encyclopédique et globale de la Renaissance et fraie, d'autre part, la voie à l'idée de progrès »⁴⁴⁵. Le *Thresor de l'histoire des langues* s'inscrit dans un vaste programme encyclopédique de recensement de la variété de la nature et des sciences, auquel participent aussi son *Histoire des plantes* ou son *Discours de la vérité des causes et effects des décadences, mutations et ruines des Monarchies, Empires et Républiques*⁴⁴⁶.

Pour l'un comme pour l'autre des auteurs, il s'agit donc de collectionner les langues, d'offrir des échantillons de chacune d'entre elles pour atteindre un savoir universel, un grand tout linguistique, remontant de fait, par cette synthèse, à l'unité originelle, malgré la diversité mise en avant. Leurs ouvrages ne sont en rien des manuels d'apprentissage, qui se multiplient aussi, par ailleurs, à l'époque, inscrits dans ce même

⁴⁴⁴ « Seulement » 19 livres ont en fait été publiés en 1549 : le livre 21 sur la théologie paraît, en 1550, sous titre *Partionis theologiae pandectarum universalium Conradi Gesneri liber ultimus* (Zurich, Froschauer) ; quant au livre 20 sur la médecine, il n'a jamais été publié (bien que trois volumes in-folios manuscrits dans la bibliothèque de Zürich attestent de sa préparation) (cf. *Ibidem*).

⁴⁴⁵ YARDENI (Myriam), *art. cit.*, p. 256 qui cite aussi le *Discours... des décadences* de Duret : « (...) mesmes sciences ayant été inventées en longueur de temps inestimable par plusieurs fois, et derechef perdues, comme aussi elles pourront estre à l'advenir. » (p. 302).

⁴⁴⁶ Cf. quelques remarques et la liste des ouvrages (titre intégraux) dans BAMFORTH (Stephen), « Le thème de Babel dans l'œuvre de Claude Duret », dans DAUPHINE (James, dir.) et JACQUEMIER (Myriam, dir.), *Babel à la Renaissance, op. cit.*, p. 227-240.

contexte de l'éloge de la diversité linguistique et que l'on peut rapprocher des deux œuvres. Le premier de ces outils linguistiques est le dictionnaire polyglotte, dont le plus emblématique à l'époque est le « Calepin »⁴⁴⁷. Ce *Dictionarium* d'Ambrogio Calepino (c.1440-1511) est édité d'abord en latin, à Reggio Emilia en 1502, avec quelques explications en grec⁴⁴⁸. Puis, rapidement, d'autres idiomes y sont adjoints, atteignant cinq langues (latin, grec, allemand, flamand, français, à Anvers en 1545) puis sept pour l'édition de Lyon en 1570 (le flamand disparaît ; s'ajoutent l'hébreu, l'espagnol et l'italien). Son immense succès conduit à 160 éditions jusqu'en 1595, avec une inflation dans le nombre de langues, les dernières publications atteignant le chiffre de onze (les principaux idiomes européens, dont l'anglais ou le hongrois), à Bâle en 1590 avec un ouvrage de 2000 pages. Il en existe même une version japonaise, la seule non européenne, *Dictionarium Latino Lusitanicum, ac Iaponicum*, publiée au collège jésuite d'Amakusa en 1595⁴⁴⁹. Or nous retrouvons ici Conrad Gessner, puisqu'il est lui-même impliqué dans une édition augmentée du dictionnaire, un des travaux « alimentaires » qu'il a effectués au cours de sa carrière pour subvenir aux besoins de sa famille : il y adjoint une annexe, *Onomasticum*

⁴⁴⁷ Sur les dictionnaires polyglottes, les méthodes d'apprentissage... nous renvoyons au chapitre, intitulé « Polyglottes », qu'y consacre Terence Cave dans *Pré-histoires II : langues étrangères et troubles économiques au XVI^e siècle*, Genève, Droz, 2001, p. 25-101. Et aussi SIMONIN (Michel), *art. cit.*. Par ailleurs, un programme de recherche en cours (2008-2011), dirigé par Marie-Luce Demonet au CESR, et intitulé « La Renaissance polyglotte », se penche notamment sur les différentes éditions du Calepino.

⁴⁴⁸ CALEPINO (Ambrogio), *Ambrosii Calepini Bergomatis, ... Dictionarium ex optimis quibusque authoribus Nonio Marcello, Festo Pompeio, M. Varrone... nullo fere vocabulo cornucopiae praetermisso studiose collectum et ab Ascensio diligenter recognitum atque impressum*, Paris, Venundantur ab Johanne Parvo, Joanne Scabelero et ipso Ascensio, 1510 (pour la première édition parisienne, mentionnée dans le catalogue de la BNF en tout cas). Sur les éditions du dictionnaire, voir, entre autres : LABARRE (Albert), *Bibliographie du Dictionarium d'Ambrogio Calepino (1502-1779)*, Baden-Baden, Valentin Koerner, 1975. Il en recense 211 entre 1502 et 1779.

⁴⁴⁹ Sur cette édition japonaise, voir l'article suivant : KISHIMOTO (Emi), « The Adaptation of the European Polyglot Dictionary of Calepino in Japan : *Dictionarium Latino Lusitanicum, ac Iaponicum* (1595) », dans ZWARTJES (Otto, dir.) *et alii, Missionary Linguistics II : Orthography and Phonology*, selected Papers from the Second International Conference on Missionary Linguistics (São Paulo, 10-13 Mars 2004), Amsterdam, John Benjamins Publishing Company, 2005, p. 205-224. Ce *Dictionarium* fait partie des 31 titres imprimés par les jésuites au Japon à l'époque (appelés *Kirishitan-ban*), avec le *Vocabulario da Lingoa de Iapam*, publié à Nagasaki en 1603-1604. S'appuyant sur l'édition lyonnaise du dictionnaire de 1570, l'auteur de l'article montre comment la japonaise a été adaptée au public local : elle fait 908 pages « seulement », pour la rendre transportable par les missionnaires sur le terrain, puisqu'elle est destinée à l'apprentissage des langues japonaise par les missionnaires et latine par les Japonais. L'édition se concentre donc sur les trois langues citées dans le titre et toutes les citations de classiques y ont été coupées. Autre différence notable, les conjugaisons latines y sont expliquées, la rapprochant, pour partie, d'une méthode de langue.

nominum propriorum, liste de noms propres, tirés de la mythologie, de l'histoire et de la géographie des Grecs et des Romains⁴⁵⁰.

Mais le calepin n'est pas un hapax. Terence Cave s'est penché sur ses « semblables » et sur les méthodes d'apprentissage des langues au XVIe siècle plus généralement : ressort, de son recensement un ouvrage en particulier, du fait de sa proximité, par son ampleur, avec ceux de Duret et Gessner, le *Thesaurus polyglottus : vel Dictionarium Multilingue...* publié à Francfort en 1603, par Jérôme Mesiger (155 ?-1619), historiographe impérial (il dédie son œuvre à Matthias, archiduc d'Autriche)⁴⁵¹. L'ouvrage se veut, comme l'annonce la page de titre, « une sorte de résumé de tous les lexiques, de tous les manuels, de tous les mélanges, de tous les index de noms qui aient jamais paru », à destination des philologues, mais aussi « des professeurs de tous les arts, (...) surtout aux historiens, aux géographes, aux chimistes (...) mais encore aux commerçants et aux marchands d'épices, et jusqu'aux soldats ». La première partie envisagée par l'auteur, dans laquelle il voulait décrire l'orthographe, la syntaxe et la grammaire des langues du monde, ayant été rapidement abandonnée, étant donnée sa complexité, le *Thesaurus* se « résume » à la « seconde partie », constituée d'exemples lexicaux. Il contient au total pas moins de 400 langues, avec des lexiques de taille très variable. Le classement fonctionne, en gros, sur le modèle adopté par Duret avec hébreu/grec/latin au sommet, de cette trilogie découlant la taxinomie : les langues arabes en annexe de l'hébreu, les langues romanes en annexe du latin ; puis les langues asiatiques incluant langues indiennes, chinois, malais... mais aussi turc et « sarrasin » ; puis les langues africaines (à part les langues arabes) ; les langues de l'Amérique et, enfin, dernière catégorie, les langues des « *Novi orbis insula[rum]* » c'est-à-dire des îles autour de l'Asie et de l'Amérique comme le Japon, la Jamaïque, les Philippines... Bien que les échantillons des langues européennes soient incomparablement

⁴⁵⁰ GESSNER (Conrad), *Dictionarium latinae linguae Ambrosii Calepini Bergomatis multis variisque ex authoribus collectum...*, Bâle, per Hieronymum Curionem, 1544 (cf. n° 78 dans l'inventaire de la bibliothèque de Gessner fait par LEU (Urs B.) *et alii*, *op. cit.*, p. 84 ; quelques annotations sur l'ouvrage mentionnées).

⁴⁵¹ MEGISER (Jérôme), *Thesaurus Polyglottus : vel, Dictionarium Multilingue : Ex quadringentis circiter tam veteris, quam novi (vel potius antiquis incogniti) Orbis Nationum Linguis, Dialectis, idiomatibus & idiotismis, constans...*, Francfort, sumptibus Authoris, 1603. Megiser reprend dans son introduction un certain nombre des *topoi* utilisés par Duret et Gessner (cf. supra), par exemple celui de la ville cosmopolite et bien sûr celui de Mithridates : « *inter quos Plinius, a Timosthene memoriae proditum scribit, in unam Dioscuriadem, Colchorum emporium, trecentarum linguarum homines convenire fuisse solitostaddens, a Romanis postea per centum & triginta interpretes negocia ibi gesta fuisse. Mithridates non magnam Asiae partem, si toti conferatur, imperio tenens, viginti duas & in sua dictione habuisse & didicisse, constanti scriptorum testificatione perhibetur. quibus si reliquas addas, quae toto tum orbe diversae fuerunt.* » (f. 5v). La citation qui suit dans notre texte, tirée de la page de titre, reprend la traduction de Terence Cave, *op. cit.*, p. 87.

plus développés, le projet n'en reste pas moins encyclopédique, tout en gardant la dimension, certes utopique, d'être une « méthode de langue ».

C'était le cas aussi dans un autre projet de langue universelle – déjà mentionné au sujet du latin puisqu'il en faisait la langue de base de son système – dont le but était également d'apprendre toutes les langues, la *Réunion des langues* de Pierre Besnier, qui débutait ainsi son texte :

« Comme la connoissance des Langues étrangères, n'est pas de ces curiositez vaines & steriles, qui ne servent à l'esprit, que d'une espèce d'amusement ; mais qu'elle est en effet d'un fort grand usage pour mille fins differentes : on ne doit pas trouver étrange si nostre siecle, qui juge si sainement du prix des choses, témoigne plus de passion, que jamais, pour cette sorte de science, malgré toutes les difficultes qui s'y rencontrent.

Je ne crois donc pas qu'on puisse gueres rendre plus de service au public, que d'inventer un moyen seûr et facile, pour apprendre toutes les Langues... »⁴⁵²

Néanmoins, outre les exemples, dans des genres différents, de Mesiger et Besnier, au sein des ouvrages prônant l'apprentissage des langues à proprement parler, les auteurs se concentrent la plupart du temps sur les seules langues européennes⁴⁵³. Ce qui n'est pas le cas, loin de là, on l'a vu, de Gessner et surtout de Duret. L'un comme l'autre s'intéressent, plus ou moins en détails, aux langues nouvellement découvertes. Revenons maintenant plus précisément sur le rôle qu'elles peuvent jouer en lien avec la dimension eschatologico-encyclopédique de leurs projets linguistiques.

⁴⁵² BESNIER (Pierre), *op. cit.*, p. 1.

⁴⁵³ Terence Cave mentionne par exemple (cf. *op. cit.*, p. 45 et *sq.*) : *Quinque linguarum utilissimus vocabulista*, Nüremberg, 1531 (latin, italien, français, allemand et bohémien), puis nouvelle édition à Venise en 1537 avec l'espagnol remplaçant le bohémien ; *Septem linguarum, latinae, teutonicae, gallicae, hispanicae, italicae, anglicae, almanicae, dilucidissimus, dictionarius*, Anvers, 1540 (simple liste de mots classés par catégories thématiques) ; et jusqu'au genre du manuel plurilingue (successeur des *Vocabulistae*) lancé par Noël de Berlaimont, vers 1530, centré lui aussi sur les langues européennes.

2.2 A Nouveau Monde, nouvelles langues : Propager l'Évangile

Dans le *Mithridates*, un des chapitres finaux est consacré aux « langues du Nouveau Monde ». Gessner glane les quelques informations dont il dispose sur ces langues, entre autres, dans les relations de voyages d'Amerigo Vespucci :

« Les habitants des Grandes Canaries (c'est-à-dire les îles Fortunées) parlent très rarement et d'une voix modérée, utilisant les mêmes accents que nous, formant leurs mots pour la plupart entre les dents et les lèvres. Ils emploient d'autres mots que nous. La diversité de leurs dialectes est très grande. Nous trouvons en effet sur une surface de cent lieues carrées une mosaïque de langues différentes dont les locuteurs ne se comprennent nullement entre eux (Amerigo Vespucci). »⁴⁵⁴

Les Canaries apparaissent comme assimilées au Nouveau Monde et elles affichent déjà les caractéristiques linguistiques de ce dernier, notamment la grande diversité des idiomes. C'est au chapitre qui lui succède immédiatement, intitulé « Certaines langues et vocabulaires artificiels », qu'apparaît le quatrain en langue « utopienne » :

« Thomas More, un Anglais, un homme ingénieux, écrit que les habitants d'une île inventée par lui et qui porte le nom d'Utopie, parlent une langue particulière, et il imagine aussi des caractères propres. »⁴⁵⁵

Or cette succession n'a rien d'anodin, car les deux expériences, celle du voyage et de l'exotisme d'un côté, celle de la culture humaniste et de la langue forgée de l'autre, s'interpénètrent comme le souligne Joan-Pau Rubiès, dans son article « Travel writing and humanistic culture : A blunted impact ? », dans lequel il étudie l'influence réciproque de la culture humanisme et de la littérature de voyage⁴⁵⁶. Sauf qu'ici l'intertextualité, dont nous

⁴⁵⁴ GESSNER (Conrad), *op. cit.*, f. 71r cf. VESPUCCI (Amerigo), *Cosmographiae Introductio*, Saint Dié, 1507 (dans I. Luzzana Caraci éd., (1997), *Nuova Raccolta, Columbiana, vol. 21: Amerigo Vespucci*, Rome, Ist. Poligrafico dello Stato, 21/1, p. 330. Au sujet des langues du Nouveau Monde, chez Gessner, notamment, Marie-Luce Demonet écrit : « Cette période est encore celle de l'inventaire, non de l'analyse qui se développera après les années 1580, quand les documents seront suffisamment nombreux et répandus. La collecte des langues de « par-delà » prend deux formes essentielles qui relaient et complètent les anciens « alphabets » : la liste de mots ou vocabulaire et le « colloque » souvent donné en situation à l'intérieur des récits de voyage comme chez André Thévet ou Jean de Léry » (*op. cit.*, p. 437-8).

⁴⁵⁵ *Ibidem*, f. 72v-73r.

⁴⁵⁶ RUBIÈS (Joan-Pau), « Travel writing and humanistic culture : A blunted impact ? », dans *Journal of Early Modern History. Contacts, Comparisons, Contrasts*, vol. 10, n° 1-2, 2006, p. 131-168 (la citation suivante se trouve p. 168). Il présente ainsi sa problématique : « What I propose here is a history of the genre of travel writing in relation to the

avons pu voir déjà un grand nombre d'occurrences dans le fonctionnement encyclopédique des projets de Gessner et de Duret, joue à un triple niveau, poussant encore plus loin cette « *intricate cross-fertilization of themes* » dont parle Rubiès : les humanistes ont pu influencer les récits de voyage, tout comme ces derniers ont pu influencer sur les humanistes – et Vespucci influencer More en l'occurrence, on va le voir – mais les uns comme les autres ont, eux-mêmes, inspiré les utopies linguistiques qui sont l'objet de notre étude et qui se trouvent être des points de convergence, du récit de voyage, de la culture humaniste et de l'utopie en général, comme l'indique la succession des chapitres du *Mithridates* évoquée.

La Découverte du Nouveau Monde a participé à l'essor des écrits utopiques et notamment au plus célèbre d'entre eux, celui de Thomas More. Certes d'autres facteurs entrent en ligne de compte, dont la renaissance de la culture classique et le retour des Écritures qui avaient ravivé de leur seul fait l'intérêt pour les idéaux sociaux de la tradition judéo-chrétienne et ceux de l'Antiquité. Mais une Amérique, idéalisée, inventée par les Européens, allait modifier la vision du monde et de la culture européenne, et par la même de la langue. Hythlodée, le personnage à qui l'on doit la description de l'île d'Utopie dans le livre de More, n'est-il pas censé avoir accompagné Amerigo Vespucci dans trois de ses quatre voyages ? Au cours du dernier, il se sépare de la plupart de ses compagnons et « découvre » l'île située au large des côtes du Nouveau Monde, qui, en fait de nouveau, est plus ancien que l'Ancien et qui possède déjà des villes, des archives et des connaissances ayant intégré le savoir des Romains et des Egyptiens. Or More est le premier d'une longue série d'utopistes à s'intéresser à la création linguistique, bien que cet intérêt soit parfois passé inaperçu, la majorité des éditions latines du XVIe et du XVIIe siècles négligeant de reproduire le *tétrastichon* en langue utopienne qui figure dans l'édition *princeps* de Louvain en 1516⁴⁵⁷. Cette première édition juxtapose une illustration de l'île et un

evolution of humanistic culture : or, in other words, what travellers did for humanists, and humanists for travellers » (p.140). Il s'appuie pour cela, notamment, sur des exemples de relectures des témoignages directs des voyages de Colomb par des humanistes tels que Nicolaus Scyllacus – qui dans sa lettre *De insulis nuper inventis* (Pavie, 1497) se sert du matériau fourni par un certain Guillermo Coma – ou Pierre Martyr d'Anghiera, humaniste milanais auteur du célèbre *De Orbe Novo Decades* (1511, 1516...) (cf. p. 154 et sq.). Sa conclusion est la suivante : « humanist editors – or humanist historians, as in Anghiera's case the two roles blur – had an important role in re-casting the primary material in terms that spoke to the moral, scientific and philosophical themes of classical culture [avec le thème de l'Age d'or par exemple]. However, they did not simply impose classical assumptions to the point of inventing a new ethnography : more often they showed a great respect for empirical details contained in the primary narratives produced by the less educated observers. » (p. 163).

⁴⁵⁷ Voir l'édition de référence de l'*Utopie* dans les *Œuvres complètes* de Thomas More (1979, p. 18, notes 18/1 à 18/26, p. 277-279 et 18/11 et 18/21, p. 584). Le quatrain a été composé non par Thomas More, mais par un ami de ce dernier,

échantillon de son alphabet [fig. 3] qui ajoutent une dimension exotique au pays fictif de More et témoignent en même temps de la volonté de donner un caractère de « véracité » à l'Utopie, en parodiant les récits de voyage de l'époque, qui avaient eux-mêmes le goût de ces témoignages linguistiques. Ainsi l'influence de Bernhard von Breydenbach a pu être perçue dans l'alphabet utopien. Pèlerin à Jérusalem en 1483, il collecte là-bas des données sur les langues et retranscrit, dans ses *Peregrinationes in Terram Sanctam* (qui connaît plusieurs publications avant 1516), six alphabets : l'arabe, l'hébreu, le grec, le syriaque, le jacobite (copte) et l'éthiopien⁴⁵⁸. Celui de l'île d'Utopie ne présente d'ailleurs pas une très grande inventivité. Il ne figure que des majuscules, calquées sur les grecques dont la valeur est simplement différente : le *p* est représenté par un gamma, le *m* est un delta et le *b* est un thêta à transversale plus longue... Seules quelques lettres s'apparentent plutôt, par leurs volutes, à des signes orientaux, tels le *k* et le *l*. L'étude de cette langue imaginaire a pu être poussée plus loin puisque l'alphabet s'accompagne d'un poème en langue utopienne, traduit plus bas en latin ; le voici tel qu'il est repris dans le *Mithridates* de Gessner :

« Quatrain en langue indigène des Utopiens, présenté par More

Utopos haboccas⁴⁵⁹ peula chama polta chamaan.

Bargol he maglomi baccan soma gymnosophaon.

Pierre Giles, secrétaire de la ville d'Anvers (1486-1533). Il figure dans les éditions de 1516 et de 1518. Il est absent de celles de 1517 et 1519. Les éditeurs (1979, note 18/1, p. 277) font remarquer qu'« en dépit de l'origine grecque [supposée] des Utopiens, les seuls mots indiscutablement grecs sont *gymnasophaon* et *gymnosophon* ». De même, il y a dans l'alphabet utopien 22 lettres (comme en latin et en hébreu) et non 24 (comme en grec). (nous reprenons l'essentiel des informations qui précèdent de la note 31, p. 273 dans GESSNER (Conrad), *op. cit.*). Sur cette absence du quatrain dans la plupart des éditions, une raison matérielle est avancée par Abraham Veale dans l'édition de 1556 (d'après la traduction anglaise de Robynson) ; dans un *post-scriptum*, l'éditeur s'excuse de la sorte : « *The Utopian Alphabete, good Reader, whiche in the aboue written Epistle is promised, hereunto I haue not now adioyned, because I haue not as yet the true characters or fourmes of the Utopian letters. And no marueill : seyng It is a tongue to us muche straunger then the Indian, the Persian, the Syrian, the Arabicke, the Egyptian, the Macedonian, the Sclauonian, the Ciprian, the Scythian... Which tongues though they be nothing so straunge among us, as the Utopian is, yet their characters we haue not. But I trust, God willing, at the next impression hereof, to perfourme that, which nowe I can not : that is to saye : to exhibite perfectly unto thee, the Utopian Alphabete. In the meane time accept my good wyl. And so fare well* ». La raison en serait essentiellement matérielle, les imprimeurs ne disposant pas encore des formes des caractères utopiens, au même titre que de celles d'autres langues pourtant considérées comme moins rares...

⁴⁵⁸ Voir, sur cette référence précise, et plus généralement sur ce point, l'article de DAVIS (James Colin), « L'Utopie et le Nouveau Monde 1500-1700 », dans SCHAER (Roland), *Utopie, la quête de la société idéale en Occident*, Paris, BNF, 2000, p. 104-125. Ainsi que du même auteur : *Utopia and the Ideal Society : A Study of English Utopian Writing, 1516-1700*, Cambridge-Londres-New York, Cambridge University Press, 1981.

⁴⁵⁹ *ha Boccas* dans l'éd. de référence. Au vers suivant, le mot *maglomi* est répété dans les textes de 1555 (cf. notes des éditeurs du *Mithridates*).

Agrama gymnosophon labarem bacha bodamilomin.
Voluala barchin heman, la lavoluola dramme pagloni

C'est-à-dire

Utopus me dux ex non insula fecit insulam.
Una ego terrarum omnium absque philosophia,
Civitatem philosophicam expressi mortalibus.
Libenter impartio mea, non gravatim accipio meliora. »⁴⁶⁰

En comparant le vocabulaire et la syntaxe du texte dans la langue de More avec ceux du latin, Emile Pons a pu aboutir à quelques conclusions linguistiques qui font penser qu'il ne s'agit pas d'une non-langue totalement absurde. On retrouve les racines grecques, perçues déjà dans l'onomastique employée dans l'*Utopia*, dont le nom-même du personnage d'Hythlodæus qui pourrait signifier « expert en frivolité » ou « habile à raconter des histoires ». Mais certains termes et certaines tournures « font là penser à la vieille langue persane avec des ressemblances phonétiques suffisantes pour satisfaire l'oreille d'un public à la fois ignorant et cultivé et pour dissimuler également les racines grecques et latines, sur lesquelles More a forgé ses fantaisistes vocables iraniens »⁴⁶¹. La terminaison des adverbes en -ni (*pagloni*) ou en -la (*lavoluola*) évoque, selon Pons, des adverbes perses comme *avadha* qui signifie « là » ou *hamatha* qui signifie « ensemble ». Comment alors More avait-il pu avoir connaissance de la langue perse ? Tout simplement parce que des courants d'échanges très actifs entre la Perse et l'Italie étaient en place dès le XIV^e siècle ; or c'est en Italie – à Florence, à Bologne et à Venise – que Linacre, l'ami et professeur de grec de More, poursuit avec passion son étude des lettres anciennes. La connaissance, même partielle, du perse a pu être transmise du maître à l'élève au cours de discussions et inspirer More au moment de la création, certes succincte, d'une langue pour son Utopie.

L'Utopie s'est inspirée des voyages, c'est un fait. Réciproquement, les voyageurs, ou ceux qui mettent « en forme » leurs rapports, ont pu s'inspirer, à leur tour, de l'Utopie. L'ouvrage de Thomas More informe, au sens plein du terme, certains comptes-rendus sur les peuples et les langues. Sans trop anticiper sur la suite qui lui sera consacrée, la Chine, monde nouveau au XVI^e siècle tant elle était méconnue auparavant, est perçue, par

⁴⁶⁰ GESSNER (Conrad), *op. cit.*, f. 73r, la traduction française est la suivante : « Le Duc Utopus me fit île de ce qui n'était pas une île. Moi, seule de toute la terre sans le secours de la philosophie, j'ai fait sortir pour les mortels une cité philosophique. Je partage volontiers mes biens, j'en accepte sans peine les malheurs. »

⁴⁶¹ PONS (Emile), « Les Langues imaginaires dans le voyage utopique. Un précurseur : Thomas Morus », *Revue de littérature comparée*, 10, 1930, p. 589-607 ; p. 602.

certain auteurs, à l'aune du gouvernement idéal décrit par l'humaniste anglais dans son ouvrage, sous-titré *Le Traité de la meilleure forme de gouvernement*. Dans son *Historia de las cosas más notables, ritos y costumbres del gran reyno de la China* (Rome, 1585), Juan Gonzalez de Mendoza décrit la Chine comme « un exemple de réalisation concrète de l'utopie » avec, entre autres, ses cités pavées idéales, sur le modèle urbanistique romain, dont s'inspirait déjà Amaurote, la capitale d'Utopie⁴⁶². Quant à Kircher, dans sa *China Illustrata*, Pars IV, caput II « *De Politica disciplina Sinarum* », il présente la Chine comme la *République* de Platon – prototype de More – incarnée :

« cest Estat est gouverné par les Doctes, à la mode des *Platoniciens*, & selon le desir du Philosophe divin ; en quoy j'estime ce Royaume heureux, lequel a un Roy qui peût philosopher ou qui souffre du moins qu'un philosophe le gouverne & le conduit. On ne peût pas douter du bonheur de cest Estat. ; puisque l'on remarque un si parfait gouvernement que celui avec lequel il est regi. »⁴⁶³

In fine, tout se mêle et s'intrique : la langue de l'Utopie fusionne Nouveau Monde (Hythlodée, accompagnateur de Vespucci), langues anciennes (grec) et exotiques (persan) ; les encyclopédies linguistiques font entrer en leur sein, la langue utopienne aux côtés d'autres vocabulaires considérés comme artificiels (celui des tziganes), mais aussi des idiomes du Nouveau Monde, chez Gessner... Ces derniers et l'utopie, au sens large, se mêlent pour offrir une formidable source s'inspiration aux concepteurs de langues universelles, dont beaucoup sont, par ailleurs, eux-mêmes des auteurs d'Utopies, telles que le *Country Not-Named* de Francis Lodwick... Ecrits « techniques », grammaires ou autres vocabulaires, et écrits théoriques, scientifiques, s'informent mutuellement. Les langues exotiques, connues depuis plus ou moins longtemps et surtout celles du monde

⁴⁶² Sur cette influence, voir l'article de Pascale Girard, dans lequel elle rapproche, plutôt dans sa dimension politique, le texte de Mendoza de celui de *L'Utopie* de 1516 : « De Thomas More à la Chine », dans MUSSET (Alain, dir.) et CALVO (Thomas, dir.), *Des Indes occidentales à l'Amérique latine*, à Jean-Pierre Berthe, Fontenay-Saint-Cloud, ENS Editions, 2 vols., 1997, vol. 2, p. 629-638 (la citation est p. 630). Par ailleurs, voir aussi : BILLINGS (Timothy), « Visible Cities : The Heterotopic Utopia of China in Early Modern European Writing », *Genre*, 30, n° 2, 1997, p. 105-134.

⁴⁶³ KIRCHER (Athanasius), *La Chine d'Athanasie Kircher, illustrée de plusieurs monuments tant sacrés que profanes, et de quantité de recherches de la nature et de l'art, avec un dictionnaire chinois et françois, lequel est tres-rare, & qui n'a pas encores paru au jour. Traduit par F.S. Dalquié*, Amsterdam, chez Jean Jansson, 1670 dans l'édition fac-similé, Genève, A l'enseigne de l'unicorne, 1980 [Anvers, 1670] (nous utiliserons en priorité cette édition pour les traductions des citations), p. 223. (dans la *China illustrata* en version latine (p. 164-167), le passage sur Platon est ainsi formulé : « Ita uti totum Regnum eo fere modo, quo Platonica Respub. A solis Literatis administratur, adeoque Platonis votum in *Sinensi Monarchia* completum videatur »). La référence commune à Platon n'implique par que Kircher ait fait le détour par l'*Utopie* de More en elle-même, mais il est influencé par la dimension utopique en tout cas.

nouvellement découvert, sont, pour les « linguistes » européens, comme un défi qui les pousse à reconsidérer leurs propres langues. Si nous voulions proposer une variation sur la problématique adoptée par Joan-Pau Rubiès, elle serait la suivante : qu'ont apporté les voyageurs, et les missionnaires en particulier, aux *language planners*, et les *languages planners* aux voyageurs ?

Une multitude de langues, source d'inspiration pour les concepteurs de langues universelles ?

Avec la découverte de l'Amérique, c'est aussi une cargaison de langues nouvelles, semblant mettre à mal la théorie des 72 langues, qui, en même temps que les métaux précieux des mines de Potosi ou Zacatecas, gagne les rives européennes. Les évaluations sont très diverses et la fourchette large mais certains font état d'une population estimée à 58 millions d'habitants au total, au moment du « contact », parmi lesquels auraient été parlées pas moins de 1000 à 2000 langues, soit une moyenne de 57000 locuteurs par langue (contre plusieurs centaines de milliers pour chaque langue européenne), bien que certaines en aient compté bien plus comme le quechua ou l'aymara dans l'Empire inca et le nahuatl dans celui des Aztèques⁴⁶⁴. Or ces langues ont un pouvoir certain de fascination sur les auteurs européens. Ainsi, Adrianus Relandus ou Reeland (1676-1718), érudit hollandais, professeur de langues orientales à l'université d'Utrecht mais aussi cartographe et philologue, écrit une *Dissertationum miscellanearum*, en trois volumes, publiée à

⁴⁶⁴ Cf. notamment, GRAY (Edward G.), *New World Babel : Languages and Nations in Early America*, Princeton, Princeton University Press, 1999 (les chiffres que nous donnons sont tirés des p. 16-18, où figure aussi une carte des langues en Amérique du Nord) ; et GRAY (Edward G., dir.), et FIERING (Norman, dir.), *The Language Encounter in the Americas, 1492-1800 (A Collection of Essays)*, New-York-Oxford, Berghahn Books, 2000. Ainsi que « La « Découverte » des langues et des écritures d'Amérique » (Actes du colloque international, Paris, 7-11 septembre 1993), *Amerindia, revue d'ethnolinguistique amérindienne*, 19/20, 1995. Nous ne pouvons bien sûr traiter, dans cette partie consacrée aux langues du Nouveau Monde, ni de toute la bibliographie, ni de toutes les sources, cela va sans dire... Pour ces dernières, nous nous appuyons notamment sur celles que nous avons eu l'occasion d'étudier lors de notre séjour en février-mars 2007 à la John Carter Brown Library de Providence, spécialisée dans les fonds sur la découverte du Nouveau Monde. Nos recherches avaient pu être orientées alors par une base de données portant sur les sources concernant les langues américaines, encore en cours d'élaboration à l'époque, mais dont Jennifer Gage, qui en avait la charge, avait eu la gentillesse de nous faire bénéficier en « avant-première ». Destinée à la publication au départ, elle est en fait maintenant intitulée « *Indian Languages Database* » et accessible en ligne sur le site de la bibliothèque : http://www.brown.edu/Facilities/John_Carter_Brown_Library/ildb/search.php.

Utrecht en 1708, dans laquelle il s'attarde sur les langues américaines. Après une discussion générale sur l'origine de ces langues (« *Dissertatio de linguis Americanis* » (vol. 3, p. 141-229)), il offre à son lecteur de multiples échantillons de leurs vocabulaires, avec leurs équivalents latins. L'on y retrouve : 300 mots de la « *Lingua brasilica* » (p. 170-179), suivis de 400 termes de la « *lingua chilica* » (p. 181-192) ou encore 80 de la « *lingua peruana* » (p. 192-197) et, pour celles d'Amérique du Nord, 100 de la « *lingua virginica* » (p. 208-211)... De la « *lingua Mexicana* » à laquelle il consacre le chapitre XXIV, il n'offre, par contre, qu'un vocabulaire limité à 30 termes, issus de la langue « mexicaine » comprise, précise-t-il, par les populations de tout l'Empire (« *per totum imperium Mexicanum intelligitur* »). Il en profite pour souligner, la mosaïque linguistique qu'est le Mexique de l'époque, où cohabitent dans un seul diocèse plus de 13 langues : « *Otomitica, Chontalica, Zoquina, Cascana, Niciecana, Chichimeca, & aliae a populis ita dictae.* »⁴⁶⁵

August Pfeiffer, célèbre orientaliste allemand (1640-1698), propose pour sa part, dans sa *Pansophia Mosaica* de 1685 une traduction du « Notre Père » en 70 langues. Après le turc, le malabar, ou l'italien, viennent, dans la section 18 consacrée aux « *Americanischen Sprachen* », les langues numérotées LXVIII, LXIX, LXX qui ne sont autres que la « *Mexicanische* » (nahuatl), la « *Virginianische* » (langue du Delaware), et la « *Poconchi* » (langue du Guatemala)⁴⁶⁶. Pfeiffer semble se délecter de cette diversité des langues, et des mots et phrases parfois fort complexes qu'il en expose. Certains vocables sont présentés comme ayant eu un nombre de lettres sans cesse grandissant depuis la *confusio linguarum* ; le deuxième vers de la prière devient ainsi dans la langue virginienne : « *Peyaumooutchkukkestasootammonk* ». Néanmoins, pour l'auteur, la « *Mutter-Sprache* » est et reste l'hébreu, comme l'évoquait déjà le frontispice de son œuvre [fig. 4]. C'est à elle que l'humanité retournera une fois revenue à une langue unique :

⁴⁶⁵ RELANDUS (Adrianus), *Hadriani Relandi Dissertationum Miscellaneorum, Pars prima, Pars altera, Pars tertia et ultima*, 3 vols, Ex officina Gulielmi Broedelet, Utrecht, 1708 ; le reste de la citation est le suivant : « In regno Mexicano plures linguae diversae in usu sunt, quae an dialecti variae dicendae sint an vero pro diversis plane idiomatibus habendae, mihi non constat. Dicuntur in sola diocesi Guaxacae tredecim linguae inveniri, inter quas memorantur *Otomitica, Chontalica, Zoquina, Cascana, Niciecana, Chichimeca, & aliae a populis ita dictae*. Verum praeter has una est ab urbe regia Mexico nuncupata *Mexicana*, quae per totum imperium Mexicanum intelligitur, & cujus usus (ut verbis Hieronymi Benzoni utar in *Historia Novi Orbis, lib. II. e. 16*) amplius mille & quingentorum milliarium spatium patet, ac facillime omnium discitur. » (vol. 3, p. 206-207). Relandus s'appuie sur de nombreux auteurs pour fournir ses échantillons, entre autres : pour le brésilien, Moraes, Léry, de Bry, Anchieta... ; pour le péruvien, l'Inca Garcilaso... ; pour le mexicain, Hieronymus Benzoni et de Laet... sans oublier Kircher qu'il cite aussi.

⁴⁶⁶ PFEIFFER (August), *Pansophia Mosaica e Genesi delineata, das ist, der Grund-Riss aller Weissheit, darinnen aus dem ersten Buch Mosis Alle Glaubens-Articul*, Leipzig, In Verlag Johannes Friedrich Gleditschens, 1685, p. 399-401.

« Faites, Dieu, que l'on reconnaisse et loue dans toutes langues la manière dont le Père divin s'est révélé, jusqu'au jour où, au ciel, nous pourrons le louer et le prier sans fin et sans interruption, avec une seule et même langue [bouche] (et sans doute dans la première langue du Paradis), dans laquelle ce premier livre de Moïse a été écrit à l'origine. »⁴⁶⁷

Ce rapprochement entre langues américaines et hébreu – simple juxtaposition chez Pfeiffer dans le sens où le lien n'est pas fait directement entre les deux, même si, de fait, la langue hébraïque est aussi la « mère » de celles du Nouveau Monde – peut être mené de façon très explicite parfois. En effet, un des aspects importants de la « rencontre » avec l'Amérique est sa dimension eschatologique, qui, dans le domaine des langues, passe par les généalogies fantaisistes des idiomes américains, les faisant remonter, voire les assimilant, à l'hébreu en particulier⁴⁶⁸.

La « découverte » de 1492, inscrite dans le temps long, revêt une dimension « parousique » : l'ancien Paradis perdu a été redécouvert, le monde est enfin connu dans sa totalité, il est « fini ». Colomb lui-même était guidé par une approche messianique de sa quête, écrivant par exemple :

« Dieu m'a fait le messager du nouveau ciel et de la nouvelle terre dont il parle dans l'Apocalypse de saint Jean, après en avoir parlé par la bouche d'Isaïe ; et il m'a montré l'endroit où les trouver. »⁴⁶⁹

⁴⁶⁷ *Ibidem*, p. 406-407, nous traduisons: « Gebe Gott/ dass man ihn in allen Sprachen für den himmlischen Vater erkenne und also verhere/ wie er sich geoffenbahret hat/ biss dass wir ihn dermahleins im himmel mit einem Munde (und virnuthlich in der ersten Paradies-Sprache) / darinnen dieses erste Buch Mosis ursprünglich beschrieben ist (...) ohne Ende und Auffhören loben und preisen werden ». Le passage est précédé, p. 401, de celui-ci : « Ich hoffe der Leser werde diesen Umschweiss/ wozu mich die Begierde/ ihm die Eigenschafft der in der Welt entstanden mancherlen Sprachen etwas deutlicher vorzustellen/ verleitet hat/ im besten vermerden/ auch zu frieden seyn/ wann ich zum Beschluss aus dem allertheuresten und edelsten haupt-Gebete nur ein einiges Wort/ welches wir fast am allerersten reden lernen ?/ nemlich den lieben Vater-Namen ziehe/ und nach der von einem gelehrten Manne gegebenen Veranlassung bey demselben zeige/ wie die Sprachen nach und nach von der Ebräischen angeschritten seyn. »

⁴⁶⁸ Sur ce point voir, entre autres : BERNARDINI (Paolo) et FIERING (Norman), *The Jews and the Expansion of Europe to the West, 1450 to 1800*, New York-Oxford, Berghahn Books, 2001 (en particulier, l'article de James Romm, « Biblical History and the Americas : The Legend of Solomon's Ophir, 1492-1591 », p. 27-47) ; GOLDMAN (Shalom), *God's Sacred Tongue. Hebrew & American Imagination*, Chapel Hill & Londres, The University of North Carolina Press, 2004 (dont le premier chapitre est consacré à « Zion on American Shores : Seventeenth and Eighteenth Centuries ») ; ZINGUER (Ilana), « Hebrew and anthropology in Lery's *Voyage en Terre de Bresil* », dans ZINGUER (Ilana, dir.), *L'Hébreu au temps de la Renaissance*, Leiden/New York/Köln, E.J. Brill, 1992, p. 227-245.

⁴⁶⁹ Cité par DAVID (James Colin), *art. cit.*, p. 106, tiré du *Livre des prophéties* de Christophe Colomb.

Si l'inventeur (sans le savoir) du Nouveau Monde se voit comme un instrument d'un dessein divin, d'autres, après lui, perçoivent dans la Nouvelle Espagne le Paradis terrestre, tel Vasco de Quiroga, dont l'ambition est de recréer en quelque sorte l'utopie de More dans ces contrées d'outre-Atlantique. Il affirme en 1535 :

« Car ce n'est pas vainement, mais pour bien des causes et raisons que l'on appelle ceci le Nouveau Monde ; non pas parce qu'on vient de le trouver, mais parce que, par ses habitants et par presque tout, il est comme les premiers temps de l'âge d'or. »⁴⁷⁰

Certains missionnaires partagent évidemment ces conceptions. C'est le cas en particulier des premiers Franciscains. Pour eux, l'évangélisation de populations du Nouveau Monde nombreuses et apparemment réceptives, sur une terre qui avait été le domaine de l'idolâtrie démoniaque, signifiait la proximité des temps eschatologiques, suivant la parole du Christ sur la coïncidence entre la dernière évangélisation et la consommation des temps (Matthieu, XXIV, 14). Nouveau Monde rimait avec fin du monde. Le mot latin *novissima* ne désignait-il pas d'ailleurs « les derniers temps » ? En juin 1524, les « Douze » menés par Martin de Valencia, un ascète qui avait de fréquentes visions apocalyptiques sur l'évangélisation universelle, sont solennellement accueillis par Cortès ; ces franciscains de stricte observance, au nombre symbolique, voulaient renouveler la geste des apôtres. Plus tard, Las Casas rêve de l'installation d'une Chrétienté idéale et emploie à propos des Amériques des termes comme « paradis de Dieu » ou « terre bienheureuse »⁴⁷¹.

Ces considérations ont des échos dans le milieu des humanistes européens. Dans un petit traité intitulé *Commentatio de linguis peregrinis atque insulis ignotis*, écrit à la fin du XVI^e siècle mais resté manuscrit jusqu'à une publication en 1714, Petrus Albinus (1543-1598), professeur à l'université de Wittenberg et historiographe de la cour de Saxe, quitte le temps d'un volume ses centres d'intérêt saxons habituels pour affronter la question des découvertes :

« J'ai jugé à la hauteur de ma peine de me lancer assez longuement dans la description des deux plus grands événements, selon moi, de ces temps derniers, et les signes, l'on peut croire assurément, de l'arrivée du dernier jour, et du retour à l'état d'innocence auquel nous sommes promis. J'en nommerai seulement deux, « les

⁴⁷⁰ cité dans ZAVALA (Silvio Arturo), « Sir Thomas More in New Spain », dans SYLVESTRE (Richard S., dir.) et MARC'HADOUR (Germain, dir.), *Essential Articles for the Study of Thomas More*, Hamden, Archon Books, 1977, p. 304 ; l'article résume son ouvrage : ZAVALA (Silvio Arturo), *Sir Thomas More in New Spain: A Utopian Adventure of the Renaissance*, Londres, Canning House, 1955

⁴⁷¹ Voir, par exemple, l'article d'Alain MILHOU, « *Mundus novus et renovatio mundi* : les courants messianiques et utopiques dans les Indes de Castille », dans SCHAEER (Roland, dir.), *op. cit.*, p. 152-167.

navigations au long cours vers des îles inconnues, et l'étude et la connaissance de langues étrangères ».

Et bien, je suis d'opinion, avec d'autres, que de grandes merveilles se déroulent actuellement, des signes, si vous voulez, que le jour dernier est peut-être en train de fondre sur nous subitement, ces signes étant, comme certains ajoutent, des présages et la preuve que la religion chrétienne est sur le point dans un bref délai de se répandre par tout le globe terrestre. »⁴⁷²

Pour Petrus Albinus, c'est dans la concomitance de ces deux facteurs que résident les signes avant-coureurs de l'imminence de la Parousie. Il n'y a rien de très original, certes, dans la mise en avant de la nécessaire connaissance des trois langues sapientales que sont hébreu, grec et latin (puisque ce sont essentiellement de ces langues qu'il s'agit) ; ni, partant, de l'épisode obligé du don des langues – « il est universellement admis que les langues et leur interprétation sont un don du Saint Esprit, ce qui peut être prouvé, non pas à partir d'un seul, mais de plusieurs chapitres du Livre qui prend son nom des actes des saints Apôtres du Christ... » –, de discerner un certain nombre de figures qui ont prolongé ce « miracle » à travers les âges, depuis saint Irénée jusqu'aux quasi contemporains d'Albinus que sont Bibliander (« qui se vante à juste titre dans son commentaire sur l'unité de toutes les langues... d'avoir acquis, par la grâce et le don de Dieu, le pouvoir d'écrire et

⁴⁷² Petrus Albinus (latinisation de son patronymique allemand Weis), qui a été secrétaire de Christian Ier de Saxe, est l'auteur notamment d'une *Novae Saxonum historiae progymnasmata...* (Wittenberg, excudebat M. Welack, 1585). Son traité sur « les langues étrangères et les îles inconnues » est relativement rare, en effet, l'ouvrage lui-même (ALBINUS (Petrus), *Petri Albini Nivemontii Commentatio de linguis peregrinis atque insulis ignotis, ex scripto manu ipsius exarato, edidit M. Samuel Cnauthius misenensis Biblioth. Acad. Vitteimb. Praef accedit Hugonis Grotii de Origine Gentium Americanarum Dissertatio*, Wittenberg, apud Io. Ludovicum Meiselium, 1714) est publié avec le *De origine gentium americanarum* d'Hugo Grotius (1642). L'ouvrage ne se trouve pas à la BNF (il semble être présent notamment à la Universitätsbibliothek d'Augsbourg mais nous n'avons pas pu y avoir accès, malgré l'existence supposée d'une version digitalisée). Nous avons donc travaillé à partir d'une traduction anglaise du texte, du XIXe siècle, que nous avons découverte, au départ, à la John Carter Brown Library : GOLDSMIT (Edmund), *Bibliotheca Curiosa. On the Origin of Native Races of America A Dissertation by Hugo Grotius. To which is added A Treatise on Foreign Languages and Unknown Islands by Peter Albinus*, traduit de l'original latin (*De origine gentium americanarum...*) et enrichi de notes bibliographiques et d'illustrations par Edmund Goldsmid (F.R.H.S.), Privately Printed, Edinburgh, 1884 (c'est cette édition que nous citerons et à partir de laquelle nous traduisons en français, par exemple pour la citation (: « I have deemed it worth my while to set forth at some length my views regarding the two greatest events of this latest age, and the tokens, unmistakable, one may believe, of the last day, and the state of innocence to which we are shortly to return. Two only I shall name, « *The Extended Navigation into Unknown Islands, and the Study and Knowledge of Foreign Tongues.* » Well, I am of opinion, along with others, that very great wonders are now taking place, signs, if you will, that the last day is perhaps about to come upon us forthwith, these signs being, as some people add, portents and evidence that the Christian religion is in a short time to spread over the terrestrial globe. » (p. 23).

de parler, ou au moins de comprendre, les langues qui sont répandues de par le monde ») ou le grand Luther, « Péricle des Allemands »⁴⁷³. Ce qui nous semble en revanche original, est l'association directe entre la connaissance des langues et sa diffusion, grâce aux voyages, par toute la terre : dans cette dilatation des connaissances linguistiques reposent les attentes millénaristes de l'historiographe saxon. C'est aussi aux voyageurs, missionnaires en particulier, que semble s'adresser l'appel de Petrus Albinus : « C'est pourquoi, j'implore que vous vous efforciez, avec toute votre puissance, du haut de vos voiliers ou de vos destriers, d'aller droit à la vraie gloire du savoir, qui se cache dans l'étude des langues. »

De cette portée eschatologique de la découverte, vient le fait que, de même qu'en Europe chaque auteur voyait dans sa langue « nationale » – dans un vernaculaire plus ou moins nouvellement formé, auquel était ainsi conféré une légitimité divine – des traces de la langue originelle, si ce n'est cette langue elle-même, d'autres repèrent, cette fois-ci dans les langues américaines, les vestiges, parfois immaculés, du proto-langage, qui est bien souvent l'hébreu. Claude Duret, fervent défenseur de l'hypothèse hébraïque de l'origine des langues tout au long de son *Thresor*, cite au chapitre LXXVIII « De la Region des Indes Occidentales » des auteurs (Gilbert Génébrard (1535-1597), professeur d'hébreu au Collège Royal, dans sa *Cosmographie* notamment) faisant des Américains les descendants d'une des dix tribus d'Israël, en l'occurrence la tribu de Nephtali, sous le roi Ezechias⁴⁷⁴. Des livres entiers sont consacrés, par les humanistes de divers pays, à cette question des origines des Américains : ne citons ici que celui de Georges Hornius, *De Originibus Americanis libri quatuor* (1652), qui perçoit des bribes d'hébreu dans les langues du Nouveau Monde, bien qu'il défende, contre Grotius, l'origine tartare des Américains⁴⁷⁵. Enfin, des auteurs issus du milieu des missionnaires, qui fréquentent sur le terrain ces langues au quotidien, se penchent aussi sur cette épineuse question. En Amérique du Nord,

⁴⁷³ Ces développements dans *ibidem*, p. 25-36 (première citation p. 25 ; Bibliander (et la citation associée) et Luther sont mentionnés p. 35). Pour la citation suivante, *Ibidem*, p. 62 (« Wherefore, I beseech you, as far as you can, strive with all your might, with sails and with steeds, and in a direct course, towards the true glory of learning, which is hidden in the study of languages. »)

⁴⁷⁴ DURET (Claude), *op. cit.*, p. 933.

⁴⁷⁵ Sur la question des débats autour de l'origine des Américains au XVIe-XVIIe siècle (entre Grotius, De Laet et Hornius par exemple), voir, entre autres, VIGNAUD (Henry), « Le problème du peuplement initial de l'Amérique et de l'origine ethnique de la population indigène », *Journal de la Société des Américanistes*, Tome 14-15, 1922. p. 1-63. Voir aussi GANDELMAN (Claude), « Autour du mythe des « Indiens juifs » du Nouveau Monde », dans LESTRINGANT (Frank, dir.), *La France-Amérique (XVIe-XVIIe siècle)*, Paris, Honoré Champion, 1998, p. 103-114.

Roger Williams, puritain dissident (1603-1683), exclu de la théocratie *Massachusetts Bay Colony* du fait de ses opinions non conformistes, fonde une colonie (Providence), havre de liberté religieuse, dans l'ancien territoire des Indiens Narragansett. Il nous intéresse en tant qu'auteur, en 1643, du premier véritable ouvrage sur la langue indienne imprimé en anglais : *A Key into the Language of America*. Il y prône finalement une origine grecque de la langue mais envisage aussi la provenance hébraïque⁴⁷⁶.

Cette opinion est partagée par un autre missionnaire puritain du Massachusetts, John Eliot⁴⁷⁷, qui explique, à propos de ses ouailles, dans une lettre du 8 mai 1649 à la « Congrégation pour la Propagation de l'Évangile » anglaise :

« ce sont les enfants de Sem comme nous sommes ceux de Japhet... ainsi il me semble que ces peuples sont Hébreux, d'Eber... c'est un formidable argument pour notre foi en la conversion des nations orientales, et cela peut soutenir notre foi en les Indiens, surtout si *Rabbi Ben-Israël* fait apparaître que certains des Israéliens furent amenés en Amérique, et dispersés ici, ou si le Seigneur nous le fait comprendre par n'importe quel (autre) moyen. »⁴⁷⁸

Attendant de plus amples preuves de cette origine, Eliot s'appuie néanmoins sur le témoignage bien connu d'un Juif portugais, Aaron Levi ou Antonio Montezinos, qui aurait rencontré une tribu juive dans les montagnes de l'actuelle Colombie ; une histoire

⁴⁷⁶ WILLIAMS (Roger), *A Key into the Language of America : or, An help to the Language of the Natives in that part of AMERICA, called NEW-ENGLAND*, Londres, Printed by George Dexter, 1643, « *To the Reader* » (non pag.) : « First, others (and my selfe) have conceived some of their words to hold affinitie with the *Hebrew*. Secondly, they constantly annoint their heads as the *Jewes* did. Thirdy (sic), they give *Dowries* for their wives, as the *Jewes* did. Fourthly (and which I have not so observed amongst other *Nations* as amongst the *Jewes*, and *these*) they constantly seperate their Women (during the time of their monthly sicknesse) in a little house alone by themselves foure or five dayes, and hold it an *Irreligious thing* for either *Father* or *Husband* or any *Male* to come neere them. They have often asked me if it bee so with *women* of other *Nations*, and whether they are so *separated* : and for their practice they plead *Nature* and *Tradition*. Yet againe I have found a greater *Affinity* of their Language with the *Greek* Tongue. » Voir aussi TEUNISSEN (John J., dir.) et HINZ (Evelyn J., dir.), *Roger Williams : A Key into the Language of America*, Detroit, Wayne State University Press, 1973, p. 24.

⁴⁷⁷ Nous lui consacrerons un développement au chapitre 5.1.3 (p. 455 et sq.).

⁴⁷⁸ cf. WHITFIELD (Henry), *A Farther Discovery of the Present State of the Indians in New England concerning the Progress of the Gospel among them, manifested by Letters from such as preached to them then*, New York, Printed for J. Sabin, 1865 [1651] : « these are children of Shem as we of Japhet (...) yea it seemeth to me probable that these people are Hebrews, of Eber (...) this is a great ground of faith for the conversion of the Easterne Nations, and may be of help to our faith for the Indians especially if Rabbi Ben-Israel make it appeare that some of the Israelites were brought into America, and scattered here, or if the Lord shall by any meanes give us to understand the same. » (p. 14-16, nous traduisons)

rapportée par Menasseh Ben Israel, rabbin d'Amsterdam, dans son ouvrage *l'Espérance d'Israël* publié en Espagne en 1650⁴⁷⁹.

Plus au sud du continent, le médecin de Philippe II, Francisco Hernández, que le roi envoie dans les Indes occidentales pour étudier la faune et la flore, se fait moins explicite, tout en mettant clairement en valeur le nahuatl local. Non seulement il se rend compte que le savoir préhispanique, qu'il étudie avec intérêt, fait vaciller les bases du savoir européen, issu de Pline, mais il reconnaît aussi dans la langue mexicaine la langue naturelle – et donc potentiellement « universalisable » ? – dont rêvaient les philologues de la Renaissance :

« Il semble admirable que bien que ce soit des gens incultes et barbares, l'on ne trouve quasiment aucun mot qui soit imposé sans tenir compte de la signification ou de l'étymologie, mais, au contraire, tous furent adoptés avec tant d'exactitude et de précaution qu'en entendant seulement le nom, on arrive habituellement à l'essence de tout ce que l'on peut savoir ou rechercher sur les choses signifiées. »⁴⁸⁰

Le nahuatl serait la langue d'avant Babel, celle permettant, une fois apprise par tous, de se comprendre universellement, parce qu'elle permet d'exprimer directement les concepts, sans la confusion habituelle des mots ?

Ce ne sont là que quelques témoignages des traductions de ces attentes eschatologiques ayant des implications linguistiques. D'autres auteurs se montrent beaucoup plus circonspects face à ce rapprochement entre langues américaines et hébreu ; par exemple Arnoldus Montanus, traduit et « adapté » du hollandais en anglais par John Ogilby, dans *America : Being the latest, and most accurate description of the New World*, qui écrit à propos des langues de Nouvelle Angleterre :

« Leur langue leur est propre et ne ressemble à aucune autre langue plus raffinée. Certains disent qu'ils pourraient être des Juifs dispersés, parce que certains de leurs mots sont proches de l'hébreu ; mais, par le même principe, ils pourraient conclure qu'ils ont

⁴⁷⁹ Sur Menasseh et le témoignage de Montezinos, nous renvoyons à SCHMIDT (Benjamin), « The Hope of the Netherlands : Menasseh ben Israel and the Dutch Idea of America », dans BERNARDINI (Paolo) et FIERING (Norman), *op. cit.*, p. 86-107 ; ainsi qu'au texte du rabbin d'Amsterdam dans son édition moderne : BEN ISRAEL (Menasseh), *Espérance d'Israël*, introduction, traduction et notes par Henri Méchoulan et Gérard Nahon, Paris, Vrin, 1979.

⁴⁸⁰ *Antigüedades de la Nueva España*, livre II, chap. 20 dans HERNANDEZ (Francisco), *Obras completas*, vol. VI, Mexico, UNAM, 1984, p. 134 ; évoqué par GRUZINSKI (Serge), *La Pensée métisse*, Paris, Fayard, 1999, p. 198-199 ; nous avons traduit : « Parece admirable que entre gentes tan incultas y bárbaras, apenas se encuentre una palabra impuesta inconsideradamente al significado y sin éthimo, sino que casi todas fueron adaptadas a las cosas con tanto tino y prudencia que oído sólo el nombre, suelen llegar a las naturalezas que eran de saberse o investigarse de las cosas significadas. »

glané dans toutes les nations, parce qu'ils ont des mots qui sonnent comme du grec, du latin, du français et d'autres langues. »⁴⁸¹

Sans aller jusqu'aux extrêmes de l'assimilation entre langues indiennes et hébreu, il n'en reste pas moins que cette moisson de langues nouvelles fait qu'elles sont étudiées, scrutées, comparées, apprises, notamment par les missionnaires. En effet, elles revêtent une acuité particulière pour eux. L'unité du monde étant recréée, il s'agit de retrouver la langue qui va de pair avec elle. L'humanité, enfin une, va pouvoir affronter le Jugement Dernier. Mais, pour cela, encore faut-il christianiser les populations nouvellement découvertes ou du moins leur laisser entrevoir les effets bénéfiques du christianisme ; or comment communiquer avec les natifs des terres abordées ? C'est la question qui se pose aussi bien aux *conquistadores* de toutes origines géographiques qu'aux missionnaires, qu'ils soient franciscains, dominicains ou encore jésuites... Pour ces derniers, s'agit-il de diffuser les langues « sacrées » ou de colporter le message évangélique en l'adaptant aux langues indigènes, le but ultime étant bien l'accomplissement de la consigne du Christ de porter sa parole à toutes les nations ? Dans leur fonction d'évangélisation et de conversion des populations locales, ignorantes de tous les principes chrétiens, les missionnaires sont confrontés quotidiennement au problème de la langue et de la traduction des concepts chrétiens : ces concepts existent-ils hors de la langue ? Faut-il créer des mots *ex-nihilo* ou à partir des langues indigènes pour les signifier ? Mais les mots autochtones ne dissimulent-ils pas la véritable nature de la religion importée et n'y a-t-il pas alors un risque d'« indianisation » du Dieu chrétien à vouloir le présenter à travers le filtre des concepts indigènes ? Les premiers contacts s'établissant par gestes, comment rendre les dogmes compréhensibles par le mouvement des mains ou de la tête ? Comment faire passer la signification de notions telles que Paradis, Incarnation, Eucharistie... à un Huron de Nouvelle France ou à un Uro du lac Titicaca ?

⁴⁸¹ OGILBY (John), *America : Being the latest, and most accurate description of the New World*, Londres, Printed by the Author, 1671 (en fait, traduit, sans que cela soit mentionné, de MONTANUS (Arnoldus), *De Nieuwe en onbekende Weereld*, Amsterdam, 1671). Nous aurons l'occasion de revenir sur Ogilby du fait de son utilisation des textes d'Athanasius Kircher. Nous traduisons : « Their Language, is onely peculiar to themselves, not inclining to any of the more refined Tongues. Some have thought they might be of the dipersed *Jews*, because some of their words are near unto the *Hebrew* ; but by the same rule they may conclude them to be some of the gleanings of all Nations, because they have words which sound after the *Greek, Latine, French*, and other Tongues » (p. 158).

Dans « cette course aux langues qui caractérise les nouveaux apôtres » de ce « nouveau miracle de la Pentecôte » – même s’il repose, en fait, sur un patient travail d’étude – qu’est la mission, les jésuites recherchent les premiers rangs⁴⁸².

Les membres de l’Ordre d’Ignace apparaissent comme de formidables pourvoyeurs de langues : pour l’Amérique du Sud, le Portugais José de Anchieta fournit une grammaire du tupi, *Arte de Gramática da Língua mais usada na Costa do Brasil*, dès 1595 (pour l’impression à Lisbonne, mais elle date, en fait, des années 1550) alors que le missionnaire péruvien Antonio Ruiz de Montoya produit un dictionnaire du guaraní en 1639. C’est certes un dominicain, Domingo de Santo Tomás, qui est l’auteur de la première grammaire quechua – *Grammática o arte de la lengua general de los Reynos del Perú* (Valladolid, 1560) – (sachant que la chaire de quechua est fondée à l’université San Marcos de Lima en 1579), mais elle est prolongée par un jésuite, Diego Gonzalez Holguin avec sa *Grammática y arte nueva de la lengua general de todo el Peru, llamada Quichua o lengua del Inca* (1607) ; et la grammaire de l’aymara, *Arte de la lengua aymara, con una silva de Phrases en la misma lengua, y su declaración en Romance*, est, ensuite, l’œuvre, du jésuite italien Luigi Bertonio (1612). Du côté de l’Asie, on trouve la grammaire japonaise du Portugais João Rodrigues, *Arte breve da lingoa iapoa de arte grande da me lingoa pera os que comecam a aprer os primeiros principios della* (1604)⁴⁸³. Dans ce travail

⁴⁸² Pour l’expression, DUBOIS (Claude-Gilbert), *Mythe et langage*, op. cit., p. 137. Les jésuites ne sont pas les seuls évidemment parmi les ordres missionnaires et l’on assiste à une sorte de distribution linguistique : au Mexique, par exemple, les franciscains arrivés les premiers ont pris en charge l’étude des langues principales de Méso-Amérique, dont le maya, le nahuatl, l’otomi ; les dominicains sont en charge des langues du Sud Mexique et du Guatemala (mixtec, chabañal, tzotzil, zapotec...). Quant aux jésuites, arrivés au Mexique en 1572 seulement, ils s’occupent alors des langues mineures dont le tarahumara ou le totonac cf. DUVERGER (Christian), *La Conversion des Indiens de Nouvelle-Espagne ; avec le texte des Colloque des douze de Bernardino de Sahagún (1564)*, Ed. du Seuil, 1987, chap. II (p. 169 et sq.).

⁴⁸³ La grammaire de Rodrigues est complétée, dans les années 1630, par le *Thesaurus linguae japonicae* du Dominicain Diego Collado. Sur le travail missionnaire, et jésuite en particulier, sur les langues Cf. BURKE (Peter), « The Jesuits and the Art of Translation in Early Modern Europe », dans O’MAILEY (John W., S.J.) et alii, *The Jesuits II : Cultures, Sciences, and the Arts 1540-1773*, Toronto-Buffalo-Londres, University of Toronto Press, 2006, p. 24-33. Mais aussi BERTHIAUME (Pierre), « Babel, l’Amérique et les Jésuites », dans LESTRINGANT (Frank, dir.), *La France-Amérique (XVIe-XVIIe siècle)*, Paris, Honoré Champion éditeur, 1998, p. 341-354. Sur le travail des missionnaires sur les langues plus généralement, voir ZWARTJES (Otto, dir.) et alii, *Missionary Linguistics/Linguística misionera*, sélection d’articles tirés des « International Conferences on Missionary Linguistics » (2003 à 2006), 3 vol., Amsterdam-Philadelphie, John Benjamins Publishing Company, 2004-2007 (dont, par exemple, cet article abordant la grammaire du tupi de José de Anchieta d’un point de vue de linguiste : FREITAS LEITE (Yonne de), « *Arte de Gramática da Língua mais usada na Costa do Brasil* : A Criterion for Evaluation », vol. 2, p. 191-204).

d'apprentissage des langues, la figure du traducteur jésuite domine le paysage de la diffusion des grands textes du christianisme de par le monde : en sus des 20 langues européennes dans lesquelles il est déjà traduit, le catéchisme de Robert Bellarmine est diffusé dans pas moins de 17 langues non-européennes, dont l'arabe, le bikol (langue des Philippines), le « chaldéen », le « congolais », le « copte », l'« éthiopien » (connu maintenant comme le Ge'ez), le géorgien, l'hébreu, le quechua, le tagalog (Philippines), ou le tinigua (langue amérindienne, de Colombie)⁴⁸⁴. Ces traductions donnent parfois lieu à des sortes de compilations de catéchismes rédigés en plusieurs langues indigènes d'Amérique du Sud : quechua, aymara, mochica, puquina, guarani et « brasilica » (tupi) sont les langues employées dans le *Rituale, seu Manuale Peruanum*, publié à Naples en 1607⁴⁸⁵.

Parmi cette Babel, certaines langues font l'objet d'une attention plus particulière. Il s'agit des langues dites générales ou *linguas generales*, comme le quechua au Pérou ou le nahuatl au Mexique, langues véhiculaires des empires inca et aztèque respectivement. Elles sont d'ailleurs distinguées comme telles par Claude Duret, grâce aux informations qu'il a pu récolter. De la première, il écrit que « la langue du Royaume de Cusco au Peru est la plus belle & eloquente langue de toutes les autres langues des provinces dudit Peru, & celle laquelle est la plus parlée & usitée par tout le continent du pays (sic) »⁴⁸⁶. Quelques années plus tard, le franciscain Juan Perez Bocanegra continue à promouvoir cette conception du quechua dans son *Ritual formulario* de 1631, expliquant qu'il emploie « le langage et façon de parler poli de la ville de Cuzco, qui est l'Athènes de ces contrées, et langue tant générale que l'on nomme Quechua... »⁴⁸⁷. La langue, équivalent du grec pour l'ancien

⁴⁸⁴ BURKE (Peter), *art. cit.*, p. 24. L'auteur se concentre dans cet article surtout sur les traductions d'une langue européenne dans une autre, faites par les 260 traducteurs jésuites identifiés, dont seulement une dizaine ont produit 172 traductions soit 30% du total, mais sont aussi évoquées quelques traductions en langues extra-européennes dont celles du catéchisme de Bellarmine. Burke s'interroge sur les raisons de cette « spécialisation » de l'Ordre : « Given the concern of Jesuits to translate works by Jesuits about Jesuits, it is only a mild exaggeration to speak of a 'conspiracy' to translate. At the very least we might speak of a 'policy' or what has been called a 'corporate strategy'. Whether this strategy was devised at the headquarters in Rome or whether it was originally a local initiative that was imitated elsewhere I am afraid that I am unable to say. » (p. 30). Il perçoit donc dans cet effort de traduction des Jésuites, plus important que celui des autres ordres, une pierre à l'édifice de la « promotion officielle » de l'histoire jésuite.

⁴⁸⁵ *Rituale, seu Manuale peruanum* (Naples, 1607) dans ORE (Luis Geronimo de), *Relacion de la vida y milagros de San Francisco Solano*, Lima, Pontificia Universidad Católica del Perú, 1998, p. XXX.

⁴⁸⁶ DURET (Claude), *op. cit.*, p. 945.

⁴⁸⁷ BOCANEGRA (Juan Perez), *Ritual Formulario e institucion de curas, para administrar a los naturales de este reyno, los santos sacramentos del bautismo, confirmacion, eucaristia, y viatico, penitencia, extremauncion, y matrimonio, con*

Empire des Incas, présente une utilité certaine pour les missionnaires. C'est pourquoi elle est recommandée officiellement dès 1583, en tant qu'idiome dans lequel rédiger les catéchismes du pays à l'attention des Indiens, par les décrets du troisième concile de Lima, s'appuyant sur la politique linguistique élaborée durant le concile de Trente⁴⁸⁸.

Quant à la langue « mexicaine », elle est également considérée positivement par Duret : « La langue la plus copieuse & elegante, plus pure & excellente d'icelle nouvelle Hespaigne, c'est la langue nommee Ynathual (sic) »⁴⁸⁹. Elle seule permet de surmonter la diversité linguistique mexicaine, évoquée plus haut :

« Quelques voyageurs, & navigateurs modernes assurent qu'en ce pays Mexicain, il y a plusieurs & diuerses langues, lesquelles rapportent une tres-grande fascherie à ceux qui y nauigent & voyagent le long de ses costes, iaçoit qu'il y aye un langage commun, qui est entendu, & parlé en l'estendue de plus de 400. Lieuées de terre, ce que repete F. de Belleforest li. 4 chapit. 5 de son histor. uniuers. & tome 2 de la Cosmographie de Saint Munster. »

Et Arnoldus Montanus/John Ogilby, dans son *America*, perçoit bien la relation dialectique établie entre les langues générales et les missionnaires : elles sont choisies par ces derniers parce que « générales », mais, en même temps, deviennent encore plus répandues parce que distinguées par les évangélistes. A propos de la diffusion du nahuatl dans la province du Tabasco, l'auteur écrit :

« La langue *mexicaine* (...) est la plus parlée (...) mais elle est aussi d'un grand emploi, d'une part parce qu'elle est comprise dans beaucoup de lieux d'*Amérique*, mais aussi, d'autre part, parce que les Prêtres ont fait, dans cette langue, des chansons [cantiques] dont les habitants du Tabasco se délectent. »⁴⁹⁰

advertencias muy necessarias... en la lengua quechua general, Lima, por Geronimo de Contreras, 1631 : nous traduisons « con el lenguaje, y modo de dezir polido de la ciudad del Cozco, que es el Atenas, deta amplia, y tan general lengua, que se llama Quechua » (c3v).

⁴⁸⁸ Sur le quechua, voir notamment : ADNES (Michel), « Parler un Nouveau Monde : le cas du Pérou », dans AUROUX (Sylvain, dir.), *Histoire des idées linguistiques*, 3 volumes, Liège, Mardaga, 1992, vol. 2, p. 271-298 et MALDAVSKY (Aliocha), « The Problematic Acquisition of Indigenous Languages : Practices and Contentions in Missionary Specialization in the Jesuit Province of Peru (1568-1640) », dans O'MAILEY (John W., S.J.) *et alii*, *op. cit.*, p. 602-616.

⁴⁸⁹ DURET (Claude), *op. cit.*, p. 935. La citation suivante, p. 944.

⁴⁹⁰ OGILBY (John), *op. cit.*, p. 273 : « The *Mexican* Tongue was first brought thither by the Garrisons which *Moctezuma* plac'd there in the Forts *Zimatlan* and *Xicalando*, and is the most spoken, in regard it hath not onely its Accents, but is also of great use, partly because it is understood in most places of *America*, and partly because the Priests have made Songs in that Tongue, with which the *Tabascans* are much delighted. » (nous traduisons).

Evoquons, en dernier ressort, le cas quelque peu différent du Brésil⁴⁹¹. Dans ce pays, habité par entre un et quatre millions d'Indiens parlant peut-être près d'un millier de langues, quatre grandes familles linguistiques se dégagent – gê, caraïb, arawak et tupi guarani – mais aucune ne se différenciait, à l'arrivée des Européens, comme une véritable langue générale. C'est la raison pour laquelle les missionnaires, tel José de Anchieta, en viennent à élire une des ces langues, le tupi-guarani, du fait qu'il était employé sur le littoral où les Européens se concentrent au départ. Ils promeuvent alors une « réduction » de cet idiome (le mot étant employé généralement pour les nouveaux villages construits dans le but d'y rassembler les Indiens pour les christianiser), afin de créer une « *língua geral* » pour le Brésil, artificielle en quelque sorte, une langue christianisée, « inventée »⁴⁹².

Faiblesses intrinsèques des langues

Pourtant les choses ne sont en fait pas aussi simples que paraissait le souhaiter, au début du XVIe siècle, Erasme se demandant :

⁴⁹¹ Duret, s'appuyant sur Jean de Lery, écrit au sujet des langues brésiliennes : « Jean de Lery chap. 20 de son histoire de l'Amérique deduit que la différence des langues de ces Indiens est telle asçavoir que les Tououpinambouls, Toupinequin, Touaiaire, Teureminon & Kario, parlent une mesme langue, ou pour le moins y a peu de différence entre eux tant de façon de faire qu'autrement, les Karaia ont une autre maniere de faire & de parler, les Ouetaca different en langage & aussi en fait de l'une a l'autre partie : les Ouecauen, aussi au semblable ont une toute differente maniere de faire & de parler » (*op. cit.*, p 945).

⁴⁹² L'expression « langue générale » en portugais ici. Sur le Brésil et le tupi, voir la thèse publiée de Charlotte de Castelnau l'Estoile, notamment le Chapitre 4 : « La « Langue brésilienne » : les enjeux d'un apprentissage » (CASTELNAU-L'ESTOILE (Charlotte), *Les Ouvriers d'une vigne stérile. Les jésuites et la conversion des Indiens du Brésil 1580-1620*, Lisbonne-Paris, Centre culturel Calouste Gulbenkian – Commission nationale pour les commémorations des découvertes portugaises, 2000). Elle s'y penche sur la politique linguistique adoptée par la Compagnie, la question des langues étant envisagées dès les *Constitutions* : « Comme la doctrine théologique aussi bien que sa mise en pratique exigent (spécialement à notre époque) « la connaissance des humanités » et des langues latine et grecque, on aura de bons professeurs de ces matières (...). De même d'autres langues comme l'hébreu, le chaldéen, l'arabe et l'indien, là où ces langues sont nécessaires ou utiles pour la fin qui a été dite, compte tenu des différents pays et des raisons qui peuvent pousser à enseigner ces langues (...) Quand dans un collège ou une université, on formerait le projet de préparer certains sujets pour aller chez les Maures ou les Turcs, l'arabe ou le chaldéen seront indiqués ; ou l'indien, pour aller aux Indes ; et ainsi des autres langues, qui pourraient être plus utiles en d'autres pays pour des raisons semblables. » (IV, 12, par. 447 et 449 ; cité p. 149). Voir aussi sur le tupi : DAHER (Andréa), « Ecrire la grammaire indigène. La grammaire tupi et les catéchismes bilingue au Brésil (XVIe siècle) », *Mélanges de l'Ecole Française de Rome Italie et Méditerranée (MEFRIM)*, tome 111-1, 1999, p. 231-250. Sur la guarani, entre autres des ses travaux : MELIA (Bartomeu), *El Guaraní conquistado y reducido : Ensayos de ethnohistoria*, vol. 6, Biblioteca Paraguaya de Antropología, Asunción, Universidad Católica, 1985.

« Pourquoi paraît-il inconvenant que quelqu'un prononce l'Évangile dans cette langue où il est né : le Français en français, le Breton en breton, le Germain en germanique et l'Indien en indien ? »⁴⁹³

Malgré ce que nous venons d'écrire autour du travail sur les langues indigènes et leur mise en avant par les missionnaires, le constat de la faiblesse de ces langues, surtout pour exprimer l'Évangile, est aussi largement partagé et recoupe alors les préoccupations des *language planners* vis-à-vis de l'inefficacité des idiomes existants. Et ceci vaut du Sud au Nord du continent américain. Le dominicain Jean-Baptiste Du Tertre considère, dans son *Histoire generale des isles...*, les idiomes de la Guadeloupe et de la Martinique comme étant pauvres, car incapables d'exprimer les sujets importants tels que ceux de la foi : « Il n'y a pas de langue plus disetteuse que celle-là : ils n'ont point de mots pour exprimer ce qui ne tombe pas sur la grossiereté de nos sens corporels » écrit-il, avant d'affirmer qu'il donnera « quelques parcelles des traductions qu'il [le R.P. Raymond Breton] a fait de nos mysteres en la langue de nos Sauvages », mais qui ne feront que rendre le lecteur conscient de « combien cette langue est ingrate & indigente »⁴⁹⁴. De même, le missionnaire français Charles Lallemand, supérieur de la mission du Canada, constate la « disette de mots (...) pour expliquer [les] mysteres » de la foi chrétienne⁴⁹⁵. Certaines langues, comme celles qui viennent d'être évoquées, partent avec un handicap sérieux, lorsqu'elles ne sont pas langue suprarégionale ou qu'elles ne présentent pas de système d'écriture. Mais le constat s'étend aux *lingua franca* américaines. Pierre de Gand (1486-1572), le premier franciscain à entrer

⁴⁹³ La citation se trouve dans la préface d'Erasmus à sa paraphrase de Saint-Matthieu (cf. Erasmus, *Opera omnia*, Lugd. Bat. 1706 VII « Erasmus pio lectori ») ; elle est citée dans l'introduction de Colette Dumont-Demaizière à BOVELLES (Charles de), *La Différence des langues...*, op. cit., p. 12. Bien sûr, c'est ici moins à la mission que pense l'humaniste, qu'au fait, qu'en Europe, la doctrine de Jésus pouvait être comprise aussi bien du peuple directement, et donc en vernaculaire, que des théologiens

⁴⁹⁴ DU TERTRE (Jean-Baptiste.), *Histoire generale des isles des Christophe, de la Guadeloupe, de la Martinique, et autres dans l'Amerique...*, Paris, Chez Jacques et Emmanuel Langlois, 1654, p. 463 (pour la première partie de la citation) et p. 9 (pour la seconde) ; la solution serait alors pour le missionnaire, le recours au français : « Davantage nos Sauvages, au moins une bonne partie commencent desia à baragoiner François ; il y a apparence que tant plus ils frequenteront parmy nous, tant plus nous nous rendrons intelligibles à eux, & capables de les instruire dans les mysteres de nôtre foy. » (p. 465).

⁴⁹⁵ « Lettre du Pere Charles l'Allemant Superieur de la Mission de Canadas, de la Compagnie de Jesus. Au Pere Hierosme l'Allemant son frere », datée du 1^{er} août 1626 (*Jesuit Relations*, IV, 218), cité dans BERTHIAUME (Pierre), *art. cit.*, p. 347, où est mentionné aussi le témoignage d'un autre jésuite d'Amérique du Nord écrivant : « (...) tous les mots de piété, de devotion, de vertu ; tous les termes dont on se sert pour expliquer les biens de l'autre [vie] ; le langage des Theologiens, des Philosophes, des Mathematiciens, des Medecins, en un mot de tous les hommes doctes ; (...) tout cela ne se trouve point ny dans la pensée, ny dans la bouche des Sauvages. » (*Jesuit Relations*, VII, 20)

dans Technotitlán, dans une de ses relations à Philippe II, explique les difficultés des missionnaires à apprendre les langues amérindiennes quelles qu'elles soient, parce que « c'était des gens sans écriture, sans lettre, sans caractère et sans aucune sorte de lumière »⁴⁹⁶.

Ces critiques relèvent de la dimension « coloniale » de la conquête de l'Amérique, « glottophage » du point de vue linguistique car reposant sur la volonté d'imposer une langue aux autres. Le droit de nommer est le versant linguistique du droit de s'approprier et il s'accompagne d'un certain mépris pour les langues indigènes⁴⁹⁷. Même avec les meilleures intentions parfois, l'approche linguistique des religieux reste guidée par une stratégie missionnaire. Un rapport de force s'établit entre les langues et Walter Mignolo, dans *The Darker Side of the Renaissance*, parle d'un « domptage » des idiomes indigènes par les missionnaires : il s'agit de réduire (*reducir*) le tupi, on l'a vu, mais aussi le nahuatl ou le quechua au castillan et/ou au latin⁴⁹⁸. Cela repose sur la conviction que la langue latine était un système linguistique universel et que l'alphabet latin était un instrument approprié pour représenter toutes langues, même sans lien avec lui. Le prologue de la grammaire du quechua par le dominicain Domingo de Santo Tomás, bien qu'il témoigne d'un intérêt pour cet idiome, présente une vision rétrospective et téléologique tout à fait caractéristique :

« Cette langue est tellement en accord avec le latin et le castillan dans sa structure qu'il apparaît presque comme une prémonition (une prédiction) que les Espagnols en prendraient possession. »⁴⁹⁹

Dans bien des cas, il s'agit par conséquent d'une forme de colonisation des langues indigènes par les religieux qui jouent la carte de l'occidentalisation à tout prix en les prenant « dans les rets de l'alphabet occidental, en même temps qu'ils les soumettaient au

⁴⁹⁶ « Era gente sin escriptura, sin letras, sin caracteres y sin lumbre de cosa alguna. » (nous traduisons), ICAZBALCETA (Joaquín García), *Nueva colección de documentos para la historia de México*. Vol. 2 Códice Franciscano, Mexico City, Editorial Salvadore Chavez, 1941 ; cité par MIGNOLO (Walter, D.), *The Darker Side of the Renaissance : Literacy, territoriality and Colonization*, Ann Harbor, The University of Michigan Press, 1995, p. 45.

⁴⁹⁷ Voir CALVET (Louis-Jean), *Linguistique et colonialisme : Petit traité de glottophagie*, *op. cit.*, p. 23 et p. 82 notamment.

⁴⁹⁸ MIGNOLO (Walter D.), *op. cit.*, p. 47-48 : « But the friars' program consisted of taming (Nebrija and Carochi use the word *reducir*) the Amerindian languages, not analyzing the connection between picto-ideographic writing and speech, which was of a different kind that between speech and alphabetic writing. ».

⁴⁹⁹ SANTO TOMAS (Domingo de), *Grammatica o arte de la lengua general de los Indios de los Reynos del Perú*, Madrid, Ed. de cultura hispánica, 1994, p. 10 ; cité par MIGNOLO (Walter D.), *op. cit.*, p. 48 (la citation est en anglais sans que l'original castillan soit donné, nous traduisons depuis l'anglais donc).

lit de Procuste de la grammaire latine »⁵⁰⁰. Ainsi, le jésuite Horacio Carochi affirme, dans l'*Arte de la lengua mexicana* publié en 1645 qu'il *manque* sept lettres dans la langue mexicaine. Claude Duret va plus loin, en interprétant l'absence de certaines lettres chez les Indiens du Brésil:

« Troys lettre de nostre Alphabet, F, L, R, n'estant en aucun usage entre eux, parce que (ainsi qu'aucuns ont prins garde assez curieusement) cela leur estoit arrivé par divine inspiration, d'autant qu'iceux, n'ont Foy, Loy, ne Roy. »⁵⁰¹

Cet extrait nous paraît intéressant à plus d'un titre. D'abord, il témoigne, à nouveau, du processus d'intertextualité, de circulation des citations dans un réseau de textes dont le *Thresor* est l'aboutissement. En effet, Claude Duret tire ce passage du livre second de l'*Historiarum indicarum libri XVI* (Florence, 1588) de Giovanni Pietro Maffei (c. 1533-1603), jésuite italien enseignant au Collège Romain et auteur d'une biographie d'Ignace, lui-même compilateur de textes sur les découvertes portugaises à partir d'un travail effectué à Lisbonne, à la demande du cardinal-roi Henri de Portugal. Une édition lyonnaise de l'ouvrage paraît dès 1589 en latin (*ex officina Junctarum*), puis une traduction française est publiée chez J. Pillehotte en 1603 ; c'est peut-être à l'une de ces deux versions, en particulier à la traduction, qu'a eu accès le Bourbonnais⁵⁰². Mais l'origine de la citation est plus lointaine puisqu'elle remonte à Pedro de Magalhães Gandavo, auteur de la première oeuvre consacrée au Brésil, *Histoire de la province de Santa Cruz* (le premier nom du

⁵⁰⁰ GRUZINSKI (Serge), *op. cit.*, p. 364.

⁵⁰¹ DURET (Claude), *op. cit.*, p. 945.

⁵⁰² MAFFEI (Giovanni Pietro), *Histoire des Indes, de Jean Pierre Maffée, ... où il est traité de leur découverte, navigation et conquête faicte tant par les Portugais que Castillans. Ensemble de leur moeurs, cérémonies, loix, gouvernemens, et réduction à la foy catholique, traduit par F. A. D. L. B. [Arnault de La Borie]*, Lyon, J. Pillehotte, 1603. Dans cette édition, le passage rapporté par Duret se trouve p. 98 : « Leur langage n'est point encore trop mal-aisé à entendre, & est un, presque à tous ceux qui jusques à present nous sont bien cogneuz : exceptés les noms de quelques choses qui sont prins autrement par les hommes, autrement par les femmes. En ceste nation là, trois lettres de nostre alphabet « (sçavoir f.l.r.) ne sont aucunement en usage : aucuns ont prins garde, & assés proprement, que cela est arrivé par divine dispensation : d'autant qu'ils n'ont, Foy, Loy, ne Roy : ils n'ont aucune souvenance des plaisirs receuz... » (nous soulignons). Le passage est inséré dans l'exposé de la découverte par Cabral, au sein d'un développement consacré aux « habitants du Brésil », mais où la langue ne fait pas l'objet d'une partie spécifique. La citation figure entre guillemets (dans la marge), indiquant qu'elle semble ne pas être « de première main », sans que la référence précise soit donnée. Le passage n'est pas repris exactement par Duret : est-ce parce que ce n'est pas cette édition-là qu'il a eue entre les mains (elle est, certes, un peu tardive par rapport à la date de rédaction putative du *Thresor*) ? Peut-être alors s'était-il servi de l'édition latine, qui existe dans une version lyonnaise (*Joannis Petri Maffei, ... Historiarum indicarum libri XVI ; selectarum item ex India epistolarum eodem interprete libri IV ; accessit Ignatii Loiolae vita postremo recognita...*, Lugduni, ex officina Junctarum, 1589), mais souvent il n'hésite pas à citer en latin les auteurs écrivant dans cette langue ? Est-ce que Duret s'est simplement réapproprié, à la marge, la citation ?...

Brésil tel que donné par Pedro Alvares Cabral, le 22 avril 1500), imprimée à Lisbonne en 1576, en récompense de laquelle, il est nommé, pour 6 ans, le 29 avril 1576, gouverneur de la capitainerie de Salvador de Baia (sans que l'on sache s'il a jamais occupé le poste)⁵⁰³. Peu d'éléments de la biographie de l'auteur sont connus, si ce n'est qu'il a séjourné au Brésil entre 1565 et 1568 et, qu'à son retour au Portugal, il est nommé copiste à la *Torre do Tombo* (archives centrales du Portugal). Latiniste, il est très préoccupé par la question de l'apprentissage de la langue portugaise, dont il était un fervent panégyriste. Il dédie au roi dom Sébastião, souverain lui-même attaché à cette question, des *Règles* enseignant la façon d'écrire la langue portugaise, suivies d'un dialogue pour la défense du portugais, imprimées en 1574⁵⁰⁴. C'est donc un philologue, ou du moins un auteur intéressé par la question linguistique, qui affirme, dans son chapitre X « Des habitants de la province, de leurs mœurs et coutumes, et de leur gouvernement en temps de paix » (p. 89-96) :

« Il y a des mots dont les hommes seuls se servent, et d'autres que les femmes seules emploient. Il leur manque trois lettres, savoir : le F, le L et le R, chose étonnante, car ils n'ont en effet ni Foi, ni Loi, ni Roi, et vivent ainsi sans ordre, ni poids ni mesure, et sans compter. »⁵⁰⁵

La reprise de cette affirmation sur la langue brésilienne, devenue un *topos* de Gandavo à Duret, indique bien, en particulier à travers sa « consécration » au sein d'un ouvrage portant spécifiquement sur les langues (le *Thresor*), que pour les missionnaires comme pour les concepteurs de langues universelles, la langue n'est pas un simple moyen d'expression destiné à la communication, mais bien un système-monde ayant des

⁵⁰³ GANDAVO (Pedro de Magalhães), *Histoire de la province de Santa Cruz que nous nommons Brésil*, traduction du portugais par Henri Ternaux (1837), revue et corrigée par Philippe Billé, Nantes, Le Passeur-Cecofop, 1995 [1576]. Nous tirons les informations biographiques sur l'auteur de l'introduction de cette édition. Nous remercions Charlotte de Castelnaud d'avoir attiré notre attention sur ce texte à l'origine de la citation de Duret.

⁵⁰⁴ GANDAVO (Pedro de Magalhães), *Regras que ensinam a maneira de escrever e a ortografia da língua portuguesa : com o diálogo que adiante se segue em defesa da mesma língua*, introduction de Maria Leonor Carvalhão Buescu, Lisbonne, Biblioteca nacional, 1981 [fac. sim. de l'éd. de Lisbonne, A. Gonsalvez 1574].

⁵⁰⁵ GANDAVO (Pedro de Magalhães), *Histoire de la province de Santa Cruz*, *op. cit.*, p. 90 : « La langue qui se parle le long de toute cette côte est la même, quoiqu'elle diffère un peu dans certains endroits, mais pas assez pour qu'ils ne puissent pas se comprendre, et cela jusqu'au vingt-septième degré, car plus avant il y a d'autres Indiens que nous ne connaissons pas si bien, et qui parlent une langue tout à fait différente. Celle en usage le long de la côte est très douce et facile à apprendre pour toutes les nations. ». Notons qu'au Chapitre XIII « Des Succès que les pères de la Compagnie de Jésus ont obtenus en prêchant la doctrine chrétienne dans ce pays. » (p. 111-114), l'auteur souligne l'implication des jésuites dans les activités linguistiques.

implications sociales. Sans l'ordre linguistique, qui ne peut être autre que l'ordre « latin », point d'ordre du tout...

Derrière le choix de telle ou telle langue, se cache un enjeu qui va au-delà de la simple transmission d'un vocable à un individu parlant un idiome différent ; notamment d'un point de vue religieux, comme le soulignait cette absence de « F » perçue comme signalant immédiatement l'incompréhension de la foi par les Brésiliens. Derrière la question linguistique, il s'agit de savoir jusqu'où adapter, ou pas, le message chrétien aux cultures locales, avec tous les risques que cela comporte ; jusqu'où éprouver la « traduction culturelle » (« *cultural translation* »), suivant le concept élaboré par l'anthropologue britannique Edward Evans-Pritchard, pour indiquer « le processus d'adaptation par lequel les éléments d'une culture sont domestiqués dans une autre »⁵⁰⁶? Jusqu'où pousser l'« acculturation » ou plutôt l'« Accommodation » – comme est appelée la doctrine développée par les Jésuites en Chine sur laquelle nous reviendrons – ? Des problèmes très concrets sont alors soulevés. Partons d'un bref exemple significatif, bien que hors du cadre des langues : dans son *Itinerario para parochos de Indios* (1668), Alonso de La Peña Montenegro, évêque de Quito, dans le troisième livre « Sur les Sacrements », sixième traité concernant l'Eucharistie – et plus précisément dans la Session 1 – s'interroge : « Est-ce que dans les régions des Indes où il n'y a pas d'autres grains que de maïs, et où il n'est pas possible de trouver de farine de blé dans un rayon de 30 lieues ; est-ce que dans ces régions, l'on peut consacrer une hostie faite de maïs ? ». Il répond que non, car le maïs « n'est pas une matière suffisante pour consacrer le Corps du Christ (*no es materia suficiente para consagrar el Cuerpo de Christo*) »⁵⁰⁷. Or qu'en est-il pour les langues ? Y en a-t-il qui ne soient pas assez nobles, pas « suffisantes » elles non plus, pour exprimer les mots des Ecritures ? Ce sont là des questions que se pose aussi l'auteur de l'*Itinerario*. Il

⁵⁰⁶ C'est la définition qu'en donne Peter Burke (*art. cit.*, p. 23).

⁵⁰⁷ LA PEÑA MONTENEGRO (Alonso, de), *Itinerario para parochos de Indios en que se tratan las materias más particulares tocantes á ellos, para su buena administración, compuesto por el... doctor don Alonso de La Peña Montenegro...*, Madrid, por Ioseph Fernandez de Buendia, 1668, f. 346 ; nous traduisons (les passages en italique) : « Tratado Sexto : Del inefable Sacramento de la Eucharistia, Session. I. *Si en las partes de las Indias adonde no ay otros granos, sino de maiz, ni del contorno en treinta leguas, se puede traer harina de trigo. Preguntase, si en estas partes se podrá consagrar en pan hecho de granos de maiz ? (...)* No obstante estas razones de dudar, hemos de dezir, que el pan hecho de harina de maiz, no es materia suficiente para consagrar el Cuerpo de Christo. Para prueba de esta conclusion se advierat, que Christo señor nuestro, el Jueves de la Cena, quando instituyò este Santo Sacramento, consagrò su Sanctissimo Cuerpo en pan de trigo (...) ».

consacre deux sessions du livre 1, dixième traité, « Des missionnaires », au problème linguistique. Il s'appuie alors sur deux *topoi*, rappelant, d'une part, suivant saint Augustin, qu'il vaut mieux être avec son petit chien qu'avec une personne de langue étrangère, d'où la nécessité de connaître les langues ; et ce, d'autant plus pour les missionnaires, puisque, d'autre part, suivant l'épître aux Romains de saint Paul, « la foi entre par les oreilles »⁵⁰⁸. Deux solutions s'offrent alors à eux, soit prêcher en castillan, à destination des « plus habiles » uniquement, soit recourir aux langues indigènes, même si la tâche est sans fin, du fait de la diversité des idiomes sur le continent où, comme il l'écrit explicitement, la théorie des soixante douze de la *Confusio linguarum* est mise à mal, ne serait-ce que par les « seules » 700 langues qui ont cours au Pérou⁵⁰⁹. Des interrogations soulevées par des cas très concrets sont évoquées alors, équivalents linguistiques du dilemme de la farine de maïs. Par exemple, est abordée la situation d'un malade *articulo mortis* alors qu'aucun interprète ne se trouve dans les environs : le confesseur doit agir par « signes », comme avec un sourd-muet⁵¹⁰ ; autre cas au sujet d'un autre sacrement, le mariage, qui reste valable malgré les possibles incompréhensions linguistiques :

⁵⁰⁸ *Ibidem*, « Sess. VI. Si bastará saber medianamente la lengua materna de los Gentiles, para predicarles, y enseñarles los Misterios de la Fé ? » et « Sess. 7. Lo mucho que importa para el deseado fin de convertir Infieles, el aprender la lengua dellos. » (f. 111 et sq.) ; notamment : « dize San Augustin lib. 19 de Civit. Dei, cap. 7. Que mas gusto halla el hombre de estar con su perro, que con otro que no entiende por ser de diferente lengua (...) Pues si tanto tedio causa el comunicar con hombres que nose entienden, que aun la compañía de un animal bruto se haze mas tolerable en su comparacion, quanto cuydado deve poner en saber la lengua, para que sea principio suave de ganarles la voluntad, y escusar el tedio que es estorbo grande para admitir la Religion que les predicán ? (...) La razon que mas persuade a aprender con fervor, y espiritu la lengua de aquellos a quienes ha de predicar, se halla en un lugar de San Pablo *ad Romanos 10. Fides enim ex auditu est, auditus autem per verbum*, donde dize, que la Fé entra por los oidos embuelta en palabras (...) » (f. 122v-123v) (sur la phrase de saint Augustin, voir aussi en introduction la citation de Francesco Giorgio).

⁵⁰⁹ *Ibidem* : « El segundo modo, es hazer Arte, y Vocabulario de la lengua, y exercitarse en ella, hablando con los Indios, y comunicandoles en su Idioma : trabajo es grande, y por tallo cuenta David del cato Ioseph en Egipto *Psal. 80. Linguam quam non noverat audivit*, pues quanto mayor lo será topar el Predicator à cada passo una lengua, pues parecen infinitas lasque se hallan por acá, pues quando los Padres dizen, que en la confusion de Babilonia se hallaron sententa y dos lenguas diferentes, y aca en solo el Perú se hallan mas de setecientas, oyan al Padre Acosta, que hablando en esta materia, lib. 1. de procuranda Indor. Salute, cap. 2. Pag. 134. dize de solo el Perú : *Olimseptuaginta duibus linguis confusum essegenus mortalium, at hi Peruaní septingentis, & eo amplius interse discrepant, ut vix vallis habitetur paulòlatior, qui non sua materna lingua gaudeat*. En los demás Reynos, y Provincias tan dilatadas, que se hallan, son infinitas, que causan insuperables dificultades a los Varones Apostolicos, y trabajo excessivo en aprenderlas(...) » (f. 123v).

⁵¹⁰ *Ibidem* : « Adviertase, que sino huviere interprete, el Sacerdote que se hallare con el enfermo Christiano *articulo mortis*, se ha de aver con él, como con los mudos, procurando por señas moverle al dolor de sus pecados, y que por señas

« Je donne un exemple : s'ils entendent les paroles, et ne les comprennent pas, il suffit qu'ils voient les gestes du consentement mutuel : la raison en est que, comme le mariage est un contrat, et que les contrats peuvent être adoptés par paroles, et par gestes, et c'est pour cette raison qu'un muet peut être témoin dans un mariage, parce que, même s'il n'entend pas les paroles des contractants, par lesquels ils expliquent leur consentement, il peut voir les gestes par lesquels ils le manifestent ; et l'aveugle aussi peut l'être, parce que, bien qu'il ne voie pas les gestes, il entend les paroles du consentement. »⁵¹¹

Ces interrogations, cas de conscience linguistiques, sont anciennes, comme le montre l'étude, consacrée à la théologie des sacrements au Moyen Age, menée par Irène Rosier Catach, *La Parole efficace* – « archéologie du signe religieux » selon Alain de Libera. Déjà se posent les problèmes de traductions des formules liturgiques : est-il besoin de prouver la vérité de la formule – « Ceci est mon corps » ou « Je te baptise » – pour qu'elle soit opérative ? « La composante linguistique du sacrement, la « forme » se voit assigner une *virtus*, un pouvoir, qui la rend opérative. De ce fait, chaque formule nécessite d'être analysée, étudiée, décrite, pour démontrer qu'elle est bien adéquate au pouvoir qui l'habite », écrit la linguiste et philosophe⁵¹². Or les formules ne sont pas attestées par un texte scripturaire : quelles paroles disposent de la *virtus* nécessaire ? Des variations sont-elles possibles ? Si oui, c'est qu'il ne faut pas accorder trop d'attention à la forme linguistique dans sa matérialité puisque les variations intralinguistiques (fautes) comme translinguistiques (traductions) sont autorisées ; mais, en même temps, l'unité et le contrôle de l'Eglise supposent de ne pas non plus accorder toute l'attention à l'intention – au verbe mental – qui ne peut être, par définition, accessible à autrui et donc vérifiée. Dans un chapitre intitulé, « L'unicité du baptême et la diversité des langues », Irène Rosier-Catach cite saint Thomas d'Aquin, qui écrit dans sa *Somme théologique* : « Puisque dans toutes les nations ce sacrement est nécessaire, comme il est sacrement de nécessité, on ne peut dire

confiese algunos en especie, que no es muy dificultoso ; y en viendo que hablando en su lengua da muestras de que dize sus pecados, le puede absolver, que es opinion cierta en practica, y lo contrario improbable ».

⁵¹¹ *Ibidem*, nous traduisons : « Pongo por exemplo : Si oyen las palabras, y no las entienden, basta que vean las señales del mutuo consentimiento : la razones, porque el matrimonio es contrato, y los contratos se pueden celebrar por palabras, y señales, y por esta razon un mudo puede ser testigo en el matrimonio, porque aunque no oye las palabras de los contrayentes, por donde explican su consentimiento, puede ver las señales por donde lo manifestan : y el ciego tambien lo puede ser, porque aunque no vé las señales, oye las palabras del consentimiento » (f. 384r).

⁵¹² ROSIER-CATACH (Irène), *La Parole efficace. Signe, rituel, sacré*, Paris, Ed. du Seuil, 2004, p. 184.

que la variation des langues fait varier ou empêche le sacrement. »⁵¹³ Or le baptême doit être dispensé à tous les peuples des terres nouvellement abordées, notamment dans un contexte d'attente eschatologique : doit-il l'être dans toutes les langues de ces peuples ou en latin pour tous, même si les mots ne sont pas compris par le baptisé ? Au Moyen Âge, certains soutenaient que l'institution avait d'abord été faite en hébreu, énoncée par Dieu, mais que le pouvoir avait aussi été attribué aux mots latins et grecs. C'est au « verbe mental », à la *virtus verborum*, qu'a été conférée la valeur de l'effet, ce qui garantit sa pérennité, suivant l'adage augustin : « Les paroles opèrent dans les sacrements non parce qu'elles sont dites, mais parce qu'on y croit »⁵¹⁴. Souvent les théologiens exigent pour la validité du baptême que les formules sacramentelles soient traduites « mot à mot » car c'est la garantie d'une « unité substantielle » derrière les différences « accidentelles ». Il y aurait donc une unité *substantielle* des langues. Pourtant cette unité linguistique est souvent assimilée, au Moyen Âge, à la fois à la langue latine et aux règles de la grammaire, ce qui se comprend dans le contexte d'une religion chrétienne à vocation universelle où « les clercs latins ont la même langue chez tous » (Henri de Ciskey, fin XIV^e siècle). Or la situation est différente au XVI^e et XVII^e siècles : quelle est alors l'influence des textes de saint Thomas d'Aquin ou de saint Augustin ? Cette relative liberté de traduction peut-elle être appliquée aux langues amérindiennes ou asiatiques ? Faut-il, par exemple, prononcer les paroles en langue indigène afin que le baptisé autochtone en comprenne l'intention mais penser la formule en latin afin d'atteindre la *virtus verborum* du verbe mental, plus effective dans cette langue scripturale ? Quelle est l'efficacité sacramentelle de la formule « Ceci est mon corps » prononcée en quechua ? Ces questions sont donc toujours d'actualité à l'époque moderne et apparaissent même comme récurrentes⁵¹⁵. On l'a vu à travers l'exemple du mariage en Amérique du Sud, où figurait la métaphore du muet pour décrire la situation du missionnaire en pays de langue étrangère. Une métaphore qui avait

⁵¹³ Cité dans *Ibidem*, p. 200.

⁵¹⁴ Irène Rosier-Catach cite ici (p. 207) une *Summa* anonyme du XIII^e siècle : « Imaginons un prêtre seul avec un enfant en train de mourir. Or, au moment, où il veut le baptiser, il devient soudain muet. Et pourtant il le baigne en pensant ces paroles dans son esprit, et dans l'ordre voulu : « *in nomine Patris, et Filii, et Spiritus Sancti* »... l'enfant sera effectivement baptisé, puisque, dans un tel cas de nécessité, même si ce n'est pas le verbe vocal, du moins c'est le verbe mental qui atteint l'élément. ».

⁵¹⁵ Sur la question des sacrements dans le Nouveau Monde plus largement, voir : BROGGIO (Paulo), CASTELNAU (Charlotte) et PIZZORUSSO (Giovanni), « Administrer les sacrements en Europe et au Nouveau Monde : La Curie romaine et les *Dubia circa sacramenta* », *Mélanges de l'Ecole Française de Rome Italie et Méditerranée (MEFRIM)*, 121-1, 2009.

en fait déjà émergé dans les textes médiévaux et se retrouve aussi à l'autre bout du continent. « *Fides ex auditu*. La foy entre par l'aureille. Comment peut un muet prescher l'Évangile ? »⁵¹⁶ se demande Paul Le Jeune, en écho aux questionnements de La Peña Montenegro, mais, en Nouvelle France, à plusieurs milliers de kilomètres de distance, et devant des locuteurs non pas de quechua mais de montagnais ... Quelle attitude adopter face à ces langues, avec lesquelles tout se joue dans un subtil équilibre entre risque d'incompréhension et basculement dans la paganisation du vocabulaire chrétien ? Certes pour Paul Le Jeune et ses coreligionnaires, il faut « chercher les moyens de s'adonner à l'étude de la langue, sans la cognoissanse de laquelle on ne peut secourir les Sauvages ». Il s'agit d'occuper le champ linguistique de l'autre⁵¹⁷. Des noms « métis » sont forgés et intégrés aux langues indiennes : Le Jeune associe Jésus à l'idée de fils pour inventer le mot « *lesusoucouchichai* ». Par contre, les termes du panthéon indien sont rejetés car trop risqués, ni *Manitou*, ni *Atahocan* (pourtant celui « qui a tout fait ») ne sont employés pour la Trinité catholique. En nahuatl, les premiers missionnaires arrivés, les Franciscains, confisquent le préfixe *teo-*, évocateurs des choses liées aux dieux (comme en grec assez étonnamment...), pour désigner uniquement les attributs du Dieu chrétien. Les prêtres sont appelés « *teopixqui* » ou « gardiens de Dieu », à partir de ce préfixe, auquel est adjoint – *pixqui*, titre de la haute administration mexicaine désignant une sorte de préfet de région (*calpixqui* « gardien des maisons »). Mais n'y a-t-il pas un risque à employer de tels termes, à appeler une église, « *teocalli* », qui désignait avant la conquête les temples élevés au sommet des pyramides où avaient lieu les sacrifices... ? « La nahuatlisation de la doctrine chrétienne tend bien souvent à assimiler la religion catholique à l'univers des croyances précolombiennes » selon Christian Duverger⁵¹⁸. C'est pourquoi les auteurs de

⁵¹⁶ *Jesuit Relations*, V, 192 ; cité dans BERTHIAUME (Pierre), *art. cit.*, p. 346 ; sur cette phrase en particulier, et la question linguistique en Nouvelle France en général, voir aussi LEAHEY (Margaret J.), « « Comment peut un muet prescher l'évangile ? » Jesuit Missionaries and the Native Languages of New France. », dans *French Historical Studies*, vol. 19, n° 1, printemps 1995, p. 105-133 ; ainsi que DESLANDRES (Dominique), *Croire et faire croire. Les missions françaises au XVIIe siècle*, Fayard, Paris, 2003.

⁵¹⁷ La citation se trouve dans *Jesuit Relations*, V, 86. Cité, toujours, dans BERTHIAUME (Pierre), *art. cit.*, p. 348, où est évoqué cet emploi d'une métaphore militaire vis-à-vis de la langue des indiens : il y a nécessité, selon les missionnaires en Nouvelle France, d'effectuer « des courses pour aller attaquer l'ennemy sur ses terres par ses propres armes, c'est à dire, par la cognoissance des langues Montagnese, Algonquine, et Huronne. » (*Jesuit Relations*, XIV, 124). Voir aussi l'article pour les deux exemples qui suivent.

⁵¹⁸ Voir pour des développements sur la question des traductions des concepts chrétiens en nahuatl l'ouvrage suivant : DUVERGER (Christian), *La Conversion des Indiens de Nouvelle-Espagne*, *op. cit.*. La citation se trouve p. 188.

catéchismes préfèrent souvent laisser inchangés les noms « Dios », « Dieu » ou « God », au même titre que les autres « intraduisibles » de la Bible, comme « Amen »...

Il semble y avoir urgence, en situation de mission en particulier, à résoudre, ou en tout cas à contourner la diversité linguistique, à laquelle se surimpose la faiblesse intrinsèque et l'équivocité des langues. Si la langue apparaît ainsi, *in fine*, comme l'apôtre de la religion, pour paraphraser en quelque sorte, la célèbre phrase d'Antonio de Nebrija (déjà évoquée), faisant d'elle la « compagne de l'Empire » (« *la lengua es compañera del impero* »)⁵¹⁹, les langues universelles sont présentées par leurs auteurs comme le meilleur moyen de soutenir cette intention et ils le proclament haut et fort.

Des langues universelles pour évangéliser le monde ?

Dès le XIII^e siècle, dans son *Ars Magna*, Raymond Lulle (1232-1316) avait avant tout pour but, grâce à un système de langue philosophique parfaite, de convertir les infidèles. Ce « grand ancêtre » des *language planners*, tertiaire de l'ordre franciscain originaire de Majorque – point de rencontre des cultures chrétienne, islamique et hébraïque –, est une référence majeure de beaucoup de traités de la Renaissance. Bien des préoccupations missionnaires vis-à-vis du langage, peuvent en effet être retrouvées dans les textes sur les langues universelles. Là encore, utopies linguistiques et préoccupations

⁵¹⁹ Sur cette célèbre phrase, voir *supra* et, par exemple, ASCENSIO (Eugenio), « La lengua compañera del imperio : Historia de una idea de Nebrija en España y Portugal », *Revista de Filología Española*, 43, 1960, p. 399-413. Elle est reprise plus de deux siècles plus tard (preuve aussi que l'enracinement du castillan est encore à améliorer, selon les élites coloniales en tout cas), par l'archevêque de Mexico, Francisco Antonio Lorenzana y Buitrón (1722-1804), dans ses *Cartas pastorales y edictos* : « *No ha habido Nación Culta en el Mundo, que cuando extendía sus Conquistas, no procurase hacer lo mismo con su Lengua : Los Griegos tuvieron por bárbaras las demás Naciones, que ignoraban la suya : Los Romanos, despues que vencieron a los Griegos, precisaron á estos á que admitiesen su Lengua Latina, ó de Lacio, Campaña de Roma, con tanto rigor, que no permitían entrar para negocio alguno en el Senado, á el que hablase otra Lengua estraña* ». Une volonté d'imposer le castillan aux « vaincus », qui se double d'une critique des langues locales : « *Baxando ya con la consideración a los Idiomas tan varios de los Indios, Quién sin capricho dexará de conocer, que así como su Nación fue bárbara, lo fue, y es su Idioma ? Quién podrá comparar el Mexicano con el Hebreo, y con todo ya es Lengua muerta, no obstante, que algunos dicen, que es la que habló nuestro primer Padre Adan, enseñando por Dios ? Quién antepondrá el Mexicano a el Latin, en cuyo Idioma tenemos traducido todos los Libros Sagrados, de santos Padres Griegos, y quando exquisito se ha escrito en el Mundo, y con todo ya no hay nacion, que hable comunmente el puro latin ?* » (cité par MIGNOLO (Walter D.), *op. cit.*, p. 59 et p. 62-63). Voir aussi : MIGNOLO (Walter, D.), « Nebrija in the New World : The Question of the Letter, the Colonization of Amerindian Languages, and the Discontinuity of the Classical Tradition », *L'Homme*, 122-24, 1992, p. 187-209.

langagières « prosaïques » se rencontrent. C'est du moins ce que revendiquent de façon véhémente les préfaces des projets, qui se proposent de surmonter les problèmes nombreux dus aux questions de traductions en particulier : mettre fin à la polysémie, aux synonymes compliquant la langue inutilement, aux mauvaises interprétations des traducteurs... Les langues universelles se veulent des langues véhiculaires, des *lingua franca*. Ainsi, le *Common Writing* de Francis Lodwick, publié en 1647, est-il qualifié par Robert Boyle, membre éminent de la Royal Society, informé de ce projet par Samuel Hartlib, de « *Universal Truchman or General Interpreter* » (truchement universel ou interprète général), qui permettrait d'annihiler les effets de Babel⁵²⁰. Quant à George Dalgarno, il nomme le produit de ses premières réflexions sur la langue universelle un « *Swift Scribe and Faithful Interpreter* » (scribe rapide et interprète fidèle)⁵²¹. Cave Beck, enfin, dans une lettre à Henry Oldenburg du 15 août 1668, définit son propre projet de « caractère universel », comme un « *Pocket Mercury to Travaylors* »⁵²². L'expression de « Mercure de poche » renvoie au dieu du commerce et des voyages, qui est aussi le messager de l'Olympe, l'Hermès grec. Sa figure, qui émerge à nouveau à la Renaissance, est affiliée, entre autres de ses attributions, à la communication ; celui qui a inventé l'art de nommer, celui qui informe, celui qui traduit, celui qui transmet... : « Dieu de l'éloquence, à l'heure du renouveau de la *doctrina elegans* ; dieu de la communication, à l'heure où la pensée des Anciens se transmet, après une longue éclipse, à la postérité ; dieu de l'interprétation, à l'heure où monte la fièvre des commentaires, et où s'instaure une exégèse nouvelle, il est

⁵²⁰ La citation se trouve dans une lettre de Robert Boyle à Samuel Hartlib (19 mars 1647), ce dernier lui ayant parlé des travaux de Francis Lodwick cf. BOYLE (Robert), *The Correspondence of Robert Boyle*, 6 vol., éd. par Michael Hunter, Antonio Clericuzio et Lawrence M. Principe, Londres, Pickering & Chatto, 2001 ; vol. 1 (1636-1661), p. 52 : « I need a great deal of rhetoric to express to you, how great a satisfaction I received in the favour of your letter, both for the sake of the theme, and more for that of the author. By my contentment was greatly qualified by the miscarriage of the general writing (which should be stiled the Universal Truchman, or General Interpreter, if I were to be godfather) you were pleased to send me ; for the commendations you give it are too great to make me very sensible of its loss. » (un autre passage de la lettre figure dans notre introduction, p. 26).

⁵²¹ DALGARNO (George), *George Dalgarno on Universal Language : The Art of Signs (1661), the Deaf and Dumb Man's Tutor (1680), and the Unpublished Papers*, éd. David Cram et Jaap Maat, Oxford, Oxford University Press, 2001 ; « Broadsheet 1 : The Universal Character » (1657), p. 85.

⁵²² OLDENBURG (Henry), *The Correspondence*, 13 vol., éd. et trad. par Albert Rupert Hall et Marie Boas Hall, Madison-Milwaukee-Londres, The University of Wisconsin Press, 1967\1986 ; vol. 5 (1668-1669), lettre n°943, 15 août 1668, p. 14-17. Sur l'ouvrage de Cave Beck, des remarques dans LEWIS (Rhodri), *op. cit.*, notamment p. 82-84 où le frontispice est aussi reproduit.

encore, comme Verbe et comme médiateur, une figure du Christ »⁵²³. Mercure apparaît comme une figure protéiforme. Devenu nom commun, il se répand dans toute l'Europe au XVIIe siècle, et on le retrouve du titre des périodiques tels que le *Mercure galant* français ou le *Mercurius politicus* anglais, aux titres d'ouvrages tel celui de John Wilkins – bien connu de Cave Beck qui le cite dans la lettre sus-mentionnée – *Mercury, or the Secret and swift messenger* consacré aux écritures sténographiques et cryptographiques. Il n'y a donc rien de surprenant à ce que l'auteur du *Universal Character* ait choisi ce terme pour qualifier la langue qu'il a inventée. Elle se présente comme un « Mercure » à destination des voyageurs, facilitant le dialogue, rendant obsolètes les problèmes inhérents normalement à tout échange linguistique : « Trouver un *Caractère universel*, afin d'éviter les mots équivoques, les variations anormales, et les synonymes superflus (avec lesquels toutes les langues sont encombrées et rendues difficile à apprendre) ». Tel est le programme de Cave Beck ; et l'auteur d'évoquer les questions très concrètes rencontrées par les figures pérégrinantes, notamment celles liées au recours aux interprètes :

« Economisez donc la charge de l'emploi d'Interprètes, vous éviterez ainsi de plus le danger d'être mal compris, ou trahi par les Truchements, traduisant mal les expressions aux oreilles étrangères »⁵²⁴

Son projet prend la forme d'un interprète universel que l'on peut avoir toujours avec soi. Il se présente d'ailleurs comme un dictionnaire alpha-numérique, chacun des 4000 mots

⁵²³ Cf. BALAVOINE (Claudie, dir.) *et alii*, *Mercure à la Renaissance*, Actes des journées d'étude des 4-5 octobre 1984, Paris, Société française des Seiziémistes, 1988, p. 5. Il est à noter qu'au sein de cette « inflation sémantique » dont Mercure serait l'objet à la Renaissance (cf. *ibidem*, p. 155), nous n'évoquons pas ici le lien entre la figure de Mercure et l'argent (cf. HAMON (Philippe), *L'Or des peintres. L'image de l'argent du XVe au XVIIe siècle*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2010, p.178 entre autres).

⁵²⁴ BECK (Cave), *The Universal Character*, *op. cit.*, « *To the Reader* » ; nous traduisons : « Save the charges of hiring Interpreters : Besides, avoyding the danger of being mis-understood, or betrayed by Truch-men, misrelating his Expressions to Foreign Ears. ». Et la citation précédente: « the finding out of an *Universal Character*, which if happily contrived, so as to avoid all Equivocal words, Anomalous variations, and superfluous Synonomas (with which all Languages are encumbred, and rendred difficult to the learner) ». Comme exemple de ces quiproquos dus aux interprètes, rappelons simplement le topos, déjà mentionné, de la ville cosmopolite antique de Dioscurias où sévissaient plusieurs dizaines d'entre eux : « Une ville des Colchidiens [Région d'Asie mineure], Dioscurias, maintenant abandonnée, fut jadis à ce point illustre que Timosthène a rapporté que trois cents peuples parlant des langues différentes y sont descendus. Et de ce fait, les affaires y étaient traitées par les nôtres [c'est-à-dire les commerçants romains] avec l'aide de cent trente interprètes, Pline [Pline l'Ancien, *Histoire naturelle*, 6, 15]. » tel qu'il est évoqué ici par Conrad Gessner (GESSNER (Conrad), *op. cit.*, p. 101). Sur la figure de l'interprète, voir aussi : GOMEZ-GERAUD (Marie-Christine), « La figure de l'interprète dans quelques récits de voyage français à la Renaissance », dans KUNTZ (Marion Leathers), *Guillaume Postel, prophet of the restitution of all things : his life and thoughts*, La Haye, Nijhoff, 1981, p. 319-337.

anglais indispensables selon l'auteur étant numéroté, le vocable devenant ainsi un chiffre permettant une lecture dans toutes les langues, suivant l'idée d'un langage « mathématique » (nous y reviendrons)⁵²⁵ ... L'essence même de l'invention est résumée dès le frontispice du *Universal Character by which All the Nations in the World may understand one anothers Conceptions, Reading out of one Common Writing their own Mother Tongues* [III. 4]. Les objectifs du *language planner* y sont exposés de façon synthétique et métaphorique. Dans une pièce, quatre hommes sont assemblés autour d'une table. Ils représentent les quatre continents connus. L'Europe – habillée à la manière d'un gentleman anglais – préside. Elle offre le « caractère universel » à l'Asie et à l'Afrique, assises à sa droite; l'Amérique, debout en face de l'Europe, la salue ou la remercie d'un geste de la main. Le caractère de Beck va aider à surmonter la malédiction de Babel en réunissant les quatre parties du monde. Un poème, clairement intitulé « *The Mind of the Frontispiece* », en précise « l'esprit » :

« Men to this lower world four parts assign,
 Since Neptune's Trident, purchas'd a fourth Tin
 All by their Representatives here meet,
 And by dumb Signes, each other kindly greet.
 Europe Elected Speaker, takes the Chair,
 Laws of one common Voice enacted are.(...) »

La scène figurerait donc, en fait, une sorte d'entrevue diplomatique, au cours de laquelle les représentants des quatre continents – l'Amérique étant cette « quatrième pointe du trident de Neptune », plus récemment adjointe, et dont on perçoit ici la dimension d'aiguillon puisque c'est à elle que l'Europe semble s'adresser en priorité – signent le pacte du recours à une « voix commune ». Or celle-ci doit avant tout porter par toute la terre le message divin, comme le martèle Cave Beck dans sa préface :

⁵²⁵ L'on peut déjà souligner le fait que l'auteur est conscient de l'impossibilité d'apprendre le dictionnaire qu'il élabore par cœur. Par contre, il annonce un court *syllabus* avec 500 phrases utiles à apprendre pour maîtriser la totalité du vocabulaire, sur le modèle du *Janua linguarum* de Comenius : « I need not forewarn any from attempting to imprint the Dictionary in his Memory, which were to go about the making of a Rope of Sand. But to expect within a few Months, a small Treatise, in the nature of *Comenius's Janua*, setforth with the Vulgar Language on one side, and the Character on the other, by which a child of ten years old, learning five sentences a day, may in four moneths space be perfect in the whole Character. An elder Industry may double the number, and consequently in half the time be master of it, for it having lesse then five thousand words, they will be comprehended in 500 sentences, allowing ten words to a sentence, one with another. » (*ibidem*)

**III. 4 : Frontispice du *Universal Character* de Cave
Beck, 1657**

« L'Évangile, s'il pouvait par ce moyen [son caractère universel] être plus répandu dans le monde, grâce à l'opportunité offerte de dévoiler les glorieuses vérités qu'il contient, à ceux à qui elles ont été jusqu'alors cachées, je jugerai alors ma peine heureusement rétribuée. »⁵²⁶

Parmi les voyages que son « Mercure de poche » facilitera, Cave Beck semble avoir notamment en tête ceux des missionnaires, dont le travail d'évangélisation serait ainsi facilité. Ce n'est sans doute pas un hasard si l'exemple qu'il choisit pour offrir un échantillon de son « caractère universel » est le « cinquième commandement » [fig. 5], ainsi oralisé : « *leb toreónfo pee tofosénsen, & pif tofosensen* ». Ben Gifford, auteur de l'un des poèmes dédicatoires, n'en vient-il pas d'ailleurs à comparer le caractère de Beck à l'épisode de la Pentecôte : « *While by your Art the miracle is brought/To us from Pentecost, and we are taught/By your Character, that the Tongues which set,/Like fire o' th' Speakers, th' Hearers intellect* ». Le Mercure protéiforme devient alors médiateur. Il fait le lien non plus seulement entre les hommes, mais, par cette diffusion facilitée de l'Évangile, entre le ciel et la terre, avec une articulation – grâce au *Logos* auquel Mercure est assimilé – entre éloquence humaine et Verbe divin. Le dieu est certes une figure profane, et même païenne, mais aux caractéristiques christiques et revendiqué en tant que tel par Cave Beck ici⁵²⁷.

Ce n'est donc sans doute pas un hasard si ce sont aussi aux Écritures que recourent Francis Lodwick, les « huit premiers vers du premier chapitre de l'Évangile de Saint Jean » étant

⁵²⁶ Nous traduisons : « God, whose Gospel, if by this means it be more propagated in the world, by an oportunity of discovering the Glorious Truths thereof, unto such from whom hitherto it hath been locked, I shall judge this pains of mine happily bestowed. » (*ibidem*).

⁵²⁷ cf. DE LA GARANDERIE (Marie-Madeleine), « Le Nom de Mercure, signe du discours humaniste », dans BALAVOINE (Claudie, dir.) *et alii, op. cit.*, p. 15-17 : « Car Mercure (en tant que dieu païen) *n'est pas* le Christ (= le « fils du dieu vivant »). Mais en revanche tout ce que l'Antiquité a pu célébrer en Mercure (comme aussi en ses autres dieux) s'accomplit en Christ : Christ *est* Mercure. » et de citer notamment à l'appui de cette idée un humaniste comme Guillaume Budé dans son *De contemptu* (Paris, 1520) : « Le Mercure que nous reconnaissons est le Mercure *logius*, qui préside à l'illustration des sciences plus humaines et de la raison. C'est ce Mercure qui a été appelé *Hermès* en raison du pouvoir d'interpréter et de révéler que possède la pensée. Car sans ce médiateur et cet interprète la terre n'aurait eu nul commerce avec le ciel, les mortels nul gage de leur parenté avec les puissances d'en haut, et entre les hommes eux-mêmes ne se serait pas établi le droit des gens (...) d'où sont nées à leur tour les lois et institutions politiques. » (cité p. 16).

passés au révélateur de son « écriture commune »⁵²⁸, ou encore John Wilkins avec son « Notre Père » imprimé en « caractères réels » [cf. ill. 4 *supra*]. Bien sûr, une des interprétations possibles d'un tel choix, que nous avons proposée auparavant, était la volonté de placer ces projets de langues universelles dans le carcan de tout bon manuel d'apprentissage linguistique, dans lequel les Ecritures fournissent les exemples obligés. Mais une autre lecture possible réside dans les objectifs assignés à ces inventions langagières, tels que les décrivent les préfaces et autres « adresses au lecteur » :

« On peut avec raison l'appeler l'instrument general pour establir le commerce & planter la Foy Chrestienne par toutes les nations de la terre. I'ay emprunté les Racines originales des Noms & des Verbes presque toutes de la langue Latine (...) parce quelle est connuë des Europeens, & qu'elle peut beaucoup servir aux Barbares pour concevoir les mysteres de la Religion Catholique. »⁵²⁹

Ainsi s'exprime le jésuite Philippe Labbé dans l'avertissement aux lecteurs de son projet de 1663, explicitement intitulé *Grammaire de la langue universelle des Missions et du Commerce...* Il joint d'ailleurs le geste à la parole puisqu'il soumet aux « planteurs » du catholicisme la « Salutation angélique », le « Symbole des Apostres », les « Dix commandemens de Dieu », les « cinq Commandemens de l'Eglise », le « Commencement de l'Evangile selon S. Iean », ainsi que l'« oraison dominicale » :

« Ni nom de pat, te de Fil, ye de Spir santì. Enu.

Orag domani.

Oh Pat asa, u eno ni cels. Nom eesantur. Regn ee venu. Vol ee facur, tou ni cel, te ni terr. Donumo da as li pan asa de oms dies. te parcu da as li debs, asas, tou te as parcos da debans asas. te no niducu as ne tentag. Pa libu as ba malì. Enu. »⁵³⁰

Avec ces derniers exemples, nous ne sommes plus, certes, dans le cadre des projets « encyclopédiques » à proprement parler, tels ceux de Gessner et de Duret, dont on a vu en quoi ils incarnaient à travers leurs ouvrages-mêmes le « don des langues »⁵³¹. Pourtant, ces

⁵²⁸ cf. LODWICK (Francis), *A Common Writing : Whereby two, although not understanding one the others Language, yet by the helpe thereof, may communicate their minds one to another*, composed by a Well-willer to Learning, Londres, Printed for the Author, 1647.

⁵²⁹ LABBE (Philippe), *op. cit.*, p. 2.

⁵³⁰ *Ibidem*, p. 19 et *sq.*

⁵³¹ Voir, par exemple, la citation, *supra*, de la préface de Pyramus de Candole au *Thresor...* de Duret dans laquelle il insiste sur un des buts fondamentaux du projet : « communiquer avec l'autre, en ce qui concerne la société humaine, (...) & principalement le thresor du S. Evangile de nostre Seigneur IESUS-CHRIST » (cf. *épître dédicatoire*).

langues créées se veulent aussi un résumé des autres idiomes, les remplaçant tous, et revendiquant une dimension « pentecôtiste » ; par exemple chez John Wilkins :

« Et cela contribuerait grandement à faire progresser la connaissance de la religion. A côté des miracles *et particulièrement celui du Don des langues, offert aux apôtres lors de la première fondation du christianisme*, il n’y a rien qui puisse conduire plus sûrement à l’accomplissement de ces promesses, concernant sa diffusion, à travers toutes les nations, que le projet qui est ici proposé. »⁵³²

Voilà illustrée la dimension « prosélyte » des langues universelles, ici du « *real character* », faisant montre d’une volonté missionnaire d’extension du christianisme, et reprenant ainsi à son compte l’épisode de la Pentecôte. Wilkins inscrit son projet à l’intérieur de l’épisode des langues de feu, le Notre Père en caractère réel le désignant comme un vecteur du message de Dieu, une langue de feu universellement compréhensible ; grâce au « caractère réel », une nouvelle Pentecôte aura lieu.

Un ouvrage de 1748 semble confirmer cette vocation revendiquée par le projet de l’évêque de Chester. Il fait, en tout cas, une synthèse entre les projets encyclopédiques et la langue « philosophique ». Rédigé par un certain Johann Friedrich Fritz, il est intitulé *Orientalish- und occidentalisher Sprachmeister...*. Y sont proposés, comme le long titre l’indique, « non seulement cent alphabets avec leur prononciation... » et « plusieurs tableaux polyglottes de différentes langues », mais aussi la traduction de l’« Oraison dominicale » en deux cents langues et dialectes « avec leurs caractères propres et leur transcription ». A la suite de celles en huit langues américaines – *Mexicana, Poconchica, Carabaica, Savanahica, Virginiana, Mohogica, Karirica, Guaranica sive Brasilica* – apparaît la prière dans trois versions de la « *Philosophica* » de Wilkins [fig. 6]⁵³³. Dans l’ouvrage, elle n’est

⁵³² WILKINS (John), *An Essay...*, *op. cit.*, « Epistle dedicatory » (b1r) ; nous traduisons : « It would likewise very much conduce to the spreading of the knowledge of Religion. Next to the Gift of Miracles, and particularly that of Tongues, powred out upon the Apostles in the first planting of Christianity, There is nothing that can more effectually conduce to the further accomplishment of those Promises, which concern the diffusion of it, through all Nations, then the design which is here proposed. » (nous soulignons).

⁵³³ FRITZ (Johann Friedrich), *Orientalisch- und occidentalischer Sprachmeister, welcher nicht allein hundert Alphabete nebst ihrer Ausprache, so bey denen meisten Europäisch-Asiatisch-Africanisch-und Americanischen Völkern und Nationen gebräuchlich sind, auch einigen "tabulis polyglottis" verschiedener Sprachen und Zahlen vor Augen leget, sondern auch das Gebet des Herrn in 200 Sprachen und Mundarten mit derselben Characteren und Lesung, nach einer geographischen Ordnung mittheilet, aus glaubwürdigen "auctoribus" zusammengetragen...*, Leipzig, Christian Friedrich Gessner, 1748. La construction de cet ouvrage, compilation de prières dans toutes les langues, évoque celle du livre d’August Pfeiffer déjà mentionné (cf. *supra*). Les langues américaines et celle de Wilkins, p. 124 et *sq.*. Notons ici que la page dépliant où figure la version « pictographique » du « caractère réel » apparaît dans la version de l’ouvrage que nous

donc pas même séparée des autres langues qui la précèdent, étant un véhicule de la parole de Dieu parmi les autres. Dans l'index, une catégorie à part lui est tout de même réservée, « *confictae* » (« inventée »). A la fin de ce « maître des langues tant orientales qu'occidentales », l'auteur mentionne les « *Collectores versionum Orationis Dominicae* », ceux parmi lesquels il est allé chercher les différentes versions de la prière : qui retrouve-t-on parmi ces collecteurs de langues, qualifiés d'« auteurs dignes de foi » ? « *Duretus* (Claud.) in *Thesaurio LL. universi Gall* », « *Gesnerus* (Conr.) in *Mithridate suo* », « *Megiserus* (Hier.) in *Specimine quinquaginta Linguarum anno 1603, & al.* », mais aussi « *Wilkins* (Jo.), in *Opere Anglico de Lingua Philosophica*, p. 435 f. ». Ainsi Claude Duret figure comme l'une des sources de la prière en « langue mexicaine »⁵³⁴. Quant aux autres versions américaines, beaucoup sont tirées de « *Chamberlayne* (Jo.) *Orat. Domin. CLII Ling.* ». Il s'agit d'un ouvrage de 1715 de John Chamberlayne (c.1666-1723), polygraphe et fellow de la Royal Society, sur lequel Fritz semble s'être beaucoup appuyé, et qui avait déjà ce même objectif de fournir l'oraison dominicale dans le plus de langues possibles. Il s'appuyait pour cela sur les mêmes références⁵³⁵.

Des concepteurs de langues universelles aux projets différents – Duret, Gessner, Mesiger, Wilkins... – sont rassemblés au sein d'ouvrages visant à répandre l'Évangile : un dernier auteur nous intéressant y est mentionné, s'ajoutant à la liste déjà évoquée, « *Kircherus* (Athn.) in *China Illustrata* »⁵³⁶.

La moisson de langues réalisée par les missionnaires est récupérée de deux façons par les *language planners* : soit ils les rassemblent dans des ouvrages encyclopédiques, soit ils s'inspirent de la démarche missionnaire elle-même pour créer une langue permettant la diffusion du message évangélique. Mais dans cette moisson, certaines langues semblaient, on l'a vu, revêtir une plus grande importance : les langues « générales », supra-régionales, comme le nahuatl ou le quechua en Amérique. Or à l'échelle du globe, un de ces idiomes paraît d'une efficacité encore plus probante. Hugo Grotius, dans son *De Origine gentium*

avons consultée à la *John Carter Brown Library* ; elle est, par contre, pour une raison que nous ignorons, absente dans l'exemplaire possédé par la BNF.

⁵³⁴ A la suite de la prière : « *Conf. Dur. p. 944* », qui est effectivement la page où se trouve « l'oraison dominicale en langue des sauvages » dans le passage sur les Mexicains du *Thesor*.

⁵³⁵ Cf. CHAMBERLAYNE (John), *Oratio dominica in diversas omnium fere gentium linguas vera et proprius cujusque linguae characteribus expressa...*, Amsterdam, typis Gumpfenberg et D. Goerei, 1715 (une nouvelle édition est publiée à Londres, apud B. Motte & C Bathurst, 1736).

⁵³⁶ Il est utilisé, par exemple, par Fritz pour la langue « *Brachmannica* » cf. *Ibidem*, p. 82 (avec après l'échantillon de cette langue, la mention : « *Kirch. Chin. Illustr. 162* »)

americanarum dissertatio (s.l., 1642) y voit d'ailleurs l'une des origines possibles des langues américaines :

« Mais l'esprit fort raffiné des Péruviens, leur capacité de gouvernement juste et étendu, témoigne d'une autre origine, qui, d'après moi, ne peut être autre que chinoise, une race d'égale élégance et d'égale capacité à diriger un Empire...

L'écriture des Péruviens ne se fait pas au moyen de lettres, mais par marques signifiant les choses, et elle se fait, comme en Chine, du haut de la page vers le bas... »⁵³⁷

La culture péruvienne, et notamment l'écriture, serait issue selon Grotius, de la Chine. Il fait reposer son interprétation sur le « témoignage » des vestiges de naufrages de bateaux chinois sur les côtes du Pérou. Une telle généalogie est à replacer dans le contexte de la découverte du chinois qui prend place dès le XVI^e siècle et qui apparaît comme une source d'inspiration majeure pour des *language planners* faisant preuve d'un véritable engouement pour cette langue.

⁵³⁷ Nous traduisons depuis la version anglaise que nous avons consultée à la John Carter Brown Library : GROTIUS (Hugo), *On the Origin of Native Races of America*, *op. cit.* : « But the more highly-refined minds of the Peruvians, their capacity for just and extended government, testify to another origin, which, if I see anything, can be no other than from the Chinese, a race of equal elegance and equal imperial ability (...)The writing of the Peruvians is not by means of letters, but by marks denoting the things, and it is, as in China, from the top of the paper to the bottom. » (p. 17-19).

2.3 Le chinois, une langue universelle en action ? Les idéogrammes comme aiguillon linguistique

« Une chose y a qui est admirable en ce fait, c'est que combien qu'ils parlent en cedit Royaume de beaucoup de langues, & que les unes soient toutes différentes des autres : neantmoins ils s'entendent tous generally par escrit, encores qu'ils ne s'entendent pas en parlant : & la cause de cela est, qu'une mesme figure, & Caractere signifie une mesme chose envers eux tous, nonobstant que les uns & les autres les prononcent par divers mots. De telle sorte est le Caractere qui signifie Cité, sçavoir est cestuy-cy [caractère dessiné]. Car tous entendent bien qu'il veut dire ; citez, & toutesfois les uns l'appellent *Leōbi*, & les autres *Fu*, & ainsi comme sequement de tous les autres noms et caracteres. Au moyen de ce les Iapanois, Lechiens, Cochinchinois, ceux de Sumatre & autres peuples circonvoisins, & adiacents communiquent tous par escrit avec les Chinois susdit, & toutefois en parlant les uns aux autres ils ne s'entendent non plus que font les Grecs & les Allemands. »⁵³⁸

Si l'on fait, à nouveau, un détour par les deux ouvrages qui ouvraient ce chapitre, il apparaît que si Conrad Gessner – assez logiquement étant donné que sa seule source possible, Marco Polo, ne donne que peu d'indications sur la langue chinoise – ne dit rien de cette dernière, Claude Duret lui consacre une place de choix parmi les *exotica* de son *Thresor*, grâce aux neuf pages du chapitre LXXVII « De la langue des Chinois en general » (p. 900-909). Or, comme à son habitude, l'auteur procède sous forme d'un montage de citations, issues d'ouvrages constituant une bibliothèque virtuelle sur le chinois, qui se veut la plus complète possible : quel en serait l'inventaire ? Le Bourbonnais commence le chapitre en s'appuyant sur les quelques notations sur l'Extrême-Orient des auteurs antiques – tels que Ptolémée (livre 7, Chap. 3 de sa *Géographie*) qui « en avoit eu cognoissance » – et médiévaux, dont Avicenne, qui « parlant des drogues qui viennent des Indes Orientales, usent de ces noms Seni et Sini... ». Puis, les références se densifient avec les auteurs du XVI^e siècle soit voyageurs eux-mêmes, soit compilateurs de relations de voyage. L'on retrouve l'omniprésente source qu'est la *Cosmographie* d'André Thévet (liv. 11, chap. 25), mais aussi d'autres comme « Odouard Barbossa Portuguaiz ». Il s'agit, en fait, d'Edouard Barbosa, navigateur portugais (né en 1480), qui fit une relation de ses

⁵³⁸ DURET (Claude), *op. cit.*, p. 902-903.

voyages en 1516, et périt lors de l'expédition de Magellan. Or, dans la « bibliographie finale » du chapitre, Duret évoque aussi le *Voyage autour du monde* d'Antonio Pigafetta (1480-1534)⁵³⁹. L'auteur du *Thresor* se réfère, par ailleurs, à Gotard Arthus (1570-c.1630 ; historien protestant, auteur notamment d'anthologies de relations de voyage⁵⁴⁰), cité en latin, et auquel Duret a peut-être eu accès par l'intermédiaire des *Petits voyages* de Théodore de Bry (1528-1598), qui compile lui-même d'autres ouvrages⁵⁴¹ ; là encore le réseau des citations s'enchevêtre...

L'extrait le plus long est celui de Juan Gonzalez de Mendoza « de l'ordre de S. Augustin en son histoire du grand Royaume de la Chine situé aux Indes Orientales divisée en deux parties » qui s'étend sur deux pages et dont la citation de Duret qui ouvrait ce passage est un fragment. Il est tiré de l'*Historia de las cosas más notables, ritos y costumbres del gran reyno de la China* publiée à Rome, en 1585, traduite en français dès 1588 (Paris, Jérémie Périer), et dont l'influence est allée bien au-delà de Moulins, puisque l'ouvrage a été traduit aussi en italien, allemand, anglais, hollandais et latin, pour une quarantaine d'éditions entre sa parution et 1656⁵⁴². L'augustin espagnol (1545-1618) ne s'est en fait jamais rendu en Chine et il s'appuie sur des témoignages antérieurs, qu'il « plie » à sa fascination pour un pays « utopique », selon lui. Une de ses références principales semble être la relation de l'augustin Martín de Rada, entré au Fujian en 1575, restée manuscrite à

⁵³⁹ Cf. BEAUVAIS DE PREAU (Charles Théodore), *Dictionnaire historique, ou Biographie universelle classique...*, Paris, C. Gosselin, 1826-1829. 3 vol., vol. 1, p. 178 pour les éléments biographiques sur Barbosa. En ce qui concerne le voyage de Pigafetta cf. *Le voyage de Magellan, 1519-1522 : la relation d'Antonio Pigafetta & autres témoignages*, édition établie par Xavier de Castro, en collaboration avec Jocelyne Hamon & Luís Filipe Thomaz, préface de Carmen Bernand & Xavier de Castro, Paris, Chandeigne, 2010.

⁵⁴⁰ Par exemple, *Historia Indiae Orientalis, ex variis auctoribus collectae...*, Cologne, Wilhelm Lutzenkirch, 1608.

⁵⁴¹ BRY (Théodore de), *India orientalis, ou Petits voyages*, Francfort, Oppenheim, 1598-1619 ; et du même auteur : *Americae pars VII. Verissima et jucundissima descriptio praecipuarum quarundam Indiae regionum et insularum, quae... jam primum ab Ulrico Fabro, Straubingensi... inventae et... consignatae fuerunt, ex germanico in latinum sermonem conversa, autore M. Gotardo Artus... Illustrata... pulcherrimis imaginibus et in lucem emissa studio et opera Theodorici de Bry, piae memoriae, relictae viduae et filiorum*, Francfort, venales reperiuntur in officina T. de Bry, 1599.

⁵⁴² L'extrait utilisé par Duret se trouve aux p. 91-92 dans l'édition suivante que nous avons consultée : GONZALEZ DE MENDOZA (Juan), *Histoire du grand royaume de la Chine situé aux Indes orientales... Plus trois voyages faits vers iceluy en l'an 1577, 1579 et 1581...*, Rouen, Nicolas Angot, 1614. Sur l'ouvrage de Mendoza, nous renvoyons aux remarques de Pascale Girard dans sa thèse : *Les Religieux occidentaux en Chine à l'époque moderne. Essai d'analyse textuelle comparée*, Lisbonne-Paris, Centre Culturel Calouste Gulbenkian, 2000, notamment p. 19 et sq. (ainsi qu'aux articles évoqués supra, dont « De Thomas More à la Chine »). Voir aussi LACH (Donald F.), *Asia in the Making of Europe. The Century of Discovery*, Chicago, University of Chicago Press, 1965, vol. 2, « Mendoza's book and its sources », p. 742 et sq..

l'époque. Ce dernier, polyglotte (otomi, langue de Cebu (Philippines), chinois...), est le prototype des « élites mondialisées » décrites par Serge Gruzinski. On le retrouve d'ailleurs aussi sous la plume de Claude Duret qui transforme son patronyme en « Martin Herrade »⁵⁴³.

Parmi les autres sources longuement mobilisées par le Moulinois, citons encore Pietro Mafei (déjà mentionné) – sur lequel il s'appuie pour évoquer l'existence du mandarin, qualifié de latin de ces contrées puisqu'il sert de *lingua franca* aux lettrés et courtisans pratiquant des langues différentes au sein de ce vaste empire⁵⁴⁴ – ; José de Acosta, quant à lui, est choisi pour rappeler le caractère « transnational » du chinois écrit, les idéogrammes étant comparés cette fois-ci aux chiffres, lisibles dans toutes les langues bien que représentés toujours au moyen de la même graphie⁵⁴⁵. Enfin, l'auteur du *Thresor* s'appuie sur les comptes-rendus effectués par les jésuites, très investis dans l'évangélisation de l'Empire du Milieu, se tenant au courant de leurs dernières investigations, aussi bien rapportées par « Jacques du Pantoie » qu'il cite – il s'agit en fait de Diego de Pantoja

⁵⁴³ DURET (Claude), *op. cit.*, p. 908 : « le Pere Martin Herrade Provincial des Augustins cy dessus mentionné ayant esté le premier des Europeens qui apprit la langue Chinoise, & qui l'a redigea en art, & en fit une Grammaire, avec un Dictionnaire ainsi qu'il est rapporté en la 2. partie du livr. 1. chapitr. 1. de l'histoire de la Chine ». Sur Martín de Rada, mentionnons le passage que lui consacre Serge Gruzinski dans ses *Quatre Parties du monde. Histoire d'une mondialisation*, *op. cit.*, p. 252. Pour sa relation : RADA (Martín de), *Relación verdadera de las cosas del reyno de Taibin, por otro nombre China, y del viage que a el hizo el muy reverendo padre fray M. de Rada, provincial que fué del orden de st. Augustin, que lo vio y anduvo en la provincia de Hocquien año de 1575 hecha por el mismo*, s.l.n.d. (BNF, Mss. espagnol n°325, f. 16-31), publiée dans *Revista Agustiana*, n°8 et n°9, 1884-1885.

⁵⁴⁴ *Ibidem*, p. 904 : « P. Maffee liv. 6. de son hist. des Indes. Et parce moyen il arrive qu'encores que les Chinois usent de diverses langues comme ceux qui en ont tant de regions & si separees, toutesfois toute ce qui est escrit, tous l'entendent esgallement. Outre le langage propre de chascune province ou nation, il y a un certain & commun langage pour les sçavants qui respond à la langue Latine pour nous. Ils le nomment vulgairement le Mandarin. De cestuy la usent les courtisans secretaires iuges & magistrats, & à iceluy ils s'estudient fort soigneusement ».

⁵⁴⁵ *Ibidem* (p. 904-905) : « Iospeh Acosta liv. 6. de son histoire des Indes tant Orient, qu'Occident. chap. 5. (...) leurs lettres ne signifient point des parties des dictions, comme font les nostres, mais sont des figures & representations des choses comme du Soleil du feu d'un homme, de la mer, & des autres choses. Ce qui appert evidemment, parce que leurs escritures & Chapas [?] sont entendues d'eux tous, combienque les langues dont parlent les Chinois, soient en grand nombre & fort differentes entre-elles, en la mesme façon que nos nombres de Chiffres sont entendus esgallement en François, en Hespaignol, & en Arabic. Car ceste figure 8. ou que ce soit, signifie huit, encor que le François appelle ce nombre d'une façon, & l'Espaignol d'une autre. D'où vient que les choses estant de soy innombrables, les lettres aussi ou figures dont usent les Chinois, pour les denoter, sont presque infinies. » (l'extrait se trouve dans l'édition française du livre datant de 1598, f. 279v (ACOSTA (José de), *Histoire naturelle et morale des Indes tant Orientales qu'Occidentales... composée en castillan par Joseph Acosta et traduite en françois par Robert Regnault*, Paris, M. Orry, 1598 [fac-similé, Cambridge, Omnisys., 1990]).

(1571-1618), missionnaire espagnol qui vécut 20 ans en Chine, à Nankin puis Pékin (à partir de 1601), entre 1597 et son expulsion en 1617, – que par Matteo Ricci :

« Les modernes relations de ces pays portent qu'un F.P. Matthieu Riccius a depuis quelques années traduit le principal livre de la Chine, de langue Chinoise en langue Latine, & a composé un Lexicon Europeen & Chinois, & autres œuvres par le moyen desquels on tient que tous ceux qui viennent de l'Europe en la Chine peuvent en quatre ans comprendre aisement les langues et doctrines d'icelles »⁵⁴⁶

La compilation établie par Claude Duret en témoigne : dès le XVI^e siècle, le chinois fascine. S'il n'est pas exempt de tout reproche pour nos auteurs, nous y reviendrons, il est néanmoins nettement plus élevé dans la hiérarchie des langues que les langues amérindiennes évoquées plus haut, et ce parce qu'il s'agit d'une langue écrite, et dont l'écriture exalte l'imagination. Quelles sont les informations dont disposent les *language planners* européens au XVI^e-XVII^e siècle au sujet du chinois ? Celles auxquelles a accès, en particulier, l'auteur du *Thresor de l'histoire des langues*, au tout début du XVII^e siècle sont-elles représentatives des connaissances de l'époque ? L'aiguillon de toutes ces réflexions s'incarne dans les rapports des missionnaires sur la langue chinoise, qui inaugurent une sorte de sinomanie avant l'heure (celle du XVIII^e siècle...). Où en sont les contacts avec l'Extrême-Orient durant la période qui nous intéresse⁵⁴⁷ ?

La Chine, terrain de jeu des missionnaires

Après les premières relations entre Orient et Occident au XIII^e siècle, interrompues pendant deux siècles et dont témoigne *Le Devisement du monde*, les liaisons ne sont

⁵⁴⁶ *Ibidem*, p. 906, où l'auteur cite d'abord le « P. Jacques de Pantoie de la Compagnie de Jesus en son avis envoyé de Paquin [Pékin] cité de la Chine au R.P. Louys de Gusman de la mesme société, le 9. de Mars 1602 entre autres remarques de ce Pays » cf. PANTOIE (Jacques de, S.J.), *Avis du R. P. Jacques de Pantoie, ... envoyé de Paquin, cité de la Chine, au R. P. Loys de Gusman, ... sur le succès de la religion chrestienne au royaume de la Chine...*, Lyon, P. Rigaud, 1607 et publié donc chez un éditeur qui s'est aussi occupé de textes de Duret. Sur la biographie de Pantoja, voir DEHERGNE (Joseph, S.J.), *Répertoire des Jésuites de Chine de 1552 à 1800*, Paris-Rome, Letouzey & Ané-Institutum Historicum S.I., 1973. La citation mentionnant Ricci se trouve *Ibidem*, p. 908.

⁵⁴⁷ Pour les informations sur la Chine à l'époque moderne en général et sur les missionnaires et leurs actions en particulier, nous renvoyons à la synthèse suivante : STANDAERT (Nicolas, dir.), *Handbook of Christianity in China, Volume One : 635-1800*, Leyde/Boston/Cologne, Brill, 2001, sur laquelle nous nous appuyons à de multiples reprises. Notamment, pour le découpage chronologique des différents contacts, voir p. 295 et *sq.* (et une bibliographie détaillée p. 298-300). En sus, un manuel sur l'histoire de la Chine : ELISSEEFF (Danielle), *Histoire de la Chine. Les racines du présent*, Paris, Editions du Rocher, 1997.

rétablies qu'au XVI^e siècle, par les Portugais d'abord : en 1514, Jorge Alvares, et en 1517-21, Tomé Pires. Ces nouveaux contacts conduisent à l'implantation, en 1556, d'un comptoir commercial sur l'île de Langbogao, déplacé ensuite sur la péninsule de Macao. C'est de cette époque que date aussi la ré-introduction du christianisme en Chine, après les premières implantations – les nestoriens en particulier – des périodes Tang (618-907) et Yuan (1271-1368). A la suite de l'échec des tentatives, entre 1552 et 1583, de pas moins de cinquante missions, dont 25 menées par des jésuites et 22 par des franciscains – les deux plus fameuses expéditions étant celle de Gaspar da Cruz (mort en 1570) qui atteint Canton en 1556 et celle de Martín Rada (1533-1578) qui reste quelques mois à Fujian en 1575 – Michele Ruggieri (1543-1607) et Matteo Ricci (1552-1610), membres de la Compagnie de Jésus, obtiennent la permission d'installer une résidence permanente sur la terre ferme.

L'on peut distinguer trois grandes périodes dans l'implantation missionnaire en Chine entre 1583 et le début du XVIII^e siècle. La première dure de 1583 à 1631 et est caractérisée par une présence exclusivement jésuite, sous *Pradoado* portugais⁵⁴⁸. En effet, le 28 janvier 1585, le bref *Ex pastoralis officio* du pape Grégoire XIII accorde à la Société de Jésus le droit exclusif, sous les auspices de la couronne portugaise, de répandre l'Évangile en Chine et au Japon. Obligés d'entrer au service du Portugal pour pouvoir partir vers l'Extrême-Orient, tous les jésuites non-portugais doivent donc passer systématiquement par ce pays avant de partir. Mais à l'exception de cette contrainte, jouissant d'une situation de monopole sur l'apostolat, les membres de la Compagnie développent, en toute quiétude, leur stratégie missionnaire, fondée sur l'adaptation aux coutumes locales. Entre cinq et vingt religieux étrangers seulement sont présents, à cette époque-là, auxquels s'ajoutent quatre ou cinq jésuites chinois ou de Macao.

Devant l'impossibilité pour le Portugal de soutenir le mouvement, les constitutions *Onerosa pastoralis officii* de Clément VII (12 décembre 1600) et *Ex debito pastoralis officii* d'Urbain VIII, en 1633, autorisent l'entrée des autres ordres : Franciscains, Capucins, Dominicains, Augustins et Carmélites viennent aussi prêcher la parole de Dieu en Chine et dans les îles adjacentes, toujours sous *Padroado* (puis sous *Patronato* pour les Franciscains, Dominicains et Augustins espagnols) mais sans limite de nationalité. Il s'agit

⁵⁴⁸ Appelé *patronato real* pour la Couronne d'Espagne, il s'agit du fait que les papes aient confié aux rois la protection de l'Eglise des nouvelles possessions (américaines pour l'Espagne). La Couronne est le véritable chef de l'Eglise, nommant, par exemple, les évêques.

de la deuxième grande période qui va de 1631 à 1684. Ce sont alors entre 30 et 40 missionnaires étrangers qui arpentent le territoire chinois. Des divergences dans les stratégies d'évangélisation se font jour, les ordres mendiants s'opposant, par exemple, au principe des jésuites de la conversion « par le haut », c'est-à-dire partant des élites. Elles conduisent à la fameuse « Controverse des rites chinois ».

La troisième phase s'ouvre en 1684. Le bref *Injuncti nobis* (23 décembre 1673) a autorisé l'arrivée du clergé séculier. Des diocèses et des vicaires apostoliques sont implantés, dont le premier est François Pallu, fondateur des Missions Etrangères de Paris. Dans le même temps, après 1680, des membres d'autres congrégations, souvent envoyés par la *Propaganda Fide*, entrent en Chine, alors que le clergé chinois augmente aussi considérablement. 140 missionnaires au total sillonnent alors le pays, l'année 1701 voyant, à elle seule, l'arrivée de trente nouveaux volontaires. Le mouvement est stimulé par la promulgation par l'empereur Kangxi de l'Edit de Tolérance de 1692, qui autorise l'exercice public de la religion chrétienne. Empereur mandchou de la dynastie Qing (1644-1911), succédant aux Ming (1368-1644), il règne de 1661 à 1722. L'Edit de 1692 est en quelque sorte une récompense pour les jésuites ayant révisé le calendrier, en particulier Ferdinand Verbiest (1623-1688), président du Tribunal d'Astronomie de 1669 à 1688 (mais aussi artisan pour l'empereur des canons qui ont servi à mater la rébellion des derniers Ming au Sud du pays...).

L'apogée de la présence missionnaire en Chine se situe donc lors la période 1690-1708, durant laquelle les jésuites représentent encore la moitié des missionnaires dans l'Empire du Milieu⁵⁴⁹. D'où une certaine logique dans l'hommage appuyé que leur rend Claude Duret dans son texte, écrit au moment de leur présence monopolistique (bien que moins nombreuse en chiffres absolus), un siècle plus tôt :

« Les Iesuites qui ont modernement esté en ce grand & ample Royaume ont esté si diligents pour estre plus ayement entendus des peuples d'iceluy qu'ils ont réduit par art de Grammaire leurs langues & langages, entre autres la langue Aymare (sic), qui est la

⁵⁴⁹ Deux précisions ici : d'une part, les dates de notre enquête font que nous ne nous penchons pas sur la période suivante marquée par un déclin brutal de la présence missionnaire, à la suite de la légation du représentant du pape Charles-Thomas Maillard de Tournon (1705-1710), qui aboutit à la demande du *piao* (1708), permis impérial exigé pour quiconque veut rester en Chine et nécessitant un engagement des missionnaires à suivre la « méthode de Ricci ». D'autre part, si nous insistons sur le rôle des jésuites, parce que Claude Duret le fait lui-même, et parce qu'Athanasius Kircher est un des auteurs importants de notre corpus, ils ne sont pas les seuls à œuvrer en Chine, nous l'avons dit rapidement. C'est tout l'objet de la thèse de Pascale Girard, entre autres travaux, que d'étudier, notamment, le rôle des ordres mendiants, pour « briser le miroir trop lisse du jésuite-chinois » (*op. cit.*, p. 13-14).

plus noble et la plus excellente, n'y a pas longtemps qu'il fut envoyé de l'Isle de Giapon, ou Giapan sept Iesuites, lesquels du commencement s'habillerent en Bonzes, qui est à dire, Prestres des Pagodes des dieux d'iceux Chinois, & n'y furent pas les bienvenus à cause de leurs habits, mais depuis les susdits Peres s'avisent de prendre l'habit de Loytias, c'est-à-dire, licenciés ou lettrez à la mode du pays, lesquels ont un habit honorable (...) Leur langue est fort difficile consistant en verbes tous monosyllabes (...) Et outre qu'ils n'ont aucun alphabet ou indice, & nombre de lettres, car chasque chose a sa note. & Caractere, ou plustost figure Hieroglyphique en telle sorte qu'en toute la vie il est de nécessité d'apprendre un nouveau alphabet & indice de lettres.

Ce qui engendre une tres-grande confusion, neantmoins un certain moderne P. Iesuite la reduite en art, & en a faict & composé un Dictionnaire »⁵⁵⁰

L'auteur du *Thresor*, malgré un certain nombre d'imprécisions, mentionne ici les réalisations linguistiques des jésuites. De tous ces séjours missionnaires est, en effet, né un nombre important de relations, dont beaucoup traitent de la langue. Quelles sont les principales, auxquelles ont pu recourir les acteurs qui réfléchissaient à la question de la langue universelle ? Quelle est l'œuvre linguistique des membres de la Compagnie de Jésus évoquée évasivement par l'auteur du *Thresor* ?

Si l'un des premiers textes à diffuser largement un savoir sur l'Extrême-Orient est celui de Juan Gonzalez de Mendoza, on a vu qu'il s'appuyait sur des sources antérieures. Parmi elles figurait sans doute, outre Martín de Rada, le dominicain portugais Gaspar da Cruz, s'aidant lui-même dans son traité de 1569, *Tractado em que se contam muito por estenso as cousas da China, con suas particularidades...*, du manuscrit d'un congénère, Galiote Pereira, longtemps prisonnier des geôles chinoises⁵⁵¹. Le dominicain a néanmoins l'expérience directe de l'Asie, puisqu'il a quitté Lisbonne avec cette destination en 1548. Il se rend successivement à Goa, Chaul, Cochinchine, puis à Malacca en 1554, avant de rejoindre le Cambodge durant une année. C'est à la fin de 1556 qu'il se trouve à Canton, où il estime

⁵⁵⁰ DURET (Claude), *op. cit.*, p. 907-8. Il y a là très vraisemblablement une confusion faite par Duret : en effet, il évoque au début du passage la « langue aymare » qui est une langue générale d'Amérique du Sud (l'aymara de l'ancien Empire inca), sans doute en lieu et place du « mandarin » (déjà évoqué dans une autre citation qui précède). En outre, il assimile, un peu trop facilement, Chine et Japon. Le maniement de toutes les langues de l'univers le conduit donc parfois à certains mélanges...

⁵⁵¹ CRUZ (Gaspar da), *Tratado das coisas da China...*, éd. par Rui Manuel Loureiro, Lisbonne, Cotovia-Comissão Nacional para as Comemorações dos Descobrimentos Portugueses, 1997 [1569], p. 32. Sur l'itinéraire de Gaspar da Cruz cf. GRUZINSKI (Serge), *op. cit.*, p. 159, 165, 168, 202-203 (entre autres). L'auteur des *Quatre parties du monde...* écrit que le dominicain a même « pillé » (p. 422) le traité de Galiote Pereira, *Algumas cousas sabidas da China* (éd. par Rui Manuel Loureiro, Lisbonne, Comissão Nacional para as Comemorações dos Descobrimentos Portugueses, 1992).

avoir accumulé assez d'expérience en six semaines (il a aussi recueilli le manuscrit susmentionné...), pour rédiger son ouvrage sur la Chine, élaboré après son retour au Portugal où il meurt en 1570, à la suite de trois années à Ormuz (1560-1563) et d'un nouveau passage par Goa. Son traité, sorti à Evora sur les presses de l'imprimeur castillan Andrés Burgos en 1570, se veut « la synthèse de tout ce que l'on pouvait savoir sur la Chine » et la partie consacrée à la langue met au défi tous les pasigraphes européens en affirmant que « ni les Japonais ni les Chinois ne se comprennent oralement, mais ils peuvent se comprendre par écrit »⁵⁵².

Autre parcours, autre figure des « élites mondialisées », transocéaniques et nomades, autre témoignage capital sur la langue chinoise, celui de José de Acosta (1539-1600), le « Plin du Nouveau Monde »⁵⁵³. Né à Medina del Campo, il entre à la Compagnie de Jésus en 1562 après avoir suivi les cours de l'université de Salamanque. Après un passage par Rome de 1562 à 1565, il séjourne en Amérique de 1571 à 1587, d'abord au Pérou, où il apprend le quechua, prêche et enseigne la théologie, puis en Nouvelle-Espagne, à partir de 1586, où il se consacre à la collecte de *codices* précolombiens et d'écrits de ses contemporains, comme le métis jésuite Juan de Tovar (1547-1626). Il meurt à Salamanque en 1600 après être repassé par Rome (1588). Son grand œuvre – « premier ouvrage scientifique sur le Nouveau Monde qu'il est donné à l'Ancien de lire... », d'après Serge Gruzinski – est l'*Historia Natural y Moral de las Indias*, publiée à Séville en 1590. Le succès est immédiat comme en attestent les multiples traductions : en latin dès 1590, en italien en 1596, en allemand et en hollandais en 1598, en anglais en 1604... La traduction française date de 1598 et elle est l'œuvre de Robert Regnault ; c'est vraisemblablement sur elle que s'est appuyé Duret. Des éditions en français suivent en 1600, 1606 et 1616.

José de Acosta perçoit la Chine depuis l'Amérique, dans une perspective transpacifique, les liaisons ayant été établies par l'intermédiaire des Philippines dont les Espagnols ont pris possession⁵⁵⁴. La route des galions Manille-Acapulco donne l'occasion au jésuite de

⁵⁵² CRUZ (Gaspar da), *op. cit.*, p. 187-188 (cité dans GRUZINSKI (Serge), *op. cit.*, p. 214 et p. 168 pour la citation de Serge Gruzinski qui précède).

⁵⁵³ Sur Acosta, voir notamment : BURGALETA (Claudio, S.J.), *José de Acosta S.J. His Life and Thought*, Chicago, Loyola Press, 1999. Et sur son *Historia natural...*, PAGDEN (Anthony), *The Fall of natural man. The American Indian and the origins of comparative ethnology*, Cambridge, Cambridge University Press, 1982, chap. 7 : « A programme for comparative ethnology (2) : José de Acosta », p. 146-200. C'est son traducteur français, Robert Regnault qui le surnomme l'Hérodote ou le Plin du Nouveau Monde (cf. PAGDEN (Anthony), *op. cit.*, p. 151).

⁵⁵⁴ Cf. CARTIER (Michel), « La Chine vue de l'Amérique espagnole à la fin du XVI^e siècle », *Etudes chinoises*, vol. 25, 2006, p. 101-112.

rencontrer des marchands chinois qui l'informent sur le pays et lui permettent d'« expérimenter » leur langue, comme en atteste ce passage de son *Histoire...* :

« J'en ay voulu faire l'expérience me trouvant en Mexique avec des Chinois, & leur dy qu'ils escrivent en leur langue ceste proposition. Joseph de Acosta est venu du Pérou, & autres semblables, sur quoy le Chinois fut un long temps pensif, mais en final l'escrivit. Ce que d'autres Chinois leurent apres, bien qu'ils variaissent un peu en la prononciation du nom propre. Car ils usent de cest artifice pour escrire le nom propre, qu'ils cherchent quelque chose en leur langue qui aye ressemblance à ce nom, & mettent la figure de ceste choses.»⁵⁵⁵

L'avantage de ce point de vue doublement décentré – celui d'un Européen, mais aussi d'un Européen non pas en Chine mais la percevant depuis Mexico – offre à José de Acosta l'occasion de confronter, par exemple, les caractères chinois aux pictogrammes amérindiens, « ce qui constituait une *amorçe d'étude comparative* entreprise hors du domaine alphabétique »⁵⁵⁶. Tout en surpassant les « peintures mexicaines », jugées inférieures, les « lettres » chinoises sont aussi des « figures & representations des choses » qui « ne signifient point des parties des dictions ». Le point positif, évoqué plus haut, est que cela autorise une compréhension très large de cette langue, à l'intérieur de la Chine des dialectes mais aussi hors de ses frontières, et Acosta la compare aux archilingues que sont latin et grec ; mais le point négatif, dans un jugement finalement modéré sur le chinois, est que qui veut le connaître doit apprendre un nombre conséquent de caractères, évalué à entre 85 000 et 120 000 (!). Le missionnaire cite alors « les peres de la Compagnie » qui depuis « plus de dix ans » s'évertuent à apprendre cette langue⁵⁵⁷.

⁵⁵⁵ ACOSTA (José de), *op. cit.*, f. 281r.

⁵⁵⁶ DAVID (Madeleine), *Le Débat sur les écritures et l'hiéroglyphe aux XVIIe et XVIIIe siècle...*, *op. cit.*, p. 29. Ainsi le jésuite écrit : « Nulle nation des Indes découvertes de nostre temps, n'a usé de lettres ny d'écriture, mais de deux autres manieres qui en sont images et figures. Ce que j'entens dire non seulement des Indes, du Peru & de la neufve Espagne, mais aussi du Iappon et de la Chine. » (*ibidem*, f. 279r). Remarquons ici, par ailleurs, que José de Acosta est aussi l'auteur de deux textes consacrés spécifiquement à la Chine : *Parecer sobre la guerra de la China* et *Respuesta a los fundamentos que justifican la guerra contra la China* (cf. *Obras del P. José de Acosta*, estudio preliminar y edición del P. Francisco Mateos, Madrid, Atlas, 1954). Ils concernent un point précis, constituant une réponse aux velléités du jésuite Alonso Sánchez de lancer une conquête de la Chine par les armes depuis les Philippines.

⁵⁵⁷ ACOSTA (José de), *op. cit.*, f. 278 et sq.(f. 280r pour la citation). Les chiffres sont repris dans DURET (Claude), *op. cit.*, p. 905. En fait, les dictionnaires du XXe ne recensent au maximum que 60 000 caractères, et l'on retrouve généralement le chiffre de 2000 à 4000 caractères à connaître pour lire un texte courant, quand les lettrés en maîtrisent environ 9000.

Ces derniers ne peuvent être que les pères Michele Ruggieri et Matteo Ricci. En effet, dans la connaissance de l'écriture, qui précède de loin celle de la langue elle-même et de son système (elle ne progresse véritablement qu'au XVIII^e siècle), un grand pas est fait dès la fin du XVI^e et il est l'œuvre d'un autre jésuite. Certes, avant lui, un dominicain, Juan Cobo, est le premier à faire paraître des écrits en chinois, mais Matteo Ricci reste un des précurseurs et, en tout cas, le représentant le plus connu de l'œuvre des jésuites en Chine sur le plan linguistique⁵⁵⁸. Sous l'impulsion de son supérieur Alessandro Valignano (1539-1606), c'est Michele Ruggieri qui est envoyé, dans un premier temps, à Macao pour se former à la langue, étape indispensable d'une bonne évangélisation selon le Visiteur des missions en Extrême-Orient⁵⁵⁹. Il apprend rapidement 12 000 caractères selon les sources jésuites⁵⁶⁰. Il est rejoint en 1582 par Matteo Ricci, qui a rallié la Compagnie en 1571 puis séjourné à Goa, après une formation dispensée, par Christoph Clavius (1538-1612), au Collège Romain, puis à l'université de Coïmbra⁵⁶¹. Les deux missionnaires entrent en Chine en 1583, Ruggieri retournant définitivement en Italie dès 1588. Commencé à Macao, l'apprentissage du « lettré d'Occident » est rapide. Dès 1584, il commence, avec l'aide de

⁵⁵⁸ Sur Cobo : GIRARD (Pascale), *op. cit.*, p. 106 ; voir aussi GRUZINSKI (Serge), *op. cit.*, p. 347. Sur Ricci, nous nous appuyons sur STANDAERT (Nicolas, dir.), *op. cit.*, p. 861 et *sq.*. Sur « la connaissance du chinois » du XVI^e au XIX^e siècle, voir aussi l'article portant ce titre de Christophe Harbsmeier dans AUROUX (Sylvain, dir.), *op. cit.*, vol. 2, p. 299-311 ; ainsi que, sur l'influence du chinois en Europe, PELLERÉY (Roberto), « La Cina e il Nuovo Mondo. Il mito dell'ideografia nella lingua delle Indie », *Belfagor*, XLVII, 5, 30 septembre 1992, p. 508-522, ou dans un ouvrage de vulgarisation plutôt : SPENCE (Jonathan D.), *La Chine imaginaire. La Chine vue par les Occidentaux de Marco Polo à nos jours*, traduit de l'anglais par Bernard Olivier, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 2000 (1998).

⁵⁵⁹ Sur la place de Macao comme plaque tournante de la formation jésuite cf. BALDINI (Ugo), « The Jesuit College in Macao as a meeting point of the European, Chinese and Japanese mathematical traditions. Some remarks on the present state of research, mainly concerning sources (16th-17th century) », dans JAMI (Catherine, dir.) et SARAIVA (Luís, dir.), *The Jesuits, The Padroado and East Asian Science (1552-1773)*, Singapore, World Scientific Publishing, 2008, p. 33-80.

⁵⁶⁰ SCHÜTTE (Josef F., dir.), *Monumenta Historica Japoniae I : Textus Catalogorum Japoniae* (Monumenta Missionum Societatis Iesu, XXXIV), Rome, Institutum Historicum Soc. Iesu, 1975, p. 116.

⁵⁶¹ La bibliographie sur le jésuite est évidemment pléthorique, dont beaucoup d'ouvrages récents parus à l'occasion du quadricentenaire de sa mort en 2010 ; certains sont réalisés par des historiens de la Compagnie elle-même : citons, entre autres, MASSON (Michel S. J., dir.), *Matteo Ricci, un jésuite en Chine. Les savoirs en partage au XVIII^e siècle (avec huit lettres de Matteo Ricci)*, Paris, Editions des Facultés jésuites de Paris, 2010. Déjà, des ouvrages avaient paru au moment des 400 ans de son arrivée en Chine cf. *Une Rencontre de l'Occident et de la Chine : Matteo Ricci*, colloque public en l'honneur du 4^e centenaire de l'arrivée en Chine du Père Ricci, organisé par le Centre Sèvres et l'Institut Ricci de Paris (5-6 novembre 1982), Paris, Médiasèvres, 2008 (réimpression). Une biographie de référence sur le jésuite est : SPENCE (Jonathan D.), *Le Palais de la mémoire de Matteo Ricci*, traduit de l'anglais par Martine Leroy-Battistelli, Paris, Payot, 1986. Une autre biographie très récente est la suivante : PO-CHIA HSIA (Ronnie), *A Jesuit in the Forbidden City : Matteo Ricci, 1552-1610*, Oxford, Oxford University Press, 2010.

ses enseignants chinois, des traductions des *Dix Commandements*, du *Notre Père* et du *Je vous Salue Marie* et publie un ouvrage intitulé *Tianzhu shilu* s'appuyant largement sur les travaux de Ruggieri. Il est aussi en mesure, affirme-t-il dans une lettre du 30 novembre 1584, de comprendre les confessions et de prêcher en chinois⁵⁶². La deuxième grande étape de son itinéraire linguistique est de traduire depuis le chinois des textes littéraires. Lancé en 1591, le projet de traduction des *Quatre Livres* de Confucius aboutit en 1594, une copie étant envoyée au général de l'ordre Claude Acquaviva en 1595. Enfin, la dernière étape est celle des véritables compositions originales dans la langue apprise par le missionnaire : son *Tianzhu shiyi* [La Vraie doctrine du Seigneur du ciel] sort des presses en 1603, après dix années de dur labeur. Il est à noter que les jésuites ont dû choisir, parmi les nombreux dialectes pratiqués dans la Chine de l'époque, une langue de communication et que leur choix, étant donnée leur stratégie d'évangélisation, s'est porté sur la « langue de cour » (ou langue « des magistrats »). Cette *koinè* est appelée *ganhua* par les Chinois et elle devient rapidement sous la plume des missionnaires (et donc chez Duret par leur intermédiaire) la *lingua mandarina* ou mandarin⁵⁶³. Développé vraisemblablement par Zhong Mingren (1562-1621), Lazzaro Cattenio (1560-1640) et Diego de Pantoja (1571-1618), supervisé par « Li Madou » (le nom de Ricci en chinois), un système de signes diacritiques, inspirés des notations musicales, est inventé pour marquer les cinq tons du *ganhua* de Nankin pratiqué à l'époque. A côté de ses travaux de traduction, Matteo Ricci a aussi dû s'intéresser à la langue elle-même afin de songer à sa relève et à l'apprentissage du mandarin par ses coreligionnaires et successeurs. Il rédige le *Xizi qiji* [L'Usage merveilleux de l'alphabet occidental] – trois courtes histoires bibliques en caractères chinois manuscrits accompagnés de leur romanisation, avec indication des tons –, publié à Pékin en 1605, ainsi qu'un *Dictionnaire portugais-chinois* (resté manuscrit et découvert en 1934 seulement), le premier à proposer un classement alphabétique⁵⁶⁴. Quant à la question de la connaissance de la grammaire du chinois, il faut attendre les travaux de Martino Martini, *Grammatica Sinica* (jamais publiée, mais dont plusieurs manuscrits ont été

⁵⁶² STANDAERT (Nicolas, dir.), *op. cit.*, p. 862.

⁵⁶³ Ce mandarin n'est au XVI^e siècle ni la langue que les jésuites avaient pu apprendre à Macao (comme en atteste une lettre de 1583 de Ruggieri dans laquelle il écrit devoir apprendre la langue de la cour qu'il n'a pas pu étudier auparavant), ni le dialecte de Pékin comme actuellement. En effet, bien que Pékin soit la capitale depuis 1421, durant la fin de la dynastie Ming et le début de la dynastie Qing, le *ganhua* est basé sur le dialecte de Nankin (dont le nombre de tons diffère) ; le dialecte de Pékin ne s'impose comme « langue nationale » qu'au XIX^e siècle (cf. *Ibidem*, p. 865).

⁵⁶⁴ *Ibidem*, p. 869-870.

retrouvés dans des bibliothèques européennes), et du dominicain Francisco Varo (1627-1687), dont l'*Arte de la lengua mandarina*, rédigé à Fuzhou en 1682, n'est publié qu'en 1703, à Canton, de façon posthume. Enfin, une autre œuvre importante en ce qui concerne l'avancée de la connaissance de la langue en Europe, et à destination des missionnaires en particulier, est, pour en revenir à la catégorie des vocabulaires, celui du Père Nicolas Trigault (1577-1628). Son syllabaire, *Xiru ermu zi* [Un Guide pour les oreilles et les yeux des lettrés d'Occident], est introduit par des préfaces de nombreuses cautions chinoises, dont celle du lettré Wang Zheng, qui juge de la nouveauté du travail du jésuite, premier dictionnaire « phonétique » classé selon les voyelles et les consonnes (et non, comme dans les dictionnaires traditionnels chinois selon les tons, les sons initiaux ou finaux)⁵⁶⁵. Pas moins de 14000 caractères sont contenus dans cet ouvrage qui s'impose comme la référence pour les missions jésuites en Chine.

Or son auteur est aussi celui qui a fait connaître au plus grand nombre en Europe le travail de Matteo Ricci. Originaire de la province belge, Nicolas Trigault embarque, en 1607, à bord du navire *Nossa Senhora de Jesus* à destination de Goa ; de là, il rejoint Pékin en 1611, en passant par Macao et Nankin. Il en repart, en tant que procureur de la mission, dès 1613, en direction de Rome qu'il ne rejoint qu'en octobre 1614, étant passé par l'Inde, la Perse et l'Égypte. Il obtient du Saint-Office la substitution du chinois littéraire au latin dans la liturgie (26 mars 1615) puis la création d'une vice-province de Chine (28 janvier 1615, mais effective en décembre 1619 seulement). En 1621, il est de retour à Pékin. Son séjour en Europe aura été l'occasion de publier, à Vienne en 1615, sur la base du *Journal* manuscrit en italien de Ricci (1608-1610) qu'il n'a donc pas connu, son ouvrage intitulé *De Christiana Expeditione apud Sinas ab Societate Iesu suscepta, ex P. Mathaei Ricci eiusdem Societatis Commentariis Libri V, auctore P. Nicolao Trigantio, Belga*. Il est à la fois une histoire de la mission en Chine de la main de Ricci, avec une organisation, chronologique, en cinq livres reposant plus ou moins sur les cinq « résidences » jésuites de Zhaoqing, Shaozhou, Nanchang, Nankin et Pékin, et une apologie de l'action de Ricci, dans les chapitres ajoutés par Trigault. Le binôme Ricci-Trigault apparaît comme le

⁵⁶⁵ Sur Wang Zheng, voir notamment DAYUAN (Ren), « Wang Zheng : A Scientist, Philosopher and Catholic in Ming Dynasty China », dans MALEK (Roman, S.V.D., dir.), *Western Learning and Christianity in China. The Contribution and Impact of Johann Adam Schall von Bell, S.J.*, Nettetal, Steyler Verl., 1998, vol. 1, p. 359-368 (pour la version anglaise).

véritable passeur de la culture chinoise dans l'Europe du début du XVII^e siècle⁵⁶⁶. L'impact du livre est considérable et les nombreuses traductions y participent. La version française est, par exemple, publiée à Lyon dès 1616 sous le titre *Histoire de l'expédition chrétienne au royaume de la Chine entreprise par les P.P. de la Compagnie de Jésus* (puis rééditée en 1617 (Lyon et Lille), 1618 (Paris) etc.). La traduction italienne paraît, elle, en 1622... Cette *Histoire...* est l'occasion de revenir – au chapitre V notamment intitulé « des Arts et sciences libérales entre les Chinois... » – sur l'importance de l'écriture, « semblable à ces figures hiéroglyphiques des Egyptiens » (comparaison déjà établie par José de Acosta, on l'a vu), qui prime sur l'oralité, contrairement aux canons de la culture occidentale :

« cette nation de tout temps a plus tâché de polir son écriture que son langage, pour ce que toute éloquence jusqu'aujourd'hui consiste en la seule écriture, non en la prononciation, telle que lisons qu'était celle de Socrate entre les Grecs. »⁵⁶⁷

Et l'on retrouve dans le texte de Trigault-Ricci l'apologie de l'écriture chinoise que l'on percevait déjà dans les premiers comptes-rendus, moins informés, sur l'Extrême-Orient, et qui ouvre définitivement la voie à « l'évidence d'une écriture non-alphabétique, pleinement vivante »⁵⁶⁸ :

« Or cette manière d'écrire, par laquelle nous donnons à chaque chose son caractère, encore qu'elle soit fort fâcheuse à la mémoire, néanmoins au reste apporte quant et soi une certaine grande commodité aux nôtres inouïe, d'autant que les nations très différentes en langage, usant de caractères communs, en écrivant se communique ensemble par le moyen des livres et des lettres, encore que l'un n'entende pas l'autre en parlant ensemble. Ainsi les Japons, Corains, Cocincinois, Leuhiens ont des livres communs, encore qu'en les prononçant ils sont si différents entre que l'un n'entend pas seulement un mot de l'autre. Ils entendent néanmoins tout le même sens des livres, encore qu'ils n'aient connaissance d'aucune autre langue que de la leur propre. En ce même royaume aussi de la Chine, chaque province est si différente au parler qu'ils n'ont du tout

⁵⁶⁶ Nous n'entrons pas ici dans le détail des interrogations sur l'identification de l'« auteur » de tel ou tel passage du *De Christiana Expeditione...*, entre *verbatim* de Ricci, traduction adaptée de Trigault, ajouts de ce dernier... cf. sur ce point, l'introduction de l'édition suivante : RICCI (Matthieu S.J.) et TRIGAULT (Nicolas, S.J.), *Histoire de l'expédition chrétienne au royaume de la Chine, 1582-1610*, introduction de Joseph Shih, établissement du texte et annotations de Georges Bessière, tables et index de Joseph Dehergne (S.J.), Lille, Desclée de Brouwer, 1978 [1617], p. 11-59 ; à voir aussi pour le détail des « livres » de l'ouvrage (p. 13).

⁵⁶⁷ *Ibidem*, p. 92 (et p. 91 pour le morceau de citation qui précède).

⁵⁶⁸ L'expression est de Madeline David dans *op. cit.*, p. 33.

rien de commun et toutefois ils ont tous un même trafic et usage de livres et de lettres. »⁵⁶⁹

Ce « *quonhoa [ganhua]*, qui veut dire langage de cour ou de plaid », commun à tout l'empire chinois, mais aussi synthétique dans son expression puisqu'il permet de dire, « non seulement en peu de mots, mais en peu de syllabes, ce que peut-être nous dirons moins intelligiblement avec des longs discours pleins d'ambiguïté », est donc comme un formidable stimulus pour les auteurs de projets de langues universelles⁵⁷⁰. Notons néanmoins que le couple Trigault-Ricci ne revient pas aussi en détails, dans cet ouvrage-ci, le plus répandu, sur le fonctionnement précis de la langue chinoise que le leur permettrait la connaissance poussée qu'ils en ont.

De cet état des lieux des travaux linguistiques, missionnaires pour l'essentiel, concernant le chinois au tournant des XVI^e et XVII^e siècles, nous pouvons conclure que les informations dont dispose Claude Duret sont de bonne qualité puisqu'il cite les principaux auteurs, reconnus pour leur expertise, plus ou moins réelle, sur cette langue. Ses références apparaissent comme assez complètes sur ce point. Il a accès, d'une manière ou d'une autre, à ces textes, ce qui illustre bien leur circulation. Bien sûr, il y a dans la retranscription de la pensée sur la langue de Ricci par Trigault un aspect de « vulgarisation », mais il n'en reste pas moins que les informations se diffusent, même à un niveau très général⁵⁷¹. Duret se nourrit des lectures issues de la bibliothèque idéale d'un humaniste, mais aussi de ce qu'il revendique être les « modernes relations » des acteurs de l'évangélisation. Bien qu'elles aient été médiatisées par le moyen de quelques rapports, il les présente presque comme des informations glanées, non pas sur le terrain directement, mais, en tout cas, alors que les missionnaires sont encore en train de réaliser la collecte. Un

⁵⁶⁹ RICCI (Matthieu S.J.) et TRIGAULT (Nicolas, S.J.), *op. cit.*, p. 93 (ainsi que la citation qui suit).

⁵⁷⁰ Nous ne nous attardons pas ici sur l'écriture japonaise. Nos sources y consacrent un certain nombre de remarques, par exemple dans RICCI (Matthieu S.J.) et TRIGAULT (Nicolas, S.J.), *op. cit.*, p. 93 : « J'entends qu'au Japon, outre les caractères qui de la Chine sont là parvenus, se retrouve l'usage de l'alphabet et de quelques lettres à notre façon, avec lequel ils peuvent écrire leur langage sans cet embarras infini des caractères chinois. Peut-être les peuples voisins dont j'ai parlé ci-dessus s'en servent aussi ; mais entre les Chinois il n'y a aucun usage de telles lettres ni même aucun vestige. » Cette langue apparaît pourtant moins comme une source d'inspiration pour les *language planners*, en tout cas moins revendiquée que le chinois. Mentionnons tout de même l'important traité que consacrait le jésuite Luís Frois au Japon, avec quelques passages sur la langue : FROIS (Luís), *Traité de Luís Fróis, S.J. (1585) sur les contradictions de mœurs entre Européens et Japonais*, Trad. Xavier de Castro et Robert Schrimpf et présentation José Manuel Garcia, Paris, Ed. Chandeigne, 1993.

⁵⁷¹ Cf. AUROUX (Sylvain, dir.), *op. cit.*, p. 300-301.

siècle avant les publications officielles et régulières, à partir de 1702, des fameuses « Lettres édifiantes et curieuses » lancées par le père Charles Le Gobien (1653-1708), procureur à Paris des missions jésuites de Chine (34 volumes jusqu'en 1776), un érudit français intéressé par la question des langues réussit à se procurer les sources nécessaires. Ainsi, peut-être que l'*Advis du R. P. Jacques de Pantoie, ... envoyé de Paquin, cité de la Chine, au R. P. Loys de Gusman, ... sur le succès de la religion chrestienne au royaume de la Chine...*, que Duret utilise, lui a été fourni par son imprimeur, qui est aussi celui de ce compte-rendu de Diego de Pantoja, publié à Lyon, par P. Rigaud (le descendant de Benoist vraisemblablement), en 1607. Benoist Rigaud est aussi l'éditeur de l'*Histoire des choses memorables, sur le faict de la religion chrestienne, dictes et exécutées és pays & royaumes des Indes orientales. Par ceux de la compagnie du nom de Jésus, depuis l'an 1542. jusques à present. Avec certaines epistres notables, & concernantes l'estat des affaires du pays de Japon. Traduit du latin de Jean Pierre Maffeo, en françois. Par M. Edmond Auger de la Compagnie du nom de Jesus...* (Lyon, 1571) de Giovanni Pietro Maffei dont Duret a pu aussi se servir (même s'il cite plutôt son *Histoire des Indes*). Mais l'auteur du *Thresor* n'est pas le seul des penseurs de la langue universelle à s'inspirer pour ses réflexions de la langue chinoise ; elle est un aiguillon linguistique assez largement partagé...

Le chinois, terrain de jeu des language planners

Nous pouvons distinguer trois grands types d'utilisation/réutilisation de ces réflexions des acteurs sociaux plus ou moins directement confrontés à l'expérience de la langue chinoise. Il est trois manières d'insérer le chinois dans le cadre de la pensée de la « caractéristique universelle ». La première, illustrée déjà par l'exemple de Claude Duret, consiste à intégrer, en leur réservant une place de choix, les caractères chinois dans la collection d'alphabets que constituent les projets encyclopédiques. La deuxième se sert du mandarin comme tremplin, ces pasigraphies revendiquant le modèle chinois comme source d'inspiration majeure. C'est le cas de celles de John Wilkins, d'Athanasius Kircher, mais aussi du projet de Jean Douet... l'hétérogénéité des projets et des pays d'élaboration montrant l'extension européenne de l'influence chinoise. Enfin, la dernière catégorie n'est représentée que par un projet, unique dans le paysage européen du XVIIe, celui de John Webb : il fait, lui, du chinois la langue adamique.

Nous nous sommes déjà longuement étendu sur le passage consacré au chinois par Claude Duret, voyons donc à présent ce qu'en écrit son cousin le « Bourbonnois » Blaise de Vigenère. Parmi les « Alphabets de plusieurs nations, en nombre de cinquante six » qu'il expose en fin de son *Traité des chiffres...* (f. 287 et sq.), est mentionné l'« Alphabet de la Chine, & du Giapan ». Il n'apparaît en fait, avec renvoi, que dans un supplément figurant à la fin de l'ouvrage, numéroté en chiffres romains, de CCCXXVIIr à CCCXXXVIr⁵⁷². Le chapitre se présente comme un mélange de caractères chinois et japonais reproduits, sans véritable explication outre la traduction approximative [fig. 7], si ce n'est un éloge, sur plusieurs folios, de l'œuvre de la Compagnie de Jésus :

« Voicy donques le simple alphabet de la Chine, & du Iappon ; dont l'écriture procede du hault en bas, par colonnes arrangees de la main droicte vers la gauche, à la mode Hebraïque ; qui nous a esté impartiy, ou plustost au publicq, de la grace & beneficence de la Maiesté Royale ; par le moien de monseigneur le Conte de Bouchage, chevalier de l'ordre du S. Esprit, & maistre de la garderobbe⁵⁷³ (...) A la requisition du non moins eloquent que tres-docte, le Reverend & devot Pere, Mr. Emond Auger, de la sainte société du nom de IESUS, qui nous a moienné ce bien. *Les merites & devoirs de laquelle bien-heureuse compagnie à l'avancement de la foy Chestienne, on ne sçauroit trop suffisamment admirer, reverer, extoller* ; ayans puis soixante ans avec tant de peines & de mesaises ; de travaux, incommoditez & dangers, iusqu'à l'effusion de leur propre sang, & la corone de martyre de plusieurs d'entr'eux, si heureusement deffriché, les heritages du Seigneur (...) »⁵⁷⁴

Cette hagiographie des « jardiniers » du Christ, pour reprendre une des métaphores employées dans le texte, vient sans doute du fait que ce spécimen de sa collection lui a été fourni par Emond Auger (1530-1591). Jésuite et confesseur d'Henri III (1575-1584), adversaire acharné des protestants (avec son *Catéchisme* de 1563 notamment), il est aussi

⁵⁷² En tout cas dans l'édition de Paris, l'édition fac-similé consultée indiquant : « les pages qui suivent, ont été ajoutées à l'édition (même lieu même date) conservée à la Bibliothèque Nationale de Paris. On suppose qu'il s'agit de l'exemplaire personnel de Blaise de Vigenère » cf. VIGENERE (Blaise de), *Traité des chiffres ou secrètes manières d'écrire*, Paris, Guy Trédaniel Editeur, 1996 (1586, chez Abel L'Angelier), déjà mentionné. Est-ce à dire que l'auteur n'était pas encore en possession de ces informations au moment de la publication ? Est-ce pour des raisons de coût d'impression que le cahier supplémentaire ne fut pas intégré dès le départ ?...

⁵⁷³ Il s'agit d'Henri de Joyeuse, comte du Bouchage (1563-1608) ; d'abord Maître de la garde-robe d'Henri III puis devenu prêtre capucin, nommé en religion « Père Ange », à partir de 1587 (cf. VAISSIERE (Pierre de), *Messieurs de Joyeuse, 1560-1615...*, Paris, Albin Michel, 1926).

⁵⁷⁴ *Ibidem*, f. CCCXXVIIrv, nous soulignons. L'une des planches de caractères reproduites est exactement identique entre VIGENERE (Blaise de), *op. cit.*, CCCXXXIr et DURET (Claude), *op. cit.*, p. 917 (cf. fig. 8).

l'auteur d'une traduction, publiée à Lyon, de Pietro Maffei (évoquée un peu plus haut). Ce dernier transcrivait lui-même des caractères japonais. Vigenère rend hommage à d'autres « passeurs d'écritures » qui lui ont été utiles : les « RR. Peres, Mr. Odo Pigenat, provincial des Iesuites en la province de France : & Mr. Alexandre Georges, Recteur de leur college en ceste ville de Paris ; deux tres-vertueux, prudents & doctes personnages : dont les merites requerroient bien une plus ample & speciale recommandation que ce lieu icy ne permet » [fig. 8]. Il est très vraisemblable que ces documents aient, à l'origine, été communiqués par une ambassade japonaise qui s'était rendue en Europe en 1585, notamment à Rome et à Madrid, et qu'ils auraient ensuite transités, par l'intermédiaire des ambassadeurs français, jusqu'au sommet de l'État⁵⁷⁵. Il s'agit donc, pour Vigenère, de remercier ceux qui lui ont apporté de quoi alimenter son cabinet de curiosité linguistique, ce qu'est au moins la partie finale de l'ouvrage (avec une ampleur moindre que celui de Duret qui s'est lui-même très largement appuyé sur les informations de son cousin). En tout cas, chez les deux auteurs, l'on reste dans le domaine de la fascination pour les caractères chinois : on en expose les reproductions, sans véritablement en chercher le fonctionnement réel.

Hermann Hugo (1588-1629), quant à lui, pousse l'analyse plus loin. Son *De prima scribendi origine et universa rei literariae antiquitate*, publié à Anvers en 1617, se présente comme une réflexion par cet auteur polyglotte (flamand, français, italien, espagnol, latin) sur les écritures au sens large, depuis les instruments utilisés pour écrire jusqu'à la comparaison des écritures consonantiques et alphabétiques... S'il réserve lui aussi une place de choix aux caractères chinois dans ce tableau « scriptural », c'est en grande partie grâce aux informations qu'il a glanées chez Trigault. Jésuite flamand lui-même, il a peut-être d'ailleurs, en plus de compiler l'*Historia sinensis* de Nicolaus Trigaultius, comme il la nomme, rencontré directement son coreligionnaire lors de sa venue en Europe entre 1614 et 1620. Il cite, en tout cas, à de multiples reprises son ouvrage, au sujet du nombre de caractères, du sens de scription, de l'invention de l'imprimerie...⁵⁷⁶ Et dans le passage au cours duquel Hugo évoque un possible caractère universel – puisque selon lui, ce ne sont pas les concepts derrière les mots, identiques pour

⁵⁷⁵ Cf. sur ces planches et leur circulation, beaucoup d'informations dans : MAILLARD (Jean-François), « Aspects de l'encyclopédisme au XVI^e siècle dans le *Traicté des chiffres* annoté par Blaise de Vigenère », *Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance*, Tome XLIV, 2, 1982, p. 235-268 ; p. 243-250 (une planche reproduite p. 249).

⁵⁷⁶ Cf. DAVID (Madeleine), *op. cit.*, p. 34 ; elle qualifie le livre de Hugo de « premier recueil d'expériences et d'idées concernant toutes les écritures ou marques ».

tous, mais bien les mots eux-mêmes qui posent problèmes – il cite aussi le « passeur » de Matteo Ricci :

« Au contraire notre cher P. Nicolas Trigault dans son *Histoire de la Chine* écrit au livre 1 chapitre 5 à leur sujet : chez les Chinois on ne compte pas moins de signes que de mots ; cependant ils les combinent entre eux de sorte qu'ils ne dépassent pas le nombre de 70 ou 80 000 (...). Cependant ce qui est bien plus admirable, c'est de pouvoir faire en sorte que tous les peuples du monde entier, en général, même s'ils utilisent les discours les plus variés se comprennent non certes par la parole mais par l'écrit. Et bien plus, si quelqu'un avait eu un esprit assez pénétrant à l'époque du bouleversement babylonien, il aurait pu réunir tous les hommes séparés par le langage en une seule communauté de l'écrit et les maintenir en faisant construire une tour. Plaisante et digne affaire que les érudits apprécieraient ; ainsi, comme bien sûr la différence entre les langues n'est pas un obstacle, seuls les signes écrits pourraient ressouder la communauté déchirée de tant de peuples. (...)

Et c'est le cas pour Chinois et Japonais dont les langues diffèrent autant que le flamand et l'hébreu ; pourtant ils lisent livres et écritures qu'ils ont en commun parce qu'ils utilisent les mêmes signes pour désigner les mêmes choses comme l'écrit notre cher Nicolas Trigault dans son *Histoire de l'expédition chrétienne au royaume de la Chine*. »⁵⁷⁷

Iidéogramme et caractère universel semblent déjà avoir partie liée, sans que le jésuite ne propose quoi que ce soit de précis.

Les concepteurs de langues à proprement parler élaborent, eux, des projets, en se servant du mandarin comme point de référence, à imiter, ou à surpasser lorsqu'il est critiqué, par exemple par Jean Douet. Nous avons déjà écrit plus haut qu'il tançait l'hébreu et il se permet de faire de même avec le chinois dans son « projet de projet » de

⁵⁷⁷ Nous traduisons : « Imo P. noster Nicolaus Trigaultius histor. Sinensis lib. I. cap. v. ita de iis scribit : *Apud Sinas, non pauciores literae quam voces numerantur ; eas tamen inter se ita componunt, ut LXX. Aut LXXX. millia non excedant* (...) illud tamen longe admirabilius est, effici posse, ut omnes omnino totius Orbis gentes, etiamsi distinctissimis utantur sermonibus, sese intelligant, non quidem locutione, sed scriptione. Adeoque, si cui tam sagax fuisset ingenium tempore Babylonicæ permixtionis, potuisset is omnes homines locutione dissidentes, una literarum societate vincire, et in turris exaedificandæ officio continere. Jucunda dignaque hæc res est, quam eruditi expendant ; quemadmodum nempe non obstante sermonum dissimilitudine, solæ literæ farcire possint dilaceratam tot gentium societatem. (...) Atque ita Sinenses et Japonæ, qui linguis tam sunt dissimiles quam Hebræi et Belgæ ; mutuos tamen libros et scriptionem legunt atque intelligunt, quia earumdem rerum significativis literis iisdem utuntur, ut scribit Nicolaus Trigaultius noster in *Sinensi Expeditione*. » (p. 31 puis p. 37-8 de l'édition de 1738 que nous avons utilisée (Trajecti ad Rhenum, apud H. Besseling, 1738)).

1627⁵⁷⁸. Le caractère asiatique est un modèle certes, mais à dépasser, car s'il est bien « universel », il est, par contre, trop complexe à apprendre et ne pourrait, de ce fait, s'imposer largement, tous ne pouvant se mettre au niveau de ces figures « mandarinales » dont l'auteur est sans doute aller chercher le portrait dans quelque compte-rendu missionnaire.

Un autre *language planner* français – méconnu jusqu'ici –, Antoine de Vienne Plancy part du même constat au sujet de cette écriture « labyrinthique » :

« D'abord les Caracteres de la Chine se présenterent à mon esprit comme les veritables Caracteres de l'Escriture universelle, & je m'étonnay qu'ils n'eussent pas cours par toute la Terre pour le commerce des Nations, puis qu'ils signifient immédiatement les pensées ;s mais je jugeay bientost que la peine qu'il y avoit à les former & à les reconnoistre, estoit sans doute la cause que leur usage s'estoit borné au Païs de ceux qui les avoient inventez, & qui en avoient fait un Art tres-pénible ; les autres Peuples ne s'estant pas trouvez d'humeur à passer, comme les Chinois, la plus grande partie de leur vie dans l'étude d'une Ecriture dont tous les Caracteres sont si embarassez, qu'ils semblent autant de Labyrinthes. »⁵⁷⁹

Pourtant, le caractère « supranational » du chinois continue de fasciner l'auteur :

« Quelque difficulté qu'il y ait à tracer ces caracteres, à les demesler, à les reconnoistre & à les retenir ; ils ne sont pas seulement en usage à la Chine, ils ont encor

⁵⁷⁸ DOUET (Jean), *op. cit.*, p. 14-15 : « Icelle Ecriture Universelle imite ou plustost surpasse les hieroglyphes Egyptiens, les carracteres Chinois, et les Nottes de Tiro (...) d'autant que l'une ou l'autre d'icelles trois manieres d'escritures que l'on peut nommer admirable (pour ce qu'en un besoin elles pourroient servir pour tous les hommes en toutes les parties de la terre) contiennent un nombre incroyable de diverses figures et carracteres, tres-dificilles à figurer, et impossible, ce semble, de pouvoir tous estre retenus par cœur (ce qui est toutesfois necessaires) puisque seulement les Chinois disent qu'à peine trente ou quarante années d'estude peuvent suffire à un homme pour bien apprendre à lire et escrire leurs lettres, carracteres ou escritures : raison pourquoy ceux d'entr'eux qui les sçavent mieux lire, figurer et représenter, tiennent le premier rang parmy les doctes, ainsi qu'entre les anciens Hebrieux, les Scribes tenoient le premier lieu de sçavans, apres les Prestres de la loy. »

⁵⁷⁹ VIENNE PLANCY (Antoine de), *Extraordinaire du Mercure*, n°14, janvier 1681, p. 338-339. L'auteur prolonge l'exposé de son avis sur le chinois dans ses publications ultérieures, y revenant fréquemment, pour en détailler le fonctionnement et évoquer ses sources par exemple : « Un Dragon, un Lion, un Coq, s'y expriment par les figures qui représentent ces Animaux au naturel (...) Un Roy, par un œil ouvert au bout d'un Sceptre, parce qu'un Roy doit veiller au bien de son Etat ; le Soleil, par un Cercle avec un point au milieu, à la façon de nos Astrologues (...) On ne sçait pas qui fut l'inventeur de ces caracteres en Egypte ; mais on convient que Fohi, Roy de la Chine, en donna l'usage à ses Peuples, un peu plus de deux mille ans avant la Naissance de nostre Sauveur, au raport du Pere Semédo, & pres de trois mille ans, suivant le Pere Martinus Jesuites, qui ont longtemps demeuré à la Chine, peu accordants sur le règne de ce Roy. » (n°19, juillet 1682, p. 275-276) ; Sur cet auteur en particulier et les *language planners* français en général, voir les développements, infra chapitre 7.1.2..

cours au Japon, au Tunquin, à la Cochinchine, chez les Tchiens, à Sumatre, & aux autres Païs voisins, & tous ces peuples communiquent par écrit avec les Chinois, par le moyen de leur Caracteres, sans entendre la Langue les uns des autres, au raport de Gonçales de Mendore [Gonzalez de Mendoza], & des autres que j'ay citez ; & je croy que la raison de cet usage naît du plaisir qu'il y a de se servir d'une Ecriture, qui peut estre entenduë de toutes les Nations (...) »⁵⁸⁰

Malgré les défauts perçus, les informations sur le chinois ont excité l'imagination des concepteurs langagiers européens. Et le *topos* sur son emploi largement répandu dans les régions asiatiques se diffuse comme une trainée de poudre dans les textes sur la langue du XVIIe siècle. Les cas de Jean Douet et de Vienne Plancy apparaissent représentatifs de cette constitution d'un « système d'idées sur les écritures », où se mêlent hiéroglyphes, idéogrammes, notes tironiennes etc. et où sont « assimilés des faits d'écriture d'une grande antiquité aux plus modernes inventions »⁵⁸¹.

Cette vague chinoise gagne aussi les rivages insulaires de l'Angleterre et frappe de plein fouet le milieu des *language planners*. La préface du *Universal Character* de Cave Beck, en 1657, est, elle aussi, sous l'influence de cette sinomanie : l'auteur y souligne que les Chinois ont un « caractère général », qui leur sert ainsi qu'à leur « voisins, bien que de langues différentes ». Il le tient, poursuit-il, de certains « qui sont allés là-bas ». Cependant, son jugement est peu enthousiaste puisqu'il qualifie leur graphie d'écriture « d'aveugle », ne ressemblant à proprement parler à rien, et donc en cela impossible à apprendre. Contrairement à son propre « caractère universel » dont la maîtrise peut être obtenue en quelques heures⁵⁸².

Cependant, la paternité de cette influence, même critique du chinois, doit être recherchée, sans doute, au moins autant dans les rapports des missionnaires, vaguement évoqués ici par Cave Beck, que dans les textes d'une des figures tutélaires du milieu anglais, Francis Bacon, dont l'ombre plane sur de nombreux projets postérieurs⁵⁸³.

⁵⁸⁰ *Ibidem*, p. 282-283 (nous soulignons).

⁵⁸¹ DAVID (Madeleine), *op. cit.*, p. 37.

⁵⁸² BECK (Cave), *op. cit.*, « *To the Reader* » : « That the *Chinois* have a general Character, which serves themselves and their Neighbours, though of different Languages, is affirmed by some that have been there, and brought home some scraules of it, which are such for their fashion, that an European with his one Eye (which they afford him) would think they shut both theirs (they so much boast of) when they drew the shapes of those characters ; there being no proportion or Method observed in their form, which causes them to spend many years, beginning in their Childhood, in learning of it, and that may be the Reason none of our Travellers have been able to bring away any competent skill in that way of writing. ».

⁵⁸³ Sur l'influence de Francis Bacon, voir le chapitre 5.1.1.

« Et mesmes un chacun commence de sçavoir qu'en la Chine, & aux Provinces d'Orient les plus reculées, l'on se sert maintenant de certains caracteres Reels & non Nominiaux, à sçavoir qui expriment les choses, & ce qui est cogneu, & non les lettres ny les paroles. En sorte que plusieurs nations qui parlent diversement, mais qui au reste communiquent en l'Intelligence de ces caracteres qui sont cogneus bien loin en toute ces contrées, s'entrecuisent ceque bon leur semble : si bien que quelque peuple que ce soit, peut lire & expliquer en sa propre langue un livre qui sera escrit en cette sorte de caracteres. »

Dans ce passage du *De dignitate et augmentis scientiarum libri IX* de 1623, version augmentée de l'*Advancement of Learning* de 1605⁵⁸⁴, l'on perçoit les échos des textes que nous citons antérieurement : que cela soit l'*Historie of the Great and Mightie Kingdome of China, and the Situation thereof...*, la version anglaise de l'ouvrage de Juan Gonzalez de Mendoza, réalisée en 1588 par Robert Parke, ou la *Naturall and Morall Historie of the East and the West Indies* de José de Acosta, traduite en anglais en 1604 par Edward Grimestone, tous ces témoignages servent de fondement aux réflexions de Bacon⁵⁸⁵. Parallèlement, c'est aussi, en grande partie, de la réception qu'il en propose que s'inspirent les autres auteurs du milieu anglais. Bacon traite du caractère chinois en même temps que du geste et du hiéroglyphe, tous s'inscrivant dans les « *notes des pensées* » ne passant pas nécessairement par l'intermédiaire des mots et des paroles. Dans le cas des gestes et hiéroglyphes, ils reposent sur la « *similitude ou congruité avec la notion* » alors que pour le

⁵⁸⁴ BACON (Francis), *De dignitate et augmentis scientiarum libri IX*, Londres, in officina J. Haviland, 1623 ; que nous citons ici dans sa traduction française du XVIIe siècle : BACON (Francis), *Neufs livres de la dignité et de l'accroissement des sciences, composez par François Bacon, Baron de Verulam & Vicomte de Saint Aubain. Et traduits de latin en françois par le sieur de Golefer, Conseiller & Historiographe du Roy*, Paris, chez Jacques Dugast, 1632 (p. 384 pour la citation). Une citation que l'on retrouve dans une version proche dans BACON (Francis), *Le Progrez et avancement aux sciences divines & humaines. Composée en Anglois par Messire François Bacon Vicomte de Saint Alban, Baron de Verulam, & grand Chancelier d'Angleterre. Et traduit en François par A. Maugars*, Paris, chez Pierre Billaine, 1624, p. 393-394 : « D'ailleurs on rapporte que c'est l'usage de la Chyne, & des Royaumes du Levant, d'escire en *Caracteres reels*, qui n'expriment pas les *lettres ny les mots en gros*, mais *les choses & notions* : de sorte que les Pays & les Provinces qui n'entendent pas le langage les unes des autres, peuvent neantmoins lire les escrits de part & d'autre, à cause que les *Caracteres*, sont plus generalement receus, que les *langages* n'ont d'estenduë, & pourtant ils ont une vaste multitude de *Caracteres*, autant, (suppose-ie) qu'il y a de paroles radicales. »

⁵⁸⁵ ACOSTA (José de), *Naturall and Morall Historie of the East and the West Indies*, trad. anglais Edward Grimestone, Londres, Val. Sims for Edward Blount & William Aspley, 1604 et GONZALEZ DE MENDOZA (Juan), *The Historie of the Great and Mightie Kingdome of China, and the Situation thereof: Together with the Great Riches, Huge cities, politike Government and rare Inventions in the same, translated out of Spanish by R. Parke*, Londres, Printed by I. Wolfe for E. White, 1588.

chinois, le lien est « *ad placitum* », arbitrairement créé, c'est-à-dire par « *contract & acceptation* ».

Parmi les « *Learned* », dont Beck dit s'être inspiré dans sa quête d'une langue universelle, se mêle, indistinctement, Ricci, Bacon et Wilkins⁵⁸⁶... et l'auteur du *De augmentis scientiarum* est explicitement cité comme référence dans les ouvrages de l'évêque de Chester, dont le titre-même du projet ne peut que lui avoir été soufflé par son inspirateur : les « caractères réels » dont usent les Chinois auraient donné naissance au « *real character* » proposé par Wilkins. Dès le *Mercury, or the Secret and Swift Messenger* de 1641, le chinois est présent sous la plume de l'évêque de Chester :

« Parce que cette grande part de notre temps, qui est à l'heure actuelle requise par l'apprentissage des mots, serait alors employée à l'étude des choses. La confusion de *Babel* pourrait même avoir trouvé ainsi un remède, si tout le monde pouvait avoir exprimé sa propre opinion par le même type de caractère. (...) Qu'une telle manière d'écrire soit déjà en usage dans certaines parties du monde, les royaumes d'Extrême-Orient, ressortirait manifestement de diverses relations crédibles. *Trigaultius* affirme, que bien que ceux de la Chine et du Japon diffèrent autant dans leurs langues que les Hébreux et les Hollandais, pourtant chacun d'eux peut, par l'entremise d'un caractère commun, aussi bien comprendre les livres et lettres de l'autre, que s'ils étaient les leurs propres. »

587

En marge de ce passage, apparaissent les ouvrages que Wilkins a consultés, au premier rang desquels *Bacon Augment. Sciet. Lib. 6. c. I.*, avec à ses côtés, entre autres, Herman Hugo (*Herm. Hugo de orig. Scrib. c. 4.*), mais aussi, dans un genre différent, puisqu'il s'agit du compte-rendu d'un homme de terrain et non d'une vision du chinois « médiatisée » par des humanistes européens, l'*Histor. Sinens. Lib. I cap. 5.* de Trigault.

⁵⁸⁶ BECK (Cave), *ibidem* : « And Invitations have been made to such an Enquiry from the Learned [dans la marge : *Riccus L. Bacon. D. Wilkins*], abroad & at home, who have demonstrated the possibility thereof, & the probability of the worlds ready acceptance of it ; which will forget its old practise, if it refuse any benefit, though it uses not to be solicitous of thanking the Author. »

⁵⁸⁷ WILKINS (John), *Mercury...*, *op. cit.*, p. 106-107. Nous traduisons : « Because that great part of our time, which is now required to the Learning of words, might then be employed in the study of things. Nay, the confusion at *Babel* might this way have been remedied, if every one could have expressed his own meaning by the same kinde of Character. (...) That such a manner of writing is already used in some parts of the World, the Kingdomes of the high *Levant*, may evidently appeare from divers credible Relations. *Trigaultius* affirms, that though those of *China* and *Japan* doe as much differ in their language, as the *Hebrew* and the *Dutch*, yet either of them can, by this help of a common character, as well understand the books and letters of the others, as if they were only their own. »

Ces trois auteurs apparaissent à nouveau dans l'*Essay...* de 1668, dans lequel est dévoilée une planche d'idéogrammes [fig. 9]. Il s'agit du « Notre Père » en chinois dont Wilkins écrit qu'il lui a été fourni par un autre *language planner* Francis Lodwick. Mais, il ne fonctionne pas, ici, comme une pièce muséale exposée dans un cabinet des écritures. Le passage consacré au chinois apparaît au chapitre 6, dans lequel Wilkins confronte son « caractère » aux autres langues « instituées » ayant potentiellement les mêmes dimensions universelles. Déjà comparé au latin, le chinois – dont « le monde entier bruisse » (« *so much talked of in the world* ») – est un autre mètre-étalon pour la langue de l'Anglais. Or les rapports des gens qui connaissent cette langue – il évoque Trigault à nouveau, mais aussi le jésuite Alvarez Semedo (1586-1658) – lui semblent en présenter de nombreux défauts. Face à la planche, il les énumère d'ailleurs : « La multitude des caractères et des mots, dont il y a environ 80 000, certains disant 120 000, et de ceux-ci un homme doit avoir à l'esprit environ huit ou dix mille, avant qu'il ne soit compté comme quelqu'un qui peut écrire cette écriture, ou jugé compétent pour exprimer son opinion grâce à elle. »⁵⁸⁸ Voilà pour le premier des défauts dont témoigne cet extrait – et l'on peut en retracer la généalogie dans les sources missionnaires – : la multitude des caractères rend leur apprentissage fort complexe⁵⁸⁹. A celui-ci, s'ajoutent les difficultés de prononciation,

⁵⁸⁸ WILKINS (John), *An Essay...*, *op. cit.*, p. 441 et sq. : « The Appendix containing a Comparison betwixt this Natural Philosophical Grammar and that of other Instituted Languages... ». La citation se trouve p. 441, nous traduisons : « The multitude of Characters and Words of which there are about 80000 others say 120000, and of these a man must have in readiness about eight or ten thousand before he is to be counted one that can write the Character, or judged fit to express his mind by it. ». Sur le chinois en particulier, voir aussi p. 450-452 ; par exemple : « As for the China Character and Language *so much talked of in the world*, if it be rightly represented by those that have lived in that Country, and pretend to understand the Language, there are many considerable faults in it, which make it come far short of the advantages which may be in such a Philosophical Language as is there designed. » (p. 450, nous soulignons). Parmi les autres défauts évoqués : « Besides the difficulty and perplexedness of these Characters, there doth not seem to be any kind of Analogy (so far as I am able to judge) betwixt the shape of the Characters, and the things represented by them, as to the Affinity or Opposition betwixt them, nor any tolerable provision for necessary derivations. » (*Ibidem*, p. 451).

⁵⁸⁹ *Ibidem*, p. 450, avec, en marge : « Trigaltius, *Hist. Sinensis, Lib. 1 Cap. 5 Semedo Hist. Of China, Part.I, Cap. 5* ». Le premier écrit : « encore que le nombre des caractères soit selon la multitude des choses, ils les composent néanmoins tellement qu'ils n'excèdent pas septante ou quatre-vingt mille. Et, qui en connaît dix mille d'iceux, il a la connaissance des lettres qui sont quasi nécessaires pour écrire : car il n'est pas du tout besoin de les connaître toutes et n'y a peut-être en tout le royaume aucun qui les connaisse. » (RICCI (Matthieu S.J.) et TRIGAULT (Nicolas, S.J.), *op. cit.*, p. 92). Le sens apparaît ainsi un peu différent chez Trigault-Ricci pour qui le chiffre de 10 000 caractères semble moins rédhitoire que chez Wilkins. Quant à Semedo, il écrit : « Parlant en général, le nombre de ces lettres monte jusqu'à soixante mille, toutes rangées par ordre dans leur vocabulaire, qu'ils nomment haipien, et qu'ils pourroient plus à propos nommer la grande mer des lettres. Ils en ont un autre plus court pour lire, écrire, composer et entendre les livres, qui ne contient que

l'embarras pour peindre ces lettres étranges, le fait que justement la constitution de celles-ci ne repose pas sur un principe d'analogie avec la chose qu'elles représentent (en opposition ici avec l'opinion de Kircher, nous le verrons), la grande équivocité des mots qui ont plusieurs significations... Autant d'imperfections qui disqualifient finalement le chinois en tant que concurrent sérieux.

Dans le concert des louanges de la langue de l'Empire du Milieu, quelques voix discordantes se font ainsi entendre puisque, comme Jean Douet ou Cave Beck, John Wilkins remet en cause globalement le caractère supérieur de cette langue. Ce constat s'explique, bien que les critiques aient été formulées par des missionnaires eux-mêmes ou par des collecteurs de langues, moins contempteurs a priori⁵⁹⁰, par le fait que les *language planners* se proposent justement de dépasser le chinois, qui, s'il était suffisant, invaliderait leur démarche. Et ce, quitte à infléchir quelque peu le sens de leurs sources. Ainsi, dans l'*Essay*, l'auteur indique que chaque mot a plusieurs sens et il semble faire remonter cette information à un jésuite, écrivant « Alvarez Semedo affirme que [le chinois] est plus difficile que tout autre langue de la terre ». Pourtant, si l'on se réfère directement à cet auteur, l'on n'est pas conduit obligatoirement aux mêmes conclusions que Wilkins. Dans le chapitre 6 intitulé « Du langage, et des lettres dont ils se servent », Semedo expose certes un certain nombre d'inconvénients du chinois, mais il écrit aussi :

« Comme [les mots] sont aussi tous monosyllabes et indéclinables, autant les verbes que les noms, et si propres à leur usage, on se sert bien souvent d'un nom au lieu d'un verbe, ou d'un adverbe. *C'est à la vérité ce qui la rend plus aisée que la langue latine, dont les seuls rudiments de la grammaire emportent les meilleures années d'un*

huit à dix mille caractères au plus. » (SEMEDO (Alvarez), *Histoire universelle du Grand Royaume de la Chine*, introduction et traduction de Jean-Pierre Duteil, Paris, Edition Kimé, 1996, p. 65).

⁵⁹⁰ Ainsi dès les premiers témoignages de missionnaires, certains jugements décrivent la très grande difficulté de cette langue ; c'est le cas de l'un des premiers voyageurs en Chine, Martin de Rada, dont le discours a été, dans un second temps, idéalisé par la lecture utopique du royaume chinois de Juan Gonzalez de Mendoza ; Martin de Rada écrivait lui : « La letra es la mas barbara y difencil que se ha discubierto porque mas son caracteres que letras que para cada palabra ó cosa tienen letra diferente de manera que aunque uno conozca diez mil letras no sabia leer todas las cosas y asi entre ellos el que mas sabe leer es el mas sabio... » (RADA (Martín de), *Relación verdadera...*, *op. cit.*, VIII, 1884, p. 299 ; cité dans GIRARD (Pascale), *art. cit.*, p. 635)). Quant aux collecteurs d'alphabets, déjà Claude Duret écrivait : « Leur langue est fort difficile consistant en verbes tous monosyllabes, qui rendent leur genre d'Oraison fort concis, auguste, serré, rompu, & entrecouppé, en equivocques avec des Homonymes & Sinonymes qu'ils entassent les uns sur les autres... » (*op. cit.*, p. 908).

enfant, mais aussi c'est cela même qui la rend sujette à beaucoup d'équivoques parce qu'elle est trop concise. »⁵⁹¹

Le jugement apparaît donc comme plutôt laudatif. D'ailleurs, Wilkins célèbre aussi cette simplicité des mots qui les rend parfois explicites, puisque, par exemple, les caractères pour figurer telle ou telle espèce d'arbre – *sung* pour les pins, *pei* pour les cyprès... – sont notés sur la base de celui désignant le bois [*mu*]; tout métal inclut le caractère « générique » avec des ajouts pour distinguer fer, cuivre, acier... Le système est, pour le coup, très inspirateur pour le philosophe naturel, le chinois étant, de ce point de vue-là, « presque » une langue philosophique⁵⁹².

En fin de compte, pour cette catégorie d'auteurs, la langue chinoise est une source d'inspiration certes, mais critiquée, plus ou moins objectivement, pour démontrer la supériorité de leurs propres créations.

Une troisième et dernière catégorie d'ouvrages qui n'a, à vrai dire, qu'un seul représentant véritable, ne s'embarrasse pas des critiques éventuelles pour aboutir à une idéalisation univoque du chinois. *Apax* dans le paysage européen, le titre de l'ouvrage est évocateur en soi : *An Historical Essay Endeavouring a Probability that the Language of*

⁵⁹¹ SEMEDO (Alvarez), *op. cit.*, p. 63-67 pour le chapitre spécifiquement sur la langue ; la citation se trouve p. 63 (nous soulignons). Wilkins écrivait, lui : « To this may be added the great *Aequivocalness* of the Language, every word having divers significations, some of them no less than twenty or thirty several senses ; upon which account *Alvarez Semedo* affirms it to be more difficult than any other Language in the World. » (*Ibidem*, p. 452).

⁵⁹² On trouve chez Semedo le passage suivant : « Ce qui est merveilleux, c'est que pour former cette grande diversité de lettres, ils n'ont que neuf traits de plume. Mais tantôt ils y ajoutent quelque figure, et tantôt ils lient une lettre avec l'autre : de sorte que cette connexion change entièrement la forme et le sens de l'écriture. Ainsi cette ligne droite vaut un ; la même ligne traversée d'une autre perpendiculaire en façon de croix se prend pour dix. Si vous en tirez une autre sous le pied de la croix elle signifiera la Terre ; et si vous en tracez encore une troisième sur le haut de cette même croix ce sera le Roi. Mettez un point du côté gauche de la ligne d'en haut, vous aurez une pierre précieuse. Et toutes les lettres qui signifient quelque sorte de pierre précieuse sont toujours jointes à cette dernière figure ; et pareillement celles qui signifient les espèces des arbres, et des métaux, comme le fer, l'airain, et l'acier, sont composées des autres qui expriment le genre du bois et du métal. » (*op. cit.*, p. 65). Chez Wilkins, cela donne : « 5. Though in some particulars they seem to find their Character upon the *Philosophy of things*, yet 'tis not so in others. The Character put for a precious stone (saith *Semedo*) must be used with additions to it for several kinds of *Gems*, as *Pearls*, &c. So the Character for any kind of *Tree*, must have joined to it, the Character for *Wood* ; and the letter that signifies *Metals*, must be annexed to the Character of *Iron*, *Copper*, *Steel*, &c. The meeting with which passage, was no small satisfaction to me, in reference to that way which I had before pitched upon for the most natural expression of things. But this (saith he) is no constant Rule amongst them. It should seem to be observed only in some few *species* of nature which are most obvious, there being reason to doubt whether they had any such general Theory of Philosophy, as might serve for all other things and notions. » (*ibidem*, p. 452).

the Empire of China is the Primitive Language. Il est publié à Londres en 1669 et son auteur, John Webb, fait du chinois le proto-langage de l'humanité. Lui aussi s'appuie abondamment sur les témoignages des missionnaires, et même, il le revendique explicitement, des plus récents d'entre eux, puisque ces dernières informations sur le chinois ne peuvent qu'emporter l'adhésion générale selon lui :

« Nous avons enfin obtenu, depuis douze mois à peine cependant, les vraies et authentiques Histoires de cet Empire. Je dis depuis douze mois à peine, si bien que peut-être, peu de gens encore, pour l'instant, sont bouleversés par ceux qui nous les ont fournies. Laissons-leur le temps d'être lues, scrutées et étudiées et alors sera découvert ce que les auteurs ont jusqu'ici admis : que si la langue Chinoise n'est pas la primitive, je me rangerais, en ce qui me concerne, à l'opinion de ce grand Guide du savoir *H. Grotius* lorsqu'il écrivait « que le premier langage que les hommes utilisaient avant le Déluge, ne subsiste maintenant nulle part vraiment, et que seules les reliques peuvent donc en être trouvées dans toutes les langues. » [*H. Grotius in Gen. c. II*] Mais prenant en compte notre non moins érudit Evêque Walton, et bien d'autres hommes célèbres, je ne m'y résignerais entièrement qu'à contrecœur : et comme Grotius n'avait pas connaissance de nos derniers auteurs Chinois [écrivain sur la Chine], je vais maintenant finalement tenir pour certain ce qui ne peut être dit du langage d'aucune autre nation de cet univers, et il y a déjà un tel accord sur ce point tant dans les *Ecritures*, que chez les auteurs indiscutables, que nous pourrions très bien conclure, jusqu'à assentiment général, et jusqu'à ce qu'une totale certitude soit apportée pour une quelconque autre langue, que la Langue de l'Empire de Chine est la Langue primitive. »⁵⁹³

⁵⁹³ WEBB (John), *An Historical Essay Endeavouring a Probability that the Language of the Empire of China is the Primitive Language*, Londres, N. Brook, 1669, p. 211-212. Nous traduisons : « We now at last have obtained, though scarcely twelve months since, the true and authentique Histories of that Empire. Scarcely twelve moneths since I say, wherefore perhaps, as yet they are not so much as turned over by those that have procured them. Let them be read, perused, and studied, and then it will be found, *Authors* have so far consented ; That if the *Chinique* Tongue be not the Primitive, I might, for my own particular, consent with that great Dictator of learning *H. Grotius*. « That the first speech which men used before the Deluge, remains now properly in no place, only the Reliques thereof may be found in all Languages. » [*H. Grotius in Gen. c. II*] But finding our no less learned Bishop *Walton*, and many other famous men, altogether unwilling I should submit thereto ; and that *Grotius* was not acquainted with our late *Chinique* writers, I will now at last take certainty cannot for the speech of whatever other Nation under Heaven, be said, and there is so great consent already both of sacred *Scripture*, and unquestionable *Authors*, that we may well conclude, until as full consent, and as great certainty be produced for any other, the Language of the Empire of Chine is the Primitive Language ». Du fait de la teneur de son propos, cet ouvrage aurait pu figurer dans la première catégorie de notre typologie sur la « langue adamique ». Néanmoins, il était plus logique de l'insérer dans ce passage sur la Chine, du fait de ses liens avec d'autres ouvrages de cette catégorie. Sur cette œuvre et son auteur : RAMSEY (Rachel), « China and the Ideal of Order in John Webb's *An Historical Essay* », *Journal of the History of Ideas*, vol. 62, n°3, juillet 2001, p. 483-503 et BOLD (John),

Le promoteur de cette « adamisation » du chinois n'a rien d'un spécialiste de cette langue, il n'est pas même un philologue en général, puisqu'il s'agit d'un architecte. John Webb (1611-1672) est en effet, avant tout, l'élève et l'assistant d'Inigo Jones (1573-1652), qu'il considérait comme « le Vitruve de son époque », célèbre auteur de la « renaissance » Queen's House de Greenwich⁵⁹⁴. Lié familialement à lui, puisqu'il est son gendre, il travaille aussi à son service au sein de l'*Office of the King's Works*, dont Jones est le *Surveyor*. Lorsque Webb rédige son traité sur la Chine, il est retiré dans son manoir du Somerset, éloigné des affaires depuis la fin de la décennie 1660. C'est, en fait, une deuxième « retraite » qu'il y coule après celle à laquelle il a été forcé lors de l'*Interregnum*, pendant lequel, lui, le Royaliste, est ostracisé et ne travaille que sur les plans de maisons de campagne nobiliaires, telle celle de Belvoir pour le comte de Rutland. Est-ce cette position à la marge, y compris après la Restauration de Charles II – à qui l'*Historical Essay* est dédié –, qui jamais ne le comblera avec l'office de *Surveyor* tant convoité (il l'attribue d'abord à Sir John Denham puis à Christopher Wren), qui le conduit à se projeter dans le système politique idéalisé de l'Empire du Milieu où les Mandarins sont valorisés⁵⁹⁵ ? L'*Historical Essay* est sa troisième publication, après deux autres consacrées, sur la base de notes d'Inigo Jones, à Stonehenge, dont il s'acharne à démontrer les origines romaines, notamment dans *A Vindication of Stone-Heng restored...* en 1665⁵⁹⁶.

John Webb. *Architectural Theory and Practice in the Seventeenth Century*, Oxford, Clarendon Press, 1989, ainsi que, du même auteur, « John Webb : Composite Capitals and the Chinese Language », *The Oxford Art Journal*, vol. 4, n° 1, juillet 1981, p. 9-17. Enfin : SHOU-YI (Ch'en), « John Webb : A Forgotten Page in the Early History of Sinology in Europe », *Chinese Social and Political Review*, 19, n°3, octobre 1935, p. 295-330.

⁵⁹⁴ Cf. BOLD (John), *art. cit.*, p. 16.

⁵⁹⁵ C'est la thèse défendue par Rachel Ramsey, qui l'emprunte, pour partie, à John Bold.

⁵⁹⁶ WEBB (John), *A Vindication of Stone-Heng restored [by Inigo Jones], in which the orders and rules of architecture observed by the ancient Romans are discussed together with the customs and manners of several nations of the world in matters of building of greatest antiquity, as also an historical narration of the most memorable actions of the Danes in England...*, Londres, T. Bassett, 1665 ; qui s'appuie notamment sur JONES (Inigo), *The Most notable antiquity of Great Britain, vulgarly called Stone-Heng, on Salisbury plain, restored, by Inigo Jones,...*, Londres, D. Pakeman, 1655, édité par John Webb déjà. Une nouvelle édition de l'*Historical Essay* paraît en 1678 sous un autre titre : *The Antiquity of China, or an Historical Essay, Endeavoring a probability that the Language of the Empire of China is the Primitive Language spoken through the whole World before the Confusion of Babel wherein the Customs and Manners of the Chineans are presented, and Ancient and Modern Authors consulted with. By John Webb of Butleigh in the County of Somerset Esquire*, Londres, printed for Obadiah Blagrove, 1678 (nous n'avons pas consulté cette édition, apparemment très proche de celle de 1669 cf. SHOU-YI (Ch'en), *art. cit.*, p. 296). John Bold évoque aussi un manuscrit conservé à la « Library of Wells Cathedral » : « a closely written bound folio of 325 pages, far longer than the 212 pages octavo published edition » (cf. BOLD (John), *art. cit.*, p. 12).

Déjà l'on y voit poindre ce goût de la quête des origines, de la démarche antiquaire dans l'établissement de la preuve, de l'enquête humaniste guidée par les références bibliographiques multiples, qu'il va appliquer après Stonehenge à la Chine. Sa démonstration de la sinogenèse de la langue le fait se comparer lui-même à quelques découvreurs des Antipodes ou de la circulation sanguine, symbole de l'importance qu'il accorde à ses recherches, considérées comme la mise au jour d'une « mine d'or du Savoir » (*Golden-Mine of Learning*)⁵⁹⁷. Quelle est la thèse principale de sa défense du chinois en tant que « langue primitive » ? Elle repose en fait sur différents critères résumés en quelques mots par l'auteur : « *Antiquity, Simplicity, Generality, Modesty of expression, Utility and Brevity, to which by some is added Consent of Authors also* » (p. 191⁵⁹⁸). Cependant, il est certain que le principal de ces critères, et celui qui fait d'ailleurs l'objet des trois-quarts des plus de deux cents pages de l'ouvrage est l'antiquité de la langue chinoise. Noé avait emporté la langue primitive, celle parlée par Adam, avec lui dans l'Arche (p. 17) or Noé et ses descendants (ceux de Sem et non de Cham comme le pense Kircher dont Webb discute beaucoup les écrits) se sont établis, avant et après le Déluge, en Chine, Webb situant en Asie le mont Ararat, où l'Arche est venue s'échouer (p. 209). N'ayant pas rejoint la vallée du Senaar, ils ne sont pas « coupables du crime commis à Babel » et ont ainsi échappé à la *Confusio linguarum* (p. 17). De plus, comme la Chine est restée à l'écart des éléments éventuellement altérateurs d'une langue, que sont le commerce ou les conquêtes (p. 42), elle a conservé ce langage originel dans toute sa pureté. Des preuves explicites figurent dans l'idiome lui-même :

« Et c'est comme si les choses concourraient à prouver qu'il s'agit de la langue primitive. Nous pourrions observer comme la Nature lutte ardemment pour le démontrer. La toute première expression que nous prononçons en venant à la vie, à l'instant-même de notre naissance, est, comme cela a été évoqué plus haut, de pousser le cri chinois *Ya*. Qui n'est pas seulement la première, mais bien la seule et unique expression, que l'Humanité peut revendiquer à juste titre comme étant naturelle. »⁵⁹⁹

⁵⁹⁷ WEBB (John), *An Historical Essay...*, *op. cit.*, A2v.

⁵⁹⁸ Nous faisons ainsi figurer entre parenthèses les pages de l'ouvrage de John Webb (*ed. cit.*) auxquelles nous faisons référence.

⁵⁹⁹ *Ibidem*, p. 196. Ainsi que pour l'exemple et la citation qui suivent. Ici, nous traduisons : « And as if things conspired to prove this the Primitive Tongue. We may observe, how forceably Nature struggles to demonstrate so much. The very first expression we make of life, at the very instant minute of our Births, is, as was touched on before, by uttering the *Chinique* word *Ya*. Which is not only the first, but indeed the sole and only expression, that Mankind from Nature can justly lay claim unto. ».

Le « bec » de la fable d'Hérodote est devenu un « ya », cri primitif, lointain écho dans toutes les bouches de nouveaux-nés à travers le monde de ce chinois originel. De même, l'absence de « r » en chinois coïncide avec la difficulté qu'ont tous les enfants à apprendre la prononciation de cette lettre qui n'a rien de « naturelle ». « *We generally throughout the Universe appear in our Language direct Chinois (sic)* » en vient à assèner John Webb. L'inventeur des caractères chinois serait *Fohius*, le premier empereur, sans doute contemporain d'Enos (p. 152). Des caractères qui, contrairement à l'opinion de Kircher qui en fait des sous-hiéroglyphes, car ils ne contenaient aucun mystère, auraient été destinés, dès le départ, à « communiquer » et non à « receler leurs arcanes » (p. 152). Partant d'une remarque du jésuite Martini, Webb pense que le Déluge universel, est présent dans les chroniques chinoises à travers l'évocation d'une inondation ayant eu lieu sous le règne du roi Yao, que l'auteur en vient à identifier à Noé. Il date l'invention de l'écriture chinoise de 3000 ans avant Jésus-Christ (et non de 300 ans après le Déluge comme pour Kircher). Ainsi les Chinois avaient une langue écrite 500 ans avant que les descendants de Cham (dont son fils Hermès Trismégiste) n'apprennent l'écriture aux Egyptiens⁶⁰⁰.

Tout l'enjeu de la démonstration de John Webb repose sur l'identification de la chronologie biblique universelle à celle des Chinois ; des chroniques chinoises très anciennes en témoignent selon lui. Il lui faut réconcilier l'histoire chinoise avec l'Ancien Testament⁶⁰¹. Un tel raisonnement se trouve à la confluence de deux paradigmes bibliographiques, distants mais complémentaires : d'un côté les recherches antiquaires sur l'exégèse biblique, dont la Polyglotte de Brian Walton – à laquelle John Webb a contribué – est l'illustration par excellence ; de l'autre les compte-rendus missionnaires,

⁶⁰⁰ *Ibidem*, p. 153-154 : « Now, this variance ariseth, because *Kircherus* for his calculation useth not the same *European*, but a different Chronology from the rest. For whereas *Trigautius*, *Martinius*, *Semedo*, with *Nieuhoff*, deduce their computation from the vulgar *Aera* of Christ, which according to the original *Hebrew* Text, the flood hapned (sic) in the year of the World one thousand six hundred fifty six ; *Kircherus* on the contrary takes his from the *Aera* asserted by *Isaac Vossius*, whereby according to the *Seventy*, the flood is made to happen in the year of the World two thousand two hundred fifty six ; the difference being six hundred years. And by this computation indeed, we shall find, that the first Letters of the *Chineis* came to be invented by *Fohius* two hundred forty four years before the *Confusion of Tongues* ; and consequently not much less than three hundred years after the Deluge, as *Kircherus* hath alleged, the precise time being two hundred eighty seven years.(...) But although by this it more than manifestly appeareath, that *China* had letters, and was planted two hundred forty four years before the *Babylonian Confusion*, and that thereby the *Chinois* could not be obnoxious to the curse of *Confounded Languages*. ». Voir sur ces questions de chronologie et sur John Webb plus généralement, MUNGELLO (David E.), *Curious Land : Jesuit Accommodation and the Origins of Sinology*, Stuttgart, Franz Steiner Verlag, 1985, p. 178 et *sq.*.

⁶⁰¹ RAMSEY (Rachel), *art. cit.*, p. 492 ; elle y évoque l'emploi de la chronologie tirée de la *Septante* par Webb.

réceptionnés, en grande partie, en Angleterre par l'intermédiaire d'auteurs comme Samuel Purchas ou Richard Hakluyt, suivant un tropisme chinois de ces insulaires. Avec Brian Walton (1600-1661) – évêque de Chester (avant Wilkins) et célèbre orientaliste –, des liens directs sont établis puisque Webb est l'architecte imaginaire du frontispice de sa *Bible polyglotte*, gravé par Wenceslas Hollar [fig. 10]. Le centre en est occupé de façon significative par une représentation, entre saint Pierre et saint Paul, de l'épisode de la Pentecôte⁶⁰². Issue d'un projet lancé par l'archevêque William Laud (exécuté en 1645), publiée en 1653-1657, payée grâce à une souscription, signe de son audience, elle est la dernière des grandes Bibles polyglottes, réalisant l'exploit typographique de faire figurer les neuf langues sur la même page. Dans le prolégomène, Brian Walton se lance, au long de seize discours, dans l'étude, entre autres, de l'origine des langues et des lettres, mais aussi de la chronologie biblique... L'on peut y voir une des sources d'inspiration de John Webb (Walton y évoquant déjà les caractères chinois), au même titre qu'un autre ouvrage de l'évêque, l'*Introductio ad lectionem Linguarum Orientalium* de 1654, exhortation à l'étude des langues orientales, cité dans l'*Historical Essay*...⁶⁰³. Ce dernier traité est symbolique du processus d'« antiquairisation » (*antiquarianization*) de l'étude biblique (pour reprendre l'expression de Peter Miller), qui réinsère l'histoire du texte dans celle du contexte proche-oriental. Outre Walton, dans cette même veine de la réflexion sur l'histoire de la Bible, Webb s'appuie sur Andrew Willet (1562-1621), l'archevêque Henry Ussher d'Armagh (1550-1613), Isaac Casaubon (1559-1614) ou encore sur la *Dissertatio de vera aetate mundi* de 1659 par Isaac Vossius (1618-1689).

Quant au second pan de la bibliographie mobilisée par John Webb, celui concernant à proprement parler la Chine, il relève directement de l'influence de la fièvre chinoise qui

⁶⁰² Sur Walton et la Bible polyglotte anglaise, voir MILLER (Peter N.), « The « Antiquarianization » of Biblical Scholarship and the London Polyglot Bible (1653-1657) », *Journal of the History of Ideas*, vol. 62, n°3, juillet 2001, p. 463-482, dont nous tirons un certain nombre d'éléments. Sur le frontispice, BOLD (John), *op. cit.*, p. 38, note 6 (et reproduction p. 37). Voir aussi : WALTON (Brian), *Biblia sacra polyglotta, complectentia textus originales, hebraicum, cum Pentateucho samaritano, chaldaicum, graecum. Versionumque antiquarum, samaritanae, graecae LXXII interp. chaldaicae, syriacae, arabicae, aethiopicae, persicae, Vulg. lat. Quicquid comparari poterat. Cum textuum, & versionum orientalium translationibus latinis... Cum apparatu... Opus totum in sex tomos tributum*, Londres, imprimebat Thomas Roycroft, 1657-1669.

⁶⁰³ L'évocation des caractères chinois : WALTON (Brian), *Prolegomena*, 11.20, 10 (cité dans MILLER (Peter), *art. cit.*, note 73). Pour une mention de Walton dans Webb : WEBB (John), *op. cit.*, p. 18-19 par exemple.

contamine l'Angleterre dès le XVII^e siècle⁶⁰⁴. Prenons l'exemple offert par Sir Thomas Browne (1605-1682), auteur de la *Pseudodoxia Epidemica* (1646) – utilisée, par ailleurs, dans l'*Historical Essay*⁶⁰⁵. A été retrouvé, en effet, parmi ses papiers, une feuille – copie du *Commonplace Book* de sa fille, Elizabeth Lyttleton – sur laquelle il évoque ses lectures, ou plutôt celles que lui faisait sa fille le soir (« *The books which my daughter Elizabeth hath read unto me at nights till she read them all out* ») : l'on y retrouve l'histoire de la Chine de Semedo (1655 en anglais), les voyages de Petrus della Valle (1665 en anglais), les Voyages et aventures de Ferdinand Mendez Pinto (1663 en anglais) ou encore des passages des *Relations de Purchas* (« *some parts of Purchas his Relations* »)⁶⁰⁶... Les ouvrages de ce dernier auteur font partie des best-sellers de l'époque et contribuent très fortement au développement d'un imaginaire chinois en Angleterre. Il s'ancre en grande partie dans le désir de commerce avec cette terre d'abondance suscitée, dans un mouvement dialectique, par la création de l'*East India Company*, grâce à une charte d'Elizabeth I^{ère} du 31 décembre 1600. L'*EIC* exalte les imaginations, au même titre que les témoignages d'acteurs impliqués dans le commerce au sein d'entreprises similaires, tels que Jean de Nieuhoff, agent de la *Vereenigde Oost-Indische Compagnie* hollandaise (*VOC*), dont Webb utilise la relation (dans sa version française), *L'Ambassade de la Compagnie orientale des Provinces Unies vers l'Empereur de la Chine* (1665). En ce qui concerne ses autres références, nous n'avons malheureusement pas pour le collaborateur d'Inigo Jones d'écrits « intimes » permettant de connaître en détails ses lectures nocturnes. Néanmoins, il est très probable que, lors de sa formation à la Merchant Taylors' School, il ait eu à fréquenter les

⁶⁰⁴ Sur le goût de la Chine en Angleterre, voir notamment : APPLETON (William W.), *A Cycle of Cathay. The Chinese Vogue in England during the Seventeenth and Eighteenth Centuries*, New York, Columbia University Press, 1951 et MARKLEY (Robert), *The Far East and the English imagination, 1600-1730*, Cambridge, Cambridge University Press, 2006; ainsi que SALMON (Vivian), « The study of foreign languages in 17th-century England », *Histoire Épistémologie Langage*, Tome 7, fascicule 2, 1985, p. 45-70 (repris dans *Language and Society in Early Modern England – Selected Essays 1981-1994*) ; certains chapitres de CORNELIUS (Paul), *Languages in 17th and Early 18th Century Imaginary Voyages*, Genève, Droz, 1965 ; et QI (Han), « Sino-British scientific relations through Jesuits in the seventeenth and eighteenth centuries », dans CARTIER (Michel, dir.), *La Chine entre amour et haine*, Actes du VIII^e colloque de sinologie de Chantilly, Paris, Institut Ricci-Desclée de Brouwer, 1998, p. 43-59. Voir aussi sur cette influence de la Chine en Europe, mais à partir du XVIII^e siècle et dans le domaine économique surtout : POMERANZ (Kenneth), *Une grande divergence : la Chine, l'Europe et la construction de l'économie mondiale*, traduit de l'anglais (États-Unis) par Nora Wang avec la collaboration de Mathieu Arnoux, postface de Philippe Minard, Paris, Albin Michel, 2010.

⁶⁰⁵ WEBB (John), *op. cit.*, p. 148 par exemple.

⁶⁰⁶ BROWNE (Thomas), « Books read », dans *The Works of Sir Thomas Browne, volume five : Miscellany Tracts Repertorium Miscellaneous Writings*, éd. par Geoffrey Keynes, Londres, Faber & Faber Limited, 1931, p. 295-296 ; l'exemple figure dans APPLETON (William W.), *op. cit.*, p. 28.

Principall Navigations de Richard Hakluyt (1598-1600), prolongé dans le *Hakluytus posthumus* de Samuel Purchas (c.1575-1626), mais aussi des histoires universelles telles que l'*History of the world* de 1614 de Sir Walter Raleigh agrémentée de tables chronologiques simplifiées, ou le *Microcosmos : a little Description of the Great World* de 1621 de Peter Heylyn, grand succès avec ses huit éditions jusqu'en 1639 (Webb utilisant plutôt de cet auteur la *Cosmographia* de 1652, version revisitée du précédent texte)⁶⁰⁷... Autant de témoignages de ces collections de voyages anglaises, inaugurées par les *Decades of the Newe Worlde of West India* de Richard Eden dès 1555, que l'on retrouve abondamment exploitées dans le traité sur la Chine de 1669, aux côtés de relations de premières mains, jésuites pour la plupart encore une fois. Est-ce par l'intermédiaire de Purchas de nouveau, qui en traduit des passages dans son *Pilgrimage* en 1625, que Webb a d'abord eu accès au *De Christiana expeditione apud Sinas ?* Toujours est-il que l'ouvrage de Trigault est régulièrement mobilisé, au même titre que ceux de Semedo (traduit en anglais mais lu dans sa version originale *Relazione della Grande Monarchia della Cina* (1643)) ou de Martino Martini, *De bello tartarico* (1654, et 1655 en anglais), *Novus atlas sinensis* (1655) et *Sinicae historiae decas prima* (1658), premier ouvrage européen traitant de l'histoire ancienne chinoise⁶⁰⁸. Encore une fois, l'influence des jésuites paraît

⁶⁰⁷ Pour ces ouvrages : PURCHAS (Samuel), "*Hakluytus posthumus*", or *Purchas, his Pilgrimes, containing a history of the world in sea voyages and land travells by Englishmen and others...*, 5 vol., Londres, H. Fetherston, 1625-1626. Dans son *his Pilgrimage; or, Relations of the World and the Religions observed in all Ages* de 1613, ce sont les chap. XVIII et XIX au livre IV (« Of the Armenians, Medes, Persians, Parthians, Scythians, Tartarians, Chinois, and of their Religions) qui sont consacrés à la Chine. Sur Raleigh, par exemple : MAY (Steven W.), *Sir Walter Raleigh*, Boston, Twayne Publishers, 1989 et BEER (Anna R.), *Sir Walter Raleigh and his Readers in the Seventeenth Century. Speaking to People*, Londres, Macmillan Press, 1997 dont un chapitre est consacré à son *History* (p. 22-59). Sur Heylyn, enfin, voir, entre autres, MARKLEY (Robert), *op. cit.*, p. 57-64 : « As the most popular historical geography of the second half of the seventeenth century, Heylyn's *Cosmographie* offers a compendium of English attitudes toward other cultures, a measure of the complex tensions and desires that characterize descriptions of the Far East. It is hardly an original work (...) whole pages are lifted from prior works such as d'Avity's *Estates* and Botero's *Travellers Breviat* ; sections from Hakluyt and Purchas are condensed and rephrased. This redactive, intertextual quality of the *Cosmographie* is characteristic of a genre – the universal geography – that recycles and recombines eyewitness accounts in order to provide snapshot views of a world potentially open to ever-expanding trade. » (p. 58).

⁶⁰⁸ Pour ne prendre qu'un exemple, dans le passage sur l'importance de l'écrit chez les Chinois, Trigault est mis en parallèle avec Gonzalez de Mendoza : « Hence it is, that *Mendoza* telleth us [*G. Mend. hist. della Chi. lib. 1 p. 159*], the Language of the *Chinois*, is, as the *Hebrew*, better understood by writing then speaking, the Characters being distinguished by points, which serve not so commodiously for speech. And hence it is, that *Trigautius* [*liv. 1, p. 37*], giving us another reason for it, saith, I do verily beleieve, that the cause thereof is, for that from all memory of Ages, this people have endeavored to write elegantly rather than so to speak, insomuch that all their Eloquence even to these our dayes consists, not in pronounciation but writing only. *Hic porro scribendi modus, quo singulis rebus singulos appingimus*

omniprésente, offrant ces références récurrentes qui conduisent bien souvent à la valorisation du travail des missionnaires. Ainsi un passage de l'*Historical Essay* distinguant le « *Pr. Jacobus Pantoya* » (nouvelle graphie pour Diego de Pantoja) pour son travail sur les intonations chinoises se termine de la sorte :

« Par cette invention la Société [de Jésus] se trouva fort aidée pour surmonter les difficultés du langage ; et grâce au secours de ces notes des étrangers peuvent apprendre la Langue, mais avec quel labeur, et quelles interrogations ! Il est plus facile de l'imaginer par l'esprit, que de le retranscrire par la plume, dit *Kircherus* [par. 6 p. 236] »

609

Cette citation donne l'exemple d'un dernier jésuite auquel Webb recourt fréquemment, même si cela est, parfois, pour le remettre en cause : Athanasius Kircher et sa *China Illustrata*, dont les *Philosophical Transactions* faisaient un compte-rendu dès le numéro 26 de juin 1667⁶¹⁰. N'est-ce pas d'ailleurs à l'ouvrage de Kircher qu'il est fait allusion, dans la citation qui ouvrait notre passage sur Webb, évoquant les derniers travaux sur la Chine parus « dans les douze derniers mois » ? Nous allons revenir sur cette véritable encyclopédie de l'Empire du Milieu produite par le jésuite.

C'est en tout cas, *in fine*, à la confluence de deux courants de références que s'élabore la pensée originale de John Webb, entre exégèse biblique et sinomanie, plus ou moins informée et tenant souvent de la sinolâtrie⁶¹¹. Son *Historical Essay Endeavouring a Probability that the Language of the Empire of China is the Primitive Language* nous

characteres, etsi memoriae situation permolestus, tamen adfert secum insignem quandam nostrisque inauditam commoditatem, &c. » (WEBB (John), *op. cit.*, p. 187). Trigault apparaît à partir de la p. 86 puis p. 104, 111, 122, 125, p. 163... Martini est l'un des auteurs les plus utilisés dans l'*Historical Essay* : p. 47, 49, 51, 54, 56... 143...

⁶⁰⁹ WEBB (John), *op. cit.*, p. 198-9. Nous traduisons : « By this invention the Society came to be much aided in overcoming the difficulty of the speech ; And by the help of theses notes strangers learn the Language, but with what labour, and by how many reflexions, is easier in thought to be imagined, than by the pen, saith *Kircherus* [par. 6 p. 236], to be expressed ». Le passage commençait ainsi : « And this *China* it self shall witness, for *Pr. Jacobus Pantoya* finding it absolutely necessary for propagating of the Gospel, to know the true Idiom of the Language, framed our *European* musical notes UT, RE, MI, FA, SOL, LA, to answer in pronuntiation unto the elevations and cadencies observable in the *Chinique* Accents which are these [ils sont ensuite dessinés]. »

⁶¹⁰ Cf. *Philosophical Transactions*, N° 26, juin 1667, p. 484-488, nous allons y revenir très rapidement.

⁶¹¹ Le passage suivant du texte illustre bien, par exemple, la confrontation de ces sources de natures variées : « *Alvarez Semedo* tells us, That the Language [A. *Sem. Rel. de la Cin. pa. I. cap. 6.*] which they use in *China*, is of so great Antiquity, that many beleieve it to have been one of the 72 at the Tower of *Babel*. Of which opinion my self also will perhaps be, when either any of his Society, or other in his behalf shall make evident, so many Languages to have been spoken upon the *Confusion* there.(...) Therefore with them [Willet, Purchas, Mede] and *Heylin*, I take this but for a fancy, and till made otherwise appear, shall conceive, that the Language of the Empire of *China* is of far higher Antiquity, and as antient, as the World it self and Mankind. » (WEBB (John), *op. cit.*, p. 161-162).

intéresse en fait doublement : d'une part parce qu'il est, en soi, un projet de langue universelle, faisant du chinois un specimen ; mais aussi parce qu'il relie explicitement réflexions sur le chinois et réflexions sur la langue universelle, à travers l'exemple du « caractère réel » de Wilkins qu'il cite :

« Mais bien que cette façon d'écrire, par laquelle nous devons, dit-il, inscrire un caractère particulier pour chaque chose, soit extrêmement pénible pour la mémoire, elle apporte pourtant avec elle un formidable et prodigieux avantage pour nous, en ce qui concerne l'universalité de la lettre [de l'écriture]. En direction duquel prodigieux avantage, dont nous Européens, aussi bien que le monde entier, pourrions bénéficier, notre éminent Dr. *John Wilkins* a fait dernièrement une avancée appréciable par la proposition d'un *Caractère réel*, et si d'autres contribuaient aussi volontiers par leurs études, à l'avancée qu'il a si ingénieusement amorcée – car aucune invention humaine, mais seulement une création divine, peut rendre une chose parfaite du premier coup – nous ne pourrions alors plus nous plaindre des fâcheuses conséquences entraînées par la Confusion de Babel, pas plus que la Chine ne pourrait se glorifier de triompher seule et toujours plus dans la réalisation pleine et entière des bienfaits abondants qui ont servi l'humanité, lorsqu'une langue commune était parlée dans le monde entier. »⁶¹²

Plus directement encore que chez Wilkins finalement, c'est l'émulation du chinois qui a conduit à la création du *real character* selon Webb...

En fin de compte, la réception très active du chinois dès le XVIe-XVIIe siècle, dont nous avons vu des exemples variés, s'avère avoir des effets paradoxaux. Madeleine David évoque un « préjugé chinois » : « ce système (c'est-à-dire la conception que l'on s'en faisait...) allait devenir le *garant des tentatives les plus hardies de réforme de l'art d'écrire*. Une telle situation était, en réalité, de nature à faire obstacle à une connaissance plus approfondie de cette écriture, et à retarder l'incorporation du système chinois à une

⁶¹² WEBB (John), *op. cit.*, p. 187-188. Nous traduisons : « But al though this way of writing whereby we are, saith he, to set down a particular character for every thing, be extremely troublesome to the memory, yet it brings with it a certain famous and incredible advantage to us, in regard of the universality of the Letter. Which incredible advantage, that as well the whole World, as we *Europeans* may enjoy, our learned Dr. *John Wilkins* by the proposal of a *Real Character* hath made a fair overture lately, and if others would as willingly contribute their studies, as he hath ingeniously begun ; for no humane invention, but Divine creation can make any thing perfect on the sudden ; we might no longer complain of the unhappy consequences that succeeded the *Confusion at Babel*, nor *China* glory that she alone shall evermore triumph in the full fruition of those abundant felicities that attended mankind, whilst one common Language was spoken throughout the World. »

perspective historique »⁶¹³. Les idéogrammes sont un stimulus incontestable de la réflexion sur la langue universelle, mais, concomitamment, cette réflexion a peut-être tari l'approfondissement de l'étude du chinois, en faisant de cet idiome une sorte de mythe, voire de chimère, linguistique.

Cependant l'obstacle à la compréhension effective de la langue chinoise, au moins jusqu'au début du XVIIIe siècle, me semble aussi lié au contexte de la transmission des informations : elles sont en effet le fait, dans leur très grande majorité, des missionnaires jésuites, qui d'une présence monopolistique à la fin du XVIe siècle à une présence encore majoritaire à la fin du XVIIe siècle, ont élaboré en Chine une stratégie d'évangélisation – qu'il ne faut pas aborder non plus en termes d'exception – dans laquelle la question de la langue tient une place centrale. Un ouvrage illustre précisément cette problématique puisqu'il se trouve à l'intersection des deux modes d'appréhension du chinois, celui des jésuites en Chine et celui des *language planners* en Europe : il s'agit de la *China illustrata* d'Athanasius Kircher, influence directe de sa propre perception d'un éventuel langage universel.

⁶¹³ DAVID (Madeleine), *op. cit.*, p. 39.

2.4 « *Linguarum omnium ad unam reductio* » : Kircher et le chinois, source d'inspiration pour une « réduction » des langues

La Chine d'Athanasius Kircher : le traité d'un « proto-sinologue » ?

En 1667, paraît sur les presses de Johann Jansson [III] a Waesberge (c.1616-1681) et Elizaëus Weyerstraet (mort en 1666), à Amsterdam, un ouvrage d'Athanasius Kircher intitulé : *China monumentis qua sacris qua profanis, Nec non variis naturae & artis Spectaculis, aliarumque rerum memorabilium argumentis illustrata*⁶¹⁴. L'édition est ornée d'un superbe frontispice [III. 5], peut-être l'œuvre de Willem Van der Laegh (1614-1674) qui a signé, à l'intérieur du livre, non seulement plusieurs planches calligraphiques, notamment celles en sanskrit et celle de la stèle sino-syriaque contenant un millier de caractères chinois, mais aussi, sans doute, les illustrations⁶¹⁵. Au premier plan, devant un décor représentant la colonnade à l'antique d'un portique corinthien, qui évoque peut-être le décor monumental d'une église baroque, deux jésuites, que l'on peut identifier comme étant, à gauche, Adam Schall von Bell (1592-1666), président du Tribunal d'Astronomie impérial de 1644 à 1666, vêtu ici comme un mandarin chinois, et, à droite, Matteo Ricci, habillé, lui aussi, à la chinoise⁶¹⁶. Leur font écho dans le registre supérieur, occupé par la,

⁶¹⁴ Trois ans plus tard, une traduction française en est publiée : *La Chine d'Athanasie Kircher, op. cit.* (nous en tirons, on l'a dit, l'essentiel des citations)

⁶¹⁵ Pour la stèle, elle fut « écrite de sa propre main à partir de l'autographe de Mattheus Sina Ortiundus ex Siganfu [un converti chinois] en l'an 1664 » cf. GODWIN (Joscelyn), *Athanasius Kircher, le Théâtre du monde*, p. 57, ainsi que, plus généralement, pour les informations sur le graveur ; il renvoie aussi sur Van der Laegh à HENKEL (M.D.) dans THIEME (Ulrich, dir.) et BECKER (Felix, dir.), *Allgemeines Lexikon der bildenden Künstler von der Antike bis zur Gegenwart*, Leipzig, W. Engelmann, 1907-1950, XXVI, p. 281-282 et VELDMAN (I.M.) dans *The Grove Dictionary of Art*, éd. Jane Turner, Londres, Macmillan, 1996, p. 236-237.

⁶¹⁶ Deux autres illustrations de la *China...* les représentent individuellement (pour Ricci, première planche après la p. 474 ; pour Schall, quatrième planche après la p. 412) ce qui permet de les identifier, sans coup férir, sur le frontispice. Il ne s'agit donc pas à gauche de Kircher lui-même, comme le propose Florence Hsia dans la brève description du frontispice qu'elle donne (p. 395 dans HSIA (Florence), « Athanasius Kircher's *China Illustrata* (1667). An Apologia pro Vita Sua », dans FINDLEN (Paula, dir.), *Athanasius Kircher..., op. cit.*, p. 383-404) ; article dans lequel on trouve par ailleurs beaucoup de pistes de réflexion intéressantes).

**Ill. 5 : Frontispice de la *China Illustrata* d'Athanasius Kircher
(Amsterdam, 1667)**

sphère céleste, saint Ignace de Loyola, le fondateur de l'ordre, et saint François Xavier, l'« Apôtre des Indes » canonisés tous deux par Grégoire XV en 1622. Au milieu d'eux, jaillissant des nuées d'angelots, le monogramme IHS inscrit dans un soleil rayonnant dont les faisceaux dardent les têtes des deux missionnaires jésuites en Chine. Aidés par un des anges descendu des Cieux, ces derniers déploient devant les yeux du lecteur, une carte de l'Empire du Milieu, sur laquelle figure aussi le Japon. Ce frontispice apparaît ainsi comme un éloge impeccable de l'action des jésuites en Asie : tout y fait référence à l'ordre fondé par Ignace, depuis la présence du saint, agenouillé sur un nuage, jusqu'aux représentations des missionnaires ayant évangélisé ce territoire à travers les âges, en commençant par le défricheur François Xavier, jusqu'au contemporain Adam Schall, en passant par le véritable « découvreur » de la Chine, Ricci. De même, domine l'image, au fond, à l'intersection des lignes de fuite soulignées par les rayons solaires, non pas l'œil divin ou le terme Yahvé, mais le monogramme, Iota, Eta et Sigma, évoquant aussi bien le nom de Jésus en grec, que, en latin, et suivant les interprétations, *Iesu Hominum Salvator* (« Jésus sauveur des hommes), *In Hac Salus* (« en cette [croix est] le salut »), *In Hoc Signum Vinces* (« par ce signe tu vaincras » : la révélation de l'empereur Constantin lorsqu'il vit une croix dans ciel, le quatrième terme étant suggéré par les trois clous sous la lettre H) ou encore, le plus significatif pour la Compagnie, *Iesum Habemus Socium* (« Nous avons Jésus pour compagnon »). Ce monogramme, d'un emploi récurrent par les jésuites, est le signe de leur dévouement particulier à la deuxième personne de la Trinité dont témoigne leur nom-même. Enfin, la carte est la démonstration la plus probante de la réussite du travail jésuite en Chine ; elle apparaît dans une version fort simplifiée, mais succède à cette « ouverture », sur une double page, une carte beaucoup plus détaillée du pays « *Imperium Sinicum Quindecupartitum* » (ainsi que, plus loin, une carte de l'Asie) [fig. 11a et 11b]. En effet, les envoyés de la Compagnie se sont faits une spécialité de la cartographie, qui, aux côtés de l'astronomie, leur a ouvert l'accès aux élites chinoises. Ils leur ont démontré la nécessité de bénéficier de meilleurs atlas de leur vaste empire, pour mieux le contrôler, la grande muraille présente sur la carte du frontispice étant le symbole de cette maîtrise spatiale. Quasiment toutes les représentations topographiques de la Chine ont ainsi reposé, aux XVIIe-XVIIIe siècles, sur des informations jésuites, pour beaucoup issues, dans un mouvement à double sens, de leur connaissance de la cartographie chinoise elle-même : « *This made possible a double propagandistic opportunity for the Jesuits, for they*

controlled the flow of geographical information between China and the West, painting a picture of the world for the Chinese and a picture of China for the West »⁶¹⁷. Certes, la première carte de la Chine, et premier aperçu du pays pour les Européens, réalisée par Luìs Jorge de Barbuda et publiée dans le *Theatrum Orbis Terrarum* d'Abraham Ortelius, en 1584, n'est pas l'œuvre d'un jésuite ; mais, ensuite, les membres de la Compagnie jouissent d'une situation de quasi-monopole sur la cartographie. Ils s'appuient au départ sur les travaux asiatiques, notamment sur la synthèse, composée en 1540 et publiée en 1555, de Luo Hongxian, intitulée *Guang yu tu* [« Atlas terrestre élargi »], qui sert de référence aux représentations de Michele Ruggieri, restées inconnues des cartographes européens, et à celles, surtout, plus tardives, de Martino Martini (1614-1661)⁶¹⁸. Son *Novus Atlas Sinensis* – qui repose aussi bien sur Luo Hongxian que sur Ruggieri – est paru à Amsterdam, aux Presses de Joan Blaeu, en 1655, en tant que sixième partie du *Theatrum orbis terrarum sive novus atlas* de Blaeu ; il contient 17 cartes double-page, 15 pour chacune des provinces, une du Japon et une carte générale, très proche de celle qu'utilise Kircher au début de son ouvrage [fig. 12]. Au même moment, un autre jésuite œuvre aussi en matière de cartographie : Michael Boym (1612-1659), dont les résultats n'ont jamais été publiés (peut-être du fait de la concurrence de Martini justement). Cet engagement collectif montre, en tout cas, le rôle joué par les cartes dans la « propagande triomphaliste »⁶¹⁹ des jésuites, à laquelle participe le frontispice kirchérien.

Boym comme Martini font partie du réseau de Kircher, qui, d'emblée, se place, dès l'image d'ouverture de son œuvre, sous le patronage éminent de son ordre. Si Martini n'est pas parmi les quatre jésuites mis en exergue sur le frontispice, il est tout de même présent, en quelque sorte, à travers la carte ; et son œuvre est distinguée dès les premières pages de l'ouvrage :

« Je puis dire que le premier de tous ceux qui m'ont fourni de belles matières sur ce sujet, est le P. Martin Martini de Trente qui a escrit l'Atlas Chinois, lequel a esté autrefois mon disciple privé pour les Mathematiques, & dont l'esprit actif & perçant l'a rendu un prodige de sciences en tout ce que je luy ay appris, et de qui je puis dire enfin qu'il s'est acquis cette belle reputation parmi les autheurs (surtout ches les Escrivains

⁶¹⁷ Voir sur la cartographie jésuite, le passage de l'ouvrage de STANDAERT (Nicolas, dir.), *op. cit.*, p. 756-759 ; citation (p. 756), ainsi que les exemples qui suivent.

⁶¹⁸ Sur les cartes de Chine, voir SZCZESNIAK (Boleslaw), « The Seventeenth Century Maps of China. An Inquiry into the Compilations of European Cartographers », *Imago Mundi*, vol. 13, 1956, p. 116-136. Sur l'*Atlas...* de Martini, voir MUNGELLO (David), *op. cit.*, p. 116-124.

⁶¹⁹ STANDAERT (Nicolas, dir.), *op. cit.*, p. 759.

Geografes et Astronomes) d'estre un si exact observateur de tout ce qui regarde les curiosités, les mœurs des peuples, et la nature des choses des païs dont nous parlons, qu'il n'a rien obmis du tout. Voyla pourquoy il a crû estre obligé de rendre ce service au monde sçavant, et à la Republicques des lettres, de mettre au jour son Atlas, apres avoir tasché pendant un long temps de devenir tesmoin oculaire de tout ce dont il s'estoit informé auparavant. »⁶²⁰

Outre cet éloge introductif de Martini, l'*Atlas* de ce dernier se voit aussi réserver une place de choix dans la bibliothèque idéale sur la Chine de la Compagnie de Jésus, inventoriée par Kircher, au sein du « Catalogue des livres que nos Peres ont fait pour l'augmentation de l'Eglise chinoise ». Il y distingue notamment les « 16 grandes Cartes Geografiques dans lesquelles sont contenues toutes les particularités de ce grand Empire de la *Chine* »⁶²¹.

La *China...* de Kircher se présente donc, comme toute œuvre jésuite pourrait-on dire, en tant qu'œuvre collective et les travaux du natif de Fulda s'inscrivent dans la continuité directe de ceux de ces illustres prédécesseurs, ou de ses contemporains envoyés, eux, en mission⁶²². Il s'appuie d'ailleurs abondamment sur eux, revendiquant même explicitement ce rôle de compilateur, de glaneur de tout ce qui a été rapporté (à tous les sens du terme) de Chine : « *puisque'il y a dix ans que je n'ay fait que ramasser tout ce qu'il y a de plus curieux et de plus remarquable non seulement dans la Chine ; mais encore dans les royaumes voysins...* »⁶²³.

Or, la manière dont sont représentés Schall et Ricci, souligne le poids de la Compagnie sur l'optique adoptée par ses membres, les habits « à la chinoise » apparaissant comme des

⁶²⁰ KIRCHER (Athanase), *La Chine d'Athanase Kircher...*, *op. cit.*, **r.

⁶²¹ *Ibidem*, p. 158-164 (sur le catalogue des livres, voir les remarques dans HSIA (Florence, *art. cit.*, p. 397) ; sur Martini, p. 162-163 : « Quooyque tous ces Peres que je viens de nommer soient tout à fait illustres, il faut pourtant advouer que le P. *Martin Martinius* natif de Trente, l'est encore d'avantage comme vous l'avez peu reconnoistre par les louanges que je luy ai donné cy devant. Vous pouvés connoistre encore, combien son merite est extraordinaire par le grand *Atlas Chinois* qu'il a composé, lequel est un ouvrage admirable en ce qu'il contient tout ce qu'il y a de merueilleux dans la nature et dans l'art, & où rien de ce qui concerne les mœurs, & les Religions des nations n'est oublié ; desorte qu'il n'a rien obmis de ce qui peût donner quelques contentement & quelque satisfaction aux curieux. On n'a qu'à voir ce que Jean Blaeu a fait mettre sous la presse à Amsterdam, & on trouvera 16 grandes Cartes Geografiques dans lesquelles sont contenues toutes les particularités de ce grand Empire de la *Chine*, & les descriptions particulieres des provinces qui composent cet Etat. »

⁶²² Rappelons simplement ici, pour y revenir plus loin, que Kircher lui-même désirait se rendre en Chine, comme en témoigne son *indipeta*, sa « demande des Indes », c'est-à-dire sa lettre de demande de départ en mission (cf. ARSI, Rhen. Sup. 42, f. 20r-21r).

⁶²³ *Ibidem*, **r (nous soulignons).

arguments en faveur de l'interprétation jésuite de la « Controverse des Rites » qui est alors déjà installée⁶²⁴.

L'ouvrage de Kircher se compose de six grandes parties. La première est consacrée à un document central dans l'interprétation, par le jésuite romain, de la chronologie chinoise, et même universelle, c'est-à-dire le monument Syro-Chinois ou stèle nestorienne de 781, qu'il avait abordé dans son *Prodromus coptus* de 1636. La deuxième partie, « des divers chemins qu'on a tenu pour aller à la Chine », porte, comme l'indique le titre, sur les routes empruntées par les missions vers l'Extrême-Orient, depuis le temps de l'apôtre saint Thomas jusqu'à Johann Grueber, contemporain de Kircher. La troisième section traite, elle, de l'introduction de l'idolâtrie en Chine à partir de l'Égypte et de la Grèce, en passant par la Perse et la Tartarie. La quatrième évoque les curiosités naturelles chinoises, tant en ce qui concerne la faune que la flore. Beaucoup de ces *exoticae* sont tantôt mentionnées comme appartenant au Musée de Kircher, tantôt comparées à d'autres pièces de cette « galerie Kircher » du Collège Romain. La cinquième partie s'occupe, ensuite, « De l'Architecture, & des autres Arts Mechaniques des Chinois ». Et, nous en arrivons, enfin, à la sixième et dernière partie, celle qui nous intéresse ici puisque consacrée aux langues : « Sixiesme Partie : de l'écriture des Chinois ». Elle débute de la sorte :

« Il nya point de nation si grossiere & si barbare, ny de païs si inculte qui n'ait quelques lettres pour exprimer ses pensées & manifester ses sentimens. Nous ne parlons pas icy des lettres composées en ordre alphabetique, mais des caracteres Hyeroglyphiques ou significatifs qui expriment toute une conception, que trois nations ont eu particulierement en usage, sçavoir les Chinois, les Brachmanes, & les Mexicains : nous laisserons pour le present les deux derniers, pour parler des premiers »⁶²⁵

⁶²⁴ En ce qui concerne l'étude précise du positionnement de Kircher vis-à-vis de la Compagnie, de son insertion dans le réseau jésuite, et notamment celui de ses correspondants en Chine, nous renvoyons au chapitre 6.2.3 ; nous ne lancerons ici que quelques pistes sur les informateurs de Kircher, pour nous concentrer sur ce qu'il dit de la langue chinoise. C'est dans cette partie-là aussi que nous reviendrons plus précisément sur l'attitude de Kircher vis-à-vis de la stèle nestorienne ou de la « Controverse des Rites », telle que l'on peut la percevoir dans des œuvres comme la *China illustrata*.

⁶²⁵ KIRCHER (Athanasie), *op. cit.*, p. 302. Sur ce point concernant la langue chinoise vue par Kircher, nous renvoyons à : SZCZESNIAK (Boleslaw), « The Origin of the Chinese Language According to Athanasius Kircher's Theory », *Journal of the American Oriental Society*, 72, 1952, p. 21-29 ; et du même auteur : « Athanasius Kircher's *China illustrata* », *Osiris*, 10, 1952, p. 385-411. Voir aussi le chapitre que lui consacre MUNGELLO (David E.), *op. cit.*, p. 174-208 à qui nous avons emprunté notamment l'expression servant de titre à cette sous-partie (cf. « Chapter V. The Proto-sinologist Kircher and the hermetic connection in the European assimilation of China ») ; ainsi que HSIA (Florence), *art. cit.* et SAUSSY (Haun), « *China Illustrata* : the Universe in a Cup of Tea », dans STOLZENBERG (Daniel, dir.), *op. cit.*, p.

C'est au sein de cette section que se trouve l'essentiel de ce que Kircher a à dire de la langue chinoise, le tout étant réparti en quatre chapitres : « Chap. I Les caractères hieroglyphiques des Chinois, II. L'anatomie des anciens caractères Chinois, III. L'explication des anciens caractères, IV. La différence qui est entre les caractères Chinois, & les hieroglifes des Aegyptiens ». On le voit dès l'abord, d'après les titres, la lecture kirchérienne des idéogrammes passe par l'Égypte. Pourtant, elle prend aussi en compte la langue chinoise pour elle-même, ce qui est visible surtout dans un appendice, spécialement conçu pour l'édition française de 1670, et qui n'apparaissait donc pas dans la version latine de 1667. En effet, sont ajoutées à la *Chine illustrée...* deux annexes : la première est intitulée « La Briefve & exacte Responce du Pere Jean Grubere de la Société de Jesus, A toutes les Questions que le Serenissime Grand Duc de Toscane luy a faites » et porte sur des aspects divers suscitant la curiosité des Européens vis-à-vis de la Chine ; la deuxième surtout nous concerne, puisqu'il s'agit d'un « Dictionnaire Chinois & François » de 44 feuillets (p. 324-367), le premier publié dans une langue européenne. Il tient plutôt du livre de vocabulaire et est présenté de façon alphabétique à partir des translittérations chinoises.

La manière dont Kircher mentionne, dans sa préface, ce dictionnaire franco-chinois est tout à fait évocatrice de sa conception de la langue :

« La seconde chose que je t'offre, c'est un *Dictionnaire chinois* traduit en François, qui merite d'estre receu avec applaudissement, à raison de sa nouveauté, et parce que nonseulement tous les Missionnaires Evangéliques pourront *convertir plus facilement les ames à Jesus-Christ, et les ramener dans le sein de son Eglise* (ce qu'ils n'ont peu faire jusques à present qu'avec beaucoup de peine) mais encore à *tous les doctes, aux curieux, et mesme aux marchands, que le trafic, ou que l'envie de voir les Estats les plus esloignés ameneront en ce païs, lesquels pourront s'instruire avec plus de facilité dans un Idiome qui jusques a presant a esté inconnu à l'Europe*, et que nous avons cru estre mesme en quelque façon impossible d'apprendre, à Raison des grandes difficultés qu'il y a surmonter. »⁶²⁶

105-114. Sur le dictionnaire spécifiquement, cet article (que nous n'avons pas pu consulter) : SZCZESNIAK (Boleslaw), « The First Chinese Dictionary published in Europe », dans SINOR (Denis, dir.), *American Oriental Society, Middle West Branch, Semi-Centennial Volume : A Collection of Original Essays*, Bloomington-Londres, Asian Studies Research Institute of Indiana University, 1969, p. 217-227. Enfin, WALRAVENS (Hartmut), *China Illustrata. Das europäische Chinaverständnis im Spiegel des 16. bis 18. Jahrhunderts*, catalogue de l'exposition à la bibliothèque Herzog August de Wolfenbüttel (21 mars-23 août 1987), Weinheim, Acta Humaniora-VCH, 1987.

⁶²⁶ KIRCHER (Athanase), *op. cit.*, **2v (nous soulignons).

Les deux objectifs de Kircher sont explicités par le biais des deux publics, très hétéroclites, visés par son ouvrage : d'un côté les missionnaires, pour qui la langue est un outil quotidien ; de l'autre, la République des Lettres et ses curieux (étendus aux marchands, l'attrait économique de la Chine étant perçu à Rome comme à Londres...).

L'intérêt de la connaissance de la langue chinoise repose, dans un premier temps, avant tout sur la stratégie missionnaire et la nécessité d'évangéliser les foules extrêmes-orientales :

« Sans quoy on n'auroit jamais peu venir à bout du dessein qu'on avoit de prescher l'Evangile à ce peuple infidelle, & à cette nation ensevelie dans les tenebres de la gentilité : que si cet obstacle n'eut pas esté levé par une grace singuliere du ciel (comme il a esté dit) il y en eût eu d'autres qui n'auroient pas esté moins difficilles à surmonter que le premier, à sçavoir celuy d'entendre & de parler le langage du país, qu'on ne peût jamais parfaitement sçavoir, & lequel est pourtant si necessaire à ceux qui veulent entrer & avoir un libre accès dans ces Provinces, qu'il est impossible d'y mettre le pied, de si cacher, où d'y entrer sans daner (sic) de sa vie, si on ne sçait aussi bien parler que les naturels et les habitants de la contrée, qui sont si jalouz, & d'un naturel si soupçonneux & si m'effient (sic), qu'ils prendroient un homme pour un espion s'il n'estoit aussi eloquent qu'eux en leur façon de parler (...) *Nos Peres ayant reconnu toutes ces verités, resolurent que pas un de la Société n'entreprendroit d'aller prescher l'Evangile à ces peuples, qu'ils ne fussent premierement bien instruits dans cette langue, qu'ils ne sceussent parfaitement bien l'entendre & qu'ils ne la parlassent assés mediocrement, c'est pourquoy, ils les envoyoit à Macai, qui est l'endroit où les maistres Neophites sont nourris pour cet effet...* »⁶²⁷

De ce prisme missionnaire dans l'appréhension de la langue, naît, chez Kircher, la volonté d'offrir au lecteur un « abrégé Chinois et François de la Loy divine (dont les premiers Neophites se servent pour s'instruire) » (p. 164-170) – intitulé dans la version latine « *Sino-Latinum Divinae Legis compendium* » (p. 121-127) – suivi des Dix Commandements (p. 171). Les textes sont présentés en deux colonnes [fig. 13], à gauche le chinois et à droite le français ou le latin (suivant les versions). Ils sont découpés en paragraphes numérotés – 46 pour le catéchisme – et ce en raison de la dissymétrie typographique, étant donné que le chinois en translittération est beaucoup plus court que le texte français. Le premier aspect de l'évocation du chinois par Kircher repose donc sur l'exposé de choses très concrètes : Macao comme école de langue où ont été formés, on l'a

⁶²⁷ KIRCHER (Athanasius), *op. cit.*, p. 156-7 (nous soulignons).

vu, Ruggieri et Ricci, entre autres ; le système d'accentuation de l'idiome grâce aux notes de musique, inventé par le « P. Jacques Pantoja » que l'on retrouvait dans les autres ouvrages consacrés au chinois, notamment chez John Webb, et qui est introduit de la sorte par le jésuite : « C'est pourquoy *comme il est tout à fait nécessaire aux hommes Apostoliques de sçavoir cette langue*, je mettray icy un ordre pour en faciliter l'usage »⁶²⁸. Sont lisibles aussi, dans la *China illustrata*, les informations principales, exposées habituellement sur les idéogrammes, depuis le début du XVIIe siècle : le nombre de 80 000 et la maîtrise de 10 000 caractères comme moyenne raisonnable, ainsi que la nécessité de posséder une mémoire conséquente pour s'approprier la langue ; la coïncidence entre un mot et un caractère ; l'absence de déclinaison et de conjugaison⁶²⁹... On perçoit là chez Kircher l'influence des sources susmentionnées sur la langue chinoise – évoquées aussi dans la « bibliothèque idéale » de son ouvrage – de Ricci à Semedo. Mais elles se doublent, comparativement à d'autres auteurs, de sa fréquentation directe des missionnaires, et notamment de l'un d'eux pour ce qui est de la langue : « le P. *Michel Boïm* Polonois, estant venu de la *Chine* à *Rome* pour y faire des affaires m'a communiqué depuis que j'escris ce cy les caracteres que vous allés voir, & m'a appris à lire & à escrire en *Chinois* (...) ». Ce dernier, présent en Chine de 1645 à 1651 puis de 1658 à 1659, paraît effectivement être un des informateurs principaux de Kircher, en particulier lors de son séjour romain de 1653 à 1656⁶³⁰, où il est accompagné par un chrétien chinois, Cheng (même si le professeur au Collège Romain exagère bien sûr en affirmant avoir appris, en si peu de temps (et en contradiction avec ce qu'il écrit, par ailleurs, sur la difficulté de la

⁶²⁸ La citation de Kircher se trouve p. 313-314 : « C'est pourquoy comme il est tout à fait nécessaire aux hommes Apostoliques de sçavoir cette langue, je mettray icy un ordre pour en faciliter l'usage. Cet ordre n'est autre que les 6. notes de la musique ut, re, mi, fa, sol, la (...) Le P. Jacques Pantoja a trouvé ce secret des 6 notes (...) C'est par le moyen de ces notes que les estrangers apprennent cette langue ; mais on ne sçauroit s'imaginer avec combien de travail, d'attache & de peine. » C'est sur ce passage que John Webb s'appuyait donc *supra* (cf. WEBB (John), *op. cit.*, p. 198-9).

⁶²⁹ Voir notamment, KIRCHER (Athanasius), *op. cit.*, p. 303 : « neantmoins avec tout cela il faut advoüer que le nombre de leurs caracteres est si grand, qu'aucun ne peût passer pour docte s'il n'en connoit 80000 pour le moins, en quoy vous jugés bien que celui-la sera plus docte, qui en sçaura davantage. L'on possedera neantmoins parfaitement ceste langue, si on en connoit 10000. Enfin les *Chinois* n'ont point de lettres disposées en façon d'Alphabet comme nous, ny de mots composés de lettres & de syllabes : mais chacun de leurs caracteres est un mot, desorte qu'ils n'ont besoin de tout autant de ces caracteres qu'ils veulent exprimer de conceptions & de pensées ; que si quelqu'un vouloit changer tout le calepin en leur langue, il faudroit qu'il se servit d'autant de caracteres differents qu'il y auroit de mots. Aussi n'ont-ils point de declinaisons ny de conjugaisons ; parce que toutes ces choses sont contenuës dans ces mesmes caracteres ; c'est pourquoy il faut estre doué d'une grande memoire si l'on veut acquerir quelque reputation de science parmy les *Chinois*. » Pour la citation suivante, p. 302.

⁶³⁰ En effet, il n'y a pas spécifiquement de lettre de Michael Boym dans la correspondance de Kircher.

langue...), « à lire et à écrire »). Il lui fournit des renseignements sur différents sujets, par exemple dans la quatrième partie où beaucoup de références sont empruntées à la *Flora Sinensis* du Polonais. Ainsi Boym est un des grands pourvoyeurs de Kircher en matériaux chinois, surtout dans les passages concernant la langue : si les débats ont été vifs, sans être véritablement tranchés, pour déterminer si le catéchisme « *T'ien-chu chiao-sheng yüeh-yen* » (ou *Divinae legis compendium*) avait été fourni par Boym, de même que pour quantifier son implication dans le dictionnaire conclusif de l'édition en français⁶³¹, il est assez assuré, par contre, que l'essentiel des remarques de l'auteur de la *China* dans sa sixième partie – comme il le reconnaissait d'ailleurs implicitement dans la citation plus haut – provient d'un traité avec illustrations du jésuite polonais, resté manuscrit, *Liber de formandarum literatum ratione*, tiré d'un autre ouvrage appelé par Kircher *Delucidatio summaria rerum Sinicarum*⁶³².

Pourtant, et c'est le deuxième aspect de l'évocation du chinois par Kircher, il est intéressant de voir ce qu'il fait de ce matériau qui lui est fourni, comment il le façonne. Comme il l'indique à la suite immédiate de la précédente citation :

« je ne veux pas neantmoins traiter icy que des choses qui sont conformes à mon dessein : car pour ce qui concerne le Royaume ; comme la Politique, & la langue, ceux qui desireront d'en apprendre les particularités n'ont qu'à lire le livre du mesme pere

⁶³¹ Sur Michael Boym : SZCZESNIAK (Boleslaw), « The Writings of Michael Boym », *Monumenta Serica. Journal of Oriental Studies*, vol. XIV, 1949-1955, p. 481-538 et « The Beginnings of Chinese Lexicography in Europe with particular Reference to the Work of Michel Boym (1612-1653) », *Journal of American Oriental Studies*, 67, 1947, p. 160-165; ainsi que CHABRIE (Robert), *Michel Boym, jésuite polonais et la fin des Mings en Chine, 1646-1662*, Paris, Pierre Bossuet, 1933. Au sujet des discussions sur les questions d'attribution de tel ou tel passage de la *China*, voir, pour une synthèse : MUNGELLO (David E.), *op. cit.*, p. 142, notes 36 et 39 en particulier (et sur Boym plus généralement p. 141-142). En ce qui concerne le catéchisme par exemple, il en est bien fait mention d'un dans la bibliographie de Boym jointe par Sébastien Cramoisy à l'« advertisement au lecteur » de la *Briefve relation de la notable conversion des personnes royales*, Paris, 1654, parmi les livres que le jésuite projetterait d'écrire : *Sinicus Catechismus seu Methodus praedicandae sanctae Fidei usitata a parlement de Paris. Societatis Iesu in imperio Sinarum*. Authore P.M. Boym. Dans son article, « The Writings of Michael Boym », Szczesniak confirme cette attribution mais cite aussi l'opinion de P. Pelliot et L. Pfister attribuant le texte au P. João Soeiro (1566-1607) et le datant de 1601 (1606-1607 en fait) ; néanmoins même dans ce cas-ci, Boym serait probablement l'auteur de la transcription et de la traduction. (cf. SZCZESNIAK (Boleslaw), *art. cit.*, p. 497-498). Le dictionnaire franco-chinois, quant à lui, est aussi considéré par Szczesniak comme une œuvre de Boym (p. 501-502). Enfin, mais nous y reviendrons ultérieurement comme indiqué, une autre très importante partie de la *China illustrata...* est l'œuvre du jésuite polonais : celle qui concerne la stèle syro-chinoise (cf. p. 495-496).

⁶³² Voir SZCZESNIAK (Boleslaw), *art. cit.*, p. 499-500, qui indique que l'on ne sait rien de cette œuvre de Boym, peut-être perdue parmi les papiers de Kircher...

[Boym], intitulé, *Delucidatio Summaria rerum Sinicarum* qui parle tres-sçavanment de toutes les choses de la Chine, pour estre entierement satisfait. »⁶³³

La première phrase sonne comme une sorte de prétérition puisque, au contraire, du moins pour partie, Kircher plie bien à son dessein d'ensemble les informations qu'il récolte. Or les premières remarques du jésuite sur le chinois remontaient à son *Oedipus Aegyptiacus* de 1652-1654, dans lequel Boym était déjà mis à contribution. Il est l'auteur – ou en tout cas le traducteur – de l'éloge en chinois de Ferdinand III, qui s'insère parmi ceux en plus d'une vingtaine d'autres langues du *Triumphus Caesareus Polyglottus*⁶³⁴. Si les deux langues sont ainsi rapprochées, c'est que pour Kircher, le chinois est une émanation de l'égyptien :

« Ils [les Chinois] les [les hiéroglyphes] ont appris du grand Pere Cham, & de Mercure Trismegiste conseiller de Nesraim son fils, & premier inventeur des Hyeroglyphes. Ce qui me persuade le plus cette oppinion, c'est la ressemblance qu'il y a des anciens caracteres chinois avec les Hyeroglyphiques dont nous parlons »⁶³⁵

Il date l'apparition du chinois de 300 ans après le Déluge, faisant de l'empereur Fu Hsi, l'inventeur de cet art, dont le prototype réside dans l'écriture égyptienne. En effet, les Chinois seraient les descendants de Cham, ayant migré depuis l'Égypte vers l'Est (d'après la Genèse, 10). Kircher en vient à identifier ce dernier à Zoroastre, roi de Bactriane, et c'est depuis cette province (dans l'actuel Afghanistan) que seraient partis des colons vers la Chine ; cette migration aurait été aussi l'occasion d'une translation des hiéroglyphes, inventés par Hermès Trismégiste, dans la Chine de Fu Hsi⁶³⁶.

⁶³³ KIRCHER (Athanasius), *op. cit.*, p. 302 (nous soulignons).

⁶³⁴ KIRCHER (Athanasius), *Triumphus Caesareus Polyglottus, Tot concinnatus Linguis, quot in Veterum doctrina stabilienda Linguis OEDIPUS Aegyptiacus utitur. Quem Immortali Ferdinandi III. Sapientissimi Romanorum Imperatoris Gloriam, Ob immortale in priscae Sapientiae instauratione meritum, Literatorum in Romano Orbis terrarum Theatro ex omnibus Populis & Nationibus congregatorum Chorus aeternum erigit, dicat, consecrat*, Rome, Typis Vitalis Mascardi, 1655. Nous l'avons consulté dans un fascicule séparé, sous ce titre, à la bibliothèque Vaticane (à la cote, Stamp. Chig. II. 1074). Les deux éloges en chinois apparaissent aux f. 103v-105v : le premier « Elogium XXV » est indiqué « A R. P. Michaële Boym Soc. IESU occasione Oedipi Aegyptiaci Sinica linguâ erectus Colossus » ; à la fin du deuxième « Elogium XXVI », figure la phrase suivante : « Aegyptiaci Oedipi Authori R.P. Athanasio Kircher, eiusdem Soc. IESU. Michaël Boym, & Andreas Chin Sina, cuius officium est Yeu Kì, eiusdem Patris ex Regno Sinarum in Urbem Comes ». Ces éloges figurent sinon, à l'identique, aux f. 32v-34v de *Oedipus Aegyptiacus...*, *op. cit.*, vol. 1, 1652 ; voir aussi cet ouvrage de Kircher pour un passage sur l'origine égyptienne des caractères chinois, vol. 1, p. 396-417.

⁶³⁵ KIRCHER (Athanasius), *op. cit.*, p. 303.

⁶³⁶ Cf. *Ibidem*, p. 302-303 : « L'on trouve dans les Annales des Chinois que la première façon d'écrire fût trouvée trois cents ans après le déluge. Le premier inventeur de cet Art fût un certain nommé Fohi, si nous en croyons le livre de la succession des Roys, qui contient la première forme de ces caracteres, & qui enseigne même le moyen de les faire. (...) »

De cette généalogie hiéroglyphique des idéogrammes, Kircher tire le fait qu'ils ont un lien direct, du moins originellement, avec la chose qu'ils représentent :

« s'il est ainsi, il faut avouer que les premiers *Chinois* ont fait leurs caracteres de toutes les choses du monde, & qu'ils se sont servis de tout, comme on le voit par leurs chroniques & par la forme & la figure de leurs lettres : car ils les formoient de mesme que les Egypciens, representant tantost des animaux maintenant des volatiles, apres des reptiles, des poissons, & enfin apres tout cela ils se servoient des herbes, des rameaux d'arbres, des cordes, des points, des cercles, & de plusieurs autres choses qui formoient neantmoins ces mesmes caracteres d'une autre façon que ceux des *Chinois* d'apresent, lesquels pour estre devenus plus doctes et plus habilles par l'experience des choses, ont changé le tout, & ont mis cette confusion d'animaux, & de plantes dans une certaine ressemblance par les points qu'ils y ont mis. Lesquels rendent cette ancienne methode plus facile & plus courte qu'elle n'estoit »⁶³⁷

Pour évoquer une chose ayant trait à l'air, le caractère était censé inclure le dessin d'un volatile, alors que pour un élément se rapportant à l'eau, il faisait figurer un poisson...⁶³⁸

Puis, une évolution a eu lieu, tendant à une certaine abstraction, rendant la représentation plus aisée ; et Kircher évoque alors les seize différentes formes de lettres, depuis les cent originelles du premier empereur – qu'il recueille vraisemblablement dans le *I Ching*, considéré comme le premier livre en chinois. Mais ces caractères ont, néanmoins, conservé

J'ay dit que l'invention des lettres ou caracteres Hyeroglifiques a esté trouvée presque trois cents ans apres les deluge, dans le temps que les enfans de *Noë* gouvernoient le monde, & qu'ils estendoient leur Empire jusques aux extremités de la terre. L'Empereur *Fohi* fût le premier qui en trouva le secret (...) ce qui me persuade de cette oppinion, c'est la ressemblance qu'il y a des ancien caracteres *chinois* avec les Hyeroglifiques dont nous parlons. » Et, plus loin, au chap. III « L'explication des plus anciens caracteres Chinois » : « Les premiers *Chinois* (comme j'ay desja dit) estant descendus des Egypciens ont suivi leurs façons de faire pour leurs escritures, non pas quand à la composition des lettres, mais quand aux figures tirées de diverses choses naturelles, lesquelles leur servoient pour manifester leur concept. C'est pourquoy ils avoient autant de signes pour l'expliquer qu'ils avoient de choses à enoncer. L'Empereur *Fohi*, qui est le premier inventeur de ces caracteres, en trouva cent tous differents, tirés des serpents a des dragons, dont on s'est servi pour les annales *Chinoises* (...) » (p. 305).

⁶³⁷ *Ibidem*, p. 303.

⁶³⁸ *Ibidem*, p. 304 : « Chap. II De l'explication des anciens caracteres Chinois. Nous avons desja dit dans les discours precedans que les anciens *Chinois* se sont servis de tout ce qui se presentoit à leurs yeux pour pouvoir manifester leurs pensées, & donner à connoistre les concepts de leurs esprits. C'est pourquoy voulant traiter de la matiere du feu, ils se servoient des serpents, des aspics, & des dragons, qui estants disposés d'une telle ou d'une telle façon, m'arquoient telle ou telle chose. Quand ils vouloient descrire ce qui se trouvoit dans l'air, ils avoient recours au mesme element, & se servoient des oyseaux, tout ainsi que des poissons pour les choses de l'eau (...) ».

intrinsèquement le rapport entre signifiant et signifié [fig. 14]⁶³⁹. Il est frappant qu'une telle comparaison « iconographique » apparaisse dans une planche similaire d'un ouvrage antérieur. Elle appartient au *Sinicae Historiae Decas Prima* de Martino Martini de 1658 [fig. 15]⁶⁴⁰. Ce membre du réseau de Kircher traçait déjà un parallèle entre les caractères chinois et les hiéroglyphes (« *Aegyptiaca hieroglyphica* ») : sur son illustration, figurent six idéogrammes et leurs prototypes « imagés ». Elle se trouve au livre premier dans le chapitre consacré à l'Empereur Fohius. Ainsi, un point entouré d'un cercle est devenu [jih] (soleil), alors qu'une étrange créature a muté en [lung] (dragon) et un volatile est devenu le caractère [niao] (oiseau)... Faut-il voir dans cette planche de Martini une source directe de celles de Kircher, même si ce ne sont pas exactement les mêmes idéogrammes qui sont repris ? Ou peut-on y lire éventuellement, en sens inverse, un ascendant kirchérien sur son ancien élève au Collège Romain, qui aurait alors emporté avec lui en Chine le prisme pan-égyptien de son maître⁶⁴¹ ?

Toujours est-il que pour Kircher, malgré la comparaison entre les deux écritures, la hiérarchie est bien établie. Le professeur de mathématiques fait de l'écriture chinoise un « sous-caractère » hiéroglyphique. S'il est bien venu d'Égypte, il y a, par contre, laissé les mystères qu'il contenait là-bas, n'étant plus qu'une vulgaire langue vernaculaire, un simple « instrument ordinaire de commerce communicationnel »⁶⁴² ; le chapitre IV « La difference qu'il y a entre les caracteres des Chinois, & les hyeroglifes des Egiptiens » est sur ce point explicite :

⁶³⁹ *Ibidem*, p. 305 : « Les mesmes caracteres, qui ont servi à la premiere antiquité des *Chinois* pour manifester leurs concepts sous les differentes postures de plusieurs animaux, ont servi à ceux qui ont corrigé la langue, non pas sous la mesme figure des animaux, mais sous la forme des lignes, & des points, qui est la mesme methode dont on se sert encore aujourd'huy, comme on peut voir dans la figure precedante (...) où nous voyons qu'au lieu de se servir des feuilles, & des ramaux des anciens, disposés d'une certaine façon, les modernes se servent de semblables traits à ceux que vous voyés ; revenons maintenant à nostre dessein. » (cf. MUNGELLO (David E.), *op. cit.*, p. 145-147 ; SAUSSY (Haun), *art. cit.*, p. 111-112).

⁶⁴⁰ MARTINI (Martino), *Martini Martinii, ... Sinicae historiae decas prima, res a gentis origine ad Christum natum in extrema Asia, sive magno Sinarum imperio gestas complexa*, München, J. Wagner, 1658 ; la planche se trouve p. 23 : « Literae tamen illae à *Fohio* inventae, ab his, quae nunc in usu versantur, olim diversae, ad Aegyptiaca hieroglyphica accedebant, ut figura rem significandam ipso adspectu exhiberet. Ut exemplis re magis in aperto sit, haec litera, 1. quae montem sognificat, olim ita, 2. pingebatur. Sic solem eo modo exprimebant, quo Mathematicis hodie circulo medioque puncto (...) In eo libro antiquae literae formam utcunque referunt earum, quas Romaein obeliscis saepe me videre memini. » (p. 22-23). Une autre édition de l'ouvrage paraît à Amsterdam en 1659.

⁶⁴¹ C'est l'interprétation que propose David E. Mungello (cf. *op. cit.*, p. 130-131 où figure aussi une reproduction de la planche de Martini).

⁶⁴² ECO (Umberto), *La Recherche de la langue parfaite...*, *op. cit.*, p. 187-188.

« Nous avons dit cy dessus qu'il y avoit beaucoup d'apparence que les enfants de Cham, ayant conduit des colonies dans les extremités de la Chine, ils y avoient introduit aussi les lettres & les caracteres non pas à la verité avec toutes les significations & les misteres dont estoient ornés les hyeroglifes des Egiptiens, mais tout autant qu'il estoit necessaire pour expliquer sa pansée, & donner à connoistre ses conceptions & ses sentimens ; quoyque grossierement. (...) »

Quoyqu'il soit vray que cette nation se soit servie des animaux, & de tout ce qui leur a paru commode pour expliquer leurs concepts & manifester leurs sentimens, comme ont fait les Egiptiens, si est ce pourtant qu'ils n'ont pas fort convenu dans leurs formes d'ecrire, au contraire ils ont esté fort differents en leurs methodes : car les Egiptiens ne se servoient jamais de hyeroglifes dans leurs discours familiers, ny dans leurs conversations ; parcequ'il n'estoit pas permis à un chascun de les apprendre (...) »⁶⁴³

Et l'auteur de renvoyer ensuite pour pénétrer les mystères des hiéroglyphes à son *Oedipus aegyptiacus*...

L'ouvrage d'Athanasius Kircher connaît un succès certain en Europe. Le « beau volume » que son auteur revendique lui-même d'avoir réalisé, avec ses nombreuses planches de belle qualité, est possédé par les collèges jésuites mais aussi les institutions savantes⁶⁴⁴. Un signe de sa fortune est que, malgré le coût d'impression d'un tel in-folio, il en existe plusieurs éditions, dont certaines en langues vernaculaires. Outre la version latine publiée par Johann Jansson a Waesberge à Amsterdam, c'est dans cette même ville, haut lieu de l'imprimerie au XVIIe siècle, que sort une édition, toujours en latin, de Jacobus van Meurs, vraisemblablement contrefaite⁶⁴⁵. Avant la *Chine illustrée*... en français, une traduction hollandaise paraît aux presses de l'éditeur originel, dès 1668, intitulée *Tonneel*

⁶⁴³ KIRCHER (Athanasius), *op. cit.*, p. 311.

⁶⁴⁴ L'expression « beau volume » se trouve dans la préface *Ibidem*, **v. Sur la distribution des livres de Kircher, sur laquelle nous reviendrons, voir FLETCHER (John), « Athanasius Kircher and the distribution of his books », *The Library*, ser. 5, 23, 1968, p. 108-117, ainsi que NUMMEDAL (Tara) et FINDLEN (Paula), « Words of Nature : Scientific Books in the Seventeenth Century », dans HUNTER (Andrew, dir.), *Thornton and Tully's Scientific Books, Libraries, and Collectors. A Study of Bibliography and the Book Trade in Relation to the History of Science*, Aldershot, Ashgate Publishing Limited, 2000, p.164-215 (p. 186-187 sur Kircher).

⁶⁴⁵ cf. SOMMERVOGEL (Carlos), *op. cit.*, IV, p. 1063-1064 et SZCZESNIAK (Boleslaw), « Athanasius Kircher's *China illustrata* », *art. cit.*, p. 388-9. C'est le frontispice de cette édition, rigoureusement similaire à l'autre, exceptée l'adresse, que nous avons fait figurer *supra*.

*van China*⁶⁴⁶. Il en existe, enfin, une variante anglaise abrégée. Elle est insérée par John Ogilby dans son adaptation, en 1669, de Jean de Nieuhoff, *An Embassy from the East India Company of the United Provinces to the Grand Tartar Cham*, parue en hollandais en 1665⁶⁴⁷. L'on a déjà vu comment Ogilby (1600-1676), traducteur d'Esop, Homère ou Virgile⁶⁴⁸, avait aussi servi de « passeur » vers l'Angleterre de relations sur les contrées exotiques, comme celle d'Arnoldus Montanus sur l'Amérique ; il fait ici de même avec Nieuhoff, allant jusqu'à réaliser la seconde édition de son texte, en 1673, dans sa propre imprimerie, installée dans sa maison (« *printed by the Author at his House in White-Friers* »). Kircher est cité tout au long de l'ouvrage⁶⁴⁹, mais, surtout, la partie finale du volume est une annexe résumant la *China Illustrata...* du jésuite en une centaine de pages, portant le titre : « *An Appendix or Special Remarks taken at large out of Athanasius Kircher's Antiquities of China* » (p. 319-431). La section consacrée à la comparaison entre idéogrammes et hiéroglyphes est reprise pour partie (« *Part. VI. Of the Hieroglyphical Characters of the Chineses* » (p. 429-431))⁶⁵⁰. Outre le texte traduit et adapté, les images

⁶⁴⁶ KIRCHER (Athanasius), *Toonneel van China... nieuwelijks door d'E. Vader Athanasius Kircherus... in 't latyn beschreven, en van J. H. Glazemaker vertaalt...*, Amsterdam, J. Janssonius Van Waesberge en de wede. wijlen E. Weyerstraet, 1668.

⁶⁴⁷ NIEUHOF (Johan), *An Embassy from the East-India Company of the United Provinces to the grand Tartar Cham, emperor of China, deliver'd by Their Excellencies Peter de Goyer and Jacob de Keyzer, At His Imperial City of Peking. Wherein the Cities, Towns, Villages, Ports, Rivers, &c. In their Passages from Canton to Peking, Are Ingeniously Describ'd, by Mr John Nieuhoff, Steward to the Ambassadors. Also An Epistle of Father John Adams their Antagonist, Concerning the Whole Negotiation. With an Appendix of several Remarks taken out of Father Athanasius Kircher., english'd, and set forth with their several Sculptures, by John Ogilby Esq. (His Majesties Cosmographer, Geographick Printer, and Master of the Revels in the Kingdom of Ireland)*, Londres, printed by John Macock for the Author, 1669. Nous avons utilisé la deuxième édition de l'ouvrage : Londres, printed by the Author at his House in White-Friers, 1673.

⁶⁴⁸ Cf. *The Fables of Aesop, paraphras'd in verse and adorn'd with sculpture, by John Ogilby*, Londres, printed by Warren for A. Crook, 1651 ; *Homer his Iliads translated, adorn'd with sculpture and illustrated with annotations, by John Ogilby*, Londres, printed by Thomas Roycroft, 1660 et *The Works of Publius Virgilius Maro, translated by John Ogilby...*, Londres, printed by T. Maxey for A. Crook, 1650.

⁶⁴⁹ Par exemple, au « Chap. II : Of the Characters, Language, Writing, and Literature of the Chineses : And in what manner the Learned in China arrive to the several Degrees of Knowledge » (p. 149 et *sq.*) : « The Jesuit Athanasius Kircher reckons them eighty thousand, in all which they must be knowing and expert, who will aim at the highest Degree of Learning (...) » (p. 149-150).

⁶⁵⁰ Par exemple, le début fait un montage de différents passages du texte de Kircher que nous avons mentionnés : « There is no Nation so barbarous, but they have some way to manifest their Conceptions one to another ; but above others, the *Chineses* have the most significant Characters ; the first Inventor of which was *Fohi*, about three hundred years after the *Flood*, as their Records say, who form'd divers Figures drawn from Animals, Birds, Reptils, Fishes, Herbage, Plants, Trees, and abundance of other things : so that according to the numerous variety of the Products of Nature, and her several Resemblance, such, and so infinite were their Characters ; which though the modern *Chineses*,

en sont aussi « importées » : sont-elles passées par l'intermédiaire de Jacobus van Meurs, qui est l'imprimeur à la fois d'une version latine de la *China* et de la relation de l'ambassade de Nieuhoff en hollandais⁶⁵¹ ? Toujours est-il que si les planches pleine page semblent avoir été reproduites par Wenceslas Hollar, les xylographies insérées dans le texte sont, elles, de bien moins bonne qualité et ne sont que de pâles copies de l'original, comme l'indique l'exemple de l'illustration du Mandarin calligraphiant [fig. 16]⁶⁵². Par contre, les autres planches sur les caractères chinois ne sont pas transférées, et celle qui apparaît dans un chapitre antérieur sur l'écriture, est plutôt une variation sur l'image de Martini dans la *Sinicae Historiae Decas Prima* [fig. 17].

Les textes de Kircher – ceux sur la Chine pour ce qui nous intéresse ici – circulent. En Angleterre notamment. Un exemple concret en est fourni par Robert Hooke, qui, dans son journal, indique avoir fait l'acquisition de la *China*, peut-être sous forme de feuilles volantes, ou de livrets séparés, une pratique courante pour les ouvrages au coût élevé, puisque c'est ensuite sa nièce qui en fait la reliure⁶⁵³. Dans l'inventaire de sa bibliothèque aux 3380 volumes – *Bibliotheca Hookiana. Sive Catalogus Diversorum Librorum...* –, réalisé par le libraire Richard Smith à l'occasion de la vente publique organisée le 29 avril 1703, après la mort de Hooke, ce sont même deux versions du texte, la latine et la française, qui apparaissent dans la catégorie des in-folios, aux numéros 41 et 42 de l'inventaire. Ils figurent aux côtés d'ouvrages d'Hakluyt, de John Ray (*Collection of*

taught by Experience, have rectifi'd, yet at this day they have above eighty thousand, the Study of which is the Apex of all their Learning ; but they are able with ten thousand to make out handsomly most Expressions upon all occasions (...) ». Suit le passage consacré au caractère « transnational » du mandarin, ainsi que l'évocation des tons inventés par Jacobus de Pantoja. L'ouvrage d'Ogilby se conclut par cette remarque : « *Those that are earnest to make further scrutiny in quest of all these wonderfull Relations, may resort to the Author himself, and to those in his Quotations ; for this we thought a sufficient Appendix to the Dutch Embassy, the one seeming the better to Illustrate the other, many of the same Concerns being handled in both.* »

⁶⁵¹ NIEUHOF (Johan), *Het Gezantschap der Neerlandtsche Oost-Indische Compagnie, aan den grooten Tartarischen cham, den tegenwoordigen Keizer van China, waar in de gedenkwaardigste geschiedenissen, die onder het reizen door de Sineesche landschappen, Quantung, Kiangsi, Nanking, Xantung en Peking, en aan het keizerlijke hof te Peking, sedert den jare 1655 tot 1657 zijn voorgevallen, op het bondigste verhandelt worden...* door Joan Nieuhof,..., Amsterdam, J. Van Meurs, 1665 (puis 1670).

⁶⁵² Sur ce point, voir GODWIN (Joscelyn), *op. cit.*, p. 255.

⁶⁵³ Cf. NUMMEDAL (Tara) et FINDLEN (Paula), *art. cit.*, p. 187 et ROSTENBERG (Leona), *The Library of Robert Hooke. The Scientific Book Trade of Restoration England*, Santa Monica, Modoc Press, 1989 : Hooke « instructed his niece Grace in binding technique having constructed for her a binding frame. Hooke refers to her bindings of the *Works of the mathematician Oughtred*, the « 2nd volume of Kircher, *China* » and an alchemical treatise of Samuel Zimmerman. » (p. 117, en s'appuyant sur le *Diary A*, p. 270, 371, 428).

Curious Travels and Voyages), de Juan Gonzalez de Mendoza, d'Alvarez Semedo ou du *Novus Atlas Sinensis* de Martini (« *the 8vo edition costing the collector 201/2 sh.* »), ainsi que d'un *Atlas Chinensis* d'Ogilby (pour 12sh.)⁶⁵⁴... Grâce à cette bibliothèque « chinoise » fournie, le scientifique anglais avait fait paraître un avis sur la langue chinoise dans un numéro des *Philosophical Transactions* de 1686 : « *Some Observations and Conjonctures Concerning the Chinese Characters* »⁶⁵⁵.

Un autre type d'éclairage sur la réception de l'ouvrage de Kircher est justement offert par les comptes-rendus dans les périodiques scientifiques importants de la période. C'est de la version latine de la *China...* que les *Philosophical Transactions* proposaient une recension dans leur numéro 26 de juin 1667, soit immédiatement après sa publication, apparemment attendue (« *The Author by publishing this Volume, discharges the Promise, he had made some years ago, that he would do so* »)⁶⁵⁶. Le recenseur de l'ouvrage le présente de façon globale, tout en insistant sur la quatrième partie portant sur les merveilles de la nature chinoise, qui appartiennent plus, selon lui, à la sphère d'intérêts de la Royal Society (« *as belonging to our sphere* »). La section sur l'écriture n'est que mentionnée en passant, par contre la dimension collective de l'entreprise jésuite est rappelée, sur la base de ce que Kircher lui-même en écrivait dans son introduction⁶⁵⁷.

⁶⁵⁴ Nous avons consulté la version fac-similé de l'inventaire, publiée dans ROSTENBERG (Leona), *op. cit.*, p. 145-221. Voir aussi, notamment sur les voyages et curiosités, l'introduction par Leona Rostenberg (p. 134-137).

⁶⁵⁵ *Philosophical Transactions*, n° 180, juin 1686, p. 63-78. Kircher n'y est pas cité, contrairement à Wilkins dont il est écrit d'emblée que son caractère surpasse celui de la Chine : « *I might give an instance also in the artificial language invented by the late Rev. Bp. Of Chester, Dr. Wilkins, which in all the accomplishments of language excels every one yet extant (...) yet the character is not literal but real, which is more curious and useful than the Chinese way* ». Ce qui ne l'empêche pas ensuite de longuement détaillé le fonctionnement de la langue chinoise.

⁶⁵⁶ Cf. *Philosophical Transactions*, N° 26, juin 1667, p. 484-488, déjà mentionné plus haut : « *The Book it self, a large Folio, is divided into 6. Parts. The three first, and the last, being besides the design of these Tracts, we shall ut glance at, taking only notice : First, that they pretend to perswade the Reader, that Christianity was spread over all Asia by st Thomas the Apostle, and his Successors ; and hath been there continued, though not without great eclipses, to these very time. An here the Chian Chaldean Monument, said to have been erected several hundred years since in China, and found out A. 1625 is with great labour asserted and interpreted. Next, that the Rise of the Idolatry, in those remote parts, and their different Ceremonies in Worship, is confronted with those Ancient ones of Egypt. Lastly, that a large account is given of the Chinese leters, their figure, power, &c. But we hasten to the Fourth Book, as belonging to our sphere. That undertakes to describe the curiosities and productions of Nature and art in China...* » (p. 484).

⁶⁵⁷ *Ibidem* : « *He acknowledges himself much obliged to Martinius, and his Atlas Sinicus ; as also to Michael Boim, a Polonian ; Philippo Marino, a Jesuit of Genoa, and two other of the same Society. viz. Henry Roth of Ausburg, and John Gruber, an Austrian ; whereof the latter went A. 1656. over Land from Rome, through Anatolia, Armenia, Persia, Ormus, Camboja, and India, to Macao, the famous Port of China, and thence to Pekin, the Court of that Empire ; whence two years after, he came back to Rome, accompanied for a part of the way by the Jesuit Albert Dorville (...)* ».

La version latine – preuve, de nouveau, de la dimension de *lingua franca* de cette langue dans les milieux scientifiques européens – sert aussi de base au compte-rendu, assez détaillé, que le *Journal des sçavans* du 17 septembre 1668 consacre à la *China Illustrata*. Là aussi, la dimension collective de l’ouvrage est rappelée :

« Ceux qui ont fait des Relations de la Chine en ont écrit des choses si extraordinaires, qu’on a eu de la peine à les croire. Le P. Kircher ayant eu la curiosité de s’en éclaircir, *non seulement a consulté plusieurs personnes qui avoient long-temps demeuré en ce pays, mais mêmes a donné à quelques-uns qui y alloient, des instructions pour examiner ce qu’il a jugé de plus considerable ; & sur les memoires qu’il a eus d’eux, il a composé ce Livre, où l’on trouvera des remarques tres-curieuses.* »⁶⁵⁸

Un paragraphe est, cette fois-ci, réservé à la question de la langue chinoise selon Kircher :

« Il considere la langue et l’Ecriture des Chinois, & que l’une est aussi incommode que l’autre. Car leur langue est si équivoque, qu’un même mot signifie souvent vingt choses, & leur Ecriture a tant de lettres differentes, que la vie d’un homme suffit à peine pour apprendre à lire. Ainsi leur maniere de parler & d’écrire est directement contraire à celle des Peuples de l’Europe : Car au lieu que les Peuples de l’Europe ont beaucoup de mots, & peu de lettres ; les Chinois au contraire ont beaucoup de lettres, & peu de mots dont la prononciation soit differente. Pour éviter l’équivoque, ils donnent à un même mot divers tons selon la diversité des significations qu’ils luy veulent donner ; de sorte qu’on peut dire qu’ils ne parlent qu’en chantant. C’est pourquoy les Missionnaires ont été obligez pour apprendre cette Langue, de mettre des notes de musique sur les mots. »⁶⁵⁹

Ces quelques lignes offrent donc une lecture assez partielle de l’interprétation linguistique de Kircher. Elles privilégient l’approche proprement missionnaire de la langue, mettant en avant sa difficulté, plutôt que la vision offerte par le jésuite de caractères inspirés des hiéroglyphes et liés directement à la chose qu’ils représentent. Cette lecture apparaît en fait symbolique des tensions, visibles dans la réception des ouvrages du jésuite, entre le caractère « missionnaire » de ses travaux et leur caractère purement érudit, à destination de la République des Lettres. Si Kircher pliait quelque peu la matière fournie par les missionnaires « de terrain » à son dessein global, à une relecture d’une histoire universelle de l’humanité, certains de ses interlocuteurs scientifiques se penchent, pourtant, plus avant sur la mise en forme des rapports missionnaires qu’il propose, que sur la relecture propre qu’il compose. Cet aspect « paradoxal » de la position du jésuite romain était visible déjà

⁶⁵⁸ *Journal des Sçavans*, lundi 17 septembre 1668, p. 73-76 (citation p. 73, nous soulignons).

⁶⁵⁹ *Ibidem*, p. 75.

dans le traitement que faisait de son livre, John Webb : Kircher apparaissait dans l'*Historical Essay Endeavouring a Probability that the Language of the Empire of China is the Primitive Language* au même titre que Semedo ou Martini. Il fournissait des informations sur la Chine, mais, en même temps, ses lectures les plus personnelles étaient parfois remises en cause, comme dans le cas de la datation de l'écriture chinoise en lien avec la chronologie biblique⁶⁶⁰...

Lectures polyglottes : les Polygraphies

Une autre forme de réception paradoxale de l'ouvrage de Kircher sur la Chine va nous permettre de faire explicitement le lien entre Kircher sinologue et Kircher *language planner*, de tirer un fil de la *China Illustrata...* à la *Polygraphia nova et universalis ex combinatoria arte detecta* de 1663. Il s'agit de la relecture/plagiat des travaux du jésuite que propose Andreas Müller (1630-1694). Cet érudit berlinois polyglotte a étudié le latin, le grec, l'hébreu et les langues orientales, ainsi que la théologie, à l'université de Rostock puis de Wittenberg et enfin, comme *magister*, à l'université de Greifswald. Devenu prévôt (*Propst*) de Treptow, il part ensuite pour l'Angleterre, où il collabore plusieurs années – gravitant donc dans les milieux que nous avons déjà évoqués – avec Brian Walton et Edmund Castell (1606-1685), orientaliste et professeur d'arabe à Cambridge, notamment sur le dictionnaire polyglotte accompagnant la Bible, *Lexicon Heptaglotton* (1669)⁶⁶¹. A son retour, devenu prévôt de Saint Nikolai à Berlin, il est aussi chargé par le Grand Electeur Frédéric-Guillaume (1620-1688) des manuscrits orientaux de sa bibliothèque et plus généralement des livres et des problématiques liés à l'Extrême-Orient, en compagnie

⁶⁶⁰ Les opposants aux théories de Kircher sur la Chine se font, ensuite, parfois plus violents : Philippe Couplet (1624-1692) lance les hostilités dans son *Confucius Sinarum Philosophus, sive scientia Sinensis exposita* (Paris, 1687) rejetant l'influence égyptienne sur la Chine ; Nicolas Fréret (1688-1749), secrétaire de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres, dans ses « Réflexions sur les principes généraux de l'art d'écrire, et en particulier sur les fondemens de l'écriture chinoise » note : « Le P. Kircher est d'un autre avis ; mais il paroît en cette occasion avoir un peu trop donné à son imagination. » (*Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres*, vol. VI, 1729, p. 623) (cf. SZCZESNIAK (Boleslaw), « The Origin of the Chinese Language According to Athanasius Kircher's Theory », *art. cit.*, p. 27-28). Mais le contexte intellectuel de ces deux ouvrages, et surtout du deuxième, est déjà différent de celui qui concerne notre étude.

⁶⁶¹ CASTELL (Edmund), *Lexicon heptaglotton, hebraicum, chaldaicum, syriacum, samaritanum, aethiopicum, arabicum, conjunctim; et persicum, separatim... Cui accessit brevis, & harmonica (quantum fieri potuit) grammaticae, omnium praecedentium linguarum delineatio. Authore Edmundo Castello...*, Londres, imprimebat Thomas Roycroft, 1669.

de Christian Mentzel (1622-1701), le médecin de l'électeur du Brandebourg, lui aussi assigné à ces questions⁶⁶² ; et ce, à un moment où Frédéric-Guillaume a fait l'acquisition des ouvrages sur la Chine de l'amiral hollandais Giesel Van Lier, consacrant la bibliothèque de Berlin comme l'une des plus fournies sur ces matières en Europe⁶⁶³. Andreas Müller s'intéresse tout particulièrement au chinois. Il est l'auteur, par exemple, de : *Hebdomas observationum de rebus Sinicis... quibus adjunguntur Examinis Monumenti Sinici...* (Coloniae Brandenburgicae (Berlin), Ex Officina Georgi Schultzi, Elect. Typogr., 1674). Il y aborde le « monument chinois » qui n'est autre que la stèle sino-syriaque trouvée à Xian. Il y consacrait déjà un autre opuscule intitulé justement *Monumenti Sinici...* en 1672⁶⁶⁴. Or il apparaît que ces ouvrages ne sont que les reprises des travaux de Boym, mais sans qu'il soit crédité, retranscrivant une portion de la traduction de la stèle nestorienne réalisée par le jésuite et déjà utilisée, on l'a vu, par Kircher dans sa *China*⁶⁶⁵. Les recherches de Müller ne semblent donc présenter aucune originalité. Il s'agirait seulement en quelque sorte d'une variation « chétive » – moins aboutie puisqu'aucun caractère chinois n'est imprimé dans le *Monumenti Sinici...* par exemple – sur la *China Illustrata* de Kircher, une sorte de rançon du succès pour le jésuite qui se voit ainsi copié. Pourtant un point peut attirer, malgré tout, notre attention : est mentionnée au détour de

⁶⁶² Il est l'auteur, par exemple, d'un *Sylloge Minutiarum Lexici Latino-Sinico-Characteristici*, Nurember, 1685 et d'une *Kurtze Chinesische Chronologia...* (1696).

⁶⁶³ Voir sur Andreas Müller, un court passage dans MUNGELLO (David E.), *op. cit.*, p. 198-199 (qui cite KRAFT (Eva S.), « Frühe chinesische Studien in Berlin », *Medizinhistorisches Journal*, n° 11, 1976, p. 92-128) ; quelques mentions dans PORTER (David), *Ideographia. The Chinese Cipher in Early Modern Europe*, Stanford, Stanford University Press, 2001, essentiellement sur la lecture de Müller que fait Leibniz (p. 50-60) ; et surtout un article ancien : LACH (Donald F.), « The Chinese Studies of Andreas Müller », *Journal of American Oriental Society*, vol. 60, n°4, 1940, p. 564-575. Néanmoins, il y a relativement peu de choses disponibles sur cet auteur, et malgré ses liens avec Kircher on va le voir, il n'est quasiment jamais évoqué par les auteurs ayant travaillé sur le jésuite romain.

⁶⁶⁴ MULLER (Andreas), *Monumenti Sinici, quod Anno Domini MDCXXV terris inipsâ Chinâ erutum ; Seculo verò Octavo Sinice, avec partim Syriacè, in Saxo prescriptum esse (...) planè uti Celeberrimus Polyhistor, P. Athanasius Kircherus, Soc. Jesu Presbyter Romanus, in China sua Illustrata anno MDCLXVII. Singula singulariter edidit. Ceterùm Tonos vocibus addidit, inq ; nonnullis novae hujus Editionis Exemplis Kircherianae defectus supplevit, Errata sustulit, omnia verò Minio indicavit Andreas Müllerus, Greiffenhagius*, Berlin, Ex officina Rungiana, 1672 (nous avons consulté l'exemplaire inséré dans BNF 4-O2N-28 : *Andrae Mülleri Greiffenhagii de Sinensium Rebus aliaque nonnulla Opuscula. Eorum seriem aversa ostendit pagina*, s.l., s.d. (éditions multiples rassemblées))

⁶⁶⁵ Voir ce qui est dit des travaux d'Andreas Müller dans SZCZESNIAK (Boleslaw), « The Writings of Michael Boym », *art. cit.*, p. 504-505 : *Hebdomas observationum...* ne ferait, par exemple, que reprendre d'abord l'introduction de Boym à la traduction de la stèle, publiée dans la *China...* déjà, puis une portion de la *Flora Sinensis*, sur une croix découverte à Hsi-an Fu (p. 10-20).

l'ouvrage une *Clavis sinica*, « clé » ouvrant les portes de la langue chinoise et permettant son apprentissage, dans toutes les langues, en quelques mois :

« Or il n'est rien que je promette de plus sinon que grâce à la garantie d'une récompense acquittée pour moitié (...) je vais, avec l'aide de Dieu, sous six mois ou moins mettre au point la Clé, et que ensuite je suis disposé à l'enseigner à chacun même aux faibles femmes et aux enfants en peu de jours afin qu'ils lisent l'ensemble des enchaînements de n'importe quel livre et d'autres ouvrages convenablement écrits (...) non seulement en chinois mais aussi en latin ou en allemand, ou en anglais, ou en français, ou en flamand, ou en d'autres langues. »⁶⁶⁶

Seule l'utilisation des notes de musique pour marquer les tons du chinois, avec la représentation de portées, en face du texte transcrit pourrait se présenter, dans son ouvrage, comme en lien avec cette formidable invention [fig. 18] ; mais, là encore, elle est reprise à Diego de Pantoja, par l'intermédiaire de Kircher. Il semble en fait que la rumeur de cette « invention » d'une « clé du chinois » par Müller circule, depuis 1667 au moins, dans les milieux berlinois, son découvreur ne souhaitant délivrer sa panacée linguistique que contre monnaie sonnante et trébuchante, soit 2000 thalers. Devant l'insistance de son mécène, Frédéric-Guillaume, l'érudit lui présente, en 1674, un court fascicule de quatre feuillets ne faisant que décrire succinctement le projet, *Proposito super clave sua Sinica*⁶⁶⁷. N'ayant obtenu que 1000 thalers en 1678, somme jugée insuffisante, Müller ne révèle jamais son secret qu'il emporte dans la tombe, ayant, soit disant, de dépit, détruit ses manuscrits à la veille de sa mort⁶⁶⁸. Ne reste donc de sa « clé » que l'invention usurpée du recours aux

⁶⁶⁶ MULLER (Andreas), *Monumenti Sinici...*, *op. cit.*, p. 12 : « Nihil autem est, quod amplius promittam, nisi quod soluto sub cautione praemii dimidio (...) DEO dante, intra semestre, aut citius CLAVEM concinnaturus, posteaquem quemcunque, etiam mulierculas & pueros, intra paucos dies docturus sim, ut nihil non integrorum contextuum ex quibuslibet libris, aliisque congruè scriptis chartis (...) non Sinicè quidem, sed Latine vel Germanicè, vel Anglicè, vel Gallicè, vel Belgicè, vel alias legant. »

⁶⁶⁷ MULLER (Andreas), *Inventum Brandenburgicum sive Andreae Mulleri Greiffenbagii, Praepositi Berlinensis, Proposito super Clave sua Sinica*, s.l., 1674 (BNF X-4522).

⁶⁶⁸ Pour ces éléments « factuels » sur l'histoire de la réception de la *Proposito*, voir LACH (Donald F.), *art. cit.*, p. 567 (nous n'avons pas pu vérifier ses sources). Ayant vécu, en grande partie, par et pour le chinois, c'est d'ailleurs par lui que Müller serait tombé. En effet, des attaques sont menées contre lui par Elias Grebnitz (1627-1689), professeur de logique et de métaphysique à Francfort, dans un traité, *Unterricht von der Reformirten und Lutherischen Kirchen*, dans lequel il s'en prend à la langue chinoise comme à un produit du diable : si le nom de dieu venait à être retranscrit dans cette écriture pictographique, cela constituerait un péché contrevenant au deuxième commandement ; Müller avec sa « clé » allait déchaîner les démons... Malgré sa tentative de défense (*Besser Unterricht von der Sineser Schrift...*, 1680), Müller est « disgracié » par Frédéric-Guillaume et perd ses positions en 1685, après avoir été accusé d'hérésie (cf. *Ibidem*, p. 572-573).

notes de musique pour les tons chinois... Pourtant la brochure de 1674 nous intéresse d'autant plus qu'un exemplaire peut en être trouvé au sein de la correspondance de Kircher, très vraisemblablement envoyé de Berlin par Andreas Müller lui-même avec une lettre du 27 janvier 1675⁶⁶⁹. En effet, l'érudit berlinois et le jésuite romain ont correspondu pendant quelques années, notamment au sujet du chinois et de la « découverte » de Müller que le Romain le pressait de publier⁶⁷⁰. La *Clavis sinica* du Berlinois se veut plus qu'une méthode de langue efficace adaptée au chinois ; du fait certainement du contexte intellectuel dans lequel elle est produite, de tout ce qui a été écrit sur les caractères chinois et leur efficacité, la « clé » est aussi pensée comme un caractère universel, comme l'indique la liste des destinataires établie par l'auteur dans sa *Propositio* :

« 7. il est utile à l'étranger comme chez soi :

(a) aux Chinois eux-mêmes car s'ils ont un dictionnaire assez riche, il est imparfait. Chacun lit beaucoup d'ouvrages de lettrés, mais pas tous.

(b) à leurs voisins. Aux Japonais bien sûr, aux Coréens, aux Tonkinois, aux Cochinchinois, aux Siamois, aux Cambodgiens, aux Peguanis, aux Laotiens, et à d'autres qui utilisent les mêmes caractères mais dans des langues très différentes.

(c) aux ambassadeurs et missionnaires étrangers. Car au nom de ces étrangers et sous ces titres ils pénètrent en Chine (...)

(d) aux marchands et par là même à tout étranger voyageant en ces lieux. Car, privés d'un interprète convenable, ils pourront par l'écrit (ce qui est habituel à ce peuple) exprimer leur pensée.

(f) à ceux qui se passionnent pour les caractères universels car ils trouveront ici ce qu'ils cherchent. »⁶⁷¹

Ce rapprochement était déjà apparent dans le passage du *Monumenti Sinici* consacré à la « clé », où Müller inscrivait sa démarche dans les pas de celle des « grands hommes »

⁶⁶⁹ La brochure se trouve dans : APUG 565, f. 387r-388v.

⁶⁷⁰ Quatre lettres de Müller se trouvent dans la correspondance de Kircher qui nous est parvenue : une lettre non datée et sans lieu (APUG 566 f. 160r-161v) ; une du 13 septembre 1674, Berlin (APUG 565, f. 341rv) ; celle du 27 janvier 1675, Berlin (APUG f. 271r-275v) ; et enfin, une du 28 mai 1677, Teplitz (APUG 566, f. 162r-163v).

⁶⁷¹ MULLER (Andreas), *Inventum Brandenburgicum...*, op. cit., premier et deuxième feuillet (nous soulignons) ; nous traduisons : « Prodest etiam foris domiq. Prodest (a) SINIS ipsis. Habent enim *Lexicon* satis amplum. Sed imperfectum. Legunt singuli litteratorum multa. Sed non omnia. Prodest (b) VICINIS eorum. Japonibus nempe, Coreanis, Tuchinensibus, Cochinchinensibus, Sionibus, Cambojanis, Peguanis, Lais, aliisque, qui *iisdem characteribus* utuntur, sed differentissimis linguis. Prodest (c) EXTERORUM *Legatis & Missionariis*. Per eos enim, & sub illis titulis in Sinas penetrant (...). Prodest (d) *Mercatoribus & ibidem locorum peregrinis* quibusque. Destituti enim commodo interprete, scripto (quod huic genti solenne est) animi sententiam declarare poterunt. (...) Prodest (h) *Universalis characteris* cupidus. Hic enim invenient, quod quaerunt. »

ayant réfléchi à la possibilité d'exprimer par un caractère commun les « choses communes » : Vossius, Comenius, Trithème, Johannes Becher... mais aussi Kircher avec sa *Polygraphia* :

« A partir de là il semble qu'une invention de signes communs soit possible, parce que les signes des Chinois sont également communs à beaucoup d'autres peuples qui utilisent pourtant des langues très différentes. (...) Ils sont certes difficiles, et impossibles à utiliser par ceux qui ne les connaissent pas. Mais si on ne devait pas du tout admettre l'usage d'une langue ou d'une écriture communes (bien que l'usage en soit déjà venu à un assez grand nombre de peuples) on pourrait pourtant trouver facilement des signes ayant même valeur par lesquels tout peut être exprimé dans n'importe quelle langue. Ce serait possible ; on pourrait aussi appliquer une méthode plus commode que celle qui est transmise par Kircher dans sa Polygraphie. »⁶⁷²

Pour Müller, le caractère chinois, du moins l'amélioration qu'il y apporterait avec sa *Clavis Sinica*, surpasse la polygraphie de Kircher qu'il a appréciée malgré tout⁶⁷³ ; pour Kircher, c'est évidemment l'inverse. Mais le lien entre chinois et polygraphie est, en tout cas, établi.

En effet, il est certain que ce que Kircher a écrit sur le chinois a influencé l'élaboration de son projet de langue universelle. Sa démarche a été nourrie de sa théorie et de son étude des caractères chinois. Bien sûr, la *Polygraphia*... date de 1663 et est donc antérieure à la *China Illustrata* de 1667 ; mais rappelons que Kircher avait déjà envisagé la langue chinoise dès le *Prodromus coptus* de 1636 (et le passage concernant la stèle de Xian) et l'*Oedipus Aegyptiacus* de 1652-1654, ainsi que lors de ses probables discussions avec Boym, à Rome en 1653-1656.

⁶⁷² MULLER (Andreas), *Monumenti Sinici...*, *op. cit.*, p. 9-10 (nous traduisons les passages en italique) : « De communibus rerum, quas homo mente concipere potest, Notis Magni Viri subinde cogitarunt. Vide de Vossium in de Arte Grammaticâ, Comenii Lucem in tenebris. Quidam etiam tentarunt. Trithemius videlicet, & Scotus ille, qui universalis Linguae Dictionarum, sed deperditum, in affectis habebat. Huc spectat Johannis Beckeri, Medici Moguntini, clavis omnium Linguarum, Kircheri Polygraphia, Gasp. Schotti Physica Curiosa. Similia promittit Hornius (...) Possibile esse communium Notarum Inventionem vel inde liquet, quod Sinensium Notae multis aliis populis ex aequo communes sunt, qui tamen differentissimis utuntur linguis. Japones enim, Coreani, Siones, Cambojenses, Tunchinenses, Cochinchinenses, multique alii easdem scripturae Notas usurpant, ac singulas suo legunt Idiomate. Hae operosae quidem sunt, & nescientibus usu impossibiles. Sed si vel maximè non recipiendae essent in usum communis linguae aut scripturae (etsi pluribus jam tum nationibus usu venit) ad instar tamen ejus facilè Notae inveniri possent, quibus nihil non in quacunq linguâ significari queat. (...) Possetq ; commodior adhuc via dari, quam quae à Kircherò in Polygraphiâ traditur. »

⁶⁷³ cf. APUG f. 271r.

L'inspiration a pu jouer à un triple niveau. Le premier est celui de la coïncidence entre le mot écrit et la chose qu'il représente, la forme évoquant le fond. Le deuxième est le *topos*, déjà lu à de nombreuses reprises, réapproprié par Kircher (et par Müller *supra*) du fait que les idéogrammes constituent une écriture qui peut être déchiffrée dans toutes les langues, comme le montre la pratique qu'en ont les voisins des Chinois :

« La Mandarine est commune par toute le Royaume (...) l'on peût dire que celle-cy est, par rapport à la Chine, ce qu'est la Castellane à toute l'Espagne, & la Toscane à l'Italie ; les caracteres dont se servent les Chinois, les Japponois, les Coréens, les Conchininois, & les Tonchinois sont les mesmes, mais le langage est tres-different ; c'est pourquoy les Nations Jappon de Corée, de la Conchinine de Corée, & de Tonchin lisent & entendent fort-bien les livres qui sont faits avec ces caracteres : mais ils ne sçauroient se faire entendre les uns aux autres, quand ils parlent entre eux, comme de la chiffre & de l'arithmetique parmy nous & dans l'Europe, laquelle est entenduë d'un chascun ; quoyque les parolles dont on se sert pour les expliquer soient fort differentes (...) comme ce peuple n'a point d'alphabet en usage, il peût se servir de tous ses caracteres pour en faire la lettre qu'il voudra, & la prendre pour celle du milieu, du commencement, & de la fin ; puisque chascune signifie une parolle & mesme des discours entiers : on n'a qu'à prendre des lettres differentes pour signifier de grands mots, & on n'a pour leur donner des divers sens qu'à leur donner des different tons & diverses inflexions de voix. Au reste la premiere lettre qui est *Chun* (en langue Mandarine) est prononcée differamment dans le *Jappon* & dans les autres Royaumes qui sont dans la Chine ; quoyquelle signifie la mesme chose : ainsi, qui voit ceste lettre, forme le concept de *çúm*, qui est la mesme chose que *reverer* ; & ainsi des autres. *Enfin je puis dire que celui qui sçaura une de ces langues, & qui en connoistra les lettres, pourra passer nonseulement dans la Chine ; mais encore dans beaucoup d'autres pais.* »⁶⁷⁴

Le chinois est présenté comme un caractère « algébrique », lisible dans tous les idiomes ; dont une « lettre » peut signifier un mot, voire une phrase ; le sens en étant éventuellement infléchi à l'aide d'une simple variation vocale... A part sur la question de l'inflexion vocale (qui va se transformer en « inflexion écrite »), ce sont autant de caractéristiques que l'on va retrouver dans la polygraphie de Kircher.

La troisième source d'inspiration, trouvée peut-être par Kircher lors de l'élaboration de sa *China Illustrata* est, enfin, purement technique. Elle réside dans le système mis en place, pour la stèle comme pour le catéchisme, de numérotation des paragraphes, c'est-à-dire de référencement d'éléments linguistiques d'une langue pour se repérer plus facilement dans

⁶⁷⁴ KIRCHER (Athanasius), *op. cit.*, p. 313-315 (nous soulignons la dernière phrase).

leur correspondance avec une autre langue. Ce système de références pour mettre en parallèle deux textes est repris dans le projet de polygraphie⁶⁷⁵.

Venons-en donc maintenant à cette fameuse *Polygraphia nova et universalis*⁶⁷⁶. Nous la faisons rentrer, comme toutes les polygraphies – la plus célèbre étant celle de Trithème de 1518 sur laquelle Kircher s’appuie –, dans la catégorie des projets « encyclopédiques », qui ouvraient ce chapitre. Elle en est effectivement une variante, rassemblant plusieurs langues au sein d’un dictionnaire polyglotte. Celui élaboré par Kircher est pentaglotte, mais il n’est présenté que comme un point de départ, avant une extension beaucoup plus large. Dans sa préface, il célèbre son oeuvre comme étant : « *linguarum omnium ad unam reductio* » (toutes les langues réduites à une seule). Comment fonctionne ladite langue⁶⁷⁷ ? Il s’agit d’une pasigraphie, qui est essentiellement – nous y reviendrons – un moyen de correspondre en n’importe quelle langue, avec un système de double dictionnaire, pentaglotte, utilisé pour encoder et décoder un message. Kircher travaille sur le latin, l’italien, l’espagnol, le français et l’allemand mais envisage d’étendre son outil à d’autres langues : le dictionnaire idéal inclurait l’hébreu, le grec, l’arabe, le hongrois, le lituanien... et bien d’autres idiomes⁶⁷⁸. Kircher recense 1228 termes qui lui paraissent les plus courants. Le premier dictionnaire A « *Dictionarium I. pentaglossum sive quinqua lingarum iuxta ordinem alphabeticum depositum. Scruiit Literis componendis et scribendis. Iuxta nomina fronti inscripta* » [fig. 19] suit, dans chacune des colonnes consacrées à chaque langue, l’ordre alphabétique propre à chacune (les noms communs et les verbes sont séparés des noms propres). Les cinq termes qui figurent sur chaque ligne du tableau ne sont donc en rien équivalents [fig. 20]. A côté de chaque mot, se trouve un chiffre romain, qui renvoie au numéro d’un tableau du dictionnaire B, et un

⁶⁷⁵ Nous reprenons là une idée suggérée par Haun Saussy (*art. cit.*, p. 108).

⁶⁷⁶ KIRCHER (Athanasius), *Polygraphia nova et universalis ex combinatoria arte detecta op. cit.*, Nous nous contenterons ici d’évoquer le fonctionnement du projet de langue universelle de Kircher, inséré dans notre classification typologique. Nous y reviendrons, notamment sur les implications de son rapport à la cryptographie et sur la version manuscrite de la *Polygraphia*, dans notre dernière partie (chapitre 8.2.2)..

⁶⁷⁷ Sur la polygraphie, voir, entre autres, McCracken (Georges E.), « Athanasius Kircher’s Universal Polygraphy », *Isis*, vol. 39, n°4, 1948, p. 215-228 ; pour le fonctionnement-même de la langue nous nous appuyons largement sur ce qu’en dit Umberto Eco (*op. cit.*, p. 227-231).

⁶⁷⁸ Pour les langues asiatiques, il envisage ainsi le chinois : « In Asia dictionarium II sufficiat transtulisse in praecipuas Asiae linguas ut in Chaldaicam, Arabicam, Armenicam, Persicam, Turcicam, Trataricam, *Sinicam* » (KIRCHER (Athanasius), *Ibidem*).

chiffre arabe qui renvoie à la ligne du terme exact à l'intérieur dudit tableau. C'est le latin qui est la « langue paramètre » (Eco) et les chiffres suivent donc son ordre à elle.

Le décodage du message passe par le dictionnaire B « *Dictionarium II. pentaglossum servit pro interpretandis et legendis literis* » [fig. 19]. Il est divisé en 32 tableaux désignés par des chiffres romains. Chaque ligne est ensuite numérotée, en chiffre arabe, de façon croissante [fig. 20]. C'est uniquement la colonne latine qui suit à la fois l'ordre alphabétique et l'ordre numérique. Les autres suivent seulement l'ordre numérique. Cette fois-ci les lignes font coïncider des synonymes, désignés par le même chiffre arabe. Pour reprendre l'exemple donné par Umberto Eco, si un locuteur allemand reçoit le message I.2, il est censé aller se référer au dictionnaire B, terme 2 dans le tableau I, pour trouver le terme *verbergen*. Il voit alors sur la même ligne les mots pour le traduire dans les quatre autres langues, soit *abdere, nascondere, esconder et musser*. A ce lexique, s'ajoutent 44 *notae* (signes) pour indiquer les temps, mode et nombre verbal et 12 pour désigner les flexions (nominatif, génitif, datif...). Ainsi la phrase que donne Kircher en tant qu'exemple traduit dans son système polygraphique est la suivante [fig. 21] : XXVII.36N (*Petrus*) XXX.21N (*noster*) II.5N (*amicus*) XXIII.8D (*venit*) XXVIII.10 (*ad*) XXX.20 (*nos*)⁶⁷⁹. Cette polygraphie est donc pensée par Kircher comme permettant de transcrire dans n'importe quelle langue un texte écrit dans la sienne, ou, au contraire, de comprendre dans sa langue un texte écrit dans un autre idiome. Toutes les langues réduites à une seule ou, à l'inverse, comme l'indique le Syntagma II, « *Unius Linguae ad omnes traductio* », d'une langue les traduire toutes.

C'est sur une idée équivalente que s'appuie pour son projet, le *Character pro notitia linguarum universalis* de 1661, un autre *language planner*, le médecin allemand Johann Joachim Becher (1635-1682). Sur le frontispice de son oeuvre, sont représentées toutes les nations du monde s'extasiant devant sa « *Clavis convenientiae linguarum* » [fig. 22]. Le fonctionnement en est tout à fait similaire à celui de Kircher, avec un système de renvois chiffrés à un dictionnaire et il fait d'ailleurs mention du jésuite dans son avant-propos⁶⁸⁰.

⁶⁷⁹ Nous remplaçons, comme Umberto Eco, les caractères spéciaux de Kircher (cf. fig.) par de simples N et D.

⁶⁸⁰ BECHER (Johann J.), *Joh. J. Becheri, ... Character pro notitia linguarum universalis, inventum steganographicum hactenus inauditum...*, Francfort, sumptibus J. W. Ammonii, 1661. Kircher est mentionné dans : « ad lectorem », non pag.. Nous n'entrons pas ici dans les détails de son projet, sur son fonctionnement cf. ECO (Umberto), *op. cit.*, p. 232-234. Sur l'auteur plus généralement : FRÜHSORGE (Gotthardt, dir.) et STRASSER (Gerhard F.), *Johann Joachim Becher (1635-1682)*, Wiesbaden, O. Harrassowitz, 1993, notamment STRASSER (Gerhard F.), « Johann Joachim Bechers Universalsprachen-entwurf im Kontext seiner Zeit », p. 215-232. Enfin du même auteur, dans son ouvrage *Lingua Universalis, op. cit.*, p. 182-195 (où le frontispice et une page de caractères apparaissent). Becher prolonge ses

Becher n'a, en fait, élaboré que le premier, celui de référence, en latin, avec 10 283 termes, et laisse à d'autres la réalisation des dictionnaires dans les autres langues.

Utilisant au départ des chiffres arabes, Becher les considère finalement comme pas suffisamment universels et en vient à élaborer, pour les remplacer, des pictogrammes [fig. 23]. Là encore, le parallèle avec Kircher peut être tracé puisque ce dernier en utilisait aussi, à la place des chiffres romains et arabes, comme renvois à ses dictionnaires, dans une version restée manuscrite de la *Polygraphia*... Dans les deux cas, le pictogramme et, à travers lui l'image plus généralement, pouvait apparaître comme un moyen de communication plus universel encore que les mathématiques...

réflexions dans un autre ouvrage : *Methodus didactica, das ist gründlicher Beweiss dass die Weg und Mittel, welche die Schulen bisshero ins Gemein gebraucht die Jugend zur Erlernung der Sprachen, insonderheit der Lateinischen, zu führen nicht gewiss noch sicher seyen...*, München, M. M. Schellin Wittib, 1668.

Chapitre 3 – Le geste, « emblème transitoire » : des gestes et de leur alphabet, l'image

Un grand linguiste du XVI^e siècle comme Antonio de Nebrija n'a que peu de considération pour le geste, tout juste étape primitive de la constitution du langage :

« Avant que les lettres ne soient découvertes, des images étaient utilisées pour représenter les choses dont les gens voulaient se souvenir, comme une représentation de la main droite ouverte pour signifier la générosité, un poing fermé pour signifier l'avarice, une oreille pour exprimer la mémoire, les genoux la pitié... Mais comme cette façon de faire était sans fin et très confuse, le premier inventeur des lettres prit les différents sons dans sa langue et en fit autant de signes ou lettres. »⁶⁸¹

D'emblée, sous la plume de Nebrija, gestes et images ont partie liée, les secondes apparaissant comme une sorte d'alphabet des premiers. Mais, il ne s'agit que d'un alphabet bancal, par défaut, et la communication n'a été possible, selon lui, que lorsque les lettres, suprême réussite de l'humanité, hors desquelles point de salut, ont été inventées.

Pourtant, pour d'autres auteurs, la perception du geste diffère grandement. Et corps et langue sont parfois rapprochés, voire corps et alphabets précisément. Ainsi, Geoffroy de Tory fonde les proportions de celui qu'il élabore sur les proportions du corps humain, dans un rapport entre microcosme et macrocosme, et Johannes Paepp dans son *Artificiosae memoriae fundamenta* de 1619, traité de mnémotechnique, se propose d'associer, pour qu'il soit plus aisément retenu, le système des cas grammaticaux à des parties du corps humain. Une association qui n'a rien d'arbitraire : le nominatif est adjoint à la tête, l'accusatif à la poitrine qui peut recevoir des coups, le génitif et le datif aux mains qui possèdent et qui offrent... Deux exemples, très différents donc, du rapport entre corps/gestes et langue/alphabet.

Un dernier exemple liminaire de cette proximité nous est fourni par les interrogations d'un autre grand linguiste de la période, français lui, et l'on va voir que la « nationalité » pèse dans ses interprétations du geste. Henri Estienne, dans ses ouvrages abordés précédemment, qui traitent notamment de la langue française et de ses origines, porte aussi son attention sur la question du geste, ce qui pourrait paraître surprenant dans de tels traités : « selon que la mode des Italiens est d'accompagner leurs propos de gestes, voire de parler une partie par gestes ; chose de mauvaise grace à ceux qui ne l'ont accoutumée... »⁶⁸². Il apparaît en fait que, comme l'humaniste protestant critiquait le « françois italianisé et espagnolisé », envahi par les mots dégradant sa belle origine

⁶⁸¹ NEBRIJA (Antonio de), *Reglas de Ortografía*, livre 1, Chap. 2.

⁶⁸² ESTIENNE (Henri), *Traicté de la conformité du langage françois avec le grec*, op. cit., p. 38.

grecque, il s'oppose de même à la diffusion du geste pour s'exprimer, à la mode italienne, dont, il rejette, de nouveau, l'influence en France.

Il Libro del cortegiano de Baltassare Castiglione (1478-1529), immense succès du XVI^e siècle, qui décrit le modèle du courtisan idéal, est responsable, selon lui, de cet état de fait⁶⁸³. Cet intérêt pour le geste ne relève-t-il que d'une mode italienne ? Une certaine efficacité de celui-ci n'est-elle pas aussi mise en avant ? Est-ce là le signe d'une sorte de standardisation des comportements, d'une diffusion, au moins européenne, d'une gestuelle commune ? Est-elle limitée aux milieux de la cour ? Le fait, en tout cas, qu'un linguiste se sente l'obligation de traiter de ce sujet prouve la place qu'a pu prendre le langage des gestes dans la société de la Renaissance. Dans les *Deux dialogues du nouveau langage françois italianisé et autrement déguizé*, les deux personnages abordent ce thème au cours de leur discussion. Philausone explique les subtilités du bon comportement du courtisan à Celtophile, lui inculquant notamment que les apparences, la bonne mine, la dissimulation entrent aussi, à côté du langage à proprement parler, dans les cérémonies, dans les gestes et les révérences :

« CEL(tophile). : Voulez-vous dire qu'il y a du changement ès personnes, non seulement en ce qui concerne le corps, mais aussi quant à l'esprit ?

PHIL. : Ouy, quant à plusieurs, et principalement des courtisans. Car ils n'ont pas seulement changé d'habits (qui seret peu de chouse, et en quoy ils n'auroyent rien faict qui ne leur fust coustumier), mais aussi de gestes et contenance, mesmement d'alleure, et quasi de toutes façons de faire usitées en la conversation ordinaire... Et si vous voulez un exemple, au lieu qu'on eust trouvé estrange et de mauvaise grace de faire des reverences les uns aux autres, approchantes d'une adoration, maintenant cela est ordinaire et trouvé de bonne grace, voire, jusques à baiser la cuisse et le genou, tellement que je croy qu'à la fin il ne faudra plus aller jusques à Romme pour baiser la pantoufle, ou le soulier, mais que cela se pourra faire sans bouger de France. Que di-je ? Desja on ne parle d'autre chouse que de se vouloir entrebaiser la scarpe l'un à l'autre ! »⁶⁸⁴

Certes les « Francès ne sont pas gesticulateurs de nature, et n'aiment pas les gesticulations », d'après Estienne, mais certains gestes « italiens » se répandent malgré tout

⁶⁸³ CASTIGLIONE (Baltassare), *Il Libro del cortegiano, del conte Baldesar Castiglione*, Venise, nelle case d'Aldo Romano & d'Andrea d'Asola, 1528. Paru en 1528, il est traduit en castillan en 1534, en français en 1537, en allemand en 1560... cf. sur la diffusion de l'ouvrage : BURKE (Peter), *The Fortunes of the Courtier. The European Reception of Castiglione's Cortegiano*, University Park (Penn.), The Pennsylvania State University Press, 1995.

⁶⁸⁴ ESTIENNE (Henri), *Deux dialogues du nouveau langage françois italianisé, op. cit.*, p. 191 ; p. 320 pour les exemples qui suivent.

en France, tels que cette « petite galanterie » qui consiste « avant que baiser, [à mettre] le bout du second doigt de la main droite au devant de la bouche, en la touchant », ou encore cette « mine italienne » – qui exaspère Celtophile – consistant à exprimer par le visage seulement que l'on ne connaît pas la réponse à une question. Que signifient ces italianismes : que les gestes sont plus nationaux qu'« universels » ? Ou, au contraire, qu'ils sont un possible langage universel puisque les courtisans français, par exemple, les ont adoptés et, avec eux, sûrement, les courtisans d'autres pays ?

La question des gestes semble, en tout cas, avoir occupé les réflexions des acteurs de la période s'intéressant aux langues. Or la place qu'elle tient dans l'historiographie est sans doute « proportionnellement » plus réduite. L'histoire du langage corporel a été, bien souvent, délaissée, y compris dans les ouvrages récents qui s'intéressent plus généralement au corps et qui connaissent pourtant une certaine vogue historiographique. Dans l'*Histoire du corps* en trois volumes publiée par Georges Vigarello et Alain Corbin, par exemple, l'on ne trouve pas de longs développements concernant le « corps en mouvement », c'est-à-dire l'importance du geste en tant que langage à part entière, permettant une communication non verbale⁶⁸⁵. Bien peu d'ouvrages en traitent, du moins d'un point de vue global ; les meilleures approches du geste, à partir de sources parfois très différentes, se trouvent donc soit au sein d'ouvrages portant sur d'autres thèmes, soit dans quelques articles insérés dans des colloques abordant le corps notamment, ou alors dans des ouvrages consacrés à des périodes antérieures (Jean-Claude Schmitt sur le Moyen Âge en particulier)⁶⁸⁶. Ce relatif oubli historiographique nous pousse à un détour heureux par la sociologie qui s'est

⁶⁸⁵ Cf. CORBIN (Alain) et VIGARELLO (Georges), *Histoire du corps, Tome 1, De la Renaissance aux Lumières*, vol. dir. par Georges Vigarello, Paris, Éd. du Seuil, 2005. Il en va de même dans un « manuel » du supérieur portant sur le corps, preuve de son ancrage historiographique : JAHAN (Sébastien), *Les Renaissances du corps en Occident (1450-1650)*, Paris, Belin, 2004, dans lequel un bref chapitre seulement est consacré au « corps en mouvement » spécifiquement (chapitre 11, p. 169-180).

⁶⁸⁶ Cf. SCHMITT (Jean-Claude), *La Raison des gestes dans l'Occident médiéval*, Paris, Gallimard, 1995 ; un exemple d'article précis : MCCLELLAND (John), « Le Corps et ses signes : Aspects de la sémiotique gestuelle à la Renaissance », *Le Corps à la Renaissance*, Actes du XXXe colloque de Tours 1987, Paris, Aux amateurs de livres, 1990, p. 267-77. Voir aussi FONTAINE (Marie-Madeleine), *Libertés et savoirs du corps à la Renaissance*, Caen, Paradigme, 1993. Sur tel ou tel point spécifique, signalons, entre autres, des passages dans : BRIOIST (Pascal), DREVILLON (Hervé) et SERNA (Pierre), *Croiser le fer : violence et culture de l'épée dans la France moderne : XVIe-XVIIIe*, Seyssel, Champ Vallon, 2002 ; ou sur un tout autre sujet : CHRISTIN (Olivier), *Les Yeux pour le croire : Les Dix commandements en images, XVe-XVIIe siècle*, Paris, Éd. du Seuil, 2003, notamment p. 118 et sq. sur le geste du serment ; enfin, songeons à toute la bibliographie en rapport avec la danse, par exemple : NITSCHKE (August), *Körper in Bewegung : Gesten, Tänze und Räume im Wandel der Geschichte*, Stuttgart, Kreuz Verlag, 1989.

penchée sur la question du corps et du geste et permet d'aller vers une « anthropologie culturelle attentive à la manière dont le corps humain socialisé occupe l'espace à une époque précise », anthropologie appelée de ses vœux par Robert Muchembled dans un article intitulé « Pour un histoire des gestes » à la fin des années 1980, lui-même étant guidé dans sa démarche par les travaux du sociologue Norbert Elias⁶⁸⁷.

Si une définition « banale » du geste pourrait être la suivante : « (*Gest* 1213 ; empr. au lat. *gestus*) ; mouvement du corps (principalement des bras, des mains, de la tête) volontaire ou involontaire, révélant un état psychologique, ou visant à exprimer, à exécuter quelque chose »⁶⁸⁸, son approche sociologique insiste sur le fait que, comme le corps dans son ensemble, le geste est un produit de la culture, de la société. Il n'existe pas réellement de postures « naturelles ». C'est ce que souligne le concept d'« hexis corporelle » défini par Pierre Bourdieu comme une certaine organisation durable du corps et de son déploiement dans le monde : « l'hexis corporelle est la mythologie politique réalisée, *incorporée*, devenue disposition permanente, manière durable de se tenir, de parler, de marcher, et, par là, de *sentir* et de *penser* »⁶⁸⁹. Il s'agit de la manifestation corporelle, incorporée, de l'*habitus*⁶⁹⁰ : elle est ce qui transforme, effectivement, le corps, selon les usages sociaux spécifiques à chaque groupe. Un langage ou un système sémiotique, où chaque signe fait sens et est à interpréter et où le corps est appréhendé comme un langage de l'identité « naturalisée » (l'identité sociale, les caractéristiques sociales) et non de l'identité « naturelle » (le caractère). Dans un cas, c'est la nature qui inscrirait les signes, dans l'autre, c'est la culture. L'hexis est aussi ce « langage par lequel on est parlé plutôt qu'on le parle [...] le moins consciemment contrôlé et contrôlable »⁶⁹¹, sans que le geste soit, pour autant, subi mais incorporé.

Or comment une telle définition du geste s'inscrit-elle dans le processus de « civilisation des mœurs », sorte de toile de fond pour l'époque moderne de la manière d'appréhender le

⁶⁸⁷ MUCHEMBLE (Robert), « Pour une histoire des gestes (XVe-XVIIIe siècle) », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, t. 34e n° 1, 1987, p. 87-101 ; p. 87.

⁶⁸⁸ ROBERT (P.), *Le Robert, Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française*, éd. citée ; tome troisième, entrée « geste », p. 272.

⁶⁸⁹ BOURDIEU (Pierre), *Le Sens pratique*, Paris, Ed. de Minuit, 1980, p. 117.

⁶⁹⁰ *Habitus* qui désigne l'ensemble des dispositions qui portent les agents à agir et à réagir d'une certaine manière.

⁶⁹¹ DETREZ (Christine), *La Construction sociale du corps*, Paris, Ed. du Seuil, 2002, p. 166. Pour d'autres approches sociologiques du corps et du gestes, voir, par exemple : LE BRETON (David), *Corps et sociétés : essai de sociologie et d'anthropologie du corps*, Paris, Librairie des Méridiens, 1985 et *La sociologie du corps*, Paris, Presses universitaires de France, 1992 ; FAURE (Sylvia), *Corps, savoir et pouvoir*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 2002.

corps, telle qu'elle a été définie par Norbert Elias dès 1939 dans *Über der Prozess der Zivilisation*⁶⁹² ? La progression est-elle linéaire, tendant vers ce que Robert Muchembled considère être une « modernisation du geste »⁶⁹³ ? Comment les acteurs sociaux ont-ils accepté ce « procès de civilisation » ? En se soumettant à la contrainte d'une norme de comportement – une « microphysique du pouvoir » se jouant à l'intérieur du corps⁶⁹⁴ – ou à travers l'acceptation d'un langage choisi, volontaire et expressif avec une dimension d'auto contrainte ? Le langage des gestes est l'expression d'un code social qu'il faut décrypter, et tel geste effectué dans tel contexte n'aura pas la même signification que le même geste effectué dans un autre contexte social : « Prenons l'exemple des gestes. L'individu et le social s'y mêlent inextricablement ; néanmoins, nous y sommes extrêmement sensibles, et nous y réagissons comme d'après un code, secret et compliqué, écrit nulle part, connu de personne, entendu par tous. [...] Comme toute conduite, le geste a des racines organiques, mais les lois du geste, le code tacite des messages et des réponses transmis par le geste sont l'œuvre d'une tradition sociale complexe »⁶⁹⁵. Le geste, qui n'est pas fioriture, ornementation, mais « support de sens », serait donc multiple.

Il ne s'agit pas bien sûr de faire ici une anthropologie du geste au sens large, mais, à partir de cette manière de l'envisager et en ayant en tête ces définitions sociologiques, de percevoir comment les acteurs impliqués dans la recherche de la langue universelle l'ont perçu. Comment ceux des *language planners* en particulier qui ont pris précisément le geste comme matière malléable pour en faire une langue universelle l'ont-ils considéré ? Qu'est-ce qu'un « geste naturel », celui qui s'imposerait, selon eux, comme idiome commun à l'humanité ?⁶⁹⁶.

⁶⁹² Rappelons que l'ouvrage de 1939 en allemand réédité en 1969 seulement, n'a été traduit en français que très tardivement : ELIAS (Norbert), *La Civilisation des mœurs*, Saint-Amand, Calmann-Lévy, 1976 et *La Dynamique de l'Occident*, Saint-Amand, Calmann-Lévy, 1990. DUERR (Hans Peter), *Nudité et pudeur : le mythe du processus de civilisation*, trad. de l'allemand par Véronique Bodin ; avec la participation de Jacqueline Pincemin ; préf. par André Burguière, Paris : Éd. de la Maison des sciences de l'homme, 1998

⁶⁹³ MUCHEMBLED (Robert), *art. cit.*, p. 98. Pour une remise en cause de l'approche de Elias, voir notamment les travaux de Hans Peter Duerr : DUERR (Hans Peter), *Nudité et pudeur : le mythe du processus de civilisation*, trad. de l'allemand par Véronique Bodin ; avec la participation de Jacqueline Pincemin ; préf. par André Burguière, Paris : Éd. de la Maison des sciences de l'homme, 1998.

⁶⁹⁴ FOUCAULT (Michel), *Surveiller et punir : naissance de la prison*, Paris, Gallimard, 2000 (1975), p. 34-35.

⁶⁹⁵ Edward Sapir cité dans DETREZ (Christine), *op. cit.*, p. 126.

⁶⁹⁶ Deux articles en particulier se sont penchés sur la question du geste comme possible langue universelle au XVIe-XVIIIe siècle, il s'agit de : KNOX (Dilwyn), « Ideas on gesture and universal languages c.1550-1650 », *New Perspectives in Renaissance Thought. Studies in Intellectual History in memory of Charles B. Schmidt*, Londres,

3.1 *Muta eloquenza, facondo silenzio* : le geste, langue universelle

John Bulwer et Giovanni Bonifaccio, gestual planners : le geste, « langage naturel de la main »

Le geste fait régulièrement son apparition dans nos sources. Conrad Gessner, dans son vaste inventaire de toutes les langues de l'univers, le prend en considération dès sa présentation générale : « Dans certaines régions très reculées vers le Nord, nous lisons que les marchands font leurs échanges au moyen de mouvements de la tête et de gestes, non qu'il leur manque toute faculté comme aux muets, mais parce qu'ils emploient des langues tout à fait différentes »⁶⁹⁷. Le langage gestuel ne serait pas une simple langue par défaut, mais aussi une possible *lingua franca*, langage de la rencontre entre deux « locuteurs » n'ayant que ce terrain d'entente linguistique pour établir la communication.

Dans son *Traité des chiffres*, Blaise de Vigenère, quant à lui, envisage justement le geste comme l'un d'entre eux :

« Il y a outreplus des chiffres qui sont comme moiens entre la parole & l'écriture, d'autant, qu'ils sont muets comme elle : & quant & quant ny plus ny moins que la parole attachez & ioincts avec la personne ; qui s'en exprime par gestes de doigts, mines & guignements des yeux, leurs, &c. comme nous avons touché cy dessus : tellement qu'ils sont presque d'infinies sortes, à guise des notes & abbreviations Ciceroniennes ; car finablement en ces chiffres grossiers, à les descouvrir »⁶⁹⁸

Le geste n'est certes présenté que comme un « sous-chiffre », puisque facilement déchiffrable, mais les divers aspects en sont précisés (doigts, yeux...). Il en va de même chez John Wilkins, qui l'aborde dans son traité de cryptographie, *Mercury* : « Il y a pourtant une autre façon de discourir, par signes et gestes. Et bien qu'elle ne soit pas si courante en *pratique*, comme peuvent l'être les autres [la parole et l'écriture], pourtant, intrinsèquement, elle est peut-être devant les deux autres : puisque les enfants sont capables de s'exprimer de cette manière, avant même d'avoir l'avantage de savoir

Duckworth, 1989, p. 101-137 et KNOWLSON (James), « The Idea of Gesture as a Universal Language in the XVIIth and XVIIIth centuries », *Journal of the History of Ideas*, XXVI, 1965, p. 495-508.

⁶⁹⁷ GESSNER (Conrad), *Mithridates*, *op. cit.*, f. 2v.

⁶⁹⁸ VIGENERE (Blaise de), *op. cit.*, f. 34rv.

parler »⁶⁹⁹. L'évêque de Chester nomme cette science de l'échange secret par l'intermédiaire de gestes, la *Semaelogia*. Et il en fait surtout le moyen de communication le plus « naturel » peut-être d'après lui.

De cette naturalisation du geste partent aussi les deux *language planners* qui ont, à proprement parler, fait du geste une langue universelle, à quelques années et quelques milliers de kilomètres de distance : l'Italien Giovanni Bonifaccio (1547-1635) et l'Anglais John Bulwer (1606-1656).

« That hand which seemed to speak without a voice. (...)
What use to me are a hundred tongues and a hundred mouths
If thy hand alone will be the likeness of a thousand ?
But thou, O Chirosofophus, will be known by thy finger,
For so eloquent is the hand, a finger will suffice »

Dans ce poème dédicatoire, Francis Goldsmith (juriste anglais, 1613-55) adresse un éloge à l'auteur de la *Chirologia ; or the Naturall Language of the Hand. Whereunto is Added Chironomia : or, the Art of Manual Rhetoricke*, publiée à Londres en 1644, ce « sage du geste » qui aurait permis de rendre toute leur efficacité aux mouvements des mains et des doigts⁷⁰⁰. L'ouvrage de John Bulwer fait en quelque sorte écho – même si d'éventuels liens directs entre les deux œuvres ne sont pas établis – à celui de Giovanni Bonifaccio, publié à Vicenza, en 1616, *L'Arte de cenni*. Il est décrit en ces termes, par Mario Avanzi, juriste et théologien italien (1549-1622), dans un poème en avant-propos :

« Mirabili del cenno, e divin'opre
Come innanzi Babel fai che la gente
Tutta s'intenda, e sol linguaggio adopre. »⁷⁰¹

⁶⁹⁹ WILKINS (John), *Mercury, op. cit.*, p. 8, nous traduisons : « There is yet another way of discoursing, by signes and gestures. And though it be not so common in *practise*, as either of the other ; yet in *nature*, perhaps it is before them both : since infants are able this way to expresse themselves, before they have the benefit of speech. » L'expression suivante se trouve p. 14.

⁷⁰⁰ BULWER (John), *Chirologia ; or the Naturall Language of the Hand. Whereunto is Added Chironomia : or, the Art of Manual Rhetoricke*, Londres, printed by T. Harper, 1644. L'édition que nous utilisons est celle de James W. Cleary, Londres et Amsterdam, Southern Illinois University Press, 1974.

⁷⁰¹ BONIFACCIO (Giovanni), *L'Arte de'cenni, con la quale formandosi favella visibile, si trotta della muta eloquenza, che non è altro che un facondo silenzio. Divisa in due parti. Nella prima si tratta de i cenni, chevalerie da no con le membra del nostro corpo sono fatti, scoprendo la loro significatione, e quella con l'autorita di famosi Autoriconfirmado. Nella seconda si dimostra come di questa cognitione tutte l'arti liberali, e mecaniche si preuagliano*, Vincenza, Francesco Grossi, 1616, sig. b1r ; comme pour ceux en anglais, nous laissons ce poème dans sa langue originale, mais il pourrait être traduit ainsi : « Miracle du geste, œuvre divine/Toi [Giovanni] tu as permis aux hommes/De se comprendre les uns les autres en utilisant un langage unique comme ils le faisaient avant Babel ».

Cette strophe à la thématique babélique trouve, à son tour, un prolongement dans celle de Thomas Diconson, chez Bulwer de nouveau :

« All tribes shall now each other understand,
Which (though not of one lip) are of one hand.
Chirologie redeems from Babel's doom,
And is the universal idiom. »

Ces interprétations poétiques des deux œuvres en font converger le sens en direction de l'utilisation du geste comme alternative à la confusion née de Babel. Les deux se présentent en fait comme des répertoires de « tous » les gestes possibles. Avec des démarches qui, dans le détail, ont pu varier.

Bonifaccio est un juriste (docteur en 1573) et un érudit du Nord de l'Italie (Rovigo, Trévis, Padoue), auteur d'ouvrages aux thématiques variées. Ayant exercé plusieurs magistratures dans les territoires de la *Terraferma* de Venise, il a aussi participé activement au mouvement des académies, étant membre de l'Accademia dei Solleciti de Trévis (depuis 1588), de l'Accademia Veneziana de Venise (depuis 1592), de l'Accademia dei Fecondi à Padoue (depuis 1604), et de l'Accademia dei Filarmonici à Vérone. Il signe alors sous le pseudonyme de l'« Opportuno »⁷⁰². Dans le traité qui nous intéresse ici, l'auteur s'intéresse au corps dans son entier. Ainsi il traite de la signification de la tête haute (p. 18), de la tête basse (p. 19), ou encore du fait de se gratter la tête (p. 35), de faire les cornes à quelqu'un (p. 60), de tirer la langue (p. 239), de lever les mains aux ciel (p. 275)... Mais il aborde aussi les sens à donner au port de la barbe (p. 75) ou encore aux larmes (p. 146 et *sq.*). Il divise, par exemple, l'interprétation de ces dernières en cinq catégories : pour ses propres péchés, pour la faute d'autrui, pour la mort de quelqu'un, devant la misère de quelqu'un et enfin, les larmes des amants. Ce répertoire typologique occupe les cinq cents premières pages de l'ouvrage. Vient ensuite la présentation de l'utilisation possible des gestes et du langage corporel dans différentes matières : la physique, l'astrologie, l'arithmétique, l'agriculture, la politique...

⁷⁰² BONIFACCIO (Giovanni), Nicasio, favola tragica dell' Opportuno, academico Filarmonico, Rovigo, appresso D. Bissuccio, 1629. Il est aussi l'auteur de livres d'histoire (*Historia trivigiana di Giovanni Bonifaccio, ... divisa in dodici libri, nella quale, spiegandosi le cose notabili fino a questo tempo nel Trivigiano occorse, si tratta insieme de' maggiori successi d'Italia...*, Trévis, appresso D. Amici, 1591) ou d'ouvrages juridiques, tels que *Commentario sopra la legge dell' eccellentissimo Senato Veneto, fatta l'anno M D LXXXVI, a' XV di decembre, nel quale... si tratta di tutta la materia feudale...*, Rovigo, appresso D. Bissuccio, 1624. Sur l'Arte de cenni cf. KNOX (Dilwyn), « Giovanni Bonifaccio's « L'arte de cenni » and Renaissance ideas of gesture », dans TAVONI (Mirko, dir.), *Italia ed Europa nella linguistica del Rinascimento, op. cit.*, vol. 2, p. 379-401.

John Bulwer procède quelque peu différemment. Médecin, formé vraisemblablement à Oxford – où il gravite dans les milieux arminiens de Christ Church et St. John's College, liés à William Laud – et ayant obtenu son M.D. en 1653, sans doute dans une université européenne, il s'est intéressé lui aussi à l'ensemble du corps, mais dans plusieurs traités séparés. Il rentre dans le détail du fonctionnement des muscles du visage dans son *Panthomyotomia* de 1649, ou se penche sur les coutumes vestimentaires et les modifications corporelles (*de abusu partium*) par toute la terre – *Anthropometamorphosis* en 1650, reparu avec des gravures sous le titre explicite de *A View of the People of the Whole World* en 1654 (Londres, Thomas Gibbs)⁷⁰³. Il est, enfin, l'auteur d'un traité intitulé *Philocophus, or the Deafe and Dumbe Man's Friend* (1648), sur lequel nous allons revenir. Dans sa *Chiologia*, il concentre spécifiquement sa réflexion sur les gestes de la main et des doigts et annonce, dans sa préface, qu'il prévoit un deuxième ouvrage (qui n'a jamais vu le jour) sur ceux de la tête, intitulé *Cephalelogia... Cephalenomina*. S'est-il inspiré de *l'Arte de cenni* pour composer son propre ouvrage ? Cela n'est jamais explicitement revendiqué. Par contre, se dégage de ses sources d'inspiration toute une école « aristotélogalénique » italienne, décantée dans les universités de Pise, Ferrare, Bologne et Padoue, zone d'influence de Bonifaccio. Ainsi, Bulwer cite les travaux de Pietro d'Abano (1257-c.1315), auteur d'un *Conciliator differentiarum philosophorum et praecipuè medicorum* (1303, imprimé en 1476), dans lequel était abordée la question des liens entre parole, ouïe et *sensorium commune*. Il s'appuie, par ailleurs, sur Girolamo Mercuriali (1530-1606) – médecin et professeur à l'université de Pise entre autres –, Curzio Marinelli (c.1580-1615) dont il cite, dans son *Panthomyotomia*, le *De morbis nobilioris animae facultates obsidentibus* (Venise, 1615), ou encore Girolamo Fabrizi d'Acquapendente (c.1533-1619), professeur d'anatomie à Padoue. Bulwer s'inspire de son *De locutione et ejus organis* (1601), dans le *Philocophus* notamment, et du *De musculorum artificium* dans le

⁷⁰³ BULWER (John), *Panthomyotomia, or a Dissection of the Significant Muscles of the Affections of the Minde. Being an Essay to a new Method of Observing the Most Important Movings of the Muscles of the Head, as they are the Neerest and Immediate Organs of the Voltuntarie or Impetuous Motions of the Mind. With a Proposall of a new Nomenclature of the Muscles*, Londres, W.W. for Humphrey Moseley, 1649 et *Anthropometamorphosis, man transform'd, or the artificial changling historically presented, in the mad and cruell gallantry... and loatsome loveliness of most nations... Scripsit J. B. cognomento Chirosophus...*, Londres, printed by W. Hunt, 1653. Sur Bulwer, voir notamment : WOLLOCK (Jeffrey L.), « John Bulwer and his Italian sources », dans TAVONI (Mirko, dir) *et alii, op. cit.*, vol. 2, p. 417-433 (nous en tirons notamment les quelques informations biographiques disponibles sur le personnage).

*Panthomyotomia*⁷⁰⁴. L'axe anglo-italien, que nous allons retrouver, semble déjà être en place avec Bulwer.

Mais outre ce prisme italien, qui s'insère aussi dans le grand mouvement de la mise en place de la philosophie naturelle anglaise, la *Chirologia* est placée d'emblée sous le patronage de la figure tutélaire de Francis Bacon, avec un nouveau poème le vantant : « Let *Bacons* soul sleep sweet : the time is come/That *Gesture* shall no longer be dumbe ». Une phrase du philosophe anglais sert de motto à la démarche de Bulwer : « comme la langue parle à l'oreille, le geste parle à l'œil... ». Il définit ainsi le but de son ouvrage :

« Par conséquent, je vais suivre à partir de maintenant cet indice, et vais essayer de progresser dans l'observation et la quête des allusions éparpillées, et des touches d'antiquité, les suivant à travers les plus classiques auteurs, avec l'intention de les réduire en une histoire totale et continue, me proposant de considérer le geste, comme le seul langage et la langue générale de la nature humain. »⁷⁰⁵

Considérer le geste comme la langue de la nature humaine, telle est la tâche à laquelle Bulwer s'attelle à travers l'étude de soixante quatre gestes de la main, dont quarante huit illustrés [III. 6], et de 25 gestes des doigts [fig. 24]. Dans une première partie, l'auteur expose ces gestes considérés comme naturels, listant pour la main d'abord : *Gestus I : Supplicio* [I entreat], *Gestus II : Oro* [I pray], *Gestus III : Ploro* [I weep], *Gestus IV : Admiror* [I admire], *Gestus V : Applaudo* [I applaud], *Gestus VI : Indignor* [I am indignant]... Puis pour les doigts : *Gestus I : Inventione laboro* [I work in discovery], *Gestus II : Fleo* [I weep], *Gestus III : Approbo* [I approve], *Gestus IV : Extollo* [I extol], *Gestus V : Collateraliter monstro* [I show both sides (of an issue)], *Gestus VI : Indico* [I point]... Chaque entrée de cette sorte de dictionnaire, de quelques lignes à plusieurs pages, se présente toujours suivant le même modèle : d'abord la description du geste, puis sa signification et enfin des exemples tirés d'auteurs, historiens ou poètes, antiques, médiévaux, ou contemporains, qui vont dans le même sens que l'interprétation de Bulwer. Si, dans la *Chirologia*, sont exposées les expressions de la nature humaine, la *Chironomia*

⁷⁰⁴ Cf. WOLLOCK (Jeffrey L.), *art. cit.*, p. 424-427.

⁷⁰⁵ Cette citation et celle qui précède : BULWER (John), *Chirologia, op. cit.*, p. 5-7 (ainsi que la citation de Bacon reprise, sig. B3v pour le poème) ; nous traduisons : « Taking therefore from hence my hint, I shall attempt to advance in the scrutin and search after the scattered glances, and touches of antiquity, tracing them through most classical authors, with intent to reduce them into one continued and entire history, propounding this form to myself, to handle gesture, as the only speech and general language of human nature. » Pour la phrase de Bacon (« As the tongue speaketh to the ear, so the gesture speaketh to the eye... ») cf. BACON (Francis), *The Works of Francis Bacon*, éd. J. Spedding, R.L. Ellis, and D.D. Heath, Cambridge, Riverside Press, 1869, vol. 6 *Advancement of Learning*, p. 238.

« *or the rule of the hand* » est ensuite adjointe comme « *perfection and sublimation of chirology* ». Y est décrit l'art oratoire, l'art de la « rhétorique manuelle », lui aussi illustré par des planches :

Ill. 6 : « Alphabet des expressions naturelles » dans *Chirologia* de John Bulwer

(Londres, 1644, p. 115)

« Une sorte de langage parfaitement en accord avec l'esprit réside dans le mouvement de la main, si habilement exécuté et produit avec emphase, que la main semble, à de nombreuses reprises, avoir conçu la pensée même... cet art, qui consiste à comprendre les poses légitimes et les gestes ordonnés de la main, le plus puissant agent de l'âme, a été appelé par certains *mens corporis*, ou l'esprit du corps. »⁷⁰⁶

Le geste naturel doit être sublimé par l'art de la rhétorique gestuelle. Mais qu'est-il justement ce geste naturel ? Ce qu'il faut remarquer ici, c'est que dans les deux ouvrages, adoptant la même démarche sur ce point fondamental, un geste est dit naturel – critère indispensable à son universalité – selon une définition qui conduit à une certaine « naturalisation » des gestes conventionnels, culturels, en fonction de leur épaisseur historique et surtout de leur attestation scripturaire. En effet, comme le rappelle Bonifaccio, les gestes « sont des cadeaux qui restent incomplets et imparfaits, si on ne les aide pas avec l'art » : c'est la récurrence de son emploi dans les sources, classiques et scripturaires notamment, qui fait l'universalité d'un geste. L'Italien écrit au sujet du « signe de la croix » :

« Le signe que nous chrétiens nous faisons de la très Sainte Croix a vraiment en lui tant de mystère et tant de vertu et avec lui on fait tant de miracle et de choses étonnantes qu'on a pu en former et en imprimer un grand volume intitulé le *Trophée de la croix*. Mais maintenant il suffira de dire que c'est un remède contre les Démons comme dit Saint Cyprien et que Saint Chrisostome a composé une homélie entière sur sa force. Origène écrit que, dans l'Eglise primitive, il était utilisé contre les poisons, les bêtes sauvages, les monstres et tous les autres dangers (...) »⁷⁰⁷

L'épaisseur est conférée au geste par ses attestations chez les Pères de l'Eglise grecque comme Cyprien (200-258), Chrisostome (c.344-407) ou Origène (c. 185-c. 254).

⁷⁰⁶ BULWER (John), *op. cit.*, p. 170-171, nous traduisons : « a kind of speech most consonant to the mind, are in the moving of the hand so neatly wrought and emphatically produced that the hand many times seems to have conceived the thought... this art which consists in understanding the lawful garb and ordered motions of the hand, the most puissant agent of the soul, and which hath by some called *mens corporis*, or the mind of the body. »

⁷⁰⁷ BONIFACCIO (Giovanni), *op. cit.*, p. 280, nous traduisons : « Il segno che noi Christiani ci facciamo della Santissima Croce hà veramente in sè tanto misterio, e tant virtù, e con questo sono stati fatti main d'oeuvre racoli tanti e cose così stupende, che se n'è formato, & impresso un gran uolume intitolate il Trofeo della Croce : ma hora basterá il dire, ch' egli è un rimedio contro i Demoni, come dice Cipriano, e che San Grisostomo della forza, e virtù sua ha composto una Homelia intiera. Escriue Origene, che nella primitiva Chiesa era usato contra i veneni, le fiere, i monstri, & ogni altro pericolo : & à scacciar anco i Demoni, e risanar gli infermi. (...) ». La citation précédente se trouvait p. 12.

Chez Bulwer, si l'on recense les références employées, il en ressort que, dans la *Chirologie*, il cite notamment *Les Vies parallèles* de Plutarque (trente sept fois), Tacite (dix neuf fois), ou encore les *Adages* d'Érasme (onze fois)... alors que, dans la *Chironomie*, il prend appui sur Quintilien (trente fois pour son *Institution oratoire*), ou sur Cicéron (vingt fois)⁷⁰⁸. La culture humaniste de l'auteur se fait ici sentir et, à travers elle, un goût pour les gestes antiques, ceux de l'orateur en particulier. Mais dans les deux parties de l'ouvrage, c'est à la Bible qu'il est fait référence le plus grand nombre de fois, et de manière écrasante pour la *Chirologie*, lieu de la définition des gestes naturels. L'Ancien Testament est mentionné cent soixante neuf fois (vingt deux fois dans la *Chironomie*) et le Nouveau Testament quarante cinq fois (six fois pour la *Chironomie*). Un geste attesté par la Bible est un geste naturel, et par là universel, Bulwer va jusqu'à écrire :

« Ce langage naturel de la main a eu la chance d'échapper à la malédiction de Babel, et a ainsi été sanctifié et fait langue sacrée par l'expression des mains de Notre Sauveur, dont les gestes ont donné un sens à la signification naturelle des nôtres. Et Dieu nous parle par des signes de ses mains (comme l'observe Bernard [in *Cantica*, livre 2]) »
709

Dimension religieuse du geste, fonction rhétorique... l'emploi du langage corporel tel qu'il est proposé dans la *Chirologia* et l'*Arte de cenni* est protéiforme. Abordons donc maintenant plus précisément ce qui relève à la fois du débouché pour la langue des gestes mais aussi de la source d'inspiration pour ces deux *gestual planners* : le langage des sourds et muets ; la rhétorique et les arts de la mémoire ; mais aussi, avant tout, la fonction de communication avec l'Autre, dans une situation d'incompréhension linguistique, notamment lors de la rencontre coloniale et missionnaire. Jo. Harmanus, médecin à Oxford insistait sur cette dimension dans un dernier poème en l'honneur de la langue créée par Bulwer :

« We spake with the Indian Apochankano.
Thus may we trade with the dumb Ginnie Drills
By exercise and make our secret wills
Known to those rational brutes ; and thus we

⁷⁰⁸ Le travail a été effectué par James W. Cleary, auteur de l'édition de 1972 de la *Chirologia* cf. introduction.

⁷⁰⁹ BULWER (John), *op. cit.*, p. 19 ; nous traduisons : « This natural language of the hand as it had the happiness to escape the curse at the confusion of Babel, so it hath since been sanctified and made a holy language by the expressions of our Savior's hands whose gestures have given a sacred allowance to the natural significations of ours. And God speaks to us by the signs of his hand (as Bernard observes [in *Cantica*, livre 2])... »

May make the world one university. »

Le geste doit pouvoir servir à commercer, à communiquer avec les Indiens du Nouveau Monde... Il aurait une utilisation quotidienne et pas seulement rhétorique. Qu'en est-il, comparativement, dans les faits ?

Gestes missionnaires : le geste comme premier échange linguistique

Sur le frontispice du *Universal Character* de Cave Beck, l'offre du projet de langue universelle de l'auteur anglais s'accompagne d'un geste auquel répond l'allégorie de l'Amérique [cf. III. 4]. Dans bien des situations de « *language encounters* », le seul moyen de communication, le premier en tout cas, était le geste :

« Les Geants ou habitants autour de la riviere de Platte & du Bresil aux Indes Occidentales usent & se servent d'une langue tellement difficile, *qu'on n'en tire rien que par signes*, d'autant que leur parler est du tout different à celui des autres pays voisins, & parlent la langue des Patagons, ou de ceux de le susdite riviere de Platte. »⁷¹⁰

Lorsque la langue indigène paraissait vraiment incompréhensible, comme l'affirme dans cette citation Claude Duret citant le chapitre 2 du livre 21 de la *Cosmographie universelle* d'André Thévet, le geste se pose comme l'ultime et pourtant unique recours. Et l'on peut retracer la généalogie de cette approche dans un certain nombre de sources de première main, témoignant des expériences empiriques de recours aux gestes qu'elles décrivent. A commencer par la première d'entre ces sources : le *Journal de bord* de Christophe Colomb. A la date du samedi 13 octobre, il raconte les discussions qui eurent lieu sur le bateau avec des Indiens, deux jours après les tout premiers contacts :

« J'étais attentif et m'employai à savoir s'il y avait de l'or. Je vis que quelques uns d'entre eux en portaient un petit morceau suspendu à un trou qu'ils ont au nez et, à *force de signes, je pus comprendre* qu'en allant au sud ou qu'en tournant l'île par le sud on allait là où était un roi qui possédait de grands vases d'or et en avait énormément. »⁷¹¹

Dans ce cas, indiquant grossièrement surtout une direction à suivre, le geste semble fonctionner comme outil de communication basique. D'autres sources sont partagées entre

⁷¹⁰ DURET (Claude), *Thresor des langues*, op. cit., p. 943, nous soulignons.

⁷¹¹ COLOMB (Christophe), *La Découverte de l'Amérique – I. Journal de bord et autres écrits 1492-1493*, traduit par Soledad Estorach et Michel Lequenne, La Découverte / Poche, 2002.

plusieurs attitudes. Francesco Carletti – lors de son tour du monde, et plus précisément dans le « Sixième raisonnement des Indes occidentales qui traite du voyage fait du Mexique aux îles Philippines par la route d’Acapulco, et de ce qui survint au cours de cette navigation » – se trouve au large d’îles situées « à 950 milles des îles Philippines », quand des Indiens s’approchent sur des barques pour troquer des marchandises contre du fer :

« malgré ce qui s’était passé, ils demandaient notre amitié et, *se frottant la paume des mains contre la poitrine à la hauteur du cœur*, disaient : « Ciamarri, her, her »
« Amis, fer, fer » *en faisant signe de troquer* contre ce qu’ils apportaient. »

Une esquisse d’observation anthropologique des gestes des Indiens est proposée, destinée à engager au « commerce » ; elle se double d’une notation précise sur leur langue qui est retranscrite. Quant à l’incident qui est évoqué au début de la citation, il s’agit de l’enlèvement « volontaire » d’un capucin présent sur le bateau, à qui il prend l’envie soudaine d’aller évangéliser les Indiens, seul et sur le champ, représentatif lui aussi d’un point de vue « gestuel » :

« Quand, au moment même où les embarcations étaient les plus proches de notre navire, il se laissa tomber de tout son poids dans l’une d’elles. Chose qui stupéfia et effraya presque tous ces barbares... et commencèrent à relever l’habit du frère et à le tâter par tout le corps, comme s’ils ignoraient quelle sorte d’homme c’était. Et lui, mettant les mains dans sa manche, en tira sa croix et la baisant, la leur tendit pour qu’ils la baisassent mais eux ignorant et n’entendant point ce mystère, la prirent et mirent ailleurs, hissèrent les voiles et dirigèrent leur barquette vers une de ces îles, où le père leur faisait comprendre par signes de l’y conduire, ce qu’ils firent en un éclair. »

Incompréhension des Indiens devant le geste du moine – pourtant défini comme « naturel » par Bonifaccio ou Bulwer – et signe redondant de l’homme de dieu qui, vraisemblablement, indiquant ou non la direction, se dirigeait, quoi qu’il en soit, vers ces terres.... Tentant de récupérer le moine, deux autres marins sont capturés et le bateau est obligé de les abandonner : « On les libéra contre tout le fer des navires qui passèrent par là l’année suivante, à destination des îles Philippines. Quant au frère, qui ne savait ni parler ni entendre leur langue, son expédition ne donna pas les fruits espérés. »⁷¹² Le geste n’a donc pas été suffisant à ce capucin pour évangéliser ses ouailles et sa mission se solde apparemment par un échec du fait de l’incommunicabilité.

⁷¹² Cette citation et les deux précédentes : CARLETTI (Francesco), *Voyage autour du monde de Francesco Carletti (1594-1606)*, Paris, Chandeigne, 1999, p. 124-125.

Pourtant certains explorateurs se montrent plus enthousiastes quant à l'utilisation possible du langage gestuel. Alvar Nunez Cabeza de Vaca (c. 1490-1557) est un conquistador espagnol qui, entre 1527 et 1537, a passé plusieurs années à errer sur les terres du Texas, du Nouveau Mexique... Or, à plusieurs reprises dans sa *Relation*, il fait part de ses fréquents recours aux gestes pour se faire comprendre, voire pour communiquer de façon plus poussée avec les Indiens ; ainsi au chapitre 4 :

« Nous trouvâmes des morceaux de toiles peintes, et des panaches qui semblaient provenir de la Nouvelle-Espagne. On vit aussi quelques traces d'or. Nous étant informés près des Indiens où ils avaient eu ces objets, *ils nous apprirent par signes* qu'il y avait fort loin de là une province nommée Apalache ; et *leurs gestes indiquaient* qu'on y trouvait une grande quantité du métal que nous estimions tant. Ayant pris ces indiens pour guide, nous nous remîmes en route... »

Le même recours est exposé, au chapitre V, lors d'une autre rencontre avec un chef indien⁷¹³ ; puis au chapitre XII, lorsque les Espagnols se font « guérisseurs » : « Quant à nous, nous faisons sur eux le signe de la croix, nous leur soufflions dessus, nous disions un *pater* et un *ave* ; nous priions Dieu le plus instamment possible de les guérir, et de leur inspirer de bien nous traiter. » Or la guérison est une réussite « grâce à Dieu ». Les Espagnols utilisent une gestuelle chrétienne, qui s'avère performative, et que les Indiens interprètent sûrement d'une autre façon, à l'aune des coutumes médicinales locales. Le geste a, ici, un caractère hybride mais efficace.

Fort de toutes ces expériences, Cabeza de Vaca en vient à considérer le geste comme une véritable langue, si ce n'est universelle, du moins lui ayant permis, la plupart du temps, de communiquer avec les natifs des terres visitées, et, dans une lettre à Charles Quint, il expose plus précisément cette utilité du geste faisant état d'une véritable langue des signes :

« Nous passions d'une langue étrange à une autre, mais Dieu, notre Seigneur, permit toujours à chaque nouveau peuple de nous comprendre et inversement. Vous

⁷¹³ CABEZA DE VACA (Alvar Nuñez), *Relation et commentaires du gouverneur Alvar Nuñez Cabeza de Vaca sur les deux expéditions qu'il fit aux Indes*, traduction de H. Ternaux-Compans, Edition présentée et annotée par Jean-Marie Saint-Lu, Mercure de France, 2003 [1542], p. 55: « Nous marchâmes ainsi jusqu'au 17 juin sans rencontrer aucun Indien qui osât nous attendre. Ce jour-là un chef s'avança vers nous, couvert d'une peau de cerf peinte et porté par un naturel ; il était accompagné de beaucoup de monde et l'on jouait devant lui de la flûte de roseau. Etant arrivé près du gouverneur, il resta une heure avec lui. *Nous lui fîmes comprendre par signes* que nous allions à Apalache. *A en juger par ses gestes*, il était ennemi de cette nation, et il nous proposait de nous aider dans cette expédition... » (nous soulignons). La citation précédente, p. 49.

auriez pensé, d'après les questions et les réponses par signes, qu'ils parlaient notre langue et nous la leur. »⁷¹⁴

A l'autre bout du monde, le jésuite Luís Froís (1532-1597) mène une véritable enquête « anthropologique » sur les coutumes des Japonais et consacre plusieurs observations aux gestes, nous informant aussi au passage sur les coutumes des Portugais de la Renaissance puisqu'il compare systématiquement Japonais et Européens. Il dresse, lui aussi, à la manière de Bulwer et Bonifaccio, mais sur la base de ses observations de terrain, une sorte de typologie du langage corporel. Dès le premier chapitre consacré « aux vêtements et aux hommes », il affirme, à la remarque 20, « Nous saluons en nous découvrant ; les Japonais le font en retirant leurs souliers » et aussi que « 39. Nous faisons nos révérences un genou au sol ; les Japonais en s'inclinant, pieds, mains et tête presque à terre » puis, au chapitre suivant, sur les femmes, il écrit : « 60. En Europe les femmes reçoivent leurs hôtes en se levant ; celles du Japon en restant assises ». Il s'intéresse aux gestes de salutation, aux révérences... mais aussi plus largement aux postures corporelles – il consacre par exemple un chapitre aux manières de boire et de manger - et aux comportements à adopter dans certaines situations, lors de certains rites de passage : « 62. Les femmes en Europe conservent leurs cheveux jusqu'à la mort ; au Japon, les vieilles et celles qui portent le deuil de leur mari se rasent la tête en signe de douleur et de tristesse ». Observateur attentif, le jésuite note les différences culturelles qui indignent ou font sourire : les embrassades pour saluer quelqu'un qui revient de loin ou qui s'en va sont sujet de moqueries des Japonais « [ils] ne connaissent pas cette coutume, et rient quand ils nous voient faire ainsi. » (n° 31) alors que Froís trouve, en retour, que certains Japonais, devant leur supérieur notamment, font « des minauderies à la manière des Européennes » (n° 46). La compréhension de ces dissymétries dans les comportements ou l'interprétation des gestes se révèle d'autant plus importante en ce qui concerne les pratiques religieuses : « 31. Nous prêchons debout et faisons des gestes avec nos mains ; les bonzes prêchent assis et, sans remuer les mains, font des mouvements de tête » affirme Froís dans son chapitre sur « les bonzes et leurs mœurs » (chapitre IV). Ce n'est pas un hasard s'il s'y intéresse autant. Sa mission première n'est pas d'être simple observateur, il est là, avant tout, pour prêcher la parole de l'Évangile et ses notations sur les coutumes des Japonais sont en premier lieu

⁷¹⁴ CABEZA DE VACA (Alvar Nuñez), *Adventure in the Unknown Interior of America*, trad.C. Covey, New York, 1961, p. 120 ; cité dans KNOX (Dilwin), *art. cit.*, p. 131-132.

des instruments pour faciliter la tâche des missionnaires, afin qu'ils connaissent le comportement du public auquel ils s'adressent, pour, entre autres, adapter leur gestuelle :

« Tous ces gens du Japon prient avec des rosaires, de même que nous, et ceux qui savent lire prient dans des livres... Les lettrés professent qu'il y a dans l'homme cent huit manières de pécher, et pour cette raison il y a une prière contre chacun de ces péchés, et il a ajouté qu'il ne comprenait pas le sens de ces prières car elles sont dans une autre langue, comme chez nous en latin. Chaque matin quand ils se lèvent ils disent neuf mots, en levant deux doigts de la main droite, comme nous le faisons quand nous bénissons, et font neuf croix comme une croix de saint André, et il dit qu'ils le font pour se défendre du démon. »⁷¹⁵

La connaissance de la signification des gestes des populations locales est indispensable aux missionnaires – surtout lorsque, comme ceux décrits ici, ils peuvent être ambigus – d'autant qu'eux-mêmes utilisent le geste dans leur action évangélisatrice.

Pour les missionnaires du Nouveau Monde, il s'agit, en fait, non seulement de répandre la parole du Christ, mais aussi de diffuser un type de comportement proprement chrétien et sa gestuelle. Il leur faut pour cela soit lutter contre les confusions éventuelles sur l'interprétation d'un geste, soit remplacer certains gestes préexistants par un nouveau geste chrétien. Christianiser le langage corporel en somme. Ainsi, selon le franciscain Bernardino de Sahagún, les populations préhispaniques du Mexique connaissaient le principe de la confession auriculaire, avant même l'arrivée des missionnaires. Mais, elle était accompagnée de comportements différents de ceux requis par le catholicisme : « Ayant entendu ces paroles, le pénitent faisait aussitôt le serment de dire la vérité, et il jurait, selon l'usage, en touchant la terre avec la main et léchant la poussière qui s'y attachait... »⁷¹⁶. L'implication du corps du missionnaire doit donc être totale dans le processus d'évangélisation, les gestes étant notamment au centre de l'exécution des sacrements. La gestuelle chrétienne – signes de croix, genuflexions... – fait partie de la mise en scène quotidienne de la religion dont les missionnaires sont les directeurs d'acteurs et leur corps le protagoniste ; elle accompagne la récitation de prières, la distribution d'images pieuses, la présentation de tableaux, le chant de cantiques ou encore, plus

⁷¹⁵ FROIS (Luís), *Traité de Luís Fróis, S.J. (1585) sur les contradictions de mœurs entre Européens et Japonais*, trad. Xavier de Castro et Robert Schrimpf et présentation José Manuel Garcia, Paris, Chandeigne, 1993, p. 180 ; pour les citations qui précèdent, elles apparaissent aux différents numéros des propositions que nous avons indiqués.

⁷¹⁶ SAHAGUN (Bernardino de), *Histoire générale des choses de la Nouvelle-Espagne*, trad. D. Jourdanet et R. Siméon, introduction Jean Rose, Paris, Ed. de la Découverte, 1991, p. 123.

ponctuellement, les processions et les représentations théâtrales, chères au jésuites. S'il existe des catéchismes « iconographiques », certains missionnaires procèdent aussi apparemment à leur diffusion grâce au mime⁷¹⁷. Quant aux images, recours quotidien de l'évangélisation dans le Nouveau Monde, certains religieux font, à leur sujet, des demandes précises, insistant, notamment, sur les gestes que les personnages doivent adopter sur la représentation. Charles Garnier, jésuite en mission en Huronie, recommande :

« Les images dont nous aurions particulièrement besoin seroient celles-cy. Primo quelque beau Jésus, qui n'ait point de barbe... Pour l'action ou le geste, je serois bien aise ou qu'il tint la terre ou qu'il monstret le ciel, ou qu'il eust quelque autre geste semblable...

Primo que les personnages paroissent beaucoup... secundo qu'ils soient de pourfil, mais qu'on voue tout le visage et ayent les yeux ouverts : ces images leur plaisent qui regardent tous ceux qui les regardent et qu'il n'y ait trop d'ombrages sur le corps »⁷¹⁸

Les consignes sont donc précises, Garnier semblant accorder une importance particulière aux gestes de Jésus. Mais c'est surtout l'exemple même du missionnaire, dans son comportement au jour le jour, qui doit inciter à la conversion :

« Son visage, ses yeux, son ris mesme et tous les gestes de son corps ne preschoient que la saincteté. Mais son cœur parloit plus haut que ses paroles et se faisoit entendre mesme dans son silence. J'en sçay plusieurs qui se sont convertis à Dieu aux seuls regards de son visage... *L'amour de Dieu qui régnoit en son cœur animoit tous ses mouvemens et les rendoit divins.* »⁷¹⁹

Le corps et les gestes aussi sont supports de l'évangélisation. Le comportement des prêcheurs doit être en tous points conforme à leur prédication. Le corps des missionnaires est une « Bible vivante ». Et ces derniers comptent aussi sur l'aide des populations catholiques qui côtoient les Indiens dans les villages pour répandre la foi chrétienne. Ainsi, Paul le Jeune, en 1637, compte sur cette diffusion du christianisme par émulation, par imitation :

⁷¹⁷ Cf. DESLANDRES (Dominique), *Croire et faire croire : Les missions françaises au XVIIe siècle*, Fayard, Paris, 2003, p. 340.

⁷¹⁸ GARNIER (Charles), *Lettre à ses frères religieux de Huronie, juin 1645*, MNF VI, p. 264-7, nous soulignons ; cité dans DESLANDRES (Dominique), *op. cit.*, p. 345-350 comme les deux citations qui suivent (nous soulignons).

⁷¹⁹ Portrait par Lalemant de son collègue Charles Garnier, mort en « martyr » en Huronie, dans *Relation de 1650*, MNFVII, p. 718, nous soulignons.

« Estant arrivez en la chapelle, je faisois mettre les garçon d'un costé et les filles de l'autre. Auprès des petits garçons sauvages, je faisois asseoir quelques petits garçons françois, et de petites Françaises auprès de jeunes filles sauvages, afin que ces pauvres enfans barbares qui n'ont aucune instruction apprissent à joindre les mains, à se mettre à genoux, à faire le signe de la croix, à se tenir debout posément quand on les interroge, à répondre modestement, à faire la révérence, en voiant faire ces actions à nos petits François et Françaises. »⁷²⁰

Ce sont les petits Français qui ont la charge de montrer aux enfants amérindiens la gestuelle chrétienne. Du geste de l'enfant, l'on en vient à une autre forme de langage gestuel comme primo-langue, malgré tout efficace, celle des sourds et muets.

Le langage des sourds et muets

Plusieurs passages de l'œuvre de François Rabelais se rapportent au langage des gestes :

« Lors feist l'Angloys tel signe : la main gausche toute ouverte il leva hault en l'air, puy ferma on poing les quatre doigts d'ycelle, et le poulse extendu assist suz la pinne du nez. Soubdain apres leva la dextre toute ouverte, et toute ouverte la baissa, joignant le poulse on lieu que fermoyt le petit doigt de la gausche, et les quatre doigtz d'ycelle mouvoyt lentement en l'air... »⁷²¹

Cette description du geste du « pied de nez » fait partie de la *disputatio* par signes à laquelle se livrent Panurge et Thaumaste, clerc anglais venu défier Pantagruel. Certes, cette argumentation par l'intermédiaire de gestes obscènes interposés relève de l'ironie et de la critique chères à Rabelais. L'auteur dénonce ainsi les vaines disputes et les interprétations et autres ratiocinations scolastiques que Thaumaste incarne, en tant que figure de l'université d'Oxford⁷²². Même si ce sont des gestes obscènes, l'Anglais cherche dans les signes utilisés par Panurge une interprétation savante, un argumentaire. Le geste se présente comme un signe à interpréter. D'autres passages de l'ouvrage semblent vouloir

⁷²⁰ LE JEUNE (Paul), *Relation de 1634*, MNFII, p. 539-40, nous soulignons.

⁷²¹ RABELAIS (François), *Les œuvres de François Rabelais ; II. – Pantagruel* (d'après l'édition de Francoys Juste, 1542), Paris, Aux éditions de la Sirène, 1920 ; chapitre XIX : « comment Panurge feist quinaud l'Angloys, qui arguoit par signe », p. 147-153 ; p. 141-142 pour la citation suivante ; p. 134 pour l'anecdote sur le mime *infra*.

⁷²² Cf. DEFAUX (Gérard), *Pantagruel et les sophistes : contribution à l'histoire de l'humanisme chrétien au XVIe siècle*, La Haye, M. Nijhoff, 1973.

souligner une certaine efficacité du geste. Au moment où l'Anglais vient « provoquer » le « duel », il donne ses arguments pour défendre cette méthode :

« Mais voicy la maniere comment j'entens que nous disputerons : je ne veulx disputer *pro et contra*, comme le font ces sottz sophistes de ceste ville et de ailleurs ; semblablement, je ne veulx disputer en la maniere des Academicques par declamation, ny aussi par nombres, comme faisoit Pythagoras et comme voulut faire Picus Mirandula à Rome ; mais je veulx disputer par signes seulement, sans parler, car les matieres sont tant ardues que les parolles ne seroyent suffisantes à les expliquer à mon plaisir. Par ce, il plaira à ta magnificence de soy y trouver. »

Pantagruel, quant à lui, étaye son éloge du geste par une anecdote, l'histoire de Tyriades, roi d'Arménie, « barbare » en visite à Rome, sous Néron. A son départ, l'empereur propose au roi de prendre ce qu'il désire comme cadeau ; ce dernier demande alors un « joueur de farces » qui, grâce à sa maîtrise du geste, permettra au souverain, lors de tractations de tous ordres, de se faire comprendre de ses voisins ne parlant pas la même langue que lui. Le geste serait plus immédiatement compréhensible que la parole et il pourrait aussi exprimer des notions plus complexes qu'elle, satisfaisant l'attrait de l'occulte renaissant qui ferait du geste, un signe porteur de vérités profondes. C'est l'interprétation que l'on en retrouve dans un autre passage, enfin, celui de la rencontre entre Panurge et Nazdecabre, aux chapitres XIX et XX du *Tiers-Livre*. Cherchant toujours conseil pour son mariage, Panurge décide, sur les recommandations de Pantagruel, de rencontrer un sourd-muet ; la justification de Pantagruel est la suivante :

« L'esprit maling vous seduyt ; mais escoutez. J'ay leu qu'on temps passé les plus veritables et sceurs oracles n'estoient pas ceulx que par escript on bailloit, ou par parole on proferoit. Maintes foys y ont fait erreur ceulx voyre qui estoient estimez fins et ingenieux, tant à cause des amphibologies, equivocques et obscuritez des motz que de la briefveté des sentences... Ceulx que l'on exposoit par gestes et par signes estoient les plus veritables et certains estimez. »⁷²³

Les gestes du muet Nazdecabre se font prophétie. Ils sont bien des signes ouverts à toutes les interprétations.

L'intérêt pour le langage des sourds-muets qui naît véritablement au XVI^e siècle est, en effet, un des stimuli de la passion pour le geste. Longtemps, le sourd est un

⁷²³ RABELAIS (François), *op. cit.*, chapitre XIX : « Comment Pantagruel loue le conseil des muetz », p. 132. Pour une interprétation de ce passage cf. DEMONET (Marie-Luce), *Les Voix du signe, op. cit.*, p. 534 (p. 530-536 sur le geste).

personnage à part dans la société, du fait même qu'il s'exprime par gestes ; le plus révélateur de cette position particulière est son statut juridique. Dans les textes législatifs, de l'Antiquité au XVI^e siècle, le statut du sourd s'inspire de celui que lui avait donné le droit romain, notamment le Code Justinien qui reste une référence : la surdité est *mortuis similis*, semblable à la mort ; l'homme atteint de ce mal n'a aucun droit et il est plus ou moins inexistant au regard de la loi, selon son degré de surdité. Un sourd par accident ayant reçu une instruction a quelques droits, mais au XIV^e siècle, le juriste Bartole rappelle dans son *De verborum obligationibus*, que même le sourd qui lit sur les lèvres n'est pas autorisé à témoigner, précepte repris par Alciat – disciple de Bartole – au XVI^e siècle⁷²⁴. Seule la parole, attribut divin, est « incontestable » : « Les signes gestuels ne pouvaient donc être validés sur le plan juridique comme pouvaient l'être les paroles dont l'essence divine ne pouvait être contestée. Ceux-là, comme on l'a vu, participaient de la tromperie, de la malignité : ils prouvaient la bestialité des sourds, leur diablerie pour tout dire... »⁷²⁵. Ils sont en tout cas déconsidérés, puisque, ne pouvant entendre, on estime qu'ils ne peuvent être instruits, notamment dans les choses de la religion – bien qu'astreints, comme tous les chrétiens, à une confession annuelle effectuée par signes et tous moyens leur permettant de communiquer – : ils apparaissent comme coupés du monde de Dieu, incapables d'accéder à la foi procurée par le Verbe divin.

Pourtant, malgré ces considérations, dès avant le XVI^e siècle, la vision du sourd n'est pas uniformément négative. Avait été envisagé le fait que les sourds pouvaient communiquer à l'aide de gestes simples, voire d'un langage peu évolué, élaboré à l'intérieur de la cellule familiale et perdu à leur mort. Saint Augustin, déjà, parle à propos des gestes de « mots visibles » et Platon avait envisagé le « langage » des sourds comme langage de remplacement : « Si nous n'avions point de voix, ni de langue et que nous voulussions nous montrer les choses les uns aux autres, n'essaierions-nous pas comme le font, en effet, les muets de les indiquer avec les mains, la tête et le reste du corps ? »⁷²⁶ Les choses évoluent positivement aux XVI^e-XVII^e siècles, lorsque le langage des gestes fait l'objet de certaines attentions, dont celle de Laurent Joubert : « Les muets inventent des signes, par

⁷²⁴ Cf. Code Justinien du VI^e siècle : loi 10^e lib. VI, tit. XII et Livre XIV du *Nouveau Digeste*.

⁷²⁵ PRESNAUT (Jean-René), *Signes et institutions des sourds : XVIII^e-XIX^e siècle*, Seyssel, Champ Vallon, 1998, p. 23 (malgré le titre de l'ouvrage, l'auteur revient sur les périodes antérieures au XVIII^e siècle), voir aussi pour certains exemples qui suivent.

⁷²⁶ PLATON, *Cratyle*, XXXIV, 444d-423b, Paris, Garnier, 1967. Sur saint Augustin cf. SCHMITT (Jean-Claude), *op. cit.*, p. 81.

lesquels ils se font bien et distinctement entendre, car chaque signe est au lieu d'un ou plusieurs mots. Outre ce, que la plus part d'iceux sont entieres sentences, comme les notes Hieroglyphiques des Aegyptiens. »⁷²⁷

De même, une réflexion sur l'éducation des sourds a commencé et, même si les traces des signes gestuels employés alors n'ont pas subsisté – peut-être sont-ils inspirés par la référence que constitue l'alphabet digital élaboré par Bède le Vénérable pour le respect du vœu de silence des moines –, les témoignages de sourds instruits commencent à faire foi⁷²⁸. A la fin du siècle, on découvre, en fait, que les sourds peuvent apprendre à associer les caractères écrits du langage conventionnel ou le mouvement des lèvres, de la langue et de la gorge avec des objets ou des idées et qu'ils sont en mesure d'apprendre à produire des sons reconnaissables. Mais, pour leur enseigner à écrire et « parler », les « professeurs » avaient recours au langage des signes. Ainsi, en 1545, Francisco et Pedro, les deux neveux, sourds de naissance, du connétable de Castille, duc de Frias et comte de Haro, Juan de Velasco, sont confiés à un moine bénédictin, Pedro Ponce de León (mort en 1584), du monastère San Salvador de Oña. Il réussit à leur procurer une instruction conséquente, grâce notamment à l'utilisation du langage des signes des moines justement. Il ne faut, en tout cas, pas attendre l'*Institution des sourds et muets* de l'Abbé de l'Epée (1712-1789), en 1776, pour trouver des tentatives de formalisation de leur instruction et de rapprochement avec la langue universelle⁷²⁹.

L'attitude face au langage des sourds a évolué dès le XVIe siècle et, avec elle, la considération accordée aux gestes en général. Dans un des premiers livres consacrés à l'éducation des sourds, *Reduction de las Letras y arte para enseñar a ablar los mudos* (1620), Juan Pablo Bonet attire l'attention sur le geste comme langage « naturel » : « ...si bien adapté à la nature, qu'il semble que cette langue artificielle est dérivée du langage de

⁷²⁷ JOUBERT (Laurent), *Erreurs populaires au fait de la médecine et régime de santé*, op. cit., IIe partie : « Question vulgaire. Quel langage parleroit un enfant qui n'auroit jamais ouï parler » ; p. 602.

⁷²⁸ Quelques pistes sur les gestes monastiques dans : DELAPORTE (Yves), « Langue des moines et langue des sourds », dans DELAPORTE (Yves), RENARD (Marc), SAINT-LOUP (Aude de), *Gestes des moines, regards des sourds*, Nantes-Laval, Siloë, 1997, p. 65-90. Ainsi que SCHMITT (Jean-Claude), op. cit..

⁷²⁹ L'EPEE (Charles-Michel de), *Institution des sourds et muets par la voie des signes méthodiques, ouvrage qui contient le projet d'une langue universelle, par l'entremise des signes naturels assujettis à une méthode*, Paris, Nyon l'aîné, 1776. Sur ce projet, au-delà des bornes chronologiques de notre étude, voir : KNOWLSON (James), *Universal Language Schemes*, op. cit., p. 217-220.

la nature...»⁷³⁰. Or cet auteur nous ramène directement à John Bulwer. En effet, l'Anglais s'est très largement inspiré des travaux du Catalan, notamment sur l'analyse « phonétique » des lettres, dans une de ses œuvres restée manuscrite, datant d'environ 1648-1649, intitulée *The Dumbe mans academie wherein is taught a new and admired art instructing them who are borne Deafe and Dumbe to heare the sound of words with their eie and thence learne to speake with their Tongue*. L'essentiel des conclusions est repris dans un autre traité, publié lui, que Bulwer consacre à la question : *Philocophus : or the Deafe and dumbe mans friend. Exhibiting the Philosophicall verity of that subtile Art, which may inable one with an observant Eie, to Heare what any man speaks by the moving of his Lips*. Il s'y penche notamment sur le problème de la lecture sur les lèvres. Mais l'auteur évoquait déjà le sujet dans sa *Chirologia*, s'y intéressant aux gestes effectués par les sourds-muets⁷³¹. S'il est un des premiers, Bulwer n'est pas le seul des « philosophes naturels » anglais à s'intéresser au langage des sourds et muets. George Dalgarno (c.1616-1687), autre *language planner*, a, lui aussi, consacré son *Didascalocophus, or the Deaf and Dumb Mans Tutor* de 1680 au problème, en se considérant à tort – et sans rendre aucun hommage à Bulwer par conséquent – comme le premier à traiter le sujet (« The first (for what the author knows) that [has] been published on (...) the subject »)⁷³². Pourtant, dans *The Natural history of Oxfordshire, being an Essay toward the natural history of*

⁷³⁰ BONET (Juan Pablo), *Reduction de las Letras y arte para enseñar a ablar los mudos*, Madrid, por F. Abarca de Angulo, 1620 ; cité dans KNOWLSON (James), *art. cité*, p. 500-1. (à partir de la traduction anglaise de H.N. Dixon, *Simplification of the Letters of the Alphabet and Method of teaching Deaf-Mutes to speak*, Harrogate, 1890, p 123-4).

⁷³¹ BULWER (John), *op. cit.*, p. 5 : « that wonder of necessity that nature worketh in men that are born deafe and dumbe ; who can argue and dispute rhetorically by signs, and with a kind of mute and logistic eloquence overcome their amaz'd opponents ; wherein some are ready and excellent, they seem to want nothing to have their meanings perfectly understood. ». Voir aussi donc BULWER (John), *Philocophus : or the Deafe and dumbe mans friend. Exhibiting the Philosophicall verity of that subtile Art, which may inable one with an observant Eie, to Heare what any man speaks by the moving of his Lips. Upon the same Ground, with the advantage of an Historicall Exemplification, apparently proving, That a Man borne Deaf and Dumbe, may be taught to Heare the sounf of words with his Eie, & thence learne to speake with his Tongue.* by J. B., surnamed the Chirosopher, Londres, printed for Humphrey. Moseley, 1648. Le manuscrit non publié est conservé à la British Library, Ms. Sloane 1788 cf. WOLLOCK (Jeffrey L.), « John Bulwer's place in the history of the deaf », *Historiographia Linguistica*, vol. 23, n°1-2, 1996, p. 1-46.

⁷³² DALGARNO (George), *Didascalocophus, or the Deaf and Dumb Mans Tutor*, éd. fac-similé, Menston, Scolar Press, 1971 [1680]. Voir aussi DALGARNO (George), *George Dalgarno on Universal Language : The Art of Signs (1661), the Deaf and Dumb Man's Tutor (1680), and the Unpublished Papers*, éd. David Cram et Jaap Maat, Oxford, Oxford University Press, 2001, le texte p. 291 et sq. et un passage de l'introduction, p. 65 et sq. (d'où nous tirons un certain nombre d'informations, l'exemple de Robert Plot notamment ou des précisions sur la taxinomie de Dalgarno). Sur le projet de langue universelle de Dalgarno à proprement parler cf. p. 661 et sq. .

England... de 1677, Robert Plot (*bap.* 1640-1696), recensant les inventions réalisées récemment, mentionnaient deux penseurs ayant réfléchi aux caractères réels – Dalgarno et Wilkins –, immédiatement après deux savants s'étant consacrés à la réflexion sur le surd-mutisme, en liant donc implicitement les deux sujets : William Holder (c.1616-1698) et John Wallis (1616-1703). Le premier est l'auteur d'un *Elements of speech, an essay of inquiry into the natural production of letters, with an appendix concerning persons deaf and dumb*, alors que le second a produit un *Tractatus de loquenda* en 1653. Mais l'intérêt du milieu anglais pour la question remonte, outre à Bacon, au *Treatise of the Nature of Bodies* de 1644 de Kenelm Digby (1603-1665), dans lequel il rapportait les expériences espagnoles d'éducation des sourds et muets, un passage que Bulwer commentait d'ailleurs dans son *Philocophus*⁷³³.

Si l'on en revient à l'ouvrage de Dalgarno, qui loin d'être un cas unique comme il le revendique, s'insère, au contraire, dans un contexte porteur de diverses productions de cette nature, l'auteur y trace un lien direct avec son ouvrage portant sur un caractère réel spécifiquement, l'*Ars signorum* de 1661, dont il écrit en 1680 qu'il aurait dû l'intituler « On Sematology ». Car Dalgarno se livre bien à une véritable taxinomie du signe dans le *Didascalocophus* : il distingue d'abord « *chrematology* » (liée au surnaturelle, à la divinité), « *physiology* » (en lien avec la philosophie naturelle) et « *sematology* » (sur la grammaire rationnelle). Cette dernière se préoccupe des signes artificiels ou créés, s'occupe à distinguer des expressions naturelles comme le rire, les pleurs... La classification se raffine par rapport à celle élaborée au début du siècle par Bonifaccio. A l'intérieur de la sématologie, une nouvelle subdivision repose sur les sens mis en action, avec d'un côté la « *pneumatology* » impliquant les sons et l'oreille et la « *schematology* », l'œil ; elle-même répartie entre la « *typology* » (ou *grammatology*) sur l'écriture et « *cheirology* » (*dactology*) sur les mouvements des doigts. Le dernier chapitre du livre porte ainsi sur un « *alphabet upon the fingers* » dont les débouchés peuvent être multiples selon l'auteur. Le geste est bien toujours présent – d'ailleurs une partie de la terminologie

⁷³³ DIGBY (Kenelm), *Two Treatises, in the one of which the nature of bodies, in the other the nature of mans soule is looked into : in way of discovery of the immortality of reasonable soules*, Paris, printed by G. Blaizot, 1644. Pour les ouvrages précédemment cités : PLOT (Robert), *The Natural history of Oxfordshire, being an Essay toward the natural history of England...*, Oxford, printed at the Theater, 1677, p. 281-282. Sur les auteurs dont il cite les travaux sur le surd-mutisme : HOLDER (William), *Elements of speech, an essay of inquiry into the natural production of letters, with an appendix concerning persons deaf and dumb...*, Londres, M. Pardoe, 1677 et WALLIS (John), *Grammatica linguae anglicanae, cui praefigitur de Loquela, sive Sonorum formatione tractatus grammatico-physicus*, Hambourg, apud G. Schultzen prostant, 1653.

est reprise à Bulwer – tout en étant inséré dans une plus vaste typologie du signe qui rapproche aussi les gestes des caractères universels à proprement parler. Or l'intérêt du geste réside aussi dans sa performativité, dimension sur laquelle insiste la troisième, et dernière, grande piste généalogique que nous pouvons remonter pour déterminer les sources de cet intérêt pour le langage corporel chez les *language planners*, celle qui conduit à la rhétorique et aux arts de la mémoire.

Du geste rhétorique aux arts de la mémoire

Au XVIe, fleurissent les traités de physiognomonie et de chiromancie qui s'interrogent sur la dimension performative des gestes :

« Ceste science, qui s'appelle Chiromance, prend son nom de deux mots grecs, dont l'un, qui est *Chir*, signifie en nostre langue Main, et l'autre, qui est *Mantia*, vault autant que Divination, c'est a dire science de congnoistre et deviner quelque chose par les signes se trouvent es Mains... »⁷³⁴

Elle est « utile en ce qu'elle fait voir presque tout l'homme dépeint en abrégé en un très petit espace », un véritable résumé du corps en une paume et cinq doigts⁷³⁵. Chacun de ces derniers est associé à une planète : Vénus pour le pouce, Jupiter pour l'index, Saturne pour le majeur, le Soleil pour l'annulaire et Mercure pour l'auriculaire. En ce qui concerne le pouce, Tricasse de Ceresars écrit :

« Venus est colloquée au mont du poulce, par qui l'on congnoist toute luxure et paillardise, mesmes avecque les bardaches : et non seulement toute sorte de paillardise et ardeur, mais aussi de feu élémentaire, de quelque qualité que ce soit. L'on y congnoist aussi les mariages. »⁷³⁶

La chiromancie insiste sur la puissance qui se terre dans la main, et qui est transmise au geste : suivant la signification à lui accorder, on utilisera tel ou tel doigt en rapport avec les puissances macrocosmiques qui y sont attachées.

Le physicien et naturaliste italien Giambattista della Porta (1535-1615) s'intéresse, quant à lui, dans son *De Humane Physiognomonia* (1586), à cette science – la physiognomonie –

⁷³⁴ TRICASSE DE CERESARS (Patrice), *La Chiromance, sur la fin est ajouté certain petit advertisement, pour l'entente des choses qui plus en ont besoing*, Paris, au Soleil d'or et à la croix blanche, 1552 ; p. 3.

⁷³⁵ RONPHILE, *La Chyromantie naturelle*, traduit de l'italien par Daniel de Rampalle, Lyon, chez Antoine Iullieron, 1653 ; préface.

⁷³⁶ TRICASSE DE CERESARS (P.), *ibidem*, p. 6.

par laquelle on infère chez l'homme, à partir des traits extérieurs du visage et du corps, les propriétés plus secrètes du caractère, voire les mystères plus enfouis encore d'un destin à venir⁷³⁷. Comme la chiromancie, la physiognomonie repose sur les correspondances entre le microcosme et le macrocosme – recherche caractéristique du rapport à l'analogie de la Renaissance – mais l'interprétation est étendue de la main à tout le corps. L'ouvrage de della Porta consiste en la quête méthodique et minutieuse de tous les signes du corps humain, passés au crible, du haut vers le bas. Le corps signifie et donc le geste avec lui. Or della Porta est aussi l'auteur d'un traité de mnémotechnique de 1602, l'*Ars reminiscendi*, dans lequel il prolonge cet intérêt pour le corps et le geste, associant les deux thématiques. Dans le chapitre intitulé « comment l'on peut se rappeler à l'aide du geste », il insiste sur sa fonction mnémotechnique, son rôle pour se souvenir :

« Nous pouvons également par le geste exprimer quelques significations de mots... Quelle est cette représentation saisie en un geste convenable qui, bien qu'elle se taise, semble parler et exprimer ses idées plus que cela ne pourrait être fait de vive voix ? Un muet exprime par le geste ce qu'il désire en se servant de sa main au lieu de la langue. »

Le geste est synthétique – et la référence à celui du sourd et muet fait son retour –, il exprime vite et bien et en cela il pourrait constituer une forme de langue universelle : « Ne juge-t-on pas qu'une tête inclinée à droite dénote de l'humilité, une tête droite de l'arrogance, une baissée en avant qu'elle accepte et une autre penchée en arrière qu'elle refuse ? »⁷³⁸

Mais cette association entre gestes et art de la mémoire relève du topos de la théorie rhétorique dont les racines plongent loin dans l'Antiquité, comme l'a montré Frances Yates

⁷³⁷ PORTA (Giambattista della), *De Humane Physiognomonia*, Paris, Aux Amateurs de Livres, 1990 [fac-similé de l'édition de Sorrente, G. Cacchio, 1586].

⁷³⁸ De même que la citation qui précède : PORTA (Giambattista della), *Ars Reminiscendi* aggiunta *L'Arte del ricordare*, éd. Raffaele Sirri, trad. Dorandino Falcone da Gioia (éd. bilingue latin/italien), Milan, Editioe Scientifiche Italiane, 1996 [Naples, 1602] ; nous traduisons à partir de l'italien (les passages en italique) : « *Potremo parimente col gesto sprimere alcune significazioni di parole ; e ne diremo piu particolarmente qui, che non abbiamo fatto ragionando delle imagini de'concetti ; e di questo potremo servirci con molta comodita, percio che a farci ricordare la persona del luogo figurata in quel gesto, ne porgo molto utile. Qual è quelle pittura figurata in un decente gesto, quantunque taccia, che non paia che raggioni ed esprimi i suoi concetti più che la voce viva ? Un muto esprime col gesto ciò che egli desidera, usando la mani invece di lingua. (...) Chi non giudica che denoti umiltà un capo che sta inchinato alla destra, un ritto arroganza, piegato innanzi accetti, e pendente indietro neghi ? (...) ».*

dans la synthèse qu'elle a consacrée aux arts de la mémoire⁷³⁹. Le geste joue en fait un double rôle rhétorique. Le plus évident est celui tenu dans la délivrance du discours et, après une période d'éclipse, car il était moins présent dans la rhétorique médiévale, le geste fait son retour dans les manuels de la Renaissance, du fait aussi parallèlement de ce regain d'intérêt général aux origines multiples. Il est partie intégrante de la cinquième composante de la rhétorique : la *pronuntiatio* qui complète l'*inventio*, la *dispositio*, l'*elocutio* et la *memoria*. L'humaniste Omer Talon (1510-1562), dans sa *Rhetorica* de 1572, s'appuie sur les principales références antiques, notamment Cicéron et l'*Institution oratoire* de Quintilien, pour démontrer la valeur du geste :

« Il nous reste à traiter de la prononciation et du geste, un sujet que Quintilien [Instit. Orat. I, xi, 17] appelait la *chironomia*. Ils sont bien plus efficaces qu'une voix de quelque sorte qu'elle soit [il cite alors Cicéron, *De oratore* III, liv. 22]... [Le geste] a un grand effet sur les illettrés, les gens du commun et même les sauvages alors que les mots affectent seulement ceux qui partagent la même langue ; quant aux idées plus subtiles, elles échappent aux plus lents d'esprit. La prononciation [comprendre le geste ici notamment], au contraire, exprime les pensées et les émotions, et touche tout le monde de la même façon, puisque l'esprit de tous est concerné par les mêmes pensées et les mêmes sentiments, et que c'est par les mêmes signes que les hommes reconnaissent ces pensées et ces sentiments (...) Parmi toutes les diverses langues de la terre, le geste semble alors une langue commune à toute l'humanité.»

Johann Heinrich Alsted (1588-1638) fait écho à cette dernière phrase dans son propre traité de rhétorique, dans lequel il écrit que : « *Le geste est une langue commune à tous les hommes*, suscitant l'émotion chez un jeune enfant encore incapable de parler, chez les gens du peuple ou chez les sauvages, dont les âmes sont toutes excitées par les mêmes pulsions »⁷⁴⁰. L'on aboutit à cette même (re)considération du geste qui, du fait de ses effets

⁷³⁹ YATES (Frances), *L'Art de la mémoire*, trad. de l'anglais par Daniel Arasse, Paris, Gallimard, 1975 (1966). Nous nous appuyons sur cet ouvrage de référence (notamment pour la citation de Cicéron qui suit et l'expression « écriture intérieure » (p. 18)). Voir aussi : ARASSE (Daniel), « *Ars memoriae* et symboles visuels. La critique de l'imagination et la fin de la Renaissance », *Symboles de la Renaissance*, Paris, Presses de l'ENS, 1976, p. 57-73. Et pour une reprise récente de cette thématique à travers approche anthropologique : SEVERI (Carlo), « L'univers des arts de la mémoire. Anthropologie d'un artefact mental », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, vol. 64, n° 2, 2009, p. 463-493.

⁷⁴⁰ ALSTED (Johann Heinrich), *Rhetorica*, Herborn, typis G. Corvini et J. G. Mudersprachii, 1626, p. 420-1 (nous soulignons). La précédente TALON (Omer), *Audomari Talaei Rhetorica, e P. Rami, ... Praelectionibus observata [et libris duobus divisa]*, Paris, A. Wechelum, 1572, p. 79. Ces deux citations figurent dans KNOX (Dilwin), *art. cit.*, p. 121, 126.

immédiats sur une audience, se doit d'être choyé par les orateurs. Giovanni Bonifaccio ne le qualifiait-il pas d'« éloquence muette » ?

Mais il peut aussi avoir une autre utilité pour les orateurs, en lien avec la quatrième partie de la rhétorique cette fois-ci, la *memoria*, à laquelle le rattachait della Porta. Cicéron est celui qui offre la première véritable définition de l'« art de la mémoire » dans son *De oratore* (terminé en 55 av.), en attribuant la paternité à Simonide de Céos (Ve-VIe siècle av.) :

« Aussi, pour exercer cette faculté du cerveau, doit-on, selon le conseil de Simonide, choisir en pensée des lieux distincts, se former des images des choses qu'on veut retenir, puis ranger ces images dans les divers lieux. Alors l'ordre des lieux conserve l'ordre des choses ; les images rappellent les choses elles-mêmes. Les lieux sont les tablettes de cire sur lesquelles on écrit ; les images sont les lettres qu'on y trace. »⁷⁴¹

Le principe général de cette « écriture intérieure » est donc simple : il s'agit d'imprimer dans la mémoire une série de *loci*, en s'inspirant pour cela d'une architecture existante ou imaginaire (cf. Quintilien, XI, II, 17-22), et d'y placer différentes images qui ont pour charge de rappeler les diverses parties du discours de l'orateur. La méthode est précisée dans des ouvrages comme l'*Ad Herennium libri IV*, d'auteur inconnu (86-82 av.) et l'*Institutio oratoria* de Quintilien (Ier siècle ap.). Le geste peut alors entrer, d'une part, dans la composition des *imagines agentes*, ces images « actives » qui doivent stimuler l'imagination et faciliter la mise en ordre des parties du discours : sur la scène du théâtre de la mémoire, la *persona* – terme employé par Cicéron - créée mentalement est d'autant plus efficace qu'elle est en train d'agir, de faire tel ou tel geste. D'autre part, le corps lui-même, et la main en particulier, peuvent servir à placer des *loci*, dans ce qui apparaît comme une architecture de chair. Filippo Gesualdo, dans la *Plutosofia* de 1592, distingue 42 lieux secondaires sur l'ensemble du corps, depuis le pied droit jusqu'à la tête puis au pied gauche en redescendant, déterminant à l'aide d'une gravure, où les parties du corps sont numérotées, un « parcours mental » possible. Le père Girolamo Marafioti, quant à lui, avec son *De Arte reminiscentiae* (1602), réactive et précise le rôle ancillaire de la main : il utilise, pour placer les *loci*, les quatre faces des deux mains et, en se servant des ventricules et mollets des doigts, ce ne sont pas moins de 92 lieux qu'il détermine [fig. 25]⁷⁴².

⁷⁴¹ CICERON (Marcus Tullius Cicero), *De oratore*, II, LXXXVI, 351-354

⁷⁴² GESUALDO (Filippo, P.), *Plutosofia di F. Filippo Gesualdo, ... nella quale si spiega l'arte della memoria...*, Padoue, P. Megietti, 1592 et MARAFIOTO (Girolamo, P.), *F. Hieronymi Marafioti, ... de Arte reminiscentiae per loca et imagines, ac per notas et figuras in manibus positas, opus delectabile...*, Venise, I. B. Bertonus, 1602. Ces deux exemples

Au-delà du seul geste même, art de la mémoire et quête de la langue universelle sont intimement liés. Alsted en est un bon exemple, puisque auteur d'un traité de rhétorique dans lequel il s'intéressait au langage corporel, il a aussi tenté d'élaborer un vaste « système mnémonique universel », dans son ouvrage de 1610 ayant pour titre *Systema mnemonicum*⁷⁴³. Il s'y propose de trouver des « raccourcis » permettant à l'homme d'aboutir à un savoir total, de bâtir une vaste encyclopédie de toutes les disciplines, inspirée par Aristote, Lulle et Pierre Ramus comme figures référentielles. La logique comme instrument de la méthode permettrait le classement. Ce n'est là qu'un des exemples abordés par Paolo Rossi dans son étude, complémentaire de celle de Yates : *Clavis Universalis : Arts de la mémoire, logique combinatoire et langue universelle de Lulle à Leibniz*⁷⁴⁴. En effet, la Renaissance et l'Âge classique pourraient être perçus comme la troisième grande époque de floraison des arts de la mémoire, avec des logiques différentes des précédentes, reposant plutôt sur la classification que sur la mémoire à proprement parler, l'invention de l'imprimerie ayant, de ce point de vue-là, bouleversé les choses. Après l'époque antique, le Moyen Âge avait été un autre grand moment de création et d'utilisation de la mémoire à travers une « métamorphose médiévale de l'art classique » : « Si Simonide fut l'inventeur de l'art de la mémoire et Tullius le professeur, saint Thomas d'Aquin en devint en quelque sorte le saint patron. »⁷⁴⁵. Dans sa *Summa theologia*, il prolonge la christianisation de la mémoire, entamée notamment par son maître le dominicain Albert le Grand dans le *De Bono*, le but vers lequel l'art mémoriel doit tendre étant de se rappeler le Paradis et l'Enfer, les vertus et les vices étant conçus comme « signes mnémotechniques ». La *memoria* devient une partie de la Prudence. La technique s'adapte à une nouvelle forme de savoir, la scolastique, qui influence la formation des images et est employée pour de nouveaux débouchés : l'art oratoire devient celui du

figurent dans : BALAVOINE (Claudie), « Hiéroglyphes de la mémoire. Emergence et métamorphose d'une écriture hiéroglyphique dans les arts de mémoire du XVI e et du XVII e siècle », *XVIIe siècle*, vol. 40, n° 158, 1988, p. 51-67 ; p. 56-57 (les images sont aussi reproduites en annexe de l'article).

⁷⁴³ ALSTED (Johann Heinrich), *Systema mnemonicum duplex...*, Francfort, in paltheniana, 1610. Il avait aussi consacré un ouvrage à la théorie de Lulle : *Clavis artis Lullianae et verae logices, duos in libellos tributa...*, Strasbourg, sumptibus L. Zetzneri, 1609.

⁷⁴⁴ ROSSI (Paolo), *Clavis Universalis : Arts de la mémoire, logique combinatoire et langue universelle de Lulle à Leibniz*, traduit de l'italien par Patrick Vighetti, Grenoble, Ed. Jérôme Million, 1993 (1960); l'exemple d'Alsted est développé notamment p. 157-160.

⁷⁴⁵ YATES (Frances), *op. cit.*, p. 67 et 95. Et chapitre 3 et 4 sur la « mémoire médiévale ».

sermon. Les dominicains notamment ayant été créés comme *ordo praedicatorum* se servent de la mémoire artificielle pour se rappeler leurs prêches. Le *Congestorium artificiosae memoriae* de 1520 du dominicain Johannes Romberch (c.1480-c.1533) en est le digne héritier : les lieux de l'Enfer y sont des *loci*, les damnés qui les emplissent jouant le rôle des *imagines agentes*⁷⁴⁶. L'art de la mémoire a donc perduré durant l'époque médiévale mais les formes et le sens en ont été infléchis.

Les projets de langues universelles, dont beaucoup s'intéressent à la question de la mémoire, voire prennent directement la forme de sorte d'arts de la mémoire, correspondraient-ils à l'adaptation de cet art séculaire aux nouveaux paradigmes de la connaissance et des sciences nés à la Renaissance ? L'organisation et le résumé de tout l'univers à l'intérieur du Théâtre de Giulio Camillo en seraient l'incarnation par excellence⁷⁴⁷ ? Cet intérêt pour la mémoire prend diverses formes. Il peut se traduire, tout d'abord, par des études qui lui sont consacrées par certains des *language planners* ou affiliés, comme Cave Beck qui écrit une lettre « Of Memory », conservée dans les papiers de la Royal Society ; John Wallis lui dédiant un article des *Philosophical Transactions* n° 178 de décembre 1685 : « concerning the strength of Memory when applied with due attention » ; ou François Colletet recensant, dans son *Traitez des langues estrangeres, de leurs alphabets et des chiffres*, l'art de la mémoire parmi les diverses « écritures » qui peuplent son ouvrage⁷⁴⁸.

D'autres intègrent directement la « thématique mémorielle » à leur projet de langue : Cyprianus Kinner, collaborateur de Comenius, cherche à créer des « *technical words* »

⁷⁴⁶ ROMBECH (Johannes), *Congestorium artificiosae memoriae* V. P. F. Joannis Romberch de Kyrspen, ... Omnium de memoria preceptiones aggregatim complectens..., Venise, in edibus Georgii de Rusconibus, 1520.

⁷⁴⁷ CAMILLO (Giulio), *Le Théâtre de la mémoire*, traduit de l'italien par Eva Cantavenera et Bertrand Schefer, annoté et précédé de *Les Lieux de l'image* par Bertrand Schefer, Paris, Ed. Allia, 2001.

⁷⁴⁸ COLLETET (François), *op. cit.*, p. 49 : « Comme dans la Memoire Locale on se sert de tous les objets visibles pour la soulager, & pour luy faire un ressouvenir des parties qui composent le discours de l'Orateur ou du Poëte ; Ainsi le Polygraphe met en usage le Ciel, les Planettes, les Astres, les Estoilles, la Terre, & tout ce qui peut tomber sous les sens. Aussi Dieu n'a-t-il créé la Nature, que pour estre utile à l'homme, & c'est pour cela qu'il est dit dans l'Escriture, que le Monde est un grand Livre, où le sçavant & l'ignorant peuvent lire les merveilles du Createur, & dont ils se peuvent servir soit en bien, soit en mal, selon leur bonté ou leur malice. Voicy donc une Table, ou plustost un Ciel parsemé d'Estoilles, qui au lieu de Lettres & de Chiffres, exprimera tout ce que l'on voudra dire, pourveu que l'on ne se trompe point dans leur collocation & dans les diverses assiettes, qui peuvent estre en autant de compartiments que l'esprit concevra de pensées. » Pour la lettre de Cave Beck cf. Royal Society, Classified Papers, 16, n°2 (mentionnée dans KNOWLSON (James), *op. cit.*, p. 81) ; sur Wallis : *Philosophical Transactions*, n°178, décembre 1685, « Two Extracts of the Journal of the Phil. Soc. Of Oxford ; one containing a Paper, communicated March 31, 1685, by the Reverend Dr Wallis, President of that Soc. concerning the strength of Memory when applied with due attention » (p.1269-1271).

pour faciliter la classification botanique : ils désigneraient la plante mais seraient aussi de puissantes « aides de la mémoire » pour en évoquer la nature précise. John Beale (c.1608-1683), fellow de la Royal Society, évoque, lui, dans une lettre à Robert Boyle, des *mnemotechnical characters* de son invention. Mais le projet le plus abouti de ce point de vue est sans conteste celui de Sir Thomas Urquhart (1611-1660)⁷⁴⁹. Traducteur de Rabelais, Ecosais, royaliste, il est capturé à la bataille de Worcester de 1651 par les troupes de Cromwell. Emprisonné à la Tour de Londres puis à Windsor, il est libéré mais s'estime privé de beaucoup de ses droits. Il publie en 1652 un ouvrage intitulé *Eskubalouron*. Il y expose les grandes lignes d'un projet de langue universelle, dont il a perdu l'essentiel des papiers à Worcester, dans l'optique de s'attirer les faveurs du parlement et de regagner son entière liberté. Une réussite partielle puisqu'il ne regagne pas toutes les libertés, mais, s'étant attiré malgré tout les faveurs de Cromwell et de son *Secretary of State*, John Thurloe, il est autorisé à retourner en Ecosse. Urquhart se propose, dans son projet, de ranger les mots dans des « entrepôts » (*storehouses*) classés par thème, une marque renvoyant à chacun. Au total, il distingue 250 « *root-signs* » dont dérivent ensuite tous les autres mots, qui sont répartis dans un lexique. Son organisation est directement reprise des grands principes des arts de la mémoire :

« en tant de villes, qui sont subdivisées en rues, elles-mêmes subdivisées en allées, puis en maisons, puis en étages ; dans lesquels chaque pièce consiste en un mot. Et tout ceci est si méthodiquement organisé, que celui qui observe mes préceptes, devrait, en entendant seulement le mot, savoir à quelle ville il appartient, et par conséquent ne pas être ignorant de sa signification générale, puis en fouillant dans ses lettres, et trouvant la rue, l'allée, la maison, l'étage et la pièce ainsi dénotés, il aboutit précisément à la chose même que le mot représente, dans sa signification la plus précise. »⁷⁵⁰

⁷⁴⁹ Sur Kinner cf. ROSSI (Paolo), *ibidem*, p. 194-195 et LEWIS (Rhodri), *op. cit.*, p. 55-56 ; sur Beale, *ibidem* et surtout LEWIS (Rhodri), « « The Best Mnemonicall Expedient » : John Beale's Art of Memory and its Uses », *The Seventeenth Century*, vol. XX, n° 1, 2005, p. 113-144 ; sur Urquhart, seulement mentionné par Paolo Rossi, nous renvoyons à : KNOWLSON (James), *op. cit.*, p. 80-81 (où apparaît aussi la citation qui suit) et LEWIS (Rhodri), *op. cit.*, p. 70-72. Voir aussi l'édition fac-similé de son ouvrage : URQUHART (Thomas), *The Jewel*, éd., introduction et commentaire par R.D.S Jack et R.J. Lyall, Edimbourg, Scottish Academic Press, 1983 [fac-similé de *Eskubalouron, or the Discovery of a Most Exquisite Jewel*, Londres, Printed by Ja. Cottrel, 1652] ; ainsi que *Logopandecteisio, or an introduction to a universal Language...*, Londres, G. Calvert et R. Tomlins, 1653 (republication de l'introduction de son projet).

⁷⁵⁰ URQUHART (Thomas), *op. cit.*, p. 29, nous traduisons : « into so many Cities, which are subdivided into streets, they againe into lanes, those into houses, these into stories ; whereof each room standeth for a word ; and all these so methodically, that who observeth my precepts thereanent, shall at the first hearing of a word, know to what City it belongeth, and consequently not be ignorant of some general signification thereof, till after a most exact prying into all its

Le lexique tient ici de la cartographie.

Or que cela soit pour les arts de la mémoire en général, dans lesquels elles apparaissent comme indispensables, ou pour en revenir aux gestes plus particulièrement, nous sommes conduit à aborder maintenant plus précisément la question des images. En effet, elles apparaissent comme une sorte d'alphabet du geste, nécessaire à sa représentation ainsi que le montraient les planches de la *Chirolgia* de Bulwer, sorte d'abécédaire du langage corporel. Giambattista della Porta faisait d'ailleurs suivre le chapitre sur le geste de son traité de mnémotechnique d'un chapitre sur les hiéroglyphes. Quels types d'images se rapportent aux gestes et aux arts de la mémoire ? Des projets de langue universelle ont-ils envisagé de se servir de l'image comme support ?

3.2 L'image, « Bible des illettrés » universelle ?

L'exemple des *testerianos*

L'image, alphabet du geste : emblèmes et hiéroglyphes

Au chapitre 5 du livre 5 du *De augmentis scientiarum*, consacré à l'*ars retenendi*, Francis Bacon détaille les méthodes pour faire progresser les capacités mémorielles, bases indispensables du savoir. Il reprend les grands enseignements de la rhétorique antique : la mémoire, pour être pleinement efficace, a besoin de limitations, les *lieux* permettant de ranger chaque chose dans un espace défini de la mémoire artificielle, apportant ordre et cohérence, mais aussi les *images*. Or celles-ci peuvent être plus facilement construites si l'on recourt aux emblèmes : « ils rendent sensible les choses intellectuelles, et comme le sensible frappe plus fortement la mémoire, il s'imprime en elle avec une plus grande facilité ». Mais ces emblèmes disposent aussi, selon Bacon, de leur indépendance et ils peuvent fonctionner, en eux-mêmes, comme de véritables moyens de communication. Pour le savant anglais, l'emblème prend différentes formes : il définit ainsi les gestes comme des « emblèmes transitoires » lorsque les hiéroglyphes seraient des « emblèmes fixés par l'écriture », ou, pour reprendre les termes de la traduction française de 1624 :

« Quant aux *Hieroglyphes* (qui sont d'ancien usage, & ont esté pratiquez, principalement par les Egyptiens, une des plus anciennes nations) ils ne sont que comme

letters, finding the street, lane, house, story and room thereby denotated, he punctually hit upon the very proper thing it represents in its most special signification. »

emblemes & devises continuez. Et les *gestes* sont comme les *Hieroglyphes passagers*, & sont aux Hieroglyphes, comme *les mots recitez* sont aux *mots escrits*, en ce qu'ils ne s'arrestent pas, mais ils ont tousiours aussi bien que les autres, une affinité avec les choses signifiées. »⁷⁵¹.

Le rapport entre geste et hiéroglyphe – et plus largement emblème – serait équivalent à celui entre langage parlé et langage écrit. Les deux appartiennent à la catégorie plus générale des « signes » et les gestes seraient comme des images mises en mouvement⁷⁵². Si Laurent Joubert parlait de « hiéroglyphes » à propos des gestes des sourds et muets, dans un rapport inverse, Geoffroy Tory décrit les hiéroglyphes comme des gestes immobiles, comme le faisait :

« *Sacra scripta*, Saintes escriptures, que nul ne pouvoit entendre sans être grand Philosophe, qui peult cognoistre la raison et vertu des choses naturelles. Quant ils vouloient signifier l'an, ils deseignoient et faisoient pourtraict ou peinture ung Dragon se mordant la queue. *Pour signifier Liberalite*, ils faisoient la main dextre ouvert. Et pour *Chichete*, la main close. Ils faisoient mille aultres bonnes choses semblables par Images... »⁷⁵³

Goût pour le geste et goût pour l'image se complètent donc. Ce dernier passe par la multiplication des ouvrages portant sur les hiéroglyphes – notamment les interprétations nombreuses suscitées par le *Hieroglyphica* d'Horapollon – mais aussi l'allégorie et l'emblème. Plusieurs œuvres importantes du XVI^e siècle, à l'influence très large, traitent de cette question : l'*Iconologia* de Cesare Ripa (1560-1645) et l'*Imagio dei degli antichi* de Vincenzo Cartari (c.1531-15 ?), mais aussi et surtout les *Emblèmes* d'André Alciat (1494-

⁷⁵¹ BACON (Francis), *Le Progrez et avancement aux sciences divines & humaines*, op. cit., p. 394. Les deux citation précédente : BACON (Francis), *Advancement of Learning*, dans *Works*, vol. III, p. 399 et *De Augmentis*, dans *Works*, vol. I, p. 648-9, 651-3, tel que cité, traduit en français, dans ROSSI (Paolo), op. cit., p. 134.

⁷⁵² On retrouve des conclusions similaires, selon Rossi, par exemple, dans : ROSSELLIO (Cosma , P.) *Thesaurus artificiosae memoriae*, Venise, apud A. Paduanum, 1579, p. 117 ou AUSTRIACUS (Johannes), *De memoria artificiosa libellus*, Strasbourg, excudebat A. Bertramus, 1603, p. 215.

⁷⁵³ TORY (Geoffroy), *Champ Fleury*, op. cit., f. XLIIb-XLIIIa ; cité dans CEARD (Jean) et MARGOLIN (Jean-Claude), *Rébus de la Renaissance : Des images qui parlent*, Paris, Maisonneuve et Larose, 1986, p. 63. Outre à cet ouvrage, sur la thématique du rapport entre images (hiéroglyphes, emblèmes...), arts de la mémoire et gestes, nous renvoyons aussi à : BALAVOINE (Claudie), art. cit. et BOLZONI (Lina), *La Chambre de la mémoire. Modèles littéraires et iconographiques à l'âge de l'imprimerie*, trad. de l'italien par Marie-France Berger, Genève, Droz, 2005 (à consulter éventuellement, du fait des défailances de la traduction française dans la version originale : *La Stanza de la memoria. Modeli litterari e iconografici nell'età della stampa*, Turin, Giulio Einaudi Editore, 1995. Voir, par ailleurs, l'ouvrage ancien de référence : VOLKMANN (Ludwig), *Bilderschriften der Renaissance. Hieroglyphik und Emblematis in ihren Beziehungen und Fortwirkungen*, Nieuwkoop : B. de Graaf, 1962 [fac-similé de l'édition de Leipzig, 1923].

1550), qui fixe la représentation traditionnelle de l'emblème et son fonctionnement (bien qu'Alciat ne soit pas à l'origine de la mise en image)⁷⁵⁴. Il se présente toujours de la sorte : la figure (*pictura, icon, imago, symbolon*) ou *corps* ; l'intitulé (*inscriptio, titulus, motto, lemma, sententia*) parfois un simple titre servant à désigner l'image mais qui peut s'allonger en une maxime, une injonction, une vérité morale... et le texte (*subscriptio, declaratio, epigramma*) qui développe la signification muette de l'image et la signification parlante de l'intitulé. Si celui-ci et le texte constituent l'*âme* de l'emblème, l'image en reste bien le *corps*.

L'ouvrage du juriste italien connaît un véritable succès avec de multiples rééditions et il se diffuse très largement. L'expansion est sociale : les formes emblématiques gagnent différents milieux, ne se limitant pas aux cercles humanistes érudits, et l'on peut percevoir cet attrait pour les images signifiantes dans la mode des rébus. Ainsi au chapitre 41 consacré à la « langue égyptienne », Claude Duret voit dans les rébus des formes d'emblème ou d'hiéroglyphe « populaire » : « De present il reste encore quelques marques ou reliques de ces Hieroglyphiques entre nous François en ces Rebus qu'on appelle de Picardie » écrit-il⁷⁵⁵.

L'expansion est aussi géographique. Les *Emblemata* se propagent dans différents pays européens : en Espagne, par exemple, l'édition de 1573 par Francisco Sanchez de Las Brozas (1523-1601) devient le texte herméneutique et canonique des emblèmes, les commentaires qui l'accompagnent lui donnant une orientation politique et religieuse. Le texte lance alors une tradition des emblèmes politisés et moralisés, prolongée, au XVII^e siècle, dans l'œuvre de Diego Saavedra Fajardo (1584-1648), *Empresas políticas : Idea de un príncipe político-cristiano* de 1640, définie, dans la dédicace au prince Balthasare Carlos, comme un ensemble de doctrines politiques illustrées par des emblèmes, utilisables notamment dans les architectures éphémères ou pérennes. Ainsi, les sculptures du patio de

⁷⁵⁴ RIPA (Cesare), *Iconologia*, Milan, Editori Associati, 1992 [1593] ; CARTARI (Vicenzo), *Le imagio dei degli antichi*, Vicenza, Neri Pozza Editore, 1996 [1556] ; ALCIAT (André), *Les Emblèmes*, éd. par Pierre Laurens, Paris, Klincksieck, 1997 [1551]. Au sujet du *Hieroglyphica*, il s'agit du texte d'un auteur d'Alexandrie du Ve siècle de notre ère, découvert en 1419 par Cristoforo de' Bondelmonti sur l'île d'Andros, et rapporté à Florence, où Alberti et Marsile Ficin s'y intéressent. Il est ensuite imprimé par Alde Manuce à Venise en 1505 (cf. CEARD (Jean) et MARGOLIN (Jean-Claude), *op. cit.*, ainsi que sur les emblèmes). Nous reviendrons plus en détails sur les hiéroglyphes, à la fois chez Kircher (cf. chapitre 6.2.1), puis plus généralement sur leur rapport au secret (cf. chapitre 8.2.2).

⁷⁵⁵ DURET (Claude), *op. cit.*, p. 387.

l'université de Salamanque alignent une série de hiéroglyphes qui composent un sermon de pierre distillant des préceptes moraux sur fond aristotélicien⁷⁵⁶.

Mais l'expansion est aussi, enfin, extra-européenne. L'emblématique d'Alciat gagne les rivages Outre-Atlantiques. Les emblèmes, produits d'une rhétorique européenne de l'image, s'imposent en Amérique comme un des moyens de soumission au nouvel ordre politique. Langage universel parmi d'autres, comme le latin, ils n'échappent pas aux « mécanismes de la globalisation » et se font support figuré de l'idéologie du pouvoir du Siècle d'or⁷⁵⁷. Par exemple, les obsèques de Charles Quint à Mexico en 1559 apparaissent comme un véritable éloge en action de la puissance emblématique. C'est ce que montre la retranscription de la cérémonie, laissée par Francisco Cervantes de Salazar, dans son *Túmulo imperial* de 1560, qui nous confronte au « premier usage en Amérique, politique et impérial, des systèmes de signes européens ». Les préceptes moraux diffusés par les emblèmes sont censés s'adresser aux Mexicains de la même manière qu'aux Européens, leur portée étant universelle ; alors que, dans le même temps, ils permettent de réduire l'histoire des Amériques à celle de l'Europe : « L'allégorisation ramène l'histoire du Mexique au format de la tradition classique et absorbe le non-européen dans la bulle renaissance »⁷⁵⁸. Pourtant, assiste-t-on de manière uniforme à une « globalisation » des systèmes d'expression européens, entreprise dont témoignerait l'impression, en 1577, à Mexico, sur les presses d'Antonio Ricardo, et à l'initiative du jésuite Vicencio Lanuchi, de l'ouvrage d'Alciat, sous le titre *Omnia domini Alciati emblemata* ? L'emblème, forme d'hiéroglyphe européenisé, est-il bien la version écrite de la langue universelle que pourrait être le geste ? Si l'image parle en effet, pourquoi ne pas s'en servir pour transmettre des idées plus synthétiquement que par la langue ?

Pourtant un exemple donné par Luis Frois, jésuite si attentif, on l'a vu, lors de son séjour au Japon aux coutumes du pays et aux questions de communication, semble remettre en cause cette compréhension universalisable de l'emblème et de l'image : « Il dit qu'il y a en ce pays un duc qui porte sur son étendard une grande croix, comme nous nous en avons

⁷⁵⁶ SANCHEZ DE LAS BROZAS (Francisco), *Francisci Sanctii Brocensis, ... Comment. in And. Alciati Emblemata, nunc denuo... recognita...*, Lyon, apud G. Rovillium, 1573 et SAAVEDRA FAJARDO (Diego), *Empresas políticas : Idea de un príncipe político-cristiano*, éd. présentée par Quintin Aldea Vaquero, Madrid, Editora Nacional, 1976 [1640].

⁷⁵⁷ GRUZINSKI (Serge), *Les Quatre parties du monde*, op. cit., p. 365 et sq..

⁷⁵⁸ *Ibidem*, p. 368 cf. CERVANTES DE SALAZAR (Francisco), *México en 1554 : Túmulo imperial*, éd., prologue y note de Edmundo O' Gorman, ..., México : Porrúa, 1975.

une. Aucune autre caste ne peut en avoir une car ce sont ses armes »⁷⁵⁹. La croix, symbole sans doute le plus immédiatement universel, pour un Européen de l'époque moderne, devient sur l'île asiatique équivoque : d'étendard du Christ, il devient celui d'un seigneur local. L'interprétation d'un symbole même aussi évident que la croix peut s'avérer complexe pour un Japonais. L'image est multiple. Plus encore, sa lecture est complexe et suppose un appareil culturel préalable que tous, en Europe déjà, étaient loin de posséder. La portée théoriquement universelle de l'emblème telle qu'on la conçoit à la Renaissance semble résulter d'une pétition de principe plus que de la manifestation d'une évidence ; on doit tenir compte dans cette description de l'emblème comme expression la plus parfaite de la vérité universelle de « l'orgueilleuse illusion des hommes de la Renaissance pour la culture antique – principalement gréco-latine – à laquelle venaient s'agréger, dans un beau syncrétisme et dans une vision harmonieuse de la transmission de la science divine par les « anciens théologiens », les vérités hébraïques comme les vérités égyptiennes »⁷⁶⁰. L'image, et l'emblème encore plus, est à lire, elle ne parle pas.

Pourtant, nos sources témoignent bien de la dilatation de l'espace des arts de la mémoire, de la diffusion/adaptation de techniques ancrées dans la culture européenne, de l'Antiquité à la Renaissance, et que l'Europe exporte. Des formes de recours aux techniques figuratives au sens large s'hybrident au passage, dans les territoires nouvellement conquis, avec des méthodes locales. Ainsi, dans son entreprise de synthèse universelle des manières d'écrire, Blaise de Vigenère mentionne une méthode qui attire notre attention :

« Et les narrations des Indes occidentales portent, qu'à Mexico ou Temestitan, lors que Fernand Cortes la conquit pour l'Empereur Charles le Quint, furent trouvez certains memoires & pancartes contenans les gestes des Rois de ceste region, par des figures d'hommes & animaux : Et quelques dix ou douze ans puis-apres, d'un autre costé au Peru, une grand'quantité de cordelettes de cotton dans le cabinet du Roy Atabalipa, que les Indiens appellent *Quippos Camaios*, noüees à guise de patenostres de diverses couleurs, selon les choses qu'ils vouloient représenter ; le nombre desquels nœuds au reste marquoit les ans que les Ingues ou Caciques avoient regné. »⁷⁶¹

⁷⁵⁹ FROIS (Luís), *op. cit.*, p. 179.

⁷⁶⁰ CEARD (Jean) et MARGOLIN (Jean-Claude), *op. cit.*, p. 64.

⁷⁶¹ VIGENERE (Blaise de), *op. cit.*, f. 10v-11r.

Ce système péruvien de cordelettes nouées décrit de la sorte par le Bourbonnais est celui des quipus, seule « écriture » précolombienne retrouvée dans la civilisation inca et dont l'interprétation complète est encore en cours, entre système mnémotechnique, technique de compte, chronique⁷⁶²... Or ces formes d'expression d'avant l'époque coloniale prolongent leur existence, adaptées au nouveau contexte, acculturées à travers un processus de réception de schémas de pensée européens par les populations locales. De nouveau, un encyclopédiste linguistique en témoigne :

« Outre ces Quippos de fil, ils ont une autre comme maniere d'escrire avec de petites pierres, par le moyen desquelles ils apprennent punctuellement les paroles qu'ils veulent sçavoir par cœur. Et est une chose plaisante de veoir les vieillards & caducs (sic), avec une roue faicte de petites pierres apprendre le Pater noster, avec une autre l'autre Maria, & avec une autre le Credo, & retenir quelle pierre est, Qui fut conceu du Saint Esprit, & laquelle, souffrit soubz Ponce Pilate... Il y a un grand nombre de ces roues aux cimeties des Eglises, pour cest effect. »⁷⁶³

Claude Duret fait donc cas d'un système mnémotechnique utilisé par les Indiens pour retenir les prières, en l'occurrence le *Pater noster*, qui relève à la fois d'une méthode issue de l'art de la mémoire christianisé du Moyen Âge, importé en Amérique par les missionnaires, et de techniques autochtones. Une roue faite de petites pierres permet à un vieil indien de retenir le catéchisme, chaque pierre étant associée à un mot ou une phrase ; dans le même passage, Duret mentionne une variante avec des grains de maïs. Or de ces exemples, l'auteur du *Thresor* tire une conclusion qui n'a rien d'anecdotique puisque, même s'ils n'ont pas de système d'écriture à proprement parler – critère majeur de la hiérarchisation des langues et de leurs locuteurs/scripteurs –, ces techniques mixtes conduisent à la prise en considération de ceux qui les pratiquent : « Par cela l'ont peut iuger s'ils ont de l'entendement & si ces hommes sont bestes. De ma part, ie tiens pour certain qu'ils nous surpassent ez choses où ils s'appliquent. »

Au chapitre LXXIX « de la langue des Indiens Occidentaux en general », concentrant ses réflexions sur les systèmes d'écriture indigènes (« L'autre chose notable que l'on peut en tirer est celle qui s'est proposee en ce chap. assouoir que mille nations des Indiens

⁷⁶² Sur la technique des quipus, voir entre autres : ASCHER (Marcia et Robert), *Mathematics of the Incas : Code of the quipu*, New York, Dover Publications, 1997 ; SALOMON (Frank), *The cord keepers : Khipus and the cultural life of a Peruvian Village*, Durham, Duke University Press, 2004 et URTON (Gary) et QUILTER (Jeffrey) (dir.), *Narrative Threads : Accounting and recounting in Andean khipu*, Austin, University of Texas Press, 2002.

⁷⁶³ DURET (Claude), *op. cit.*, p. 942, ainsi que pour la citation qui suit.

descouertes de nostre temps, n'a usé de lettres ny d'écriture, mais de deux autres manieres, qui en sont images & figures »), et après s'être appuyé sur López de Gómora ou Pierre Martyr, Duret fait appel à « I. Acosta livr 6, chap. 4 de son *Histoire naturelle des Indes* » pour poursuivre son exploration des systèmes de notations « hiéroglyphiques » américains et leur application aux enseignements catéchétiques. Si l'adaptation des quippus à ces méthodes, pouvait apparaître empirique, une autre technique paraît plus « institutionnalisée » :

« Ils escriuoient aussi ces mesmes discours, à leur mode, par des images & caractères, & ay veu pour me satisfaire en cest encroict, les oraisons du pater noster, & Ave Maria, Symbole & confession generale escrittes en cest façon d'Indiens. Et à la vérité quiconque les veoirra, s'en esmerueillera : car pour signifier ces parolles (moy pecheur me confesse) ils peignoient un Indien à genoux aux pieds d'un religieux comme qui se confesse, & puis pour celle cy (à Dieu tout puissant) ils peignoient trois visages, avec leurs couronnes, en façon de la Trinité (& à la glorieuse Vierge Marie) ils peignoient un visage de nostre Dame, & un demy corps de petit enfant, (Et à saint Pierre & saint Paul) des testes avec des couronnes, & une clef, & une espée, & où les images leur deffailloient ils mettoient des caracteres, comme (en quoy i'ay peché) &c. D'où l'on peut cognoistre la viuacité de l'entendement de ces Indiens, puisque ceste façon d'escrire nos oraisons, & choses de la foy, ne leur a pas esté enseignée par les Hespaignols, ny ne les eussent peu faire, s'ils n'eussent eu particuliere conception de ce qu'on leur enseignoit. L'ay veu au Peru la confession de tous ses pechez, qu'un indien apportoit pour se confesser, escrire de la mesme forte peintures, & de caracteres en peignant chacun des dix commandements, d'une certaine façon, où il y auoit certaines marques, comme chiffres, qui estoient le pechez, qu'il auoit faict contre ce commandement. Je ne doute point que si beaucoup des plus habiles Hespaignols estoient employez à faire des memoires de choses semblables par leurs images & marques, qu'en un an ils n'y pourroient paruenir, non pas en dix. »⁷⁶⁴

⁷⁶⁴ DURET (Claude), *op. cit.*, p. 941. Les citations qui précèdent se trouvent toutes au chapitre mentionné (p. 934-946). La comparaison avec les hiéroglyphes y est explicitement menée : « F. Loppez de Gomora Hespaignol liure second chapitre 75 de son histoire generale des Indes escrit que les habitants de la nouvelle Hespaigne usioient lors qu'ils furent premierement descouerts de certaines lettres faictes en forme de certaines figures, avec lesquelles ils marquoient, nottoient, & entendoient toutes choses par le moyen desquelles lettres, ils conseruoient la memeoire & souenance des choses anciennes & passees, & qu'icelles lettres ressembloient aux lettres Hieroglyphiques des Egyptiens, combien qu'elles ne contenoient pas un sens si proffond, & ne prononçoient iceux icelles ainsi que nous faisons les nostres. » (p. 934-935). Plus d'un siècle plus tard, le terme de hiéroglyphe est aussi appliqué à d'autres types de pictogrammes, ceux employés par les Indiens algonquins : « Nous conclurons de là vous & moi que nous devons bien rendre graces à Dieu de nous avoir donné les moyens d'exprimer nos pensées & nos sentimens par le simple arrangement de 23. Lettres, sur tout,

Invité à le faire par un de nos *language planners*, penchons-nous un peu plus avant sur ces catéchismes pictographiques, sortes de synthèse entre le hiéroglyphe, l'écriture précolombienne ou encore l'art de la mémoire, dont Duret affirme qu'ils pourraient être adaptés, dans un processus d'échange réciproque finalement, en Europe, et se montrer donc universels.

Un exemple de syncrétisme linguistique : les testerianos

Dans l'ordre des priorités pour l'élaboration des instruments destinés à la mission, la confection de *sermonarios* pour les nouveaux arrivants ou ceux ne possédant pas encore assez la langue pour improviser un discours théologique a été une des premières tâches. Ces ouvrages ont pris la forme de recueils de sermons tout faits, en langue indigène, mis au point par les premiers quasi-bilingues, dont, en tant que tout premiers rédacteurs, Garcia de Cisneros et Juan de Ribas, deux des « Douze ». Vint ensuite la confection des catéchismes en langue locale, appelés *doctrinas*, plus délicats car devant exposer le dogme même : y figuraient la traduction du *Credo* et des principales prières, les articles de la foi, les commandements de Dieu, les commandements de l'Eglise, la liste des péchés et des vertus, les œuvres de miséricorde, les béatitudes et les principaux temps forts des sacrements, notamment le baptême et la confession. Parmi les plus célèbres, citons la *Doctrina des quarante sermons* des dominicains, rédigée en 1548, ou la *Doctrina christiana* de 1546 d'Alonso de Molina (c.1513-c.1585)⁷⁶⁵. Comme l'a noté Robert Ricard, dans son recensement des ouvrages en langues indigènes, ou relatifs aux langues indigènes, écrits

de pouvoir écrire en moins d'une minute un *discours dont les Américains ne sauraient donner l'intelligence dans une heure avec leurs impertinents Hiéroglyphes* ; le nombre qu'ils en ont, quoi qu'assez médiocre, est capable d'embarrasser extrêmement l'esprit d'un Européen, ce qui fait que je me suis contenté d'apprendre les plus essentiels plutôt par nécessité que par curiosité » (LAHONTAN (Louis Armand de Lom d'Arce, baron de), *Mémoires de l'Amérique septentrionale, ou la suite des voyages de Mr. Le Baron de Lahontan...*, 2 tomes, La Haye, chez les frères l'Honoré, 1703, p. 193-194, nous soulignons). Le jugement porté par Lahontan est bien peu laudatif, tout en reconnaissant le caractère pratique desdits « hiéroglyphes ».

⁷⁶⁵ Cf. *Códice franciscano. Siglo XVI, Informe de la Provincia del Santo Evangelio. Informe de la provincia de Guadalajara. Cartas de religiosos 1533-1569*, Mexico, Salvador Chavez hayhoe, 1941, p. 29-54. Sur ce point, voir DUVERGER (Christian), *op. cit.*, chap. 2, ainsi que RICARD (Robert), *La « conquête spirituelle » du Mexique*, Paris, Institut d'ethnologie, « Travaux et mémoire de l'Institut d'ethnologie », vol. XX, 1933, p. 65-6 et 345-52 et BELIGAND (Nadine), « Traduire l'évangile et transmettre la foi aux Indiens de Nouvelle-Espagne : quelques exemples de catéchismes au service de l'humanisme évangélique », *Revue d'histoire ecclésiastique*, vol. 103-2, 2008, p. 404-447

par des religieux des ordres mendiants, il apparaît que, pour la Nouvelle Espagne seulement, sur la période 1524-72, quatre-vingts écrits, dont les trois quarts en nahuatl ou relatifs à cette langue, sont dus à des franciscains (seize sont l'œuvre de dominicains et huit d'augustins). Parmi ces ouvrages, outre les *sermonarios* et les *doctrinas*, figurent les *testerianos* ou catéchismes pictographiques. Leur nom vient de celui du frère Jacopo de Testera, compagnon de voyage de Sahagún en 1529, comme l'explique Fray Jerónimo de Mendieta (c.1524-1604) :

« Etant venu en cette terre, comme il ne pouvait pas apprendre la langue des Indiens aussi rapidement qu'il le souhaitait pour pouvoir prêcher dans cet idiome et comme son esprit ne pouvait se résoudre à attendre tant il était rempli de ferveur, il s'adonna à un autre mode de prédication à l'aide d'un interprète : il portait avec lui une pièce de tissu où étaient peints tous les mystères de notre sainte foi catholique et un Indien habile traduisait pour les autres dans leur langue tout ce que ce serviteur de Dieu leur expliquait. »⁷⁶⁶

Est-ce Testera que l'on voit représenté sur la célèbre illustration d'un moine franciscain prêchant à l'aide d'images devant une foule d'Indiens, qui apparaît dans la *Retórica cristiana* de Diego Valadès – ouvrage dans lequel, à la fin du livre 2, il se penche justement sur la possible adaptation en Amérique de la tradition mnémotechnique – et est reprise comme frontispice de la *Monarquía indiana* (1615) de Juan de Torquemada (1565-1624) [fig. 26]⁷⁶⁷ ? L'identification a pu être proposée (à moins que le personnage ne soit Valadès lui-même) et c'est, en tout cas, en référence à cet illustre moine féru de l'utilisation des images que les manuscrits pictographiques à contenu chrétien ont été appelés – par les érudits du XIXe siècle – *testerianos*.

Exécutés notamment dans les trois principales écoles de scribes du monde nahuatl – c'est-à-dire Mexico autour de Pedro de Gante (Pierre de Gand, 1486-1572), Tlatelolco autour de Bernardino de Sahagún (c.1505-1590) et Andrés de Olmos (1491-1571), et Tlaxcala autour de Motolinía (148 ?-1569) – les premiers datent vraisemblablement d'environ 1520-

⁷⁶⁶ MENDIETA (Fray Jerónimo de), *Historia eclesiástica indiana*, fac-similé de l'édition de Joaquín García Icazbalceta (1870), Mexico, Porrúa, 1980, [1595], p. 665 (liv. V, part. 1, ch. XLII).

⁷⁶⁷ Cf. VALADES (Diego), *Retórica cristiana*, éd. Esteban J. Palomares, Mexico, Fondo de cultura económica, 1989 [1579]. Sur Valadès et plus généralement sur la question de l'adaptation des arts de la mémoire en Amérique, voir : MOFFITT WATTS (Pauline), « Hieroglyphs of conversion: Alien Discourses in Diego Valadés's *Rhetorica Christiana* », *Memorie Domenicane*, n°22, 1991, p. 405-433 et « Pictures, Gestures, Hieroglyphs: « Mute Eloquence » in Sixteenth-Century Mexico », dans GRAY (Edward G.), et FIERING (Norman), *The Language Encounter in the Americas*, op. cit., p. 81-101.

1540⁷⁶⁸. Ces ouvrages ne relèvent en fait pas de l'« image pieuse », contrairement à ce qu'aurait pu faire penser la citation de Mendieta ; ils sont d'une autre nature, et se présentent comme des livres, généralement d'assez petite taille (entre 15 et 48 cm de long et entre 11 et 32 cm de hauteur), transcrivant l'enseignement chrétien à l'aide, entre autres, du système d'écriture indigène, c'est-à-dire la notation pictographique. Plus précisément, « sous le nom de *Testerianos* ont donc été désignés et groupés par les spécialistes tous les manuscrits pictographiques mexicains qui transcrivent des prières et des recommandations destinées à l'enseignement du catéchisme catholique, autrement dit l'ensemble des connaissances de base transmises aux néophytes convertis au catholicisme qui devaient s'instruire dans la doctrine chrétienne »⁷⁶⁹. Il existe trente cinq exemplaires connus de ce genre d'ouvrages du XVIe au XVIIIe siècle. La méthode employée se présente comme un vocabulaire hybride mêlant système pictographique issu de l'époque aztèque, recours au phonétisme et iconographie chrétienne. En effet, certains symboles chrétiens sont intégrés tels quels : le visage de la Vierge ou une couronne pour représenter Marie, des clefs pour saint Pierre, un personnage avec une tonsure pour représenter un moine ou un prêtre, un

⁷⁶⁸ La plupart ne sont pas signés, seuls celui de la Bibliothèque Nationale de Madrid porte la signature de Pedro de Gante alors que le Manuscrit mexicain n°78 de la BNF porte celle de Sahagún (bien que cette « signature » ait été remise en cause par les derniers travaux sur ce manuscrit) . Sur les *testerianos*, un catalogue critique a été établi par : GLASS (John B.), *A Census of Middle American Testerian manuscripts : Handbook of Middle American Indians*, Austin, University of Texas Press, 1975. Voir aussi : NORMANN (Anne Whited), *Testerian Codices : Hieroglyphic Catechisms for Native Conversion in New Spain*, PhD Dissertation (1985, Department of Latin American Studies, Tulane University), Ann Harbor, UMI Dissertaion Service-Bell & Howell Company, 1994 (il s'agit d'une thèse « dactylographiée » peu accessible, que nous avons pu consulter à la John Carter Brown Library qui en possède un exemplaire). Par ailleurs, nous avons eu l'occasion de discuter de ces manuscrits testériens, notamment dans le cadre du séminaire du « Groupe de recherches sur les missions religieuses dans le monde ibérique moderne » (CARE), avec Bérénice Gaillemain, doctorante en ethnologie de l'université Paris X dont la thèse porte sur les « Codex mexicains après la Conquête : une écriture hybride pour l'évangélisation » (sous la direction de Danièle Dehouvé). Nous la remercions de nous avoir fourni, par exemple, avant publication son texte : « Franciscain, dominicain, jésuite ou carme : le contenu catéchétique des testériens », *Nouveaux chrétiens, nouvelles Chrétientés dans les Amériques (16^e-19^e siècle)*, Actes du colloque international Nanterre-Sorbonne, 8-10 avril 2010. Mentionnons enfin des travaux non publiés de Nadine Béliand : « La catéchèse en images des franciscains de Nouvelle-Espagne : les hiéroglyphes de conversion, supports de la foi des néophytes indiens » (Colloque du CREDIC, « Images et diffusion du christianisme. Images et expressions graphiques en contexte missionnaire », Lyon 27-30 août 2008).

⁷⁶⁹ GALARZA (Joaquín) et MONOD-BECQUELIN (Aurore), *Doctrina christiana. Le Pater noster*, Paris, Société d'ethnographie, 1980, p. 14. Nous nous servons de cet ouvrage au sujet de l'exemple précis de *testeriano* développé. Joaquín Galarza, anthropologue spécialiste des codex mésoaméricains, est l'auteur de bien d'autres ouvrages sur l'écriture précolombienne, dont : *Amatl, amoxtli : El papel, el libro. Los codices meso-americanos : una guia para la introduccion al estudio del material pictorico indigena*, Mexico, Seit, Enah, AB, 1986 ou *Codex mexicains, catalogue, Bibliothèque nationale de Paris*, Paris, Société des américanistes, 1974.

gril pour saint Laurent... Mais devant la trop grande difficulté de certains concepts, une innovation est apportée par les franciscains : l'écriture phonétique qui n'existait pas sur le plateau central pré-cortésien. Mendieta, de nouveau, explique le fonctionnement de ce système adopté par les Indiens :

« Pour se souvenir du vocable *Pater*, ils mettent un petit drapeau qui signifie *pantli* et ils le lisent *pater*. Pour *noster*, le vocable indigène le plus proche est *nochtli*, qui est le nom de la tuna [figue de barbarie]. Ainsi pour se souvenir du mot *noster*, ils peignent à côté du petit drapeau le fruit appelé *nochtli*. Et ils procèdent de cette manière jusqu'à la fin de la prière. »⁷⁷⁰

La description par Joseph-Marie Aubin, en 1849, d'un manuscrit testérien, aujourd'hui disparu, expose un système qui s'était en quelque sorte affiné puisque les quatre syllabes de l'intitulé de la prière étaient alors notées : une pierre *telt* était associée au drapeau, puis à la figue de Barbarie, donnant la lecture *pa-te-noch-te*, approximation phonétique satisfaisante au regard de la distance qui sépare le nahuatl du latin. Le système est, de toute façon, demeuré approximatif : « Antonio » par exemple est noté par le glyphe « eau » *a-tl* et une tête d'oiseau *toto-tl*, la phonétisation donne donc *a-toto*. Et le système scriptural des *testerianos* n'est jamais devenu totalement phonétique : il est toujours demeuré indigène, c'est-à-dire essentiellement iconique, le figuratif y tenant une large place. Or Joaquín Galarza, spécialiste de la question, s'est penché plus particulièrement, dans un de ses ouvrages, sur un exemple précis, décryptant le plus possible son fonctionnement : il s'agit du n°813 du classement Glass c'est-à-dire la *Doctrina christiana* du British Museum (Egerton manuscript 2898). Sur papier européen, il est composé de quinze feuilles doubles de 22,5cm de haut sur 33,5cm de large, assemblées par la pliure centrale et cousues par un cordonnnet blanc ; y sont regroupés les cinq prières principales, les commandements de la loi de Dieu et de celle de l'Eglise, les sacrements, les articles de la foi... L'anthropologue s'est penché plus particulièrement sur le *Pater noster*, dans lequel se mêlent donc dessins et prières en nahuatl transcrites en caractères latins [III. 7]. Le document date de 1714 mais, comme pour bien des *testerianos* parvenus jusqu'à nous, il s'agit de la copie d'un prototype antérieur, du XVI^e siècle vraisemblablement. L'utilisation que fait Joaquín Galarza de cette source est guidée par la volonté de connaître le fonctionnement des langues préhispaniques, il s'en sert comme d'une « pierre de rosette » aztèque : « comment, munis de ces éléments anciens et nouveaux, [les Indiens sont-ils] parvenus à

⁷⁷⁰ MENDIETA, *op. cit.*, p. 246 (liv. III, ch. XXIX).

maintenir vivant leur système traditionnel d'expression écrite ?»⁷⁷¹. Nous nous y intéressons plutôt en tant que cette source constitue un formidable outil linguistique hybride. Devant un tel document, plusieurs questions se posent : la construction des dessins dépend-elle de la langue indigène employée ? Ou bien les pictographies sont-elles la transcription des textes latins ou espagnols connus par les exécutants ? Ne seraient-elles que des illustrations ? Existe-t-il une sorte de « cahier de modèles » établi pour le nahuatl ? Les textes en caractères latins transcrivant de l'otomi, du nahuatl ou du mixtèque sont-ils le produit d'une lecture des pictogrammes ou bien la traduction des prières espagnoles ou latines ? Comment les éléments proprement chrétiens ont-ils été appropriés par les Indiens ? Le catéchisme se lit horizontalement sur la double page. Au premier regard, nous distinguons donc différents personnages ou objets aux dimensions variables : des prêtres, des fidèles – parfois agenouillés, comme en prières –, des monstres – le petit est en fait un pou qui représente le péché véniel ; le grand, le Malin –, des fleurs, un chapelet, des croix... Les personnages sont en général orientés de droite à gauche, sauf un prêtre qui est de face ; certains paraissent, selon une convention européenne, flotter ou être couchés, en réalité, ils sont disposés selon l'organisation traditionnelle indigène de l'espace, où ne sont représentées ni la ligne d'horizon, ni la ligne du sol. De même, le style figuratif des éléments graphiques fait qu'ils sont dessinés sur un seul plan dans l'espace, sans les effets européens plus ou moins récents de volume, de lumière ou de perspective. Le mouvement est très conventionnalisé, et les gestes des bras et des mains des personnages sont marqués par une série de conventions graphiques. L'ensemble rappelle les habitudes iconographiques indigènes, même à travers les éléments chrétiens⁷⁷². On peut noter une équivalence entre les groupes pictographiques (à un personnage, à deux personnages...) et le système linguistique : les scènes à deux personnages ou plus représentent toujours une phrase complexe ayant un sujet et un complément et les éléments séparateurs – comme les deux barres verticales à la fin ou les mains qui reviennent à intervalles réguliers – valent toujours coupure entre deux phrases. La lecture commence à gauche avec le sujet alors qu'à droite on trouve les compléments : « La position et l'orientation des personnages définissent leur rôle dans la phrase et correspondent à leur fonction grammaticale »⁷⁷³. Par exemple, sur la ligne B, la séquence 16, 17, 18 signifie « le père montre le péché véniel aux

⁷⁷¹ GALARZA (Joaquín) et MONOD-BECQUELIN (Aurore), *ibidem*, p. 21.

⁷⁷² *Ibidem*, p. 44-45.

⁷⁷³ *Ibidem*, p. 58.

Ill. 7 : Le *Pater noster* du *Testeriano*, Egerton manuscript 2898

(British Museum)

fidèles ». Ce système pictographique tout à fait original combine en fait des éléments phonétiques avec une trame figurative. Ainsi, au début de la ligne B toujours, la séquence 11 à 13 associe à gauche une scène descriptive avec le geste de demande des Indiens agenouillés auquel répond l'offrande d'une galette de maïs (figurant l'hostie) de la part du prêtre, avec à droite, un phonogramme, puisque l'autel surmonté d'une croix est un oratoire appelé en nahuatl un *momoztli*, qui est une approximation phonétique pour *momoztlaye* signifiant « chaque jour ». La totalité de la séquence signifie donc « Donnons aujourd'hui notre pain quotidien ». La main, quant à elle, qui apparaît à plusieurs reprises et qui est très repérable du fait de sa grande dimension et de sa couleur rouge sur l'original en couleurs, répond, là aussi, à une double fonction. Elle se présente comme un élément qui marque, par sa position dans les bandes, des coupures correspondant à des transitions entre les phrases, et elle figure aussi un certain rythme graphique et expressif dans l'ensemble du récit. Et en même temps, elle est une transcription phonétique de la syllabe *ma-* ou *maitl* – la main en nahuatl – particule qui indique l'impératif ou l'optatif. Elle introduit donc les phrases impératives ou optatives, et régit dans la scène suivante soit l'action du sujet placé immédiatement à sa droite, soit un état : la dernière séquence (D 30,31) signifie « que la fleur soit ». D'ailleurs, l'influence graphique de cet élément se reflète directement dans la dernière association : la fleur, placée après la main, est agrandie à l'échelle de cette main. La fleur « prend » ses proportions.

En complément de cette interprétation de Joaquin Galarza, un rapprochement assez explicite de cet emploi de la main avec la technique des arts de la mémoire christianisée, notamment par le dominicain Johannes Romberch dans son *Congestorium artificiosae memoriae*, nous semble pouvoir être fait. L'emploi de la main sert à rythmer le parcours mental dans les architectures imaginaires bâties pour y placer les *loci* et *imagines* : « Tous les cinq lieux, on met une main comme signe distinctif, et tous les dix, une croix, suivant les conseils donnés par l'*Ad Herennium* pour distinguer ces lieux. Il y a manifestement ici une association avec les cinq doigts de la main. Au fur et à mesure que la Mémoire parcourait les lieux, ceux-ci étaient pointés sur les doigts de la main »⁷⁷⁴. Ne peut-on percevoir dans le *Pater Noster* de l'*Egerton Manuscript* une influence de cette tradition scolastique de la mémoire artificielle employée justement pour les psaumes et les prières ? Une influence qui serait à rapprocher de celle exercée sur les « mains mnémotechniques »

⁷⁷⁴ YATES (Frances), *op. cit.*, p. 121-122.

employées dans sa *Doctrina christiana en la lengua Guasteca* par Juan de la Cruz⁷⁷⁵ ? Augustin, arrivé en Amérique en 1539, et prieur du couvent de Huexotla dans la province huastèque, il utilise dans son ouvrage en cinq parties, qui s'appuie sur la doctrine élaborée 23 ans auparavant par Juan de Guevara, de très nombreuses illustrations (140 gravures sur 104 pages). Des représentations de mains nous semblent particulièrement frappantes : y sont figurés les péchés capitaux, les sept sacrements ou les quatorze articles de la foi. Le texte est écrit en latin, sur la page de gauche, et en huastèque, sur la page de droite. Là aussi, la dimension mnémotechnique est clairement perceptible [fig. 27].

Ainsi, si l'on en revient au *testeriano*, s'il est possible d'affirmer que ces pictographies sont le *texte* même à lire, et ne sont pas des dessins destinés uniquement à appuyer un récit mémorisé, ou à illustrer un texte écrit en caractères latins⁷⁷⁶, il n'en reste pas moins que

⁷⁷⁵ CRUZ (Juan de la, Fray), *Doctrina christiana en la lengua Guasteca con la lengua castellana, La guasteca correspondiente a cada palabra : de guasteco : Segun que se pudo tolerar en la frasis : de la lengua guasteca conpuesta por yndustria de un frayle de la orden del glorioso sanct Augustin : Obispo y doctor de la sancta yglesia*, Mexico, en casa de Pedro Ocharte, 1571. Voilà comment il présente sa démarche dans l'Epistola nuncupatoria adressée au vice-roi Don Martin Enriquez : « U. Exce. movido del mesmo zelo procurasse, para favorecer las animas de los indios Guastecos, gente muy falta y necessita de doctrina, hazer un catecismo, con que fuesen industriados en la verdades de nuestra sancta fee, hize en cumplimiento de lo que U. Exc. me mando esta breve doctrina en dos lenguas española y guasteca, para que por la una se saque facilmente, la otra tambien mediante el divino favor, hize y recopile el arte, para aprender la dicha lengua : en lo qual de mas de mis trabajo me he aprovechado de los trabajos de otros padres y ministros zelosos de la salvacion de aquella pobre gente, y de otros muchos de los quales me he ayudado, para examinar la congruencia y correspondencia de la lengua Guasteca, a la nuestra Española, como van contrapuestas por sus planas,. Y puesto todo ha tenido effecto despues del divino favor, mediante el zelo y calor, conque U. Excelexencia (sic.) lo ha mandado... ». Sur ce texte, voir : OCHOA (Angela), « La *Doctrina Cristiana en la lengua Guasteca* (1571) de fray Juan de la Cruz : Primicias de un análisis », *Amerindia, revue d'ethnolinguistique amérindienne*, n°19-20 (« La « Découverte » des langues et des écritures d'Amérique », actes du colloque international, Paris, 7-11 septembre 1993), 1995, p. 121-128 ; ainsi que RESINES LLORENTE (Luis), « La *Doctrina christiana en lengua guasteca* de Juan de la Cruz, O.S.A. », *Archivo Agustiniiano*, LXXV, n° 193, 1991, p. 13-138 et « Los Agustinos y los catecismos para los indios en América », dans GARCIA (Antonio Bueno, dir.), *La labor de traduccion de los agustinos españoles*, Valladolid, Ed. Estudio Agustiniiano, 2007, p. 155-170. Globalement les articles se penchent peu sur les images de main employées par l'augustin, nous souhaiterions donc pousser leur analyse.

⁷⁷⁶ *Ibidem*, p. 127-128. Ainsi les auteurs de l'ouvrage donnent la transcription du texte (nous en donnons seulement la première partie) qui figure aussi sur le catéchisme, qui n'est pas le produit d'une lecture des pictogrammes, mais plutôt la répétition d'une prière connue par cœur et récitée : « ô notre père vénéré dans le ciel tu te trouves que soit glorifié ton nom vénéré que vienne ton royaume sur la terre que (ton règne) se fasse ainsi que tu le désires ainsi se fait (ton règne) dans le ventre du ciel et, dès à présent, tu nous donnes notre tortilla tous les jours (...) ». Cette retranscription ne correspond pas à celle de la lecture des figures : « O (Notre Père) ! Dans le ciel le Père se trouve. Le notable vénère le Saint Nom de Jésus. L'homme demande sur la terre la royauté (qui est) dans le ciel. Que sur la terre le Père respire la fleur. Dans l'univers chrétien les fleurs se multiplient. Les fidèles reçoivent à genoux l'hostie que le Père donne chaque jour chrétien. » (p. 65-66).

cette dimension mémorielle ajoute une langue de plus, pourrait-on dire – entre art de la mémoire et geste employé comme support –, à cette synthèse linguistique que représentent les catéchismes testériens, où se mêlent langues européennes (latin, espagnol), langues précolombiennes (nahuatl...) et procédé mnémotechnique donc. Construits par les missionnaires en s'appuyant sur le savoir-faire des *tlacuilo* (scribes) indigènes, les testériens font figure d'exemples tout à fait passionnants d'appropriation, au moins partielle, par les Indiens, d'un schéma de pensée aboutissant à la création d'une véritable langue hybride, voire métisse. Les missionnaires, instigateurs, pouvaient être, en quelque sorte, pour partie, dépossédés de leur instrument, en maîtrisant moins certains aspects introduits, aux côtés des éléments proprement chrétiens, par les fidèles ou leurs encadrants autochtones. Comment ces outils missionnaires ont-ils été utilisés précisément ? Comment et par qui étaient-ils manipulés : leur emploi est-il toujours médiatisé par une « lecture » par le religieux ou sert-il à une révision silencieuse du catéchumène ? Cette source n'a pas encore livré tous ses mystères.

Il ne fait pas de doute néanmoins que les *testerianos* ne sont pas une langue universelle en eux-mêmes. Beaucoup, on l'a vu, relèvent d'une initiative franciscaine, le but des moines étant de parvenir à insérer les éléments de la religion catholique dans le langage traditionnel des indigènes, nahuatlophones dans bien des cas. Autant que pédagogique, l'enjeu des *testerianos* est d'ordre sacré : les moines veulent perpétuer la tradition des *teoamoxtli*, des livres divins de l'époque préhispanique, mais après avoir remplacé leur contenu païen par la doctrine du vrai Dieu : « Les ethnologues que sont les Gante, Motolinia, Olmos et autres Sahagún savent bien que transcrire l'enseignement de l'Eglise dans le langage des glyphes anciens est une excellente manière de sacraliser le christianisme aux yeux des autochtones ; car, dans le Mexique précolombien, les livres ont toujours eu partie liée avec la religion »⁷⁷⁷. Pourtant plusieurs remarques s'imposent. D'une part, tous les testériens ne se valent pas et Anne Normann en a distingué onze grands types : ainsi l'Egerton Manuscript serait un exemplaire assez unique en ce qu'il est celui qui intègre le plus, suivant l'interprétation de Joaquin Galarza, de formes précolombiennes et, en cela, Anne Normann propose des destinataires appartenant à une élite intellectuelle, « a small number of the Aztec population that had been given access to

⁷⁷⁷ DUVERGER (Christian), *op. cit.*, p. 212-213.

the pre-conquest *calmecac*, and now were educated at such colonial centers of higher education as the Franciscan college of Santa Cruz de Tlatelolco »⁷⁷⁸. Ce qui ressort, ensuite, de la typologie élaborée est que tous les *testerianos* n'ont vraisemblablement pas été faits par le même ordre missionnaire et, en ce qui concerne les trois exemplaires conservés à la John Carter Brown Library – relevant du « *Tulane/Brown Group* » –, des indices dénotent une origine jésuite [fig. 28]⁷⁷⁹. Les testériens ne sont donc pas exclusivement franciscains.

D'autre part, ils ne sont pas exclusivement « mexicains ». En effet, des formes équivalentes – mais non identiques, car elles semblent plus proprement mnémotechniques notamment – ont été retrouvées au Pérou ; mais aussi en Amérique du Nord. Ainsi le récollet Chrestien Le Clercq (1641-1695), au Canada de 1675 à 1686, aurait inventé un système de lecture pictographique, né en Gaspésie et qui se répand chez les Micmacs et où fusionnent notations « européennes » et hiéroglyphes micmacs. Ils s'en servent pour retenir leur catéchisme et « ils les tiennent entre leurs mains comme nous faisons nos Heures, pendant la sainte Messe, après laquelle ils les serrent dans leurs étuis (...) de bouleau enrichis de porcelaine, de rassade de porc-épi ». Comme dans les manuscrits testériens, sacré et scriptural ont partie liée. Le système est ensuite perfectionné par l'abbé Pierre Maillard (c.1710-1762) au XVIIIe siècle. Un dessin attribué au coreligionnaire de Le Clercq, Emmanuel Jumeau (mort en 1707), le représentant en train d'enseigner le système à des femmes et enfants micmacs rappelle la gravure putative de Jacopo de Testera⁷⁸⁰.

⁷⁷⁸ NORMANN (Anne Whited), *op. cit.*, p. 446 et sq. (pour une synthèse de la typologie ; citation p. 447). Bérénice Gaillemin reprend en grande partie cette répartition.

⁷⁷⁹ *Ibidem*, p. 291 : « The Brown Codex Indian 24 [825 de la classification de Glass] derived from an earlier catechism, drawn in boustrophedon form, containing many abstract and some pre-conquest symbols. This catechism was adapted for use by the Jesuits and contained the basic conversion text ». La présence de la prière du « *Todo fiel* » est un des « marqueurs » jésuites.

⁷⁸⁰ Exemples tirés de DUBOIS (Paul-André), « Lecture solfégique et tradition orale dans quelques missions de la Nouvelle-France », *Rabaska. Revue d'ethnologie de l'Amérique française*, vol. 5, 2007, p. 7-35 (pour la citation : LECLERCQ (Chrestien), *Nouvelle Relation de la Gaspésie*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 1999, p. 309 ; cité p. 28-29) ; voir aussi sur les hiéroglyphes micmacs, entre autres : GREENFIELD (Bruce), « The Mi'kmaq Hieroglyphic Prayer Book : Writing and Christianity in Maritime Canada, 1675-1921 », dans GRAY (Edward G.), et FIERING (Norman), *op. cit.*, p. 189-211. En ce qui concerne les manuscrits pictographiques péruviens – dont la plupart datent du XIXe siècle au plus tôt mais reprennent peut-être des modèles antérieurs –, nous renvoyons à : JAYE (Barbara H.) et MITCHELL (William P.), *Picturing Faith. A Facsimile Edition of the Pictographic Quechua Catechism in the Huntington Free Library*, Bronx (NY), Huntington Free Library, 1999 et HARTMANN (Roswith), « Christian Religious Pictographs from the Andes: Two Examples », *Latin American Indian Literatures Journal*, 1, n° 2, 1991, p. 172-191.

Mais, toujours « plus outre », ces formes pictographiques hybrides ne sont pas non plus exclusivement « américaines ». En Chine, où aucune traduction de la Bible n'est faite avant la fin du XVIII^e siècle, est réalisé en 1637 par le jésuite Giulio Aleni (1582-1649) – en Chine de 1609 à 1649 – un ouvrage intitulé, *Tianzhu jiangsheng chuxiang jingjie*, interprétation en images de la *Passio Christi*, reprenant les illustrations de Jerónimo Nadal, *Evangelicae historiae imagines* Anvers 1595), adapté au style chinois : « This is the best example of a pictorial translation, involving a technical reproduction (from engraving to woodcut) and a stylistic interpretation (from European to Chinese motifs) »⁷⁸¹.

Une dernière source, enfin, pourrait symboliser non seulement cette dilatation transcontinentale du recours aux techniques iconographiques hybrides, mêlées d'art de la mémoire, mais aussi une possible adaptation d'un même type d'« image » à des contextes culturels pourtant différents, preuve de son éventuelle universalité.

« I sçais, continuë ce Pere, assez la langue Iroquoise pour expliquer tout ce que ie veux dans les matieres de la religion, et pour entendre les Confessions des nouveaux Chrestiens ; et sans l'occupation que me donnent les Tableaux que ie peins moy-mesme, ie serois plus versé dans la langue que je ne suis ; mais ie trouve le fruit de ces peintures si grand, que je juge qu'une partie de mon temps est bien employée à cet exercice : car je fais par ces Tableaux, premierement que nos Sauvages y voyent sensiblement ce que je leur enseigne ; ce qui les touche plus fortement.

De plus i'ay cet avantage, qu'ils se servent de Predicateurs à eux mesmes, et que ceux qui ne viendroient pas prier par devotion, y viennent du moins par curiosite, et se laissent ainsi insensiblement prendre par cet attrait. Enfin i'ay troivé moy mesme le secret de m'instruire ; car en les entendant raconter nos Mysteres, j'apprens beaucoup de la langue, par le moyen de ces Images. (...) L'invention de ces Tableaux n'est pas tout à fait nouvelle ; elle avoit desia esté mise saintement en usage par un celebre Missionnaire de nostre France ; et il n'est personne qui n'aye leu la vie de Monsieur LE NOBLEZ, qui n'avouë que ç'a esté un des plus beau secrets dont il se soit servi pour instruire les peuples sur nos saints Mysteres.

⁷⁸¹ PO-CHIA HSIA (Ronnie), « The Catholic mission and translations in China, 1583-1700 », dans BURKE (Peter, dir.) et PO-CHIA HSIA (Ronnie, dir.), *Cultural Translation in Early Modern Europe*, op. cit., p. 39-51 ; p. 41. Pour le manuscrit : BNF Chinois 6750. Par ailleurs, sur la diffusion des arts de la mémoire en Chine, sur laquelle nous n'avons pas le loisir de nous étendre, voir notamment : SPENCE (Jonathan D.), *Le Palais de la mémoire de Matteo Ricci*, traduit de l'anglais par Martine Leroy-Battistelli, Paris, Payot, 1986 (1985) (déjà mentionné).

Le Pere Pierron a peû imiter ce grand homme, et introduire dans le fond de nos forests une pratique qui a esté de si grand usage parmy une nation dé-ja civilisée. »⁷⁸²

L'auteur de ce texte est le jésuite François-Joseph Le Mercier (1604-1690), supérieur de la Mission iroquoise, qui, à partir de communications orales et de quelques lettres reçues des missionnaires, rédige la partie de la Relation concernant l'action évangélique du Père Jean Pierron lors de sa mission en terre iroquoise de 1667-1668. Dans ce passage, il relate l'utilisation par le missionnaire d'images pour convertir les populations autochtones. Or ces images auraient un prototype européen, fixé par un autre missionnaire jésuite Michel Le Nobletz (1577-1652) : les *taolennou*⁷⁸³. Ces « tableaux de mission », prenant souvent la forme d'une cartographie des itinéraires du bon et du mauvais chrétien [fig. 29], et utilisés dans les missions bretonnes par les jésuites Le Nobletz et Julien Maunoir (1606-1683), seraient transposables en Huronie ? C'est ce que pensent apparemment les missionnaires qui n'hésitent pas à rapprocher les deux types de population : l'auteur anonyme d'une *Vie* de Le Nobletz indique à propos du peuple de Cornouaille qu'il « ne différerait des Canadois que du seul baptême », alors que Paul Le Jeune écrit en 1634 qu'il « compare volontiers nos Sauvages avec quelques villageois, parce que les uns et les autres sont ordinairement sans instruction ; encore nos paysans sont-ils précipués (sic). Et néanmoins je n'ai vu personne jusqu'ici de ceux qui sont venus en ces contrées, qui ne confesse et qui n'avoue franchement que les Sauvages ont plus d'esprit que nos paysans ordinaires. » D'ailleurs si le premier catéchisme en breton date de 1575, le dictionnaire français-breton de Maunoir n'est imprimé qu'en 1659, c'est-à-dire à peu près au même moment que le dictionnaire algonquin et outaouais du Père Louis André. Pourtant Alain Croix a bien montré que les

⁷⁸² THWAISTES (Reuben Gold, dir.), *The Jesuit Relations and Allied Documents. Travels and Explorations of the Jesuit Missionaries in New France, 1610-1791. The Original French, Latin, and Italian Texts, with English Translations and Notes ; Illustrated by Portraits, Maps and Facsimiles*, 73 vol., Cleveland, The Burrows Brothers Company, 1896-1901, vol. 52, p. 118-120. Voir aussi : GAGNON (François-Marc), *Premiers peintres de la Nouvelle France*, 2 vol., Québec, Ministère des affaires culturelles, 1976

⁷⁸³ Sur les *taolennou*, l'ouvrage de référence reste : ROUDAUT (François), CROIX (Alain), *Les Chemins du paradis*, Douarnenez, La Chasse-Marée – Edition de l'Estran, 1988 ; complété par CROIX (Alain), « Les « cartes » de Michel Le Nobletz », *Bulletin de la Société archéologique du Finistère*, tome CXVI, 1987, p. 229-265. Le dossier a été repris récemment par Pierre-Antoine Fabre et François Trémolières : nous faisons référence ici, par exemple, à leur intervention le 12 juin 2009 dans le séminaire du « Groupe de recherches sur les missions religieuses dans le monde ibérique moderne » (CARE), intitulée : « L'image en mission: le dossier des "taolennou" de Michel Le Nobletz (1625-1639) ». Voir aussi : TREMOLIERES (François), « La prédication par l'image de Michel Le Nobletz », dans DEKONINCK (Ralph, dir.), GUIDERDONI-BRUSLE (Agnès, dir.) et VAN VAECK (Marc, dir.), *Emblemata sacra. Rhétorique et herméneutique du discours sacré dans la littérature en images*, actes du colloque international de Louvain et Leuven (janvier 2005), Turnhout, Brepols, 2007.

contextes sont trop différents pour que la comparaison soit totalement pertinente : les Hurons et les Iroquois, païens, ne sont pas les Bas-Bretons, christianisés. La référence explicite et récurrente à Le Nobletz apparaît donc comme sans doute abusive puisque les missionnaires insistent par ailleurs sur la simplicité de leurs images, ce qui n'est pas le cas des *taolennou*⁷⁸⁴. Il n'en reste pas moins que les missionnaires revendiquent bien, eux, malgré les contextes différents, le caractère transnational du recours à l'image, dont les explications nécessaires, rendant la source hybride (pictogrammes, quelques mots latins, « vernaculaire » de l'explication), passent tantôt par l'iroquois, tantôt par le breton.

Malgré tout, dans des contextes très différents, l'image hybridée, sous diverses formes, apparaît comme un recours intéressant pour la diffusion du message chrétien. Le fait de ne pas prendre en compte la réception par la culture-cible n'est pas sans rappeler d'ailleurs l'attitude des *language planners*, voulant imposer leur langue universelle au monde. Il y a, en tout cas, une certaine similarité dans l'approche, dans les concepts élaborés, dans la recherche d'un moyen de communication facilement assimilable, fondé sur une nouvelle forme de connaissance, et prenant souvent une forme linguistique « artificielle ». Mais les concepteurs de langues universelles ont-ils tenté de passer pour cela par l'iconographie ?

*L'Orbis sensualium pictus : un projet de langue universelle
en images*

Outre l'introduction de planches iconographiques servant d'abécédaire gestuel à la typologie élaborée par John Bulwer, il est un projet en particulier qui fait reposer ses réflexions en direction d'une langue universelle sur le recours aux images. Il s'agit de l'*Orbis sensualium pictus* de 1658 de Jan Amos Comenius, dont la publication est précédée d'un Alphabet dans lequel chaque lettre est associée à l'image de l'animal dont la voix rappelle le son de la lettre⁷⁸⁵. Est dessinée là une langue iconique – qui pourrait nous faire songer justement aux pictographies « américaines » – dans laquelle une image doit

⁷⁸⁴ CROIX (Alain), « Missions, Hurons et Bas-Bretons au XVIIe siècle », *Annales de Bretagne et des pays de l'Ouest*, tome 95, numéro 4 (« Les Dynamiques culturelles en France et au Québec », actes du colloque France-Québec, Rennes, 2 et 3 juin 1988), 1988, p. 487-498. Pour les deux citations qui précèdent cf. p. 494-495.

⁷⁸⁵ COMENIUS (Jan Amos), *Joh. Amos Comenius Orbis sensualium pictus... Die sichtbare Welt...*, Nüremberg, typis et sumptibus M. Endteri, 1658 cf. ECO (Umberto), *op. cit.*, p. 247-248 (ainsi que pour la citation suivante). Pour les informations qui suivent, nous nous appuyons sur l'introduction de James Bowen à l'édition de l'*Orbis sensualium*.

exprimer la chose le plus simplement possible, quasiment sans l'intermédiaire des mots. La volonté de Comenius est de trouver une « nomenclature figurée de toutes les choses fondamentales du monde ». Son ouvrage s'inscrit dans le prolongement de ses tentatives d'amélioration de la pédagogie, déjà exprimées dans le *Janua linguarum reserata* de 1631 et qui visent à simplifier l'apprentissage du latin. Un autre pédagogue, dont le Tchèque avait pu s'inspirer, Eilhardus Lubinus, faisait d'ailleurs reposer son renouvellement des méthodes d'apprentissage sur les images, puissant stimulus pour la mémoire, selon lui⁷⁸⁶. Parallèlement, le livre d'images imprimé connaît un certain succès, lancé, par exemple, dès la publication par William Caxton des *Fables* d'Esopé en 1484, illustrées de 185 gravures. Comenius décide d'appliquer ce principe au livre d'apprentissage destiné aux écoliers. La première édition paraît donc en 1658 à Nüremberg, sur les presses de Michael Ender, dans une version bilingue, sur deux colonnes, latin (à gauche), allemand (à droite). Chacun des 150 chapitres est agrémenté d'une gravure sur bois, en noir et blanc, d'assez petite taille, avec des chiffres indiquant chacun des objets mentionnés [fig. 30]. La typographie est assez novatrice mêlant police romaine classique pour le latin, l'italique pour les mots correspondant aux renvois sur l'image et la casse appelée « Francfort » ou « Old English » pour le texte allemand, avec quelques mots en gras. Pas moins de quatre types de caractères différents apparaissent ainsi sur la page en plus de l'image. La forme est novatrice, le fond moins et repose sur la science « traditionnelle », ne prenant en compte ni les découvertes de Copernic, ni celles de Harvey pour prendre des exemples très différents. Mais le succès est assez immédiat.

Une nouvelle édition paraît à Londres dès 1659 : le texte latin demeure à peu près inchangé mais est ajoutée une version anglaise du texte réalisée par Charles Hoole (1610-1667), *schoolmaster* à Londres, « *for the use of Young Latin scholars* ». Par contre, un changement est introduit dans le passage à l'anglais en première position, comme langue de référence, ainsi que dans le choix de gravures sur cuivre. Par la suite, de nombreuses éditions voient le jour : la première version allemande reparait en 1659, 1662, 1668, 1669, 1678 ; quant à la version anglaise, elle est rééditée en 1664, 1668, 1672 et 1685. Il existe aussi trois versions multilingues différentes : une publiée à Bratislava en 1667 en latin, français, allemand et polonais ; une autre à Nüremberg en 1666 avec le latin, le français, l'allemand et l'italien ; cette dernière étant reparue en 1679. Si les langues changent, les

⁷⁸⁶ Cf. supra p. 111.

images, elles, restent. Elles sont la base du projet et les gravures transitent d'une édition à l'autre avec seulement de légères modifications parfois.

Pourtant, les tentatives de Comenius ne s'arrêtent pas non plus à cet ouvrage, comme elles ne s'étaient pas arrêtées à l'« amélioration » du latin proposée par le *Janua linguarum*. Avec le *Via lucis*, rédigé vers 1641 mais publié en 1668, et prolongé dans d'autres écrits, le pédagogue tchèque pousse l'établissement d'une nomenclature en direction de l'institution d'une langue parfaite. Membre de la confrérie des frères de Bohême, il est mû en particulier par une certaine ferveur religieuse, et l'on voit bien d'ailleurs l'intérêt qu'aurait pu avoir une telle langue parfaite, en matière de religion, pour les missionnaires du Nouveau Monde, mais ses objectifs sont avant tout européens. Ils s'inscrivent dans le contexte des bouleversements d'une Europe marquée par la Guerre de Trente ans, prolongement de la fracture de la Chrétienté entraînée par la Réforme au XVI^e siècle.

Chapitre 4 – Une langue *ex nihilo* : relier le mot et la chose, ou langues universelles et irénisme

Le dernier possible de notre typologie des projets de langues universelles pourrait sembler se présenter comme le pendant du premier : là où certains auteurs privilégiaient le choix d'une langue parmi toutes les autres comme étant la langue élue – l'hébreu, le latin ou un vernaculaire –, d'autres, plutôt que de compulsier le stock pléthorique des langues existantes à la recherche de celle idoine, privilégient le fait d'en créer une. Il s'agit pour eux non seulement de trouver un moyen de communication universel mais plus encore de créer un nouveau langage, *ex nihilo* : une langue « philosophique » *a priori*, pour reprendre la terminologie précise des linguistes. Embrasser la fascinante diversité linguistique, car ces idiomes ne partent pas non plus d'une table rase, mais lui conférer une nouvelle unité en créant un langage parfait, afin de rendre les mots transparents, c'est-à-dire correspondant directement aux choses qu'ils décrivent, tel est leur objectif.

Le facteur chronologique est important. Ces projets, nés à l'âge classique, s'inscrivent dans le prolongement de ceux de la période précédente, sur les fondations établies par eux, mais aussi en rupture avec eux. Le rêve d'unité caractérisant la Renaissance est maintenu mais amendé. Ces langues universelle prennent place en quelque sorte, là où Claude-Gilbert Dubois posait sa plume au terme de son étude sur les langues au XVI^e siècle : « Rêve adamiste et nostalgique : le paradis de l'enfance prend ici la pureté d'une langue transparente, universelle, aquatique, ou choses et mots sont jeux d'images sur un miroir. Ce rêve de transparence est compensatoire à un malaise réel : celui d'une difficulté de communication avec un monde qui échappe de plus en plus à la transcription intellectuelle. Que dire de ce miroir où les choses et leurs reflets ne coïncident plus ? Les mots, perdant leur efficence, deviennent les pièces d'une construction purement verbale, dans laquelle le parler n'a d'autre fin que lui-même (...). L'adamisme réintroduit la chimère du mot signifiant et part à la recherche du Verbe disparu, comme d'autres partent à la recherche de la pierre philosophale, de la Sophia ou de la Mandragore. Promenade symbolique vers les châteaux d'une vie antérieure »⁷⁸⁷. Or, si au XVII^e siècle, les ferments de la dissolution du lien linguistique et social sont toujours présents, leur coloration religieuse, par exemple, étant prorogée dans la guerre de Trente ans qui renforce la rupture de la Réforme, la réponse n'est plus apportée forcément par un retour à un Âge d'or réactivé : « Et déjà, derrière l'adamisme tourné vers un passé révolu, se profile l'utopisme qui se tourne vers un futur de féerie ». Mais une féerie parfois très ancrée dans le réel... Certains *language planners* travaillent ainsi sur des projets de langues universelles qui se voudraient des

⁷⁸⁷ DUBOIS (Claude-Gilbert), *op. cit.*, p. 139-140 (ainsi que pour la citation qui suit).

langues mathématiques, « universellement » compréhensibles à la manière, soi-disant, de l'algèbre. Un idiome infaillible et transparent. Parfait.

Il nous semble toutefois important de signaler d'emblée que perfection ne signifie pas perte de la dimension universelle. Certes, ces langues se fixent des objectifs en lien avec des problématiques linguistico-scientifiques, mais elles gardent toujours dans leurs paratextes, qu'il s'agit de prendre au sérieux, un « sens pratique ». Elles se veulent des outils linguistiques, utiles, à l'expansion du message chrétien par exemple. Elles ne sont jamais uniquement des langues philosophiques, éthérées, employables seulement dans la « sphère céleste » pour utiliser un vocabulaire platonicien. C'est d'ailleurs une des ruptures avec la période suivante – avec un chevauchement partiel à travers la figure de Leibniz – durant laquelle les recherches sur la langue universelle ne se tarissent pas mais prennent souvent une inflexion largement philosophique et conduisent vers d'autres rivages, où la langue ne servirait plus qu'à philosopher. Bien sûr, la recherche d'une langue parfaite peut entrer en contradiction avec celle d'une langue universelle, diffusable. Mais cette tension est partie intégrante de la définition de ces projets des XVI^e-XVII^e siècles. Au XVII^e, les langues collent à la « révolution scientifique » – progressive, plus inscrite dans une certaine continuité que dans une rupture qui la verrait naître un beau matin de janvier 1601⁷⁸⁸. Ce sont des langues « scientifiques », qui classent le savoir, établissent des taxinomies... Elles correspondent à l'identité sociale de leurs concepteurs : des acteurs sociaux, inscrits au cœur même d'institutions pesant sur la transformation du monde moderne – la Royal Society ou le collège jésuite –, créent des langues à leur image et selon les critères du monde social dans lequel ils évoluent. Pourtant, être un *fellow*, mathématicien par exemple, ne signifie pas avoir abdiqué tout l'attrait pour l'occulte qui aurait caractérisé à coup sûr un érudit de l'époque antérieure, renaissante. Les identités sont multiples et elles se chevauchent. Il faut accepter cette évolution non linéaire et non « manichéenne » de la réflexion sur la langue universelle. Des états non contemporains coexistent : Gessner est un « scientifique » réalisant une taxinomie de la nature au XVI^e siècle ; Kircher, acteur central de l'institution majeure d'avancée de la « modernité » qu'est le Collège Romain, garde une dimension de mage renaissant attiré par l'occulte, les hiéroglyphes ou la Kabbale dans la deuxième moitié du siècle suivant ; et le goût pour, si ce n'est l'occulte, du moins le secret, se retrouve aussi au cœur même de la Royal Society, nous le verrons.

⁷⁸⁸ Cf. SHAPIN (Steven), *La Révolution scientifique*, trad. de l'anglais par Claire Larssonneur, Paris, Flammarion, 1998.

En résumé, à partir des années 1630-1640 en particulier, la quête de la langue universelle tend vers la recherche d'une nouvelle langue parfaite. Mais, d'une part, cela n'a pas un caractère inéluctable avec des projets, tel celui du jésuite Labbé, basés encore sur le latin par exemple. D'autre part, aussi paradoxal que cela puisse paraître, et parfois la contradiction s'inscrit au cœur même des textes de nos auteurs, d'une page à une autre, d'un paragraphe à un autre, ces idiomes se veulent des objets linguistiques praticables. Les *language planners* des deux premiers siècles de l'époque moderne sont en quête d'une langue pour « parler » – pour communiquer en tout cas, certains projets n'étant qu'écrits – bien que la forme qu'elle ait pu prendre ait connu une évolution majeure entre les projets de la Renaissance et ceux de l'Âge classique : « A l'âge classique... le savoir n'a plus à désensabler la vieille Parole dans les lieux inconnus où elle peut se cacher ; il lui faut fabriquer une langue, et qu'elle soit bien faite – c'est-à-dire que, analysante et combinante, elle soit réellement la langue des calculs »⁷⁸⁹.

4.1 Des langues scientifiques, « parfaites »

Perfection de la fiction

Depuis le *tetrastichon* de l'*Utopia* de Thomas More, et sous l'influence réciproque des récits de voyages de découvertes où les langues tiennent tant de place, l'utopie est un des lieux privilégiés du déploiement linguistique. Elle autorise tous les possibles de la créativité langagière et fixe la mesure (l'im-mesure ?) d'un parangon de perfection. Nous ne prendrons ici qu'un exemple, significatif pour notre période, de langue imaginaire, incarnation fictionnelle d'une langue parfaite qui peuple un récit imaginé : la langue des Sévarambes dans l'*Histoire des Sévarambes* de Denis Veiras (c.1630-c.1700)⁷⁹⁰.

⁷⁸⁹ FOUCAULT (Michel), *op. cit.*, p. 77.

⁷⁹⁰ VEIRAS (Denis), *Histoire des Sévarambes*, 2 vol., Amsterdam, Estienne Roger, 1702 [1677-1678] (ainsi que l'édition critique suivante : VEIRAS (Denis), *L'Histoire des Sévarambes*, éd. critique par Aubrey Rosenberg, Paris Honoré Champion, 2001). Sur les langues imaginaires en général, voir entre autres : CORNELIUS (Paul), *Languages in 17th and Early 18th Century Imaginary Voyages*, Genève, Droz, 1965 et PELLERREY (Roberto), *Le lingue perfette nel secolo dell'utopia*, Roma-Bari, Laterza, 1992. Sur les Sévarambes : KNOWLSON (James), « The Ideal Languages of Veiras, Foigny and Tyssot de Patot », *Journal of the History of Ideas*, 24, 1963, p. 269-278 ; MARTIN (Carole F.), « L'Utopie, le souverain et l'individu : le cas des Sévarambes », dans STROUP (Alice, dir.), *Utopia I : 16th and 17th Centuries*, Charlottesville, Rookwood Press, 1998, p. 194-214 (dans cet ouvrage, un autre article sur Foigny : STROUP (Alice), « Foigny's Joke », p. 165-193) ; PELLANDRA (Carla), « Transparences trompeuses : les cosmogonies linguistiques de

Ce dernier est « l'un de ces aventuriers qui n'ont pas eu à proprement parler une carrière littéraire, mais qui, par un ouvrage original et audacieux, se sont acquis une place dans l'histoire des idées »⁷⁹¹. Né en Languedoc d'une famille protestante, Denis Veiras est une figure de la mobilité : devenu avocat, il s'installe à Paris où il fréquente l'intendant Pierre-Paul Riquet (à qui l'*Histoire des Sévarambes* est dédiée) et gagne sa vie en enseignant le français et l'anglais – il est l'auteur d'une *Grammaire méthodique française* en 1681, abrégée ensuite en anglais –, ainsi que l'histoire et la géographie. A la suite de la Révocation de l'Edit de Nantes, comme bien d'autres protestants, il gagne le Refuge hollandais où sa trace se perd. On avait pu le voir auparavant passer par l'Angleterre de 1665 à 1674 environ. Il s'y était lié d'amitié avec plusieurs personnages éminents, dont George Villiers (1628-1687), deuxième duc de Buckingham. C'est d'ailleurs sur l'île que paraît la première partie de son roman utopique, *The History of the Sevarites* (« sans doute le premier livre écrit en anglais par un Français »⁷⁹²), dont l'édition complète est publiée en français, sans nom d'auteur, en 1677-1679 (à Paris, chez Claude Barbin puis chez Estienne Michalet).

Déconnectée apparemment de toute réalité, une langue tirée d'un tel récit pourrait sembler être une simple affabulation, colorant simplement d'un vernis réaliste le monde inventé par l'auteur, lui conférant une dimension pittoresque. Or il n'en est rien : *L'Histoire des Sévarambes* de Denis Veiras se présente en fait comme le récit véritable – élaboré à partir de ses notes – du voyage du capitaine Siden (anagramme de Denis) qui, se rendant de Hollande aux Indes, aborde des terres inconnues, situées au niveau des Terres australes, ce

Foigny et de Veiras », *Requiem pour l'utopie ? Tendances autodestructrices du paradigme utopique*, Paris-Pise, éd. Carmeline Imbroscio, 1986, p. 55-71 ; PONS (Emile), « Les Langues imaginaires dans le voyage utopique. Les deux grammairiens : Vairasse et Foigny », *Revue de littérature comparée*, 12, 1932, p. 500-532 ; SEEBER (Edward D.), « Ideal Languages in the French and English Imaginary Voyages », *Publications of the Modern Languages Association*, 60, 1945, p. 586-597. Le texte de Veiras est donc souvent comparé avec celui de Gabriel de Foigny (c.1630-1692) : FOIGNY (Gabriel de), *La Terre australe connue, c'est-à-dire la description de ce pays inconnu jusqu'ici, de ses moeurs et de ses coutumes, par Mr Sadeur, avec les aventures qui le conduisirent en ce continent... réduites et mises en lumière par les soins et la conduite de G. de F.*, Vannes (Genève), J. Verneuil, 1676 (voir aussi l'édition annotée de 1990). Mentionnons aussi le projet imaginaire plus tardif de Simon Tyssot de Patot (1655-1738) : TYSSOT DE PATOT (Simon), *Voyages et aventures de Jacques Massé*, Genève, Slatkine Reprints, 1979 [1710]. Sur la langue des Sévarambes, nous nous appuyerons notamment sur l'article suivant : SWIGGERS (Pierre), « La Langue des Sévarambes », dans AUROUX (Sylvain, dir.) et alii, *La Linguistique fantastique*, Paris, Denoël, 1985, p. 166-175.

⁷⁹¹ MÜHLL (Emanuel von der), *Denis Veiras et son Histoire des Sévarambes, 1677-1679*, Paris, impr. P. André ; E. Droz, 1938, cité dans la notice de l'*Encyclopedia universalis* sur Veiras (*sub voce*) rédigée par Bernard Croquette (cf. pour les données biographiques qui suivent).

⁷⁹² *Ibidem*.

« continent » que l'on commence seulement à découvrir. Il s'agit donc d'un voyage imaginaire, mais auquel l'auteur donne toute la vraisemblance possible. Comme dans toute utopie, le protagoniste décrit sa découverte d'un Etat idéal, organisé rationnellement. Il pourrait apparaître comme la projection idéalisée des projets coloniaux de John Locke (1632-1704) pour la Caroline et d'Henri Du Quesne (1652-1722) pour l'île Bourbon – deux personnages que Veiras a fréquentés –, projets qui décrivent une société ne connaissant pas la propriété privée et où règnent la liberté de conscience et un déisme d'État⁷⁹³. En effet, cette *terra incognita* s'avère être le royaume fondé par Sevarias (anagramme du nom de l'auteur cette fois-ci : Veirasse), perse d'origine (Sevaris Ambarces de son vrai nom), qui, après plusieurs voyages en Asie et en Europe, était arrivé en Terre Australe en 1427. Il avait aidé le peuple des Prestarambes à combattre les Stroukarambes et ceux-ci, victorieux, changèrent le nom du pays « en celui de Sevarambe, joignant les premières syllabes du nom de ce Prince à la diction *Arambe*, qui en leur langue signifie Païs, Contrée ou Patrie. »⁷⁹⁴. Après une description de l'organisation politique, de la religion, des lois et des mœurs, le narrateur consacre un chapitre entier à la langue des Sévarambes. Siden démonte le mécanisme de la langue en grammairien, démonstration sous laquelle perce évidemment l'esprit analytique de l'auteur de la *Grammaire méthodique du français*⁷⁹⁵. La langue avait été construite par le nomothète Sevarias avec, pour fondement, celle des Stroukarambes :

« Il en retint tous les mots, toutes les phrases et tous les idiomes qu'il trouva bons, se contentant d'en adoucir la rudesse, d'en retrancher la superfluité, et d'y ajouter ce qu'il y manquoit. Ces additions furent fort grandes, car comme les Stroukarambes estoient avant luy des *Peuples grossiers*, ils avoient peu de termes, parce qu'ils n'avoient que peu de notions, ce qui rendoit leur langue fort bornée, quoy que d'ailleurs elle fust douce et méthodique, et capable d'accroissement et de politesse. Sevarias fit faire un inventaire de tous les mots qu'elle contenoit, et les fist disposer en ordre alphabétique, comme les Dictionnaires. En suite il en remarqua les phrases et les idiomes, et puis il en retrancha ce qu'il trouva d'inutile, et y ajoûta ce qu'il y crût nécessaire, soit dans les sons simples ou dans les composez, soit dans les dictions, soit enfin dans la Syntaxe ou arrangement des mots et des sentences. »⁷⁹⁶

⁷⁹³ Cf. *Ibidem*.

⁷⁹⁴ VEIRAS (Denis), *op. cit.*, I, p. 272.

⁷⁹⁵ VEIRAS (Denis), *ibidem* ; II, p. 249-265 cf. SWIGGERS (Pierre), *art. cit.* où figurent beaucoup des citations et l'analyse du fonctionnement de la langue (p. 170 pour les expressions entre guillemets suivantes).

⁷⁹⁶ VEIRAS (Denis), *ibidem* ; II, p. 250-251 (ainsi que le passage suivant; nous soulignons).

Le parler des Sévarambes constitue la « quintessence d'un langage méthodique » :

« Sevarias inventa des caracteres pour peindre tous les sons qu'il trouva dans leur langue, et tous ceux qu'il y introduisit. Il leur apprit à écrire par colonnes, commençant par le haut de la page et tirant en bas de la gauche à la droite en bas, à la manière de plusieurs peuples de l'Orient. Il distingua, comme nous, les lettres en voyelles et consonnes, après avoir inventé quarante figures, qui expriment presque tous les sons de la parole vocale, et qui ne laissent pas d'être toutes distinctes les unes des autres »

La langue harmonieuse et poétique est construite sur le « principe de l'iconicité », qui opère à plusieurs niveaux : les sons employés reflètent la nature des choses, tout comme les structures syllabiques : « ne se servant jamais de syllabes longues et dures pour exprimer des choses douces et petites, ny de syllabes courtes et mignardes pour représenter des choses grandes, fortes ou rudes »⁷⁹⁷. Par exemple, la terminaison des mots est expressive : *si amba* est le terme ordinaire pour dire homme, *ambas* signifie grand homme, *ambou* grand vilain et *ambu* petit malotru, et finalement *ambé* joli petit homme, car *ou* et *u* signifient le mépris et le dédain alors que *é* et *i* signifient la gentillesse et la mignardise. Les sentiments exprimés par les paroles sont même figurés par écrit :

« Ils ont des marques pour les divers tons et les différentes inflexions de la voix, comme nous en avons pour l'interrogation et pour l'admiration ; mais ils vont bien plus loin ; car ils ont des notes pour presque tous les tons qu'on donne à la voix dans la prononciation. Les unes servent pour exprimer la joye, les autres la douleur, la colere, le doute, l'assurance, et presque toutes les autres passions. »⁷⁹⁸

L'idiome n'est pas sans rappeler, par certains aspects, sous sa forme écrite ou parlée, les descriptions largement diffusées de la langue chinoise qui se sont répandues en Europe. La langue des Sévarambes fait figure, en tout cas, de « chef d'œuvre de construction rationnelle » (P. Swiggers), qui correspond parfaitement à l'« utopie cartésienne » (E. von der Mühl) de l'Etat dans lequel elle s'inscrit : tout – ou presque tout – y est réglé par un mécanisme analytique, d'une application rigoureuse, œuvre d'un véritable linguiste plus que d'un auteur s'intéressant incidemment à la langue. On trouve d'ailleurs des similitudes entre des éléments de la langue des Sévarambes et des projets de langue universelle « véritables ».

Et cela ne relève pas du hasard, mais du contexte social dans lequel Denis Veiras a élaboré son œuvre : en effet, la construction du projet s'est faite en Angleterre et peut-être peut-on

⁷⁹⁷ *Ibidem*, p. 253.

⁷⁹⁸ *Ibidem*, p. 254.

y percevoir l'influence du milieu des *language planners* anglais ? Lui aussi est marqué par une approche « rationaliste » de la langue. Peut-être sont-ce même les réflexions de John Wilkins sur son caractère réel qui ont pu directement influencer Veiras car elles étaient discutées dans l'entourage du duc de Buckingham, où les deux hommes ont pu se fréquenter⁷⁹⁹ ? La langue des Sévarambes élaborée par le Français ne serait-elle que le pendant fictionnel de l'approche scientifique des langues, tentée par les *language planners* anglais – parmi d'autres –, et visant à créer un idiome « algébrique », à l'image de la formation mathématique de beaucoup d'entre eux, dont, pour partie, Wilkins ?

Mathématiser la langue pour mathématiser le monde

« Les exigences de clarté et de rigueur et les projets d'une langue symbolique tirèrent assurément parti également des développements des études mathématiques, mais ce serait une entreprise désespérée que d'affirmer que les langues universelles *dependent* ou *proviennent* historiquement de ces développements. La « rigueur » des démonstrations mathématiques et le large emploi, en mathématiques, de « symboles » contribuèrent cependant assurément à renforcer l'idée selon laquelle il serait possible, pour les savants, de ramener leur style à cette « simplicité mathématique »⁸⁰⁰. Voilà ce qu'écrit Paolo Rossi, qui développe notamment l'exemple de Seth Ward, très impliqué dans les discussions sur la langue universelle en Angleterre : pour le professeur d'astronomie d'Oxford (1617-1689), il s'agit de recourir à la rigueur de la démonstration pour simplifier les discours et éviter toute verbosité contre laquelle « l'écriture symbolique inventée par Viète, améliorée par Harriot, perfectionnée par Oughtred et par Descartes » sera une aide précieuse⁸⁰¹. Au-delà de l'exemple de Ward, le rapprochement nous semble pouvoir être poussé et élucidé, malgré tout, un peu plus avant. Les mathématiques et la figure du mathématicien apparaissent, en effet, comme des références constantes pour les concepteurs de projets de langues universelles. Le modèle algébrique est un défi auquel il s'agit de se mesurer. Ainsi,

⁷⁹⁹ Cf. KNOWLSON (James), *art. cit.*, p. 274-275. Dans son article, l'auteur évoque aussi une possible influence du *Via lucis* de Comenius sur l'œuvre de Gabriel de Foigny et de Philippe Labbé sur celle de Tyssot de Patot.

⁸⁰⁰ ROSSI (Paolo), *Clavis universalis...*, *op. cit.*, p. 178-179, ainsi que pour l'exemple et la citation traduite de Seth Ward qui suit (Rossi s'appuie lui-même sur les travaux de R.F. Jones déjà mentionnés).

⁸⁰¹ WARD (Seth), *Vindiciae Academicarum, containing some briefe animadversium upon Mr. Websters book...*, Oxford, printed by L. Lichfield, 1654, p. 20-21.

George Dalgarno, dans un des avant-projets à son *Ars signorum* (1661), réfléchissant à la meilleure instance de représentation de sa langue, aboutit à l'exemple des mathématiques :

« Comme il fallait consulter souvent la table, pour plus de rapidité et de commodité dans la manière de les nommer, ce qui ne pouvait être atteint avec le caractère défailant que j'avais proposé, *je me résolus par conséquent à imiter les mathématiciens, qui nomment dans leurs opérations toutes leurs lignes et tous leurs angles par des lettres alphabétiques*, et ainsi je nommais mes strophes et mes lignes grâce à des lettres associées à elles (...) »⁸⁰²

Déjà Francis Lodwick était parti, pour son *Common Writing* (1647), d'un constat similaire, le chiffre ayant même pu lui apparaître comme une langue universelle en soi, à réinvestir dans son propre projet ; il écrit :

« J'en illustrerai la faisabilité par deux exemples familiers. *Le premier est celui des arithméticiens, dont les caractères numériques sont toujours les mêmes, bien qu'ils soient décrits de manière différente par des gens de langues différentes, ainsi du chiffre cinq (5) qui est toujours ainsi qualifié, qu'il soit écrit par un Hollandais, un Anglais, un Français, etc.* Le deuxième exemple est celui des médecins, dont les mesures médicales sont toujours caractérisées de la même façon, que cela soit chez les auteurs français, anglais ou latins. »⁸⁰³

Il s'agit donc d'adopter soit la démarche des mathématiciens seulement, soit et leur démarche et leur matériau de base, les nombres. Plusieurs projets reposent ainsi sur le maniement des chiffres en tant que caractères universellement partagés : depuis les dictionnaires « numérotés » de Johann Joachim Becher (dans un premier temps seulement) ou Athanasius Kircher, qui recourt aux chiffres romains et arabes, jusqu'aux projets encore plus « mathématiques » dans leur fonctionnement-même, du moins revendiqué, tels que le

⁸⁰² Christ Church MS 162, f. 35r (nous soulignons) cf. DALGARNO (George), *George Dalgarno on Universal Language : The Art of Signs (1661), the Deaf and Dumb Man's Tutor (1680), and the Unpublished Papers*, éd. David Cram et Jaap Maat, Oxford, Oxford University Press, 2001, p. 360. Nous traduisons : « Having occasion to consult the Table often, for greater expedition and conveniency of naming them, which could not be done by the dumb Character which I had provided, *I resolved therefor to imitate the Mathematicians, who name all their lines and Angles in their operations by Alphabetical letters*, by naming my Stanza's and lynes at first from letters appropriated to them (...) ».

⁸⁰³ LODWICK (Francis), *A Common Writing*, *op. cit.*, « To the Reader » (non pag.). Nous traduisons : « The feasibility I shall illustrate by two familiar instances. *The first is of the Arithmeticians, whose numerically characters are still the same, although described by those of differentall Languages, as the figure of five (5) is still alike described, whether written by a Dutchman, Englishman, Frenchman, etc.* the second instance is of the Physitians, whose medicinall weights alike characterised, whether in French, English, or Latin Authors. »

« caractère universel » de Cave Beck⁸⁰⁴. Attardons-nous sur un exemple moins connu de ce maniement des mathématiques à des fins d'établissement d'une langue universelle :

« Un de mes Amis qui me rendit visite en ce temps-là, sachant ce que je méditois, me dit qu'il avoit veu un Livre où l'Autheur s'expliquoit par *ieroglyphes intelligibles en toute sorte de Langues*, & que c'estoit le cours des Mathématiques d'Hérigone. Je luy demandai si ces Ieroglyphes n'estoient point semblables à ceux des anciens Sages d'Egypte, qu'il n'appartenoit qu'aux Peintres et aux Sculpteurs de représenter, & qu'aux Devins d'expliquer. Il ne l'avoit pas examiné. Il le tira du Cabinet d'un de ses Parens, et me l'envoya. Je vis ce livre. Il est intitulé, *Cours de Mathématique démontré d'une nouvelle, brève & claire méthode, par Notes réelles & universelles qui peuvent estre entenduës facilement sans l'usage d'aucune Langue.* »⁸⁰⁵

Dans cet extrait de sa description de son projet de langue universelle, le *language planner* français Antoine de Vienne Plancy exprime, en 1681, recensant ses sources d'inspiration, sa dette envers le célèbre professeur de mathématiques Pierre Hérigone (15 ??-1643). Il est l'auteur d'un *Cursus mathematicus, nova, brevi et clara methodo demonstratus...*, mentionné ici, paru, à Paris en 1634-1637, dans une version bilingue latin-français, ainsi que de commentaires des *Eléments* d'Euclide⁸⁰⁶. Dans la partie de son *Cours mathématique* consacrée à l'« algèbre », l'auteur s'appuie sur les avancées en direction d'une langue « symbolique », menées un peu moins d'un demi-siècle plus tôt, par un autre mathématicien français à qui il rend hommage, François Viète (1540-1603) et son *In artem analyticem isagoge* (1591)⁸⁰⁷. Hérigone fait néanmoins évoluer les types de notations

⁸⁰⁴ Il écrit : « It is a *Character* wil fright no Eye with an unusual shape, there being nothing more generally known among men, all looking upon the figures, and reading them in their own Language, for the uses of Arithmetick... » (BECK (Cave), *The Universal Character*, op. cit., « To the Reader »).

⁸⁰⁵ VIENNE PLANCY (Antoine de), *Extraordinaire du Mercure*, n°14, janvier 1681, p. 339-340.

⁸⁰⁶ Cf. HERIGONE (Pierre), *Les Six premiers livres des Éléments d'Euclide, démontrez par notes d'une méthode très brève et intelligible...*, Paris, H. Le Gras, 1639 et *Cursus mathematicus, nova, brevi et clara methodo demonstratus... Cours mathématique, démontré d'une nouvelle, briefve, et claire methode...*, Paris, S. Piget, 1644 (deuxième édition après celle de 1634-1637 (Paris, l'auteur)). Sur Hérigone, voir notamment : MASSA ESTEVE (Maria Rosa), « Symbolic language in early modern mathematics: The *Algebra* of Pierre Hérigone (1580–1643) », *Historia Mathematica*, 35, 2008, p. 285-301 et « The symbolic treatment of Euclid's *Elements* in Hérigone's *Cursus mathematicus* » chapitre V dans HEEFFER (Albrecht, dir.) et VAN DYCK (Maarten, dir.), *Philosophical Aspects of Symbolic Reasoning in Early-Modern Mathematics*, Londres, College Publications (Studies in Logic, volume 26), 2010, p. 165-191.

⁸⁰⁷ VIÈTE (François), *In artem analyticem isagoge : seorsim excussa ab Opere restitutae mathematicae analyseos, seu Algebra nova*, Turonis (Tours), apud J. Mettayer, 1591 ; ouvrage traduit en français en 1630 : *Introduction en l'art analytic, ou Nouvelle algèbre de François Viète, oeuvre dans lequel sont veus les plus miraculeux effects des sciences mathématiques, tant des problèmes que théorèmes proposez en icelles, traduit en nostre langue et commenté et illustré*

[fig. 31] et justifie, dans son adresse « au lecteur », l'emploi de tels symboles, qu'il appelle ses « notes » :

« Car on ne doute point, que *la meilleure methode d'enseigner les sciences est celle, en laquelle la briefveté se trouve conjointe avec la facilité* : mais il n'est pas aisé de pouvoir obtenir l'une & l'autre, principalement aux Mathematiques, lesquelles comme temoigne Ciceron, sont grandement obscures. Ce que considerant en moy-mesme, & voyant que les plus grandes difficultez estoient aux demonstrations, de l'intelligence desquelles dépend la cognoissance de toutes les parties des Mathematiques : *i'ay inventé une nouvelle methode de faire les demonstrations, briefve & intelligible sans l'usage d'aucune langue (...)* »⁸⁰⁸

Les symboles, comme il l'expose dans son « *explicatio notarum* », sont destinés à faciliter la démonstration mathématique, dont la rigueur serait mise en péril par le passage, obligé sinon, par les « langues » insatisfaisantes.

Pourtant, si de Vienne Plancy retient le principe de la simplicité et de la brièveté, il considère malgré tout, comme il l'avait déjà fait au sujet des caractères chinois, les signes mathématiques d'Hérigone comme trop complexes. L'ultime recours repose, pour lui, dans les chiffres eux-mêmes :

« Mais si la peine de s'instruire de ces Caracteres embarassans [les caractères chinois], ne rebute ny les quinze Royaumes de la Chine, ny les Royaumes voisins, quel progrès n'auroit point fait une Ecriture qui auroit esté facile à former, & à retenir, comme celles des Chiffres Arabiques ? Il est à croire que si elle eust entré dans l'esprit des premiers Hommes, elle auroit passé de leur siecle au nostre ; ou que si les Chinois l'avoient inventée, au lieu de la pénible dont ils servent (*sic*), l'usage ne s'en seroit pas borné à leurs Voisins ; mais se seroit étendu par toute la Terre, principalement si elle avoit esté accompagnée dans ses expressions, d'un enchainement aussi naturel, & aussi propre à faire impression sur l'esprit, que celuy dont j'ay donné l'idée dans ma derniere Lettre. »⁸⁰⁹

De Vienne Plancy bâtit donc son idiome comme une langue algébrique, la plus simple possible dans son utilisation, affirme-t-il, sur la base d'un dictionnaire numéroté comme il l'expose dans la « Dernière partie » de sa démonstration (p. 315 et *sq.*). Quel est le grand

d'exemples, par J. L., sieur de Vau-Lezard..., Paris, J. Jacquin, 1630. Sur François Viète, entre autres : BARBIN (Évelyne, dir.) et BOYE (Anne, dir.), *François Viète : un mathématicien sous la Renaissance*, actes du colloque du Centre d'histoire des sciences et des techniques de l'Université de Nantes (septembre 2003), Paris, Vuibert, 2005.

⁸⁰⁸ HERIGONE (Pierre), *Cursus mathematicus, nova, brevi et clara methodo demonstratus...*, Paris, l'auteur, 1634-1637, vol. 1, « Au lecteur », présenté en deux colonnes, latin à gauche, français à droite (nous soulignons).

⁸⁰⁹ VIENNE PLANCY (Antoine de), *Extraordinaire du Mercure*, n°19, juillet 1682, p. 283-284.

principe de fonctionnement de sa langue ? Il est simple : les mots portent chacun un numéro, et ces chiffres les désignant sont appelés « chiffres primitifs » (on retrouve le principe des autres dictionnaires alphanumériques évoqués). Mais il leur ajoute ensuite des « distinctions particulières, & c'est en quoy consiste l'un des grands secrets de [son] Ecriture » (p. 317) : les « chiffres auxiliaires ». Un signe intercalé entre les deux types de chiffres fait évoluer la signification des premiers :

« J'ay besoin d'employer par exemple, *Divinité*, Dieu, ou Déesse, au nominatif, ou au génitif ; j'écris son chiffre primitif, qui est 13 ; puis je mets l'apostrophe apres ce chiffre, & j'adjoûte en suite le chiffre auxiliaire 1, qui est la marque du nominatif ; ou le chiffre auxiliaire 2, qui est celle du génitif ; & il en résulte un caractere fait de la sorte, 13'1, qui signifie ce nom au nominatif, ou *la Divinité* ; ou bien un autre fait ainsi, 13'2, qui signifie le mesme nom au genitif, ou *de la Divinité*. »⁸¹⁰

En ce qui concerne les conjugaisons, c'est un point qui indique la séparation et l'inflexion. Ainsi si 100.10 veut dire *aimer*, 100.11 signifie *j'aime* (p. 322)...

Le système se double ensuite d'une forme oralisée, que l'auteur expose ultérieurement dans ses « Règles à observer dans le chanment (sic) de la premiere Ecriture numerale en litterale », et qui rappelle le principe utilisé par Cave Beck, dont Vienne Plancy s'est peut-être inspiré d'ailleurs : 113'1 qui est mis pour « Divinité, Dieu ou déesse » se change en *bebeda* ou *bebda*⁸¹¹.

Comme l'utilisation, même limitée, d'Hérigone par de Vienne Plancy l'indique, il existe un contexte intellectuel porteur en ce qui concerne l'utilisation des grands principes mathématiques par les concepteurs de langues universelles. En effet, l'on assiste au XVII^e siècle à un mécanisme de « mathématisation de la science », un développement rapide des mathématiques qui voient « aboutir le long processus de maturation de l'algèbre symbolique (Viète), renaître la théorie des nombres (Fermat), se créer le calcul des probabilités (Pascal et Fermat), la géométrie analytique (Descartes) et le calcul infinitésimal (Leibniz, Newton). Cet extraordinaire foisonnement d'une discipline en pleine effervescence élargit son champ d'action et aiguise sa force d'intervention dans le domaine des autres sciences »⁸¹². De Galilée à Descartes, les grandes avancées

⁸¹⁰ *Ibidem*, p. 320-321.

⁸¹¹ VIENNE PLANCY (Antoine de), *Extraordinaire du Mercure*, n°31, juillet 1685, p. 152-153.

⁸¹² Cf. PFEIFFER (Jeanne) et DAHAN-DALMEDICO (Amy), *Une Histoire des mathématiques : routes et dédales*, Paris, Ed. du Seuil, 1986, p. 35 et sq. (ainsi que pour la citation suivante).

scientifiques de l'âge classique reposent sur l'application, à divers domaines et théories, de lois mathématiques, fondées sur des axiomes et des raisonnements déductifs. Elle se double, avec Galilée plus spécifiquement, de l'observation de la nature et du recours à l'expérience, « la description quantitative [s'étant] (...) substituée à la perception qualitative d'Aristote ».

Mais, il ne faut pas perdre de vue que cela s'inscrit dans une certaine continuité avec la période de la Renaissance, durant laquelle un renouveau des mathématiques, relativement délaissées dans l'université médiévale, avait pris place, passant par une *restauratio*. L'on « redécouvre » alors les travaux d'Archimède mais aussi, et surtout, ceux d'Euclide, traduits en latin par Campanus en 1482 ou en italien par Niccolò Fontana, dit Tartaglia (1499-1557), en 1543. Ils apparaissent comme un véritable point de convergence pour plusieurs auteurs qui se sont intéressés, par ailleurs, à la question de la langue universelle : outre Hérigone, Claude Hardy en fait paraître une traduction latine et John Dee déjà en avait produit une version commentée en 1570, alors que John Wallis s'en sert pour une grande partie de ses enseignements⁸¹³.

Ce renouveau mathématique, qui passe aussi par une récupération et une circulation des travaux arabes sur l'algèbre – comme ceux d'Al-Khwarizmi (IXe siècle) et d'Ibn Al-Haytham (ou Alhazen, Xe siècle) –, trouve surtout un débouché pratique à la Renaissance. Les mathématiques sont appliquées, aussi bien à la perspective chez les peintres comme Dürer, qu'à l'abaque des marchands (enseigné par Tartaglia par exemple) ou à l'application cartographique avec les productions de Gerard Mercator (1512-1594) ou les travaux sur la trigonométrie de Johannes Regiomontanus (1436-1476), qui reprennent les avancées du Grec Hipparque au IIe siècle, et lui-même repris par Dee⁸¹⁴. C'est donc sur le socle de cette *restauratio* et de ces applications pratiques renaissantes que se développe la mathématisation des sciences, y compris linguistiques, dans la période suivante : elle se traduit sur le plan théorique, mais aussi par certains aspects « appliqués » avec l'utilisation, par exemple des symboles, que nous avons évoquée. Si l'on a vu les évolutions portées par

⁸¹³ Cf. *Euclidis Data... Claudius Hardy, ... graece nunc primum edidit, latine vertit, scholiisque illustravit, adjectus est... Marini... commentarius graece et latine...*, Lutetiae Parisiorum (Paris), M. Mondiere, 1625. Et auparavant : BILLINGSLEY (Henry) et DEE (John), *The Elements of Euclid*, Londres, John Day, 1570. Sur Dee et les mathématiques : CLULEE (Nicholas H.), *John Dee's Natural Philosophy : Between Science and Religion*, Londres, Routledge, 1988.

⁸¹⁴ Deux synthèses sur les mathématiques à la Renaissance que nous avons utilisées : CHAIX (Gérald), *La Renaissance des années 1470 aux années 1560*, Paris, Sedes, 2002, p. 238-239 et BRIOIST (Pascal), *La Renaissance, 1470-1570*, Neuilly-sur-Seine, Atlande, 2003, p. 462-463.

Hérigone au XVII^e siècle, ces symboles avaient déjà été abordés par Regiomontanus, quand il inventait les premières formalisations des équations.

Outre ce contexte intellectuel, il faut insister sur le fait que l'intérêt des *language planners* européens pour les mathématiques repose aussi sur leurs compétences spécifiques et sur l'activation, dans leurs travaux linguistiques, d'un capital social et scientifique « mathématique » : plusieurs d'entre eux sont, en effet, des mathématiciens. Or la « mathématisation des sciences » de l'âge classique a aussi des effets sociaux, qui se traduisent pas la création de sociétés scientifiques, dont la première est l'*Accademia dei Lincei*, fondée, dès 1603, à Rome par le prince Federico Cesi (1585-1630). Parmi ces académies savantes, nées du « désir d'échanger des informations et de rencontrer des gens ayant les mêmes centres d'intérêt »⁸¹⁵, l'*academia parisiensis* du minime Marin Mersenne regroupe, de façon plus ou moins informelle, plusieurs des mathématiciens que nous avons eu l'occasion d'évoquer, puisque s'y retrouvent, ou échangent épistolairement, Claude Hardy, Pierre Hérigone ou encore Descartes et Gilles Personne de Roberval (1602-1675), professeur de mathématiques au Collège royal et futur fondateur de l'Académie des sciences. Autant de membres de la « République des mathématiques » décrite par Catherine Goldstein, dans laquelle des liens sociaux inédits sont activés et où sont rassemblés des individus aux conditions sociales et aux capitaux spécifiques différents mais « associés » à l'intérieur de lieux de sociabilité scientifique communs. Or, comme plusieurs des acteurs participants de ces espaces sociaux sont impliqués dans la quête de la langue universelle, elle est l'occasion pour eux, nous le verrons, de jouer à la fois de ce capital « mathématique », mais aussi des liens suscités par ces lieux de sociabilité⁸¹⁶. Outre l'académie de Mersenne, voyons deux autres exemples de ces espaces de la science mathématique dans lesquels évoluent des concepteurs de langue universelle et qui montrent l'ampleur européenne du phénomène.

Le premier est l'« académie de mathématiques » du Collège Romain, fondée par Christoph Clavius (1537-1612), dont Athanasius Kircher hérite de la chaire de mathématiques⁸¹⁷.

⁸¹⁵ PFEIFFER (Jeanne) et DAHAN-DALMEDICO (Amy), *op. cit.*, p. 36.

⁸¹⁶ Cf. GOLDSTEIN (Catherine), « L'honneur de l'esprit : de la « République des mathématiques » », dans COSANDEY (Fanny, dir.), *Dire et vivre l'ordre social en France sous l'Ancien Régime*, Paris, Ed. de l'EHESS, 2005, p. 191-230.

⁸¹⁷ Sur Clavius et l'académie mathématique, notamment : BALDINI (Ugo) « The Academy of Mathematics of the Collegio Romano from 1553 to 1612 » dans FEINGOLD (Mordechai, dir.), *Jesuit Science and the Republic of Letters*, Cambridge-Londres, The MIT Press, 2003, p. 47-98, ainsi que son ouvrage : *Legem Impone Subactis. Studi su filosofia e scienza dei gesuiti in Italia, 1540-1632*, Rome, Bulzoni editore, 1992. Et ROMANO (Antonella), *La Contre-Réforme*

Mathématicien de premier ordre, il a établi toute une réflexion sur la base, là encore, des *Eléments* d'Euclide, sur lesquels il a construit ses *Prolegomena* (Hérigone les citait), parus en 1574 et retravaillés jusqu'à ses *Oeuvres complètes* en 1611⁸¹⁸. Mais il a aussi grandement contribué à institutionnaliser les sciences mathématiques, établissant une nouvelle hiérarchie des sciences, qui passe par une « réévaluation exemplaire des mathématiques dans le champ des savoirs », grâce à laquelle elles apparaissent comme une source pour les autres champs de la connaissance. Elles permettent, selon lui, une lecture du monde dans son ensemble, écrit en langage géométrique⁸¹⁹. Il joue de sa reconnaissance sociale, en tant que réformateur du calendrier grégorien notamment, pour peser sur la destinée des mathématiques au sein de son Ordre et au-delà. Ainsi, il contribue à leur donner un poids important dans la *Ratio studiorum*, infléchissant les orientations de la version de 1586 en ce sens, en cherchant à créer un lieu de formation d'un corps de futurs professeurs de cette discipline, envoyés ensuite dans les différents collèges à travers le monde. Il tient plus largement à « doter les mathématiques d'un espace propre... [à leur] assigner institutionnellement un territoire » avec une reconnaissance formelle de leur place et l'attribution de plages horaires larges dans le cursus...⁸²⁰ Kircher se présente donc, pour partie – car il est très différent de son prédécesseur – comme un héritier de cette valorisation du capital mathématique, dont il bénéficie. Avant même d'être nommé au poste de professeur de cette discipline au Collège Romain, il occupait cette chaire au collège jésuite d'Avignon en 1632-1633 et était loué pour ses qualités dans la fonction. Créé en 1621, le collège jésuite d'Aix se voit adjoindre, en 1633, le prieuré de Tourves dont les revenus devaient permettre la fondation d'une nouvelle chaire de mathématiques.

mathématique. *Constitution et diffusion d'une culture mathématique jésuite à la Renaissance*, Paris, EFR – De Boccard, 1999, notamment chapitres 2 et 3.

⁸¹⁸ CLAVIUS (Christoph), *Euclidis Elementorum libri XV, accessit XVI de solidorum regularium cujuslibet intra quodlibet comparatione, omnes perspicuis demonstrationibus accuratisque scholiis illustrati, nunc iterum editi, ac multarum rerum accessione locupletati...*, Rome, apud B. Grassium, 1589 (1574) et *Christophori Clavii Bambergis E Societate Iesu Opera mathematica V Tomis distributa ab auctore nunc denuo correctata, et plurimis locis aucta... Tomus primus complectens in Euclidis Elementa Geometrica, In Sphaerica Theodosii...*, 5 vol., Mayence, A. Hierat, 1611-1612. Sur son travail sur Euclide ROMMEVAUX (Sabine), *Clavius, une clé pour Euclide au XVIe siècle*, Paris, Vrin, 2005.

⁸¹⁹ ROMANO (Antonella), *op. cit.*, p. 139 et p. 141.

⁸²⁰ *Ibidem*, p. 100-101. Sur son travail sur la *ratio studiorum* de 1586, p. 116-121. La première version date de 1583, la version définitive de 1599 et elle a subi « des infléchissements qu'il faut considérer comme autant de reculs par rapport aux ambitions de Clavius : à ce titre, il doit être regardé, pour le statut des mathématiques dans le système éducatif jésuite, comme un idéal jamais atteint » (p. 120-121). Clavius ne réalise donc pas tous ses objectifs.

Le prieur Jean-Louis de Revillas adresse alors une lettre au général de l'ordre Muzio Vitelleschi, justifiant cette création et demandant la nomination d'un professeur :

« Voici deux mois que j'ai envoyé à Rome l'acte de renonciation à mon prieuré de Tourves en faveur de ce collège d'Aix pour lequel je fonde deux classes très nécessaires, à savoir celle de mathématiques et celle de cas de conscience, la première sera grandement appréciée par toute la noblesse de cette province et l'ensemble du Sénat l'appréciera à sa juste valeur, *car il se trouve actuellement à Avignon le R.P. Kircher, très grand mathématicien et très grand connaisseur des lettres et des langues* ; j'ai pour ma part jugé expédient pour l'utilité de ce collège, comme pour la satisfaction publique, de faire commencer l'enseignement des mathématiques dans ce collège l'an prochain, à la reprise des cours par le père Athanase Kircher, tant pour donner un bon début à ce cours du fait de la valeur d'un si grand Père... »⁸²¹

Connaisseur des lettres et des langues, Kircher est aussi, et avant tout, présenté comme un « très grand mathématicien ». Mais il n'occupera jamais le poste d'Aix puisqu'il est déjà parti, l'année suivante, pour Rome...

Enfin, un dernier lieu de la science de l'âge classique où les mathématiques tiennent une place fondamentale est la Royal Society, née progressivement et à partir de différents foyers, parmi lesquels le Gresham College londonien – haut lieu des recherches mathématiques dès le XVI^e siècle⁸²² – où elle se fixe avec la charte royale de 1662. Parmi les nombreuses figures de mathématiciens qui l'animent, et participent, par ailleurs, aux débats et à la production d'œuvres sur la langue universelle, citons simplement ici John Wallis (1616-1703)⁸²³. Après des études de philosophie naturelle, d'éthique, de métaphysique et de théologie à l'Emmanuel College de Cambridge, et l'obtention de son B.A. en 1637 et de son M.A. en 1640, Wallis écrit s'être formé sur le tas, en autodidacte, aux mathématiques, apprises « non comme une matière formelle, mais comme un divertissement plaisant, durant [son] temps libre, lorsque des livres d'arithmétique ou de mathématique tombaient occasionnellement entre [ses] mains ». Et ce, parce que, poursuit-il, la matière restait alors encore, selon lui, plus associée aux études mécaniques

⁸²¹ ARSI, LUGD. 11, fol. 133r (nous soulignons) ; cité dans *ibidem*, p. 387 (et repris dans, du même auteur, « Understanding Kircher in Context », dans FINDLEN (Paula), *op. cit.*, p.407).

⁸²² Sur le Gresham College, voir : AMES LEWIS (Francis), *Sir Thomas Gresham & Gresham College : Studies in the Intellectual History of London in the 16th-17th Centuries*, Aldershot, Ashgate, 1998.

⁸²³ Nous tirons les informations qui suivent de STEPHEN (Leslie, dir.) et LEE (Sidney, dir.), *The Dictionary of National Biography : From the Earliest Times to 1900...*, Oxford, Oxford University Press, 1993, vol. 57, p. 15-18 (*sub voce* : Wallis John).

qu'académiques, étant l'affaire des marchands ou des navigateurs plus que du *virtuoso*⁸²⁴. Ayant obtenu le *fellowship* au Queen's College de Cambridge, il y renonce au bout d'un an quand il se marie. Parallèlement, il a été ordonné évêque de Winchester en 1640. En 1649, il se voit remettre la chaire de *Savilian Professor of Geometry* à Oxford, incorporée au Exeter College. Il va professer pendant 50 ans, enseignant Euclide, Apollonius, Archimède, publiant les œuvres mathématiques de Ptolémée (*Harmonicorum libri tres*, 1682) ou encore participant aux duels et polémiques mathématiques (avec Hobbes sur la quadrature en 1655 entre autres). Il n'avait pourtant, au moment de sa nomination, publié qu'un seul ouvrage, un *Treatise of Angular Section* (1648), dans lequel il développe les résultats de William Oughtred (c.1575-1660) dans sa *Clavis mathematicae* de 1631. Ce dernier a travaillé notamment, comme Viète, sur les symboles mathématiques et le *Savilian Professor* souligne les avantages de ses *notae compendiosae* sur celles du Français⁸²⁵. Ensuite, Wallis produit de nombreux traités, publiés dans son *Operum mathematicorum pars altera* en 1656 dans lequel figure, en particulier, son *Arithmetica infinitorum*⁸²⁶. Or si Wallis n'est pas l'auteur d'un projet de langue universelle à proprement parler, il est cependant très impliqué dans les discussions sur la question et s'intéresse à la langue plus largement, en publiant une *Grammatica linguae anglicanae* (1653) et en se penchant, comme on l'a vu, sur le problème du langage des sourds et muets.

Il est même un domaine dans lequel ses connaissances mathématiques sont directement réinvesties dans la question linguistique : la cryptographie. En effet, Wallis a joué le rôle de cryptographe pour le compte du Parlement lors de la guerre civile anglaise – il s'illustre notamment en déchiffrant des documents monarchiques capturés après la défaite des

⁸²⁴ Cf. SCRIBA (Christoph J.), « The Autobiography of John Wallis », *Notes and Records of the Royal Society of London*, Vol. 25, no. 1, 1970, p. 17-46 : « I did thenceforth prosecute it, (at school and in the University not as a formal Study, but as a pleasing Diversion, at spare hours ; as books of *Arithmetics*, or other *Mathematicall* fell occasionally in my way. For I had none to direct me, what books to read, or what to seek, or in what method to proceed. For *Mathematicks*, (at that time with us), were scarce looked upon as *Accademical* studies but rather *Mechanical* ; as the business of *Traders, Merchants, Seamen, Carpenters, Surveyors of Lands*. » (p. 27, cité dans *DNB*, p. 15).

⁸²⁵ OUGHTRED (William), *Arithmeticae in numeris et speciebus institutio quae tum logisticae, tum analyticae atque adeo totius mathematicae quasi clavis est...*, Londres, apud T. Harperum, 1631 (édité à de nombreuses reprises par la suite, sous le titre de *Clavis mathematica*). L'exemple de Wallis est évoqué dans ROSSI (Paolo), *op. cit.*, p. 180.

⁸²⁶ WALLIS (John), *Johannis Wallisii, ... Operum mathematicorum pars altera, qua continentur : de Angulo contactus et semicirculi disquisitio geometrica ; de Sectionibus conicis tractatus ; Arithmetica infinitorum, sive de Curvilinearum quadratura, etc. ; Eclipseos solaris observatio*, Oxford, typis L. Lichfield, veneunt apud O. Pullein, 1656. Pour une traduction anglaise de l'*Arithmetica infinitorum* : *The Arithmetic of Infinitesimals*, traduction du latin en anglais par Jacqueline A. Stedall, New York, Springer, 2004.

armées de Charles Ier à la bataille de Naseby (14 juin 1645)⁸²⁷ –, puis au service de la monarchie après la Restauration. Il y applique les principes mathématiques sur lesquels il travaille, sur les algorithmes entre autres. Or langue universelle et cryptographie ont des racines mais aussi un destin communs⁸²⁸.

L'implication de ces figures éminentes dans le renouveau mathématique, dès le XVIIe siècle, et la mathématisation des sciences du XVIIIe siècle, contribuent à leur forger un capital scientifique mais aussi social (à travers les lieux de sociabilité investis), réutilisés dans leurs recherches linguistiques. D'où le fait que l'on assiste, à l'âge classique, à une certaine mathématisation des langues. Dans le cas anglais, nous aurions pu prendre aussi l'exemple de John Pell (1611-1685), mais c'est surtout celui de John Wilkins, avec lequel Wallis échange continuellement, qui apparaît le plus significatif : son *real character* est peut-être la langue créée la plus approchante d'une langue scientifique, parfaite.

L'apogée : le « caractère réel » de John Wilkins ?

« Plusieurs nations s'entendent sur les caractères des nombres communs, les qualifiant, soit à la manière *romaine* par des lettres, comme I, II, V, X, C, D, M, soit à la manière *barbare* avec des chiffres, comme 1, 2, 3, 10 &c. Il en va de même pour ce que l'on appelle le nombre philosophique, qui sert de mesure, grâce à laquelle l'on juge des différences entre les substances, que cela soit en terme de poids, de longueur ou de contenance : chacune est exprimée dans les différentes langues par le même caractère. »

⁸²⁹

John Wilkins, considère, dès son *Mercury* de 1641, les systèmes d'écriture universels déjà existants. Parmi eux, les nombres et autres notations scientifiques trouvent, comme chez d'autres avant lui, la première place. Il s'en souvient dans l'*Epistle dedicatory* de l'*Essay towards a Real Character* de 1668 : parmi les inventions qui ont pu l'inspirer (« *I am very*

⁸²⁷ Cf. SALMON (Vivian), « Language planning in seventeenth-century England : its context and aims » dans *The Study of language in 17th Century England*, *op.cit.*, p. 129-153, p. 143.

⁸²⁸ Cf. chapitre 8. 2.2.

⁸²⁹ WILKINS (John), *Mercury*, *op. cit.*, p. 107, nous traduisons : « Many Nations doe agree in the characters of the common numbers, describing them, either the *Roman* way by letters ; as I, II, V, X, C, D, M or else the *Barbarian* way by figures, as 1, 2, 3, 10 &c. So likewise for that which we call Philosophicall number, which is any such measure, whereby we judge the differences betwixt severall substances, whether in weight, or length, or capacity : Each of these are exprest in severall languages by the same character. » Voir aussi l'« Epistle dedicatory » dans WILKINS (John), *An Essay...*, *op. cit.*.

sensible that the most usefull inventions do at their first appearance, make but a very slow progress in the World, unless helped forward by some particular advantage »), il cite les « *Logarithms* » et, dans son traité, le chapitre intitulé « *Of Measure* » (Part. II-III) s'attarde sur cette question et la manière de représenter ces mesures, proposant même une simplification du système décimal (en lui préférant la base de 8)⁸³⁰.

Ce schéma de pensée conduisant à l'établissement de la réflexion sur un caractère universel par l'évêque de Chester s'appuie, entre autres, bien que l'on ne puisse pas le considérer comme un scientifique à proprement parler, sur le capital accumulé lors de sa formation. « *In Magdalen Hall, Oxford, there existed an extraordinary chain of scientifically minded* » et Wilkins s'inscrit, en effet, dans la chaîne des esprits scientifiques, décrite par Mordechai Feingold, esprits qui ont contribué à son « *apprentissage mathématique* »⁸³¹. Elle passe par William Pemble (c. 1591-1623 ; M.A. 1618), *fellow* et *tutor* reconnu de 1614 à sa mort, à 32 ans seulement, décrit, par l'un de ses disciples, John Gere (M.A. 1621, Magdalen Hall), comme un expert en « *mathématiques à la fois mixtes et pures* » (« *even in those sublimer speculations of which all are not capable, few search after : For he was expert in the Mathematicks both mixt, and pure.* »). Un autre de ses disciples, John Tombes (1602-1676), prend son relais comme tuteur entre 1624 et 1630. Il est justement celui qui forme John Wilkins (M.A. 1634). Ce dernier joue à son tour, avant de quitter Oxford, entre 1638 et 1640, le rôle de *college tutor*, auprès, parmi d'autres, de Walter Charleton (1620-1707, M.D. 1643), médecin et philosophe naturel. Magdalen Hall offre aussi d'autres occasions de rencontres et la possibilité de nouer des amitiés, comme celle que Wilkins développe avec Jonathan Goddard (c.1617-1675, *matriculated* 1632), médecin, chimiste et anatomiste. Cette formation scientifique, les lieux

⁸³⁰ Par exemple, WILKINS (John), *An Essay...*, *op. cit.*, p. 190 : « *To the Measure whereby we judge of the MULTITUDE of things may be annexed NUMBER, enumerate, reckon, compute, muster, count, re-count, Tale, tell, Arithmetic, Cyphering. If the way of Numeration were now to be stated, it would seem more convenient to determine the first Period or Stand at the number Eight, and not at Ten; because the way of Dichotomy or Bipartition being the most natural and easie kind of Division, that Number is capable of this down to an Unite, and according to this should be the several denominations of all other kinds of Measures, whether of Capacity, Gravity, Valor, Duration. So eight Farthings would make a Penny, eight Pence a Shilling, eight Shillings an Angel, eight Angels a Pound. So eight Grains would make a Scruple, eight Scruples a Dram, eight Drams an Ounce, eight Ounces a Pound, &c. But because general custom hath already agreed upon the decimal way, therefore I shall not insist upon the change of it.* »

⁸³¹ Cf. FEINGOLD (Mordechai), *The Mathematician's Apprenticeship : Science, Universities and Society in England, 1560-1640*, Cambridge-Londres-New York, Cambridge University Press, 1984 ; la citation se trouve p. 67-68, ainsi que les exemples qui suivent (voir aussi chapitre V « *Gresham College and its role in the genesis of « London science »* », p. 166-189).

de sociabilité qu'elle conduit à fréquenter, le capital scientifique mais aussi social qu'elle pousse à accumuler, pèsent, sans que le poids précis soit déterminable, sur la genèse de la langue de Wilkins.

L'on avait évoqué la possible influence des travaux de Wilkins sur la langue imaginaire élaborée par Denis Veiras et l'évêque de Chester avait, durant son séjour oxonien, publié lui-même, en 1640, un premier livre, *The Discovery of a World in the Moon*, forme d'utopie, où vulgarisant les découvertes de Copernic, Kepler ou Galilée, il envisageait de surcroît la possibilité de séjours lunaires⁸³². Mais c'est bien du Wilkins « linguiste » que Veiras s'inspirait peut-être. Intéressons-nous donc à une première approche précise du fonctionnement de sa langue⁸³³. Déjà abordée dans le *Mercury, or the Secret and Swift Messenger* de 1641, où se dessine l'idée d'une langue universelle, et où point le linguiste, la construction d'un idiome, qu'il veut parfait, est réellement réalisée par Wilkins avec la publication de son *Essay towards a Real Character and a Philosophical Language* en 1668, fruit de plus de vingt années de réflexion. Il s'agit sans conteste du projet le plus emblématique de cette catégorie typologique, dans laquelle s'insèrent aussi, on l'a dit, les travaux linguistiques de George Dalgarno avec son *Ars Signorum* ou ceux de Francis Lodwick, dont le *Common Writing*⁸³⁴. John Wilkins (1614-1672), responsable du Wadham

⁸³² WILKINS (John), *The First book. The Discovery of a new world, or a Discourse tending to prove that 'tis probable there may be another habitable world in the Moon. With a discourse concerning the possibility of a passage thither...*, Londres, J. Maynard, 1640.

⁸³³ La bibliographie sur le « caractère réel » est très importante, cette langue ayant occupé de nombreux linguistes ; mentionnons : AARSLEF (Hans), *From Locke to Saussure. Essays on the Study of Language and Intellectual History*, Londres, Athlone, 1982 (qui consacre un chapitre à Wilkins) ; DE MOTT (Benjamin), « The Sources and Development of John Wilkins' Philosophical Language », *Journal of English and Germanic Philology*, vol. 57, n°1, 1958, p. 1-13 ; DOLEZAL (François), « The construction of entries in John Wilkins' and William Lloyd's Alphabetical dictionary », *Lexicographia*, Tübingen, Niemeyer, 1984 ; SALMON (Vivian), « Philosophical Grammar in John Wilkins' Essay », dans *The Study of language in 17th Century England, op. cit.*, p. 97-126 ; SUBBIONDO (Joseph L.), « John Wilkins' Theory of Meaning and the Development of a Semantic Model », *Cahiers linguistiques d'Ottawa*, 5, 1977, p. 41-61... Nous nous appuyons en grande partie sur le long passage que consacre Umberto Eco au caractère réel qui, tout en étant complet, a le grand mérite de la clarté (ECO (Umberto), *op. cit.*, p. 273-296) ; nous y renvoyons pour les détails, passant rapidement sur la logique interne de la langue.

⁸³⁴ DALGARNO (George), *Ars signorum : vulgo characer universalis et lingua philosophica, qua potuerunt homines diversissimorum idiomatum spatium duarum septimanarum omnia animi sua sensa non minus intelligibiliter, sive scribendo sive loquendo, mutuo communiare, quam linguis propriis vernaculis. Praeterea hinc etiam potuerunt iuvenes philosophiae principia et veram logices praxin citius et facilius multo imbibere quam ex vulgaribus philosophorum scriptis*, Londoni, excudebat J. Hayes sumptibus authoris, 1661. Et LODWICK (Francis), édition fac-similée de *A common writing*, Londres, F. Lodwick, 1647 ; *The Ground-Work or foundation laid, (or so intended) for the framing of a new perfect language and an universall or common writing*, Londres, 1652 ; *An essay towards an universal alphabet*

College d'Oxford, très impliqué alors dans la défense de l'université, tout en promouvant la diffusion des nouveaux savoirs scientifiques (Kepler, Mersenne...), devient ensuite Master au Trinity College de Cambridge grâce au soutien de la famille Cromwell (il a épousé une sœur d'Olivier Cromwell). A la chute de Richard Cromwell en 1659, il est démis de ses fonctions. Mais, soutenu par le roi Charles II, il est fait vicaire de St Lawrence Jewry à Londres puis consacré évêque de Chester en novembre 1668. Parallèlement, il est un des personnages à l'origine de la création de la Royal Society, commençant à lancer des réunions informelles avec de futurs membres de l'institution dès 1645, ce qui ne manque pas d'avoir de l'importance dans la genèse de sa langue. Dans ce qui se présente comme le plus complet et abouti des projets de langue artificielle philosophique à usage universel, la première étape, gigantesque, passe par une classification de toutes les connaissances, à l'intérieur de tables ou arborescences, établissant une taxinomie générale. D'emblée il faut souligner que « l'image de l'univers qu'il propose correspond au savoir oxonien de son époque, et il ne se demande pas si des peuples d'une autre culture (qui devront pourtant utiliser sa langue universelle) pourraient avoir organisé l'univers autrement »⁸³⁵. En tout cas, plutôt que de faire dériver sa liste de « caractères réels » du dictionnaire d'une langue particulière, comme c'était le cas par exemple dans les polygraphies ou dans d'autres projets antérieurs dont l'évêque de Chester se distingue explicitement, il s'agit, pour lui, de faire reposer sa langue sur les choses-mêmes, de se référer à des notions communes à toute l'humanité⁸³⁶. Le travail linguistique à proprement parler arrive donc, en quelque sorte, dans un second temps, précédé par une mise en ordre du monde⁸³⁷. Elle prend la forme d'un découpage en un tableau de quarante Genres majeurs, divisés en 251 Différences particulières, elles-mêmes divisées en 2030 Espèces [III. 8]. Une Grammaire Naturelle, ou philosophique (« *The Third Part Containing Philosophical Grammar* »), suit cet immense exposé. Elle permet d'établir les morphèmes et les marques pour les termes dérivés qui permettent de passer ensuite des éléments

(*Philosophical transactions*, 1686) dans SALMON (Vivian), *The Works of Francis Lodwick, a study of his writings in the intellectual context of the seventeenth century*, Londres, Longman, 1972.

⁸³⁵ ECO (Umberto), *op. cit.*, p. 276.

⁸³⁶ WILKINS (John), *op. cit.*, « To the Reader » : « whilst they did propose to themselves the framing of such a Character, from a Dictionary of Words, according to some particular Language, without reference to the nature of things, and that common Notion of them, wherein Mankind does, which must chiefly be respected, before any attempt of this nature could signifie any thing, as to the main end of it. »

⁸³⁷ Nous ne faisons que lancer ici quelques pistes : nous consacrerons un développement de la troisième partie aux tables, dimension très importante de la « morphologie » de la langue, (chapitre 8 2.1, p. 662 et *sq.*).

III. 8 : Tableau simplifié de la classification du « Monde »

(tiré de ECO (Umberto), op. cit., p. 294)

III. 9 : Les « Caractères » pour les 40 Genres majeurs

John Wilkins, *An Essay...*, 1668, p. 387

primitifs aux conjugaisons, déclinaisons... La langue de Wilkins se scinde alors en deux langues : l'une écrite grâce à des idéogrammes à l'allure vaguement chinoise (et qui rappellent aussi les signes établis dans le *Character pro notitia linguarum* par Becher), l'autre destinée à la prononciation. Un signe est attribué à chacun des quarante Genres, puis des signes distinctifs (des petites barres qui créent des angles aux extrémités des lignes horizontales servant de base à chaque caractère) sont ensuite accolés pour marquer les Différences et les Espèces, tandis que d'autres encore, d'une lecture plus difficile, signifient les oppositions, les formes grammaticales, les conjonctions [III. 9]...

Ainsi, si nous reprenons la première ligne du Pater noster [cf. III. 3 *supra*], le premier signe indique la première personne du pluriel du pronom possessif ; le second est le caractère des « Relations Économiques », modifié par une petite barre sur la gauche pour la première Différence (« relations de consanguinité ») et une à droite pour la seconde Espèce (« Ascendant direct ») ; l'ensemble doit être prononcé « *Hai Coba* »⁸³⁸.

En effet, la langue dispose d'un système phonétique. Des sigles sont déterminés pour les Genres, puis des consonnes expriment les Différences (B, D, G, P, T, C, Z, S, N), enfin, une des sept voyelles, ou deux diphtongues accolées à la consonne, expriment l'espèce. Wilkins donne pour exemple :

« Si (De), signifie Eléments, alors (Deb) doit signifier la première différence ; laquelle (selon les Tableaux) est le Feu : et (Deba) dénotera la première Espèce, qui est la flamme. (Det) sera la cinquième différence sous le Genre, qui est le Météore qui Apparaît ; (Deta) la première espèce, c'est-à-dire l'Arc-en-ciel, (Deta) la deuxième, c'est-à-dire le Halo. »

Pour les espèces qui seraient absentes des tableaux, l'auteur du projet se propose de les signifier par synonymie (pour *result*, mettre *event* ou *summe...*) ou par périphrase.

En fin de compte, nous voyons se dessiner un projet fort complexe et qui présente un certain nombre de failles plus ou moins évidentes. L'une d'entre elles, qui n'est pas des moindres, est qu'il s'agit d'une langue à laquelle il apparaît fort difficile d'adjoindre de nouveaux mots : il faudrait pour cela pouvoir leur faire une place à l'intérieur de tableaux déjà structurés, ramifiés, établis. L'idiome philosophique de Wilkins apparaît, pour partie, comme une langue « sclérosée », dès sa naissance. Ou plutôt n'est-ce pas une langue qui, inscrite dans le contexte de l'Angleterre du milieu du XVIIe siècle et marquée par les

⁸³⁸ Cf. ECO (Umberto), *op. cit.*, p. 280 ainsi que pour le développement suivant et la traduction de la citation.

acteurs sociaux – Wilkins et ses collaborateurs – qui travaillent à son élaboration, en est avant tout le reflet ?

Or, même s'il est conscient d'un certain nombre des améliorations ou prolongements à apporter à son projet, il n'en reste pas moins que son auteur a pour lui une folle ambition et des objectifs revendiqués démesurés. Outre l'expansion du message chrétien sur tout le globe, à travers la dimension – que nous avons déjà abordée – de nouvelle Pentecôte incarnée par son ouvrage et le medium privilégié qu'est sa langue universelle, la suite de la citation de l'épître dédicatoire lui confère aussi un autre rôle :

« Ce projet contribuera de même grandement à éclaircir certaines de nos différences religieuses actuelles, en dévoilant beaucoup d'erreurs grossières, cachées sous le déguisement de phrases affectées ; et lorsqu'elles seront révélées philosophiquement et présentées selon l'importance naturelle et authentique des mots, elles apparaîtront comme incohérences et contradictions. Et plusieurs de ces notions prétendument mystérieuses et profondes, exprimées par de grands mots enflés [*great swelling words*], qui font la réputation de certains hommes, une fois scrutées de cette manière apparaîtront tantôt comme des non-sens, tantôt très plats ou naïfs. »⁸³⁹

Le « caractère réel » va permettre, selon son créateur, de résoudre les conflits religieux qui agitent l'espace européen. L'effort est nécessaire (« *worth a mans pains and study* ») car une langue efficace et transparente contribuerait, comme il l'expose, à résoudre d'emblée un certain nombre de conflits nés seulement d'incompréhensions, parfois volontaires et sournoises (« *impostures and cheats* »). La langue parfaite est une des voies de la réconciliation religieuse, un des moyens pour recoudre la tunique sans couture du Christ déchirée par la Réforme religieuse du XVI^e siècle, dont les effets se prolongent au cœur du XVII^e siècle. Dans le « *Common mischief* », sorte de chaos général, décrit par l'évêque de Chester, il faut lire la description de la situation de l'Angleterre tout juste sortie de la « guerre civile », mais aussi, plus largement, celle de l'Europe marquée encore par les cicatrices de la guerre de Trente ans. Les positions latitudinaires de Wilkins sur l'île

⁸³⁹ WILKINS (John), *op. cit.*, « Epistle dedicatory » (b1v) ; nous traduisons le passage en italique : « *This design will likewise contribute much to the clearing of some of our Modern differences in Religion, by unmasking many wild errors, that shelter themselves under the disguise of affected phrases ; which being Philosophically unfolded, and rendered according to the genuine and natural importance of Words, will appear to be inconsistencies and contradictions. And several of those pretended, mysterious, profound notions, expressed in great swelling words, whereby some men set up for reputation, being this way examined, will appear to be, either nonsense, or very flat and jejune. And tho it should be of no other use but this, yet were it in these days well worth a mans pains and study, considering the Common mischief that is done, and the many impostures and cheats that are put upon men, under the disguise of affected insignificant Phrases.* ». Pour le début de cette citation cf. chapitre 2, p. 222..

britannique – sur lesquelles nous nous pencherons au chapitre suivant – recourent celles d'autres *language planners* aux visées iréniques.

4.2 De la langue aux projets de concorde universelle : les « rêveurs de paix » (Justel)

Langue de la discorde, langue de la controverse

La fracture religieuse née de la Réforme est aussi une fracture linguistique. Les ferments de la discorde reposaient, en germe, dans l'incommunicabilité née des conséquences de Babel et de la punition divine afférente. Ainsi Luther écrit : « Dieu n'utilise pas les béliers pour ébranler les murailles, ni d'autres machines de guerre : il lui suffit de confondre les langues (...). En somme, tous les royaumes s'écroulent par la confusion des langues qui engendre la dissociation des esprits ». Elle est la cause de bien des méfaits, qui vont au-delà du simple défaut de communication ; pour le réformateur, la confusion n'est rien moins que :

« la pépinière de tous les malheurs. C'est elle encore qui a mu le trouble dans la Politique et l'Economie. Malgré l'extrême gravité de ces inconvénients, encore n'est-ce rien à l'égard du trouble suscité même dans les Eglises par cette confusion des langues et les possibilités infinies de se manifester données à l'idolâtrie et à la superstition. »⁸⁴⁰

Mais c'est dans les langues que la solution est aussi à rechercher et d'elles que viendra le salut. L'unité sera à nouveau rétablie, pour les protestants, moins par le retour à un véhicule unique, que par la multiplication des moyens de diffusion de l'Évangile. Jean Calvin, décrit, pour sa part, dans son *Commentaire sur la Genèse*, le miracle de cette évangélisation des peuples dans toutes les langues de l'univers :

« Il y a une bonté de Dieu merveilleuse, qui reluit en ce que les gens communiquent entre eux d'une part et d'autre part par divers langages, et principalement de ce qu'il a publié un évangile par toute la terre en diverses langues, et a appris à ses apostres à parler divers langages ; et par ce moyen ceux qui auparavant estoient miserablement divisez, ont esté conjoints par unité de foy. C'est en ce sens qu'Isaïe dit que sous le royaume du Christ la langue de Chanaan sera commune à tous. »

Certes pour Calvin, cette « langue de Chanaan » est la foi en général, plus qu'une langue particulière, mais sa transmission passe bien, dans un premier temps du moins, par un médium linguistique : « Le babélisme sera vaincu, non par la nostalgie d'une introuvable

⁸⁴⁰ LUTHER (Martin), *In primum librum enarrationes*, f. 169 et f. 166 ; cité dans DUBOIS (Claude-Gilbert), *op. cit.*, p. 53-54, ainsi que pour la citation qui suit de Calvin (note 7).

lingua humana, mais par la multiplication des traductions et des véhicules de l'évangile »⁸⁴¹. La langue universelle se propose d'ailleurs, on l'a vu à travers les exemples de plusieurs projets, de devenir ce véhicule privilégié de l'Évangile, prenant la forme non d'une multiplication des langues, mais d'un médium unique les démultipliant par son efficacité : soit par les synthèses des projets encyclopédiques, soit par la transparence d'un langage parfait reconnectant le mot et la chose... Il y a chez les *language planners*, comme Wilkins l'écrivait, une volonté de retrouver le sens derrière le signe et sa diversité, pour mettre fin à la querelle linguistico- religieuse. La quête d'une langue universelle relève aussi d'une volonté d'évacuer la querelle des mots pour en venir aux faits. La période de la Réforme puis de la Contre-Réforme est synonyme de disputes, de questionnements sur la signification des mots et sur l'efficacité de la langue à utiliser pour transmettre ses idées sur la religion et sur Dieu. Les recherches des concepteurs de langues universelles s'inscrivent donc aussi dans ce contexte.

Le moment de la Réforme a mis, en effet, la question linguistique au centre des interrogations. Le « Culte-Parole »⁸⁴² des protestants nécessite l'utilisation d'une langue que tous les fidèles puissent comprendre, sans intermédiaire, comme le prône le principe du sacerdoce universel défini par Luther. D'où le recours lors de la célébration eucharistique au vernaculaire le plus souvent, pour autoriser une compréhension la plus large et ouverte possible. Or cette attitude pousse les adversaires catholiques des protestants à s'interroger eux-mêmes sur la pertinence de la langue employée, dans le culte et dans la controverse. Comment combattre l'adversaire et démontrer ses arguments ? Quelle est la langue pertinente pour la controverse ? Les catholiques se sentent en quelque sorte obligés de justifier le fait d'aller sur le terrain de leurs adversaires pour répondre aux critiques protestantes c'est-à-dire de recourir au vernaculaire. Antoine de Mouchy (ou de Monchy, 1494-1574), docteur en théologie surnommé Demochares, répond en 1558 à un texte hérétique en langue française, et dans la préface de son *Apologie ou deffence des bons Chrestiens contre les ennemis de l'Eglise Catholique*, il écrit :

« Tres cher amy, je ne doute point que de prime face tu ne trouves estrange, et, peult estre, fort mauvais, veoir coucher et mettre par escrit en langue vulgaire ceste response : *veu qu'elle seroit beaucoup mieux seante si elle estoit respondue en langue Latine que Françoisse, pour autant que le subject de la matiere est des choses grandement*

⁸⁴¹ DUBOIS (Claude-Gilbert), *op. cit.*, p. 56.

⁸⁴² Cf. SCHMIDT (Herman A. P., S.J.), *Liturgie et langue vulgaire*, *op. cit.*, p. 77 (plus largement la première partie de l'ouvrage consacrée aux « Premiers Réformateurs » (Luther et Calvin), p. 23-79.

concernant la foy Chrestienne ; les quelles requierent plustost estre mises en Latin que François. De cecy aussi nous avons l'exemple des saints docteurs anciens, qui ont tousjours accoustumé d'escrire contre les heretiques en Latin et non en François. Certes, je confesse franchement qu'il seroit trop plus decent respondre en Latin de telle matiere, s'il n'y survenoit une grande nécessité, qui empeschat ; comme quand il advient qu'il fault respondre, sinon qu'en langue maternelle, certainement à lors il est besoing conferer avec luy en pareil langage, et laisser là pour quelque temps son Latin. Or maintenant il est ainsi qu'il fault respondre à un livre, qui est petit en quantité, mais en meschanceté tres grand... Lequel est en François, et ne parle point Latin, à ce qu'il soit entendu de tous, qu'il puisse plus nuire, et seduire plus de gens ; comme les vulgaires, simples et ignorans. Parquoy est necessaire respondre en semblable parolle, pour empescher que tel livre ne trouble ny seduise personne. »⁸⁴³

Les catholiques sont, selon de Mouchy, contraints de recourir au français parce que les réformés emploient cette langue. Spontanément, ils seraient plutôt enclins à employer le latin, seule langue apte à permettre de dissenter, selon eux, sur les questions de la foi, du fait de son ancienneté, preuve de son efficacité, et du fait du capital social et symbolique qui lui est attaché⁸⁴⁴. C'est le raisonnement adopté aussi par le dominicain Pierre Doré (c.1500-1569), auteur de plus de trente titres contre les réformés dont *Les Voyes de paradis* en 1538 ou *L'Arche de l'Alliance* en 1549 :

« Que si quelqu'un survient qui propose mon zele n'estre selon science, *par ce que les haultz et arduz misteres d'icelle foy ne convient en langue vulgaire traicter*. Je luy responds avec saint Paul, si je suis fait incipient, à ce qu'on me contrainct, *pour obvier aux assaulx continuelz des heretiques, qui publient livres en François pernicious*. Je ne cuyde pas toutesfois estre insipience quand icy je ne donne point le texte cru de l'escripture aux simpliciens, ce que ne vouldrois nullement, mais j'adjouste l'intelligence, et baille l'exposition comme viande donnant assaisonnée. *Helas, nous voyons en ce temps calamiteux, heresiarques interdictz bailler le poison d'infecte doctrine en nostre langue*

⁸⁴³ MOUCHY (Antoine de), *Response à quelque Apologie que les heretiques ces jours passés on mis en avant sous ce tiltre : Apologie ou deffence des bons Chrestiens contre les ennemis de l'Eglise Catholique...*, Paris, Claude Frémy, 1558, fol. A2r (nous soulignons). Sur cet auteur et d'autres sur la question, voir l'article suivant : HIGMAN (Francis), « Il serait trop plus decent de respondre en latin' : Les Controverses catholiques du XVIe siècle face aux écrits réformés » dans JONES-DAVIES (Marie-Thérèse, dir.), *Langues et nations au temps de la Renaissance*, Paris, Ed. Klincksieck, 1991, p. 189-212, dont sont tirées d'autres citations qui suivent.

⁸⁴⁴ Cf. chapitre 1, p. 96 .

Françoise, et ne sera il loysible donner le contre poison en semblable langue, et de telles armeures nous defendre qu'ilz nous viennent assaillir ? »⁸⁴⁵

Il s'agit de rejoindre le protestant sur son terrain linguistique pour éviter que son message ne soit le seul proposé en vernaculaire. Ce dernier peut apparaître comme une langue des simples comme les images sont parfois considérées comme la bible des illettrés : il ne serait pas l'outil le plus performant pour évoquer les mystères de la foi mais il serait le plus efficace pour convaincre le peuple, comme le confirme, presque à contrecœur, le moine bénédictin Gabriel Dupuyherbault (149 ?-1566), dans sa *Consolation des catholiques molestez par Sectaires et schismatiques* de 1560 : « Pource que es yeux et aureilles du menu peuple, tout patent à seduction, telz et leurs docteurs ayment et s'efforcent de semer leur pestilente doctrine, et proclamer leurs faulses et schismatiques opinions en langue commune... j'ay bien voulu parler à vous (comme en leur respondant) aussi en langage commun »⁸⁴⁶. Les catholiques se mettent, suivant en cela leurs adversaires, à adopter le choix d'une langue vernaculaire synonyme de clarté du propos, une « rhétorique de la simplicité » leur permettant de toucher le plus grand nombre⁸⁴⁷. Rapidement pourtant, dès le milieu du XVIe, les discussions sur la dissymétrie vernaculaire/latin se font plus rares en France, si bien que de Mouchy pourrait presque faire figure d'exception. Le français est de plus en plus sereinement accepté, y compris par les catholiques. Ils en viennent même à insister parfois sur sa dimension politique : c'est la langue du royaume qu'ils défendent face aux protestants, ligués contre le roi, comme le souligne, par exemple, le jésuite, confesseur d'Henri III, Emond Auger : « Je n'eusse satisfait à ma conscience, et au devoir que j'ay au bien public, si une fois pour toutes, je n'eusse couché *en nostre langage*, comme par maniere de narration et propos commun, ce qui avoit apporté tant de consolation et aux estrangers, et à nous autres aussi, presque par tout ce Royaume »⁸⁴⁸.

⁸⁴⁵ DORE (Pierre), *L'Arche de l'Alliance*, Paris, Benoist Prevost pour Jean Ruelle, 1549, fol. 1v-2r.

⁸⁴⁶ DUPUYHERBAULT (Gabriel), *Consolation des catholiques molestez par Sectaires et schismatiques*, Paris, Jean de Roigny, 1560, fol. A2v.

⁸⁴⁷ HIGMAN (Francis), *op. cit.*, p. 205 qui cite aussi BENOIST (René), « Advertissemens apologetiques » dans sa *Bible*, Paris, N. Chesneau, 1562, fol. 6r. : « Si nostre diction n'est assés propre ou elegante, ou nos sentences non assez bien ageancées, nous disons avec saint Paul, que le royaume de Dieu n'est en la parol[e]: et que le parler elegant n'est requis à la vérité : laquelle est assez belle, excellente et desirable d'elle mesme, sans estre fardee ou enrichie d'un beau et elegant parler, lequel est necessaire aux heretiques, pour persuader leur mensonge, et farder et colorer leur vieille [sic], flasque, et ridee masque d'heresie. »

⁸⁴⁸ AUGER (Emon), *Response à une epistre liminaire de Pierre Viret, ministre des reformez à Lyon*, Lyon, Michel Jove, 1565 ; nous soulignons.

Mais la question de la langue dans la querelle religieuse va même au-delà de la simple fracture catholiques/protestants, puisque se pose aussi le problème de la langue de l’Islam par exemple. Il est d’autant plus aigu que les positions des musulmans en Europe évoluent, dans un moment – entre la bataille de Mohacs de 1526 (voire la chute de Constantinople en 1453) et celle de Lépante en 1571 (voire le siège de Vienne de 1683) – de flottement de la frontière Islam-Chrétienté. Ainsi, le réformateur protestant, successeur de Zwingli à Zürich, Theodorus Bibliander, auteur d’une réflexion autour de la langue universelle, et de l’hébreu notamment, avec son *De Ratione communi omnium linguarum* (1548), fait paraître en 1543 une *Apologia* ou « plaidoyer » pour la traduction du Coran en latin⁸⁴⁹. Le projet est ancien puisqu’une première version avait été lancée par Pierre le Vénérable (c. 1092-1156), grâce à une équipe de traducteurs réunie autour du moine anglais Robert de Ketton, et avait donné naissance à la volumineuse encyclopédie, *collectio Toletana* ou *corpus Toletanum* de 1143 (où figuraient aussi plusieurs pièces de polémique anti-musulmane). Il s’agit pour Bibliander d’adopter la même démarche qui vise à fournir aux prédicateurs et controversistes des arguments reposant sur une information fiable sur la religion ennemie et son livre sacré, tout en bénéficiant de l’arme de l’imprimé pour une diffusion plus large. Avec l’aide de son ami l’imprimeur Johann Oporin, en contact aussi avec Conrad Gessner, le protestant se fournit en livres anti-islamiques rapportés d’Italie et travaille à leur traduction à partir de quatre manuscrits du Coran – sans que l’on sache comment il s’est formé à la langue arabe, puisqu’il ne cite pas ses éventuels professeurs. Si son ouvrage se présente avant tout comme un argumentaire contre l’Islam, les jugements de l’auteur sur cette religion sont loin d’être entièrement négatifs et, par certains aspects (la vie de famille, l’économie...), ils le conduisent, au contraire, à appeler à un sursaut face aux dérives morales de la société chrétienne. D’ailleurs, devant la peur des autorités ecclésiastiques, qui craignent que l’ouvrage ne se retourne en arme de propagande pour

⁸⁴⁹ BIBLIANDER (Théodore), *Le Coran à la Renaissance. Plaidoyer pour une traduction*, introduction, traduction et notes Henri Lamarque, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, 2007 ; voir l’introduction de cet ouvrage pour les informations qui suivent. Le titre de l’ouvrage de Bibliander est le suivant : *Machumetis Saracenorum principis, eiusque successorum vitae, ac doctrina, ipseque Alcoran...* soit traduit « Vies de Mahomet, chez des Sarrasins, et de ses successeurs ; son enseignement ; l’Alcoran proprement dit. C’est ce recueil en quelque sorte authentique des lois divines qui règle la vie des Agarènes, des Turcs et d’autres peuples ennemis du Christ, toutes choses qu’il y a quatre cents ans le révérend Pierre abbé de Cluny, un homme brillant aux yeux de beaucoup de gens et au témoignage du divin Bernard, fit traduire de l’arabe en latin pour la défense de la foi chrétienne et de notre sainte mère l’Eglise. (...) ». L’auteur avait déjà fait paraître un an auparavant une propédeutique à la lecture du Coran (*Ad nominis Christiani socios consultatio, quam ratione Turcarum dira potentia repelli possit...*, Bâle, N. Brylinger, 1542) dans laquelle il dénonçait le danger turc.

l'adversaire (rappelons que la lecture du Coran avait été interdite par Clément VI au concile de Vienne de 1309), c'est Luther que l'on retrouve comme intercesseur auprès des autorités baloises en faveur de la publication du projet. Selon lui, l'*Apologia* va permettre de déconsidérer « objectivement » la religion adverse :

« Ce qui m'a incité à intervenir, c'est le fait qu'on ne pourrait pas mieux desservir Mahomet ou les Turcs, ni leur causer plus de dommages (mieux qu'avec n'importe quelle arme) qu'en portant à la connaissance des chrétiens leur Coran dont la lecture pourra leur révéler de quel livre maudit et honteux il s'agit, livre sans espoir, plein de mensonges, de fables et d'horreurs (...). Si les saints Père n'avaient pas eu accès aux livres des hérétiques, comment auraient-ils pu réfuter ces doctrines empoisonnées et répandues clandestinement... »⁸⁵⁰

Il faut comprendre pour réfuter. La dimension linguistique de la querelle est fondamentale et elle est perçue notamment avec acuité par les protestants.

Si l'approche de Bibliander passe par la traduction ou la mise en avant d'un hébreu originel, d'autres protestants abordent ces questions par la recherche d'une langue parfaite, et parfois par des biais détournés. Ne peut-on pas voir autre chose qu'une coïncidence dans le fait que, dans la deuxième moitié du XVII^e siècle encore, plusieurs auteurs bâtissent des utopies où la langue tient une place centrale, une langue parfaite, exempte de toute ambiguïté et ne pouvant donc être la source de conflits ? Nous avons déjà abordé l'exemple de Denis Veiras, mais il pourrait être prolongé par celui de Gabriel de Foigny (c.1630-1692) qui fait montre aussi d'inventivité linguistique dans sa *Terre Australe connue* de 1676. L'auteur est un moine franciscain et protestant hétérodoxe, qui revient finalement au catholicisme avant de mourir, mais différents éléments dans son ouvrage renvoient à une sensibilité protestante, en particulier sa description d'une société où est perceptible « une image de la rigueur du calvinisme genevois ». Plus tard, d'autres écrivains encore prennent le relais, tels que George Psalmanaazaar (1679-1763), pseudonyme jamais révélé d'un huguenot ayant fui la France au lendemain de la révocation de l'édit de Nantes vraisemblablement, qui publie, en 1704, à Londres, sa *Description de l'île de Formosa*. Y apparaissent un alphabet et une grammaire de la langue

⁸⁵⁰ Le *Praemonitio ad lectorem* de Luther n'apparaît pas dans toutes les versions du texte cf. BIBLIANDER (Théodore), *op. cit.*, introduction p. 33-36 (où apparaît la citation, tirée de SEGESVARY (Victor), *L'Islam et la Réforme : étude sur l'attitude des Réformateurs zurichois envers l'Islam, 1510-1550*, Lausanne, L'Age d'homme, 1977, p. 182).

qui lui valent une chaire de formosan à Oxford (!)⁸⁵¹. Mentionnons encore Simon Tyssot de Patot (1655-1738) et ses *Voyages et aventures de Jacques Massé* du tout début du XVIIIe siècle. Pourquoi ces textes sont-ils tous produits par des protestants ? Quel est le poids dans l'élaboration de ces langues supposées meilleures, plus efficaces, du capital religieux de leurs auteurs ? Est-ce un héritage du fait que la Réforme a conduit à s'intéresser à l'importance de la signification du mot et de la parole ? Est-ce une volonté d'aller contre une incompréhension entre protestants et catholiques, une résolution du conflit reposant, ici à travers la fiction, sur une langue parfaite, universellement compréhensible ?

Mais les protestants n'ont certes pas – les discussions des controversistes catholiques en témoignent – le monopole de l'intérêt pour la question linguistique et ses implications religieuses. Certains, de part et d'autre de la frontière confessionnelle, réfléchissent justement à la réalisation d'une langue universelle, utopique mais hors de l'utopie fictionnelle, pour rassembler les positions, trouver un terrain d'entente linguistique, résoudre l'éclatement religieux. Un an après la publication du Coran latin, Guillaume Postel fait appel pour son *De orbis terrae concordiae* à l'éditeur protestant Oporin. La concorde universelle est l'objectif que s'assignent, grâce à leurs créations linguistiques, un certain nombre de *language planners*.

La langue de la concorde : langues universelles et irénisme

L'« utopie universaliste » de Postel (U. Eco) proposait déjà une possible résolution des conflits sur la base d'un retour à la compréhension linguistique : elle passait, chez lui, comme chez Bibliander, par un travail sur l'hébreu – kabbalistique dans son cas –, incarnation de la langue parfaite en elle-même, et par des entreprises de traduction. Il participe ainsi à celle de la Bible polyglotte d'Anvers (1569-1573), éditée par Plantin, coordonnée par l'humaniste catholique Arias Montano (1527-1598), et à laquelle

⁸⁵¹ Pour la citation qui précède cf. RACAULT (Jean-Michel), *L'Utopie narrative en Angleterre et en France 1675-1761*, Oxford, The Voltaire Foundation, 1991, p. 509. Voir aussi note *supra* pour la bibliographie sur ces voyages imaginaires, dont, que nous n'avions pas encore cité : PSALMANAZAAR (George), *An Historical and geographical description of Formosa, an island subject to the emperor of Japan. Giving an account of the religion, customs, manners, &c. of the inhabitants. Together with a relation of what happen'd to the author in his travels; particularly his conferences with the Jesuits...*, Londres, Printed for Dan. Brown, 1704.

collaborent aussi les frères Nicolas et Guy Le Fèvre de La Boderie. Il s'agit de revoir la *Complute* de 1517, tout en y ajoutant le syriaque et l'araméen, pour aller au-delà de la « simple » version trilingue et tendre vers une compréhension la plus précise et universelle possible du message divin, expression de la « manifestation [d'un] concordisme religieux et linguistique », perpétuant l'érasme philologique⁸⁵².

On retrouve cet héritage chez un disciple de Postel et des La Boderie comme Blaise de Vigenère, qui, avec son *Traité des chiffres*, « poursuit comme eux le rêve prophétique d'une religion universelle à quoi tous les peuples se convertiraient s'ils peuvent accéder à une compréhension ésotérique des Ecritures, des dogmes et des pratiques culturelles du christianisme, telle qu'en propose la tradition spirituelle de la kabbale »⁸⁵³. Elle se double chez le Bourbonnais, on l'a vu, de l'exposé de toutes les langues du monde, souvent sur la base des résultats de travaux jésuites présentés par l'auteur.

Jean Douet, quant à lui, ne pourrait être plus clair dans l'exposé des raisons de l'entreprise de son travail sur une « écriture universelle » :

« Mais le troisieme fleau, qui est cette diversité de langues, nous touche de bien plus près, puis qu'il est cause de la plus grande partie des maux qui nous environnent, s'opposant directement à nostre bon-heur et felicité, nous ayant causé, tant devant qu'après la venue du Sauveur, toutes les diverses, fausses et estranges opinions, creances, heresies, sectes et Religions, qui ont, la plus part, pris leur origine ou commencement, progrez et avancement, pour n'avoir esté bien entendus les parolles, livres et escrits des doctes et sçavants personnages qui ont par le passé presché, traicté et escrit du salut des hommes, des choses de la Religion, ou de la croyance que devoient et doivent avoir les vrays et fideles croyans »⁸⁵⁴

Si sa langue universelle ne se propose rien moins que de réparer les effets de Babel, les plus délétères d'entre eux reposent dans les incompréhensions religieuses qu'ils ont suscitées, les mésinterprétations des Ecritures étant à l'origine des fractures confessionnelles.

⁸⁵² DEMONET (Marie-Luce), *Les Voix du signe*, op. cit., p. 343. Voir aussi DUBOIS (Claude-Gilbert), « Une utopie politique de la Renaissance française : Rêveries de Guillaume Postel (1510-1581) autour de l'unité européenne », *L'Information littéraire* n°2, mars-avril 1968, p. 35-62 sur la dimension politique des projets postélien (repris dans du même auteur : *La Mythologie des origines chez Guillaume Postel : de la naissance à la nation*, Orléans, Paradigme, 1994).

⁸⁵³ Cf. MAILLARD (Jean-François), « Aspects de l'encyclopédisme au XVIe siècle dans le *Traité des chiffres* annoté par Blaise de Vigenère », art. cit., p. 240.

⁸⁵⁴ DOUET (Jean), *Proposition présentée au Royaume, d'une écriture universelle*, op. cit., p. 6-7.

Mais attardons-nous sur deux autres exemples de *language planners* proposant une langue parfaite, créée, permettant de faire aboutir ces velléités iréniques, avec des voies très différentes.

Le premier exemple est celui de la « langue » proposée par Marin Mersenne :

« puis que toutes les choses consistent en poids, en nombre et en mesure, et que les Sons representent ces trois proprietz, ils peuvent signifier tout ce que l'on voudra, si l'on en excepte la Metaphysique... D'où il s'ensuit que le parfait Musicien peut inventer des diction, et une langue parfaite, qui signifie naturellement les choses, et qu'il peut enseigner les sciences sans user d'autre langage que de celuy d'un Luth, ou de quelque autre instrument... »⁸⁵⁵

Dans son *Harmonie universelle : contenant la théorie et la pratique de la musique* de 1636, le minime expose donc un projet d'une langue universelle, original puisque fondé sur des principes musico-mathématiques. A l'intérieur du « Traitez de la voix et des chants », l'auteur se demande dans la Proposition XII : « A sçavoir si le Musicien peut inventer la meilleure langue de toutes celles par lesquelles les conceptions de l'esprit peuvent estre expliquées » et dans la Proposition XLVII. « A sçavoir si l'on peut inventer la meilleure langue de toutes les possibles ». Or, « puisqu'il a la science des sons dont les langues sont formées », il appartient au « Musicien Philosophe (...) d'imposer leurs noms à chaque chose »⁸⁵⁶.

Mersenne distinguait déjà la puissance de la musique, sa performativité, dans son *Traité de l'harmonie universelle* de 1627 :

⁸⁵⁵ MERSENNE (Marin), *Harmonie universelle : contenant la théorie et la pratique de la musique*, introduction de François Lesure, 3 vol., Ed. du CNRS, Paris, 1986 [1636] ; « Traitez de la nature des sons et des mouvemens », vol. 1, 1er, propos. XXIV, p. 43.

⁸⁵⁶ *Ibidem*, propos. XII, p. 12 : « Je devois ce semble faire preceder une autre Proposition pour determiner s'il appartient au Musicien d'imposer les noms aux choses, & d'inventer les langues, si celles que nous avons estoient perduës ; mais puisqu'il a la science des sons dont les langues sont formées, & que ie parle icy d'un Musicien Philosophe, on ne peut douter qu'il ne luy appartienne d'imposer leurs noms à chaque chose. C'est pourquoy ie passe plus avant, & demande s'il peut inventer la meilleure langue de toutes les possibles. Où il faut remarquer que ie ne demande pas s'il peut inventer une langue qui signifie naturellement les choses, car il faudroit premierement sçavoir si cela est possible, & il n'est pas necessaire qu'une langue soit naturelle pour estre la meilleure de toutes, mais il suffit qu'elle exprime le plus nettement & le plus brièvement qui se puisse faire les pensees de l'esprit, & les desirs de la volonté. (...) » et propos. XLVII, p. 65 : « Si l'on pouvoit inventer une langue dont les diction eussent leur signification naturelle, de sorte que tous les hommes entendissent la pensee des autres à la seule prononciation sans en avoir appris la signification, comme ils entendent qu'on se réjouit lorsque l'on rit, & que l'on est triste quand on pleure, cette langue seroit la meilleure de toutes les possibles, car elle feroit la mesme impression sur tous les auditeurs, que feroient les pensees de l'esprit si elles pouvoient immediatement communiquer entre les hommes comme entre les Anges (...) ».

« mais que tous ceux qui veulent faire quelque grand effet de vertu l'appellent [la musique] à leurs secours, comme le son des trompettes a esté introduit en guerre pour exciter la generosité, et pour éguillonner les plus timides à la vertu (...). Qu'elle comble de joye ceux qui sont desja portez à la réjouissance ; soulage ceux qui sont en tristesse, et *ce qui est davantage, qu'elle explique par une eloquence merveilleusement efficace les mysteres de la Religion, en chantant les loüanges de Dieu, qui est le seul moyen que nous avons peu inventer pour exprimer la reconnoissance des biensfaits que nous recevons de sa main liberale, et le seul remerciement que nous luy en pouvons dire.* »⁸⁵⁷

Pourtant, au-delà de ces affirmations, le minime ne propose pas à proprement parler la construction d'une telle langue musicale ; il n'offre rien de concret, se montrant plus que sceptique à l'idée de pouvoir trouver un « langage naturel ». Sa position vis-à-vis de la langue est de la considérer avant tout comme un moyen de communication et non comme une langue philosophique permettant de dévoiler des vérités supérieures⁸⁵⁸. D'ailleurs la langue idéale du musicien, elle-même, ne permettait pas d'évoquer la métaphysique. L'éventuelle résolution des conflits religieux ne réside pas dans l'emploi de telle ou telle langue.

Il s'agit néanmoins d'un domaine auquel le minime s'intéresse de près. Il propose, par exemple, l'union des catholiques, des protestants et des sociniens (qui ne croient pas à la Trinité), contre leurs véritables ennemis : les Turcs et les athées.... Ce qui ne l'empêche pas de douter quelque peu du travail de Grotius, entre autres, en direction de cette union des Eglises ; il écrit dans une lettre à André Rivet (c. 1573-1651), professeur de théologie calviniste de Leyde : « Au reste ie pense que c'est en vain que Mr. Grotius et les autres travaillent à la reunion des esprits en matiere de religion (...) Il faudroit que les roys et les potentats se ioignissent et procurassent un concile libre et universel et, ce qui est de principal, qu'on ne fust poussé que de la gloire de Dieu et du salut éternel de chacun ». Il n'en reste pas moins, selon lui, et même s'il est conscient des limites politiques d'un tel

⁸⁵⁷ MERSENNE (Marin), *Traité de l'harmonie universelle*, texte revu par Claudio Buccolini, Paris, Fayard, 2003 [1627], p. 288 (nous soulignons).

⁸⁵⁸ Sur Mersenne, l'ouvrage de référence est : LENOBLE (Robert), *Mersenne ou la naissance du mécanisme*, Paris, Vrin, 1971, sur la langue voir notamment p. 514 et *sq.*. Voir aussi : DEAR (Peter), *Mersenne and the Learning of the Schools*, Ithaca et Londres, Cornell University Press, 1988, chap. 7, p. 170-200 ; il écrit au sujet de la conception de la langue chez Mersenne : « Mersenne never expressed any interest in constructing a philosophical language to mirror the true constitution of things, because of what he was as the impossibility of classifying the world according to natural kinds. His vision of a mathematical philosophy of appearances required accurate descriptions of those appearances, but the language employed could never transcend them. » (p. 198). Sur l'intérêt réel de Mersenne pour la question de la langue universelle et son célèbre échange avec Descartes sur ce sujet (cf. chapitre 7. 1.2).

projet, qu'il est trop risqué de ne pas au moins l'envisager et le prendre en considération : « Il est véritable qu'à chaque fois que ie considere le Christianisme si decousu, si partialigé, si ennemi, ie ne sçay plus que penser, car il semble que nous preparions le chemin au Turc pour s'emparer de nous et effacer tout à fait le reste du Christianisme »⁸⁵⁹. C'est pourquoi il s'intéresse aussi aux tractations en ce sens autour du projet de Richelieu, mené avec, parmi d'autres, les orientalistes Samuel Petit (1594-1643) et Jacques Gaffarel (1601-1681, docteur en théologie)⁸⁶⁰.

Enfin, la voie de la réconciliation semble résider pour Mersenne dans la pratique, dans l'échange épistolaire, concret, transconfessionnel, dont la lettre à Rivet est une occurrence marquante. Certains de ses correspondants protestants ne surnomment-ils pas le minime « le moine huguenot », car il ne laisse justement pas la fracture confessionnelle venir perturber ses échanges intellectuels⁸⁶¹ ? Or l'on retombe, par l'intermédiaire de ces projets irénico-scientifiques de communication internationale, sur le rôle de la musique. En effet, le projet d'« Académie » européenne, voire universelle, appelé de ses vœux par Mersenne – qui aboutit pour partie dans son *Academia parisiensis*, transmuée en un réseau de correspondance internationale – était né à partir de l'idée d'une académie musicale. Le minime la voulait comme le prolongement de celle « de Poésie et de Musique », active au début des années 1570, du poète, membre de la Pléiade, Jean-Antoine de Baïf (1532-1589) et du musicien Joachim Thibault de Courville (mort en 1581). Au sein de cette académie, dans le contexte troublé des guerres de religion, la musique jouait déjà un rôle utopique et irénique⁸⁶². Mersenne, disciple d'un autre musicien et membre de ladite académie, Jacques Mauduit (1557-1627), n'a de cesse de vouloir la faire revivre, considérant qu'il fallait donner suite aux expérimentations musicales qui y avaient été menées. Il veut notamment, comme elle le proposait, réactiver la musique ancienne des Grecs afin de « chasser la barbarie de la Gaule ». Il propose aussi, en lien direct avec la question religieuse, de

⁸⁵⁹ Lettre de Mersenne à Rivet, 3 juin 1642, Leyde, Bibl. de l'Univ., mss. lat., Bibl. publ., 275, fol. 68 et *Idem*, 12 octobre 1642, *loc. cit.*, fol. 69-70 (cité dans LENOBLE (Robert), *op. cit.*, p. 566-567).

⁸⁶⁰ Sur ce point : BLET (Pierre), « Le Plan de Richelieu pour la réunion des protestants », dans *Gregorianum*, vol. XLVIII, n°1, 1967, p. 100-129.

⁸⁶¹ Sur l'expression de « moine huguenot » employée dans une lettre de André Pineau, son neveu, à Rivet cf. LENOBLE (Robert), *op. cit.*, p. 598.

⁸⁶² Sur le projet d'académie musicale de Mersenne nous nous appuyons sur YATES (Frances A.), *Les Académies en France au XVI^e siècle*, traduit de l'anglais par Thierry Chaucheyras, Paris, PUF, 1996 [1947], p. 390-399 (sur celle de Baïf dans le contexte du concile de Trente, p. 19 et *sq.* ; sur Jacques Mauduit, notamment p. 96-98). Sur l'« académie de papier » de Mersenne et son implication dans les recherches sur la langue universelle cf. chapitre 7 1.2 p. 573 et *sq.*.

remettre en usage les psaumes catholiques mesurés, lancés par Baïf et Mauduit, dont la visée était explicitement contre-réformiste, sans pour autant rejeter les psaumes des Réformés, de Marot par exemple. Autant d'expérimentations musicales « propres à engendrer des effets religieux et mystiques » :

« Dieu veuille que cette Académie soit créée, qui puisse louer Dieu de louanges éternelles, d'hymnes et de psaumes le jour comme la nuit, dans laquelle les jeunes gens puissent s'imprégner de discipline musicale au point que les meilleurs chanteurs des églises, des cathédrales et autres lieux en soient issus, et que la Gaule entière, et le monde entier, résonne pour la plus grande gloire de Dieu et que les cœurs de tous soient enflammés par l'amour divin. »⁸⁶³

Deux aspects fondamentaux de la pensée du minime fusionnent en quelque sorte ici : son attrait pour la musique comme possible idiome universel au moins utopique et sa volonté de rassembler les bonnes volontés scientifiques au sein d'académies favorisant un travail collectif. Les deux témoignent, en tout cas, des visées du frère, si ce n'est toujours directement irénistes – Mersenne restant un catholique fervent –, du moins transconfessionnelles. Elles font dire à l'un de ses amis dans une lettre de 1630 : « Quant à ce que me mandés de la recherche que vous faictes d'establir au monde une seulle creance, quy eut regler tous les hommes avec des fondements inesbranlables, je pense que vous estes un de tous ceux que je cognois les plus capables de l'entreprendre (...) »⁸⁶⁴.

Tous ne partagent pas cet enthousiasme pour la recherche de l'unité religieuse :

« Il est vray qu'il y a un nommé Mons. Demarets⁸⁶⁵ qui est assez fou pour avoir fait la prophécie dont vous me parlez. Il est digne de pitié. Tout le monde s'en moque ici. *Monsieur Comenius qui est a Amsterdam en avoit fait une approachante a la quelle on najoute pas plus de foy. Ce sont des reveurs de paix qui voyent que tout ce quil simaginent doit arriver.* Nostre siecle est trop éclairé pour samuser a ces sortes de bagatelles la. »⁸⁶⁶

⁸⁶³ MERSENNE (Marin), *Quaestiones celeberrimae in Genesim...*, Paris, 1623, colonnes 1683-1688 ; cité dans *ibidem*, p. 32-33 (et p. 393 pour la phrase qui précède la citation).

⁸⁶⁴ MERSENNE (Marin), *Correspondance*, II, p. 554, cité dans *Ibidem*, p. 284 (dans la note 1).

⁸⁶⁵ Jean Desmarets de Saint Sorlin (1595-1676), écrivain préoccupé par les questions religieuses, violemment antijanséniste, il prédit que Louis XIV est élu par Dieu et destiné à renverser les Turcs et à restaurer l'unité de la Chrétienté.

⁸⁶⁶ OLDENBURG (Henry), *Correspondence, op. cit.*, vol. 5, p. 10-14, lettre n°942 (Justel à Oldenburg, 12 août 1668) ; nous soulignons.

Ce jugement sans concession sur les « rêveurs de paix », porté, dans une lettre à Henri Oldenburg, par le protestant Henri Justel (1620-1693), nous conduit à l'autre *language planner* aux vellétés irénistes les plus affirmées : Jan Amos Comenius (1592-1670)⁸⁶⁷.

Né le 28 mars 1592 à Uhersky Brod en Moravie, Comenius, orphelin, fait partie des membres de l'Unité des frères (Eglise protestante morave) et est envoyé à l'Académie de Herborn où il fait des études de théologie réformée, suivant notamment les enseignements de Johann Heinrich Alsted. De retour dans sa patrie, il débute une carrière de maître d'école et de pasteur. C'est alors qu'éclate l'insurrection de Bohême, marquant les débuts de la guerre de Trente ans, aux effets dévastateurs sur Comenius lui-même puisqu'il perd sa femme et ses enfants et est expulsé de Bohême. Il se réfugie à Leszno en Pologne, un des centres de l'Unité des frères, où il reprend son métier d'enseignant. Il y développe ses réflexions sur l'éducation et rédige à la fois le *Janua linguarum reserata* et *La Grande didactique* (publiée en tchèque d'abord)⁸⁶⁸. Il gagne ensuite l'Angleterre, en 1641, à l'invitation de Samuel Hartlib puis, à celle de Louis de Geer, il part réformer les écoles suédoises, espérant par la même occasion pouvoir obtenir le soutien des Suédois aux émigrés de Bohême. Il se fixe, pour un temps, à Elbing, alors territoire suédois. En 1645, il prend part au colloque de Thorn pour la réconciliation des Eglises. Promu évêque de l'Unité des frères, il revient à Leszno et séjourne aussi à Sárospatak en Hongrie. Lors de l'invasion de la Pologne par les armées de Charles X Gustave en avril 1656, sa bibliothèque est brûlée, provoquant la perte de plusieurs de ses manuscrits. Il gagne alors la Hollande et Amsterdam, accueilli par Laurent de Geer (le fils de son ancien mécène). Les

⁸⁶⁷ Sur Comenius en général : BLEKASTAD (Milada), *Comenius, Versuch eines Umrisses von Leben, Werk und Schicksal des Jan Amos Komenský*, Oslo, Universitetsforlaget, 1969 ; CAULY (Olivier), *Comenius*, Paris, Editions du Félin, 1995 ; MILIC LOCHMAN (Jan), *Comenius, « Galilée de l'éducation, citoyen du monde »*, Strasbourg, Editions Oberlin, 1992 ; PATOCKA (Jan), *Jan Amos Komensky, Gesammelte Schriften zur Comeniusforschung*, Bochum, Comeniusforschungsstelle im Institut für Pädagogik der Ruhr-Universität Bochum, 1981 et COMENIUS (Jan Amos), *Pages choisies*, introduction Jean Piaget, Hommage de l'Unesco à l'occasion du trois centième anniversaire de la publication des *Opera Didactica Omnia 1657-1957*, Paris, Unesco, 1957 (auquel nous empruntons un certain nombre d'éléments biographiques). Sur l'approche iréniste de Comenius : ODLOŽILÍK (Otakar), « Comenius and Christian Unity », *The Slavonic and East European Review*, vol. 9, n°25, 1930, p. 79-93. Sur ses travaux linguistiques en particulier : MISKOVSKA (Vlasta T.), « La Panglottie de J.A. Komensky », *Philologica Pragensia*, 2, 1959, p. 97-106 ; « Langue philosophique et religion au XVIIe siècle », *Communio Viatorum*, 2, 1959, p. 335-342 ; « Comenius (Komensky) on Lexical Symbolism in an Artificial Language », *Philosophy*, Vol. 37, n°141, 1962, p. 238-244. Voir aussi des remarques dans SLAUGHTER (Mary M.), *op. cit.*, p. 114-115 et STRASSER (Gerhart F.), *op. cit.*, p. 111 et *sq.*

⁸⁶⁸ COMENIUS (Jan Amos), *La Grande didactique ou l'art universel de tout enseigner à tous*, trad. M.-F. Bosquet-Frigout, Dominique Saget, Bernard Jolibert, Paris, Klincksieck, 1992 [1657].

dernières années de son existence sont occupées à la rédaction d'un ouvrage qui se voulait la synthèse de tous ses travaux, commencé dès les années 1640 à la suite du colloque de Thorn : *De rerum humanarum emendatione consultatio catholica (Délibération universelle sur la réforme des affaires humaines)*. Le manuscrit reste inachevé à sa mort en 1670⁸⁶⁹. La partie consacrée à la langue, *Panglottia*, était déjà développée, pour partie, dans son projet de langue universelle, inséré dans une utopie générale de réforme du monde : le *Via Lucis*, rédigé vraisemblablement autour de 1641, mais publié seulement en 1668 à Amsterdam⁸⁷⁰. On le perçoit à travers son parcours même, langues et irénisme tiennent une place centrale dans la démarche d'un Comenius marqué directement par les effets des dissensions religieuses qui l'ont poussé à une pérégrination européenne.

Frances Yates a pu percevoir dans l'élaboration de sa pensée, et notamment dans le *Via lucis*, l'influence des rosicruciens, qu'elle notait déjà dans des textes antérieurs de Comenius, comme le *Labyrinthe du Monde*, daté de 1623 mais publié en 1631, système architectural mnémotechnique encyclopédique, inspiré de Campanella ou de la *respublica christianopolitana* de Johan Valentin Andreae, que Comenius a peut-être rencontré à Heidelberg. Il y donne, en tout cas, son avis sur les manifestes rosicruciens publiés en 1614 et 1616, la *Fama fraternitatis* et la *Confessio*, s'intéressant en particulier au « ministère des anges » et aux questions de communication : « ils disent qu'ils connaissaient tous les langages de toutes les nations, ainsi que tout ce qui arrivait sur toute la surface de la terre, même dans le Nouveau Monde, et qu'ils étaient capables de converser entre eux même à une distance d'un millier de milles... Ainsi si l'on s'adressait à eux dans n'importe quel langage et quelle que soit la nationalité, chacun obtiendrait quelque chose et nul ne serait laissé sans une réponse... »⁸⁷¹.

⁸⁶⁹ Cf. COMENIUS (Jan Amos), *Johannis Amos Comenii De Rerum humanarum emendatione consultatio catholica*, éd. de Jaromir Červenka et Vlasta T. Miškovská-Kozáková, Prague, Academia scientiarum Bohemoslovaca, 1966.

⁸⁷⁰ COMENIUS (Jan Amos), *Via lucis vestigata et vestiganda, h. e. rationabilis dispusitio, qui bus modis intellectuum animorum lux, sapientia, per omnes omnium hominum mentes et gentes, jam tandem sub mundi vesperam feliciter spargi possit. Libellus ante annos viginti sex in Anglia scriptus, nunc demum typis exscriptus et in Angliam remissus, annon saluti 1668*, Amsterdam, apud C. Cunradum, 1668.

⁸⁷¹ Tel que cité dans YATES (Frances), *La Lumière des Rose-Croix*, trad. de l'anglais par M.D. Delorme, Paris, Retz, 1978 (1972), p. 193. Elle cite plus loin un autre passage de l'ouvrage en lien avec ce « ministère de anges » : « Puis je vis qu'ils étaient protégés, car toute leur communauté était entourée par un mur de fer. En m'approchant je vis que ce mur bougeait et qu'il n'était autre qu'une procession de milliers et milliers d'anges qui marchaient autour d'eux ; par conséquent aucune ennemi ne pouvait approcher les dévots. Chacun d'eux avait un ange qui lui avait été donné par Dieu avec l'ordre d'être son gardien. Je vis aussi (...) un autre avantage de cette secrète et invisible compagnie – à savoir que les anges n'étaient pas seulement des gardes, mais aussi des maîtres pour l'élu. Ils lui donnaient souvent la connaissance

Inspirée aussi par le *Nova de universis philosophia* (1591) du philosophe platonicien et professeur à Ferrare Franciscus Patricius (1529-1597), dont un chapitre est justement intitulé « Pansophia »⁸⁷², la pansophie coménienne repose sur la philosophie hermétique-platonicienne et prône une « doctrine d'harmonies universelles et un lien entre le monde intérieur de l'homme et le monde extérieur de la Nature – bref une philosophie macro-microcosmique »⁸⁷³. Le chemin vers une ère d'illuminisme universel, ce fameux *via lucis*, repose sur une unification du savoir dans un système scolaire à la pédagogie sûre et sous la direction d'un « conseil de la lumière » regroupant les savants. Seront mis en place des écoles universelles (panscholie), des livres universels (panbiblie) et des précepteurs universels (pandidascalie). Mais cette utopie passe aussi par la réunion des Eglises au sein d'un « Consistoire mondial » dont le but est de « s'assurer que le contact des âmes avec Dieu se fait sans empêchement à quelque degré, dans quelque état et dans quelque cas que ce soit, autrement dit, de veiller au maintien du règne du Christ dans l'Eglise », ainsi que d'un « Tribunal de la paix » pour l'aspect politique : « et aucune idée ou opinion, aucune coutume ou habitude ne doit être propriété particulière d'un individu, mais tout doit être commun, tout doit être public ; afin que le vêtement du Christ (c'est-à-dire la face intérieure et extérieure de l'Eglise) soit enfin, non cousu, mais tissé d'une seule pièce ». Or la langue tient une place primordiale dans ce vaste projet, à toutes les étapes du processus :

« 12. Et comme l'intermédiaire le plus magnifique de la nouvelle lumière est la nouvelle langue, les membres du Conseil de la lumière reconnaîtront qu'il est de leur devoir de la rédiger et de la répandre parmi les peuples ; pour que toute lumière qui se produira dans n'importe quel coin du monde sur les nouvelles sciences, et sur les arts, industries et découvertes, devienne le bien commun de tous les peuples et tribus ; et pour que les relations mutuelles du monde entier deviennent un instrument servant non pas à assurer un bénéfice extérieur, mais destiné surtout à la diffusion de la lumière divine dans tous les peuples grâce à la nouvelle langue. »⁸⁷⁴

secrète de choses diverses et lui enseignaient les profonds mystères secrets de Dieu. Car ayant observé l'omniscience divine, rien de ce qu'un homme pieux pouvait désirer savoir ne leur était caché et, avec la permission de Dieu, ils révélaient ce qu'ils savaient » (*Le labyrinthe du monde et le paradis du cœur*, adapt. française, par M. de Crayencour ; d'après la trad. anglaise du Cte Lützow, Lille, impr. de L. Danel, 1906, p. 321, cité p. 199)

⁸⁷² PATRICIUS (Franciscus), *Nova de universis philosophia in qua aristotelica methodo, non per motum, sed per lucem et lumina, ad primam causam ascenditur, deinde propria Patricii methodo, tota in contemplationem venit divinitas ; postremo methodo platonica, rerum universitas, a conditore Deo deducitur...*, Ferrare, apud B. Mammarellum, 1591.

⁸⁷³ YATES (Frances), *op. cit.*, p. 198.

⁸⁷⁴ Nous utilisons les traductions françaises tirées de : COMENIUS (Jan Amos), *Pages choisies, op. cit.*, p. 184-186 et 195. Elles viennent du *De rerum humanarum emendatione consultatio catholica*, manuscrit perdu à la fin du XVIIIe

Comme chez Mersenne, avec lequel Comenius échange, y compris sur les questions religieuses (il fait référence dans une de leurs lettres à un « ancêtre » des concepteurs de langues universelles du XVIIe siècle, Raymond Lulle⁸⁷⁵), ce vaste projet linguistico-irénique ne va guère au-delà de ces propositions utopiques et le Tchèque n'élabore pas véritablement d'idiome. Mais l'un comme l'autre de ces *language planners* s'inscrivent bien, malgré tout, par cette quête même, dans les contours de la République des Lettres dont ils sont des membres éminents : « on forma bien des entreprises non tant pour restaurer l'unité brisée que pour atteindre une nouvelle harmonie. Même si l'idée de *Respublica christiana* a perdu bien de sa force, nombre de lettrés s'en réclamèrent encore au XVIIe siècle. Servir les intérêts supérieurs de cette communauté universelle demeura un titre de gloire et un idéal »⁸⁷⁶. En cela, à travers la recherche d'une langue pour résoudre les conflits religieux, les *language planners* répondent parfaitement aux attentes du vaste espace social dans lequel ils évoluent.

Dans son parcours européen, il est une étape où l'influence linguistique de Comenius a été grande, bien que le détail en soit discuté comme nous le verrons : il s'agit de l'Angleterre, où il est appelé par Hartlib pour établir *in vivo* la Nouvelle Atlantide de Bacon. Ce séjour anglais de Comenius semble avoir pesé plus ou moins directement sur les conceptions linguistiques de plusieurs *language planners* qui élaborent leurs projets dans les années qui suivent la présence coménienne, au début de la décennie 1640.

siècle et retrouvé dans les archives d'un orphelinat de Halle en 1934 par M. Cyzevsky, philosophe et slavisant. Elles figurent aux chapitres XVI : « Le Conseil de la lumière, trait d'union principal entre les lettrés » et XVII : « Du Tribunal de la paix, trait d'union universel des Etats ».

⁸⁷⁵ Cf. MERSENNE (Marin), *Correspondance, op. cit.*, vol. 10, lettre n°945, lettre de Mersenne à Comenius (à Lszeno, Pologne), le 22 novembre 1640 : « Sed in *intimo Atrio*, quid sis dicturus ob tam varias ejusdem religionis sectas, sed et ob tot mortalium eâ de re diversas opiniones, quis divinabit aut concipiet ? quandoquidem si huic potius quàm illi parti fueris addictus, reliqui de totâ Pansophiâ dicent actum, cùm à notionibus communibus discesseris. Et peccatum originale Sociniani negabunt, Sinenses (cum aliis) Christianam religionem. Quid facies Musulmannis, qui rident et flent, inquiunt, quòd tres in Deo personas admittamus, cùm tamen nostri chymistae contendunt cum suo Raymundo Lullo demonstrare hanc veritatem ; clamand enim in operibus naturae, h.e. operibus chymicis, omnia Christianae religionis palpari mysteria. Unde ergo chymici Arabe hoc mysterium non credunt, sed et chymici Calvinistae minime reperiunt in lapide quaerendo 7, sed 2 tantum sacramenta. Vides igitur, vir ad literarum bonum et perfectionem nate, quid de rebus fidei possis ex operibus elicere naturae. Utut sit, tuum conatum laudo vehementer, quem et pro viribus juvare vellem, si quid à me suggerri posse crederem. » (sur la correspondance Mersenne-Comenius cf. *infra* chapitre 7. 1.2).

⁸⁷⁶ WAQUET (Françoise), « Qu'est-ce que la République des Lettres ? Essai de sémantique historique », *art. cit.*, p. 495. L'auteur évoque Comenius p. 498.

Mais l'auteur du *Janua linguarum* n'est pas non plus un *deus ex machina* qui aurait révélé à tous les auteurs anglais un intérêt pour la langue universelle. Il s'agit donc de se pencher plus avant sur ce milieu des *language planners* anglais, qui constitue un des grands pôles de ce que nous allons définir plus précisément comme étant une République des Langues européenne. Ces acteurs évoluent dans un contexte protéiforme, à l'origine de l'acuité de la question linguistique dans l'Angleterre du milieu du XVIIe siècle et dont la dimension religieuse n'est pas des moindres, depuis les positions latitudinaires de Wilkins jusqu'aux projets utopiques d'Hartlib ou Lodwick.

Deuxième partie – Rome et Londres,
capitales des *languages planners*?
Deux grands pôles linguistiques
européens

La typologie en contexte dressée en première partie a été l'occasion de souligner les multiples enjeux de la quête de la langue universelle, ainsi que ses évolutions, non linéaires, depuis la recherche du langage adamique jusqu'à la construction d'un idiome « algébrique ». Elle a aussi permis de prendre conscience du foisonnement des projets de langues universelles dans l'Europe des XVI^e et XVII^e siècles. Une nouvelle Babel de langues est en quelque sorte venue se surimposer à la Babel des vernaculaires, dénoncée pourtant par les *language planners* comme suscitant la *confusio*, l'incommunicabilité entre les individus.

Certaines spécificités, caractéristiques ou compétences propres aux concepteurs de langues universelles ont émergé de cette première approche. Les contours d'un « profil-type » du *language planner* semblent s'être dessinés : beaucoup sont polyglottes ; parfois déracinés, pérégrinant, poussés aux quatre vents d'une Europe soumise aux aléas de la guerre de Trente Ans (Kircher, Comenius...) ; plusieurs sont des ecclésiastiques – bien qu'au capital religieux différent entre un missionnaire jésuite, un minime et un évêque anglican – ; certains sont détenteurs d'un capital scientifique affirmé. Beaucoup, enfin, sont des *polyhistores* suivant la définition de Gabriel Naudé (1600-1653) revendiquant de « s'appeler à bon droit cosmopolite... [de] tout sçavoir, tout voir et de ne rien ignorer »⁸⁷⁷. En quoi ces critères sont-ils ou non propres aux membres d'une République des Langues inscrite dans le champ plus vaste de la République des Lettres ?

Parmi les noms qui sont revenus de manière récurrente dans la typologie, se sont dégagées notamment deux tendances. D'une part, le retour fréquent du nom d'Athanasius Kircher – et avec lui de quelques autres jésuites dont il faudra voir si l'appartenance au même ordre constitue un facteur de rassemblement malgré la distance géographique, entre Rome et le Paris de Labbé et Besnier par exemple. On le retrouve associé aussi bien à un projet de langue universelle particulier, sa *Polygraphia nova*, qu'à des travaux sur la Kabbale ou sur la langue chinoise. D'autre part, a été constatée aussi la mention répétée du nom de John Wilkins, ainsi que de plusieurs autres patronymes anglais. Ces récurrences suggèrent qu'au moment où la production de projets est la plus dense, entre 1630 et 1680 environ, à l'exception notable de ceux de Gessner ou Duret, deux pôles de production semblent se distinguer. Or ils pourraient constituer un premier décalage entre le sous-ensemble qui nous intéresse et le champ qui l'englobe. Il existe, en effet, un certain hiatus dans la structuration de l'espace de la « République des Langues » par rapport à la

⁸⁷⁷ BOTS (Hans) et WAQUET (Françoise), *La République des Lettres*, op. cit., p. 64.

géographie « traditionnelle » de la République des Lettres du XVII^e siècle. En effet, les pôles principaux de la République des Langues ne sont pas la France, « Nouveau Monde du savoir » selon Gronovius – même si elle joue un rôle important dans les circulations – ni la Hollande, « entrepôt intellectuel de l'Europe » de l'Âge classique. Ils se trouvent, en fait, à Londres et plus étonnamment peut-être à Rome, alors que l'Italie est, à l'époque, de plus en plus disqualifiée comme place de la science, vivante en tout cas, et qu'elle se « périphérise » quelque peu sans que cela soit encore rédhitoire⁸⁷⁸. Nous allons donc décrire et étudier successivement ces deux pôles afin de déceler les divergences dans leur structuration interne : d'un côté, Rome apparaît comme une ville où les lieux de la science sont éclatés, multipolaires, mais où la figure de Kircher sert justement de ciment par l'utilisation successive ou concomitante qu'il fait de plusieurs de ces lieux de la science romaine comme place forte linguistique ; de l'autre, Londres (et Oxford) semble se montrer forte de son institution-pivot, la Royal Society, où sont rassemblés plusieurs des auteurs qui nous intéressent. D'un côté des lieux et un *language planner*. De l'autre, un « lieu » et des *language planners*. Mais la géographie mérite d'être affinée. Dans les deux cas, il s'agit de percevoir d'où parlent les concepteurs de langues universelles. Comment se présentent-ils en tant qu'individus, inscrits dans des milieux sociaux qui ont pu peser sur leurs conceptions linguistiques ou sur la manière d'élaborer, de finaliser et de diffuser leurs projets ?

⁸⁷⁸ Voir les analyses de cette géographie dans BOTS Hans (dir.) et WAQUET Françoise (dir.), *Commercium Litterarium. La communication dans la République des lettres, 1600-1750*, Amsterdam et Maarssen, APA-Holland University Press, 1994. Pour les expressions qui précèdent : dans BOTS Hans et WAQUET Françoise, *La République des Lettres, op. cit.*, p. 75.

Chapitre 5 – La Royal Society : un centre névralgique de la genèse des langues universelles en Angleterre

Francis Bacon, Cave Beck, John Bulwer, George Dalgarno, Francis Lodwick, Thomas Urquhart, John Wallis, John Webb, John Wilkins... La liste non exhaustive des *language planners* anglais est suffisamment impressionnante pour que l'on soit amené à se poser la question de la structuration de cet espace social de l'Angleterre du milieu du XVIIe siècle. Tous ces individus qui ont abordé, par un biais ou un autre, la question de la langue universelle évoluent-ils dans un milieu cohérent ? Partagent-ils des fonctions, des compétences, des occupations communes ? Sont-ils réunis par des intérêts partagés, par la fréquentation d'institutions et de lieux de sociabilité communs ? Quel rôle joue notamment la Royal Society, dont un certain nombre des concepteurs d'idiomes sont des *fellows*, plus ou moins éminents ? Comment se positionnent-ils aussi dans les différents cercles ayant mené à la constitution d'une institution qui n'a pas une origine unique ? Qu'est-ce qui a pu conduire ce milieu anglais de l'Âge classique à produire tant de réflexions linguistiques ?

1.1 Le milieu des Language planners anglais

Un « momentum » linguistique en Angleterre

Les interrogations et les opportunités suscitées par les divers contextes dans lesquels se sont épanouies les recherches sur un idiome commun semblent s'être concentrées dans l'Angleterre du milieu du XVIIe siècle. Ce ne sont pas moins, lorsque l'on rassemble les projets évoqués au fil des pages de la typologie, de douze auteurs, sur la quarantaine qui composent notre corpus principal, qui ont l'Angleterre pour terrain d'expérimentation⁸⁷⁹. Presqu'un tiers des concepteurs sont « anglais ». Et cela, en comptant seulement les projets ayant donné lieu à publication puisque d'autres noms vont apparaître : Champagnolle, Bedell/Johnson... On peut peut-être y voir, dans un premier temps, les effets d'un contexte dont émergent trois grands axes⁸⁸⁰. Le premier, technologique et matériel, est celui qui voit naître un courant d'intérêts et d'ouvrages sur l'art du « *short-writing* ». Le deuxième est un contexte religieux : quelles sont les conséquences de la guerre civile anglaise et de l'agitation religieuse qui l'a marquée sur les

⁸⁷⁹ S'ajoutent aux noms cités précédemment, ceux de Francis Godwin, Samuel Hartlib qui a contribué très activement aux réflexions nous allons le voir, et Seth Ward.

⁸⁸⁰ Sur la mise en contexte des projets des *language planners* anglais, l'article de référence est, parmi ceux de l'auteur, notamment : SALMON (Vivian), « Language planning in seventeenth-century England : its context and aims » dans *The Study of language in 17th Century England, op.cit.*, p. 129-153 (il date de 1966).

conceptions linguistiques des *language planners* ? Enfin, le troisième est un contexte proprement linguistique, envisageant le rapport à la langue et à la question de la simplicité du style, que cela soit de la langue de l'église, de l'université ou de la science. Ces trois facteurs *in fine* s'intègrent dans un contexte social englobant.

La première de ces influences réside dans le foisonnement en Angleterre d'ouvrages portant sur les systèmes d'écritures rapides et autres sténographies. Ils forment une sorte de prolongement, développé de façon tout à fait exceptionnel sur l'île, de la question du symbole et du signe (dont nous avons vu l'aspect mathématique).

Le premier d'entre ces traités est celui du médecin Timothy Bright (c.1549-1615) qui publie son *Characterie, an Arte of shorte, swifte, and secrete writing by Character* dès 1588⁸⁸¹. Puis les publications se succèdent, donnant tel ou tel nom à cet art du *short writing*, par exemple celui de « brachygraphie » dans le traité de Peter Bales, *The Art of Brachygraphy*, 1597, prolongé dans celui d'Henry Dix, *A new art of Brachygraphy, of short writing by character*, Londres, 1633. Entretemps, sont parus *The Art of Stenographie, teaching by plaine and certaine rules* de John Willis en 1602, ou encore *An Abbreviation of writing by character* d'Edmund Willis en 1618. Thomas Shelton (c.1600-c.1650) contribue avec son *Short Writing. The moste exact methode, etc., Second edition enlarged* de 1630 à répandre encore plus largement cet art. Ses symboles et ses règles sont ainsi repris par Theophilus Metcalfe (1610-c.1645), qui enseigne le *shorthand* à Londres à partir de 1633. Il publie son propre traité, *The Art of Stenography* paru en 1633 (dont aucune copie n'est conservée) et dont la sixième édition est intitulée *Short Writing the most Easie Exact lineall and speedy method that hath ever yet been obtained* et date de 1646, complétée en 1649 par *A Schoolmaster to radio-Stenography*⁸⁸². Le *Short Writing* connaît sa 55^e édition en 1721. Son frontispice fait figurer les Dix Commandements écrits dans son

⁸⁸¹ BRIGHT (Timothy), *Characterie, an Arte of shorte, swifte, and secrete writing by Character*, Ulverstone, W. Holmes, 1888 [Londres, 1588]. Sur cet ouvrage, voir notamment : BREWERTON (Patricia), « « Several Keys to ope' the character » : The Political and Cultural Significance of Timothy Bright « characterie » », *Sixteenth Century Journal*, XXXIII, n°4, 2002, p. 945-961.

⁸⁸² METCALFE (Theophilus), *Short Writing the most Easie Exact lineall and speedy method that hath ever yet been obtained or taught by any in this Kingdome composed by Theodosius Metcalfe Author and Professor of the said Art*, 6^e édition, Londres, for Io : Hancock, 1646. Les informations (l'exemple de la Bible copiée par William Holder notamment) sur cet auteur sont tirées de la notice du *Oxford Dictionary of National Biography*, *sub voce* (ici rédigée par Frances Henderson). Dans ce chapitre, la plupart des éléments biographiques seront tirés, sauf indications contraires, de ce dictionnaire que nous ne feront figurer que pour les éléments les plus nécessaires (maintenant *DNB*).

« chiffre », et, en-dessous, une main est en train de calligraphier dans un phylactère la « *Lords prayer* » [fig. 32]. Dans son chapitre premier, « Of the excellent use of this availeable Art of Radio-stenographie », l'auteur précise les possibles utilisations, pour les ambassadeurs, les messagers, les voyageurs pour leurs descriptions, mais aussi pour prendre en note des discours ou des sermons, servant ainsi d'aide à la mémoire⁸⁸³. A d'ailleurs été retrouvée à la British Library une Bible copiée avec cette méthode par William Holder.

Il est un des nombreux exemples de philosophes naturels et autres *language planners* qui se sont intéressés de près à cet outil technique, à cette technologie matérielle sur la base de laquelle se développe, pour partie, la réflexion sur un caractère réel. John Beale l'indique, par exemple, dans une lettre à Samuel Hartlib en 1657, écrivant : « je crois sincèrement, qu'un progrès dans la variété des tentatives d'amélioration de l'écriture rapide aboutira finalement à la production d'un caractère universel »⁸⁸⁴. Le parcours de George Dalgarno, qui l'a mené à son *Ars signorum*, en est un symbole. En effet, ses travaux portent au départ sur l'art du *shorthand*, comme il le rapporte dans son manuscrit autobiographique *Concerning a Real Character and Philosophical Language*. Début 1657, s'inspirant de l'hébreu qu'il a étudié et de l'abondance des affixes dans cette langue, il tente d'organiser son système sur le principe de l'écriture des seuls mots principaux, c'est-à-dire les noms et les verbes, et en indiquant les mots « mineurs », comme les prépositions et les pronoms, à l'aide de points situés autour du mot principal. Le problème est que dans la plupart des systèmes de *short-writing* qu'il a eu l'occasion d'étudier ces points sont normalement utilisés pour représenter les voyelles. En revanche, les systèmes sténographiques utilisent des sortes d'idéogrammes pour les mots les plus fréquents, technique que Dalgarno adopte pour ses « *major words* ». Devant leur nombre trop grand, il décide de recourir aussi à un système mnémotechnique pour les situer plus facilement les uns par rapport aux autres. Or

⁸⁸³ METCALFE (Theophilus), *op. cit.* : « As practice brings perfection, in all Arts, and Sciences, so being once perfect in this art, you shall with little use retaine the same still in memory, during your life. Your memory shall be much helped and preserved, the paines of your most usuall studies greatly extenuated thereby. By the said Art you may be able to take any Sermons or Speech being treatably spoken, word for word, as many hundred men, and women, in this City of London, which have learned onely by the booke can worthily manifest. It is usefull for Ambassadors, Messengers, Travellers, for the ready, and speedy description of places, manners, customes, pollicies, and government of each Nation. »

⁸⁸⁴ Lettre du 6 septembre 1640 (dans les manuscrits d'Hartlib, sans autre précision dans les références cf. SALMON (Vivian), *art. cit.*, p. 143) ; nous traduisons : I verily beleeeve, that a progresse in variety of attempts for the advancement of short-writing will in the end bring forth and Universall Character. »

il se rend alors compte que la méthode qu'il est en train d'inventer pourrait être utilisée pour l'anglais mais aussi pour toutes les autres langues. Cette découverte du basculement possible du *shorthand* au caractère universel, le prive de sommeil pendant les trois nuits suivantes, comme il l'indique dans son autobiographie⁸⁸⁵.

Chez John Wilkins, la filiation est moins clairement indiquée. Dans son épître dédicatoire, lorsqu'il recense les inventions qui ont réalisé, après leur apparition, un progrès très lent malgré les grands avantages qu'elles comportent, à côté des logarithmes, il mentionne l'« *art of shorthand* », très utile aux voyageurs. Celui-ci ne s'est pas suffisamment répandu, selon lui, hors des frontières anglaises⁸⁸⁶. Peut-être d'ailleurs que l'une de ses sources d'inspiration dans le dessin de son caractère a été le *Characterie* de Bright, auquel Comenius rend aussi hommage, dans *A Reformation of Schooles* – traduit en anglais en 1642 par Hartlib –, pour avoir permis à ceux qui veulent apprendre, grâce à son écriture, d'« être libérés de tous les labyrinthes ambigus »⁸⁸⁷. Il est vrai que Bright lui-même avait commencé à envisager l'utilisation de sa méthode pour d'autres langues que l'anglais : « des nations aux langues étrangères, pourraient ainsi communiquer par écrit, bien qu'en employant des idiomes différents » notait-il⁸⁸⁸. Mais l'une des utilités envisagée du caractère, comme cela est le cas chez Metcalfe ensuite, est avant tout religieuse : il permet de noter les sermons oraux, très rapidement, et sans erreur, évitant ainsi une des causes possibles de querelles. Le sermon prononcé par Anthony Tyrrell (1552-1615), à Christ Church, le 13 juillet 1589 est, par exemple, immédiatement publié. Pour Tyrrell, prêtre catholique récemment converti au protestantisme, ces mots écrits pourront être la preuve que l'on n'a pas à douter de sa conversion. Le caractère de Bright permet d'éviter une

⁸⁸⁵ *Christ Church MS 162*, f. 23v cf. DALGARNO (George), *George Dalgarno on Universal Language : The Art of Signs (1661), the Deaf and Dumb Man's Tutor (1680), and the Unpublished Papers*, op. cit. et les travaux de David Cram et Jaap Maat, par exemple ici : « Dalgarno in Paris », *Histoire, Epistémologie, Langage*, t. XX, Fascicule 2, 1998, p. 167-179, p. 169-170.

⁸⁸⁶ WILKINS (John), *An Essay...*, op. cit. a3r.

⁸⁸⁷ COMENIUS (Jan Amos), *A reformation of schooles, designed in two ... treatises: the first whereof summarily sheweth, the great necessity of a generall Reformation of common learning. ... The second answers certaine objections. ... Written ... in Latine. ... And now ... translated into English ... by S. Hartlib*, Londres, M. Sparke, 1642, p. 48-49 : « praise which TIMOTHY BRIGHT ascribes unto such, as are inventors of brevity, and perspicuity... that learners may be eased of all tediousness (sic) and prolixity, and freed from all ambiguous labyrinths. » (cité dans SALMON (Vivian), *art. cit.*, p. 145 ; et pour l'évocation du rapprochement éventuel entre le « caractère réel » et Bright, n. 32, p. 155).

⁸⁸⁸ BRIGHT (Timothy), op. cit. a3r : « the wryting by letters, and alphabet, in that, nations of strange languages, may heberly communicate their meaning together in writing, though of sundrie tongues. » (cf. BREWERTON (Patricia), *art. cit.*, p. 954).

éventuelle ambiguïté d'interprétation, par la force de ce système sûr et évitant toute confusion⁸⁸⁹.

Cette logique poussée plus loin est celle, comme nous l'avions vu, qui conduit aux recherches sur le « caractère universel » dans sa dimensions religieuse, cherchant notamment à résoudre les querelles sur les mots dans une perspective iréniste.

Cela constitue le deuxième grand trait de la situation anglaise au milieu du XVII^e siècle, dont il ne s'agit ici que de préciser certains points, en lien avec les *languages planners* de ce milieu. En effet, le contexte de la « révolution puritaine » et de l'Interregnum est à la fois un moment de tensions et de débats religieux, mais aussi de grande ferveur puritaine. On la voit s'exprimer en particulier dans les milieux coméniens, autour de Samuel Hartlib, et lors de la venue sur l'île de l'auteur morave en 1641-1642. Francis Lodwick est un de ceux qui s'intéressent à la langue en grande partie pour des raisons religieuses. Il est proche de ces cercles mais avec un positionnement assez original. Il est notamment influencé par les thèses pré-adamistes du calviniste français Isaac de La Peyrère (1594-1676), dont le *Praeadamitae* est paru en 1655 à Amsterdam, et traduit l'année suivante en anglais : y est défendue une « polygénèse », partout sur la terre en même temps, et donc une institution de toutes les langues non pas à partir d'un point central, Adam, mais en plusieurs points concomitants⁸⁹⁰. Lodwick émet donc de sérieux doutes sur l'existence d'une langue adamique. Dans le prolongement de ces réflexions, il en vient à développer un système utopique, dans un manuscrit intitulé *A Country not named* de 1675 environ, dans lequel réformes politique, religieuse et linguistique sont interconnectées. Les utopiens bénéficient en particulier du « plus parfait des langages que le monde ait offert pour exprimer sa pensée ». Il va sans dire que son fonctionnement repose en grande partie sur celui du *Common Writing* de l'auteur⁸⁹¹. Cette fusion entre

⁸⁸⁹ TYRELL (Anthony), *A Fruitfull Sermon*, a5r-7r : « Yet remembering to myselfe, that the workes of the Lorde are wonderful, and that he useth such means for the bringing of things to passe which are verie strange and to me unknowne, That the matter might perhaps be profitable unto some, that whereas I being but new converted, & of many suspected for my syncritie in religion, it might bee an occasion to give some farther testimonie then I have done. » (cité dans *ibidem*, p. 959 et l'exemple est développé p. 959-960).

⁸⁹⁰ LA PEYRERE (Isaac de), *Praeadamitae. Sive Exercitatio super versibus duodecimo, decimotertio et decimoquarto capituli quinti Epistolae D. Pauli ad Romanos. Quibus inducuntur primi homines ante Adamum conditi*, Amsterdam, Louis et Daniel Elzevier, 1655.

⁸⁹¹ Cf. LODWICK (Francis), *A Country Not Named (MS Sloane 913, fols. 1r-33r)*, éd. et introduction de William Poole, Tempe, Arizona Center for Medieval and Renaissance Studies, 2007 ; p. 98, « Of their Language » : « Their Language at

réflexions linguistiques et théologiques débouche sur la rédaction d'un autre manuscrit *Discourses on Severall Subjects in Religion, in one of my new Carracters* : « Here linguistic and theological projects are one, done in the universal character »⁸⁹².

Ces positions sont, en revanche, bien éloignées de celles d'un autre *language planner*, John Wilkins. Il ne remet pas en cause la Bible. Son *Essay* est même l'occasion d'une savante démonstration sur la taille de l'Arche de Noé au mètre-cube près, pour savoir comment faire tenir sur ses trois étages : les animaux en bas, leur nourriture à l'étage intermédiaire et au sommet les oiseaux et les humains. Les vingt paires de carnivores ayant besoin de 5 moutons par jour, il est nécessaire, comme Wilkins le représente sur une planche accompagnant son calcul [III. 10], d'entasser au milieu 1825 moutons, friandises carnées pour un an, accessibles par un système de trappes⁸⁹³. Au-delà de ces jeux sur la comptabilité biblique – à la manière d'un Kircher mesurant la Tour de Babel – présents au sein du projet de langue universelle de l'évêque de Chester, la question de ses prises de

present used is the most perfect the world affordeth to expresse the mind by it is is allso of very greate [age] as ould as the first reformation of their religion, for when after the inundation before mentioned but a few of the people escaped on the mountaines here and there stragling these by degrees uniting in severall partÿes as it were Colonÿes or distinct commonwealths by them selves and the Country being large, they had roome enough to remaine distinct without quarrell but afterwards more increasing the[y] fell to warre one with the other and living a kind of a wilde life naked and Contenting them selves with the naturall product of [21v] the Earth and hunting of wild beasts (...) they had also in each Colony a distinct dialect of the ould language used before the flood and so many xords added by lenght of time. » Sur cette utopie voir notamment : POOLE (William), « A Rare Early-Modern Utopia : Francis Lodwick's *A Country Not Named* (c. 1675) », *Utopian Studies*, vol. 15, n°2, 2004, p. 117–40.

⁸⁹² Pour le manuscrit: Sloane 859, f. 74 cf. POOLE (William), « The Divine and the Grammarian. Theological Disputes in the 17th-Century Universal Language Movement », *Historiographia linguistica*, vol. 30, n°3, 2003, p. 273-300, p. 293. Voir cet article au sujet des positions variées des *language planners* Nous renvoyons, par ailleurs, aux autres travaux de William Poole qui s'est imposé comme le spécialiste de ces questions de contexte religieux et des positions religieuses de Francis Lodwick en particulier cf. POOLE (William), « Francis Lodwick's Creation : Theology and Natural Philosophy in the Early Royal Society », *Journal of the History of Ideas*, vol. 66, n°2, 2005, p. 245-64 et HENDERSON (Felicity, dir.) et POOLE (William, dir.), *Francis Lodwick: Writings on Language, Theology, and Utopia*, Oxford, Oxford University Press, 2011.

⁸⁹³ WILKINS (John), *op. cit.*, p. 164-166 (cf. par exemple POOLE (William), *The World Makers. Scientists of the Restoration and the Search for the Origins of the Earth*, Oxford, Peter Lang, 2010, p. 49-50). Un autre scientifique, associé au milieu des *language planners* et à l'élaboration du « caractère réel », John Ray, par ailleurs théologien, réalise, dans une approche un peu similaire, une analyse du déluge et de la création, entre principes scientifiques et action divine dans *Miscellaneous discourses, concerning the dissolution and changes of the world... wherein the primitive chaos and creation, the general deluge, fountains, formed stones,... earthquake, vulcanoes... are largely discussed and examined, by John Ray,...*, London, S. Smith, 1692, des discours qu'il dit avoir prononcés trente ans avant la publication (cf. MILES (Rogers B.), *Science, Religion and Belief. The Clerical Virtuosi of the Royal Society of London, 1663-1687*, New York, Peter Lang, 1992, p. 32).

position religieuses dans le contexte de l'épisode cromwellien puis de la Restauration joue aussi un rôle sur ses conceptions de la science et de la langue. D'emblée, le fait qu'il ait pu faire la transition entre Cromwell et Charles II, comme bien d'autres néanmoins, indique ses positions modérées⁸⁹⁴.

En effet, Wilkins se présente comme un apôtre du latitudinarisme. Suivant la thèse convaincante développée par Barbara Shapiro, il est placé « somewhere along the line

Ill. 10 : L'Arche de Noé selon John Wilkins

Essay..., Londres, 1668, face à la p. 166

between Laudianism and extreme Puritanism... Between the extreme forms of Anglicanism and Puritanism there lies a *broad middle ground* in which it is difficult to clearly differentiate between moderate Puritan and moderate Anglican. Wilkins was either a moderate Anglican of the Fuller or Ussher variety or a Puritan in the Erastian mold »⁸⁹⁵.

⁸⁹⁴ Rappelons néanmoins que très proche de Cromwell puisque marié à sa sœur, il est, dans un premier temps, au retour de Charles II démis de ses fonctions au Trinity College de Cambridge.

⁸⁹⁵ SHAPIRO (Barbara), *John Wilkins 1614-1672, an Intellectual Biography*, Berkeley-Los Angeles, University of California Press, 1969, p. 61 (nous soulignons). Voir aussi SHAPIRO (Barbara), « Latitudinarianism and Science in Seventeenth-century England », dans WEBSTER (Charles, dir.), *The Intellectual Revolution of the Seventeenth Century*, Londres-Boston, Routledge and K. Paul, 1974, p. 286-316. L'auteur prend ici ses distances avec les thèses de Robert K. Merton, Dorothy Stimson et Christopher Hill (HILL (Christopher), *Intellectual Origins of the English Revolution – revisited*, Oxford, Clarendon press, 1997 (1965)), associant très directement puritanisme et développement des sciences en Angleterre. Selon elle, la figure de Wilkins notamment remet en cause, au moins pour partie, cette association trop

Cela se traduit de différentes manières. Déjà durant l'Interregnum, malgré la proximité de Wilkins avec Cromwell et le fait qu'il soit lui-même membre du Parlement et parlementaire affirmé, le Wadham College qu'il tient apparaît comme un centre de rassemblement d'esprits scientifiques de tous les horizons. Modéré et modérateur, le latitudinaire y fait venir, par exemple, Seth Ward, pourtant anglican et royaliste affirmé, qui y cohabite avec des individus aussi éloignés de ses positions que John Beale ou Jonathan Goddard. Wilkins écrit aussi alors, en 1649, un *Discourse concerning the Beauty of Providence*, où il prend ses distances avec le durcissement de la « révolution puritaine » et défend la raison et la théologie naturelle⁸⁹⁶. Cette position lui permet d'assurer la transition, de se fondre dans l'anglicanisme restauré et d'obtenir rapidement l'évêché de Chester. Il agit, là encore, en modéré, prônant une Eglise tolérante (à la différence de Ward, évêque d'Exeter et de Salisbury, beaucoup plus offensif contre les presbytériens). Il défend, par exemple, en 1668 l'idée d'une *Comprehension Bill* afin de faire rentrer les non-conformistes modérés dans l'Eglise établie. Mais il se heurte au reste de l'épiscopat, ce type de positions ayant peu le vent en poupe à cette époque⁸⁹⁷. Dans le contexte anglais, le latitudinarisme de Wilkins le pousse donc à adopter une attitude iréniste qui transparaît dans les revendications concernant les effets souhaités de son « caractère réel ». Son positionnement religieux a aussi des effets scientifiques : « For the scientists of latitudinarian persuasion the impartial search for religious truth, not the final position reached, was the true mark of piety »⁸⁹⁸. Même s'il ne s'agit pas de détacher Wilkins de toute la pensée puritaine, il en rejette, en revanche, assurément les positions les plus

univoque. Par exemple, développant cette théorie du « middle-ground » de Wilkins, Barbara Shapiro écrit : « Wilkins's early associations indicate that he was anti-Laudian. His post-Restoration relations with High Church bishops and his later views confirm this supposition. The unsolved problem, then, is whether in the early 1640's he favored a modified, purged episcopacy, perhaps along lines acceptable to Pym, Archbishop Williams, or Thomas Fuller, or the specifically Presbyterian arrangements so popular with the London clergy. It seems probable that, like the lay leaders of the Parliament with whom he was associated, Wilkins favored the elimination of Laudianism and a return to the comprehensiveness of Elizabeth, combined with a reduction in the jurisdiction of the ecclesiastical courts. There is nothing to suggest that he favored Presbyterianism as such. He was not involved in the Assembly of Divines, for example, like his friend John Wallis. There is no doubt at all, however, that Wilkins was antagonistic to the sects. He disliked their separatism, their lower-class membership, and above all their mysticism and excessive zeal. (...) » et de conclure : « Latitudinarianism, rather than Anglicanism or Puritanism, seems to be the key feature of his religious outlook. » (*op. cit.*, p. 65-66 et p. 69).

⁸⁹⁶ SHAPIRO (Barbara), *op. cit.*, p. 70.

⁸⁹⁷ Cf. LEWIS (Rhodri), *op. cit.*, p. 175.

⁸⁹⁸ SHAPIRO (Barbara), *art. cit.*, p. 303.

extrémistes et zélées. Comme il distingue en terme de religion, les choses fondamentales des choses non essentielles telles que les cérémonies, les codes vestimentaires... en terme de sciences, plusieurs niveaux de probabilité et de certitude sont hiérarchisés et la connaissance divisée en trois catégories : *physical*, *mathematical* et *moral*. La dernière laisse la place aux doutes⁸⁹⁹.

Les effets du latitudinarisme sont aussi proprement linguistiques et nous conduisent à la dernière facette de ce contexte anglais. En effet, Wilkins est l'auteur de deux méthodes pour construire des sermons : *Ecclesiastes, or a Discourse concerning the Gift of Preaching* (Londres, 1646) et *A Discourse concerning the Gift of Prayer* (Londres, 1651)⁹⁰⁰. Ces arts de prêcher défendent l'utilisation d'un style simple et compréhensible, le *plain style* qui s'inscrit en quelque sorte dans le prolongement du mouvement anticéronien favorisant la concision de Sénèque. S'y ajoute l'influence de la logique ramiste qui distingue trois grandes catégories dans cet art : *Method, Matter, Expression*⁹⁰¹. La clarté de l'expression passe par le rejet de tout langage abusivement rhétorique ou métaphorique. Cette évolution du style est partagée par Joseph Glanvill (1636-1680) dans son *Essay concerning Preaching* (Londres, 1678), et appliquée surtout par l'un des grands promoteurs du style simple, John Tillotson (1630-1694), archevêque de Canterbury et mari de la belle-fille de Wilkins. Il est lui-même adepte de la méthode du *shorthand* de Thomas Shelton pour ses sermons. Lors de son oraison funèbre, en 1694, Gilbert Burnet en vient à rapprocher très explicitement la pratique du sermon en *plain style* de Tillotson de la recherche du caractère universel :

« Son aide à l'évêque Wilkins dans la quête du projet d'un caractère universel l'a amené à considérer précisément la Vérité de la langue et du style, dans laquelle aucun homme n'a été plus heureux, et n'a mieux connu *l'Art de préserver la Majesté des choses sous la Simplicité des Mots* ; les adjoignant si bien ensemble, que ses pensées jamais ne

⁸⁹⁹ *Ibidem*, p. 310, ainsi que SHAPIRO (Barbara), *Probability and Certainty in Seventeenth-Century England : a Study of the Relationships Between Natural Science, Religion, History, Law, and Literature*, Princeton-Guilford, Princeton University Press, 1983.

⁹⁰⁰ WILKINS (John), *A Discourse concerning the gift of prayer shewing what it is, wherein it consists... with... directions to that purpose... by John Wilkins... Whereunto may be added "Ecclesiastes", or a Discourse concerning the gift of preaching, by the same author*, Londres, E. Gellibrand, 1678

⁹⁰¹ Cf. JONES (Richard Foster), « Science and Language in England of the Mid-Seventeenth Century », *The Journal of English and Germanic Philology*, vol. 31, n°3, 1932, p. 315-331.

s'en obscurcissent, et son style jamais ne s'en trouva gonflé. Il sut toujours garder l'équilibre nécessaire entre un débit plat et les accoutrements de la fausse rhétorique »⁹⁰²

La « simplicité des mots » nécessaire à l'expression des vérités religieuses est aussi indispensable à l'expression des vérités scientifiques. Sur ce point Wilkins évêque et Wilkins animateur de l'*Oxford Experimental Club* se rejoignent et le « caractère réel » se veut à la fois une possible langue de la réconciliation religieuse, du *middle ground* confessionnel en tout cas, et une langue de la vérité scientifique. Or c'est à cette défense du *plain style* scientifique que semble se livrer Thomas Sprat dans un passage de son *History of the Royal Society* de 1667. Il y aborde la question de la langue prônée par l'éminente société à peine fondée, dont il retrace les intentions novatrices dans son ouvrage, et dont la devise est précisément « *Nullius in Verba* » :

« Ils ont eu pour constante résolution de rejeter toutes les amplifications et digressions, tout style ampoulé : ils ont voulu revenir à la pureté et à la concision primitives, aux temps où les hommes exprimaient beaucoup de *choses* avec un nombre à peu près égal de *mots*. Ils ont demandé à tous les membres de la Société une manière de parler discrète, dépouillée, naturelle ; des expressions positives ; des sens clairs ; une facilité *spontanée* ; la capacité de porter les choses le plus près possible de la clarté mathématique ; une préférence pour le langage des artisans, des paysans, des marchands, plutôt que pour celui des doctes. »⁹⁰³

Ce travail linguistique a été confié peu après la création de la Société Royale à une commission, le « Committe for improving the English Language », créée lors d'une réunion du 7 décembre 1664. Elle réunit les poète John Dryden (1631-1700) et Edmund Waller (1606-1687), John Evelyn, et Thomas Sprat lui-même et doit se réunir dans la maison du diplomate et traducteur sir Peter Wyche. Sa fonction est d'apporter des améliorations à la langue anglaise, d'un point de vue grammatical, orthographique, lexicographique ou encore sur la ponctuation et l'usage⁹⁰⁴. Dans son *History*, « Sect. XIX. Modern Academies for Language », Sprat recense d'ailleurs parmi les grandes académies

⁹⁰² BURNET (Gilbert), *A Sermon Preached at the Funeral of the Most Reverend Father in God, John by the Divine Providence Ld. Archbishop of Canterbury, Primate and Metropolitan of al England*, Londres, Richard Chiswell, 1694.p. 13 ; nous traduisons : « His joining with Bishop Wilkins in pursuing the Scheme of an Universal Character, led him to consider exactly the Truth of Language and Stile, in which no Man was happier, and knew better the Art of preserving the Majesty of things under a Simplicity of Words, tempering these so equally together, that neither did his Thoughts sink, nor his Stile swell : keeping always the due Mean between a flow Flatness and the Dresses of false Rhetorick » (cf. POOLE (William), « The Divine and the Grammarian », *art. cit.*, p. 280).

⁹⁰³ SPRAT (Thomas), *op. cit.*, p. 113 (traduction dans ROSSI (Paolo), *op. cit.*, p. 179).

⁹⁰⁴ Cf. LEWIS Rhodri), *op. cit.*, p. 147-148.

qui ont pu servir de modèle à la londonienne celles qui ont des visées globales différentes puisqu'avant tout linguistiques. Il dresse alors un portrait élogieux de l'action de l'Académie française qui, par son travail, a réussi à imposer le français comme un nouveau « grec »⁹⁰⁵. Le passage, pour hagiographique qu'il soit, n'en est pas pour autant « éloquent » selon son auteur, puisque lui-même se soumet au *plain style* et au rejet de l'« Artifice des mots »⁹⁰⁶. Immédiatement après, il propose d'ériger une Académie anglaise (« Sect. XX. A proposal for erecting an English Academy ») qui prendrait en compte la spécificité de la langue anglaise : sa simplicité⁹⁰⁷. Cette proximité dans le propos entre Sprat et Wilkins est bien sûr loin d'être pure coïncidence.

En 1654, paraît l'*Academiarum Examen, or the Examination of Academies* du puritain John Webster. L'on avait déjà abordé ses positions vis-à-vis du rejet d'un latin jugé trop complexe et prônant l'adoption du vernaculaire dans les universités⁹⁰⁸. Or l'auteur y défend même le recours à un caractère universel pour faire progresser la connaissance : il le rapproche des hiéroglyphes, de la cryptographie et surtout d'un langage adamique reposant sur les « signatures », sous l'influence de Jakob Boehme, si grande parmi les puritains de l'Interrègne⁹⁰⁹. L'année suivante paraît une réponse cinglante à ce

⁹⁰⁵ SPRAT (Thomas), *History of the Royal Society*, *op. cit.*, p. 39-40 : « Of these, the first arose in *Italy* ; where they have since so much abounded, that there was scarce any one great City without one of these *combinations*. But that, which excell'd all the other, and kept it self longer untainted from the corruptions of the speech, was the *French Academis* at *Paris*. This was compos'd of the noblest Authors of that Nation : and had for its *Founder*, the Great Cardinal de Richelieu : who, amongst all his cares, whereby he establish'd, and enlarg'd that *Monarchy* so much, did often refresh himself directing, and taking an account of their progress. And indeed in his own life, he found so great success of this Institution, that he saw the *French Tongue* abundantly purifi'd, and beginning to take place in the Western World, almost as much as the *Greek* did of old, when it was the Language of Merchants, Souldiers, Courtiers, and Travellers. »

⁹⁰⁶ *Ibidem*, p. 40 : « Il have onely this to allege in my excuse ; that as they undertook the advancement of the Elegance of Speech, so it became their *History* [celle de M. de Pelisson qu'il a cité juste avant], to have some resemblance to their entreprize : Whereas the intention of ours, being not the Artifice of Words, but a bare knowledge of things ; my fault may be esteem'd the less, that I have written of *Philosophers*, without any ornament of *Eloquence*. »

⁹⁰⁷ *Ibidem* : « I hope now, it will not be thought a vain digression, if I step a little aside, to recommend the forming of such an *Assembly*, to the Gentlement of our Nation. I know indeed, that the *English Genius* is not so airy, and discoursive, as that of some of our neighbors, but that we generally love to have Reason set out in plain, undeceiving expressions ; as much, as they to have it delliver'd with colour, and beauty. »

⁹⁰⁸ WEBSTER (John), *Academiarum Examen*, *op. cit.* cf. chapitre 1.1.1 (p. 94 et 145).

⁹⁰⁹ Cf. BOEHME (Jakob), *De la signature des choses*, trad. de l'allemand par Pierre Deghaye, Paris, Grasset, 1995 [1622]. Webster écrit : « this Angelical and Paradisical language speaks and breathes forth those central mysteries that lay hid in heavenly magick, which was in that ineffable word that was with God, and lay wrapped up in the bosome of the

texte, intitulée *Vindiciae Academiarum, containing some briefe animadversions upon Mr. Websters book...* Elle est l'œuvre de Seth Ward avec la collaboration de John Wilkins⁹¹⁰. Ils dénoncent les vues passéistes sur la science de son temps du puritain et sa conception magique de la langue universelle. Plusieurs raisons à ces violentes attaques : d'une part, alors que l'on a décrit l'attitude religieuse de Wilkins et Ward, Webster est, lui, un des Sectaires qu'ils exècrent l'un et l'autre, proche tantôt des *Levellers*, tantôt des *Seekers* ou de la *New Model Army*... D'autre part, il se permet de juger d'institutions au cœur desquelles il ne se trouve pas et dont Wilkins et Ward sont membres. Contrairement à ce qu'écrit Webster, l'*Oxford Experimental Club* est justement un des lieux de réflexion sur un caractère universel et leur réponse est donc aussi une « authoritative academic opinion (...). By showing that an academic community could assimilate, teach and advance any new sphere of learning through informal initiative they hoped to preclude radical curricular reform »⁹¹¹. Les positions exprimées par Ward et Wilkins dans le *Vindiciae Academiarum* seraient une forme de tract vantant le fonctionnement de leur groupe de sociabilité et de réflexions scientifiques, annonciateur lui-même de la Royal Society ? Le lien est-il aussi direct ? En tout cas, cette technologie sociale mise en œuvre s'impose comme un dernier contexte fondamental.

Emulation et concurrence : « the cradle of the Royal Society » (John Aubrey) ou avec ou contre Wilkins ?

La « *Royal Society of London for Improving Natural Knowledge* » naît officiellement avec des chartes royales de 1662 (puis 1669). Première institution publique destinée à la recherche scientifique, elle est aussi considérée comme une « *society of gentlemen* », un lieu de sociabilité rassemblant au départ 115 *virtuosi* – parmi lesquels l'on retrouve Robert Boyle, Robert Hooke ou John Wilkins –, individus sans souci d'argent, se

eternal essence, wherein were hidden and involved in the way of a wonderful and inscrutable mystery, all the treasury of those ideal signatures... » (WEBSTER (John), *op. cit.*, p. 29).

⁹¹⁰ WARD (Seth), "*Vindiciae Academiarum*", *op. cit.*. Sur le débat Webster/Ward : DEBUS (Allen G.), *Science and Education in the Seventeenth Century : The Webster-Ward Debate*, Londres-New York, MacDonald-American Elsevier Inc., 1970 ; LEWIS (Rhodri), *op. cit.*, p. 75 et sq. ou encore SLAUGHTER (Mary M.), *Universal Languages op. cit.*, p. 135 et sq..

⁹¹¹ WEBSTER (Charles), *The Great Instauration : Science, Medicine and Reform 1626-1660*, Bern, Peter Lang, 2002 (1975), p. 204.

réunissant autour de loisirs, socialement valorisés, permettant de faire progresser la société. Une structure organisationnelle est mise en place avec président, secrétaires, trésorier... Sur les 426 *fellows* élus au total entre avril 1663 et décembre 1687 : 48 sont des ecclésiastiques au moment de leur élection, soit 9,4% du nombre de fellows, 15% des hommes de cour ou politiciens, 13% des aristocrates, 14% des gentlemen, auxquels s'ajoutent, entre autres, 6% de marchands et 4% d'avocat⁹¹². Chaque année, suivant les listes annuelles, la Société rassemble entre 123 et 223 membres.

L'ancêtre originel de cette institution scientifique est utopique puisqu'il se trouve un ouvrage de Francis Bacon. Il aurait été le premier à proposer, dans l'*Advancement of Learning* (1605) et le *Novum Organum Scientiarum* (1620), une étude de la nature grâce à un effort de coopération élargi, une organisation collective de la recherche. Un effort incarné fictionnellement, dans une sorte de pré-Royal Society livresque, par la « Maison de Salomon », société de savants au sein de la république imaginaire décrite dans sa *Nouvelle Atlantide* (1627) :

« Voyons maintenant quels sont les divers emplois et charges des membres de notre Société. Nous avons douze collègues qui voyagent à l'étranger et qui nous rapportent des livres, des échantillons et des exemples d'expériences de toutes les régions du monde, ceci en se faisant passer pour des gens d'autres nationalités, puisque nous cachons la nôtre. Nous les appelons les Marchands de Lumière.

Nous en avons trois qui rassemblent les expériences qu'on peut trouver dans tous les livres. Nous les appelons les Pilleurs.

Nous en avons trois qui rassemblent toutes les expériences touchant aux arts mécaniques, aux sciences libérales et aux procédés qui ne sont pas constitués en arts. Nous les appelons les Artisans.

⁹¹² HUNTER (Michael), « The Social Basis and Changing Fortunes of an Early Scientific Institution : An Analysis of the Membership of the Royal Society, 1660-1685 », *Notes and Records of the Royal Society*, n°31, 1976, p. 9-114, p. 26, 44, 57. Du même auteur, entre autres : HUNTER (Michael), *The Royal Society and its Fellows 1660-1700: The Morphology of an Early Scientific Institution*, Oxford, BSHS Monographs, 1994 et *Establishing the New Science : The Experience of the Early Royal Society*, Woodbridge, The Boydell press, 1989. Voir aussi, par exemple : DEAR (Peter), « Totius in verba : Rhetoric and Authority in the Early Royal Society », *Isis*, 76, 1985, p. 145-161 ; ILIFFE (Rob), « « In the Warehouse » : Privacy, Property and Priority in the early Royal Society », *The British Journal for the History of Science*, 30, 1992, p. 29-68 ; STIMSON (Dorothy), *Scientists and Amateurs, a History of the Royal Society*, New York, H. Schuman, 1948) ; WEBSTER (Charles), *The Great Instauration, op. cit.*

Nous en avons trois qui essaient de nouvelles expériences, selon ce qu'ils jugent bon eux-mêmes. Nous les appelons les Mineurs. (...) »⁹¹³

La synthèse est réalisée par les « Interprètes de la Nature », préfigurations des *fellows* de la Société Royale. Nous avons évoqué en quoi les réflexions de Bacon sur les « caractères », chinois notamment, avaient influencé les conceptions du milieu anglais, dont il est la pierre de touche, et mené *in fine* au « caractère réel ». Sa dénonciation des mots comme « idoles du marché » s'impose aussi comme une des origines de l'insistance sur le style simple à employer⁹¹⁴.

Cette origine utopique et baconienne de l'institution semble, en tout cas, revendiquée par ses membres : dès 1665, Joseph Glanvill écrit dans *Scepsis Scientifica* que : « Salomon's House in the New Atlantis was a *Prophetick Schem* of the Royal Society »⁹¹⁵. C'est la position adoptée aussi par Thomas Sprat dans son *History*. Quant aux origines plus proches et concrètes de la mise en place de l'institution, voilà la manière dont il les décrit :

« Ce fut pour cette raison que, quelque temps après la fin des Guerres civiles à Oxford, se tinrent les premières réunions qui conduisirent à la fondation de tout ce qui s'ensuivit, dans les appartements du Dr Wilkins à Wadham College, qui était un endroit de villégiature pour des hommes vertueux et savants (...) Les premiers d'entre eux [les membres du groupe philosophique d'Oxford] et les plus constants, étaient le Dr Seth Ward, à présent évêque d'Exeter, Mr. Boyl[e], le Dr Wilkins, Sir William Petty, Mr Matthew Wren, le Dr Wallis, le Dr Goddard, le Dr Willis, le Dr Bathurst, le Dr Christopher Wren, Mr Rook : plus quelques autres qui se joignaient à eux en certaines occasions (...). Leurs réunions étaient aussi fréquentes que leurs affaires le permettaient : leurs débats faisaient plus appel à l'action qu'aux discours ; principalement ils assistaient à des expériences particulières, en Chimie ou en Mécanique : ils n'avaient ni de règles ni de méthodes fixées : leur intention était plus de se communiquer les uns aux autres leurs

⁹¹³ BACON (Francis), *La Nouvelle Atlantide*, trad. de Michèle Le Boeuff et Margaret Llasera, Paris, Flammarion, 1996, p. 129-131.

⁹¹⁴ Cf. chapitre 2.2.3 (p. 245). Sur l'influence de Bacon sur les *language planners* anglais : LEWIS (Rhodri), *op. cit.*, chap. 1 « Introduction : The idol of the market » (p.1-22). Sur Bacon plus généralement : JARDINE (Lisa), Francis Bacon : Discovery and the Art of Discourse, Cambridge-Londres, Cambridge University Press, 1974; WEINBERGER (Jerry), *Science, Faith and Politics. Francis Bacon and the Utopian Roots of the Modern Age, A Commentary on Bacon's Advancement of Learning*, Ithaca et Londres, Cornell University Press, 1985.

⁹¹⁵ GLANVILL (Joseph), *Scepsis Scientifica*, éd. John Owen, Londres, 1885 [1665], p. xv (tel que cité dans l'introduction de l'édition fac-similé de SPRAT (Thomas), *op. cit.*, p. xii).

découvertes, seul objectif qu'ils pouvaient réaliser dans des réunions aussi brèves, que de poursuivre une recherche unifiée, constante et régulière (...) »⁹¹⁶

Ce club oxfordien, migrant à Londres à la veille de la Restauration, aurait été à l'origine directe de la création de la Royal Society. Or le point de vue est biaisé. En effet, Thomas Sprat a, au moment de la rédaction de son œuvre, John Wilkins pour patron et il écrit même implicitement que celui-ci a guidé sa plume : « seule ma main avance, la substance et la direction viennent de l'un d'entre eux » (c'est-à-dire Oldenburg ou Wilkins)⁹¹⁷. D'où la grande proximité aussi entre ses propos et ceux employés par Wilkins dans son *Essay* (nous y reviendrons). Pascal Brioist dans son article de synthèse sur « Les origines de la Société royale de Londres », a bien montré qu'une origine unique de l'institution était impossible à déterminer. Elle est issue d'une polygénèse, que cela soit sur le plan des modèles ou sur le plan des cercles de sociabilité scientifiques directement associés à sa naissance. En ce qui concerne le modèle baconien, là encore, l'attitude de Sprat est partisane, son *History* est « un livre apologétique dont le but est essentiellement de défendre la société contre les attaques de l'Eglise, des universités et des professions médicales, qui se sentent menacées par la nouvelle académie. Le baconisme, dans ce contexte, fait office de bouclier car il utilise un langage compris par tous (...) et accepté pour sa valeur paradigmatique »⁹¹⁸. D'autres références coexistent donc avec la Maison de Salomon : le Collège Royal des Médecins, le Rota Club de Harrington du café chez Will (1659-1660), des modèles continentaux aussi (l'influence de Mersenne), certains étant importés en Angleterre par l'intermédiaire de Samuel Hartlib notamment (le Collège Universel souhaité par Comenius)... Nous aurons l'occasion de recroiser la route d'un certain nombre de ces institutions utopiques ou groupes de sociabilité scientifique effectifs, la quête de la langue universelle s'inscrivant dans un rapport direct avec ces questions d'élaboration de la science moderne.

Dans le contexte anglais, cela se traduit par l'association d'un grand nombre de *language planners* avec ces sociétés scientifiques, successives ou parallèles. John Wilkins est celui

⁹¹⁶ SPRAT (Thomas), *op. cit.*, p. 53-59. Nous utilisons ici la traduction qui figure dans BRIOIST (Pascal), « Les origines de la Société royale de Londres », dans *La Sciences à l'époque moderne. Actes du colloque de 1996 de l'association des historiens modernistes des universités*, Bulletin n°21, Paris, PUPS, 1998, p. 91-122, p. 93-95. Sur l'*History* de Sprat, voir aussi : FOSTER JONES (Richard), *Ancients and Moderns ; The Background of the « Battle of the Books »*, St Louis, Washington University Press, 1936, p. 231-246.

⁹¹⁷ SPRAT (Thomas), *op. cit.*, p. 94 ; nous traduisons : « onely my hand that goes, the substance and direction come from one of them ».

⁹¹⁸ BRIOIST (Pascal), *art. cit.*, p. 102.

qui semble faire la synthèse la plus large. En dehors du groupe d'Oxford distingué par Sprat, et s'il n'est pas associé véritablement au « Collège invisible » de Robert Boyle⁹¹⁹, il est, en revanche, membre du « Groupe de 1645 ». En effet, John Wallis, dans *A Defence of the Royal Society* en 1678, met en avant un point de départ de la Royal Society londonien. Il se structure dans des réunions, « vers l'année 1645 », à la taverne The Bull Head de Cheapside et au Collège de Gresham⁹²⁰. Dans ce groupe, hétérogène, à la confluence des groupes médicaux londoniens, du *Gresham College* mathématique, et avec des ouvertures continentales, figure aux côtés des noms de Goddard, Wallis ou Theodore Haak, celui du futur évêque de Chester. Il est de nouveau partie prenante lors de sa prolongation dans les réunions au Collège de Gresham en 1657.

Si Wilkins n'est pas une figure aussi centrale que veut bien le faire croire son « client » Thomas Sprat dans la constitution de la Royal Society, il apparaît bien comme une figure-clé du milieu des *language planners*. Le champ paraît se structurer d'une manière un peu différente de celle du plus vaste champ de la science anglaise dans lequel il s'inscrit, polarisé par une Royal Society protéiforme. Pourtant la position d'autorité que Wilkins y occupe repose en grande partie sur le capital social qu'il a accumulé dans la fréquentation des lieux de sociabilité scientifiques auxquels il participe successivement. Il y acquiert un habitus scientifique qui lui fait ensuite élaborer une langue qui lui correspond, une langue prônant la clarté du raisonnement mathématique (et applicable aux questions religieuses). Sa position d'autorité est renforcée par la publication du *Real Character*. Elle est présentée, nous allons le voir, comme une entreprise collective, sur un modèle baconien, dans laquelle, par les relations qu'il a établies, il arrive à fédérer les énergies. Elle est surtout parrainée par la Royal Society, ce qui, en 1668, renforce grandement son influence symbolique (le blason avec la devise « Nullius in verba » apparaît dans l'*Essay*).

⁹¹⁹ *Ibidem*, p. 120 : « Cette fraternité, aux idéaux utopiques et utilitaires, n'est en aucun cas, contrairement à ce qui a été dit, équivalente au Bureau d'Adresse de Hartlib ni au groupe du Collège de Gresham (...). Le groupe est, en tout état de cause, dispersé sur plusieurs lieux : l'Irlande, Londres, Paris, les Pays-Bas et l'Amérique, c'est sans doute là ce qu'il faut entendre par invisibilité. Ce qui le lie est une conception commune de la Science partagée par des praticiens zélés qui ont pour volonté de rendre les colonies, et en particulier l'Irlande, productives par la promotion de la connaissance scientifique ». Sur sa composition cf. p. 119-121.

⁹²⁰ *Ibidem*, p. 96-97 cf. WALLIS (John), *A Defence of the Royal Society, and the Philosophical Transactions, particularly those of July 1670, in answer to the cavils of Dr. W. Holder*, Londres, 1678, p. 8.

Les *language planners* anglais prennent position vis-à-vis des cercles de sociabilité qui en constituent les prodromes puis vis-à-vis de la Royal Society elle-même. A l'intérieur de celle-ci, dans le domaine des langues, Wilkins apparaît comme la référence, par rapport à laquelle ils se positionnent. Cela se traduit de différentes manières : collaborations entre *fellows* (avec Seth Ward) ; aide de la part de membres des réseaux de sociabilité qui ne sont pas (ou pas encore) membres de l'institution (comme Francis Lodwick) ; tentatives d'intégrer l'espace social par des *language planners* situés à l'extérieur mais bénéficiant, un temps, de quelques portes d'entrée (Cave Beck) ; franche opposition entre *insiders* et *outsiders*. Cette dernière configuration semble correspondre aux rapports entre Wilkins et George Dalgarno. En effet, après avoir un temps collaboré, leurs chemins se séparent⁹²¹. Cela tient à des divergences de méthode et de conception de leur caractère, mais aussi sans doute à des disparités sociales. Ainsi Dalgarno (c.1616-1687) n'est membre d'aucun des cercles évoqués. Il a été formé au Marischal College d'Aberdeen où il est immatriculé en 1631 puis l'on perd largement sa trace jusqu'à son installation à Oxford où il enseigne, durant trente ans, dans une *private grammar school*. A la Restauration, il est fait Master of Queen Elizabeth College à Guernesey où il ne se rend que brièvement, revenant rapidement à Oxford. Il se trouve donc à proximité de l'épicentre des recherches sur la langue universelle du groupe d'Oxford, et donc d'un des centres de la pré-Royal Society. D'ailleurs, John Wallis fait partie des soutiens lui obtenant = qui lui obtiennent une lettre de Charles II pour son *Ars signorum* et, parmi ses premières publications décrivant son projet, l'une est dédiée à Seth Ward et John Wilkins : « To the Right Worshipfull, and

⁹²¹ Cf. notamment : MAAT (Jaap), *Philosophical Languages in the Seventeenth Century : Dalgarno, Wilkins, Leibniz*, Dordrecht-Boston-Londres, Kluwer Academic Publishers, 2004. Et LEWIS (Rhodri), *op. cit.*, p. 85 et sq. (il situe la rupture dès mi-1657, p. 90). Dans le résumé des œuvres de Wilkins de 1708, on lit au sujet de la polémique : « There is no Conjecture to be made why the Bishop should have forbore to name this Gentleman, but what is to be collected from his own Epistle, and from Mr. *Dalgarno's* Book. In the former it appears that the Bishop had form'd his Tables for the assistance of another Person in so worthy an Undertaking ; but that Person did not think fit to make use of those Tables. And by Mr. *Dalgarno's* Book, it is evident that he was in his Judgement against those Tables, as being too tedious and difficult, and such as Philosophers were not agreed in, and by consequence other Men of different Languages and Nations, could not have the same Idea's about them ; by which it is probable he gave the Bishop some Disgust, which might be the occasion why he did not mention his Name. » (WILKINS (John), *The Mathematical and Philosophical Works of the Right Reverend John Wilkins, ... containing, I. The Discovery of a new world... ; II. That'tis probable our Earth is one of the planets ; III. Mercury, ... IV. Mathematical magick ... ; V. An Abstract of his Essay towards a real character and a philosophical language. To which is prefix'd the author's life and an account of his works*, Londres, J. Nicholson, A. Bell, B. Tooke et R. Smith, 1708, p. 173-174). Nous reviendrons sur la manière différente d'envisager les tables notamment cf. chapitre 8.2.1 (p. 658 et sq.).

eminently learned Doctors, D. Wilkins, Warden of Wadham Colledge, and D. Ward, Professour of Astronomy in the famous University of Oxford »⁹²². Mais à partir du moment où les méthodes en viennent à diverger et la polémique à enfler – Dalgarno accusant Wilkins de plagiat – sa non appartenance aux cercles de sociabilité institués fait qu’il est mis sur la touche, ne bénéficiant plus de l’« authority of [their] fame and names » comme il l’écrivait en 1657.

Voyons donc plus précisément comme cet espace des *language planners* est structuré, la place qu’y jouent les liens sociaux revendiqués, les lieux de sociabilité fréquentés, le rôle des *brokers* qui les animent. Quel est notamment la fonction assurée par la Royal Society elle-même, tel qu’elle est revendiquée par Wilkins, dans la publication de son *Essay* ? Quel rôle y joue l’émulation collective, dont John Owen (1616-1683) – alors Dean of Christ Church et vice-chancelier de l’université (avant sa disgrâce avec la Restauration) – faisait émerger déjà la figure de Wilkins ? Il évoque en effet une discussion avec le futur évêque de Chester au sujet d’un « caractère universel » :

« mentionné par beaucoup, tenté par plusieurs, et amené par lui [Wilkins] à une perfection, qui produira assurément une satisfaction très large, si ce n’est universelle, aux hommes prudents et érudits, lorsqu’il sera disposé à communiquer au monde ses réflexions sur elle ... »⁹²³

Quel sont les rouages de ces recherches « collectives » qui aboutissent au point culminant qu’incarne Wilkins selon Owen ?

⁹²² Cf. « Tables of the Universal Character » (Broadsheet 2, 1657), DALGARNO (George), *George Dalgarno on Universal Language, op. cit.*, p. 89 : « Three reasons mainly have induced me to prefix a line or two here, inscribed to your names : first that I might give some publicke testimony of my humble respects to your eminent worth among the learned of this age (...) next that I might vindicate my selfe from proving so farre injurious to your honour, as to conceale from the world your labours and merit (...). Lastly that by the authority of your fame and names, I might guard my self from the prejudices of ignorant and inconsiderate persons. »

⁹²³ OWEN (John), *Of the Divine Original*, Londres, 1659, p. 227, tel que cité dans SLAUGHTER (Mary M.), *op. cit.*, p. 248, n.6 ; nous traduisons : « an universall Character, which hath been mentioned by many, attempted by divers, and by him brought to that perfection, as will doubtlesse yield much, if not universall satisfaction unto learned and prudent men, when he shall be pleased to communicate his thoughts upon it to the world... »

1.2 L'idéal collaboratif de la Royal Society

Un espace social ouvert ? La genèse collective du Real Character

L'une des caractéristiques de la Royal Society, par rapport à certaines des sociétés savantes continentales dont elle a pu s'inspirer ou qui se développent et s'institutionnalisent en même temps qu'elle, est qu'elle se revendique avant tout comme un espace social ouvert, horizontal. En effet, c'est sur cette ouverture que repose le fondement de sa légitimité scientifique. Comme l'a bien montré Mario Biagioli, par exemple, cette dimension est inhérente à l'être-même de l'institution anglaise. Contrairement à l'Académie des sciences en France, beaucoup plus « fermée » et qui existait surtout dans son rapport direct au Roi Soleil, la distance créée avec le roi Charles II en Angleterre « permettait aux académiciens d'élaborer des protocoles institutionnels tels que leurs travaux puissent tirer leur légitimité de leurs propres relations d'interdépendance, et non de la dépendance où ils étaient par rapport à leur prince »⁹²⁴.

Dans le contexte de la Restauration, et des bouleversements politiques et sociaux qu'il entraîne, le patronage du roi n'en est pas moins sollicité malgré tout. Ainsi Wilkins soumet son projet de langue universelle au monarque (dont il devient ensuite un des aumôniers) et, dans une lettre d'avril 1669, Robert Moray (c.1608-1673) témoigne du grand intérêt que le souverain y a trouvé : « Le Roy la desia appris, et a son exemple tout le monde sy applique »⁹²⁵. Dès le 28 mai 1668, le mathématicien, et *fellow* de la Royal Society lui aussi, John Collins (1625-1683) écrivait à son confrère John Pell (1611-1685) que le caractère réel « avait tellement séduit le roi que sa Majesté est résolue à le [Wilkins] faire évêque à la première opportunité... »⁹²⁶. Wilkins obtient l'évêché de Chester à l'automne 1668 sans que l'on puisse démontrer, malgré tout, la part exacte prise par son invention linguistique dans la décision royale, sachant que l'influence de son patron, le duc de Buckingham, a dû compter pour beaucoup.

⁹²⁴ BIAGIOLI (Mario), « Le prince et les savants : la civilité scientifique au 17^e siècle », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, vol. 50, n° 6, 1995, p. 1417-1453 ; p. 1446-1447.

⁹²⁵ HUYGENS (Christiaan), *Oeuvres complètes de Christiaan Huygens*, publiées par la Société hollandaise des sciences, 23 vol., La Haye, M. Nijhoff, 1888-1950 ; vol. 6, p. 425 (lettre n°1730).

⁹²⁶ Lettre de John Collins à John Pell, 28 mai 1668, Sloane MS 4278 ; cité dans SHAPIRO (Barbara), *John Wilkins...*, *op. cit.*, p. 220 et note p. 313 ; nous traduisons : le caractère universel « so welle pleased the King that his Majestie is resolved to make him a Bishop upon the next opportunity... ».

Pourtant, sorti de cette recherche de légitimité « verticale », le grand principe reste celui de l'« horizontalité ». L'ensemble de l'épître dédicatoire de l'ouvrage du *language planner* en est le témoignage et la démonstration et prend presque des allures de manifeste⁹²⁷. Ainsi, la dédicace, contrairement, par exemple, à celle que l'on pourrait attendre de toute œuvre émanant de l'Académie des sciences, adressée à un moment ou un autre au roi, est ici destinée au président de la Royal Society. Cette dernière est décrite comme centrale dans l'élaboration de la langue universelle, et elle est d'ailleurs responsable de l'impression de l'ouvrage : « *To the Right Honourable William Lord Viscount Brouncker, President ; together with the rest of the Council and Fellows of the Royal Society* »⁹²⁸. D'emblée, le « caractère réel » est présenté comme un produit de l'institution scientifique. Emanant d'une réflexion personnelle, la création de Wilkins ne peut être soustraite néanmoins du milieu scientifique et social dans lequel elle a été élaborée, ce que son auteur non seulement assume mais revendique. Si le fonctionnement de la Société est intrinsèquement collégial, il en va de même pour les réflexions linguistiques développées en son sein. On a vu que le projet de caractère réel suppose la classification préalable de tout le savoir universel, tâche collective s'il en est :

« Il en découle que je peux être excusé d'être si soucieux d'obtenir l'assistance d'autres personnes dans ces matières, du fait de leur grande difficulté et de leur grande importance. *La réussite d'un tel projet étant plutôt l'œuvre d'un Collège ou d'une époque, que celle d'une personne isolée* : je veux dire les travaux combinés de plusieurs étudiants, entre lesquels les différentes parts de ce travail seraient réparties ; et ce pendant suffisamment de temps pour que des expériences de son utilisation puissent être menées. »⁹²⁹

⁹²⁷ L'épître est signé : « N. S. ». Selon le *Dictionary of the anonymous and pseudonymous literature of Great Britain* de Samuel Halkett et John Laing (Edimbourg, W. Paterson, 1882-1888), il s'agit des lettres finales du prénom et du nom de John Wilkins, les auteurs signalent cependant l'attribution possible de cette préface à Nathaniel Stephens. Néanmoins, même si le *DNB* atteste une possible attribution à John Wallis, l'écrasante majorité des auteurs contemporains s'accordent sur la paternité de John Wilkins.

⁹²⁸ Ainsi est indiqué dans une note liminaire : « Monday 13th of April 1668 At a Meeting of the Council of the Royal Society : Ordered, That the discourse presented to the Royal Society, entitled, *An Essay towards a Real Character, and Philosophical Language*, be Printed by the Printer to the Royal Society. Brouncker *Presi.* »

⁹²⁹ WILKINS (John), *An Essay...*, *op. cit.*, « Epistle dedicatory » (a3rv) ; nous traduisons (et soulignons) : « Upon which account I may be excused for being so solicitous about the assistance of others in these matters, because of their great difficulty and importance. *The completing of such a design, being rather the work of a College and an Age, then of any single Person* : I mean the combined Studies of many Students, amongst whom, the severall shares of such a Work should be distributed ; And that for so long a course of time, wherein sufficient experiments might be made of it by practice. »

Comme dans la création de la Société Royale, où des modèles étrangers avaient pu servir de référence, pour ce travail linguistique spécifique, des modèles internationaux éventuels sont aussi mobilisés par l'auteur ; à la suite immédiate du passage précédent, il écrit :

« Cela a été dit au sujet de la fameuse Académie italienne nommée *de la Crusca*, comprenant plusieurs hommes choisis aux grandes connaissances, qu'ils ont accordées quarante années à l'établissement de leur *Vocabulaire*. Et il est bien connu, que les grands esprits de l'Académie française ont commencé leur Dictionnaire en 1639. Et que pour accélérer leur travail, ils l'ont réparti entre différents comités ; et pourtant cette entreprise est (d'après ce que j'ai cru comprendre) encore loin d'être arrivée à son terme. »⁹³⁰

Wilkins ne choisit pas ses exemples au hasard évidemment. Non seulement il se réclame d'une démarche scientifique fondée sur la collaboration à grande échelle qui caractérise le vaste mouvement européen des sociétés savantes de l'âge classique, mais plutôt que de choisir tel ou tel travail de l'Académie des sciences – concurrente plus directe de la Royal Society – il invoque les entreprises de l'Académie française et de l'Academia della Crusca, c'est-à-dire des travaux collectifs proprement linguistiques. Et il faut noter ici la proximité avec le propos de Thomas Sprat, son « client ».

Ainsi la seconde est née dès les années 1570-1580, autour de personnages tels que Giovan Battista Deti (c.1578-1630), dit *il Sollo*, Anton Francesco Grazzini (1503-1584), appelé *il Lasca*, et surtout Lionardo Salviati (1540-1589), *l'Infarinato*, rassemblés d'abord autour de simples jeux littéraires puis dans l'objectif assumé de la normalisation de la langue vulgaire. Ils se donnent pour tâche de séparer le bon grain de l'ivraie (« *crusca* », son, mauvais grain) linguistique – leur symbole devient le « *frullone* », instrument utilisé pour séparer le grain des cosses – et ils s'appuient pour cela sur la référence à Bembo et surtout au style florentin des XIVe-XVe siècles : la *Divina Commedia* de Dante, le *Decameron* de Boccace et le *Canzoniere* de Pétrarque. Leur devise est empruntée à ce dernier « *il più bel fior ne coglie* » (« il en cueille la plus belle fleur »). La fondation officielle est proclamée le 25 mars 1585 et, rapidement, les activités se concentrent sur la constitution du *Vocabolario*, dans lequel les auteurs-références indiqués sont cités, ainsi que d'autres plus récents (Machiavel), ou encore les étymologies étudiées. La première version paraît à

⁹³⁰ *Ibidem*, nous traduisons : « It has been sayd concerning that famous Italian Academy styled *de la Crusca*, consisting of many choice Men of great Learning, that they bestowed forty years in finishing their *Vocabulary*. And 'tis well enough known, that those great Wits of the French Academy, did begin their Dictionary in the year 1639. And for the hastning of their Work, did distribute the parts of it amongst several Committees ; and yet that undertaking is (for ought I can understand) far enough from being finished. »

Venise en 1612 et s'impose rapidement comme un modèle en Europe⁹³¹. A travers cette référence, l'évêque de Chester indique explicitement son objectif linguistique mais aussi son ambition pour son « caractère réel » qu'il destine peut-être ainsi, au moins symboliquement, à devenir un « vulgaire » – au sens de langue courante, utilisée –, à la manière de l'italien ou du français que tentent de normaliser ou de stabiliser au même moment les académies mentionnées.

Mais son entreprise se distingue fondamentalement des deux autres, car sa matière n'est pas un vernaculaire, mais une langue véhiculaire, universelle :

« Ainsi si ces assemblées fameuses rassemblant les grands esprits de leur époque et de leurs nations, ont jugé que le travail d'élaboration d'un dictionnaire, pour le perfectionnement de leur langue était digne de leurs études et leur travail communs, alors le projet ici proposé n'est certainement pas indigne d'une telle aide. Et il est même à préférer avant tout, puisque les choses sont meilleures que les mots, que la vraie connaissance dépasse l'élégance du discours, et que le bien commun de l'humanité dépasse celui d'un pays ou d'une nation en particulier. »⁹³²

Wilkins va au-delà d'une simple prise de position prônant un nécessaire recours à l'action collective. Il rend hommage, dans l'« Adresse aux lecteurs », à ses collaborateurs, dessinant par la même occasion la carte de la géographie sociale de son projet, à la fois à travers les noms mentionnés, et, en creux, à travers ceux qui ne le sont pas :

« Je ne dois pas oublier de faire une mention particulière de l'aide spéciale que j'ai reçue pour le dessin des tables des animaux de la part de ce gentleman si érudit et curieux, et digne membre de la Royal Society, M. Francis Willoughby, qui a fait sa tâche particulière, au cours de ses récents voyages partout en Europe, d'enquêter et de comprendre les différentes espèces d'animaux ; et par ses propres observations, il est capable de faire avancer cette partie du Savoir, et d'ajouter bien des choses à ce qui a été fait auparavant par les auteurs les plus érudits sur ces sujets. »⁹³³

⁹³¹ *Vocabolario degli Accademici della Crusca con tre indici delle voci, locuzioni, e proverbi Latini, e Greci, posti per entro l'Opera...*, Venise, Appresso Giovanni Alberti, 1612. Une deuxième édition paraît en 1623 (chez Bastiano de' Rossi) puis une troisième en 1691, à Florence. Sur l'Academia, voir le très bon site : <http://www.accademiadellacrusca.it>.

⁹³² *Ibidem*, nous traduisons : « Now if those famous Assemblies consisting of the great Wits of their Age and Nations, did judge this Work of Dictionary-making, for the polishing of their Language, worthy of their united labour and studies ; Certainly then, the Design here proposed, ought not to be thought unworthy of such assistance ; it being as much to be preferred before that, as things are better then words, as real knowledge is beyond elegancy of speech, as the general good of mankind, is beyond that of any particular Countrey or Nation. »

⁹³³ *Ibidem*, c1r, nous traduisons : « I must not forget to make particular mention of the special assistance I have received, in drawing up the Tables of Animals from that most Learned and Inquisitive Gentleman, a worthy Member of the Royal

Dans l'élaboration des tables, Wilkins, qui n'est pas à proprement parler un scientifique lui-même, recourt donc à l'expertise de personnages compétents. Le premier nom cité, auteur des tables des animaux en particulier, est donc celui de Francis Willoughby (1635-1672). Eduqué à la Sutton Coldfield School, il entre en 1652 au Trinity College de Cambridge, où il obtient son M.A. in 1659. Reconnu comme mathématicien et philosophe naturel, il est admis à la Royal Society dès décembre 1661 et élu officiellement *fellow* le 20 mai 1663. Or, celui qui avait proposé sa « candidature » dès novembre 1661 n'était autre que John Wilkins qui l'avait rencontré lorsqu'il était Master au Trinity College.

Le deuxième nom cité est celui d'un autre philosophe naturel avec lequel Willoughby a entrepris le voyage en Europe évoqué par l'évêque de Chester :

« Et en ce qui concerne ces très complexes tables des plantes, j'ai reçu l'aide de l'un de ses compagnons de voyage, M. John Wray, ancien Fellow de Trinity College à Cambridge, qui outre ses connaissances très générales, s'est appliqué avec grand succès à l'enrichissement de ce domaine du Savoir. »⁹³⁴

Là encore, et Wilkins en fait état, le choix de John Ray semble s'être effectué sur la base de réseaux de sociabilité préexistants. Cela est confirmé par l'apparition du nom suivant : William Lloyd (c.1636-1710). Celui-ci a contribué à l'établissement du dictionnaire, grâce à ses compétences philologiques, qui font d'ailleurs dudit lexique « le plus parfait qui ait jamais existé pour la langue anglaise »⁹³⁵. Et l'on peut songer à nouveau aux académies évoquées. Or le parcours de Lloyd a croisé à plusieurs reprises celui de Wilkins puisqu'il était *private tutor* au Wadham College entre 1656 et 1659 c'est-à-dire à un moment où le *language planner* en était encore le directeur. Avec le changement de gouvernement, il est contraint, comme Wilkins à Cambridge, de quitter l'université, mais en 1666 il devient aumônier du roi et plus tard évêque de St Asaph. Les collaborateurs choisis par l'évêque de Chester sont des individus sélectionnés sur la base de leur capital scientifique – surtout

Society, Mr. Francis Willoughby, who hath made it his particular business, in his late Travails through the most considerable parts of Europe, to inquire after and understand the several species of Animals, and by his own Observations is able to advance that part of Learning, and to add many things, to what hath been formerly done, by the most Learned Authors in this kind. »

⁹³⁴ *Ibidem*, nous traduisons : « An as for those most difficult Tables of Plants, I have received the like assistance, from one of his Companions in Travail, Mr. John Wray, Late Fellow of Trinity Colledge in Cambridge, who besides his other general Knowledge, hath with great success applied himself to the Cultivating of that part of Learning. »

⁹³⁵ *Ibidem*, Lloyd est dit avoir fait montre de : « great Industry or Accurate judgments, both in Philological and Philosophical matters, required to such a Work. And particularly I must wholly ascribe to him to tedious and difficult task, of suting (sic) the Tables to the Dictionary, and the drawing up of the Dictionary it self, which upon tryal, I doubt not, will be found to be the most perfect, that was ever made for the English Tongue. »

dans le cas de Willoughby et Ray –, mais aussi de leur capital social puisqu'ils ont fréquenté les mêmes lieux, les mêmes cercles que Wilkins et ont suivi la même formation intellectuelle. Surtout, à part Lloyd, l'institution qui fait ensuite le lien entre eux tous est la Royal Society dont ils sont *fellows*. C'est le cas d'un autre collaborateur qui n'est pas explicitement cité dans l'*Essay* : Samuel Pepys (1633-1703). Alors *Secretary of the Navy*, il écrit qu'il a prêté : « quelques unes de ses tables sur les matières navales, les noms des gréements et membrures... »⁹³⁶. Là encore les compétences spécifiques de tel ou tel membre de l'institution sont exploitées, ici les choses de la marine pour le responsable de la *Navy*.

Francis Lodwick, quant à lui, est remercié pour le prêt de ses tables chinoises⁹³⁷. Il s'agit certes d'un cas particulier, puisque sociologiquement parlant, Lodwick n'est pas un homologue de Wilkins : autodidacte, désigné comme « *mechanick* », il est fils de marchand et marchand lui-même (de livres et de vêtements), associé à l'importante communauté de la « London Dutch Church ». Cependant, il est très proche de Robert Hooke et finit pas être élu à la Royal Society en 1681. Une reconnaissance tardive mais qui montre néanmoins ses relations de proximité avec ce milieu grâce notamment à ses propres travaux sur le *Common Writing*, et ce dès les années de rédaction de l'*Essay*. C'est d'ailleurs dans les *Philosophical Transactions* qu'il publie ses dernières réflexions sur la langue universelle⁹³⁸.

⁹³⁶ PEPYS (Samuel), *Diary*, II, p. 210 (4 juin 1666), nous traduisons : « some of my tables of naval matters, the names of rigging and the timber about a ship... » (cité dans cf. SLAUGHTER (Mary M.), *Universal Languages and Scientific Taxonomy*, *op. cit.*, 160). Voir sur William Lloyd aussi notamment p. 249n.

⁹³⁷ WILKINS (John), *op. cit.*, p. 357 et 450. Lodwick s'était-il déjà procuré ces tables par l'intermédiaire de marchands chinois comme ceux qu'il rencontre à une date plus tardive, en 1693, en compagnie de Robert Hooke cf HOOKE (Robert), *The Diary of Robert Hooke*, *op. cit.*, 31 juillet 1693 (mentionné notamment dans POOLE (William), « The Divine and the Grammarian », *art. cit.*, p. 291).

⁹³⁸. *Philosophical Transactions*, 26 juin 1686, n° 182 p. 126-137 : « An Essay Towards an Universal Alphabet by Mr. Francis Lodwick, R.S.S » et p. 134-137 « A Second Essay concerning the Universal Primer » (repris dans LODWICK (Francis), *An Essay towards an universal alphabet (Philosophical transactions, 1686)*, éd. fac-similé dans SALMON (Vivian), *The Works of Francis Lodwick, a study of his writings in the intellectual context of the seventeenth century*, Londres, Longman, 1972). Auparavant, dans son *Common writing*, il définissait ainsi le but de ses recherches : « Courteous Reader, Thou hast here presented to thy view and censure, an *Essay of a Common Writing*, invented, that may be common to all Languages, that is, that one skilled in the same, shall have no need, for what is written with this writing, to learne any other Language then his mother Tongue, which he already hath ; although the writing were written by one, who understood not the readers Language, and writ the said writing according to his owne Language. So that what is one written with this writing, will be legible and intelligible, in all Languages whatsoever, although the reader in

Le dernier nom mis en exergue par Wilkins est celui de Seth Ward. Là encore, le « recrutement » s'est effectué sur les mêmes bases puisque Ward, ami de Wilkins, est *Savilian professor* d'astronomie à Oxford, formé au Sidney Sussex College de Cambridge, et ensuite évêque d'Exeter puis de Salisbury. Il est un des membres fondateurs de la Royal Society et a fait partie avec l'auteur de l'*Essay*, et invité par lui à Wadham, du *Oxford Experimental Club*. Or l'hommage qui lui est rendu lui attribue l'idée originelle du projet de langage philosophique, à la suite de discussions privées mais aussi d'un « Public account which he hath given to the World », c'est-à-dire son *Vindiciae Academicarum*. Le tribut est quelque peu biaisé puisque, comme nous l'avons vu, Wilkins a collaboré à l'ouvrage, en signant notamment la lettre introductive ; il n'en reste pas moins que le propos est de Ward. Qu'y trouve-t-on au sujet d'une langue philosophique ? Il part d'abord d'un constat, en réponse aux propositions de John Webster⁹³⁹. Puis il précise sa pensée et décrit un peu plus en détail ce qu'il souhaite et les sources de sa propre réflexion :

« Ma première proposition était de trouver si d'autres choses ne pourraient pas aussi être désignées par des symboles, et en cela je résolus que les symboles peuvent être trouvés pour toutes choses ou notions (j'ai pu trouver plusieurs millions de variétés de signes sur la surface d'un quart de pouce). Si bien qu'un caractère universel pourrait facilement être fait, par lequel toutes les nations pourraient communiquer ensemble, comme elles le font avec les nombres et les espèces. Et réaliser cela est en effet l'objectif de ceux qui jusque-là ont effectué quoi que ce soit en direction d'un caractère universel. Et la chose ainsi proposée est faisable, mais le nombre des différents caractères sera presque infini (au moins aussi grand que le nombre de mots primitifs dans les idiomes les plus copieux) et leur apprentissage sera soit impossible, soit très difficile. J'ai vu plusieurs *Essais* de cette sorte, l'un imprimé, l'autre manuscrit montré au roi Charles (contenant le premier livre de l'*Iliade* d'Homère écrit en ce caractère), mais en vérité de tels projets ne seront jamais recevables, ou s'ils l'étaient, ils ne nous apporteraient pas

any Language, understood but his owne Language, provided as before, he understood this manner of writing. » (LODWICK (Francis), *A Common Writing*, *op. cit.*, « To the Reader »).

⁹³⁹ WARD (Seth), "*Vindiciae Academicarum*", *op. cit.*, p. 20-21 : « (...) which advancement of Learning and Knowledge, will bring (not an advance, as this man innocently supposes, but) an elevation and uselessness upon Language and Grammar. For this effect is that which is pretended to by the *Universal Character*, about which he smatters so deliciously *viz.* To take away from every Nation the necessity of Learning any other beside their mother tongue (which no Nation is taught by the rules of Grammar) by designing all *things* and *notions* by certaine common signes which may be intelligible by all alike though diversly expressible (as our numerall notes, the notes of the 12 Signes &c.) You see Sir how methodicall the man is by bringing this under Grammar, however I shall take this hint to speake a little freely concerning this Argument. »

d'autres bénéfiques que la communication sans langue (qui est ce qui arrive avec le caractère de la Chine). »

Ward reprend, dans un premier temps, les références habituelles des *language planners* permettant une « communication sans langue » : le caractère chinois et les symboles et signes, mathématiques notamment. Il écrit avoir eu sous les yeux deux propositions allant en ce sens : le texte imprimé est sans doute le *Common Writing* de Francis Lodwick, quant à la version encore manuscrite, il s'agit peut-être d'une tentative de caractère universel menée par un certain M. de Champagnolle et qui a pu lui parvenir par l'intermédiaire d'Hartlib⁹⁴⁰. Néanmoins, et les deux tentatives en sont la démonstration, ces systèmes s'avèrent trop complexes et il s'agit de pousser plus loin le travail sur un caractère universel :

« Il me vint à l'esprit, qu'avec l'aide de la logique et des mathématiques, un avantage majeur pourrait être atteint, car tous les discours [pourraient être] résolus en phrases, les phrases en mots, les mots signifiant soit des notions simples soit des notions réductibles à des notions simples. Il est manifeste, que si toutes les sortes de notions simples pouvaient être trouvées, et que l'on leur assignait des symboles, ils seraient en très petit nombre par rapport aux autres [caractères] (ce que sont les caractères de mots, comme ceux de *Tullius' Tiro*), la raison de leur composition serait facilement reconnue, et les plus complexes seraient compris très rapidement ; [ces symboles] représenteraient à l'œil même les éléments de leur composition, et rendraient compte ainsi de la nature des choses : des discours exacts pourraient être construits à la manière de démonstrations, sans plus d'efforts que dans les opérations d'algèbre complexes. »⁹⁴¹

⁹⁴⁰ Cf. Rhodri Lewis dont nous suivons la proposition ici au sujet du projet de Champagnolle (*op. cit.*, p. 77) ; plus largement sur Ward et ce passage du *Vindiciae Academicarum* (*op. cit.*, p. 75-79).

⁹⁴¹ *Ibidem*, pour cette citation et la précédente ; nous avons traduit : « My first proposall was to find whether other things might not as well be designed by Symbols, and herein I was presently resolved that Symboles might be found for every *thing* and *notion*, (I having found the variety of many millions of signes in a square of a quarter of an Inch) So that an Universall Character might easily be made wherein all Nations might communicate together, just as they do in numbers and in species. And to effect this, is indeed the designe of such as hitherto have done any thing concerning an Universall Character. And the thing thus proposed is feasible, but the number of severall Characters will be almost infinite (at lest (sic) as great the number of primitive words in the most copious tongues) and the learning of them either impossible or very difficult. Of this kind I have seen several *Essayes*, one in Print, another in Manuscript shewed to K. *Charles* (containing the first book of *Homers Iliads* done into Characters), but in truth such as would never be received, or if they should, would give us no other benefit, besides a communication without language (which is that which is spoken of the *China* Characters). So that the tradition of Learning, or faciliation of it would be but little advanced by this meanes. But it did presently occurre to me, that by the helpe of Logick and Mathematicks this might soone receive a mighty advantage, for all Discourses being resolved in sentences, those into words, words signifying either simple notions or being resolvible into simple notions, it is manifest, that if all the sorts of simple notions be found out, and have Symboles

La réflexion de Ward, reposant sur le réinvestissement de ses compétences en mathématiques notamment, propose non pas de recourir aux simples caractères de l'algèbre mais à ses principes de raisonnement. Il ne s'agit pas de trouver uniquement des signes pour remplacer les mots (comme les notes tironiennes), mais des signes pour remplacer des « notions simples ». Le mot doit renvoyer à la chose. L'idée fondamentale du « caractère réel » est établie noir sur blanc dès l'ouvrage de 1654 de Seth Ward.

Le détour par ce texte au sujet de la langue universelle est la preuve, de nouveau, de l'effort collectif mis en œuvre à l'intérieur d'un milieu social assez circonscrit et avec des enjeux spécifiques. Le professeur d'astronomie d'Oxford ne construit pas lui-même de langue, mais il balise les contours de son établissement. Ce que Wilkins lui reconnaît volontiers dans son « adresse ». Le futur évêque de Chester insiste sur la place fondamentale prise par la Royal Society et ses membres dans la dimension « contributive » de son projet. Tous ceux qui y ont pris part, fournissant leur aide matérielle, sont des *fellows* (ou des membres des mêmes cercles de sociabilité antérieurs, dans le cas de Lloyd). Ce qui ressort en creux est donc que, malgré les revendications d'ouverture, une sélection stricte n'en est pas moins effectuée : l'appartenance à l'institution est une voie de distinction sociale et tous les non membres, dont Wilkins a lu les travaux sur la langue universelle ou dont il a eu vent, ne sont pas cités dans l'ouvrage. Ainsi deux *language planners* avec lesquels le secrétaire de la Royal Society a été en contact mais qui n'appartiennent pas à l'institution ne sont mentionnés qu'incidemment : Cave Beck apparaît seulement parmi d'autres concepteurs de projets disqualifiés par Wilkins, et George Dalgarno ne voit pas apparaître son nom dans l'ouvrage : il est cité seulement comme « another Person »⁹⁴².

assigned to them, those will be extremely few in respect of the other, (which are indeed Characters of words, such as *Tullius' Tiro*) the reason of their composition easily known, and the most compounded ones at once will be comprehended, and yet will represent to the very eye all the elements of their composition, & so deliver the natures of things : and exact discourses may be made demonstratively without any other pains then is used in the operations of specious Analyties. »

⁹⁴² WILKINS (John), *op. cit.*, p. 452 (Beck) et c1r (« Dalgarno »). Il nous semble falloir aller plus loin [donc] que Rhodri Lewis dans sa très complète analyse des collaborateurs de Wilkins, où il cite parmi d'autres apports indirects celui de John Tillotson (1630-1694), futur archevêque de Canterbury par exemple (*op. cit.*, p. 150-155). D'une part, lorsqu'il écrit simplement que « Such were the identities of those with whom Wilkins collaborated in preparing the *Essay*. It is striking that the overwhelming majority were Fellows of the Royal Society », sans aller au-delà, même s'il insiste évidemment globalement sur l'importance de la Royal Society dans la genèse et l'élaboration du projet. Et, d'autre part, lorsque l'auteur écrit que « even Dalgarno (referred to as « another Person »), was acknowledged, albeit obliquely ». Peut-on vraiment parler d'une « reconnaissance », même « oblique » dans cette simple mention anonyme ?

L'insistance de Wilkins sur ses *fellows*-collaborateurs relève aussi d'une autre approche. Elle confère à l'institution londonienne le rôle d'instance de légitimation, d'accréditation, de son projet. Contre le fait que beaucoup d'inventions – comme l'art du *shorthand* – ne se répandent pas suffisamment largement ou pas assez rapidement, l'auteur souligne que :

« La seule solution que je vois pour y remédier est qu'il [le caractère] soit envoyé de par le monde, accompagné de la réputation d'avoir été considéré et approuvé par une Société telle que celle-là ; ce qui devrait entraîner, au moins, sa prise en compte par la partie la plus érudite du Monde et lui fournir les encouragements qu'il semble devoir mériter. »⁹⁴³

Wilkins se réfugie finalement derrière l'action collective : elle est génératrice d'entraide à l'intérieur d'un réseau, mais surtout source de légitimité scientifique, d'une forme particulière et d'autant plus importante qu'elle ne s'applique pas à n'importe quel type d'invention « scientifique », mais à une langue universelle, utopique. Une langue qui, si elle en venait, grâce à ce soutien institutionnel notamment, à s'imposer, ferait rejaillir sur l'institution l'aura de son succès, juste retour des choses pour l'aide protéiforme fournie :

« Et si grâce à l'amendement et à la recommandation offerts par cette Société, le projet ici proposé, devait devenir d'usage commun, cela renverrait vers vous l'honneur que vous avez bien voulu lui accorder, avec toutes sortes d'avantages. Car lorsqu'une telle découverte devient un outil et tend vers le bien universel de l'humanité, elle est bénéfique non seulement pour la renommée de ses auteurs, mais aussi pour l'époque et les lieux dans lesquels ils ont vécu. »⁹⁴⁴

William Lloyd dans le sermon qu'il prononce à la mort de l'évêque de Chester semble reconnaître cette dimension corporative de l'*Essay* lorsqu'il affirme que Wilkins, intéressé par la promotion de l' « *Universal Knowledge* », trouvait de l'intérêt « en toutes choses », mais « surtout dans celle, selon moi, qui est bien plus blâmée que comprise : je veux dire dans le projet de la Royal Society »⁹⁴⁵.

⁹⁴³ WILKINS (John), *op. cit.*, « Epistle dedicatory » (a4r) ; nous traduisons : « The only expedient I can think of against it, is, That it be sent abroad into the World, with the reputation of having bin (sic) considered and approved of, by such a Society as this ; which may provoke, at least, the Learned part of the World, to take notice of it, and to give it such encouragement, as it shall appear to deserve. »

⁹⁴⁴ *Ibidem*, nous traduisons : « And if upon such an amendment and recommendation by this Society, the design here proposed, should happen to come into common use, It would resuite the Honour you bestow upon it, with abundant Interest. The being Instrumental in any such discovery as does tend to the Universal good of Mankind, being sufficient not only to make the Authors of it famous, but also the Times and Places wherein they live. »

⁹⁴⁵ LLOYD (William), *A Sermon preached at the funeral of... John, late bishop of Chester, at the Guildhall chappel, London, on... the 12 of December 1672*, Londres, J. Brome, 1673, p. 39-40 ; nous traduisons : « especially in that which, I

Le passage précédent de l'*Essay*, qui mentionne l'amélioration que la Royal Society a pu apporter au caractère, souligne un deuxième aspect du travail collectif appelé de ses vœux par Wilkins. Si l'épître et l'adresse font la part belle à la mention des apports de l'institution et de ses membres en amont du projet – dans son élaboration –, cette dernière phrase souligne la volonté de son auteur que cette entreprise commune perdure en aval du projet. Et il commence l'*Essay* par une sorte d'appel solennel au président William Brouncker, lui intimant:

« que vous ordonniez de désigner quelques-uns d'entre nous, pour parcourir et examiner l'entièreté du projet, et qu'ils offrent leurs réflexions sur ce qu'ils estiment nécessaire d'y améliorer. »⁹⁴⁶

L'effet est assez immédiat puisque dès mai 1668 une commission de la Royal Society est constituée pour étudier les applications possibles du projet de « caractères réels » et procéder éventuellement à son amélioration⁹⁴⁷. Elle est composée de grands scientifiques et de tout ce que le milieu des *language planners* compte de figures éminentes ; s'y retrouvent notamment William Holder (1616-1698), John Wallis, Thomas Henshaw (1618-1700), Robert Boyle, John Ray, Robert Hooke, et Seth Ward⁹⁴⁸. Elle ne semble s'être, néanmoins, jamais réellement réunie physiquement et a plutôt fonctionné, un temps, comme un groupe de correspondants coordonné par John Aubrey. Ce dernier s'était lui-même impliqué dans les recherches sur la langue universelle à travers ses relations avec Samuel Hartlib, lui écrivant dès une lettre du 7 décembre 1653 au sujet d'un « langage commun que l'on peut écrire en caractères ordinaires »⁹⁴⁹. La correspondance collective ne

conceive, is much more censured than understood ; I mean, in the design of the Royal Society. » (cf. cité aussi dans LEWIS (Rhodri), *op. cit.*, p. 186).

⁹⁴⁶ *Ibidem*, alr ; nous traduisons : « That you would by your Order appoint some of our number, thoroughly to examine and consider the whole, and to offer their thoughts concerning what they judge fit to be amended in it. »

⁹⁴⁷ Au sujet de cette commission, nous nous appuyons sur les travaux de Vivian Salmon et surtout ceux de Rhodri Lewis qui les a prolongés : SALMON (Vivian), « John Wilkin's *Essay* (1668) : critics and continuators », *Historiographia Linguistica*, vol. 1, n°2, 1974, p. 147-163 (repris dans *The Study of language in 17th Century England*, p. 191-206) ; LEWIS (Rhodri), « The efforts of the Aubrey correspondence group to revise John Wilkins's *Essay* (1668) and their context », *Historiographia Linguistica*, vol. 28, n°3, 2001, p. 341-358 et *Language, Mind and Nature*, *op. cit.*, chapitre 6. Nous renvoyons à ces publications pour les précisions sur la « commission » de la Royal Society que Rhodri Lewis analyse de façon très complète. Nous reviendrons, quant à nous, sur la question de la « réception » de l'oeuvre de Wilkins plus largement, la comparant avec celle d'autres projets de langues universelles, dans le chapitre 8.2.3.

⁹⁴⁸ Plus, de façon plus ou moins ponctuelle, Francis Lodwick, Thomas Pigot, Christopher Wren, mais aussi Andrew Paschall sur lequel nous revenons immédiatement.

⁹⁴⁹ « A common-language to bee written in ordinary characters », lettre citée dans LEWIS (Rhodri), *art. cit.*, p. 334.

début véritablement qu'en 1676. Ses membres suivent en fait des voies différentes dans leurs possibles utilisations et interprétations du caractère réel de Wilkins. Elles s'inscrivent, pour certains, dans le prolongement soit des réflexions qu'ils avaient partagées avec l'auteur dans l'élaboration de son projet, soit des travaux qu'ils avaient effectués déjà aux côtés de Wilkins de son vivant : John Ray les applique à la classification botanique, Hooke à un projet de « *philosophical algebra* », alors que Seth Ward songe à une langue philosophique basée plutôt sur la logique... Les prolongements donnés à l'œuvre de Wilkins s'inscrivent donc dans des perspectives différentes qui rendent parfois la lecture des travaux de cette commission, au moins virtuelle, complexe : ils sont partagés entre discussions autour de la traduction latine de l'œuvre, perfectionnement des tables et recherche de moyens d'offrir la plus grande visibilité possible au projet dans son ensemble. Une bonne porte d'entrée dans la fonction remplie par ce groupe est constituée par les efforts de l'un des membres les plus actifs, Andrew Paschall (c.1630-c.1696)⁹⁵⁰. Ancien *fellow* du Queen's College de Cambridge, il est chargé de la paroisse de Chedsey dans le Somerset. Dès 1669, il propose à Joseph Glanvill de mettre en place, dans le Somerset, un groupe de correspondants, dont l'une des premières tâches serait de débattre « du grand œuvre de l'évêque de Chester, son *Essay*, concernant les probabilités qu'il y a (...) qu'il aboutisse à quelque chose ». La lettre est lue lors d'une réunion de la Royal Society et la création de ce comité spécifique est approuvée par l'institution⁹⁵¹. La condition *sine qua non* d'adhésion à cette « société » est de s'engager à « faciliter, ou promouvoir l'apprentissage et la diffusion » de la langue de Wilkins⁹⁵². Ce n'est plus le contexte social de production qui influence la langue produite par tel ou tel milieu, c'est la langue elle-même qui en vient à définir son propre espace social. Si le groupe fait long feu, il permet, en revanche, à Paschall de s'intégrer à celui plus officiel de la Société Royale. Il harcèle presque ses correspondants, tentant de jouer le rôle d'aiguillon lorsque les ardeurs s'assoupissent. Si en avril 1676, John Ray écrit à Aubrey pour lui dire de remercier le Dr. Paschall pour ses papiers sur la langue universelle, en août 1678, Paschall insiste auprès

⁹⁵⁰ Cf. LEWIS (Rhodri), *art. cit.*, p. 339-346 et *op. cit.*, p. 203 et *sq.*.

⁹⁵¹ Lettre de Paschall à Glanvill, 16 juin 1669 : « yt great worke of the Bp of Chester his Essay, and concerning the probabilityes there are that this designe (...) can come to any thing » (dans OLDENBURG (Henry), *The Correspondence*, vol. 6, p. 141, cité dans LEWIS (Rhodri), *op. cit.*, p. 203). Pour la mention de la lecture de la lettre : BIRCH (Thomas), *The History of the Royal Society of London*, *op. cit.*, vol. 2, p. 394-395.

⁹⁵² Cf. GLANVIL (Joseph), *Propositions for the Carrying on a Philosophical Correspondence... in the County of Somerset*, 1670, p. 3 (cité dans *ibidem*).

Ill. 11 : Le « caractère réel » employé par Andrew Paschall

(Lettre de Paschall à John Aubrey, 13 février 1677

Bodleian Library, MS Aubrey 13, f. 15r)

d'Aubrey pour « obliger cette personne érudite Mr. Ray à dessiner (...) des tables pour les plantes et les animaux »⁹⁵³. Il insiste, par ailleurs, sur la nécessaire participation active de Seth Ward, dont les idées lui paraissent toujours essentielles⁹⁵⁴. Paschall propose lui-même une utilisation effective du caractère, en l'employant dans une de ses lettres à Aubrey du 13 février 1677 avec une traduction interlinéaire [III. 11], puis le détournant, en novembre 1682, en outil pour construire une sorte d'alphabet phonétique⁹⁵⁵. Cependant, les efforts répétés d'un individu comme Andrew Paschall, obnubilé par le sacerdoce de l'amélioration du « caractère réel », qui l'occupe entre 1669 et 1682 au moins, n'aboutissent pas. La dispersion des centres d'intérêt des membres de la « commission Aubrey » conduit à un échec de leur tâche : « All its members, with the exception of Ray, were animated by the belief that the *Essay* was a work that could be perfected, and which would – if perfected – cement the relationship between natural philosophy and religion. The rub was their inability to decide how this condition of perfection could or should be brought about. »⁹⁵⁶

A travers l'échec de ce groupe, malgré la tentative de centralisation de la correspondance par Aubrey, l'on perçoit l'importance, pour le bon fonctionnement collaboratif d'une entreprise qui se veut collective, de la présence de figures jouant le rôle d'intermédiaires, mobilisant et concentrant les énergies et évitant la dispersion.

Figures de brokers en Angleterre : Samuel Hartlib et Henry Oldenburg

Il est des figures-clés qui animent le milieu très dense des *language planners* anglais. Ils jouent le rôle capital de *brokers* à l'intérieur du réseau, de passeurs, de figures de l'intermédiation. Nous allons en voir deux exemples, individus au capital social et

⁹⁵³ Lettre de Paschall à Aubrey, 16 août 1678, Bodl. Ms. Aubrey 13, f. 34r : « Oblige that learned Person Mr. ray to Draw up (...) Tables of Plants' and Animals' ». Pour la lettre précédente : lettre de Ray à Aubrey, 18 avril 1676, Bodl. Ms. Aubrey 13, f. 168r (cf. *ibidem*, p. 205).

⁹⁵⁴ Paschall à Aubrey, 10 novembre 1676 (*ibidem*, f. 13r), 12 décembre 1676 et 13 février 1677 (*ibidem*, f. 14r-15r). (cf. *ibidem*, p. 206).

⁹⁵⁵ L'image de la lettre à Aubrey en « caractères réels » apparaît aussi dans LEWIS (Rhodri), *op. cit.*, p. 207 (celle du « Phonetic scheme » (Ms Aubrey 13, f. 57r), p. 219à. Pour une exposition en ligne d'un certain nombre de sources en lien avec les langues artificielles en Angleterre : <http://www.bodleian.ox.ac.uk/bodley/about/exhibitions/online/aubrey/language>.

⁹⁵⁶ LEWIS (Rhodri), *op. cit.*, p. 221.

culturel pour partie équivalent, tous deux exilés continentaux installés en Angleterre, points nodaux dans le fonctionnement réticulaire des réflexions sur la langue universelle. Le premier s'inscrit dans le cadre d'un des groupes ayant pu servir de préfiguration à la Royal Society – le « groupe des admirateurs de la philosophie pansophique de Comenius »⁹⁵⁷ –, il s'agit de Samuel Hartlib. Le second est un acteur central de la Société Royale institutionnalisée : Henry Oldenburg. Tous les deux jouent un rôle primordial dans la circulation des projets et des réflexions concernant la langue universelle.

Nous avons eu l'occasion d'aborder l'intérêt direct de Samuel Hartlib pour la question linguistique avec l'évocation de la publication de son ouvrage consacré à la facilitation de l'apprentissage du latin, *True and Readie Way to Learne the Latine Tongue* de 1654⁹⁵⁸. Or sa forme même était évocatrice de la façon d'agir d'Hartlib dans le champ scientifique : il s'agissait de la compilation d'écrits d'autres auteurs, en l'occurrence Eilhardus Lubinus, Richard Carew et Montaigne. Hartlib constate ainsi au sujet d'autres de ses travaux qu'il « ne revendique rien à part le contentement d'en être l'éditeur [*publisher*] ». En 1650, il se définit comme un « *conduit pipe... towards the Publick* » et John Dury le considère comme « *the greatest instrument of public edification* »⁹⁵⁹.

Hartlib est né, vers la fin du XVII^e siècle sans doute, à Elbing, en Prusse polonaise, dans une famille protestante de marchands, installée originellement en Lituanie. Sa mère, troisième femme de son père, est issue d'une riche famille de marchands anglais de Dantzig. Le jeune Samuel est éduqué à l'académie calviniste de Brieg en Silésie puis à l'université de Königsberg. Devant la progression des armées Habsbourg, comme de nombreux autres calvinistes, il gagne l'Angleterre, définitivement, à partir de 1628. Il y est officiellement « marchand » mais s'occupe surtout de très nombreux projets liés à tous les domaines de la connaissance. En visite chez lui en 1655, John Evelyn écrit dans son

⁹⁵⁷ BRIOIST (Pascal), *art. cit.*, p. 99.

⁹⁵⁸ HARTLIB (Samuel), *The True and Readie Way to Learne the Latine Tongue. Attested by Three Excellently Learned and Approved Authours of Three Nations*, *op. cit.*.

⁹⁵⁹ Pour les citations, dans l'ordre : HARTLIB (Samuel), *Discours of husbandrie used in Brabant and Flanders*, 1650, « To the Reader », f. a4r ; *A Design for plentie*, Londres, 1653, f. a2v. Elles sont tirées de : GREENGRASS (Mark), « Samuel Hartlib and the Commonwealth of Learning », dans BARNARD John (dir.) *et alii*, *The Cambridge History of the Book in Britain vol IV*, Cambridge, Cambridge University Press, 2002, p. 304-322, p. 305. Outre cet article, sur Hartlib, voir : STIMSON (Dorothy), « Hartlib, Haak and Oldenburg, Intelligencers », *Isis*, vol. 31, n°2, 1940, p. 309-326; TURNBULL (Georges Henry), « Samuel Hartlib's Influence on the Early History of the Royal Society », *Notes and Records of the Royal Society of London*, Vol. 10, No. 2, 1953, p. 101-130 ; WEBSTER (Charles), *Samuel Hartlib and the Advancement of Learning*, Cambridge, Cambridge University Press, 1970.

Diary : « ce gentleman était un maître dans d'innombrables curiosités et très communicatif »⁹⁶⁰. Or parmi ses nombreux centres d'intérêt, la question de la langue universelle ne semble pas des moindres. Le journal qu'il a tenu, ses *Ephemerides*, véritable « atelier de l'*intelligencer* » qu'il est, se présente comme une mine pour les projets de langues universelle dont il pourrait constituer une sorte d'encyclopédie. Y sont recensés de nombreux *language planners* dont les noms n'ont parfois traversé les siècles que grâce à la plume d'Hartlib⁹⁶¹. En voici quelques exemples.

Hartlib mentionne en 1635 dans son journal que « Champagnolla est maintenant à Londres perfectionnant ses *Characteres Reales* ». En 1639, l'ambassadeur anglais aux Provinces-Unies, Sir William Boswell, lui apprend que Champagnolla est maintenant « capable de réaliser ce qu'il a promis et il l'a fait pour le livre 1 de l'*Odyssee* d'Homère qu'il a imprimé »⁹⁶². On en sait peu sur l'auteur, à part qu'il est sans doute un émigré français en Angleterre, installé à Huntingdon en 1626. Il échange épistolairement au sujet de son caractère avec Philip Kinder (1597-1665), qui a réfléchi lui-même à un projet de langue universelle, et William Beveridge, pasteur de Barrow dans le Leicestershire, sans que le détail du fonctionnement de sa langue puisse être véritablement précisé. Il apparaît donc

⁹⁶⁰ EVELYN (John), *The Diary of John Evelyn*, éd. par E.S. De Beer, 6 vol., Londres, Oxford University Press, 1955, vol. 1, p. 310 : « This gentleman was master of innumerable curiosities and very communicative » (cf. cité dans *DNB*, vol. 25, *sub voce*).

⁹⁶¹ Son manuscrit a donc été travaillé depuis longtemps par les chercheurs intéressés par la langue universelle. Citons notamment les premiers travaux de Turnbull dont : TURNBULL (Georges Henry), *Samuel Hartlib : A Sketch of his Life and his Relations to J. A. Comenius*, Londres, Oxford University Press, 1920 et Hartlib, *Dury and Comenius : Gleanings from Hartlib's Papers*, Liverpool, University Press of Liverpool, 1947. Pour des prolongements récents, toujours les travaux de Rhodri Lewis, avec le chapitre 2 de son ouvrage intitulé « Hartlibian beginnings » (*op. cit.*, p. 23-63). L'expression traduite de « atelier de l'*intelligencer* » est tirée du titre de l'article suivant : GREENGRASS (Mark), « An « Intelligencer's Workshop » : Samuel Hartlib's *Ephemerides* », *Studia Comeniana et Historica*, n° 26, 1996, p. 48-62 ; voir aussi GREENGRASS (Mark, dir.), LESLIE (Michael, dir.) et RAYLOR (Thimathy, dir.), *Samuel Hartlib and Universal Reformation : Studies in Intellectual Communication*, Cambridge, Cambridge University Press, 1994. Mentionnons, enfin, le fait que l'université de Sheffield, avec la participation de Mark Greengrass notamment, a réalisé un CD-Rom des *Ephemerides : The Hartlib Papers*, CD-Rom, 2e édition, éd. Patricia Barry *et alii*, Sheffield, 2002 (mentionné ensuite comme *HP* en suivant les renvois de Rhodri Lewis ; en effet, nous n'avions pas pu nous procurer le CD-ROM avant la publication de l'ouvrage de Lewis qui l'exploite abondamment et sur lequel nous nous appuyons). Le programme « Cultures of Knowledge » d'Oxford, déjà cité, prolonge actuellement le travail sur les sources liées à Hartlib, notamment l'édition de la correspondance (ainsi que de celle de Comenius).

⁹⁶² *Ephemerides*, 1635 (après janvier), *HP* 29/3/32b : « Champagnolla is yet in London perfecting his *Characteres Reales* » et 1639 30/4/12b : « [Champagnolla] was able to performe what hee promised and that hee had done soe the I. booke of Homers *Odyssey* which he had printed » ; cités dans LEWIS (Rhodri), *op. cit.*, p. 33 (sur Champagnolla, p. 33-37). Voir aussi KNOWLSON (James), *op. cit.*, p. 47.

comme le cas typique de ces *language planners* dont les mentions fourmillent dans les *Ephemerides* d'Hartlib, preuve de sa curiosité sans borne. En effet, Champagnolla y fait une autre apparition beaucoup plus tardive, et sans doute posthume (il serait mort en 1643 environ), puisqu'elle date des années 1650. Sont mentionnés alors des échanges entre William Petty et Seth Ward qui tentent de récupérer le projet auprès de la veuve du concepteur. Finalement les exigences financières de l'épouse (qui en demande une centaine de livres) et les quelques précisions, décevantes, que les collaborateurs d'Hartlib arrivent à se procurer leur font abandonner l'idée de l'achat de papiers ne valant pas « six pences » selon Petty⁹⁶³.

Un autre projet de la période semble enthousiasmer Hartlib. Il note en février 1641, alors que vient de paraître une traduction anglaise du *De augmentis scientiarum* de Bacon, que le programme de ce dernier sera bientôt accompli, notamment grâce aux efforts de « Mr. Johnson en Irlande [qui] ayant étudié sans cesse ce sujet [la langue universelle] pendant tant d'années, est maintenant capable de rendre public et de découvrir l'entière invention et le mystère dont le monde entier pourra tirer un réel bénéfice »⁹⁶⁴. Ce John Johnson est un ecclésiastique irlandais sur lequel nous informe aussi William Bedell, évêque d'Ardagh et Kilmore (1572-1642). En effet, l'on apprend, dans la vie de l'évêque écrite par Gilbert Burnet en 1685, qu'il aurait mis au travail, dès 1633, Johnson, à l'esprit « mécanique », pour lui faire élaborer un caractère universel qui serait, sur le modèle de l'algèbre, « compris tout aussi bien par toutes les nations »⁹⁶⁵. La question de l'évangélisation de

⁹⁶³ *Ephemerides*, 1650 (mai-octobre), HP 28/1/64b (cf. *ibidem*).

⁹⁶⁴ Lettre de Hartlib à un correspondant inconnu, 20 février 1641, HP 7/43a-b : « Mr Johnson in Ireland [who] having studied this subject these many yeares over & over, in soe much at this very Instant hee is contriving how to publish & discover the whole invention & Mysterie that all the world may have a reall benefit of it » (cf. *ibidem*, p. 37 et *sq.*).

⁹⁶⁵ BURNET (Gilbert), *The Life of William Bedell, D.D. Bishop of Kilmore in Ireland*, Londres, printed for John Southby, 1685, p. 78-79 : « He had by zeal and earnest endeavours prevailed with all his Presbyters to reside in their Parishes ; one only excepted, whose name was *Johnston*. He was of a mean Education, yet he had very quick Parts, byt they lay more to the Mechanical than to the Spiritual Architecture. For the Earl of *Strafford* used him for an Engineer, and gave him the management of some great Buildings that he was raising in the country of *Wicklo*. But the Bishop finding the Man had a very mercurial Wit, and a great capacity, he resolved to set him to work, that so he might not be wholly useless to the Church ; and therefore he proposed to him the composing an universal Character, that might be equally well understood by all Nations : and he shewed him, that since there was already an universal Mathematical Character, received both for Arithmetick, Geometry, and Astronomy, the other was not impossible to be done. *Johnston* undertook it readily, and the Bishop drew for him a Scheme of the whole Work, which he brought to such perfection, that, as my Author was informed, he put it under the Press, but the Rebellion prevented his finishing it. After the Bishop had been for many years carrying on the Reformation of his Diocess, he resolved to hold a Synod of all his Clergy, and to establish some Rules for the better government of the Flock committed to him (...). »

l'Irlande et de la communication avec les populations gaéliques préoccupe notamment l'ecclésiastique, fervent défenseur par ailleurs de l'irénisme. Là encore, le projet semble s'être perdu, une des causes évoquées étant sa destruction au moment de la rébellion irlandaise. Néanmoins, un brouillon au moins atteint l'Angleterre, puisque le « caractère » est de nouveau mentionné et discuté dans les *Ephemerides* dans les années 1650⁹⁶⁶.

Un dernier projet n'est cité ni par James Knowlson, ni par Rhodri Lewis. Pourtant il nous semble pouvoir être rattaché à la question de la langue universelle bien qu'il ne s'agisse pas ici de la construction d'un idiome. En 1640, Hartlib s'attarde sur une invention qualifiée de « Harrison's booke-invention ». Elle est l'œuvre de Thomas Harrison, maître d'école et pasteur londonien, né en 1595, éduqué à la Merchant's Taylor School puis au St John's College d'Oxford. Hartlib la décrit comme « an excellent and the compleatest Art... of *excerpendi* »⁹⁶⁷. Elle consiste en un système de notes permettant de résumer en quelques signes l'intégralité de la pensée d'un auteur, avec une possibilité de faire des renvois et références croisés entre livres et auteurs (« allegations by ciphers » écrit Hartlib). Les fiches sont disposées sur des sortes de chevalets aisément transportables, appelés *arcae studiorum*. Le projet se présente donc à la fois comme un code et comme une « machine », qui permettent de tendre vers un savoir universel et se rapprochent du courant des : « Physical devices that might be used to generate, out of a finite quantity of units of information, almost infinite combinations and permutations. This idea appealed especially to thinkers interested in the Lullian tradition of combinatorics »⁹⁶⁸.

Ce *Plane novum, perpetuum expeditissimum generalissimumq[ue] artificium inveniendi quodq[ue] quaesitum in re libraria, per notas mobiles cita[tio]nes[que] numerales*, comme l'appelle son auteur, nous conduit dans deux directions en lien avec les projets d'Hartlib. D'une part, il est symbolique de l'utilisation que le natif d'Elbing souhaiterait en

⁹⁶⁶ *Ephemerides*, 1649 (octobre-décembre), *HP* 28/1/8b. Sur les positions de Bedell plus généralement : SALMON (Vivian), « William Bedell and the Universal Language Movement in 17th-Century Ireland », dans *Language and Society in Early Modern England. Selected Essays 1981-1994*, Amsterdam-Philadelphie, John Benjamins Publishing Company, 1996, p. 99-111.

⁹⁶⁷ *Ephemerides*, 1640, *HP* 30/4/46a et 30/4/46a : « Hee aimes by it to gather (1) All the Authors (2) their Notions or Axiomes (3) their whole discourses... The ground of it [is] a passe port with as much paper upon it as you please. Upon it there bee slices of paper put on which can bee removed and transposed as one pleases which carries a world of conveniences in it. » (cf. GREENGRASS (Mark), « Samuel Hartlib and the Commonwealth of Learning », *art. cit.*, p. 312) Sur cette invention : MALCOLM (Noel), « Thomas Harrison and his 'Ark of Studies': An Episode in the History of the Organization of Knowledge », *The Seventeenth Century*, 19, 2004, p. 196-232 (l'article contient des images des « machines » de Harrison).

⁹⁶⁸ MALCOLM (Noel), *art. cit.*, p. 218.

faire dans l'un de ses autres grands desseins : l'« Office of Public Adress ». Sur une idée de John Dury au départ – décrite dans ses *Considerations tending to the happy Accomplishment of Englands Reformation in Church and State* (1647) – et avec en tête le modèle du « Bureau d'adresse » de Théophraste Renaudot (1586-1653), dont Hartlib a eu vent dès 1639, le projet prône la mise en place de deux structures. La première, « Office of Adress for Accommodations », est une sorte de bourse du travail et du commerce installée à Londres. La deuxième, « Office of Adress of Communications », avec des bureaux dans différentes villes (Hartlib s'occupant de celui d'Oxford où il réside), doit tenir des registres où sont notées des informations sur tous les domaines : « une base de données universelle à desseins éducatifs concernant tous les champs du savoir »⁹⁶⁹. L'invention de Harrison serait une sorte de panacée dans une telle perspective. L'*Office of Adress* prend diverses formes successives, plus ou moins abouties, sous le gouvernement de Cromwell, entre 1647 et 1653 notamment, mais périclité par la suite.

D'autre part, l'autre direction dans laquelle nous amène incidemment le projet de Harrison, est liée à une des seules autres réactions sur son invention dont on dispose :

« Un érudit, nommé Harrison, a offert au Parlement une nouvelle invention formidable, pour réduire en un Index, et dans n'importe quelle langue, tous les auteurs qui le méritent. De cette manière, il devrait être possible de connaître, ou de trouver rapidement, les opinions de n'importe qui (à partir du moment où ils ont publié leurs pensées) sur tous les sujets nécessaires... »⁹⁷⁰

Ce jugement laudatif sur l'*arca studiorum* est l'œuvre de Comenius qui en octobre 1641 se trouve justement en Angleterre.

⁹⁶⁹ BRIOIST (Pascal), *art. cit.*, p. 112. Et GREENGRASS (Mark), *art. cit.*, p. 308.

⁹⁷⁰ Lettre de Comenius (à Londres) à ses amis de Leszno en Pologne, 18 octobre 1641 (*Korrespondence. Sebral A. Patera (Rozprawy Ceskè Akademie)*, Prague, 1892, p. 39-40) ; nous traduisons la phrase en italique : « *Vir doctissimis N. (sic) Harisson obtulit Parlamento novam quandam inventionem suam, eamque miram, autores omnes, quotquot alicujus pretii extant ulla in lingua, in unum redigendi Indicem, cujus beneficio de quacumque re incidat necessitas, cujuscunque mortalium (qui modo cogitationes suas mundo communicarunt) cognosci sententia et prompte reperiri possit. Delecti fuerunt a Parlamento commissarii, viri rerum gnari, qui plenius negotium hoc cognoscerent ; cumque retulissent rem hanc bonis niti fundamentis foreque imprimis utilem ad concinandum pansophicum opus (ita id expresse actum accepi) decretum est hoc opus adornandum permitti. Sed soluto (ad 20/30 usque Octobr.) Ordinum convenu specialius nihil dum ea in re actum est. Ego ipsum convenire Harissonum remque plenius coram cognoscere aveo, sed abesse cognovi ab urbe, ubi rediisse audivero, convenire non intermittam. Audio ipsum autorum eviscerandorum catalogum jam habere, quorum numerus ad sexaginta millia (audita nunc refero, nondum comperta) ascendit. Amici fore putant, ut ex utraque Academia studiosi aliquam multi deligantur, qui distributos inter se autores Harissoni sub directione sic resolvant.* » (cf. MALCOLM (Noel), *art. cit.*, p. 197).

En effet, l'un des faits d'armes les plus importants de l'*intelligencer* Hartlib dans le cadre de la quête de la langue universelle reste sans doute le fait qu'il soit à l'origine de la venue du savant tchèque en Angleterre. Le rôle du *broker* est non seulement de faire circuler les idées, mais aussi, et sur la base de son capital social et relationnel, d'inciter à la pérégrination des individus. En relation épistolaire avec l'auteur du *Janua linguarum* depuis 1632 environ, Hartlib a tout fait pour le faire venir sur l'île, estimant que la pansophie développée par le penseur serait un des meilleurs moyens de faire aboutir les projets utopiques de collèges universels développés par le groupe de puritains de son entourage. Ainsi il fait publier un *Conatuum Comenianorum praeludia* (Oxford, Excudebat Guilielmus Turnerus, 1637), suivi d'un *Comenii Pansophiae prodromus...* (Londres, sumptibus L. Fawne et S. Gellibrand, 1639), qui servent à la fois à répandre les idées de Comenius, mais aussi à mobiliser les énergies et les fonds éventuels pour faciliter sa venue. Hartlib s'attire ainsi des alliés, comme l'évêque d'Exeter John Gauden (c.1600-1662) qui prononce un sermon devant la *House of Commons* en novembre 1640, dans lequel il recommande les travaux de Dury et de Comenius. Des figures parlementaires comme John Pym (1583-1643) adhèrent aussi au « plan coménien ». Comenius débarque finalement en Angleterre le 21 septembre 1641 pour y rester jusqu'au 21 juin 1642 ; il gagne ensuite la Hollande puis la Suède. A cette date, le groupe d'Hartlib s'est quelque peu distendu avec les départs de Dury pour La Haye et Hübner pour la France. L'influence exacte du séjour anglais de Comenius sur les travaux linguistiques des *language planners* anglais a été l'objet d'intenses débats entre les spécialistes⁹⁷¹. Ainsi pour Benjamin De Mott, il est certain que Comenius a écrit la partie sur la langue universelle de son *Via lucis* lors de son passage sur l'île et que le manuscrit a, ensuite, circulé dans les cercles hartlibiens. Du fait des connexions entre Hartlib et les groupes de Londres et d'Oxford qui sont aux origines de la Royal Society, Wilkins aurait eu connaissance de ce travail qui l'aurait durablement influencé. Vivian Salmon met en doute un certain nombre de ces hypothèses : elle n'est pas persuadée de la rédaction du chapitre en Angleterre, en tout cas pas forcément avant la publication du *Mercury* de Wilkins, et encore moins de la circulation du manuscrit. Elle

⁹⁷¹ Sur ce point, nous renvoyons à : DE MOTT (Benjamin), « Comenius and the Real Character », *Publications of the Modern Language Association*, vol. LXX, n°5, 1955, p. 1068-1081; SALMON (Vivian), « Language-Planning in Seventeenth-Century England : its Context and Aims », *art. cit.* ; STIMSON (Dorothy), « Comenius and the Invisible College », *Isis*, XXIII, 1935, p. 373 et *sq.* ; SUBBIONDO (Joseph L.), « From Babel to Eden : Comenius and the 17th-Century Philosophical Language Movement », *Historiographia linguistica*, vol. 19, n°2-3, 1992, p. 261-273

note aussi chez Wilkins d'autres influences, comme celles de Francis Godwin et Marin Mersenne.

Il n'en reste pas moins que les différents travaux de Comenius sont une référence pour les concepteurs de langue. Cave Beck écrit ainsi qu'il prévoit pour compléter son « caractère universel » de publier « d'ici quelques mois, un petit traité, à la manière du *Janua de Comenius*, construit avec la langue vulgaire d'un côté, et le caractère de l'autre, grâce auquel un enfant de dix ans, apprenant cinq phrases par jour, pourra maîtriser parfaitement le caractère entier en quatre mois »⁹⁷². Et l'influence est en fait réciproque puisqu'au moment de la publication du *Via Lucis*, près de trente ans après sa rédaction, Comenius le dédie à la Royal Society pour son travail dans « l'investigation de la Vérité de la Nature », suivant une perspective semblable à la sienne. Il le fait en 1668, peu après la parution de l'*History* de Thomas Sprat dans laquelle il a pu s'informer du programme de la Société, et alors que l'institution vient de s'installer dans le Chelsea College, lieu où avait un temps été envisagée l'implantation du Collège Universel pansophique, appelé de ses vœux par l'auteur.

Cela nous ramène à la Royal Society et aux liens qu'entretient Hartlib avec ses membres, ou futurs membres avant sa création. Or avec eux aussi, il a échangé longuement sur les problèmes de la langue universelle qui le passionnent. Leurs correspondances en témoignent et complètent les *Ephemerides*. Dans celle de Boyle notamment, plusieurs lettres échangées avec Hartlib sont consacrées aux projets des *language planners*. Ainsi, dans une lettre du 8 avril 1647, Boyle accuse réception de l'ouvrage de Francis Lodwick qu'il évoquait déjà le 19 mars : « Votre *Common Writing* (pour l'envoi duquel je vous remercie humblement) est enfin arrivé sans encombre entre mes mains ; mais je n'ai pas encore eu l'opportunité de me faire vraiment une idée sur lui »⁹⁷³. Pourtant il avance déjà

⁹⁷² BECK (Cave), *op. cit.*, « To the Reader » : « But to expect within a few Months, a small Treatise, in the nature of *Comenius's Janua*, set forth with the Vulgar Language on one side, and the Character on the other by which a child of ten years old, learning five sentences a day, may in four months space be perfect in the whole Character ».

⁹⁷³ Lettre de Boyle à Hartlib, le 8 avril 1647, BOYLE (Robert), *The Correspondence of Robert Boyle op. cit.*, p. 54-56 : « Your *Common Writing* (for which you have my humble thanks) is at last come safe to my hands ; but my occasions have not yet allowed the leisure to fix my thoughts upon it : only if the dictionary (whose edition, had my wishes the power to swiften it, should be very sudden) do not over-swell and disease it to a tympany, methinks the bulk of the grammar is very reasonable in reference to what the title promises, which I was well pleased to see so, apprehending (nor are my fears yet entirely suppressed) lest that this way of saving the labour of learning a language should prove like a new device, I have lately seen, to perform all the operations of arithmetics by the help of an instrument, where I found it much more difficult to learn the uses of the instrument, than the rules of the art. »

un jugement plutôt favorable si ses impressions se confirment ; la grammaire est effectivement simple et il est toujours, selon lui, désagréable de devoir passer plus de temps dans la maîtrise d'une invention que dans sa pratique. Le contre-exemple qu'il donne est significativement celui d'un instrument arithmétique qu'il a eu à utiliser récemment avec difficulté (« much more difficult to learn the uses of the instrument, than the rules of the art ».). Dix ans plus tard, l'échange est toujours en place et tourne alors autour des projets de Wilkins :

« Le caractère universel a été maintenant amené à une telle perfection que le Dr. Wilkins est ravi de me promettre de me le montrer, ainsi qu'au Dr. Ward, à un moment ou un autre la semaine prochaine, afin qu'il soit considéré en même temps par nous tous. Et s'il est aussi prudent dans ses affirmations au sujet de son projet qu'il l'est pour d'autres sujets, je n'ai pas de doute sur le fait qu'on le trouvera extraordinairement ingénieux, bien que, je confesse pour le moment, je me méfie de sa faisabilité dans diverses situations. »⁹⁷⁴

Cette fois-ci, c'est Boyle, membre du « Collège Invisible » et en relation avec les groupes où le « caractère réel » de Wilkins est élaboré, qui informe Hartlib de son avancée. Ce dernier lui répond immédiatement, le 7 janvier 1658 :

« Je me languis d'en apprendre plus sur le caractère philosophique du Dr. Wilkins. M. Comenius a envoyé récemment à M. Dalgarno son idée d'un tel caractère ; mais elle est si courte et générale, que cela ne vaut pas la peine de la transmettre. Quant à sir Cheney Culpeper, bien qu'il soit absent de la ville, je ne connais pourtant pas de laboureur aussi avide de sa pitance qu'il ne l'est pour cette invention. Il supplie moins dans l'attente d'un projet que d'un modèle mécanique, ou de la chose elle-même, promettant volontiers de payer pour cela. »⁹⁷⁵

⁹⁷⁴ Lettre de Boyle à Hartlib, avant le 31 décembre 1657, BOYLE (Robert), *The Correspondence*, vol. 1, p. 245 ; nous traduisons : « The Universal Character Dr. Wilkins has now brought to that perfection that he is pleased to promise me some time next week to shew it to Dr. Ward and mee together, that it may bee jointly considered by us all, and if hee bee as wary in his affirmations about it as hee used to be about other things, I make no doubt but it will bee found extraordinarily ingenious, though I confess I yet distrust the practicableness of it in divers cases. »

⁹⁷⁵ Lettre de Boyle à Hartlib, avant le 7 janvier 1658, BOYLE (Robert), *The Correspondence*, vol. 1, p. 249 ; nous traduisons : « I long to hear more particulars of Dr. Wilkins's philosophical character. Mr. Comenius hath sent lately to Mr. Dalgarno his idea of it ; but it is so short and general, that it is not worth the imparting. Sir Charles Culpepper, though he be out of town, yet I know no ploughman can be so greedy of his meat, as he is after that invention. He begged not so much a scheme, as a mechanical model of it, or the thing itself, promising most willingly to pay for it. »

Comenius, Dalgarno, Culpeper (1601-1663) – une autre des figures anglaises impliquées dans les réflexions sur la langue universelle⁹⁷⁶ –... l'animateur des discussions qu'est Hartlib joue encore à plein son rôle en 1658, et depuis vingt ans déjà. Sa fonction est, par exemple, capitale dans l'évolution du projet de Dalgarno, aboutissant à *l'Ars signorum*, qu'il contribue à faire circuler afin de recueillir le plus d'avis possibles⁹⁷⁷. Mais ce dernier fait partie des *language planners* ensuite « disqualifiés » et, avec l'exemple de Robert Boyle, nous sommes conduits au deuxième temps de la structuration du groupe des *language planners*, durant lequel s'impose une autre figure de *broker*.

Si Hartlib a joué le rôle de plaque tournante, au sein de l'un des groupes d'érudits qui ont constitué l'un des possibles cercles avant-coureurs de la Royal Society, une fois l'institution mise en place officiellement avec les chartes royales, lui succède dans cette fonction un autre éminent personnage : Henry Oldenburg (c.1617-1677). Il est, en compagnie de Wilkins, le premier secrétaire de la Société Royale, véritable homme-réseau, concrétisant en quelque sorte le rêve d'« *universal office of address* » de son « prédécesseur »⁹⁷⁸. Or cet « *almost universal orchestrator of scientific inquiry* »⁹⁷⁹ applique aussi ses talents d'organisateur de la chose scientifique aux questions liées à la

⁹⁷⁶ Sur son attitude vis-à-vis du projet de Dalgarno par exemple, cf. LEWIS (Rhodri), *op. cit.* p. 90-91.

⁹⁷⁷ Cf. SALMON (Vivian), « The Evolution of Dalgarno's « *Ars signorum* » », dans *The Study of Language*, *op. cit.*, p. 157-175.

⁹⁷⁸ Sur Oldenburg : VITTU (Jean-Pierre), « Henry Oldenburg, « grand intermédiaire » », dans BERKVENS-STEVELINCK (Christiane, dir.), BOTS (Hans, dir.) et HÄSELER (Jens, dir.), *Les Grands intermédiaires culturels de la République des Lettres. Etudes de réseaux de correspondances du XVIIe au XVIIIe siècles*, Paris, Honoré Champion, 2005, p. 183-210. Voir aussi : HENRY (John), « The origins of modern science : Henry Oldenburg's contribution », *British Journal of the History of Science*, 21, 1988, p. 103-110 et SHAPIN (Steven), « O Henry », *Isis*, vol. 78, n° 293, 1987, p. 417-424. Ainsi que les nombreuses publications de l'un des spécialistes actuels d'Oldenburg : AVRAMOV (Jordan), « An Apprenticeship in Scientific Communication : The Early Correspondence of Henry Oldenburg (1656-1663) », *Notes and Records of the Royal Society*, vol. 53, n° 2, 1999, p. 187-201; « « Merchants of Light » : The Correspondence of Henry Oldenburg with his Fellow « Intelligencers » (1656 - 1677) », *Wolfenbuttel Barock-Nachrichten*, vol. 27, n° 1, 2000, p. 3-18; « Letter Writing and the Management of Scientific Controversy : The Correspondence of Henry Oldenburg (1661-1677) », dans VAN HOUTT (Toon, dir.), PAPY (Jan, dir.), TOURNOY (Gilbert, dir.) et MATHEEUSSEN (Constant, dir.), *Self-Presentation and Social Identification : the Rhetoric and Pragmatics of Letter Writing in Early Modern*, Louvain, Presses Universitaires de Louvain, 2002, p. 337-363.

⁹⁷⁹ L'expression est de Michael Hunter dans : HUNTER « Promoting the new science : Henry Oldenburg and the early Royal Society », *History of Science*, 26, 1988, p. 165-181 (article repris dans son ouvrage *Establishing the New Science*, p. 245-260) ; p. 166.

quête de la langue universelle : il est un « grand intermédiaire » de la République des Langues.

Né à Brême vers 1617, d'un père médecin et professeur, il reçoit une formation très complète, d'abord dans sa ville natale, étudiant la philosophie, l'arithmétique, la rhétorique, ou encore le latin, le grec et l'hébreu⁹⁸⁰. En 1641, il est lancé dans une traditionnelle *peregrinatio academica*, qui le mène à Utrecht, où l'un de ses professeurs est le célèbre Gerard Johann Vossius. Entre 1641 et 1653, il séjourne déjà en Angleterre et effectuant des missions diplomatiques auprès du gouvernement de Cromwell en tant que représentant du Sénat de Brême, il exploite ses compétences linguistiques (allemand, français, anglais, italien, hollandais, à des degrés divers). Il tente notamment, en octobre 1654, d'intercéder pour obtenir de l'aide pour sa patrie menacée par les Suédois, convaincant le Lord Protecteur un peu trop tardivement. En 1656, il entre en relation avec lady Katherine Ranelagh, la sœur de Boyle (il s'est lié d'amitié avec ce dernier) et devient précepteur de son fils, Richard Jones. Lors du séjour à l'université d'Oxford du fils de lord Ranelagh, il fréquente les cercles érudits, dont celui de Wilkins. Il rencontre aussi Hartlib à Londres. Puis, il débute, avec son élève, un « Grand Tour » qui les mène dans toute l'Europe, entre avril 1657 et mai 1660. Ils séjournent longuement en France, en particulier à Paris (une semaine tout de suite puis près d'un an à partir de mars 1659). Oldenburg a l'occasion d'y fréquenter le cercle de Justel, le Cabinet des Dupuy et surtout l'académie d'Henri-Louis Habert de Montmor (1600-1679)⁹⁸¹. Ils se rendent par la suite, entre autres, à Saumur, fameuse pour son académie réformée, ou à Montpellier, avant de gagner Genève, Bâle, puis l'Empire, faisant halte alors à Francfort ou encore dans le Palatinat. A chaque étape, les réseaux de sociabilité sont mis en branle et en Allemagne, il rencontre, par exemple, un médecin, mais aussi *language planner*, en la personne de Johann Joachim Becher. Il est à noter – même si nous verrons par la suite que cela avait été envisagé – qu'il ne passe pas par l'Italie, étape indispensable de tout « Grand Tour » du siècle précédent.

⁹⁸⁰ Sur ces précisions biographiques : BOAS HALL (Marie), *Henry Oldenburg, Shaping the Royal Society*, Oxford, Oxford University Press, 2002 et VITTU (Jean-Pierre), *art. cit.*, p. 183-189.

⁹⁸¹ Sur les effets de cette participation aux cercles scientifiques parisiens : BRIOIST (Pascal), « Oldenburg et ses correspondants français : la circulation des modèles et des pratiques entre la France et l'Angleterre (1659-1677) », dans DEMEULENAERE-DOUYERE (Christiane, dir.) et BRIAN (Eric, dir.), *Règlement, usages et science dans la France de l'absolutisme*, Actes du colloque international organisé par l'Académie des sciences de l'Institut de France, avec le concours du Centre international de synthèse (Paris, 8-10 juin 1999), Londres-Paris-New York, Ed. Tec & Doc, 2002, p. 207-222.

Oldenburg est de retour en Angleterre en novembre 1660, alors que les réunions de la Royal Society ont déjà commencé, mais il en devient membre dès février 1661 puis secrétaire en juillet 1662, grâce à sa proximité avec Boyle mais aussi sur la base de ses nombreuses relations, chargé qu'il est de la communication avec l'extérieur. En effet, son séjour de trois ans en Europe continentale a été l'occasion de débiter son grand œuvre : la constitution d'une correspondance massive dans le but d'échanger des informations scientifiques. Il avait par la voie de la pérégrination « acquis les éléments fondamentaux d'une position d'intermédiaire culturel. D'abord l'accès aux milieux de l'aristocratie sociale aussi bien qu'intellectuelle : il connaissait maintenant les circuits, les étapes, et les usages du *monde* comme ceux de la *République des Lettres*. Ensuite, la connaissance d'un ensemble de *républicains des lettres* à travers toute l'Europe du Nord et de l'Ouest qui allaient constituer les points d'appui d'un commerce littéraire qu'il commença à entretenir dès son retour »⁹⁸². Il est donc fort logiquement un des animateurs du « *Correspondence Committee* » mis en place par la Société Royale en août 1664 : il rassemble quarante membres dont la tâche est de discuter des échanges épistolaires internationaux et de leurs ramifications⁹⁸³.

C'est à partir de ces échanges épistolaires qu'il lance en 1665 un périodique savant, les *Philosophical Transactions*. Il connaît un grand succès jusqu'à la mort, en 1677, de son responsable, retiré à la campagne après s'être vu refuser la nationalité anglaise. Oldenburg n'avait délégué la responsabilité du journal que lors d'un bref séjour à la Tour de Londres en 1667, alors qu'il était inquiet à cause de sa correspondance pléthorique jugée suspecte. On retrouve dans le parcours biographique d'Oldenburg un certain nombre des marqueurs sociaux, si ce n'est du *language planner*, du moins du membre de la République des Langues : figure pérégrinante, exilé (comme Hartlib) ce qui contribue peut-être au développement d'un « habitus de décentrement », polyglotte au capital linguistique structuré, ayant bénéficié souvent d'une formation scientifique avec ce que cela suppose de réseaux de sociabilité activés... mais le profit de distinction d'Oldenburg est son capital relationnel qui en fait l'« honnête proxénète » de la République des Lettres – comme le

⁹⁸² VITTU (Jean-Pierre), *art. cit.*, p. 187. Nous lui empruntons par la suite l'expression « habitus de décentrement » utilisé dans son article (p. 199), ainsi que la citation suivante de Chapelain qualifiant Oldenburg de « proxénète » de la République des Lettres (p. 189). Voir enfin une analyse chiffrée de la correspondance dans des tableaux récapitulatifs figurant à la fin de l'article (p. 201 et *sq.*).

⁹⁸³ Cf. STIMSON (Dorothy), « Hartlib, Haak and Oldenburg, Intelligencers », *Isis*, vol. 31, n°2, 1940, p. 309-326 ; p. 319.

surnomme Jean Chapelain. Il est en quelque sorte le premier à institutionnaliser le rôle de l'art épistolaire. Il est aidé dans ses demandes d'informations dans toute l'Europe par la renommée rapidement grandissante de la Royal Society. En retour, cette circulation des informations fait bénéficier l'institution d'une dissémination de son nom aux quatre coins de l'espace européen. S'il fait montre d'un certain nombre de compétences spécifiques dans ce rôle de grand épistolier, sachant jouer avec habileté de la flatterie ou de la controverse maîtrisée, c'est son capital linguistique qui est mis avant tout à contribution. Ainsi, parmi les plus de trois mille lettres recensées par Alfred Rupert Hall et Marie Boas Hall, les éditeurs scientifiques de la correspondance, 42% sont écrites en anglais, 33% en latin et 21% en français⁹⁸⁴. Et, à part pour la langue latine, qui conserve son rôle de langue véhiculaire des savants, y compris en Angleterre, le secrétaire se charge souvent de traduire les lettres depuis le français, l'italien ou l'allemand afin de permettre un passage de main en main plus aisé lors des réunions de la Royal Society.

Quel rôle joue précisément la correspondance ? Quelle est l'utilisation qui en est faite par Oldenburg, notamment dans les réseaux des *language planners* anglais pour ce qui nous intéresse ici (sachant que les Iles britanniques occupent la première place avec 35% des correspondants) ? Voyons deux des grandes fonctions de l'échange épistolaire.

La première utilité possible est la recommandation à l'intérieur du réseau, dont l'accès suppose un droit d'entrée. Oldenburg est un de ses principaux « *gate-keepers* ». Une illustration possible de cette fonction est la correspondance triangulaire entre Nathaniel Fairfax, Cave Beck et Henry Oldenburg.

Nathaniel Fairfax (1637-1690) est un médecin et antiquaire du Suffolk, dans l'Est de l'Angleterre. Formé au Corpus Christi College de Cambridge à partir de 1655, il obtient son B.A. en 1658 et son M.A. en 1661. Il devient alors diacre dans le Suffolk. Mais, à la Restauration, refusant de se « conformer », il change d'orientation et se tourne vers la médecine, obtenant sa « *license to practice* » à Norwich en juin 1665. En 1670, on le retrouve à Leyde où il obtient son M.D. et publie une dissertation inaugurale, *De Lumbricis*. Il installe par la suite son cabinet médical à Woodbridge dans sa région d'origine. Il s'agit donc d'un esprit scientifique, auteur en 1674 d'un *Treatise of the bulk and selvedge of the world. Wherein the greatness, littleness, and lastingness of bodies are*

⁹⁸⁴ OLDENBURG (Henry), *The Correspondence of Henry Oldenburg*, 13 vol., éd. et trad. en anglais par Albert Rupert Hall et Marie Boas Hall, Madison, The University of Wisconsin Press, 1965-1986.

freely handled, inscrit dans le contexte du succès de l'observation « objective » de la nature, promue notamment par la Royal Society. Pourtant, il n'a fait au cours de son existence que graviter dans le milieu de la société londonienne, n'en devenant jamais *fellow*, bien qu'y soumettant des textes dès les premières parutions des *Philosophical Transactions*, dont des « instances of peculiarities of nature both in men and brutes »⁹⁸⁵. On se trouve donc en présence d'une figure en marge du réseau, contribuant à le faire fonctionner, à l'alimenter en observations et en écrits, mais n'intégrant jamais véritablement son cœur faute de l'obtention de la reconnaissance symbolique de l'élection comme membre. Cela n'empêche pas Fairfax de communiquer régulièrement avec Oldenburg. Ainsi, il lui envoie une lettre le 29 janvier 1668⁹⁸⁶. Il commence par remercier Oldenburg pour ses missives précédentes : d'une part, il a fait parvenir à Fairfax le numéro 30 des *Philosophical Transactions* – une pratique courante chez le secrétaire de la Royal Society qui diffuse son périodique tout en s'en servant comme cadeau rétribuant ses correspondants –, d'autre part, il l'a tenu informé de l'avancée du « caractère réel » de Wilkins (« The satisfaction given me about ye U. Language & rd. wth ye 30th tract, I accept as further favours »). Juste avant la parution de l'ouvrage, l'information au sujet du projet de langue universelle circule dans toute l'Angleterre. L'objet de l'échange épistolaire du début 1668 est néanmoins, considération fréquente chez un *broker* toujours en quête de l'extension de son réseau de correspondants, de solliciter son contact dans le Suffolk pour connaître les ressources en hommes pouvant participer à la tâche de la progression de l'histoire naturelle dans laquelle toutes les bonnes volontés sont requises

⁹⁸⁵ *Philosophical Transactions*, vol. 2, 1667, p. 549. Comme indiqué supra, nous tirons ces informations biographiques du *DNB*, vol. 18, *sub voce*.

⁹⁸⁶ OLDENBURG (Henry), *Correspondence, op. cit.*, lettre n°755, de Fairfax à Oldenburg (29 janvier 1668), vol. 4, p. 123-126 : « As ye kindness of your renewed advices has bin hitherto beyond my deserts, so ye good liking of my last mean present was even beyond my hopes. Verily, (if I know my self.) I am more ambitious of doing yu usefull services, then of receiving so much as merited thanks, & I am better satisfyed in doing things, yt ar thanks worthy, receiving none, then to receive any where I am not conscous yt I have deservd ym. The satisfaction given me about ye U. Language & rd. wth ye 30th tract, I accept as further favours.(...) Sr Although ye correspondence, yu have already settled, be indeed unparalleld, to ye wonder of all, & ye joy too of those who ar lovers of knowledg & works. yet considering ye vastnes of ye work of a naturall history, wch should pump & drain the whole bulk of men yt have lore faithfullnes & skill enough to hand stuff & tooles to ye Society as our Maine builders, according as they shall call for them. methinks I could wish yu had so many philosophicall eyes, eares, & hands, at home & abroad, yt yu might take in even all yt is known, markd, done or driven at in ye world, so farr forth as it might further ye undertaking, so happily begun & growing on to ripenes. If it might not be too impertinent I would take ye names of those yt I know in these parts, fram'd for such a work, & they should be: Sr Wm Blois of Grundesborough... ». La correspondance est évoquée dans LEWIS (Rhodri), *op. cit.*, p. 189.

(« considering ye vastnes of ye work of a naturall history, wch should pump & drain the whole bulk of men yt have lore faithfullnes & skill enough to hand stuff & tooles to ye Society as our Maine builders »). Sur la sollicitation d'Oldenburg, Fairfax propose des noms d'interlocuteurs potentiels, bâtis pour un tel travail (« ye names of those yt I know in these parts, fram'd for such a work »). L'un des noms qui ressort de cette pré-sélection locale est le suivant :

« M. Cave Beck d'Ipswich, un ecclésiastique aux raisonnements sûrs, aux déductions perspicaces, aux recherches minutieuses, doué pour les mathématiques, auteur d'un caractère universel, & inventeur d'un ingénieux système de mémoire artificielle, recommandé par son exemple même, puisqu'il l'utilise depuis de nombreuses années dans ses prêches, couchant par écrit ce dont il a besoin en deux vers grossiers seulement, & faisant montre d'une dextérité surprenante pour la cryptographie. »⁹⁸⁷

Le médecin du Suffolk dresse là le portrait du parfait *language planner*, alliant compétences mathématiques, mnémotechniques et cryptographiques. Elles pourraient aussi le faire correspondre à l'ethos du *fellow* doublées qu'elles sont de la clarté de son raisonnement et de ses observations. Cela pourrait en faire éventuellement le « philosophe naturel » idoine. Fairfax tient en tout cas à sa recommandation puisqu'il réitère un portrait de Cave Beck en des termes presque similaires, dans un nouveau courrier daté du 26 avril 1668. Y est évoquée encore la question de la correspondance elle-même, à travers sa possible extension italienne et le coût de celle-ci (« The increas of yor correspondence, & yt fair offer from Rome »)⁹⁸⁸. Mais Cave Beck y trouve encore toute sa place. Qui est ce

⁹⁸⁷ *Ibidem*, nous traduisons : « Mr Cave Beck of Ipswich, a Divine of stedy reasonings, shrewd reaches, narrow searchings, Mathematically given, Author of ye universall Character, & contriver of an ingenious artificiaall memory, commended by his own practise, having for severall years made use of it in his preaching, couching all yt writes in a pair of uncuth verses, & one of surprising sleights at Cryptick writing. »

⁹⁸⁸ OLDENBURG (Henry), *Correspondence, op. cit.*, lettre n°843, de Fairfax à Oldenburg (26 avril 1668), vol. 4, p. 335-337 : « I must begin wth acknowledgment yt I am too much behind han wth yu, as to my return to yours, 2d. instant. anext now I pray Sir of my hearty though late thanks, for ye communications of it & in it. The increas of yor correspondence, & yt fair offer from Rome, I read wth sufficient delight, but ye hint of its expensivenes, wth a more jealous concern, for should yt wellboding commerce stop there, it would be too scurvy a proof, yt ye ingenious & Philosophicall Englishmen, ar either over narrow in their spirits or fortunes or in both together, indeed if other businesses of charge, where a good will is wanting, were carryed on wth eas amongst us, I should suspect ourselves not rightly spirited, but seing tis otherwise, I am apter to referr it to ye too well known & too much felt, want of money. (...) In my former taking notice of ye growth of your philos. Correspondence, & how ye design it self requird noe less then reports of all men yt had skill & faithfullness enough to make tryalls & take observations, & opportunity wthall to bring ym in. I did by ye bye, give an hint such as I knew heerabouts meet for such a commerce, vid : Sr Wm Blois (of Grandesburgh [Suffolk]) a Gent. if any in England of a hansom soul, of methodizd & well bestowd thoughts, of a ready bent & a deep

vicaire, objet de tant de sollicitudes de la part de Fairfax ? Il est l'auteur du *Universal Character* de 1657 que nous avons mentionné à plusieurs reprises⁹⁸⁹. Il a été formé à Londres, dans la Private School de Leadenhall de William Braithwayte, auteur de recherches sur les notations musicales qui ont pu être une source d'inspiration pour celles de Cave Beck. Immatriculé au St John's College de Cambridge en 1638, il a pour *tutor* le royaliste John Cleveland (1613-1658). Il obtient son B.A. en 1642 et s'inscrit à la Gray's Inn, la *law school* fréquentée par Nathaniel et Francis Bacon. Au début de la guerre civile, il est possible que, dans l'entourage royal, auprès de Cleveland, il ait travaillé comme cryptographe, mettant ses compétences au service de la monarchie. En 1650, passant justement sous silence son attachement monarchique, il est nommé Master of Ipswich Grammar School. En charge de la bibliothèque, il développe un système de cotations à l'aide de bandes peintes sur la tranche des ouvrages, accompagnées de symboles de type alchimique ou astrologique, pour distinguer les grands genres. Il s'agit là d'une forme de classification du savoir que l'on retrouve chez d'autres *language planners* et qui évoque aussi en partie les recherches de Thomas Harrison que nous avons mentionnées. Cave Beck devient ensuite vicaire de St Margaret's à Ipswich, ainsi que de St Helen's à la Restauration. Le rapprochement avec Nathaniel Fairfax a donc dû se faire à la fois sur la base d'une formation commune, puis sur la proximité entre deux figures locales du Suffolk, deux « notables » : le médecin d'un côté et le maître d'école/vicaire de l'autre. Mais pour ces deux personnages, frottés de sciences (de façon plus empirique chez Beck), l'horizon londonien lointain de la Royal Society semble être un point focal. En effet, le vicaire de St Margaret's répond immédiatement aux sollicitations d'Oldenburg. Dès le 17 juillet 1668, Fairfax écrit de nouveau au secrétaire de la Société Royale ; évoquant d'abord une « Water Clock », il profite de la lettre pour faire suivre les remerciements de Cave Beck et évoquer son caractère universel :

insights a forward virtuoso & huge friendly to a workfull philosophy, & one who as to ye kindnesses of treatment can't so properly be call'd a lover of ingenuity, as marryed to it. Dr Wilkins may ingage him. *Mr Cave Beck of Ipswich. a Divine of stedly & wary reasonings, shrewd fetches, of a genius made for new works, Mathematically given, Author of ye Universall character, & contriver of an ingenious artificiall memory, commended enough by his own practise, having these many years made use of it in his preaching, his way being to couch his whole discours in 2 or 3 uncouth verses.* » (nous soulignons). Nous allons revenir en détail sur la question de l'ouverture « italienne » de la Royal Society cf. chapitre 7. 1.3.

⁹⁸⁹ Sur Cave Beck, notamment : SALMON (Vivian), « Cave Beck : a Seventeenth Century Ipswich Schoolmaster and his « Universal Character » », *The Study of language in 17th Century England, op. cit.*, p. 177-190.

« Il l'a conçu comme une aide mécanique pour les ignares [*unlearned*] ou pour ceux qui conversent avec des étrangers ignares. S'il pouvait apporter n'importe quelle assistance au projet de l'éminent Dr. Wilkins, il en concevrait une grande joie, et désire que vous acceptiez un exemplaire de son ouvrage, joint à cet envoi. Je me suis aussi procuré auprès de lui un bref compte-rendu de ses aides pour la mémoire que vous trouverez ci-inclus. Il les imagine comme pouvant contenir plusieurs notions dépendantes ou indépendantes comme il peut en être entendu ou lu en l'espace d'une journée (...). Mais je confesse qu'il me semble que parmi les raisons de l'élaboration d'une langue universelle par le Dr. Wilkins, celle permettant de s'en servir pour construire aussi brillamment une mémoire artificielle, pourrait s'ajouter à la principale pour laquelle elle a été conçue. »⁹⁹⁰

L'évêque de Chester est la référence, la pierre de touche des « linguistes universels » anglais.

La recommandation paraît, en tout cas, aboutir puisque le 15 août 1668, une lettre est adressée directement par Cave Beck à Henry Oldenburg, sans recours à un intermédiaire. Le maître d'école remercie le secrétaire de la Royal Society pour sa lettre et son « cadeau », très vraisemblablement toujours un numéro des *Philosophical Transactions*. L'auteur cherche d'emblée à se présenter comme détenteur de l'habitus du membre de la Royal Society capable d'observer la nature. Il se lance alors dans une dissertation sur les « sorcières » et autres phénomènes « surnaturels », que le philosophe se doit d'expliquer (« Sr. observing that yu sometimes take notice of monsters I thought *it might not be unphilosophical* to acquaint yu with the greatest & worst sort of Monsters »). Elle prend aussi, en quelque sorte, les allures d'un hommage aux réflexions sur une « poudre

⁹⁹⁰ OLDENBURG (Henry), *Correspondence, op. cit.*, lettre n°923, de Fairfax à Oldenburg (17 juillet 1668), vol. 4, p. 554 ; nous traduisons (à part les deux premières phrases) : « That Water Clock gives still probabilityes of its being not a contemptible contrivance, Capt. Salter thinks yt it may be brought not onely to give the phases of ye Moon (as his does) but ye motion of all ye other planets too (...). Mr Beck has ingaged me to return yu his hearty service with acknowledgments of your obliging remembrance of him, as for his U. Character he designd it as a Mechanicall help for ye unlearned or such as convers wth unlearned strangers. if it might give any assistance to yt of ye Worthily Eminent Dr. Wilkins he should conceive a very great happynes in it, he desires your acceptance of an exemplar, wch is heerwth offerd. I have also procurd of him a shor accot. of his helps for memory wch yu will find inclosed, he contrives it so as to carry many depending or independent notions as may occur in a days space by reading or hearing (...). yet I confess I have thoughts yt Dr Wilkins's ground for an U. Language, may serve as happily to build an artificicall memory upon as yt for wch tis mainly designed. » Le projet mnémotechnique de Beck est sans doute celui conservé dans les archives de la Royal Society que nous mentionnions plus haut (cf. Royal Society, Classified Papers, 16, n°2 cf. supra p. 318).

sympathique », autre phénomène surnaturel, du président de la Royal Society Kenelm Digby⁹⁹¹.

Mais une autre porte d'entrée dans le réseau lui semble être la question de la langue universelle. C'est sur ses compétences dans ce domaine qu'il a été « patronné » par Fairfax et il répond donc aux sollicitations d'Oldenburg sur ce point (« In answer of yr desire of my opinion of ye new Philosophical Character »). Il prend pour cela position face à Wilkins en portant un jugement sur son projet : la partie philologique et critique est considérée comme parfaite (« Critical & Philological part is incomparably performed ») ; surtout est soulignée la nécessaire implication dans l'œuvre collective que constitue l'élaboration de la langue universelle, de l'institution de référence qu'est la Royal Society (« and if ye Royal Society undertake ye perfecting of ye character, I doubt not it will be ye most Compleate that hath or can be offered to ye world »). Cave Beck retranscrit là l'idée force de l'avant-propos de l'*Essay* qu'il a lu. Il flatte aussi l'un des grands animateurs de la Société, dans l'espoir de l'intégrer sans doute. Mais le vicaire d'Ipswich n'en défend pas moins son propre projet :

« Si vous avez pris en considération mon projet différent (parce que je ne pense pas qu'il soit ni possible ni nécessaire de destituer la langue latine comme langue

⁹⁹¹ OLDENBURG (Henry), *Correspondence, op. cit.*, lettre n°943, de Cave Beck à Oldenburg (15 août 1668), vol. 5, p. 14-17 : « I acknowledge my selfe much indebted to yu for yr obliging letter & present. I shall be restless till I find opportunities of gratefull returnes. Sr. observing that yu sometimes take notice of monsters I thought it might not be unphilosophical to acquaint yu with the greatest & worst sort of Monsters among us which are Witches (for they can but apply natural agents unto patients, although with ye assistance of some more unseene & spiritual Confederate). The following Narrative I recd from a Neighbour Minister of to much prudence to be imposed upon & of approved Veracity not to deceive others. he assureth me that one Mr Spraches of Cookly [Nord est du Suffolk] in our County (who hath formerly invaded ye Ministerial office without Commission) was by fascination brought to that passe that if he but prayed or named God or heard others name him reverently he was put into strange tormenting fits his body would be wrenched into many postures his legs bent & strecht bacckwards... one woman freely confessed herselfe to have an Evil hand upon him but affirmed others were partners in ye guilt... Now that woman is dead ye man is recovered & released of his fits, Sr if ye Royal Society desire it I will procure a fuller story from ye patient himselfe & other Eye & eare witnesses. As also a relation from Sr Tho. Bowes & Esquire Bruce which I heard the sayd Esquire make to my Lord Viscount Hereford That he saw at Sr Tho. Bowes three women accused by a young man who was Emaciated & lookd like a skeleton. (...) Sr a man of this Towne lately come from France assureth us he saw a spectre upon ye River about ye 10th of June last in a bright Moonshine night. (...) a narrative of this (upon my request) was subscribed by all ye company who saw it. but unfortunately lost by a Careless Messenger I shal conclude with a story wch Physician of our Towne recovered from ye Hoste of ye Queens Arms in Wolpit (près Bury St. Edmunds] (...). This and such like undoubted stories seeme to favour ye Digbean Hypothesis [en référence à une poudre sympathique évoquée par Sir Kenelm Digby], & will exercise ye Curious among you to salve ye Phaenomena besides ye service they may doe against ye Vitiosi of ye Sadduces Invasions. »

universellement apprise), je fournis donc une aide mécanique à tous ceux qui ne connaissent que leur langue maternelle pour converser. »⁹⁹²

Il tente de faire prendre en considération son projet face à celui du secrétaire de la Royal Society. Face à une langue jugée finalement trop philosophique et complexe, il propose un véritable outil de communication. Il cherche par la même occasion à obtenir d'Oldenburg des informations sur les autres « experts » œuvrant dans son domaine, c'est-à-dire Johann Joachim Becher et Athanasius Kircher. Il semble les avoir découverts à la faveur de l'association de son nom à ces deux autres patronymes à la p. 454 de l'*Essay* qu'il cite. Une page où Wilkins les associe pour les critiquer. La réponse de Beck à Oldenburg est aussi une réplique dans un duel entre *language planners*, un duel déséquilibré, à armes inégales.

Malgré ces tentatives répétées, voire désespérées, la correspondance entre Beck et Oldenburg ne s'établit jamais durablement. Avec les exemples de Fairfax et Beck, l'on reste bien sur les marges du système mis en place. Nécessaires mais périphériques. Si le médecin de Woodbridge échange régulièrement avec le *broker* londonien, Cave Beck qu'il recommande fait partie d'un cercle plus éloigné encore de l'épicentre du réseau. Il ne le pénètre jamais véritablement. Ainsi, même si Wilkins a été en possession de l'ouvrage du Master of Ipswich avant l'envoi à Oldenburg de 1668, puisqu'il en fait mention dans son *Essay*, le *language planner* n'y est pas associé à la grande recherche collective sur la langue universelle. Ses contours reposent sur des réseaux de sociabilité auxquels il n'appartient pas, n'ayant pas validé notamment un des droits d'entrée primordiaux, celui d'être un *fellow*⁹⁹³.

⁹⁹² *Ibidem*, nous traduisons la partie en italique : « *So if you have considered my different designe (for I thought it neither possible or necessary to depose the Latin tongue from being ye Universal Learned language) I therefore provided a Mechanical helpe for such as know only their Mother tongue or Converse with such. I suppose therefore it can be hindrance to yt Philosophical Character nor no burden to ye world if mine were recommended as a Pocket Mercury to Travaylors as my preface advises. & hereof I request your opinion in your next letter, as also what Beckerus & Kircher abroad have done about a Numeral Character whether the same wth mine or no. Wherof Dr Wilkins writes Pag : 454 in these words – a Numerical Character by a Countryman of our owne followed since by Beckerus and Athanasius Kircher &c : hereby you will further oblige* ».

⁹⁹³ Certes un jugement « objectif » porté sur le projet entre bien sûr en ligne de compte : le *Universal Character* est jugé inefficace. La dimension sociologique nous semble devoir être prise en considération néanmoins.

C'est dans cette lettre à Oldenburg que Beck recommande aussi son ouvrage comme un « Mercure de poche pour les voyageurs »⁹⁹⁴. Un autre aspect du rôle de la correspondance dans le réseau est en effet de faire circuler les œuvres elles-mêmes.

Dans cette seconde fonction conférée à l'échange épistolaire, l'un des enjeux est l'instauration d'une chaîne d'obligations réciproques. L'envoi régulier par leur responsable de numéros des *Philosophical Transactions* contribuait déjà, à un moindre niveau, à mettre en place un tel système. Sur ce principe de don/contre don lettré repose un échange dans lequel le « potlatch » savant consiste en l'offrande croisée de projets de langues universelles (sans qu'il y ait véritable compétition, assumant un accroissement progressif des dons...). Une lettre de Comenius à Oldenburg, en date du 17 mai 1668 et envoyée d'Amsterdam, accompagne en fait un envoi, en quatre exemplaires, du *Via Lucis* de l'auteur tchèque, publié dans la cité hollandaise et dédicacé, rappelons-le, à l'institution londonienne. Il prie son correspondant anglais de le diffuser à l'intérieur du réseau : une des copies est destinée à Oldenburg, son ami et secrétaire de l'institution, une à son président, lord Brouncker, une autre à l'institution elle-même dans son ensemble (« *quartum denique ipsi gloriae Societati ; Quae ut nomine meo reverenter exhibeas, oro* »). La dernière a pour destinataire particulier John Wilkins, à la fois peut-être en tant que deuxième secrétaire de l'institution et en tant qu'autre expert de la question linguistique⁹⁹⁵. Subsiste, par ailleurs, la trace de la présentation de cette lettre et de l'ouvrage dans le compte-rendu de la réunion du 28 mai 1668, qui figure dans l'*History of the Royal Society* de Thomas Birch, où il est indiqué que : « M. Oldenburg a communiqué une lettre latine qui lui était adressée depuis Amsterdam par John Amos Comenius, en date du 17 mai 1668, accompagnant un cadeau à la société de son livre intitulé *Via Lucis vestigata & vestiganda* ; laquelle lettre fut lue, et l'on ordonna qu'elle soit mise dans le *Letter-Book* ; le secrétaire exprima son désir de remercier en retour l'auteur de la part de la Société »⁹⁹⁶. Comme convenu lors du *meeting*, Oldenburg répond au *language planner*

⁹⁹⁴ Cf. supra p. 216.

⁹⁹⁵ OLDENBURG (Henry), *The Correspondence, op. cit.*, vol. 4, lettre n° 856 de Comenius à Oldenburg (7 mai 1668), p.388-389 : « Ecce mittuntur exemplaria quattuor compacta, Tibi, amiccissime Vir, unum ut Societatis Secretario ; alterum Collegae, Clarissimo Domino Doctori Wilkins, tertium Illustrissimo Domino Vice-Comiti, ut Praesidi ; quartum denique ipsi gloriae Societati ; Quae ut nomine meo reverenter exhibeas, oro. (...) »

⁹⁹⁶ BIRCH (Thomas), *The History of the Royal Society, op. cit.*, t. 2 (28.5.1668) : « Mr. Oldenburg communicated a Latin letter to him from Amsterdam by John Amos Comenius, dated 17 May, 1668, N.S. accompanying a present to the society of his book, intituled, *Via Lucis vestigata & vestiganda* : Which Letter was read, and ordered to be entered into the Letter-Book [vol. ii, p. 202], and the secretary was desired to return the society's thanks to the writer. » (p. 286-287).

tchèque : le 5 juin 1668, il accuse réception de l'ouvrage et en profite pour mentionner le projet issu du milieu de la Royal Society consacré aux langues, né selon lui dans une Angleterre propice au déploiement de la culture de l'« universel » :

« Récemment a été publié ici un ouvrage dédié à la Royal Society, exposant un spécimen de construction d'une langue universelle, telle que celle que vous proposez dans votre *Via Lucis*, chapitre 19, section 21. L'auteur en est le Dr. John Wilkins, membre de la Royal Society. Je vous en enverrai une copie à la première occasion. »⁹⁹⁷

Se met ainsi en place la chaîne d'obligations réciproques, d'échange de bons procédés, une langue universelle pour une langue universelle ici.

Les Philosophical Transactions, organe du « prosélytisme scientifique » de la Royal Society : améliorer le « caractère réel »

« Il s'agit d'une *méthode*, dans laquelle l'auteur a traité de cette matière considérable ; il exprime à son sujet à la *R. Society*, à qui l'ouvrage est dédié, son désir qu'elle nomme quelques-uns de ses membres, pour examiner et considérer minutieusement le projet, et proposer ce qu'ils estiment être nécessaire à son amendement. Son vœu a été jusqu'ici comblé, puisque plusieurs des membres de cette *Société* ont été nommés, et ont émis le souhait de lire attentivement l'ouvrage, afin d'en tirer un rapport adéquat, concernant le moyen qui permettra de prolonger et de faciliter la pratique de ce qui y est visé. »⁹⁹⁸

⁹⁹⁷ OLDENBURG (Henry), *op. cit.*, vol. 4, lettre 879, du 5 juin 1668, p.449-450 : « Rem suades spondesque ut maxime arduam, ita quorumvis bonorum votis summe desideratam, universalem scilicet veritatis et frugiferarum scientiarum cultum, et communicationem. Angliam hanc nostram non immerito commodam prae aliis terris stationem judicas commercii hujus universalis sedi constituendae. *In ea nuper publici juris factus fuit Liber, Soc. Regiae inscriptus, Linguae universalis condendae specimen exhibens, juxta illum fere modum, quem Tu in Via tua Lucis c. 19 § 21 innuisti. Author est Doctor Johannes Wilkenius, e Soc. Regia. Exemplar ejus prima occasione Tibi Transmittam, semper futurus (...)* ».

⁹⁹⁸ *Philosophical Transactions*, n° 34, 3 avril 1668, p.690-691 ; nous traduisons : « This is the *Method*, in which the Author hath treated of this considerable subject ; concerning which he adresses his desires to the *R. Society*, to whom he dedicateth this Book, that they would appoint some of their Number, thoroughly to examine and consider the whole, and to suggest, what they judge fit to be amended in it. Which desire of his hath already been so farr entertain'd, that several of the Fellows of that *Society* have been nominated, and desired to peruse the Book with attention, and thereupon to make a Report accordingly, for the furthering and facilitating the Practise of what is therein aimed at. »

La reprise de l'appel lancé par John Wilkins dans la préface de son *Real Character* figure dans le numéro 34 des *Transactions*, du lundi 3 avril 1668. La section consacrée aux comptes-rendus d'ouvrages comprend, entre la présentation du *Geometriae pars universalis* de Jacobo Gregorio (1638-1675) et une introduction à l'algèbre, traduite du haut hollandais en anglais par Thomas Brancker (ou Brancker, 1633-1676), un résumé de l'ouvrage de Wilkins⁹⁹⁹. Il décrit les différentes parties qui le composent, distinguant la deuxième, qualifiée de « scientifique », où est exposée la « philosophie universelle ». Est souligné aussi l'un des objectifs revendiqués de la langue ainsi créée qui est de surpasser toutes les langues existantes « et par dessus tout, celle qui est d'usage le plus général dans cette partie du monde, c'est-à-dire la *latine* ». Le compte-rendu se termine donc par la reprise de l'appel à contribution théorique de l'auteur, pour prolonger et amender son projet, et la mention de la commission mise en place par la Société Royale à cette fin. Le texte constitue une première forme de mise en pratique à travers cette publicisation de l'appel par le biais de sa parution dans les *Philosophical Transactions*. Tous les outils à disposition, y compris les plus actuels du paradigme scientifique en train de se constituer, sont mis à contribution. Le périodique savant, forme éminente de l'activité scientifique en train de s'autonomiser, instance de légitimation de l'autorité sociale du « scientifique », sert à faire circuler l'utopie linguistique de Wilkins, à rendre encore plus collective son approche, du moins symboliquement.

⁹⁹⁹ *Ibidem* (nous traduisons la phrase en italique à la fin) : « The Reverend and Learned Author of this well-consider'd Work hath digested the things, which to him seem'd most proper and material to be said of this Subject, into four parts. In the *First*, he premises some things as *Praecognita*, concerning such Tongues and Letters as are already in being particularly concerning those various *defects* and *imperfections* in them, which ought to be *supply'd* and *provided against*, in any such Language or Character, as is to be invented according to the Rules of Art. The *Second* contains that which is the great Foundation of the thing there designed, *viz.* a regular *Enumeration* and *Description* of all those *Things* and *Notions*, to which *Markes* or *Names* ought to be assigned according to their respective natures ; which may be stiled the *Scientifical* Part, comprehending *Universal Philosophy* : It being the proper End and Design of the several branches of Philosophy, to reduce all things and notions unto such a frame, as may express their natural order, dependence, and relations. All these things or notions he represents in a Scheme, and reduces them to forty *Genus's*. The *Third* part treats of such helps and Instruments, as are requisite for the framing of these more simple Notions into continued Speech or Discourse ; which may therefore be stiled the *Organical* or *Instrumental* Part, and doth comprehend the Art of Natural or *Philosophical Grammar*. In the *Fourth*, he shews, how these more general Rules may be applyed to particular kinds of Characters, and Languages, giving an Instance of each. To which he adjoyns, by way of *Appendix*, a Discourse shewing the advantage of such a kind of Philosophical Character and Language, above any of those which are now known ; *more particularly above that, which is of most general use in these parts of the World, namely, the Latine*. *Lastly*, There is added a *Dictionary* of the English Tongue, in which is shewn, How all the words of this Language, according to the various equivocal senses of them, may be sufficiently expressed by the *Philosophical Tables* here proposed. »

Le journal de la Royal Society est, en effet, une prolongation « officielle », institutionnalisée, de la correspondance d'Oldenburg, rendue ainsi « publique »¹⁰⁰⁰. Paru en 1665 – quelques mois après ce qui est considéré généralement comme le premier vrai périodique scientifique, le *Journal des sçavants* – le premier numéro des *Transactions* a pour sous-titre : *Giving some Accompt of the Present Undertakings, Studies, and Labours of the Ingenious in many Considerable Parts of the World*. Dans l'adresse à la Royal Society en tête de cette première parution, Oldenburg explicite l'utilité et la finalité de son « invention », faisant par la même occasion un véritable éloge de l'institution dont il est le secrétaire :

« Dans cette grossière collecte, qui n'est que la récolte de mes distractions privées durant mon temps libre, il pourra apparaître que, dans différents endroits, plusieurs esprits et plusieurs mains travaillent d'arrache-pied à la poursuite des excellentes fins dont relève votre entreprise héroïque. (...) Il a été par conséquent jugé judicieux d'employer la *Presse*, comme le moyen le plus approprié pour gratifier ceux, dont l'engagement dans les études, dans le plaisir de l'avancement de la connaissance et des découvertes profitables, les autorise à connaître ce qui dans ce Royaume, et dans d'autres parties du monde, est offert, de temps à autre, par le progrès des études et des travaux et par les essais des curieux et des érudits dans les choses de cet ordre. »¹⁰⁰¹

¹⁰⁰⁰ Beaucoup de choses sur le périodique savant apparaissent évidemment dans la bibliographie sur Oldenburg en général, par exemple dans BOAS HALL (Marie), « Oldenburg and the Art of Scientific Communication », *The British Journal for the History of Science*, n° 8, 1965, p. 277-290 ; parmi les titres nombreux sur le journal spécifiquement, citons : ATKINSON (Dwight), *Scientific Discourse in Sociohistorical Context. The Philosophical Transactions of the Royal Society of London, 1675-1975*, Mahawaj (NJ), Lawrence Erlbaum Associates, 1999 (qui propose une analyse rhétorique et statistique sur une période longue) ; AVRAMOV (Iordan), « The Birth of Philosophical Transactions: Henry Oldenburg and the Market for « Philosophical Communication » », dans DESPY-MEYER (Andrée, dir.), *Institutions and Societies for Teaching, Research and Popularisation*, actes du 20e International Congress of History of Science (Liège, 20-26 juillet 1997), Turnhout, Brepols, 2002, p. 265-270.

¹⁰⁰¹ *Philosophical Transactions*, n° 1, 6 mars 1665, « The Introduction » ; nous traduisons : « In these Rude Collections, which are onely the Gleanings of my private diversions in broken hours, it may appear, that many Minds and Hands are in many places industriously employed, under Your Countenance and by Your Example, in the pursuit of those Excellent Ends, which belong to Your Heroical Undertakings. (...) It is therefore thought fit to employ the *Press*, as the most proper way to gratifie those, whose engagement in such Studies, and delight in the advancement of Learning and profitable Discoveries, doth entitle them to the knowledge of what this Kingdom, or other parts of the World, do, from time to time, afford, as well of the progress of the Studies, Labours, and attempts of the Curious and learned in things of this kind. »

. Le n°2 date du lundi 3 avril 1665 (16 p.), le n°3 du lundi 8 mai 1665 (19 p.), le n° 4 du 5 juin 1665 (26 p.), le 5 du 3 juillet 1665 (15 p.)...

Commençant par rappeler l'idéal de l'*otium* scientifique du gentleman *virtuoso* anglais, Oldenburg en appelle ensuite à l'entreprise scientifique collective. Le périodique en est présenté comme un point de rassemblement, un lieu de convergence. Dès le départ, est affirmé le fait que l'identité même du journal repose sur le réseau international échafaudé par le savant anglais, suivant la conception baconienne de la science coopérative : « Les *Philosophical Transactions* furent une ressource fondamentale pour la crédibilité de la Royal Society en tant que corporation – ressource qui lui permit de créditer ses membres et ses correspondants (...). La Royal Society n'était pas douée d'une autorité naturelle, et ne devint un centre névralgique de la république des lettres qu'en incitant ses « sujets » à « soumettre » leurs travaux, comme des sortes de dons, à son journal. C'est cette « souveraineté scientifique » que les *Transactions* retournaient ensuite vers ses collaborateurs sous la forme d'une crédibilité ». La Royal Society se présente en quelque sorte comme une « banque » délivrant du crédit en contre-partie des articles « investis » par les auteurs contribuant au journal. Cela fait de la Société un « centre d'autorité », offrant une audience publique large aux savants¹⁰⁰². Thomas Sprat l'écrit explicitement dans son *History* :

« En *naturalisant* les hommes de tous les pays, [les membres de la Royal Society] ont posé les fondations de bien des avantages futurs. Parce que par ce moyen, ils seront capables, d'établir une intelligence perpétuelle, à travers toutes les nations civilisées ; et ils feront de la Royal Society la Banque générale et le Port franc du monde. Un principe dont je ne sais pas s'il fera progresser le Commerce de l'Angleterre, mais je sais qu'il fera progresser la Philosophie. »¹⁰⁰³

Le journal apparaît comme un forum public à destination des scientifiques. Il est publié le premier lundi de chaque mois, le format grossissant régulièrement : il passe d'une dizaine de pages, *in-folio*, à plus de 40. Il comprend des descriptions précises des événements ayant eu lieu lors des réunions hebdomadaires, des rapports sur la correspondance reçue de la part d'esprits scientifiques anglais et étrangers, des comptes-rendus d'ouvrages¹⁰⁰⁴.

¹⁰⁰² BIAGIOLI (Mario), *art. cit.*, p.1431-1432.

¹⁰⁰³ SPRAT (Thomas), *op. cit.*, p. 64 (nous soulignons) ; nous traduisons : « By their *naturalizing* Men of all Countries, they have laid the beginnings of many great advantages for the future. For by this means, they will be able, to settle a *constant Intelligence*, throughout all civil Nations ; and make the *Royal Society* the general *Banck*, and Free-Port of the World : A policy, which whether it would hold good, in the *Trade of England*, I know not : but sure it will in the *Philosophy*. »

¹⁰⁰⁴ La publication devient plus irrégulière à la mort d'Henry Oldenburg en 1677 ; puis le journal est remplacé entre 1679 et 1683 par les *Philosophical Collections* créé par Hooke, avant de disparaître ensuite.

Diffusé le plus largement possible, il est un moyen d'étendre les enjeux des réflexions du cercle londonien aux dimensions du monde. D'ailleurs, son responsable se félicite du fait que le journal soit copié dans d'autres pays : dans une lettre à Boyle, il raconte à son ami qu'un contact en Italie lui a fait parvenir un exemplaire d'un périodique « qu'ils appellent *Il Giornale de Letterati* » sur le modèle du *Journal des sçavans* et des *Transactions* anglaises. Et sa conclusion est : « Si cette façon d'imprimer des périodiques savants se répand de par le monde, nous pourrions bénéficier d'une bonne connaissance globale du commerce savant et de ses progrès »¹⁰⁰⁵.

La parution dans le numéro 34 des *Philosophical Transactions* du compte-rendu de l'*Essay* joue un double rôle : elle rappelle l'inscription de la quête de la langue universelle dans l'effort collectif mené plus globalement par la Royal Society, dont le périodique est le symbole par excellence ; elle offre, grâce à la diffusion internationale du journal savant, une ouverture « universelle » au projet, qui dépasse ainsi le cadre de la Royal Society *stricto sensu*. Elle invite en outre à s'interroger sur la question de l'éventuelle réception de la langue inventée par Wilkins mais aussi des autres langues « anglaises », hors de leur milieu d'élaboration. Or des échos de la langue universelle semblent nous parvenir depuis l'Amérique du Nord. Et ce dès 1663.

¹⁰⁰⁵ BOYLE (Robert), *The Works, op. cit.*, lettre d'Oldenburg à Boyle, le 24 mars 1667, vol. 6, p.277-278 : « If this way of printing journals spread over all, we may have a good general intelligence of all the learned trade, and its progress ».

1.3 Royal Society et missionnaires puritains

La langue universelle comme outil missionnaire en Amérique du Nord : John Eliot, un exemple isolé ?

« Je suis tombé dernièrement sur l'excellent ouvrage du D. Charleton *De l'Immortalité de l'âme humaine*, composé sous la forme d'un dialogue galant, dans lequel abordant les récents et admirables progrès des connaissances, il parlait, parmi d'autres choses fort intéressantes, de ce sujet longuement débattu déjà et suscitant beaucoup d'attentes d'un caractère et langage universel, et quels étaient les avancées faites en ce sens par quelques érudits de ce Temps, et cela au moyen de Symboles. Il en parle p. 45, 46. »¹⁰⁰⁶

Où et quand a lieu cette lecture du passage de l'ouvrage de Walter Charleton (1619-1707), *Immortality of the Human Soul* de 1657, dans lequel il semble que l'on puisse trouver un état de la recherche sur la langue universelle¹⁰⁰⁷ ? Elle ne prend pas place dans quelque collège oxfordien, mais à Roxbury dans le Massachusetts. Elle figure, en effet, dans une lettre envoyée, le 6 mai 1663, depuis cette ville par le puritain d'Amérique du Nord, John Eliot (1604-1690), et adressée à Richard Baxter (1615-1691), théologien et controversiste, puritain lui aussi. Le missionnaire va au-delà d'une simple lecture du texte, percevant dans les projets évoqués un possible outil missionnaire, utile, voire indispensable, à la propagation de la foi :

« Je ne doute pas que cela soit une Œuvre de Dieu que d'avoir mis dans le cœur de certains de ses serviteurs l'envie de promouvoir ce projet, qui est un penchant si beau et éminent, pour faire avancer le Royaume de Jésus-Christ, qui s'étendra sur tous les Royaumes et Nations de la terre, *Rev. II. 15*. Cela ne passera pas par la présence effective du Christ, mais par le fait de mettre entre les mains des hommes pieux et érudits dans les

¹⁰⁰⁶ Cette citation figure dans BAXTER (Richard), *Reliquiae Baxterianae or Mr. Richard Baxter's Narrative of the most memorable passages of his life and times... publish'd... by Matthew Sylvester*, Londres, Printed for T. Pakhurst, J. Robinson, J. Lawrence, and J. Dunton, 1696 ; p. 294. Nous traduisons : « I lately met with an excellent Book of learned Dr. Charleton's, about the Immortality of the human Soul, composed in a gallant Dialogue, where speaking of the admirable Advancement of Learning in these late Days, he, among other, excellent matters, speaketh of that long talk'd of and desired Design of a universal Character and Language, and what Advance hath been made towards it, by some learned of these Times, and that by the ways of Symbols. Of this he speaketh, p. 45, 46 ». La lettre est évoquée dans LEWIS (Rhodri), *op. cit.*, p. 84 et dans GRAY (Edward G.), *New World Babel : Languages and Nations in Early America*, *op. cit.*, p. 68.

¹⁰⁰⁷ CHARLETON (Walter), *The Immortality of the Human Soul : demonstrated by the light of nature*, Londres, H. Herringman, 1657 [et éd facsimilé : New York, AMS Press, 1985].

diverses Nations le pouvoir et l'autorité : parmi eux, un langage et caractère universels, seraient à la fois nécessaires et un progrès essentiel dans le grand Dessein du Christ. »¹⁰⁰⁸

S'incluant parmi ces « hommes pieux et érudits », Eliot estime que la langue universelle, dont il a eu connaissance sur son terrain de mission, s'avérerait un véhicule fort utile de l'Évangile. Il semble donner forme ici au souhait, dans les préfaces de leurs projets, des *language planners* qui associent leurs créations à l'épisode de la Pentecôte. La lettre du missionnaire du Massachusetts paraît concrétiser l'appel à la collaboration entre les « théoriciens » et les hommes de terrain, aux motivations équivalentes. Ne répond-il pas, par anticipation, aux attentes d'un John Wilkins qui souhaite que son « caractère réel » contribue à faire progresser la connaissance de la religion »¹⁰⁰⁹ ? Ou encore à celles d'un Cave Beck qui fait se rencontrer sur son frontispice les quatre parties du monde dans la perspective de la propagation du *Gospel* ? Quels sont d'ailleurs les projets précis auxquels le missionnaire fait référence ? Pourquoi s'intéresse-t-il particulièrement, lui plutôt qu'un autre, à ces questions ?

John Eliot, après avoir été pensionnaire au Jesus College de Cambridge, part pour le Nouveau Monde en 1631 et devient, dans un premier temps, pasteur de la First Church (Cambridge, MA). Mais rapidement, à la suite de la création en juillet 1649 de la *Corporation for the Promoting and Propagating of the Gospel among the Indians of New England*, il décide de fonder le premier village de « *praying Indians* » à Natick. Un grand nombre d'Indiens s'y installent dès 1651. Y sont bâtis des écoles, un *Indian college*, ainsi que la première église indienne en 1660. Au total, entre 2500 et 4000 Indiens ont pu fréquenter la ville plus ou moins longuement, jusqu'à son déclin avec la « guerre du Roi Philippe » (1675-1676) : « the mission was an opportunity for Massachusetts Bay Puritans to demonstrate and validate the efficacy of their doctrine in transforming Indians into Puritans »¹⁰¹⁰. Or l'étude de la langue a été une des grandes causes de celui que l'on

¹⁰⁰⁸ BAXTER (Richard), *ibidem* : « I doubt not, but that it is a divine Work of God, to put it into the Heart of any of his Servants, to promote this Design, which so great and eminent a Tendency, to advance the Kingdom of Jesus Christ, which shall be extended over all the Kingdoms and Nations of the Earth, Rev. II. 15. Not by personal Presence of Christ, but by putting Power and Rule into the Hands of the Godly, Learned in all Nations : Among whom, a universal Character and Language, will be both necessary, and a singular Promotion of that great Design of Christ. »

¹⁰⁰⁹ WILKINS (John), *op. cit.*, b1r (déjà cité).

¹⁰¹⁰ Sur le travail missionnaire de John Eliot dans le Massachusetts, notamment : PARKER (Annie), « Conversion in Theory and Practice : John Eliot's Mission to the Indians », dans MULDOON (James, dir.), *The Spiritual Conversion of the Americas*, Miami, University Press of Florida, 2004, p. 78-99 (citation p. 80) et SALISBURY (Neal), « Red Puritans :

surnomme rapidement l'« *Indian Apostle* »¹⁰¹¹. Il apprend le dialecte algonquin dès 1643 et prononce ses premiers prêches en 1646. Dans les nombreux comptes-rendus de son action missionnaire qu'il publie, compilation de lettres bien souvent, la question linguistique apparaît comme une préoccupation constante, depuis *Tears of Repentance : Or, A further Narrative of the Progress of the Gospel Amongst the Indians in New-England* en 1653 jusqu'à *A Briefe Narrative of the Progress of the Gospel among the Indians of New England* en 1670¹⁰¹². Eliot s'attelle en particulier à la traduction des Ecritures en algonquin : dès 1653, un catéchisme paraît puis quelques psaumes. La Bible est terminée apparemment dès décembre 1658 et les premières pages du *Nouveau Testament* sont imprimées par la Corporation en septembre 1659. La publication complète aboutit en septembre 1661. En 1663, la première Bible intégrale publiée sur le continent américain paraît. Viennent ensuite des ouvrages linguistiques avec notamment une grammaire de la langue algonquine : *The Indian Grammar begun* (1666). Mais le travail sur les Ecritures est sans cesse remis sur l'établi et de nouvelles versions révisées par Eliot sortent des presses en 1680 pour le *Nouveau Testament*, et entre 1682 et 1685 pour l'*Ancien Testament*. Dans la lettre qui nous occupe ici, il écrit d'ailleurs, alors que l'on se trouve en 1663, qu'il en a terminé avec sa traduction de la Bible et qu'il s'interroge sur les meilleures

The « Praying Indians » of Massachusetts Bay and John Eliot », *William and Mary Quarterly. A Magazine of Early American History*, vol. XXXI, n° 3, 1974, p. 27-54.

¹⁰¹¹ Le surnom lui est donné dans THOROWGOOD (Thomas), *Jewes in America, or Probabilities that the Americans are of that race*, Londres, Printed by W. H. for Tho. Slater, 1660, p. 24 (cité dans le *DNB*, vol. 17, p. 189-194 pour la biographie d'Eliot).

¹⁰¹² ELIOT (John) et MAYHEW (Thomas), *Tears of Repentance : Or, A further Narrative of the Progress of the Gospel Amongst the Indians in New-England*, Londres, Peter Cole, 1653 et ELIOT (John), *A Briefe Narrative of the Progress of the Gospel among the Indians of New England*, introduction W. T. R. Marvin, Boston, John K. Wiggin & Parsons Lunt., 1868 [1670]. Ainsi dans le premier ouvrage, dédié à Cromwell, dans une lettre du 13 octobre 1652 de Richard Mather (1596-1669), pasteur de Dorchester (Ma.), l'auteur évoque le travail des missionnaires – Thomas Mayhew notamment (1593-1682). Il écrit par exemple : « And though they spake in a language, of which many of us understood but little, yet we that were present that day, we saw them, and we heard them perform the duties mentioned, with such grave and sober countenances, with such comely reverence in gesture, and their whole carriage, and with such plenty of tears trickling down the cheeks of some of them, as did argue to us that they spake with much good affection, and holy fear of God, and it much affected our hearts » (p. 8). Plus loin dans l'ouvrage, dans « A Brief Relation of the Proceedings of the Lords Work among the Indians », est donné l'exemple d'un Indien, Waban, qui s'interroge justement sur le problème de la langue de la prière. C'est ainsi en tout cas que les missionnaires retranscrivent cet exemple édifiant : « then I thought, if I prayed to God in our Language, whether could God understand my prayers in our Languages ; therefore I did ask Mr. Jackson, and Mr. Mahu, If God understood prayer in our Language ? They answered me, God doth understand all Languages in the World » (p. 7). Si Dieu considère toutes les langues comme valables pour la prière, le travail d'Eliot sur l'algonquin est justifié.

œuvres à traduire pour prolonger son indispensable travail de conversion¹⁰¹³. Or les ouvrages de son correspondant lui apparaissent comme les meilleures suites possibles à donner à son action. Richard Baxter, qui félicite Eliot pour son labeur de traducteur dans sa réponse postée d'Acton (près de Londres), le 30 novembre 1663, est en effet l'auteur de *A Call to the unconverted*, auquel le missionnaire de Natick souhaite se consacrer¹⁰¹⁴. Son évocation lui offre l'opportunité d'aborder de façon assez précise et vivante la tâche du traducteur et son ressenti face au texte. Le passage contient un certain nombre de remarques fort intéressantes sur le problème de la « traduction culturelle ». Eliot note ainsi que contrairement à ses travaux précédents, il doit, et peut, cette fois, plier les phrases à l'algonquin :

« Je suis forcé parfois d'altérer la phrase, pour faciliter son insertion dans notre langue [l'algonquin], ce pourquoi je suis moins strict que dans mon travail sur les Ecritures. Des choses qui correspondent aux Anglais, ne correspondent pas aux Algonquins, dans de tels cas, je m'enhardis et les leur fais correspondre »¹⁰¹⁵

¹⁰¹³ BAXTER (Richard), *ibidem*, p. 293 : « However black the cloud is, and big the Storm, yet by all this Work and Design of Jesus Christ goeth on, and prospereth, and in these Clouds Christ is coming to set up his Kingdom. Yea, is he not come, in Power and great Glory ?... However the trials and troubles be, we must take care of the present Work, or not cease and tarry for a calm time to work in. And this Principle doth give me occasion to take the boldness to trouble you with these Lines at present. My Work about the *Indian* Bible being (by the good hand of the Lord, though without difficulties) finished, I am mediating what to do next for these Sons of this our Morning : they having no Books for their private use, of ministerial composing. For their help, though the Word of God be the best of Books, yet Humane Infirmity is, you know, not a little helped, by reading the holy Labours of the Ministers of Jesus Christ. »

¹⁰¹⁴ *Ibidem*, p. 296 : « I should be glad to learn from you, how far your Indian Tongue extendeth ; how large and populous the Country is that useth it (if it be known) ; and whether it reach only to a few scattered Neighbours, who cannot themselves convey their Knowledge far, because of other Languages. We very much rejoice in your happy Work (the Translation of the Bible) and bless God that hath strengthened you to finish ». Pour son ouvrage : BAXTER (Richard), *A Call to the unconverted to turn and live and accept of mercy while mercy may be had as ever they would find mercy in the day of their extremity...*, Londres; for N. Simmons, 1658

¹⁰¹⁵ *Ibidem*, p. 293 ; nous traduisons seulement la phrase en italique : « I have therefore purposed in my heart (seeing the Lord is yet pleased to prolong my life) to translate for them a little Book of yours, intituled, [*A Call to the Unconverted*] : The keenness of the Edge, and liveliness of the Spirit of that Book, through the blessing of God, may be of great use unto them. But seeing you are yet in the Land of the Living, (and the good Lord prolong your days) I would not presume to do such a thing, without making mention thereof unto your self, that so I might have the help and blessing of your Counsel and Prayers. I believe it will not be unacceptable to you, that the Call of Christ by your holy Labours, shall be made to speak in their Ears, in their own Language, that you may preach unto our poor *Indians*. I have begun the work already and find a great difference in the Work from my former Translation : *I am forced sometime to alter the Phrase, for the facilitatiing and fitting it to our Language, in which I am not so strict as I was in the Scripture. Some things which are fitted for English People, are not fit for them, and in such cases, I make bold to fit it for them.* But I do little that way, knowing how much beneath Wisdom it is, to shew a Man's self witty, in mending another Man's Work. When this Work

Si Eliot tient à respecter, comme il l'écrit plus loin, l'intégrité de l'œuvre, il peut se permettre plus de liberté avec le texte de Baxter qu'avec celui de la Bible, tout en en référant à l'auteur. Un auteur dont il prévoit de traduire ensuite un autre texte encore, *Practice of Piety*.

Se dégage ainsi le fait que ce missionnaire qui s'intéresse à la question de la langue universelle ne le fait pas au hasard. Il est un spécialiste de la langue, un expert des questions de traduction. Ses travaux sont mis en avant aussi bien dans son hagiographie parue un an après sa mort et œuvre de Cotton Mather (1663-1728), *The Triumph of Reformed Religion in America : The Life of the Renowned John Eliot* (Boston, 1691), que dans des compilations linguistiques plus tardives. Par exemple, dans celle, que nous avons déjà croisée, du professeur de langues orientales d'Utrecht, Adrianus Relandus, *Dissertationum miscellaneorum* : le « specimen aliquod linguae algonkinae » de 150 termes en latin avec leurs équivalents en algonquin, plus les chiffres de 1 à 1000 et des échantillons de verbes conjugués est tiré des ouvrages de John Eliot¹⁰¹⁶.

John Eliot a-t-il été pour autant le seul auteur chez lequel on puisse lire un rapprochement entre travail missionnaire sur la langue et problématiques en lien avec la langue universelle ? Il est un autre exemple, situé d'ailleurs sur les mêmes terres de mission et autour du même idiome algonquin : celui du mathématicien Thomas Harriot (1560-1621)¹⁰¹⁷. Il participe, en tant que « géographe » (suivant la perception des mathématiques appliquées de la Renaissance), en 1585, à une expédition en Amérique dirigée par sir Richard Grenville (c.1541-1591). Il passe un an en Caroline du Nord, dont il tire un compte-rendu, *A Briefe and True Report* (1588), sur les Amérindiens de Roanoke et leur langue. Il contient 76 mots algonquins, transcrits en alphabet latin. Harriot a effectué aussi, durant son séjour, des recherches l'ayant mené à l'invention d'un alphabet phonétique pour

is done, if the Lord shall please to prolong my Life, I am mediating of Translating some other Book, which may prescribe to them the way and manner of a Christian Life and Conversation, in their daily Course ; and how to worship God on the Sabbath, fasting, feasting Days, and in all Acts of Worship, publick, private, and secret ; and for this purpose I have Thoughts of translating for them, the *Practice of Piety* ; or some other such Book : In which Case I request your Advice for me ». Pour une approche linguistique de la question de la traduction chez Eliot : SWIGGERS (Pierre), « « Bones and Ribs » : The treatment of morphosyntax in John Eliot's Grammar of the Massachusett Language (1666) », dans ZWARTJES (Otto, dir.) *et alii*, *Missionary linguistics III : Morphology and Syntax*, *op. cit.*, p. 41-58.

¹⁰¹⁶ REELAND (Adrianus), *Hadriani Relandi Dissertationum Miscellaneorum*, *op. cit.*, p. 214-219.

¹⁰¹⁷ Nous nous appuyons ici sur l'article que lui a consacré Vivian Salmon : SALMON (Vivian), « Thomas Harriot (1560-1621) and the English Origins of the Algonkian Linguistics », *Historiographia linguistica*, vol. 19, n°1, 1992, p. 25-56.

noter les spécificités de la langue algonquine. Mais ce dernier ouvrage est resté manuscrit. Or d'après une note de John Aubrey (1626-1697) dans ses *Brief Lives*, il aurait pu se retrouver dans les papiers du mathématicien John Pell (1611-1685), puis ceux de Richard Busby (1606-1695), *Headmaster of Westminster School*¹⁰¹⁸. Si John Eliot n'a sans doute pas pu avoir accès aux travaux de Harriot, ce n'est pas le cas de Francis Lodwick. Vivian Salmon propose ainsi qu'il ait pu, par l'intermédiaire de Pell et Busby à qui il était associé, accéder à l'alphabet phonétique de Harriot, voire s'en inspirer pour son projet de « *universal alphabet* ». Certains dessins des caractères peuvent évoquer ceux du mathématicien. De plus, les intentions « évangeliques » du projet du « merchant-linguist » Lodwick sont confirmées par son livret intitulé *Of Converting Infidels to Christianity*¹⁰¹⁹. De nouveau, langue universelle et intérêt missionnaire verraient leurs routes se croiser. La piste tracée entre algonquin et langue universelle, dans un sens ou dans l'autre, ne serait pas une nouveauté explorée par le missionnaire de Natick. Il y aurait eu, au moins, un autre exemple antérieur de ces passerelles éventuelles entre théorie et terrain.

Pourtant, si dans le cas de la relation Harriot/Lodwick, l'on en reste aux spéculations, dans le cas de John Eliot, il apparaît en fait assez vite dans la lettre que le lien tourne court. D'une part, parce qu'immédiatement après avoir évoqué les projets de langue universelle anglais, Eliot envisage plutôt comme recours plus efficace une autre langue :

« Pourtant, alors que la proposition [dans cet ouvrage] repose sur l'utilisation de symboles, je me permettrais d'avancer un moyen, sur lequel semblent reposer plus d'espoirs de succès, et qui est l'hébreu. Par-dessus toutes les autres langues, il est le plus capable d'être l'instrument d'un si grand projet. »¹⁰²⁰

¹⁰¹⁸ AUBREY (John), *Brief Lives*, éd. Olivier Lawson Dick, Londres, Secker & Warburg, 1960 (1949), p. 123.

¹⁰¹⁹ Sloane M 897, f. 40r-43v cf. SALMON (Vivian), *art. cit.*, p. 38-39. L'auteur évoque même brièvement l'éventualité que, par l'intermédiaire de Pell toujours, Wilkins ait lui aussi pu voir l'alphabet de Harriot.

¹⁰²⁰ BAXTER (Richard), *op. cit.*, p. 293 ; nous traduisons la phrase en italique : « *Now, whereas the Proposal of it is by way of Symbols, I would make bold to propose a way, which seemeth to be of more Hopes of Success, and that is by the Hebrew Language, which above all other Languages, is most capable to be the Instrument of so great a Design. If you please to look into a Book called, Jordini Hebrae radice, composed by Decads into Heroick Verses ; the Hebrew Radix, with the Signification in Latin, helping to smooth it into a Verse ; a worthy Work, wherein bene meruit de Lingua Hebraica. This Auseweth that by the trigamical Foundation, and divine Artifice of that Language, it is capable of a regular Expatiation into Millions of Words, no Language like it. And it had need be so, for being the Language which shall be spoken in Heaven, where knowledge will be so enlarged, there will need a spacious Language ; and what Language fitter than this of God's own making and composure ? And why may we not make ready for Heaven in this point, by making and fitting that Language, according to the Rules of the divine Artifice of it, to express all imaginable*

Pour le missionnaire puritain, la langue universelle est en fait l'hébreu, langue instituée par Dieu (« and what Language fitter than this of God's own making and composure ? »), à laquelle tout le « Commonwealth of Learning » devrait revenir pour retrouver son unité (« would be of one, and that a divine and heavenly Lip »). L'hébreu serait plus efficace pour faire passer le message évangélique, notamment du fait de sa concision.

La symbiose apparente entre missionnaires et *language planners* est, d'autre part, mise à mal dans la réponse du 30 novembre de Baxter :

« Je suppose qu'il y a beaucoup de gens ici qui seraient ravis de pouvoir aller plus loin pour propager l'Évangile (jusqu'aux Perses, aux Tartares, aux Indiens et à toute nation incroyante), s'ils pensaient pouvoir être utiles, mais le fait qu'ils ne maîtrisent pas les langues de ces peuples est pour eux un grand découragement. En ce qui concerne le caractère universel au sujet duquel vous m'écrivez, beaucoup en ont parlé, et l'un d'entre eux a imprimé son Essai ; sa méthode est d'employer seulement des chiffres, utilisant tel ou tel chiffre pour remplacer les mots de même signification dans toutes les langues ; mais personne n'y prête attention. »¹⁰²¹

S'il en était encore besoin, l'auteur modère son correspondant sur l'efficacité de la langue universelle, apportant par la même occasion des précisions sur le projet dont il s'agit. En effet, étant donné la description succincte qui en est donnée, ce « caractère universel », publié en 1663, ne peut pas être celui de Wilkins (ses réflexions ont commencé depuis de nombreuses années mais son ouvrage paraît en 1668). Il pourrait donc être soit celui de Lodwick (1647 et 1652), soit celui de Beck (1657), soit celui de Dalgarno (1661). Or sa forme reposant exclusivement sur des « *numeral Figures* » évoque plutôt l'ouvrage du deuxième. L'on peut en avoir confirmation en consultant l'inventaire de la bibliothèque de Baxter : si l'on y retrouve, parmi les 1400 volumes, les ouvrages d'Eliot (« 151. Indian Testament, J.H. (The New Testament translated... into the Indian Language [by John Eliot], 1661) ») ou encore des œuvres de John Wallis (« 649. Wallis truth tried (John

Conceptions and Notions of the Mind of Man, in all Arts and Sciences ? Were this done, (which is so capable of being done, and it seemeth God hath fitted Instruments to fall to the Work) all Arts and Sciences in the whole Encyclopaedia would soon be translated into it ; and all Pagan-Language in the World : and it seemeth to me, that *Zeph.* 3. 9. with other Texts, do prophesie of such a universal and pure Language. Were this done, all Schools would teach this Language, and all the World, especially the Commonwealth of Learning, would be of one, and that a divine and heavenly Lip. »

¹⁰²¹ *Ibidem*, p. 296 ; nous traduisons : « There are many here I conjecture, that would be glad to go any whither (to *Persians, Tartarians, Indians*, or any unbelieving Nation) to propagate the Gospel, if they thought they could be serviceable, but the Defect if their Languages is their great Discouragement : For the universal Character that you speak of, many have talked of it, and one hath printed his Essay, and his way is only by numeral Figures, making such an such Figures to stand for the Words of the same signification in all Tongues ; but no body regards it. »

Wallis, *Truth Tried*, 1643) ») et d'Edward Brerewood (« 732. Brerewoods enquiries. II. xxii. (Edward Brerewood, *Enquiries touching the Diversities of Languages and Religions*, 1614) »), apparaissent aussi des livres de Wilkins – mais pas son *Essay* (« 896. Wilkins of prayer. J.E. III. xiv. (John Wilkins, *A Discourse concerning the Gift of Prayer*, 1651) ») – et de Comenius (« 1415. 51. Comenius [De] Irenico Irenic[or]um » (?)). Surtout portant le numéro 944 de l'inventaire, nous lisons la mention de l'ouvrage suivant : « Becks universal character » (Cave Beck, *The Universal Character* 1657) »¹⁰²². Malgré la présence de l'ouvrage dans sa collection personnelle, le ministre de Kidderminster n'en douche pas moins l'enthousiasme d'Eliot et conclut d'un tonitruant « personne n'y prête attention ».

La « symbiose » entre missionnaires et *language planners*, appelée en tout cas de leurs vœux par ces derniers, n'est bien qu'apparente. John Eliot tente un rapprochement, limité certes mais effectif, mais il reste un exemple rare. La volonté de diffusion la plus large possible des langues universelles se heurte, dans les faits, non seulement aux critiques sur leur efficacité – celles de Baxter par exemple – mais aussi à la concurrence des langues « canoniques » (la trilogie latin/grec/hébreu). Néanmoins, même très limitée, cette réception des projets des *language planners* hors des frontières, apparemment, de leur espace social au sens strict ne nous conduit pas moins à nous interroger sur les facteurs de cette traversée de l'Atlantique ? Comment s'est diffusée l'information ? Sur quel réseau s'appuie la transmission du livre de Charleton ? Qui est d'ailleurs cet auteur ? On va le voir, ces acteurs et leurs réseaux nous ramènent *in fine* aux milieux d'origine des projets, ceux de la Royal Society, voire encore plus précisément aux cercles de sociabilité « wilkinsiens ». Quels sont les liens entre le milieu de la Royal Society et les missionnaires puritains en Amérique du Nord ? Quelles sont les connexions entre ces deux réseaux particuliers ?

La « Corporation pour la propagation de l'Évangile » : la Royal Society et l'Amérique

L'Amérique apparaît comme un horizon d'attentes pour plusieurs des membres du milieu des *languages planners* anglais. Elle se présente, virginale et forte des potentialités

¹⁰²² cf. Morrice MSS à la Dr. William's Library de Londres : « A Catalogue of the Library of the Reverend M. Richard Baxter who deceased the 8th of December 1691 » dans NUTTALL (Geoffrey F.), « A Transcript of Richard Baxter's Library Catalogue », *Journal of Ecclesiastical History*, 2, 1951, p. 207-221 et 3, 1952, p. 74-100.

offertes par un espace nouvellement découvert, comme lieu possible du déploiement des utopies. Ainsi, elle est envisagée un temps comme un des lieux de l'implantation de l'*Antilia* de Samuel Hartlib, un pays rigoureusement ordonné et où la science notamment peut se déployer à loisir et sans entrave¹⁰²³. Hartlib communique sur ce point avec le gouverneur de Virginie John Winthrop Jr (1588-1649). Comme l'écrit Charles Webster : « North America was also considered for a brief time as a suitable location for settlement by Hartlib and his continental associates, whose proposed colony was styled *Antilia*. This was partly an imitation of the German utopian societies founded by Andreae and partly an agency for establishing a settlement for a group which was anxious to escape from the unsettled conditions in Europe. Hartlib received correspondence relating to Antilia between 1628 and 1635 ; he attempted to interest his continental colleagues in settlement in Virginia, but they favoured the nearer and better known north-eastern states of Europe »¹⁰²⁴. Si le projet américain d'Hartlib n'aboutit donc pas, l'implication « transatlantique » d'un autre des membres de son cercle, lors de sa présence en Angleterre, a été discutée aussi : il s'agit de Comenius. Ainsi Cotton Mather rapporte, en 1698, que Comenius aurait été approché, en 1641, par John Winthrop toujours, pour prendre la présidence de l'université d'Harvard. Et la bibliothèque de ladite université conserve des exemplaires du *Janua linguarum* annotés par des Indiens, dont un certain Joel Jacoomes, appartenant à la classe de 1665 de l'*Indian College*¹⁰²⁵. En dehors des preuves apportées par ces ouvrages annotés, les relations entre Comenius et l'Amérique restent sujettes à caution et à discussions¹⁰²⁶.

¹⁰²³ Son projet utopique est prolongé, sous une forme différente, avec la publication, en 1641, de : HARTLIB (Samuel), *A Description of the famous Kingdome of Macaria; shewing its excellent government ... In a dialogue between a Schollar and a Traveller*, Londres, s.l., 1641.

¹⁰²⁴ WEBSTER (Charles), *The Great Instauration, op. cit.*, p. 46-47. Voir aussi sur la correspondance Hartlib/Winthrop : TURNBULL (G.H.), « Some correspondence of John Winthrop Jr. And Samuel Hartlib », *Colonial Society of Massachusetts Proceedings*, 72, 1960, p. 36-67.

¹⁰²⁵ Créé au milieu des années 1650, il ferme définitivement ses portes en 1698.

¹⁰²⁶ YOUNG (Robert Fitzgibbon), *Comenius in England : the visit of Jan Amos Komensky (Comenius) the Czech philosopher and educationalist to London in 1641-1642: its bearing on the origins of the Royal Society, on the development of the Encyclopaedia, and on the plans for the higher education of the Indians of New England and Virginia as described in contemporary documents...*, Oxford, Oxford University Press, 1932 (une première version est parue en 1929). Voir les discussions autour de la publication de cet ouvrage dans : *The New England Quarterly*, vol. 6, n° 2, 1933, p. 421-422 ou *The Journal of Higher Education*, vol. 4, n° 9, 1933, p. 497-499. Sur l'influence du *Janua linguarum* de l'auteur tchèque en Amérique, notamment sur les travaux de Roger Williams : BEECHER (Jonathan), « A Key for the Gate : Roger Williams, Parliament, and Providence », *The New England Quarterly*, vol. 80, n° 3, 2007, p. 353-382, p. 360 et sq..

Au-delà de ces connexions utopiques ou potentielles, le lien est aussi beaucoup plus direct. Il passe avant tout par le biais d'une figure de la Royal Society : Robert Boyle. En effet, après la Restauration, alors que la « Corporation pour la propagation de l'Évangile en Nouvelle Angleterre » avait disparu, Boyle obtient une charte de rétablissement de ses droits et en devient président entre 1661 et 1689, dans une sorte de prolongement de ses activités au sein du « Collège Invisible », international et intéressé par le développement des colonies. Richard Baxter le citait dans sa lettre, mentionnant « An honourable Gentleman (Mr. *Rob. Boyle*, the Governor of the Corporation for your Work, a Man of great Learning and Worth, and of a very publick universal Mind) »¹⁰²⁷. Il est très impliqué, en particulier, dans les travaux de traduction que nous mentionnions. Sa correspondance en témoigne, qui fourmille de références au dit labeur et à la question de son financement. Dans une lettre du 15 mai 1662, il demande le coût à prévoir pour la traduction de la Bible, qu'il juge indispensable « pour l'instruction des Indiens dans la religion »¹⁰²⁸. Dans leur réponse du 10 septembre, envoyée depuis Boston, les « Commissioners of the United Colonies » remercient d'abord Boyle d'avoir intercédé auprès du roi en leur faveur. Ils évoquent ensuite le sujet de l'éducation des Indiens, deux d'entre eux – Caleb Cheeshahteaumauk et Joel Jacoomes (l'annotateur du *Janua*) – ayant été envoyés au *College* de Cambridge (MA.)¹⁰²⁹. Puis vient la mention des traductions, auxquelles le nom

¹⁰²⁷ BAXTER (Richard), *op. cit.*, p. 290 : « An honourable Gentleman (Mr. *Rob. Boyle*, the Governor of the Corporation for your Work, a Man of great Learning and Worth, and of a very publick universal Mind) » did Motion to me a publick Collection, in all our Churches, for the maintaining of such Ministers, as are willing to go hence to you, partly while they are learning the Indian Language, and partly while they are after labour in the Work, as also to transport them. » Et un peu auparavant, il écrivait : « Next [John Eliot] would print my « Call to the Unconverted » and « The Practice of Piety ». But Mr. Boyle sent him word it would be better taken here if the « Practice of Piety » were printed before anything of mine » (*op. cit.*, p. 290-291).

¹⁰²⁸ BOYLE (Robert), *The Correspondence, op. cit.*, vol. 2, p. 19-22, lettre de Boyle aux « Commissioners of the United Colonies in New England » (15 mai 1662) : « If you would be pleased to let us know at the first conveniency what further charges you judg you shall be put to by perfecting the printing of the Bible the use of that divine booke and also a Constant use of Catechisme we judg necessary for the Indians instruction in religion and we also think it may conduce to Unity and order if the same Catechisme be generally taught amongst them, If our Stock doth increace... » (p. 21-22).

¹⁰²⁹ *Ibidem*, vol. 2, p. 43-49, lettre des « Commissioners of the United Colonies in New England » à Boyle (10 septembre 1662) : « The laborours in that worke for the instructing the Indians in the severall Colonies are stil continued together with the Education of sundry Youth Two whereof have bene the yeare past brought up at the Colledge in Cambridge where they have a good Comendation of the President and their Tutor for their proficiency in learneing ; alsoe two others are at the grammar schoole and two more at the English schoole where they learne to read and write one whereof is now fitted for the Grammar schoole. besides many others that are instructed by SchooleMasters in other places to read and write. » (p. 44)

d'Eliot est associé : « la Bible est maintenant à moitié finie et le progrès dans son avancée est constant »¹⁰³⁰. Son salaire pour l'année précédente figure dans la lettre : 50 livres. Le coût total de la Bible est évalué, lui, à 200 livres. Une nouvelle missive du 18 septembre 1663 fait les comptes de la traduction de l'Ancien Testament arrivée à son terme : bientôt il ne sera plus nécessaire de rémunérer Eliot, toujours en train de travailler sur les ouvrages de Baxter, considérés comme « very usefull & proffitable to the pore Natives ». Lui et son interprète dont le nom figure dans la lettre – Job Nesutan, un Indien de Long Island, à qui le missionnaire a appris à écrire en 1650 – auront ensuite terminé leur tâche. Les imprimeurs (Marmaduke Johnson en l'occurrence) seront alors seuls utiles à la diffusion de l'ouvrage biblique¹⁰³¹. Finalement, *A Call to the Unconverted* paraît en algonquin en 1664 et le *Practice of Piety* l'année suivante.

Robert Boyle est donc pleinement impliqué dans la mission en Amérique du Nord et, en particulier, pour ce qui concerne les questions linguistiques. Et il n'est pas le seul des *fellows* dans ce cas, puisque l'intérêt pour l'œuvre missionnaire est perceptible chez d'autres acteurs de la Royal Society. Par exemple chez Robert Hooke, dont l'inventaire de la bibliothèque nous indique qu'il possédait des textes d'Eliot (le Nouveau Testament et *The Indian Grammar*). Cela ne témoigne pas forcément d'une attention directe au problème, et son implication est, en tout cas, bien moindre que celle de Boyle. Mais lorsque le *New Testament in the Indian Language* a été imprimé, en 1661, par Samuel Green et Marmaduke Johnson dans une édition de 500 ou 1000 copies, parmi les 40 copies envoyées en Angleterre, une est adressée à Hooke. Son attention à ce qui se passe dans la

¹⁰³⁰ *Ibidem* : « We are informed by the Reverend Mr. Eliot that he is soe far satisfyed concerneing the Lords effectuell workeing with his word on the hearts of sundry of the natives that hath proceeded to administer the sacrament of Baptisme to them at Two of their plantations one called Martins Vinyard the other called Natick being above one hundreth miles distance. *The Bible is now about halfe done and a constant progres therein is made*; the Printer hopes it wilbe finished within a yeare ; the future charge is uncertein by estimate not less then Two hundred pound we have herewith sent Twenty Copies of the new Testament to bee disposed of as your Honors shall think meet » (p. 45). Il s'agit donc de l'Ancien Testament qui paraît en 1663, le Nouveau Testament ayant été publié en 1661. Notons ici que si nous nous concentrons sur les efforts de Boyle en direction de l'Amérique, il s'est aussi intéressé aux traductions des Ecritures en gallois, en irlandais ou encore en turc.

¹⁰³¹ *Ibidem*, vol. 2, p. 119-125, lettre des « Commissioners of the United Colonies in New England » à Boyle (18 septembre 1663) : « to Employe him another year, as well as we can by printing the psalmes, & another little Treatise of Mr. Baxters, which Mr. Eliott is Transleteing out into the Indian language, & is thought it may be very usefull & proffitable to the pore Natives, & yet there will not be full Employment for him, for after times our own printer will be sufficiently able to print up any other worke that will be necessary for their use, soe that at the years end he may be dismissed or sooner If he shall desire... » (p. 121).

colonie de Virginie est perceptible dans d'autres livres qui jalonnent les rayons de sa bibliothèque : John Smith, *History of Virginia*, ou Edward Williams, *Virginia richly and truly valued*¹⁰³².

Ce qui ressort de ce panorama, c'est que, de nouveau finalement, la médiatisation de la diffusion de la langue universelle passe par le prisme de la Royal Society. Baxter et Eliot sont en contact avec Boyle et peut-être est-ce par son intermédiaire – sans que l'on puisse toutefois l'affirmer – que le missionnaire puritain s'est procuré le livre qui l'informe sur les recherches des *language planners*, *The Immortality of the Human Soul*. Son auteur Walter Charleton fait partie des premiers membres de la Société Royale lorsqu'elle est instituée. Au moment où il écrit son ouvrage, en 1657, donc avant la création de la Société, Charleton est intégré dans l'une de ses matrices. Ayant obtenu son M.D. à 22 ans, il est fait « physician to the King » (le roi se trouvant alors à Oxford) et il devient plus tard membre du Collège Royal des Médecins. Or Eliot ne manquait pas de remarquer dans sa lettre l'importance que l'auteur du livre accordait à cette institution :

« De plus, cet érudit Docteur évoque en des termes très élogieux la renommée société, appelée Collège des Médecins, à Londres, et ne cache pas ses mérites, qui apparaissent comme les effets admirables de la bénédiction divine, à travers leurs études et leurs labeurs, qu'ils produisent et font progresser pour le bénéfice de la Vie de l'Homme. »¹⁰³³

¹⁰³² Cf. ROSTENBERG (Leona), *The Library of Robert Hooke, op. cit.*, p. 138. L'auteur cite aussi l'exemple d'Oldenburg : « Although Oldenburg seldom ceased his litany about the paucity of foreign *materia scientifica* reaching England, it appears certain that he was quite incapable of realizing the loss of two American « incunabula » which never arrived in the motherland. To the complaining Oldenburg, Governor Winthrop had dispatched copies of the *Indian Dialogues* of John Eliot and « the sheet called the Indian ABC. » Neither ever arrived in England. Apparently the governor had deposited the texts at the Boston wharf for shipment. Upon ascertaining their non-arrival in England, he declared « Had there been the opportunity of any ship ready I should have seen them delivered on board my selfe, but it is to my great disadvantage in reference to conveiance into England that I am so farre from ye port whence the ships returne. » (Winthrop to Oldenburg, 25 septembre 1672, n° 2071) » (p. 97)

¹⁰³³ BAXTER (Richard), *op. cit.*, p. 294-295 ; nous traduisons la phrase en italique : « *Moreover, this learned Doctor speaketh very honourably of that renowned Society, the College of Physicians in London, and no whit above their Deserts, as appeareth by the admirable Effects by the blessing of God, upon their Studies and Labours, which they have found out and produced for the Benefit of the Life of Man. In which Art, by the Blessing of God upon them, they seem to me to design such a Regiment of Health, and such an exact Inspection into all Diseases, and Knowledge of all Medicament, and Prudence of Application of the same, that the Book of divine Providence seemeth to provide for the lengthning of the Life of Man again, in this latter End of the World, which would be no small Advantage unto all kinds of good Learning and Government.* »

Le missionnaire fait ainsi état d'un espace social dans lequel sont menées à la fois des recherches médicales, et aussi la quête de la langue universelle rapportée par le médecin. Tout semble s'inscrire dans le même mouvement et trouve une cohérence dans la grande perspective du salut général de l'humanité qui occupe les souhaits du puritain (« Benefit of the Life of Man »)¹⁰³⁴.

Au delà de ce collègue des *Physicians*, l'autre espace social dans lequel Charleton est allé puiser ses informations est le Wadham College où il a étudié sous le tutorat de John Wilkins. C'est, en effet, à la suite d'une visite du Oxford Experimental Club et après avoir lu les débats du *Vindiciae academiarum* qu'il publie son livre. Dans les pages citées par l'« apôtre indien », il écrit que les membres du Club ont réalisé : « un progrès très considérable en direction de l'invention de symboles et de signes, pour toute chose et notion » et il cite le nom de Ward comme l'un des instigateurs de ces recherches¹⁰³⁵. Si Baxter songeait très vraisemblablement à Beck en ce qui concernait le projet imprimé, d'autres encore en cours d'élaboration étaient aussi inclus. Il s'agissait donc plutôt de ceux du milieu oxfordien. S'il ne semble pas que Baxter ait été en possession du *Vindiciae academiarum*, sa bibliothèque contient néanmoins d'autres ouvrages de Seth Ward (« 326. Wardi exercit : in Hobbii philosophiam (Seth Ward, *In Thomae Hobbii Philosophiam Exercitatio Epistolica*, 1656 »¹⁰³⁶).

Elle contient également, plus étonnamment peut-être pour un puritain, une *Doctrina Jesuitarum* (n°398). C'est que visiblement, malgré le fossé confessionnel qui le sépare de l'ordre romain, il n'en reste pas moins admiratif de ses avancées en matière de propagation de l'Évangile. Il écrivait dans sa lettre à Eliot : « Vous excepté, nous sommes tous honteux

¹⁰³⁴ *Ibidem* : « If unto all this, it may please the Lord to direct his People into a Divine Form of Civilisation Government, of such a Constitution, as that the Godly, Learned in all Places, may be in all Places of Power and Rule, this would so much the more advance all Learning, and Religion, and good Government ; so that all the World would become a Divine Colledge. And *Lastly*, when Antichrist is overthrown, and a divine Form of Church-Government is put in practice in all Places ; then all the World would become Divine : or at least, all the World would become very Divine or very Prophane, *Rev.* 22. 11, 15. And so the World should end as it began, *Gen.* 4. 26 some calling on the Name of the Lord, and some prophaning it ; eminently distinguis'd from each other... »

¹⁰³⁵ CHARLETON (Walter), *The Immortality of the Human Soul : demonstrated by the light of nature*, Londres, H. Herringman, 1657 [et éd facsimilé : New York, AMS Press, 1985], p. 45-46 : « a very considerable progress towards the invention of Symbols, or Signes, for every thing and notion » (voir aussi LEWIS (Rhodri), *op. cit.*, p. 82).

¹⁰³⁶ Cf. NUTTALL (Geoffrey F.), *art. cit.*, ainsi que pour la référence suivante.

devant le labeur des jésuites et des moines, et leurs succès au *Congo, au Japon, en Chine, &c.* »¹⁰³⁷.

Si le lien entre le milieu de la Royal Society et les missionnaires puritains d'Amérique du Nord ne relevait pas forcément au départ de l'évidence, il n'en va pas de même dans le lieu d'élaboration d'une autre grande pensée de la langue universelle à l'Age classique : la Rome d'Athanasius Kircher. Ce dernier s'y trouve au cœur de la catholicité et plus particulièrement au cœur du réseau jésuite dont il est un pôle important. Exploite-t-il, ou non, dans ses travaux linguistiques, les efforts des missionnaires jésuites de terrain ? Lui servent-ils d'éventuels débouchés pour sa *Polygraphie*, comme cela faillit être le cas pour John Eliot et les langues universelles anglaises en Amérique du Nord ? Ou bien ne sont-ils pas avant tout des sources d'informations sur toutes les langues de la terre, exploitées ensuite à sa guise par le jésuite de cabinet ? En effet, si les missionnaires puritains sont confrontés à des langues, classées en bas d'une échelle linguistique européocentrée, beaucoup n'ayant notamment pas de système d'écriture, les jésuites sont eux, sur certains de leurs terrains de mission, face à des langues telles que le chinois, dont on a vu la fascination qu'elles exercent : comment précisément les réseaux missionnaires sont-ils activés par le professeur au Collège Romain ?

¹⁰³⁷ BAXTER (Richard), *op. cit.*, p. 296 ; nous traduisons (en italique) : « *The Industry of the Jesuits and Fryars, and their Successes in Congo, Japan, China, &c. shame us all, save you : But yet for their personal Labours in the Work of the Gospel, here are many that would be willing to lay out, where they have Liberty and a Call, though scarce any that will do more in furthering great and publick Works.* »

Chapitre 6 – Athanasius Kircher, un alchimiste du Verbe dans la Ville éternelle

Quitter Londres pour Rome, c'est censément changer de paradigme scientifique. S'éloigner des terres de la révolution scientifique puritaine pour gagner celles d'une catholicité aux tendances « aristotéliennes ». Les choses sont en fait, bien sûr, moins simples : d'un côté, la révolution scientifique est lue maintenant de façon moins univoque, et, de l'autre, le renouvellement de l'historiographie jésuite notamment a bien montré en quoi la Compagnie était aussi un lieu d'élaboration de la modernité et son centre romain, un espace de production de savoirs scientifiques « modernes ».

C'est dans cet espace romain que s'inscrit un autre des plus importants *language planners* de la période : Athanasius Kircher. Il est l'auteur d'un projet à proprement parler, la *Polygraphia nova et universalis* de 1663, mais aussi de bien d'autres ouvrages ayant trait aux langues et à leur dimension transnationale, que cela soit le chinois ou la langue égyptienne. Il collabore donc avec d'autres spécialistes des langues, des missionnaires de terrain, dont l'approche est différente de la sienne. Mais il n'est pas entouré, en revanche, de tout un aréopage de concepteurs de langues universelles, gravitant autour de lui ou occupant des positions dans le champ par rapport à lui, comme cela est le cas avec John Wilkins dans le milieu anglais. A autre configuration, autre fonctionnement : au centralisme de la Royal Society en Angleterre (bien qu'elle soit plurielle malgré tout), répond, dans un autre lieu où la réflexion sur les langues est en ébullition, la multipolarité romaine unifiée par la figure du père jésuite. Sa démarche est placée sous le sceau de la « romanité » et il marque la ville de sa présence en investissant directement ou indirectement différents points de l'*Urbs*¹⁰³⁸. En retour, la ville pèse sur sa conception des langues, à la fois dépendante et bénéficiaire des ressources offertes par l'espace urbain romain, fréquenté par des individus du monde entier. Quelle est la topographie sociale et intellectuelle de la Rome de Kircher ?

Rome est porteuse d'une triple fonction, d'une triple identité : elle est une cité, ville-monde, la capitale des Etats pontificaux et la capitale de la catholicité ; elle est un nœud de communication, une « ville-ressource où à l'accumulation d'informations s'ajoute celle d'objets et de savoirs »¹⁰³⁹. Comment un acteur social comme Kircher s'inscrit-il dans des

¹⁰³⁸ Sur la question des lieux de la science à Rome, nous renvoyons aux articles de l'auteure et à la synthèse suivante : ROMANO (Antonella, dir.), *Rome et la science moderne, entre Renaissance et Lumières*, Rome, Ecole Française de Rome, 2008.

¹⁰³⁹ ROMANO (Antonella), « Rome, un chantier pour les savoirs de la catholicité post-tridentine », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 55-2, 2008, p. 101-120, p. 103-105.

lieux, dans des espaces d'accumulation de savoirs variés, dans le jeu des échanges et des circulations qui irriguent la ville et ses connexions avec le monde ?

Le polycentrisme savant s'exprime par la constitution de centres autour des bibliothèques cardinalices, comme celle du cardinal-neveu Francesco Barberini (1597-1679) par exemple qui fait venir Gabriel Naudé à Rome, mais elle s'exprime aussi dans des infrastructures mises en place par les différents ordres missionnaires, ou par les dicastères de la Curie romaine, comme la Propaganda Fide, « complexe scientifique à vocation universelle »¹⁰⁴⁰. Or Kircher est en contact étroit avec cette dernière : quelle est la teneur de leurs liens et de leurs relations ? Quelle est l'exploitation qu'il fait, par ailleurs, dans son travail linguistique, des ressources offertes par l'institution-pivot de son ordre dans laquelle il occupe une place centrale, à différents titres (titulaire de la prestigieuse chaire de mathématiques mais aussi responsable du Musée) ?

Or cette multiplication des lieux a des effets sociaux et scientifiques : « le polycentrisme spatial pourrait constituer la garantie et la condition de la polyphonie épistémologique »¹⁰⁴¹. Elle contrasterait avec le consensus autour du prisme expérimental anglais. Dans cette ville plurielle, le prisme antique coexiste avec le prisme expérimental, mais n'est-ce pas aussi le cas à l'intérieur-même d'un individu pluriel comme peut l'être Kircher, à la fois mathématicien et égyptologue, et passant d'une tendance copernicienne – bien que jamais assumée pour cause d'obéissance à ses supérieurs – à une identification à Hermès Trismégiste. Comment se constitue en somme le savoir linguistique élaboré par Kircher ? Comment s'élabore une pensée de l'universel, en lien étroit avec le contexte romain, le conduisant à envisager la question de la langue universelle ?

¹⁰⁴⁰ *Ibidem*, p. 108.

¹⁰⁴¹ *Ibidem*, p. 110.

2.1 « Romanité » de Kircher : l'*Urbs*, capitale du monde et lieu de la science linguistique ?

Le Collège Romain : vitrine et pivot de l'ordre jésuite

A l'intérieur de l'espace de la science romain, le premier d'entre les lieux fréquentés par Kircher est celui qui constitue le point nodal de la Compagnie de Jésus, le véritable pivot de l'ordre : le Collège Romain, « espace de formation des cadres scientifiques de la Compagnie »¹⁰⁴². Arrivé à Rome fin 1633, depuis Avignon, Kircher est envoyé à Malte, en 1637, en tant que confesseur du landgrave Frédéric de Hesse-Darmstadt, récemment converti au catholicisme. C'est à son retour, entre mai 1638 et l'automne 1639 – et il ne quittera plus Rome jusqu'à son décès en 1680 –, qu'il est nommé à la prestigieuse chaire de mathématiques du non moins prestigieux *Collegio Romano*¹⁰⁴³. Il y succède notamment, on l'a vu, à un personnage qui avait contribué à donner à ce lieu toutes ses lettres de noblesse, Christopher Clavius. Fondé en 1551, le Collège Romain constitue l'organe central de la Société de Jésus, le modèle pour tous les autres collèges disséminés de par le monde, le « lieu véritable de l'élaboration du système éducatif... laboratoire expérimental et vitrine d'exposition à destination de la Chrétienté ». Une institution fondamentale pour la mise en pratique de la *Ratio studiorum*. Ce fameux programme d'études – cher au « devoir d'intelligence » des jésuites défini par Luce Giard – élaboré par Ignace de Loyola, a permis « l'insertion des jésuites dans le monde du savoir »¹⁰⁴⁴. Il a ébranlé pour cela l'édifice de l'université médiévale, tout en intégrant les avancées de l'humanisme en matière d'enseignement.

¹⁰⁴² ROMANO (Antonella), « Les jésuites entre apostolat missionnaire et activité scientifique (XVIe-XVIIIe siècles) », *Archivum Historicum Societatis Iesu*, vol. LXXIV, fasc. 147, 2005, p. 213-235 ; p. 230.

¹⁰⁴³ Nous nous appuyons pour l'ensemble des données biographiques sur Kircher sur les récents travaux de Giunia Totaro. Elle a repris la question du parcours du jésuite dans le cadre de l'appareil critique de son édition de la *Vita* de Kircher (source que nous allons exploiter) : TOTARO (Giunia), *L'Autobiographie d'Athanasius Kircher. L'écriture d'un jésuite entre vérité et invention au seuil de l'œuvre. Introduction et traduction française et italienne*, Bern, Peter Lang, 2009, notamment « notice biographique » (p. 38 et sq.).

¹⁰⁴⁴ GIARD (Luce), « Le devoir d'intelligence, ou l'insertion des jésuites dans le monde du savoir », dans *Les Jésuites à la Renaissance. Système éducatif et production du savoir*, Paris, PUF, 1995, p.XI-LXXIX ; la citation qui précède se

Suivant le principe imposé par le vœu d'obéissance, le jésuite se doit de se donner entièrement à son ordre, et ainsi, comme l'indiquent les *Constitutions*, abdiquer sa volonté et se laisser diriger par la Providence et le Supérieur de l'Ordre, « comme s'il était un corps mort [...] ou comme un bâton de vieillard. ». La pratique régulière du « compte de conscience » permet d'évaluer la personnalité des missionnaires pour leur attribuer des tâches en rapport avec elle¹⁰⁴⁵. L'évaluation menée sur Kircher conduit ses supérieurs à lui confier, au départ du moins, des tâches d'enseignement des mathématiques. Pourtant, la *Vita* du jésuite, relecture autobiographique de son parcours, rédigée vraisemblablement entre 1678 et 1680 et éditée de façon posthume (et sans que Kircher ait formulé la volonté qu'elle le soit) par Hieronymus Ambrosius Langenmantel (c.1641-1718) en 1684, donne de nombreux exemples d'une autre vocation de Kircher : les langues¹⁰⁴⁶. Poussé, en 1620, à quitter le collège de Paderborn où il avait accompli son noviciat et débuté le cursus de philosophie, il est contraint de fuir devant l'invasion de la Westphalie par l'évêque d'Halberstadt¹⁰⁴⁷. Il gagne alors successivement Münster, Cologne, Coblenze, Heiligenstadt (vers 1624) puis Aschaffenburg où il reste un an et demi, Spire (1629) et Würzburg (1630). A Coblenze, il enseigne le grec :

« Là-bas, je m'adonnai corps et âme à l'étude des Mathématiques et des langues, m'appuyant sur ces principes fondamentaux, que j'avais acquis avant d'entrer dans la Compagnie, et dans la même période j'accédai, sur l'ordre de mes Supérieurs, à la chaire d'enseignement de la langue Grecque.

trouve p. LXXVI. Sur le Collège Romain : VILLOSLADA (Riccardo G., S.J.), *Storia del Collegio Romano dal suo inizio (1551) alla soppressione della Compagnia di Gesù (1773)*, Rome, Apud Aedes universitatis gregorianae, 1954.

¹⁰⁴⁵ Cf. *Constitutions*, par. 550. Voir GIARD (Luce, dir.) et VAUCELLES (Louis de, dir.), *Les Jésuites à l'âge baroque 1540-1640*, Grenoble, Jérôme Million, 1996, p. 18 et p. 41-42 notamment cf. TOTARO (Giunia), *op. cit.*, p. 132-134.

¹⁰⁴⁶ KIRCHER (Athanasius), *Vita Admodum Reverendi Patris Athanasii Kircheri, Societatis Jesu, Viri toto orbe celebratissimi* dans LANGENMANTEL (Hieronymus Ambrosius, éd.), *Fasciculus epistolarum Admodum Reverendi Patris Athanasii Kircheri Societatis Jesu, viri in Mathematicis et variorum Idiomatum Scientiis Celebratissimi...*, Augsbourg, typis Utzschneiderianis, 1684, p. 1-78Cf. Sur la question de l'édition de la *Vita*, toujours : TOTARO (Giunia), *op. cit.* p. 157 et sq.. Pour plus de clarté, nous ferons apparaître l'autobiographie de Kircher sous la forme : KIRCHER (Athanasius), *Vita*, même si nous faisons bien référence toujours à l'édition traduite sus-mentionnée.

¹⁰⁴⁷ KIRCHER (Athanasius), *Vita*, p. 18-19 : « en l'an 1622, l'Evêque d'Halberstadt [Christian, comte de Brunswick-Wolfenbüttel (1599-1626)], un hérétique et un persécuteur acharné de la Religion Catholique, envahissant la Westphalie avec une grande armée pour déclarer la guerre à César, en tant que rebelle à l'Empire, mit à feu et à sang tous les lieux des alentours : Paderborn enfin également assailli, il y sévit avec le même genre de cruauté. »

Le moment vint donc où je fus poussé par l'obligation à manifester les talents jusque là cachés de mon intelligence, non tant par égard pour moi-même que pour *garantir la bonne réputation de la Compagnie dans l'enseignement public...* »¹⁰⁴⁸

S'inscrivant de façon revendiquée dans la vocation enseignante de l'Ordre de Jésus, Kircher y exerce ses talents polyglottes en tant que professeur de langues, de grec, mais aussi, plus tard, de syriaque :

« Pour que le lecteur comprenne plus clairement l'organisation de ma vie dans sa chronologie, [je mentionnerai que] par la suite, une fois la troisième année de Probation terminée, [je fus] appelé à Herbipolis [Würzburg] pour y enseigner les Mathématiques *et la langue Syriaque, ensuite je me consacrai tout entier aux études spécifiques à mon enseignement.* »

Or cet attrait linguistique remonte même, selon en tout cas l'interprétation rétrospective de l'auteur, à ses années de formation au collège de Fulda. En complément de sa formation, il bénéficie d'enseignements en hébreu, qu'il professe d'ailleurs aussi à Herbipolis :

« Mais pour que je progressasse dans toutes les disciplines avec une méthode commune, [mon père] m'envoya à Fulda, au Collège de la Compagnie de Jésus, où, avec une ferveur identique, il *voulut associer à la Grammaire Latine l'étude du Grec* ; mieux encore : il m'affecta également *un rabbin qui m'enseignait l'Hébreu*, avec un profit dont j'ai fait l'expérience tout le restant de ma vie. »¹⁰⁴⁹

A Avignon, par la suite, il enseigne, écrit-il, les mêmes matières qu'à Herbipolis.

Une lettre du général de l'Ordre, Muzio Vitelleschi, adressée à Kircher le 31 juillet 1632, donne des indications sur la dimension capitale prise par les langues dans la définition de l'identité du jésuite. Le général répond apparemment à une sollicitation du missionnaire, qui est alors professeur de mathématiques à Avignon et s'est enquis de son avenir auprès de son supérieur :

¹⁰⁴⁸ *Ibidem*, p. 27-28 ; p. 37 (pour la suivante). Entretemps (entre Coblenz et Herbipolis), il est passé par Heiligenstadt où ses talents de linguiste s'exercent aussi : « Ensuite, donc, en poursuivant le chemin avec les provisions de voyage accordées par Dieu, en l'espace de deux jours nous atteignîmes le terme ultime de ma pérégrination, Heiligenstadt, où je m'acquittai par obéissance au mieux que je le pus du devoir qui m'avait été confié, *tout en perfectionnant toujours avec la plus grande ferveur l'étude des langues et des Mathématiques.* » Lors de la réception de l'Archevêque-électeur de Mayence, Johann Schweickhardt durant laquelle Kircher organise un spectacle ; « à cela s'ajouta [le fait que] je leur présentai en hommage de nouvelles inventions au sujet des curiosités mathématiques et un *panégyrique en langues étrangères conçu en leur louange*, grâce auxquels leur bienveillance à mon égard fut considérablement accrue. » (p. 33) Déjà les langues sont une forme de rétribution pour un « patron » (nous soulignons).

¹⁰⁴⁹ *Ibidem*, p. 5 (nous soulignons).

« Je réponds un peu tardivement à la très aimable lettre de Votre Révérence, datée d'avril, parce que j'espérais que, laissant s'écouler du temps, je pourrais non seulement répondre que votre lettre m'avait été remise, et que l'œuvre [que vous m'avez] offerte m'avait fait un très grand plaisir¹⁰⁵⁰, mais également [vous] communiquer en quelle Province en particulier je pensais *employer l'activité zélée de Votre Révérence, pourvue d'une connaissance si variée des diverses sciences, et des langues.* (...) Votre Révérence est munie de *si excellents moyens pour élargir Sa gloire*, et prompte à ce point à tout signe d'obédience, et que j'avais commencé à examiner scrupuleusement la situation afin de repérer un lieu où Votre Révérence puisse *déployer les dons si généreusement reçus de Dieu*, avec une plus grande augmentation du culte divin et une plus ample estime de la Compagnie. Pendant que je cherche un lieu pareil, que Votre Révérence continue à remplir où elle est tous les devoirs qui lui sont confiés, en vertu de sa ferme obédience, et *qu'elle essaie non seulement d'entretenir par l'exercice la connaissance de tant de langues, mais également de l'accroître.* »¹⁰⁵¹

Pourtant les catalogues triennaux romains – ces registres donnant des indications sur les membres de telle ou telle province – font état de la mise en avant du Kircher mathématicien. Malgré son attrait pour la pratique des langues, il doit se soumettre aux injonctions de sa hiérarchie, suivant la nécessaire obéissance/« obédience » ressassée par Vitelleschi dans sa missive. Ainsi dans le catalogue triennal de 1649 en deux parties, Kircher apparaît en neuvième position sur une liste de 241 jésuites : dans le *Primus Catalogus Collegij Romani anni 1649* sont indiquées les matières qu'il a eu l'occasion d'enseigner, soit éthique, mathématiques, controverse, grec et hébreu. Dans le *Secundus Catalogus Provincia Romana anni 1649* figure l'analyse de la personnalité du missionnaire. Elle indique : « *Boni ingenii, iudicij, prudentis, parum res experientis, in [ite]ris benè profecit, est complexis melancholies et aptus ad docendas scientias mathematicas, in quibus habet talentum insigne* »¹⁰⁵². Il apparaît donc que, pour ses

¹⁰⁵⁰ L'*Ars magnesia*, sans doute, seul ouvrage publié par Kircher en 1632 : KIRCHER (Athanasius), *Ars magnesia, hoc est disquisitio... de natura, viribus et prodigiosis effectibus magnetis... quam... tuebitur D. Joannes Jacobus Sweighkhardus, ... praeside et authore R. P. Athanasio Kircher, ...*, Würzburg, E. M. Zinck, 1631.

¹⁰⁵¹ APUG 561, f. 16 (tel que cité dans STOLZENBERG (Daniel), *Egyptian Oedipus. Antiquarism, Oriental Studies and Occult Philosophy in the work of Athanasius Kircher. A dissertation submitted to the Departement of History and the Committe on Graduate Studies of Stanford University in partial fulfillment of the requirements for the Degree of Doctor of Philosophy*, thèse de doctorat soutenue à l'université de Stanford, 2003, p. 80 et traduit dans TOTARO (Giunia), *op. cit.*, 94).

¹⁰⁵² Archivum Romanum Societatis Iesu (maintenant ARSI), Rom. 59 : « *Primus Catalogus Collegij Romani anni 1649* » (f. 12r) puis « *Secundus Catalogus Provincia Romana anni 1649* ». La formule est reprise, par exemple dans Rom. 59 f.

supérieurs, l'attribution de la chaire de mathématiques de leur institution-mère est le moyen d'exploiter au maximum le « talent insigne » dont Kircher fait preuve dans l'enseignement des sciences.

Cependant, rapidement il est déchargé de ses fonctions de professeur. Les Catalogues portent alors une autre mention : « scrib. imprim. » ou « *scriptor imprimendorum* »¹⁰⁵³. Le jésuite bénéficie donc d'une décharge de ses enseignements pour pouvoir se consacrer à la rédaction de ses ouvrages, disposant même pour cela d'aides dont le nom porte, dans les catalogues, la mention « *Soc. P. Athanasj* » : d'abord Kaspar Schott puis Valentin Stansel¹⁰⁵⁴. En effet, Kircher est le prototype du « missionnaire savant »¹⁰⁵⁵. Et cette dimension-là est alimentée par la fréquentation, ou plutôt la responsabilité d'un autre haut lieu de la science, inséré dans les murs-mêmes du Collège Romain : le *Musaeum kircherianum*, ainsi qu'il est surnommé.

Le Musaeum Kircherianum : centre névralgique de la vie intellectuelle romaine et européenne

« Tous les jours, les habitants [de la ville et du collège] regardent et admirent (comme j'ai pu m'en apercevoir moi-même avec étonnement et plaisir de l'âme lorsque j'étais l'assistant de Kircher dans les choses littéraires pendant quelques années) ces œuvres que tant de gens viennent, continuellement, contempler, excités par la réputation de sa science [celle de Kircher] et le désir de voir les choses qu'il expose dans son fameux Musée. Ces pièces, issues des arts et sciences obscurs, méritent véritablement l'émerveillement. Les visiteurs sont issus, en doctrine et en dignité, des plus illustres rangs, incluant des rois et des cardinaux, des étrangers aussi souvent que des autochtones. Combien d'entre eux sont instruits par lui en personne, même lorsqu'il est occupé par

278 (« *Secundus Catalogus Collegii Romani 1651* »). Nous prenons ici des dates volontairement tardives afin de montrer que cette perception de Kircher « mathématicien » par son Ordre est inscrite dans la durée, mais déjà dans le catalogue de la province lyonnaise, lorsqu'il se trouve en Avignon, il est distingué comme devant exercer ses talents de pédagogue, « *Ad quae Societatis ministeria talentum habent : ad docendum* » (Lugdun. Cat. Trien. 1633-1649, 19, f. 52r par exemple).

¹⁰⁵³ ARSI Rom. 81, f. 3v (1650), 32v (1651), 64v (1652)... La formule apparaissait même dans le catalogue de 1641 ((Rom. 80, f. 293v), mais ensuite était réemployée la désignation de Kircher comme « Prof. Mathemat. ».

¹⁰⁵⁴ Pour Schott, par exemple : Rom. 81, f. 88v et 114v (1653-1654) ; Stansel : Rom. 81, f. 173v (1656). Sur la relation entre Kircher et Stansel, nous renvoyons à : CAMENIETZKI (Carlos Ziller), « Baroque Sciences between the Old and the New World. Father Kircher and his Colleague Valentin Stansel (1621-1705) », dans FINDLEN (Paula, dir.), *op. cit.*, p. 311-328.

¹⁰⁵⁵ ROMANO (Antonella), *art. cit.* p. 230.

d'autres matières importantes, en particulier les fils des Princes, recommandés par des lettres très polies et qui font bénéficier de cette instruction, en retour, des nations entières, voire l'ensemble de l'Eglise romaine. »¹⁰⁵⁶

Kaspar Schott (1608-1666), ancien élève de Kircher à Würzburg et son assistant durant quelques années à Rome, décrit ici la dimension internationale du Musée du Collège Romain. Il est un point de convergence de l'Europe lettrée et princière. Et Athanasius Kircher ne dit pas autre chose lorsqu'il écrit dans une lettre à l'un de ses correspondants en juillet 1659 : « Ma galerie, ou Musée, est visitée par toutes les nations du monde ». Tout prince se doit, selon lui, de se rendre dans ce qu'il appelle ce « *Mundi theatro* »¹⁰⁵⁷. Kircher avait déjà exposé, dès son installation à Rome, des instruments scientifiques, en rapport avec ses travaux mathématiques, dans ses espaces privés, à la manière de ses prédécesseurs. Cependant, le Musée en lui-même prend forme en 1651. A cette date, le patricien romain Alfonso Donnino fait don aux jésuites romains de sa collection d'art et d'antiquités, afin qu'elle ne soit pas dispersée. Les objets sont alors disposés dans un grand corridor prévu à cet effet au troisième étage du Collège à proximité de la librairie (avant de déménager dans un bien plus petit espace au deuxième étage, en 1672, suite à des travaux dans l'église Saint-Ignace adjacente, au grand dam de son responsable). Rapidement, le Musée s'impose comme un véritable centre névralgique de la vie intellectuelle romaine et même européenne de l'époque, « a showpiece for the Jesuit order... one of the primary cultural centers of Baroque Rome, and one of the most important centers of scientific learning in the Catholic world. »¹⁰⁵⁸. Pour Kircher, il se présente donc comme un *theatrum*

¹⁰⁵⁶ SCHOTT (Kaspar), *Magia universalis naturae et artis... Opus quadripartitum*, Würzburg, sumpt. haeredum J. G. Schönwetteri, 1657 ; *Proemium totius operis* (non pag., *****) (l'ouvrage est en grande partie la mise en forme de notes de Kircher) cf. nous avons traduit la citation figurant dans GORMAN (Michael John), « Between the Demonic and the Miraculous : Athanasius Kircher and the Baroque culture of machines » (http://hotgates.stanford.edu/Eyes/machines/index.htm#_ftn70). Il s'agit de la version longue de son article dans STOLZENBERG (Daniel, dir.), *The Great Art of Knowing: The Baroque Encyclopedia of Athanasius Kircher*, Stanford, Cadmo, 2001, p. 59-70.

¹⁰⁵⁷ Lettre de Kircher à son « Hochgeehrter Herr und Freundt » (Johann Martin Hirt ou Johann Georg Anckel), 16 juillet 1659 (HAB. BA N°376 (copie)), cité dans FLETCHER (John), « Athanasius Kircher and Duke August of Brunswick-Lüneburg. A chronicle of friendship », dans FLETCHER (John dir.), *Athanasius Kircher und seine Beziehungen zum gelehrten Europa seiner Zeit*, Wiesbaden, O. Harrassowitz, 1988, p. 99-139, p. 105 : « meine Galleria, oder Museum, wird von allen Nationen der Welt besucht, und ein fürst nicht kan bekindter werden in hoc Mundi theatro, als wann sie ihre Abcontrafayung suchen. Und wenn die Unkosten nicht so gross waeren, wolt ich der gantzen Teutschen einen Nahmen machen : aber ich muss mich streken nach der Decken. »

¹⁰⁵⁸ FINDLEN (Paula), « Scientific Spectacle in Baroque Rome : Athanasius Kircher and the Roman College Museum », *Roma moderna e contemporanea*, année 3, n°3, septembre-décembre 1995, p. 625-665 ; p. 626 ; sur le musée voir aussi,

mundi, mais aussi un théâtre de la ville, un microcosme de l'univers catholique, passage obligé pour tous les visiteurs érudits de la ville éternelle. En 1678, paraît un catalogue du musée, œuvre de Giorgio de Sepi (ou de Sepibus), *Romani Collegii Societatis Iesu Musaeum Celeberrimum*. Il confère à la galerie une portée encore plus large puisqu'il n'est plus nécessaire de venir à Rome pour bénéficier de la collection kirchérienne¹⁰⁵⁹. Une planche du catalogue résume les deux grandes fonctions que le Musée occupe dans la démarche du jésuite [fig. 33]. En effet, y est représentée la galerie elle-même, dont les proportions ont été quelque peu agrandies. Deux éléments attirent particulièrement l'attention : la présence d'obélisques égyptiens et, au premier plan, un groupe de trois personnages. Si les deux individus de dos et de trois quarts ne peuvent être identifiés, par contre, celui qui leur fait face, du fait de sa tenue notamment, ne peut être que Kircher lui-même. La collection est pour le jésuite à la fois une matrice de tout son travail, en particulier sur les hiéroglyphes, mais aussi un espace de rencontre, un lieu de sociabilité, un outil utile à l'extension et à la consolidation de son réseau, comme en témoignait Schott. Une visite en particulier fait la synthèse entre ces deux fonctions. Christine de Suède, récemment convertie au catholicisme, et arrivée à Rome depuis peu, en décembre 1655, vient au musée, par deux fois, dès le 18 et le 31 janvier 1656. Cette visite n'a rien d'un « hasard » et a été préparée longtemps en amont par Kircher. Ainsi, il écrivait une lettre à Christine le 11 novembre 1651 déjà :

« Votre Majesté saura que la Société [de Jésus] lui porte une intime affection (...). Cela est particulièrement vrai dans ce Collège Romain de notre Société, de la part

de la même auteure : *Possessing Nature: Museums, Collecting, and Scientific culture in Early Modern Italy*, Berkeley, University of California Press, 1994 (où de nombreuses pages sont consacrées à Kircher, sur la localisation de la galerie p. 126-127 avec un plan). Voir aussi : BEDINI (Silvio A.), « Citadels of Learning. The Museo Kircheriano and Other Seventeenth Century Italian Science Collections », dans CASCIATO (Maristella, dir.), IANNIELLO (Maria Grazia, dir.) et VITALE (Maria, dir.), *Enciclopedia in Roma Barocca. Athanasius Kircher e il Museo del Collegio Romano tra Wunderkammer e museo scientifico*, Venise, Marsilio Editori, 1986, p. 249-267 ; GARUCCI (Raffaele, P.), « Origini e vicende del Museo Kircheriano dal 1651 al 1773 », *La Civiltà Cattolica*, Ser. X, vol. XII, 1879, p. 727-739 ; WILDING (Nick), *Writing the Book of Nature*, op. cit., « Chapter 4: Writing Space », p. 270 et sq..

¹⁰⁵⁹ SEPI (Giorgio de), *Romani Collegii Societatis Iesu Musaeum Celeberrimum*, Amsterdam, ex officina janssoniowaesbergiana, 1678. Un autre catalogue, manuscrit (dans lequel est le premier est cité (f. 175r), se trouve dans les archives de l'ordre et est l'œuvre, datée du 6 juin 1716, du cardinal Tolomei : Rom. 138, f. 172-189 (« Notizie circa la Galleria del Collegio Romano ») ; il insiste notamment sur la fréquentation internationale du musée : « Nel progresso del tempo il P. Kircher soggetto noto per la sua erudizione, e per li volumi da lui publicati con la stampa era visitado dalli Forastieri, quali dalle Parti Oltramontane e Italiane venivano a Roma, i quali introdotti nel recinto, ovesi conservavano le cose lasciate da Donnini ni trovavano in olte cose dal med.o Padre aggiunte, particolarmente machine Idrauliche, ed esperienze spettanti alla virtù Magnetica, che con diletto non ordinario erano da tutti vedute » (f. 175r).

des hommes fameux et des écrivains comme de la part des novices, qui viennent de toutes les nations du monde, où nous parlons trente cinq langues différentes, certaines nées en Europe, en Afrique et en Asie, le reste aux Indes et en Amérique. Et tous sont excités par la réputation de la sagesse de votre Majesté, et attirés par quelque magnétisme sympathique, et leur seule ambition est de peindre au monde entier l'extraordinaire exemple de toutes les vertus dont votre Majesté fait preuve, dans toutes les couleurs requises. »¹⁰⁶⁰

Avec cette lettre, le professeur romain s'inscrit dans la mission que se sont confiée les jésuites d'aboutir à la conversion de Christine, Paolo Casati et Francesco Malines étant envoyés à Stockholm en février 1652 à cette fin. Les langues et la polyglossie sont déjà présentées en 1651 comme le meilleur hommage rendu à la reine et la dimension linguistique des présents est confirmée lors des visites de janvier 1656. Que Kircher lui offre-t-il justement à cette occasion ? D'abord une traduction en arabe des Psaumes de David et notamment de passages sur le Temple de Salomon, référence à la « maison des savoirs » que Christine était venue bâtir à Rome. Le Père jésuite l'assimile, en effet, à Minerve/Isis, dernière incarnation de la sagesse féminine, comme la lettre le laissait déjà entendre. Dans ce grand plan de « restauration », elle sera associée à Alexandre VII/Osiris, nouvellement élu pape, et patron d'Hermès/Kircher, qui trouve de fait toute sa place dans ce vaste dessein. Est joint à ce premier cadeau, un obélisque miniature, d'une centaine de centimètres, orné d'une inscription hiéroglyphique en l'honneur de la souveraine, traduite aussi en 33 langues : « Grande Christine, Isis réincarnée, érige, délivre et consacre cet obélisque sur lequel les marques secrètes de l'Egypte ancienne sont inscrites »¹⁰⁶¹.

¹⁰⁶⁰ Lettre d'Athanasius Kircher à la Reine Christine de Suède, Rome, 11 novembre 1651, APUG 561, f. 50r ; cité dans GORMAN (Michael John), « From « The Eyes of All » to « usefull Quarries in philosophy and good literature » : Consuming Jesuit Science, 1600-1665 », dans O'MALLEY (John W., S.J., dir.) *et alii*, *The Jesuits : Cultures, Sciences, and the Arts 1540-1773*, Toronto-Buffalo-Londres, University of Toronto Press, 2000, p. 170-189 ; p. 175-176 ; p. 177-178 sur la visite de Christine de Suède au Musée de Kircher. Sur Christine de Suède plus généralement : ÅKERMAN (Susanna), *Queen Christina of Sweden and her Circle : The Transformation of a Seventeenth-Century Philosophical Libertine*, Leyde-New York-Cologne, Brill, 1991.

¹⁰⁶¹ Cf. FINDLEN (Paula), *art. cit.* p.635 (ainsi que pour la citation suivante de Scafili dans APUG 568, f. 139r (17 avril 1653). Une reproduction du modèle en bois de l'obélisque miniature (Rome, Ginnasio Statale, E.Q., Visconti) dans ROWLAND (Ingrid), « Athanasius Kircher and Impressions of Egypt in the 17th Century », dans LO SARDO (Eugenio), *The She-Wolf and the Sphinx. Rome and Egypt from History to Myth*, Milan, Electa, 2008, p. 180-189, p. 184. Voir aussi LEOSPO (Enrichetta), « Gli oggetti egizi ad egittizzanti del Museo kircheriano », dans CASCIATO (Maristella, dir.), IANNIELLO (Maria Grazia, dir.) et VITALE (Maria, dir.), *op. cit.*, p. 322-326.

Ces présents démontrent donc la valeur sociale et symbolique accordée aux langues, les traductions faisant office de cadeaux pour une monarque européenne. La visite sert au jésuite à la consolidation d'un réseau, établi au départ épistolairement, et dont le Musée constitue une étape en forme de point culminant. Mais le cadeau « hiéroglyphique » est aussi symbolique de l'autre fonction occupée par la galerie dans l'identité kirchérienne, dans laquelle les connaissances linguistiques tiennent une si grande part. Le surnom attribué à Kircher par son contemporain Giacomo Scafili n'est-il pas d'ailleurs l'« oracle des langues » ? La collection du Collège Romain alimente et fait tourner la « machine Kircher »¹⁰⁶². Elle lui offre quantité d'opportunités de rencontres, mais aussi des matériaux sur lesquels travailler : les cinq obélisques, dont certains figurent sur la gravure de de Sepi, sont le socle de son interprétation de l'écriture égyptienne.

Un compte-rendu offert par le *Giornale de'Letterati* en 1678, à l'occasion de la parution du catalogue, témoigne de la dimension d'Arche de Noé linguistique prise par l'un des plus « fameux » musées européens. La comparaison est d'ailleurs établie par Kircher lui-même qui fait de l'Arche biblique, le premier « musée »¹⁰⁶³. Selon l'auteur du compte-rendu, la collection telle qu'elle est décrite par de Sepi est une Babel de « *lingue ignote* » : elle dévoile en particulier nombre de caractères chinois, puisque l'auteur insiste sur la stèle de Xi'an, tout autant que d'hiéroglyphes. Suit alors la longue litanie des obélisques reproduits en taille réduite dans le corridor et qui sont l'« *Ornamento del Museo* ». L'exemple de la stèle montre la perméabilité entre le musée et les œuvres de Kircher. En effet, la stèle apparaît sur une planche de la *China illustrata*, en même temps que ladite planche est une

¹⁰⁶² ROMANO (Antonella), « Understanding Kircher in Context », dans FINDLEN (Paula) (dir.), *Athanasius Kircher, The Last Man Who Knew Everything*, New York-Londres, Routledge, 2004, p.405-419.

¹⁰⁶³ *Giornale de'Letterati*, XIII, 1678, p. 193-195 : « Tra i Musei (sic) più nominati, che nobilitano la nostra Italia si deve annoverare quello del Collegio Romano de'Padri della Compagnia posto già insieme da Alfonso Donini, mà molto accresciuto di curiosità dal P. Atanasio Kircher. (...) hà volluto meglio eternarlo mediante le stampe, rendendole con ciò anche godibile alle nazione lontane. (...) Tra le Iscrizioni in lingue ignote è stimabile una incisa in una gran tavola con caratteri Chinesi, la quale porta il presente titolo translato da quella lingua dal P. Kircher : *Lapis in laudem, & memoriam aeterna legis luci, & veritatis portatae de Indaea, & in China promulgate*, la quale, come che contiene i principali misteri della credenza Evangelica, così serve di testimonio fuori d'ogni eccezione intorno all'antichità della .Fede di Cristo nel Regno della China. Servono di ornamento del Museo i principali Obelischii di Roma ridotti in piccolo, i caratteri de'quali egli avea già interpretati, ed hà volluto imprimerli altresì nel presente libro, e sono, quello collocato da Sisto V nella Via Flaminia, e prima fatto condurre à Roma da Heliopoli (...) il Lateranonse fatto portara da Tebe per ordine dell'Imperatore Costanza, il Panfilio eretto nel Hipodromo da Antonio Caracalla, Il Mediceo, il Mauteo, il Barberino, il Ludovisio, e (...) terminando il libro colla notizia della China, dal Brasile, dal Giappone, e dal Messico. » (cité dans WILDING (Nick), *op. cit.*, p. 316 n.77 ; la comparaison avec l'Arca Noé est évoqué p. 317 n.78 cf. KIRCHER (Athanasius), *Arca Noë in tres libros digesta...*, Amsterdam, apud J. Janssonium a Waesberge, 1675).

Ill. 12 : Frontispice de l'*Oedipus Aegyptiacus*

(Rome, 1652-1654)

des œuvres exposées sur les murs du couloir du Collège Romain. Parallèlement, au fil des pages de la *China* reviennent régulièrement des allusions à la collection :

« tout ainsy qu'à ce que nous avons dit du poisson aislé de la mer, qu'on nomme *Hyronnelle*, & dont nous avons amplement parlé dans le livre intitulé *de Arte Magnetica*, & lequel est encore exposé en veuë depuis 15 ans à tous ceux qui viennent dans nostre bibliotheque de *Rome*, lesquels le regardent comme un prodige, & comme un miracle de la nature (...) Nous montrons trois de ces dents (d'hippopotame) dans nostre college, dont nous n'avons pas fait encore une semblable experience ; c'est pourquoy nous remetons jusques alors de donner la raison d'une semblable qualité. On voit encore dans nostre maison professe de Rome la scheleye (sic) de la teste d'un *Hypoptame*, dont nous avons donné la figure en representant cet animal marquée par le nombre I. Nous faisons voir dans nostre bibliotheque des os d'une Sirene, qu'on appelle *Pisce Muger*, avec sa queuë & une de ses costes . »¹⁰⁶⁴

Le musée communique avec les œuvres de Kircher. Des échanges se font, des passerelles s'établissent. Les obélisques mènent ainsi à tous les ouvrages du jésuite portant sur ce sujet. L'ensemble lui confère une position d'expert qui s'exprime dans la synthèse de toutes les réflexions passées que constitue la publication de l'*Oedipus aegyptiacus* de 1652-1654. Son frontispice ne pourrait être plus explicite de la manière dont Kircher se considère : il est Œdipe, celui qui perce le mystère du sphinx [III. 12]. Les deux anges dans les nuées tiennent les clés de ce succès : l'utilisation des sens, de l'expérience et de la raison ; le recours à toutes les langues censément maîtrisées par le jésuite dont la liste figure sur le livre ouvert (latin, grec, hébreu, chaldéen, syriaque, arabe, samaritain, arménien, copte, perse, éthiopien, italien, allemand, espagnol, français et portugais) ; enfin les disciplines impliquées apparaissent dans les médaillons en dessous : sagesse des Egyptiens, théologie des Phéniciens, astrologie des Chaldéens, kabbale des Hébreux, magie des Perses, mathématiques des Pythagoriciens, théosophie des Grecs, mythologie, alchimie des Arabes et philologie des Latins. L'Œdipe/Kircher polyglotte est celui qui atteint la sagesse grâce aux hiéroglyphes : ils en sont la clé, ils les a décryptés et s'est ouvert les portes d'un savoir protéiforme.

Or Rome est aussi ce qui a rendu ce grand dessein possible. Dans la *Vita*, la découverte des hiéroglyphes se passe à Spire en 1628 :

« Il arriva, à cette même époque, que l'on me confia la recherche de je ne sais quel livre dans la Bibliothèque de la maison. Donc, en examinant un par un tous les

¹⁰⁶⁴ KIRCHER (Athanasius), *La Chine illustrée...*, p. 239 puis 261.

livres, je tombe, par hasard ou par disposition de la Divine Providence, sur un volume où étaient représentés tous les obélisques romain dressés dans l'Urbs par le Souverain Pontife Sixte V, reproduits avec leurs figures hiéroglyphiques. Soudain pris par la curiosité, je me retrouvais à examiner la nature de ces figures : en effet, je les croyais issues de la libre imagination des sculpteurs, alors qu'en vérité, grâce à une histoire des obélisques en annexe, j'appris que ces figures étaient des actes commémoratifs de l'ancienne Egypte, sculptés en des temps immémoriaux sur les obélisques subsistant à Rome ; comme cependant personne n'en avait donné depuis si longtemps une interprétation (cette connaissance s'était perdue), je fus envahi, guidé par une impulsion mystérieuse, par le plus grand désir de savoir s'il me serait permis d'atteindre à une telle connaissance. Dès lors, l'intention de pénétrer ces figures ne m'abandonna jamais : « les caractères se sont conservés, et ce sont certainement des [caractères] authentiques des anciens Egyptiens ; leurs significations se cacheront donc quelque part – pensais-je en mon for intérieur –, dispersées dans les innombrables documents des auteurs anciens, peut-être pas chez les Grecs et les Latins, mais au moins dans les livres étrangers des orientaux. »

Je commençais donc à partir de cette époque à examiner minutieusement tous les écrits de ces auteurs, afin de collecter les fragments de savoir disséminés et de reconstituer intégralement le corpus dispersé du Panthéon [Egyptien], ce qui fut fait par un effet de la volonté Divine, à la faveur de circonstances admirables et grâce à la découverte de volumes contribuant à cette recherche, comme le montrera en son temps l'*Oedipus Aegyptiacus*. Et celle-ci fut la première étape de cette tâche ardue, c'est-à-dire la mission d'interpréter une écriture oubliée. »¹⁰⁶⁵

C'est donc la découverte, dans la bibliothèque du collège de Spire, d'un livre où figurent des gravures des obélisques romains qui suscite chez Kircher le désir de travailler sur l'Egypte. L'ouvrage a d'abord été identifié comme celui de Michele Mercati, *Degli obelischii di Roma* (Rome, Domenico Basa, 1589), le problème étant qu'il ne comporte pas de planche ; il serait en fait le *Thesaurus hieroglyphicorum* de Johann Georg Herwart von Hohenburg (Munich, 1610), dont Kircher reprend ensuite plusieurs des images dans ses propres ouvrages¹⁰⁶⁶. La quête des hiéroglyphes se transforme en vocation, devenue « une

¹⁰⁶⁵ KIRCHER (Athanasius), *Vita*, p. 36-37.

¹⁰⁶⁶ Cf. BARTOLA (Alberto), « Alessandro VII e Athanasius Kircher S.J. Ricerche ed appunti sulla loro corrispondenza erudita e sulla storia di alcuni codici chigiani », dans *Miscellanea Bibliothecae Apostolicae Vaticanae*, III, 1989, p. 7-107, p. 13 (à voir par ailleurs sur la question des relations de Kircher avec un autre pape) ; IVERSEN (Erik), *The Myth of Egypt and its Hieroglyphs in European Tradition*, Princeton, Princeton University Press, 1993, p. 93-94 et TOTARO

mission » qui passe forcément par Rome. Le Musée est donc déjà en creux dans ce passage (écrit vers 1678 rappelons-le) : « [Dieu] m'emmena à Rome, afin que j'emploie assurément en ce commun théâtre du Monde ce talent-là (quel qu'il soit en fin de compte) *dans l'explication des Obélisques* »¹⁰⁶⁷. L'expression de *Theatrum Mundi* rappelle la formule employée pour la galerie. Or cette vocation romaine rencontre un intérêt politique. La Rome des obélisques est aussi celle des papes et inversement. La qualité d'expert romain de la question que lui confère le *Musaeum* fait s'élargir ce dernier aux dimensions de la Ville elle-même. Les monuments égyptiens de la galerie ne sont que les répliques miniatures de ceux exposés aux yeux de tous : la ville entre dans la galerie du Collège Romain comme celui-ci se dilate aux dimensions de l'*Urbs*. La relecture autobiographique du parcours de Kircher au prisme de la quête de la clé de l'écriture égyptienne permet aussi d'inscrire ses recherches dans une des tâches de son ordre, le quatrième vœu le distinguant sur ce point des autres missionnaires : servir la papauté.

Dans la perspective du jubilé de 1650, le pape Innocent X fait réaliser de grands travaux sur la Place Navone à Rome. L'axe central en est marqué par l'érection d'un obélisque, pour lequel il fait appel à Kircher « en tant que connaisseur de l'Écriture hiéroglyphique – à ce qu'Il avait entendu dire – appelé à Rome pour cette raison », comme l'écrit l'auteur de la *Vita*, « afin de ramener [la masse de pierre] à la vie par l'interprétation »¹⁰⁶⁸. L'obélisque

(Giunia), *op. cit.* p. 87. Parmi les autres références de Kircher sur les hiéroglyphes figure la traduction d'Horapollon et Clément d'Alexandrie dans le *Symbolica Aegyptiorum Sapientia*, du jésuite Nicolas Caussin (Cologne, Kinckius, 1622).

¹⁰⁶⁷ MS. Cod. 13752 (Vienne), f. 26 (il s'agit de l'un des manuscrits ayant servi à l'édition de la *Vita*, ce passage n'ayant pas été repris dans le texte imprimé cf. TOTARO (Giunia), *op. cit.*, p. 87. Dans l'ouvrage le parallèle entre Rome et les hiéroglyphes est établi aussi : « M'étant arrêté à Rome, donc, j'entrepris le travail sur les Hiéroglyphes dont le titre est *Oedipus Aegyptiacus*, par volonté et par ordre du Cardinal Francesco Barberini, sur le conseil de Peirese ; je l'achevai enfin, par grâce de Dieu, après vingt ans de fatigues. » (p. 52).

¹⁰⁶⁸ KIRCHER (Athanasius), *Vita*, p. 57-58 : « Le Souverain Pontife Innocent X, ayant décidé, pour immortaliser Son nom, de dresser un obélisque dans le Forum Agonal (veux-je dire le célèbre obélisque que Caracalla avait érigé autrefois de l'Hippodrome [« Hippodrome de Caracalla », ancien nom du Forum de Maxence], mais qui gisait en ruine, brisé en cinq morceaux par les dommages du temps), m'ayant, donc, fait venir auprès de Lui *en tant que connaisseur de l'Écriture hiéroglyphique – à ce qu'Il avait entendu dire – appelé à Rome pour cette raison*, s'adressa à moi par ces mots : « Père, Nous avons décidé de dresser un obélisque, masse de pierre aux dimensions importantes : *ce sera à toi de la ramener à la vie par l'interprétation* ; Nous voulons donc que tu t'appliques sérieusement à cette tâche, à laquelle Nous te préposons, en vertu du don qui t'a été accordé par Dieu, afin que tous ceux qui admireront la masse de pierre à cause de l'aspect insolite des figures atteignent, grâce également à ton interprétation, aux profondeurs de ses mystères cachés et à leur compréhension (...). J'acceptai, avec l'humble promptitude qui convenait, la tâche qui m'était confiée par le Vicaire du Christ sur terre ; et puisqu'il comprenait qu'il n'était pas possible de l'accomplir sans une troupe auxiliaire, [Innocent X] envoya dire aussitôt à notre Révérend Père Vincenzo Carafa, Préposé Général de notre ordre, de pourvoir au compagnon [Kircher] et à toute autre personne qui fût nécessaire pour accomplir comme il fallait la tâche

s'inscrit dans un vaste programme architectural et artistique destiné à mettre en avant l'universalité papale. Autour du pivot du « gnomon » égyptien, le Bernin bâtit la *Fontana dei quattro fiumi* : le Danube personnifié représente l'Europe, le Gange, l'Asie, le Nil, l'Afrique, alors que l'Amérique est figurée par le Rio de la Plata. Au sommet de l'obélisque dominant ce microcosme que constitue la fontaine est posée la colombe papale. Le projet prévoyait même de faire revenir la place au dispositif spectaculaire de l'Antiquité destiné, en fermant tous les côtés, à la transformer en naumachie. Grâce à une autre fontaine représentant Neptune commandant aux flots, cette place – faite cour d'un palais papal situé sur un de ses côtés – devenait une évocation du Déluge, d'où émergeait le pape rétablissant un nouvel âge d'or, grâce à une purification liée au jubilé. L'obélisque et ses connotations solaires s'inscrivent dans cette perspective, Kircher comparant le pape à un *numen solare*, un *spiritus mundi*, illuminant le monde¹⁰⁶⁹. La fontaine met en scène la domination universelle, géographique (les quatre parties du monde) et temporelle (le déluge contrôlé) de la papauté et les hiéroglyphes s'inscrivent parfaitement dans ce discours d'un nouvel âge d'or, solaire et pontifical. Kircher participe ainsi à la construction de la « troisième Rome », « lieu élu de la synthèse » telle qu'elle est décrite par Alphonse Dupront : « théâtre moderne d'une perfection de centre, assumant la forme ancienne, surtout impériale donc universelle, exhumant la Rome catacombaire de ses origines apostoliques (...) capitale du monde et lieu d'une histoire éternelle et sacrée, qui s'est physiquement constituée entre XVIe et XVIIe siècles... Rome offre le modèle d'une sacralité neuve, concentrant en un même lieu, *ad limina Apostolorum*, une histoire millénaire et une capitale « catholique » de l'univers habité, c'est-à-dire, dans l'investiture

confiée par ordre du Souverain Pontife, ce qui fut fait, avec l'empressement et le soin que ce saint homme avait, par obédience et déférence, à l'égard du Siège Apostolique, [le Révérend Père] se réjouissant vivement que le Pontife eût daigné choisir une personne de notre Compagnie pour l'exécution d'un tel travail. Et puisque, à cause de la corrosion des caractères, l'obélisque était défectueux en de nombreux endroits, et qu'il manquait maintes reproductions de figures, Sa Sainteté voulut que l'obélisque fût rendu à son intégrité, en me chargeant de suppléer par mon savoir à toutes les lacunes présentes. »

¹⁰⁶⁹ Le jésuite emploie l'expression au sujet d'Alexandre VII en 1666 cf. PREIMESBERGER (Rudolf), « Images of the Papacy Before and After 1648 », dans BUSSMANN (Klaus, dir.) et SCHILLING (Heinz, dir.), *1648. War and Peace in Europe*, catalogue de l'exposition (Münster/Osnabrück, 24.10.1998-17.1.1999), p. 619-628, p. 624. Sur les rapports entre Kircher et Alexandre VII, l'un des papes desquels il a été le plus proche : BARTOLA (Alberto), *art. cit.* dans lequel est éditée une partie de la correspondance, avec 23 lettres (dans l'APUG) évoquées pour la période entre 1651 et 1655, année de l'élection pontificale.

christique, une image puissamment humaine de l'unité »¹⁰⁷⁰. Cette action permet aussi à Kircher de mettre en avant son ordre (« [le Révérend Père] se réjouissant vivement que le Pontife eût daigné choisir une personne de notre Compagnie pour l'exécution d'un tel travail »), puisqu'il s'illustre en rétablissant, avec l'aide de la « Divine providence » les figures manquantes et fait montre de compétences propres à susciter une admiration qui rejaillit sur les autres pères de la Compagnie¹⁰⁷¹. Un ouvrage, l'*Obeliscus Pamphilius*, paraît en 1650 pour commémorer l'événement. L'érection du monument pour Innocent X y est inscrite dans une chronologie qui le place dans la continuité de tous ceux érigés depuis l'Antiquité. Le volume de Kircher offre la troisième dimension du système d'échanges mis en place par le jésuite entre la Ville, la galerie (avec le modèle réduit du « *Panfilio* » mentionné dans le *Giornale*) et ses ouvrages, comme musées de papier¹⁰⁷². Il entraîne aussi indirectement la chaîne du mécénat et permet, *in fine*, grâce au soutien de Ferdinand III, de publier l'*Oedipus*¹⁰⁷³. Hommage est rendu à l'Empereur dans le *Triumphus Caesarus*

¹⁰⁷⁰ DUPRONT (Alphonse), « Unité des chrétiens et unité de l'Europe dans la période moderne », dans *Genèses des Temps modernes. Rome, les Réformes et le Nouveau Monde*, textes réunis et présentés par Dominique Julia, Philippe Boutry, Paris, Gallimard-Seuil, 2001, p. 172.

¹⁰⁷¹ KIRCHER (Athanasius), *Vita*, p. 58-59 : « Un événement mémorable se passa alors : étant donné qu'il concerne la Divine Providence, je n'ai point trouvé opportun de le passer sous silence. Se trouvaient dans les mains des antiquaires tous les fragments de l'obélisque qui manquaient dans ce dernier, avec les figures. Donc, quand ils eurent entendu que le Pontife avait ordonné de compléter par des figures toutes les figures des parties brisées, voici qu'alors, se dressant contre moi, « Voyons maintenant – disent-ils – s'il se connaît dans la science Hiéroglyphique, s'il a placé les figures de la manière exacte ». Mais moi, en vertu de la lumière de la grâce Divine qui m'avait été accordée, à moi très indigne, conformément aux connaissances que j'avais acquises en l'espace de nombreuses années, j'avais ajusté les figures à leur place de telle manière que lorsque, une fois l'obélisque désormais dressé, ils comparèrent de la façon la plus précise possible les figures que j'avais suppléées avec les figures des fragments restants, ils n'y trouvèrent absolument rien de différent des miennes ; en réalité, convertis à la plus haute admiration, ils n'en crurent pas leurs yeux et avouèrent même que, par grâce singulière de la Volonté Suprême, j'avais trouvé la clé de son écriture perdue. Comme d'habitude je rendis grâce à Dieu de m'avoir arraché à tant de contestations ; la nouvelle de ce fait parvint d'ailleurs aux oreilles du Cardinal Capponi, qui présidait à l'élévation de l'obélisque : par conséquent, pour transmettre à la postérité le souvenir éternel de ce fait, il voulut que j'insérasse une description ordonnée de cet exploit dans l'*Oedipus*, auquel je renvoie le lecteur.

¹⁰⁷² KIRCHER (Athanasius), *Obeliscus pamphilius, hoc est interpretatio nova et hucusque intentata obelisci hieroglyphici quem non ita pridem ex veteri hippodromo Antonini Caracallae...*, Rome, typis L. Grignani, 1650

¹⁰⁷³ *Ibidem*, p. 60-61 : « Un autre fait non moins digne d'attention vint à la suite de ces événements, par lequel il me fut possible de clairement contempler l'enchaînement de la Divine Providence. Le Très Auguste Empereur Ferdinand III, ayant reçu en don l'*Obeliscus Pamphilius*, en raison de son désir passionné de promouvoir la république des lettres, m'écrivit une lettre très aimable dans laquelle, avec une très grande générosité, il m'offrit de poursuivre l'*Oedipus*, suspendu à la mort du Souverain Pontife Innocent X car il n'y avait personne pour assumer les frais nécessaires à l'impression [incohérence dans ce passage car Innocent X n'est mort qu'en 1655, et le dernier tome de l'*Oedipus* paraît cette même année...] (...) lorsque je lui eus écrit en réponse que l'œuvre entière, divisée en quatre tomes, ne pouvait pas

polyglottus qui ouvre l'ouvrage, dans une inscription hiéroglyphique, entre autres langues, à la manière de celle offerte à la Reine Christine, totalement inventée par le jésuite [fig. 34]. L'aide de Ferdinand III est notamment destinée, d'après Kircher, à financer les coûteux caractères d'imprimerie nécessaires à la publication de son œuvre plurilingue¹⁰⁷⁴. Cette question particulière nous conduit au dernier lieu romain de la science auquel le jésuite peut être rattaché.

La Congrégation de Propaganda Fide, « aux antipodes de Babel » (G. Pizzorusso)

« Comme votre reverence est aujourdhui l'oracle du monde, et que Dieu lui a donné l'interprétation des plus anciens et plus difficiles caracteres et hieroglifes d'Egypte, ie prens la liberté de lui adresser trois inscriptions pour en avoir de sa grace la signification.

La premiere qui est comprise en un quart de papier, est tirée dune pierre noire qui passe a Damas pour mysterieuse. C'est d'elle qu'on disoit que quand la riviere debordée l'auroit atteinte et inondée (finis et legis et imperii). Le debord est arrivé et la pierre a esté couverte d'eau. Dieu veuille que le reste suive. L'explication vous donnera grand credit a Damas ou jai souvent parlé de V.R. aux curieux, mais ils veulent voir ses livres qui n'ont pas encore paru par icy ny en Egypte ou iestois en may dernier.

Touchant la langue Coptique, je lui dirai que dans l'Abregé de Grammaire de son Prodrome il y a quantité de fautes que j'attribue a l'imprimeur ou a ceux a qui elle a confié la reveue des espreuves. Un vieillard de 70 ans avec qui j'en ai conferé au Caire et qui estoit capable autant que le permet l'ignorance de la nation, m'en fesoit bien

s'imprimer selon les libraires pour une somme inférieure à trois mille écus romains, il accepta sans retard et ordonna que l'œuvre soit mise sous presse au plus vite (...). »

¹⁰⁷⁴ *Ibidem*, p. 61 : « Mais comme il me fallait les caractères, c'est-à-dire les types d'imprimerie, des langues orientales – Hébreu, Chaldéen, Arabe, Copte et Samaritain –, en lesquels sont ajoutées ça et là [dans l'ouvrage] des citations des auteurs orientaux en confirmation des affirmations alléguées, [l'Empereur] les fit réaliser ici à Rome à grands frais, pour que rien ne manque à la somptuosité de l'oeuvre, avec une grandeur tout à fait digne de la munificence impériale ; de plus, pour promouvoir mes autres œuvres, dans son extrême clémence il m'accorda une subvention de cent écus par an, qui dure toujours. Je voudrais donc que la postérité attribuisse la publication de tous mes ouvrages au très généreux Empereur Ferdinand III ».

remarquer en m'enoignant. Quand j'aurai son dictionnaire coptique ou elle temoigne avoir mis plus au long la grammaire, je verrai mieux ce qui en dit. »¹⁰⁷⁵

La lettre est adressée à Kircher par Adrien Parvilliers (1619-1678), un jésuite français admis dans la compagnie en 1637, parti pour la Syrie et l'Égypte en 1650. Il y séjourne dix ans, notamment à Damas, puis revient en France et devient, en 1667, recteur du collège de Caen. Il est un temps envisagé qu'il enseigne l'arabe à Paris¹⁰⁷⁶. La missive témoigne du fait, qu'outre la papauté, Kircher apparaît aussi comme un expert en langues dans un tout autre contexte : celui de la mission, en Orient en l'occurrence¹⁰⁷⁷. L'ouvrage du jésuite auquel il est fait référence est le *Prodromus coptus*. Il a été publié en 1636 aux presses de la Propaganda Fide¹⁰⁷⁸.

C'est cette institution – la Congrégation de *Propaganda Fide* – qui nous apparaît comme la dernière pièce du puzzle de la Rome kirchérienne. Elle offre une vision centralisée et donc « universelle » de la question linguistique dans le cadre de la mission, comme des problèmes de traduction des Écritures, en se situant aux « antipodes de Babel »¹⁰⁷⁹. En

¹⁰⁷⁵ Lettre d'Adrien de Parvilliers à Kircher, Alep, 2 novembre 1658, APUG 568, f. 204r-205 (la lettre est transcrite dans LIBOIS (Charles S.J.), *Monumenta Proximi-Orientis. V. Égypte (1591-1699)*, Rome, Institutum Historicum Societatis Iesu, 2002, p. 176-178). Le missionnaire en Orient évoque aussi un obélisque situé à proximité du Caire (Matarie) et dont il envoie une transcription de l'inscription à Kircher. En fait, ce dernier l'a déjà décrit dans son *Oedipus Aegyptiacus*, tome III, p. 330 (1652).

¹⁰⁷⁶ Cf. SOMMERVOGEL (Carlos, S.J., dir.), *Bibliothèque de la Compagnie de Jésus Ire partie : Bibliographie, par les pères Augustin et Aloys de Backer ; 2de partie : Histoire par le père Auguste Carayon*, 12 vol., Louvain, Ed. de la Bibliothèque S. J., Collège philosophique et théologique, 1960, *sub voce* (VI, p. 319-325). Parmi ses œuvres : *Les Stations de Jerusalem, pour servir d'entretien sur la Passion de Notre Seigneur Jésus-Christ ; par le R.P. Parvilliers, de la Compagnie de Jesus, qui a vérifié le tout sur les lieux.*, Paris, 1680.

¹⁰⁷⁷ Et ce même si ses compétences ont parfois été remises en cause par d'autres « experts » tels que Pereisc (cf. chapitre suivant).

¹⁰⁷⁸ KIRCHER (Athanasius), *Prodromus coptus sive aegyptiacus...*, Rome, typis S. Cong. de propag. Fide, 1636.

¹⁰⁷⁹ Pour une analyse de la « Congrégation pour la Propagation de la foi », nous renvoyons aux travaux de Giovanni Pizzorusso et en particulier à son article : « *Agli antipodi di Babele : Propaganda Fide tra immagine cosmopolita e orizzonti romani (XVII-XIX secolo)* », dans FIORANI (Luigi, dir.) et PROSPERI (Adriano, dir.), *Storia d'Italia. Annali 16 : Roma, la città del papa, vita civile e religiosa dal giubileo di Bonifacio VIII al giubileo di papa Wojtyla*, Turin, Giulio Einaudi editore, 2000, p. 477-518 ; ainsi qu'au tout récent : « Le pape rouge et le pape noir. Aux origines des conflits entre la Congrégation « de Propaganda Fide » et la Compagnie de Jésus au XVIIe siècle », dans FABRE (Pierre-Antoine, dir.) et MAIRE (Catherine, dir.), *Les Antijésuites : discours, figures et lieux de l'antijésuitisme à l'époque moderne*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2010, p. 539-561 et « La Congrégation de Propaganda Fide à Rome : centre d'accumulation et de production de « savoirs missionnaires » (XVIIe-début XIXe) », dans CASTELNAU-L'ESTOILE (Charlotte de, dir.) et alii, *Missions d'évangélisation et circulation des savoirs : XVIe-XVIIIe siècle*, Madrid, Casa de Velázquez, 2011, p. 25-40. Voir aussi : GRIFFIN (Joseph A.), « The Sacred Congregation de Propaganda Fide : Its Foundation and Historical Antecedents », dans CUMMINS (James Silvester, dir.), *Christianity and Missions, 1450-*

effet, à cet organe centralisateur des missions à Rome, est adjointe une « typographie polyglotte », mise en place progressivement entre 1622 et 1626. Et les rapports de Kircher avec l'institution vont au-delà de la simple publication de son ouvrage.

Le dicastère destiné à instaurer un contrôle plus direct de la mission par la papauté (« la riaffermazione del ruolo primario del pontefice nell'opera di evangelizzazione »¹⁰⁸⁰), est mis en place par Grégoire XV en 1622. Un cardinal-préfet est nommé à sa tête : Guido Bentivoglio jusqu'en 1637 puis pendant 38 ans Francesco M. Brancaccio. Une imprimerie lui est adjointe et en constitue un des deux « satellites »¹⁰⁸¹. Elle est destinée à diffuser dans les pays de mission des ouvrages dans « les 23 langues les plus universelles », suivant le discours du 15 février 1644, de son responsable et véritable concepteur Francesco Ingoli, auteur d'une *Relazione delle quattro partie del mondo* comprenant une cinquième lettre portant sur les « cose fatte in Roma per la propagatione della fede »¹⁰⁸². Il insiste dans son discours sur la nécessité de la concomitance de la progression de l'évangélisation, de la connaissance de nouvelles langues et de l'acquisition des caractères d'imprimerie destinés à publier des livres dans ces langues : si certaines ne sont pas encore à proprement parler utilisables à l'heure actuelle pour la mission, elles le seront dans l'avenir¹⁰⁸³. La diffusion

1800, Aldershot-Brookfield USA, Ashgate Variorum, 1997, p. 57-96. Enfin, sur l'action de la Propaganda à l'époque contemporaine : PRUDHOMME (Claude), *Stratégie missionnaire du Saint-Siège sous Léon XIII (1878-1903). Centralisation romaine et défis culturels*, Rome, Ecole Française de Rome, 1994 (notamment p. 195 et sq.).

¹⁰⁸⁰ PIZZORUSSO (Giovanni), « Agli antipodi di Babele », *art. cit.* p. 480.

¹⁰⁸¹ Sur la presse polyglotte : HENKEL (Willi), « The Polyglot Printing-office of the Congregation. The press apostolate as an important means for communicating the faith », dans METZLER (Joseph O.M.I. dir.), *Sacrae Congregationis de Propaganda Fide Memoria Rerum : 350 anni a servizio delle missioni, 1622-1972*, 3 vol. , Rome, Herder, 1971-1976, vol. I-1, p. 335-350 ; DE CLERCQ (Jan), SWIGGERS (Pierre), VAN TONGERLOO (Louis), « The linguistic contribution of the Congregation de Propaganda Fide », dans TAVONI (Mirko, dir.), *op. cit.*, vol. II, p. 439-461 ; PIZZORUSSO (Giovanni), « I satelliti di Propaganda Fide : il Collegio Urbano e la Tipografia poliglotta. Note di ricerca su due istituzioni culturali romae nel XVII secolo », *Mélanges de l'Ecole Française de Rome Italie et Méditerranée (MEFRIM)*, t. 116-2 (numéro sur « La culture scientifique à Rome à l'époque moderne »), 2004, p. 471-498.

¹⁰⁸² Il se trouve plusieurs copies du discours dans les archives de la Propaganda Fide (PF) : CP vol. 3 f. 282r-288v (copie corrigée par Ingoli) ; CP vol. 3 f. 293r-300v et SC Stamperia Misc. vol. 1 f. 44r-45v, Misc. vol. 1, 51r-53r. Voir aussi donc : INGOLI (Francesco), *Relazione delle quattro parti del mondo*, éd. Fabio Tosi, préface de Josef Metzler, Rome, Urbaniana University Press, 1999.

¹⁰⁸³ « Discordo del Segretario Ingoli circa la stamparia della S. Cong^{ne}. de Propaganda Fide. Che non si debbo dismettere la stamparia della S. Cong^{ne}. 1^o. Perchè e necessaria, 2^o. Perchè e utile. » ; SC Stamperia Misc. vol. 1 f. 51r : « non si trovasse chi facesse queste opere, e così si fecero pulzoni, e madri per 23 lingue le più universali, e si messe la stamparia in ordine con 18: mila scudi di spesa, e si può dire, che sia un tesoro per la Sede A[postol]lica, perchè sebbene adesso non servano tutti, col tempo però, che li Missionari faranno acquisto dé Popoli, serviranno, e converrà farsi farne degli altri, come delli pulzoni chinesi, e Giapponési » (nous soulignons).

du livre est partie intégrante de l'effort missionnaire et se présente comme une forme d'apostolat : « sans livre les missionnaires ne peuvent pas accomplir leur tâche, et les livres atteignent des lieux où les missionnaires ne vont pas »¹⁰⁸⁴. La Congrégation recommande l'étude des langues des pays missionnés, encourageant les missionnaires à prêcher les mots de Dieu dans les idiomes des peuples évangélisés ; elle prône surtout la production de livres saints pour accompagner cet apprentissage et leur diffusion apparaît donc comme une nécessité. L'idée, du moins au départ, est celle d'une distribution gratuite des ouvrages. Les abrégés de la doctrine comme celui de Bellarmin sont notamment très appréciés.

Une dimension de bataille de l'imprimé contre la diffusion de traductions protestantes ne doit pas manquer d'être prise en compte également. La Congrégation se tient particulièrement au courant de tous les projets anglais ou hollandais concernant les publications de textes religieux et notamment de Bibles polyglottes. Ainsi dans les archives de la Propaganda, une lettre du 2 février 1669 est adressée par Michele Vanslebio (Michel Vansleb, 1635-1679) – voyageur en Egypte en 1663 puis en 1672 (pour le compte de Colbert) – au secrétaire de la Congrégation Monsignor Federico Baldeschi (1625-1691). Il l'informe en particulier, grâce à des contacts sur place ayant besoin d'ouvrages qu'il a rapportés de ses voyages, de la progression de la Bible Polyglotte de Walton, ainsi que de l'avancée de travaux linguistiques aux Provinces-Unies, concernant en particulier une Bible en turc¹⁰⁸⁵. Dans un autre texte, compte-rendu, histoire et mise en perspective de l'action de la presse de la Propaganda Fide dont l'auteur est le cardinal Prospero Maresfoschi (1653-1732), ce dernier insiste sur l'arme que constitue l'imprimerie : elle a permis de réaliser de prodigieuses conquêtes, dans les parties les plus éloignées de la terre, et a aidé à remporter sur l'Infidèle, le schismatique et l'hérétique, « des triomphes sans coup de poing, des palmes sans fatigue, des victoires sans sang versé »¹⁰⁸⁶.

¹⁰⁸⁴ CP vol. 3 f. 288r, cité dans HENKEL (Willi), *art. cit.*, p. 343. Voir aussi sur distribution des livres comme forme d'apostolat : PIZZORUSSO (Giovanni), « I satelliti di Propaganda Fide », *art. cit.*, p. 494.

¹⁰⁸⁵ SC STAMPERIA, vol. 1, f. 146r-147v (nous transcrivons) : « Ho havuto nuova con lettere da Inghilterra arrivate alli 29 del Passato, qualm.te in Londra s'estampato il Novo Test.o in lingua Turchesa e che in Hollanda si stampi adesso tutta la Bibbia in d.mo lingua. Gli stampatori della Bibbia Polyglotta mi danno parim.te avviso, qualm.te in Londra habbiano cominciato a stampare un settimo Tomo come apendire alla Bibbia Polyglotta, et ancora un'impressione di molti Concilii Antichi in varie lingue, desiderano da me che voglia contribuir loro li mihi Msscritti Abessini, de' Concilii, et del Test.o Vecchio (...) »

¹⁰⁸⁶ SC Stamperia vol. 1, f. 256rv (non daté, nous transcrivons) : « Diversi caratteri orientali, publicano Rituali purgati dagli errori degli sismatici, catechismi, Dottrine christiane, Gramatiche, Dittionarii, Trattati morali, Dommatici, Ascetici,

La presse est confiée, dans un premier temps, à Achille Veneri. Un an et demi seulement après sa création, l'imprimerie possède quinze types de jeux de caractères. Et quelques années plus tard, est faite l'acquisition, auprès de la famille Salviati, pour le bon prix de 300 scudi, de lettres grecques, latines, hébraïques et « rabbiniques »¹⁰⁸⁷. Urbain VIII félicite Veneri en décembre 1627. Néanmoins, la typographie connaît une crise de développement dans les années 1630-1640 et est relancée avec la nomination à partir de 1655 de personnages tels que les *soprintendenti* Leone Allacci puis Ivan Pastric, aidés dans leur tâche par des correcteurs et traducteurs éminemment compétents comme Abraham Ecchellensis¹⁰⁸⁸. Les publications s'enchaînent depuis la grammaire et le dictionnaire du japonais de Diego Collado en 1632 jusqu'au *Dictionarium annamiticum* d'Alexandre de Rhodes en 1651, en passant par le *Prodromus* en 1636¹⁰⁸⁹.

A côté de la Presse, et fonctionnant en étroite relation avec elle, le deuxième « satellite » de la Congrégation est le Collegio Urbano. Fondé en 1627, c'est un collège international destiné à la formation des missionnaires, faisant venir à Rome des aspirants provenant de partout dans le monde : « la molteplicità delle provenienze degli alunni fece del Collegio Urbano un simbolo dell'universalismo della Chiesa e del suo sforzo di raggiungere « le quattro parti del mondo », attraverso un impegno che Propaganda non mancò di presentare come un punto cardinale della sua attività »¹⁰⁹⁰. 451 élèves passent entre ses murs entre 1633, avec le premier élève albanais, et 1703. 47 le rejoignent dans la première décennie de son existence puis 88 dans la deuxième. En ce qui concerne spécifiquement les langues orientales si importantes pour la Congrégation, le collège maronite de Rome tient aussi une place de choix.

Ces institutions liées entre elles contribuent donc à faire de Rome un microcosme, un résumé de l'universel. Kircher, du fait de ses travaux, se doit d'être en contact avec elles.

ed altri ad attati? al mestiere delle Missioni. Conquesti ha fatto prodigiose conquiste nelle più remote parti del Mondo; ed hà riportato dagl'Infedeli, scismatici, ed eretici Trionfi senza pugna, palme senza fatica, e victorie senza sengue. Gli Eterodosi non hanno potuto dissimulare le lodi dovute alla Chiesa Romana per questo speciale suo zelo; è sono stati costretti di confessare loro malgrado d'aver essa superato in questa parte la sollecitudine de Protestanti casi candidamente si esprime Samuele Puffendorfio *de monarchia Romani Pontificis* p. 4. »

¹⁰⁸⁷ Acta vol. 4 (1626-7) f. 322r et Acta, vol. 12 (1636-7), f. 364r cf. HENKEL (Willi), *art. cit.*.

¹⁰⁸⁸ Sur ce dernier, voir : HEYBERGER (Bernard, dir.), *Orientalisme, science et controverses : Abraham Ecchellensis (1605-1664)*, Turnhout, Brepols, 2010.

¹⁰⁸⁹ Cf. PIZZORUSSO (Giovanni), *art. cit.* p. 492 et DE CLERCQ (Jan), SWIGGERS (Pierre), VAN TONGERLOO (Louis), *art. cit.*, p. 445-448 pour une liste de livres parus aux Presses de la Propaganda.

¹⁰⁹⁰ PIZZORUSSO (Giovanni), *art. cit.* p. 476 et 483-484 (citation).

Ainsi la date de fondation de la Congrégation, le 6 janvier 1622, devient l'occasion d'anniversaires donnant lieu à des « *feste delle lingue* » en l'honneur du pape, pour souligner le caractère universel de l'entreprise commune : les élèves du Collège Urbain prononcent des discours et débattent dans toutes les langues de la terre qu'ils pratiquent. Ces festivités peuvent être organisées aussi à destination de tel ou tel grand personnage, comme pour Christine de Suède après son arrivée¹⁰⁹¹.

Cette véritable « politique linguistique universelle », menée par la typographie polyglotte en particulier, incarne en quelque sorte l'effort de dissémination du message évangélique dans tous les idiomes prôné par les *language planners*. Il n'est donc pas étonnant que plusieurs d'entre eux s'y intéressent, d'une manière ou d'une autre. Ainsi, Claude Duret consacre logiquement un passage de son *Thresor de l'histoire des langues de cest univers*, à un des ancêtres de la typographie, Raymond Lulle, puisque si celle-ci est créée en 1622, on considère souvent que les projets de diffusion de textes dans tous les idiomes dans une perspective missionnaire remontent à cet auteur. Et la papauté n'avait pas manqué de tenter, bien avant 1622, de mettre en place des imprimeries pour les langues étrangères, notamment sous Grégoire XIII et Sixte V :

« Les relations modernes venant de Rome portent que le Pape Gregoire treizieme en l'an 1584 fonda dans la ville de Rome, plusieurs colleges avec de grands revenus pour la retraicte, & enseignement de la foy Chrestienne des Grecs Armeniens, Africains, Iuifz, Neophytes, Allemands, Anglois, Escossois, & autres : mesme a institué en icelle ville un Seminaire de la langue Hebraique, où les Hebrieux, Iuifs, Chaldées & autres sont enseignez aux sciences des bonnes lettres, & aux langues Peregrines auquel Saminaire (sic) entre plusieurs estrangers infinis Turcs & Mores sont tous les iours nourris, & enseignez en la foy & religion Chrestienne, & baptisez. *Qui plus est par la munificence & despense de ce Pape un certain graveur fort excellent, natif de la ville de Paris nommé Granion fut en l'an 1579 ou 1580 appelé à Rome pour y frabiquer des Caracteres Hebrieux, Syriaques, Arabesques, Armeniens, & autres, par le moyen desquels ont esté imprimez plusieurs beaux, & bons livres ez langues Hebraiques, Syriaque, Arabesque, Armenienne, & autres, ce que confirme G. Genebrard. li. 2 de sa Chronog.* »¹⁰⁹²

¹⁰⁹¹ PIZZORUSSO (Giovanni), « I satelliti di Propaganda Fide », *art. cit.* p. 498.

¹⁰⁹² DURET (Claude), *op cit.*, p. 966. Le livre cité est celui de l'archevêque d'Aix (1537-1597) et spécialiste des langues anciennes, notamment en tant que titulaire de la chaire d'hébreu au Collège royal : GENEBRARD (Gilbert), *Chronographia in duos libros distincta : prior est de rebus veteris populi, auctore Gilb. Genebrardo, ... posterior recentis historias praesertimque ecclesiasticas complectitur, authore Ar. Pontaco, ... nunc quidem primum... in minorem formam*

Par ailleurs, rapidement, les catalogues dressés par la Congrégation, des ouvrages qu'elle publie deviennent eux-mêmes des armes de propagande pour diffuser la réussite éclatante de son action d'évangélisation livresque. Sept versions différentes sont réalisées entre 1639 et 1773. Les listes qui reviennent régulièrement dans les archives font réapparaître à intervalle régulier le *Prodromus* de Kircher, signe du fait qu'il s'agit d'un ouvrage de référence¹⁰⁹³. « La Propagande est en Europe un centre de premier plan de l'accumulation des savoirs linguistiques, et les catalogues de la Typographie se répandent dans la République des Lettres » écrit Giovanni Pizzorusso¹⁰⁹⁴. Or Kircher n'est pas le seul *language planner* à servir d'interface, de vecteur de diffusion au-delà des seuls cercles catholiques. Ainsi, si la première liste manuscrite de la *typographia* date de 1639, attribuée au surintendant Giovanni Verusi, elle est publiée pour la première fois à Rouen en 1678 dans la *Bibliotheca bibliothecarum* de Philippe Labbé. Il s'inscrit donc, lui aussi, en parallèle avec ses propres travaux, dans la diffusion de l'action « propagandiste » de la Congrégation¹⁰⁹⁵. A la fin du XVIIe siècle, en tout cas, les dépôts de l'imprimerie sont riches de 23 livres grecs, 29 livres arabes, 17 illyriens, 17 syriaques, 20 arméniens, 5 géorgiens, 2 perses, 2 coptes (dont celui de Kircher), 4 japonais, 3 éthiopiens, 2 en langue du Tonkin (ceux d'Alexandre de Rhodes), 2 congolais¹⁰⁹⁶.

Les contacts établis entre Kircher et la Propaganda Fide passent par plusieurs biais. D'abord, ils se matérialisent dans la publication de son ouvrage en 1636 ; dans la publicité qui lui est offerte, ensuite, à travers les listes des imprimés de la Propaganda qui circulent ; et dans la circulation concrète, enfin, de l'ouvrage lui-même. En effet, il est, par exemple, commandé à la fin du XVIIe siècle encore (le document n'est pas daté précisément) par le recteur du Collège Urbain : il demande à l'imprimerie de la Congrégation une « douzaine

redacta..., Louvain, apud J. Foulherum, 1570. Pour un point sur les « ancêtres » de la Typographie : GRIFFIN (Joseph A.), « The Sacred Congregation de Propaganda Fide : Its Foundation and Historical Antecedents », *art. cit.*.

¹⁰⁹³ Ainsi toujours dans la liasse consacrée à la typographie, SC STAMPERIA, vol. 1 le *Prodromus* est présent dans les listes mêmes tardives : f. 369r (7 février 1691), 494r-497v (tableau du 3 septembre 1695 où apparaît Kircher) ou encore f. 715r (28 février 1720)...

¹⁰⁹⁴ PIZZORUSSO (Giovanni), « La Congrégation de Propaganda Fide à Rome : centre d'accumulation et de production de « savoirs missionnaires », *art. cit.* p. 36.

¹⁰⁹⁵ Pour la liste manuscrite : Congressi Stamperia, vol. 1, f. 100r (cf. DE CLERCQ (Jan), SWIGGERS (Pierre), VAN TONGERLOO (Louis), *art. cit.*, p. 448) ; et LABBE (Philippe), *Bibliotheca bibliothecarum accedit Bibliotheca nummaria in duas Partes tributa*, Rothomagi (Rouen), excudebat Antonius Maury, Impensis Ludovici Billaine, Bibliopolae Parisiensis, 1678.

¹⁰⁹⁶ PIZZORUSSO (Giovanni), « I satelliti di Propaganda Fide », *art. cit.* p. 493.

d'exemplaires » du *Prodromus* à l'usage des étudiants qui apprendront grâce à lui le copte, langue de « leur nation »¹⁰⁹⁷. Kircher se pose de la sorte indirectement comme un enseignant en langue, son ouvrage servant de manuel d'apprentissage aux étudiants du *Collegio Urbano*.

Mais le jésuite apparaît aussi avoir été utilisé par la Congrégation comme expert, en langue arabe notamment. Son nom figure, dans les archives du dicastère, aux côtés, entre autres, de celui de Lodovico Marracci (1612-1700) – traducteur du Coran en 1698 – comme relecteur de l'*Arabicae linguae novae et Methodicae Institutiones* du franciscain Antonio dell'Aquila (1650)¹⁰⁹⁸. Et Kircher est consulté en tant que spécialiste de la langue arabe dans une autre question nécessitant ses compétences : celle « des Plombs de Sacramonte » (*Laminae Granatenses*). Il s'agit d'une falsification ayant pris place à Grenade à la fin du

¹⁰⁹⁷ SC STAMPERIA, vol. 1, f. 533r-534v : « Il Rettore di questo Ven. Coll.o Urbano (...) supplica d'una Dozzina di esemplari copti del P. Attanasio Kirkerij Prodromus Coptus, sive Aegyptiacus in 4. che servono alli Alunni di questo Coll.o per imparar[e] la lingua copta della loro Nazione (...) ». Il est écrit au dos de la lettre : « Per il Rettore del Ven. Coll. Urbano. chiede alcuni libri per far impare la lingua Copta agl'Alunni ». Les documents qui précèdent datent de 1697, ceux d'après de 1700 et le déroulé est à peu près chronologique.

¹⁰⁹⁸ Cf. SOCG 182, f. 1rv : « Delatus est ad me liber cui titulus est *Arabicae linguae novae et Methodicae Institut. non ad Vulgaris dumtaxat Idiomatis, sed etiam ad Grammatica doctrinalis intelligentiam per annotations in Capitum apenticibus suffixas accommodatae Auctore fratre Antonio ab Aquila Ordine Minori Sancti Francisci stricta observantia Editus Romae Anno 1650*. In cuius limine offendi quod approbationes operis sint suspectae eo quod non servatur ordo Sacri Concilis Tridentini sessio 4. quem semper inviolabili regula et constanter observaverunt Reverendissimi Pres. Magistri Sacri Palatij, nempé quod approbationes operum semper debent praecedere licentiam et approbationem R.mi P. Magri Sac. Palatij, qui ideo subscribir ultimo loco quia praesupporit, veram atque : realem revisionem illorum Patrum, quibus vel per se vel per socios remisit opus antequam imprimatur, quorum approbatione habita subscribit, vel per se, vel per socium, et ita Canonicè typis datur. *Verum in hoc opere R.P. Antonii totum oppositum video nam, excepta eius superior & licentia, cetera approbationes operis, nempè R. P. Athanasij Kircherij fratris Thoma à S. Josepho, P. Britij Capuccini, et P. Ludovici Marraccij apposita sunt* post approbate R.mi P. Magistri Sac. Palatij Jussu cuius peto, vel isti Patres approbarunt opus de mandato, vel non; si affirmativè debent eorum approbationes anteponi iuxta regulam untes omnium librorum ; si negativè sunt repraesensione digni, cum auctoritate parcli libros approbare nequeant ; si in gratia Auctoris id fecerunt, puniendus est Auctor, qui fraudolenter egit puniendi essent ipsimet impressores, cum totum actum sit contra general Sancta regula omnium librorum ut unusquisque videre poterit. Censeo ig.r approbationes operis post illius impressionem emendicatas extitisse, atqui totum opus suspectum correctione, omnique animaduersione é dignum, nec Sacra Congregatione de propaganda fide sub illius nomine hac cum novitate praefatum opus in lucem edi permittere debere ». Le passage, dont l'auteur est un minime, Bonaventura Maluatia, est très critique sur la façon dont la censure de l'ouvrage s'est déroulée, plus sur la forme que sur le fond au demeurant, et demande à ce que la Propaganda ne le fasse pas paraître. Il n'en reste pas moins que Kircher était bien un de ceux qui avaient été choisis pour le lire et sa compétence technique n'est pas véritablement remise en cause ici. En tout cas, ce n'est pas sur elle que la polémique porte. L'ouvrage concerné est le suivant : AQUILA (Antonio dell'), *Arabicae Linguae novae et methodicae institutiones... authore F. Antonio ab Aquila,....*, Rome, typis Congregationis de Propaganda fide, 1650.

XVI^e siècle. Des tablettes de plomb circulaires découvertes dans les grottes de Sacromonte sont gravées d'une écriture arabe figurant ce que l'on identifie comme un Evangile, très proche de l'islam, qui aurait été transmis par la Vierge Marie. La supercherie, puisque c'en est une, permet de faire de l'arabe une langue paléochrétienne, concluant symboliquement la Reconquête de la péninsule ibérique sur les Maures, puisque la conversion au christianisme apparaît alors comme un « simple processus de restauration »¹⁰⁹⁹. Marco Dobelio, professeur d'arabe à la Sapienza en 1606-1610, démontre déjà, à la demande du cardinal de Tolède, la fausseté des tablettes. Néanmoins, un autre comité d'experts est chargé, par le Saint Office, d'examiner plus en profondeur le document et le « script salomonique » dans lequel il est écrit. Se prononcent ainsi sur l'épineux problème le Maronite Ecchellensis, Brian Walton, Joseph Scaliger, mais aussi Kircher. L'on retrouve certains de ces noms dans l'autre comité mis en place, par la Propaganda cette fois, dans l'optique de la publication de la Bible en arabe. Il est composé de Marracci, de dell'Aquila, d'Ecchellensis au départ, ainsi que, parmi d'autres encore, de Kircher toujours¹¹⁰⁰. Les travaux aboutissent en 1671.

L'on perçoit donc pour le jésuite l'intérêt multiple de ses rapports avec la Propaganda Fide. Non seulement, elle valorise son capital linguistique, mais elle lui fournit aussi des matériaux sur lesquels travailler. C'est pourquoi, en ce qui concerne l'édition de ses œuvres, une lettre du professeur au Collège Romain aux cardinaux de la Congrégation témoigne de sa volonté de faire publier de nouveau un de ses ouvrages aux Presses de la Typographie polyglotte, en l'occurrence sa *Lingua Aegyptiaca restituta*¹¹⁰¹. Il souligne

¹⁰⁹⁹ GIRARD (Aurélien), « Le rôle des chrétiens arabes dans l'essor de l'orientalisme moderne », *Cultures et Sociétés*, n°14, 2010, p. 105-109, p. 108 (nous remercions l'auteur de cet article d'avoir attiré notre attention sur l'implication de Kircher dans l'affaire des « Plombs de Sacramonte »)

¹¹⁰⁰ Cf. GARCÍA-ARENAL (Mercedes), « The Religious Identity of the Arabic Language and the Affair of the Lead Books of the Sacromonte of Granada », *Arabica*, n°56, 2009, p. 495-528 ; p. 516 et 524 sur Kircher.

¹¹⁰¹ Lettre de Kircher aux cardinaux de la Propaganda Fide, non datée (fin 1638-début 1639), APUG 561, f. 62 : « Gia corre il terz'anno che il Nomenclatore Cophtico insieme con il Dittionario [les deux parties de la *Lingua Aegyptiaca restituta*] d'ordine dell'Eminnenissimo Signor Cardinal Barberino, e ad istanza di moltissimi Letterati di gran conto, si è tralatato dal Arabico en Latino, e presentato all S. Congregatione di propaganda, quale non poco aggradenda tal fatica e insieme approvando l'opera mostrò di tutto aver altra mira, se non che quanto prima, a beneficio di tutti uscisse in luce. Cio che non sequisse all'hora, causa ne fù parte l'editione del Prodro-mo Cophto, parte la mia andata all'Isala di Malta [avec le landgrave de Hesse-Darmstadt], per il che restò per circa tre anni l'essecutione impedita, et il desiderio, si può dire di tutt'il mondo sospeso, mentre fra tanto non solo da tutta quasi l'Europa non meno da Catolici che d'altri pur letteratissimi ; ma ancora da non pochi dell'Asia, tuttj alletatj dal Saggio del Prodro-mo, vengho ad esser con piu è piu lettere continuamente sollecitato, et in un certo modo sforzato a soddisfare, et a non defrodare la tanta expe-ttatione, con tant'utile della Religione Christiana accompagnata (...). Queste cause assai urgentij ma molto piu l'evidente utilità

combien l'ouvrage est attendu par un public très large, qui va des religieux aux lettrés et de l'Europe à l'Asie (« il desiderio, si può dire di tutt'il mondo sospeso, mentre fra tanto non solo da tutta quasi l'Europa non meno da Catolici che d'altri pur letteratissimi ; ma ancora da non pochi dell'Asia »). La demande n'aboutit pas et plus aucun des ouvrages de Kircher ne paraît à la typographie polyglotte. Peut-être est-ce justement parce que le public visé par ses ouvrages tend à évoluer et à être de plus en plus inscrit dans la République des Lettres plutôt que dans la *Respublica Christiana* uniquement ? Or la Propaganda Fide reste une institution papale et cardinalice avec des objectifs religieux revendiqués et non « culturels ». A moins que ce ne soit l'interprétation quelque peu synchrétique de l'histoire de l'Eglise, passant par les hiéroglyphes et l'Egypte, faite par Kircher (nous allons y revenir), qui ait inquiété les cardinaux ?

La Propaganda Fide est, en tout cas, apparue comme un lieu de la science linguistique, multipolaire en lui-même avec le Collège Urbain ou la typographie polyglotte adjoints : « Autour des langues, la Propagande est donc un agent de *production* des savoirs qui sont toutefois très liés à la dimension missionnaire, à l'*accumulation* des savoirs que la fonction juridictionnelle de la Congrégation rend possible »¹¹⁰². Or qu'en est-il justement pour Kircher qui, lui aussi, est un agent de production de savoirs linguistiques mais liés à la réception de savoirs sur le lointain et les langues lointaines envoyés par les membres de son Ordre notamment. Après avoir étudié le positionnement du jésuite vis-à-vis des lieux romains de la science linguistique, dont certains étaient déjà proprement jésuites, voyons maintenant plus précisément son positionnement à l'intérieur de la Compagnie.

d'arrecarsi alla Santa Chiesa et Religione Catolica mi spronano, a metter di nuovo la mano a condurre tal'impresa al desiderato fine, essendo cer mo che da infiniti nascosti mysterij della sacra antichità saranno con la maraviglia palesi, conforme e nella explicatione delli Hieroglifici, l'Oedipo nostro Egittio piacendo à Dio si vedra dimostrato (...). » (retranscrit dans TOTARO (Giunia), *op. cit.*, p. 335-336).

¹¹⁰² PIZZORUSSO (Giovanni), « La Congrégation de *Propaganda Fide* à Rome : centre d'accumulation et de production de « savoirs missionnaires », *art. cit.*, p. 38.

2.2 Rêves d'universalité : la contradiction kirchérienne, un jésuite « de cabinet » face à un ordre « aux dimensions du monde »

L'inscription de Kircher dans la Compagnie de Jésus : une « transformation de la mobilité des intellectuels en mobilité intellectuelle » (Romano/Van Damme) ?

III. 13 : *Horoscopium Catholicum Societatis Iesu*

Athanasius Kircher, *Ars Magna Lucis et Umbrae*, Rome, 1646, p. 553

Une gravure insérée dans l'*Ars Magna Lucis et Umbrae* de Kircher parue à Rome en 1646, mais aussi exposée dans son musée, paraît symbolique de sa vision de l'ordre de Jésus [III. 13]. L'*Horoscopium Catholicum* se présente comme un modèle figuré de « l'organisation de l'espace de travail de l'Ancienne Compagnie, et de son projet... la plus élaborée des tentatives pour « cartographier » symboliquement l'espace d'influence structuré par la Compagnie »¹¹⁰³. Y apparaît un arbre, évocateur de l'arbre de Jessé et donc des arborescences généalogiques. Son tronc est romain et son terreau est cultivé par le « jardinier du Christ » qu'est saint Ignace, représenté auréolé et en prière, au pied de l'arbre. Depuis ce centre romain du monde catholique, s'étalent sur les branches et les feuilles les noms des Assistances et Provinces dans lesquelles la Compagnie s'est installée. Cette arborescence universelle montre la dilatation de l'espace de la Société de Jésus aux dimensions du monde. L'ensemble des fruits forme le monogramme IHS surmonté d'une croix (« sicut oliva fructifera in domo dei ») et, derrière Ignace, les bateaux emportent les missionnaires sur les mers du globe. Cette unification de l'espace terrestre par les missionnaires, représentée sous la forme d'un arbre, s'inscrit dans une tradition des représentations iconographiques jésuites, synthétisée dans l'*Imago primi saeculi Societatis Iesu* de 1640, à l'occasion du centenaire de l'ordre¹¹⁰⁴. Un prototype possible de l'image de Kircher pourrait être une gravure anonyme de 1620, intitulée *Societatis Iesu Initia progressus et viri illustres* [fig. 35]¹¹⁰⁵ : elle figure aussi un olivier, qui prend ses racines directement dans le corps de l'effigie d'Ignace, allongé. Autour de l'image centrale, l'histoire des débuts de la Compagnie est résumée en vignettes : des scènes de la vision d'Ignace à La Storta, de l'approbation de la Société par le Pape Paul III, mais aussi des portraits des dix compagnons originels, et de quatorze martyrs ainsi que ceux des pères les plus « accomplis » tels que Robert Bellarmin, François Borgia ou Pierre Canisius. L'arbre porte sur ses branches et ses feuilles le nom des provinces et des villes où les jésuites sont

¹¹⁰³ BESSE (Jean-Marc), « Le lieu en histoire des sciences : hypothèses pour une approche spatiale du savoir géographique au XVIe siècle », *Mélanges de l'Ecole Française de Rome Italie et Méditerranée (MEFRIM)*, t. 116-2 (numéro sur « La culture scientifique à Rome à l'époque moderne »), 2004, p. 401-422 ; citation p. 409. Sur cette gravure de Kircher, voir aussi : GORMAN (Michael John), « The Angel and the Compass. Athanasius Kircher's Magnetic Geography », dans FINDLEN (Paula, dir.), *op. cit.* p. 239-259, p. 250 et GODWIN (Joscelyn), *Athanasius Kircher, le théâtre du monde, op. cit.* p. 202-204.

¹¹⁰⁴ Cf. SALVIUCCI INSOLERA (Lydia), *L'Imago Primi Saeculi (1640) e il significato dell'immagine allegorica nella Compagnia di Gesù. Genesi e fortuna del libro*, Rome, Editrice Pontificia Università Gregoriana, 2004.

¹¹⁰⁵ Sur cette gravure : SMITH (Jeffrey Chipps), *Censuous Worship. Jesuits and the Art of the Early Catholic Reformation in Germany*, Princeton-Oxford, Princeton University Press, 2002

implantés. Les pays européens apparaissent sur les premières branches, les plus proches du tronc, alors que ceux d'Asie et d'Amérique sont notés sur les plus récentes et éloignées. Des nombres témoignant de l'extension de l'ordre sont indiqués comme les 534 villes où ses membres sont présents, notamment en Italie et en Espagne avec 105 cités puis en Allemagne et Autriche avec 72, en France avec 58... Un compte précis de membres apparaît aussi avec, par exemple, le chiffre de 546 pour la Rhénanie supérieure.

Avec sa gravure, Kircher s'inscrit donc dans une généalogie iconographique de la représentation de son ordre. Mais au modèle spatial, il ajoute une unification temporelle grâce à un des dispositifs spectaculaires dont il a le secret et qu'il avait déjà envisagé dans l'un de ses tout premiers ouvrages, le *Primitiae gnomonicae catoptricae* où une planche représentait un « horologium catoptricum » dont la fonction était aussi de donner l'heure partout¹¹⁰⁶. En effet, l'*horoscopium* est prévu pour servir de cadran solaire, somme des cadrans associés à chaque province : en insérant de petits gnomons dans chacun, il était possible, en théorie, de connaître l'heure dans tous les lieux du monde où les jésuites étaient implantés. Sur le tronc de l'arbre, les provinces sont à la même heure que Rome, alors que celles de gauche sont en retard sur le temps romain, comme le Chili, et celles de droite en avance, avec à l'extrémité le Japon. Ainsi est réalisé l'appel du psaume 113, v. 3 : « Le nom du Seigneur doit être loué depuis le lever du soleil jusqu'au couchant »¹¹⁰⁷. Cela permet à Kircher de s'associer au grand projet scientifique, mené collectivement par la Compagnie, de calcul des longitudes et de faire de son illustration l'« apotheosis of Jesuit globalism and pious synchronicity »¹¹⁰⁸.

Mais l'unification a, aussi, une dimension linguistique. Dans les quatre coins de l'image, les âmes des jésuites décédés contribuent à diffuser la louange de Dieu dans toutes les langues de la terre. Le Kircher polyglotte, linguiste, un temps au service de la *Propaganda Fide*, transparaît donc aussi dans cette gravure, à laquelle il semble avoir attaché une grande importance, indiquant « Athanasio Kirchero, S.I. inventore ». A la fois, carte, organigramme et document programmatique, l'illustration de l'*Ars magna lucis et umbrae* apparaît *in fine* comme un résumé d'un projet universaliste jésuite protéiforme¹¹⁰⁹. Elle symbolise surtout la manière dont Kircher y envisage son insertion. En effet, comment

¹¹⁰⁶ KIRCHER (Athanasius), *Primitiae Gnomonicae catoptricae, hoc est horlogiographiae novae specularis...*, Avignon, ex typographia I. Piot, 1635.

¹¹⁰⁷ GODWIN (Joscelyn), *op. cit.* p. 204 et p. 47 pour la représentation de la gravure de l'*Horologium catoptricum*.

¹¹⁰⁸ GORMAN (Michael John), *art. cit.*, p. 250.

¹¹⁰⁹ BESSE (Jean-Marc), *art. cit.* p. 410.

concilier cet appel du large, du globe dans son entier, avec le fait que le professeur du Collège Romain ne quitte plus Rome à partir de 1638-1639 ? Comment faire coïncider romanité et universalité ? Les interrogations kirchériennes recourent celles de la Compagnie dans son ensemble : « De la Chine au Tonkin, en passant par la Méditerranée orientale, ce discours tente de maintenir la cohérence de la politique apostolique de l'ordre, en la fondant sur une géopolitique qui est aussi (ou qui du moins cherche à l'être) celle de l'universalisme pontifical. Il s'agit aussi dans l'esprit apostolique de la Compagnie de toujours stimuler la mobilité de ses membres, par l'ostentation de leur non-établissement »¹¹¹⁰. Le corps des membres de la Société de Jésus doit assumer la tension entre le fait qu'elle est à la fois une congrégation enseignante, fixée dans des collèges, et un « corps mobile ». L'un des moyens de résolution de cette contradiction intrinsèque est de sublimer, en quelque sorte, la mobilité, dans un « imaginaire de la mobilité » qui pèserait sur les savoirs produits et les influencerait : l'on passerait alors d'une mobilité des savants à une mobilité des savoirs. Kircher s'inscrit parfaitement dans ce prisme de lecture jésuite : penser l'articulation entre apostolat universel et recherches d'un missionnaire de cabinet dans l'élaboration de savoirs universels – ce qui coïncide avec le contexte de la Rome, nombril du monde pontifical –, en compensant l'absence de déplacement effectif.

Un document produit par Kircher nous semble témoigner particulièrement de cela. Il s'agit de son *indipeta*, soit, mot à mot, sa « demande des Indes ». En effet, lors de ses années de formation, Kircher a formulé plusieurs demandes de départ en mission. Si nous n'avons connaissance de certaines qu'indirectement, à travers d'autres lettres, l'une d'elles est conservée, en tout cas, à l'*Archivum Romanum Societatis Iesu* :

« Donc, comme, après la fin toute récente de mon cursus, il ne me reste plus dans la compagnie de mes désirs qu'à me préparer, une fois entré dans les ordres sacrés, à remplir des fonctions propres à notre institution, je n'ai pas pu ni voulu cacher plus longtemps, au très Révérend Père le désir très ardent de mon âme bridé par la décision de celui-ci assez longtemps pour que, en raison des soins manifestés à mon égard et de la providence paternelle, on ne m'ordonne pas de renoncer à une si sainte tâche, assez pour

¹¹¹⁰ ROMANO (Antonella) et VAN DAMME (Stéphane), « Penser, structurer et contrôler la mobilité intellectuelle dans la catholicité post-tridentine : les enseignants jésuites et l'espace méditerranéen », *Mélanges de l'Ecole Française de Rome Italie et Méditerranée (MEFRIM)*, 119-1, 2007, p. 185-206, p. 191 (ainsi que l'interprétation qui suit). Sur l'interprétation de cette « contradiction » par une autre figure jésuite : DONNELLY (John Patrick), « Antonio Possevino's Plan for World Evangelization », dans CUMMINS (James Silvester, dir.) *op. cit.* p. 37-56.

qu'il voie que je désire apparaître comme *un vrai fils ô combien ! de la Compagnie de Jésus, le plus capable de faire si habilement cette nouvelle moisson très abondante dans les vastes provinces de l'Orient et de l'Abyssinie vers lesquelles me pousse tout mon cœur* alors que s'est révélée une occasion favorable. Mon âme donc ne forme qu'un seul vœu : *épuiser glorieusement ma vie à convertir infidèles et païens.* »¹¹¹¹

Kircher adresse cette lettre le 12 janvier 1629 au général Muzio Vitelleschi. Il est en voie d'achever son cursus de quatre ans de théologie à Mayence, avant d'être envoyé à Spire (courant 1629), et n'a pas encore reçu, comme il l'indique, l'onction sacerdotale. D'emblée, Kircher revendique, une fois devenu un « véritable » jésuite, de se destiner, comme tout bon « fils » de sa Compagnie à la mission, présentée comme le seul et unique dessein de la Société de Jésus :

« Mais pourtant, ce n'est pas par hasard ou par une ardeur irréfléchie de l'esprit, à moins que ce ne soit par la dignité d'un si grand projet, que j'ai été poussé à paraître formuler avec insistance une si brusque demande : j'ajouterai ici les raisons et les mobiles qui habituellement ne se manifestent pas par quelque soudain mouvement du cœur, comme dans l'abondance des consolations. Mais comme mon esprit, après avoir été de nombreuses années d'un avis bien différent et plein de scrupules, m'y poussait, j'ai pensé réclamer des campagnes urgentes et glorieuses ; et d'abord certes il y a le fait que, dès mes débuts dans la vie, soit en réfléchissant souvent aux actions accomplies partout sur terre par la Compagnie de Jésus, soit par des lectures personnelles, *j'ai toujours pensé en mon for intérieur que la Compagnie de Jésus m'appelait.* C'est ce qu'on peut aussi en conclure. Car, alors que encore étudiant en humanités, j'avais entendu quelqu'un disserter sur les moyens pour accomplir dans la gloire des campagnes de ce genre, il n'y eut pas une pierre qui ne fût émue. »¹¹¹²

¹¹¹¹ ARSI, Rhen. Sup. 42, f. 20r-21r ; nous transcrivons, traduisons et soulignons : « Cum ergo studiorum meorum in societate jam penè confecto curriculo hoc unicum restet, ut sacris initiatus ordinibus, ad ea me munia, *quae instituti nostri propria sunt administranda accingam, ardentissimum animi mei desiderium, tanto iam tempore consulto hujusque occultatum admodum Reverendo patri reticere diutius nec potui, nec volui, tam ut pro sua erga me cura, ac paterna providentia illud in tam sancto negotio promovere non designetur ; tam ut videat, quam genuinum me societatis Iesu filium tam commode potissimum messis novae eiusque copiosissimae in vastis orientalium ac Abassinorum provinciis, ad quas toto cordis affectu aspiro adaptata opportunitate, exhibere desiderem.* Est igitur hoc unicum animi mei votum, *vitam meam in Infidelium ac paganorum conversione gloriose consumere.* »

¹¹¹² *Ibidem* : « Verum tamen ne temere, aut indiscreto quodam spiritus zelo agitatus, ni tanta rei grauitate, quicquam importunius efflagitare videor : adiungam hic rationes et motiva, quibus non repentino aliquo cordis motu, ut in abundantia consolationum fieri solet ; sed, spiritu multis annis probe disenso ac examinato compulso, instantes tam gloriosas expeditiones petendas existimavi ac primum quidem illud est, quod ab ineunte aetate ex frequenti rerum a Societate Iesu ubique terrarum gestarum tum meditatione tum privata lectione, *peculiari semper instinctu ad Societatem*

L'appel de la mission est au sens propre une vocation, inscrite dans le prolongement direct du désir de devenir membre de la Compagnie. La rhétorique de ces demandes des Indes est éprouvée¹¹¹³. La lettre est la manifestation d'un vœu et suivant un modèle établi, elle se présente comme la volonté que le jésuite soumet au général de l'Ordre. L'exercice consiste alors à faire coïncider désir individuel et projet collectif de la Société, tourné vers la propagation de la foi catholique. L'*indipeta* est l'occasion pour celui qui l'écrit de réactiver un lien familial avec le Père général, de rappeler son insertion à l'intérieur du corps, au sens organiciste du terme, de la Compagnie. Kircher se positionne comme un « *vrai fils ô combien ! de la Compagnie de Jésus* ». Mais la lettre est aussi censément un « *autoportrait en humilité pour le Général (...) le lieu d'une conversion des talents (celui de connaître et de parler des langues, celui de savoir s'adapter à n'importe quel pays) dans la grâce d'un service* »¹¹¹⁴. Quels sont justement les talents que Kircher met en avant ? :

« Vu que *j'ajoutais aux disciplines mathématiques une remarquable connaissance aussi de l'hébreu qui est quasiment la base de toutes les autres langues orientales comme bien sûr le syrien, l'arabe, le chaldéen dont l'éthiopien est proche, j'ai mis un terme à mes efforts si efficaces pour mériter de jouir de ce que j'ai acquis par des moyens de ce genre. Et en fut aussi la preuve le succès d'autant plus heureux qu'avait d'expérience dans toutes ces langues le maître auquel en réalité je me confiais pour m'en imprégner et que j'ai égalé grâce à la constante bienveillance de Dieu envers mes fonctions.* »¹¹¹⁵

Le missionnaire insiste sur ses compétences en mathématiques. Leur maîtrise est capitale notamment dans les départs pour la Chine où les jésuites sont reconnus par leur fonction d'astrologue à la cour et donc leurs talents dans cette discipline. Mais Kircher met aussi en avant son capital linguistique, et en particulier, comme plus tard dans sa *Vita*, sa maîtrise

me vocari senserim. Quod et inde colligi potest. Nam cum humaniorum literarum studiosus adhuc de modiis ad eiusmodi expeditiones gloriose obeundas disserantem audissem, nullum non moverit lapidem. »

¹¹¹³ Pour une analyse récente de ce corpus documentaire, sur les conclusions de laquelle nous nous appuyons : FABRE (Pierre-Antoine, dir.) et VINCENT (Bernard, dir.), *Missions religieuses modernes : « Notre lieu est le monde »*, Rome, Ecole française de Rome, 2007.

¹¹¹⁴ FABRE (Pierre-Antoine), « Un désir antérieur. Les premiers jésuites des Philippines et leurs *Indipetae* (1580-1605) », dans *ibidem*, p. 85.

¹¹¹⁵ *Ibidem*, f. 20v-21r : « *Ut praeter disciplinas mathematicas insignem quoque hebraica lingua cognitionem acquirerem, qua ceu fundamento quodam ceterarum orientalium utpote syriaca, arabica, chaldaica, cui aethiopica affinis, posita fine meo tam efficaciter intento, per huius modi media acquisito frui mererer ; quod et successu tanto feliciori est praestitum, quanto peritiorum harum omnium linguarum magistrum, cui me ad imbuendum traderem, Deo actibus meis benigne semper faciente, sum consecutus.* »

de l'hébreu qui est une clé de la compréhension de tant d'autres langues, proche-orientales notamment, selon lui. Cette distinction des aptitudes linguistiques relève à la fois du passage obligé, et aussi, dans le cas de Kircher, d'un portrait en creux de celui qui se présente déjà comme l' « oracle des langues » :

« Me voici résolu et prêt à mener à bien n'importe quelle mission dans les pays des infidèles, pour enseigner n'importe laquelle des disciplines (qui sont les moyens les plus efficaces tantôt pour entraîner les esprits des êtres humains, tantôt pour conduire à la pratique de la culture humaine) et pour enseigner d'autres sciences que la bonté divine m'a jugé digne de faire connaître. Pour la seconde fois, je m'offre pour n'importe quelle province, *partout où se trouve l'occasion d'augmenter la gloire de Dieu : Abyssinie, Arabie, Palestine, Constantinople, Perse, Inde, Chine, Japon, Amérique surtout les contrées les plus à l'Est ; aidé grâce à Dieu par ma connaissance des langues indigènes [vernaculis] je pense réussir en très peu de temps grâce à une si précieuse capacité. J'ai bon espoir que la bonté divine couronnera de succès mon audace et mes efforts au point qu'à la fin, ce que j'ai conçu récemment par la pensée, aboutisse grâce à mes propres efforts à un heureux résultat. Ô puissé-je entendre un jour résonner à mes oreilles cette auguste parole, la plus douce des paroles, prononcée sur un signe de Dieu par le Très Révérend Père. A cette heure, me voici prêt, après avoir tout abandonné, à me mettre en route sans compagnon ni argent de voyage et à venir en quelque endroit que sa bouche m'aura appelé, sans retard ni hésitation comme un *filis obéissant de la Compagnie de Jésus.* »¹¹¹⁶*

Malgré la rhétorique de l'obéissance caractéristique des jésuites appliquée dans la partie finale du passage par Kircher, le reste de l'extrait témoigne plutôt de la grande confiance en lui qui caractérise le professeur de mathématiques. Il se soumet à ce rituel majeur qu'est la demande de départ en mission mais en y affirmant sans afféteries sa personnalité et ses compétences, dans un jeu subtil entre promotion et soumission, la seconde très relative ici. En ce qui concerne les langues donc, sur lesquelles il revient dans ce dernier passage, il

¹¹¹⁶ *Ibidem*, f. 21r : « En ego promptus paratusque ad quasvis functiones iis in partibus peragendas, ad quasvis disciplinarum (quae efficacissima sunt tum ad animos hominum adtrahendos tum ad cultum humanitatis introducendum media) professiones aliarum scientiarum quarum mihi divina bonitas cognitionem communicare dignata est. *Iterum me offero indifferenter ad quasvis provincias ubi me in honoris Dei promonendi occasio ad Abassiam, Arabiam, Palestinam, Constantinopolim, Persiam, Indiam, Sinam, Japoniam, Americam, maxima regia Orientaliores quarum vernaculis, me brevissimo tempore dei gratia adjutum ob aliquam tam caram peritiam perrecturum puto, sperans fiducialiter divinam bonitatem ausus ac conatus meos ita fortunaturum ut tandem aliquando quae animo dudum concepì ipsius nixus auxilio feliciter in effectum deducam. O quando humanissimam illam vocem I ab R.P nutu dei expressam percipiam in auribus meis resonantem ! En hac hora paratus sum relictis omnibus sine socio aut viatico meo itineri accingere ac quocumque vocarit sine mora ac tergiversatione sicut obediens societatis Jesu filius venire. »*

mentionne sa « *connaissance des langues indigènes* » : elle ne peut être que toute théorique, et rhétorique encore une fois ici, et Kircher se conforme en fait sans doute au passage des *Constitutions* insistant sur la nécessité pour le missionnaire de parler la langue du pays missionné, « *linguae indicae* » pour les Indes par exemple¹¹¹⁷. Plutôt que sur les langues de la mission à proprement parler, le jésuite avait insisté dans le passage précédent sur l'hébreu, langue universelle en tant que matrice de tant d'autres et notamment des langues orientales. Ainsi si une certaine indifférence sur le lieu où il sera envoyé est affirmée, l'attrait des « *contrées les plus à l'Est* » est revendiqué, en particulier « *l'Orient et l'Abyssinie* ».

Kircher ne partira jamais pour les Indes. Mais l'on peut lire, en creux dans sa demande, le germe de ses travaux à venir. La mobilité réelle s'est muée, chez lui, en mobilité intellectuelle, déjà en place ici. D'ailleurs, le projet missionnaire en lui-même, dès l'origine, aurait pu avoir pour cause l'érudition et la connaissance des langues orientales. Le goût des langues plutôt que celui de l'évangélisation aurait pu guider d'emblée son *indipeta* : Lucas Holstenius, à qui Kircher a confié sa volonté de départ, écrit ainsi au cardinal Barberini que le jésuite l'a prié d'intervenir afin qu'il « puisse se rendre en Egypte et en Terre Sainte, pour voir ces pays, et se perfectionner dans les langues et les études orientales »¹¹¹⁸. La connaissance linguistique devient la finalité de la mission et non plus un simple outil dans la perspective de l'évangélisation. Sa « mission », comme l'écrit Kircher dans sa *Vita*, devient le travail sur les langues et notamment le déchiffrement des hiéroglyphes. Au lieu de partir pour Pékin, il écrit la *China illustrata*, plutôt que de gagner Damas, Alep ou l'Abyssinie, il écrit moult ouvrages sur l'arabe, le copte et les hiéroglyphes. Kircher est une sorte de missionnaire statique, à l'érudition vagabonde, qui peut réaliser à Rome son vœu apostolique. Il bénéficie pour cela de « l'efficacité de la structuration de la Compagnie en réseau transcontinental, précisément parce que ce réseau est romano-centré »¹¹¹⁹. Même depuis Rome, « [son] lieu est le monde » pour parodier Jérôme Nadal. A tel point, qu'il en arrive involontairement à faire croire qu'il a voyagé :

¹¹¹⁷ « Cum in aliquo Collegio vel universitate eo spectaretur, ut homines vel Saracenos vel Turcos invandas praepararentur, arabica lingua vel chaldaica conveniret ; cum ad Indios, indica : et sic de alius dicendum, quae esse possent aliis in regionibus ob similes causa utiliores » (*Monumenta historica societatis Jesu, C, onstitutiones*, partie IV, cap. 12, p. 145 cf. cité dans FABRE (Pierre-Antoine, dir.) et VINCENT (Bernard, dir.), *op. cit.*).

¹¹¹⁸ Lettre d'Holstenius à Barberini, Naples, 7 septembre 1637, BAV, Barb. lat. 6488, f. 36 (tel que cité dans TOTARO (Giunia), *op. cit.*, p. 129 dont l'interprétation recoupe pour partie la nôtre).

¹¹¹⁹ ROMANO (Antonella), « Rome, un chantier pour les savoirs de la catholicité post-tridentine », *art. cit.* p. 112.

l'astronome Raffaello Magiotti affirme ainsi dans une lettre à Galilée que Kircher connaît douze langues pour avoir passé plusieurs années en Orient¹¹²⁰.

Le prisme antiquaire de Kircher

Outre la question de l' (absence de) mobilité, ou plutôt une fois cette première question résolue dans le cas de Kircher, se pose le problème d'une autre tension possible à l'intérieur de l'ordre jésuite : celle qui confronte le « missionnaire savant » à l'articulation entre apostolat et activités scientifiques. Malgré l'*Ordinatio pro studiis superioribus* de 1651 qui tente de réglementer le travail scientifique, plusieurs jésuites « ont marché sur une corde raide dans leurs efforts de participer au monde des académies savantes. En effet, leurs activités étaient tiraillées entre le patronage des investigateurs sur les choses curieuses et l'orthodoxie doctrinale. Cette position a influencé tant la forme que le contenu de leur production scientifique »¹¹²¹. Kircher ne participe pas véritablement à une académie savante en particulier, son musée du Collège Romain en étant, à sa manière, une forme. Mais il est impliqué dans des recherches scientifiques constantes, qui, du fait de leur cadre romain, ont une coloration fortement antiquaire. C'est ce paradigme antiquaire et philologique – sans que le prisme expérimental en soit exclu – qui domine la démarche du jésuite.

Sa méthode est « archéologique », dans ses recherches sur la Tour de Babel comme dans son rapport aux obélisques, dans le sens où elle est perpétuellement tournée vers la quête des origines, de l'Un. C'est en cela que Kircher apparaît comme une sorte de mage renaissant échappé dans l'Europe classique. Le frontispice de son *Ars magna sciendi sive*

¹¹²⁰ « Di nuovo, c'è in Roma un Gesuita, stato gran tempo in Oriente, quale, oltre al possedar 12 lingue, buona geometria etc. ha seco di gran belle cose... » (*OG*, 16, p. 65, tel que cité dans WILDING (Nick), *op. cit.* p. 143, n.113).

¹¹²¹ GORMAN (Michael John), « L'académie invisible de Francesco Lana Terzi. Les jésuites, l'expérimentation et la sociabilité scientifique au dix-septième siècle », HUREL (Daniel-Odon, dir.) et LAUDIN (Gérard, dir.), *Académies et sociétés savantes en Europe (1650-1800)*, Paris, Honoré Champion, 2000, p. 409-432 ; p. 431. Voir aussi ROMANO (Antonella) et VAN DAMME (Stéphane), *art. cit.* p. 205 : « Ici le poids du contrôle interne relève plus d'une contrainte morale dans la mesure où la figure du scientifique jésuite s'éloigne des apostolats les plus établis dans l'ordre. Cette mutation dans la représentation de l'espace apostolique en espace de la pratique scientifique rejoue un débat ancien au sein de la Compagnie de Jésus. Elle pose à l'évidence une limite à la conversion de toutes les pratiques jésuites en pratiques intellectuelles. »

combinatoria représente un œil divin inscrit dans un triangle qui domine la Divine Sophia, figure récurrente des images liminaires des œuvres du jésuite [Ill. 14]¹¹²².

Elle tient entre ses mains l'« alphabet des arts », celui de la combinatoire lullienne dont Kircher s'inspire pour son système de Polygraphie. Il est la clé de toute la connaissance dont les matières apparaissent au-dessus de la Sagesse : théologie, métaphysique, physique, logique, médecine, mathématiques...

Ill. 14 : Frontispice de l'*Ars Magna sciendi*
(Amsterdam, 1669)

¹¹²² KIRCHER (Athanasius), *Ars magna sciendi, in XII libros digesta...*, Amsterdam, J. Janssonium a Waesberge et viduam E. Weyerstraet, 1669

Sophia tient un sceptre avec l'œil de la Raison, alors qu'à ses côtés des angelots feuilletent les Ecritures. Sur le socle du trône de la Sagesse, une inscription grecque, devise de l'auteur, est gravée dans le marbre : « Rien n'est plus beau que de connaître le Tout ». Le frontispice est un résumé de la pensée kirchérienne qui propose une sorte de syncrétisme, mettant au service de la compréhension des Ecritures et du monde les outils les plus divers, allant de la Kabbale, à la combinatoire, en passant par les hiéroglyphes.

Frances Yates a qualifié Kircher, du fait de cette vision des choses de la connaissance, d'« hermétiste réactionnaire »¹¹²³. Au cœur de son schéma de pensée se trouve la figure d'Hermès Trismégiste que le jésuite situe à l'époque d'Abraham. Comme Robert Fludd (1574-1637) en Angleterre, il ne tient donc pas compte de la réfutation argumentée établie par Isaac Casaubon, dans son *De rebus sacris et ecclesiasticis exercitationes XVI* (Londres, 1614) : l'érudit protestant avait démontré que le corpus hermétique n'était pas l'œuvre d'un prêtre de l'ancienne Egypte, mais un ouvrage des temps chrétiens. Pour Kircher, au contraire, Hermès reste bien porteur de la sagesse égyptienne et le *Corpus Hermeticum IV* sur Dieu permet de rattacher les symboles égyptiens aux définitions de Dieu :

« L'Egyptien Hermès Trismégiste, qui le premier institua les hiéroglyphes, devenant ainsi le prince et père de toute la théologie et philosophie égyptiennes, fut le premier et le plus ancien des Egyptiens, le premier qui pensa correctement les choses divines, gravant ses opinions pour l'éternité sur les pierres immortelles et les rochers énormes. Par lui, Orphée, Homère, Euripide, eurent une connaissance juste de Dieu et des affaires divines... Ce fut ce Trismégiste qui, le premier, dans son *Pimandre* et son *Asclépius*, affirma que Dieu était Un et Bonté, et les autres philosophes le suivirent. »¹¹²⁴

Le professeur au Collège Romain, au-delà de la traduction latine du *Corpus Hermeticum*, s'appuie abondamment sur les écrits de Marsile Ficin pour faire la démonstration de cette *prisca theologia*. Ainsi dans un passage de l'*Oedipus*, il cite le *De vita coelii comparanda*

¹¹²³ cf. YATES (Frances), *Giordano Bruno et la tradition hermétique*, trad. de l'anglais par Marc Rolland, Paris, Ed. Dervy, 1996 (1964), p. 484-492. Sur cette « philosophie kirchérienne », voir aussi : CAMENIETZKI (Carlos Ziller), *L'Harmonie du monde au XVIIe siècle. Essai sur la pensée scientifique d'Athanasius Kircher*, thèse de philosophie, université de Paris IV, 1995 et « L'Extase interplanétaire d'Athanasius Kircher: philosophie, cosmologie et discipline dans la Compagnie de Jésus au XVIIe siècle », *Nuncius*, vol. X-1, 1995, p. 3-32 ; BALTRUSAITIS (Jurgis), *La Quête d'Isis. Essai sur la légende d'un mythe. Introduction à l'égyptomanie*, Paris, Olivier Perrin, 1967 ; et les travaux de Daniel Stolzenberg dont l'article suivant : STOLZENBERG (Daniel), « Kircher among the Ruins : Esoteric Knowledge and Universal History. », dans STOLZENBERG (Daniel, dir.), *The Great Art of Knowing*, op. cit., p. 127-141.

¹¹²⁴ KIRCHER (Athanasius), *Oedipus aegyptiacus*, op. cit., III, p. 568 (cité dans YATES (Frances), op. cit., p. 486-487).

de Ficin pour s'autoriser certaines comparaisons entre la croix égyptienne, *crux ansata* ou *crux hermetica*, qui aurait selon lui été inventée par Hermès, et la croix chrétienne¹¹²⁵.

Ces parallèles établis entre les différents types de croix lui offrent également l'occasion d'appliquer ses méthodes d'interprétation d'une histoire universelle à une autre aire géographique qu'il rattache aussi à l'Égypte – comme on l'avait vu au sujet de sa lecture de l'origine des caractères chinois – : la Chine. En effet, l'un des fleurons de son musée est la transcription de la Stèle sino-syriaque [fig. 36]. Y est représentée notamment une croix que Kircher rapproche de celle de l'autel de saint Thomas de l'enclave chrétienne de Malabar¹¹²⁶. La stèle a été découverte dans un village près de Xi'an en 1625. L'inscription chinoise est traduite en 1631. Datant de la fin du VIII^e siècle, elle relate une rencontre entre chrétiens nestoriens. Son intérêt est double : pour les jésuites en général, elle permet d'inscrire leur action missionnaire dans une histoire millénaire et dans le prolongement de cette première implantation chrétienne dans les pas d'un moine syrien arrivé en 635 ; pour Kircher, elle corrobore sa vision d'une translation de la civilisation du Proche-Orient vers la Chine. Elle lui offre surtout l'occasion de mettre en œuvre sa science antiquaire et érudite. D'une part, il traduit, dès son *Prodromus coptus*, la partie syriaque de l'inscription. D'autre part, dans la *China*, il élabore tout un dispositif textuel complexe pour apporter la preuve de l'authenticité de la tablette et fournir son explication. En effet, devant l'utilisation faite de la découverte, des érudits protestants tels que Georg Hornius ont remis en cause son authenticité la qualifiant de « pure invention des jésuites ». Kircher déploie donc tout un arsenal philologique pour prouver la véracité des textes et des faits :

« En complément à ces textes, le père Michael Boim me délivra un compte rendu de ce monument plus précis que tous les autres. Il corrigea toutes les erreurs que j'avais commises en le recopiant pour ma collection d'après un manuscrit, et fournit de surcroît devant moi une traduction minutieuse, mot à mot, de toute l'inscription, en repartant du travail de son collègue Andreas Don Sin, né en Chine et qui connaissait très bien la langue. Il souhaita confirmer tout cela par la lettre qui suit (...). Et viendrait aussi une gravure du monument de pierre, à la suite de la transcription « autographe » rapportée de

¹¹²⁵ YATES (Frances), *op. cit.*, p. 488-489.

¹¹²⁶ Kircher en donne une représentation dans la *China* (*op. cit.*, face à la p. 55). Sur la stèle syro-chinoise : BILLINGS (Timothy), « Jesuit Fish in Chinese Nets : Athanasius Kircher and the Translation of the Nestorian Tablet », *Representations*, n°87, 2004, p. 1-42 ; HSIA (Florence), « Athanasius Kircher's *China Illustrata* (1667). An Apologia pro Vita Sua », *art. cit.*, p. 385-387 ; MUNGELLO (David E.), *Curious Land*, *op. cit.*, p. 164-172 ; SAUSSY (Haun), « *China Illustrata* : the Universe in a Cup of Tea », *art. cit.*, p. 107 et sq. ; STANDAERT (Nicolas, dir.), *Handbook of Christianity in China*, *op. cit.*, p. 12-13.

Chine et conservée dans mon musée, avec les vrais signes et les vraies lettres, chinois et chaldéens [syriaques], et un commentaire. »

La démonstration de la preuve passe par des rapports jésuites (ceux de Semedo ou Martini), des témoignages oculaires, des caractères exposés, avec de nouveau une perméabilité entre la galerie et le « musée de papier » livresque... Se met ainsi en place « un modèle de travail historique (...) induit par un appétit encyclopédique d'accueil de l'incongru et de l'étranger, et qui autorisait de nombreuses voix à se mêler sur une même page, modèle, surtout, dont l'objet premier était d'établir les faits, plutôt que de les ficeler dans un récit éloquent »¹¹²⁷.

Quelle est la réception de ces interprétations hermético-chrétiennes du jésuite à l'intérieur de son ordre ? Quel est jugement porté sur ces œuvres, élaborées à l'aide d'un appareil philologique érudit, au sein de la Société de Jésus qui considère justement leur auteur comme un « missionnaire savant » ? Kircher souligne dans la *Vita* les oppositions qu'il a eu à surmonter dans son travail sur les hiéroglyphes en particulier :

« Une haine immodérée naquit contre moi au cours de ces événements : les hommes de lettres, en considérant l'odieuse nouveauté de mon ardu sujet [les hiéroglyphes] et à la fois mon jeune âge (car j'avais trente-deux ans), non seulement doutaient de ma bonne foi, mais de surcroît me calomniaient par tous les moyens possibles et m'appelaient Thrason¹¹²⁸ et imposteur. Etant donné que je m'étais déjà fait quelque renommée dans l'étude des langues orientales, de même que dans la connaissance des Mathématiques et dans la pénétration des arcanes des sciences naturelles, ils cherchèrent par tous les moyens à discréditer celle-ci aussi ; donc, affecté par ces polémiques, afin d'éviter qu'une réputation d'imposteur nuise à mon Ordre, confiant en la Bonté Divine je publiai pour ma défense, sous le patronage du Cardinal Barberini, le *Prodromus Coptus*, où je montrais que, à la faveur de la grâce de la Volonté Divine, j'étais à même de réaliser ce que j'avais promis de bonne foi. Par sa leçon et par ses échantillons [d'interprétation], [mes détracteurs] apprirent alors que mes propos n'étaient pas vains. J'écris cela afin que le lecteur voie quelle grande patience il faut pour

¹¹²⁷ GRAFTON (Anthony), *Les Origines tragiques de l'érudition. Une histoire de la note en bas de page*, trad. de l'anglais par Pierre-Antoine Fabre, Paris, Ed. du Seuil, 1998, p. 124. La citation de Kircher qui précède (KIRCHER (Athanasius), *China, op. cit.*, p. 7) figure dans Grafton, de même que celle d'Hornius que le jésuite cite dès la p. 1 de la *China*.

¹¹²⁸ « Fanfaron » d'après le personnage du soldat dans l'*Emuque* de Térence.

accomplir des entreprises difficiles, quel tempérament constant et imperturbable pour éluder les objections des adversaires. »¹¹²⁹

La démarche antiquaire est mise en avant et la réponse de l'érudite passe par la publication de livres, technologie nécessaire à la mise en œuvre de la démonstration. Leur réception à l'intérieur de l'ordre est perceptible dans les rapports de la censure jésuite.

En effet, la Compagnie a mis en place un système préalable de censure des œuvres de ses membres¹¹³⁰. Dès la fin du XVI^e siècle, a été institué un *Collegium revisorum* doté de cinq membres théologiens (*Revisores Generales*). Des règles précises (*Regulae Revisorum*) sont établies progressivement et fixées lors des huitième et dixième congrégations en 1645-1646 et 1652. La particularité de la censure jésuite est de juger aussi bien l'orthodoxie doctrinale, suivant les bulles papales ou les décrets du Saint Office, qu'une sorte d'orthodoxie scientifique, c'est-à-dire la concordance de l'œuvre avec la *Ratio studiorum*, mais aussi sa « nouveauté » ou la clarté de son propos. Tel ou tel jésuite compétent est ainsi appelé à juger telle ou telle œuvre et l'on retrouve, dans les archives, le nom de Kircher associé à certains rapports d'ouvrages portant sur la Chine par exemple, du fait de ce qui est donc considéré comme son expertise dans ce domaine. C'est le cas pour la « *Chronologiae Sinico-Europea a P. Philippo Couplet* »¹¹³¹.

¹¹²⁹ KIRCHER (Athanasius), *Vita*, p. 54-55.

¹¹³⁰ Sur la censure jésuite en rapport avec Kircher : STOLZENBERG (Daniel), « Oedipus censored : *Censurae* of Athanasius Kircher's Works in the Archivum Romanum Societatis Iesu », *Archivum Historicum Societatis Iesu*, vol. LXXIII, Fasc. 145, 2004, p. 3-52 et « Utility, Edification, and Superstition : Jesuit Censorship and Athanasius Kircher's *Oedipus Aegypticus* », dans O'MAILEY (John W., S.J., dir.) *et alii, The Jesuits II, op. cit.*, p. 336-355 ; ainsi que SIEBERT (Harald), « Kircher and his Critics. Censorial Practice and Pragmatic Disregard in the Society of Jesus », dans FINDLEN (Paula, dir.), *op. cit.*, p. 79-104.

¹¹³¹ Cf. ARSI, Jap-Sin IV, 6, f. 92r-96r, « Approbatio et censura Chronologiae Sinico-Europea a P. Philippo Couplet composita per Athanasius Kircher » (nous transcrivons) : « iudicium De Chronologia Sinico-Europea P. Philippi Couplet Soc. Iesu Sinensis Operarii Legi summo studio, et ea qua pars est diligentia opus de Chronologia Sino-Europea a P. Philippo Couplet compositum, quod tametsi eximia, qua pollet temporum, peritia nec non cum insigni emolumente, et fructu desiderato in Reip.ca Literaria bonum conscripsetit Author, quia tamen circa primum Monarchia Sinica Fundatorem, quem Fohi vocant, in annorum computu inextricabiles panè difficultates, vel ad primum aspectum Lectori occurrunt, atq adeo opus caeteroquim dignissimum, et Europaeis incognitarum rerum gestorumque novitatibus confertum, auctoritatem existimationemque suam minimè tueri posse videatur nisi, quantum fieri potest, in unanimum utriusque partis concordiam, quam optimè emendatum adaptetur. Nè itaq magni laboris, nec non excellentis eruditionis Opus suam patriatur Remoram, ideo, quo fieri posse cogitavi modo emendandum assumpsi. Status quaestionis est. » L'ouvrage complet paraît à une date bien postérieure : COUPLET (Philippe), *Tabula genealogica trium familiarum imperialium monarchiae sinicae a Hoam Ti, primo gentis imperatore, per 86 successores et annos 2457 ante Christum, e sinico latine exhibita a R. P. Philippo Couplet,....*, Paris, ex Bibliotheca regia, 1686.

Mais revenons-en au Kircher censuré, plutôt que censeur. Une première chose qui transparaît de l'étude des rapports sur ses œuvres menée par Daniel Stolzenberg est que les quatre livres « rejetés » l'ont été pour des raisons qui ne sont pas doctrinales. Le *Scrutinium Pestis* de 1657 (Rome, typis Mascardi) est considéré comme trop simple et trop évident, ou traitant d'une matière, la médecine, pour laquelle Kircher n'a pas les compétences nécessaires. Au contraire, l'*Ars Magna Sciendi* est jugé trop complexe, manquant son objectif en ne permettant en rien d'atteindre aisément un savoir universel, comme l'auteur le revendique. L'ouvrage ne s'adresse qu'à des érudits, ayant déjà connaissance de ces matières, et encore, certains passages sont si obscurs que même des lettrés ne les pourraient comprendre¹¹³². Mais ce que l'on voit dès l'abord, c'est que, malgré ces jugements négatifs, les œuvres ont été publiées. En effet, les critiques sont transmises au Général de l'ordre qui les fait suivre à l'auteur de l'ouvrage, chargé d'apporter les corrections nécessaires. Pour Kircher, cela n'a été que rarement le cas. Des soutiens puissants en particulier, comme Innocent X pour l'*Obeliscus Pamphilius* ou Ferdinand III pour l'*Oedipus aegyptiacus*, lui ont permis de contourner la censure. De toute façon, en ce qui concerne les dernières œuvres abordées plus particulièrement par Daniel Stolzenberg, il apparaît que l'ordre s'est accommodé de leur dimension potentiellement hétérodoxe sur certains des points abordés, très proches de la magie. Les censeurs ont surtout paru sensibles à la manière dont les choses étaient présentées : « they demanded that Kircher obey certain linguistic rules when discussing heterodox material, in order to make clear to the reader that these beliefs were false and dangerous and that he did not subscribe to them »¹¹³³.

Or qu'en est-il du jugement porté par la censure interne sur la *Polygraphia* sur laquelle Stolzenberg ne se penche pas ?

Le rapport est réalisé le 29 novembre 1662 par Martin de Esparza Artieda (1621-1689), un théologien espagnol qui a enseigné à Valladolid, Salamanque puis Rome. Le Père Général le nomme alors censeur de livres :

¹¹³² STOLZENBERG (Daniel), « Oedipus censored », *art. cit.*, p. 11 où est cité, note 33, par exemple, le jugement de l'*Ars Magna sciendi* : « non censemus expectationi responderere (...). Neque enim apparet, per eam artem, ut ab autore (sic) proponitur, posse quenquam absolute, multò minùs facilè, ad ullam pervenire scientiam : cùm ars ipsa nisi ab homine iam erudito possit intelligi ; immò quaedam in eâ tam obscurè ac perplexè dicantur, ut ne quidem à doctis intelligantur. » (ARSI, FG 663, f. 135r.)

¹¹³³ *Ibidem*, p. 14.

« Puisqu'elle ne contient rien de vraiment contraire à la doctrine ou aux bonnes moeurs et qu'on ne saurait la découvrir à la racine d'aucun autre dommage, la *Polygraphia nova et universalis ex combinatoria arte detecta* peut donc être publiée partout, qu'on la donne à imprimer. Il serait même plus utile qu'on l'expose à l'usage et au jugement public. La *Praxis* est non seulement utile, que ce soit pour que les princes, et ceux que cela intéresse, puissent engager une relation épistolaire impénétrable aux autres ou que ce soit pour inciter les talents des autres à faire progresser cet art, elle est même aussi une recherche spéculative agréable. »¹¹³⁴

Le jugement est ici très favorable sur la première partie de l'ouvrage qui expose le procédé et sa fonction (*praxis*). Reprenant pour partie les termes de l'auteur, il indique le public visé : la polygraphie de Kircher est destinée aux princes et aux curieux et son utilité est surtout épistolaire, nous allons y revenir. La Compagnie juge, en tout cas, que cette « recherche spéculative » ne nuira pas à l'image de l'ordre dans la République des Lettres dont les membres sont considérés comme les destinataires.

« Cependant, il est important qu'à propos de l'Auteur, de son oeuvre et de chacune de ses parties soit rendu un jugement particulier et que tout soit purgé et composé selon la règle de la modestie humble et religieuse. En effet pour notre but, on peut se contenter de l'approbation commune et publique, mais elle est incertaine puisque l'ouvrage sera sans doute l'objet de l'examen et de la discussion des experts dans cet art et d'autres qui jugeront de telles inventions.

Qu'on recherche en outre, si faire se peut, une plus grande et plus claire exposition des documents demandés et prescrits pour la *Praxis* et pour le développement de chacun ; cela surtout au début du second *syntagma*. Et à la fin du premier chapitre les documents au sujet des propositions de Trithème, qui sont sur une feuille séparée, sont affaiblis (écrasés). Ces propositions sont présentées trop discrètement par l'Auteur jusqu'au moment où il tente de les compléter, de les rejeter comme impossibles voire, pour certaines, absurdes. Il faut enfin rencontrer les experts en dictionnaires de chaque

¹¹³⁴ ARSI, *Fondo Gesuitico*, 663 (« Censurae librorum, 1626-1663 »), f. 323rv (nous transcrivons, nous traduisons) : « Poligraphia nova, et universalis ex combinatoria Arte detecta per R.P. Athasium (sic) Kircher, cum nel contineat sane Doctrine, aut probis moribus contrarium, nec ulli alij incommodo subesse deprehendatur, permitti utique potest, et typis mandetur. Utiliter quin etiam exponetur communi usui ; et publico iudicio ; tum initiandae mutuae Principum, aliorumque, quorum interst (sic), communicationi epistolari impenetrabili per alios ; tum excitantis aliorum ingeniis ad promovendam artem, et utilis praxis, et speculationis curiosae, ac delectabilis. »

langue et corriger avec soin en tenant compte de leurs désaccords pour éviter la moquerie des nations hérétiques ? »¹¹³⁵

L'auteur du rapport juge donc, malgré l'approbation générale, que quelques remarques et vérifications s'imposent. Elles concernent la fiabilité de l'auteur sur ces questions que vont juger aussi des experts. Comme plus tard pour l'*Ars Magna Sciendi*, il s'agit de ne pas promettre plus que ce qui est effectivement proposé. Et l'on sent poindre un reproche sur le côté « Thrason » de Kircher, peu compatible parfois avec l'*ethos* de la modestie jésuite. Dans la publication d'une œuvre de l'un des ses membres, l'image de l'ordre dans son ensemble est en jeu et on le perçoit, malgré tout, dans l'appel à vérifier les dictionnaires (certaines traductions étant en effet douteuses). Il s'agit d'éviter des remarques désobligeantes de la part d'auteurs, de l'autre bord confessionnel notamment, c'est-à-dire pour la partie allemande ou française dudit dictionnaire pentaglotte en particulier, qui pourraient en venir à discréditer l'œuvre.

Enfin, une attention plus précise est demandée pour les matières les plus sujettes à caution là encore, comme dans le cas des hiéroglyphes et de leur rapport éventuel à la magie : elle doit porter sur la partie où Kircher se confronte au grand polygraphe du début du XVI^e siècle Trithème, dont les écrits ne sont pas dénués d'une dimension occulte. Le censeur demande donc d'attacher une importance particulière à la forme de leur exposé afin que soit bien ressentie la mise à distance du caractère le plus éventuellement hétérodoxe.

¹¹³⁵ *Ibidem* : « Expedi tamen inprimis, ut que Auctoris de se, suoque opere, et singulis eiuspartibus aestimationem reddent singularem, prossus eliminentur omnia, atque ad religiosae, ac demissioris modestiae normam componantur exacte, eo, maxime quia exitus huius tenformenti (?), et communis, ac publica sufficiente pro scopo proposito approbatio adhuc est incerta, cum nondum dubieri(t) examen, et discussionem peritorum in Arte, eidemque deditorum exproffesso, atque reliquorum de eiusmodi machinamentis iudicium' Desideratur praeterea maior, si fieri possit, magisque dillucida expositio eorum, quae requiruntur, et praescribuntur ad praxim, et exequutionem singulorum documentorum ; idque maxime in principio secundi sytagmatis. Iamque inibi sub finem capituli primi atteruntur de promissionibus Trithemij in carta separata, indigent discreta Auctoris protestatione, quousque eas explere intendat, et quas reijciat ut impossibiles, cum aliquae earum sint absurdae. Specimina denique dictionariorum oportet conferre cum peritis singularum linguarum, atque et eorum animadversionibus diligenter corrigere, ut evadantur ad vitandam derisionem nationum. »

2.3 Un pivot de la Compagnie : la place de Kircher au sein du réseau jésuite

La position tenue par Kircher dans un des principaux centres de commandement de l'ordre jésuite, situé au cœur de la tête de pont de cette Compagnie très centralisée, lui offre, depuis Rome, l'accès au globe dans son ensemble par l'intermédiaire des ramifications du réseau. Il en exploite notamment, dans son travail linguistique, deux grands axes : le premier lui permet de récolter des informations depuis la Chine, le deuxième lui ouvre les portes de la République des Lettres et des princes par l'intermédiaire des confesseurs jésuites des empereurs.

L'attraction chinoise : Kircher « circulateur »

Le premier de ces réseaux particuliers colonisé par Kircher pour son travail personnel s'était déjà dessiné à l'évocation des pages consacrées à la langue de la *China illustrata*. Par rapport aux autres érudits de son temps, fascinés dans leurs recherches linguistiques par le chinois, et qui s'appuient pour glaner des informations sur cette langue, sur les ouvrages des missionnaires, Kircher a la grande chance de pouvoir bénéficier d'informations à la source, obtenues parfois oralement, parfois épistolairement auprès des membres de son ordre :

« Desorte que *me voyant appuyé de l'assistance de ces Peres*, j'ay entrepris de faire voir les antiquités et l'origine des Royaumes Orientaux de l'Asie. Que si tu y descouvres quelque avantage pour la Republique chrétienne, digne de voir le jour, je te prie de leur en attribuer entièrement la gloire, comme estant ceux qui m'ont fourny tout ce que je te presente maintenant. »¹¹³⁶

Le Collège Romain et la chaire occupée par Kircher sont d'autant plus un point névralgique pour les missionnaires partant pour l'Empire du Milieu que les mathématiques tiennent une place fondamentale dans la situation occupée par les jésuites auprès de l'empereur. Ainsi la *China illustrata* pourrait aussi apparaître par certains aspects comme un moyen pour son auteur de se positionner en tant que défenseur de la politique de son ordre, celle de l'Accommodation¹¹³⁷. Le contexte de la politique missionnaire, au XVIIe

¹¹³⁶ KIRCHER (Athanasius), *La Chine illustrée*, *op. cit.*, **2r.

¹¹³⁷ D'autres aspects de l'ouvrage tels que la dénonciation de l'idolâtrie des Chinois ne vont pas dans le sens de la doctrine des missionnaires de terrain cf. MUNGELLO (David E.), *Curious Land*, *op. cit.*.

siècle, en Chine est en effet celui de la « Controverse des Rites »¹¹³⁸. Les questions qu'elle soulève sont de trois ordres : peut-on employer les termes chinois pour désigner Dieu, ou les anges par exemple, c'est-à-dire utiliser des termes comme *tian* (ciel) ou *shangdi* (seigneur) pour faire passer les concepts chrétiens ? Les chrétiens sont-ils autorisés à participer aux cérémonies en l'honneur de Confucius auxquelles procédaient notamment les lettrés ? Ces cérémonies ont-elles une signification religieuse ou seulement culturelle ? Enfin, s'ajoutent un certain nombre d'autres questions plus particulières, telles que : les chrétiens peuvent-ils participer à des festivités pour des divinités « païennes » ou des messes peuvent-elles être prononcées pour des ancêtres non-chrétiens de convertis ? Les premiers à se confronter à ces questions sont les « apôtres de l'Accommodation » tels que Roberto de Nobili en Inde, adoptant l'attitude des brahmanes, ou Alessandro Valignano et Matteo Ricci en Chine, ce dernier apparaissant, rappelons-le sur le frontispice de l'ouvrage de Kircher [cf. III. 5 *supra*]. Mais des membres du réseau du professeur au Collège Romain sont aussi directement impliqués dans le débat. C'est le cas de Martino Martini (1614-1661). Formé au collège de Trente, ouvert en 1625, il demande au P. Général Muzio Vitelleschi, à la fin de son noviciat, à être envoyé aux Indes et est exaucé. Il passe d'abord trois ans de formation au Collège Romain y suivant un an d'études classiques (1634-5) puis deux de philosophie (1635-7). C'est pendant cette période qu'il bénéficie des cours de mathématiques et d'astronomie de Kircher. Après 1637, il étudie deux ans la théologie à Lisbonne et part pour la Chine le 26 mars 1640. Il apprend le chinois durant un an à Macao puis passe huit ans en Chine. Il repart pour l'Europe en janvier 1651, envoyé comme procureur pour défendre la méthode d'évangélisation de l'ordre. En effet, à cette date la polémique bat son plein suite aux « dix-sept questions », attaquant les jésuites, du dominicain Juan Bautista de Morales (1597-1664) en 1643. Elles conduisent à un décret du pape du 12 septembre 1645 condamnant les pratiques décrites. Martini a donc pour tâche de contrer Morales. Il n'arrive à Rome qu'au printemps 1655. Un nouveau décret favorable aux jésuites cette fois-ci est publié par la Congrégation de Propaganda Fide le 23 mars

¹¹³⁸ BONTINCK (François), *La Lutte autour de la liturgie chinoise aux XVIIe et XVIIIe siècles*, Paris-Louvain, Editions Nauwelaerts, 1962 ; GERBET (Jacques), *Chine et christianisme. Action et réaction*, Paris, Gallimard, 1982, p. 332-3 ; MUNGELLO (David E., dir.), *The Chinese Rites Controversy. Its History and Meaning*, Nettetal, Steyler Verlag, 1994 ; RUBIES (Joan-Pau), « The Concept of Cultural Dialogue and the Jesuit Method of Accommodation : Between Idolatry and Civilization », *Archivum Historicum Societatis Iesu*, vol. LXXIV, Fasc. 147, 2005, p. 237-280 ; STANDAERT (Nicolas, dir.), *op. cit.*, p. 680 et sq..

1656¹¹³⁹. La polémique est loin d'être terminée mais telle est la situation au moment de la publication de la *China* de Kircher.

Or, à ce contexte « structurel » de la Controverse, s'ajoute le problème politique du changement de dynastie avec le passage des Ming (1368-1644) aux Qing (1644-1911). L'arrivée des Manchous a des effets religieux puisque la nouvelle dynastie rejette les « Quatre livres » de Confucius pour privilégier le *I ching* de Fu Hsi. Kircher insiste sur lui en en faisant l'inventeur des caractères chinois, peut-être n'est-ce pas un hasard ? En tout cas, un autre éminent personnage impliqué dans la sécurisation de la position des jésuites dans cette période de transition fait partie des membres du réseau de Kircher, qu'il cite dans son ouvrage. Il s'agit d'Adam Schall von Bell, président du Tribunal d'Astronomie impérial de 1644 à 1666, arrivé en Chine dès 1622¹¹⁴⁰. Il est représenté, aux côtés de Ricci sur le frontispice, et de nouveau à l'intérieur de l'ouvrage, or cette représentation n'a rien d'anecdotique comme le souligne Kircher :

« Le respect qu'ils luy portent est si grand qu'ils n'oseroient pas paroistre devant sa majesté, sans avoir les habits qui sont destinés pour la dignité, & l'office d'un chacun en particulier, selon l'ordre que le Roy en a donné ; afin qu'il les puisse reconnoistre par la differance des vétemens, & par la diversité de leurs charges, qui est exprimée par une marque qu'ils portent, ainsi que vous pourrés voir au pourtrait du P. *Jean Adam Schal*, lequel en a une sur sa poitrine, qui explique l'office qu'il exerce dans la Cour Roy (...)

Quand à ce qui est de l'habit de l'Empereur *Chinois-Tartare*, & de son premier conseiller, il est de la façon qui suit.

Le lecteur pourra voir combien cet habit est different de celui des Roys de la *Chine* par le moyen de la figure que nous avons mise la premiere en rang, après la carte géographique de l'Empire *Chinois*, où j'ay encore décrit la figure des autres habits particuliers de chaque province. [*L'habit des Chinois differe beaucoup de celui des*

¹¹³⁹ Sur la biographie de Martini : O'NEILL (Charles E., S.I., dir.) et DOMINGUEZ (Joaquín M., S.I., dir.), *Diccionario Histórico de la Compañía de Jesús*, 4 vol., Rome-Madrid, Insitutum Historicum S.I.-Universidad Pontificia Comillas, 2001, *sub voce*.

¹¹⁴⁰ Dans la correspondance de Kircher, un brouillon d'une lettre adressée à Schall est conservé APUG 563, f. 292 (16 avril 1664) (il y évoque déjà la *China illustrata*, « in quo gloriosorum a R.V. gestororum frequens mentio fit. »). Un autre de ses « interlocuteurs » chinois avec lequel il échange beaucoup est le mathématicien Johannes Grueber cf. par exemple APUG 564, f. 163rv (Görz, juillet 1666) où le missionnaire demande à l'auteur sa *China illustrata* cf. WESSELS (Cornelius), *Early Jesuits Travellers in Central Asia, 1603-1721*, La Haye, Martinus Nijhoff, 1924, p. 164-170 où sont évoquées (et certains morceaux de lettres retranscrits) les plaintes de Grueber devant l'attitude de Kircher. Plusieurs lettres sont échangées aussi avec Martini dont APUG 567, f. 074r-075v (6 février 1639), f. 223r-224v (8 novembre 1639), 054rv (16 mars 1640), 189rv (1^{er} novembre 1642, depuis Macao)...

Tartares] Enfin du temps du Pere *Mathieu Riccius* (lorsque les Roys de la Chine gouvernoient l'Empire) les *Colais*, & les premiers *Mandarins* des tribunaux s'habilloient differamment, ainsi qu'il paroît par les figures suivantes, où l'on remarquera quel estoit celuy du P. *Mathieu Riccius* docteur Evangelique du grand occident, qui est fait selon la forme ordinaire, & particuliere dont ont accoutumé d'user les docteurs de ce païs, duquel nos Peres se servoient avant l'irruption des *Tartares* dans cet Empire. »¹¹⁴¹

L'image a donc une double signification : non seulement elle permet de démontrer l'adhésion de l'ordre, et de l'auteur de l'ouvrage, à la doctrine de l'Accommodation dont l'un des signes ostensibles est l'adoption de la tenue des lettrés du pays missionné ; mais elle distingue aussi l'habit du mandarin « chinois » de celui du mandarin « mandchou » ou « tartare », marquant ainsi la transition dynastique. Le rôle qu'ont pu jouer les mathématiques et l'astronomie dans cette consolidation de la position des jésuites, malgré le changement de dynastie, au sein du Bureau d'Astronomie, autrement appelé « Tribunal des mathématiques », fait rejaillir une partie du succès sur Kircher, formateur dans cette discipline justement (bien que n'enseignant plus vraiment depuis quelques années)¹¹⁴². Ce réseau chinois, à l'intérieur duquel Kircher s'intègre indirectement, est donc aussi un moyen de compenser son « immobilité ». Il permet au professeur au Collège Romain de jouer le rôle de « circulateur »¹¹⁴³. Il fait transiter les informations reçues de Chine, leur offrant grâce à son in-folio une exposition qu'elles n'auraient pas forcément connue autrement. Il réceptionne un savoir missionnaire, l'adapte, voire le tord, et le fait circuler.

¹¹⁴¹ KIRCHER (Athanasius), *op. cit.*, p. 152-153.

¹¹⁴² Sur le rôle des sciences et des mathématiques jésuites en Chine : JAMI (Catherine), « Teachers of Mathematics in China : The Jesuits and their Textbooks (1580-1723) », *Archives internationales d'histoire des sciences*, vol. 52, n°148, juin 2002, p. 159-175 ; « L'empereur Kangxi et les sciences : réflexion sur l'histoire comparée », *Etudes chinoises*, vol. XXV, 2006, p. 13-40 ; « Pékin au début de la dynastie Qing : capitale des savoirs impériaux et relais de l'Académie royale des sciences de Paris », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 55-2, 2008, p. 43-69 ; ROMANO (Antonella), « Observer, vénérer, servir. Une polémique jésuite autour du Tribunal des mathématiques de Pékin », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, vol. 59, n°4, 2004, p. 729-756 (ou encore des travaux en cours : « The Chinese Controversy of Science between the Ming and the Qing Dynasties », Workshop de l'European Sciences Foundation: « The Rites Controversy in the Early Modern World » (Paris, 27 mai 2011)). Sur Adam Schall von Bell : MALEK (Roman, S.V.D., dir.), *Western Learning and Christianity in China. The Contribution and Impact of Johann Adam Schall von Bell, S.J.*, 2 vol., Nettetal, Steyler Verl., 1998 (dont sur son portrait : SHENG-CHING (Chang), « Das Porträt von Johann Adam Schall in Athanasius Kirchers *China illustrata* », vol. 2, p. 1001-1050).

¹¹⁴³ L'expression a été employée au départ par Luce Giard lors d'une série de colloques (1990-1992). Sur le rôle de cette réception des savoirs par Kircher, au sujet de l'Inde : CAROLINO (Luis Miguel), « *Lux ex occidente*. Un regard européen sur l'Inde au XVIIe siècle. Athanasius Kircher et les récits missionnaires jésuites sur science et religion indiennes. », *Archives internationales d'histoire des sciences*, vol. 52, n° 148, juin 2002, p. 102-122

Il revendique d'ailleurs explicitement le rôle d'interface entre la mission et la République des Lettres, se trouvant à l'intersection de ces deux réseaux, l'un organique, celui de son Ordre, l'autre intellectuel :

« Ces deux personnes disje [Johannes Grueber et Heinrich Roth] qui demeurent avec que moy tandis que j'escris ce-cy, ne manquent point de me communiquer tout ce qu'ils sçavent de plus advantageus pour la gloire du Saint nom de Dieu, *et le bien public : ainsy comme ils ont veu beaucoup de choses tres-rares et tres-curieuses à sçavoir dans la suite de leurs grands voyages, qu'ils ne peuvent pas mettre au jour (leur zele ne leur permettant pas de s'occuper à d'autres employs qu'à sauver les ames) ils m'ont prié de ne souffrir pas que les teignes et les vers rongeassent leurs escrits dans le recoin d'une Bibliothèque, et de les donner au public par un beau volume comme je fais : afin de servir à tous les sçavants et aux curieux.* M'estant donc acquité de la promesse que je leur avois faite, j'ay cru que je devois me servir d'une belle méthode pour donner plus d'esclat à mon livre ; c'est pourquoy, j'ay divisé mon ouvrage en 6 parties (...) »¹¹⁴⁴

En sens inverse, ce réseau peut aussi servir à faire circuler les œuvres de Kircher. Ainsi le 18 octobre 1656, alors qu'il s'apprête à embarquer, de Lisbonne, pour la Chine, Albert de Dorville s'assure qu'il a bien reçu vingt quatre copies de l'*Iter exstaticum*, douze de la *Musurgia universalis*, et quatre de l'*Oedipus aegyptiacus*¹¹⁴⁵. Par contre, pas de mention d'une circulation outre-mers du projet de langue universelle dont on aurait pu penser pourtant qu'il aurait pu avoir une utilité...

Le réseau des confesseurs jésuites d'Europe centrale : une polygraphie pour l'empereur

L'espace de circulation de la *Polygraphia* semble être plutôt centré sur le deuxième réseau proprement jésuite auquel Kircher se rattache : celui des confesseurs des empereurs.

« Dieu tout-puissant a exalté la célèbre et glorieuse maison d'AUSTRIA, votre très florissante et très antique famille, au plus haut sommet du monde humain, afin que son empire, plus vaste que l'Océan, ne soit même pas borné par

¹¹⁴⁴ KIRCHER (Athanasius), *op. cit.*, **v.

¹¹⁴⁵ APUG 568 f. 73r. L'exemple est évoqué par FLETCHER (John), « Athanasius Kircher and his correspondence », *art. cit.*, p. 142. La *Musurgia* part aussi pour Manille (567, f. 155r), d'autres œuvres pour le Mexique (567 f. 267r) ou le Pérou (567, f. 135r)... Sur Kircher en Amérique : FINDLEN (Paula), « De Asia a las Américas : las visiones enciclopédicas de Athanasius Kircher y se recepción », dans CORSI (Elisabetta, dir.), *Órdenes religiosos entre América y Asia. Ideas para una historia misionera de los espacios coloniales*, México, El Colegio de México, 2008, p. 105-140.

celui-ci mais s'étende aujourd'hui dans tous les sens, au-delà des plus lointains pays des Garamantes et des Indiens, outre les chemins de l'an et du soleil. Il a fait aussi que cette maison commande aux nations et aux peuples les plus nombreux et les plus divers, par terre et par mer, *qui ne peuvent être conservés en commerce mutuel, ni retenus dans les limites de leur devoir, sinon par l'intermédiaire des langues*. Qui ne voit donc pas qu'elle peut indiscutablement réclamer comme sien ce traité sur ces mêmes langues dont se servent tant de peuples sujets de votre autorité ? »¹¹⁴⁶

A l'intérieur de cet espace aussi, les langues jouent un rôle primordial comme le souligne ici Jérôme Mesiger, historiographe impérial, dédiant son ouvrage, le *Thesaurus polyglottus*, à l'archiduc d'Autriche Matthias. Les langues sont un ciment majeur du vaste empire que Ferdinand III puis Léopold Ier commande. Kircher l'avait bien compris qui se sert de ses travaux sur les hiéroglyphes pour attirer le patronage de l'empereur obtenant ainsi le financement de l'*Oedipus aegypticus*. Le poème en français de l'éloge à César évoque le rôle de Kircher comme « interprète » de l'empereur :

« Mais ces livres n'étoient, que des livres muets ;
Et toute leur science inutile à jamais
Aux plus perçants esprits eust demeuré secrete ;
Si le grand FERDINAND, pour nous la reveler
Par les heureux travaux de son docte interprete,
N'eut trouvé le moyen de les faire parler »¹¹⁴⁷

Le prisme impérial est très important pour Kircher¹¹⁴⁸. Déjà le frontispice du *Magnes, sive de Arte Magnetica*, occupé entièrement par un aigle [fig. 37], était la démonstration du rattachement de plusieurs de ses œuvres à ce réseau européen. Par ailleurs, Leopold possédait dans sa bibliothèque personnelle treize ouvrages du jésuite¹¹⁴⁹. C'est notamment

¹¹⁴⁶ MEGISER (Jérôme), *Thesaurus Polyglottus : vel, Dictionarium Multilingue, op. cit.*, f. 2v-3r cf. cité dans CAVE (Terence), *Pré-histoires II, op. cit.*, p. 95.

¹¹⁴⁷ KIRCHER (Athanasius), *Oedipus, op. cit.*, poème dédicatoire. Dans la préface, Kircher insiste aussi sur l'attrait de l'occulte : « TIBI mirè capx ad res omnes intelligendas ingenium : TIBI lingua totius interpres iustitiae : quot verba fundis, tot leges condis : in cuius multiplici idiomatum notita Mundus redivium suspicit Mithridatem ; in humanarum literarum, Musarumque Choro, Apollinem, in Mathematicum reconditorum peritia magnum agnoscit Alphonsum ; in abdita denique Philosophia Hermetem admiratur Trismegistum. » (**v)

¹¹⁴⁸ BIRELEY (Robert), *The Jesuits and the Thirty Years War. Kings, Courts, and Confessors*, Cambridge, Cambridge University Press, 2003 et *Religion and Politics in the Age of the Counterreformation. Emperor Ferdinand II, William Lamormaini, S.J., and the Formation of Imperial Policy*, Chapel Hill, The University of North Carolina Press, 1981

¹¹⁴⁹ EVANS (Robert John W.), *The Making of the Habsburg Monarchy, 1550-1700 : An Interpretation*, Oxford, Clarendon Press, 1984 (1979), p. 317 et 435 et sq. sur l'*Oedipus*.

par l'intermédiaire de leurs confesseurs respectifs, du même ordre que lui, que Kircher a l'oreille des empereurs et des milieux impériaux : il échange trente lettres avec Johannes Schega, confesseur de Léopold Wilhelm, archiduc d'Autriche, et à peine moins avec Philipp Müller, le confesseur de Leopold Ier. C'est ce dernier qui accuse réception le 15 juin 1663 de deux copies de la *Polygraphia* de Kircher qu'il fait circuler¹¹⁵⁰. L'ouvrage était en fait, comme son auteur le revendique, une commande de l'empereur Ferdinand III. Ce dernier lui avait demandé, au départ, d'établir « une sorte de *lingua universalis* permettant aux peuples du monde d'entreprendre une correspondance mutuelle ». Plus tard, dans son *Turris Babel*, le jésuite revient sur cette idée originelle de l'empereur: « *restat ut hoc modo alium universalis linguae modum describam, qui ad Caesaris postulationem noviter detectus fuit...* »¹¹⁵¹. L'ouvrage est dédié lors de sa publication à Leopold Ier puisque Ferdinand III est mort en 1657. Un des buts en est bien resté, malgré tout, de trouver un moyen de communication dans un vaste Empire plurilingue.

Or le milieu impérial est un lieu de confrontation, indirecte, avec un autre *language planner* en la personne de Johann Joachim Becher. Il est en effet le « conseiller alchimique » de Leopold, très attiré lui-même par l'occulte : Becher publie en 1669 une *Physica Subterranea* qui est une réponse aux attaques du deuxième tome du *Mundus subterraneus* de 1665 de Kircher où l'alchimie était fortement critiquée¹¹⁵². Déjà en 1663, Kircher apprenait, disait-il, l'existence du *Character pro notitia linguarum* de Becher par l'intermédiaire d'une lettre de Godefried Alois Kinner, le précepteur de Karl Joseph à qui il avait aussi adressé la *Polygraphia*¹¹⁵³.

¹¹⁵⁰ Lettre de Philipp Müller à Athanasius Kircher, 15 juin 1663, APUG 562, 74rv « Datis 15a Junij una cum duobus exemplaris Polygraphiae accepi elapso die D[omen]ico. Unus dedi Suae M[ae]sti statim ipsemet, qui R[everend]ae V[est]rae gra[tia]s agit humaniss[im]as & hortatur ut urgeat reliquum opus quod sub praelo Jansonij nunc sudat. Alter[um] mihi Ser[enissi]mo Carolo Josepho p[ro] ipsius R[everendum] Patres Confessarium qui et iam humanissimas agit gratias. De exemplari province me destinato apud Reverendum Patres Procuratores Provinciae, ago intera etiam gratias, quod diligenter prolegam qua Caesaris Exemplar quod legi valde mihi excitavit appetitum. » (nous reprenons ici la transcription effectuée par Nick Wilding, *op. cit.*, p. 256, n.150). Pour la correspondance entre Kircher et Müller : APUG 558, f. 079rv, f. 148r-149r ; 566, f. 237rv... Nous revenons sur la question de la circulation et de la réception de la *Polygraphia* au chapitre 8. 2.2.

¹¹⁵¹ KIRCHER (Athanasius), *Polygraphia*, *op. cit.*, p. 6 et *Turris Babel*, *op. cit.*, p. 219.

¹¹⁵² L'exemple apparaît dans : GORMAN (Michael John), « L'académie invisible de Francesco Lana Terzi », *art. cit.*, p. 418-419.

¹¹⁵³ Lettre de Kinner à Kircher, 18 juillet 1663, Vienne, APUG 562, f. 129rv : « Vires iam sensim recuperat idem Princeps [Karl Joseph] qui librum tuum cum epistola nuper a te transmissum tametsi lectulo affixus bilari nihilominus multu gratoque animo accepit (...). Interim illud significo, arcanum illud universalis linguae quod in primo Syntagmate proponit, isthic minimè arcanum esse, nam ante annos duos Joannes quidam Becherus Spirensis linellum quandam

Un autre auteur encore est membre de ce milieu impérial. Il fait partie, en compagnie de Kircher et de Francesco Lana Terzi, du « triumvirat de courtisans invisibles de Léopold Ier » : il s'agit de Kaspar Schott, disciple du jésuite romain et déjà son élève à Würzburg¹¹⁵⁴. Il publie en 1664 un ouvrage intitulé *Technica curiosa, sive mirabilia artis libris*¹¹⁵⁵. Y sont rassemblés notamment plusieurs projets de langues universelles : celui de Becher, celui de Kircher, mais aussi celui d'un autre jésuite, Pedro Bermudo (1610-1664), espagnol, auteur d'un bref ouvrage intitulé *Nomenclator, Mundi omnes nationes ad linguarum & sermonis unitatem invitans* dont Kircher a pu s'inspirer pour partie¹¹⁵⁶. Si l'on ajoute ce nom à celui de Herman Hugo, qui s'était intéressé à la question des écritures au début du XVIIIe siècle, et ceux des jésuites français Besnier et Labbé, les contours d'un « milieu » de *language planners* jésuites pourraient presque se dessiner. Pourtant, ce milieu serait bien différent de celui de la Royal Society, n'étant pas concentré autour d'un pôle commun, mais transnational et éclaté (entre Rome et Paris pour les auteurs contemporains). L'on quitte alors la Rome kirchérienne, matrice par bien des aspects de ses projets linguistiques, pour gagner la République des Lettres, où avaient commencé à nous entraîner déjà les milieux viennois. Kircher revendique de s'y insérer et d'y faire circuler ses œuvres. Dans une lettre qu'il lui adresse, son éditeur d'Amsterdam Johann Jansson, lui propose la signature d'un contrat « d'exclusivité » sur ses œuvres de 2200 scudi, il conclut en souhaitant à Kircher une longue vie « au service de la République des Lettres »¹¹⁵⁷. Le Kircher *language planner* rencontre-t-il dans cet espace transnational et transconfessionnel les autres auteurs qui se sont intéressés à cette question ? A l'intérieur de ce plus vaste réseau, des connexions jésuites particulières continuent-elles à

evulgavit, qui inscribitur : Character pro notitia linguarum universali, ubi proposito quodam caractere communi. (...) » (cf. *ibidem*, p. 257, n.151).

¹¹⁵⁴ L'expression entre guillemets est de Michael John Gorman (*art. cit.*, p. 431). Sur Schott, voir aussi EVANS (Robert John W.), *op. cit.*, p. 316-318.

¹¹⁵⁵ SCHOTT (Kaspar), *Technica curiosa, sive mirabilia artisticae libris XII comprehensa...*, Nüremberg, sumpt. J. A. Endteri et Wolfgangi junioris haeredum, 1664 ; ainsi qu'une édition critique : *La « Technica curiosa » di Kaspar Schott*, introduction de Michael John Gorman et Nick Wilding, trad. et notes de Maurizio Sonnino, Rome, Edizioni dell'Elefante, 2000.

¹¹⁵⁶ BERMUDO (Pedro, S.J.), *Arithmeticus Nomenclator, Mundi omnes nationes ad linguarum & sermonis unitatem invitans, Auctore linguae (quod mirêre) Hispano quodam, verè ut dicitur, muto*, (1654) dans SCHOTT (Kaspar), *Technica curiosa*, *op. cit.*, p. 478-505. Sur l'auteur dont on sait fort peu de choses : ECO (Umberto), *op. cit.*, p. 236-238 ; STRASSER (Gerhart), *Lingua universalis*, *op. cit.*, p. 134 et sq. ; WILDING (Nick), *op. cit.*, p. 241.

¹¹⁵⁷ Lettre de Johann Jansson à Waesberge à Kircher (1661), APUG 563, 244rv : « con questo finisco pregandola da dio longa vita, e forza di poter molti anni servire alla Rep. Litt.ria ».

fonctionner, conduisant à une réception spécifique des projets de Kircher par Philippe Labbé par exemple, qui cite le jésuite romain dans sa *Bibliotheca bibliothecarum* de 1678¹¹⁵⁸ ?

¹¹⁵⁸ LABBE (Philippe), *Bibliotheca bibliothecarum*, *op. cit.*, p. 347.

Troisième partie – Une République des Langues

Après un temps de plus grand éclatement de ses lieux d'élaboration au XVI^e siècle, où l'on pouvait passer de la Zürich de Conrad Gessner au Moulins de Claude Duret, on a vu, au XVII^e siècle, la géographie de l'Europe des *language planners* se structurer, polarisée par deux grands centres de réflexion, à la configuration interne quelque peu divergente. Ces deux pôles sont la Rome kirchéenne et, à l'autre extrémité de l'Europe, un milieu anglais gravitant autour de l'institution de référence constituée par la Royal Society (ou ses avant-coureurs précédant la fondation officielle, progressive, de 1660-1662). Or il nous est déjà apparu que, loin d'être limités à leurs frontières « nationales », les acteurs sociaux et les réseaux qu'ils forment, réunis autour de cette préoccupation commune que constituent la question linguistique et la langue universelle, s'étendaient aux dimensions de l'Europe et du monde, par l'intermédiaire, par exemple, du réseau jésuite autour de Kircher et des missionnaires puritains en Amérique du Nord pour ce qui est de l'Angleterre.

Cette diversité européenne des lieux de production des langues universelle, dans des milieux sociaux aux enjeux et aux stratégies variés démontrent, en tout cas, ce momentum linguistique dans l'Europe des années 1630-1680, durant lequel des acteurs sociaux aux positions sociales diverses se passionnent pour cette question. Leurs réflexions relèvent de la démarche individuelle, et il y a dans la concomitance de ces projets une part de hasard ainsi que d'« air du temps », lié aux contextes déjà définis (nouvelles de Chine, remise en cause du monopole du latin...) ; mais il faut aussi y voir une forme d'émulation collective. Nous l'avons repérée à l'intérieur même du milieu anglais où les différents *language planners* sont informés des projets des uns et des autres. Ils se positionnent les uns par rapport aux autres et, en particulier, vis-à-vis des figures tutélaires, passées – celle de Francis Bacon, inspirateur de la démarche globale dans ses différents aspects – et présentes – celle de John Wilkins comme inventeur du projet le plus abouti sans doute. Il s'agit à présent de voir le fonctionnement de cette émulation collective, aux effets positifs ou négatifs, sur le plan européen ; d'élaborer non plus simplement une histoire comparée de l'Europe des concepteurs de langues universelles, mais une histoire connectée, reposant sur la dimension transnationale de cette réflexion ; de passer des deux grands pôles, dont nous avons défini les contours précis, à une vision, plus fine tout en étant plus large, de la géographie d'une « République des Langues » – où transparait alors, par exemple, un troisième pôle français, structuré de façon encore différente de celle des deux autres. Ces projets sont forgés par des individus, mais inscrits à la fois dans des institutions qui participent pleinement de la transformation du monde moderne (la Royal Society, le

collegium jésuite, l'Académie au sens large...) et dans des réseaux particuliers. Cette notion de réseau nous permet de « dépasser le déterminisme des structures et le modèle simpliste du choix rationnel, en [nous] intéressant au lien social, aux aspects organisationnels, à ce que certains appellent le niveau « méso » »¹¹⁵⁹. Certes, nous n'avons pas pu appliquer à notre corpus l'analyse des réseaux issue de la sociologie à proprement parler, dont on a pu voir, dans de nombreux travaux historiques ces dernières années, les avantages comme les inconvénients¹¹⁶⁰. Mais le concept nous pousse, dans l'étude du groupe social des *language planners*, à nous concentrer sur le « capital relationnel » des agents qui le composent, sur la « multiplicité » des liens, et notamment sur les figures de *broker*, acteurs servant d'interface entre plusieurs groupes (on a pu en voir plus haut quelques occurrences anglaises)¹¹⁶¹. Et ce sans tomber dans les dérives possibles de l'emploi de ce terme : il s'agit de ne pas réifier le réseau, en en faisant un acteur indépendant, forcément doté d'une volonté, d'une conscience de soi ...; de rappeler aussi que ses différents membres y occupent des positions dissemblables qui s'expliquent par leurs propriétés et qualités (savants/ecclésiastiques par exemple; ou encore protestants/catholiques...); de se confronter aux questions de frontière et de hiérarchie dans le réseau. Enfin, ce qui apparaît comme un réseau pour l'historien a pu n'être perçu par les contemporains que comme une série de rencontres fortuites...

¹¹⁵⁹ Pour une étude de l'application de l'analyse de réseaux à des terrains historiques, on pourra consulter l'article de LEMERCIER (Claire), « Analyse de réseaux et histoire », *Revue d'Histoire Moderne et contemporaine*, 52-2, avril-juin 2005, p.88-112 ; p. 88.

¹¹⁶⁰ Outre l'article de Claire Lemerrier, voir les remarques de Daniel Roche dans son avant-propos intitulé « Réseaux des pouvoirs, pouvoir des réseaux dans l'Europe des Lumières », dans BEAUREPAIRE (Pierre-Yves, dir.), *La Plume et la toile, pouvoirs et réseaux de correspondance dans l'Europe des Lumières*, Arras, Artois Presses Université, 2002, p.7-24 ; ainsi que pour une réflexion globale et des exemples : BRIOIST (Pascal), « Analyse des réseaux et prosopographie. Des outils pour l'étude des cercles intellectuels de la Renaissance anglaise », dans *Liens personnels, réseaux et solidarités en France et dans les îles Britanniques (XIe-XXe siècle)*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2006, p. 267-279 ; pour une étude de cas sur les réunions à la taverne de la Sirène londonienne, « premier club littéraire » réunissant Ben Jonson et John Donne, du même auteur : « Que de choses avons-nous vues ou vécues à la taverne de la Sirène ? », *Histoire et Civilisation* (« Culture et Société dans l'Europe moderne et contemporaine » sous la direction de Dominique Julia), Florence, Institut universitaire européen, 1992, p. 89-132. Nous renvoyons à ces textes pour une bibliographie des ouvrages sociologiques consacrés à l'analyse de réseau (notamment dans BRIOIST (Pascal), « Analyse des réseaux et prosopographie. », *art. cit.*, p. 268, note 3).

¹¹⁶¹ LEMERCIER (Claire), *op. cit.*, p.93. L'analyse de réseaux appliquée en histoire – avec une définition peut-être plus souple ici du concept qu'en sociologie, où il est utilisé depuis plus longtemps – ne répond pas à une volonté de céder à l'emploi d'un terme « à la mode » mais bien à la recherche d'un bénéfice sur le plan heuristique.

Au-delà du réseau, cet espace social n'est-il pas suffisamment structuré pour que nous puissions lui appliquer le terme de « champ », « espace partiellement autonome, doté de règles et d'enjeux propres »¹¹⁶² ? Cette réunion d'acteurs sociaux aux positions sociales dissemblables et aux habitus différents forme-t-elle un espace social suffisamment constitué ou ne dessine-t-elle qu'une nébuleuse, plus vague qu'un « champ » à proprement parler, puisque les agents n'y lutteraient pas pour occuper exactement les mêmes positions institutionnelles ou symboliques ? L'emploi du concept permet, en tout cas, là aussi, comme il permettait à Bourdieu de dégager l'artiste ou l'écrivain du XIXe siècle, de la vision romantique du génie artistique et de son œuvre, de nous détacher de la vision stéréotypée du linguiste génial, du « savant fou » langagier, de l'alchimiste du verbe pour réintégrer une dimension sociale¹¹⁶³. « Penser en termes de champ, c'est penser relationnellement »¹¹⁶⁴, comprendre en même temps le langage spécifique des projets de langues universelles et le « système de positions » dans lequel chaque *language planner* prend place et en fonction duquel « il prend, justement, position ». Y a-t-il un capital social – des propriétés sociales spécifiques – caractéristique de la République des Langues, dont on a vu que beaucoup des acteurs étaient des émigrés (Kircher, Oldenburg, Hartlib...), cosmopolites, polyglottes, dotés souvent d'un capital religieux, bien que variable entre un évêque anglican et un missionnaire jésuite ? Quel est le droit d'entrée dont il faut s'acquitter pour appartenir à ce sous-champ de la République des Lettres ? N'y a-t-il pas des types variés, des configurations variables : entre les agents ayant simplement produit une œuvre qui leur offre l'accès à ce champ (Cave Beck, Philippe Labbé...), ceux qui en plus de cette œuvre-clé jouent le rôle d'intermédiaire, grâce à leur correspondance

¹¹⁶² Cf. pour l'apparition de la notion : BOURDIEU (Pierre), « Champ intellectuel et projet créateur », *Temps modernes*, n°246, 1966, p. 865-906. Pour une approche de ce concept, sur laquelle nous nous appuyons dans le passage suivant : CHAMPAGNE (Patrick) et CHRISTIN (Olivier), *Pierre Bourdieu : mouvements d'une pensée*, Paris, Bordas, 2004, p. 144.

¹¹⁶³ Voir aussi les travaux sociologiques de Pascale Casanova sur la « République mondiale des lettres » contemporaine ; elle présente ainsi ses travaux : « Il s'agit de changer de perspective, de décrire le monde littéraire « à partir d'un certain observatoire », selon les termes de Braudel, pour se donner des chances de changer la vision de la critique ordinaire (...) Et de montrer que les lois qui régissent cette étrange et immense république – de rivalités, d'inégalité, de luttes spécifiques – contribuent à éclairer de façon inédite et souvent radicalement neuve les œuvres les plus commentées, et notamment celles de quelques-uns des plus grands révolutionnaires littéraires de ce siècle : Joyce, Beckett et Kafka (...) pour parvenir à situer les écrivains (et leurs œuvres) dans cet immense espace qui est en quelque sorte une histoire spatialisée. » (CASANOVA (Pascale), *La République mondiale des lettres*, Paris, Ed. du Seuil, 1999, p. 21-22).

¹¹⁶⁴ BOURDIEU (Pierre), *Réponses. Pour une anthropologie réflexive*, Paris, Editions du Seuil, 1992, p. 72 ; cité dans CHAMPAGNE (Patrick) et CHRISTIN (Olivier), *op. cit.*, p. 146.

(Mersenne) ou grâce à des institutions/espaces de sociabilité qu'ils contrôlent (Kircher et son Musée) ; ceux, enfin, dont la position n'est assurée que par leur capital relationnel et leur situation de *broker* pur (Pereisc) ? Quel est le degré d'autonomie de ce sous-champ vis-à-vis de l'Etat supranational (la République des Lettres) dont il constitue un recoin ? Mais quelle est aussi son autonomie vis-à-vis du champ en train, lui, de s'autonomiser justement au XVII^e siècle, celui des sciences, qui devient de plus en plus une « activité intellectuelle distincte, sous l'unique contrôle de ses propres normes »¹¹⁶⁵, du fait de la transformation des conditions de validation de l'expérience et de la formation d'institutions destinées à encadrer et structurer le travail des savants, par l'intermédiaire d'un langage spécifique à maîtriser ? Comment les *language planners* se positionnent-ils à l'intérieur de ce plus vaste ensemble, eux dont on a vu qu'ils appartenaient à des institutions – à la fois origine et aboutissement de l'évolution du paradigme scientifique – aux logiques parfois parallèles mais aux habitus différents, entre collège jésuite, partagé entre *ratio studiorum* et logique missionnaire, et *ethos* du gentleman-*virtuoso* de la Royal Society ?

Il nous reste donc à comprendre les rouages et le fonctionnement de ce sous-champ de la République des Lettres, la mise en branle d'une République des Langues, dans laquelle circulent les agents, les idées, les ouvrages, les lettres...et où se jouent des relations complexes entre des acteurs qui sont à la fois partenaires et concurrents, correspondants et rivaux, admirateurs et censeurs mutuels.

Après avoir abordé les connexions donnant corps au grand axe anglo-italien de cet espace social, entre Grand Tour et correspondances, nous nous pencherons sur un isthme qui le structure, sorte de troisième pôle, particulier, de la République des Langues. Nous verrons comment ce point de passage influence les positions des acteurs qui l'occupent – Pereisc et Mersenne en l'occurrence – et comment, réciproquement, leurs positions et leur rôle d'intermédiaire forgent, en retour, l'identité de cet espace, marquée par l'idéal « communicatif » dans le travail collectif sur les langues. Un idéal qui est confronté néanmoins à des contradictions inhérentes à la quête de la langue universelle : entre goût du secret et désir de distinction sociale. La République des Langues a ceci de particulier que son domaine de recherche relève de l'utopie. L'établissement de la preuve et de la

¹¹⁶⁵ BEN-DAVID (Joseph), *Eléments d'une sociologie historique des sciences*, textes réunis et introduits par Gad Freudenthal ; trad. de Michelle de Launay, Paris, PUF, 1997, p. 280 ; cité dans CHAMPAGNE (Patrick) et CHRISTIN (Olivier), *op. cit.*, p. 150.

« réussite » relève alors peut-être d'une pure convention (tel projet marche si l'on y croit) et confère ainsi à ce champ – irrigué par des réseaux plus particuliers entre lesquels s'établissent des connexions, des passerelles plus ou moins durables dans le temps – un rôle encore plus grand d'instance de validation.

Chapitre 7 – Le réseau transnational des *language planners* : une province de la République des lettres

1.1 Une internationale des langues : l'axe anglo-italien

Rencontres

Entre les deux grands pôles de la réflexion sur les langues universelles et de leur élaboration, au XVII^e siècle, des connexions existent. La première forme en est très matérielle et même physique, puisqu'elle passe par des rencontres dans des lieux de sociabilité communs. L'un de ceux-ci est le « musée Kircher » du *Collegium Romanum*. On a évoqué plus haut sa centralité européenne et son pouvoir d'attraction sur les lettrés de tout le continent, qui l'érigent en une sorte d'étape obligée de leur Grand Tour¹¹⁶⁶. Or l'un de ces visiteurs étrangers, en 1661, est un Anglais, Robert Southwell (1635-1702). Éduqué au Queen's College à Oxford, puis à la Lincoln's Inn, il voyage à partir de 1659, *peregrinatio academica* formatrice, en France puis en Italie. À son retour, il poursuit une carrière « officielle » et diplomatique, est fait chevalier en 1665 pour ses services comme « clerk to the Privy Council » et il n'est autre, surtout, qu'un futur président de la Royal Society, entre 1690 et 1695. Alors qu'il passe un an en Italie, il mentionne, dans une lettre à Robert Boyle, datée du 30 mars 1661, sa visite dans la galerie du jésuite, en insistant sur la personnalité de son hôte :

« Je suis maintenant depuis quelques mois à Rome et, à ma grande satisfaction, j'y ai rencontré plusieurs personnes de grande qualité, desquelles je pourrai, par la suite, vous faire un compte-rendu.

Le Père Kircher est un ami proche et je le rencontre et visite sa galerie fréquemment. Il est certainement un homme aux grandes facultés et aussi d'une grande assiduité au travail. Il est de même l'un des hommes les plus francs et bons que j'ai eu l'occasion de connaître, et il est très disert sur tout ce qu'il sait (...) »¹¹⁶⁷

¹¹⁶⁶ Nous renvoyons sur le musée au chapitre 6. 2.1, p. 470 et *sq.*.

¹¹⁶⁷ BOYLE (Robert), *The Correspondence of Robert Boyle*, *op. cit.*, vol. 1, p. 451-453 ; nous traduisons : « I have now spent some months at Rome, and to my very great satisfaction, having visited and made acquaintance with several persons of great excellency in this place ; of which hereafter I shall be ready to give you an account. Father Kircher is my particular friend, and I visit him and his gallery frequently. Certainly he is a person of vast parts, and of as great industry. He is likewise one of the most naked and good men, that I have seen, and is very easy to communicate whatever he knows (...) ». Une partie de cette citation figure, entre autres, dans GORMAN (Michael John), « The Angel and the Compass... », *art. cit.*, p. 255.

Il apparaît en fait que cette visite était programmée, dès avant son départ et qu'elle répondait même à une sollicitation d'Henry Oldenburg désirant avoir des nouvelles du jésuite ; ainsi Southwell écrivait dans son journal : « A Rome, se renseigner sur Kircherus, et donner à M. Oldenburg des nouvelles sur une poudre dans un verre hermétiquement scellé, qui, exposée au soleil, se transforme en une plante et, à l'ombre, tombe »¹¹⁶⁸

Si les contacts entre la Royal Society et Rome, pôle scientifique, sont établis et documentés, on voit que ceux avec Kircher le sont aussi¹¹⁶⁹. Il est un point focal pour tous les voyageurs anglais et ce, dès avant même la fondation officielle de son Musée en 1651 (et, parallèlement, dès avant la création officielle de la Société royale londonienne). En 1644, John Evelyn, qui passe alors un an en Italie, entre Venise et Rome – où il réside du 4 novembre 1644 au 25 janvier 1645 puis du 13 février au 18 mai 1645 – témoigne, dans son *Diary*, de leur rencontre au Collège Romain, le 8 novembre, soit quatre jours seulement après son arrivée :

« Le Père Kircher (professeur de mathématiques et de langues orientales) nous a montré plusieurs courtoisies singulières, nous guidant jusqu'à leur Collège, et nous emmenant dans leurs réfectoire, pharmacie, laboratoire, jardins ; et enfin (à travers un hall où étaient suspendues les images de ceux de leur ordre qui avaient été exécutés pour s'être engagés dans les travaux et les aventures de ce monde) dans son propre bureau, dans lequel, avec une patience infinie, il nous montra ses machines produisant le mouvement perpétuel, ses machines catoptriques, ses expériences magnétiques, ses modèles et mille autres astucieux engins et inventions, depuis publiés par lui ou son disciple érudit Schott. »¹¹⁷⁰

¹¹⁶⁸ SOUTHWELL (Robert), *Diary and Commonplace Book, 1659-1660(?)*, BL. Add. 58219, f. 36r ; exemple cité dans GORMAN (Michael John), *The Scientific Counter-Revolution, op. cit.*, p. 207 ; nous traduisons : « A Romà, To Enquire for Kircherus, and give Mr. Oldenburg notice concerning a powder in a glass Hermetically sealed, w.ch before ye Sun formes its selfe into a plant and in ye shade falls. »

¹¹⁶⁹ COOK (Alan), « Rome and the Royal Society, 1660-1740 », *Notes and Records of the Royal Society of London*, Vol. 58, No. 1, 2004, p. 3-19. Nous en tirons quelques unes des informations qui suivent. Voir aussi sur ce thème : CHANEY (Edward), *The Evolution of the Grand Tour : Anglo-Italian Cultural Relations since the Renaissance*, Londres-Portland, Frank Cass, 1998 (l'ouvrage porte essentiellement sur la question des arts).

¹¹⁷⁰ EVELYN (John), *The Diary of John Evelyn*, éd. par E.S. De Beer, 6 vol., Londres, Oxford University Press, 1959, vol. 2 (*Kalendarium, 1620-1649*), p. 230 (8 novembre 1644) ; Nous traduisons : « Father Kircher (professor of Mathematics and the Oriental tongues) shew'd us many singular courtesies, leading us into their Colledge, and carrying us into their Refectory, Dispensatory, Laboratory, Gardens ; and finally (through an hall hung round with pictures of such of their order as had been executed for their pragmatial and busy adventures) into his own study, where he, with Dutch patience, shew'd us his perputal motions, Catoptrics, Magnetical experiments, Modells, and a thousand other crotchets and devices, most of them since published by himselfe or his industrious scholar Schotti. » La visite bien connue de John

La présentation qui est faite de ce lieu, entre *Wunderkammer* et laboratoire expérimental (l'*Ergastorium* de la chambre de Kircher en 1644)¹¹⁷¹, dessine les contours d'une sorte de Royal Society en réduction et avant l'heure... Le fondateur de l'institution londonienne se rend d'ailleurs, à nouveau, le 23 novembre, au Collège Romain, où sont enseignés, écrit-il, les « arts et les sciences », comme à l'université et où il assiste justement à une leçon sur Euclide donnée par le Père Kircher¹¹⁷². Dans le portrait qu'il fait du professeur de mathématiques, les langues tiennent une place à part entière, puisqu'il qualifie Kircher – bien que ce ne soit en fait pas le cas à Rome – de « professeur de langues orientales ». Il a sans doute entendu parler non seulement de son *Prodromus coptus* mais aussi de la *Lingua Aegyptiaca restituta*, publiée à Rome en 1643, ainsi que de ses ouvrages à venir sur les hiéroglyphes. Il les mentionne à l'occasion, le 20 novembre, de sa découverte de Saint Jean de Latran, durant laquelle il remarque particulièrement, devant la basilique, l'obélisque restauré par Sixte Quint en 1587, « couvert de rares hiéroglyphes (...) contenant, comme ils l'affirment (et le Père Kircher, jésuite, nous le dira bientôt, dans un livre qu'il est prêt à publier) tous les savoirs obscurs et abstrus de ce peuple »¹¹⁷³. Etant donné que la première liste d'« auto-promotion » de ses publications à venir n'est éditée par le jésuite qu'en 1646 à la fin de l'*Ars magna lucis et umbrae*, il est probable que c'est au cours d'une discussion que les deux savants ont eu l'occasion d'échanger sur l'*Oedipus aegyptiacus*.

Ce domaine d'expertise de Kircher est aussi distingué par un autre Anglais de passage à Rome. En 1646, John Bargrave (c. 1610-1680) – royaliste en exil, collectionneur à l'origine d'un cabinet de curiosités sur l'Italie, et qui a aidé son neveu John Raymond dans la rédaction du premier guide de voyage en Italie, *An Itinerary... ou Mercurio Italico*¹¹⁷⁴ –,

Evelyn à Rome est citée dans FINDLEN (Paula), « The Last Man Who Knew Everything... », *art. cit.*, p. 23-25, et *Possessing Nature, op. cit.*, p. 135 ; WILDING (Nick), *op. cit.*, p. 293 ; COOK (Alan), *art. cit.*, p. 10.

¹¹⁷¹ Cf. GORMAN (Michael John), « L'Académie invisible de Francesco Lana Terzi », *art. cit.*, p. 414.

¹¹⁷² EVELYN (John), *op. cit.*, p. 282-283 : « the Scholes for the Art and Sciences, which are here taught as the University : Here I heard Father Athanasius Kercher upon a part of Euclid which he expounded (...) ».

¹¹⁷³ *Ibidem*, p. 269-270 : « the first thing we took notice of (as indeed most worthy admiration) was the Obelisc [*Obeliscu Constantinii*] before St. J : Laterano : It formerly lay in the Circo Maximo, & was erected here by Sixtus V : 1587 containing 112 foote in height (...) This Pillar or Pyramid of Aegypt was brought first from Thebes (...) & is said by Ammianus Marcellinus to have been dedicated to Ramises K. of Egypt (...) & is full of rare hieroglyphics, serpents, men, owles, falcons, Oxen, Instruments &c, containing, as they affirme (and as Father Kercher the Jesuite will shortly tell us in a booke hee is ready to publish) all the recondite and abstruse learning of that people... » (nous avons traduit le passage en italique).

¹¹⁷⁴ RAYMOND (John), *An Itinerary, contayning a voyage made through Italy in the yeare 1646 and 1647. Illustrated with divers figures of antiquities*, Londres, H. Moseley, 1648 (un frontispice gravé porte la mention : *Il Mercurio Italico* :

évoque les travaux hiéroglyphiques de Kircher, « cet éminent jésuite de [ses] connaissances », et notamment l'obélisque de la Place Navone restauré par lui¹¹⁷⁵. Et cette visite de routine, pour tout Anglais en voyage à Rome, au « curateur » du Musée du Collège Romain, se prolonge sur de nombreuses années, puisque, à la suite de Southwell, l'on en trouve encore des échos dans les écrits de Philip Skippon (1641-1691). Ce dernier, *fellow of the Royal Society*, accompagne d'autres collègues scientifiques, tels que John Ray – qui en a aussi fait un compte-rendu¹¹⁷⁶ – ou Francis Willoughby, dans un tour européen. Ils sont présents à Rome de septembre 1664 à janvier 1665, écumant les lieux de la science et autres académies comme celle du Palazzo Riario de la reine Christine, le 28 décembre 1664, ou le musée de Cassiano Dal Pozzo (mort en 1657), via dei Chiavari, en janvier 1665¹¹⁷⁷. Quelques jours plus tôt, à la date du 19 décembre 1664, Skippon nous offre un récit de sa visite du *Musaeum Kircherianum* qui, à vingt ans d'écart, rappelle celle d'Evelyn, bien que cette fois-ci la collection dispose d'un lieu dédié :

« Nous avons rendu visite au père Kircher, un jésuite allemand, au *Collegium Romanum* (qui est un bâtiment très grand et imposant appartenant aux jésuites). Il nous a montré sa galerie, où nous avons vu tous ses travaux, dont certains ne sont pas encore imprimés ; il a traduit un livre arabe en latin, dans lequel les vertus des plantes sont décrites. Il a dit que *Johnston* [Janson], l'imprimeur d'Amsterdam lui avait proposé 2000 livres pour tous ses écrits. »¹¹⁷⁸

communicating a voyage). Sur Bargrave, voir quelques pages dans CHANEY (Edward), *op. cit.*, p. 104-105 et 212-213 notamment ; ainsi que BANN (Stephen), *Under the sign : John Bargrave as collector, traveler, and witness*, Ann Harbor, University of Michigan Press, 1994.

¹¹⁷⁵ « When I was at Rome, 1646, this obelisk lay broken in 4 or 5 pieces, with the fall of it, in the circle of Emperor Caracalla, near St. Sebastian and Metella's Tomb, now a noble antiquity, and called Capo di Bove. I took another stone, and with it broke off the butt end of this piece and as much more, and had this polished. The obelisk, as it lay there and as it is now, is full of Egyptian hieroglyphicks, of which Father Kercherius, that eminent Jesuit, and of my acquaintance, hath writt a large folio. » (BARGRAVE (John), *Pope Alexander the seventh and the College of Cardinals. Catalogue of Dr. Bargrave's Museum*, Londres, Camden Society, 1867, p. 117-8 ; Exemple cité dans WILDING (Nick), *op. cit.*, p. 284).

¹¹⁷⁶ RAY (John), *Observations topographical, moral and physiological, made in a journey through part of the Low-Countries, Germany, Italy and France, with a Catalogue of plants not native of England, found spontaneously growing in those parts and their virtues, by John Ray, ... whereunto is added a Brief account of Francis Willughby, ... his voyage through a great part of Spain*, Londres, J. Martyn, 1673.

¹¹⁷⁷ Cf. COOK (Alan), *art. cit.*, p. 8 et p. 10-11. Ray et Skippon rendent visite à la Reine Christine avant la fondation officielle de l'Académie « physico-mathématique ».

¹¹⁷⁸ SKIPPON (Philip), *An Account of a Journey Made Thro' Part of the Low-Countries, Germany, Italy, and France, by Philip Skippon, Esquire*, dans *A Collection of voyages and travels, some now first printed from original manuscripts, others now first published in English...*, 6 vol., printed by assignment from Messrs. Churchill. For John Walthoe; Tho. Wotton; Samuel Birt, 1732, vol. VI, p. 361-736 ; p. 672-673 ; nous traduisons : « We visited father Kircher, a German

Il y remarque encore, entre autres découvertes, des médailles représentant les obélisques de Rome. Or l'on apprend aussi, dans son journal de voyage, que ce sont au moins 33 Anglais qui fréquentent, en même temps que lui, la Ville éternelle, puisqu'il les recense précisément affirmant qu'au total, depuis 1651, 349 insulaires ont arpenté les pavés romains¹¹⁷⁹. Leur point de ralliement est le « Venerable English College » des jésuites, où sont logés indifféremment catholiques et protestants, ce qui redonne à ce lieu la fonction qui était la sienne au XVe siècle, auberge pour les pèlerins¹¹⁸⁰, devenus, dans l'Europe de la République des Lettres, pèlerins de la science et des arts... Il n'en reste pas moins le lieu de formation des prêtres catholiques – qui y sont logés mais suivent les cours au Collège Romain – envoyés ensuite prêcher en Angleterre. D'ailleurs Skippon, comme Evelyn déjà, y assiste, le 29 décembre, à la fête en l'honneur de Saint Thomas de Cantorbéry¹¹⁸¹.

Jesuit, at the *Collegium Romanum* (which is a very large and stately building belonging to the Jesuits) He shewed us his gallery, where we saw all his works, some of which are not yet printed ; he hath translated *Arabick* book into *Latin* ; wherein the virtues of plants are discoursed. He said *Johnston*, the printer in *Amsterdam*, offered him 2000 for all his writings. » La description se poursuit avec l'évocation précise d'un certain nombre des objets exposés : « His *Roman* medals were fixed within a fire grate on a turning case of shelves. This pope's picture seen in a glass that reflects it from the plaits or folds of another picture. An organ that counterfeits the chirping of birds, and at the same time a ball is kept up by a stream of air. The picture of the king of *China*. A picture of father *Adam Schal*, a *German* Jesuit, who is now in great favour with the king of *China*, being his chief counsellor ; on his breast he wears the mark of his honour, which us a white bird, having a long bill, and red on the crown of its head. The picture of *Deva Rex Davan Navas*. The picture of *Michael Rex Nepal*. The rib and the tail (flat and broad) of a *Syrene*, which *Kircher* said he saw at *Malta*. A cross made of 300 small pieces of wood set together without glaw, nails, &c. Painting of *Raphel Urbin* on earthen dishes. A microscope discovering fine white sand to be pellucid, and of an elliptical figure, and red sans pellucid and of a globular figure. A *China* shoe. Two *Japan* razors. A *Japan* sword, wherewith some Jesuits had been martyrd. A *China* sword, or rather a mace. *Corvus Indicus*, a red bird. *China* birds-nests like white *Gum*. *Canada* money made of little pieces of bones, and a medal of the same, which faintly represented the figure of a man. Medals of the hieroglyphical obelisks in *Rome*. »

¹¹⁷⁹ *Ibidem*, p. 650 : « English-men in *Rome*, when we were there ; Mr. *James Oxinden*, Mr. *James Palmer*. Mr. *Hudson* a roman catholick, Mr. *Edward Altham* a *Roman* catholick, Mr. *Broome* an *English* merchant, kept house here. Mr. *Compton* since bishop of *Oxford*, and bishop of *London*. (...) Dr. *Gibbs*, who formerly practised physick, but now devotes himself to poetry, and is lately made professor of humanity in the *Sapienza*. He told us he hath equal skill in making *Greek*, *Latin*, *Italian*, *Spanish*, *French* and *English* verses. (...) *Thomas Normington*, who calls himself father *Leander*, a *Benedictine* fryar ; Mr. *Brown* Dr. *Brown* of *Norwich*'s son (...) The rector of the *English* jesuits-college his name is *Anderon*. One *Anderton* waited on cardinal *Carlo Barberino*. (...) I also procure a list of what *English* nobility and gentry had been at *Rome*, since the year 1651 ; including the above, to the number of 349. As also a list of the cardinals, anno 1665 [*Both which, at this distance of time, (1732) we think too immaterial to insert. The reigning pope then was Alexander Chisius*] ». Parmi tous ces noms, mentionnons simplement le fait que James Alban Gibbes (1611-1677) est en contact avec Kircher, cf. notamment la lettre du 15 février 1659 dans laquelle l'Anglais cite le jésuite (CHANEY (Edward), *op. cit.*, p. 229-230).

¹¹⁸⁰ Cf. COOK (Alan), *art. cit.*, p. 13.

¹¹⁸¹ Skippon indique, sans doute par erreur, la date du 19 décembre (cf. SKIPPON (Philip), *op. cit.*, p. 672).

C'est à Rome, enfin, que le médecin protestant et fameux antiquaire Jacob Spon (1647-1685) rencontre les Anglais qui l'accompagnent ensuite dans son voyage au Levant, dont sir George Wheler (1650-1723). Sa présentation de la capitale catholique où, mettant à distance les divergences confessionnelles, il cherche à « sûcer le miel et la rosée comme les abeilles, & non pas le venin comme les araignées », est celle d'une ville polyglotte :

« Si vous êtes curieux des Langues que l'on parle presentement en Europe, le Bourgeois de Rome parle bon Italien, la place d'Espagne parle François & Allemand, les pierres y parlent Latin, & les Obelisques Egyptien, & ainsi vous y avez les Langues mortes avec les vivantes. Pour le Grec, il est renfermé dans les livres du Vatican & de la Sapience, & il n'y a qu'un petit nombre de Doctes qui l'entendent. »¹¹⁸²

Il y recommande chaque savant selon sa spécialité – le Père Bartoli pour la physique, Fabretti pour les belles lettres... – et Kircher y trouve sa place comme expert linguistique. A nouveau donc, il est présenté comme un des « must-sees » du « sightseeing » romain : « La conference des personnes sçavantes vous plaît-elle ? voyez le Pere Kirker pour les Langues inconnuës, & pour les Mathematiques (...) ».

Cette aura kirchérienne auprès des Anglais conduit à la réception de ses œuvres dans l'île. Si les insulaires viennent à Kircher, en sens inverse, les œuvres du jésuite vont aussi aux îliens. Dans une lettre de mars 1648, le théologien Barthold Nihus (1590-1657) témoignait du lectorat grandissant de Kircher « *in insulis Britannicis* »¹¹⁸³. L'on avait déjà eu l'occasion d'aborder le succès de sa *China illustrata*, dont Robert Hooke possédait plusieurs exemplaires. Mais ce n'était en fait qu'une infime partie de sa « bibliothèque Kircher » puisque, dans son inventaire après décès, l'on retrouve aussi, pour les in-folios, l'*Arca Noae* (1675 ; n°43), l'*Ars Magna lucis et umbrae* (1671, n°44), l'*Ars Magna sciendi sive Combinatoria* (1669, n°45), le *Mundus Subterraneus* (1658, n°46), ou encore, dans la catégorie des in-quarto : *Ath. Kircheri Prodromus Coptus sive Aegyptiacus* (1636, n°308) ou le *Magnes sive de Arte Magnetica* (1643, n° 582)¹¹⁸⁴... Et Hooke n'est pas le seul membre de la Royal Society à être féru de la prose du jésuite : « these lavishly illustrated encyclopaedias were the delight and bane of Baroque reading public » écrivent Paula

¹¹⁸² SPON (Jacob), *Voyage d'Italie, de Dalmatie, de Grece, et du Levant. Fait aux années 1675 & 1676. Par Jacob Spon et George Wheler. Tome Premier*, La Haye, chez Rutgert Alberts, 1724, p. 26-28 ainsi que pour la citation qui suit.

¹¹⁸³ APUG 557, f. 186 (31 mars 1648, depuis Amsterdam) ; cité dans FLETCHER (John), *Athanasius Kircher and the Distribution of his Books*, *op. cit.*, p. 112.

¹¹⁸⁴ Les numéros renvoient à ceux de l'inventaire de la bibliothèque de Hooke en fac-similé dans ROSTENBERG (Leona), *The Library of Robert Hooke*, *op. cit.*, p. 145-221.

Findlen et Tara Nummedal¹¹⁸⁵. Malgré leur prix élevé, se montant parfois à 50 shillings, les encyclopédies richement illustrées de Kircher sont recherchées par Oldenburg, qui en attend impatiemment les livraisons chez le libraire Samuel Thompson « of the Bishop's Head, Duck Lane », où Samuel Pepys fait aussi l'acquisition, pour 35 sh., de la *Musurgia*¹¹⁸⁶.

Oldenburg ne manque pas ensuite de faire partager ses découvertes bibliophiliques aux membres de son réseau épistolaire et, le 28 septembre 1665, dans une lettre à Boyle, il l'informe de la dernière parution de Kircher trouvées chez Thompson, le *Mundus subterraneus* en l'occurrence, dont il tente de négocier le prix à la baisse¹¹⁸⁷.

Une lettre déjà avait tenu Boyle au courant de la visite de Southwell au Collège Romain. C'est que, si l'on a donné un certain nombre d'exemples de rencontres directes entre les Anglais et Kircher, il n'en reste pas moins que la vie du réseau des « concepteurs de langues » est fondée pour l'essentiel sur la correspondance, moyen de communication primordial dans le plus vaste ensemble dans lequel il s'inscrit, c'est-à-dire la République des Lettres, où le courrier est le véhicule privilégié des idées et des œuvres.

La lettre pour faire vivre le lien social

Au cours d'un XVIIe, « siècle d'or des correspondances » selon Paul Dibon¹¹⁸⁸, ces dernières sont un des médias privilégiés de la communication dans la République des Lettres. Sa province consacrée aux langues n'échappe pas à cette règle. Le réseau

¹¹⁸⁵ NUMMEDAL (Tara) et FINDLEN (Paula), « Words of Nature : Scientific Books in the Seventeenth Century », *art. cit.*, p. 186.

¹¹⁸⁶ Cf. ROSTENBERG (Leona), *op. cit.*, p. 53 ; Leona Rostenberg cite aussi Oldenburg notant après une de ses visites à la librairie de Duck Lane que Thompson attend « within 4. or 5. dayes ye delivery of Kircher's Mundus Subterraneus. I perceive the price will amount to 50sh. at least, and yet but one volume. I find also, by his Catalogue, yt yesame Kircher has publisht a Scrutinium Physico-medicum Pestis. ».

¹¹⁸⁷ Lettre n° 419 (28 septembre 1665), OLDENBURG (Henry), *Correspondence, op. cit.*, vol. 2, p. 532 : « Turning over a part of Kirchers Mundus Subterraneus ye other day at Mr Thompsons (who will certainly keep an Exemplar of it for you) (...) I have already offred Mr Thompson ye value of 48. shill. In Books, I intend to part wth (wch himself must acknowledge to be more worth) and yet he demurs to make ye exchange, though Kirchers book make up but one midlesized volume, ye Cutts of it being also not very many, and most of ym in wood. »

¹¹⁸⁸ DIBON (Paul), « Communication épistolaire et mouvement des idées au XVIIe siècle », dans *Regards sur la Hollande du siècle d'or*, Naples, Vivarium, 1990, p. 171-190 ; l'expression se trouve p.171. Voir aussi : NELLEN (Henk J.M.), « La correspondance savante au XVIIe siècle », dans *XVIIe Siècle*, n° 178, 1993, p. 87-98.

transnational s'incarne dans des méthodes de communication qui matérialisent son existence ; matérialité symbolisée par l'échange de lettres. La correspondance se présente comme le recours « quotidien » du *broker* pour animer son réseau, comme un « moyen de vivre le lien social » : « Ce sont les rapports eux-mêmes, la nature de l'espace et des relations politiques qui sont transformés par la viscosité ou la rapidité de la correspondance... ils sont à replacer dans un continuum de médiations. » écrit Daniel Roche¹¹⁸⁹. Cette centralité de la lettre est prise en compte par les acteurs sociaux eux-mêmes puisque, par différents biais, ils lui donnent une valeur symbolique forte, transmuant son statut de simple outil de communication en quelque chose de plus valorisée, qui va au delà de son aspect prosaïque. Les correspondances font ainsi l'objet d'une sorte de réification, voire de muséification¹¹⁹⁰. Cela passe, par exemple, chez Henry Oldenburg par la transmutation de l'échange épistolaire en un périodique savant l'institutionnalisant, les *Philosophical Transactions*. Chez Kircher, la valorisation de la lettre provient du fait que celles qu'il a reçues trônent au milieu de son musée romain, sortes de pièces de musée elles-mêmes, intégrées parmi les autres *curiosa et mirabilia* : « Kircher's collection of letters paid tribute to his fame within the world of learning »¹¹⁹¹. Le jésuite fait ainsi la démonstration de la force de son réseau de 760 correspondants de par le monde – parmi lesquels, on l'a vu, des scientifiques, des missionnaires mais aussi deux empereurs du Saint Empire Romain Germanique, des papes... Les 2291 missives reçues et conservées par le professeur de mathématiques sont l'équivalent scripturaire de la galerie de portraits de ses mécènes qui ornent les murs du musée, en même temps qu'elles dessinent, en quelque sorte, un portrait de papier de la double identité de Kircher¹¹⁹². Elles sont une adresse aux nombreux visiteurs – dont le capital culturel équivalent fait qu'ils ont conscience de la valeur de ladite correspondance – et elles rendent visible l'ancrage de Kircher et sa position nodale même, dans la République des Lettres, tout en revendiquant son identité de jésuite. En effet, à l'intérieur de l'Ordre, la correspondance joue un rôle capital, théorisé dès les *Constitutions* par Loyola : « Elle apparaît nécessaire à Ignace, dès

¹¹⁸⁹ ROCHE (Daniel), « Réseaux des pouvoirs, pouvoir des réseaux dans l'Europe des Lumières », dans *op. cit.*, p. 8.

¹¹⁹⁰ Cf. WAQUET (Françoise), « Les éditions de correspondances savantes et les idéaux de la République des Lettres », dans *XVIIe Siècle*, n° 178, 45^e année-n°1, janvier-mars 1993, p. 99-118.

¹¹⁹¹ Cf. FINDLEN (Paula), *art. cit.*, p.644 ; Giorgio De Sepi évoque la présence de la correspondance dans le musée dans *Romani Collegii Societatis Iesu Musaeum Celeberrimum*, Amsterdam, ex officina janssoniowaesbergiana, 1678, p.65.

¹¹⁹² Ce sont les lettres rassemblées maintenant dans les 14 volumes répondant aux cotes APUG 555 à APUG 568, conservés à la *Pontificia Università Gregoriana* à Rome. Pour une liste exhaustive de ses correspondants, cf. FLETCHER (John), « Athanasius Kircher and his correspondence », *art. cit.*.

le commencement, pour assurer unité et union à un corps de membres dispersés que ne rassemble pas la clôture matérielle (...) La correspondance est en quelque sorte la liturgie célébrée par les jésuites »¹¹⁹³. La lettre circulaire du 25 juillet 1547, adressée à tous les membres de l'Ordre, par Juan de Polanco, secrétaire d'Ignace, confirme ce caractère primordial, en énumérant les vingt bénéfices tirés d'une correspondance régulière entre Rome et sa périphérie, dont l'élargissement de la réputation de la Société et l'augmentation de l'efficacité de son gouvernement. Une annexe très précise à la circulaire – *Reglas que deven observar acerca del escribir los de la compañía que están esparzidos fuera de Roma* – insiste sur l'aspect pratique de cette correspondance, c'est-à-dire les routes précises à lui faire emprunter, le coût des envois... La correspondance est, dès le milieu du XVIe siècle et encore à l'époque de Kircher, centralisée et polarisée par le centre romain, suivant une vision organiciste de l'Ordre : le cœur romain alimente les membres dispersés sur le globe et inversement. C'est cette position privilégiée de Kircher à Rome qui lui offre un accès au monde.

Une lettre de Pierre Gassendi (1592-1655) adressée au jésuite le 2 août 1633, alors que Kircher va quitter Avignon, pour Vienne pense-t-il, pour Rome en fait, apparaît comme un parfait résumé des fonctions de la correspondance mais aussi comme une illustration de la culture, antique notamment, dont elle est porteuse ; l'astronome et philosophe dignois répond à une lettre que Kircher lui a « envoyée pour faire [s]on bonheur » :

« Ainsi, je t'envoie peu de lignes, mais compte qu'elles servent de très large gage de mon amour et de ma considération perpétuels pour toi. Tu t'en vas loin, mais *je t'y suivrai par le cœur et les distances géographiques ne mettront aucun intervalle à notre amitié*. Peut-être même irai-je un jour te voir dans les confins de la Scythie, surtout si Dieu fait aboutir le voyage que je projette (tu es au courant).

En attendant, les lettres, échange familial, y suppléeront ; et nous ne manquerons pas de bons offices que l'on peut se garantir entre absents. Veille seulement à rester autant que possible bien portant au milieu de tant de camps et d'insolences militaires. Ainsi penseras-tu non seulement à toi, mais aussi aux arts et aux belles-lettres ; et en ce qui me concerne, tu conserveras la moitié de mon âme. »¹¹⁹⁴

¹¹⁹³. Sur la place de la correspondance dans l'ordre jésuite, voir : GIARD (Luce), « Introduction aux Lettres et instructions » dans LOYOLA (Ignace de), *Écrits*, trad. et présentés sous la dir. de Maurice Giuliani, S.J., Paris, Desclée de Brouwer, 1991, p. 619-627 (citation p. 621) et DELFOSSE (Annick), « La correspondance jésuite : communication, union et mémoire. Les enjeux de la *Formula scribendi* », *Revue d'histoire ecclésiastique*, vol. 104, n° 1, 2009, p. 71-113.

¹¹⁹⁴ GASSENDI (Pierre), *Pierre Gassendi (1592-1655). Lettres latines*, 2 tomes, traduction par Sylvie Taussig, Turnhout, Brepols, 2004 ; tome 2, Lettre n°63 58a, p. 103.

Si ce retour envisagé du savant d'origine germanique à proximité des lieux du champ de bataille européen semble inquiéter son collègue Gassendi, cette déclaration d'*amicitia*, outre son caractère sincère sans doute, s'inscrit aussi dans la culture renaissante qui imprègne les deux épistoliers. Le rôle qui incombe à la lettre est ici clairement détaillé : il s'agit de rendre présent l'absent, de prolonger par écrit la sociabilité scientifique du dialogue savant. Gassendi fait, pour cela, appel aux classiques références du genre épistolaire, de Cicéron – qui écrivait : « vous n'ignorez pas qu'il y a plus d'un genre de lettres, mais que le principal, et celui même qui les a fait inventer, est pour informer les absents de ce qu'il leur importe d'apprendre ou à nous de leur faire savoir. »¹¹⁹⁵ – à saint Jérôme : « Le rôle des lettres, c'est de mettre en présence des individus, quoique absents... » (*Lettres*, 29, 3)¹¹⁹⁶.

Au delà de cette stature, théorique, de l'échange épistolaire dans la République des Lettres, voyons très concrètement son utilité dans l'animation du réseau. Revenons, d'abord, pour cela aux missives d'Henry Oldenburg, visant notamment à renforcer l'axe anglo-italien de la République des Langues. Comme l'écrit Mario Baglioli, l'ouverture est constitutive de la légitimité de la Royal Society, dont le fonctionnement serait plus horizontal que vertical, on l'avait vu. Dans cet objectif, la correspondance s'inscrit dans l'être même de la Société savante : « la Society (...) avait suffisamment diversifié ses pôles pour compenser autrement le pouvoir qu'elle ne recevait plus du prince. Il lui fallait coloniser la république des lettres... »¹¹⁹⁷. Le rôle premier de la correspondance est donc de créer le réseau, de l'échafauder progressivement, de le renforcer. Or les relations avec l'Italie et ses savants, pour ce qui nous intéresse ici, ont été, très tôt envisagées par Oldenburg. Lors de son « Grand Tour » de 1657-1660 déjà, il écrit à Boyle pour l'informer de son désir prochain de se rendre en Italie, afin d'y rencontrer notamment Kircher et d'obtenir des informations sur divers sujets qui l'intéressent¹¹⁹⁸. Ne s'y étant finalement

¹¹⁹⁵ Dans la lettre CLXXIV de Cicéron à C. Curion (cf. *Œuvres complètes de Cicéron. Vol. 19 : Lettres*, par M. de Golber, tome 2, Paris, C.L.F. Panckoucke, 1832, p. 389)

¹¹⁹⁶ Sylvie Taussig fait aussi référence, comme sources possibles pour Gassendi, à Sénèque, *Lettres à Lucilius*, XL, 1 ou encore Erasme, *De ratione conscribendi epistolas liber*, 1521 qui écrit : « absentium amicorum quasi mutuus sermo ». (cf. note 1231, p. 110 dans *ibidem*).

¹¹⁹⁷ BIAGIOLI (Mario), *art. cit.*, p.1446-1447.

¹¹⁹⁸ Lettre du 19/29 (du fait de la différence de calendrier entre l'Angleterre et le continent) mars 1658 d'Oldenburg à Boyle, dans la *Correspondance* de Robert Boyle, *op. cit.*, vol. 1, p.256-257 : « I shall be in Germany : which I thinke will be the Country for our Summer-station, because likely to be the Theater as of a great solemnity, so of other considerable

pas rendu, c'est par des intermédiaires qu'il passe pour établir les connexions. John Downes (1627-1694), originaire du Warwickshire, est médecin au Christ's Hospital, ancien étudiant ayant voyagé à Padoue (1646) et Leyde (1660) ; il est élu *fellow* de la Royal Society en décembre 1665. Il se trouve de nouveau en Italie, à Rome plus précisément, en 1668-1669, lorsque Henry Oldenburg fait appel à lui, dans une lettre du 3 janvier 1669 :

« J'ai cru comprendre, la dernière fois, que vous étiez parti pour Rome; ce qui m'a conduit à considérer que *le fait que vous soyiez membre de la Royal Society* vous engagerait facilement à leur [aux philosophes italiens] rendre tous les services possibles dans le domaine de l'avancement de leurs projets, dans l'enquête sur les expérimentations et les découvertes philosophiques, alors qu'eux pourraient faire de même avec notre illustre corporation ; de plus, *en établissant une telle correspondance entre les philosophes italiens et nous*, nous pourrions participer de temps à autre à ce qui se passe chez eux et connaître ce qui y est découvert en matière de philosophie. Et nous pourrions leur rendre la pareille, en leur communiquant ce qui est échangé ici autour des mêmes questions. »¹¹⁹⁹

Oldenburg rappelle, dès le début de cet envoi destiné à son collègue moins expérimenté – et c'est à la fois un mode d'emploi de la meilleure manière d'établir une correspondance et un manuel de « savoir-vivre » du *fellow* à l'étranger –, le droit d'entrée lié à l'appartenance au réseau, supposant un coût réel et symbolique. Certes, Downes est membre de la Royal Society, ce qui est socialement valorisant, mais cela suppose des contre-parties, dont celle de « travailler » comme relais pour le secrétaire de l'institution. Les hiérarchies transparaissent ici. Dans la suite de la lettre, Oldenburg s'attarde sur le caractère pratique

transactions [l'élection impériale notamment]. But no appearance, I think, to make afterwards an excursion into Italy, and thence *to bring you news of the Industrious Kirchers Subterraneous World*, his strange Grotta de' Serpi ; his story of the growth of pulverised and sowne Cockles irrigated by sea-water ; his Thermometre by a wild-oat's-beard ; his vegetable phaenix's resurrection of its owne dust by the warmth of the Sun ; his pretended ocular confutation of Keplers magnetical motions of the Planets about the Sun, and of Gilberts magnetical motion of the Earth, and of twenty other remarkable things, one might have the satisfaction to be punctually informed about, if our friends did not think to have reason to dissuade us from the voiage ; wherein we ought to acquiesce, if they still judge them important enough to hinder it. »

¹¹⁹⁹ Lettre n° 1065 du 3 janvier 1669, OLDENBURG (Henry), *Correspondence, op. cit.*, vol. 5, p.314-316 ; p.314 pour la citation (nous soulignons), nous traduisons : « I understood the other day, yt you were gone for Rome ; wch made me presently consider, that *your being a Member of the R. Society* would easily engage you to doe them what service you could in those parts for the advancement of their dessein, in inquiring after philosophical Experiments and Discoveries, and them to yt Illustrious Body ; as also, *in establishing such a correspondence betwixt the Italian Philosophers and Us*, whereby we may be made participant from time to time of what passes and is discover'd by ym in matters of Philosophy, as we shall be ready to returne unto them, what shall be transacted here of ye like nature. »

de l'échange : coût des envois – pris en charge ou non par l'institution londonienne –, voies de passage suivant la qualité du réseau routier et sa sécurité, plusieurs mois étant parfois nécessaires à l'acheminement. Ainsi, recommande-t-il de faire passer les lettres par Paris, voie postale par laquelle les missives mettent environ cinq jours à arriver¹²⁰⁰... Il rappelle surtout à son correspondant l'efficacité du choix des personnes pour ledit « *commerce* » et cite très précisément les gens que Downes sera amené à rencontrer lors de sa pérégrination de ville en ville en Italie : Cassini, Riccioli, Ricci ou Malpighi, parmi d'autres¹²⁰¹. Une présélection des interlocuteurs est donc réalisée à l'origine par le secrétaire de la Royal Society, là encore sur la base d'un capital social et culturel préexistant, que la correspondance régulière vient renforcer : « Je désire ardemment correspondre plus particulièrement avec l'un ou plusieurs de ces derniers », écrit-il à Downes¹²⁰². Malpighi est un bon exemple des différents degrés de renforcement des liens qui peuvent exister. Ce professeur de médecine (1628-1694) à l'université de Bologne, puis médecin particulier du pape Innocent XII (1691), est surtout connu dans le milieu européen des « philosophes naturels » pour son application du microscope à l'étude des tissus humains et pour un ouvrage célèbre sur le ver à soie. Or Oldenburg correspond déjà avec lui – en latin –, avant sa demande à Downes. L'appel à la collaboration envoyé, au cours de son périple, au jeune destinataire anglais, ne sert qu'à consolider des relations déjà existantes. Les liens, dans le cas de Malpighi, culminent dans le fait que celui-ci soit élu – suite à la présentation, lors d'une réunion de l'institution londonienne, de son œuvre

¹²⁰⁰ Dans sa réponse du 13 février 1669 (lettre 1111), Downes recommande plutôt de faire passer les lettres par Mantoue et la route des Flandres, plus sûre d'après lui.

¹²⁰¹ Il est à noter qu'il ne cite pas ici Kircher, mais Downes dans sa réponse (lettre n°1111) écrit avoir communiqué avec le jésuite, demandant parallèlement à être mis en relation avec Philip Skippon : « In ye meane tyme you will oblige mee to present my humble service to Mr. Skyppon and let him know yt. ye English Gazettier was mistaken in his newes, for I have enquired of F. Kirker and severall other Persons. who can give mee noe Acct. of ye mines mention'd in yt paper : And wherein I may serve ye Illustrious Society or yourselfe in particular, bee pleas'd to command ». Il confirme surtout avoir rendu sûr le réseau comme le voulait Oldenburg : « I received yours of ye. 3. d Xbr. and according to your desire am endeavouring to settle you a correspondence here and if I mistake not, I have found out a person yt. is very capable and will bee very ready to serve ye Royall Society » (cette citation et la précédente se trouve dans *ibidem*, p. 407-408) Downes ne cite pas explicitement le nom de ce nouvel intermédiaire permanent ou en tout cas de longue durée. Les éditeurs de la correspondance proposent le nom de George Cotton (1636-1697), jésuite anglais d'une vieille famille catholique du Surrey, mais qui n'est, en fait, apparemment pas resté très longtemps à Rome.

¹²⁰² Nous traduisons (dans la même lettre n°1065) : « I desire very much, to enter into a particular correspondence with all or any of these ».

maîtresse la *Dissertatio epistolica de bombyce*¹²⁰³ –*Honorary Fellow* de la Royal Society, le 4 mars 1669. N’oublions pas que 21% des membres de l’académie sous l’Ancien Régime sont d’origine étrangère et n’assistent de ce fait jamais, ou rarement, aux assemblées. Cette élection est aussi, au demeurant, une stratégie de la part du *broker* anglais puisqu’elle apparaît comme un moyen d’« obliger » ensuite Malpighi, redevable symboliquement envers cette communauté scientifique dans laquelle il est officiellement reconnu.

Or, outre la structuration du réseau à proprement parler, la correspondance a aussi pour fonction, de façon complémentaire, de faire circuler les ouvrages. Si l’on en reste à l’exemple de Malpighi, c’est dans une lettre au savant italien du 22 décembre 1668 que le secrétaire de la Royal Society mentionne le projet de traduction en latin du « caractère réel » de John Wilkins, contribuant à faire connaître en Italie ce projet de langue universelle paru très récemment en Angleterre. La version latine du texte viserait justement à le soumettre au jugement du plus grand nombre d’érudits¹²⁰⁴. Cette publicité faite aux travaux de Wilkins s’inscrit dans la liste des publications – telles que l’*Hydrostatical Paradoxes* de Boyle dans un genre tout à fait différent – et expériences récentes de la Royal Society dressée par Oldenburg. L’ensemble se présente comme un échange de bons procédés relevant de la sociabilité scientifique puisque la lettre commençait par des remerciements au médecin de Bologne pour l’envoi d’œuvres qui avait été présentées lors d’une séance de la Société royale.

John Wallis envoie lui aussi, de son côté, un exemplaire de l’ouvrage de Wilkins en Italie, accompagnant une lettre du 11 janvier 1670 adressée au physicien Giovanni Alfonso Borelli (1608-1679). Et c’était, enfin, sur ce même principe de don/contre don lettré – mais l’on sort là de l’axe anglo-italien précisément – que reposait un autre échange de projets de langues universelles, lorsque Comenius envoie son ouvrage à Oldenburg qui, en retour, lui fait parvenir le « caractère réel »¹²⁰⁵.

¹²⁰³ MALPIGHI (Marcello), *Marcelli Malpighii... Dissertatio epistolica de bombyce...*, Londres, apud J. Martyn et J. Allestry, 1669.

¹²⁰⁴ OLDENBURG (Henry), *op. cit.*, vol. 5, lettre 1051, p.276-281 (citation p. 280). Nous renvoyons à la citation qui figure dans le passage de notre étude portant sur le latin, p. 105-106.

¹²⁰⁵ Sur la lettre de Wallis cf. RIGAUD (Stephen), *Correspondance of Scientific men of the Seventeenth Century, Including Letters of Barrow, Flamsteed, Wallis, and Newton, Printed from the Originals in the Collection of the Right Honourable the Earl of Macclesfield*, 2 vol., Hildelsheim, Olms, 1965 (fac-similé de l’édition d’Oxford, 1841), II, p. 518 (mentionné dans SLAUGHTER (Mary M.), *op. cit.*, p. 175). Sur l’exemple de Comenius cf. chapitre 5, p. 442. L’épisode rapporté par Thomas Birch était précédé d’une autre note où sont évoquées les relations anglo-italiennes, mais avec une

Malgré ce caractère primordial de la lettre, si l'on se penche sur la composition de la correspondance d'Athanasius Kircher, il ressort qu'elle comporte assez peu de missives venues d'Angleterre ou même écrites par des Anglais (mais il est vrai que beaucoup d'insulaire se déplacent en Europe et viennent à lui, on l'a vu). Pas de lettres échangées entre Kircher et les *language planners* comme Wilkins, ni entre Kircher et Oldenburg ou Hartlib (Anglais d'adoption)... Trois noms de Britanniques ressortent néanmoins : celui de James Alban Gibbes (1611-1677), installé à Rome, dont Kircher a reçu deux lettres et ceux de John Dodington (mort en 1673) et Robert Moray (c.1608-1673), onze lettres de chacun d'entre eux apparaissant dans les archives de Kircher¹²⁰⁶. Le premier – dont on sait relativement peu de choses – a accompagné, en tant que secrétaire, Thomas Belasyse, Viscount Fauconberg (c. 1627-1700), dans son ambassade à Venise en 1670, apparemment imposé par un Charles II voulant s'en débarrasser ; il est rapidement exclu du personnel « diplomatique » et révoqué comme « résident » de Venise par le roi, mais y demeure jusqu'en novembre 1672¹²⁰⁷. Durant cette période, il sert de correspondant italien à Oldenburg, qui persévère dans la stratégie adoptée avec John Downes, et d'intermédiaire notamment entre Kircher – à qui il a confié l'éducation de son fils – et la Royal Society. Parmi les membres de la Société royale londonienne avec qui il cherche à établir le lien, demandant au jésuite de le tenir informé des « instruments mécaniques curieux, ou de quelques expériences dignes de considération, ou de quelques livres », Dodington cite à plusieurs reprises le nom de Robert Moray¹²⁰⁸.

thématique qui ne concerne pas les langues : « The president produced an Italian letter written to himself as president of the society by the Prince and Cardinal Leopold de Medicis, dated at Rome May 5, 1668, N.S. in answer to the letter written to him in the name of the society, March 26, 1668, acknowledging the favour of his eminence's present of the Florentine experiments. The cardinal's letter was read and ordered to be entered in the Letter-Book [vol. ii, p. 193], and the favour and respect to the society expressed in it to be acknowledged on a proper occasion. » (BIRCH (Thomas), *op. cit.*, t. 2, p. 286).

¹²⁰⁶ Quelques pistes sur ces deux correspondants dans GORMAN (Michael John), *op. cit.*, p. 209-211 ; ainsi que, en notes, la transcription de lettres de Moray à Kircher (sur lesquelles nous avons pu nous appuyer pour partie).

¹²⁰⁷ Nous tirons ces informations notamment de la note consacrée à Dodington dans OLDENBURG (Henry), *op. cit.*, vol. 6, p. 422.

¹²⁰⁸ Nous traduisons ici un passage (souligné) de la lettre du 6 décembre 1670 de Dodington (de Venise) à Kircher, APUG 559, f. 37r-38v : « Et essendomi abbastanza noto, la sua rara e virtuosa qualità sono importuno a pregarla che si degni a farmi noto se havesse la P.S.A. qualche Istrumento mechanico curioso, o qualche isperienza degna di consideratione, a qualche libro, desiderando restarmi favorito senza sua spesa, per poterli inviare al Sigr. Cav. Roberto Murry overo della Società Reale, in Inghilterra, venendomi da questi S[egnor]i fatta frequente istanza » ; voir aussi, entre autres lettres de Dodington, envoyées de Venise à Rome (dans l'autre chronologique) : APUG 560, f. 23r-24v (3

Ce dernier est en effet le principal correspondant direct de Kircher au sein de l'institution. Dans une lettre d'Oldenburg à Dodington, début 1670, Moray insère ainsi une phrase et son monogramme pour demander à l'Anglais de saluer de sa part le « Padre Athanasio Kirchero »¹²⁰⁹. En tant que son premier président¹²¹⁰ – jusqu'à l'octroi des chartes royales en 1662 qu'il a activement contribué à obtenir – il est d'ailleurs celui qui a informé officiellement le jésuite de la création de l'académie londonienne, bien que cela se situe en juillet 1663 seulement :

« Je me sers maintenant de l'opportunité avantageuse qui se presente de ce docte personnage Monsieur Pope qui non seulement vous rendra cette lettre, mais vous entretiendra de plusieurs choses que vous ne serez pas fasché de sçavoir, plus amplement que je ne sçaurait faire. Particulierement touchant la Societé Royale pour la philosophie Naturelle, que Nostre Roy a, depuis Deux Ans erigé icy : dont j'ay longtemps eu l'intention de vous informer ; mais l'ay toujours remis à l'opportunité d'un plus avantageuz recit, que je ne vous en auroit pû faire. Ce qu'ayant maintenant rencontré par le moyen de ce porteur, qui est un des membres de la Société, je l'ay pris de vous communiquer tout ce qui la touche. Il vous dira aussi quelqu'autre chose de ma part touchant la Musique : au reste il faut que vous me permettiez de vous supplier de luy faire voir par vos civilités, que la recommandation que je vous en fais, vive est en consideration : je dis la mesme chose pour un autre Gentilhomme Anglais nommé Willughby, qui se donnera aussi l'honneur de vous voir [ce dernier faisant partie du même voyage que John Ray et Philip Skippon]. »¹²¹¹

Il y revient dans une autre lettre du 16 février 1664 recommandant d'autres Anglais de passage et se proposant, si ces derniers – « membres de la société royale », formule reprise

janvier 1670), 559, f. 10r-20v (30 août 1670), f. 46r-47v (30 septembre 1670), f. 37r-38v (6 décembre 1670), 559 f. 21r-22v (17 janvier 1671)... et, assez régulièrement donc, jusqu'au 4 octobre 1672 (APUG 565, f. 85rv). Sur Robert Moray, voir ROBERTSON (Alexander), *The Life of Sir Robert Moray. Soldier, Statesman and Man of Science (1608-1673)*, Londres, Longmans, Greens and Co., 1922 ; sur son rôle dans la création de la Royal Society, p. 148 et sq.

¹²⁰⁹ Lettre d'Oldenburg à John Dodington, 10 janvier 1670, n°1364 ; OLDENBURG (Henry), *op. cit.*, vol. 6, p. 421-423 ; parmi les contacts italiens à saluer figure aussi Malpighi : « (...) 3. To salute Signr Marcello Malpighi at Bologna, an honorary Member of the R. Society, and to learne of him, Whether he hath not lately received some letters from me together wth some Copies of a Book *de Bombyce*, printed at London, wch he in the Manuscript dedicated to yesd Society, those Copies being sent to him, a while ago, by Sea to Legorne, in ye Ship call'd *The Jean and Abigail*, Captain Morgan Commande 4. (...) To salute Padre Athanasio Kirchero at Rome upon the account of [Moray, qui a inséré la phrase et son monogramme] ».

¹²¹⁰ L'élection ayant lieu tous les mois, il l'est en fait la plupart du temps avec quelques interruptions par des présidences de Wilkins ou Boyle (cf. ROBERTSON (Alexander), *op. cit.*, p. 153).

¹²¹¹ Lettre de Robert Moray (de Witthell) à Athanasius Kircher, 25 juillet 1663, APUG 563, f. 212rv.

maintenant comme un leitmotiv – n'en avaient eu jusque-là l'opportunité, de revenir en détails sur les missions de l'institution où l'on se « mesle de la philosophie, la mathématique et la mécanique »¹²¹². Robert Moray était au départ un soldat, membre du régiment écossais engagé dans l'armée française dès 1633 où il gagne une réputation qui le fait distinguer par Richelieu. Ce séjour français fait que c'est, pour partie, dans cette langue (ainsi qu'en latin) qu'il s'exprime dans son échange épistolaire avec le jésuite. Il participe avec les *Scottish Guards* aux combats contre les Habsbourg lors de la guerre de Trente Ans, est fait prisonnier en novembre 1643 et conduit à Ingolstadt. A cette occasion, faisant contre mauvaise fortune bon cœur, il a accès à la bibliothèque du collège jésuite : il y compulse le livre de Kircher sur le magnétisme et débute ainsi leur correspondance¹²¹³. Il est libéré le 28 avril 1645 et s'engage dans des activités diplomatiques et politiques entre 1645 et 1651, retournant notamment en Ecosse et s'impliquant, sous Cromwell, dans la révolte de Glencairn (mais il est accusé de trahison)¹²¹⁴, tout en continuant aussi à servir de recruteur pour l'armée française. Il participe ensuite à la Restauration en Ecosse où il se consacre à nouveau, après un exil de plusieurs années, à la vie politique entre 1663 et 1673. Si l'on ne trouve pas dans sa correspondance avec Kircher de mention des projets de langue universelle spécifiquement, puisqu'elle porte beaucoup sur les questions d'astronomie, l'on sait, par contre, qu'il a échangé sur ce point avec un autre de ses

¹²¹² Lettre de Robert Moray (de Withehall) à Athanasius Kircher, 16 février 1664, APUG 563, f. 16r-17v : « Et puisque quelques uns de mes amis croyent que mes recommandations leur peuvent estre utile pour leur donner l'opportunité de vous saluer, vous me permettez aussi de vous prier quelque fois de vous faire bon accueil. C'est pourquoy je vous fais ce mot à present, en faveur de quelques uns de mes compatriotes qui se donneront le bien de vous voir en compagnie de Monsieur Gregorie porteur de la presente, une personne qui a fort bien estudié, et est de plus sçavante en mathématique qu'on puisse trouver de son age. La faveur que vous leur ferez en consideration de la prise que je vous en fais, me sera une nouvelle obligation. Je n'entre pas à present en matiere scientifique, de peur de vous estre importun, mais si eux qui sont membres de la société royalle, qui vous avoint salué, ne vous en ont fait sçavoir l'insitution et de quelle façon on s'y mesle de la philosophie, la mathématique et la mécanique, à la première instance que vous m'en ferez, je tascheray de vous en informer. Mais comme quelques uns de ces Messieurs vous auront sans doubtte entretenu sur ce fait là, comme le chevalier Finch, Mess^{rs} Bains, Willughby, Pope et autres dont quelques uns se seront peut estre servy de mon nom envers vous, je ne doubtte pas que vous n'en soyez dessus bien informé.

¹²¹³ Cf. ROBERTSON (Alexander), *op. cit.*, p. 29. Et la première lettre de l'échange : de Moray (depuis Ingolstadt donc) à Kircher, le 1^{er} juin 1644, APUG 557 f. 363rv ; suivent entre autres, toujours d'Ingolstadt, celles : du 7 septembre 1644 (APUG 557, f.323rv), du 24 janvier 1645 (APUG 568, f. 74r-75v) ; puis de Paris, 12 mars 1645 (APUG 557, f. 271rv) ; puis, après une longue interruption, de Cologne, 21 novembre 1655 (APUG 568, f. 39rv)...

¹²¹⁴ cf. ROBERTSON (Alexander), *op. cit.*, p. 77 et sq.

contacts, Christiaan Huygens¹²¹⁵. Le savant hollandais écrit dans une lettre à celui qu'il qualifiait d'« âme » de la Royal Society, le 30 mars 1669 :

« (...) Je suis bien aise que vous approuviez la maniere des chiffres ou anagrammes pour eviter les Contestations en matiere d'inventions nouvelles. Vous dites qu'il faut que *ces communications se fassent en langage commun, Latin, Anglois ou Francois*, ce que j'interprete ainsi qu'il faut determiner une de ces langues, pour s'en servir tousjours, afin que l'affaire soit moins sujette a caution.

(...) J'ay lu ces jours passez avec plaisir le livre de Monsieur Wilkins du caractere universel, dont le dessein e[s]t fort bien mais tres malaisè a executer, non pas a cause de la difficultè de la chose mais parce qu'il faut le contentement des nations. »¹²¹⁶

Deux points saillants peuvent être dégagés de cette lettre. D'une part, que cela n'est pas un hasard si Huygens évoque Wilkins à la suite d'un passage concernant la question de la langue à employer dans un échange savant, dans lequel il défend l'emploi d'un nécessaire « langage commun », facilitant la communication et évitant les polémiques¹²¹⁷. Tout le problème est de se mettre d'accord sur ledit langage, entre langue véhiculaire (le latin), langues vernaculaires (anglais ou français) ou langue codée proposée par Huygens¹²¹⁸. Dans sa réponse du 26 avril 1669, Moray évoque le risque de cette dernière en cas de décès inopiné de l'auteur de la lettre qui pourrait faire perdre à tout jamais l'invention ainsi cryptée et tente de réhabiliter aux yeux du savant hollandais la proposition de l'évêque de Chester, lorsqu'il lui écrit que « quelque peu d'apparence quil y ait que tout le monde se donne la peine d'apprendre le language Universel on peut fort facilement se servir du caractere pour sexprimer et se faire entendre en toute langue. Le Roy la desia appris, et a son exemple tout le monde sy applique. »¹²¹⁹ C'est justement un des rôles fondamentaux revendiqué par la langue universelle que de faciliter la communication au sein d'un réseau savant.

D'autre part, la lettre de Huygens montre la nécessité de s'intéresser à la complexité du réseau, sa « multiplicité » faisant que si les projets de langue universelle ne sont pas forcément discutés entre deux *language planners* directement, ils peuvent l'être par le biais

¹²¹⁵ cf. *Ibidem*, p. 168.

¹²¹⁶ HUYGENS (Christiaan), *Oeuvres complètes de Christiaan Huygens*, publiées par la Société hollandaise des sciences, 23 vol., La Haye, M. Nijhoff, 1888-1950, vol. 6, p. 396-397 (lettre n°1721).

¹²¹⁷ Le contexte immédiat étant justement celui d'une polémique, sur la quadrature du cercle, entre Huygens et un autre *fellow*, James Gregory (1638-1675 ; cité dans la correspondance de Moray avec Kircher).

¹²¹⁸ Cf. la lettre codée (en chiffres) envoyée par Huygens à Oldenburg, le 6 février 1669 (n° 1701).

¹²¹⁹ HUYGENS (Christiaan), *op. cit.*, p. 425 (lettre n°1730).

d'intermédiaires. Certes, dans ce cas-ci, rien ne prouve malheureusement que Moray et Kircher aient échangé sur la question, autour du *Real Character* ou de la *Polygraphia*. Pourtant un autre indice laisse à penser que l'Anglais a pu s'intéresser à ces ouvrages de près : Walter Pope (c.1628-1714) – astronome et poète, mais aussi demi-frère de John Wilkins, formé au Wadham College, et auteur d'une vie de Seth Ward où l'évêque de Chester est évoqué – adresse, en novembre 1663, une lettre à Abraham Hill (c.1635-1722), secrétaire de la Royal Society. Il y écrit que Kircher :

« a récemment (...) publié un livre, qui, si nous le croyons, est très singulier ; il s'agit de quelque chose qui s'approche du caractère universel ; il prétend apprendre, en peu de temps, à une personne aux capacités quelconques, à comprendre toutes les langues, et à se faire comprendre de tous. [Kircher] a l'intention de l'envoyer rapidement en Angleterre à Sir Robert Moray. »¹²²⁰

D'autres correspondances attachent plus clairement encore une importance au problème de la langue universelle, partie intégrante de la vie du réseau ; notamment celles de *brokers* français, conférant à cet espace de la République des Langues le rôle de plaque tournante.

¹²²⁰ Lettre de Walter Pope à Abraham Hill, 12 novembre 1663, dans HILL (Abraham), *Familiar Letters*, Londres, 1767, p. 85 (mentionnée dans SLAUGHTER (Mary M.), *op. cit.*, p. 125). Nous traduisons : Kircher « has lately (...) printed a booke, which, if we may believe him is very curious ; it is something like the universal character ; it pretends to teach one of an indifferent capacity, in small time, to understand all languages, and to make himself understood to all. He intends to send it speedily to England to Sir Rober Moray... ». L'ouvrage de Pope sur Ward est : POPE (Walter), *The Life of the Right Rev. Father in God Seth [Ward], lord bishop of Salisbury,.... with a brief account of bishop Wilkins, Mr. Lawrence Rooke, Dr. Isaac Barrow, Dr. Tuberville....*, Londres, W. Keblewhite, 1697.

1.2 La France, un isthme européen de la République des Langues

La République des langues, et son axe anglo-italien en particulier, est animée, par des correspondances régulières et fournies, créatrices de liens, et par des hommes qui se servent intensément de ces outils de communication. Or, au sein de l'Europe des *language planners*, un espace semble incarner en particulier cette situation d'interface à l'intérieur du champ que nous avons défini : il s'agit de la France, sorte d'isthme européen de la République des Langues. C'est sa position géographique, lieu de passage entre l'Europe du Nord et l'Europe du Sud, qui semble lui conférer au premier abord, ce rôle de courroie de transmission. Mais il est dû surtout à la présence dans cet espace de figures à dimension européenne, « cosmopolites », « citoyens du monde » s'intéressant aux langues, que nous avons déjà eu l'occasion d'évoquer en étudiant Oldenburg ou Hartlib. Deux de ces personnages incarnent l'idéal collaboratif de cette confraternité scientifique transnationale et même l'idéal-type du *broker* pourrait-on dire. L'un réside à Paris, l'autre dans un territoire plus « excentré ». Le premier est le minime Marin Mersenne (1588-1648), le second, le Provençal Nicolas-Claude Fabri de Peiresc (1580-1637).

Nicolas-Claude Fabri de Peiresc, un prince de la République des Langues

« Ce n'est pas seulement l'Europe entière mais aussi l'Asie et l'Afrique, et même le nouveau monde qui eurent, à l'occasion de sa personne, les yeux tournés vers notre Provence ; il n'y eut pas d'érudit amateur des belles connaissances qui n'aspirât à le rencontrer, ou du moins à s'entretenir avec lui par courrier. »¹²²¹

¹²²¹ GASSENDI (Pierre), *Viri illustris Nicolai Claudii Fabricii de Peiresc, senatoris Aquisextiensis, vita*, Hagae Comitum, sumptibus A. Vlacq, 1641. Nous utilisons la traduction suivante : *Peiresc (1580-1637), le « Prince des Curieux » au temps du Baroque. Vie de l'illustre Nicolas-Claude Fabri de Peiresc, conseiller au Parlement d'Aix*, traduit du latin par Roger Lassalle avec la collaboration d'Agnès Besson, préface de Jean Emelina, Paris, Belin, 1992 [1641] ; la citation se trouve p. 22.

Ainsi s'exprime, quatre ans après sa mort, son biographe Pierre Gassendi (1592-1655), soulignant le rôle central de passeur, de « *go-between* »¹²²², de conducteur (dans le sens où un métal peut l'être) de son ami. Selon lui, Pereisc, secrétaire de la République des Lettres, a réussi l'exploit de faire de la Provence, sa petite patrie, pourtant comparée par endroit dans sa correspondance aux « sables de la Libye », un nombril du monde. Malgré cette localisation « périphérique », signe d'une géographie intellectuelle ne coïncidant pas forcément avec la géographie physique, Pereisc se considère comme « citoyen de tout l'univers »¹²²³. Or s'il est un membre à part entière de la République des Lettres, c'est en tant que *broker* pur, en ce qu'il n'est l'auteur d'aucune œuvre à proprement parler¹²²⁴ – ce qui est pourtant normalement une clé d'entrée dans la République. Il ne doit son existence sociale qu'à son capital relationnel, qu'au maillage qu'il établit au sein de cet espace, en tant qu'« animateur » des études, pour reprendre le qualificatif que lui attribue un de ses correspondants, lui aussi orientaliste polyglotte : Claude Saumaise (1588-1653)¹²²⁵. Eduqué chez les jésuites du collège d'Avignon, entre 1590 et 1595, futur abbé de Guîtres et conseiller au parlement d'Aix – charge dont il hérite de son oncle Claude –, Pereisc voyage en Italie de 1599 à 1602¹²²⁶. Il se rend à l'université de Padoue pour y poursuivre ses études de droit. Mais le véritable but de son voyage est tout autre et il recherche avant tout l'adoubement des humanistes italiens car, pour reprendre les mots de Marc Fumaroli : « il était venu étudier l'Antiquité dans son Musée et recevoir le sacre des héritiers de

¹²²² Pour une approche de ce terme, bien qu'avec des bornes chronologiques différentes des nôtres cf. SCHAFFER (Simon, dir.) *et alii*, *The Brokered World. Go-Betweens and Global Intelligence, 1770-1820*, Sagamore Beach, Science History Publications, 2009.

¹²²³ Cette citation, et la précédente sur les « sables de la Lybie », sont tirées de BOTS (Hans) et WAQUET (Françoise), *La République des Lettres, op. cit.*, p. 66. Sur le rôle de Pereisc dans la République des Lettres, voir notamment de l'un des spécialistes actuels de l'Aixois : MILLER (Peter N.), *Peiresc's Europe*, New Haven et Londres, Yale University Press, 2000 ; ainsi que, entre autres, SARASOHN (Lisa T.), « Nicolas-Claude Fabri de Pereisc and the Patronage of the New Science in the Seventeenth Century », *Isis*, 84, 1993, p. 70-90 (avec une approche plus anthropologique de la question du mécénat) ; d'autres articles infra.

¹²²⁴ A dire vrai, Pereisc est l'auteur de deux manuscrits mais qui n'ont été publiés que très tardivement, à titre posthume : une *Dissertation sur un trépied antique*, publiée en 1749 ; et *Une histoire abrégée de la Provence*, qui n'a connu les presses qu'en 1982 (éditée par Jacques Ferrier et Michel Feuillas : *Abrégé de l'histoire de Provence et autres textes inédits*, Avignon, Archives du Sud-Aubanel, 1982).

¹²²⁵ Dans une lettre aux frères Dupuy peu après la mort de Pereisc, citée dans CHENY (Anne-Marie), « Humanisme, esprit scientifique et études byzantines : la bibliothèque de Nicolas-Claude Fabri de Pereisc », *XVIIe siècle*, vol. 4, n°249, 2010, p. 689-709 ; p. 692.

¹²²⁶ Gassendi consacre à ce séjour les pages 38 à 65 de la *Vita*.

Pétrarque, de Valla et de Bembo »¹²²⁷. Il sillonne donc ensuite le pays, de Venise à Naples, en passant par Florence, Sienne ou encore Rome, où il séjourne six mois et rencontre les cardinaux Bellarmin, Maffeo Barberini (le futur pape Urbain VIII) et Francesco Barberini... Et son séjour padouan avait été déjà, dès le départ, l'occasion de rencontrer Gian Vincenzo Pinelli (1535-1601), un parangon de savant universel pour le Français, dont la « Vie » rédigée par son disciple Paolo Gualdo (1553-1621), sert d'ailleurs de modèle à celle de Gassendi¹²²⁸.

Le tout est destiné à parfaire son indispensable formation humaniste. C'est du moins ainsi que son biographe présente son itinéraire, lui qui, pétri de culture classique, cherche à construire la *Vita* de son « illustre » ami, *senator Aquisextiensis*, sur le modèle de celles de Plutarque pour les sénateurs romains. En 1605, Pereisc suit le magistrat Guillaume Du Vair (1556-1621) à Paris (où il retourne en 1616 lorsque Du Vair est nommé garde des sceaux par Louis XIII) : il y fréquente de Thou, Causabon... et intègre le cercle des frères Dupuy, ou académie putéane, dont les discussions sont animées par les ressources de la bibliothèque de l'hôtel de la « rue des Poitevins proche Saint-André-des-Arts » de Jacques-Auguste de Thou, président au parlement de Paris, laissée, selon le souhait exprimé dans son testament à sa mort en 1617, en accès libre pour les érudits¹²²⁹. Pereisc est donc pleinement intégré à ce « premier Age d'or français de la République des Lettres »¹²³⁰.

En 1606, a lieu un deuxième périple important, au cours duquel il se rend à Londres, accompagnant l'ambassade de son ami Antoine Le Fèvre de la Boderie (mort en 1615). Cette fois-ci, il fait la connaissance de Bacon, des historiens John Barclay et William Camden ainsi que d'autres membres de l'académie anglaise nommée « College of Antiquaries » dont l'existence s'étend de 1586 à 1607-1608¹²³¹. Au retour, il passe par la

¹²²⁷ FUMAROLI (Marc), *Nicolas-Claude Fabri de Pereisc, Prince de la République des Lettres*, conférence organisée à la Maison d'Erasmus à Anderlecht, le 3 juin 1992, disponible en ligne à l'adresse suivante : <http://www.peiresc.org/fumaroli.htm>.

¹²²⁸ GUALDO (Paolo), *Vita Joannis Vincentii Pinelli, patricii genuensis... auctore Paulo Gualdo... - Joannis Boteri ad Joannem Vincentium Pinellum sylva, cui titulus Otium honoratum...*, Augustae Vindelicorum, excud. C. Mangus, 1607.

¹²²⁹ Cf. parmi de nombreux ouvrages et articles, DELATOUR (Jérôme), « Les frères Dupuy et leur correspondance », dans BERKVENS-STEVELINCK (Christiane, dir.), BOTS (Hans, dir.) et HÄSELER (Jens, dir.), *op. cit.*, p. 61-101 (l'auteur de l'article est aussi celui d'une thèse de l'Ecole des Chartes consacrée à ces érudits parisiens : *Les frères Dupuy (1582-1656)*, thèse pour le diplôme d'archiviste paléographe, 1996, 3 tomes et un index séparé).

¹²³⁰ FUMAROLI (Marc), *ibidem*.

¹²³¹ Au sujet du voyage anglais en 1606 : « Au printemps de l'année suivante [1606], Du Vair devant retourner à bref délai en Provence, il obtint sans mal qu'on lui permît de visiter l'Angleterre, en compagnie de l'illustre Antoine de La

Hollande, où il rencontre Joseph-Juste Scaliger (1540-1609), avec qui il va entretenir une correspondance, ou Hugo Grotius (1583-1645)¹²³².

Avec ces érudits, la conversation telle que nous la rapporte Gassendi se déroule vraisemblablement dans la *lingua franca* latine, l'Aixois avouant ne pas connaître, comme beaucoup de ses contemporains, on l'a vu, la langue anglaise¹²³³. Elle en vient parfois à rouler sur les sujets linguistiques. C'est le cas de l'entretien avec Camden, durant lequel est évoquée l'« ancienneté de la langue britannique, dont se rapproche la langue d'Armorique »¹²³⁴.

Boderie, qui y fut envoyé comme ambassadeur du roi. (...) Une fois, débarqué en Angleterre, lorsqu'il eut, après l'ambassadeur, salué le roi Jacques, il bénéficia de son amitié et fut reçu plus d'une fois par lui (...) En ce qui concerne les savants qu'il rencontra à Londres, à Oxford ou dans d'autres lieux, le meilleur fut ce William Camden qui a bien mérité de sa Bretagne. (...) Il y eut en second lieu Robert Cotton, remarquable entre les meilleurs chercheurs et prospecteurs. Ensuite autant James Cols que son beau-père Matthias de Lobel, botanographe royal ; et il voulut que l'un et l'autre lui fussent attachés. Puis Albéric Gentilis – Henry Savile – John Norden... Il ne faut certes pas taire l'érudit John Barclay, alors jeune, dont on se rendra ci-dessous compte de quelle bienveillance il l'accompagna. (...) Et il est sûr qu'il serait resté passablement plus longtemps en Angleterre ; mais, parce qu'il avait promis de ne rester absent que juste trois mois, au bout d'un mois il s'en alla pour la Hollande, qu'il avait depuis le début, et cependant tout à fait en secret, résolu de visiter. » (GASSENDI (Pierre), *op. cit.*, p. 83-86).

¹²³² Rapportons cette anecdote au sujet de l'entrevue avec Scaliger : « Et il salua d'abord ceux dont il avait appris qu'on les estimait, à Middelbourg, Dordrecht, Rotterdam, Delft, La Haye ; mais seulement en passant, puisque son principal objet était de rendre visite à Scaliger qui vivait à Lyon des Bataves, Leyde. Il avait envisagé de converser avec lui comme un inconnu ; voilà pourquoi il apporta une lettre de recommandation avec changement du nom, comme écrite par Pereisc, et à lui adressée. Après lecture, Scaliger l'embrassa très aimablement, en hommage à Pereisc. [la supercherie est découverte lorsque Scaliger reconnaît, par la suite, l'écriture de Pereisc] (...) ».

¹²³³ « Au surplus je vous diray que j'aye esté infiniment ayse... d'entendre que Mons.r Seldenus travaille sur l'histoire des Décimes ; espérant, encore que je n'entende rien au langage Anglois, que je ne laisseray pas d'en apprendre beaucoup avec l'ayde de mes amis, qui ont connaissance de cette langue là... » (cité dans VAN NORDEN (Linda), « Pereisc et les humanistes anglais », dans FERRIER (Jacques, dir.), *L'Été Pereisc, Fioretti II. Nouveaux Mélanges*, Aubanel, Académie du Var, 1988, p. 150-160, p. 160).

¹²³⁴ La suite de la conversation est la suivante : « et après des questions sur de nombreux termes employés dans les régions de la France, Pereisc posa le problème de la signification d'Arles et de Toulon. Camden apporta la réponse : Arles se disait en langue britannique d'une cité établie en lieu marécageux, Toulon d'une cithare, peut-être à cause d'un promontoire voisin nommé Cithariste [La Ciotat]. Il reçut de Camden d'autres indications de cette espèce, d'après lesquelles il fut conduit à partager l'avis de Strabon, de Tacite et d'autres qui écrivirent que Gaulois et Bretons ont primitivement employé la même langue. » (GASSENDI (Pierre), *op. cit.*, p. 85). D'autres passages de la *Vita* se rapportent aux discussions sur la question linguistique menées par Pereisc, par exemple pour l'année 1636 : « De plus il discuta divers problèmes avec diverses personnes très éruditement. Il écrivit au Capucin Anastase de Nantes pas mal de choses sur la langue bretonne, dans laquelle il convint qu'il y avait nombre de racines de mots latins. Déjà il avait récusé Adrianus Scrickeius d'avoir fait de la langue allemande, ou flamande, la première de toutes, prétendant qu'elle était identique à la langue hébraïque et par la suite la matrice de toutes les autres, et aussi Goropius Becanus d'avoir préféré à l'hébraïque jugée imparfaite, et à toutes les autres, la langue cimbrique comme contenant des racines de l'hébreu, du grec et

Ce voyage en Angleterre est, en tout cas, à l'origine du rôle de « vecteur de l'érudition britannique en Europe »¹²³⁵ joué par Pereisc, qui brise l'insularité des savants anglais, en lançant à l'occasion de son périple les prodromes de plus ou moins longues correspondances à venir (178 lettres échangées avec Barclay notamment)¹²³⁶. Il est ainsi un de ceux qui ont introduit les travaux de Bacon, avec qui il communique, sur le continent, et le savant anglais a pu être une des autres sources de la volonté de l'Aixois d'organiser collectivement la recherche¹²³⁷. Cette organisation passe par la transmission des travaux. Les échanges épistolaires sont alors l'occasion de faire circuler des ouvrages. Ainsi, dans une lettre à Camden du 1^{er} septembre 1617, Pereisc accuse réception des *Annales du règne d'Elisabeth* et des *Dieux syriens*, tout en réclamant à son correspondant un exemplaire supplémentaire de chacun des ouvrages. En effet, il a prêté puis laissé son volume du premier à son ami Du Vair ; quant au deuxième, il écrit :

« [ce livre] a esté grandement estimé par nos curieux et, d'autant qu'il n'en avoit poinct esté apporté d'autre exemplaire que celui là, j'ai esté constrainct de le laisser passer par tant de bonnes mains que je n'ay presque pas eu le moyen de le voir... J'ay desjà escript de ce livre en Italie aux sieurs Laurentius Pignoria et Hieronymus Aleandro lesquels s'attendent en grande impatience d'en avoir la veüe. »¹²³⁸

du latin : il disait qu'il ne les récuseraient pas s'ils se contentaient de prôner l'affinité particulièrement évidente de quelques racines ou de quelques mots, mais les récuserait s'ils faisaient dériver la totalité des langues d'une même dépendance. Qu'un certain nombre de langues aient eu primitivement même origine, ou aient pu l'avoir, il le montrait par l'exemple de la dénomination des fleuves qu'il déduisait à peu près ainsi (...) » (*ibidem*, p. 251).

¹²³⁵ L'expression est de VAN NORDEN (Linda), *art. cit.*, p. 154. Il s'agit de la traduction-résumé de : VAN NORDEN (Linda), « Pereisc and the English Scholars », *The Huntington Library Quarterly. A Journal for the History and Interpretation of English and American Civilization*, vol. XII, n°3, 1949, p. 369-389.

¹²³⁶ Notons ici que la correspondance de Pereisc a été éditée au XIX^e siècle : PEREISC (Nicolas-Claude Fabri de), *Lettres de Peiresc...*, publiées par Philippe Tamizey de Larroque, 7 vol., Paris, Impr. nationale, 1888-1898. La plupart de ces lettres viennent des fonds de la Bibliothèque Municipale de Carpentras (mss 1871 à 1879) et de la Bibliothèque Méjanes d'Aix-en-Provence (Mss 1019-1033). Certains documents sont maintenant accessibles en ligne cf. <http://www.e-corpus.org> et « bibliothèque virtuelle Pereisc » ; voir aussi les réflexions de Raphaële Mouren de l'Enssib (« De nouveaux accès aux lettres manuscrites : l'exemple de la correspondance de Nicolas Fabri de Pereisc », *Bulletin des Bibliothèques de France*, vol. 52, n°6, 2007, p. 50).

¹²³⁷ Cf. DAVID (Madeleine), *Le Débat sur les écritures et l'hieroglyphe aux XVII^e et XVIII^e siècles...*, *op. cit.*, p. 45 ; ainsi que KYNASTON-SNELL (Harold F.), *Jean Baudouin et les "Essais" de Bacon en France jusqu'au XVIII^e siècle*, thèse pour le doctorat de l'Université de Clermont, Paris, Jouve, 1939, p. 111 et sq..

¹²³⁸ Cité dans VAN NORDEN (Linda), *art. cit.*, p. 154.

C'est bien en véritable pourvoyeur de livres qu'agit Pereisc : il reçoit finalement sa « commande » de la part de l'érudit anglais avec une lettre du 11 décembre¹²³⁹ et joue son rôle de trait d'union sur l'axe anglo-italien. Bibliothécaire de l'Europe, il définit ainsi sa propre tâche, dans une lettre aux Dupuy du 10 janvier 1633 :

« Il est vray que quand je vois quelque homme de lettres qui n'est pas du commun et qui travaille pour ayder le public sur quelque matière qui le mérite, je ne sçaurais éviter de luy prester de bon cœur mes libvres imprimez puisque je n'y espargne pas les manuscrits qui sont un peu plus difficiles à recouvrer que les imprimez. »¹²⁴⁰

Ne peut-on d'ailleurs percevoir une rétribution symbolique de cette fonction dans la traduction en anglais de la *Vita*, en 1657, par William Rand, sous le titre *The Mirrour of True Nobility & Gentility. Being the Life of the Renowed Nicolaus Claudius Fabricius Lord of Pereisk, Senator of the Parliament at Aix*¹²⁴¹, ainsi que dans le fait que l'érudit aixois apparaisse dans le « Parnasse des savants européens » rassemblé, en 1681, dans les *Vitae Selectorum virorum...* de William Bates (reprenant celles d'Anglais tels que Henry Chichele et Thomas Bodley ou de Continentaux comme Erasme, Budé...) ¹²⁴² ?

Une anecdote lors du départ d'Angleterre souligne, en tout cas, cette conscience chez Pereisc de son rôle de *broker* cherchant à se constituer un réseau européen. Gassendi rappelle qu'un groupe de gens de l'entourage de La Boderie voulut se joindre à lui dans son voyage : « Mais ils en furent détournés les uns par les armes, les autres par leurs études ;

¹²³⁹ La lettre suivante semble indiquer que les livres sont arrivés à bon port : « Monsieur Aleandro m'escrit de Rome du XXVIII décembre qu'il venoit de recevoir l'exemplaire que je lui ai envoyé *De Diis Syris*, qu'il en avoit desja dévoré une partie et que Monsieur le Cardinal Cobelluccio, qui est un grand homme de lettres, le luy avoit ravy des mains. » (*Ibidem*) ; l'ouvrage poursuit donc son chemin...

¹²⁴⁰ Cité dans *ibidem*, p. 159. Et l'auteur d'appuyer le propos de cette citation sur l'exemple de l'« incident » autour du prêt de la Genèse en grec par Sir Robert Cotton à Pereisc en 1618, que le premier n'a pu récupérer qu'aux prix de divers rappels et après quatre ans seulement.

¹²⁴¹ GASSENDI (Pierre), *The Mirrour of True Nobility & Gentility. Being the Life of the Renowed Nicolaus Claudius Fabricius Lord of Pereisk, Senator of the Parliament at Aix. Written by the Learned Petrus Gassendus, Professor of the Mathematicks to the King of France. Englished by W. Rand, Doctor of Physick*, Londres, 1657.

¹²⁴² BATES (William), *Vitae selectorum aliquot virorum qui doctrina, dignitate aut pietate inclaruere. (Edidit Gulielmus Batesius.)*, Londres, apud G. Wells, 1681 (cf. FUMAROLI (Marc), *ibidem*). Précisons néanmoins que la biographie de Gassendi n'y est pas compilée mais que le nom de Pereisc figure dans la *Vita Joannis Vincentii Pinelli, Patricii Genuensis* de Paulo Gualdo (p. 322-378 de l'ouvrage), dans laquelle il est présenté comme le successeur de ce dernier : « Methonis fortasse annis transigendus iis qui alterum Pinellum expectant, cujus studium humaniora studia restituit in pristinum splendorem, cujus opes in nobiles libros colligendos impendatur, cujus dignitas viris doctis patrocínio sit. Aetas sane nostra si quem feret ejusmodi, is (ita me Deus amet) non alius erit à Nicolao Fabricio Gallo, domo Aquis Sextiis, clarissimo adolescente, qui Romae & Patavii vixdum plenam pubertatem egressus, eo ardore Pinellum & Pinelli studia est complexus, ut omnibus nobis, & doctis viris quotquot his capiuntur literis, miraculo sit. » (p. 371).

lui continua à rechercher spécialement les érudits »¹²⁴³. Cette quête est une véritable vocation pour le Provençal : il est gyrovague entre plusieurs pôles intellectuels, afin d'atteindre un savoir universel. Sa *peregrinatio academica* suit un plan préétabli, à respecter absolument. C'est, en effet, sur les fondations établies par ce Grand Tour européen qu'existe ensuite son réseau [III. 15]. Pierre Bayle, dans l'article qu'il lui consacre de son *Dictionnaire historique et critique*, peut alors le désigner comme le « Procureur Général (de la République des Lettres) » :

III. 15 : Carte de la correspondance européenne de Pereisc

tirée de BOTS (Hans) et WAQUET (Françoise), op. cit., p. 130

¹²⁴³ GASSENDI (Pierre), *Peiresc (1580-1637), le « Prince des Curieux »...*, *op. cit.*, p. 86.

« Jamais homme ne rendit plus de service à la République des Lettres que celui-ci (...) il encourageait les Auteurs, il leur fournissoit des lumières et des matériaux, il employait ses revenus à faire acheter, ou à faire copier les monuments les plus rares, et les plus utiles. Son commerce des Lettres embrassait toutes les parties du Monde : les expériences philologiques, les raretés de la nature, les productions de l'art, l'antiquariat, l'histoire, les langues estaient également l'objet de ses soins et des sa curiosité. »¹²⁴⁴

Lorsqu'il meurt le 24 juin 1637, « pleuré par tant de poètes et en tant de langues », son éloge funèbre est prononcé à Rome par non moins de quarante orateurs dans quarante idiomes différents et, ensuite, dès 1638, publié aux Presses du Vatican, sur l'instigation de son ami Francesco Barberini¹²⁴⁵. Les membres de l'Académie romaine des Humoristes – fondée par Paul Mancini (mort en 1635) – sont appelés à faire montre de leur éloquence pour célébrer leur collègue Pereisc. Se joignent à eux, par exemple, pour l'éthiopien, les moines du monastère San Stefano dei Mori, qui avaient accueilli l'Aixois, et c'est un certain Asfa Mariam qui se charge du poème en langue guééz : « Au prix de nombreuses fatigues, il créa une bibliothèque,/il recueillit un trésor de livres spirituels./Il n'amassa point un trésor de biens terrestres/sachant qu'il trouverait le bonheur dans le ciel/au jour fixé devant le tribunal du jugement » écrit-il¹²⁴⁶. Quant à l'éloge en copte, qui orne la page 96 du recueil des humoristes, concert polyphonique, « véritable panglossie »¹²⁴⁷, il est dû à Athanasius Kircher [fig. 38]. Le texte est, en fait, peu compréhensible apparemment, pour qui maîtrise cette langue, ce qui n'empêche que l'auteur du *Prodromus coptus* de 1636 avait été soutenu dans son travail sur cet idiome par l'« ami des études » provençal, comme il l'écrit dans son hommage¹²⁴⁸.

En effet, figure centrale de la République des Lettres, Pereisc a aussi une importance capitale dans la province qui nous intéresse plus particulièrement ici. L'« abyme de

¹²⁴⁴ BAYLE (Pierre), *Dictionnaire historique et critique. Cinquième édition de 1740 Revue, corrigée et augmentée*, 4 vol., Genève, Slatkine Reprints, 1995 [1740]; vol. 3, p. 638; ainsi que pour le morceau de citation qui suit immédiatement.

¹²⁴⁵ *Monumentum romanum Nicolao Claudio Fabricio Perescio, senatori aquensi, doctrinae virtustuque causa factum* (Edidit Jo. Jacobus Buccardus), Rome, typis vaticanis, 1638.

¹²⁴⁶ *Ibidem*, p. 95; cité dans CHAINE (Marius), « Une Composition oubliée du Père Kircher en l'Honneur de Peiresc », *Revue de l'Orient Chrétien*, n° 9, 1933, p.196-208, p. 206.

¹²⁴⁷ L'expression est de Tallemant des Réaux (*Historiettes*, II, p. 760-761), dans un passage sur Jean-Jacques de Fontenay Bouchard qui coordonna les éloges de l'Académie des Humoristes cf. AUFRERE (Sydney H.), *La Momie et la tempête. Nicolas-Claude Fabri de Peiresc et la curiosité égyptienne en Provence au début du XVIIe siècle*, Avignon, Ed. A. Barthélemy, 1990, p. 270.

¹²⁴⁸ Cf. CHAINE (Marius), *art. cit.*, p. 207-208.

savoir » décrit par Gabriel Naudé est avant tout un des grands spécialistes des langues orientales¹²⁴⁹. Et son rôle d'interface joue alors pleinement. Ainsi, bien qu'il se fixe en Provence, entre Aix et Belgentier, plus ou moins définitivement à partir de 1623, ce « provincial universel »¹²⁵⁰, carrefour de la communication savante, s'est constitué, non seulement un entregent européen, mais aussi levantin. Sa sédentarité ne l'empêche pas alors de garder une mobilité intellectuelle certaine et des contacts sur le pourtour du Bassin méditerranéen notamment, grâce à de nombreux informateurs¹²⁵¹. La chambre de commerce de Marseille, liée au parlement d'Aix, apparaît comme une fenêtre ouverte sur le Proche-Orient, et l'Égypte en particulier. Les intermédiaires sont les marchands marseillais – Jean Magy et le Corse naturalisé Sanson Napollon (mort en 1633)¹²⁵²... –, qui alimentent les cabinets de curiosités méridionaux des érudits tels que le notaire et ami de Pereisc, Boniface Borilly, mais aussi les ambassadeurs auprès de la Sublime Porte – le comte de Cézy ou monsieur de Marcheville –, des pensions desquels la chambre de commerce est en charge et avec lesquels Pereisc communique¹²⁵³. C'est dans ce domaine en particulier qu'il s'illustre comme un formidable passeur de livres, faisant montre de sa « générosité royale ou princière envers les savants »¹²⁵⁴. Il possède, en effet, une bibliothèque, gigantesque pour une bibliothèque privée de l'époque, évaluée, grâce à son inventaire après décès, à 5400 volumes dont 130 manuscrits¹²⁵⁵. Elle est d'ailleurs mentionnée par le P. Louis Jacob, dans son *Traicté des plus belles bibliothèques* de 1644, où il écrit qu'elle contient « grand nombre de Manuscrits en langues Orientales » et cite Naudé, dans son épître à Gassendi sur la mort de Pereisc : « *nullam navem Gallie portus intrasse quae... non codices Samaritanos, Coptos, Arabos, Hebraeos, Sinenses, Graecos...*

¹²⁴⁹ NAUDE (Gabriel), *Dialogue de Mascurat*, p. 139, cité par BAYLE (Pierre), *op. cit.*, vol. 3, p. 639.

¹²⁵⁰ DEBIDOUR (Vincent-Henri), « Peiresc, un provincial universel », dans *L'Été Peiresc Fioretti II*, *op. cit.*, p. 45-50..

¹²⁵¹ Cf. MILLER (Peter N.), « Nicolas-Claude-Fabri de Pereisc and the Mediterranean World : Mechanics », dans BERKVENS-STEVELINCK (Christiane, dir.), BOTS (Hans, dir.) et HÄSELER (Jens, dir.), *op. cit.*, p. 103-126.

¹²⁵² Sur ce dernier, voir : FERRIER (Jacques), « Les relations pacifiques de la France et de l'Algérie : un « certain Sanson Napollon » à travers la correspondance de Pereisc », dans VERGE-FRANCESCHI (Michel, dir.), *Guerre et commerce en Méditerranée, IXe-XXe siècles*, Paris, Ed. Veyrier, 1991, p. 201-215.

¹²⁵³ Cf. CHENY (Anne-Marie), *art. cit.*, p. 696 (dont l'exemple de Borilly).

¹²⁵⁴ GASSENDI (Pierre), *op. cit.*, p. 23.

¹²⁵⁵ Sur Pereisc et sa bibliothèque, voir CHENY (Anne-Marie), *art. cit.*. L'auteur, qui rédige actuellement un doctorat sur ce sujet (sous la direction de Joël Cornette à l'université Paris 8), s'appuie sur deux catalogues réalisés par les secrétaires de Pereisc : l'un dans le manuscrit 640 de la Bibliothèque Inguimbertaine de Carpentras par François Parrot ; l'autre à la bibliothèque Méjanes d'Aix-en-Provence, mss 1218, de la même main.

in unius Perescii Cimeliarchium inferet »¹²⁵⁶. Pereisc, grâce à sa « salle du Trésor » des lettres, apparaît alors comme une sorte de bibliothécaire de la République des Langues, spécialisé sur Byzance, grâce à son réseau d'informateurs méditerranéens qui lui servent de relais pour sa chasse aux manuscrits¹²⁵⁷.

Voyons plus précisément son attitude envers l'un de nos *language planners*, Kircher. La rencontre entre les deux personnages est d'autant plus intéressante que les deux versants en sont documentés ; Pierre Gassendi rappelle :

« J'étais à ses côtés quand il voulut faire venir l'allemand Athanase Kircher, membre, d'une fort grande érudition, de la Compagnie de Jésus, qui séjournait alors en Avignon. Il était réputé excellent connaisseur des mystères hiéroglyphiques : ce pourquoi Pereisc lui avait transmis, afin de l'aider, différents livres et un exemplaire de la Table Isiaque ci-dessus décrite. Et parce qu'était en possession de ce savant le célèbre manuscrit de rabbi Barachioas Nephi, cet auteur arabe par lequel, disait-on, était transmise la façon d'interpréter les hiéroglyphes, il le pria, quand il se rendrait chez lui, d'apporter soit le manuscrit lui-même, soit un exemplaire de sa traduction, avec ses notes. Ce qu'il fit, et l'on ne peut exprimer l'ardeur dont il l'encouragea à achever l'œuvre commencée et à hâter son édition. »¹²⁵⁸

De son côté, Kircher, arrivé en Avignon en 1632, pour enseigner au collège jésuite, chassé d'Allemagne par la guerre de Trente Ans, explique, dans son « autobiographie », qu'il dispose de temps pour se consacrer à ses sujets d'études, les mathématiques, les langues et

¹²⁵⁶ Cf. JACOB (P. Louis), *Traicté des plus belles bibliothèques publiques et particulières qui ont esté et qui sont à présent dans le monde. Divisé en 2 parties...*, Paris, Rolet le Duc, 1644, p. 697, 701-702. Exemple et citation tirés de : ROTHSCHILD (Jean-Pierre), « Quelles notions le « grand public » des lettrés chrétiens de la France du XVI^e siècle eut-il de l'hébreu ? Enquête parmi les inventaires de bibliothèques », *art. cit.*, p. 173-174 ; il note que Pereisc possédait cependant assez peu de livres hébreux. Il cite aussi OMONT (Henri), « Les manuscrits et les livres annotés de Fabri de Pereisc », *Annales du Midi*, 1, 1889, p. 316-33.

¹²⁵⁷ Gassendi donne plusieurs exemples de cette quête frénétique des manuscrits, notamment celui-ci : « Que dire encore ? qu'il attendit impatiemment d'Orient des livres, manuscrits hexaples et octaples. Il y avait, de leur nombre, un psautier, distribué en six séries de colonnes, et autant de langues ou idiomes, mais qui avait subi l'injure de la piraterie et qu'il aurait à tout prix racheté bien qu'il n'eût pas été acheté plus de vingt-quatre livres tournois. Alors il retourna ciel et terre jusqu'à ce qu'apprenant que les pirates avaient accosté à Tripoli d'Afrique, il écrivit au Bas, au gouverneur de cette cité, par amis interposés, et celui-ci fit espérer la transmission du livre. Il se produisit que certaines personnes, au courant de son désir, et avec l'espoir d'un gros profit, lui firent parvenir un livre admirablement présenté dont ils clamaient qu'il leur avait été confié dans cette ville. Impossible de dire quelle fut sa joie au premier abord ; mais, quand, l'emballage ayant été ôté, il s'aperçut que ce n'était rien d'autre que le *Dictionnaire arabe* de Thomas Erpenius, impossible de dire de quelle consternation il fut bouleversé, sans savoir ce qu'il devait le plus incriminer, sa malchance ou l'imposture. » (GASSENDI (Pierre), *op. cit.*, p. 262-263).

¹²⁵⁸ GASSENDI (Pierre), *op. cit.*, p. 217.

notamment l'interprétation des hiéroglyphes ; vient alors la rencontre avec Pereisc qui a eu lieu vraisemblablement à l'automne 1632¹²⁵⁹ :

« A cette époque il se produisit que, pendant que je faisais, par ordre des Supérieurs, le tour de la Province Narbonnaise, tantôt pour préparer une nouvelle topographie de cette Province, tantôt pour visiter des lieux de culte (...), à Aix-en-Provence, grâce à mon heureux destin, je tombai sur le célèbre Nicolas Pereisc, Sénateur du Parlement, le plus grand soutien de tous les hommes de lettres de l'Europe entière. C'était un enquêteur passionné des choses abstruses : comme il s'aperçut que j'étais un expert en langues orientales, mieux encore, que je m'y connaissais dans l'interprétation des Hiéroglyphes Egyptiens (dont il possédait une collection dans son richissime musée), on peut à peine dire de quelle bienveillance il m'entoura, notamment parce que je promettais de lui montrer des échantillons d'Hébreu, de Chaldéen, d'Arabe et de Samaritain (il possédait lui-même un trésor extraordinaire de livres [écrits] en ces langues, enfouis dans sa propre bibliothèque) et en outre de lui fournir un échantillon de l'interprétation des Hiéroglyphes.

Donc il s'occupa immédiatement de tirer des Hiéroglyphes d'une statuette Egyptienne et me chargea de les interpréter ; après avoir consacré une bonne partie de la nuit à l'interprétation, le lendemain je [lui] apportai l'interprétation réalisée ; dès qu'il découvrit que cette dernière semblait se référer à une lampe Egyptienne (il était, en fait, profondément érudit en antiquités de tout genre), il loua ma méthode avec tant de solennité que je n'ai pas estimé devoir rapporter ses mots ici, par modestie ; quand donc, avec son aimable permission, j'étais sur le point de retourner à Avignon, il ne cessa pas de me charger de coffres pleins de livres utiles à cette fin.

Entre-temps, par une lettre de notre Très Révérend Père Muzio Vitelleschi, je suis appelé à Vienne, en Autriche, comme Mathématicien de l'Empereur ; lorsque Pereisc connut la nouvelle, il remua ciel et terre pour empêcher ce voyage : il craignait en fait que, si je m'occupais d'études Mathématiques à la cour de César, je n'abandonnasse tout projet de restaurer la sagesse Hiéroglyphique ; c'est pourquoi il écrivit immédiatement au

¹²⁵⁹ Elle est documentée, enfin, par un troisième biais, celui de la correspondance de Pereisc lui-même ; ainsi il écrit dans une lettre à Jacques Dupuy, datée du 11 octobre 1632 : « Nous avons eu ici un Gesuite allemand nommé le Pere Balthazard Kyrner, de ceux qui furent chassés de Würzburg lors de la prise qu'en fit le Roy de Suede. Il dict avoir veu dans la bibliothèque de l'Electeur de Mayence un manuscrit arabe [cf. *Barachias*] concernant la maniere d'interpreter et dechiffrer les lettres hieroglyphiques des obelisques d'Aegipte, dont il dict avoir extraictz de trez bonnes choses, à la version desquelles il travaille, ce que j'estimerois bien si cela nous pouvoit donner lumiere de choses si incogneües. » (cf. PEREISC (Nicolas-Claude Fabri de), *Lettres, op. cit.*, vol. 2, *Lettres de Pereisc aux frères Dupuy ; Pierre Dupuy, Jacques Dupuy, Janvier 1629 – Décembre 1633*, Paris, Imprimerie Nationale, 1890, p. 359-360). Bien que Tamizey identifie le jésuite comme étant Balthazar Kitzner, professeur de théologie à Wurtzbourg, il s'agit bien en fait de Kircher.

Souverain Pontife Urbain VIII et au Cardinal Francesco Barberini une lettre extrêmement pressante pour qu'ils me rappelaient à Rome à mi-voyage. (...) »¹²⁶⁰

Pourtant, les choses sont un peu plus complexes que ne le laisse entendre « l'expert en langues orientales » dans sa relation avec « le plus grand soutien de tous les hommes de lettres de l'Europe entière ». En effet, Pereisc a bien été, de leur rencontre jusqu'à sa mort en 1637, un protecteur et un appui quasi-indéfectible de Kircher, jouant un rôle fondamental dans le parcours linguistique du jésuite et dans ses premiers travaux sur les langues copte et égyptienne en particulier ; il y a une forme de « maïeutique peireskienne »¹²⁶¹ vis-à-vis de Kircher, alimenté, par exemple, en documentation pour faire avancer ses recherches – telle la « Table isiaque » évoquée par Gassendi. Néanmoins, le Provençal en est parfois venu à douter des réelles compétences de ce membre de son réseau de patronage. Il part avec beaucoup d'espoirs, comme il le confie aux Dupuy dans une lettre du 2 mars 1633 où il évoque « un petit échantillon [du travail sur les hiéroglyphes de Kircher] qui m'a fait concevoir beaucoup meilleure esperance et opinion que je n'avois de la cognoissance des choses qui ont été incongnues de la Chrestienté, depuis prez de deux mil ans... »¹²⁶², ou encore à Gassendi dans une lettre du 5 avril 1633¹²⁶³. Mais, dès un mémoire relatant une séance de travail à Aix, le 3 septembre 1633, Pereisc semble s'être aperçu de la fraude de Kircher, en tout cas en ce qui concerne le

¹²⁶⁰ KIRCHER (Athanasius), *Vita Admodum Reverendi P....*, *op. cit.* (édition et traduction de Giunia Totaro), p. 42-44.

¹²⁶¹ L'expression est de Sydney Aufrère dans AUFRERE (Sydney H.), *op. cit.*, p. 263 ; nous nous appuyons sur un certain nombre des réflexions présentes dans le chapitre qu'il consacre à Kircher (p. 263 et sq.). Sur ce réseau autour du copte et notamment sur les relations entre Pereisc et Kircher, la bibliographie est importante, voir aussi : BRESSON (Agnès), « Pereisc et les études coptes : prolégomènes au déchiffrement des hiéroglyphes », *XVIIe siècle*, vol. 40, n°158, 1988, p. 41-50 ; DROIXHE (Daniel), « Sur la correspondance linguistique de Pereisc », *Schifanoia. Notizie dell'Istituto di Studi Rinascimentali di Ferrara*, 2, 1986, p. 113-118 ; MILLER (Peter N.), « A philologist, a traveller and an antiquary rediscover the Samaritans in seventeenth-century Paris, Rome and Aix : Jean Morin, Pietro Della Valle and N.-C. Fabri de Peiresc », dans ZEDELMAIER (Helmut, dir.) et MULSOW (Martin, dir.), *Die Praktiken der Gelehrsamkeit in der Frühen Neuzeit*, Tübingen, Max Niemeyer Verlag, 2001, p. 123-146, et du même auteur « Copts and Scholars. Athanasius Kircher in Pereisc's Republic of Letters », dans FINDLEN (Paula, dir.), *Athanasius Kircher...*, *op. cit.*, p.133-148 ; WILDING (Nick), *Writing the Book of Nature : Natural Philosophy and Communication in Early Modern Europe*, *op. cit.*, p. 143 et sq. (notamment sur la question des observations astronomiques mais aussi sur les hiéroglyphes), ainsi que l'annexe p. 352-392 où sont retranscrites un grand nombre de lettres.

¹²⁶² PEREISC (Nicolas-Claude Fabri de), *Lettres*, *op. cit.*, vol. 4, p. 295, cité dans AUFRERE (Sydney H.), *op. cit.*, p. 265.

¹²⁶³ PEREISC (Nicolas-Claude Fabri de), *Lettres*, *op. cit.*, vol. 4, p. 300-301.

fameux manuscrit de Barachias Nephi de Babylone¹²⁶⁴. Parlant même d'« imposture », l'érudit aixois croit pouvoir identifier, dans les quelques notes sur l'ouvrage que Kircher semblait en fait simplement posséder – et qu'il n'a donc jamais voulu montrer précisément à Pereisc –, une simple « traduction de l'Orus Apollo », l'ouvrage d'Horapollon sur les hiéroglyphes déjà bien connu depuis le XVI^e siècle. Cette supercherie est une des raisons pour lesquelles, sans doute, dans son travail sur le copte et les langues orientales, c'est tout un réseau que Pereisc active, ne s'en remettant pas seulement à Kircher, qui est loin d'être son seul interlocuteur. Il communique beaucoup sur ces sujets avec le capucin de la province de Touraine-Bretagne, Gilles de Loches qui, après sept ans passés en Orient (il est au Caire en 1631) où il a récolté des manuscrits, est de retour en 1633 et s'installe à Tours. Peiresc correspond également avec Claude Saumaise, le savant protestant, qui lui avait demandé son soutien « logistique », invoquant, dans une lettre du 20 juillet 1630, postée depuis Leyde : « la prière que je vous faisais par icelles [lettres précédentes], de me faire recouvrer par le moyen de votre crédit et des correspondances que vous avés en Levant, quelques livres escrits en langue elkuptique [copte] ou égyptienne, à laquelle je me suis addonné depuis quelque tems et y ai descouvert de beaux secrets ! ». Pereisc, en retour, tient Saumaise au courant des avancées des travaux de Kircher¹²⁶⁵. L'on pourrait y lire une sorte de mise en concurrence permettant une émulation, bien qu'elle conduise parfois à une lutte pour obtenir tel ou tel ouvrage fourni par le « bibliothécaire » aixois, celui-ci essayant au maximum de les faire transiter de main en main, sans que cela soit toujours possible¹²⁶⁶. C'est le cas pour le fameux vocabulaire du voyageur en Orient Pietro Della Valle (1586-

¹²⁶⁴ Le mémoire figure dans la collection des frères Dupuy : BN, coll. Dupuy, Ms 661n f. 248r-249v. Il est retranscrit dans AUFRERE (Sydney H.), *op. cit.*, p. 267-269 et WILDING (Nick), *op. cit.*, p. 146-147 (note 122). En ce qui concerne l'auteur du manuscrit, qui serait une version arabe d'Horapollon, il s'agirait de Sa'ïd ibn-Batrish, ou Eutychius (876 au Vieux-Caire-940 à Alexandrie).

¹²⁶⁵ Dans une lettre envoyée d'Aix le 14 juin 1633 (Bibl. Inguimbertaine, Ms. 1876, f. 34r-37v) ; mentionnée dans AUFRERE (Sydney H.), *op. cit.*, p. 267. La citation qui précède figure dans *ibidem.*, p. 278.

¹²⁶⁶ Gassendi évoque cela dans la biographie : « Il ne faut cependant pas laisser de côté le fait suivant : déjà auparavant, il s'était employé à introduire et à propager en Europe la langue copte ; et déjà Saumaise, Petit [Samuel Petit, 1594-1643, linguiste protestant], à l'aide du peu de livres qu'il leur avait communiqués, avait considérablement progressé en copte, mais il y ajouta plusieurs volumes, et il fit d'admirables efforts pour que Pietro Della Valle mît à la disposition de Petit le *Vocabulaire* qu'il avait rapporté d'Orient, afin qu'il en assurât le commentaire et l'édition, par l'entremise de Saumaise : celui-ci y était disposé. Ne l'ayant pas obtenu, Pereisc le sollicita d'en permettre au moins l'accès à Kircher pour que, présent à Rome et encore ignorant de cette langue, il pût se pencher sur ce *Vocabulaire*. Par ailleurs il conçut un grand espoir d'obtenir d'Orient d'autres volumes célèbres (...) » (GASSENDI (Pierre), *op. cit.*, p. 220-221). Voir sur Pereisc, Saumaise et Loches, AUFRERE (Sydney H.), *op. cit.*, p. 277-283.

1652), manuscrit connu sous le nom de *Scala Vaticane Copte 71*¹²⁶⁷. Il apparaît comme une source de premier plan, à laquelle Pereisc s'est très tôt intéressé, correspondant avec Della Valle dès 1629-1630, d'abord au sujet de ses manuscrits samaritains – voyant dans les communautés parlant cette langue en Orient de potentiels témoins de l'ancien égyptien, sur le modèle des antiques langues européennes survivant au Pays basque ou au Pays de Galles – puis au sujet de ses matériaux coptes. Kircher fait reposer, après une longue attente donc, sa *Lingua Aegyptiaca restituta* de 1643 sur les deux grammaires et le vocabulaire copte-arabe du voyageur oriental¹²⁶⁸.

L'exemple des ressources offerte par Pietro Della Valle le montre, la position centrale de Kircher au cœur de l'ordre jésuite et de la Rome des papes, avec tout ce que cela suppose de facilité d'accès à ses collections d'imprimés et de manuscrits, rend le contact à préserver nécessairement pour l'érudit provençal¹²⁶⁹ ; Saumaise, protestant, est, de ce point

¹²⁶⁷ Della Valle est l'auteur notamment d'une célèbre relation de son voyage, traduite dans de nombreuses langues européennes et qui connaît plusieurs éditions : DELLA VALLE (Pietro), *Viaggi di Pietro della Valle il Pellegrino, con minuto ragguaglio di tutte le cose notabili osservate in essi, descritti da lui medesimo in 54 lettere familiari... mandate in Napoli all'erudito... suo amico Mario Schipano, divisi in tre parti, cioè la Turchia, la Persia e l'India...*, 4 vol., Rome, 1650-1663. Il avait confié, dans un premier temps, ce qu'il a rapporté d'Orient en terme de langues, à Thomas Obicini (1585-1632), qui se met au travail et fait fondre les caractères nécessaires à la Propaganda (cf. VAN LANTSCHOOT (P. Arnold), *Un précurseur d'Athanase Kircher, Thomas Obicini et la "Scala" Vat. Copte 71*, Louvain, Bureaux du "Muséon", 1948) ; mais, après sa mort, c'est Kircher qui est chargé de la reprise des travaux. Il indique d'ailleurs, dans sa *Vita*, ce qu'il doit à Della Valle : « Suivit le *Prodromus* un dictionnaire de l'ancienne langue Egyptienne [*Lingua Aegyptiaca restituta*], qui fut réalisé avec l'autorisation de Pietro Della Valle, homme très célèbre dans le monde, à la suite de sa pérégrination à travers toute l'Asie ; il m'avait donné à interpréter un lexique Arabe-Egyptien ramené d'Egypte [la *Scala*], auquel je joignis une annexe contenant les sujets que j'avais laissés de côté dans le *Prodromus* ; et comme il s'agissait d'un ouvrage indispensable pour le rétablissement de l'écriture Hiéroglyphique, de même, étant donné que personne n'avait produit jusque-là [un tel travail], [ce volume] soutint sa réputation auprès des hommes les plus savants, par la grâce et la faveur de Dieu. » (KIRCHER (Athanasius), *Vita, op. cit.*, p. 55-56). Kircher et Pietro « Pellegrino » Della Valle ont échangé quatre lettres : APUG 557, f. 409r-410v (6 octobre 1634) ; APUG 557, f. 292rv (26 juin 1638) ; APUG 568, f. 107r-108v (sans date) ; APUG 568, f. 440r-441v (sans date).

¹²⁶⁸ KIRCHER (Athanasius), *Lingua aegyptiaca restituta, opus tripartitum. Quo linguae coptae... plena instauratio continetur, cui adnectitur supplementum...*, Romae, H. Scheus, 1643. Sur ce point et sur la correspondance Pereisc-Della Valle, nous renvoyons à MILLER (Peter N.), « Copts and Scholars », *art. cit.*, p. 133-134 ; ainsi qu'à, pour les études sur le copte au XVIIe siècle, plus précisément, et la place qu'y a occupée Kircher – ne pouvant malheureusement pas nous y étendre ici – : HAMILTON (Alastair), *The Copts and the West, 1439-1822 : the European discovery of the Egyptian Church*, Oxford, Oxford University Press, 2006, notamment p. 195-228 ; voir aussi des remarques dans STRASSER (Gerhart F.), « La Contribution d'Athanase Kircher à la tradition hiéroglyphique », *art. cit.*

¹²⁶⁹ Etonnamment pourtant, Kircher demande parfois l'appui de Pereisc, à Aix, pour plus facilement avoir accès à des bibliothèques romaines ! Ainsi dans une lettre de Pereisc à Gassendi du 3 juin 1635, le parlementaire rapporte la demande d'appui de Kircher pour accéder plus librement à la bibliothèque Vaticane : « J'ay depuis reçu une lettre du P. Kircher du 29 avril, qui dict avoir trouvé des merveilles dans des aultres autheurs arabes et des cittations des passages de son

de vue-là, disqualifié. Kircher se doit d'être un allié de plus à Rome. Après le départ de Provence du jésuite allemand, l'échange épistolaire est donc fourni, Pereisc commençant par envoyer, le 10 septembre 1633, une lettre de recommandation à son principal contact romain, le cardinal Francesco Barberini, dans laquelle il tait évidemment ses doutes vis-à-vis des travaux de Kircher, recommandant, au contraire, ses talents qui « lui ont fait pénétrer si loin dans la découverte de bien des secrets, de choses de la nature, comme de l'antiquité, et des principales langues de la Chrétienté »¹²⁷⁰. Leur relation repose toujours sur la circulation d'ouvrages, entre ceux demandés à Pereisc par le jésuite et ceux espérés de Kircher par le parlementaire d'Aix¹²⁷¹. Dans la première catégorie, il est à noter que Kircher sollicite son mécène français pour lui fournir l'ouvrage d'un autre *language planner*, d'une génération précédente, Claude Duret : il passe commande de son *Thresor* – ainsi que du *Traité des chiffres* de Blaise de Vigenère – dans une lettre du 3 décembre 1633¹²⁷².

Barachias et des origines de sa bonne antiquité incogneies à ce qui nous reste des auteurs grecs et latins. (...) Il me demande une recharge pour avoir un peu plus libre disposition de quelques volumes du Vatican, mais sa lettre n'arriva qu'un jour aprez le partement de l'ordinaire de Rome à mon grand regret. » (PEREISC (Nicolas-Claude Fabri de), *Lettres*, *op. cit.*, vol. 4, p. 511-512). Il n'en reste pas moins que Kircher sert d'« yeux » à Rome à Pereisc, lui offrant un aperçu de ces livres justement...

¹²⁷⁰ Nous traduisons la fin de ce passage de la lettre (souligné) : « portà sul fronte le segni evidentiss^{mi} della somma sua Pietà, et innocenza di Vita, et nulla dimeno quella magnanimità, acutezza d'ingegno, *che gli hanno fatto penetrare tant'avanti, nella scoperta di molti secreti, cosi della natura, come dell'antiquità, et delle principali Lengue della Christianità.* » (Lettre de Pereisc (Aix) à Francesco Barberini (Rome), 10 septembre 1633, BAV, Barb. Lat., 6503, f. 60, cité dans WILDING (Nick), *op. cit.*, p. 166 (note 166)). En ce qui concerne la correspondance entre Pereisc et Kircher, environ une trentaine de lettres sont échangées entre le 3 août 1633 (APUG 568, f. 370r-371v) et le 4 février 1637 (APUG 568, f. 200r-201v).

¹²⁷¹ Gassendi note ainsi : « Rappellerai-je avec quelle ardeur il sollicita Kircher, qui allait faire le voyage de Sicile puis de Malte avec le landgrave de Darmstadt, de s'efforcer d'obtenir les élévations du pôle, de consigner attentivement tout ce qu'on raconte sur l'Etna, *rapporter les catalogues des principales bibliothèques et avant tout des manuscrits de l'abbé de Gaète ?* » (nous soulignons). Lors de son voyage de 1637, Kircher est adjoint en quelque sorte à la liste des informateurs méditerranéens de Pereisc.

¹²⁷² BN, Ms. Fr. 9538, f. 234v (citée dans MAILLARD (Jean-François), « Aspects de l'encyclopédisme au XVIIe siècle dans le *Traité des chiffres* annoté par Blaise de Vigenère », *art. cit.*, note 103, p. 262). Pour d'autres ouvrages, notamment les manuscrits, Pereisc se montre réticent à les envoyer en raison de leur fragilité, même si l'on peut sentir aussi poindre, ici, une certaine amertume vis-à-vis de l'attitude plus générale de Kircher : « Mais pour le livre escript en vieux Papyrus, vous ne vous souvenez plus que je vous en apparelé moi mesme plusieurs foys, et que c'estoit pour cela entr'autres choses que je vous reprochoys si fort la presse que vous aviez de partir d'icy, sans vous donner le loisir de voir mille choses que j'eusse eu à vous monstrier, dont vous n'eussiez pas moins fait vostre proffit que de ce que vous pouviez voir ailleurs. Je suis bien marry que le dict livre ne soit en estat de vous estre envoyé, je le feroys de bon cœur pour l'amour de vous, n'ayant rien qui ne soit à vostre service, mais si vous l'aviez veu vous jugeriez bien que cela est

Surtout, leur correspondance reste l'occasion pour l'Aixois de presser le professeur de mathématiques du Collège Romain afin qu'il publie son fameux Barachias, dont Pereisc ne désespère donc pas totalement de l'authenticité¹²⁷³. Il n'est jamais exaucé. Par contre, lors de la publication en 1636, aux presses de la Congrégation *de Propaganda Fide*, de son *Prodromus coptus*, Kircher n'oublie pas, parmi les incitateurs de son travail, son patron provençal : « qui a juste titre y tient la première place, étant donné que par son agressive supplication, il a relevé le défi d'un travail de ce genre »¹²⁷⁴. Il lui envoie d'ailleurs, comme il le rappelle dans une lettre du 22 décembre 1636 – où il mentionne aussi 50 copies à destination de Paris et Lyon et 10 pour le libraire D. Piot en Avignon –, l'ouvrage en cinq exemplaires, pour les redistribuer¹²⁷⁵. Ce que Pereisc, en bon *broker*, ne manque évidemment pas de faire, écrivant déjà, le 5 novembre 1636, à Holstenius :

« Au reste l'exemplaire que vous m'envoyastes du Prodromus m'a esté enlevé par mes amys de tout ce païs qui l'ont voulu devorer en divers endroits en sorte que je l'ay quasi peu voir que bien superficiellement, et en attendoy, quelque aultre de la part de l'auther, mais un de mes amys, qui est venu de Rome depuis peu, m'a assuré que le pauvre homme n'en avoit eu que pour en presenter à fort peu de gents, et qu'il n'en avoit pas seulement pour luy (...) Je pense qu'il s'en vendroit facilement quelque nombre d'exemplaire en ce royaume ; pour moy, j'en achepterois volontiers une demy douzaine pour de mes amys. »¹²⁷⁶

impossible, à cause que la grande Antiquité faict qu'il s'en va quasi tout en pouldre. Il s'y void des Taureaulx, et des figures humaines comme celles du Limbe de la Table Helique de Pignorius, et tout de ces petitz caracteres, qui y sont entre meslez. (...) » (lettre du 8 octobre 1635 de Pereisc à Kircher, APUG 568, f. 369r).

¹²⁷³ Par exemple dans une lettre à Gassendi du 17 janvier 1634 écrivant au sujet de Kircher qu'il l'a « fort exhorté de ne point amuser à l'interpretation de la Table Bembine (la *Mensa Isiaca*), ains toutes choses cessantes, entreprendre la version de son Barachias, et ay escrit au cardinal Barberin de le luy commander ainsi, de peur que cela ne demeure en arriere. » (PEREISC (Nicolas-Claude Fabri de), *Lettres, op. cit.*, vol. 4, p. 421 ; cité dans AUFRERE (Sydney H.), *op. cit.*, p. 271).

¹²⁷⁴ Cité par GASSENDI (Pierre), *op. cit.*, p. 257. KIRCHER (Athanasius), *Prodromus coptus sive aegyptiacus...*, Rome, typis S. Cong. de propag. Fide, 1636.

¹²⁷⁵ BN Ms. fr. 9538, f. 239r. Dans la dernière lettre adressée à Pereisc, le 7 janvier 1637, Kircher écrit alors que le Cardinal Francisco Barberini (à qui l'œuvre est dédiée) a fait l'acquisition de 220 copies et que 500 autres circuleraient en Espagne, au Portugal, en Allemagne et en Pologne (*ibidem*, f. 240) cf. FLETCHER (John), *Athanasius Kircher and the Distribution of his Books, op. cit.*, p. 111-112.

¹²⁷⁶ PEREISC (Nicolas-Claude Fabri de), *Lettres, op. cit.*, vol. 4, p. 463-464 (cité dans AUFRERE (Sydney H.), *op. cit.*, p. 275). Le propos de Pereisc entre donc quelque peu en contradiction avec la lettre du mois suivant de Kircher où l'on voit qu'il distribue tout de même un certain nombre de ses livres, même si les chiffres restent assez modiques. Malgré ce

Lorsque, près de vingt ans plus tard, paraît enfin sa somme sur les hiéroglyphes, l'*Oedipus Aegyptiacus*, Kircher ne fait, au demeurant, toujours pas abstraction de l'aide de Pereisc. Il témoigne encore, dans sa préface, de toute sa reconnaissance, à celui dont « les si grands services rendus à la République des Lettres sont tels, qu'ils ne seront jamais passés sous silence par les négligences de la postérité »¹²⁷⁷.

Outre ce lien fort entre l'érudit provençal et le *language planner* Kircher, on peut noter qu'un autre de ses correspondants, dont il fit la connaissance lors de son séjour parisien dans le cadre du renommé cabinet des frères Dupuy (actif entre 1617 et 1656), s'est, lui aussi, intéressé à la quête d'une langue universelle : il s'agit de Marin Mersenne. Dans leur relation épistolaire, est même envisagé très directement le rôle que pourrait jouer ladite langue universelle dans la fonction d'intermédiaire qu'occupe Pereisc au sein de la République des Lettres.

Dans une lettre adressée par Mersenne, le 20 avril 1635 environ, ce dernier loue en Pereisc la figure de l'intermédiaire par excellence du Mercure scientifique :

« Je ne doute nullement que les livres du volume que je vous envoie ne vous soient agréables puisque *vous leur avez donné l'estre en les tirant de la poussiere pour leur faire voir le jour, dont ilz n'eussent pas jouy sans une main assez bonne et assez puissante pour les tirer de l'obscurité comme vous avez fait, de sorte que ceux qui les liront vous en seront quasi autant redevables qu'à leur autheur s'ilz y rencontrent quelque satisfaction.*

Ce ne sont pas les premières faveurs que le public et particulièrement ceux qui cherissent les Muses ont reçu de *vostre genereuse bonté, dont vous avez tellement chargé toute l'Europe qu'il est difficile de rencontrer une compagnie d'honnestes gens qui ne le tesmoigne à haulte voix, et qui ne confesse que les bonnes lettres, et ceux qui les cultivent vous doibvent plus qu'à tout le reste des hommes qui vivent maintenant.* Car vous ne vous contentez pas de leur fournir les rares manuscrits et autres reliques de la vénérable Antiquité qui se peuvent rencontrer dans l'Europe pour leur ayder à conduire leur ouvrages à perfection, mais *vous prenez la peine de faire la recherche de tout ce qui*

succès, au moins potentiel, de la diffusion du livre de Kircher, les jugements semblent mitigés, à commencer par celui de Pereisc lui-même, exposé dans une lettre du 2 juillet 1636 à Holstenius (*ibidem*, p. 441).

¹²⁷⁷ KIRCHER (Athanasius), *Oedipus Aegyptiacus*, *op. cit.*, vol. 1, b3r. Nous traduisons le passage souligné : « *Coeptum hoc Opus primò fuit ad instantiam Nicolai Peirescii (...), in Parlamento Aquensi Provinciae Galliae Narbonensis Senatoris sapientissimi, cuius Viri amplissima in Remp. (sic) Literariam merita talia sunt, ut nulla posteritatis oblivione deleri posse videantur.* » Vient ensuite un hommage à Gassendi...

*est de plus curieux au Levant pour ce mesme subject sans en pretendre aultre chose que d'ayder de tout vostre pouvoir à faire valoir le talent d'un chascun et à faire paroistre la portee et l'estendue de l'esprit humain. »*¹²⁷⁸

La maïeutique pereiskienne a, dans le cas de Mersenne et selon ses propres dires, joué une nouvelle fois à plein, puisqu'il considère le parlementaire aixois comme l'instigateur de ses réflexions, le révélateur de sa propre pensée, l'accoucheur, en somme, de son *Harmonie universelle* de 1636, qui lui est d'ailleurs, pour cette raison, elle aussi, dédiée¹²⁷⁹. Il est vrai que le minime a directement bénéficié des réseaux levantins de Pereisc, que celui-ci a activés afin de fournir à son ami des manuscrits qui ont contribué à sa réflexion sur la musique et son éventuelle universalité. Par exemple, un grand nombre de lettres échangées entre les deux correspondants en 1634-1635 concernent un manuscrit arabe, traité sur la musique, mandé par l'un des contacts en Egypte de Pereisc, Jean Magy, et arrivé en Provence sans doute par l'intermédiaire de l'envoyé au Levant du parlementaire, le P. Théophile Minuti, lui-même minime¹²⁸⁰.

¹²⁷⁸ MERSENNE (Marin), *Correspondance du P. Marin Mersenne, religieux minime*, publiée et annotée par Cornelis De Waard, édition entreprise sur l'initiative de Mme Paul Tannery et continuée par le Centre national de la recherche scientifique, avec la collaboration de M. Bernard Rochot, Paris, Ed. du CNRS, 18 vol., 1932-1988 (déjà mentionné) ; volume V, lettre n° 422, p. 135 (nous soulignons).

¹²⁷⁹ Voir la lettre de Mersenne à Pereisc du 20 mars 1634 (n°324), la rédaction de l'ouvrage terminée : « Voyant que j'ay achevé mon grand œuvre de l'*Harmonie universelle* et qu'il merite à mon advis, d'estre dedié à un personnage de mérite qui sçache faire cas des choses qui ont cousté plus de 10 ans de labeur assez particulier et quant et quant que nos libraires ne sont pas assez hardis d'entreprendre un livre de 300 feuilles de cette nature, si l'on ne leur donne quelque avance, j'ay premierement voulu sçavoir de vous si vous desirez luy donner la vie et vous en rendre le protecteur. (...) » ; requête à laquelle Pereisc répond favorablement le 1^{er} mai 1634 (cf. MERSENNE (Marin), *Correspondance*, vol. IV, p. 81 et 105) ; cette dédicace est ensuite évoquée à nouveau dans la correspondance ; elle l'est aussi dans la *Vita* de Pereisc dans laquelle Gassendi cite Mersenne : « Il fallait que tous les hommes fussent prévenus qu'il n'est aucun lettré qui ne respecte ni ne vénère, pour avoir fait l'expérience de ton exceptionnelle bienveillance, les vertus dont tu es toujours accompagné ; et qui n'estime que non seulement mes livres, mais tous les autres dussent légitimement t'être dédiés. » (GASSENDI (Pierre), *op. cit.*, p. 257).

¹²⁸⁰ Voir la lettre de Pereisc à Mersenne, du 1^{er} mai 1634 (n° 330), MERSENNE (Marin), *Correspondance*, vol. IV, p. 106-107 : « (...) les retardements qui y sont survenus de jour à l'autre, et les voyages qu'ont fait d'un lieu à aultre dans le Levant aucuns de mes amis que j'y avois employé, m'ont empesché de vous pouvoir donner sy tost que j'eusse desiré du contantement que vous pouviez attendre de moy et de mon foible credit. *Cependant j'ay fort opportunement receu depuis hier au soir un livre de la meilleure musique des Mores que l'on m'a envoyé du Caire, où vous trouverez, je m'assure, beaucoup plus d'art que vous ne vous en promettez de ces peuples barbares, et pense que vous aurez là assez de gens instuicts en la langue Arabique pour vous interpreter les discours de l'autheur, comme je ne doute pas que la grande pratique que vous aviez acquise en cette sciance-là, ne vous fasse bientost comprendre tout ce qu'il veut dire et faire entendre par toutes ses figures, non seulement pour celles qui ont des nottes, mais aussy pour celles où il n'y a que les simples figures geometriques des proportions des tons que vous suppleerés peut-estre bien tout seul. Mais je ne*

Néanmoins, Mersenne ne fait pas que remercier un formidable pourvoyeur d'ouvrages, puisqu'il lui propose même – ou alors est-ce pour le remercier justement... –, dans sa lettre du 20 avril toujours, un remède à l'afflux d'informations qu'il reçoit de partout dans le monde, une panacée pour son commerce international :

« Je me suis imaginé une sorte d'écriture et un certain idiome universel, qui vous pourroit servir à cet effect, en dressant un alphabet qui contient tous les idiomes possibles, et toutes les dictions qui peuvent servir à exprimer chasque chose en telle langue qu'on voudra. Il a ceste propriété que sa seule lecture peut tellement enseigner la philosophie accomodee à son ordre, qu'on ne peut l'oublier ou si on l'oublie, qu'on peut la restablir sans l'ayde d'aucun. Mais parce qu'il suppose l'instruction d'un quart d'heure pour en expliquer l'usage à ceux qui n'entendent pas nostre maniere d'escrire et de parler, je vous diray seulement que vostre nom est la 15,777,318,656 diction de cet alphabeth, lequel comprend plus de millions de vocables qu'il n'y a de grains de sable dans toute la terre, quoyqu'il soit si ayse à apprendre et à retenir que l'on n'a besoing d'aucune memoire, porveu que l'on ayt un peu de jugement. »¹²⁸¹

laisseray pas d'escrire en Levant pour tascher d'en avoir le supplement (...) » (nous soulignons). Mersenne l'en remercie dans la lettre du 14 mai 1634 (n°335), liant, déjà, la dédicace de son ouvrage aux bienfaits apportés par Pereisc et à ce manuscrit en particulier (même si l'on va voir qu'en fait, il n'est jamais véritablement arrivé à le déchiffrer...) : « je vous diray que si je ne sçavois la solidité de vostre devotion entretenue par l'humilité chrestienne, je m'estonnerois de ce que vous ne vous croyez pas digne d'une dedicace de mon ouvrage, attendu que je ne connois personne qui le merite mieux que vous, *puisque vous aydez sa fabrique en toutes sortes de manieres, jusque à faire venir de l'Orient ce que l'on auroit seulement grande peine d'esperer.* » (p. 132-133, nous soulignons). Le manuscrit, et la question de sa traduction notamment, sont encore évoqués, entre autres, dans les lettres n°415 (20 mars 1635), 423 (23 avril 1635), 426 (5 mai 1635)... Il est, enfin, mentionné dans la *Vita* de Gassendi : « un volume remarquable sur la théorie musicale qu'il adressa d'abord à Doni et ensuite, avec un volume arabe aux très élégantes illustrations, à Marin Mersenne, de l'ordre de Minimes, un personnage éminemment bon, savant, curieux de tout et inlassable dans l'expression de la vérité sur la nature et la religion » (GASSENDI (Pierre), *op. cit.*, p. 236-237).

¹²⁸¹ MERSENNE (Marin), *Correspondance*, vol. V, lettre n° 422, p. 136-137 (cette citation et la suivante). L'auteur précise ensuite où trouver les passages sur la langue universelle dans ses œuvres : « Or vous ne croyez pas que le discours dont je vous entretiens soit hors de propos, si vous lisez la 13^e, 14^e et 15^e proposition du *Livre des Chants*, dans lesquelles j'explique les particularitez de ceste écriture universelle, joint que je donne le meilleur idiome de tous les possibles et tous ceux qui peuvent estre inventez, dans la 47^e et 48^e du *Livre de la Voix* [47 : A sçavoir si l'on peut inventer la meilleure langue de toutes les possibles (p. 65) ; 48 : Expliquer combien il y a de dictions possibles et prononçables, soit que l'on use de l'alphabet et des lettres françoises ou des grecques, hebraiques, arabiques, chinoises, etc. et consequemment donner toutes les langues possibles (p. 70)], et que vostre trez excellent esprit peut tirer plusieurs beaux secretz de ces propositions,... ». Le début de la lettre de Mersenne est cité, par exemple, par Gerhart Strasser (*Lingua universalis*, *op. cit.*, p. 109 où il écrit s'appuyer aussi sur Knowlson et Slaughter), mais il est toujours utilisé pour l'étude du fonctionnement de la langue et sans interroger véritablement les enjeux sociaux de son utilisation soulevés pourtant par le minime.

Le projet de langue universelle élaboré par le minime français pourrait être utile, dans sa tâche quotidienne, au passeur de langues. Il soulagerait le *broker*, tout en augmentant ses capacités, et il en est donc présenté comme un destinataire privilégié. La langue universelle servirait ici très précisément à faciliter la communication au sein de la République des Lettres. C'est l'objectif que se fixe en quelque sorte la Proposition XLVII du livre premier du *Traitez de la voix et des chants*, évoquée dans la lettre intitulée « *A sçavoir si l'on peut inventer la meilleure langue de toutes les possibles* » ; voici ce que Mersenne y écrit :

« Si l'on pouvoit inventer une langue dont les diction eussent leur signification naturelle, de sorte que tous les hommes entendissent la pensee des autres à la seule prononciation sans en avoir appris la signification, comme ils entendent qu'on se réjouit lorsque l'on rit, & que l'on est triste quand on pleure, cette langue seroit la meilleure de toutes les possibles, car *elle feroit la mesme impression sur tous les auditeurs, que feroient les pensees de l'esprit si elles pouvoient immediatement communiquer entre les hommes comme entre les Anges.* »¹²⁸²

La langue universelle, entre musique et mathématiques pour le minime, permettrait, au moins symboliquement, de transformer la communauté supranationale des savants en une assemblée « angélique » où les informations pourraient circuler sans entrave. Elle permettrait aussi d'incarner et de porter à son paroxysme, un des idéaux de la République des Lettres que constitue cette communication libre et planétaire ; et Mersenne de conclure sa lettre à Pereisc de la sorte : « J'ose esperer qu'elles vous donneront quelques lumiere pour inventer la maniere de communiquer avec tous les peuples du Nouveau Monde, qui nous peuvent ayder de leurs observations »¹²⁸³. Charles Perrault dans ses *Hommes illustres* n'écrivait-il pas dans le passage consacré à Pereisc : « (...) Il continua son commerce de Lettres & de Curiosités, non seulement avec tout le Monde ancien qui ne suffisait pas à le satisfaire, mais avec tout le nouveau monde dont on lui apportait sans cesse des Productions merveilleses, ou de l'Art ou de la Nature »¹²⁸⁴ ? Mersenne espère beaucoup, en particulier, des éventuelles routes vers la Chine que l'érudit provençal et son réseau levantin pourraient ouvrir¹²⁸⁵, la musique étant conçue comme médium envisageable :

¹²⁸² MERSENNE (Marin), *Harmonie universelle...*, *op. cit.*, p. 65 (nous soulignons).

¹²⁸³ MERSENNE (Marin), *Correspondance*, vol. V, p. 137.

¹²⁸⁴ PERRAULT (Charles), *Les Hommes illustres*, Paris, chez A. Dezallier, 1697, p. 46 (cité dans YILMAZ (Levent), *Le Temps moderne*, *op. cit.*, p. 150).

¹²⁸⁵ *Ibidem*, p. 136 : « J'adjouste seulement que nous pourrions esperer de nouveaux secours *si le chemin de la Chine vous estoit assez ouvert pour y trouver des adresses et pour faire venir leur chronologie, la maniere dont ils cultivent les sciences et tous les artz tant mechaniques que liberaux*, qui nous feroient voir leurs idées et la capacité de leurs espritz, et

« Vous trouverez une tablature de musique que je propose à tous ceux du Levant dans les traitez que je vous dedie, par laquelle vous pourrez communiquer avec eux, s'il leur plaist entrer dans le commerce des lettres. »¹²⁸⁶

Marin Mersenne, le grand rôle d'un minime

Or, si c'est ici au savant de Belgentier que Mersenne proposait son caractère, il pourrait aussi lui être directement utile, car le minime lui-même est un autre de ces « grands intermédiaires culturels de la République des Lettres », son « secrétaire général »¹²⁸⁷. Et il joue un rôle d'entremetteur de premier plan dans la province qui nous occupe, se posant comme l'autre grande figure conférant à la France son rôle de plaque tournante dans la République des Langues. Mersenne travaille sur la question des langues, mais, au-delà de ses seuls travaux, il met ceux qui s'y intéressent en relation, faisant connaître les avancées des uns aux autres, sollicitant des avis... L'exemple le plus fameux de cette entremise, dans le domaine linguistique, est sa lettre à Descartes – un de ses correspondants réguliers¹²⁸⁸ – en 1629, au sujet d'un projet de langue universelle d'un auteur français qui circule alors à Paris ; elle est connue par la réponse que le philosophe y apporte le 20 novembre¹²⁸⁹. Il est significatif de l'importance prise par les mutations scientifiques dans la question des langues universelles – *mathesis* et *taxinomia* y prenant

j'aurois pour lors un ample subject pour enrichir l'ouvrage que je vous presente de plusieurs nouvelles considerations et de la description de tous les instrumenz des Chinois et des aultres peuples du Levant, comme je desire faire une aultrefois, si les relations que l'on vous envoie de tous les costez du monde n'y peuvent fournir assez de secours (...) ». Mersenne est, en partie, rapidement exaucé puisque Pereisc lui envoie des représentations d'instruments chinois tirés d'une « vieille plaque chinoise qu'[il a] » (cf. lettre du 5 mai 1635 (vol. V, N°426, p. 170-1), ainsi que, entre autres, la lettre datée du 10 et 15 mai 1635 (vol. V, N°430, p. 185 et sq.).

¹²⁸⁶ Lettre de Mersenne à Pereisc, 15 juillet 1635, n°460, vol. V, p. 302.

¹²⁸⁷ BOTS (Hans), « Marin Mersenne, « secrétaire général » de la République des Lettres », dans BERKVENS-STEVELINCK (Christiane, dir.), BOTS (Hans, dir.) et HÄSELER (Jens, dir.), *op. cit.*, p. 165-182.

¹²⁸⁸ Si l'on a retrouvé seulement 5 lettres de Mersenne au philosophe, la correspondance en comprend, par contre, 143 de ce dernier au minime. Au total, elle rassemble 1135 lettres dont 330 de la main de Mersenne et 805 provenant de ses 100 correspondants. Pour une analyse quantitative de la correspondance cf. BOTS (Hans), *art. cit.*, p. 168-174.

¹²⁸⁹ DESCARTES (René), « Lettre au Père Mersenne ; 20 novembre 1629 », *Œuvres choisies*, Paris, Gallimard, 1953, p. 911-915. Nous nous servons de ces références-ci pour les citations à suivre, mais la lettre figure aussi dans la correspondance de Mersenne cf. MERSENNE (Marin), *Correspondance*, vol. II, lettre n°143. Sur cette lettre, mentionnée dans la plupart des ouvrages consacrés à la question de la langue universelle à l'époque moderne, voir, entre autres, ECO (Umberto), *op. cit.*, p. 249-251.

une place de plus en plus centrale – que Descartes, le père du rationalisme, se soit penché, certes brièvement, sur ce problème, même si c'est à partir d'une sollicitation de Mersenne et même s'il réserve finalement son avis définitif à la lecture éventuelle du projet finalisé¹²⁹⁰. Le jugement de Descartes est, quoi qu'il en soit, très mitigé : « Cette proposition d'une nouvelle langue semble plus admirable à l'abord, que je ne la trouve en y regardant de près... », écrit-il¹²⁹¹.

Le problème qui se pose, selon lui, est d'apprendre, d'une part, la signification des mots et, de l'autre, la grammaire. Pour ce dernier point, l'auteur du projet semble proposer une grammaire simplifiée, sans irrégularités, beaucoup plus facile à retenir, sans que, toutefois, la teneur exacte en soit précisée. Pour ce qui est du vocabulaire, Descartes considère la solution proposée dans l'ébauche comme intéressante, bien que fastidieuse :

« En suite de quoi la sixième proposition est fort aisée à entendre : *scripturam invenire* [trouver l'écriture], etc., car mettant en son dictionnaire un seul chiffre, qui se rapporte à aimer, amare... et à tous les synonymes, le livre qui sera écrit avec ces caractères pourra être interprété par tous ceux qui auront ce dictionnaire. »¹²⁹²

Un tel dictionnaire rassemblerait sous un même chiffre les synonymes d'un terme primitif dans toutes les langues ; des affixes permettraient de constituer, ensuite, le substantif correspondant au nom primitif d'action. Cette langue ne serait donc praticable qu'à l'écrit, comme le remarque le philosophe, car il serait trop complexe d'apprendre les mots, ou de consulter sans cesse le dictionnaire lors d'une conversation orale¹²⁹³. Au-delà de ce seul projet, perçu avec un enthousiasme très modéré, Descartes profite de la lettre pour évoquer sa propre conception d'une possible langue universelle, dont le défi réside, selon lui, à un autre niveau, plus philosophique :

« Au reste, je trouve qu'on pourrait ajouter à ceci une invention, tant pour composer les mots primitifs de cette langue, que pour leurs caractères ; en sorte qu'elle pourrait être enseignée en fort peu de temps, et ce par moyen de l'ordre, c'est-à-dire,

¹²⁹⁰ « Mais peut-être que je me trompe ; seulement vous ai-je voulu écrire tout ce que je pouvais conjecturer sur ces six propositions que vous m'avez envoyées, afin que lorsque vous aurez vu l'invention, vous puissiez dire si je l'aurai bien déchiffrée. » (DESCARTES (René), *op. cit.*, p. 914.

¹²⁹¹ *Ibidem*, p. 911.

¹²⁹² *Ibidem*, p. 912.

¹²⁹³ *Ibidem*, p. 913 : « Car si pour les mots primitifs chacun se sert de ceux de sa langue, il est vrai qu'il n'aura pas tant de peine, mais il ne sera aussi entendu que ceux de son pays, sinon par écrit, lorsque celui qui le voudra entendre prendra la peine de chercher tous les mots dans le dictionnaire, ce qui est trop ennuyeux pour espérer qu'il passe en usage. Que s'il veut qu'on apprenne des mots primitifs, communs pour toutes les langues, il ne trouvera jamais personne qui veuille prendre cette peine... »

établissant un ordre entre toutes les pensées qui peuvent entrer en l'esprit humain, de même qu'il y en a un naturellement établi entre les nombres ; et comme on peut apprendre en un jour à nommer tous les nombres jusqu'à l'infini, et à les écrire en une langue inconnue, qui sont toutesfois une infinité de mots différents, qu'on pût faire de même de tous les autres mots nécessaires pour exprimer toutes les autres choses qui tombent en l'esprit des hommes. Si cela était trouvé, je ne doute point que cette langue n'eût bientôt cours parmi le monde ; car il y a force gens qui emploieraient volontiers cinq ou six jours de temps pour se pouvoir faire entendre par tous les hommes. Mais je ne crois pas que votre auteur ait pensé à cela, tant parce qu'il n'y a rien en toutes ses propositions qui le témoigne, que parce que l'invention de cette langue dépend de la vraie philosophie. »¹²⁹⁴

L'on se trouve ici au cœur même de l'évolution des paradigmes scientifiques et linguistiques telle qu'elle a pu être décrite par Michel Foucault¹²⁹⁵ : les ressemblances ne sont plus visibles à la surface des choses, elles sont construites, prouvées, issues de la comparaison entre plusieurs termes par la mesure et l'ordre. Il ne s'agit plus de *rapprocher* mais de *discerner*. Si un langage efficace et transparent est possible, il ne porte pas de manière apparente en lui la marque de cette transparence ; il faut la rechercher. L'ordre a remplacé l'analogie. Pour Descartes, il s'agirait donc de mettre en ordre les pensées des hommes suivant un agencement dont la logique se rapprocherait de celle des chiffres. C'est cette mathématique de la langue et de la pensée qui permettrait, seule, de surmonter la confusion. Finalement – et bien que les deux soient, de toute façon, bien postérieurs à la missive du philosophe – à un projet approchant de celui de Kircher, fondé sur un dictionnaire dans lequel les mots et leurs synonymes sont numérotés, Descartes préférerait un projet tendant plus vers celui de John Wilkins, reposant sur des tables qui viseraient à organiser tout le savoir universel. Mais Descartes reste pessimiste sur la faisabilité de la chose et considère cela – presque quarante ans avant la proposition de l'évêque de Chester – comme irréalisable et tenant du domaine de l'utopie : « Il faudrait que tout le monde ne fût qu'un paradis terrestre, ce qui n'est bon à proposer que dans les pays des romans. »¹²⁹⁶

L'identification de l'auteur du projet ainsi évalué par Descartes a suscité un certain nombre d'interrogations, voire de débats¹²⁹⁷. Le premier éditeur de la correspondance de Mersenne,

¹²⁹⁴ *Ibidem*, p. 914-5.

¹²⁹⁵ FOUCAULT (Michel), *Les Mots et les choses*, *op. cit.* cf. I.1.1.

¹²⁹⁶ *Ibidem*, p. 915.

¹²⁹⁷ Voir notamment les discussions évoquées dans l'éclaircissement figurant à la suite de la lettre n°945 : MERSENNE (Marin), *Correspondance*, vol. X, p. 271-273.

Cornelis De Waard, l'identifie, au tome V, comme étant Claude Hardy, tout en comparant les travaux évoqués à ceux d'un certain Le Maire¹²⁹⁸. Claude Hardy (1605-1678), conseiller au Châtelet et mathématicien, est un linguiste réputé, voire « de génie », traducteur d'ouvrages grecs, à qui l'on attribue la connaissance de pas moins de 36 langues orientales dont « on prétend que quelques unes ne lui avoient coûté qu'un jour »¹²⁹⁹. Ami de Descartes, participant assidu des « réunions mathématiques » organisées par Mersenne, c'est sur la base de ses compétences linguistiques que le minime fait d'ailleurs appel à lui pour qu'il se penche sur la traduction du manuscrit arabe envoyé par Pereisc¹³⁰⁰. Pourtant, la lettre de Descartes est assez explicite sur ce point, puisque Claude Hardy y est certes cité mais sans être assimilé au personnage, auteur des six propositions :

« Pour la signification des mots, il n'y promet rien de particulier ; car il dit en la quatrième proposition : *linguam illam interperari ex dictionario*¹³⁰¹, qui est ce qu'un homme un peu versé aux langues peut faire sans lui en toutes les langues communes. Et je m'assure, que vous donniez à M. Hardy un bon dictionnaire en chinois, ou quelque autre langue que ce soit, et un livre écrit en la même langue, qu'il entreprendra d'en tirer le sens. »¹³⁰²

¹²⁹⁸ Cf. MERSENNE (Marin), *Correspondance*, vol. V, p. 140 et 143.

¹²⁹⁹. Sur la biographie de Hardy, des éléments dans le vol. 1 de la *Correspondance* de Mersenne, p. 187 : né en 1605 au Mans, il fut donc avocat à la Cour de Paris, où il demeura « proche de l'eschelle du Temple », et acquit bientôt une réputation de linguiste et de mathématicien. A partir de 1623, il publie diverses traductions (dont un hymne grec du P. Petau) et obtient en 1624 un privilège pour l'impression du texte grec des *Data* d'Euclide et des *Commentaires* de Marinus d'après trois manuscrits communiqués par Nicolas Rigault. Il est ainsi loué pour sa connaissance des langues, notamment de l'arabe (cf. P. Morin, *Exercitationes biblicae*, Paris, 1633, p. 527). Pour la citation, voir BAILLET (Adrien), *Vie de Monsieur Descartes*, Paris, 1691, t. 1, p. 137.

¹³⁰⁰ Hardy est évoqué très tôt dans la correspondance de Mersenne parmi les « doctes et rares personnages » qu'il fréquente (cf. lettre n°25 du 11 décembre 1624, adressée à Mersenne par Claude Bredau, de Nevers). Sur la question du manuscrit arabe, voir la lettre à Pereisc du 14 mai 1634 (n°335, vol. IV, p. 134-135) : « *J'ay dez aujourd'huy envoyé querir Mons^r Hardy, affin de pouvoir dechiffer avec luy vostre Arabe, mais nous n'avons encore peu y entendre chose aucune. Il s'y estudiera exprès et nous consulterons Mons^r de Rady qui entend fort bien le Turc, car M^r Gabriel est à Bourg-fontaine, où il s'est retiré pour travailler sans estre interrompu. Et si au bout de tout nous ne pouvons en tirer l'intelligence, il faudra, si faire se peut, la mendier du Cayre si quelqu'un y entend nos notes et les leurs.* » (nous soulignons)

¹³⁰¹ Comprendre cette langue à l'aide du dictionnaire.

¹³⁰² DESCARTES (René), *op. cit.*, p. 911.

Enfin, le consensus semble pouvoir se faire sur l'attribution du projet à un certain des Vallées¹³⁰³. Il serait donc l'« homme des langues », mentionné à nouveau par le philosophe installé aux Provinces-Unies dans une lettre de janvier 1630, dans laquelle il se montre encore plus sévère :

« Pour l'homme des langues, ne trouvez pas étrange s'il explique du persan ou d'autres semblables langues, principalement puisqu'il n'entreprend pas cela sur-le-champ, mais en deux ou trois jours de temps. Car en ayant appris plusieurs, il peut bien déchiffrer quelque chose de toutes les autres qui sont en usage, au moins s'il a de l'esprit. Mais il est ridicule de dire que les Romains ont tiré le nom de Dieu d'un mot hébreu et les Allemands d'un arabe : comme si le peuple qui a composé les langues s'était voulu assujettir à suivre ses rêveries ; *cela est si puéril, que je m'étonne de ce qu'on prend seulement la peine de l'écouter.* »¹³⁰⁴

Cette périphrase, reprise par Mersenne – qui parle de « l'homme de la langue universelle » –, indique d'ailleurs qu'il s'agit vraisemblablement du même personnage, à qui est confié, à son tour, le toujours problématique traité de musique arabe que, devant les affres qu'il suscite et l'échec des projets de traductions, Pereisc cherche alors à récupérer¹³⁰⁵.

Ce que l'on voit se dessiner à l'évocation de ces noms – Hardy, des Vallées ou Le Maire¹³⁰⁶ – et des lettres dans lesquelles ils sont mentionnés, c'est tout un milieu de linguistes gravitant autour de Mersenne, des personnages, soit qu'il fréquente directement, soit dont il connaît les travaux, les redistribuant et faisant partager son savoir largement, pour en attendre en retour des avis, comme celui de Descartes. Mais le philosophe exilé n'est pas le seul sollicité : s'il est au courant des projets de Le Maire, auteur d'une ébauche

¹³⁰³ Il s'agissait en fait de la première attribution faite par Cornelis De Waard dans les notes de la lettre de Descartes à Mersenne, n° 143, tome II, p. 329 et ce malgré les objections d'Adam et Tannery, au vol. I, p. 82. En fin de compte, B. Rochot revient donc à la première attribution dans le vol. X, p. 272-273.

¹³⁰⁴ DESCARTES (René), *op. cit.*, p. 915-921 (p. 921 pour la citation, nous soulignons) ; il s'agit de la lettre n°147 dans la correspondance de Mersenne (vol. II, p. 374 pour la citation).

¹³⁰⁵ Lettre de Mersenne à Pereisc, 24 août 1634, n°373 : « (...) Pour le livre arabe je ne manqueray pas de vous le renvoyer si nous n'en pouvons venir à bout, comme m'a promis l'homme de la langue universelle à qui je l'ay baillé pour ce sujet voyant les empeschement perpetuels de Mr. Gabriel [Sionita]¹³⁰⁵. Je suis assuré que nous n'y trouverons pas grande chose, non plus que dans les auteurs grecs manuscrits, dont on feroit un volume aussi gros que le Calepin du seul grec sans y comprendre la version. (...) » (cf. MERSENNE (Marin), *Correspondance*, vol. IV, p. 329). Gabriel Sionita (1577 (Liban)- 1648 (Paris)), mentionné à la fin de la citation, est un savant maronite. Il enseigne d'abord à Rome, le syriaque et l'arabe, puis il vient à Paris, pour être professeur au Collège royal et collaborer à la grande entreprise de la Bible polyglotte de Le Jay, parue en 1645 (même si une brouille interrompt la collaboration).

¹³⁰⁶ Nous allons revenir, *infra*, sur ce petit milieu parisien des *Language planners* français.

de langue universelle¹³⁰⁷, c'est aussi le cas de Gassendi ou de Théodore Haak (sur lequel nous allons revenir incessamment).

Ce dossier des lettres sur la langue universelle échangées entre Descartes et Mersenne nous conduit à la description plus précise de la position nodale du minime, telle qu'elle est définie par l'érudit Adrien Baillet. Il écrit de celui qu'il considère comme « le centre des gens de lettres », apôtre de la collaboration scientifique : « Sur tout ce qui est du ressort de l'esprit humain ; on lui communiquait tous les desseins, afin qu'il en facilitât l'exécution ; *et il mettait tout le monde dans les voyes.* »¹³⁰⁸ Cette situation de pivot intellectuel lui est notamment conférée par son capital social, augmenté régulièrement grâce au groupe qui se réunit autour de sa personne, dans le couvent des minimes « aux Marais » de la Place Royale¹³⁰⁹. Ce « couvent d'études », que Mersenne n'a que peu quitté au cours de son existence, lui fournit non seulement la matière pour ses réflexions, grâce à son importante bibliothèque aux 8000 volumes¹³¹⁰ – une des quatre « ouvertes » au XVIIe siècle (avec l'Ambrosiana milanaise, l'Angelica romaine et la Bodléienne d'Oxford) – mais aussi des occasions de rencontres : « Sa cellule de minime devint un centre de la vie intellectuelle européenne » comme l'écrit Frances Yates¹³¹¹. Les unes directement liées à une sociabilité « monastique » au sein d'un ordre tourné vers l'étude et la science, dont font aussi partie Robert Regnault – notamment traducteur de José de Acosta (1598) – ou le

¹³⁰⁷ Le jugement de Descartes sur Le Maire n'est d'ailleurs pas plus laudatif que celui sur des Vallées, puisqu'il le considère même comme un « charlatan » : « Ne croyez pas tout ce qu'on vous dit de ces merveilleuses lunettes de Naples ; car la plupart des hommes, *et principalement les charlatans, tel qu'est sans doute vostre Maire*, font toujours les choses qu'ils racontent plus grandes qu'elles ne sont. » (Descartes (à Santpoort) à Mersenne, 15 novembre 1638, vol. VIII, p. 184-211 ; p. 209).

¹³⁰⁸ BAILLET (Adrien), *Vie de Monsieur Descartes*, Paris, 1691, t. 2, p. 352-353 ; Cité par BOTS (Hans) et WAQUET (Françoise), *La République des Lettres*, *op. cit.*, p. 119.

¹³⁰⁹ Voir sur ce point et pour un certain nombre des éléments qui suivent : ARMOGATHE (Jean-Robert), « Le groupe de Mersenne et la vie académique parisienne », *XVIIe siècle*, n° 175, 1992, p. 131-140 ; MAZAURIC (Simone), « Le mouvement académique parisien du premier dix-septième siècle et la constitution de la science moderne », dans *La Sciences à l'époque moderne. Actes du colloque de 1996 de l'association des historiens modernistes des universités*, Bulletin n°21, Paris, PUPS, 1998, p. 71-90 ; GOLDSTEIN (Catherine), « L'honneur de l'esprit : de la « République des mathématiques » », *art. cit.* ; ainsi que BROWN (Harcourt), *Scientific Organisations in Seventeenth-Century France (1620-1680)*, Baltimore, the Williams and Wilkins Company, 1934, p. 41-63 (« Mersenne's Relations with England ») et YATES (Frances A.), *Les Académies en France au XVIe siècle*, *op. cit.*, notamment le chapitre XII « Des académies françaises de la Renaissance aux académies du XVIIe siècle », p. 377 et *sq.* (en particulier sur Mersenne, p. 390-400).

¹³¹⁰ D'après le carme Louis Jacob dans son *Traité des plus belles bibliothèques* (1644) cf. *Ibidem*, p. 133.

¹³¹¹ YATES (Frances A.), *op. cit.*, p. 390.

savant Jean-François Nicéron (1613-1646) ; les autres suscitées par les invitations lancées par le minime pour participer à « la plus noble académie du monde »¹³¹². C'est ainsi qu'il définit lui-même son *Academia Parisiensis* dans une lettre à Pereisc, le chargeant de transmettre le sésame à Gassendi dont une visite à Paris était annoncée¹³¹³. Spécialisé dans les questions de mathématiques et de physique, ce groupe – rassemblant suivant les séances Gassendi, Descartes (lorsqu'il était à Paris, soit rarement), Mydorge, Hobbes, Hardy, Roberval, Fermat, les Pascal... – tient plus de la réunion informelle que de l'académie à proprement parler, et étend ses ramifications bien au-delà des seuls murs du couvent de la Place Royale¹³¹⁴. Mersenne cherche, en fait, plutôt à instituer une « Académie de papier »¹³¹⁵, un cabinet d'érudits par correspondance, sur la base d'un réseau épistolaire dense, qu'il appelle de ses vœux dans une lettre à Pereisc, en 1635 toujours :

« c'est pourquoy je voudrois que nous eussions une telle paix que l'on put *dresser une Academie, non dans une seule ville comme l'on fait icy et ailleurs, mais sinon dans toute l'Europe, du moins de toute la France, laquelle entretiendrait ses communications par lettres, qui seroient souvent plus profitables que les entreparlers*, où l'on s'eschauffe souvent trop à contester les opinions que l'on propose, ce qui en destorne plusieurs. »¹³¹⁶

On peut, peut-être, lire dans cette dernière remarque contre les conversations scientifico-mondaines, les séquelles des relations conflictuelles entretenues par Mersenne avec certains membres de l'académie des frères Dupuy, dont il s'était vu plus ou moins signifier

¹³¹² Lettre de Mersenne à Pereisc du 23 mai 1635 (n° 435), MERSENNE (Marin), *Correspondance*, vol. V, p. 209. Dans une autre lettre du 1^{er} septembre 1635 (n°476), Mersenne mentionne un certain nombre des participants.

¹³¹³ Elle ne se réalise en fait que six ans plus tard.

¹³¹⁴ Mais la définition que donne Simone Mazauric du mouvement académique parisien entre 1617 (et la création du Cabinet des frères Dupuy) et 1666 (et celle de l'Académie des sciences) prend en compte ce flou : « Relevant exclusivement de l'initiative privée, [ces cénacles] se sont par conséquent institués en toute liberté, adoptant chacun des modalités de fonctionnement spécifiques et irréductibles à un modèle commun. Ce caractère non-officiel des premières académies et la liberté qui en est résultée, loin de devoir passer pour l'un des caractères accidentels ou accessoires de la vie académique en cette période, doit au contraire être tenu pour son caractère le plus spécifique. Il nous paraît en effet avoir représenté, sur le plan institutionnel, la matérialisation exemplaire de la revendication du droit au libre exercice du questionnement philosophique et scientifique, exigence dans laquelle il faut voir la raison majeure de la naissance et du développement du phénomène académique. » (MAZAURIC (Simone), *art. cit.*, p. 74).

¹³¹⁵ L'expression est de Jean-Robert Armogathe dans *ibidem*, p. 138.

¹³¹⁶ Lettre de Mersenne à Pereisc du 15 juillet 1635 (n° 460), MERSENNE (Marin), *Correspondance*, vol. V, p. 301-302 (nous soulignons ; la lettre est aussi citée dans BOTS (Hans), *art. cit.*, p. 175).

l'exclusion¹³¹⁷. Mais on retrouve avant tout dans cet appel à une correspondance la plus large possible, la défense du rôle central de la lettre, instrument privilégié du *broker*. Or, dans cette missive, l'idée de l'« Académie de papier » découle directement de l'observation par Mersenne du fait que les sciences se développent en province aussi bien qu'à Paris et que la lettre contrairement au cercle d'académiciens, forcément restreint, permet d'atteindre ces contrées « lointaines ». Un des exemples qu'il choisit pour illustrer son propos nous intéresse particulièrement :

« (...) J'ay veu depuis peu deux hommes, l'un nourri avec les Toulousains depuis l'âge de 12 ans, quoyque Champenois, et l'autre de Bar-sur-Seine¹³¹⁸, qui m'ont confirmé par leurs discours dans mon opinion, qu'il y a souvent es petites villes des gens qui surpassent quasi tous ceux qu'on estime sçavoir particulièrement en de certaines parties des arts ou des sciences qu'ils ont plustost trouvees par leur bon genie qu'appries dans les livres.

Et de fait le premier a trouvé de nouveaux caracteres de musique qui feront concevoir toute la musique en peu de temps et une maniere d'aritmétique merveilleusement facile, aussi bien que l'autre a fait. »¹³¹⁹

Le premier des deux provinciaux cité n'est autre que le *language planner* Jean Le Maire, dont on voit qu'il nous sert de fil conducteur dans cette partie : né en 1581 à Chaumont-en-Bassigny (Haute-Marne), mais toulousain d'adoption, il se fixe à Paris autour de 1635, avec le titre honoraire de gentilhomme de la Chambre du roi. Il est évoqué une première fois par Mersenne, dans une autre lettre à Pereisc du 26 mai, au sujet d'une de ses autres « entreprises », une préfiguration du canal du Midi¹³²⁰.

¹³¹⁷ Voir la lettre de Fortin de la Hoguette (1585-c.1668) à Pierre Dupuy du 9 février 1626 dans laquelle il demande « l'exclusion de notre Académie » contre « ce maître moine qui a écrit contre [Bacon] » (*Corr.*, t. 1, p. 379). Mersenne avait, en effet, critiqué Bacon dans sa *Vérité des sciences* en 1625, lui reprochant d'avoir reproduit des expériences déjà effectuées dans d'autres pays, d'employer une terminologie inusitée... (cf. exemple développé (et lettre citée) dans ARMOGATHE (Jean-Robert), *art. cit.*, p. 135). Mersenne a aussi, néanmoins, traduit un des ouvrages de l'Anglais, le *Sylva sylvarum* (cf. YATES, *op. cit.*, p. 395).

¹³¹⁸ Probablement Jean Gallé. Il est l'auteur de *Nouveau Epitome d'Arithmetique*, Liège, 1616 et de *Nouvelle invention d'apprendre l'arithmetique par le moyen de dix petits batons, avec l'unzieme servant à l'extraction des racines quarrees et cubes, par le Seigneur Jean Gallé, mathématicien Liegeois*, Paris, 1635 (in-8°) auxquels il est fait référence ensuite.

¹³¹⁹ Lettre n°460, MERSENNE (Marin), *Correspondance*, vol. V, p. 301

¹³²⁰ Sur les quelques éléments de biographie, voir notamment note 1 p. 216 dans *Ibidem*. Quant à la lettre du 26 mai 1635 (n° 437), Mersenne y écrit : « Je ne sçay si je vous escriis dernièrement qu'un excellent homme m'est venu voir de Gascogne qui est venu trouver le Roy pour avoir permission de joindre les deux mers par Bayonne et Narbonne [l'idée d'un canal avait déjà été lancée sous Henri IV], sans qu'il demeure aucune difficulté de toutes celles qui se presentent dans les propositions de plusieurs autres qui estoient meslez. Ils sont quatre qui le veulent entreprendre sans qu'il en

Au sein de cette académie épistolaire que Mersenne souhaite mettre en place, le rôle qu'il s'assigne est bien celui d'interface :

« (...) si quelqu'un de vos amys le veut entreprendre, je luy fourniray de[s] mémoires sur tout ce que j'auray remarqué de beau, et pourra intituler son traité, *De Rebus vulgo ignotis et falso creditis. Car désormais je prends plus de plaisir et d'interest à ayder les Auteurs qu'à faire des livres. Voyla Mons^f, ce que l'Epistre que j'ay receue de votre Courtoisie m'a fait ajouter, avec une lettre pour Mr. Comenius, laquelle je vous laisse ouverte, si vous la voulez lire, et puis vous la fermerez pour la luy envoyer.* »¹³²¹

Dans cette lettre du 22 novembre 1640, Mersenne explicite la primauté de son capital relationnel sur son statut d'auteur : non seulement il évoque une technique matérielle simple pour démultiplier les destinataires d'une lettre¹³²², mais, sur un modèle institué en quelque sorte par Pereisc quelques années auparavant, il souligne combien il préfère aider les autres, les « mettre dans les voyes » pour reprendre l'expression d'Adrien Baillet, plutôt que, finalement, de produire lui-même¹³²³. Le post-scriptum d'une lettre du 13 décembre de la même année complète l'autoportrait du minime en entremetteur scientifique :

« P.S. N'estait le coust et les frais, qu'il faut employer aux Escrivains qui prennent icy cinq livres de la main, je vous enverrois plusieurs beaux traittez manuscrits pour vous et pour Mr. Pell, joint que le port vous cousteroit encore, si quelque amy s'interposoit pour faire tenir les paquets sans port ; *en fin je voudrois que tout ce qui se passe de gentil et de subtil par mes mains, vous le puissiez voir aussi.* »¹³²⁴

L'on peut y lire, à la fois une attention pour la matérialité de la correspondance, son coût ici, essentiel pour un intermédiaire, mais aussi la volonté du frère minime de transmettre, de servir de passeur d'ouvrages, et donc de savoir, aux membres de son réseau. Or, il se trouve que ces deux dernières lettres ont le même destinataire : Théodore Haak (1605-1690).

couste rien au peuple ni au Roy. Il est fort habile homme en tout ce dont je l'ay entretenu et parle avec un fort bon jugement » (*Ibidem*, p. 216).

¹³²¹ MERSENNE (Marin), *Correspondance*, vol. XI, lettre n°944bis (vers le 22 novembre 1640), p. 427.

¹³²² La lettre adressée par Mersenne à Comenius est bien lue par les amis de Haak et le cercle de Samuel Hartlib, mais aussi recopiée (cf. *Correspondance*, vol. X, p. 263) ; sur cette technique, voir aussi la lettre n° 776.

¹³²³ Après les ouvrages importants dont *l'Harmonie universelle* est le dernier, Mersenne n'écrit plus que de courts volumes où il emprunte à d'autres des pages et des textes, par exemple à Roberval et Hobbes, et met en valeur des idées nouvelles, notamment celles de Galilée (cf. *Ibidem*, note 3, p. 427).

¹³²⁴ *Ibidem*, n°952bis (13 décembre 1640), p. 436 (nous soulignons).

L'échange épistolaire entre Haak et Mersenne est loin d'être le plus fourni de la correspondance du minime, puisque l'on compte 5 lettres écrites par le premier au second et 19 du second au premier¹³²⁵ ; pourtant, il est intéressant, pour nous, à plus d'un titre.

Mais revenons, tout d'abord, un peu plus précisément sur ce personnage, déjà mentionné dans le chapitre consacré au milieu des *language planners* anglais, auquel il appartient, en s'intégrant au cercle de Samuel Hartlib¹³²⁶.

Dans la lignée d'Hartlib justement, Théodore Haak est un émigré calviniste, venu en Angleterre depuis le Palatinat où il est né le 25 juillet 1605 (à Neuhausen). Il est issu d'une famille renommée puisque son grand-père est le célèbre pasteur huguenot Daniel Toussaint (1541-1602), qui avait fui à Heidelberg la Saint Barthélemy, avant de devenir le recteur de l'université. C'est d'ailleurs là que Théodore aurait certainement poursuivi ses études, si l'éclatement de la guerre de Trente Ans n'avait pas pesé sur sa destinée – comme elle l'a fait sur celle de Comenius ou Kircher – en entraînant la fermeture de l'université jusqu'au-delà de la paix de Westphalie. Suite à un passage par Genève, il prend ses quartiers à Oxford puis Cambridge en 1625. Il y passe un an au total, avant de retourner en Allemagne, s'établissant un an ou deux à Cologne, Heidelberg étant toujours aux mains ennemies. Il y réalise ses premiers travaux de traduction depuis l'anglais, étant un des rares membres non « britanniques » de la République des Lettres à maîtriser à l'époque cette langue¹³²⁷. En 1628-1629, il est de retour à Oxford, à Gloucester Hall (même s'il n'apparaît jamais officiellement inscrit sur les registres de l'université). Il y reste trois ans durant lesquels les cours de Thomas Allen (1542-1632), professeur de mathématiques, influencent son intérêt pour la discipline. Etudiant aussi la théologie, il devient diacre auprès de l'évêque d'Exeter, Joseph Hall (1574-1656). Son installation à Londres date

¹³²⁵ La correspondance se fait en deux phases, nous allons le voir, d'abord autour de 1640 puis autour de 1647. De la première phase, 8 lettres s'ajoutent à celles déjà parues, dans une annexe intitulée « supplément aux tomes IX et X : Lettres nouvelles de Mersenne à TH. Haak de l'année 1640 » qui figure au vol. XI, p. 397 et sq.. Il s'agit en fait d'un groupe de lettres du minime à l'exilé germanique, retrouvé dans la Bibliothèque Universitaire de Sheffield, dans les papiers de Hartlib appartenant à la Collection de Lord Delamere (liasse 18). Ces lettres sont signalées dans la *Correspondance* comme ayant été découvertes par James Knowlson. La correspondance est abordée dans SALMON (Vivian), « Language planning... », *art. cit.*, p. 148-151, données reprises dans SLAUGHTER (Mary M.), *op. cit.*, p. 113-114.

¹³²⁶ En ce qui concerne la biographie de Haak, nous nous appuyons, en particulier sur l'ouvrage suivant : BARNETT (Pamela R.), *Theodore Haak, F.R.S. (1605-1690). The First German Translator of Paradise Lost*, La Haye, Mouton & Co., 1962.

¹³²⁷ Il publie, plus tard, sous le titre *Nosce Teipsum : das grosse Geheimnis dess Selb-betrugs...* (Bâle, 1638), sa traduction du *Mystery of Selfe-Deceiving* de Daniel Dyke the Elder (Londres, 1614), qui connaît plusieurs rééditions.

probablement de février 1632. L'idée semble être pour lui, au départ, de regagner rapidement le continent, attiré qu'il est par l'amélioration de la situation au Palatinat, suite à la victoire de Gustave-Adolphe à Breitenfeld (17 septembre 1631), l'université étant même, grâce à des fonds anglais, brièvement rétablie. Pourtant, il est d'abord occupé pendant plusieurs mois, employé par les anciens de la « London-Dutch Church » à la récolte de fonds à destination des ministres en exil de sa région d'origine¹³²⁸. Il part finalement en octobre 1633 mais, entretemps, la situation s'est dégradée à nouveau, après la mort du roi de Suède à Lützen¹³²⁹ puis le désastre de l'armée suédoise à Nördlingen (26 août 1634), Heidelberg tombant aux mains du général impérial Gallas. Haak repart donc en exil, en Angleterre déjà peut-être, car sa trace se perd pendant trois ans, ou en Hollande, puisque l'on sait seulement qu'il est immatriculé à l'université de Leyde en avril 1638. Il est, durant cette période, déjà en relation avec le groupe Hartlib-Dury-Comenius, avec lequel les liens se renforcent lors de son établissement définitif en Angleterre, à partir de l'automne 1638 (il obtient la nationalité anglaise en 1656). Ainsi, Haak fait partie du comité d'accueil de Comenius lors de son arrivée sur l'île le 21 septembre 1641. Il est alors ministre du culte de Rushden (Northamptonshire) et vit surtout comme un gentleman érudit, d'un haut rang social, grâce ses connexions avec la maison régnante du Palatinat, en particulier avec Charles-Louis Ier (1617-1680) en exil.

La correspondance avec Mersenne se développe en deux phases. La première est liée directement à la volonté d'Hartlib de constituer un réseau le plus international possible, avec en ligne de mire son projet d'*Office of Public Adress* : des connexions existent déjà en Hollande avec Rulice à Amsterdam, en Transylvanie avec Alsted et Bisterfeld, en Suède avec De Geer (par l'intermédiaire de Dury sans doute)... la France apparaît, elle, comme un espace encore à rattacher. La maîtrise parfaite de la langue française de Haak est une des raisons pour lesquelles il est choisi pour établir l'échange épistolaire avec Mersenne, cible idéale à cause de son « académie ». La première lettre est envoyée en octobre 1639 et Haak joue déjà à plein son rôle d'« *intelligencer* », puisqu'il y joint les copies d'un ouvrage du mathématicien John Pell (1611-1685)¹³³⁰ – un de ses amis, qui avait fait

¹³²⁸ Sur ce point cf. BARNETT (Pamela R.), *op. cit.*, p. 20-21.

¹³²⁹ Après avoir reçu la nouvelle de la mort de Gustave Adolphe et de Frédéric V de Bohême en 1632, Haak traduit le sermon de son cousin Frederick Schloer, prêcheur de l'église allemande à La Haye, de l'allemand en anglais sous le titre *The Death of the Two Renowned Kings of Sweden and Bohemia...*, publié en février 1633.

¹³³⁰ Sur lui, voir MALCOLM (Noel), *John Pell (1611-1685) and his correspondence with Sir Charles Cavendish : the mental world of an early modern mathematician*, Oxford-New York, Oxford University Press, 2005.

parvenir son *Idea Matheseos* à Hartlib en 1638 et avait répondu, ensuite, à l'appel de ce dernier à travailler sur la langue universelle¹³³¹ – et du *Conatuum Comenianorum Praeludia* de Comenius (édité par Hartlib sans son autorisation en 1637)¹³³². La réponse de Mersenne ne se fait pas attendre et date du 1^{er} novembre, un pli pour Comenius étant attaché au même envoi¹³³³. L'échange régulier, avec des lettres toutes les deux à trois semaines, porte sur des sujets variés (magnétisme, lentilles optiques, problèmes mathématiques, instruments de musique... et langues, on va le voir). Il est une double réussite : il permet d'établir un pont entre la France et l'Angleterre, voie privilégiée d'un échange incessant de livres¹³³⁴ et il assure, selon le souhait d'Hartlib, la connexion entre Comenius et Mersenne (et aussi à travers lui Descartes¹³³⁵). La lettre que le minime envoie au Tchègue, le 22 novembre 1640, atteste de ces deux aspects : la discussion tourne autour de la question de la langue, à travers les conseils que Mersenne offre pour l'amélioration du *Janua linguarum* « œuvre qui surpasse tellement tout ce qui a été vu jusqu'à maintenant

¹³³¹ Sur la note de John Pell intitulée *Lingua Philosophica* (29 octobre 1638) cf. LEWIS (Rhodri), *op. cit.*, p. 27-29.

¹³³² Les documents furent apportés de Londres à Paris par deux jeunes Hollandais : Jean-Fédéric Gronovius (1611-1671, porteur aussi de lettres de recommandation de Saumaise pour les frères Dupuy) et Philippe-Ernest Vegilin (1613- ???).

¹³³³ Lettre n°776 (MERSENNE (Marin), *Correspondance*, vol. VIII p. 579-585) ; elle commence ainsi : « Après avoir veu le livre et le dessein de la Pansophie de Mons.r Amos Comenius¹³³³, et le dessein de retablir les mathematiques en un feuiller, dont je ne sçay point l'auteur (M.r Veglin m'a dit son nom estre M. Pelet [John Pell]) (...) » (p. 580). La lettre est mentionnée, sans être citée, dans STRASSER (Gerhard F.), *Lingua Universalis*, *op. cit.*, p. 115.

¹³³⁴ Par exemple, dans cette lettre du 15 janvier 1640 (n°808) de Mersenne (Paris) à Haak (Londres) où le minime s'enquiert des travaux de Brerewood ou de l'« état de santé » de Fludd et tient son ami Haak au courant des nouveautés éditoriales françaises (de « l'absence de » ici plutôt) : « (...) Nous avons bien icy veu le livre des Langues et des Religions de M. Brerewood, professeur de Londres ; c'est un homme fort judicieux et que j'ay leu avec grand plaisir. L'on m'a dit qu'il a encore fait quelqu'autres livres, mais je ne sçay point de quel sujet, si vous ne me l'aprenez ; je croy que ce qui viendra de sa main sera excellent. (...) Pour ce qui est des livres que j'ay baillé à M. Veglin, il m'a assuré vous en avoir envoyé un, et qu'à la premiere occasion, il enverra l'autre ; car je me remets à luy pour ces commoditez d'envoy. Nous ne voyons icy cette nouvelle année aucun livre nouveau de conséquence, contre la coustume. Il me semble que je vous ay prié de me faire sçavoir si Robert Fludd est mort, et combien il y a¹³³⁴. » (MERSENNE (Marin), *Correspondance*, vol. IX, p. 14-15).

¹³³⁵ L'on perçoit, par exemple, la connexion Comenius-Descartes, établie par l'intermédiaire de Mersenne, dès la lettre du 1^{er} novembre 1639 (n°776 : « Quant à ce qui est de la philosophie de M. Amos, vous luy pourrez apprendre que nous avons M. Gassend, en Provence, qui prepare une philosophie, où tout ce que l'on a jamais sçeu, sera contenu, et qu'il peut aussi voir la Methode de M. des Cartes, imprimé à Leyde depuis 2 ans, où il verra un dessein le plus heroique qui fut jamais, à mon advis. ») et dans celle du 31 décembre 1639 (n° 799) : « J'ay esté tres aise de voir le Jugement que fait Mr Descartes sur l'œuvre de Mr Comenius, car je prise grandement le sentiment d'un tel personnage qui voit, à mon advis, plus clair et plus loin ès sciences qu'aucun autre qui vive maintenant, ou qui soit de notre connoissance. » ((MERSENNE (Marin), *Correspondance*, vol. VIII, p. 583 pour la première citation et p. 720 pour la seconde). Une rencontre entre Comenius et Descartes a lieu à Leyde en 1642, après le départ d'Angleterre du premier.

que l'on peut à peine l'exprimer », alors que sont évoquées aussi ses propres ouvrages et leur circulation dans les îles britanniques :

« En effet il serait d'autant plus facile de fonder une nouvelle langue que tous les mortels, s'ils ne la parlaient pas, comprendraient tout du moins. Dans cette langue il y aurait une seule conjugaison (...) dont j'ai jeté dans *le Livre de l'Harmonie* des fondements assez larges que quelqu'un pourrait mettre à ta disposition en Angleterre, puisqu'il y en a trois ou quatre exemplaires dont j'ai envoyé l'un naguère au Maître Chevalier de Cavendish et dont le second et le troisième furent possédés par le Chevalier Digby¹³³⁶. (...) Donc lis jusqu'au bout cet ouvrage remarquable surtout au livre *De la Voix et des Chants*, si tu comprends le français, et sinon le latin, bien que j'aie écrit bien plus brièvement ; dans *le Livre des Chants* tu trouveras les points fondamentaux mais ils sont bien mieux développés en français. »¹³³⁷

Néanmoins, assez rapidement, la correspondance entre Haak et Mersenne s'espace, puis cesse pendant un temps certain, avant de reprendre de façon plus régulière lors d'une deuxième phase¹³³⁸.

Elle dure de 1647 à la mort de Mersenne, en septembre 1648. On est alors en pleine « guerre civile » anglaise, dans laquelle Haak a fait le choix du Parlement, pour des raisons essentiellement religieuses liées à son éducation calviniste. Il a en effet vu d'un mauvais œil la politique de William Laud (1573-1645). Il est même envoyé au Danemark en tant qu'émissaire d'un Parlement en manque de diplomates – dont beaucoup sont restés du côté

¹³³⁶ Il s'agit de Sir Charles Cavendish (1595-1654) et Sir Kenelm Digby (1603-1665), un temps exilés à Paris où ils ont rencontré Mersenne.

¹³³⁷ Lettre de Mersenne à Comenius (à Lszeno (Pologne), 22 novembre 1640 (n°945), MERSENNE (Marin), *Correspondance*, vol. X, p. 266-267. La citation latine « intégrale » est la suivante (nous traduisons, avec quelques coupes, le passage final en italique) : « Quod attinet ad *Januam linguarum*, omnia probo, si nullam dictionem Latinam omisisses. A te quidem omisissos praeter Laurenbergium et alios, qui dictionariolis suis Calepinum supplevere, ut multa Plautina, Pacuviana etc. alio libello voces obsoletas eadem methodo dare poteris, quâ *Janua Linguarum*, quam fortassis auxisti à 4 aut 5 annis, ut fortè neque secundae neque tertiae editionem viderim. *Quanto enim facilius esset novam linguam condere, quam omnes mortales, si non loquerentur, saltem intelligerent. In quâ unicâ esset conjugatio, et quam amissam quispiam philosophus restituere poterit, cujus fundamenta satis ampla, jeci in Libri Harmonicis, quorum copiam tibi posset aliqui facere in Angliâ, quandoquidem in eâ sunt 3 aut 4 exemplaria, quorum unum ad dominum de Cavendish Equitem dudum misi, aliud et alterum habuit D. Eques Digby. Pauci enim admodum impressi sunt, et viris egregiis et doctis tributi, ut jam nullus possit absque 4 pistolis reperiri. Illud ergo volumen perlegas, praesertim libro de Voce et Cantibus, si Gallice intelligas, sin minus et Latine, quamvis longe brevius scripserim ; et in libro de Cantibus reperies illa fundamenta, sed in Gallice longe melius. »*

¹³³⁸ Pour quelques détails sur les raisons éventuelles de cette interruption (trop de demandes à Haak de la part de Mersenne, notamment de traductions de textes anglais en français...) cf. BARNETT (Pamela R.), *op. cit.*, p. 44 et sq.

des royalistes – pour régler un incident diplomatique¹³³⁹. A son retour en 1645, Haak se lance dans deux activités au long cours : d'une part, la traduction en anglais de la *Bible hollandaise*, appréciée par les insulaires, qui, du fait entre autres des soubresauts politiques de la période, n'est achevée qu'en 1657¹³⁴⁰ ; d'autre part, la participation aux réunions du « groupe de 1645 », un des prodromes de la Royal Society (cf. supra). Les assemblées organisées dans le logement du Dr. Goddard à Wood Street, à la Bull Head Tavern de Cheapside ou au Gresham College, sont l'occasion pour l'exilé palatin de fréquenter des membres éminents du milieu des *language planners* et notamment son pivot, John Wilkins qui, de plus, à cette période, est chapelain auprès du Prince-Electeur du Palatinat à Londres. Mais Haak avait peut-être déjà fait sa connaissance au début des années 1630 lors de leur passage commun à Oxford¹³⁴¹. Ce sont ces réunions scientifiques qui offrent, en tout cas, l'opportunité de relancer l'échange épistolaire avec Mersenne, sollicité dès l'automne 1646. Le minime n'y répond qu'après une nouvelle lettre d'Angleterre du printemps 1647¹³⁴². Une autre interruption, peut-être due, entre autres raisons, au climat politique troublé en Angleterre (le roi en captivité s'échappe d'Hampton Court en novembre 1647)¹³⁴³, fait que la correspondance ne reprend qu'au printemps 1648. Les thèmes abordés sont assez proches de ceux qui ont nourri les lettres huit ans plus tôt (dont les éléments portant sur les langues).

Lorsque le « groupe de 1645 » se sépare – ou se scinde – avec la migration de certains de ses membres, dont Wilkins, à Oxford, Haak s'en éloigne. Cela ne l'empêche pas d'être élu *fellow* de la Royal Society dès 1661, après des années au cours desquelles il a, par d'autres

¹³³⁹ Cf. BARNETT (Pamela R.), *op. cit.*, p. 51-70.

¹³⁴⁰ La traduction depuis le grec et l'hébreu accompagnée de beaucoup d'annotations avait été lancée au Synode de Dort en 1618 ; elle est publiée à Leyde en 1637.

¹³⁴¹ Voir sur ce point des remarques dans WEBSTER (Charles), *The Great Instauration, op. cit.*, p. 55.

¹³⁴² Voir la lettre du 5 juin 1647 (n°1632) dans laquelle Haak tente de relancer l'échange : « C'est icy la troisieme fois depuis l'Automne dernier que je tasche de vous tesmoigner par mes lettres que nonobstant le grand interstice que nos voyages, le votre en Italie et le mien en Allemagne et Danemark et l'estat troublé par deça, sur tout en matiere de lettres et productions curieuses, ont causé a mes entretiens coutumiers du temps passé, cela n'a rien sceu desavantager ou amoindrir le grand pris de vos merites en mon ame ni le grand desir et souhait passioné de vous pouvoir servir du meilleur de ma capacité. » (MERSENNE (Marin), *Correspondance*, vol. XV, p. 247-248). Dans celle du 3 avril 1648 (n°1774), il remercie Mersenne pour ses indications sur l'expérience de Torricelli sur le vide (avec le mercure), communiquée par le minime, et réalisée par à plusieurs reprises (vol. XVI, p. 203-205).

¹³⁴³ Haak est, par ailleurs, occupé à la publication, à Amsterdam, des poèmes de son ami Weckherlin (dont il avait déjà pris en charge la première impression 8 ans plus tôt).

occupations, été chargé d'une mission en Suisse avec John Pell¹³⁴⁴. N'ayant ensuite plus de rôle politique sous la Restauration, mais ne pâtissant pas outre mesure du retour de la monarchie, il occupe le reste de sa vie à la fréquentation assidue des réunions de la Société Royale, alimentant les *Philosophical Transactions*, réalisant des traductions, participant, à partir d'août 1664, au « *Correspondence Committee* » au sujet des échanges internationaux¹³⁴⁵... Il est aussi associé au comité chargé de faire un rapport sur l'*Essay* de Wilkins¹³⁴⁶. Théodore Haak s'éteint en mai 1690, à l'âge respectable de 85 ans, après avoir assisté à son dernier *meeting* de la Royal Society en mars.

L'intérêt présenté par la correspondance Haak-Mersenne, que nous avons réinsérée dans le cours de l'existence du premier, est pour nous multiple.

Elle apparaît comme un échange-type de la République des Lettres, cherchant à concrétiser un certain nombre de ses idéaux. D'abord, il s'agit d'un échange transconfessionnel, entre un calviniste et un catholique – marqué par des tendances « irénistes » on l'a vu – bien que la problématique y soit abordée moins frontalement que dans les discussions, par exemple, entre le minime et André Rivet, où transparaît plus clairement la distinction que fait le frère entre vérité religieuse et vérité scientifique, la science ne pouvant que contribuer à mieux connaître la grande oeuvre de Dieu¹³⁴⁷. Néanmoins, cette transgression de la frontière confessionnelle par l'échange scientifique est caractéristique de la volonté de Haak comme

¹³⁴⁴ Cf. BARNETT (Pamela R.), *op. cit.*, p. 97-113.

¹³⁴⁵ Il traduit par exemple un traité italien sur la teinture (cf. BIRCH (Thomas), *The History of the Royal Society*, *op. cit.*, t. 1 (14.4.1662)) et un autre sur l'ambre depuis l'allemand avec Oldenburg (cf. BIRCH (Thomas), *The History of the Royal Society*, *op. cit.*, t. 2 (9.1.1668)). Sur le « *Correspondence Committee* », voir STIMSON (Dorothy), « Hartlib, Haak and Oldenburg, Intelligencers », *art. cit.*, p. 319. La fin de sa vie est aussi occupée par un autre de ses importants travaux de traduction, celui du *Paradise Lost* de Milton (c'est sur ce travail de Haak que porte notamment l'ouvrage de Pamela Barnett).

¹³⁴⁶ Cf. STIMSON (Dorothy), « Dr. Wilkins and the Royal Society », *art. cit.*; p. 557 et sur cette commission (cf. chapitre 5.1.2, p. 420 et *sq.*).

¹³⁴⁷ Sur la correspondance entre Mersenne et André Rivet et sur la question du rapport entre science et religion chez le minime cf. BOTS (Hans), *art. cit.*, p. 175 et 180. Notons néanmoins que Joachim Hübner, membre du cercle d'Hartlib et proche de Comenius, évoque tout de même la question des identités confessionnelles. Dans les conseils qu'il donne à son ami tchèque au sujet de ses échanges épistolaires avec Mersenne, il écrit à propos des sujets à éviter : « Primum est, ut in totis literis tuis nihil prorsus de statu tuo et vitae genere (quippe quod Author jam ante novit, et si opus sit, per Haackium id commodius docetur) multo minus de religione (quippe cujus causa optimus vir ille neminem odit), sed ut Christianus ad Christianum Christiane scribas... » (Sloane 639, f. 176 (b), cité dans BARNETT (Pamela R.), *op. cit.*, p. 39-40). Pourtant, il y a dans les recherches de Mersenne, une dimension irénique que nous soulignons plus haut (Chapitre 4.2).

de Mersenne d'étendre au maximum les ramifications du réseau. Trait d'union entre la France et l'Angleterre, le lien épistolaire connaît aussi une extension en Italie, qui nous intéresse tout particulièrement. Comme l'indique la carte des correspondants de Mersenne [III. 16], géographiquement mais aussi intellectuellement, le minime parisien se trouve sur la ligne reliant Londres à Rome, villes au sein desquelles il a le plus d'« interlocuteurs ». En effet, parmi les rares déplacements que le moine a effectués au cours de son existence, l'Italie tient une place de choix. Il n'a quitté son couvent qu'à quatre reprises pour se rendre en France (dans l'Est en 1639, dans l'Ouest et le Sud-Ouest en 1646-1647) et hors de France, aux Pays-Bas pour son premier voyage en 1629-1630, et en Provence et en Italie, en 1644¹³⁴⁸. Il y séjourne à Rome, au couvent des minimes de la Trinité des Monts, où il rencontre un autre *language planner*, Athanasius Kircher. Il témoigne de cette entrevue dans une lettre envoyée de Rome à l'astronome Ismaël Boulliau (1605-1691) à Paris :

III. 16 : Carte de la correspondance de Mersenne

(nombre de lettres, de ou au minime ; au moins dix pour les villes françaises ; *tirée de BOTS (Hans), art. cit., p. 169*)

¹³⁴⁸ ARMOGATHE (Jean-Robert), *art. cit.*, p. 132.

« (...) Or je vous ay d'autant plus d'obligation de vostre excellente lettre qu'elle me fait respirer aprez l'air de Paris, où les lettres florissent si fort à l'égard de Rome, qu'outre la bibliotheque morte du cardinal Barberin [Francesco Barberini], laquelle il me feist voir luy-mesme hyer, et celle du Vatican, et des Augustins (...), je ne suis que dans la barbarie. Il est vray que la beauté interieure des églises est merveilleuse pour la quantité de colonnes et de pavez de marbre, jaspes et porphyre, mais l'entretien des sciences est assez rare, quoyqu'une plus longue descente m'y pust faire connoistre d'assez habile (...)

Le P. Kircher a devoré en 4 jours mon livre de l'*Harmonie universelle* que je luy ay presté icy, et dit en estre ravi ; il doit escrire de la musique et donner à tous la maniere de composer en toutes façons par les combinaisons. Il a quantité de beaux desseins, et particulièrement *De Arte lucis et umbrae*, où il dira merveilles. »¹³⁴⁹

Si Mersenne contribue à la description d'une certaine « périphérisation » de Rome comme place de la science – contre-partie peut-être d'un accueil mitigé de la part des savants italiens – Kircher se détache néanmoins, le minime s'enthousiasmant pour ses projets comme le jésuite, en retour, semble l'avoir fait lors de la lecture de l'*Harmonie universelle*. Mersenne avait eu vent du personnage et de ses travaux dès 1634, et de leur dimension musicale déjà, par l'intermédiaire de son principal informateur romain, Giovanni Battista Doni (c. 1594-1647), musicologue et secrétaire du Sacré Collège, qui l'aide aussi à organiser son voyage dans la cité papale¹³⁵⁰. Dans une lettre du 8 avril 1634, Doni lui écrivait :

« (...) Il y a icy un Gesuite Allemand, dict le Pere Athanase, fort ingenieux, de façon qu'on dict qu'il compose de tres belles pieces de musique par nombres et qu'il a

¹³⁴⁹ Lettre n°1333 du 16 janvier 1645 (MERSENNE (Marin), *Correspondance*, vol. XIII, p. 316-322 (Kircher mentionné p. 320) ; voir aussi vol. XVI, p. 174-175).

¹³⁵⁰ Dans la correspondance entre Mersenne et Doni d'avant 1644, le voyage à Rome du premier est évoqué à plusieurs reprises, le second servant de soutien auprès du général de l'ordre ; ainsi Doni écrit, dans une lettre du 30 septembre 1635 déjà (n°486) : « Au reste j'ay prié Mons^r le Cardinal Aldobrandini de vous obtenir la licence de faire ce voyage en Italie, lequel m'a promis d'y apporter ces offices avec vostre General [P. Francesco de Celico, Général de l'ordre des Minimes en 1635], mais je n'ay peu avoir encores la responce. Je vous assure bien que par un moyen ou un aultre je ne desisteray point que vous n'en soyiez consolé. » (MERSENNE (Marin), *Correspondance*, vol. V, p. 412). Il y revient en 1636, conseillant son ami sur la période et la durée de son séjour : « (...) Pour ce qui est de vostre licence, je me suis imaginé que vous ne vous mettriez point en voyage à cause de ces guerres, si tost. C'est pourquoy je n'ay pas voulu presser d'avantage vostre Pere General [P. Francesco Preste da Longobardi, général de l'ordre de 1630 à 1635, ou son successeur], comme je feray quand il sera temps. Sur quoy je vous diray librement que quand vous vous resoudrez à venir, vous devez faire estat de demeurer icy quatre ou six mois au moins, car en un mois vous ne sçauriez voir presque rien, d'autant que l'on perd beaucoup de temps icy en allees et venues. » (lettre n° 544, 27 février 1636, MERSENNE (Marin), *Correspondance*, vol. VI, p. 19).

entrepris d'interpréter les Hieroglyphes de ces obelisques d'Egypte. Mais je ne sçaurois imaginer comme cela se puisse faire après tant de siècles que l'Egypte a esté destruit. J'espere vous en donner des nouvelles plus assurees en une autre occasion. »¹³⁵¹

Parmi les centres d'intérêt de Kircher, Doni fait donc un choix lié aux siens et à ceux de Mersenne et s'il mentionne ici les travaux hiéroglyphiques du jésuite, il se concentre sur ses réflexions sur les notations musicales (que Mersenne avait abordées dès ses *Quaestiones in Genesim* de 1623 (col. 1694-1696)¹³⁵²); des réflexions qui ne paraissent, sous la plume du professeur au Collège Romain, qu'en 1650, dans la *Musurgia universalis*, notamment au chapitre intitulé *Musarithmetica*¹³⁵³. Néanmoins, le secrétaire au Sacré Collège y revient dans un autre courrier du 27 février 1636, comparant les projets du Parisien et du Romain : « L'invention de composer par combinaison que vous nous voulez donner, sera fort curieux et à mon avis semblable à celle du Pere Atanase qui n'a pas eu encores le loisir d'en faire une preuve devant moy, comme il m'avoit promis »¹³⁵⁴. Cette très longue lettre est aussi l'occasion pour Doni d'aborder les plans d'« orgues qui prononcent les voyelles » du minime, ceux de notations musicales abrégées de Le Maire – que le musicologue juge moins efficaces que ses propres études en cours –, mais aussi, incidemment, une réflexion sur les langues et leur décadence¹³⁵⁵... D'ailleurs, les travaux linguistiques de Kircher faisaient aussi l'objet d'une évocation dans une autre lettre, qui mentionnait : « Le Pere Atanase Kircher faict imprimer son dictionnaire de la langue Aegyptienne qui sera comme un avant-coureur de son interpretation sur les obelisques »¹³⁵⁶. Dans ce cas comme dans le précédent, le *Prodromus coptus*, paru en

¹³⁵¹ Lettre n°326 (8 avril 1634), MERSENNE (Marin), *Correspondance*, vol. IV, p. 89-90.

¹³⁵² Cf. « éclaircissement » dans *ibidem*, p. 92

¹³⁵³ KIRCHER (Athanase), *Musurgia universalis sive Ars magna consoni et dissoni. Tomus II*, Rome, typis Ludovici Grignani, 1650, *Lib. VIII, cap. 3-6 et 9*.

¹³⁵⁴ Lettre n° 544, *Ibidem*, p. 30.

¹³⁵⁵ *Ibidem*,, p. 20 pour les orgues (la question récurrente est aussi évoquée dans les lettres n°453, 458, 460, 486, 510, 535); p. 27 pour Le Maire; p. 30 pour la réflexion sur les langues : « Mais vous trouverez peut-estre estrange ceste conclusion que je fay que nous devons croire que toutes les perfections imaginables en la musique (...) ayent esté pratiquées par les Grecs. Et toutesfois il y en a bien apparence, revenant cela à la grandeur de Dieu, que les arts et facultez soient arrivez en quelque temps au plus haut degré où elles peuvent monter humainement. Ce que l'on pourroit croire qu'il deust arriver après nous, si nous cognoissions que le Monde s'acheminast à la perfection et non au contraire, comme nous voyons, qu'il est en declination. *Sed haec requirunt altiore indaginem*. Mais je vous diray en passant que l'empirement des langue nous en peut servir de preuve suffisante pour à cest'heure. »

¹³⁵⁶ Lettre n°486, *Ibidem*. Pour l'interprétation sur les hiéroglyphes, il faut attendre la *Lingua Aegyptiaca restituta* (Rome, 1643) puis l'*Odepius Aegyptiacus* (Rome, 1652-1654).

1636, est sans doute l'ouvrage auquel Doni pense, étant donné que les autres concernant la langue égyptienne sont bien postérieurs.

Outre cette relation médiatisée par le secrétaire du Sacré Collège, Kircher et Mersenne échangent aussi directement, en latin, quelques lettres, avant et après leur rencontre. Celle du 20 janvier 1640 adressée par le minime au jésuite porte notamment sur les travaux sur l'aimant que les deux auteurs ont pu mener¹³⁵⁷. Celle du 10 mars 1648, destinée au minime par Kircher, est écrite à l'occasion de la visite à Rome de Pierre de Carcavy (c.1600-1684), mathématicien, membre du cercle de Mersenne :

« Nous avons passé de longues heures dans mon musée en éprouvant un tel plaisir que je ne me suis pas rendu compte que l'on avait discuté depuis fort longtemps, tantôt de mathématiques, tantôt d'autres sujets menant à une matière plus secrète. Beaucoup de ces sujets nous ont ramené à toi, à Roberval, à Descartes, à Pascal, à Gassendi, et à d'autres esprits mathématiques. (...) »

Puisse un mécène, capable de mettre en lumière l'œuvre sur les hiéroglyphes dissimulée jusque-là dans ses ténèbres, se présenter enfin. Notre époque est si calamiteuse que les princes ont difficilement les moyens de s'attacher à la promotion des belles lettres et des livres. »¹³⁵⁸

Dans la première partie de la missive, Kircher, validant en quelque sorte le fonctionnement de l'« académie de papier » de Mersenne, se présente comme un de ses membres détaché à Rome. Son musée, centre de la vie intellectuelle romaine, sert ponctuellement, à la faveur de la visite de l'un des académiciens, d'annexe, au moins virtuelle. Dans la deuxième

¹³⁵⁷ Il s'agit de la lettre n°811 (MERSENNE (Marin), *Correspondance*, vol. IV, p. 89-90). Elle se trouve aussi dans la correspondance de Kircher (APUG 568, f. 34r-35v). Une autre date du 22 septembre 1646 (APUG 557, f. 427rv). Des passages de la première lettre sont repris par Kircher dans son *Magnes sive de Arte magnetica...* (Rome, 1641, p. 473 par exemple ; le minime étant aussi cité p. 115). Mersenne avait, lui-même composé à l'attention de Kircher, sans doute au printemps 1639, un traité sur l'aimant, adressé à Naudé alors à Rome (cf. Appendice II dans le vol. VIII de la *Correspondance*). Nous ne nous étendons pas sur cette question, tout en notant qu'elle alimente la correspondance de Mersenne, avec John Pell par exemple (cf. lettre n° 814 et 835 dans le vol. IX) ; mais aussi avec Gassendi entre autres (lettre n°890, vol. IX). Les ouvrages de Kircher apparaissent plus généralement à de nombreuses reprises dans la correspondance, par exemple le *Magna Arte Lucis et Umbrae* dans une lettre à Rivet du 11 octobre 1646 (n°1528, vol. XIV).

¹³⁵⁸ Nous avons traduit : « Multis horis in meo Museao transegimus tum de mathematicis tum alijs rebus ad reconditiorem doctrinam pertinentibus, tanta voluptate quanta á multo tempore, non delibatum sensi. Multa is retulit de te, de Robervalio, Descartes, Paschale, Gassendo aliisque mathematicis Genijs. (...) *Hieroglyphicum* opus in sua adhuc latete caligine donec Moecenas se offerat qui in lucem id educat. Est enim tanta horum temporum calamitas ut principes de promotione literarum librorumque animum vix applicare possint.(...) » (Lettre n°1761, de Kircher à Mersenne (10 mars 1648), MERSENNE (Marin), *Correspondance*, vol. XVI, p. 161).

partie, l'on perçoit la manière dont le jésuite évoque ses travaux en cours, ceux sur les hiéroglyphes en l'occurrence, abordant un souci commun de ces érudits qu'est la question de la publication de leurs ouvrages et de son financement, Kircher étant sans cesse à la recherche de grands mécènes on l'a vu, surtout dans une Europe perturbée encore par la guerre de Trente Ans, entre autres « calamités ».

Les hommes comme les informations circulent donc malgré tout. Or celles reçues de Rome par Mersenne, notamment sur le jésuite, venant de Doni ou de Kircher directement, sont ré-expédiées en direction de l'Angleterre :

« Il y a un Jesuite à Rome, nommé Antoine (sic) Kirker, qui a donné le commencement de la langue Coptique ou Aegyptienne en fort beaux caractères, lequel fait imprimer un volume entier de l'aymant, à ce qu'on m'écrit, et que le Padre Benedetto, mathematicien du pape, travaille sur le mesme sujet, et qu'ils pretendent de nous faire changer de philosophie par la spéculation de l'âme universelle residente en ceste pierre. Il faut attendre à voir ce que ce sera pour en juger. »¹³⁵⁹

écrit l'érudite parisien à Haak le 31 décembre 1639. Puis, Kircher est évoqué, de nouveau, dans une lettre du 12 février 1640¹³⁶⁰. Or il semble que l'exilé allemand ait mordu à l'hameçon scientifique lancé par son correspondant parisien, puisque, lors de la deuxième phase de leur échange, il reprend contact en demandant, entre autres, des nouvelles de son compatriote :

« (...) Nous serions tres heureux d'apprendre si on a descouvert chez vous ou en Italie des nouvelles observations magnetiques ou optiques, mechaniques, musiques, mathematiques, et perfectionnant celles de Mr *Kircherus*, les vostres, de Monsieur le *Maire*, de Mr *Grandamy Gaffarelli*, *René François* et autres. »¹³⁶¹

Un calviniste allemand, exilé à Londres, se renseigne donc, par l'intermédiaire d'un catholique, minime parisien, sur un compatriote, jésuite exilé à Rome, ainsi que sur d'autres de ses coreligionnaires...

¹³⁵⁹ Lettre n°799, MERSENNE (Marin), *Correspondance*, vol. VIII, p. 720.

¹³⁶⁰ Mersenne à Haak, 12 février 1640 (n° 820) (MERSENNE (Marin), *Correspondance*, vol. IX.) : « Quant au voyage de Kirkerus [le voyage à Malte de mai 1637 sans doute], je n'en avois point encore ouy parler ; je luy en escrivay ; pour son Cophte il n'y a rien fait du depuis (sic), que je sçache. Je viens de recevoir la 1^e feuille de son livre de l'aymant, qui sera *in-4°*, divisé en 3 livres. Je ne pense pas qu'il apporte beaucoup de choses, outre ce que Gilbert, et après Cabée ont donné, si ce n'est quelques nouvelles raisons. Je luy ay envoyé les 3 observations de Londres pour la diminution de la déclinaison, et avec la feuille que vous avez receue de ses proprietez. »

¹³⁶¹ Lettre du 5 juin 1647 (n°1632 déjà citée), p. 249. Les personnages évoqués sont : le jésuite Jacques Grandamy (1588-1672), physicien et astronome ; Jacques Gaffarel, 1601-1681, docteur en théologie, orientaliste et hébraïsant ; P. Jean (René) François, minime et spécialiste de chimie.

Outre à la constitution et au renforcement de ce réseau international, transconfessionnel, incarnés dans la volonté d'y rattacher Kircher, la correspondance entre Mersenne et Haak contribue, ensuite, à un autre idéal de la République des Lettres. Dans plusieurs missives entre les deux hommes est soulignée, dans une sorte de mise en abyme (une lettre qui parle de la nécessité de d'écrire des lettres et de communiquer...), la dimension capitale de l'échange, de la diffusion des idées :

« *Quel but peut Monsieur le Maire avoir d'estre si chiche de ses inventions au bien public. A qui ou a quoy sert le Talent dans le mouchoir ? Il faut mieux d'avoir et de sçavoir moins, que d'en manquer la vraye jouissance, qui giste en la communication, en faisant le bien du mien, aux autres, et participant à ce contentement, que Dieu mesme poursuit, en manière de dire, avec tant d'ardeur, et sans se lasser aucunement, de bien faire, voire au plus ingrat du monde.*

(...) J'espere que quand Monsieur Bullialdus [Boulliau] sera de retour du (sic) Constantinople vous nous en baillerez les nouvelles, et *quels seront les fruits que la Republique litteraire s'en doibt promettre. Asçavoir si ce sera en la plus particuliere observation qu'il y aura fait en Astronomie ; ou mesme en la collection de plusieurs bons auteurs Arabiques avec intention d'en faire plus de profit au public, que n'ont pas fait plusieurs autres. On se promet de grandes choses de ce brave esprit.* »¹³⁶²

Haak démontre, en premier lieu, cette conscience d'elle-même qui caractérise la République des Lettres, explicitement nommée ici ; et il revient, aussi, dans une sorte d'écho à la lettre de Mersenne à Pereisc du 20 avril 1635, sur l'objectif de la communication transparente qui doit la définir et dont le prototype céleste était, pour le minime, la communion angélique. Or le point de départ de ce passage est, encore une fois, Le Maire, notre fil d'Ariane, bien que cela soit sur la base de la déception qu'il suscite, en n'étant justement pas assez communicatif sur ses projets...

Cette mention du *language planner* français est symbolique de l'autre intérêt plus spécifique pour nous de cette correspondance : la question des langues, et des langues universelles en particulier, l'innerve et les mentions de tel ou tel projet y sont légion. Un autre courrier, adressé par Mersenne à Haak, le 16 novembre 1640, nous paraît être une bonne porte d'entrée dans cet aspect-là de leurs rapports :

« (...) Vous avez raison de dire, que ni Dieu, ni les sciences ne sont point liées aux langues, et en effet, chacune est capable d'expliquer toute chose ; mais le malheur est

¹³⁶² Lettre de Haak à Mersenne, le 6 août 1647 (n° 1654), MERSENNE (Marin), *Correspondance*, vol. XV, p. 354.

qu'il faudrait les entendre toutes, pour participer aux labours de ceux qui écrivent en celles qu'on n'entend pas (...)

Cette lettre servira, s'il vous plaist, pour recommencer nostre commerce, et pour présenter mes baisemains à Mr. Pell et Mr. Comenius, puisque vous avez servi d'entremetteur. Quant à Mr. Gassendi qui devoit estre icy pour faire imprimer le gros volume de la *Vie de Mr. de Pereisc*, il est encore en Provence, et sa Philosophie d'Atomes Epicuriens est à mon advis achevé(e), ou peu s'en faut¹³⁶³.

(...) Pour la Musique par nombres de vostre Br[aithwaite] : elle est entièrement ridicule, comme vous dites fort bien ; et ni ces Caractères, ni ceux du Sr. Le Maire ne nous donnent rien de nouveau dans le fond de la Theorie, qui est celle que j'estime digne de l'homme, elles ne peuvent servir qu'à la pratique. J'attends beaucoup plus des labours de Mr. Dony, s'il les donne, et de Mr. Bannius Hollandais, qui a 5 livres tout prests, *De re Musica* [jamais parus].

(...) Quant à la Brachygraphia *Βραχυγραφία*, la conception en est gentille ; mais elle est trop difficile. J'en voudrais trouver une, ou la facilité fust plus grande et le nombre des dictionnaires moindre. Vous aurez veü le Tiro de Cicéron, dans Gruterus, si je ne me trompe ; et au reste tout cela n'augmente point notre cognoissance.

Nostre Sr. Le Maire se vante d'avoir un Alphabet, pour escrire aussi bien aux Chinois, comme aux François, sans jamais les avoir parlé ou fait parler ; et s'est disposé pour faire enseigner les trois langues, hébraïque, grecque et latine, en telle sorte qu'un enfant, ou tel ignorant qu'on voudra traduira toutes sortes de livres, à l'ouverture des livres écrits en ces 3 langues, et ce correctement (...); mais comme il ne veut point estre contredit, et qu'il n'y a par conséq[uent] nul moyen de raisonner avec luy sur ses desseins, je ne vous en diray davantage. Les jours nous feront voir ce qui en est. »¹³⁶⁴

Cette missive se présente, en quelque sorte, comme une synthèse de la fonction de la correspondance, mais aussi des thèmes soulevés. Elle est éclairante, par ailleurs, sur la charge de « cambiste » du minime parisien : il joue, dans la République des Langues, le rôle d'agent de change « chargé d'exporter d'un espace à l'autre des textes dont ils fixent, par là même, la valeur » au sein d'une « bourse des valeurs » linguistiques¹³⁶⁵. Sont cités

¹³⁶³ Gassendi n'arrive à Paris qu'au début de février 1641 et rend visite à Mersenne le 9. La biographie de Pereisc est encore évoquée dans la lettre du 13 décembre 1640 (n°952bis) : « vous verrez comme la *Vie de Mr. Pereisc* fera un gros volume ; il y a longtemps que Mr. Gassend l'a envoyée icy pour faire imprimer ; mais je croy qu'on attend qu'il vienne icy, pour avoir soin de la correction. » (MERSENNE (Marin), *Correspondance*, vol. XI, p. 434) ; cette lettre-ci est accompagnée encore d'un nouvel envoi pour Comenius.

¹³⁶⁴ Il s'agit de la lettre n° 942bis, MERSENNE (Marin), *Correspondance*, vol. XI, p. 420-423.

¹³⁶⁵ Nous adaptons ici ce que Pascale Casanova écrivait des « intermédiaires » dans la République mondiale des lettres au XXe siècle (cf. CASANOVA (Pascale), *op. cit.*, p. 31 et 43).

pêle-mêle Comenius, Doni, Pell ou encore Gassendi et, par « procuration », à travers l'évocation de sa *Vie*, Pereisc... Autant de personnages que Mersenne cherche à mettre en contact les uns avec les autres, ou tout au moins leurs travaux, dont plusieurs traitent des questions linguistiques, ou communicationnelles au sens large. Le terme est d'ailleurs explicitement formulé au sujet de Haak : il s'agit de se faire « entremetteur ». Dans le cadre de cette tâche, la langue apparaît comme un problème de fond, comme le rappelle le début du passage. Outre l'intéressant parallèle entre Dieu et les sciences, il en ressort qu'un travail scientifique international nécessite, de fait, une connaissance linguistique large. L'une des propositions de Mersenne serait la constitution d'une cohorte de traducteurs, dans chaque pays, pour établir les textes les plus importants en latin, *lingua franca* européenne¹³⁶⁶. L'évocation récurrente de toutes sortes de projets de langues universelles de la période est donc aussi sans doute liée à cette recherche d'une langue « transparente » permettant d'augmenter la « cognoissance ». L'idéal d'un échange sans entrave passe par la quête de la langue universelle. Si Mersenne a lui-même proposé une solution à Pereisc, dans cette lettre-ci, sont mis en avant et « jugés » et « évalués », les notations musicales du musicien William Braithwayte, comparées à celles de Le Maire – et l'on a vu le lien chez Mersenne entre musique et communication –, la brachygraphie ou encore l'« alphabet », de Le Maire à nouveau, qui synthétise langues anciennes (hébreu, grec, latin), chinois et français.

L'omniprésent *language planner* toulousain fait son apparition dans l'échange épistolaire dès 1636, dans une lettre du 1^{er} janvier à Gassendi¹³⁶⁷ ; mais dans la lettre à Comenius, du 22 novembre 1640, Mersenne fait remonter ses travaux aux années 1620 : « Et à cela il ajoute qu'il a trouvé, il y a 20 ans, un alphabet avec lequel sans aucun intermédiaire il se propose d'écrire ce qu'il aura voulu à tous les mortels, pense aux Chinois, aux Japonais et mieux aux habitants de la Lune, s'ils existent, pour qu'ils répondent à ce qu'il leur aura demandé à condition qu'ils le veuillent »¹³⁶⁸. Le Maire envahit la correspondance de

¹³⁶⁶ Nous avons déjà cité le passage supra et ne l'avons donc pas faire apparaître à nouveau ici (cf. p. 107).

¹³⁶⁷ Dans la lettre de Mersenne à Gassendi (à Digne) du 1^{er} janvier 1636, n°537 : « Dominus Le Maire, de quo crediderim tecum Dominus Peirescius, literarum decus et ornamentum, collocutus fuerit, proponit se dubio procul alphabetum, atque adeo linguam, reperisse, quibus Sinenses vel alios quosvis orbigenas ita posset literis seu epistolis alloqui, ut absque praevio pacto, doctore, mediatore, responsum ab illis de omnibus quaesitis impetret, quod arcanum nulli revelare cupit. (...) » (MERSENNE (Marin), *Correspondance*, vol. VI, p. 2-4).

¹³⁶⁸ Lettre n°945(déjà citée supra) ; nous traduisons le passage en italique : « Et quae jam noster Le Maire, utrumque mare, i.e. Oceanum et Mediterraneum prope Tholozan juncturus, circa linguas meditatur, et in praxin coepit redigere, adeò ut puerulus sexennis novem spatium mensium posset ita proficeren ut tres linguas, Hebraicam, Graecam et Latinam

l'année 1640, le minime écrivain déjà le 20 mars : « nous verrons ce que promet Mr. Le Maire depuis 5 ou 6 ans, nous le croirons, à sçavoir son Idiome, que tous liront et entendront : sa manière d'enseigner en un an la manière de traduire les 3 langues, Latin Grec et Hebreux, et convertir en François ou autre langue tous les livres des 3 susdites langues »¹³⁶⁹. Si bien que Haak a ce projet d'alphabet en tête lorsqu'il reprend la plume en 1647 (cf. lettre n° 1654 supra). On le voit, l'attachement du minime à Le Maire est caractéristique de l'insatiable curiosité dont il fait preuve et dont, parfois, il doit se défendre pour ne pas être accusé de crédulité¹³⁷⁰. Mais il n'est pas le seul à prendre en considération ces projets, que d'autres de ses correspondants jugent aussi avec intérêt¹³⁷¹. Parce que ce sont bien de multiples « inventions » que l'on trouve évoquées au fil des pages, depuis le « canal du Midi » avant l'heure, jusqu'à l'alphabet universel mais aussi l'instrument, nommé almérie (anagramme du nom de son inventeur)¹³⁷² ou encore le

adeò noverit, ut quemlibet librum datum his linguis exaratum, congrue vertat in aliam quamvis linguam, v.g. Gallicam sibi naturalem ; *quibus addit se à 20 annis alphabetum reperisse, quo absque ullo praevio interprete ad quolibet mortales, puta Sinenses, Japonenses, imò et Lunares, si qui sint, sit quaecunque voluerit scripturus, ut et illi respondeant, quaecunque petierit ab illis, modo voluerint.* » (MERSENNE (Marin), *Correspondance*, vol. X, p. 265) ; une partie de la citation est donnée en latin par KNOWLSON (James), *op. cit.*, p. 52.

¹³⁶⁹ Lettre du 20 mars 1640, n°839bis (MERSENNE (Marin), *Correspondance*, vol. XI, p. 407). Puis, dans une lettre du 1^{er} mai 1640 (n°856), Mersenne fait part, sous forme de post-scriptum, de sa « découverte » à Galileo Galilei (à Arcetri) : « Gallus Le Maire asseverat se praeclora instrumento scientiam longitudinum invenisse, quas sit brevi daturus, ut et Mediterraneum mare juncturus Oceano prope Tholosam ; et *alphabetum daturus quo, absque ullo internuncio vel pacto, cum Sinensibus et reliquis totius orbis nationibus et incolis libere colloqui possimus.* » (MERSENNE (Marin), *Correspondance*, vol. IX, p. 302, nous soulignons).

¹³⁷⁰ Ainsi, dans sa lettre à Pereisc du 15 juillet 1635 encore (n° 460), il écrit : « J'acheve ceste lettre en m'estonnant que vous croyiez que je n'estime pas les dons differents de ceux en qui Dieu les met, attendu que tous mes amis me disent que je fais trop cas de tout le monde et que j'estime trop ce qu'ils ont de particulier (...) Or quoyqu'on me die que je fais trop d'estat d'un chacun, je ne laisse pas de poursuivre de ce costé-là, ayant mieux me tromper à cet estime qu'à quelque mespris que ce soit. » (MERSENNE (Marin), *Correspondance*, vol. V, p. 302-303)

¹³⁷¹ C'est le cas, par exemple, de Théodore Deschamps, médecin de Bergerac et correspondant régulier du minime entre 1640 et 1645, dans sa lettre du 8 juillet 1642 (n°1109, de Bergerac) : « *J'ay veu les caracteres de Mr. Le Maire que je trouve fort commode(s) ; et voudroy qu'ilz fussent en usage. J'ay esperance de vous porter ce que j'ay medité sur la musique pour en avoir vostre jugement, lorsque mon affaire requerra que j'aille à Paris [il s'agit d'un procès].(...)* Je suis bien aise du progrès des sciences par les labeurs de tant de bons esprits qui resident à Paris, et suis bien marry que je soys si reculé d'un lieu si propre aux curieux, et d'estre confiné par des gents qui ne pensent jamais qu'à ce qui est de leurs affaires domestiques. » (MERSENNE (Marin), *Correspondance*, vol. XI, p. 203-204). La dernière phrase semble indiquer un certain échec de l'« académie de papier », vécu, en tout cas, par ses membres les plus éloignés de ce qui reste le centre parisien.

¹³⁷² L'almérie est évoquée, par exemple, dans la lettre de Mersenne à Haak, n° 808 (15 janvier 1640, déjà citée supra) : « Au reste M. le Maire essaye toujours de parfaire son luth Almérie, ou son Almerie, sur laquelle il veut mettre les quarts de tons en usage. » ; mais aussi dans la lettre n° 812 du 20 janvier 1640 (cf. infra). Les informations reçues sont

système d'écriture musicale « almérique » qui le complète [fig. 39] et sur lequel Mersenne est peut-être le plus dubitatif¹³⁷³. Les jugements oscillent continuellement entre indulgence, espérance, plus ou moins confiante, et agacement, souvent, devant le manque d'informations : « je vous décriray l'Almerie de Mr. le Maire, qui travaille maintenant à faciliter l'Algebre, comme il a desja fait l'Arithmetique. Mais c'est peine perdue de penser tirer aucun chose de luy ; il luy faut laisser suivre ses boutades et sa fantaisie. »¹³⁷⁴ Il n'en reste pas moins que les trouvailles de Le Maire noircissent bien des feuillets de la correspondance et que ces choses, qui pourraient sembler bien anecdotiques, contribuent à cimenter les liens unissant deux des cercles scientifiques les plus éminents de la période et qui ont donné naissance – bien que la filiation ne soit pas aussi simple – aux deux plus grands organes scientifiques de la deuxième moitié du siècle, la Royal Society d'un côté et l'Académie des sciences de l'autre. Ainsi l'almérie fait encore l'objet de toutes les attentions ou presque lors des premières réunions de la Société Royale londonienne, puisque l'une d'entre elles est l'occasion d'un concert d'« *Almeric* », un nouveau genre de luth « communiqué en Angleterre par le père Mersenne », nous apprend une lettre d'Oldenburg à Boyle du 13 octobre 1664¹³⁷⁵.

Au-delà de ce seul instrument, la fonction des projets de Le Maire, plus globalement, semble être, pour le minime, de servir de « monnaie d'échange » – sur le principe du don contre don lettré (déjà évoqué au sujet d'Oldenburg) – avec des inventions anglaises du

apparemment transmises ensuite à Hartlib qui mentionne l'instrument de Le Maire dans ses *Ephemerides* (cf. TURNBULL (Georges Henry), « Samuel Hartlib's Influence on the Early History of the Royal Society », *art. cit.*, p. 117). Sur cet instrument précisément, voir : COHEN (Albert), « Jean Le Maire and la musique almérique », *Acta Musicologica*, vol. xxxv. 1963, p. 175-181. ; KNOWLSON (James), « Jean Lemaire, the almérie and the Musique almérique », *Acta Musicologica*, vol. xl, 1968, p. 86-89 ; PIRRO (André), « Jean Lemaire et l'Almérie », *Bulletin Français de la Société Internationale de Musicologie*, IV, 1908, p. 479-482.

¹³⁷³ Elle fait l'objet notamment d'une grande partie de la lettre n°839bis (20 mars 1640 cf. supra) : « Il y a un de mes amis qui a trouvé des caractères bien plus agréables [Doni sans doute], qui sans aucune déformité portent les mesmes. Je vous les mettray en vous priant de ne les publier ni enseigner à personne, par ce que je luy ay promis le secret jusqu'à ce qu'il le vueille esclorre, ce qu'il ne fera pourtant jamais à mon advis. Néanmoins il vaut mieux que je vous achève la méthode de Mr. Le Maire, et l'autre sera pour une autre fois, afin de ne brouiller pas tant de choses ensemble. (...) Je ne vois pas grande finesse en tout cela » (p. 407). La conclusion est sans appel. Pourtant, Mersenne a dû envoyer, plus tard, en Angleterre un tableau encore plus détaillé de cette notation « almérique », conservée dans les papiers de Cavendish (cf. note p. 410 et vol. IX, p. 565).

¹³⁷⁴ Lettre n° 812 de Mersenne à Haak, du 20 janvier 1640 (MERSENNE (Marin), *Correspondance*, vol. V, p. 302-303)

¹³⁷⁵ Cité dans YATES (Frances A.), *op. cit.*, p. 420 repris de BROWN (Harcourt), *op. cit.*, p. 54 (cf. BOYLE (Robert), *Works*, éd. T. Birch, Londres, 1744, t. V, p. 311). En dehors de cet exemple, les deux ouvrages ne s'intéressent pas beaucoup à Le Maire ou aux autres projets de langues universelles cités dans la correspondance.

même type : les « chiffres musicaux » de Braithwayte (une des sources d'inspiration potentielle de Cave Beck) ; ou encore les réflexions de Francis Godwin (1562-1633) :

« J'ay veu vostre nouvelle invention de Musique par ciphres [Braithwayte], mais elle est bien éloignée de la beauté de celle du Maire ; et au bout du conte je trouve tousjours les notes ordinaires fort bien inventées.

Pour le petit *Nuntius Inanimatus*, je vous le renvoye suivant vostre désir, mais il ne dit rien de son secret, de sorte que ce livre ne peut servir de rien. (...)

Or cet inventeur de ciphres pour la Musique en attribue l'invention à quelqu'un d'autre qui est de Munic, Monachii¹³⁷⁶. Si vous sçavez ce que c'est, et s'il en a fait quelque livre, vous m'en avertirez. Il ne doit pas se glorifier de cette invention, il y a longtemps que quelques uns se sont icy servis de 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7 et 8 etc. pour la Musique, comme vous pourrez voir dans mon livre sur la Genèse, page 1696 ou p. 1694. (...)»¹³⁷⁷

Le jugement sur les chiffres pour noter la musique apparaît peu convaincu, voire négatif, mais il l'est finalement pour toutes les notations musicales, rien ne semblant devoir surpasser les notes elles-mêmes et aucun projet ne trouver grâce aux yeux de Mersenne. Sur le *Nuntius Inanimatus* de Francis Godwin¹³⁷⁸, le minime ne se montre pas plus indulgent, le considérant comme « bien inanimé » puisque, selon lui, creux et sans informations précises sur sa méthode. Cela conduit Mersenne à utiliser une sentence dont on pourrait percevoir les prolongements dans le jugement de Haak sur Le Maire en 1647 : « A quoy bon escrire, Je scay telle et telles choses, et ne la dire pas ; c'est se moquer des lecteurs. »¹³⁷⁹ Il est vrai que le traité de l'évêque anglican de Llandaf (1601) puis d'Hereford (1617), et ami de William Camden, porte d'abord sur les moyens de communiquer autrement que par la parole, en faisant appel aux autres sens, et il en liste un certain nombre à partir des sources antiques essentiellement (pigeons, signaux de fumée...) ¹³⁸⁰ ; mais, quand à la fin du livret, il s'agit de proposer son propre projet de

¹³⁷⁶ Il n'y a pas d'informations sur ce projet munichoïse.

¹³⁷⁷ Lettre n°917bis (4 septembre 1640) (MERSENNE (Marin), *Correspondance*, vol. X, p. 411-413).

¹³⁷⁸ GODWIN (Francis), *Nuntius Inanimatus or the Mysterious Messenger &c.*, Londres, 1629 (dans *Smith College Studies in Modern Languages*, éd. Grant McColley, Northampton (Mass.), Smith College, vol. XIX, n°1, 1937, p. 49-67).

¹³⁷⁹ Lettre n°917bis (4 septembre 1640) (*ibidem*).

¹³⁸⁰ Il commence ainsi : « It cannot be imagined, that any one who hath but the lest knowledge in Philosophy, should be ignorant, that, nothing can be perceived by human understanding without the help of the exterior Senses, so the he that intends to communicate the secrets of his minde to one either absent or present, it is altogether necessary that he have an accesse by this way. » (GODWIN (Francis), *op. cit.*, p. 51).

« messenger », les termes restent excessivement vagues¹³⁸¹. Il n'en demeure pas moins que les travaux de Godwin apparaissent comme un pont entre la France et l'Angleterre. Il est également l'auteur d'une utopie, intitulée *The Man in the Moone*, parue à titre posthume à Londres en 1638¹³⁸² ; cette dernière a été traduite en français par Jean Baudoïn (c. 1590-1650), membre de l'Académie française depuis 1634, et passeur anglo-français¹³⁸³, en 1648, donc peut-être juste à temps pour que Mersenne puisse en prendre connaissance, d'autant qu'une des particularités des « habitants de la Lune » est justement d'utiliser un « langage musical »¹³⁸⁴. Si ce n'est le minime, elle a influencé, à coup sûr, un autre auteur français en la personne de Savinien de Cyrano de Bergerac (1619-1655) qui, dans son *Histoire comique : contenant les états et empires de la Lune*, parue en 1657, fait référence, sur le mode de la parodie, au héros de Godwin¹³⁸⁵.

¹³⁸¹ Cf. *Ibidem*, p.63-67 et notamment la conclusion : « Yet I my self think the use of this art to be very great, as well in times of Peace and War, and I thought it my duty to bestow some pains in the delivery thereof, which I will not do so willingly, lest that when it shall be made known to many, we cannot use or practise these things in their due time. » (p. 67)

¹³⁸² Elle aurait été rédigée vraisemblablement avant le précédent ouvrage (cf. Mc COLLEY (Grant), « The dates of Godwin's Domingo Gonsales », *Modern Philology*, XXXV, n°1, 1937, p. 47-60). Nous reviendrons en détails ultérieurement sur ce *Man on the Moone*.

¹³⁸³ Cf. LAWTON (Harold Walter), « Notes sur Jean Baudoïn et sur ses traductions de l'anglais », *Revue de littérature comparée*, VI, 1926, p. 673-681.

¹³⁸⁴ GODWIN (Francis), *L'Homme dans la lune. Ou le voyage chimerique fait au Monde de la Lune, nouvellement découvert par Dominique Gonzales, Aventurier Espagnol, autrement dit le Courier volant. Mis en nostre langue*, par I. B.D., Paris, chez François Piot et chez I. Guignard, 1648. Notons aussi qu'au moins un autre ouvrage de Godwin a été traduit en français à l'époque : *Annales des choses plus memorables arrivées tant en Angleterre qu'ailleurs, sous les regnes de Henry VIII. Edouard VI. & Marie, Traduites d'un auteur anonyme par le sieur de Loigny...*, Paris, chez P. Rocolet, 1647, traduit de *Rerum Anglicarum Henrico VIII. Edwardo VI. et Maria regnantibus, annales*, Londres, 1616 (pour la première édition).

¹³⁸⁵ CYRANO DE BERGERAC (Savinien de), *Histoire comique : contenant les états et empires de la Lune*, Paris, C. de Sercy, 1657, dont nous ne résistons pas au plaisir de citer la parodie : « nous arrivâmes enfin où le Roi fait sa résidence. Je fus mené droit au palais. Les grands ne me reçurent avec des admirations plus modérées que n'avait fait le peuple quand j'étais passé dans les rues. Leur conclusion néanmoins fut semblable, à savoir que j'étais sans doute la femelle du petit animal de la Reine. Mon guide me l'interprétait ainsi ; et cependant lui-même n'entendait point cette énigme, et ne savait qui était ce petit animal de la Reine ; mais nous en fûmes éclaircis, car le Roi, quelque temps après, commanda qu'on l'amenât. A une demi-heure de là je vis entrer, au milieu d'une troupe de singes qui portaient la fraise et le haut-de-chausses, un petit homme bâti presque tout comme moi, car il marchait à deux pieds ; sitôt qu'il m'aperçut, il m'aborda par un *criardo de vuestra merced*. Je lui ripostai sa révérence à peu près en mêmes termes. (...) Ce petit homme me conta qu'il était européen, natif de la Vieille Castille, qu'il avait trouvé moyen avec des oiseaux de se faire porter jusqu'au monde de la lune où nous étions à présent ; qu'étant tombé entre les mains de la Reine, elle l'avait pris pour un singe, à cause qu'ils habillent, par hasard, en ce pays-là, les singes à l'espagnole, et que, l'ayant à son arrivée trouvé vêtu de cette façon, elle n'avait point douté qu'il ne fût de l'espèce. (...) Environ un quart d'heure après le Roi commanda aux

Si l'on en revient à la correspondance qui nous occupe, outre celui de Godwin, les projets de langues universelles continuent à s'y succéder, l'échange de 1647-1648 affichant une remarquable continuité avec celui qui l'avait précédé, sept ans plus tôt. Haak tient son destinataire français au courant des dernières nouveautés d'Outre-Manche dans ce domaine : la lettre du 13 juillet 1648, la dernière de l'échange, est l'occasion de faire parvenir un ouvrage à Mersenne, comme pour boucler la boucle, après les envois qui ont initié leur relation. Il s'agit du projet du *language planner* John Bulwer, dont le sujet d'étude porte sur les gestes, non pas sa *Chirologia* de 1644, mais son traité sur le langage des sourds et muets, *Philocopus, or the Deafe and dumbe mans friend* qui venait de paraître¹³⁸⁶. D'autres missives sont l'occasion de rappeler certains projets déjà évoqués au début de la décennie, comme celui de John Johnson et William Bedell dans la lettre adressée par Haak le 5 juin 1647¹³⁸⁷. Cependant, les avancées concernant ce projet ne semblent pas avoir été fort probantes en une petite décennie car la teneur du propos n'a guère évolué entre la lettre de juin 1647 et celle de septembre 1640 où sont mises côte à côte encore un grand nombre d'inventions dont celle de Johnson :

« Je veux cependant vous donner un Air que nos Musiciens ont fait sur la prise d'Arras, pourveu que vous excusiez ma mauvaise écriture ; mais vous pourrez le faire mieux copier ; il est de la façon de Gouy¹³⁸⁸, qui enseigne la Musique par les nouveaux caractères du Maire, lequel promet d'enseigner les 3 langues, asçavoir le latin, le grec et l'hebreu dans un an, ou dans 9 mois ; dont il dit avoir desja fait essay sur des enfants à

gardeurs de singes de nous ramener, avec ordre exprès de nous faire coucher ensemble, l'Espagnol et moi, pour faire en son royaume multiplier notre espèce.» (tel qu'il est cité dans GODWIN (Francis), *op. cit.* (1984), p. III). Nous verrons *infra* que Cyrano n'est pas le seul auteur influencé par Godwin et que c'est aussi le cas de Wilkins.

¹³⁸⁶ BULWER (John), *Philocopus, or the Deafe and dumbe mans friend... by J. B., surnamed the Chirologer*, Londres, printed for H. Moseley, 1648 (cf. chapitre 3.3.1 sur cet ouvrage et sur cet auteur plus généralement). Voilà ce que Théodore Haak en écrit : « Cependant Je vous envoie par cestuy cy, le presenter de ces lettres, un gentilhomme allemand nommé Monsieur Freher, voyageant avec un jeune seigneur d'icy, un petit joly traitté Anglois appelé *Philocophus* ou l'Amy des Sourds et muets ou l'auteur montre qu'il n'est pas impossible à un tel, quoy que né tel d'apprendre à parler parfaitement et de respondre exactement à tout ce qu'il vous voit dire, n'ayant goutte. L'exemple qu'il nous donne est fort notable et vient de l'observation du Chevalier Kenelme Digby, laquelle il fit en Espagne. Je ne doute pas, Monsieur, vous aurez assez de moyens pour vous le faire entendre du livre mesme. C'est pourquoy, Je le vous ay voulu presenter et en attendroy vostre jugement. (...) » (MERSENNE (Marin), *Correspondance*, vol. X, lettre n° 1833, p. 416).

¹³⁸⁷ « Nous attendons icy un gentilhomme d'Irlande dont on nous fait esperer de grandes choses, luy ayant parfait, a ce qu'on mande, l'essay de plus de 20 ans d'un certain habile homme es ce Royaume là (decedé ou tué depuis 3 ou 4 ans) pour pouvoir escrire de la sorte qu'on sçaura lire incontinent es toute telle langue qu'on sçait ou entend. Mais je ne vous ennuyeray d'avantage a present. » (lettre n°1632, déjà citée supra, p. 250).

¹³⁸⁸ Jacques de Gouy (m. 1640), musicologue et chanoine (cf. supplément à la *Correspondance* de Mersenne, vol. XVII, p. 228).

Tholoze. Il promet aussi un Alphabet Universel par lequel sans truchement ni aucun advis au prealable l'on escrira au(x) Chinois, et à toute sorte de Nations de manière qu'ils entendront tout ce qu'on leur escrira, et répondront s'ils veulent en mesme caractères. Voyez si vostre Anglois d'Irlande n'a point trouvé la mesme chose avec ses hieroglyphes dont vous parlez, et nous en faites part, si vous en apprenez quelque chose, comme aussi du reste de l'invention de Mr. Harrison, et de ce Willis, si vous trouvez son livre par rencontre. »¹³⁸⁹

En ce qui concerne les systèmes d'écriture rapide, l'ouvrage évoqué à la fin du passage est sans doute *The Art of Stenographie* de John Willis (Londres, 1602)¹³⁹⁰ ; quant au terme de « brachygraphie », employé à plusieurs reprises, il renvoie au traité de son inventeur Peter Bales (*The Art of Brachygraphy*, Londres, 1597), à moins que ce ne soit à celui, plus récent, puisque paru à Londres en 1633, de Henry Dix, *A new art of Brachygraphy, of short writing by character*. Dans tous les cas, le jugement de Mersenne paraît, de nouveau, modéré : la brachygraphie est considérée par lui comme « trop difficile », les caractères trop « longs à écrire »¹³⁹¹ ... Néanmoins, l'épistolier parisien ne désespère pas d'en faire « quelque chose de meilleur » en s'appuyant notamment sur la référence antique des notes

¹³⁸⁹ Lettre n°918bis, de Mersenne à Haak, septembre 1640 (après le 15 sans doute) (MERSENNE (Marin), *Correspondance*, vol. XI, p. 417).

¹³⁹⁰ A moins qu'il ne s'agisse de celui d'Edmond Willis, *An Abbreviation of writing by character*, Londres, 1618 (cf. MERSENNE (Marin), *Correspondance*, vol. IX, p. 307-308) ; ainsi que notre passage sur le courant de la recherche sur les écritures rapides en Angleterre et son influence sur les *language planners* (cf. chapitre 5.1.1). Ces systèmes « sténographiques » sont mentionnés encore dans la lettre du 16 novembre 1640 (n°942bis, déjà citée).

¹³⁹¹ Dans la lettre de septembre 1640 (n°918bis) toujours : « je vous en [de l'invention de Harrison] remercie humblement, aussi bien que du raccourci de la Brachygraphie, sur laquelle je vous diray que je trouve plusieurs des caractères abbregez aussi long à écrire, comme si l'on escrivoit tout au long, comme pour exemple Dei [caractère], et les autres cas de ce Nom ; et les lettres mesmes de l'Alphabet sont aussi difficiles à former que les ordinaires ; par exemple [caractère] pour C, de sorte que je ne croy pas que par cette voye on puisse écrire tout ce que je diray en lisant hautement un livre, ou en récitant par cœur ce que je voudray, moy ou un autre. Imaginez que je discoure de choses difficiles, comme des ... [lacune], de l'Astrolabe, du parag... [lacune] et de plusieurs choses semblables, comme quoy marqueront'ils cela ? Il est vray que l'on pourroit baptizer chaque chose d'un caractère bien court, pare (sic) exemple je mettrois pour ce grand ... [lacune], un seul point . parce qu'il signifie un ciron semblable à un point ; mais quand il sera question d'un cheval, d'un lion, etc, l'on aura de la peine à trouver des propres caractères assez intelligibles, qui soient plus briefs que les dictionnaires ordinaires. Quoy qu'il en soit, je vous remercie bien humblement de cet Essay, qui sera peut-estre cause que nous establirons icy, quelque chose de meilleur. Je croy que vous avez veu les Notes de Tiro, dans les Antiquailles ou Inscriptions de Gruterus, qui sont aussi des marq(u)es pour écrire viste. (...) » (p. 415-416).

de Tiro, modèle récurrent pour les *language planners*, et connues notamment grâce aux compilations du Hollandais Janus Gruter (1560-1627)¹³⁹².

Un dernier projet, celui de Harrison, semble porteur de plus d'espoirs : dès une lettre de mai 1640, Mersenne cherche à obtenir plus d'informations sur « la maniere excellente de ce Thomas Harrison pour faire des catalogues, indices, etc. »¹³⁹³, puis dans celle de septembre – un ami de Haak de passage à Paris (un certain Mr. Lauterbach) lui ayant entretemps expliqué la méthode – il écrit : « Il est vray que l'invention est bien gentille, et applicable à tout ce qu'on veut ». Pourtant, Mersenne ne s'étend pas outre mesure sur ladite invention et semble peut-être ne pas en avoir saisi totalement la finalité, ce que l'on pourrait conclure des rapprochements systématiques qu'il en fait avec la brachygraphie, les deux méthodes ayant des objectifs différents. En effet, l'*Arca Studiorum* de Harrison, sorte de bibliothèque universelle en miniature, résumé de tous les savoirs, aurait sans doute, s'il en avait perçu le dessein et donc l'utilité pour son « académie de papier » et son commerce livresque, soulevé plus d'enthousiasme chez le minime, comme elle en avait soulevé chez Hartlib – le mieux informé sur Harrison – pour son « Office of Adress » ou Comenius. Une meilleure information sur le *Plane novum, perpetuum expeditissimum generalissimumque artificium inveniendi...* aurait aussi pu conduire le minime à un rapprochement avec le projet de son coreligionnaire, Pierre Blanchot (1589-1637), supérieur du couvent de Beauvais et auteur d'une *Idea bibliothecae universalis*. Il y proposait, en 1631, un index de tout ce qui avait été écrit, avec des entrées par thèmes. Au courant de cette trouvaille, Mersenne en tenait informé un Descartes séduit, qui répondait :

« (...) j'estime fort le dessein de la *Bibliothèque universelle*, car je m'imagine qu'elle ne servira pas seulement à ceus qui veulent lire beaucoup de livres, du nombre desquelz vous sçavés que je ne suis pas, mais aussy à ceus qui craignent de perdre le tems à en lire de mauvais, pource qu'elle les avertira de ce qu'ilz contiennent. »¹³⁹⁴

¹³⁹² Professeur à Wittenberg et Heidelberg, un temps exilé en Angleterre, Gruter est un érudit, philologue, qui a réalisé des éditions savantes d'auteurs anciens et a laissé, en particulier, un *Corpus Inscriptionum* dédié à l'empereur Rodolphe (Heidelberg, 1603) dans lequel apparaissent les notes tironniennes cf. GRUTER (Janus), *Inscriptionum romanarum corpus absolutissimum ingenio et cura Jani Gruteri, auspiciis Jos. Scaligeri ac M. Velseri. Accedunt XXIV Scaligeri indices, item notae Tyronis ac Senecae nunquam antehac excusae*, Heidelberg, in bibliopolio Commeliniano, 1616.

¹³⁹³ Mersenne à Haack, vers le 12 mai 1640 (n°858), p. 305 : le minime demande des informations sur deux systèmes ici, celui d'Harrison et celui « pour escrire des sermons entiers en les oyant prononcer, que vous appelez Brachygraphie ». Une association que l'on retrouve systématiquement chez Mersenne.

¹³⁹⁴ Lettre de Descartes (Amsterdam) à Mersenne, 13 janvier 1631 (n° 188) (MERSENNE (Marin), *Correspondance*, vol. III., p. 22). L'ouvrage du minime est le suivant : BLANCHOT (Pierre), *Idea bibliothecae universalis quam meditatur et non minima parte affectam habet F. Petrus Blanchot*, Paris, S. Cramoisy, 1631. Voir sur ce point : MALCOLM (Noel),

In fine, peu de solutions de communication trouvent entièrement grâce aux yeux du minime. Sur certaines, les informations fournies d'Outre-Manche semblent au Parisien encore trop succinctes. Mais les exemples ont été suffisamment nombreux, je pense, dans la correspondance entre Mersenne et un seul de ses contacts pourtant¹³⁹⁵, pour montrer que la question de la langue universelle – sous toutes ses formes – est centrale dans le cadre de réseaux liés aux institutions encore naissantes de la science moderne, et plus largement à la République des Lettres.

En fait, si Mersenne s'intéresse d'aussi près à des auteurs comme Le Maire, c'est que la France, et notamment Paris à cette période, constitue, au-delà de ce seul inventeur, une sorte de troisième capitale de la République des Langues, s'ajoutant à Rome et Londres.

La France, un troisième pôle de l'Europe des langues universelles ?

En effet, il nous semble que les contours d'un milieu de *language planners* français peuvent être tracés. Si nous ne l'avons pas fait apparaître auparavant, c'est parce qu'il n'est pas aussi structuré que les deux autres pôles : les contours sociaux en sont plus flous et, surtout, les projets sont beaucoup moins aboutis. Il s'agit donc d'un pôle particulier, qui vaut autant par la circulation des projets qu'il autorise (le rôle de plaque tournante de l'isthme français) que par la production de langues à proprement parler.

Mais laissons, dans un premier temps, la parole à deux auteurs contemporains des faits, observateurs privilégiés de la vie scientifique et littéraire du Grand Siècle, Charles Sorel (1599/1602-1674) et Gédéon Tallemant des Réaux (1619-1692).

Le premier, formé au collège de Lisieux, un temps compagnon de route, entre 1620 et 1626, de poètes libertins comme Boisrobert ou Saint-Amant, est surtout connu pour son œuvre de fiction, *Histoire comique de Francion* (1623-1633)¹³⁹⁶. Mais il travaille aussi,

« Thomas Harrison and his 'Ark of Studies': An Episode in the History of the Organization of Knowledge », *art. cit.*, p. 219.

¹³⁹⁵ Nous aurions pu prendre aussi l'exemple de celle avec Bisterfeld, où la question apparaît également : MERSENNE (Marin), *Correspondance*, vol. VII, p. 187-188 et p. 217-218, ainsi que VIII, p. 534 (cf. SLAUGHTER (Mary M.), *op. cit.*, p. 113).

¹³⁹⁶ Sur Charles Sorel : ROY (Emile), *La Vie et les œuvres de Charles Sorel, sieur de Souvigny (1602-1674)*, Genève, Slatkine Reprints, 1970 [1891] et VERDIER (Gabrielle), *Charles Sorel*, Boston, Twayne Publishers, 1987.

pendant trente ans, à un ouvrage intitulé *La Science universelle*, paru d'abord en 1641, mais dont la dernière édition date de 1668¹³⁹⁷. Dans celle-ci, certains éléments sont repris d'un autre traité s'inscrivant dans la même veine, en 1655, *De la perfection de l'homme*. Il s'intéresse en particulier dans ces véritables projets encyclopédiques, où il recense les découvertes scientifiques et philosophiques de son temps, à la pédagogie. Sorel s'inspire des plans de réforme de l'éducation de Bacon ou Comenius, proposant que l'histoire en soit partie intégrante ou que l'enseignement soit fait dans la langue maternelle plutôt qu'en latin. Il considère que trop de temps est passé « à n'apprendre qu'un jargon » plutôt que les mathématiques ou la philosophie elles-mêmes et présente, à regret, l'échec du collège de Richelieu, fondé sur un tel programme d'apprentissage, mais dont il attribue l'insuccès à sa localisation en un « lieu stérile et peu fréquenté »¹³⁹⁸. C'est en tout cas dans ce souci pédagogique que s'inscrit son évocation du projet du sieur Le Maire :

« Depuis ce temps-là le sieur Le Maire, qui est celuy qui a inventé de nouvelles règles en musique, et qui a fabriqué cette espèce de Luth, qu'on appelle l'*Almerie*, a proposé aussi d'enseigner plusieurs langues en peu de temps à quelques personnes que ce fust, memes à celles qui n'avoient receu encore aucun principe de discipline. Afin de faire monstre d'une industrie non commune, il avoit instruit un enfant de huit à neuf ans, auquel il avoit appris l'hebreu, le grec et le latin, qui composoit un petit theme en chacune de ces langues assez passablement, et traduisoit tout sur la champ les livres qu'on luy presentoit. Je l'ay veu en une celebre compagnie au milieu d'une grande bibliothèque, où l'on prenoit les livres au hasard, et l'on les ouvroit de mesme, pour luy en donner des passages à traduire... Cela sembloit pourtant merveilleux que cet enfant eust la connoissance de trois langues en un âge où à peine les autres peuvent sçavoir les rudimens de la langue latine seulement... On remarquoit aussi que cet enfant qui sçavoit desjà trois langues, ne sçavoit rien autre chose, et l'on a reconnu depuis qu'il s'est

¹³⁹⁷ Sorel y réédite deux premiers volumes intitulés *La Science des choses corporelles* et *La Science des choses spirituelles* de 1637 et y ajoute un troisième, *De l'usage et de la perfection de toutes les choses du monde*.

¹³⁹⁸ Les *Méthodes* de Sorel font partie du traité de la *Perfection de l'homme* cf. SOREL (Charles), *Traité de la perfection de l'homme, où les vrais biens sont considerés, et specialement ceux de l'âme, etc.*, Paris, chez Robert Le Nain, 1655 ; par exemple p. 359, 361, 364, 382 etc. Sur la question de l'utilité l'apprentissage en langue maternelle, p. 371 et sq. : « On passe bien plus outre à l'estime du langage maternel. Plusieurs disent que ce qui fait qu'on sort des Colleges y ayant si peu appris, c'est que l'on y employe sept années à apprendre le Latin & le Grec, & que l'on ne donne que deux ans pour la Philosophie ; Que si l'on enseignoit les Sciences en nostre langue maternelle que nous sçavons desia, tant d'années ne se perdrieroient pas à n'apprendre qu'un jargon : Car sçachez plusieurs langues, vous ne sçavez que des mots que l'usage a inventez pour dire une mesme chose diversement : Cela n'augmente point vos connoissances ; On tient que ce temps seroit plus utilement employé à toutes les parties des Mathematiques & de la Philosophie, & que par ce moyen l'on formeroit quantité d'habiles gens, qui seroient remplis de Doctrine (...) ». Sur le collège de Richelieu (p. 372).

monstré très lourd à quelques professions où l'on l'a voulu appliquer. Il y a à répondre que si la méthode du sieur Le Maire pour apprendre les langues en peu de temps, n'est profitable aux enfans, elle le peut estre aux personnes avancées en âge... Il [le secret] n'a point esté publié par son Auteur, à cause qu'il demandoit cinquante escoliers qui luy donnassent chacun mille francs, ou un petit nombre qui luy fist pareille somme pour sa recompense... »¹³⁹⁹

Et Le Maire n'est pas le seul concepteur de langue universelle français évoqué par l'auteur de la *Perfection de l'homme* puisque, dans le même passage, il fait aussi mention, parmi ces individus attachés à faciliter l'instruction de la « multiplicité des langues », d'un « nommé des Vallées » qui aurait proposé une « langue matrice », applicable à toutes les autres, sans que le projet ne semble avoir abouti non plus¹⁴⁰⁰. Cette même invention est évoquée par un autre témoin de la vie intellectuelle de l'époque, Gédéon Tallemant des Réaux, fils de banquier protestant et habitué des salons mondains – notamment l'hôtel de Rambouillet de sa belle-sœur, la marquise de la Sablière –, puis membre des « compagnons de la Table ronde », aux côtés de Furetière ou La Fontaine. Dans ses *Historiettes*, sorte d'histoire de la France d'Henri IV à la Régence d'Anne d'Autriche, il écrit, dans celle consacrée au cardinal de Richelieu :

« Il y avoit à Vitray, en Bretagne, un advocat peu employé, nommé des Vallées. Cet homme estoit si né aux langues, qu'en moins de rien il les devinoit et en faisoit la syntaxe et le dictionnaire. En cinq ou six leçons, il monstroit l'hebreu. Il prétendoit avoir trouvé une langue matrice qui luy faisoit entendre toutes les autres. Le cardinal Richelieu le fit venir icy ; mais il se brouilla avec de Muys [1587-1644, professeur d'hébreu au collège royal], le professeur en langue hébraïque, et un autre, peut-être estoit-ce Syonita, cet homme du Liban qui travailloit à la Bible de le Geay. Le Pailleur, qui estoit de ses amys, luy avoit demandé sur toutes choses de ne les point chocquer. Un jour que le Pailleur, en voyant quelques espreuves de ce travail, demanda si cela estoit corrigé, des Vallées dit : « Voire ! ce ne sont que des ignorans. » De Muys sceût cela et le descria. Le cardinal de Richelieu vouloit pourtant qu'il fist imprimer ce qu'il sçavoit de cette langue

¹³⁹⁹ SOREL (Charles), *op. cit.*, p. 346-348. Une partie de la citation figure notamment dans KNOWLSON (James), *op. cit.*, p. 52 (ainsi qu'une partie de celle de des Réaux).

¹⁴⁰⁰ *Ibidem* : « En ce qui est de la multiplicité des langues, quelques uns se sont vantez d'en faciliter l'instruction, mesme touchant les langues orientales. Un nommé des Vallées a crû autrefois y pouvoir parvenir, par le moyen d'une langue generale appliquée à toutes les autres, qu'il appelloit *langue matrice* ; mais on n'a point trouvé qu'il aît pû apprendre aux autres ce qu'il sçavoit. »

matrice : « Mais (disoit-il) vous me faites divulguer mon secret, donnez-moy donc de quoy vivre. » Le Cardinal le négligea, et le secret a esté enterré avec des Vallées. »¹⁴⁰¹

Deux enseignements peuvent être tirés de cette « vie et mort », en quelques lignes, du projet de des Vallées par Des Réaux. Le premier est que l'on y retrouve la figure du cardinal Richelieu, déjà associée, à travers l'évocation de son collège, aux pages de Sorel consacrées aux langages du Breton et de Le Maire. Il apparaît comme un arrière-fond indispensable à la compréhension de la spécificité du contexte des projets français. Le deuxième est que l'idée d'une langue matrice n'est pas sans évoquer un autre projet plus tardif, daté de 1674 : *La Reunion des langues, ou l'art de les apprendre toutes par une seule* de Pierre Besnier (1648-1705). Le jésuite faisait, rappelons-le, le choix du latin comme langue de référence, dans ce qui reste, malgré la publication du traité, un projet de projet encore très embryonnaire¹⁴⁰². Or de cette langue-ci, l'on peut aboutir à une autre, à peu près contemporaine, réalisée par un autre jésuite, Philippe Labbé (1607-1667), la *Grammaire de la langue universelle des missions et du commerce* ; il nous permet, lui-même, de rebondir vers d'autres *language planners* français qu'il cite : « *nec non cum Intelligentiis, ut titulus praesert, Ioannis de Villiers Parisiis anno 1587. excusis, vel cum libello de caractere Universali Ioannis Douët in eadem urbe anno 1627. publicato* »¹⁴⁰³. Si le premier nommé « Jean de Villiers » et son projet de 1587 nous sont totalement inconnus, nous avons déjà eu l'occasion, par contre, de croiser Jean Douet, auteur d'une *Proposition présentée au Royaume, d'une écriture universelle, admirable pour ses effects, très utile... à tous les hommes de la terre*. Elle est encore évoquée, de façon élogieuse, plus de trente ans après sa publication, sous la plume de François Colletet dans son *Traitez des langues estrangeres* de 1660, un ouvrage dédié à Richelieu et « son » Académie française, ainsi qu'à Pierre Séguier¹⁴⁰⁴. Il met Douet sur le même plan que Ménage et

¹⁴⁰¹ TALLEMANT DES REAUX, *Historiettes*, texte intégral et annoté par Antoine Adam, Paris, Gallimard, 1960 [c.1657], tome 1, « Le cardinal Richelieu », p. 259-260. Rappelons que, restées manuscrites, les *Historiettes* n'ont été publiées pour la première fois qu'en 1834. Pour des éléments sur la biographie de l'auteur, voir l'introduction de l'édition Gallimard, p. vii-xxvi.

¹⁴⁰² BESNIER (Pierre), *op. cit.*. Nous renvoyons aux p. 115 et *sq.* de notre travail, où est évoqué aussi Philippe Labbé.

¹⁴⁰³ Dans la version latine du texte seulement : LABBE (Philippe), *op. cit.*, p. 5.

¹⁴⁰⁴ COLLETET (François), *op. cit.*, préface non pag. : « Aussi a-ce esté le grand ARMAND DE RICHELIEU, cette Ame si noble & si sublime, qui a jetté les premiers fondemens de vostre Academie, & c'est dans le sacré Temple de Themis, où préside le Genie des Science, l'incomparable SEGUIER, que se tiennent vos assemblées. Je ne sçay, MESSIEURS, si l'entrée d'un lieu si saint me sera permise pour vous y porter cette marque de mes respects, je le revere & le regarde comme un Sanctuaire d'où les Prophanes ne doivent pas approcher. »

Vaugelas et compare ses travaux à ceux de Trithème et Vigenère¹⁴⁰⁵. Il conclut ce passage par une invitation au mécénat royal : « aussi-tost que nostre Invincible Monarque l'aura favorisé de quelques recompenses, qui sont veritablement deuës à ses travaux & à ses veilles » C'est d'ailleurs à un véritable plaidoyer que se livre Jean Douet lui-même dans sa *Proposition* – et elle n'est pour ainsi dire que cela, puisque de projet précis il n'y a point –, en soulignant d'abord la dimension éminemment politique de la langue :

« De toute antienneté les peuples assujettis, ont pris la langue des victorieux, aussi est ce une vraye marque de souveraineté de contraindre les sujets et estrangers à changer de langue, ce que les Romains ont mieux executé que Princes qui furent oncques, en sorte qu'ils semblent encores commander en la plus part de l'Europe. (...) Aujourd'huy S. V. M. peut, sans coup ferir, sans peine, et presque sans despense, parvenir à ce but tant désiré des antiens, qui sera d'introduire par tout l'Univers, non seulement son caractere et maniere d'escrire, mais encores sa langue et parler François. Et en ce faisant, S. surpasser tous les antiens Roys, Princes et Empereurs Romains ensemble, et de plus se faire cognoistre et admirer par tout le Monde, pour le plus grand, le plus puissant, et le plus digne Roy qui y commande, *estant le motteur et la cause du plus grand bien qu'un puissant Roy et grand Monarque pourroit faire aux humains, les rendant communicables les uns avec les autres, et par consequent favorables, et ce par le seul moyen de ceste Escriture universelle, qui ne tend qu'à la gloire de Dieu, Exaltation de son Eglise, honneur et grandeur de V. M. reputation des François, et au bien general de tous les hommes.* »¹⁴⁰⁶

Il va jusqu'à comparer sa découverte à celle de Christophe Colomb, ou, en tout cas, l'éventuel dédain du roi vis-à-vis de son « écriture », à celui du roi de Portugal (entre autres) devant l'exposé des projets du Génois, ayant entraîné « un regret indicible »¹⁴⁰⁷.

¹⁴⁰⁵ COLLETET (François), *op. cit.*, p. 40 : « Comme Gilles Ménage a fait de nostre siecle dans les doctes Origines de la Langue François, & devant luy le sçavant et delicat Vaugelas dans ses curieuses Remarques sur la mesme Langue : Travaux qui feront connoistre à la posterité, que nostre Siecle fut capable de tout, & qu'il s'est rencontré de grands hommes dans les premiers, qu'il s'en est trouvé dans celuy-cy de plus grands encore, dont la gloire sera sans doute immortelle. Iean Douët, Escuyer sieur de Rompt-Croissant a desia rendu ce témoignage devant moy, de la fertilité de nostre Siecle, dans sa France Guerriere, où il traite entre autres choses, des Langues et des Chiffres, à l'exemple de Vigenere & de Tritheme, & qui seroit assurément achevée, s'il nous avoit donné un discours de l'Anagramme qu'il promet de traiter à fons, & dont il est tout à fait capable, puis qu'il en a une parfaite & profonde connoissance. » Voir aussi pour la citation qui suit.

¹⁴⁰⁶ DOUET (Jean), *op. cit.*, p. 10-13 (nous soulignons).

¹⁴⁰⁷ *Ibidem*, p. 8-10 : « Considerant, SIRE, les grands biens, utilitez et contentemens qui peuvent arriver aux hommes de cette Escriture Universelle. Et comme de tous les Monarques de la terre, vostre Majesté merite seule la gloire de la faire mettre en usage parmy les nations, je luy viens offrir icelle, et presenter avec reverence, apres avoir tres-humblement

Tout cela reste extrêmement confus, puisque l'on n'arrive pas à savoir, finalement, ce que l'auteur propose au roi d'étendre par toute la terre : le français ? Ou son caractère universel, qui permettrait de lire, au contraire, dans tous les idiomes de l'univers ?... Quelques précisions sur les intentions du « sieur de Rompt-Croissant » – mais pas sur le fonctionnement de son écriture malheureusement – nous sont offertes par ses *Mémoires* de 1641. Il offre, tout d'abord, un bref aperçu de son identité sociale, s'y présente comme un soldat, « portant les armes sur la terre et sur la mer » et ayant voyagé de la Flandre à la « Caramanie province d'Asie »¹⁴⁰⁸. Mais il y apparaît, surtout, comme un inventeur invétéré, ayant rapporté de ses périples des idées plus ou moins farfelues, depuis la « chaise portative » (1616), découverte au Levant – dont il estime s'être fait volé le « brevet » – jusqu'aux machines de guerre (1636). Elles sont toutes transformées en mémoires et autres requêtes pour obtenir des financements de la part du roi, sans qu'aucune de ses trouvailles ne semble avoir abouti. Ainsi demande-t-il, pour continuer librement ses recherches sur son caractère universel, telle invention devant servir à financer telle autre, de pouvoir installer cent barbiers, non chirurgiens, dans les villes du royaume pour « desseicher, frizer, cordonner, poudrer, parfumer, & teindre les cheveux, & la barbe, oster les poils qui nuiront »¹⁴⁰⁹. Douet précise, malgré tout, avoir établi quelques contacts dans l'entourage royal lui laissant, un temps, espérer le succès :

« Proposition qui fut estimée de sa Majesté, de plusieurs Conseillers d'Etat, & M^{res}. des Requestes, & surtout de Monsieur le Garde des Sceaux de Marillac, qui fit l'honneur audit Doüet de luy dire en presence de M^{rs} de Bisseaux, Foullé, de Chaunes, Marescot, de Lezeau, de Paris, & autres personnes de qualité qui pour lors estoient avec iceluy sieur Garde des Seaux, qu'il prist occasion de le retourner voir d'autres fois : mais

supplé V. M. ne la refuser, comme ont fait de grands Roys au siecle precedant la proposition, que Christophe Colomb leur faisoit, suivant laquelle ils pouvoient decouvrir et posseder le nouveau Monde et ses richesses, dont apres ils en ont eu un regret indicible ».

¹⁴⁰⁸ DOUET (Jean), *Mémoires du SR de Rompt-Croissant. Contenant en bref les principales choses qu'il a faites depuis trente années. Ce qu'il peut encore faire pour le service du Roy : Et le bien de la France. Et ce que les Anciens ont inventé, & quelques Modernes ont proposé d'admirables, & d'utile, qui s'est perdu, pour n'avoir rencontré des Augustes ou Mecenes*, s.l., 1641 ; le passage complet, dans l'avant-propos du « Second Factum », est le suivant : « Apres deux années ainsi passées, iceluy demandeur en 1620. se mit à revoir, & remettre au net les journaliers memoires des choses plus remarquables qu'il avoit veuës durant plusieurs années precedentes en voyageant, & portant les armes sur la terre et sur la mer dans diverses provinces de ce Royaume, en Flandre, Hollande, & Angleterre ; Italie, Sicile, & à Malthe, en l'Archipelle, & en la Grece ; Caramanie province d'Asie, costes de Cypre, & d'Egypte, que de la Barbarie demy iour : Lesquels memoires pour estre veritables, & fidellement escrits de sa main il garde curieusement. » (A1v)

¹⁴⁰⁹ *Ibidem*, p. 6.

en quelques unes de ces heures de loisir, & cependant qu'il continua son labeur qu'il lui plaisoit, & d'autant plus volontiers qu'il avoit travaillé sur tel sujet avec un Medecin, un Advocat, & M^r. de Berulle Superieur de l'Oratoire qui en conservoit les memoires, & que pour ses divers Caracteres ils ne se servoit que des nombres d'Aritmetiques, par consequent qu'il desiroit fort de voir ceux desquels iceluy Douët se vouloit servir, puis qu'ils n'estoient pas de mesme les siens ainsi qu'il luy avoit dit. »¹⁴¹⁰

Que de hauts personnages de l'Etat monarchique, comme le garde des sceaux de 1626 à 1630, Michel de Marillac (1560-1632), ou le cardinal Pierre de Bérulle (1575-1629), fondateur de l'Oratoire de France en 1611, se soient intéressés à la question de la langue universelle et à la proposition de Jean Douet, témoignerait donc du fait qu'elle aurait « touché » tout le spectre politique, de Richelieu aux chefs du parti dévôt¹⁴¹¹... S'il est permis de douter de la véracité des affirmations du sieur de Romp-Croissant, l'on peut peut-être lire, malgré tout, dans la concentration des projets français dans les « années Richelieu » l'ébauche d'un plan à caractère politique¹⁴¹² ?

La lecture de deux de ces projets français sert de point de départ à la réflexion d'un dernier *language planner* hexagonal : Antoine de Vienne Plancy. Cet auteur, dont on ne sait à peu près rien si ce n'est qu'il fut « sieur de Fau et de Plancy », comme il le revendique, et l'auteur de deux lettres de teneur très différente dont une sur « la pucelle d'Orléans »¹⁴¹³, a fait paraître dans l'*Extraordinaire du Mercure*, supplément du *Mercure galant* imprimé tous les six mois, un véritable feuilleton de la langue universelle, tenant ses lecteurs en haleine pendant plusieurs années. Il apparaît comme une sorte de « Balzac de la langue universelle », du fait de sa stratégie éditoriale journalistique, et il s'agit, à ma connaissance,

¹⁴¹⁰ *Ibidem*, p. 5. Douet évoque aussi les personnages à qui il a soumis son projet dans la *Proposition...*, *op. cit.*, p. 17-18 : « Lequel discours j'ay ensuite donné à Messieurs le Cardinal de Richelieu, Garde des Sceaux, President Dausembray, Phelipeaux de Vic, les Marquis de Souvray, de Humyeres et plusieurs autres, et à chacun d'eux tenu quelques parolles sur iceluy, le tout ne tendant à autre fin qu'à obtenir des Commissaires deputez de par V. M. pour estre ouy. »

¹⁴¹¹ Nous n'avons trouvé de traces ni de Douet, ni d'un travail sur les caractères évoqués, dans, par exemple, la biographie du XVII^e siècle du garde des sceaux : LEFEVRE DE LEZEAU (Nicolas), *La Vie de Michel de Marillac (1560-1632)*, *Gardes des sceaux de France sous Louis XIII*, transcrite et éditée par Donald A. Bailey, Québec, Presses de l'Université Laval, 2007.

¹⁴¹² Cf. ce qu'en dit brièvement MAILLARD (Jean-François), « Un avatar de la traduction : l'idéal d'une langue universelle à la Renaissance », *Traduction et traducteurs au Moyen Age*, Paris, 1990, p. 334-347 ; p. 342.

¹⁴¹³ VIENNE PLANCY (Antoine de), *Lettre écrite au sujet de l'insulte faite à son père, François de Vienne, dont on contestait la noblesse dans l'assemblée des nobles tenue à Bar-sur-Seine, le 9 août 1651*, S. l. n. d. ; et VIENNE PLANCY (Antoine de), *Seconde Lettre sur la pucelle d'Orléans, écrite par M. de Vienne Plancy [le 22 décembre 1683] à M. Vignier, de Richelieu*, S. l. n. d. (lettre parue dans le *Mercure galant* de janvier 1684).

d'un des projets dont il est fait le moins mention dans la littérature contemporaine¹⁴¹⁴. Il lance le projet dans le n°14 de janvier 1681 et le poursuit dans les n°19 de juillet 1682, 31 de juillet 1685, 32 de janvier 1686... remplissant au total plus de 177 pages d'explications et de commentaires sur sa langue « mathématique », décrite relativement en détails finalement¹⁴¹⁵. Dans le premier numéro, il dit avoir trouvé l'inspiration dans la lecture de la *Science universelle* de Sorel – et donc peut-être dans l'évocation des travaux de Le Maire ou des Vallées – ainsi que dans celle d'un traité de Pierre Hérigone¹⁴¹⁶. Puis, dans le n°32, il se mesure au projet de Pierre Besnier :

« M. No. me parle encore d'un autre Livre imprimé à Paris en 1674. qui traite de *La Reunion des Langues, ou de l'Art de les apprendre toutes par une seule*. Il est du Pere *Besnier* Jesuite, vous faites mention de ce Pere dans vostre *Mercure* d'Avril 1682, où vous dites qu'il est à Constantinople en Mission, qu'il entend et parle plusieurs Langues étrangères, & qu'il s'applique depuis un an, à l'entière connoissance de l'Armenien vulgaire. Je ne doute point que cette derniere Langue ne soit fort utile à son dessein, puisque les premiers hommes d'après le Deluge habiterent en Armenie. Et elle pourroit bien estre celle dont seroient dérivées toutes les autres ; mais ce dessein n'a aucun rapport avec le mien. Le Pere *Besnier* cherche une Langue Universelle anciennement établie, puis dispersée & corrompue, & j'en établis une toute nouvelle qui ne pourroit jamais recevoir d'alteration, à moins qu'on ne ruïnast l'Escriture Numérale qui la fixe, & l'ordre de la Nature qui la fonde, comme il se verifie par les exemples que j'ay donnez du changement de mes Caracteres en mots, & par mon projet du Dictionnaire Universel. »¹⁴¹⁷

De Vienne Plancy distingue deux types de langues universelles. Selon lui, la solution est à rechercher dans la création d'une langue parfaite, telle que celle qu'il propose, plutôt que dans la réactivation d'une langue ancienne. Ce serait la méthode adoptée par Besnier, dont il ne semble pas avoir véritablement pris connaissance du projet, passant quelque peu à

¹⁴¹⁴ Par exemple, Umberto Eco n'en fait pas état et James Knowlson le fait certes figurer dans la bibliographie finale de son ouvrage, mais il n'y vient que très peu dans le corps du texte. D'ailleurs, un signe qu'il n'a que peu regardé ce projet-ci est qu'il manque, dans les références bibliographiques, le n°32 de l'*Extraordinaire du Mercure* notamment, où Vienne Plancy développe encore sa création. C'est donc aussi le cas dans la très brève notice consacrée à l'auteur dans ALBANI (Paolo) et BUONARROTI (Berlinghiero), *Dictionnaire des langues imaginaires, op. cit.*, p. 513 qui semble s'appuyer exclusivement sur Knowlson et oublie encore le n°32.

¹⁴¹⁵ VIENNE PLANCY (Antoine de), *Extraordinaire du Mercure*, n°14, janvier 1681, p. 334-349 ; n°19, juillet 1682, p. 274-330 (intitulé « Continuation de l'ouverture de l'écriture, & de la Langue Universelle ») ; n°31, juillet 1685, p. 112-182 ; n°32, janvier 1686, p. 110-146 (avec pour titre : « Entière exposition d'une seconde Langue Universelle » A Faucleranton, le 20 novembre 1685 »).

¹⁴¹⁶ Cf. Chapitre 4.4.1 sur les langues « mathématiques » (p. 350 et sq.).

¹⁴¹⁷ VIENNE PLANCY (Antoine de), *Extraordinaire du Mercure*, n°32, janvier 1686, p. 122-123.

côté de son objet. Le *language planner* en vient aussi à rejeter la possibilité de l'expansion d'un vernaculaire triomphant sur les autres, le français en l'occurrence :

« mais les Alexandres sont rares, & que si ce bonheur n'eclate dans nostre siecle, il arrivera difficilement dans un autre, personne n'ayant jamais esté si propre aux grandes choses que LE GRAND LOUIS nostre Auguste Monarque, je vais en attendant vous en proposer, Monsieur, une ou deux de ma façon que je ne trouve pas moins propres à estre renduës universelles que les Ecritures dont je vous ay entretenu par mes Lettres precedentes. »¹⁴¹⁸

Prenant en compte la politique linguistique royale, les auteurs s'y confrontent tout en se mesurant aussi les uns aux autres...

Douet, Le Maire, des Vallées... plus tard, de Vienne Plancy, Labbé, Besnier ou Colletet (dans un genre quelque peu différent)... autant de noms plus ou moins tombés dans l'oubli, mais dont il est intéressant de noter qu'ils sont, malgré tout, passés, de fait, à la postérité pour avoir été cités et avoir animé les discussions entre des figures céléberrimes de la République des Lettres, telles que Descartes, Gassendi ou Tallemant des Réaux... Ces noms semblent surtout dessiner un milieu de *language planners* français dans lequel il faudrait néanmoins distinguer plusieurs périodes. La première – Claude Duret et Blaise de Vigenère appartenant encore à une époque antérieure (avec Jean de Villiers peut être) – se situe dans les années 1630-1640 autour des trois premiers noms cités, auxquels s'ajoutent ceux de Mersenne et Claude Hardy ; puis, la seconde prend place dans les années 1660-1680 avec de Vienne Plancy, Colletet et les jésuites Labbé et Besnier. Des connexions se font entre les deux par l'intermédiaire des références aux inventions précédentes dans les ouvrages de la seconde période. Or l'on retrouve là une organisation qui pourrait rappeler en terme de chronologie celle du milieu anglais pour les premiers projets – ceux que James Knowlson nomme les « *early language schemes* »¹⁴¹⁹ – qui émergent à la fin de la décennie 1620, avec Philip Kinder et Monsieur de la Champagnolle (que l'on pourrait d'ailleurs presque rattacher au milieu français puisqu'il ne s'installe en Angleterre qu'en 1628), ou le révérend John Johnson et William Bedell ; et qui annoncent les grands desseins de 1644 (Bulwer puis Lodwick en 1647) à 1668 (Wilkins). Pourtant, malgré ces similarités, le « groupe » français ne serait qu'une sorte de milieu anglais en réduction, double inversé : la plupart des projets sont restés à l'état

¹⁴¹⁸ VIENNE PLANCY (Antoine de), *Extraordinaire du Mercure*, n°31, juillet 1685, p. 118.

¹⁴¹⁹ KNOWLSON (James), *op. cit.*, p. 44 et sq..

embryonnaire (à part ceux de Mersenne, Labbé et de Vienne Plancy, dans une moindre mesure), une grande majorité des *language planners* n'étant les auteurs que de projets de projets, dont non seulement rien de concret ne nous est parvenu, mais dont rien ne semblait non plus être parvenu aux oreilles ou aux yeux de leurs contemporains, ce que d'aucuns leur reprochent, comme Théodore Haak et même Mersenne écrivant à Gassendi de Le Maire et de sa langue « c'est un secret qu'il ne veut révéler à personne »¹⁴²⁰. Et là où les insulaires frayent, pour la plupart, dans les hautes sphères de la science de l'époque, à travers leurs liens avec la Royal Society et ses prodromes pour les projets les plus anciens (le groupe autour d'Hartlib réceptionnant le projet de Johnson par exemple), les Français relèveraient plus de la charlatanerie, à laquelle Descartes rattache Le Maire¹⁴²¹.

Il nous est difficile de faire une véritable sociologie de ce milieu des concepteurs français, n'ayant que bien peu d'informations sur les individus, ceux de la première période en tout cas. Nous pouvons simplement remarquer qu'ils semblent présenter une certaine homogénéité sociale de par la modestie de leur extraction – un petit avocat breton (des Vallées), un « provincial » (pour employer un terme anachronique) venu à Paris de Haute-Marne en passant par Toulouse (Le Maire), un « sieur de Romp-croissant » (Douet)... Est-ce cette seule origine sociale qui expliquerait leur attitude d'hommes réputés érudits mais cherchant à monnayer leur savoir et ne révélant rien de leurs découvertes dans l'attente d'espèces sonnantes et trébuchantes¹⁴²² ? Comment déterminer la part d'imposture intellectuelle réelle et le fait que cette attitude, dénoncée par Haak, relève aussi peut-être, pour partie, d'un habitus différent de celui du *fellow gentleman virtuoso*, auquel l'aisance financière offre la capacité de l'*otium* scientifique ? Nous avons sans doute trop peu d'éléments concrets sur ces projets et leurs auteurs pour avancer une réponse ferme.

Ce qui est certain en revanche, c'est qu'un double contexte spécifiquement français pèse sur leur élaboration. Le premier est le rôle, dont nous avons déjà eu des aperçus, de l'Etat – Richelieu dans les années 1630 – dans le contrôle sur la langue en France. L'Académie française est créée en 1635 par le cardinal. Elle devient immédiatement le lieu de la codification de la langue « officielle », de la langue du « bon usage » et ce, dès avant la publication du dictionnaire en 1694. Elle relève aussi, pour partie, de la volonté du cardinal

¹⁴²⁰ « quod arcanum nulli revelare cupit. (...) » (lettre n°537, MERSENNE (Marin), *Correspondance*, vol. VI, p. 2-4).

¹⁴²¹ Lettre de Descartes à Mersenne (15 novembre 1638, vol. VIII, p. 209) déjà citée supra.

¹⁴²² Une démarche qui était aussi celle d'Andreas Müller vis-à-vis de sa « clé chinoise ».

et de Pierre Séguier IV que la France et son monarque imposent leur langue à l'Europe¹⁴²³. Une tendance qui se prolonge sous Louis XIV. Edme Mongin (1668-1746), évêque de Bazas et académicien, y consacre une partie de l'oraison funèbre du roi en décembre 1715 :

« Et si aujourd'huy dans toutes Cours, on parle la langue de ses Sujets, n'est-ce pas luy qui l'a renduë si celebre par ses Conquêtes, si curieuse par les événements de son Regne, si éloquente dans ses éloges, si naturelle, si pleine de graces dans sa bouche, et si majestueuse par l'honneur qu'il a fait aux Muses Françoises, de les loger dans son propre palais ; et par la gloire singuliere qu'il leur a procurée, en se déclarant leur Protecteur ? »¹⁴²⁴

Durant la « Querelle des Anciens et des Modernes », ces derniers dans leur défense du français mettaient en avant la figure royale. Desmarets de Saint-Sorlin (1595-1676), auteur en 1674 d'un *Triomphe de Louis XIV et de son siècle*, en appelait à son héritier Perrault pour défendre la France : « Viens combattre avec moi cette troupe rebelle,/ Ce ramas d'ennemis qui, faibles et mutins,/ Préfèrent à nos chants les ouvrages latins (...) Perrault, arme avec moi ton stile (...)/ Publions en tous lieux où s'étend cet empire,/ La force et la beauté des ouvrages Français./ Du siècle de Louis célébrons l'avantage... »¹⁴²⁵. Cette universalisation du français passait déjà par le biais des plans pédagogiques lancés par Richelieu, avec, d'abord, l'académie de la rue Vieille-du-Temple, en 1636, puis, celle de la « ville nouvelle » de Richelieu en 1640 ; lesquelles trouvent un prolongement dans le collège des Quatre Nations voulu par Mazarin dans son testament en 1661. L'enseignement des langues étrangères, vivantes et mortes, mais en vernaculaire, y était une priorité¹⁴²⁶. Un rapprochement peut d'ailleurs être fait avec l'Angleterre, sur ce point aussi, puisque Richelieu avait proposé à Comenius, alors à Londres, de venir à Paris pour y établir son école pansophique. L'idée échoue avec la mort du cardinal le 4 décembre 1642

¹⁴²³ La bibliographie sur ces projets n'est pas forcément très développée, voir ce qui en est dit brièvement dans : MAILLARD (Jean-François), *art. cit.*. Sur la création de l'Académie, par contre, la bibliographie est pléthorique, comme point de départ : BRUNOT (Ferdinand), *La Formation de la langue classique (1600-1660)*, *op. cit.*, p. 31 et sq..

¹⁴²⁴ MONGIN (Edme), *Oraison funèbre de Louis le Grand, Roy de France et de Navarre. Présentée le dix-neuvième Decembre 1715, dans la Chapelle du Louvre, en presence de Messieurs de l'Academie Française. Par Messire Edme Mongin, abbé de S. Martin d'Autun, cy-devant Precepteur de S.A.S. Monseigneur LE DUC, à present de S.A.S. Monseigneur LE COMTE, et l'un des Quarante de l'Academie Française.*, Paris, Chez Louis Coignard, 1716, p. 14-15.

¹⁴²⁵ DESMARETS DE SAINT-SORLIN (Jean), *La Défense de la poésie et de la langue française : adressée à M. Perrault*, Paris, chez N. Le Gras et C. Audinet, 1675, p. 29 ; cité dans YILMAZ (Levent), *Le Temps moderne*, *op. cit.*, p. 165-166.

¹⁴²⁶ Plus tard, en 1663, Colbert crée pour l'enseignement des langues étrangères vivantes l'« Ecole des Jeunes de Langues ».

et Comenius gagne la Suède. Mais son ami Joachim Hübner (1611-1666) s'était, néanmoins, rendu à Paris pour échanger avec Mersenne sur les sujets pansophiques¹⁴²⁷. Les prémices d'une politique linguistique – déjà esquissée avec Villers-Cotterêts – sont en place. Or l'on perçoit bien en quoi ce contrôle étatique sur la langue change la donne par rapport à la situation anglaise : « Du XVIIe à la fin du XVIIIe siècle les principaux grammairiens français seront des académiciens. La tradition d'analyse linguistique française est incompréhensible si on ne la rattache pas à la détermination particulière que représente pour tout auteur ce rapport privilégié à une langue centralisée, travaillée par des actions planificatrices, et ne cessera jamais d'être pensée comme une institution perfectible »¹⁴²⁸. Là où rapidement une légitimation horizontale des projets est rendue possible, grâce au cercle scientifique puis à l'académie londonienne, en France elle reste assez strictement verticale. N'étant pas membres d'une institution leur conférant un statut social, au moins symbolique, c'est dans la recherche perpétuelle de la reconnaissance du souverain, de ses conseillers ou des organes monarchiques, que réside la seule planche de salut des concepteurs de langues français. Ce qui explique les fréquentes dédicaces à l'Académie ou autres appels directs au roi déjà évoqués. Ainsi des lettres patentes du 27 août 1644 confirment les brevets délivrés l'année précédente au sieur Le Maire : ils lui accordaient le droit de publier et imprimer ses secrets et inventions mais aussi de construire plusieurs machines et instruments avec privilèges. Y est mentionnée sa *Méthode universelle pour traduire les langues*¹⁴²⁹.

Le second contexte à prendre en considération est celui de la constitution d'un pôle de réflexion sur la langue française et le latin autour d'auteurs en opposition avec le modèle monarchique, du fait de leurs opinions religieuses : les jansénistes de Port-Royal¹⁴³⁰. Les deux textes théoriques fondamentaux en sont la *Grammaire* d'Arnauld et

¹⁴²⁷ Cf. TURNBULL (Georges Henry), *Hartlib, Dury and Comenius...*, *op. cit.*, p. 368.

¹⁴²⁸ AUROUX (Sylvain) et CLERICO (Geneviève), « France », dans AUROUX (Sylvain dir.), *Histoire des idées linguistiques*, *op. cit.*, vol. 2, p. 372.

¹⁴²⁹ *Nouvelle biographie générale : depuis les temps les plus reculés jusqu'à 1850-1860...*, 23 vol. (2 tomes par volume), Copenhague, Rosenkilde et Bagger, 1963-1969 ; t. 29-30, p. 559.

¹⁴³⁰ Ne pouvant pas nous étendre sur cette question, nous renvoyons à l'importante bibliographie la concernant. Nous nous appuyerons notamment sur CHEVALIER (Jean-Claude), *Histoire de la syntaxe. Naissance de la notion de complément dans la grammaire française (1530-1750)*, Paris, Honoré Champion, 2006 et, avec des interprétations parfois divergentes (mais nous n'entrons pas ici dans les détails du débat), sur certains travaux de Sylvain Auroux et Bernard Colombat qui réalisent actuellement une édition critique de la *Grammaire*. Mentionnons : AUROUX (Sylvain), « Port-Royal et la tradition française de la grammaire générale », dans Auroux (Sylvain, dir.) *et alii, Geschichte der Sprachwissenschaften : ein internationales Handbuch zur Entwicklung der Sprachforschung von den Anfängen bis zur*

Lancelot en 1660 et la *Logique* d'Arnauld et Nicole en 1662 (avec une influence seulement sur la deuxième vague française de *language planners*). Le titre complet du premier ouvrage est éloquent : « Grammaire générale et raisonnée contenant les Fondemens de l'Art de parler expliqués d'une manière claire et naturelle : les raisons de ce qui est commun à toutes les Langues, et des principales différences qui s'y rencontrent, Et plusieurs remarques nouvelles sur la Langue françoise ». Avec ce texte naissent la « grammaire générale », non restreinte à une langue particulière, et la véritable syntaxe¹⁴³¹. Le français y est utilisé comme métalangue, « modèle de raisonnement »¹⁴³². Le signe y est confirmé comme étant « arbitraire » :

« Certes, il y a des mots « naturels », qui ne dépendent pas de la « fantaisie », c'est-à-dire de l'imagination des hommes, mais beaucoup sont d'« institution », n'ayant qu'un rapport lointain avec la chose figurée ou pas de rapport du tout. C'est ce que nous enseigne, de façon aveuglante, la confrontation des diverses langues, « les diverses nations ayant donné divers noms aux choses »¹⁴³³

Les langues non « naturelles » sont diverses, ce qui n'empêche pas, au contraire, dans une logique comparative d'en rechercher les structures complexes, relevant de principes universellement valables.

L'on perçoit bien alors l'influence globale de cette idée sur les *language planners* recherchant, eux aussi, des structures universelles dans les langues, à partir desquelles ils tentent de créer un nouveau moyen de communication, dans lequel, bien souvent, le mot serait rattaché à la chose, passant outre l'arbitraire du signe. Dans le détail, il est certain que l'on ne peut que ressentir l'influence de Port-Royal dans les travaux de Pierre Besnier qui, dans sa *Réunion des langues*, veut tenter une approche rationnelle des langues, agissant en « habile géomètre ». Il propose de les apprendre en les comparant, du fait de la liaison qui existe entre elles, et de les comparer, en raisonnant¹⁴³⁴. L'on peut s'étonner

Gegenwart, 2 vol., Berlin-New York, W. de Gruyter, 2000, vol. 1, p. 1022-1029 et COLOMBAT (Bernard), *La Grammaire latine en France à la Renaissance et à l'Âge Classique : Théories et pédagogie*, Grenoble, ELLUG, 1999. Sur les formes et structures grammaticales elles-mêmes : FOURNIER (Nathalie), *Grammaire du français classique*, Paris, Belin, 1998. Voir aussi : REGUIG-NAYA (Delphine), *Le Corps des idées. Pensées et poétiques du langage dans l'augustinisme de Port-Royal. Arnauld, Nicole, Pascal, Madame de La Fayette, Racine*, Paris, Champion, 2007.

¹⁴³¹ AUROUX (Sylvain) et CLERICO (Geneviève), *art. cit.*, p. 374. Voir aussi PADLEY (George Arthur), *Grammatical Theory in Western Europe : 1500-1700 ; Trends in Vernacular Grammar II*, Cambridge, Cambridge University Press, 1988 ; chapitre 5 « France : Latin norms and vernacular inventories », notamment p. 383 et *sq.*.

¹⁴³² CHEVALIER (Jean-Claude), *op. cit.*, p. 488.

¹⁴³³ *Logique*, I, I, p. 43, cité dans *ibidem*.

¹⁴³⁴ BESNIER (Pierre), *op. cit.*, p. 3-5 (l'expression « habile géomètre » se trouve p. 5).

néanmoins de cette influence, qui n'est d'ailleurs pas explicitement revendiquée, sur un jésuite. Son ordre fait, en effet, partie des grands contestataires des jansénistes, dont les travaux s'inscrivaient en opposition, par exemple, à ceux du père Laurent Chiflet (1598-1658) et son *Essay d'une parfaite grammaire*, dans la lignée de Despautère¹⁴³⁵. Nous avons vu comment Philippe Labbé, dans *Les Étymologies de plusieurs mots françois, contre les abus de la secte des hellénistes du Port-Royal*, s'opposait frontalement aux jansénistes, voyant dans leur remise en cause des racines latines de la langue française, une dangereuse attaque contre l'influence romaine et papale¹⁴³⁶. Besnier lui-même ne choisissait pas par hasard, outre les justifications « objectives » avancées, le latin comme langue de référence, alors qu'au même moment un autre membre de la Compagnie de Jésus, Jean Lucas, du côté des Anciens dans la célèbre Querelle (et plus particulièrement ici celle des Inscriptions) lançait, au collège de Clermont le 25 novembre 1676 une vibrante harangue pour la défense de la langue latine, langue sans patrie, partout chez elle, apte à répandre la renommée du roi, et durable, car constante et immuable, comme les monuments sur lesquels elle devait être employée¹⁴³⁷. Les options prises par Besnier et Labbé dans l'élaboration des dispositifs de leurs créations linguistiques apparaissent comme tout à fait déterminées par le contexte.

Si, au terme de ce détour par la description du milieu des *language planners* français, l'on en revient à l'idée directrice précise de ce chapitre c'est-à-dire de scruter l'animation, la mise en branle transnationale de ladite République des Langues et notamment en suivant son axe anglo-italien, dont la France nous est apparue comme un relais, il ressort qu'il n'est pas tout à fait temps d'abandonner nos projets français. En effet, certains se présentent comme de bons exemples de circulation des œuvres et des idées. Ainsi, l'ouvrage de Pierre Besnier est rapidement paru dans une traduction anglaise, réalisée par un certain Henry Roose dès 1675, et intitulée : *A Philosophical Essay for the Reunion of the Languages or the Art of Knowing all by the Mastery of one*¹⁴³⁸. En sens

¹⁴³⁵ CHIFLET (Laurent), *Essay d'une parfaite grammaire de la langue françoise...*, Paris, P. Maugé, 1668.

¹⁴³⁶ LABBE (Philippe), *Les Étymologies de plusieurs mots françois*, op. cit.. cf. notre développement sur ce point dans le chapitre 1. 1.1, p. 121 et sq..

¹⁴³⁷ Cf. WAQUET (Françoise), *Le Latin ou l'empire d'un signe*, op. cit., p. 284-285.

¹⁴³⁸ BESNIER (Pierre), *A Philosophical Essay for the Reunion of the Languages or the Art of Knowing all by the Mastery of one*, Oxford, printed for Hen : Hall for James Good, 1675 (édition fac-simulée : Menston, Scholar Press Limited, 1971).

inverse, outre le projet de traduction en latin de l'*Essay...* de Wilkins afin de le soumettre au jugement de la République des Lettres, une version française avait été aussi envisagée, signe peut-être des liens privilégiés entre les deux pays dans le réseau des concepteurs de langues. A la fin des années 1670, Lewis Du Moulin (1606-1680), fils du théologien réformé Pierre Du Moulin et professeur d'histoire à Camden (Oxford), est considéré comme possible traducteur. Le projet n'a jamais été mené à bien¹⁴³⁹. Quant au *Universal Character* de Cave Beck, il avait été édité à Londres en 1657, simultanément en anglais et en français, sous le titre : *Le Charactere universel, par lequel toutes nations peuvent comprendre les conceptions l'une de l'autre, etc*¹⁴⁴⁰.

De Vienne Plancy, quant à lui, outre l'influence revendiquée de Sorel ou Hérigone, écrit avoir été au courant, en fait, de tous les projets, ou presque, occupant la République des Langues. Il apparaît ainsi comme une sorte de synthèse idéale. Il a d'abord eu vent des inventions jésuites, par l'intermédiaire de la compilation de Kaspar Schott :

« L'un de ces Amis me mande qu'on luy a fait voir un Livre appellé, *Technitata (sic) curiosa, sive mirabilia artis*, imprimé en 1664 ou l'Auteur qui est un Jesuite nomme *Schott*, dit dans la partie de son Ouvrage intitulée *Mirabilia Graphica*, qu'il ne sçait personne aux siecles passez qui ait donné des methodes d'Escriture Universelle, mais qu'en celuy-cy quelques-uns l'ont entrepris & y ont reussi que de ceux qui sont venus à sa connoissance, il y a deux de son ordre, sçavoir un Espagnol qu'il ne nomme point, ou qu'il nomme *Muto* ou *le Muet*, & un Allemand qui est *le Pere Athanase Kircher* a de plus un Medecin de Spire appellé *Jean Joachin Becher* »¹⁴⁴¹

Et il a ensuite appris l'existence de recherches anglaises sur la question, par le biais, là aussi, d'une sorte de compilation, l'*Historia orbis terrarum...*, que l'un de ses amis a portée à sa connaissance :

« L'autre de mes Amis qui m'écrit est Monsieur No. Il me mande qu'il luy est tombé entre les mains un Livre d'une seconde édition imprimé à Francfort en 1680. sans nom d'Auteur, intitulé *Historia orbis terrarum Geographica & Civilis, in qua de variis hujus & superioris seculi negotis* dont il croit me faire plaisir de s'entretenir avec moy. Il

¹⁴³⁹ Voir la lettre de John Aubrey à John Ray du 7 mai 1678 (RAY (John), *The Correspondence of John Ray*, op. cit., p. 128) : « I have at length gotten my desire, viz. an able Frenchman to translate the real character of Bishop Wilkins into French. It is Dr. Lewis du Moulin, son of the eminent doctor. » cf. LEWIS (Rodhri), op. cit., p. 193 (qui mentionne la lettre sans la citer), qui rappelle que, par ailleurs, Du Moulin échoue aussi dans la traduction en latin de l'*History* de Thomas Sprat.

¹⁴⁴⁰ BECK (Cave), *Le Charactere universel, par lequel toutes nations peuvent comprendre les conceptions l'une de l'autre, etc*, Londres, A. Maxey pour Guillaume Weekley, 1657.

¹⁴⁴¹ VIENNE PLANCY (Antoine de), *Extraordinaire du Mercure*, n°32, janvier 1686, p. 112-113.

me donne donc que cet Auteur inconnu témoigne que les plus curieux d'entre les Anglois ont cherché le secret de l'écriture Universelle avec grand soin & avec peu de succès ; qu'à Londres en 1661. il y parut un Traité sur ce sujet sous le titre d'*Ars signorum, seu character Universalis, & lexikon Grammatico-Philosophicum Georgii d'Algarno* ; mais que cette methode tient trop du Pedant, pour estre receuë dans le monde ; qu'un nommé François de Lodwick de Londres produisit ensuite quelque chose de semblable ; mais que son Ouvrage a esté si fort négligé, que cela montre assez que l'Autheur n'est pas arrivé au but qu'il se proposoit, & que le Docte Jean Vvilkins a essayé aussi les forces de son admirable esprit sur cette matiere ; mais que son travail n'a pas eu l'approbation qu'il en attendoit. (...) »¹⁴⁴²

La source utilisée par de Vienne Plancy est l'ouvrage du théologien et historien, professeur à l'université de Francfort, Johann Christoph Bekmann (1641-1717), dont il retranscrit quasiment mot pour mot les conclusions – cette réception germanique étant une autre preuve de la circulation des projets en Europe – qu'il reprend à son compte¹⁴⁴³. Que ce soit les langues de Kircher, Dalgarno, Lodwick ou Wilkins, toutes sont disqualifiées du fait de leur échec ou de leur trop grande difficulté et s'il invite le lecteur à les consulter¹⁴⁴⁴, c'est pour mieux faire ressortir la réussite de la sienne, la seule qui soit parvenue à réaliser le miracle de la communication universelle qui n'avait pas eu lieu depuis les apôtres :

¹⁴⁴² VIENNE PLANCY (Antoine de), *ibidem*, p. 115-117.

¹⁴⁴³ BEKMANN (Johann Christoph), *Historia orbis terrarum geographica et civilis, de variis negociis nostri potissimum et superioris seculi, aliisque rebus selectioribus (auctore J. C. Becmano)*, Francfort, sumptibus heredum J. W. Fincelii, 1680 ; le passage sur les *language planners* se trouve Caput IX « De incolis orbis », sectio III « De linguis », XV « Varietas Characterum : De Charactere Compendioso, Universali, Noëtico, Occulto miscellanea », p. 390-393 : « Vocant Stenographiam, Tachygraphiam, & similiter, ac describi meruit à Joh. Willis, *The Schoolmaster to the Art of Steganography Londin* (sic) 1647. Thomâ Schelton, *Tachygraphy or Shortwriting Lond.* 1647 Joh. Wilkins c. XII. Libri quem vocat *Mercury, or the Swift Messenger*, Jeremia Rich Tabula majori manuactionis loco emissa, qui & integrum Psalterium in minutismam formam hac via contraxit & edidit : Sique de principiis ejus loquendum est, ea breviter sunt (...) An *Universali* ejusmodi *Character* sperandus sit, quem unaquaeque gens partia lingua legere & reddere possit, non minus sollicite quaesiverunt hactenus Anglorum curiosissimi ; Sed successum aliquem huic desiderio respondisse nec dum compertum fuit. Et prostat quidem *Ars signorum seu Character Universalis & Lexicon Grammatico-Philosophicum Georgii Dalgarno Lond.* 1661. Sed scriptum est, quod eruditionem affectatam & Paedagogeum nimis olet. Simile quid tentatum à *Francisco Lodwick*, Cive Londinensi, sed virum scopo excidisse testatur communis neglectus operae ejus. In eodem opere Reverendiss. *Johan. Wilkins* summi Ingenii sui vires periclitatus fuit, quem vero iidem omnium applausus haut aequè exceptit. (...) ».

¹⁴⁴⁴ *Ibidem*, p. 121 : « pour vous rendre juge du differend dont je viens de parler. Il s'agit de voir Schott, Becher, Kircher, & les Anglois de l'Histoire Geographique ; vous estes au Pays de Bibliothèques publiques & particulieres, il vous est aisé de trouver ces Auteurs. Ayez donc la bonté, s'il vous plaist, de passer les yeux dessus à vostre loisir, & de prononcer ensuite ce que vous penserez de leurs methodes & de la mienne, puisque la comparaison est le seul avantage qui me reste. »

« Reste donc à examiner qui de ces Auteurs ou de moy, à sceu attribuer aux Chiffres que nous prenons tous pour le fondement de l'écriture Universelle, la disposition la plus propre à exprimer toutes choses avec distinction, avec clarté, avec facilité, sans équivoque, & sans aucun autre embarras ; & qui par consequent a trouvé la methode la plus propre à estre receuë dans le Monde. »¹⁴⁴⁵

C'est aussi du projet de George Dalgarno que Philippe Labbé a eu vent, comme il l'indique dans la préface latine de sa *Grammaire...* : « Si tu le veux, compose un ouvrage avec ces deux livres parus à Londres en 1657 et 1661, que je ne connaissais pas même de nom (...) et qu'Henri Justel m'a prêtés »¹⁴⁴⁶. En sus des deux projets français, de de Villiers et Douet, le jésuite, au moment de l'élaboration de sa langue universelle « de la mission et du commerce », avait connaissance de l'*Ars signorum* (1661), ainsi que du *Universal Character* de Beck (1657). Les exemplaires de leurs ouvrages lui avaient été fournis par Henri Justel (1620-1693)¹⁴⁴⁷. Secrétaire de Louis XIV, ce grand érudit protestant émigre dès 1681 en Angleterre où, figure du Refuge, il devient, à la demande de Charles II, conservateur de la bibliothèque du palais Saint James et est élu à la Royal Society. Mais ses contacts Outre-Manche sont bien antérieurs, puisqu'il est, par exemple, l'un des premiers correspondants d'Oldenburg. Son rôle de « passeur » dans cet hommage de Labbé en témoigne.

Mais une autre source, en lien avec le jésuite parisien toujours, doit attirer aussi notre attention en tant que preuve de la vie du réseau européen des *language planners* : il s'agit d'un manuscrit qui se trouve à la bibliothèque Mazarine et répond à la cote MS 3788¹⁴⁴⁸. Il comprend quatre pièces différentes, concernant toutes la question linguistique : la première est un tract imprimé, intitulé *Les Avantages de la Langue Françoise sur la Langue Latine...* de Louis Le Laboureur (c. 1615-1679)¹⁴⁴⁹ ; la deuxième, sur laquelle nous reviendrons au chapitre suivant, porte le titre de *Characteris Polygraphici Kircheriani – Cum Lingua Universali P. Philipp Labbei Comparatio* ; les deux autres, pour partie

¹⁴⁴⁵ *Ibidem*, p. 118.

¹⁴⁴⁶ Nous traduisons : « Et si velis compone cum duobus libris Londini annis 1657 & 1661 excusis, quos mihi nec de nomine cognitos prius (...) commodavit V.C. Henricus Iustellus » (LABBE (Philippe), *op. cit.*, p. 5).

¹⁴⁴⁷ Cf. entre autres, BROWN (Harcourt), *Un cosmopolite du grand siècle : Henri Justel...*, *Bulletin de la Société d'Histoire du Protestantisme Français*, n°82, 1933, p. 187-201.

¹⁴⁴⁸ Sur ce manuscrit voir : CRAM (David) et MAAT (Jaap), « Dalgarno in Paris », *Histoire, Epistémologie, Langage*, Tome XX, Fascicule 2, 1998, p. 167-179 ; et WILDING (Nick), *op. cit.*, p. 275-278.

¹⁴⁴⁹ LE LABOUREUR (Louis), *Les Avantages de la Langue Françoise sur la Langue Latine... à M. de Montmor...*, Paris, F. Lambert, 1667.

similaires, portent sur les projets de George Dalgarno, l'une s'appelant *Artificium Linguae Artificialis* et l'autre *Explanatio Artificio Characteres Universalis*.... Le titre complet de ce dernier traité offre une indication précieuse sur l'objet de l'ouvrage : « Une explication de l'artifice d'un caractère universel, suivant la méthode qui m'avait été expliquée en anglais en l'an 1657, au mois de juin et juillet, à Oxford, par l'inventeur de ce caractère, un certain Ecossois, George Dalgarno, qui inventa ce caractère cette même année, au mois de mai »¹⁴⁵⁰. Si nous suivons les conclusions de l'enquête de Jaap Maat et David Cram pour identifier l'auteur anonyme de ces traités, quelques indices permettent de cerner un peu le personnage : une mention manuscrite sur le premier feuillet indique qu'il provient – et les autres avec lui sans doute – du collège Louis le Grand ; l'auteur serait donc probablement un jésuite ou en tout cas un élève des jésuites¹⁴⁵¹. D'autre part, dans le texte décrivant le langage artificiel, une indication confirme les informations du titre précédent puisqu'il est écrit, de façon peu lisible : « *Inventum Oxoniae a me (...) [lacune] anno 57 mense Julio (...)* ». Etant donné que l'auteur de la comparaison entre les langues universelles de Kircher et Labbé, de la même main que les autres textes, est très probablement un élève de ce dernier, l'on serait donc en présence d'un individu associé à la Compagnie de Jésus – jésuite lui-même ? –, visiteur parisien à Oxford en 1657, qui se serait vu enseigner directement par l'homme d'Aberdeen son caractère. Il fait la jonction entre projet italien de Kircher, projet français de Labbé et projets anglais. Les deux derniers tracts sont, en effet, des traductions latines des avant-projets de Dalgarno parus, en anglais, sur feuilles volantes, en particulier les *Tables of the Universal Character* (1657), résumant son dessein¹⁴⁵². Y apparaissent sa *Table of particles* avec 76 mots latins et ses tables de radicaux (*Table of Radicall verbs and adjectives* et *Table of Radicall Substantives*), ainsi qu'une partie de l'explication du fonctionnement de la langue. On les retrouve avec peu de variations dans les manuscrits de Paris.

¹⁴⁵⁰ Le titre complet est : « *Explanatio Artificio Characteres Universalis secundum cum modum, quem anglice Anno 1657 Mense Junio et Julio Oxonia explicare mihi curavi ab inventore huius characteris Scoto quodam George Dalgarno qui hunc characterem eodem anno mense Majo invenit.* »

¹⁴⁵¹ CRAM (David) et MAAT (Jaap), *art. cit.*, p. 172-173.

¹⁴⁵² Cf. *British Museum* 4377, f. 145-146 cf. *Ibidem*, p. 169 et DALGARNO (George), *George Dalgarno on Universal Language*, *op. cit.*, p. 81 et *sq.* pour les « Dalgarno's first schemes » (dont *Character universalis/A New Discovery of the Universal Character* (1657) (contenant, entre autres, « *A New Discovery of the Universal Character, containing also a more readie and approved way of Short-Hand-Writing, then any heretofore practised in this Nation* ») (p. 83 et *sq.*) ; *Tables of the Universal Character* (p. 87 et *sq.*) et *News to the Whole World, of the Discovery of an Universal Character, and a new Rational Language* (1658) (p. 107 et *sq.*).

Or, cette lecture du projet de langue universelle de Dalgarno par un Français du collège Louis le Grand répond, si l'on se penche sur un autre de ses livrets ayant précédé son *Ars signorum – News to the Whole World, of the Discovery of an Universal Character, and a new Rational Language* (1658) –, à une invite du *language planner* écossais. Son caractère représente, selon lui, « une grande aide pour propager l'Évangile, et s'il est négligé par les États et Églises réformés, il sera certainement amélioré par les jésuites à cette fin »¹⁴⁵³ : Si ses coreligionnaires protestants devaient ne pas savoir discerner l'utilité pastorale de son projet, il n'hésite pas à en faire la proposition à l'ordre post-tridentin par excellence, semblant passer outre ici toute frontière confessionnelle. Cela ne relève-t-il pas de la provocation ? Ou est-ce que la gestion de la question des identités confessionnelles est toujours aussi simple à l'intérieur du champ des *language planners* européens et notamment entre la Londres réformée et le cœur du monde catholique ?

¹⁴⁵³ Nous traduisons : « A great help for propogating the Gospel, and if neglected by reformed States and Churches, will certainly be improved by the Jesuites to that end. » (cf. British Museum 4377, f. 143r) ; cité dans CRAM (David) et MAAT (Jaap), *art. cit.*, p. 173.

1.3 Un réseau transconfessionnel ? Entre utopie et tensions

Règlements de compte dans la République des Lettres

« Ainsi, pour donner toute son amplitude à une si noble et si joyeuse entreprise, il suffirait d'une communication libre entre les différentes assemblées, dispersées qu'elles sont aujourd'hui entre les plus illustres et brillantes régions d'Europe ; lesquelles, partageant le même objectif d'atteindre des fins si importantes, en s'ouvrant un commerce réciproque, chercheraient ensemble et participeraient à la vérité, autant qu'elles le pourraient. »¹⁴⁵⁴

Cette profession de foi de l'échange scientifique idéal figure dans l'avant-propos des *Saggi di naturali esperienze* de l'Accademia del Cimento de Florence qui appelle, en 1667, à une collaboration internationale. Pourtant, il y a un pas entre cette vision utopique d'une communication libre et la réalité du fonctionnement d'une République des Lettres qui se présente comme un espace pacifié, rêvé, mais fait montre, en réalité, de quelques accrocs à ce portait idéalisé. Elle est aussi un espace de tensions, un « univers de conflits »¹⁴⁵⁵. Une « culture humaniste », cosmopolite, n'est pas toujours un ciment suffisamment puissant pour surmonter toutes les barrières, « nationales » ou religieuses. Or, si parfois les « riotes pédantesques » peuvent être tournées en dérision – celle entre Thaumaste et Panurge chez Rabelais en est l'exemple par excellence¹⁴⁵⁶ –, c'est justement parce que la querelle fait partie intégrante du fonctionnement intrinsèque de la République des Lettres. Elle est recherchée comme stimulus, aiguillon des réflexions scientifiques par le biais de la

¹⁴⁵⁴ *Saggi di naturali esperienze fatte nell'Accademia del Cimento sotto la protezione del serenissimo Principe Leopoldo di Toscana e descritte dal segretario di essa Accademia*, Florence, Giuseppe Cocchini all'insegna della Stella, 1667, Proemio ; cité (en français) dans GORMAN (Michael John), « L'Académie invisible de Francesco Lana Terzi », *art. cit.*, p. 411.

¹⁴⁵⁵ WAQUET (Françoise), « La République des Lettres : un univers de conflits », dans BARBICHE (Bernard, dir.), POUSSOU (Jean-Pierre, dir.) et TALLON (Alain, dir.), *Pouvoirs, contestations et comportements dans l'Europe moderne. Mélanges en l'honneur du professeur Yves-Marie Bercé*, Paris, PUPS, 2005, p. 829-840 (p. 839 pour l'expression « riotes pédantesques » que nous reprenons juste après). Voir aussi DASCAL (Marcelo), « Controverses et polémiques », dans BLAY (Michel, dir.) et HALLEUX (Robert, dir.), *La Science classique. XVIIe-XVIIIe siècle. Dictionnaire critique*, Paris, Nathan, 1998, p. 26-35 ; ainsi que GOLDGAR (Anne), *Impolite learning, conduct and community in the Republic of Letters, 1680-1750*, Londres-New Haven, Yale University Press, 1995.

¹⁴⁵⁶ RABELAIS (F.), *Les œuvres de François Rabelais ; II. – Pantagruel* (d'après l'édition de Francoys Juste, 1542), Paris, Aux éditions de la Sirène, 1920 ; chapitre XIX : « comment Panurge feist quinaud l'Angloys, qui arguoit par signe » (cf. chapitre 3.3.1, p. 307-308)

controverse, de la dispute, voire de la polémique. Ainsi Mersenne en vient-il à essayer de susciter ces tensions créatrices, à semer « la jalousie et la division dans les esprits », à désunir ses correspondants, comme en témoigne Adrien Baillet, pour « les tourner les uns contre les autres, persuadé que la postérité se soucierait peu de leurs animosités et de leurs brouilleries, pourvu qu'elle profitât des lumières qui en seraient sorties comme les étincelles du choc des cailloux »¹⁴⁵⁷. Encore faut-il, pour que l'étincelle allume le feu de l'âtre scientifique et ne provoque pas un incendie incontrôlable, qu'elle soit dirigée, circonscrite. Selon Pierre Bayle, si la dispute est la « chose du monde la plus utile dans la recherche de la vérité », elle se doit à cette fin d'être « bien réglée et bien limitée ». Il en va du duel scientifique comme du duel des épéistes : il lui faut se dérouler en champ clos, avec témoins et échanges de cartels, la lettre jouant cette fonction¹⁴⁵⁸. Quant à l'organisation de la recherche de plus en plus collective, suivant le dogme baconien défini dans l'*Advancement of Learning*, elle peut permettre aux grandes institutions scientifiques de jouer le rôle de juge de paix. C'est justement la fonction qui est assignée, par un certain nombre de savants, à la Royal Society, dès sa création ou presque. Le *broker*, Henry Oldenburg dans ce cas, doit alors, comme l'exposait Mersenne, jouer des susceptibilités de chacun à des fins de progrès de la science. Il le fait, par exemple, dans la querelle mathématique entre John Wallis et Thomas Hobbes ou dans la polémique sur la comète de 1664 entre Hevelius et Auzout (avec quelques échecs parfois) : « It was of utmost importance to Oldenburg to attend his duties as a moderator long before any conflict was imminent, and to make sure that the debate was held through letters in convenient private settings (he himself often being the only witness) ; afterwards the exchange could be published in print without any complications (...) the Society was pressed to act as an adjudicator in scientific controversies ; it was supposed to give an informed and unbiased judgment (...) »¹⁴⁵⁹. La correspondance, sas entre privé et public (à travers les lectures de

¹⁴⁵⁷ BAILLET (Adrien), *Vie de M. Descartes. Seconde partie*, Paris, 1691, p. 354-355 ; cité dans WAQUET (Françoise), *art. cit.*, p. 836. Ainsi que pour la citation suivante de Pierre Bayle, tirée de « la note E de l'article « Euclide » de son *Dictionnaire* » (p. 837).

¹⁴⁵⁸ Et même si nous mélangeons ici des aspects du duel de façon quelque peu anachronique : le duel du XVIII^e siècle ne passe plus nécessairement par l'échange de cartels et le champ clos, du moins en France. Devant la politique de répression monarchique, les duels tendent à être présentés comme des « rencontres fortuites » pour éviter toute préméditation... Cf. BRIOIST (Pascal), DREVILLON (Hervé) et SERNA (Pierre), *Croiser le fer, op. cit.*

¹⁴⁵⁹ Cf. AVRAMOV (Jordan), « Letter Writing and the Management of Scientific Controversy : The Correspondence of Henry Oldenburg (1661-1677) », dans VAN HOUTT (Toon, dir.), PAPY (Jan, dir.), TOURNOY (Gilbert, dir.) et MATHEEUSSEN (Constant, dir.), *Self-Presentation and Social Identification : the Rhetoric and Pragmatics of Letter*

lettres lors des *meetings* et leur parution dans les *Philosophical Transactions*), permet de ménager les egos des uns et des autres. Cette forme de civilité scientifique est d'ailleurs presque décrite trait pour trait dans une lettre de Boyle à Oldenburg en 1668, dans laquelle il évoque la polémique opposant Hooke et Walter Needham (mort en 1691), sur la théorie de la respiration. Boyle conclut alors : « Comme ils sont tous les deux des hommes extrêmement ingénieux, et tous deux membres de la Royal Society, il serait souhaitable, si cela était possible, qu'ils soient amenés à s'entendre, sans faire *éclater* [en français dans le texte !] leur opposition. »¹⁴⁶⁰ Dans le domaine de la réflexion sur la langue universelle, l'on a évoqué déjà la gestion d'une polémique entre Dalgarno et John Wilkins¹⁴⁶¹.

Pourtant l'entreprise scientifique collective, « corporatiste », qui modifie progressivement le principe de l'auctorialité au XVIIe siècle, laisse aussi le champ à l'individu. A quel point les identités individuelles de ses membres se fondent-elles dans celle, englobante, de la République des Lettres et du « *Commonwealth of learning* » ? Jusqu'où chaque *fellow* abdique-t-il sa liberté, ou, en tout cas, se soumet-il au règlement collectif de l'institution, de même que jusqu'où le jésuite se soumet-il au contrôle exercé par son Ordre, non seulement dans le domaine théologique et pastoral mais aussi dans le domaine scientifique ? Quel est l'enjeu, à l'intérieur du champ dessiné par l'Europe des institutions scientifiques modernes, des identités confessionnelles en particulier ? Comment dans une Société Royale anglaise essentiellement protestante – bien que certains de ses membres-fondateurs comme Kenelm Digby (1603-1665) soient catholiques¹⁴⁶² – sont intégrés soit des *fellows* – étrangers souvent comme Malpighi – soit, dans le cadre de tel ou tel projet scientifique comme les observations d'éclipses et autres, des collaborateurs plus ponctuels à la foi différente ? Les choses sont-elles aussi simples que veut bien le faire entendre Thomas Sprat, qui décrète dans son *History of the Royal Society* : « Il faut noter qu'ils ont librement admis des hommes de différentes religions, de différents pays, de différentes

Writing in Early Modern, Louvain, Presses Universitaires de Louvain, 2002, p. 337-363 ; sur Wallis et Hobbes, p. 348-349 ; la citation se trouve p. 350-351.

¹⁴⁶⁰ Lettre de Boyle à Oldenburg, 3 avril 1668; OLDENBURG (Henry), *The Correspondence, op. cit.*, n°830, vol. 8, p. 299-301 ; nous traduisons : « since they are both such ingenious men, and both members of the *Royal Society*, it were to be wished that, if it were possible, they may be brought to agree, without making their opposition *éclater* » (p. 301).

¹⁴⁶¹ Cf. chapitre 5.1.1.

¹⁴⁶² Cf., entre autres, PETERSSON (Robert Torsten), *Sir Kenelm Digby, the ornament of England, 1603-1665*, Londres, J.Cape, 1956 ; DOBBS (Betty Jo), « Studies in the natural philosophy of Sir Kenelm Digby », *Ambix*, n°18, 1971, p. 1-25 ; HENRY (John), « Atomism and Eschatology : Catholicism and Natural Philosophy in the Interrugnum », *British Journal for the History of Science*, n°15, 1982, p. 211-239.

professions... ils déclarent ouvertement ne pas jeter les bases d'une philosophie anglaise, écossaise, irlandaise, papiste ou protestante, mais d'une philosophie du genre humain. »¹⁴⁶³ ? Le réseau scientifique peut-il annihiler les écarts confessionnels devant la nécessité d'une entreprise la plus vaste et collective possible, afin de tendre vers l'exhaustivité et la vérité ? Puis-je, *fellow* que je suis, collaborer avec un hérétique, et inversement ? Les informations échangées sont-elles de même « nature » c'est-à-dire élaborées suivant les mêmes principes, les mêmes méthodes, les mêmes habitus scientifiques, et donc en cela sont-elles fiables ?...

La question se pose effectivement d'une façon particulièrement nette dans le domaine linguistique où, on l'a vu, les enjeux religieux sont omniprésents : de la quête de la langue adamique à la recherche d'une langue allant de pair avec les projets iréniques portés par certains des *language planners* (comme Comenius), qui visent à recoudre la Tunique sans couture du Christ. Dans le cadre de l'échange scientifique, l'invention de la langue universelle veut jouer le rôle d'apaisement des conflits, de résolution des querelles, puisqu'elle imposerait la vérité en éludant toute polémique possible. La République des Langues a pu d'ailleurs, nous sembler, à travers les connexions établies entre Rome catholique et Londres protestante, un espace pacifié : Rome, Babylone, lieu de résidence de l'Antéchrist, de la Bête papiste – pour reprendre les termes employés par Luther (surtout), Calvin ou les protestants anglais (notamment sous Elizabeth Ière) – n'est-elle pas aussi un point de passage obligé sur la carte du Grand Tour, forçant les savants à ravalier leurs rancœurs religieuses ? Et le Musée de Kircher ne nous est-il pas apparu comme un haut lieu du « sightseeing » scientifique et mondain européen, comme un espace de rassemblement interconfessionnel, un temple de la neutralité, où convergent et conversent figures catholiques, protestants de passage ou convertis ?

Pourtant des tensions se font jour. L'écart entre idéal et réalité se révèle. Au sein de ce recoin de la République, l'affrontement, et parfois même l'insulte, sont aussi de saison. Kircher semble d'ailleurs, de ce point de vue, concentrer sur lui un certain nombre des attaques. Elles culminent, quelques décennies après sa mort, dans le fait que le jésuite trouve une place de choix dans la grande encyclopédie qui fait l'inventaire des

¹⁴⁶³ SPRAT (Thomas), *op. cit.*, p. 63. Nous traduisons : « it is to be noted that they have freely admitted Men of different Religions, Countries and Professions of Life... they openly profess not to lay the foundations of an English, Scotch, Irish, Popish, or Protestant Philosophy, but a philosophy of *Mankind* ».

« charlatans » dressée par un auteur allemand¹⁴⁶⁴. En 1715, l'érudit Johannes Burchard Mencke (1674-1732) range Kircher dans son grand dénombrement de la « *charlataneria eruditorum* » :

« On dit qu'à Rome une jeunesse badine, aiant résolu de se divertir aux dépens de ce Jésuite, grava plusieurs Figures fantasques sur une Pierre informe, qu'ils enterrent dans un endroit, où ils savoient qu'on devoit bâtir dans peu. Qu'arriva-t-il ? Bien-tôt les Ouvriers s'assemblent ; bien-tôt on creuse la terre pour jeter les fondemens du nouvel Edifice, & bien-tôt on rencontre la Pierre, ce nouveau Reste de l'Antiquité ; Monument d'autant plus admirable, que la fureur du tems l'a respecté tout entier. On cherche un *Œdipe*¹⁴⁶⁵ ; c'est le Pere : on lui présente la Pierre. A ce spectacle, il sent des transports de joie, qui ne se peuvent dire, il saute, il trépigne, & comme s'il étoit inspiré d'Apollon, il fait à l'instant le plus beau Discours du monde, sur la signification des Croix, des Lignes, des Cercles, & de tous les Traits irréguliers, dont la Pierre étoit chargée : Jamais tant d'Eloquence, ni tant d'Erudition. »¹⁴⁶⁶

Une autre anecdote vient compléter ce portrait de Kircher en érudit partagé entre crédulité et imposture. Elle porte sur des caractères chinois représentés sur un morceau de soie : « Caractères si étranges, que le bon *Athanase* n'y put rien comprendre, après avoir passé bien des jours & bien des nuits à les décifrer ». Finalement, son ami lui ayant fourni le tissu le délivre, en le lui montrant dans un miroir et en faisant ainsi apparaître, « en Caractères Lombards renversez », la phrase : « *Noli vana sectari et tempus perdere nugis nihil proficientibus* (Cesse de t'appliquer à la recherche de choses vaines, qui ne sont bonnes qu'à te faire perdre du temps) »¹⁴⁶⁷. On le voit à la teneur de ces deux épisodes, c'est la

¹⁴⁶⁴ MENCKE (Johannes Burchard), *De Charlataneria eruditorum declamationes duae, autore J. B. Menckenio,...*, Leipzig, J. F. Gleditsch et filius, 1715. Une référence à Mencke est faite, entre autres, dans FINDLEN (Paula), « The Last Man Who Knew Everything... », *art. cit.*, p. 7, sans autre précision et sans que le texte soit cité.

¹⁴⁶⁵ Le terme évoque bien sûr un personnage capable de résoudre les énigmes mais il fait très vraisemblablement référence aussi à l'*Oedipus Aegyptiacus* de Kircher.

¹⁴⁶⁶ Nous utilisons ici la traduction française parue en 1721 par un traducteur anonyme : *De la Charlatannerie des savans par Monsieur Menken : Avec des Remarques Critiques de differens Auteurs. Traduit en françois*, La Haye, chez Jean Van Duren, 1721, p. 84-85. La version latine, avec des variations minimales, est, dans la troisième édition (Amsterdam, 1716) : « Erant Romae quidam adolescentes lasciviusculi, qui cum alicubi in urbe brevi excitandum aedificium intellexissent, ut Kircheri ingenium tentarent, eodem in loco clam defodi curabant scabrosum lapidem, quem miris nonnullis & ad libidinem excogitatis figuris deformaverant. Quid fit ? jaciuntur fundamenta novi operis ; tollitur lapis, novum vetustatis monumentum, ipsa sui integritate admirandum ; quaeritur Oedipus ; itur ad Kircherum. Is vero, viso lapide, tripudiare prae gaudio & pedibus terram pulsare, mox circulos, cruces & signa ad unum omnia tam concinne, tam apposite explicare (...) ». (p. 63-64).

¹⁴⁶⁷ *De la Charlatannerie des savans, op. cit.*, p. 85.

compétence du Kircher polyglotte et expert en langues qui semble en particulier mise en doute. On peut noter, au demeurant, que la polyglossie, suspecte en elle-même, est présentée par l'auteur comme un critère pour débusquer la charlatanerie. Il consacre un passage de son traité à « ceux qui veulent faire accroire qu'ils possèdent toutes sortes de Langues, & qui prétendent pour dire comme S. Paul, *Je loue mon Dieu de ce que je parle toutes les langues que vous parlez* » : y sont dénoncés, entre autres, Guillaume Postel et ses quinze langues, André Thévet et ses vingt-huit, mais surtout Joseph Scaliger, « qui se vantoit de n'en ignorer absolument aucune »... Tous ne sont selon lui que des « Thrasons » (en référence, sans doute, au personnage du soldat fanfaron de la pièce *L'Eunuque* de Terence). Un autre *language planner* est adjoint à cette liste : Andreas Müller et sa « clé chinoise » (qui permettait de lire toutes les langues selon lui)¹⁴⁶⁸ ; en revanche on ne trouve pas dans cet ouvrage de dénonciation des projets anglais par exemple...

Johannes Burchard Mencke est une figure de la République des Lettres lui-même : son père Otto Mencke (1644-1707), professeur à l'université de Leipzig, avait fondé le célèbre périodique *Acta eruditorum*, dont son fils reprend la charge. Il réalise son Grand Tour européen, en 1698-1699, à l'occasion duquel il rencontre Gronovius et Pierre Bayle en Hollande, avant de se rendre en Angleterre où il est élu membre de la Royal Society... Néanmoins, ce texte de Mencke est tardif par rapport aux bornes de notre étude et il s'inscrit dans un contexte sans doute quelque peu différent, de « pré-*Aufklärung* », que nous ne pouvons approfondir ici. Mais la généalogie peut en être retracée, par contre, en ce qui concerne Kircher, entre autres dans les correspondances, et les propos rapportés des acteurs contemporains du jésuite, qui se résument parfois à une accumulation de jugements négatifs :

« Voyez d'ailleurs l'Aymant de Kircherus, où vous trouverez plus de grimace que de bonne estoffe, qui est l'ordinaire des Iesuites. Ces escrivasseurs pourtant vous peuvent

¹⁴⁶⁸ *Ibidem*, p. 138-141 ; notamment : « Ne diriez-vous pas, Messieurs, à l'entendre parler, que cet Homme [au sujet de Scaliger] est descendu du troisième Ciel de l'Imposteur Mahomet, où chaque habitant a soixante & dix mille Têtes, à chaque Tête soixante & dix mille Bouches, dans chaque Bouche soixante & dix mille Langues, occupées toutes à la fois à chanter les *Loüanges* de Dieu en soixante & dix mille *Idiomes* différents ? Il seroit aisé d'ajouter ici quantité d'Exemples vivants de ces Thrasons ; Notre Siècle fourmille de Vanteurs à qui l'on pourroit très-bien appliquer ce qu'un Poète [Selestadius] disoit autrefois des Espagnols (...) *Si vous saviez agir aussi-bien que parler, Jupiter dans son Ciel auroit de quoi trembler.* » et en note, le passage sur Müller : « Moins l'Etude des langue est en vogue & plus ceux qui s'y adonnent sont arrogans. (...) Il est certain qu'André Muller se défît de sa Charge, pour s'appliquer tout entier à l'Etude des Langues. Cependant bien des gens ont mis au nombre des êtres de raison cette *Clé de la Langue chinoise* qu'il annonçoit de tems en tems. »

servir en des choses *quae facti sunt, non juris*. Ils sont (sic) plus de loisir que vous à se pourvoir d'expériences : on se peut prevaloir au besoin de leurs rapports. »¹⁴⁶⁹

Constantin Huygens (1596-1687) formule de la sorte sa critique à l'égard de Kircher et de son ouvrage sur le magnétisme (*De Arte magnetica*, Rome, 1641) dans une lettre à Descartes de 1643. La missive s'inscrit dans un échange où est évoquée notamment la polémique entre Gijsbert Voet (1589-1676) et Descartes, dans laquelle Mersenne, dont le nom apparaît à plusieurs reprises, sert d'intermédiaire¹⁴⁷⁰. Terminant la partie de sa Philosophie consacrée à l'aimant, écrit-il, Descartes avait demandé à Huygens, le 5 janvier, ce livre de Kircher qui était en sa possession et qui lui est donc envoyé – ainsi que d'autres ouvrages de Gassendi « que le Pere Mersenne [le] presse sans fin de [lui] prester » souligne Huygens. Ayant survolé le *De Arte magnetica*, qui devait être renvoyé rapidement à l'expéditeur, Descartes ne se fait pas plus tendre, dans sa réponse, que les commentaires de son ami qui accompagnaient le livre, écrivant : « J'ay eu assez de patience pour les feuilleter, et je croy avoir vû tout ce qu'ils contiennent, bien que je n'en aye gueres leu que les titres et les marges. *Le Iesuite a quantité de farfanteries ; il est plus Charletan que sçavant...* ». Les termes employés au sujet de Kircher se rapprochent de ceux lancés contre Le Maire, à la stature intellectuelle tout à fait dissymétrique pourtant. Bien que portant ici sur un ouvrage du jésuite concernant le magnétisme, ces considérations sur le professeur de mathématiques sont tout de même significatives, de façon plus générale, de la manière dont les membres de la Compagnie de Jésus peuvent être perçus par des savants protestants. Car il y a bien une part de procès fait aux jésuites dans leur ensemble ici. En effet, en quoi cette vision « du » jésuite ne relève-t-elle pas d'un antijésuitisme, aux origines protéiformes¹⁴⁷¹ ? Elle est, en tout cas, partagée par les scientifiques anglais. Robert Payne (1596-1651), ecclésiastique et mathématicien d'Oxford, en précise le fond

¹⁴⁶⁹ Lettre de Constantin Huygens à Descartes, 7 janvier 1643 cf. DESCARTES (René), *Correspondance*. 3, Janvier 1640-juin 1643, dans *Oeuvres de Descartes*, publié par Charles Adam et Paul Tannery, Paris, Vrin, 1988, vol. III, p. 801-2. La réponse de Descartes qui suit p. 803-4.

¹⁴⁷⁰ Cf. DESCARTES (René), *Epistola Renati Des Cartes ad celeberrimum virum D. Gisbertum Voetium, in qua examinantur duo libri, nuper pro Voetio Ultrajecti simul editi, unus de confraternitate Mariana, alter de philosophia Cartesiana*, Amsterdam, apud L. Elzevirium, 1643.

¹⁴⁷¹ Cf. FABRE (Pierre-Antoine, dir.) et MAIRE (Catherine, dir.), *Les antijésuites : discours, figures et lieux de l'antijésuitisme à l'époque moderne*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2010, dont, bien que sur une période ultérieure : ROMANO (Antonella), « Les jésuites et la science moderne. Contribution à l'analyse de l'antijésuitisme scientifique des Lumières » (p. 329-349).

dans une lettre à Gilbert Sheldon (1598-1677, futur archevêque de Canterbury), en 1650, après avoir lu l'*Ars magna lucis et umbrae* :

« La vérité est que, ce jésuite, et la plupart de ceux de son ordre plus généralement, ont la grande ambition d'être considérés comme les hommes les plus grands et érudits du monde ; et, à cette fin, ils écrivent de gros volumes, sur tous les sujets, avec de belles illustrations et des schémas pour les montrer, de façon ostentatoire. Et pour remplir ces volumes, ils se voient contraints d'ajouter toutes sortes de choses ; et cela aussi est en grande partie volé à d'autres auteurs. Si bien que si l'on séparait le peu qui est de leur fait, de ce qui est emprunté à d'autres, ou sans rapport avec leurs présents arguments, leurs volumes bouffis se trouveraient réduits à la taille de nos almanachs. Mais assez de ces charlatans [Mountebanks]. »¹⁴⁷²

Le terme fait donc son retour. Et il apparaît, de nouveau, dans la bouche de James Ussher (1581-1656), archevêque d'Armagh et primat d'Irlande, rencontré par John Evelyn, pour qui Kircher est aussi un *Mountebank*¹⁴⁷³. Or Ussher est un polémiste et adversaire acharné des papistes, auteur, entre autres, d'une *Answer to a challenge made by a Jesuite in Ireland, wherein the judgement of Antiquity in the points questioned is truly delivered and the noveltie of the now Romish doctrine plainly discovered*¹⁴⁷⁴. D'ailleurs, à la suite de la

¹⁴⁷² Rober Payne à Gilbert Sheldon, Oxford, 16 décembre 1650 (Bodleian Library, Ms. Lansdowne 841 f. 33rv (33v ici) ; cité notamment dans MALCOLM (Noel), « Private and Public Knowledge. Kircher, Esotericism, and the Republic of Letters », dans FINDLEN (Paula, dir.), *op. cit.*, p. 297-308, p. 300. Nous traduisons : « The truth is, this Jesuit, as generally the most of his order, have a great ambition to be thoughte the greate and learned men of the world ; and to that end write greate volumes, on all subjects, with gay pictures and diagrams to set them forth, for ostentation And to fill up those volumes, they draw in all things, by head and shoulders ; and these too for the most part, stolen from other authors. So that if that little, which is their owne, were separated from what is borrowed from others, or impertinent to their present arguments, their swollen volumes would shrink up to the size of our Almanacks. But enough of these Mountebanks. ».

¹⁴⁷³ C'est, du moins, ce qui ressort de la visite que John Evelyn lui rend le 21 août 1655 : « Here was now the Arch Bishop of Armagh, the learned James Usher, whom I went to Visite, he receive'd me exceeding kindly ; In discourse with him, he told me how greate the losse of time was to study much the Eastern languages, that excepting Hebrew, there was little fruite to be gatherd of exceeding labour ; that besides some *Mathematical* bookes, the *Arabic* itselfe had little considerable : That the best *Text* was the *Heb : Bible*, That the *Septuagint*, was finish'd in 70 daies, but full of Errors, about which he was then writing [*De Graeca septuaginta interpretum versione syntagma*, 1655] That *St. Hieroms* was next the *Hebrew* to be valued : also that the 70 translated the *Pentateuch* onely, the rest finish'd by others : That the *Italians* at present understood but little *Greeke*, & Kirker a Mountebank » (EVELYN (John), *The Diary of John Evelyn*, *op. cit.*, vol. 3, p. 156 (21 août 1655)).

¹⁴⁷⁴ USSHER (James), *An Answer to a challenge made by a Jesuite in Ireland, wherein the judgement of Antiquity in the points questioned is truly delivered and the noveltie of the now Romish doctrine plainly discovered*, by James Ussher,...., Dublin : printed by the Societie of stationers, 1624. Sur les travaux d'Ussher, voir cette remarque de Jean-Louis Quantin : « Même dans le cas d'Ussher, chez qui la dualité, sinon la duplicité, est indéniable entre discours officiel et pratique

sentence sur Kircher, l'auteur du *Diary* notait cette prophétie, dont l'archevêque était coutumier, « que l'Église serait détruite par des Sectaires et des papistes qui apporteraient avec eux, selon toute vraisemblance, la papauté »¹⁴⁷⁵. Il pensait, en effet, que les catholiques romains avaient envoyé en Angleterre une centaine de moines, qui, déguisés en puritains, viendraient fomenter des troubles pour renverser le protestantisme... Le contexte de l'appréciation des travaux linguistiques de Kircher en l'occurrence – le passage concerne les traductions de la Bible et le travail sur les langues plus généralement – est quelque peu « orienté »... Dès 1580 et leur arrivée sur l'île, les jésuites ont été considérés comme la « première ligne des milices du Pape » et, dès cette époque, leur image est fortement dégradée. Il faut donc démêler dans les positions des membres britanniques de la République des Lettres vis-à-vis de Kircher la part d'un éventuel antijésuitisme anglais¹⁴⁷⁶.

personnelle – et dont les relations avec certains jésuites étaient aussi familiales [son cousin Henri Fitzsimmon] –, le travail érudit était profondément confessionnel. » (QUANTIN (Jean-Louis), « Les jésuites et l'érudition gallicane », *XVIIe siècle*, vol. 59, n° 237 (actes de la journée d'étude de la Société d'étude du XVIIe : « Les jésuites dans l'Europe savante »), 2007, p. 691-712 ; p. 710).

¹⁴⁷⁵ EVELYN (John), *ibidem* ; nous traduisons (le passage souligné) : « *That the Church would be destroyed by Sectaries [followed by & Papists deleted] who would in all likliehood bring Poperie ; In conclusion recommended to me the study of Philologie, above all humane studies, & so with his blessing I tooke my leave of this excellent Person, return'd to Wotton.* » L'idée du complot de Ussher lui viendrait d'une lettre du Dr. John Bramhall (cf. USSHER (James), *Whole Works*, xvi. 293-6) (cf. note dans *ibidem*). Sur les prophéties d'Ussher, voir *Strange and remarkable prophesies and predictions of the holy, learned and excellent James Usher,...*, Londres, printed for R.G., 1678 dans HINDLEY (Charles), *The old book collector's miscellany, or A collection of readable reprints of literary rarities, illustrative of the history, literature, manners and biography of the english nation during the sixteenth and seventeenth centuries*, Vol. IV, Londres, Reeves and Turner, 1873 ; la dernière des six prophéties à pour titre « Of a great and Terrible Persecution which shall fall upon the Reformed Church by the Papists wherein the then Pope should be chiefly concerned ».

¹⁴⁷⁶ Cf. TUTINO (Stefania), « La question de l'antijésuitisme anglais de l'époque moderne : le cas de John Donne », dans FABRE (Pierre-Antoine, dir.) et MAIRE (Catherine, dir.), *op. cit.*, p. 383-399 ; l'expression qui précède se trouve p. 384. Elle fait référence notamment aux travaux de Peter Lake sur l'anticatholicisme comme catalyseur pour les Protestants anglais, tout en distinguant bien dans le contexte anglais anticatholicisme et antijésuitisme : LAKE (Peter), « Anti-Popery : the Structure of a Prejudice », dans CUST (Richard, dir.) et HUGHES (Ann, dir.), *Conflict in Early Stuart England : Studies in Religion and Politics 1603-1642*, Londres, Longman, 1989, p. 72-106 et « The Significance of Elizabethan Identification of the Pope as Antechrist », *The Journal of Ecclesiastical History*, vol. 31, n°2, 1980, p. 161-178. Sur ces problématiques, voir aussi QUANTIN (Jean-Louis), *art. cit.* : l'auteur y décrit notamment la collaboration transconfessionnelle dans les travaux d'édition savante, entre érudits gallicans et jésuites parisiens, malgré une « grande défiance de principe » (p. 693). Il cite l'exemple du manuscrit grec richement illustré de la Genèse de Sir Robert Cotton transmis à Pereisc pour être mis à disposition de Fronton du Duc qui préparait une édition de la Bible grecque (p. 699). Durant toutes les étapes chronologiques (période de faiblesse de l'édition savante anglaise au début du XVIIe siècle ; inversion de la situation avec James Ussher notamment ; difficultés durant la guerre civile en Angleterre...), malgré les échanges, les tensions subsistent : « Si les rapports des jésuites et des anglicans au premier XVIIe siècle sont

« ils seraient peu disposés, je pense, à les communiquer à des hérétiques » : entre collaboration scientifique et tensions confessionnelles

« Comment convaincre autrui, en effet, autrement que par des preuves touchant sa conscience ou sa raison ? Sans parler même des irénistes, ou des « moyenners » comme on les appelle alors, il apparaît un troisième homme sous la forme de l'érudit, qui travaille à tisser un réseau formant le premier noyau de ce qui deviendra la « République des Lettres ». République qui s'élève relativement au-dessus des appartenances nationales ou confessionnelles. »¹⁴⁷⁷ Nous avons vu à l'intérieur des réseaux qui nous intéressent des illustrations de ce poncif de la République des Lettres qui ne tient donc pas que du cliché. Mais cela n'empêche pas, même lorsque les rapports sont relativement pacifiés, que la question des identités confessionnelles soit soulevée. La « représentation naïvement irénique de la République des Lettres »¹⁴⁷⁸ est à nuancer, puisqu'elle relève en grande partie d'une « campagne d'autopromotion ». Ainsi, Pereisc fait le pont entre les mondes catholique – étant lui-même abbé de Guîtres – et réformé, en mettant en relation, soit directement, soit par l'intermédiaire de leurs travaux seulement, des personnages comme Kircher et le protestant Claude Saumaise – pourtant polémiste acharné¹⁴⁷⁹ – qu'il fait travailler sur des sujets communs, afin de croiser leurs approches sur le copte par exemple. On peut remarquer, pourtant, que les appartenances confessionnelles ne sont pas, pour autant, toujours « tues » : lors de sa visite à Joseph-Juste Scaliger – telle que Gassendi la rapporte –, Pereisc tente de faire rentrer le grand érudit converti au protestantisme et en France, et dans le giron de l'Église catholique, jouant, semble-t-il, sur la corde sensible de

effectivement à comprendre comme des compromis, il s'agit de compromis négociés au cas par cas, en fonction d'un rapport de force mouvant... une suite d'adaptations des principes aux besoins... » (p. 711).

¹⁴⁷⁷ LAPLANCHE (François), « Réseaux intellectuels et options confessionnelles entre 1550 et 1620 », dans GIARD (Luce, dir.) et VAUCELLES (Louis de, S.J., dir.), *Les Jésuites à l'âge baroque, 1540-1640*, Grenoble, Jérôme Million, 1996, p. 89-114 ; p. 104-105.

¹⁴⁷⁸ L'expression se trouve dans QUANTIN (Jean-Louis), *art. cit.*, p. 709.

¹⁴⁷⁹ Voir notamment ses querelles avec Daniel Heinsius, cf. WAQUET (Françoise), *art. cit.*, p. 831.

la mémoire de son père Jules César Scaliger (1484-1558), catholique italien fixé en France dans les années 1520¹⁴⁸⁰.

Quant aux correspondants de Kircher, si l'on n'y retrouve que peu de membres d'autres confessions – un tiers déjà étant des jésuites – quelques contacts existent malgré tout, souvent médiatisés par l'entremise de personnages faisant le lien. Les convertis apparaissent alors comme des intermédiaires de choix. Le jésuite correspond avec le Danois Niels Stensen (1638-1686), anatomiste et géologue, luthérien, devenu prêtre en 1667 puis vicaire apostolique à Hanovre (1677-1680) ; mais c'est surtout, avec 41 lettres envoyées à Kircher, entre 1646 et 1655, le théologien Barthold Nihus (1589-1657), passé au catholicisme en 1622, qui semble le plus efficace¹⁴⁸¹. Il est resté en contact avec des figures protestantes, converties comme lui – tel Lucas Holstenius, nom latinisé du Hambourgeois Lukas Holste (1596-1661), qui s'occupe lui-même d'autres conversions comme celle de Christine de Suède –, ou non, comme Saumaise, Vossius et Heinsius. Il fait part au Romain, dans une lettre de mars 1648, d'une « *mentionem honorificam* » figurant dans un ouvrage de Vossius¹⁴⁸². De ce succès chez des auteurs protestants, Kircher est aussi tenu au courant par son disciple et ami Kaspar Schott, qui l'informe le 7 juillet 1655 de sa réputation grandissante auprès des Luthériens de Nuremberg – où Schott s'est rendu – et notamment du poète et polygraphe Georg Philipp Harsdörffer (1607-1658). Ce dernier cherche à se procurer les récentes parutions de Kircher, en l'occurrence la *Musurgia* et l'*Oedipus*¹⁴⁸³. Cette même *Musurgia* a peut-être permis l'accès du jésuite à une figure

¹⁴⁸⁰ Voici l'épisode tel qu'il est rapporté par Gassendi, à la fin de la visite de Pereisc à Leyde (cf. supra) : « Il avait d'ailleurs l'intention de retourner plus tard en France et de rapprocher « sa dépouille » de la dépouille de son père Jules. Pereisc ayant émis l'idée qu'il ne devait pas mourir en hétérodoxe qu'il était, Scaliger en larmes n'ajouta rien... » (GASSENDI (Pierre), *Viri illustris Nicolai Claudii Fabricii de Peiresc, op. cit.*, p. 86).

¹⁴⁸¹ Pour Stensen, cf. APUG 565 f. 299 et APUG 566 f. 112. Pour Nihus, cf. APUG, 557, f. 167-229.

¹⁴⁸² Lettre de B. Nihus (Amsterdam) à Kircher, 10 mars 1648, APUG 557, f. 199 (cf. FLETCHER (John), « Athanasius Kircher and his correspondence », *art. cit.*, p. 146).

¹⁴⁸³ Lettre de Kaspar Schott (Mainz) à Kircher, 7 juillet 1655, APUG 561, f. 37 rv : « Post ultimas meas Augustà datas ad R.um V.am, haec uiderunt Norimbergae accessi ad D. Ender Bibliopolam, virum honestissimum, humanissimumque. Is deduxit me ad Curiam, ubi D. Hartorfferus hunc inter Senatores detinobatur. Quamprimùm me adesse intellexit, gaudio plenus accurrit, exceptit humanissimè domum suam deduxit medier inter se et D. Ender, stupentibus omnibus cùm viderent Iesuitam inter duos tales Dominos per Urbis platem at fora incedere. Omnes obiis submisissimè me salutabant, etiam Praedicantes, qui summà reverentià subsistebant donec transvissum. Est D. Hardorfferus Vir valde formosus, gravis, modestus, affabilis ; tonsum ac serico vestitus more Italico. Aeder habet nitidissimas Museum bene compositum, in quo quidquid habuit, monstravit. (...) Idem D. Ender venit noctu ad hospitium meum, petijtque exemplar unum Musurgiae, et unum Oedipi ; obtulit quotquot vellem mutuas pecunias, aiens scire se Patres Iesuitas esse fidelissimas in redderlo. Summa laetitia afficiebar, cùm passim ante aedes Lutheranorum videram pulcherrimas statuas lapideas B.

protestante encore plus éminente, en la personne d'Auguste II, « le jeune » (1579-1666), duc de Brünswick-Lünebourg de 1635 à sa mort¹⁴⁸⁴. En effet, Nihus, de nouveau, originaire du Brunswick, fait la promotion de l'ouvrage auprès de son contact et a peut-être suggéré à Kircher de le lui faire parvenir directement¹⁴⁸⁵. Enfin, il ne faut pas oublier dans les relations finalement assez récurrentes de Kircher avec des protestants, celles avec son éditeur amstellodamois, Johann Jansson [III].

Les autres protestants avec lesquels Kircher est en lien sont les Anglais. Dans les contacts que ces derniers cherchent à établir avec le professeur du Collège Romain, et avec ses coreligionnaires plus largement, le problème des identités confessionnelles et du capital religieux de chacun est soulevé explicitement. Et il l'est avec d'autant plus d'acuité que plusieurs de nos *language planners* sont des ecclésiastiques : membres d'ordre religieux comme Kircher, Labbé ou Mersenne ; vicaires comme Cave Beck ; évêques comme Wilkins...

Dans sa vaste quête de connexions italiennes, le réseau jésuite apparaît plus particulièrement à Henry Oldenburg comme une cible de choix dans sa perspective d'établir un commerce scientifique international ; et ce bien qu'il s'agisse d'un réseau catholique par excellence. Francis Bacon remarquait déjà dans l'*Advancement of Learning* en 1605 :

« Et, de l'autre côté, nous voyons les jésuites, qui, pour partie d'eux-mêmes, et pour partie par l'émulation et la provocation suscitées par leur exemple, ont remarquablement accéléré et renforcé l'état du savoir, nous voyons (dis-je) quels éminents service et réconfort ils ont apportés au Saint Sièges. »¹⁴⁸⁶

Mariae Virginiae recenti colore obductas ac renovatas. Sunt Norimbergenses omnes, viri, faemina, pueri, ac puellae, humanissimi ; omnes me reverenter salutabant, et mulieres sedentes etiam assurgebant. Explicare verbis non possum, quàm sublimum conceptum de R^{ae} V^{ae} ingenio ac doctrina habeat D. Hartorfferus, et quotquot notitiam habent librorum R^{ae} V^{ae}. » (transcription dans WILDING (Nick), op. cit., p. 308).

¹⁴⁸⁴ Sur Nihus et August II, voir FLETCHER (John), « Athanasius Kircher and Duke August of Brunswick-Lüneburg. A chronicle of friendship », dans FLETCHER (John, dir.), *Athanasius Kircher und seine Beziehungen zum gelehrten Europa seiner Zeit*, op. cit., p. 99-138 et STRASSER (Gerhard F.), « Athanasius Kircher Verbindungen mit Herzog August und dem Haus Braunschweig-Lüneburg », dans *ibidem*, p. 69-78.

¹⁴⁸⁵ Pour les lettres de Nihus évoquant la *Musurgia* : APUG 557, f. 181, 182, 199 ; la première lettre de Kircher au duc accompagnant l'envoi du livre : Herzog August Bibliothek, Wolfenbüttel (HAB), Bibliothekarchiv (BA), n°351 cf. *ibidem*, p. 101.

¹⁴⁸⁶ BACON (Francis), *Advancement of Learning*, I, 1, 6, 19 (nous soulignons) (la citation sert d'incipit dans GIARD (Luce), « Le devoir d'intelligence ou l'insertion des jésuites dans le monde du savoir », art. cit., p. XI), nous traduisons : « And, on the other side we see the Jesuits, who partly in themselves and partly by the emulation and provocation of their

Mais cela ne va pas sans susciter un certain nombre d'interrogations. Huygens, dans sa lettre à Descartes, balançait entre dénonciation de ces « écrivains » et possibilité, voire nécessité, de se « prévaloir au besoin de leurs rapports ». Dans une lettre à Robert Boyle, le 24 mars 1667, Oldenburg évoque, sur le même mode de l'hésitation, du balancier, un contact potentiel à Rome qui pourrait, puisqu'ils rayonnent de l'*Urbs* sur tout le globe « procurer à la Royal Society une correspondance partout dans le monde au moyen des missionnaires » jésuites, qualifiés par son interlocuteur de « *learned men* » capables de donner satisfaction sur toutes sortes de sujets¹⁴⁸⁷. Dans une de ses réponses, Boyle se félicite d'ailleurs de cette éventualité « d'établir une correspondance avec Rome, puisqu'elle est le quartier général de l'intelligence [*that being the chief center of intelligence*] », écrit-il¹⁴⁸⁸. Pourtant, Oldenburg se montrait plus nuancé. S'interrogeant sur les effets de leur habitus religieux sur leur démarche scientifique, il questionne le but de leurs voyages, selon lui avant tout évangélisateurs, plus que tendus vers l'expérimentation :

« De cette dernière affirmation [que les jésuites sont capables de donner satisfaction sur tous les sujets], je doute fort, considérant que le but principal des voyages de tels hommes est de propager leur foi, et de se valoriser et s'enrichir par leur savoir-faire ; même si je ne nie pas que certains d'entre eux sont ingénieux et curieux dans les matières qui concernent la philosophie naturelle. Mais ceux qui sont ainsi, sont, je pense, obligés – ou du moins se croient obligés – de faire de telles observations pour leur propre clan seulement ; et ils seraient peu disposés, je pense, à les communiquer à des hérétiques, à moins d'être certains d'en être bien payés en retour. Cependant, je ne peux faire moins qu'aviser la Royal Society d'une offre si courtoise ; et s'ils [les jésuites] prennent en charge un tel commerce, et jugent éventuellement qu'il serait bénéfique à leur projet, je suis prêt à étendre mes services de cette façon. »¹⁴⁸⁹

example, have much quickened and strengthened the state of learning, we see (I say) what notable service and reparation they have done to the Roman see ».

¹⁴⁸⁷ BOYLE (Robert), *The Works. Edited by Thomas Birch*, 6 vol., Hildesheim, Georg Olms, 1966 ; vol. 6, p. 277-278 : « (...) After his company I received the visit of a gentleman, who gave me notice that a friend of his, whom he scrupled to name, residing now at Rome, had sent him an *Italian* journal *des Scavans*, or Philosophical Transactions, which he shewed and left with me, lately begun to be published at Rome, in imitation of the *French* and *English* : besides, he acquainted that his said friend offered himself (which he read to me out of the letter) *to procure for the Royal Society a correspondency all over the world, by means of the missionaries, who from Rome are sent into all parts*, said by the author of the letter to be learned men, and capable to give full satisfaction in matter of curiosities of all sorts ».

¹⁴⁸⁸ OLDENBURG (Henry), *The Correspondence, op. cit.*, n°830 (déjà citée), vol. 8, p. 299-301 : « I am glad you are like to settle a correspondence with Rome, that being the chief center of intelligence ».

¹⁴⁸⁹ BOYLE (Robert), *ibidem* (à la suite de la précédente citation) : « This latter part I much doubt of, considering the principal end of such men's voyages, which is to propagate their faith, and to greaten and enrich themselves by their

On retrouve ici la dialectique à l'œuvre. Entre « légende noire » des jésuites – présentés comme plus commerçants que religieux (« to greaten and enrich themselves »)¹⁴⁹⁰ – et attirait pour les ramifications infinies de leur réseau, l'Ordre soulève dilemmes et attermoiements : leur habitus missionnaire leur permet-il d'effectuer correctement des relevés scientifiques ? Dans le cas où ils se montreraient, malgré tout, de bons « philosophes naturels », seraient-ils disposés à communiquer leurs informations à des « hérétiques » ? En 1671 encore, John Beale (c.1603- c.1683) – pasteur de Yeovell (Somerset) en 1660 puis chapelain de Charles II (1665) et élu *F.R.S.* en 1663 – présente au secrétaire de la Société Royale la « force de frappe » de l'Ordre aux 10 581 membres et 293 collèges en 1608 et en expansion depuis, décrit-il. Celui qui qualifiait les membres de la Compagnie de Jésus de « *Our most dangerous enemies* »¹⁴⁹¹, prend le temps, dans sa lettre du 24 juin, d'envisager longuement le problème. :

« Ils ont une influence secrète et efficace et une puissance de négociation sur tous les commerces, toutes les marchandises, tous les arts et langues, par tous les tours et détours imaginables, par tout le globe, sur terre comme sur mer. Et pour dire la vérité, ils sont comme des esprits, bons ou mauvais, invisibles et irrésistibles. »¹⁴⁹²

Partant de ce constat imagé, toujours *bifrons*, et retraçant brièvement l'histoire de la constitution de la Compagnie¹⁴⁹³, Beale en vient à l'usage possible que la Royal Society

craft ; though I deny not, but some of them are ingenious, and curious in matters of a philosophical nature ; but those that are so, are I doubt obliged, or at least think themselves so, to discover such observations to their own tribe, and would, I believe, be unwilling to communicate them to heretics, except they were sure they should be very well requited for it. Mean time, I can do no less than acquaint the Society with so civil an offer ; and if they will be at the charge of such a commerce, and shall judge it beneficial to their design, I am ready to extend my service that way. »

¹⁴⁹⁰ Beale évoque, quant à lui, leurs « bottomless purses » (cf. BOYLE (Robert), *op. cit.*, vol. 6, p. 409) et Philipp Skippon rapporte dans sa relation de voyage un certain nombre de « rumeurs » sur la Compagnie de Jésus : notamment qu'elle posséderait des trésors dans plusieurs pays, mais aussi, dans un autre ordre d'idées, qu'au moment de leur ordination, les jésuites auraient l'index et le majeur bénis par un évêque et que s'ils étaient exclus de l'Ordre, pour une raison ou une autre, ses deux doigts devaient être amputés... (cf. SKIPPON (Philip), *op. cit.*, p. 686).

¹⁴⁹¹ Lettre de Beale à Boyle, 30 juillet 1666 (cf. BOYLE (Robert), *op. cit.*, vol. 6, p. 408-410).

¹⁴⁹² Lettre de Beale à Oldenburg, 24 juin 1671 (n° 1733) ; OLDENBURG (Henry), *The Correspondence*, *op. cit.*, vol. 8, p. 119-125 ; citation p. 120-121 : « They have a secrete & effective influence & powerfull negotiation by all trades, & Merchandises, by all Arts and languages, in all imaginable guises & disguises, all over ye world by sea & land, That (to say truth) They are like Spirits good or bad, invisible & irresistibile. »

¹⁴⁹³ *Ibidem* : « Marke this Calculation. Theyr order was instituted or first designed about ye yeares 1540 [1536 ajouté au-dessus]. At first they were but 11 or 12, & after confind to 60. About 70 yeares after, Anno 1608, (as Ribadmira calculates it [Pedro Ribadeneira, S.J. (1527-1611), hagiographe de l'Ordre et biographe de Loyola]) they were growne to be 10581 in number, & they had 293 Colleges (besides 123 houses) & out of their Colleges they could then rayse two Millions of Crownes yearley. Sr by this yu may iudge, wt a waste growth they may have in ye last 70 yeares. »

peut en faire (« The peculiar use to be made of them »). Selon lui, et il s'appuie pour cela – chose intéressante – sur l'exemple de Pereisc tel qu'il est rapporté dans la *Vita* de Gassendi, il est envisageable d'utiliser au mieux les jésuites dans des activités scientifiques de tous ordres (« Such safe use yu may make of them ») : calculer des longitudes, collecter raretés naturelles et histoires diverses, rassembler merveilles de l'art ancien et nouveau... Toutes choses, conclut-il, qui nécessitent une « information universelle »¹⁴⁹⁴. Le principe à garder en tête pour se prémunir de tout risque dans l'échange avec eux (« yu may easily avoyde ye danger ») est de toujours, suivant le *motto* de la Société londonienne, se garder de toute controverse religieuse¹⁴⁹⁵. Pour cela, Beale conseille de s'adresser en priorité aux jésuites français, non soumis à l'Inquisition, plutôt que, tranche-t-il, aux « bigots », et par là ignorants, espagnols¹⁴⁹⁶. Si l'on ne peut finalement se passer des jésuites, malgré leur malice (« but now I should forbear it, to avoyd ye malice of ye J[esuits] for a time »), il s'agit de les utiliser, de les faire travailler pour la Royal Society d'une manière ou d'une

¹⁴⁹⁴ *Ibidem* : « Such safe use yu may make of them, as Gassendus lib. 5 pag. 85 affirme Peireskius to have done [*The Mirrour of the true Nobility and Gentility, being the life of... Peiresk*, Londres, 1657 est mentionné dans la lettre n°1722], by adresses (sometimes of Compasse) to ye Generall of ye Soc, if he be fit for it, to engage some to oblige Mankind in rectifying ye Longitudes, in collecting Historyes, in their severall places, of ye rarities of nature, & ye Wonders of Art newe & old, in finding ye severall declinations, & variations of ye Magneticall compasse, & in all such things as cannot well be done or made significant for yr importance, without an universall information. » Nous n'avons pas pu avoir accès à l'édition anglaise de la *Vita* à laquelle il est fait probablement référence ici. Notons tout de même qu'au livre 5, parmi les jésuites dont Pereisc utilise le travail figure Kircher.

¹⁴⁹⁵ Cf. SPRAT (Thomas), *op. cit.*, p. 25-26 : « And now there comes into our view another remarkable occasion, of the hinderance of the growth of *Experimentall Philosophy*, within the compass of this bright Age ; and that is the great a-do which has been made, in raising, and confirming, and refuting so many different Sects, and opinions of the *Christsian Faith*. For whatever other hurt or good comes, by such holy speculative Warrs (of which whether the benefit or the mischief over-weighs, I will not now examine) yet certainly by this means, the knowledge of Nature has been very much retarded. (...) The Wit of men has been profusely powr'd out on *Religion*, which needed not its help, and which was onely thereby made more tempestuous : while it might have been more fruitfully spent, on some parts of *Philosophy*, which have been hitherto barren, and might soon have been made fertile. »

¹⁴⁹⁶ *Ibidem* : « (...) To wt yu say, yt ye J[esuits] begin to plough wth yr heifer, I can easily believe yt there is scarce a P[rivy] Councell or Junto in ye world, in wch they do not agitate, at least like Husbands, but yu may easily avoyde ye danger, by adhering closely to yr principles of declining controversyes in Rel[igion], or reflecting on it. And wn all is done, They are to be suspected in pointe of candour, & severe truth, till yr example & strict examination can render them cautious. And yr surest aide must be from ye Jes of France, who are men free from ye Inquisition, & more truly Catholic, than ye Bigots of Sp. Who are as narrowe & Ignorant in their large dominions, as N England for Robinson [NDE: Probablement une allusion curieuse à John Robinson (1575-1625), ecclésiastique du Norfolk, parti avec les séparatistes religieux en Hollande et qui, pasteur du groupe parti sur le *Mayflower*, meurt avant d'avoir pu réaliser son ambition de les rejoindre à Plymouth]. And yet there is a hot faction betweene ye Dominicans & some other orders, & ye J[esuits]. (...) »

autre. Reste le problème de leurs préceptes scientifiques différents de ceux des *fellows* : s'ils sont encore soumis à la « tyrannie d'Aristote » qui les a conduits, entre autres, à condamner Galilée ou Campanella et à ne pas s'intéresser à Descartes, c'est qu'ils ne sont pas « libres », contrairement aux savants anglais (« Yu are free, they are all enslavd to run false »)¹⁴⁹⁷. La solution est donc de ne leur faire produire que des faits « bruts », de faire des missionnaires de simples pourvoyeurs de données ; données à raffiner, ensuite, dans les cercles scientifiques compétents. Beale en tire même une devise : « *Ut m[ateri]am nostri* » : « Ils portent la boue, la chaux et les pierres : vous êtes les Architectes ; et ainsi vos ennemis vous servent »¹⁴⁹⁸.

Parmi les contacts jésuites éventuels pour exploiter ce « filon », l'on peut citer John Markes, jésuite anglais, professeur de mathématiques à Lisbonne, que sir Peter Wyche (1628-c.1699), envoyé auprès du roi de Portugal, propose comme intermédiaire à la Royal Society dont il est membre, au même titre que le Père « Jerom Lobo » (c.1595-1678), installé à Lisbonne mais d'autant plus intéressant qu'il a voyagé en Abyssinie, ou au Brésil¹⁴⁹⁹.

Plus tard, Boyle cherche à introduire auprès de l'institution Kaspar Schott, le « lieutenant » de Kircher, comme nous l'apprend la minute d'une lettre non datée, mais probablement des environs de 1664. En effet, paraît cette année-là, la *Technica curiosa* du jésuite – où

¹⁴⁹⁷ *Ibidem* : « And yet yu may note Howe far greate wits can swerve from Reasone, & greate Mathematicians about them, to blind arte, & sophisticate reasone, especially wn prepossessed wth a pretence to Religion, as Ricciolus & Fabri doe (whom I do not name contemptuously) & generally all ye Jesuites to justify ye Censure of Galileus, & Campanella, some drawe all ye Mathematicall lines in a hurry, others whirle all ye heavens, & all ye world about our eares in a trice. (...) For, though every free Essay deducts from ye tyranny of Aris[totle], yet sober Truth alone is yr busines, & will crowne yu in ye end wth Victory. (...) Yu may have thousands of ye J[esuits] to serve yu : yu cannot serve them for their fireworks : This is yr prerogative & yu may use other considerable *Orders in ye Ro[man church]* & there ye greate H[oward] of N[orfolk] [cardinal anglais et dominicain] can assiste yu. I heare of no J[esuit] very fond for Cartes. Yu are free, they are all enslavd to run false. (...) ».

¹⁴⁹⁸ *Ibidem* : « *They carry the mud, lime & stone : yu are ye Architects ; & thus yr Enemies may serve yu*, And Oxon will gaine yu credite abroad, by their Sheldonian [*paper torn*]nes [Press], if yu give due notice, wt they are doing. Yu may carry all meerly by conduct, & happy correspondence. »

¹⁴⁹⁹ Ses compte-rendus de voyages sont discutés lors d'une réunion de la Royal Society du 22 octobre 1668 (BIRCH (Thomas), *The History of the Royal Society*, *op. cit.*, t. 2 (22.10.1668)) et paraissent en anglais, dans une traduction de Peter Wyche : LOBO (Gerónimo), *A short relation of the river Nile, of its source and current ; of its overflowing the campagnia of Aegypt, till it runs into the Mediterranean and of others curiosities. Written by an eye witness who lived many years in the chief kingdom of the Abyssine empire*, Londres, J. Martyn, 1669. En ce qui concerne les exemples de Markes, Lobo et Schott (mais pas Kircher), ils sont mentionnés dans REILLY (Connor), « A Catalogue of Jesuitica in the Philosophical Transactions of the Royal Society of London (1665-1715) », *Archivum Historicum Societatis Iesu*, XXVII, 1958, p. 339-362; p. 340-341.

apparaissent des projets de langues universelles –, or Boyle le remercie d’y avoir inclus un de ses traités pneumatiques¹⁵⁰⁰ : il s’agit, en sens inverse, d’une forme de réception jésuite des travaux de la Royal Society, le problème de la rédaction en anglais d’un certain nombre d’entre eux étant soulevé par le *fellow* qui précise n’envoyer à Schott que ses livres en latin... Boyle se félicite en tout cas de voir ses recherches reçues à l’étranger, y compris parmi les membres de la Compagnie. Il écrit à son correspondant avoir transmis, en retour, son salut et ses civilités à « [son] assemblée (maintenant appelée la Royal Society) » et qu’ils y ont été très bien perçus¹⁵⁰¹. Un autre « disciple » de Kircher tente aussi un rapprochement avec l’institution scientifique : Francesco di Lana Terzi, l’« académicien » de Brescia, écrit à Oldenburg en 1677 en se réclamant de Bacon, Digby et Boyle afin de recevoir des informations sur les expérimentations anglaises¹⁵⁰².

Enfin Beale, dans sa missive, citait le nom de Kircher lui-même. Et, le 29 octobre 1671, Philipp Jacob Sachs von Lewenheim (1627-1672) - médecin qui signe sa lettre « D. et Physic. Reipublicae Vratislavensi » (Breslau en Silésie), mais aussi naturaliste et fondateur d’un périodique médical (*Miscellanea curiosa medico-physica*), et correspondant régulier d’Oldenburg – envisage même de recourir au missionnaire comme tête de pont entre les deux réseaux, italo-jésuite et anglais :

¹⁵⁰⁰ SCHOTT (Kaspar), *P. Gasparis Schotti, ... Technica curiosa, sive Mirabilia artis libris XII comprehensa...*, Nuremberg, sumpt. J. A. Endteri et Wolfgangi junioris haeredum, 1664. Le nom de Boyle et sa machine apparaissent au « liber secundus : mirabilia anglicana ».

¹⁵⁰¹ « Minutes of a Letter to Schottus » cf. BOYLE (Robert), *op. cit.*, vol. 6, p. 62-63 : « That is the reason, why I did not sooner let him know, that I thought it a great happiness, that my poor endeavours have met so much acceptance among the virtuosi abroad, and particularly, that they should procure me the honour of so obliging a letter, from a stranger, so famous and learned, as he, to whom I am of this opportunity to return my humble thanks for those learned writings, wherewith he has obliged the curious ; and particularly for his *Magia Mechanica*. That I long to see his works increased by the accession of his *Technica curiosa* ; towards which, I fear, I shall not contribute much (...) But since he is pleased to express a desire of making use of my pneumatical epistle therein, I shall freely leave it to his discretion, to preserve as much of my book as he thinks fit, in a work that will be lasting as that he designs. And since he is pleased to express a curiosity, which I fear they discern not, of honouring the rest of my books with his perusal, I shall take care to put as many of them as are translated into *Latin* in the hands of Dr. *Schroter*, to whom *Schottus*’s recommendation, as well as his own merit, will make me a servant. *In the mean time, I have obeyed his commands to our assembly (now called the Royal Society) to which, I can assure him, that his great civilities have been welcome, and that they are very thankfully resented by it.* » (nous soulignons).

¹⁵⁰² Lettre de Lana Terzi à Oldenburg, 19 juillet 1677 (OLDENBURG (Henry), *The Correspondence, op. cit.*, vol. 13, lettre n°, p.314-316) cf. GORMAN (Michael John), « L’Académie invisible de Francesco Lana Terzi », *art. cit.*, p. 426-427. C’est John Dodington qui avait envoyé au secrétaire de la Royal Society le *Prodomo overo saggio di alcuni inventioni nuove premesso all’arte Maestra*, publié en 1670 par le jésuite de Brescia, à la réception mitigée, notamment du fait de son intérêt pour l’alchimie (cf. p. 415-416).

« Dans une lettre de Rome, le P. Athanasius Kircher a promis qu'il prendrait des dispositions pour que les Italiens entreprennent une correspondance sur les questions naturelles [*commercium Literarium circa res naturales*] avec nous. D'où découlerait, je n'en doute pas, un grand nombre d'avantages pour notre Académie, si une telle promesse est tenue de la part d'un homme qui est aussi germanique par la confiance qu'on peut lui accorder que par la naissance. »¹⁵⁰³

L'on trouve, effectivement, des traces de cette exploitation de travaux jésuites par les membres de l'institution londonienne, malgré les divergences confessionnelles. Les *Philosophical Transactions* sont un bon moyen de le percevoir et, en 1958, un jésuite, le P. Connor Reilly, en a fait l'inventaire dans un article intitulé : « A Catalogue of *Jesuitica* in the *Philosophical Transactions* of the Royal Society of London (1665-1715) » qui nous a été fort utile¹⁵⁰⁴. Ce recensement permet de voir plus aisément en quoi les membres de la Compagnie de Jésus apparaissent comme une source d'informations privilégiée. L'on avait envisagé déjà, par exemple, la dimension capitale de la réception des connaissances sur le chinois sur les travaux de nos *language planners*. Or les informations sur la Chine et sa langue nous étaient apparues comme essentiellement d'origine jésuite. Les *Philosophical Transactions* s'en font l'écho à travers divers compte-rendus : dans le n°14 de juillet 1666, *A Geographical Description of China, Translated out of a Chinese Author*, de M. Martini ; dans le n°180 de mars-avril 1686, *A Voyage made by the Emperor of China (...) A Translation of two Letters from Fr. F. Verbiest*, ainsi que deux autres ouvrages dans les n°185 (*Voyages de Siam des Pères jésuites...*) et 189 (*Confucius Sinarum Philosophus...*) ; dans le n°237, une évocation du travail des jésuites à Pékin puis dans le 241 (juin 1698), un portrait de l'empereur chinois par Jean Bouvet... Les effets de ces recensions des travaux de la Compagnie sur la perception que les savants anglais ont d'elle et de son utilité nous sont confirmés par une lettre de Beale à Boyle de nouveau. Le 30 juillet 1666, il met déjà

¹⁵⁰³ Lettre de Beale à Oldenburg, 24 juin 1671 (n° 1733), *ibidem* : « I knowe not, whether yr Parisian Corresp[ondent] be Prot[estant], or Roman, but by him yu may enquire Wt Peireskij, or Gassendi are nowe in France, Jes or noble. Wt Kirchner & Cardinal Vertuosi in Rome &c. ». Et pour la citation : OLDENBURG (Henry), *The Correspondence, op. cit.*, vol. 8, lettre n°1809 (29 octobre 1671), p. 321-325 ; nous traduisons : « P. Athanasius Kircherus e Roma datis Litteris promisit se procuraturum ut Itali commercium Literarium circa res naturales sint nobiscum instituturi, unde non dubito magnum emolumentum Academiae nostrae accessurum, si promisa reipsa vera praestirit, Vir Germani candoris ut nativitate Germanus. » On peut noter ici qu'ironiquement, à l'intérieur d'un réseau européen, subsistent des préjugés « ethniques ».

¹⁵⁰⁴ REILLY (Connor), *art. cit.* Nous renvoyons à cet article et aux références précises qui s'y trouvent dans l'inventaire, numéro par numéro, des *Philosophical Transactions*, avec un index par nom à la fin (p. 345-360 ; index p. 361-362).

en place sa théorie – confirmée ensuite dans la lettre de 1671 que nous avons exposée – : il s’agit d’apprendre de ses plus « dangereux ennemis » et l’idée lui en est venue à la lecture du numéro 14 des *Philosophical Transactions* où est résumé le livre de Martini :

« Et je suis véritablement confiant dans le fait que grâce à votre philosophie vous avez converti les jésuites eux-mêmes à produire quelque compensation pour la destruction de l’humanité dont ils sont les auteurs depuis si longtemps ; ainsi par leur commerce universel, leur labeur incessant, et leurs cassettes sans fond, nous pourrions recevoir des renseignements utiles et des informations expérimentales de toutes les parties de la terre. Cela me vient à l’esprit tout particulièrement en lisant les *Philosophical Transactions*, num. 14 p. 249 le cinquième paragraphe, qui éveille en moi le souhait et l’espoir, que les jésuites (dont on dit qu’ils ont leur résidence en Chine) nous donneraient les traductions de leurs principaux ouvrages (anciens et modernes) sur les simples, les herbes, les plantes, les pierres, sur la médecine, la chimie, &c. (...) Quelques-uns d’entre eux nous ont obligés [*have obliged us*] depuis l’Amérique, et depuis d’autres pays, ils devraient le faire encore plus depuis la Chine (...) »¹⁵⁰⁵

Parmi ces ouvrages sur la Chine, apparaît celui de Kircher, la *China illustrata*, dont le compte-rendu est fait, rappelons-le, dans le n°26 de juin 1667 et auquel il est fait référence encore dans le n°122 de février 1676¹⁵⁰⁶. Mais ce n’était là qu’un exemple des nombreux travaux du professeur au Collège Romain dont le périodique anglais fait la recension : dès le n°6 (novembre 1665), le *Mundus Subterraneus* est passé en revue, puis vient l’*Ars Magna Sciendi sive Combinatoria* dans le n°54 de décembre 1669, alors qu’en 1693 encore, est fait mention de l’*Arca Noae* (n°196)... Kircher est, en fait, le jésuite le plus lu

¹⁵⁰⁵ Lettre de Beale à Boyle, 30 juillet 1666 (cf. BOYLE (Robert), *op. cit.*, vol. 6, p. 408-410, déjà mentionnée). Nous traduisons : « And truly I am confident, that by your philosophy you have converted the very Jesuits to make some recompense for the destruction they have so long made of mankind, that by their universal commerce, incessant industry, and bottomless purses, we may receive useful intelligence, and experimental informations from all parts of the world. This comes into my mind, more especially upon the reading of *Philosophical Transactions*, num. 14. p. 249 the fifth paragraph, which begets in me the wish and hope, that the Jesuits (who are said to have their residence in *China*) would give us the translations of their chief books (old and new) of simples, herbs, plants, stones, of medicine, chemistry, &c. (...) Some of them have obliged us from *America*, and the like, or more they may do from *China* (...) » Ce paragraphe cité par Beale commence ainsi : « That the *Physicians of China* do cure Sicknesses with much ease, and in a short time : That they have very ancient Books of the nature and vertues of Herbs, Trees and Stones ; That their Modern Physicians (as well as their Ancient ones did) write of the Prognosticks, Causes, Effects, &c. of Diseases. That their Remedies consist for the most part of *Simples* and *Decoctions*, *Cauteries*, *Frictions* (...) » (*Philosophical Transactions*, n°14, 1666, p. 249). Il porte donc beaucoup sur les question médicales évoquant le thé et le ginseng, mais se termine de la sorte : « As for their *Chymists* (of which they have also good store) they go beyond ours, promising not only to make Gold, but to give Immortality. »

¹⁵⁰⁶ Voir ce que nous disions supra de ce compte –rendu cf. p. 276.

et discuté par la Société londonienne. Et, lors de certaines réunions, les savants anglais ont tenté de reproduire quelques-unes de ses expériences. Citons simplement celles sur le son, mentionnées dans les minutes de la réunion du 12 février 1662, ou encore le n°247 de décembre 1698 évoquant la reproduction d'expérimentations décrites dans la *Phonurgia nova* du jésuite¹⁵⁰⁷. Parmi ces inventions « sonores », la « trompette parlante » est scrutée plus particulièrement. Une polémique se développe, en effet, sur son cas, entre Kircher et sir Samuel Morland (1625-1695), mathématicien, inventeur et « polymathe », que le premier accuse de lui avoir volé sa découverte¹⁵⁰⁸. La querelle était née avec la publication de *An Account of the Speaking Trumpet, as it hath been contrived and published by Sir Samuel Moreland* dans le n°79 de janvier 1672 (et une allusion y est faite encore dans le n°175 de septembre-octobre 1685)¹⁵⁰⁹. L'ouvrage de Kircher consacré à ce sujet, publié par la suite, dès 1673, est donc, pour partie, un plaidoyer *pro domo* pour revendiquer la paternité de sa trouvaille, appelée « *tuba stentoro-phonica* ». Il dit la faire remonter à sa *Musurgia*, alors que sa mise en pratique, sous diverses formes, était depuis fort longtemps visible dans les dispositifs « spectaculaires » du Collège Romain : les tubes reliant les portiers du collège à sa chambre afin de le prévenir des visites dans son musée ou ceux lui permettant de faire parler son « oracle delphique », statue disposée dans sa galerie¹⁵¹⁰. Le traité s'ouvre surtout sur des témoignages de sa bonne foi et ce n'est sans doute pas un hasard si le premier d'entre eux est celui de l'Anglais installé à Rome, James Alban Gibbes¹⁵¹¹. Par ailleurs, John Dodington avait fait suivre à Oldenburg, dès juillet 1672, une

¹⁵⁰⁷ cf. BIRCH (Thomas), *op. cit.*, t. 1 (12.02.1662), p. 76 ; *Philosophical Transactions*, n°247, 1698, p. 433-439 : « Some Experiments and Observations concerning Sounds, by Mr. Walker » sur la question de la vitesse de propagation du son. Parmi les autres expériences jésuites reproduites par la société londonienne, mentionnons simplement aussi celle sur la sphère volante de Lana Terzi effectuée par Robert Hooke le 27 novembre 1673 mais définitivement décrétee non réalisable le 5 juin 1679 (BIRCH (Thomas), *op. cit.*, t. 3, p. 111 et p. 489) cf. GORMAN (Michael John), *art. cit.*, p. 425, note 57.

¹⁵⁰⁸ Le deux auteurs publient sur ce sujet : MORLAND (Samuel), "*Tuba stentoro-phonica*", *an instrument of excellent use, as well at sea as at land, invented... in the year 1670... by S. Morland...*, Londres, M. Pitt, 1671 et KIRCHER (Athanasius), *Athanasii Kircheri... Phonurgia nova, sive Conjugium mechanico-physicum artis et naturae paranympha philosophia concinnatum...*, Kempten, per R. Dreherr, 1673.

¹⁵⁰⁹ *Philosophical Transactions*, n°79, 1672, p. 3056-3058 et *Philosophical Transactions*, n°175, 1685, p. 1184-1185 dans le compte-rendu de *Collegii Experimentalis, sive Curiosii, Pars Secunda : per Jo. Christ. Sturmium (Altorsi 1685)*.

¹⁵¹⁰ Cf. SEPI (Giorgi de), *Romani Collegii musaeum, op. cit.*, p. 60-61 et KIRCHER (Athanasius), *Phonurgia nova, op. cit.*, p. 112.

¹⁵¹¹ Cf. KIRCHER (Athanasius), *ibidem*, non pag. : « Authentica Testimonia De prima hujus Artis inventione. *Jacobus Albanus Ghibbesius Poeta* (...) Voluisset utique sibi dari tubam illam novam, quam suus Author vocat *Stentoro-phonica*, ad amplificandam, & dilatandam vocem, ut longè undique perciperetur ad complura passuum millia ; nupera

lettre de Kircher défendant sa position et son « merveilleux instrument », dont il était en train de réaliser un exemplaire pour l'empereur¹⁵¹².

A la suite de ce tour d'horizon de la réception des travaux jésuites, et en particulier kirchériens, par la Royal Society, l'on perçoit que, outre le pan essentiel concernant la Chine et le chinois, les ouvrages linguistiques de Kircher sont assez peu traités par les *fellows*. Plusieurs explications à cela : d'une part, leurs dates, qui font que les écrits sur les hiéroglyphes ou la *Polygraphia*, précèdent l'instauration officielle de l'institution ou, en tout cas, celle des *Philosophical Transactions*. Or ces dernières réagissent surtout à l'actualité scientifique dont elles sont un baromètre. Mais, d'autre part, une raison plus profonde pourrait résider dans une conception divergente de la hiérarchie des centres d'intérêt scientifiques et une approche différente du traitement de la question linguistique. Rappelons que dans le compte-rendu de la *China illustrata*, la question de la langue, part capitale de l'ouvrage, était très vite évacuée par le recenseur au profit des merveilles naturelles, « *as belonging to our sphere* » écrivait-il¹⁵¹³. La langue universelle est simplement abordée par la bande dans la très brève relation du « volumineux » « *Athanasii Kircheri Ars Magna Sciendi sive Combinatoria*, Amstelodami, 1669, *in fol.* » dans le numéro 54 des *Philosophical Transactions*. Le ton oscille entre objectivité « scientifique » et apparent scepticisme vis-à-vis de l'ouvrage :

« l'auteur (...) prétend par une méthode nouvelle et universelle, par le moyen d'une combinaison artificielle de tous les domaines de la connaissance, permettre aux hommes de discourir et disputer sur toutes choses possibles, de mille façons, et d'acquérir une connaissance sommaire et générale de toutes choses. (...) De quelle utilité cette

est inventio Academicorum Societatis Regiae Londini, praecipua verò laus tribuitur clar. Viro Samuëli Morlando Equiti Aurato, tanquam primo & unico Inventori ; Tametsi (...) clamet Athanasius Kircherus, sibiq ; decus famamq ; vendicet ; Asseruit enim nobis haec scribentibus, rem totam abhinc annos circiter viginti à se descriptam & vulgatam in *Tom. 2. Musurgia, Cap. de Phonismis*. ubi sermo de Cornu Alexandri Magni (...) ». Vient ensuite le témoignage de Gaspar Schott, tiré de sa *Magia Naturali Parte II f. 156*.

¹⁵¹² Dodington à Oldenburg, 12 juillet 1672, OLDENBURG (Henry), *The Correspondence, op. cit.*, vol. 9, lettre n°2023, p. 155-157 ; la lettre, qu'il retranscrit, est destinée au départ par Kircher au fils de Dodington : « I have transcribed it verbatim. Two or three things I observe viz. That Father Kercher had this Invention 24 yeares since, Secondely That he hath made it capable of receiving Answers. Thirdly That it is Intelligible 20 miles. I should be loath to detract from ye Honor of Sr Sam. Moreland, yet Amica veritas praeter Socratem et Platonem ».

¹⁵¹³ Cf. *Philosophical Transactions*, N° 26, juin 1667, p. 484 (déjà cité).

doctrine pourrait être dans l'acquisition, avec plus de facilité ou d'avantages, de la connaissance, le perspicace lecteur en jugera. »¹⁵¹⁴

Le problème des identités confessionnelles n'est donc peut-être pas exclusif et se pose aussi celui de l'*habitus* scientifique.

Athanasius Kircher vu depuis la Royal Society : identité confessionnelle ou habitus scientifique ?

Dans une lettre du 20 octobre 1659, adressée à Henry Oldenburg, Robert Southwell – que l'on retrouve donc – écrit avoir rencontré, à Montpellier où il s'est arrêté en chemin pour l'Italie, un gentleman anglais du nom de Paget qui, lui, arrive de Rome¹⁵¹⁵. Ce dernier l'informe sur les travaux de Kircher : à la fois sur une plante qu'il aurait fait renaître de ses cendres (« expérience » qui fait partie de celles qui intriguent beaucoup les correspondants de la Royal Society qui la mentionnent à diverses reprises¹⁵¹⁶) mais aussi sur les langues puisqu'il signale les recherches du jésuite sur les hiéroglyphes :

« Il me dit que Kircher est maintenant totalement absorbé par l'interprétation et l'éclaircissement de toutes sortes d'anciens hiéroglyphes, tâche qui, bien qu'il y excelle, fait décliner sa renommée en Italie, du fait qu'il s'agit d'une étude hors de propos. »¹⁵¹⁷

Il est intéressant de noter ici que, pour un futur président de la Royal Society, les études de Kircher consacrées aux caractères égyptiens, si fondamentales dans son approche de la

¹⁵¹⁴ *Philosophical Transactions*, n°54, 1669, p. 1093 ; l'intégralité du compte-rendu est le suivant : « This Voluminous Work is divided into Eleven Books, in which the Author having taken some pains to show the Defects and Difficulties in the famous Lullian Art, pretends by a new and Universal Method, that, by an Artificial Combination of the Subjects of knowledg, to enable men to discourse and dispute, innumerable ways, of every thing proposed, and to acquire a summary and general knowledge of all things. So that his *Combinatory Art*, as he calls it, consists chiefly in this, that any subjects being given or proposed, it shews, how often and how many ways they may be combined together, or exchanged, or transposed among themselves. Of this *Art* he first shows the Theory, and the Rules, in the first 5 Books ; and then in the other 6. he applyes these Rules to Practice by Examples, relating to the several Arts and Sciences. Of what Use this Doctrine may be for the attainment of knowledg with more ease or advantage, the sagacious Reader may Judge. »

¹⁵¹⁵ Sans doute, d'après les éditeurs de la correspondance, William Paget (1637-1713), futur sixième Baron Paget, qui reçoit la permission de voyager en 1656. Futur diplomate.

¹⁵¹⁶ Elle est évoquée, par exemple, par Boyle dans *A Discourse... about the possibility of the resurrection*, 1675 (BOYLE (Robert), *Works*, vol. 8, p. 295-313).

¹⁵¹⁷ OLDENBURG (Henry), *The Correspondence, op. cit.*, vol. 1, lettre n°166 (Southwell à Oldenburg, 20 octobre 1659), p. 323-326 ; nous traduisons : « He tells me yt Kercher is now wholly intent on ye expounding and illustrating all sorts of Anchient Hieroglyphicks wherein though [he] be exceeding excellent, yett because it is a study out of ye way, his fame in Italy is at some ebb. »

langue universelle, le font sortir du « droit chemin » scientifique. Or ce jugement porté a priori sur le comportement scientifique de Kircher est confirmé lors du séjour romain de Southwell. Dans la suite de sa lettre à Boyle où il rendait compte de ses visites dans la galerie du Collège Romain, il prolonge son rapide portrait du jésuite :

« D'un autre côté, il est réputé être très crédule, capable de faire imprimer toute histoire étrange qu'on lui rapporte, si elle paraît plausible. Il est assez philosophe pour donner quelques raisons ou autres explications à tout ce que vous lui demanderez. Cela m'a souvent fait sourire de voir comment il s'en sortait. »¹⁵¹⁸

Les *fellows* se montrent, en fait, fréquemment dubitatifs devant la démarche intellectuelle et scientifique du jésuite. Leur position dans le monde social les conduit à évaluer, à juger et classer les pratiques de Kircher selon des schèmes liés à leur habitus scientifique. L'exemple d'un échange épistolaire autour de la figure du natif de Fulda au cours de l'année 1665 nous semble de ce point de vue tout à fait significatif. Tout d'abord, dans la lettre dans laquelle il tenait Boyle informé de la disponibilité du *Mundus subterraneus* chez les libraires londoniens, Oldenburg ne s'en montrait pas moins méfiant sur son éventuel contenu, craignant que Kircher « ne donne plutôt des compilations, comme à son habitude, de ce qui existe déjà et est connu, que quelques nouvelles découvertes remarquables » ; et si les titres de chapitres inspirent le philosophe anglais, il semble soupçonner de la simple cosmétique, éventuellement frauduleuse¹⁵¹⁹. Est-ce en connaissance de cause et ayant eu vent de ce point de vue très mitigé de l'un des principaux animateurs de la Royal Society vis-à-vis de Kircher, que Robert Moray, le plus proche de lui parmi les académiciens

¹⁵¹⁸ Cf. début de la lettre citée p. 528 : BOYLE (Robert), *op. cit.*, vol. 1, p. 451-453 ; nous traduisons : « On the other side, he is reputed very credulous, apt to put in print any strange, if plausible, story, that is brought unto him. He is philosopher enough, to give some kind of reason or other for whatsoever you will demand of him. He has often made me smile, to see how he will fetch about things ». Southwell donne quelques exemples, de certaines des bizarreries théoriques de Kircher : notamment celui d'une jeune femme, qui parce que sa robe de grossesse aurait été contaminée par quelques « sperma » de grenouille, en aurait vu une lui pousser dans le dos, du fait de la chaleur de son corps... « The truth is, the father has strange stories, as to generation » conclut l'Anglais.

¹⁵¹⁹ Lettre n° 419 (déjà mentionnée), OLDENBURG (Henry), *Correspondence, op. cit.*, vol. 2, p. 532 (nous avons traduit la phrase soulignée par nous) : « (...) In ye mean while, I doe much feare, he gives us *rather Collections, as his custom is, of what is already extant and knowne, yn any considerable new Discoveryes*. The titles and heads of chapters are very august, if the matter equall ym, I shall not repent of what I must pay for it. (...) 'Tis certain, this Book takes in all ye considerable particulars, belonging to yt world, Waters, Mettals, Stones (where he forgets not yt of ye Philosophers) Fires, Earths, Insects, underground Men, and Daemons ymselves, etc: but how he acquits himselfe of it, you must judge. »

londoniens, se lance dans une défense convaincue de la position du savant romain et de son utilité dans la République des Lettres, malgré ses défauts ?

« Quoi que M. Huygens et d'autres disent de Kircher, je vous assure que je suis un de ceux qui pensent que la République des Lettres [*Commonwealth of learning*] lui doit beaucoup, bien qu'il faille séparer, dans ses diverses œuvres, le bon grain que l'on y trouve un peu partout, de l'ivraie. Et bien qu'il ne traite pas la plupart des choses à fond, ni avec justesse, il fournit pourtant la matière aux autres pour le faire. Je le considère comme une source utile [*usefull Quarries*] en philosophie et bonne littérature. Des ouvriers curieux pourraient finir ce sur quoi il a buté ou qu'il a taillé grossièrement. Il se mêle de trop de choses pour en faire aucune de façon exquise, pourtant dans quelques unes que je peux nommer, je ne connais personne qui aille plus loin que lui, du moins lorsqu'il s'agit d'en saisir la variété : et même ce qui est souvent non seulement source de plaisir mais aussi utile. »¹⁵²⁰

Pourtant, une lecture attentive de ce plaidoyer pour Kircher permet peut-être de modérer un certain enthousiasme perceptible au premier abord. Nous pouvons y déceler une interprétation de la position du membre de la Compagnie de Jésus dans la République des Lettres qui diffère finalement peu de celle souhaitée par Beale, bien que ce dernier soit beaucoup plus dur dans les termes employés. Moray dit de même du professeur au Collège Romain que s'il fait mal les choses, en ne suivant pas un protocole scientifique complet (« *he doth not handle most things fully, nor accurately* »), il est, par contre, toujours possible de reprendre ses données, de prolonger ses travaux inaboutis pour les faire coïncider avec l'idéal en train d'être défini par la Société savante anglaise. On en revient à cette collaboration dissymétrique souhaitée par les membres de la Royal Society. Rapidement, Moray en vient même à se ranger à la « doxa » plus intransigeante, lorsqu'il écrit de Kircher qu'il fait « comme les autres oiseaux de son espèce [*birds of his*

¹⁵²⁰ Lettre de Moray à Oldenburg, 19 octobre 1665 (n°438), OLDENBURG (Henry), *Correspondence, op. cit.*, vol. 2, p. 574-577 ; nous traduisons : « Whatsoever Mr Hugens & others say of Kercher, I assure you I am one of those that think the Commonwealth of learning is much beholding to him, though there wants not chaff in his heape of stuff composted in his severall peaces, yet there is wheat to be found almost every where in them. And though he doth not handle most things fully, nor accurately, yet yt furnishes matter to others to do it. I reckon him as usefull Quarries in philosophy and good literature. Curious workmen may finish what hee but blocks and rough hewes. Hee meddles with too many things to do any exquisitely, yet in some that I can name I know none goes beyond him, at least as to grasping of variety : and even that is not onely often pleasure but usefull. » Sur cet échange entre Moray et Oldenburg, dont cette citation reprise, y compris dans son titre, voir l'article de Michael John Gorman, sur lequel nous nous appuyons pour un certain nombre de conclusions : GORMAN (Michael John), « From 'The Eyes of All' to 'usefull Quarries in philosophy and good literature' : Consuming Jesuit Science, 1600-1665 », *art. cit.* ; la citation de Moray, p. 182.

feathers] » et met en doute la faisabilité et la pertinence de ses recherches¹⁵²¹. Ce sentiment gagne finalement tous les correspondants : de Boyle écrivant avoir « anticipé » l'échec de l'expérience de Kircher sur les rayons de la lune, à Oldenburg lui répondant que « c'est un mauvais présage que la toute première expérience que nous sélectionnons chez Kircher échoue, et il est fort probable que la prochaine fasse de même »¹⁵²².

Michael John Gorman qui s'est penché, lui aussi, sur cet échange en conclut : « When the « chaff » was removed from their experimental reports, the practices they described had to be sanitized and deprived of the clerical and emblematic overtones that supposedly coloured the motives of the Jesuit experimenter, rendering him a passable reader, but not a reliable interpreter, of the book of nature. »¹⁵²³ Mais il nous semble falloir remarquer, pour aller au-delà, que *habitus* scientifiques et *habitus* religieux en viennent à se confondre dans la dénonciation DU jésuite par la Royal Society. Dans les positions et schèmes de pensée critiques des uns et des autres, il est impossible de discerner précisément ce qui relève de la religion ou de la science, ils sont comme inextricablement liées. Il en va ainsi de la dénonciation des jésuites comme tricheurs ou charlatans. Et l'on en revient alors au *De Charlataneria eruditorum* de Mencke. Sur son frontispice [III. 17], est représentée une scène de théâtre où des camelots (scientifiques) font leurs tours : le protagoniste fait une lecture, assisté d'un homme vêtu d'un costume turc tenant une boîte de remèdes.

¹⁵²¹ Lettre de Moray à Oldenburg, 16 novembre 1665 (n°454) (*ibidem*, p. 608-611) : « what civility I may have exprest to him I do not remember but hee does but lyke other birds of his feathers. Thom. saw no such matter in the experiment as kircher promises in his 2. nights observation. I intend to morrow to communicate the other to Mr Boile ; but there is for ought I know no hope of procuring such glass toole here as are prescribed for the other, nor do I know what hee means by *Mercurialis liquor* if it be not Quicksilver hee intends... ». Voir aussi sa lettre du 27 novembre (n°462) où sont aussi évoquées les expériences de Kircher.

¹⁵²² Nous traduisons : « 'Tis an ill Omen, me thinks, yt ye very first Experiment singled out by us out of Kircher, failes, and yt'tis likely, the next will doe so too. » (Oldenburg à Boyle, 21 novembre 1665 (lettre n°457), *ibidem*, p. 615). Oldenburg répondait ainsi à la lettre de Boyle du 18 novembre 1665 (n°456, *ibidem*, p. 613-614) où il écrivait : « I suppose Sr Rob. Murry has told you, yt ye Expt about Salt & Nitrous water exposd to ye Beames of ye moone did not succeed as Kircher promises, but as I foretold. And for ye same Authors Expts wht Quicksilver & sea water seald up in a ring, though ye want of fit glasses, will, till the commerce wth London be free, keepe mee unable to try : yet besides yt it is at most ye same, but not soe probable as yt wch he publishd in his *Ars Magnetica*, 20 or 30 year agoe [*Magnes, sive de arte magnetica*, 1641], I cannot but think it unlikely yt it will succeed at least in our Climate, where by concentrating ye Beames of ye Moone wth a large Burning-glasse, I was not able to produce any sensible Alteration, in Bodys yt seeme very easily susceptible of them. »

¹⁵²³ GORMAN (Michael John), *art. cit.*, p. 185.

**Ill. 17 : Frontispice du *De la Charlatanerie des Savans...* de Johannes Mencke
(La Haye, 1721)**

A droite, deux acrobates, à gauche un servent noir tend un paquet en échange d'argent ; dans le public, un homme en vêtement « académique » monté sur un âne¹⁵²⁴. En haut de l'image figure la devise « *Mundus vult decipi* » (« *Muntus fuld tezibi* » en latin prononcé avec l'accent saxon sur l'édition originale : « le monde veut être déçu »). Le lien entre charlatanerie et théâtre est établi. Or, en 1624, dans ses *New Shreds of the Old Snare*, John Gee ne présente-t-il pas justement les jésuites comme des acteurs, écrivant qu'ils sont « d'une telle dextérité, qu'[il] ne voit pas de raison pour qu'ils ne montent pas leur propre compagnie, qui fera à coup sûr fermer boutique aux *Fortune, Red-Bull, Cock-pit, et Globe* [noms de compagnies théâtrales anglaises] »¹⁵²⁵ ? La critique de la dimension « spectaculaire » des jésuites permet de dénoncer aussi bien l'apparat de la messe papiste, transformant l'eucharistie en cérémonie « miraculeuse », que leurs « protocoles expérimentaux » à proprement parler, considérés comme relevant plutôt de la magie ou de la démonstration de foire¹⁵²⁶. Tout serait chez eux mise en scène. Et, en ce qui concerne l'expérimentation scientifique, le dilemme réside justement dans la frontière parfois ténue entre la démonstration utile et le spectacle vain, mise en sciences et mise en scène. Une

¹⁵²⁴ Nous faisons figurer ici le frontispice de la version française : il est identique, sauf que l'image est inversée et que la devise est rétablie en « bon latin » par rapport à l'édition originale.

¹⁵²⁵ GEE (John), *New Shreds of the Old Snare*, Londres, 1624, p. 17 ; cité dans ILIFFE (Rob), « Lying Wonders and Juggling Tricks : Religion, Nature, and Imposture in Early Modern England », dans FORCE (James E., dir.) et KATZ (David S., dir.), *Everything Connects : In Conference with Richard H. Popkin. Essays in his Honor*, Leiden/Boston/Cologne, Brill, 1999, p. 185-209 ; p. 201. Nous traduisons : « The Jesuits being or having Actors of such dexterity, I see no reason but that they should set up a company for themselves, which surely will put down the *Fortune, Red-Bull, Cock-pit, and Globe*. » Sur la question de la validité du fait scientifique, du rapport entre sciences et imposture... voir aussi les travaux de Lorraine Daston dont : DASTON (Lorraine) et PARK (Katharine), *Wonders and the Order of Nature, 1150-1750*, New York, Zone Books, 1998 et DASTON (Lorraine), « Baconian Facts, Academic Civility, and the Prehistory of Objectivity », dans MEGILL (Allan, dir.), *Rethinking Objectivity*, Durham, Duke University Press, p. 37-63 ; ainsi que FINDLEN (Paula), « Jokes of Nature and Jokes of Knowledge : The Playfulness of Scientific Discourse in Early Modern Europe », *Renaissance Quarterly*, vol. XLIII, n° 2, été 1990, p. 292-331.

¹⁵²⁶ Cf. ILIFFE (Rob), *art. cit.*, p. 201 : « In addition to their reputation of reducing the Mass to a spectacle or carnival, Catholic priests were legendary for their cunning trickery and, from the late 1530's onward, there was something bordering on an obsession with the tricks and representation on stage. The links between trickery and popery were established in 1584 in Reginald Scot's remarkable *Discoverie of Witchcraft*. » Beale dans sa lettre n'évoquait-il pas aussi, au milieu des questions scientifiques la transsubstantiation (dans un passage peu clair au demeurant ?) : « *I do not conceive, yt ye J[su]its] or Sorbon. are seriously jealous for Transubstantiation : for I have seene it soe attemperd by newe modelling, in severall of their acutest, yt tis quite another matter, than wn ye negative was capitall in our Q Marys dayes. But there are in Rome & in England, some, yt feare ye impartiall discussions of cleare, & emancipated Reasone ; & Though they talk high for Transubstantiation [sic], for this, or for that, they may thinke of other matters.* » (lettre n°1733 dans OLDENBURG (Henry), *The Correspondence, op. cit.*, p. 123).

visite de Charles II programmée dans les locaux de l'institution scientifique londonienne conduit Christopher Wren à s'interroger, avec le président Lord Brouncker, sur la conduite à tenir :

« Et si vous disposez d'une expédition particulièrement remarquable, qui soit de nature à dispenser quelque lumière nouvelle sur les principes de la philosophie, rien ne serait mieux aux prétentions de la Société : quoiqu'elle soit envisageable, celle [que vous proposez] serait trop ingrate à cette fin, car il doit y avoir un certain appareil. D'un autre côté, si l'on ne produit que des jongleries et des tours destinés à faire naître l'étonnement, *comme le font Kircher, Schottus et tous les bateleurs de leur espèce*, la gravité requise par l'occasion fera défaut. Ce doit être quelque chose entre deux, qui répande sur la philosophie un léger parfum luciférien, et cependant dont l'utilité et les avantages soient manifestes sans qu'il soit besoin de discours ; et, par ailleurs, qui soit à même de surprendre par quelque effet inattendu, et louable par l'ingéniosité du dispositif... »¹⁵²⁷

Enfin, Charles II ne fait jamais cette visite. Peut-être est-ce parce que, crypto-catholique, il aurait justement été plus séduit par ces démonstrations dont il avait pu être le témoin lors de son exil continental, dans les cours européennes ou au collège jésuite de Liège qu'il avait visité, guidé par le jésuite anglais Francis Line ? Toujours est-il que pour l'institution, Kircher et Schott, « *jugglers* », sont des repoussoirs. Et Samuel Hartlib en 1648 écrivait de Kircher, et Scheiner cette fois, qu'ils étaient des mathématiciens « jésuites typiques pour faire un grand fracas de toutes ces choses etc. afin d'attirer plus d'admirateurs et de contributeurs à leur Ordre »¹⁵²⁸. Les jésuites seraient des camelots attirant le chaland...

Or, dans leurs approches respectives de la quête d'une langue universelle, le sentiment d'être guidés par des habitus différents est clairement perçu par les acteurs sociaux impliqués dans le champ qui nous concerne. Nous avons remarqué les divergences à l'œuvre entre, d'une part, les recherches d'Athanasius Kircher qui passent par le chinois,

¹⁵²⁷ Christopher Wren à Lord Brouncker, 30 juillet 1663, dans BIRCH (Thomas), *op. cit.*, vol. 1, p. 288 (nous soulignons) ; dans la traduction française de SHAPIN (Steven) et SCHAFFER (Simon), *Le Léviathan et la pompe à air : Hobbes et Boyle entre science et politique*, Paris, La Découverte, 1993 (1985 pour l'original en anglais), p. 37-38 ; la citation figure aussi dans ILIFFE (Rob), *art. cit.*, p. 208 : à voir aussi pour l'interprétation de la non-venue du roi et sur Kircher et Schott, p. 196-197.

¹⁵²⁸ HARTLIB (Samuel), *Ephemerides*, 1648, part 1 (janvier 1648), *Hartlib Papers*, Sheffield University Library, 31/22/1 A-B ; cité dans GORMAN (Michael John), *art. cit.*, p. 174 ; nous traduisons : « Kircherus and Scheinerus etc. apply Mathematics to Experiments and Mechanicks etc. They are right Iesuits to make a great blaze of all things etc so as to attract more admirers and contributors to their Order. ».

mais aussi les hiéroglyphes et qui se traduisent également parfois dans des dispositifs spectaculaires, dont le fonctionnement est évocateur de la conception de la langue universelle du jésuite (nous allons y revenir), et, d'autre part, les avancées que cherche à produire le milieu anglais. Ainsi les « orgues » de Kircher – *arcae stenographicae* ou *glottotacticae* – sont la démonstration de ce hiatus. Distribués parcimonieusement dans les cours européennes, ils ont une fonction qui est précisément celle que dénoncent les *fellows* de la Royal Society comme *tricks* des *jugglers* : séduire en étonnant et en divertissant plutôt qu'en démontrant... Si les Anglais s'appuyaient dans le domaine linguistique sur les données jésuites sur le chinois, suivant le procédé décrit par Beale ou Moray, c'était pour mieux se les réapproprier et les transformer. Dans son *Essay...*, après avoir écarté la concurrence du chinois justement, Wilkins expose très précisément cet écart entre les habitus. Selon lui, il pèse sur la nature différente de son projet par rapport à celle des autres tentatives, parmi lesquelles celles des jésuites :

« A cela je pourrais ajouter quelque chose concernant l'avantage de cette manière philosophique, sur les essais en direction d'un caractère universel réalisés par d'autres. Celui sur les marques ou lettres par Cicéron ; celui sur les nombres par l'un des nôtres, compatriote ingénieux [dans la marge : Mr. *Beck of Ipswich*], suivi depuis par Becherus, et par Athanasius Kircher ; ensemble avec cette autre tentative en direction d'une langue universelle par Philippe Labbé. Lesquelles sont à cet égard défectueuses, parce qu'elles ne sont pas philosophiques ; raison pour laquelle elles sont beaucoup plus difficiles, et moins claires. »¹⁵²⁹

Certes, Beck gravite dans le milieu de la Royal Society, mais il est l'auteur de l'un des premiers projets et des moins aboutis ; parmi les trois autres cités (outre Cicéron, à part), deux sont réalisés par des jésuites : Labbé et Kircher. Or que Wilkins leur reproche-t-il ? De n'être pas « philosophiques ». Le terme a ici le sens de « philosophie naturelle », celle dont la Royal Society s'acharne à définir les contours, donnant au champ scientifique son autonomie dans la deuxième moitié du XVIIe siècle. En déclarant son projet plus « philosophique » que les autres (« *Philosophical way* »), Wilkins lui confère aussi une identité proprement scientifique. Son « *real character* » est une langue de la Royal Society.

¹⁵²⁹ WILKINS (John), *An Essay...*, *op. cit.*, p. 452. Nous traduisons : « To this I might adde something concerning the advantage of this Philosophical way, above those attempts towards a Universal Character which have been made by others. That of *Marks* or *Letters* by *Cicero* ; that of *numbers* by an Ingenious Country-man of our own [dans marge Mr. *Beck of Ipswich*], followed since by *Becherus*, and by *Athanasius Kircher* ; together with that other attempt towards an Universal Language, by *Philip Labbé*. All which are in this one respect defective, because they are not Philosophical ; upon which account they are much more difficult, and less distinct. »

Il ne peut alors que rejeter les éventuelles langues « jésuites » qui ont pu être élaborées par ailleurs, les disqualifiant non pas pour des raisons religieuses mais pour des raisons « rationnelles »...

Pourtant, malgré ces divergences fondamentales, effets à la fois de la confrontation confessionnelle et de la confrontation des habitus scientifiques, il n'en reste pas moins que les démarches des uns et des autres se rapprochent sur des points tout aussi cruciaux – l'intérêt pour la cryptographie par exemple – qui ont des effets sur la conception globale de ces langues, convergentes pour le coup, que ladite langue soit jésuite ou qu'elle soit de la Royal Society. Le champ de la République des Langues peut jouer un rôle unificateur. D'ailleurs, malgré toutes les attaques contre Kircher que nous avons pu exposer, certains Anglais n'en portent pas moins sur lui un jugement très laudatif : c'est le cas de James Alban Gibbs (« Iacobi Albani Gibbesij, Med. Doct. »), un insulaire certes très « italianisé », auteur d'un éloge attendu, dans le poème anglais du *Triumphus Caesarus polyglottus* en tête de l'*Oedipus Aegyptiacus* :

« No longer shall it be so. For their *Sphynx*
W've found an OEDIPUS, doth solue the links
Of chayne'd mysterious emblemes, holy rites
Close riddles, obscure symbols ; Aegypts nightes ;
Scarce having other darkenesse. KIRCHER's he,
That whylome gave a prooffe of masterie »¹⁵³⁰

Quant à Thomas Browne – qui n'est pas un *fellow* mais bien un protestant – n'écrit-il pas du travail du professeur au Collège Romain sur les hiéroglyphes qu'« aucun homme ne pourra sonder l'océan de cette doctrine plus profondément que ne l'a fait ce modèle éminent d'Erudition savante, Kircher »¹⁵³¹ ? L'Œdipe de hiéroglyphes pourrait donc intéresser en Angleterre ? Dans le *Cryptomenysis Patefacta : Or the Art of Secret* de John Falconer, en 1685, c'est même la *Polygraphia* de Kircher qui est « réceptionnée » directement sur l'île : s'il trouve que ce que propose le jésuite a, d'une part, déjà été effectué en grande partie par Trithème et, d'autre part, paraît assez compliqué à adopter (« Lord Bacon's [method] by Writing omnia per omnia » paraissant pouvoir lui être

¹⁵³⁰ KIRCHER (Athanasius), *Triumphus Caesarus polyglottus*, op. cit., f. 89r.

¹⁵³¹ BROWNE (Thomas), *Pseudodoxia Epidemica ou examen de nombreuses idées reçues et de vérités généralement admises*, traduit par Bernard Hoepffner avec la collaboration de Catherine Goffaux, Paris, José Corti, 2004 [1646], p. 77.

préférée), il n'en juge pas moins le projet intéressant¹⁵³². Il apparaît, en tout cas, relier le travail de Kircher directement à la cryptographie qui est l'objet de son ouvrage.

¹⁵³² FALCONER (John), *Cryptomensys Patefacta : or the Art of the Secret Information Disclosed without a key*, Londres, Daniel Brown, 1685 cf. STRASSER (Gerhart), *Lingua Universalis*, *op. cit.*, p. 181-182.

Chapitre 8 – La langue universelle, une langue « de distinction sociale » ?

Les langues universelles des XVI^e-XVII^e siècles se présentent comme des contradictions. Intrinsèques. Se réclamant de l'universel, elles tendraient plutôt, si l'on considère leur impact effectif en tant que langues à proprement parler, vers le néant. De façon générale, elles ont connu – à quelques exceptions près, très significatives malgré tout, sur lesquelles nous allons revenir – une absence totale de réception. Ceux qui les ont vraiment utilisées se comptent vraisemblablement sur les doigts d'une main. Elles n'ont jamais eu de « communautés de locuteurs » – ou d'utilisateurs au sens large, la plupart n'ayant qu'une forme écrite –, qui puissent les valider en tant que langues à proprement parler. Pourtant, notre étude s'attache depuis son commencement à démontrer qu'il a existé un groupe fourni d'auteurs et d'acteurs aux positions sociales dissemblables qui se sont intéressés à cette question. Les projets, eux, ont connu une réception certaine, contrairement aux idiomes élaborés. La langue universelle a existé à travers les discussions qui animaient la République des Langues. Pourtant, il y a bien un hiatus majeur entre le nombre de leurs créateurs et le nombre de leurs pratiquants¹⁵³³. Cet état de fait s'explique bien sûr, dès l'abord, par la grande difficulté d'un certain nombre de ces projets. Est-ce d'ailleurs un simple échec ? Cela ne relève-t-il pas aussi, pour partie, d'une stratégie consciente des acteurs ? La limitation de l'extension sociale de ces « langues » n'est-elle pas liée, outre les problèmes linguistiques, à une volonté de leurs concepteurs ? Il nous apparaît que si la langue universelle est née – ou re-née plutôt – à la Renaissance sur une contradiction, celle-ci est en grande partie assumée. Elle a poussé sur une terre à l'humus oxymorique, entraînant des tensions inhérentes entre la volonté de l'universel qui caractérise la pensée humaniste au sens large, dont nos *language planners* sont imprégnés, et une autre dimension de ce mode de pensée : le goût du secret, des arcanes, qui s'incarne, entre autres, dans les travaux alchimiques ou les supputations astrologiques. Cet autre versant de l'humanisme, bien connu, se traduit, sur le plan des langues, par le recours à la cryptographie, depuis notamment les travaux de Trithème. Au XVII^e siècle encore, il reste, à la faveur, en particulier, de la première impression, en 1606, de sa *Stéganographie*, rédigée vers 1500, une référence majeure pour les concepteurs de langues universelles – ce sera la thème du deuxième mouvement de ce chapitre. Comment concilier cette double identité linguistique de leurs projets, l'universel et le secret, l'extension et la restriction ?

¹⁵³³ Songeons au rapport très différent, par exemple, en ce qui concerne les langues universelle créées au XIX^e siècle. Les projets, plus nombreux bien sûr que les seuls esperanto et volapük, mais finalement sans doute pas beaucoup plus que ceux de la Renaissance, connaissent une réception qui, si elle n'est pas pléthorique (et surtout pas quantifiée exactement...), demeure plus importante (« quelques millions » d'espérantistes...).

La « solution » relève de deux aspects complémentaires. D'une part, ces langues discutées dans le cadre de réseaux limités en sont le produit ; les réflexions et discussions (épistolaires bien souvent on l'a vu) qui mettent en branle la République des Langues portent sur une langue des républicains des langues. Elle leur correspond et, en cela, elle est une langue de « distinction sociale », projetant dans l'utopie, le rôle que ces derniers souhaitent se voir attribuer peut-être ; les langues universelles sont le reflet de l'identité sociale de leurs concepteurs, de ce qu'ils sont – ce sera l'objet du dernier temps de ce chapitre. D'autre part, elles sont aussi le reflet du rôle qu'ils assignent à leurs inventions : elles doivent être une langue de la vérité.

2.1 La quête de la langue de la vérité

Pierre Bayle, dans l'article « Catus » de son *Dictionnaire historique et critique*, offre cette célèbre définition de la République des Lettres :

« Cette République est un Etat extrêmement libre. On n'y reconoit que l'empire de la vérité et de la raison ; et, sous leurs auspices, on fait la guerre innocemment à qui que ce soit. Les amis s'y doivent tenir en garde contre leurs amis, les pères contre leurs enfans, les beaux-pères contre les gendres ; c'est comme au siècle du fer (...) Chacun y est tout ensemble souverain et justiciable de chacun. Les loix de la société n'ont pas fait de préjudice à l'indépendance de l'état de nature, par raport à l'erreur et à l'ignorance : tous les particuliers ont à cet égard le droit du glaive et le peuvent exercer sans en demander la permission à ceux qui gouvernent. »¹⁵³⁴

Ce texte a été célébré notamment par Reinhart Koselleck comme « l'avènement du règne de la critique (...) l'art d'obtenir, via la raison, des connaissances et des résultats exacts. Le savant s'affirm[ant], alors, comme l'avocat de la raison »¹⁵³⁵.

Certes, le dictionnaire de Bayle ne date que de 1697 et est donc postérieur aux projets auxquels nous nous intéressons, mais il décrit bien ici l'espace social dans lequel les concepteurs de ces projets s'insèrent. L'un des buts de la langue universelle n'est-il pas justement d'être une arme dans ce combat sans merci que se livrent les uns aux autres pour faire triompher la vérité ? N'est-il pas d'instaurer l'idiome dans lequel pourrait plaider plus

¹⁵³⁴ BAYLE (Pierre), *Dictionnaire historique et critique... Troisième édition*, Rotterdam, 1720, col. 821a.

¹⁵³⁵ Cf. WAQUET (Françoise), « La République des Lettres : Un univers de conflits », *art. cit.*, p. 829, où est cité Bayle et mentionné KOSELLECK (Reinhart), *Le Règne de la critique*, traduit de l'allemand par Hans Hildenbrand, Paris, Ed. de Minuit, 1979.

aisément et efficacement cet « avocat de la raison » qu'est le Républicain des Lettres ? La raison, la vérité, la culture de la connaissance apparaissent comme des ferments ontologiques de la République, elles la structurent : l'Europe de l'érudition « grandit à côté des Eglises et sinon en dehors d'elles, du moins au-delà d'elles. »¹⁵³⁶ La République des Lettres, par définition internationale, s'établit comme un « troisième pouvoir face aux Eglises et aux autorités civiles... Par sa critique, ses classements méthodiques, son encyclopédisme, elle cherche à *établir une souveraineté universelle de la raison dans une quête de la vérité à échelle humaine capable d'organiser la diversité du monde* »¹⁵³⁷. Si Alphonse Dupront ne s'est pas intéressé dans ses travaux aux *language planners*, l'on voit bien pourtant en quoi leur quête correspond parfaitement à ses conclusions sur ce qu'est cet espace social, Etat virtuel mais concurrent des pouvoirs politique et religieux, dont une des légitimités repose sur la recherche de la vérité. Or cette quête passe aussi par celle de la langue capable de l'exprimer : la langue universelle est avant tout celle de la République des Lettres et d'elle seule. Langue de la vérité, plus que langue du bon usage. Or quelle est la définition de cette dernière au XVIe-XVIIe siècle ? Prenons, par exemple, celle proposée par le grammairien et membre de l'Académie française Claude Favre de Vaugelas (1585-1650), un des grands théoriciens de la langue du XVIIe siècle. Voilà ce qu'il propose en 1647 : « c'est la façon de parler de la plus saine partie de la cour conformément à la façon d'écrire de la plus saine partie des auteurs du temps. »¹⁵³⁸ La

¹⁵³⁶ DUPRONT (Alphonse), *L. A. Muratori et la société européenne des pré-Lumières : essai d'inventaire et de typologie d'après l'Epistolario*, Florence, L. S. Olschki, 1976, p. 74.

¹⁵³⁷ DUPRONT (Alphonse), *Genèses des Temps modernes. Rome, les Réformes et le Nouveau Monde*, textes réunis et présentés par Dominique Julia, Philippe Boutry, Paris, Gallimard-Seuil, 2001 ; introduction, p. 18 (nous soulignons).

¹⁵³⁸ Cf. VAUGELAS (Claude Favre de), *Remarques sur la langue française, utiles à ceux qui veulent bien parler et bien écrire*, Paris, Vve J. Camusat et P. Le Petit, 1647 et *Nouvelles remarques de M. de Vaugelas sur la langue française, ouvrage posthume, avec des observations de M. Alemand,...*, Paris, G. Desprez, 1690 ; tel que cité ici (et analysé) dans AUROUX (Sylvain) et CLERICO (Geneviève), *art. cit.*, p. 377-378 ; voici ce que les auteurs écrivent de la situation postérieure, au XVIIIe siècle : « Il était par conséquent nécessaire que la contrepartie théorique des mouvements politiques et philosophiques ultérieurs corresponde à une discussion du rôle du (bon) usage dans la pratique et le savoir linguistiques. Deux stratégies étaient possibles dans cette discussion, l'une consistait à refuser le rôle de l'usage, l'autre à définir l'usage autrement. Dans le premier cas pour « secouer le joug de ce tyran qu'on nomme l'usage » (d'Alembert), on pouvait tâcher de faire coïncider le sujet de la langue et celui de la grammaire générale. Cette solution est, la plupart du temps, choisie avec modération (la question est de savoir dans quelle limite on peut « admettre que l'usage est contraire à la raison ») et les procédures proposées concernent très largement la régularité. (...) La seconde stratégie vise à disjoindre la définition de l'usage linguistique et la structure sociale de la monarchie absolue. Différentes tactiques sont possibles ; elles correspondent à des mouvements sociaux complexes, particulièrement vifs durant la Révolution française/ Le « peuple » peut remplacer la cour (Marmontel, *art* ; *usage* de l'*Encyclopédie Méthodique*) ; on peut même

définition du « bon usage » est éminemment sociale et elle induit, en France en tout cas – car la situation est quelque peu différente en Angleterre par exemple –, un contrôle étatique exercé, via l'Académie, sur la langue¹⁵³⁹. Et qu'en est-il alors du bon usage... de la langue de la République des Lettres ? Il est lui aussi marqué socialement, sauf que l'instance de contrôle de la langue est cette fois la *sanior pars* que représentent les républicains des Lettres eux-mêmes. Dans le cas de la langue universelle, construction sociale encore plus explicite, elle se réduit même au cercle des républicains des langues qui la créent et la contrôlent¹⁵⁴⁰.

Si la langue universelle n'est pas la langue du bon usage, elle n'est pas non plus la *lingua franca* – au sens propre du terme cette fois –, deuxième contre-définition utile. Un détour par cette dernière – langue universelle en soi et donc si proche apparemment des projets élaborés dans la République des Langues – nous semble, en effet, pouvoir nous permettre de creuser, en retour, les caractéristiques de ce que recherchent les *language planners*, de leur propre définition de la langue.

Langue universelle et lingua franca : deux types de langues pour deux objectifs dissymétriques ?

Derrière leur grande diversité d'aspect, il y a une certaine unité des projets de langue universelle du XVIe-XVIIe siècle. Unis d'abord au sein de réseaux dont on a vu les ramifications, les recoins et les frontières, les concepteurs de langues sont fédérés aussi par la teneur de leur quête. Elle différencie l'idiome qu'ils recherchent d'autres types de langues. Cette unité des langues forgées par les *language planners* ressort, par exemple, de la confrontation avec un autre moyen de communication « universel », de fait, une langue pratique et « commune », là où nos projets sont théoriques et utopiques : la *lingua franca* méditerranéenne. Jocelyne Dakhliya a consacré récemment une étude à cette langue de communication du Bassin méditerranéen et elle s'y interroge d'ailleurs sur les

tenter de créer une « assemblée délibérante de la langue française »... ». N'y a-t-il pas aussi un « refus de l'usage » chez les *language planners* pour conserver la pureté d'un idiome « immaculé » ?

¹⁵³⁹ Sur la particularité du cas français et la « tyrannie » de l'usage cf. PADLEY (George Arthur), *Grammatical Theory in Western Europe, II, op. cit.*, p. 371. Néanmoins cette définition du « bon usage » comme celui de la *sanior pars* semble devoir dépasser les frontières françaises, à la différence du contrôle par l'Etat.

¹⁵⁴⁰ Voir *infra* chapitre 8.2.3.

rapprochements possibles avec les centres d'intérêt de nos *language planners* : « l'immédiateté de la communication entre les hommes qu'autorisait la *lingua franca* a-t-elle jamais conduit à y voir la langue universelle ? »¹⁵⁴¹. Les recherches de l'auteur conduisent plutôt à une réponse négative : si réception il y a eu de la *lingua franca* dans le cadre d'ouvrages consacrés aux réflexions théoriques sur les langues, elle n'apparaît qu'au XVIIIe siècle, lorsque le *franco* colonise les fictions de Daniel Defoe – *A General History of the Robberies and Murders of the Most Notorious Pirates* (1724), dans lequel le *broken french* de l'utopie corsaire de Libertia évolue en une « langue nouvelle et métisse » évocatrice de son équivalent méditerranéen – ou de Henri Bernardin de Saint-Pierre (1737-1814), dans sa pièce, et « plaidoyer pour l'abolition de l'esclavage », *Empsaël et Zoraïde ou les Blancs esclaves des Noirs à Maroc*. La ville de Taroudant dans le sud du Maroc apparaît au protagoniste, lors de son voyage, comme un lieu idéal rassemblant des esclaves libérés par le roi Mawlay Ismaïl, où la langue de l'échange est le *franco*, présenté « sous le signe de la fraternité et de la fusion », son image idéalisée¹⁵⁴². Mais nous sommes là à la fin du XVIIIe siècle, dans un contexte tout à fait différent, et en ce qui concerne la *lingua franca* et le monde méditerranéen – puisque l'on assiste, par rapport à la période précédente, à un « apaisement de la course et des conflits et [une] mise en place d'une trame diplomatique » consacrant des rapports apaisés entre Europe occidentale et Méditerranée islamique – et en ce qui concerne les recherches sur la langue universelle et l'Europe de la République des Lettres.

Mais pourquoi alors ne trouve-t-on pas la *lingua franca* présente, plus tôt, dans les réflexions utopiques de nos auteurs, si ce n'est comme langue universelle en tant que telle, du moins comme source d'inspiration ? Pourquoi pas elle, langue « espace tampon », « lieu intermédiaire », permettant de sauter les frontières, parlée dans plusieurs pays du Sud de l'Europe et du Nord de l'Afrique, langue des « passeurs de Méditerranée », entendue sur les ponts des bateaux sillonnant la mer, résonnant dans les couloirs des geôles des deux

¹⁵⁴¹ DAKHLIA (Jocelyne), *Lingua Franca. Histoire d'une langue métisse en Méditerranée*, Arles, Actes Sud, 2008 ; p. 396 ; voir aussi p. 328 (où est évoquée la question de la musicalité de la langue).

¹⁵⁴² Cf. *ibidem* : L'exemple de Daniel Defoe est développé p. 397-398, celui de Bernardin de Saint-Pierre, p. 405-408. Jocelyne Dakhlija s'intéresse aussi à ceux de l'abbé Prévost et de Rousseau notamment. Notons qu'elle perçoit aussi peut-être dans la langue de l'*Utopia* de Thomas More une « réminiscence » de la *lingua franca* à travers une certaine « hybridité » de sa fusion entre grec et persan, héritage chrétien/européen et islamique (p. 397). Pour la citation suivante sur l'évolution du contexte, p. 407.

rivages de l'antique *Mare nostrum*¹⁵⁴³ ? Pourquoi pas elle autant que le chinois, admiré justement pour sa capacité à être employé par différents peuples d'Asie, en tant que *lingua franca* asiatique (avec un sens différent linguistiquement de langue véhiculaire, non pidginisée) ? Ou plutôt que le quechua ou le nahuatl décrites par Claude Duret, par exemple, comme des langues aux dimensions supra régionales et qui, si elles ne constituent en rien des « langues universelles », fascinent néanmoins et bornent la quête de l'universel linguistique ? Pourquoi pas elle, enfin, alors qu'elle est une « langue de compromis » qui pourrait inviter au compromis religieux, dimension éventuellement séduisante pour les plus irénistes des concepteurs ?

Malgré ces points théoriquement tangents, la *lingua franca*, si elle est intégrée par Jonathan Swift (1667-1745) à un « universel de la langue », qui apparaît dans les *Voyages de Gulliver* – tardivement encore (1726) – au terme d'une énumération l'associant à l'inventaire des langues de la Création, n'est pas prise en considération, par contre, dans l'« univers » des linguistes universels. Elle est presque totalement absente de nos sources, les espoirs que l'on aurait pu faire reposer sur Claude Duret étant déçus : il ne la recense même pas dans son *Thresor de l'histoire des langues de cest univers*, tableau censément exhaustif des idiomes passés et présents¹⁵⁴⁴.

Tentons quelques hypothèses expliquant cette absence, ce vide laissé par la *lingua franca* dans nos textes. Peut-être est-ce parce que, en comparaison avec les chinois et autres quechua, elle ne peut pas jouir de la même aura d'exotisme, inspirateur pour les *language planners* ? Elle serait, en effet, trop « proche », plus « courante », puisque acclimatée dans l'Europe des lettres, de *La Zingana* de 1545 – pièce de la commedia dell'arte d'Artemio Gigio Giancarli où figure une « parodie de langue franque ou d'un langage faisant signe vers la langue franque » – jusqu'aux pièces de Molière – dans *Le Sicilien ou l'Amour peintre* (1667) déjà et dans la célèbre scène du *Bourgeois gentilhomme* surtout (acte IV, scène 5 : « Mahametta per Giourdina/Mi pregar sera e mattina/Voler far un Paladina... ») –¹⁵⁴⁵. « A-culturé », le *franco* figurerait un Orient certes, mais pas assez lointain, en tout cas en comparaison avec l'Extrême. Il est d'ailleurs en cela victime des savants

¹⁵⁴³ Pour les expressions citées, *ibidem*, p. 378 et 56 ; ainsi que, ensuite, p. 19 (« langue de compromis ») et p. 395 pour l'exemple de Swift.

¹⁵⁴⁴ Dans le cas de Duret, notons simplement qu'une explication peut aussi être chronologique, puisque les attestations, écrites en tout cas, de la *lingua franca* sont plus nombreuses à des dates postérieures à la parution de l'ouvrage de l'érudite de Moulins. L'inflation du nombre de sources commence néanmoins « à partir du milieu du XVI^e siècle » (p. 58).

¹⁵⁴⁵ *Ibidem*, p. 53 et sq. (Giancarli) et p. 123-124, entre autres (Molière) ; p. 115 pour la citation qui suit immédiatement.

orientalistes qui, y voyant l'« antithèse absolue d'une langue de culture... d'une langue de civilisation », notamment parce qu'il est une langue « sans écriture », le font disparaître de leurs relations et travaux.

Peut-être son absence s'explique-t-elle aussi parce que, au contraire, la *lingua franca* est apparue trop « lointaine ». Trop lointaine éventuellement d'un point de vue social d'abord (du moins dans sa pratique représentée plus que réelle). Elle est certes pratiquée « à tous les niveaux de l'échelle sociale » (p. 15), mais – et l'on en reste là à une explication en lien direct avec la précédente – telle qu'elle apparaît dans beaucoup de sources de l'époque, elle est décrite comme un jargon, utilisé dans le rachat de captifs, mais aussi par les femmes et les enfants d'Alger ou Tripoli ¹⁵⁴⁶... Elle est certes employée par des figures de haut rang (le bey de Tripoli en 1690) et considérée parfois comme une compétence, mais elle est rarement valorisée, voire assumée : toujours langue de l'autre, ses locuteurs s'en cachent presque, dans les contextes diplomatiques par exemple. Tout cela en fait une langue parlée, à demi-mots, par des locuteurs n'exerçant pas la même fascination que les mandarins par exemple. Peut-être a-t-elle été, paradoxalement, trop lointaine d'un point de vue géographique aussi : elle est une langue dont la pratique est méditerranéenne alors que les *language planners* appartiennent à une Europe de la République des Lettres dont le centre de gravité bascule au Nord au XVIIe siècle. Hors des livres – lieux des voyages immobiles les plus fréquents de ces érudits –, mais où la « langue franque » n'est que sporadiquement attestée – proportionnellement à d'autres, même rares, en tout cas – les Wilkins, Dalgarno, Mersenne... n'ont vraisemblablement pas eu l'occasion de l'entendre. Seuls Kircher et Pereisc évoluent dans l'espace auquel elle se rattache. Et cela n'est pas sans effet justement sur la considération que ce dernier en a.

Une ultime piste d'explication de son absence ne doit-elle pas être recherchée, en effet, en négatif, dans ses rares attestations dans les sources qui concernent des auteurs de notre corpus ? Or parmi celles-là, on retrouve d'abord Nicolas-Claude Fabri de Pereisc que Jocelyne Dakhlia cite à plusieurs reprises. Il n'y a là rien de surprenant. La *lingua franca* est pour lui une technologie matérielle indispensable : dans sa quête éperdue de tout ce que le monde méditerranéen produit de manuscrits et autres découvertes, la maîtrise de cette langue est un passage indispensable pour avoir accès plus facilement à certaines informations. Elle est une langue pratique. Par exemple, lorsqu'il s'enquière auprès de Thomas d'Arcos, son correspondant à Tunis, d'un livre dont il lui demande, si possible, de

¹⁵⁴⁶ Ce que démontre Jocelyn Dakhlia contre la doxa en faisant une « langue d'hommes » (cf. p. 71 et *sq.*).

« mettre la version en langue franque ou autre intelligible » ; ou encore lorsqu'il écrit au père Cassien de Nantes, le 17 mai 1635, dans le cadre de son enquête sans fin sur le copte, au sujet d'un « presbtre Bactar » qui éventuellement le comprendrait :

« Je serois bien ayse d'apprendre de vous s'il entend du langage cophte ce qu'il faudrait pour le parler, ou bien du turc, ou d'aulcune autre langue que l'arabe, mesme du franc (sic) ou italien, ou provençal abstardy. Car je serois bien ayse de luy escrire ou faire escrire pour l'employer à la transcription de quelques autre pièce. »¹⁵⁴⁷

Le *franco* n'est pour Pereisc qu'un outil (même si on voit qu'il l'envisage à l'écrit) et donc pas plus valorisé que cela.

Il est un autre *language planner*, pourtant, qui nous vient à l'esprit lorsqu'on lit certaines citations de langue franque retranscrites : Philippe Labbé. En effet, sa « grammaire universelle » pourrait se rapprocher apparemment sur le plan de sa morphologie, et de ses sonorités surtout, du *franco*, dans le mélange qu'elle présente entre plusieurs types d'idiomes, sorte de langue *a posteriori*, proto-esperanto (bien que cela ne soit pas le cas linguistiquement parlant), où le quatrième commandement devient « E honu pat ee te paten ee », la salutation angélique « Oh Marì santì, panten de Deo, oru be as pecans, nus, te ni hor de mort asa » et où chien s'y dit *can*, ce qui n'est pas sans rappeler le *cane* de certaines variantes de la langue méditerranéenne¹⁵⁴⁸. L'intitulé du dictionnaire figurant sur la page de titre de l'ouvrage, « Essay du Dictionnaire & de l'Entrée à l'usage commun & familier de cette langue », montre d'ailleurs sa destination apparemment plus large que celle de bien des autres projets. C'est peut-être cela qui conduit au fait que le parallèle est tenté par des contemporains puisque Leibniz lui-même assume ce rapprochement :

« La *lingua franca*, qui sert dans le commerce de la Méditerranée, est faite de l'italienne, et on n'y a point d'égard aux règles de la grammaire. Un dominicain arménien, à qui je parlais à Paris, s'était fait ou peut-être avait appris de ses semblables une espèce de *lingua franca*, faite du latin, que je trouvai assez intelligible, quoiqu'il n'y eût ni cas, ni autres flexions, et il la parlait avec facilité, y étant accoutumé. *Le père Labbé, jésuite français, fort savant, connu par bien d'autres ouvrages, a fait une langue*

¹⁵⁴⁷ FABRI DE PEREISC (Nicolas-Claude), *Correspondance de Pereisc avec plusieurs missionnaires et religieux capucins (1631-1637)*, publiées par le P. Apollinaire de Valence, Préface par Ph. Tamizey de Larroque, Paris, A. Picard, 1892, p. 135. La citation précédente dans *Lettres de Peiresc...*, publiées par Philippe Tamizey de Larroque, *op. cit.*, p. 87 ; les deux citations figurent dans DAKHLIA (Jocelyne), *op. cit.*, p. 330-331.

¹⁵⁴⁸ LABBE (Philippe), *Grammaire universelle...*, *op. cit.*, p. 20.

dont le latin est la base, qui est plus aisée et à moins de sujétion que notre latin, mais qui est plus régulière que la lingua franca. Il en a fait un livre exprès. »¹⁵⁴⁹

Deux points de divergence s'imposent chez le philosophe entre langue franque et langue de Labbé : la première pratiquée en Méditerranée se voit dénier ses éventuelles racines latines et, surtout, celle du jésuite, basée sur la langue antique, est présentée comme « plus régulière ». Or cela est un aspect que Labbé revendique, écrivant de sa *Grammaire universelle des missions et du commerce* qu'elle « garde partout une uniformité & analogie merveilleuse, n'est point troublée par de fascheuses exceptions comme toutes les autres »¹⁵⁵⁰. Aucune trace, par contre, dans son ouvrage d'une quelconque influence du *franco*. Mais, même si elle était avérée, la soulignerait-il seulement ? On peut en douter, étant donné la façon dont le *franco* est considéré par un dernier concepteur de langue universelle qu'il mentionne précisément. Il s'agit d'Antoine de Vienne Plancy. Dans la vaste entreprise de recensement de *tous* les idiomes et de toutes les recherches menant à une communication transnationale, le « Balzac de la langue universelle » écrit à propos de la *lingua franca* :

« Il n'en est pas de mesme des variations indirectes ou obliques, comme des directes. Elles sont d'une nécessité indispensable, à cause de la construction, à moins d'imiter la langue Franque, *certaine Langue imparfaite*, qui a cours sur la Mer Mediterrannée & dans ses Ports, principalement ceux du Levant, entre les Marchands de diverses Nations, les Armateurs, les Corsaires & autres Gens de Mer, *dont les noms n'ont point de cas, faute de terminaisons différentes & d'articles ; dont tous les modes, & tous les temps de toutes sortes de verbe, se réduisent au seul présent de l'infinitif, & dont on peut véritablement dire, comme celle de la Chine, que l'accent y fait tout.* Mais ne pensant pas qu'on se veuille conformer à *un si mauvais usage*, où l'on n'a qu'à retrancher du bon stile tout ce qu'il y a de congru, je vais rapporter en peu de mots, ce qui forme cette congruité, puis que c'est le sujet de cette seconde Partie.

Elle consiste dans le juste employ des cas, aussi bien que des genres, à l'égard des noms ; dans celui des modes, des temps, & des personnes... »¹⁵⁵¹

Le passage est intéressant à plus d'un titre. D'abord, l'auteur y établit une comparaison implicite avec le chinois dans l'aspect chantant des deux langues ; l'exotisme a joué et d'ailleurs de Vienne Plancy fait de la langue franque une langue « du Levant » avant tout.

¹⁵⁴⁹ LEIBNIZ (Gottfried W.), *Nouveaux Essais sur l'entendement humain*, Paris, Garnier Flammarion, 1990, p. 217 (livre III, chap. II, 1704) (nous soulignons) ; cité dans DAKHLIA (Jocelyne), *op. cit.*, p. 397.

¹⁵⁵⁰ LABBE (Philippe), *ibidem*, p. 2.

¹⁵⁵¹ VIENNE PLANCY (Antoine de), *Extraordinaire du Mercure*, n°19, juillet 1682, p. 307-308 (nous soulignons).

Mais, ensuite (et comme le chinois au demeurant), le *franco* est disqualifié parce que « langue imparfaite », marquée par un « mauvais usage ». Cette analyse émane, de nouveau, de la façon dont le *franco* est présenté dans les sources de l'époque. L'auteur de *Lingua Franca. Histoire d'une langue métisse en Méditerranée* s'est attachée à démontrer que, bien que n'ayant rien de la préfiguration d'un quelconque schème colonial, elle était une langue dissymétrique, parlée plutôt sur la rive Sud mais avant tout « pidgin de langues romanes » (p. 16), dans lequel les langues latines sont prépondérantes. Si elle apparaît souvent, malgré des variantes, comme un italien « pidginisé, mêlé d'autres apports », elle n'en reste pas moins perçue, à l'époque, comme un « italien corrompu » (qu'elle n'est pas d'un point de vue linguistique), voire un « parler petit nègre ». Diego de Haëdo la décrit ainsi, dans sa *Topographie et histoire générale d'Alger* (1612), comme un « patois de nègre arrivé de son pays »¹⁵⁵². Et dans le *Bourgeois gentilhomme* n'était-elle pas destinée à se moquer de l'ambassade de Soliman Agha venue à la cour de Versailles en 1669, selon la commande passée par le roi à Molière et Lully en 1670 ? La langue franque est bien « aux antipodes d'une langue savante et de prestige ». Et en cela, elle est aux antipodes de la langue universelle. Les deux types d'idiome représenteraient deux conceptions de la langue que tout oppose. Presque un repoussoir – c'est ainsi que la présente Antoine de Vienne Plancy – elle reflète donc en négatif les caractéristiques de la langue universelle. Là où elle est une langue du choix de l'interlocution, la langue universelle est celle du choix de la distinction (tout en étant « tres-propre à la communication des Nations » comme l'assure de Vienne Plancy et c'est tout l'enjeu de la contradiction sur laquelle elle repose¹⁵⁵³...). Telle que la pensent les *language planners*, elle est une langue discriminante, qui classe. Elle est une taxinomie. Une langue « parfaite ».

Le but des concepteurs de langues universelles a rapidement été non seulement de construire un idiome, un système d'écriture le plus souvent, mais aussi d'aboutir à des nomenclatures complexes, s'appuyant sur une taxinomie précise des mots et des notions. Ces langues sont devenues en elles-mêmes un classement, une classification du savoir¹⁵⁵⁴.

¹⁵⁵² HAËDO (Diego de), *Topographia e historia general de Argel, Valladolid*, 1612, cité dans DAKHLIA (Jocelyne), *op. cit.*, p. 64. Voir aussi pour les expressions précédentes, p. 19 et 70 ; p. 97, enfin, pour la citation qui suit (« aux antipodes... »).

¹⁵⁵³ VIENNE PLANCY (Antoine de), *Extraordinaire du Mercure*, n°14, janvier 1681, p. 342.

¹⁵⁵⁴ Sur cette dimension-là des projets, l'ouvrage de référence est : SLAUGHTER (Mary M.), *Universal Languages and Scientific Taxonomy in the Seventeenth Century*, Cambridge, Cambridge University Press, 1982. Il porte en grande partie sur le milieu anglais (auquel l'on adjoindrait Comenius), mais aussi sur d'autres auteurs analysés, plus ou moins longuement : Mersenne, Kinner ou Labbé (p. 123) et Kircher (cité p. 124 et 155). Voir aussi ROSSI (Paolo), *Clavis*

Avec la Bible comme toile de fond et référence récurrente, si au « Commencement était le Verbe », toute création linguistique est aussi une genèse, réorganisation d'un monde à l'intérieur d'un système. Une « Genèse linguistique ». Elle inventorie et classe l'universel, afin d'en fournir une vision, un univers réduit à la dimension d'un idiome « totalisant », qui l'organise. Ces projets se présentent comme des systèmes-monde linguistiques, répondant à un des idéaux de cet âge classique : « Il doit y avoir un langage au moins possible qui recueille entre ses mots la totalité du monde et inversement, le monde, comme totalité du représentable, doit pouvoir devenir, en son ensemble, une Encyclopédie. »¹⁵⁵⁵ Cette classification fonctionne à différents niveaux suivant les projets.

La liste, proto-Encyclopédie ?

Cette manière de concevoir la langue se traduit textuellement. Elle informe les dispositifs éditoriaux de nos projets¹⁵⁵⁶. Les livres qui les décrivent sont le reflet de la façon dont ils sont conçus. Dans le cas des deux plus fameux, la *Polygraphia* de Kircher et l'*Essay* de Wilkins, nous sommes en présence de larges in-folio qui symbolisent cette manière d'imposer leur matérialité à la langue et au monde. Mais si tous les projets n'adoptent pas ce format – pour des raisons de coût évidentes entre autres – leur organisation « intérieure » dit quelque chose de leurs inventions linguistiques. Le fond coïncide avec la forme ou plutôt la forme s'impose au fond. La mise en livre de leurs langues apparaît comme le reflet de la conception linguistique et épistémologique des *language planners*.

Le premier de ces dispositifs, le plus simple peut-être, mais significatif tout de même, est la liste. L'anthropologue Jack Goody, dans *La Raison graphique : la domestication de la pensée sauvage*, en distingue trois grands types : la liste-inventaire, rétrospective ; la liste-

universalis, op. cit., notamment sur les tables de Wilkins p. 190-191 ; ainsi que SCHULTE-ALBERT (Hans G.), « Classificatory Thinking from Kinner to Wilkins: Classification and Thesaurus Construction, 1645-1668 », *The Library Quarterly*, Vol. 49, n°1, 1979, p. 42-64 et MESCHONNIC (Henri), *Des mots et des mondes dictionnaires, encyclopédies, grammaires, nomenclatures*, Paris, Hatier, 1991.

¹⁵⁵⁵ FOUCAULT (Michel), *Les Mots et les choses*, op. cit., p. 100.

¹⁵⁵⁶ Et l'on pourrait songer ici aux travaux fondateurs sur cette dimension de l'étude des textes de Roger Chartier et Donald F. McKenzie (cf. notamment de ce dernier, *La Bibliographie et la sociologie des textes*, trad. de l'anglais par Marc Amfreville, préf. de Roger Chartier, Paris, Éd. du Cercle de la librairie, 1991 (1986)).

plan pour une action future ; la liste lexicale¹⁵⁵⁷. Celles qui figurent au sein de nos projets relèvent bien sûr de cette dernière catégorie. Et si l'on se trouve dans des contextes fort différents de ceux étudiés par l'anthropologue, cette *Listenwissenschaft* recoupe certaines formes du mode de pensée des *language planners*, dans la volonté d'élaboration d'un proto-dictionnaire, d'une encyclopédie, encore embryonnaire sous cette forme basique, pour fixer une langue, créée dans leur cas. En tout cas, la technologie intellectuelle a des effets linguistiques et cognitifs : elle est une procédure de « recodage linguistique », la mise en liste fournissant un « dispositif spatial de triage de l'information »¹⁵⁵⁸. Elle est une mise en ordre, alphabétique dans un premier temps.

Beaucoup des projets reposent, en effet, sur des listes alphabétiques ou alpha-numériques. Elle conduisent à procéder à un choix, à « réduire » la langue – à la manière des réductions des langues indigènes pour les domestiquer. Elles fixent un savoir et le classent d'emblée, induisant un « certain type de compréhension du monde »¹⁵⁵⁹. Labbé dresse dans son « Esay (sic) du dictionnaire de la Langue Universelle » la liste des mots qu'il a créés sur la base du latin, conduisant à une simplification au carré : du latin et de sa grammaire, puis du vocabulaire de la « grammaire universelle » en le réduisant en dictionnaire (tout en laissant la porte entr'ouverte puisque, de fait, l'alphabet s'arrête à la lettre D et que le dictionnaire n'est donc pas terminé)¹⁵⁶⁰. Kircher choisit aussi un vocabulaire précis, en cinq langues, le latin restant celle de référence. Bulwer établit une typologie des gestes (rangés, au demeurant, à l'intérieur d'un tableau pour ce qui est de leur représentation en image). Cave Beck, quant à lui, avec la proposition de son « caractère universel », lisible dans toutes les langues, fait reposer son projet sur l'établissement des 4000 « *primitive English words* » dans une sorte de domestication d'une langue anglaise en soi insatisfaisante. Plutôt que dans l'inflation du nombre de mots – le *Character pro notitia linguarum* de Becher comptant, quatre ans plus tard, 10000 mots latins, numérotés eux aussi – c'est la conception-même de ces listes, la manière de les envisager ontologiquement qui évolue peu à peu. Ainsi Francis Lodwick précise le choix du lexique de son *Common Writing* (1647) : il avance d'abord une sélection de « *radical words* », appelés « *Radixes* » (en

¹⁵⁵⁷ GOODY (Jack), *La Raison graphique, la domestication de la pensée sauvage*, trad. française Jean Bazin et Alban Bensa, Paris, Ed. de Minuit, 1979 (1977), p. 149 et sq..

¹⁵⁵⁸ *Ibidem*, p. 193, pour la première expression, et p. 155, pour la seconde.

¹⁵⁵⁹ *Ibidem*, p. 169.

¹⁵⁶⁰ LABBE (Philippe), *op. cit.*, p. 22-24 (dans la version latine, le dictionnaire va jusqu'à E, mais avec très peu de mots supplémentaires).

anglais), auxquels un ensemble d'« augmentations » (en latin pour la plupart mais aussi en français ou hollandais) et de dérivations pourrait être appliqué. Les relations qui les unissent sont résumées en quatre grands types :

- « 1. Analogicall as *to see*, and *to know*
2. Synonimicall as *to lament*, *bewaile*, *bemoane*, &c..
3. Contraductionall as *to curse*, *to bless*, &c.
4. In the respect of the substance wherein it is acted, as *to moisten*, *to wet*, *to wash*, *to dip*, *to besprinkle*, *to baptize* »¹⁵⁶¹

Il y a donc chaque fois une notion de base, le radical, à partir duquel il est possible de trouver des dérivés, par exemple pour passer de « mouiller », à « humide », « laver », « tremper »... Ils sont présentés comme des termes complexes élaborés à partir de la racine simple. A ces dérivations, sont ajoutées des augmentations, définies dès le *Common Writing*, mais dont Lodwick précise la teneur dans l'ouvrage suivant, *The Groundwork of a New and Perfect Language* (1652) ; elles sont de neuf sortes :

- | | |
|---|---------------------------|
| « 1. the action denominated | amor |
| 2. that acteth | amator |
| 3. on whom acted | amatus |
| 4. inclination to action | amorosus |
| 5. qualification to receive the action | amabilis |
| 6. the excess of the action | amabundus |
| 7. of the belonging to an action or thing | doctrinalis |
| 8. the abstract of denomination | amorositas |
| 9. the manner of being or acting | amorose » ¹⁵⁶² |

Les mots radicaux doivent être placés sous forme de liste dans un lexique, puis numérotés et chacun se voit assigner un caractère idéogrammatique. Mais l'on voit bien, par rapport aux listes de Beck, le changement de paradigme dans la conception du classement : l'on est passé en quelque sorte d'une organisation binaire, un mot conduisant à l'autre avec une notation numérique pour indiquer la position du vocable dans le lexique, à une organisation ternaire ou en « trois dimensions ». Les mots se suivent dans une liste mais ils renvoient chacun à d'autres mots par différents systèmes de références. L'ordre imposé au monde se « raffine » :

¹⁵⁶¹ LODWICK (Francis), *A Common Writing*, *op. cit.*, p. 2. Pour une analyse du fonctionnement taxinomique de cette langue, et puisque nous n'entrons pas dans le détail, nous renvoyons à SLAUGHTER (Mary M.), *op. cit.*, p. 116-119.

¹⁵⁶² LODWICK (Francis), *The Groundwork*, *op. cit.*, p. 8-9.

« Pour chaque mot un caractère, et *qui ne soit pas choisi au hasard* [*not a Random*], mais comme chaque mot est, soit un Radical, soit un dérivé, les Radicaux ont leurs caractères radicaux, et les dérivés portent le caractère du radical d'origine, avec une addition différentiative par laquelle ils peuvent être distingués des autres dérivés, provenant dudit radical. »¹⁵⁶³

Tout le talent du *language planner*, présenté par Lodwick comme un « *sound philosopher* », est de « à partir de la connaissance des choses et de leur ordre dans la nature, leur donner des noms en conséquence » qui exprimeraient directement la chose et sa position¹⁵⁶⁴. L'ordre de la langue doit correspondre à celui de la nature. C'est ce qu'exprime encore plus explicitement George Dalgarno dans l'*Ars signorum* en 1661 :

« *Celui qui veut imposer leurs noms aux choses rationnellement, doit d'abord introduire dans ce chaos, la forme, la beauté et l'ordre d'un monde idéal qui existe dans l'esprit, par une sorte de création logique...* Le grammairien devrait imposer des noms aux choses en accord avec les idées et les règles logiques qui sont déduites de la nature externe des choses elles-mêmes telles qu'elles existent. *Cette série ordonnée des choses est habituellement appelée Praedicamentum [prédictat].* »¹⁵⁶⁵

Ce dernier terme renvoie directement à Aristote (et ses *Catégories*), dont la logique apparaît comme le sous-texte de tous ces projets ou presque. Néanmoins, Dalgarno modère ses ambitions, et la polémique avec Wilkins naît aussi sur la base de cette approche différente de la langue : ce qu'il souhaite, écrit-il dans son tract intitulé *Tables of a Universal Character* (1657), c'est un projet « *principalement destiné à la communication courante* » et l'on ne doit pas en attendre, selon lui, quantités de mots et d'espèces

¹⁵⁶³ LODWICK (Francis), *A Common Writing*, *op. cit.*, « To the Reader » (non pag.) ; nous soulignons, nous traduisons : « for each word a Character, and that not a *Random*, but as each word is either Radical, or derivative, the Radical, have their radicall Characters, the derivatives beare the Character of the Radix of their descent, with some differentiaall addition, whereby they may be differenced, from other derivatives, proceeding from the said Radix. »

¹⁵⁶⁴ LODWICK (Francis), *The Groundwork*, *op. cit.*, p. 13 : « the proper names of things to give them signification, is the work, we suppose, of a sound philosopher, who from knowledge of things and their order in nature, should give them names accordingly, describing that in them by their name, by which in the naming they may be known ».

¹⁵⁶⁵ DALGARNO (George), *Ars signorum*, *op. cit.*, p. 37 (nous soulignons) ; cité en anglais dans SLAUGHTER (Mary M.), *op. cit.*, p. 143 : « He who would impose names of things rationally, must first introduce into that chaos, the form, beauty and order of an ideal world existing in the mind, by a sort of logical creation...the grammairian ought to impose Names on things in accordance with the ideas and logical rules that are deduced from the external nature of the things themselves as they exist. This ordered series of things is usually called Praedicamentum. ».

naturelles ordonnancées¹⁵⁶⁶. Il limite son choix de genres primitifs et de notions simples dans l'optique du caractère *utilitaire* de sa langue. Dans le cas de Dalgarno, la langue semble primer sur la taxinomie. Le rapport s'inverse en quelque sorte avec d'autres projets dans lesquels le discours taxinomique paraît passer au premier plan, dans l'*Essay towards a Real Character* en particulier, où la profusion de tableaux-arborescences est évocatrice de cet état de fait puisque la partie intitulée « *The Second Part Containing Universal Philosophy* » (p. 22-288) n'en est qu'une succession.

La table, représentation graphique par excellence et point culminant du discours taxinomique

« Mais quelle que soit l'issue de cette tentative d'établir un caractère réel, et de le rendre d'usage commun, parmi diverses nations du monde (ce dont j'ai de bien minces espoirs) ; cependant devrait pouvoir être affirmé avec une plus grande certitude, que la réduction de toutes les choses et notions à de telles sortes de tableaux [*Tables*], tels qu'ils sont ici proposés (aussi finalisés que l'on ait pu les rendre), se montrerait la manière la plus rapide et la plus complète pour atteindre la vraie connaissance, qui ait jusque-là été offerte au monde. Et j'ajouterai de plus que ces mêmes tableaux (ainsi qu'ils sont en l'état) me semblent une bien meilleure et bien plus prompte voie, faire entrer et former les hommes dans la connaissance des choses, que toute autre voie instituée que je connaisse ; ce que je ne présumerais pas d'affirmer, devant des juges aussi compétents que le sont ceux de cette Société, si cela n'était une chose que j'avais attentivement considérée et dont j'étais convaincu »¹⁵⁶⁷

¹⁵⁶⁶ *British Museum* 4377, f. 145 : « This design being chiefly intended for common intercourse...it is not to be expected that it shall contain the numberless multitude of the several species of nature and words of art, & technick words of all trades, for this no language is able to do, nor no one man able to understand... » (cité dans *ibidem*, p. 145)

¹⁵⁶⁷ WILKINS (John), *An Essay...*, *op. cit.*, « Epistle Dedicatory » (b2r) ; nous traduisons : « But what ever may be the issue of this attempt, as to the establishing of a real character, and the bringing of it into Common use, amongst several Nations of the World (of which I have but very slender expectations) ; yet this shall assert with greater confidence, That the reducing of all things and notions to such kind of Tables, as are here proposed (were it as compleatly done as it might be) would prove the shortest and plainest way for the attainment of real Knowledge, that hath been yet offered to the World. And I shall add further that these very Tables (as now they are) do seem to me a much better and readier course, for the entering and training up of men in the knowledge of things, then any other way of Institution that I know of ; which I should not presume to assert, before such able Judges as those of this Society, were it not a thing I had well considered and were convinced of. »

L'on perçoit bien dans ce passage l'inscription du « caractère réel » de John Wilkins dans l'épistémè de l'âge classique. « Le centre du savoir, au XVIIe et XVIIIe siècle, c'est le *tableau* » écrivait Michel Foucault, présentant cet outil intellectuel comme un « rapport à une connaissance de l'ordre »¹⁵⁶⁸. Finalement – et contrairement à George Dalgarno – Wilkins semble croire plus en la réussite des tables organisant le savoir qu'en la réussite de la langue elle-même. Ce qui prime c'est le système classificatoire, la taxinomie plutôt que la langue. Peu importe que le « caractère réel » soit adopté à travers le monde, va-t-il jusqu'à écrire – en contradiction avec d'autres passages de l'ouvrage –, si l'autre pan des recherches et des travaux est, lui, un succès. Mise en ordre de l'univers, l'*Essay* de l'évêque de Chester, plus que des mots dans une liste, cherche à ranger des notions, voire des choses elles-mêmes, puisqu'il souhaite que son idiome repose sur la « nature des choses » plutôt sur un dictionnaire de mots. La technologie matérielle mise en œuvre en est le reflet parfait : les tables – ces *tabulae* suggérées par Francis Bacon¹⁵⁶⁹ – classent et organisent, selon l'ordre naturel d'après leur concepteur. Les arborescences, fruit d'un long héritage remontant à Aristote et passant par Pierre de la Ramée, indiquent les liens entre les choses, leurs relations de dépendance :

« De même que les hommes s'entendent en général sur le même principe de Raison, ils s'entendent aussi sur la même notion ou appréhension interne des choses... Ce concept que les hommes ont dans leur esprit d'un cheval ou d'un arbre, est la Notion ou image mentale de cet animal, ou de cette chose naturelle, de telle nature, forme et utilité. Les noms qui leur sont donnés dans différentes langues, sont des sons et des mots éminemment arbitraires, du fait que ce sont les nations humaines qui se sont mises d'accord sur eux, soit par hasard soit à dessein, pour exprimer les notions mentales qui leur correspondent. Le mot écrit est le symbole ou l'image de ce son. Si bien que si les hommes pouvaient aboutir à un consensus commun sur la façon ou la manière de les exprimer, comme ils sont d'accord sur la même Notion, nous devrions être libérés de la malédiction de la confusion des langues, et de toutes ses malheureuses conséquences... »¹⁵⁷⁰

¹⁵⁶⁸ FOUCAULT (Michel), *op. cit.*, p. 86-88.

¹⁵⁶⁹ Par exemple, BACON (Francis), *Novum Organum*, livre I, aphorisme XCII et XCVII cf. MALHERBE (Michel) et POUSSEUR (Jean-Marie), *Francis Bacon : science et méthode*, actes du colloque de Nantes, Paris, Vrin, 1985, p. 195.

¹⁵⁷⁰ WILKINS (John), *ibidem*, p. 21 ; nous traduisons : « As men do generally agree in the same Principle of Reason, so do they likewise agree in the same Internal Notion or Apprehension of things... That conceit which men have in their minds concerning a Horse or a Tree, is the Notion or mental Image of that Beast, or natural thing, of such a nature, shape and use. The Names given to these in several Languages, are such arbitrary sounds and words, as Nations of men have agreed upon, either casually or designedly, to express their Mental notions of them. The Written word is the figure or

Dans ce grand dessein de faire correspondre à nouveau le mot et la chose, l'auteur en revient bien aux Ecritures. Babel continue à être une toile de fond, sur laquelle s'inscrit toute recherche d'une langue universelle, bien que la perspective ait grandement évolué par rapport aux projets du XVII^e siècle, tels ceux de Guillaume Postel. Ce n'est plus en retrouvant la langue adamique que Wilkins cherche à contrecarrer la malédiction linguistique originelle, à reconnecter le mot et la chose, mais en élaborant une nouvelle langue. Une langue parfaite, dans laquelle l'organisation scientifique et mathématico-taxinomique, correspondant aux canons de son temps et de son contexte immédiat surtout – celui de la Royal Society et de ses « juges si compétents » –, va permettre aux mots de retrouver, guidés par le chemin offert par les arborescences des tableaux, sorte de jeu de piste, la voie des choses et de l'image mentale adéquate à leur expression : « en apprenant le nom des choses, nous serons en même temps renseignés sur leur nature »¹⁵⁷¹. Le dispositif textuel influe bien sur la « langue ». L'évêque de Chester exauce le vœu de Descartes dans sa lettre à Mersenne de 1629. Il est bien sûr conscient des difficultés d'un tel projet : il faut, malgré tout, limiter l'énumération des notions et y éviter toute redondance et toute erreur, soit dans leur nombre, soit dans la place qu'on leur assigne dans le grand Tout des tableaux¹⁵⁷². Pourtant, il proclame dès l'ouverture de son ouvrage que si le doute est permis sur la diffusion du caractère, il ne l'est pas sur la réussite des tables. Et il faut souligner ici, de nouveau, l'importance du recours aux experts dans l'élaboration desdites tables en particulier, notamment à John Ray¹⁵⁷³. Wilkins s'était appuyé, dans un premier temps, sur l'ouvrage de Christopher Merrett (1612-1695), *Pinax rerum naturalium britannicarum* (1667)¹⁵⁷⁴. Il est jugé finalement insatisfaisant et Wilkins bénéficie alors de l'« aubaine » du Grand incendie de 1666 qui, faisant disparaître la

picture of that Sound. So that if men should generally consent upon the same way or manner of Expression, as they do agree in the same Notion, we should then be freed from that Curse in the Confusion of Tongues, with all the unhappy consequences of it... ».

¹⁵⁷¹ *Ibidem*, p. 289.

¹⁵⁷² *Ibidem* : « The chief Difficulty and Labour will be to contrive the Enumeration of things and notions, as they may be full and adequate, without any Redundancy or Deficiency as to the Number of them, and regular as to their Place and Order... And so likewise, if the Names of things could be so ordered, as to contain such a kind of affinity or opposition in their letters and sounds, as might some way answerable to the nature of things which they signified... ».

¹⁵⁷³ Cf. sur Ray et Wilkins : SLAUGHTER (Mary M.), *op. cit.*, p. 163-167 (Sur Wilkins plus généralement p. 157-186) et LEWIS (Rhodri), *op. cit.*, p. 150-151. Voir aussi ROSSI (Paolo), *La Naissance de la science moderne en Europe*, *op. cit.*, p. 288-290.

¹⁵⁷⁴ MERRETT (Christopher), *Pinax rerum naturalium britannicarum, continens vegetabilia, animalia et fossilia in hac insula reperta, inchoatus authore Christophoro Merrett,...*, Londres, impensis C. Pulleyn, 1667.

première version de son ouvrage, lui permet de reprendre les choses¹⁵⁷⁵... Il fait appel à Ray, dont la contribution s'avère fondamentale. Auteur d'un *Catalogus plantarum circa Cantabrigiam nascentium* en 1660¹⁵⁷⁶, le naturaliste s'est familiarisé – lors sans doute du voyage en Italie entrepris avec Willoughby et Skippon – avec la méthode logico-mathématique de classification développée par Andrea Cesalpino (dit Césalpin, 1519-1563). Ce dernier avait livré un *De plantis libri XVI* (paru en 1583 seulement), dans lequel il développait l'application de la logique aristotélicienne à la classification botanique. Ray adopte ces principes¹⁵⁷⁷. Peu après son retour du Grand Tour, la proposition de Wilkins lui offre l'opportunité de mettre en pratique le système, basé sur les grandes divisions aristotéliciennes : substance/accident ; animé (sensitif/végétatif)/inanimé (éléments)... Si Ray aide l'auteur de l'*Essay*, en retour ce dernier a influencé, pour partie, la méthode du naturaliste, malgré les sérieux doutes émis sur sa rigueur¹⁵⁷⁸. Ainsi l'on peut en voir une forme de prolongement, ne serait-ce que dans la portée encyclopédique des ouvrages ultérieurs de John Ray : en 1682, il publie une *Methodus plantarum nova* puis en 1686 le premier volume de sa monumentale *Plantarum historia universalis* (1686-1704), 3000 pages où sont divisées en 33 classes, et décrites, 18000 espèces et variétés¹⁵⁷⁹. Si les tables étaient absentes du *Catalogus*, elles ont fait leur apparition dans la *Plantarum Historia*, sur les fondations du travail entrepris pour Wilkins [fig. 40].

¹⁵⁷⁵ WILKINS (John), *op. cit.*, « Epistle dedicatory » (a1r) : « I have been the longer about it, partly because it required some considerable time to reduce the Collections I had by me to this purpose, into a tolerable order ; and partly because when this work was done in Writing, and the Impression of it well nigh (sic) finished, it hapned (amongst many other better things) to be burnt in the late dreadful Fire ; by which, all that was Printed (excepting two copies) and a great part of the unprinted Original was destroyed. ».

¹⁵⁷⁶ RAY (John), *Catalogus plantarum circa Cantabrigiam nascentium, in qua ["sic"] exhibentur quotquot hactenus inventae sunt, quae vel sponte proveniunt vel in gris seruntur... Adjiciuntur... index anglico latinus, index locorum, etymologia nominum et edplicatio quorundam terminorum*, Cambridge, excudebat J. Field, impensis G. Nealand, 1660.

¹⁵⁷⁷ CESALPINO (Andrea), *De Plantis libri XVI Andreae Caesalpini...*, Florence, apud G. Marescottom, 1583 Cf. par exemple, STEVENSON (Ian P.), « John Ray and his Contribution to Plant and Animal Classification », *Journal of the History of Medecine*, 2, 1947, p. 250-261.

¹⁵⁷⁸ Nous allons revenir sur les critiques de John Ray *infra*.

¹⁵⁷⁹ RAY(John), *Methodus plantarum nova, brevitatit et perspicuitatis causa synoptice in tabulis exhibita... autore Joanne Raio...*, Londres, impensis H. Faitborne et J. Kersey, 1682 et *Historia plantarum, species hactenus editas aliasque insuper multas noviter inventas et descriptas complectens... auctore Joanne Raio... Tomus primus. - Historiae plantarum tomus secundus, cum duplici indice... Accessit Nomenclator botanicus anglo-latinus. - Historiae plantarum tomus tertius qui est supplementum duorum praecedentium... Accessit Historia stirpium ins. Luzonis et reliquarum Philippinarum a R. P. Geo. Jos. Carnello...* Item D. Jos. Pitton Tournafort,... *Corrolarium institutionum rei herbariae*, Londres, apud H. Faithorne, 1686-1704 Cf. ROSSI (Paolo), *op. cit.*, p. 288.

Or, au départ, sujet peut-être à une encore plus grande « folie des grandeurs », mais rapprochant encore plus en cela son ouvrage de ceux des naturalistes ou zoologistes, Wilkins avait prévu d'agrémenter ses tables de gravures en représentant les choses naturelles¹⁵⁸⁰. « If the taxonomic structure/nomenclature is a linguistic image of the order of things, the artificial language is an image of that image. The written character is an image of an image of an image » et l'on aurait pu rajouter un autre niveau d'images si les gravures avaient pris forme, voire encore un autre niveau si l'on prend en compte le rapport entre le projet de Wilkins et le « Musée » de la Royal Society¹⁵⁸¹. En effet, l'auteur évoque directement ce parallèle dans l'*Essay* : « J'ai disposé les choses dans les tables selon un ordre que la Société pourra approuver : vous pourrez trouver en elles une excellente méthode pour construire un *Repository*, qui servira, d'une part, à mettre en ordre les connaissances acquises, et d'autre part, à suppléer aux lacunes éventuelles », ce qui en fera le « *most usefull Repository in the World* »¹⁵⁸². Ce musée, inauguré avec l'acquisition, pour 100 livres, de la collection de raretés naturelles, d'un certain Robert Hubert exposée à Londres après la Restauration, est régulièrement alimenté, notamment par le naturaliste Thomas Willisel (1621-c.1675), employé à cette fin avec un salaire de 30 livres par an, et chargé de faire la collecte au nom de la Royal Society ; il sillonne le pays, à partir d'octobre 1669, avec un certificat en bonne et due forme de l'institution. Wilkins s'y intéresse de près, alimentant la collection avec 17 nouveaux objets le 4 novembre 1663, dont un œuf d'autruche et un aimant naturel, puis, par exemple, lors d'une réunion du 21 mars 1666, organisant un *committee* chargé de « ranger, préserver et faire fructifier le

¹⁵⁸⁰ « If I could fully satisfy myself in the methodical enumeration I would put out the next edition in Folio with handsome cuts of all such things as are fit to be represented in Figure » (Ray, *Philosophical Letters*, ed. Derham, p. 366-367, cité dans SLAUGHTER (Mary M.), *op. cit.*, p. 163-167)

¹⁵⁸¹ Pour la citation, SLAUGHTER (Mary M.), *op. cit.*, p. 67. Sur le « Repository » de la Royal Society, voir : HOOPER-GREENHILL (Eileen), *Museums and the Shaping of Knowledge*, Londres et New York, Routledge, 1992 et ARNOLD (Ken), *Cabinets for the Curious. Looking Back at Early English Museums*, Aldershot, Ashgate, 2006 (notamment p. 199-203).

¹⁵⁸² WILKINS (John), *op. cit.*, « To the Reader » : les tables si elles étaient réalisées « would very much promote and facilitate the knowledge of Nature, which is one great end of your Institution. And besides, the ranging of these things into such an order as the Society shall approve, would afford a very good method for your *Repository* both for the disposal of what you have already, and the supplying of what you want, towards the compleating of that Collection, (...) I should not doubt, but that in very short space, you would have the most usefull Repository in the World. » (nous utilisons la traduction figurant dans ROSSI (Paolo), *Clavis universalis*, *op. cit.*, p. 195-196, où rien n'est dit du *Repository* par ailleurs). Nous revenons *infra* sur la réception du « caractère réel » en lien avec le Musée de la Royal Society.

stock »¹⁵⁸³. La collection est centrale pour Wilkins, dont l'antre de travail est décrit comme un musée en lui-même par John Evelyn¹⁵⁸⁴. Il y a un lien entre la Nature, le *Repository* – un premier microcosme du macrocosme – et l'*Essay*, microcosme du microcosme. Le « caractère réel » pourrait en quelque sorte fonctionner idéalement comme une langue dans laquelle on montre directement les objets pour s'exprimer. La collection de la Royal Society jouerait ce rôle, servant de preuve et de support à la langue.

Jaap Maat est revenu récemment sur une évaluation précise de la dimension taxinomique du projet de Wilkins, en s'appuyant notamment sur les analyses de Paul Kay concernant la taxinomie en général¹⁵⁸⁵. Sa conclusion est que stricto sensu les tables de Wilkins ne correspondent pas à une véritable taxinomie : « Wilkins's tables do not represent a taxonomic structure of this kind for a variety of reasons. In the first place, Wilkins's tables often arrange general terms at the same level with terms denoting special kinds, and in many cases this is even indicated quite explicitly ». Par exemple, Wilkins met sous le genre « *corporeal action* » et sous la première différence de ce genre, « *vegetative bodies* », des espèces (dans le sens « aristotélien » du terme) où l'on retrouve aussi bien des choses « générales » dénotant l'action de faire quelque chose, comme la première espèce qui est « *generation* », que des choses plus « particulières », formes de génération d'ordre différent, comme « *impregnation* » et « *parturition* » qui sont les deuxième et troisième espèces : « it coordinates terms which ought to be subordinated ». Cet exemple montre que Wilkins procède à de petits « arrangements », volontaires ou non, avec une stricte classification. Il en va de même lorsque sous le genre « *maladie* », parmi les « *causes of disease* », l'auteur fait figurer aussi bien les termes « *contagion* » que

¹⁵⁸³ Cf. BIRCH (Thomas), *op. cit.*, vol. 1, p. 324 : « [Wilkins] moved that a committee might be appointed, to take care of the well ordering, preserving and increasing the stock of the (...) repository, [and that it should be comprised of] himself, Mr Colwall, Mr Evelyn, Dr Goddard, Dr Charleton, Mr Hill, Captain Cock, Mr Harrington, Mr Graunt, and Mr Hook » (pour ces exemples cf. ARNOLD (Ken), *op. cit.*, p. 199 (ainsi que pour celui d'Evelyn qui suit)).

¹⁵⁸⁴ Evelyn note après visite à Wilkins en 1654 : « above in his Gallery & Lodgings a variety of Shadows, Dyals, Perspectives, places to introduce the *Species*, & many other artificial, mathematical and magical curiosities. » (*Diary of John Evelyn*, vol. III, p. 110-111).

¹⁵⁸⁵ Cf. KAY (Paul), « Taxonomy and Semantic Contrast », *Language*, 47, 4, p. 866-887, 1971. L'analyse de Jaap Maat figure dans son ouvrage : *Philosophical Languages in the Seventeenth Century : Dalgarno, Wilkins, Leibniz*, Dordrecht-Boston-Londres, Kluwer Academic Publishers, 2004, p. 81-82 (à voir aussi pour la citation et les exemples à suivre). Il résume ainsi le propos de Kay : « Kay's definition boils down to the equation of a taxonomic structure with a hierarchy of sets that are related by means of strict inclusion. An essential consequence of this definition is that if two sets have any members in common, then one of these sets strictly includes the other. In other words, cross-classification is impossible ».

« poison », procédant là par rapprochement thématique. De manière moins scientifique, Juan Luis Borgès remarquait aussi, dans sa nouvelle « La langue analytique de John Wilkins », le caractère bancal de la classification. Elle lui inspirait le rapprochement avec la savoureuse encyclopédie chinoise, *Le Marché céleste des connaissances bénévoles* (décrite par le « docteur Francis Kuhn ») : « les animaux se divisent en a) appartenant à l'Empereur b) embaumés, c) apprivoisés, d) cochons de lait, e) sirènes, f) fabuleux, g) chiens en liberté, h) inclus dans la présente classification, i) qui s'agitent comme des fous, j) innombrables, k) dessinés avec un très fin pinceau de poils de chameau, l) et caetera, m) qui viennent de casser la cruche, n) qui de loin semblent des mouches. »¹⁵⁸⁶

Il n'en reste pas moins que malgré ces défaillances, l'intention est là. L'*Essay* apparaît comme le point culminant de la logique taxinomique, en se présentant à la fois, et de façon concomitante, comme une encyclopédie, une nomenclature et un dictionnaire. Il s'agit bien de résumer le monde. De dire le monde, pour dire le vrai puisque tout y serait à sa place. Quelles sont les effets d'une telle taxinomie ? Elle conduit, à privilégier, et le concepteur l'écrit explicitement, le modèle sur la langue, la théorie sur l'expression. Cela n'invalide pas le fait que Wilkins projette aussi une destinée universelle à sa langue dans d'autres passages, elle est une langue universelle et une langue parfaite ; une utopie.

Or, si l'exemple de l'évêque de Chester est le plus complet de ce point de vue-là, cette conception taxinomique de la langue, à la manière des naturalistes, influe sur d'autres projets. A commencer par l'un des premiers, celui de Conrad Gessner. En effet, nous avons évoqué cet aspect du personnage, qui était aussi l'auteur, outre le *Mithridates*, entre autres d'un *Catalogus plantarum* (1542) et d'une *Historia animalium* (1551-1558) composée de 4500 pages in-folio, établissant la liste alphabétique des noms latins des

¹⁵⁸⁶ BORGES (Juan Luis), « La Langue analytique de John Wilkins », *Enquêtes*, traduit de l'espagnol par Paul et Sylvia Bénichou, Paris, Gallimard, 1986, p. 138-143 ; p. 141 (repris dans ECO (Umberto), *op. cit.*, p. 239). Voici ce qu'il écrivait auparavant du projet de Wilkins : « que vaut la table quadragésimale sur laquelle est fondé ce langage ? Considérons la huitième catégorie, celle des pierres, Wilkins les divise en pierres communes (silex, gravier, ardoise), moyennement chères (marbre, ambre, corail), précieuses (perle, opale), transparentes (améthyste, saphir) et insolubles (houille, glaise et arsenic). La neuvième catégorie est presque aussi alarmante que la huitième. Nous y découvrons que les métaux peuvent être imparfaits (vermillon, mercure), artificiels (bronze, laiton), récrémentitiels (limaille, rouille) et naturels (or, étain, cuivre). La baleine figure dans la seizième catégorie : c'est un poisson vivipare, oblong. » Les catégories sont in fine qualifiées de « ambiguës, superfétatoires, déficientes » avant de conclure « l'impossibilité de pénétrer le schéma divin de l'univers ne peut pourtant nous détourner de tracer des schémas humains, même si nous savons qu'ils sont provisoires. La langue analytique de Wilkins n'est pas le moins admirable d'entre eux. » (p. 142).

animaux, accompagnés de gravures, dont le fameux rhinocéros de Dürer. Ces ouvrages témoignent de sa volonté d'étudier la nature, avec une approche encyclopédique, comme il l'écrivait à son ami Johann Crato von Krafftheim en mars 1561. La composition de sa « bibliothèque » (personnelle et « idéale ») le confirme et souligne la place que tient Aristote dans cette démarche : dans sa collection de livres, un cinquième porte sur les sciences (19 sur les sciences de la terre (géographie, géologie), 15 sur la botanique, 13 sur la zoologie et 13 sur les sciences naturelles en général...); quant à sa *Bibliotheca universalis*, Aristote y est considéré comme le plus grand philosophe et il y est le plus représenté avec 23 livres de ou sur lui, soit 6% de la bibliothèque¹⁵⁸⁷. Chez Gessner, comme chez Wilkins plus d'un siècle plus tard, et bien qu'avec des méthodes tout à fait différentes, l'ordre doit être introduit dans la variété des langues comme dans la variété de la nature, pour les domestiquer toutes deux, y retrouver une unité apaisante. En cela, dire l'ordre, c'est aussi dire le vrai¹⁵⁸⁸.

S'appuyant sur l'analyse des schémas classificatoires élaborés par Nicholas Culpeper (1616-1654), dans le même contexte que Wilkins, Jack Goody y lisait une « raison graphique simplificatrice », une sorte d'illusion totalisante : « Il serait bien difficile de voir dans de telles productions la clé d'une compréhension de la culture britannique ; elles peuvent certes constituer une ingénieuse grille de correspondances, fournir une compréhension temporaire du monde phénoménal, elles n'en résultent pas moins d'une construction faite par des spécialistes, elles ne représentent pas un code culturel fondamental. »¹⁵⁸⁹ Leur dimension encyclopédique et taxinomique confère aux langues universelles une volonté d'ordonnement du monde, elles en livrent le secret. Pour le réserver à quelques-uns seulement ? Ne peut-on lire dans la figure de la table – cette représentation graphique par excellence du discours taxinomique –, fermée, l'illustration de la fermeture paradoxale des *language planners*, de leurs langues – dans lesquelles il est souvent impossible de faire rentrer de nouveaux mots : comment les immiscer dans les

¹⁵⁸⁷ Cf. LEU (Urs B.), KELLER (Raffael) et WEIDMANN (Sandra), *Conrad Gessner's Private Library*, *op. cit.*: sur la lettre à Johann Crato von Krafftheim (17 mars 1561), citée note 26, p. 20 (cf. WOLF (Caspar, ed.), *Epistolarum medicinalium Conradi Gesneri... libri III...*, Zürich, 1577 ; I, f. 9r : « Ad sensum et naturam ipsam provoco ») ; pour une des références à Aristote : *Bibliotheca universalis*, Zürich, 1545, f. 73r, cité p. 23.

¹⁵⁸⁸ Cf. FOUCAULT (Michel), *op. cit.*, p. 69 : « désormais toute ressemblance sera soumise à l'épreuve de la comparaison, c'est-à-dire qu'elle ne sera admise qu'une fois trouvée, par la mesure, l'unité commune, ou plus radicalement par l'ordre, l'identité et la série des différences ».

¹⁵⁸⁹ GOODY (Jack), *op. cit.*, p. 121 cf. CULPEPER (Nicholas), *The English physitian enlarged, with three hundred sixty and nine medicines made of English herbs...*, Londres, H. Sawbridge, 1683.

arborescences de Wilkins ou les listes numérotées de Kircher ? –, de leurs réseaux, la « clé » de la Nature et du monde n'étant sans doute pas offerte à tous ? Le goût du secret et de la cryptographie qui les caractérise semble en être une confirmation. La démarche de Kircher est ainsi marquée du sceau de la même volonté de classification, depuis son *Musaeum Kircherianum* jusqu'au recours au même « outillage mental » avec les arborescences de son *Ars Magna Sciendi* ou les tables qui forment une grande partie de sa *Polygraphie*. Cependant, bien que cela relève de la même démarche d'ensemble, une inflexion est conférée au sens que l'on peut leur donner, du fait de leur rôle épistolaire (pour les tables) mais aussi cryptographique, qui renvoie à la combinatoire lullienne plus qu'à la prototypale logique aristotélicienne.

2.2 Entre universalisme et cryptographie : le goût du secret ou « A qui ou à quoi sert le talent dans le mouchoir ? » (Haak)

Parmi les traits qui, au sein du plus vaste espace dans lequel ils s'inscrivent, marquent la spécificité des membres de la République des Langues, on constate qu'au moment où l'on assiste à une « compartimentalisation » du savoir, avec de plus en plus de savants spécialisés dans telle ou telle discipline, nos auteurs restent des *Polyhistores*. Du fait du sujet même de leurs recherches, ils continuent à garder l'ambition d'embrasser l'ensemble des connaissances, « le désir de rassembler le savoir en de vastes synthèses : encyclopédies, *compendiums* de toute nature » qui caractérisaient l'humanisme érasmien¹⁵⁹⁰. La langue universelle les y oblige en quelque sorte. Certes, la forme a évolué depuis l'encyclopédie des langues de la terre de Conrad Gessner jusqu'à l'*Essay* de Wilkins : on vient d'en donner l'exemple. Les travaux sur la nature et la zoologie du Zurichois, qui complètent ceux qu'il mène sur les langues, s'inscrivent encore dans les règles de fonctionnement de la République des Lettres du XVI^e siècle, où la diversité des travaux est unifiée dans une connaissance globalisante caractéristique de la Renaissance. Les recherches de Wilkins pour leur part pourraient donner l'impression qu'il a manqué le passage, au milieu du XVII^e siècle, du « système de savoir (...) de la science universelle à la spécialisation ». Cela se perçoit moins dans le grand nombre de productions de ces auteurs (Kircher étant un cas à part pour cela), que dans l'ambition des quelques œuvres qu'ils ont pu produire. Certes, l'évêque de Chester fait appel à des collaborateurs, spécialisés dans tel ou tel domaine comme John Ray pour la botanique. Son œuvre est bien le produit de la Royal Society, mais il n'en reste pas moins que, dans un espace pourtant au cœur de l'influence du modèle critique baconien, Wilkins garde une ambition totalisante. Lorsque Georg Daniel Morhof (1639-1691), professeur d'éloquence, de philosophie (1665) et d'histoire (1673) à l'université de Kiel, fait paraître en 1688 son *Polyhistor, sive de Notitia auctorum et rerum commentarii*, il vise à balayer le champ d'un savoir en pleine dilatation : « hiérarchisation des disciplines, classification interne, choix des ouvrages,

¹⁵⁹⁰ Sur la compartimentalisation du savoir cf. BOTS (Hans) et WAQUET (Françoise), *La République des Lettres*, *op. cit.*, p. 47-50 (pour la citation évoquant la définition du polyhistor, p. 48, la suivante, p. 50). Sur la figure du *polyhistor*, entre autres : GRAFTON (Anthony), « The World of Polyhistor : Humanism and Encyclopedism », *Central European History*, 18, 1995, p. 31-47.

jugements portés et synthèses opérées traduisent, à leur façon, une histoire critique du savoir humain »¹⁵⁹¹. Kircher y est « dénoncé » comme étant justement trop transversal et voulant aborder trop de domaines : il est effectivement l'incarnation du polyhistor dans une époque qui voudrait qu'il soit en voie de disparition. Est-ce que les *language planners* – ceux, en tout cas, de l'époque où la République des Langues voit ses contours être les mieux dessinés (1630-1680 environ) – sont « anachroniques » ? Où est-ce plutôt que la progression linéaire du savoir l'est moins que l'on veut bien l'entendre parfois et que la Révolution scientifique ne jaillit pas avec Bacon pour s'imposer tout de suite et partout ? D'ailleurs, dans le *Polyhistor* de Morhof, l'un des ouvrages de Kircher au moins, l'*Oedipus Aegyptiacus*, est célébré comme « *immortale opere* »¹⁵⁹².

Ce dernier ouvrage nous conduit justement à l'un des centres d'intérêt, en lien direct bien que paradoxal avec la langue universelle, de nos concepteurs de langue aux goûts divers et « renaissants » : la cryptographie¹⁵⁹³.

Une cryptographie pour tous ?

Cet intérêt pour la cryptographie est, tout comme les réseaux qui nous intéressent, transnational. Cette passion est commune notamment au milieu des *language planners* anglais et à Kircher et elle a des effets sur les projets eux-mêmes, dans leur conception, mais aussi dans leur diffusion/réception.

Ainsi, avant de se consacrer à son « caractère réel », John Wilkins avait débuté ses recherches linguistiques en se penchant sur la question des écritures secrètes : elles sont

¹⁵⁹¹ MORHOF (Daniel Georg), *Danielis Georgii Morhofii Polyhistor, sive de Notitia auctorum et rerum commentarii...*, Lübeck, sumptibus P. Böckmanni, 1688 cf. WAQUET (Françoise, dir.), *Mapping the world of learning : the Polyhistor of Daniel Georg Morhof*, actes de la conférence à la Herzog August Bibliothek, Wolfenbüttel (10-11 septembre 1998), Wiesbaden, O. Harrassowitz, 2000 ; introduction de Françoise Waquet où est évoquée aussi la question de la chronologie de l'évolution du savoir (citation p. 10).

¹⁵⁹² MORHOF (Daniel Georg), *op. cit.*, *Theologia gentium politica*, anm. 22, p. 96 ; cité dans MULSOW (Martin), « Morhof und die Politische Theologie. Kontexte historisch-philologischen Denkens im Deutschland des 17. Jahrhunderts », d'après WAQUET (Françoise, dir.), *ibidem*, p. 221-251, p. 246.

¹⁵⁹³ Sur ce point, l'ouvrage de référence, abordant la question du point de vue d'une histoire des idées, et évoquant les liens entre langues universelles et cryptographie, est celui de Gerhard F. Strasser : *Lingua Universalis : Kryptologie und Theorie der Universal Sprachen im 16. und 17. Jahrhundert*, Wiesbaden, O. Harrassowitz, 1988. Nous nous appuyons sur lui pour un certain nombre de points. Nous y renvoyons pour approfondir l'aspect général de la question sur lequel nous n'allons pas nous étendre outre mesure.

l'objet de son *Mercury, or the Secret and Swift Messenger* de 1641. Il le présente dans son adresse « Au lecteur » sur le mode de la dérision – mais aussi de la fausse modestie typique de ce genre d'exercice – affirmant qu'il s'agit d'un ouvrage dont la seule utilité est de rapporter de l'argent aux imprimeurs (« *to gratifie my brother the Stationer* » écrit-il !), parce qu'il est bien connu que les choses curieuses attirent plus les lecteurs qu'un discours substantiel et argumenté, qui lui pourra être malheureusement négligé¹⁵⁹⁴. Pourtant, un chapitre en particulier va nous prouver le rôle substantiel de ces premières recherches de Wilkins pour ses développements ultérieurs. Le premier chapitre, « *Chap I The dependance of this knowledge in nature. The Authors that have treated of it. Its relation to the art of Grammar* », est une présentation générale du sujet, partant de l'évocation de la naissance de l'écriture, de ces caractères ayant réussi à consigner (*confine*) les sons de la voix. Il en attribue l'invention à l'« Egyptien Mercure », qui est pour cette raison appelé le « messager », représenté comme ailé pour évoquer sa rapidité. Mais cette origine, rappelle-t-il, souligne aussi le caractère secret de l'écriture, car le nom est évocateur de la planète, qui du fait de ses révolutions « variables et obscures », s'est vu attribuer ce qualificatif. Pour mieux faire correspondre l'écriture à cette origine mercurienne, les anciens ont inventé des moyens de compenser le fait que l'alphabet ordinaire n'était ni assez rapide ni assez secret¹⁵⁹⁵. La dimension secrète est fondamentale dans la présentation que fait Wilkins et il en précise les conditions dès le deuxième chapitre, « *Chap. II. The conditions requisite to Secrecy, the use of it in the Matter of speech, either by –Fables of the Heathen/Parables of Scripture* ». Elles sont de deux ordres : le message doit être difficile à décrypter, mais aussi, et avant tout, il doit ne pas attirer l'attention d'un éventuel

¹⁵⁹⁴ WILKINS (John), *Mercury...*, *op. cit.*, « To the Reader » : « This I have now published ; not for the publique good, (which I doe not think my poore abilities can promote) but to gratifie my brother the Stationer. The benefits of that trade do chiefly consist of the printing of coppies ; and the vanity of this age is more taken with matters of curiosity, then those of solid benefit. Such a pamphlet as this, may be salable, when a more substantiall and usefull discourse is neglected. ».

¹⁵⁹⁵ *Ibidem*, p. 7-8 : And doubtlesse it must needs argue a vast ability both of wit and memory, in that man, who did first confine all those different sounds of voyce, (which seeme to be almost of infinite variety), within the bounds of those few letters in the Alphabet. The first inventor of this, was thought to be the Egyptian *Mercury*, who is therefore stiled the *Messenger* of the Gods. To which purpose the Poets have furnished him with wings for *swiftnesse* and dispatch in his errands. And because the Planet of that name, was thought to be observe a more various & obscure revolution then any of the rest, therefore likewise did they attribute unto him, such *secret* and subtle motions, as might make him a trusty and private messenger, and so the fitter for that preferment, to which for this invention they had advanced him. (...) But now, because none of these wayes in ordinary, are either so *Secret* or *swift*, as some exigences would require ; Therefore many of the Antients have busied themselves in a further inquiry both these deficiencies may be remedied : as conceiving that such a discovery , would be of excellent use, especially for some occasions that are incident to *Statesmen* and *Souldiers*. »

décrypteur. Il s'agit donc d'une écriture à la fois « naturelle », en ce qu'elle ne se fait pas remarquer, mais dont la clé est malgré tout complexe¹⁵⁹⁶. Ces présupposés établis, le *Mercury* prend ensuite la forme d'un manuel de cryptographie, qui analyse dans le détail les différentes déclinaisons du terme et son vocabulaire précis, du plus général *Cryptomenysis*, en passant par ses variantes orales (*Cryptologia*) ou écrites (*Cryptographia*) et jusqu'aux signes et gestes (*Semaelogia*).

Or, au sein de ce *handbook* de l'écriture codée, apparaît au chapitre 13 un développement consacré à un « *Universall Character* » dans lequel l'auteur perçoit déjà un remède à la confusion babélique, et qui « contribuerait grandement à la diffusion et la promotion des Arts et des Sciences »¹⁵⁹⁷. En 1641, les modèles éventuels que l'auteur distingue pour aider à la constitution d'un tel caractère sont les chiffres mathématiques, les notations des astronomes ou des chimistes et l'écriture musicale¹⁵⁹⁸. Le lien entre chiffre et langue universelle est établi. Une autre preuve, incidente, en est fournie, en renversant les propositions, par le fait que l'exemplaire de la copie personnelle de l'*Essay* de Wilkins que possédait Hans Sloane (1660-1753) – médecin et collectionneur fameux, président de la Royal Society en 1727 à la suite de Newton – comporte, intercalée entre les pages, un feuille de papier, sur laquelle apparaît visiblement la clé d'un système cryptographique complexe¹⁵⁹⁹. Est-ce à dire que c'est alors l'*Essay* qui fait figure de manuel d'écriture cryptée, dont Hans Sloane a pu se servir, soit à titre de comparaison, soit pour déchiffrer un message codé ? Les rôles seraient inversés en quelque sorte avec le *Mercury*, où était

¹⁵⁹⁶ *Ibidem*, p. 13-14 : « 1. That it be difficult to be unfolded, if it should be doubted of, or examined. 2. That it be (if possible) altogether devoid of suspicion ; for so far as it is liable to this, it may be said to come short in the very Nature of Secrecy ; since what is once suspected, is exposed to the danger of examination, & in a ready way to be discovered : but if not, yet a man is more likely to be disappointed in his intentions, when his proceedings are mistrusted. »

¹⁵⁹⁷ *Ibidem*, p. 105-106 (pour la citation complète, voir *supra* p. 87). Sur ce chapitre 13, voir aussi ce que nous écrivions *supra* au sujet de l'hébreu (cf. p. 78).

¹⁵⁹⁸ Par exemple, au sujet des notations des astronomes et des traités de chimie cf. *ibidem*, p. 108 : « 2. The Astronomers of severall Countries doe expresse both the heavenly Signes, and Planets, & Aspects by the same kind of notes. As [suite des signes comme masculin, féminin, carré, triangle...] Which characters (as it is thought) were first invented by the ancient Astrologers for the secrecie of them, the better to conceale their sacred and mysterious profession from vulgar capacitie. 3. The Chymicall Treatises that are written in different languages and do all of them agree in the same forme of writing their Minerals... ».

¹⁵⁹⁹ Copie (E6) dans le catalogue de la British Library (in the King's Library). L'exemple figure dans JARDINE (Lisa), *Ingenious Pursuits : Building the Scientific Revolution*, New York, Nan A. Talese, 1999, p. 320. L'auteur écrit qu'il pourrait aussi s'agir de la copie de Hooke, puisque Sloane avait acheté des livres de sa bibliothèque à la vente aux enchères de 1703.

avancée la piste d'une langue universelle, le « caractère réel » étant considéré comme un code ? Nous allons y revenir.

Cave Beck, en tout cas, intéressé par les travaux de Wilkins (la réciproque n'étant pas forcément vraie), qui avait lu son *Mercury* et qui considérait justement son propre « caractère universel » comme un « Mercure de poche » rappelons-le, revendiquait bien les deux faces de Mercure :

« C'est un caractère qui n'effraiera pas l'œil avec une forme hors du commun, puisqu'il n'y a rien de plus répandu parmi les hommes, qui utilisent tous des chiffres (*figures*), et les lisent dans leur propre langue, dans le cadre de l'arithmétique, mais aussi, de l'écriture secrète ; il est très courant de trouver des caractères par lesquels les hommes tentent de cacher ce qu'ils conçoivent à une main qui voudrait l'intercepter.

*Alors que je méditais là-dessus, il a plu à Dieu de me suggérer, que cela pourrait être amélioré en un usage universel (...) »*¹⁶⁰⁰

Le « caractère universel » de Beck est une émanation d'une écriture chiffrée ; il est à la fois universel et secret. Et l'attestation de ce rapport remonte à bien avant les réflexions des *language planners* anglais.

L'évêque de Chester inventorie dans le *Mercury* les auteurs lui ayant servi de références dans l'élaboration de son histoire de la cryptographie, notamment ceux parmi les plus contemporains :

« Ces derniers temps, ces questions particulières ont été le plus complètement traitées par a l'abbé Tritemius b Theodorus Bibliander [Tract. de ratione communi linguarum] c Baptista Porta [Lib. De Zypbris]. Cardan. Subtilit. lib. 17. de Var. C. 12.6. d Isaac Casaubon [Notis in Aeneae Polyorctica] f(sic) Iohannes Walchius [Fab. 9.] g Gustavus Selenus [de Cryptog.] h Gerardus Vossius [de Gram. Lib. I.c.40] i Hermannus Hugo [Lib. De Or. Scrib.] and divers others, in particular languages. »¹⁶⁰¹

Nous retrouvons, dans cette énumération, divers auteurs ayant réfléchi directement, eux aussi, à la question de la langue universelle, tels que Bibliander ou le jésuite Hermann Hugo. Beaucoup font partie des écrivains discutés par nombre des *language planners* dans

¹⁶⁰⁰ BECK (Cave), *The Universal Character*, *op. cit.*, « To the Reader » : « It is a Character wil fright noEye with an unusual shape, there being nothing more generally known among men, all looking upon the figures, and reading them in their own Language, for the uses of Arithmetick, and also, secret Writing, it is most common Character whereby men indeavour to hide their Conceptions from an intercepting hand. *Meditating whereof, it pleased God to suggest to me, that it might be improved to an Universal use, (...) »*. Le début de la citation figure dans STRASSER (Gerhard F.), *op. cit.*, p. 128.

¹⁶⁰¹ WILKINS (John), *Mercury...*, *op. cit.*, p. 10.

leurs textes ou leurs correspondances : ainsi de Giambattista della Porta (1535-1615) – auteur d'un *De Furtivis literarum notis, vulgo de Ziferis libri III*, publié à Naples en 1563 puis régulièrement enrichi et devenu le *De Occultis literarum notis* (Strasbourg, 1606) – qui est évoqué, par exemple, dans une lettre de Comenius à Hartlib du 15 juin 1647¹⁶⁰². Se dessine en fait un corpus d'auteurs cryptographiques exploités abondamment par les concepteurs de langues. Parmi ces références partagées, se détache la figure de Trithème. Johannes Trithemius (1462-1516), abbé du petit couvent de Saint Jakob à Würzburg, est, en effet, l'auteur de deux traités consacrés au sujet : la *Stéganographie*, rédigée vers 1500, mais imprimée seulement en 1606, et une *Polygraphie* de 1518. Il est le premier à véritablement envisager la cryptographie comme une possible langue universelle. Les langues-chiffres – l'alphabet tironien attribué à Cicéron par exemple dans lequel on remplace la lettre à utiliser par la suivante dans l'alphabet – lui apparaissent comme utilisables dans le cadre de traductions d'un idiome à un autre. Le code est lu dans la langue de chacun des destinataires¹⁶⁰³. Gessner déjà citait Trithème¹⁶⁰⁴. Kircher encore construit toute une partie de sa *Polygraphie* sur la base de celle de 1518, pour la discuter et montrer la supériorité de la sienne : c'est l'objet de l'« *Appendix Apologetica Ad Polygraphiam novam In qua Cryptologia Trithemiana discutitur, & Arcana paradoxa à Trithemio proposita, ad veritatem examinata, partim approbantur, partim tanquam superstitiosa confutantur* », dans lequel il distingue le bon grain de l'ivraie dans la méthode de l'abbé de Saint Jakob, qu'il prétend dépasser. Entre le Zurichois et le jésuite, un autre auteur s'est inspiré de Trithème et le revendique :

¹⁶⁰² PORTA (Giambattista della), *De Furtivis literarum notis, vulgo de Ziferis libri IIII*, Joan. Baptista Porta, ..., Naples, apud J. M. Scotum, 1563 et *De Occultis literarum notis, seu Artis animi sensa occulte aliis significandi aut ab aliis significata expiscandi enodandique libri quinque, quibus auctarium accessit additamenta quaedam continens...*, Strasbourg, impensis L. Zetzneri, 1606. Pour la lettre de Comenius cf. MERSENNE (Marin), *Correspondance*, vol. 15, lettre n°1633, p. 252-253 : « (...) Conatus vester de communi omnium gentium et linguarum scriptura bene me oblectavit, tametsi ab illo non tantum sperem, quantum optari video... Monuit quidem sapiens ille Mersennus noster (*cum me ante hoc septennium ad efficiendum ex janua G.G. Portam hortaretur*) dubitare se an dignum sit tantos in linguae latinae culturam impendere labores cum faciliiori opera effingere queamus novam tanto perfectiorem, etc. Quod cum meo quoque sederet animo, aegre a me obtinebam ut in emendandam Januam serio descenderem. » (nous soulignons).

¹⁶⁰³ Sur Trithème, nous renvoyons à : DEMONET (Marie-Luce), *Les Voix du signe. op. cit.*, p. 242-245. Ainsi qu'au premier chapitre notamment de STRASSER (Gerhard F.), *op. cit.* : « Erstmalige Verbindung von Kryptologie und Universalsprachen bei Abt Johannes Trithemius » (p. 29-63).

¹⁶⁰⁴ GESSNER (Conrad), *Mithridates, op. cit.*, f. 36r.

« Quant à Tritheme, ça esté à la vérité le premier qui a fait le chemin aux autres, à tout le moins publiquement ; & ce en deux grands & laborieux ouvrages, l'un imprimé, assavoir la Polygraphie, & l'autre non, qui est la Steganographie, dont le precedent n'est que comme un precurseur (...) »¹⁶⁰⁵

L'auteur de ces lignes est Blaise de Vigenère dans son *Traité des chiffres ou secrètes manières d'écrire*, publié en 1586. Il avait eu accès directement, comme il l'écrit dans son ouvrage, aux œuvres de Trithème, y compris manuscrites, et il cherche à en expurger les soupçons de magie¹⁶⁰⁶. Comme pour l'auteur de la *Polygraphie*, selon Vigenère, le chiffre est aussi une écriture universelle¹⁶⁰⁷. Et son *Traité des chiffres* est bien plus qu'un simple traité de cryptographie. Il est aussi une encyclopédie des alphabets du monde – dont nous avons vu les planches chinoises et japonaises –, sur laquelle son cousin Duret s'est appuyé pour élaborer son propre « thresor ». Il s'inscrit donc, à travers le détour par le chiffre, dans la quête de l'universel : « d'innombrables tableaux sont là pour faire apparaître cette combinatoire et justifier la recherche d'une « mathesis universalis » (...) d'un langage universel et d'un « *ars inveniendi* » de type mathématique dont la cryptographie mieux qu'aucune autre discipline promet la clef ». Or dans cette quête des « convergences secrètes, toutes rejets de l'Un », Kircher apparaît comme « l'héritier le plus fidèle de

¹⁶⁰⁵ VIGENERE (Blaise), *Traité des chiffres*, *op. cit.*, f. 12v. Juste auparavant dans le texte, il mentionnait aussi della Porta : « Au surplus ceux qui jusques icy en ont mis quelque chose dehors, entre les autres a esté l'abbé Tritheme ; & Cardan incidemment par endroits ; puis Baptiste Porte Neapolitain en un iuste volume à part, intitulé, *De furtivis literarum notis*, où toutesfois ce à quoy il insiste le plus, est d'enseigner les moiens de dechiffrer sans alphabet ; exercice certes d'un inestimable rompement de cerveau, & en fin un travail tout inglorieux » (12r).

¹⁶⁰⁶ *Ibidem*, f. 12v : « L'ay veu ces trois livres-là escrits à la main en plusieurs endroits de l'Allemagne & Italie, esquels il n'y a autre chose que certains formulaires de prieres & oraisons, avec les noms, marques, & caracteres de tout-plein d'esprits ; Ce qui pourroit avoir meü Bouillus de le taxer en cest endroit d'art magique, dequoy néanmoins il tasche bien de se purger, iurant, protestant, & appellant Dieu à tesmoin, le tout estre selon la seule voye naturelle, & la dexterité de l'entendement. »

¹⁶⁰⁷ DEMONET (Marie-Luce), « Les origines comparées de l'écriture et de la parole à la Renaissance », dans *Origines du langage. Une encyclopédie poétique* (colloque de Genève 2000), éd. O. Pot, Paris, Seuil, p. 165-182 : « On voit apparaître à la Renaissance des opinions qui remettent en cause la successivité de la naissance de la parole et de l'écriture au sein des courants ésotéristes, pour qui la création de l'alphabet est concomitante de la création du monde, et chez les terministes de la scolastique parisienne, qui accordent à l'écrit l'expression directe des concepts. Les deux tendances se rejoignent chez Blaise de Vigenère dont le *Traité des Chiffres* (1586) opère une dissociation efficace entre le signe écrit ordinaire et le « chiffre » : celui-ci est un *semeion* à la fois stéganographique et manifestatif, de même nature que les signes mathématiques et greffé sur le *scriptum*. (...) L'intérêt de Vigenère pour l'origine des langues et des écritures se traduit par un regard prospectif : la vision de l'origine se renverse en prévision d'une écriture universelle.»

Vigenère et de son cousin Duret »¹⁶⁰⁸. Rappelons que le jésuite passa justement commande du *Traité des chiffres* à son mécène provençal Pereisc, dans une lettre du 3 décembre 1633, et qu'il le cite ensuite à plusieurs reprises dans sa *Polygraphia*¹⁶⁰⁹. Or il est un domaine de la cryptographie sur lequel Vigenère se penche dès le début de son ouvrage et qui a vraisemblablement pesé sur les conceptions du jésuite romain : les hiéroglyphes, qui « ne sont à proprement parler, qu'une maniere de chiffres ». Vigenère les compare aux « devises » et écrit à leur sujet :

« L'écriture ausurplus est double ; la commune dont on use ordinairement ; & l'occulte secrete, qu'on desguise d'infinies sortes, chacun selon sa fantaisie, *pour ne la rendre intelligible qu'entre soy & ses consçachans* : Ce sont les chiffres, comme on les appelle d'un mot corrompu, aujourd'huy non approprié à autres effects que pour les affaires du monde, & les negociations & pratiques, aussi bien des particuliers que des Princes ; là où anciennement les Hebreux, les Chaldeens, Egyptiens, Ethiopiens, Indiens, *ne s'en servoient, que pour voiler les sacrecrets* (sic) *de leur Theologie, & Philosophie... Afin de les garentir & subtraire du prophanement de la multitude, & en laisser la cognoissance aux gens dignes* »¹⁶¹⁰

Selon Vigenère, qui s'en réfère aux savoirs des anciens, l'écriture chiffrée n'est pas qu'un simple code prosaïque, elle est empreinte de mystère. Elle permet avant tout de conserver, au sein d'un réseau d'initiés, « gens dignes », un savoir partagé uniquement « entre soy & ses consçachans ». Cette conception des hiéroglyphes nous semble capitale dans l'influence qu'elle a pu avoir sur l'élaboration des réflexions sur les langues universelles, celles de Kircher bien sûr, nous allons y revenir, mais aussi dans le milieu anglais, où le goût de l'écriture égyptienne se fait sentir également.

John Dee déjà les prend en considération dans sa *Monas hieroglyphica* et Francis Bacon les insère dans sa description des « *notes des pensées* »¹⁶¹¹. Plus tard, dans le numéro 178 de décembre 1685 des *Philosophical Transactions*, par exemple, apparaissent sur de grandes feuilles dépliantes la représentation d'obélisques du Caire et d'Alexandrie et les

¹⁶⁰⁸ MAILLARD (Jean-François), « Aspects de l'encyclopédisme au XVIIe siècle dans le *Traité des chiffres* annoté par Blaise de Vigenère », *art. cit.*, p. 239, 250, 262.

¹⁶⁰⁹ KIRCHER (Athanasius), *Polygraphia nova...*, *op. cit.*, p. 136-136, 147... et la lettre de Kircher BN, Ms. Fr. 9538, f. 234v (déjà mentionnée) cf. *ibidem*, p. 262.

¹⁶¹⁰ VIGENERE (Blaise), *op. cit.*, f. 3v, nous soulignons (la phrase précédente citée, f. 10v).

¹⁶¹¹ DEE (John), *Monas Hieroglyphica mathematice, magice, cabalistiche, anagogiceque explicata...*, Anvers, G. Sylvius, 1564; BACON (Francis), *Le Progrez et avancement aux sciences divines & humaines*, *op. cit.*, p. 394 : « quant aux *Hieroglyphes* (qui sont d'ancien usage, & ont esté pratiquez, principalement par les Egyptiens, une des plus anciennes nations) ils ne sont que comme *emblemes & devises* continuez ».

figures qui les recouvrent sont décrites précisément¹⁶¹². Et ainsi, si Cave Beck se montre mesuré sur leur utilisation, les trouvant trop « catachrétiques », si bien qu'ils nécessitent une explication pour les accompagner¹⁶¹³, Francis Lodwick, lui, emploie le terme pour définir son projet de caractère :

« La raison [du fait que ce caractère soit si facile à lire dans n'importe quelle langue] est que, cette écriture ne fait pas référence à des lettres, ou à leur assemblage dans des mots, différents selon les langues, mais est plutôt une sorte de représentation hiéroglyphique des mots, par plusieurs caractères différents. »¹⁶¹⁴

Thomas Browne, quant à lui, dans sa *Pseudodoxia Epidemica ou examen de nombreuses idées reçues et de vérités généralement admises* (1646), confirme qu'il s'agit de ne pas mettre cette écriture dans des mains non aguerries, au risque de la voir être totalement dénaturée. Il s'agit de se garder du « profanement de la multitude » pour reprendre Vigenère et de ne la confier qu'aux personnes compétentes, le premier d'entre eux étant l'Édipe Kircher, seul capable de « sonder cet océan »¹⁶¹⁵. Si nous en revenons, enfin, au

¹⁶¹² *Philosophical Transactions*, N°178, décembre 1685 : « Their Figures, being no where extant that we know of, are here presented to the Reader, who is obliged for them to the Reverend Dr. Huntington » (p. 1252) ; une description plus précise est indiquée comme figurant dans le n°161.

¹⁶¹³ BECK (Cave), *The Universal Character*, op. cit., « To the Reader » : « The Egyptians of old, had a Symbolical way of writing by Emblems, and Pictures, which might be read by other Nations instructed in their Wisdom, but was so hard to learn, and tedious in the practice, that Letters soon justeld them out of the world. Besides, most of their Hieroglyphics were so Catachrestical, (the Picture shewing one thing to the eye., and a quite diferent sens imposed upon it) that they justifi'd the Painter who drew a mishapen Cock upon a Sign-board, and wrote under it, [*this is a Bull*] »

¹⁶¹⁴ LODWICK (Francis), *A Common Writing*, op. cit., « To the Reader » ; nous traduisons : « The reason hereof is, for this writing hath no reference to letters, or their Conjunctions in words, according to the severall Languages, but, being rather a kind of hieroglyphical representation of words, by so many severall Characters »

¹⁶¹⁵ BROWNE (Thomas), *Pseudodoxia Epidemica*, op. cit., p. 77 : « La doctrine Hiéroglyphique des Egyptiens (que selon l'hypothèse de certains auteurs, ceux-ci auraient appris des Hébreux au cours des quatre cents années de leur cohabitation) a beaucoup aidé à propager nombre d'opinions populaires car, en utilisant un Alphabet de choses et non de mots, grâce à leurs images, ils essayaient d'exprimer leurs conceptions secrètes avec les lettres et le langage de la nature ; (...) ils ont obliquement confirmé de nombreuses faussetés, lesquelles sont passées chez les Grecs pour des vérités authentiques et acceptées, puis des Grecs à d'autres Nations ; et elles sont aujourd'hui reprises par des écrivains symboliques, Emblématistes, Héraldistes ou d'autres encore, pour qui certaines faussetés sont toujours strictement considérées comme vérités, car elles compensent naturellement leurs représentations artificielles ; d'autres, dont l'intention était symbolique, sont acceptées littéralement et avalées en leur sens premier, sans se préoccuper du tout de leur second sens. De la sorte, nous dénaturons le savoir profond et mystérieux de l'Égypte, lequel contient les Arcanes des Antiquités grecques, la Clé de nombreuses choses obscures et du savoir ancien qui est parvenu jusqu'à nous. A ce sujet, aux époques anciennes, étaient célèbres Heraiscus, Cheremon, Epius, et particulièrement *Orus Apollo Niliacus* (...) Mais aucun homme ne pourra sonder l'océan de cette doctrine plus profondément que ne l'a fait ce modèle éminent d'Erudition savante, *Kircher*. » Le jésuite est cité à de nombreuses autres reprises de le texte, toujours en termes

Mercury, placé sous le signe de l'Égypte par son nom-même, un des poèmes dédicatoires, œuvre de Sir Francis Kinaston, présente Wilkins comme un Œdipe ayant réussi par son traité à maîtriser les hiéroglyphes, mieux même que Trithème, cette figure tutélaire :

« To teach men HIEROGLYPHICKS, and so unfold
 EGYPTIAN hidden Characters, and how
 Men writ in darke obscurity : for now
 TRITHEMIUS and SELENUS both are grown
 Such CRYPTOGRAPHERS, as they scarce will own
 Thee for their Master, and Decipherers know
 Such secret ways to write thou nere didst show. »¹⁶¹⁶

L'autre grand cryptographe auquel est comparé l'évêque de Chester et qui était aussi intégré dans le corpus de références, Gustavus Selenus, nous amène directement au rôle de la correspondance dans le réseau de Kircher et à la place qu'y tient la cryptographie/langue universelle, par l'intermédiaire du hiéroglyphe.

Des hiéroglyphes pour choyer le savoir

Nous avons vu déjà comment Kircher s'est très tôt pris de passion pour les hiéroglyphes, qu'il étudie à partir des obélisques accumulés dans son musée romain ou exposés dans la ville-même et qu'il a contribués à « redresser » ; passion dont témoignent, parmi ses ouvrages, le *Prodromus coptus sive aegyptiacus* de 1636 ou l'*Oedipus aegypticus* de 1652-1654. Une passion surtout qui informe toute sa vision du monde, syncrétique et universelle, à travers la figure d'Hermès Trismégiste. Nous avons vu aussi, par ailleurs, comment sa *Polygraphia* était, dans un premier temps, une réponse à une commande de l'empereur Ferdinand III qu'il célébrait justement dans son *Triumphus Caesareus Polyglottus*, avec une ode en égyptien, inscrite à l'intérieur d'un obélisque dessiné, en hommage à l'« *Osiris Austriacus* » [cf. fig. 34]. Or tout cela fusionne dans la version manuscrite de la *Polygraphia* que Kircher a fait circuler avant la version imprimée de 1663. Il en subsiste trois exemplaires : celui intitulé *Novum hoc inventum quo omnia mundi idiomata ad unum reducuntur* adressé au pape Alexandre VII ; celui à l'attention de Bernard Ignaz von Martiniz : *Linguaram omnium nova arte ad unam Reductio* ; et enfin,

laudatifs : p. 138 ou 154 (« Kircher dans sa *Catena Magnetica* en a parlé avec excellence ») au sujet de l'aimant ; à nouveau sur les hiéroglyphes p. 265 (le qualificatif d'Œdipe apparaît ici) ; p. 370 sur la tarentule (en référence au *Magnes, sive de Arte Magnetica*, III, VIII, 2)...

¹⁶¹⁶ WILKINS (John), *op. cit.*.

un *Hoc novum inventum linguarum omnium ad unam reducturam* adressé au duc Auguste de Brunswick-Lünebourg¹⁶¹⁷. Les manuscrits ne sont pas datés mais le dernier exemplaire est accompagné d'une lettre portant la mention du 2 octobre 1660. Et il semblerait qu'un autre manuscrit ait été envoyé à Léopold Ier le 14 décembre 1659¹⁶¹⁸.

Cette version manuscrite repose sur le même grand principe que sa version ultérieure imprimée. Lorsque l'on regarde l'exemplaire envoyé au pape – celui que nous avons pu consulter – l'on voit qu'il commence par l'exposé de la teneur et de la fonction du caractère – *PRAXIS Artificii Lingarum ad unam reductarum et modus procedendi in scribendis Literis*¹⁶¹⁹ – et que l'on y retrouve cette idée de réduction de toutes les langues à une seule. Puis vient la description de son fonctionnement précis et de la méthode à utiliser, la dimension épistolaire étant immédiatement soulignée¹⁶²⁰. Figure ainsi le tableau intitulé « *Paradigmata Linguarum* » avec la phrase d'exemple et sa traduction en grec, hébreu, arabe, espagnol, italien, français, allemand : « Galica : Piere, nostre amy est venu à

¹⁶¹⁷ L'exemplaire destiné au pape Alexandre VII se trouve à la Biblioteca Apostolica Vaticana, Chigi J. VI. 225, f. 11r-37v. La version pour Bernard Ignaz von Martiniz se trouve à Vienne, Österreichische Nationalbibliothek Vienna, Ms. 9536, f. 1r-24v ; la dernière adressée au duc Auguste de Brunswick-Lünebourg est conservée à Wolfenbüttel, Herzog August Bibliothek, Ms. Cod. Guelf. 3.5. August 4, f. 1r-28v. Pour une analyse poussée de cette version manuscrite et de son rapport avec la version imprimée, nous renvoyons aux travaux de Nick Wilding, dans sa thèse (où sont retranscrites un certain nombre de lettres entre Kircher et ses correspondants) et dans deux articles : WILDING (Nick), *Writing the Book of Nature : Natural Philosophy and Communication in Early Modern Europe*, PhD, Florence, Institut universitaire européen, 2000, chapitre 3 « Symbolic Gestures » (p. 191 et sq.) ; « « If You Have a Secret, Either Keep It, or Reveal It » : Cryptography and Universal Language. », dans STOLZENBERG (Daniel, dir.), *op. cit.*, p. 93-105 ; « Publishing the Polygraphy : Manuscript, Instrument, and Print in the Work of Athanasius Kircher », dans FINDLEN (Paula, dir.), *op. cit.*, p. 283-296. Voir aussi dans le même volume : MALCOLM (Noel), « Private and Public Knowledge. Kircher, Esotericism, and the Republic of Letters », *art. cit.*.

¹⁶¹⁸ Cf. pour la lettre à August de Brunswick-Lünebourg : HAB. Ms. Cod. Guelf. 3.5. August 4, f. 29r. Et pour celle à Léopold I : APUG MS. 561, f. 20rv. John Fletcher note que la polygraphie est évoquée dès juin 1650 dans une lettre à Frédéric III, duc de Schleswig-Holstein-Gottorf, Kircher s'excusant cinq ans plus tard de ne s'être toujours pas exécuté (cf. FLETCHER (John), « Athanasius Kircher and Duke August of Brunswick-Lüneburg. A chronicle of friendship », *art. cit.*, p. 107).

¹⁶¹⁹ BAV, Chigi J. VI. 225, f. 11r-37v dont le titre complet est : « Novum hoc inventum quo omnia mundi idiomata ad unum reducuntur ALEXANDRO VII PONT: MAX: In nonnullam Mundi pondere gravata Mentis Relaxationem Humillimo & devotissimo oblequio offert Athanasius Kircher S.I ».

¹⁶²⁰ *Ibidem*, f. 13r : « Notandum primò. Quicumque hoc scribendi modo uti voluerit, necesse est, ut alius, quocum correspondere voluerit, similem Interpretationis Libellum habeat unà cum Dictionario eidem annexo ; ut si v.g. tibi cum Hispano correspondendum foret, Hispanus habeat Libellum cum Dictionario (...) Praxis literas ad alterum scripturi – Exemplum 1. Scripturus itaque ad aliquem correspondentem simili Interpretationis libello cum Dictionario in quamcunque linguam translatio instructum, perinde est, primò pones Dictionarium ante te, et ex eo epistolam, quam ad alium missurus es, prius compones, quantum fieri potest, simplicibus et necessariis tantum verbis conceptam (...) ».

nous qui ha porté les lettres de vous de lesquelles i'ay entendu vostre intention et ie fairay selon vostre volonté »¹⁶²¹. Par contre, ce qui distingue nettement cette version de celle qui est imprimée, c'est que le système de notes utilisé remplace les chiffres romains renvoyant aux tableaux par de petits pictogrammes [fig. 41]. Ils pourraient nous inviter à un rapprochement avec les hiéroglyphes, et d'ailleurs le reste du manuscrit « *Kircher varia* » de la Vaticane comporte plusieurs autres écrits de Kircher en lien avec l'Égypte, par exemple l'interprétation d'un scarabée hiéroglyphique¹⁶²². Cette immixtion du hiéroglyphe dans la polygraphie soulignerait alors la dimension secrète de la langue universelle de Kircher puisque, selon le jésuite, héritier de Vigenère, les hiéroglyphes sont bien plus qu'une écriture, une clé de compréhension du monde, nécessitant, du fait de leur « qualité purement symbolique », une « interprétation d'intuition » plutôt qu'une traduction à proprement parler :

« Les hiéroglyphes sont bien une écriture, mais non l'écriture composée de lettres, mots et parties du discours déterminées dont nous usons en général. Ils sont une écriture beaucoup plus excellente, plus sublime et plus proche des abstractions, qui, par tel enchaînement ingénieux des symboles, ou soin équivalent, propose d'un seul coup à l'intelligence du sage un raisonnement complexe, des notions élevées, ou quelque mystère insigne caché dans le sein de la nature ou de la Divinité. »¹⁶²³

Si les hiéroglyphes renferment la sagesse d'Hermès Trismégiste, il faut savoir la décrypter derrière l'opacité du symbole¹⁶²⁴. La langue hiéroglyphique est, en elle-même, un code qui, pour le cryptographe chevronné, devient révélateur d'une vérité. En cela, même avec un mode de fonctionnement différent, la polygraphie de Kircher prend une dimension de

¹⁶²¹ *Ibidem*, f. 15r

¹⁶²² *Ibidem*, f. 99r-107v : « Scarabaeus Hieroglyphicus. Expositus a P. Ath. Kircher Iamblichus Aegypti occulta mysteria symbolis inserunt manifestis in quibus interpretandas dimitte noces accipe sensus ». Néanmoins, nous ne pouvons être affirmatif sur la date de l'assemblage de ces manuscrits qui semble néanmoins avoir été effectué à l'époque d'Alexandre VII.

¹⁶²³ KIRCHER (Athanasius), *Prodromus coptus*, *op. cit.*, p. 260 ; dans la traduction employée dans DAVID (Madeleine), *Le Débat sur les écritures et l'hiéroglyphe aux XVIIe et XVIIIe siècle*, *op. cit.*, p. 46 (pour les expressions précédentesp. 44). Sur cette interprétation des hiéroglyphes par Kircher et leurs rapports au secret, outre l'ouvrage de Madeline David, voir aussi : PASTINE (Dino), *La Nascita dell'idolatria. L'Oriente religioso di Athanasius Kircher*, Florence, La Nuova Italia Editrice, 1978 (p. 94-98 notamment), ainsi que STRASSER (Gerhart F.), « La Contribution d'Athanase Kircher à la tradition hiéroglyphique », *art. cit.*.

¹⁶²⁴ Voir aussi KIRCHER (Athanasius), *Oedipus Aegyptiacus*, *op. cit.*, vol. 2(1), *Classis I, Cap. I*, p. 6 : « Symbolum est nota alicuius arcanioris mysterij significativa, id est, natura Symboli est, conducere, animum nostrum mediante certà aliquà similitudine ad intelligentiam alicuius rei multùm à rebus, quae sensibus offeruntur exterioribus, differentis ; cuius proprietas est esse coelatum & absconditum sub velo obscuri dicti. »

langue parfaite, de langue de la vérité, comme les langues élaborées en Angleterre. Et d'ailleurs, certaines des technologies matérielles employées sont équivalentes : idéogrammes/hiéroglyphes, listes, tables...

Le rapport au secret et à la cryptographie de la langue élaborée par le jésuite transparait clairement, par exemple, dans la correspondance avec l'un des destinataires de la version manuscrite, le duc Auguste de Brünswick-Lüneburg. En effet, ce dernier n'est autre que Gustavus Selenus, mentionné dans le *Mercury* de Wilkins, pseudonyme – constitué d'un anagramme de son prénom et du nom de la déesse grecque de la lune – sous lequel il a signé le traité de cryptographie, intitulé *Cryptomenytices et cryptographiae* en 1624¹⁶²⁵. Dans une lettre du 13 juin 1660, dans laquelle Kircher remercie le duc pour l'envoi de son portrait qui ornera sa galerie « *in hoc Urbis et Orbis Theatro* », le jésuite promet l'envoi d'un « *novum linguarum artificium* » intitulé « *Lingarum omnium ad unitatem reductio* » qui permettra à toutes les nations de communiquer entre elles¹⁶²⁶. Le duc y répond le 17 septembre 1660 et attire l'attention du professeur au Collège Romain sur l'ouvrage de Hermann Hugo, *De Prima scribendi origine*, dans lequel le confrère de Kircher souhaitait, dès 1617, la création d'un tel artifice et que Kircher semble avoir exaucé en quelque sorte¹⁶²⁷. Après la lettre de couverture du projet du 2 octobre 1660, vient la polygraphie en elle-même envoyée le 17 octobre 1660. Si la réaction du duc est tardive, il est intéressant de noter qu'il répond en ramenant la langue universelle à la cryptographie. Attachant à son envoi un exemplaire des *Libri polygraphiae vi* de Trithème (Strasbourg, 1600), il demande à Kircher, le 10 octobre 1661, de lui en fournir une explication : « Nous vous envoyons ci-jointe la Polygraphia de Trithème (telle qu'elle a été imprimée à Strasbourg) qui rappelle, bien qu'avec des moyens différents, sa Stéganographie. Nous souhaiterions maintenant que

¹⁶²⁵ SELENUS (Gustavus), *Gustavi Seleni Cryptomenytices et cryptographiae libri IX [Texte imprimé], in quibus et planissima stenographiae a Johanne Trithemio, ... olim conscriptae, enodatio traditur...*, Lüneburg, exscriptum typis et impensis J. et H. fratrum der Sternen, 1624.

¹⁶²⁶ HAB. BA n°356. Sur cette correspondance, voir FLETCHER (John), *art. cit.*, l'article étant un dépouillement de ces archives avec quelques transcriptions et l'indication du sujet des lettres (p. 107 ici).

¹⁶²⁷ APUG 565, f. 28rv : Hugo « wünschet höchlich, dass ein sagaq. Ingenium sich herfür tuun möchte, so proxim dises modi an den tag brächte : disen wunsch hat der H. Pater, wie ich aus seinen Screiben vermercke, zur genüge erfüllet. » (cf. *Ibidem*, p. 108). Pour les deux lettres suivantes, cf. *supra*.

vous puissiez, bien cher Père, nous éclairer sur elle... »¹⁶²⁸. L'annexe de la *Polygraphia* de 1663 concernant Trithème est donc une concrétisation de la sollicitation du duc.

Le processus de la « superposition » polygraphie/cryptographie se reproduit avec l'envoi de la version imprimée de la *Polygraphia nova* au duc Auguste : elle part accompagnée d'une lettre du 20 juin 1663¹⁶²⁹. Cette fois-ci, le contre-don du duc est son propre ouvrage cryptographique, que Kircher n'avait apparemment pas et qu'il lui envoie pour plus de facilité non relié. Auguste y explique le choix de son pseudonyme :

« Nous allons assidûment vérifier dans votre Polygraphie si la méthode de Trithème y trouve une explication, comme il la proposait lui-même, ce qui serait la mise au jour d'un de ces secrets, jusque-là resté enfoui et caché dans les profondeurs de la terre... »¹⁶³⁰

Cette correspondance avec le duc de Brünswick-Lüneburg montre bien les enjeux cryptographiques de la langue de Kircher, enjeux auxquels, par ses envois, Auguste la ramène sans cesse. L'échange épistolaire souligne cette double dimension de la polygraphie : langue universelle, permettant de traduire dans toutes les langues de la terre, langue de communication à l'intérieur d'un Empire plurilingue, elle est aussi, et en même temps, un code dont l'utilisation doit être limitée à un réseau restreint. La version manuscrite, dont celle imprimée est l'héritière directe, exprime cette double identité dans la forme et l'emploi des pictogrammes.

La première influence est, en effet, celle de la combinatoire lullienne, tirée de l'*Ars Magna* de Raymond Lulle (c. 1232-1316). Là encore, comme pour Trithème, la reprise de cet

¹⁶²⁸ APUG 556, f. 130 (*Ibidem*, p. 110) ; nous traduisons : « Wir übersenden einliegendt die Polygraphia des Trithemii (wie sie in Sr. Argentina getrucket) was er bey seiner Steganographia unterscheidenen modis erinnert. Nun möchten Wir von dem Herrn Patre woll verständiget sein,... »

¹⁶²⁹ HAB BA n° 358 ; l'exemplaire est conservé à la Herzog August Bibliothek (6.1. Gram. 2°) et porte sur la page de titre de la main de Kircher « Serenissimo Duci Brunsvici et Luneburg Author » (*ibidem*, p. 115).

¹⁶³⁰ APUG 559, f. 170rv ; pour le début de la lettre (nous traduisons le passage en italique) : « Wir haben endlich des Herrn Patris vorlengst sehnlich desiderirte Polygraphiam Novam erhalten, wollen sie fleissig perlustriren, soviel wir nur die Steganographiam Gustavi Seleni noch nie gehabt, als thun wir him selbige hierbey übersenden, wir hetten sie zwar gerne in folio und gebunden gesandt, aber auff so einem langen wegk würde es auff der Post was unbequem gefallenseyen, wir wollen doch hoffen wan es gebunden wird, werden die falten woll daraus gehen, aus dem nahmen Gustavo kan man per anagramma lesen Augusto, Seleno wird a Luno deriviret, wird es also den Autorem vielleicht daraus abnehemn können. (...) Due beyden Aenigmata belangend, so der Polygraphia mantissae loco angefüget davon haben wir nur enodiret das Jenige so in numeris ausgefertiget, das cum literis haben wir noch nicht errathen können und verbleiben noch des wegen Davus nicht Oedipus.(...) Wir werden in seiner Polygraphia fleissig nachsehen ob wir des Trithemii modum expliciret darin befinden werden, da derselbe vorgibt, dass einer dem andern Secretum eröffnen können, wan er gleich in einem tieffen verdeckten lock in der erde sich aufhalten müste... ».

héritage par le jésuite romain passe par son polissage afin de le distinguer d'une vulgaire manipulation kabbalistique à laquelle Lulle a pu être associé¹⁶³¹. La *Polygraphie* est divisée en 54 catégories fondamentales, sur la base des neuf « Principes Absolus » distingués par le tertiaire franciscain, qui sont notées par les sortes de hiéroglyphes, marquant les « concepts fondamentaux indépendants de chacune des langues ». Umberto Eco note le caractère incongru de la classification où se mêlent entités divines, angéliques, éléments, animaux... Kircher s'était peut-être inspiré pour l'élaborer des 44 classes du *Nomenclator* de Pedro Bermudo de 1653 où l'on retrouvait : « 1. Eléments (feu, vent, fumée, cendre, enfer, purgatoire et centre de la terre). 2. Entités célestes (astres, foudres, arc-en-ciel...) 3. Entités intellectuelles (Dieu, Jésus, discours, opinion, soupçon, âme...) 4. Etats séculiers (empereur, barons, plébéiens) (...) »¹⁶³². La polygraphie est une taxinomie, avec les mêmes défauts que celle de Wilkins ; elle aussi une forme de classification, de mise en ordre du monde et les arborescences lulliennes nous ramènent à celles de l'évêque de Chester. D'ailleurs les pictogramme de la *Polygraphie* manuscrite, s'ils ne figurent pas dans la version de 1663, sont repris, par contre, dans l'*Ars Magna sciendi* de 1669¹⁶³³. La technologie matérielle employée par Kircher renvoie donc intrinsèquement à une dimension de « langue universelle ».

Mais elle renvoie aussi au secret, on l'a vu. Et dans ce cas, l'influence sur le dessin-même des pictogrammes peut avoir plusieurs origines. La première est globale et repose la préconisation du recours aux hiéroglyphes dans un manuel de cryptographie du XVIIe auquel Kircher a dû avoir recours, l'*Opus novum* de Jacopo de Silvestri¹⁶³⁴. Cette influence peut, néanmoins, être déclinée en deux ascendances plus précises, distinctes l'une de l'autre. D'abord celle des chiffres employés dans la correspondance jésuite pour protéger la circulation des lettres dans un vaste réseau missionnaire à travers le monde et éviter, du fait des informations parfois sensibles qu'elles contiennent, leur interception. Ce caractère primordial de la nécessaire protection par le recours au code est envisagé dès les annexes

¹⁶³¹ Cf. ECO (Umberto), *op. cit.*, p. 235-238 (et sur Lulle lui-même, p. 71-91, il note que l'édition des travaux de Lulle à laquelle se réfèrent les auteurs du XVIIe siècle a été publiée à Strasbourg en 1598) et WILDING (Nick), « If You Have a Secret... », *art. cit.*, p. 96-97.

¹⁶³² BERMUDO (Pedro, S.J.), *Arithmeticus Nomenclator*, *op. cit.* (l'ouvrage (feuilleton) n'est connu, rappelons-le que par sa publication dans la *Technica curiosa* de Kaspar Schott) Cf. ECO (Umberto), *op. cit.*, p. 237-238 (il retranscrit la classification complète).

¹⁶³³ KIRCHER (Athanasius), *Ars Magna Sciendi*, *op. cit.*, p. 162. (reproduit dans WILDING (Nick), *ibidem*, p. 96).

¹⁶³⁴ SILVESTRI (Jacopo de), *Opus novum*, Rome, 1526 cf. STRASSER (Gerhard F.), *art. cit.*, p. 89 (est reproduit dans l'article un des hiéroglyphes cryptographiques de Silvestri (f. 35v-37r)).

(*hijuelas*) de la lettre circulaire de juillet 1547 sur l'utilité et l'organisation de la correspondance de Juan de Polanco. En octobre 1601, un nouveau système, standardisé, est établi où chaque province se voit attribuer un mot-clé ou un pictogramme pour la représenter. Lorsque l'on consulte le dossier des archives jésuites (*FG 678/21*), où sont rassemblés, sans véritable tri, différents documents cryptés des XVIe-XVIIe siècles, l'éventuelle filiation de certains pictogrammes avec ceux de Kircher apparaît [fig. 42]. Elle est d'autant plus envisageable que se trouve dans ses papiers personnels une des ces missives codées avec le mot-clé « Goa »¹⁶³⁵. La Polygraphie aurait une dimension de code jésuite et son emploi par le professeur au Collège Romain relèverait de l'*ethos* de son Ordre.

Mais se trouve aussi parmi ses papiers, une lettre cryptée d'un autre type. Il s'agit d'un courrier échangé par les généraux suédois Banér et Stålhanske, durant la guerre de Trente ans (autour de 1640 vraisemblablement)¹⁶³⁶. Kircher aurait donc pu servir, du fait de ses compétences, en tant que déchiffreur – ici d'un simple code numérique – dans une guerre de l'information contre les puissances protestantes. En retour, sa Polygraphie pourrait se présenter comme un chiffre « catholique » face à d'éventuels espions « protestants ». Elle tracerait en quelque sorte une frontière confessionnelle dans un espace germanique divisé après la paix de Westphalie et participerait d'un effort jésuite allant plus largement dans le sens du marquage de la frontière, qu'incarne, dans un tout autre genre, l'*Atlas Marianus* de Wilhem Gumpfenberg (1609-1675), topographie sacrale utilisée comme « arme de la reconquête catholique ». La Polygraphie pourrait apparaître comme le pendant linguistique de la reconquête « géographique »¹⁶³⁷.

¹⁶³⁵ APUG 563, f. 68 et pour la liasse concernant les codes à l'ARSI : *Fondo gesuitico* (FG), *Miscellanea 3. de administratione et disciplina Soc. Je. Opusc. Apologetica de eadem Soc.*, 21 *Chiffraria del secolo XVI e del principi del XVII* cf. WICKI (Josef, S.J.), « Die Miscellanea Epistolarum des P. Athanasius Kircher S.I. in missionarischer Sicht », *Euntes Docete*, XXI, Rome, 1968, p. 221-254 et p. 282-309; p. 295. Sur l'emploi des chiffres dans la correspondance et la liasse des archives, du même auteur : « Die Chiffre in der Ordenskorrespondenz der Gesellschaft Iesu von Ignatius bis General Oliva (ca. 1554-1676). Anhand der Kodex Fondo Gesuitico 678/21 (ARSI) », *Archivum Historicum Societatis Iesu*, vol. XXXII, 1963, p. 133-178.

¹⁶³⁶ APUG 568, f. 239rv cf. WICKI (Josef, S.J.), « Die Miscellanea Epistolarum », *art. cit.*, p. 295 et STRASSER (Gerhard), *art. cit.*, p. 91, n. 34 et *op. cit.*, p. 143 : « Aber auch für allgemeinere kryptologische Fragen muss das Interesse Kirchers früh bekannt gewesen sein ; aus « Hoff in Schlesien » wird ihm ebenfalls 1640 die Kopie eines abgefangenen chiffrierten Briefes des schwedischen Generals Banér an Generalmajor Stålhanske übersandt ».

¹⁶³⁷ GUMPPENBERG (Wilhelm), *Atlas Marianus, quo sanctae Dei genitricis Mariae imaginum miraculosarum originis duodecim historiarum centuriis explicantur, auctore Guilielmo Gumpfenberg*, Munich, typis J. Jaecklini, 1672 (première édition 1657). Pour l'expression d'« arme de la Reconquête catholique », voir : JULIA (Dominique),

Ce qui est certain, en tout cas, c'est que Kircher a cherché à en limiter la dissémination. Il n'a semble-t-il jamais voulu en faire un succès d'édition, loin de là. Si une version imprimée est parue, elle a continué à circuler « paradoxalement dans une économie du manuscrit », pour reprendre l'expression de Nick Wilding¹⁶³⁸. La *Polygraphia nova* continue à être envoyée directement à des destinataires choisis, accompagnée de lettres de présentation. Elle est un moyen pour Kircher de sécuriser un réseau de mécènes, son « lecteur idéal » étant un prince italien ou allemand. Ainsi, l'on a un témoignage de cette ventilation de l'ouvrage parmi les correspondants de Kircher à travers leurs lettres de remerciements, accusés de réception : Ferdinand II de Médicis, le 6 juillet 1663 y voyant la preuve de l'« *ingegno celebre e pellegrino* » de Kircher, Léopold de Médicis le 3 juillet, Ferdinando Giovanni di Gonzaga, le 12 juillet, Charles Emmanuel II, duc de Savoie, le 1^{er} août, Frédéric Landgrave de Hesse-Darmstadt, le 10 août¹⁶³⁹. Dans la lettre qu'il envoie à Jean II Casimir de Pologne le 2 janvier 1664, le jésuite revient sur le double prisme de lecture de sa langue, reprenant certains passages du livre :

« Je vous supplie d'accepter en mon nom comme un petit hommage modeste au grand respect [que je vous dois], mon livre publié récemment, pour comprendre et écrire dans n'importe quelle langue, bien que l'on n'en ait pas la connaissance ; [il s'agit] *en même temps* d'un chiffre pour dévoiler le secret contenu à qui l'on veut, et le rendre impénétrable à quelqu'un d'autre. »¹⁶⁴⁰

La langue est discriminante, en elle-même, et l'on pourrait lire dans les tables dont elle est remplie non pas une taxinomie scientifique mais bien une taxinomie sociale : tables épistolaires remplies de formules permettant d'élaborer des lettres [fig. 43], elles indiquent la destination de la langue, qui est d'établir un réseau de correspondances, entre personnes

« Sanctuaires et lieux sacrés à l'époque moderne », dans VAUCHEZ, André (dir.), *Lieux sacrés, lieux de cultes, sanctuaires*, Rome, Ecole française de Rome, 2000, p. 241-295, p. 257. Voir sur ce point, notre article à paraître : « « *Ad majorem Marie gloriam* » : Wilhelm Gumpfenberg et Athanasius Kircher, deux jésuites au service d'une Contre-Réforme mariale et savante », dans *Sacrée géographie ! L'Atlas Marianus de Wilhelm Gumpfenberg et l'éclatement de la Chrétienté*, actes de la journée d'études de Neuchâtel (2011), à paraître chez Alphil – Presses universitaires suisses, collection « Colloquium » (fin 2011).

¹⁶³⁸ WILDING (Nick), *art. cit.*, p. 100.

¹⁶³⁹ APUG 555, f. 69r-70v ; APUG 555, f. 55r-56v ; APUG 555, f. 167r-168v ; APUG 555, f. 73r-74v ; APUG 555, 57r-58v. Pour ces lettres et la suivante cf. WILDING (Nick), *op. cit.*, p. 261-262 (notes).

¹⁶⁴⁰ APUG 555, f. 179r-180v ; nous traduisons : « le supplicherà a nome moi di accettare come piccolo e povero tributo d'un grand obsequio, un moi libro uscito ultimamente alle stampe, per intendere e scrivere in qualunque lingue, ancor, que non se n'abbia cognitione ; insieme con una cifra per aprire il proprio segreto, a chi si vuole, con renderlo impenetrabile a qualunque altro. »

choisies. Bien qu'elle ait perdu sa dimension à proprement parler hiéroglyphique originale, le principe en est resté¹⁶⁴¹. Il s'agit de partager des secrets entre gens dignes. La diffusion de la *Polygraphia nova* rappelle celle des machines dont Kircher était féru. L'ouvrage de 1663 offre ainsi la représentation d'une *Arca Steganographica* et d'une *Arca Glottotactica*, qui, par un fort complexe jeu de réglottes, permettaient d'encrypter un message¹⁶⁴². Auparavant, le jésuite en avait déjà réalisé d'autres qui permettaient de produire toutes seules de la musique, *Cistula Musurgica* ou *Arca musurgica* et tous les princes européens se les arrache puisqu'elles sont réclamées par l'empereur, dès le 5 février 1649 dans une lettre de Johannes Gans puis dans une missive de Johann Schega pour l'archiduc Leopold Wilhem¹⁶⁴³. En Angleterre même, Samuel Pepys avait fait l'acquisition en 1669 d'une *Musarithmetica mirifica* qui évoque les inventions de Kircher¹⁶⁴⁴. Lourdes sans doute, difficiles à transporter en tout cas, chères, fermant souvent à clé, les machines de Kircher symbolisent bien par leur association avec elle la destination de sa langue. Cette dernière reflète l'identité sociale complexe de Kircher, jésuite romain, ancré dans des réseaux centre-européens et au-delà dans la République des Lettres dans son ensemble. Elle évoque surtout le fait que, chez Kircher, le savoir s'accompagne de son recel nécessaire par ceux qui y sont initiés, comme l'indiquait la lettre à Jean II Casimir de Pologne ou comme le mentionne la lettre de Jean-Frédéric, duc de Brunswick-Lünebourg (1625-1679). Le 14 avril 1664, il remercie Kircher pour sa *Polygraphie* dont il écrit qu'elle est une « *lingue per informare con artificiosa Poligrafia la Nobilita Peregrina, et I Prencipi Curiosi* » : il cible

¹⁶⁴¹ Nick Wilding propose comme interprétation de l'abandon des « icônes » dans la version imprimée, le fait que l'archiduc Charles Joseph d'Autriche, alors âgé de 11 ans, n'arrivait pas à les dessiner cf. *art. cit.*, p. 98.

¹⁶⁴² KIRCHER (Athanasius), *Polygraphia nova*, *op. cit.*, feuille pliée entre les p. 84 et 85 et p. 130.

¹⁶⁴³ APUG 561, f. 133 et APUG 561, f. 147. Un des orgues musicaux, évoqués dans la *Musurgia universalis* (II, p. 166-199 : « De musurgia mechanica sive de varia mobilium Musarithmicarum columnarum metathesi sive transpositione ») est conservée à Wolfenbüttel (HAB, Cod. Guelf., 90, Aug. 8) cf. FLETCHER (John), *art. cit.*, p. 102. Un exemplaire de l'orgue stéganographique se trouve à l'Herzog Anton Ulrich-Museum à Brunswick cf. reproduction dans STRASSER (Gerhard F.), *art. cit.*, p. 88, voir aussi p. 90 ; ainsi que WILDING (Nick), *art. cit.*, p. 100. Voir aussi MINIATI (Mara), « Les *Cistae Mathematicae* et l'organisation des connaissances au XVIIe siècle », dans BLONDEL (Christine, dir.) *et alii*, *Studies in the History of Scientific Instruments : papers presented at the 7th Symposium of scientific instruments Commission of the Union internationale d'histoire et de philosophie des sciences*, actes du colloque (Paris, 15-19 septembre 1987), Londres, Rogers Turner Books, 1989, p. 43-51.

¹⁶⁴⁴ Magdalene College, Cambridge cf. GUNTHER (R.T.), *Early Science in Cambridge*, Oxford, 1937, p. 96-97, cité dans FLETCHER (John), *ibidem*.

bien ainsi le public visé¹⁶⁴⁵. Le caractère de Kircher est la langue d'une élite réservée à une élite, car révélatrice de choses qui ne concernent pas le commun.

Mais cette conception de la langue universelle est-elle spécifiquement kirchérienne ? Est-elle uniquement un code catholique destiné à un réseau catholique¹⁶⁴⁶ ? Qu'en a-t-il été de sa réception effective en tant que langue, par exemple dans des réseaux allant au-delà des seuls princes mécènes de Kircher, au sein de la République des Langues ?

Les language planners, des Rosicruciens !

Ce goût pour la cryptographie et ses figures éminentes comme Trithème, partagé de Rome à Londres, en passant par la France, recoupe forcément une part d'attrait pour l'occulte. Que ce soient les jésuites ou les acteurs de la Royal Society, tous ont cherché à expurger la dimension « magique » des auteurs concernés et l'on peut percevoir une entreprise de réhabilitation dans les œuvres de Selenus ou Kircher. Pourtant, à la lecture des travaux de Frances Yates, il pourrait apparaître qu'un autre « réseau dans le réseau » unissant les concepteurs de langues universelles pourrait être celui des « Frères R.C. ». En effet, dans *La Lumière des Rose-Croix*, plusieurs des membres de la République des Langues apparaissent au fil des pages. Si l'historienne britannique ne fait pas de Kircher un « frère », mais un « hermétiste-cabaliste », précautionneux par rapport à la magie liée à ces pratiques, que sa condition de jésuite lui fait refuser, elle montre, malgré tout, comment son attitude pourrait s'inscrire dans la lignée de celle de son ordre : « A cause de leur attachement commun à la tradition hermétique et d'une sorte de similarité, les jésuites et les rosicruciens étaient adversaires dans un contexte d'amour et de haine. Nous avons vu qu'au moment du grand enthousiasme rosicrucien, les jésuites avaient essayé de puiser dans le symbolisme rosicrucien, en suggérant que les deux Ordres étaient les mêmes et fabriquaient des emblèmes similaires »¹⁶⁴⁷. Or dans le cas de Kircher spécifiquement, le

¹⁶⁴⁵ APUG 555, f. 116r.

¹⁶⁴⁶ Cf. WILDING (Nick), « Writing the Polygraphy », *art. cit.*, p. 209 : « Kircher's Egyptological enterprise... was to treat the decipherment of hieroglyphs as an opportunity to establish some new caste, this time not based on deceptive ritual, but on an international Catholic political and intellectual elite. »

¹⁶⁴⁷ cf. YATES (Frances), *Giordano Bruno et la tradition hermétique*, *op. cit.* cf. chapitre 6.2.2 Et pour la citation, du même auteur : *La Lumière des Rose-Croix*, trad. de l'anglais par M.D. Delorme, Paris, Retz, 1978 (1972), p. 261. Sur le mouvement rosicrucien, sur lequel nous n'avons pas le loisir de nous attarder, voir les premiers chapitres, notamment « les manifestes rosicruciens » (la *Fama* de 1614 et la *Confessio* de 1615, p. 59-82). Voir aussi sur la question de

goût de l'occulte s'inscrit aussi dans ses relations avec les milieux impériaux, dans lesquels les choses de la « magie » passionnent, comme l'a montré Robert Evans dans son « anatomie du savoir catholique »¹⁶⁴⁸.

Yates note, par ailleurs, l'influence des Rose-Croix sur Comenius, déjà évoqué : il a pu rencontrer Johann Valentin Andreae à Heidelberg, et ses écrits comme *Le Labyrinthe du Monde* (écrit en 1623, imprimé en 1631) porteraient la marque du mouvement rosicrucien¹⁶⁴⁹. De Comenius l'on passe en Angleterre où il aurait contribué – en compagnie de John Dury et Théodore Haak, ainsi que de Samuel Hartlib – à renforcer des tendances déjà observées chez John Dee, Francis Bacon ou Robert Fludd¹⁶⁵⁰. On en retrouverait encore les traces dans l'« Invisible Collège » mentionné par Boyle, évocateur du « vieux *ludibrium*, l'ancienne plaisanterie sur l'invisibilité toujours associée aux R.C. et à leur Collège » : « nous avons ainsi une chaîne de traditions allant du mouvement rosicrucien aux origines de la Royal Society », dans une Angleterre où paraissent justement les manifestes traduits par Thomas Vaughan – élève de Moray –, en 1652, sous le pseudonyme d'« Eugenius Philalethe »¹⁶⁵¹. L'influence se ferait sentir jusque sur Wilkins qui dans sa *Mathematicall Magick* de 1648 mentionne une lampe qu'il dit « avoir été vue dans le sépulcre de Francis Rosicrosse et qu'elle est plus complètement dépeinte dans la *Confessio* de cette Fraternité »¹⁶⁵². Certes il fait erreur en parlant de Francis au lieu de

l'occulte : LEHRICH (Christopher I.), *The Occult Mind : Magic in Theory and Practice*, Itahaca-Londres, Cornell University Press, 2007. Et pour Kircher, FINDLEN (Paula), *Possessing Nature*, *op. cit.*, p. 239.

¹⁶⁴⁸ EVANS (Robert John W.), *The Making of the Habsburg Monarchy*, *op. cit.*, p. 340-345.

¹⁶⁴⁹ YATES (Frances), *op. cit.*, p. 191 et *sq.*.

¹⁶⁵⁰ *Ibidem*, p. 209 : « Bacon lui-même paraissait conscient de ce lien, qu'une partie des mythes de la Nouvelle Atlantis sont réellement calqués sur le mythe des invisible Frères R.C., sur leurs buts charitables et sur leur grand Collège inconnu du reste du monde. Il est difficile de l'expliquer clairement, mais ce que je veux dire c'est que l'arrivée en Angleterre de ces trois étrangers, important des versions étrangères du mouvement pour le progrès de la science, doit avoir amalgamé les tendances d'un mouvement qui s'était développé sous la forme du baconisme en Angleterre et du rosicrucianisme en Allemagne, ces deux tendances étant en quelque sorte en relation réciproque. »

¹⁶⁵¹ *The Fame and Confession of the Fraternity of R.C. Commonly of the Rosie Cross*, (fac-similé F.N. Pryce, Margate, 1923) cf. *ibidem*, p. 213.

¹⁶⁵² WILKINS (John), *Mathematicall magick, or the Wonders that may be performed by mechanicall geometry. In two books. Concerning mechanicall powers (motions). Being one of the most easie, pleasant, usefull (and yet most neglected) part of mathematicks. Not before treated of in this language. By I. W. M. A.*, Londres, S. Gellibrand, 1648, p. 256-257 ; cité dans *ibidem*, p. 213. Yates montre aussi que Wilkins a pu s'inspirer de l'*Utriusque Cosmi Historia* de Fludd, publié à Oppenheim au Palatinat en 1619, lui-même inspiré par la *Préface à Euclide* de Dee (1570). L'auteur décrit ensuite le fait que les débats entre Ward et Webster tourment aussi autour de cette question, entre partisans de l'« école paracelsiste » dont est le second et ceux qui distinguent absolument Bacon de Fludd comme Seth Ward dans le *Vindiciae Academicarum* (1654) : « Il n'y a pas au monde de voies plus opposées que celles de L. Verulam et de D. Fludd, l'une

Christian et de la *Confessio* au lieu de la *Fama* mais cela prouve tout de même une connaissance de ces travaux par l'évêque de Chester. Le rapprochement entre Royal Society et *Fama fraternitatis* est visible, selon l'historienne du Warburg Institute, jusque dans la dédicace du *Via Lucis* de Comenius (« Aux porteurs de Torches de cet Age Illuminé, Membres de la Royal Society de Londres qui a donné une heureuse naissance à la véritable philosophie, félicitations et bonne chance. Illustres Sirs ! (...) ») et le frontispice de *l'History of the Royal Society* de Sprat, gravé par Hollar avec la place centrale de l'ange couronnant Charles II et Bacon sous son aile suivant la devise « à l'ombre de tes ailes, Jéhovah » alors que les trompettes seraient un rappel de la *Fama*. Même un adversaire farouche de cette « assimilation » comme Seth Ward ne trace-t-il pas un parallèle en écrivant au sujet des recherches anglaise sur la langue universelle :

« Un langage de ce genre, dans lequel chaque terme serait une définition et contiendrait la nature de la recherche, pourrait être justement appelé langage naturel, et pourrait réaliser cette entreprise que les Cabalistes et les Rosicruciens ont tenté en vain de porter à son terme, lorsqu'ils recherchaient, en hébreu, les noms qu'Adam a donnés aux choses. »¹⁶⁵³

Sans aller jusqu'à affirmer l'existence d'un crypto-réseau reliant Kircher à Wilkins en passant par Comenius, faute d'avoir pu suivre jusqu'a bout cette piste, celle-ci nous permet tout de même de souligner, de nouveau, l'importance du goût du secret – des hiéroglyphes notamment – et l'influence qu'il a pu avoir sur l'élaboration des langues et sur le fonctionnement-même de leur réception. Est-ce qu'il n'induit pas une limitation de leur expansion identitairement inhérente au réseau que nous évoquions, contribuant à dessiner cette province de la République des Lettres, animée par un petit nombre d'« élus » ? La langue universelle apparaîtrait alors comme une « langue de distinction », réservée à un petit groupe, celui des membres du réseau qui en discutent. L'une des conséquences est une certaine tension avec les grands principes censés gouverner la République des Lettres au XVIIe siècle. Expurgé de ses tendances alchimiques (au sens large), l'idéal du membre de cet espace social est d'être « communicatif »¹⁶⁵⁴. Ainsi le jésuite Daniello Bartoli (1608-1685) écrivait dans son *Uomo di lettere* : « La science,

étant basée sur l'expérience et l'autre sur des raisons mystiques idéales. » (p. 46) ; cf. p. 215-216 ; p. 219-220 pour les exemples qui suivent.

¹⁶⁵³ WARD (Seth), *Vindiciae academiaram*, *op. cit.*, p. 20-21, cité dans ROSSI (Paolo), *op. cit.*, p. 179.

¹⁶⁵⁴ Cf. l'introduction de Hans Bots dans *Les Grands intermédiaires culturels*, *op. cit.*

présent du ciel, ne nous est pas donnée pour se perdre en nous ; c'est un avantage que nous devons transmettre à ceux qui nous succèdent »¹⁶⁵⁵. D'après la définition qui s'est dessinée de la langue universelle, ce n'est pas forcément un idéal partagé par les membres de la République des Langues. D'où l'agacement de Théodore Haak dont nous reprenions le jugement sur les projets inaboutis et « occultes » de Le Maire comme titre de ce chapitre.

Pourtant il est à noter que Daniello Bartoli est justement l'un des deux censeurs chargés par l'ordre d'examiner la *Polygraphia* de Kircher. Son jugement est bref mais positif : « Legi P. Athanasij Kircheri opusculum, cui titulus est *Polygraphia nova, et universalis ex combinatoria arte detecta* et iudico posse in lucem edi. Die 24 nov. 1662. »¹⁶⁵⁶

Comment est donc gérée cette tension entre secret et refus du monopole de la connaissance, dénoncé par un Samuel Hartlib appelant à l'union des érudits contre la « *crassam ignorantiam falsamque scientiam generis humani* » : « L'ère du secret est révolue (...) Travailler pour l'intérêt public est désormais le mot d'ordre et la *laus propria* le cède à l'*utilitas publica* » écrit Françoise Waquet¹⁶⁵⁷. Cette transition est-elle aussi nette à l'intérieur de la République des Langues ayant pourtant un grand nombre de membres communs avec la République des Lettres, dont Hartlib ?

¹⁶⁵⁵ Cité dans BOTS (Hans) et WAQUET (Françoise), *op. cit.*, p. 67.

¹⁶⁵⁶ ARSI, *Censurae librorum 1626-1633*, FG 663, f. 324r.

¹⁶⁵⁷ WAQUET (Françoise), « Qu'est-ce que la République des Lettres ? », *art. cit.*, p. 493 (avec la citation d'Hartlib).

2.3 Des réseaux d'« auto-légitimation » : une langue pour tous ou une langue pour personne ?

Des projets « européocentrés » : la légitimité décrétée du « fait linguistique » ?

Certains des contemporains des *language planners*, impliqués plus ou moins directement, eux-mêmes, dans la République des Langues, ont eu conscience des contradictions et autres impasses auxquelles étaient confrontés les auteurs de ces projets utopiques. La principale relève de la tension entre la dimension « universelle » des projets, revendiquée incessamment, et le filtre européocentré – celui de l'Europe de la République des Lettres avec ses hiérarchies et ses conflits – appliqué, consciemment ou non, par leurs concepteurs. D'où les *language planners* parlent-ils ? La question est formulée en termes évidemment peu sociologiques par un certain nombre d'acteurs évoluant dans le même contexte social que les utopistes linguistiques, lesquels, s'ils tendent vers l'utopie, n'en parlent pas moins de quelque part.

Ainsi, Joachim Hübner, proche de Comenius, membre de son comité d'accueil anglais, fait partie de ceux qui ne se sont pas embarrassés de modération dans leurs critiques vis-à-vis des travaux du Tchèque, lorsque cela leur paraissait nécessaire¹⁶⁵⁸. Or il en formule une qui semble tout à fait fondamentale pour la compréhension de ces projets :

« Comenius se vante par trop. Ce n'est pas chose légère que d'écrire une Pansophie adressée au genre humain dans son ensemble [*Pansophia ad totum genus humanum*]. Il est déjà assez difficile de la destiner à un seul pays ou à l'Europe, alors n'en parlons pas pour le monde entier. Comenius va au-delà de Lesno et de ses propres pays d'origine moins civilisés et du Hongrois pour qui cela est bien suffisant. »¹⁶⁵⁹

¹⁶⁵⁸ Cf. par exemple, Hübner à Comenius, novembre 1639 dans KVACALA (J.), *Korrespondence J.A. Komensky*, Prague, 1898, vol. 1, LXII, p. 73-82.

¹⁶⁵⁹ *Ephemerides*, 1639 DE3 ; cité dans SLAUGHTER (Mary M.), *op. cit.*, p. 115. Nous traduisons : « Comenius is too much vaunting. It is no small matter to write a Pansophia ad totum genus humanum. It is difficult enough if it be directed only for one country or Europe, how much more for the whole world. Comenius goes further than Lesno and his own native and less polished countrys and Hungarian for whom it is good enough. »

Premier type de critique : la langue universelle peut-elle être universelle ? Ne doit-elle pas, afin de se résoudre à des objectifs réalisables, se limiter à un pays, ce qui conviendrait très bien, selon Hübner par exemple, aux peuples est-européens aux langues moins « affirmées » ? Huygens allait dans le même sens lorsqu'il disait du projet de Wilkins que son « dessein e[s]t fort bien mais tres malaisè a executer, non pas a cause de la difficulté de la chose mais parce qu'il faut le contentement des nations. »¹⁶⁶⁰

Cave Beck y ajoute un autre type de reproche. S'interrogeant sur la difficulté du caractère réel, il écrit :

« Si la Royal Society entreprend de perfectionner le caractère, je ne doute pas qu'il sera le plus complet qui ait été, ou qui puisse être, offert au monde. Pourtant je crains que les capacités du vulgaire ne lui permettent pas d'avoir les moyens de maîtriser suffisamment la logique naturelle et la métaphysique pour y arriver, du moins à notre époque. »¹⁶⁶¹

Certes, la critique émane d'un autre *language planner*, concurrent potentiel de Wilkins sur le marché saturé de la langue universelle dans l'Angleterre du milieu du XVIIe siècle, mais il n'est pas non plus son contempteur le plus véhément. Aux doutes liés à l'ancrage géographique de la langue universelle, s'ajoutent, avec cette critique, des doutes d'ordre sociologique. La langue universelle peut-elle être maîtrisée par tout le monde ? A quel type de public s'adresse-t-elle ?

Enfin, une dernière critique sonne cette fois-ci comme une véritable remise en cause puisqu'elle émane d'un auteur directement impliqué dans la genèse du projet de Wilkins. Il s'agit de John Ray, collaborateur essentiel à l'élaboration des tables de l'*Essay*, qui écrit :

« Pour construire ces tables je n'ai pas eu à suivre les commandements de la nature, mais à *adapter les plantes au propre système de l'auteur*. Je dois diviser les herbes en trois classes le plus également possible, puis subdiviser chaque classe en différences en prenant soin que les plantes rangées dans chacune d'elles ne dépassent pas un nombre donné et fixe... Qui pourrait espérer qu'une telle méthode soit satisfaisante ?

Hubner est un réfugié de Cleves, assistant de Comenius et correspondant de Hartlib, connu pour son intérêt pour les Rosicruciens.

¹⁶⁶⁰ HUYGENS (Christiaan), *Oeuvres complètes de Christiaan Huygens, op. cit.*, vol. 6, p. 396-397 (lettre n°1721) (déjà cité p. 544).

¹⁶⁶¹ Lettre de Cave Beck à Oldenburg (15 août 1668) cf. OLDENBURG (Henry), *The Correspondence, op. cit.*, vol. V, lettre n°943, p. 14-17 (une autre partie de cette lettre déjà citée p. 216). Nous traduisons : « if ye Royal Society undertake ye perfecting of ye character, I doubt not it will be ye most Compleate that hath or can be offered to ye world. Yet I feare the Capacities of ye Vulgar will note be able to afford natural Logick or Metaphysick enough to manage it at least in our age. ».

Elle paraît absurde et très imparfaite, et je dois dire franchement qu'il s'agit d'une méthode absurde, étant donné que j'accorde plus de valeur à la vérité qu'à ma propre réputation. »¹⁶⁶²

Selon le naturaliste, Wilkins dans la collaboration qu'il a exigée de lui l'a contraint à plier le monde à sa langue. John Ray est conscient des limites du système. Et sa remise en cause des tables est un coup dur pour le projet puisque l'on a vu l'importance que l'auteur y attachait. Elle lui fait perdre sa dimension de « langue de la vérité ». Dans la volonté de l'évêque de Chester de faire à nouveau coïncider le mot et la chose, la langue a primé. Elle n'est pas le reflet du monde, c'est le monde qui a dû se faire reflet de la langue. Les arborescences dont l'ouvrage est rempli, synthétisant tout le savoir universel, ont imposé leur matérialité à la réalité. Plutôt que de suivre la nature, c'est la nature qui a dû suivre le projet selon les termes de Ray. John Wilkins a voulu faire rentrer l'Iliade dans une coquille de noix – suivant l'image de Pline reprise dans le poème dédicatoire du livre de Cave Beck – mais c'est une coquille vide selon son collaborateur... Le naturaliste revoit en quelque sorte les ambitions du projet de Wilkins à la baisse, en continuant à travailler sur la classification naturelle et, parallèlement seulement, sur la question linguistique avec *A Collection of English Words not Generally Used* (1674) et *Dictionariolum trilingue* (1675)¹⁶⁶³. Taxinomie et langue se séparent.

Ces critiques ne s'appliquent-elles pas finalement à tous les projets des *language planners* ? Pour un Philippe Labbé se posant la question de la diffusion de sa langue lorsqu'il écrit : « Nous n'avons point voulu donner de place en cette langue à l'E, féminin, que quelques peuples ne scauroient prononcer », les autres concepteurs de langues l'envisagent-ils suffisamment¹⁶⁶⁴ ? Ces langues ne sont-elles pas, en fait, universelles

¹⁶⁶² Lettre de John Ray à Martin Lister (en latin), 7 mai 1669 (RAY (John), *The correspondence of John Ray*, op. cit., p. 47) cf. LEWIS (Rhodri), op. cit., p. 198 (et ici dans la traduction française qui figure dans ROSSI (Paolo), op. cit., p. 197). Ray renouvelle les critiques dans une autre lettre à Lister, le 28 avril 1670 : « therefore we had need call in all assistance we can from our friends, especially being not free to follow nature, but forced to bow and strain things to serve a design according to the exigency of the character... » (RAY (John), *ibidem*, p. 55).

¹⁶⁶³ RAY (John), *A Collection of English words, not generally used, with their significations and original in two alphabetical catalogues, the one of such as are proper to the northern, the other to the southern counties, with an account of the preparing and refining such metals and minerals as are gotten in England. The 2nd edition, augmented... By John Ray,...*, Londres, C. Wilkinson, 1691 et *Nomenclator classicus, sive Dictionariolum trilingue, secundum locos communes, nominibus usitatoribus anglicis, latinis, graecis, ordine dispositis, "a classical nomenclator with the gender and declension of each word and the quantities of the syllables, by John Ray,...* The third edition... for the use of schools, Londres, B. Motte, 1696 (pour les éditions que nous avons consultées).

¹⁶⁶⁴ LABBE (Philippe), op. cit., p. 18.

certes, mais écrites depuis l'Europe de la République des Lettres, voire depuis Rome, centre du monde catholique, ou depuis Londres, cœur battant de la science moderne, voire encore depuis Kircher, jésuite, ou Wilkins, secrétaire de la Royal Society ? Mais parallèlement, ces critiques ne sont-elles pas, si ce n'est assumées, du moins incorporées par les concepteurs des projets : élaborées à l'intérieur de réseaux, dont on a pu étudier les ramifications, ces langues ont aussi été « informées » par lesdits réseaux, elles en ont pris la forme ; l'identité des uns a déteint sur les autres. La République des Langues, aux acteurs en nombre limité et influencés notamment par le goût du secret et la cryptographie, a fait coller à ses caractéristiques la langue qui devait lui correspondre. Taxinomies scientifiques, à l'intérieur desquelles sont classées aussi bien les langues (dans le choix de tel ou tel idiome dans les dictionnaires de Kircher...) que les autres savoirs (dans les tables de Wilkins...), les langues universelles sont aussi des taxinomies sociales ou en tout cas les reflets d'une taxinomie sociale : elles classent et distinguent les individus à qui elles sont supposées s'adresser.

Finalement, lorsque l'on y regarde de plus près, ces projets de langue universelle ont, sans nier du tout leur dimension première, « sérieuse », et de façon même totalement concomitante, un aspect de jeu linguistique, de langue de l'« entre-soi », pour des individus dont il est à noter que beaucoup sont polyglottes et n'ont donc, pourrait-on dire, pas « besoin » d'une langue universelle. Un jeu dont eux seuls connaîtraient et fixeraient les règles. De Vienne Plancy, par exemple, envoie son invention de façon feuilletonesque au supplément du *Mercure Galant*, au même titre qu'il a pu y envoyer d'autres divertissements soumis à la sagacité des lecteurs tels que des rébus, anagrammes et autres énigmes. Il écrit d'ailleurs : « Cette merveille estoit reservée à la Langue Universelle, & n'occupoit pas indignement le loisir des subtiles Explications d'Enigmes. Vous pouvez, Monsieur, les inviter à la pénétration de ce Mystere, & me croire vostre &c. »¹⁶⁶⁵.

Or ce caractère limité n'a-t-il pas une raison sociale ? Comme l'on a pu construire, à la même époque, la légitimité du « fait scientifique », n'a-t-on pas pu construire, grâce à une technologie matérielle, littéraire et sociale, une certaine légitimité de la langue universelle, décrétée par un groupe réduit de spécialistes jugeant de la réussite ou de l'échec des

¹⁶⁶⁵ VIENNE PLANCY (Antoine de), *Extraordinaire du Mercure*, n°19, juillet 1682, p. 330. D'ailleurs, à la suite de la présentation du projet de langue universelle dans le numéro 14 de janvier 1681 figurait une. « Lettre contenant l'explication de l'Enigme en Prose de l'Extraordinaire du Quartier de janvier 1681 » (p. 350 et sq.).

différents modèles de langues ? Plusieurs des *language planners* sont au demeurant impliqués directement dans cette naissance du fait expérimental, si bien décrite par Steven Shapin et Simon Schaffer dans *Le Léviathan et la pompe à air*¹⁶⁶⁶. Ainsi, autour de l'expérience du « vide-dans-le-vide » de Torricelli (1606-1647), expérience qui oppose plénistes et vacuistes, pour déterminer si oui ou non un vide pouvait exister dans la nature – la 17e des *New Experiences* de 1660 de Boyle, dans lequel il présente 43 essais effectués avec la nouvelle machine pneumatique – communiquent aussi bien les membres de la Royal Society que Mersenne ou Kircher ou Schott¹⁶⁶⁷. L'expérience avait même servi à Boyle de démonstration de la possibilité de polémiquer avec des jésuites, « pourvu que les règles et les frontières de la philosophie naturelle et de la théologie soient respectées », puisqu'il s'était confronté à son sujet au père Franciscus Linus, auteur du *Tractatus de corporum inseparabilitate* en 1661¹⁶⁶⁸. La construction des langues universelle s'inscrit donc aussi dans le contexte de la naissance de l'expérimentation en tant que procédure systématique d'élaboration de la connaissance de la nature, dans lequel l'« exactitude », l'« adéquation » et l'« objectivité » sont des productions historiques, des catégories et des jugements propres aux acteurs et dans lequel la méthode scientifique apparaît comme « la cristallisation de diverses formes d'organisation sociale et comme un des moyens de régler les rapports sociaux au sein de la communauté scientifique »¹⁶⁶⁹. En effet, les expériences s'institutionnalisent et se déroulent dans un espace social, le « laboratoire », opposé au cabinet, à huis clos, des alchimistes en ce qu'il est un espace public, avec des registres à signer, des témoins accrédités... et ce, bien que le sens de « public » ait été en fait très restrictif, l'accès y étant très contrôlé et tous les témoignages n'y ayant pas la même valeur¹⁶⁷⁰. La Royal Society est une « union d'yeux et de mains » que l'on a vu fonctionner autour de la langue universelle. Mais les rapprochements vont au delà de ce simple constat. Et ils fonctionnent à un double niveau. La langue universelle, sous ses diverses formes ne peut-elle pas apparaître, d'une part, comme un des « jeux de langage » qui déterminent le

¹⁶⁶⁶ SHAPIN (Steven) et SCHAFFER (Simon), *Le Léviathan et la pompe à air*, *op. cit.* « Technologie » est employé au sens d'outil de production de la connaissance.

¹⁶⁶⁷ L'expérience est évoquée, par exemple, dans la lettre de Haak à Mersenne du 5 juin 1647 (n°1632, citée supra) cf. MERSENNE (Marin), *Correspondance*, vol. XV, p. 247-251. Voir notamment : GORMAN (Michael John), « Jesuit Explorations of the Torricellian Space : Cap-Bladders and Sulphurous Fumes », *Mélanges de l'Ecole Française de Rome Italie et Méditerranée (MEFRIM)*, t. 106-1, 1994, p. 7-32.

¹⁶⁶⁸ SHAPIN (Steven) et SCHAFFER (Simon), *op. cit.*, p. 210-211.

¹⁶⁶⁹ *Ibidem*, p. 19-20.

¹⁶⁷⁰ *Ibidem*, p. 60-61 et 79.

fonctionnement de cet espace social ? N'est-elle pas un signe d'appartenance à la Royal Society, et, au-delà, à la République des Langues ? D'autre part, élaborée dans le même contexte intellectuel, elle en est le produit : la langue, comme le fait expérimental, est une catégorie « linguistique » mais aussi sociale.

Le rôle du réseau serait alors approximativement le même que pour le fait expérimental, mais l'application à une utopie exclut en revanche, et la démonstration et la reproductibilité. Ce rôle d'« auto-légitimation », qui tente d'accréditer une utopie, de la matérialiser, même en la faisant tourner à vide, n'en est que plus grand.

La technologie matérielle pourrait être repérée dans la fabrication technique des langues, dans leur matérialité qui passe aussi bien par le dessin du caractère les représentant que par les formes de mise en œuvre éditoriales (et leurs contraintes, visibles pour partie, par exemple, dans le passage du « hiéroglyphe » aux chiffres et aux lettres dans la polygraphie de Kircher). La technologie littéraire correspondrait à toute la communication, en particulier épistolaire, développée autour de l'élaboration de cette langue universelle. Quant à la technologie sociale, pendant de la précédente, il s'agirait de l'espace, public, discipliné, du « laboratoire des langues » (la République des Langues), dont l'accès nécessite un droit d'entrée.

Il apparaît, en tout cas, que cette proximité des lieux de réflexion sur la langue universelle et des lieux de mise en œuvre du régime expérimental conduit à l'incorporation d'un certain nombre des valeurs de ce dernier par les *language planners*, notamment ceux issus du milieu où l'autonomisation du champ scientifique est en cours. Wilkins écrit :

« Et ainsi il apparaît, qu'en terme de facilité entre celle-ci [sa langue] et le latin, il y a une proportion de un à quarante ; c'est-à-dire, qu'un homme aux capacités ordinaires devrait apprendre plus facilement à s'exprimer de cette façon en un mois, qu'il ne le fait en latin en quarante mois.

Je considère cela comme une démonstration *à Priori* ; et pour une argumentation *à Posteriori*, à savoir par l'expérience. Bien que je n'aie pour le moment pas eu l'opportunité de faire quelque essai, je ne doute point néanmoins, que quelqu'un avec de bonnes capacités et une bonne mémoire, puisse en l'espace d'un mois parvenir à bien exprimer sa pensée de cette manière, que cela soit avec le caractère ou la langue. »¹⁶⁷¹

¹⁶⁷¹ WILKINS (John), *An Essay...*, *op. cit.*, p. 454 ; nous traduisons : « So that by this it appears, that in point of easiness betwixt this and the Latin, there is the proportion of one to forty ; that is, a man of ordinary capacity may more easily learn to express himself this way in one Month, than he can by the Latin in forty Months. This I take to be a kind of Demonstration *à Priori* ; and for an Argument *à Posteriori*, namely, from Experiment. Though I have not as yet had

Quantification précise de la difficulté de la langue, démonstration théorique (*a priori*) mais aussi pratique (*a posteriori*) de son efficacité, confirmée par le recours explicite à l'expérience... c'est bien le vocabulaire de la science moderne qu'a adopté l'évêque de Chester dans la description de son « caractère réel ». Pourtant, il n'en respecte pas les protocoles puisque l'expérimentation en est, en fait, restée au stade théorique, n'ayant pas, « pour le moment » écrit-il, été réalisée. Comment expérimenter l'utopie ?

L'on retrouve cette tension entre science et utopie chez d'autres auteurs, pas forcément impliqués, eux, dans l'institution centrale de la transformation du monde moderne qu'est la Royal Society. L'« habile géomètre » de la langue que se veut le jésuite Pierre Besnier adopte le vocabulaire de la science lorsqu'il cherche à démontrer la pertinence de sa méthode d'apprentissage des langues « par une expérience, qui sera sensible à tout le monde, que l'esprit peut faire aussi-bien ses réflexions sur les paroles, que sur les choses mesmes qu'elles representent ». Il fait reposer sa démonstration sur la « Raison » qui « réduira tout à des Principes certains, sur lesquels tous ses Raisonnements seront établis ». Néanmoins, la contradiction inhérente à la quête de la langue universelle est prise avec plus de détermination par le jésuite qui, à la raison, ajoute un autre principe, l'« Imagination »¹⁶⁷². Il écrit pour justifier sa méthode :

« J'avoûë mesme, que quelque respect qu'on doive à la verité, je l'ay néanmoins abandonnée de sens-froid, en quelques endroits, où elle ne me paroissoit pas donner assez dans le sens ordinaire des hommes ; me persuadant, qu'une conjecture bien imaginée, & débitée d'un air plausible, est plus au goust des personnes d'esprit, qu'une verité fade et badine, comme il s'en trouve une infinité dans le sujet que je traite.

Je propose donc aux Savans, ce nouveau Systeme des Langues, non pas comme une these incontestable dans toutes ses parties ; mais seulement comme une hypothese, qui n'est pas tout-à-fait déraisonnable ; & qui d'ailleurs a cét avantage particulier, que quand elle seroit la plus fausse du monde dans la speculation, au moins peut-elle estre de mise dans la pratique. Ainsi, j'espere qu'on me fera bien la mesme grace, que font à Copernic les personnes les plus déclarées contre son hypothese, qui sont obligées d'avoûër, que toute fausse qu'elle est, c'est néanmoins une des plus commodes pour l'usage, & pour les supputations de l'Astronomie. »¹⁶⁷³

opportunity of making any tryals, yet I doubt not, but that one of a good Capacity and Memory, may in one Months space attain to a good readiness of expressing his mind this way, either in the *Character* or *Language*. »

¹⁶⁷² BESNIER (Pierre), *La Reunion des langues*, op. cit., p. 4.

¹⁶⁷³ *Ibidem*, p. 53-54.

Si la méthode universelle d'apprentissage des langues de Pierre Besnier reste une « hypothèse », elle n'en est pas moins comparée aux travaux scientifiques de Copernic dont l'intérêt reposerait sur le même principe : même si elle s'avère fautive sur le fond, elle reste praticable, utile au moins pour les discussions qu'elle suscite entre les « savants » à qui elle est destinée. Elle est une réussite dans l'espace social qu'elle génère plus que d'un point de vue scientifico-linguistique à proprement parler, une langue permettant d'apprendre toutes les langues n'ayant de fait jamais existé... La vérité est aussi une construction sociale et la République des Langues pourrait apparaître comme une de ces « communities making truth-judgments » au XVII^e siècle¹⁶⁷⁴. Les projets de langues universelles semblent ainsi s'insérer dans cette nouvelle catégorie née au XVII^e siècle dans la topographie du savoir, le « probable »¹⁶⁷⁵. La connaissance ne repose plus sur une alternative stricte, héritée des Grecs, entre d'un côté la certitude et de l'autre l'erreur, puisqu'une troisième option s'est ajoutée, prenant en considération certains aspects non démontrables du savoir. C'est dans cet interstice que pourraient se situer les langues universelles. En tout cas, ces frottements épistémologiques créés par la confrontation entre la logique « expérimentale », forcément biaisée, et l'utopie auraient généré la particularité des projets de l'âge classique. N'est-ce pas précisément de ce mode de fonctionnement qu'est né le fait que ces langues à vocation universelle – pour tous – sont devenues par ce processus, de façon concomitante, des langues pour quelques-uns, langues « de distinction » à l'usage du « moins grand nombre » ?

¹⁶⁷⁴ SHAPIN (Steven), *A Social History of Truth : Civility and Science in Seventeenth-Century England*, Chicago, University of Chicago Press, 1994, p. 4, voir p. xxv-xxvi : « Knowledge is a collective good. (...) The fabric of our social relations is made of knowledge – not just knowledge of other people, but also knowledge of what the world is like – and, similarly, that our knowledge of what the world is like draws on knowledge about other people – what they are like as sources of testimony, whether and in what circumstances they may be trusted. »

¹⁶⁷⁵ Voir sur ce point : SHAPIRO (Barbara), *Probability and Certainty in Seventeenth-Century England : a Study of the Relationships Between Natural Science, Religion, History, Law, and Literature*, Princeton-Guilford, Princeton University Press, 1983, notamment chapitre VII « Language, Communication, and Literature » (p. 227-266) ; ainsi que du même auteur : *A Culture of Fact : England 1550-1720*, Ithaca-Londres, Cornell University Press, 2000 dans lesquels est évoqué Wilkins en particulier.

*Du rôle de l'utopie : du Mandarin au langage planner, le
Républicain des langues tel qu'il se perçoit ?*

Dans un bref article intitulé « Les Illusions du pouvoir : La République des Lettres et l'utopie au XVIe et au début du XVIIe siècle », Myriam Yardeni revient sur les raisons de la « renaissance » de l'utopie à l'époque moderne. Plusieurs interprétations de ce phénomène coexistent : certains prônent la défense de la « continuité », c'est-à-dire du rôle de la redécouverte de l'Antiquité et de la place qu'y tenait déjà l'utopie, dans la civilisation grecque en particulier avec l'Atlantide de Platon ; d'autres privilégient celle de la « nouveauté », insistant sur l'impact majeur de la découverte du Nouveau Monde, qui n'est pas sans lien non plus avec l'Ancien, puisqu'elle lance le millenium et le retour à l'Age d'or¹⁶⁷⁶. L'auteur de l'article, quant à elle, y lit avant tout « le résultat d'une campagne d'auto-promotion par les lettrés... et donc (...) une partie du processus par lequel ils ont forgé leur identité et leur conscience d'eux-mêmes. »¹⁶⁷⁷. En effet, ces utopies de la Renaissance, dont le prototype est bien sûr celle de Thomas More, sont toujours des États parfaitement réglés et organisés, quelle que soit la forme précise qu'ils prennent : républiques aristocratiques ou théocraties dans la *Christianopolis* de Johann Valentin Andreae par exemple¹⁶⁷⁸. Au sein de ces États idéaux, l'éducation est une préoccupation de tous les instants, l'incarnation en étant le « pays de cocagne de l'éducation humaniste »¹⁶⁷⁹ qu'est l'abbaye de Thélème où arts et sciences se répandent à profusion et coexistent pacifiquement. Dans la *Christianopolis*, les artisans aussi doivent être des gens instruits. Mais au delà de ces principes éducatifs au cœur des utopies, ou plutôt en raison de leur centralité, ce sont ceux qui les maîtrisent le mieux et qui les enseignent qui se retrouvent

¹⁶⁷⁶ Myriam Yardeni cite, comme tenants de la continuité, par exemple COLEMAN (Janet), 'The Continuity of utopian thought in the Middle Ages. A reassessment. », *Vivarium*, vol. 20, 1980, p. 1-23 ; sur la découverte du Nouveau Monde et ses effets, les travaux de John H. Elliott, en particulier *The Old World and the New : 1492-1650*, Cambridge, Cambridge University Press, 1970. Pour une synthèse, enfin, entre les deux : MANUEL (Frank E.) et MANUEL (Fritzie P.), *Utopian Thought in the Western World*, Cambridge (Mass.), Belknap press of Harvard university press, 1979 ou MUMFORD (Lewis), *The Story of Utopias*, Gloucester (Mass., P. Smith, 1959 (1922). Nous avons eu l'occasion de voir l'influence de Vespucci sur Thomas More (cf. chapitre 2.2.1, p. 189).

¹⁶⁷⁷ YARDENI (Myriam), « Les Illusions du pouvoir : La République des Lettres et l'utopie au XVIe et au début du XVIIe siècle », dans BARBICHE (Bernard, dir.), POUSSOU (Jean-Pierre, dir.) et TALLON (Alain, dir.), *Pouvoirs, contestations et comportements dans l'Europe moderne. Mélanges en l'honneur du professeur Yves-Marie Bercé*, 2005, p. 805-815 ; p. 806.

¹⁶⁷⁸ ANDREAE (Johann Valentin), *Reipublicae christianopolitanae descriptio*, Argentorati (Strasbourg), sumptibus haeredum L. Zetzneri, 1619.

¹⁶⁷⁹ YARDENI (Myriam), *art. cit.*, p. 808.

propulsés dirigeants des Etats. On assiste là à une sorte de projection utopique du rôle que les humanistes renaissants souhaitent tenir dans la société. La fiction leur offre l'occasion de prendre le pouvoir dans le cadre d'une sorte de coup d'Etat utopique. Or, que nous disent les utopies liées aux *language planners* précisément sur leur manière de percevoir leur position dans le monde social ? Leurs projets linguistiques intrinsèquement utopiques ne disent-ils pas quelque chose de leur position sociale ? Quelle représentation d'eux-mêmes à l'intérieur du monde social souhaitent-ils y faire paraître ?

Nous en avons déjà eu un aperçu à travers la place des savants dans la *Nouvelle Atlantide* de Bacon (1627) – au titre évocateur d'une filiation revendiquée – dans laquelle les érudits-*virtuosi* occupaient un certain nombre de fonctions parfaitement déterminées. La république imaginaire de lord Verulam repose sur une société de savants, la « Maison de Salomon », dans laquelle les tâches sont strictement réparties : parmi les « marchands de lumière » qui voyagent de par le monde à la recherche d'informations, les « pilleurs » sont en charge des livres, les « mineurs » des nouvelles expériences...

Il est très vraisemblable que ce type d'organisation ait inspiré celle d'une autre utopie créée par un de nos *language planners*, Francis Lodwick. Au sein de son « Country Not-Named », des « émissaires » sont choisis pour enquêter à travers tout le globe : âgés de plus de 30 ans, en bonne santé, peu loquaces, ils sont envoyés tous les trois ans, par groupe de trois, dans diverses parties du monde pour en rapporter des renseignements. Ils s'habillent à la mode du pays abordé, en adoptent la langue, ayant des techniques pour l'apprendre très rapidement, et, se faisant passer pour des marchands, ils arpentent ces régions pour en retirer toutes sortes d'informations : « du fait de leur secret, ce pays [le *Country not Named*] est avisé de toutes les affaires des autres pays sans que ceux-ci ne connaissent pourtant son existence. »¹⁶⁸⁰

¹⁶⁸⁰ LODWICK (Francis), *A Country Not Named* (MS Sloane 913, fols. 1r-33r, op. cit. : « 17. Of their Emissaries – Eurÿ three yeares a mission is sent forth by sea of three persons Chose thereto and sufficiently enstructed in Silence as to their Contry and what enquiries they ar to make they must [33r] be at least of 30 yeares of age of healthfull Constitutions and such who are observed of sober dyet not loquacious but solide of Judgment these fully enstructed and sent forth are directed to what parts they shall make their progresse and what enquiries they are to make, these being Landed and the vessel immediatly returning, the first thing they doe is to fit them selves with apparel according to the fashion of the Country where they are and to Learn their Language which in short time they attain by those rules they have to that purpose, they learn also som manuall trade which at times they follow to prevent suspicion and to furnish them with supplies and to facilitate their enquiries and thus leisurely travelling through all those Countryes they are directed at 12 yeares end [to] return home with such informations as they have obtained and by reason of their privacy this Country is acquainted with all the affaires of other Countryes although wholly unknowne to them. » (p. 108, nous avons traduit la

Une troisième et dernière utopie dans laquelle la question des langues mais aussi ceux qui les maîtrisent et les étudient tiennent toute leur place nous conduit en Chine par un détour lunaire : il s'agit du trajet emprunté par le héros du *Man on the Moone* de Francis Godwin [fig. 44]¹⁶⁸¹. Son traducteur français, Jean Baudoin la met explicitement dans la lignée des utopies antiques et modernes, écrivant dans l'« avis du traducteur » : « Si vous avez jamais veu, Lecteur, ou la *vraye Histoire de Lucian*, ou *l'Utopie de Thomas Morus*, ou *la nouvelle Atlantique* (sic) du Chancelier *Bacon* ; je ne doute nullement que vous ne mettiez en ce genre d'écrire (sic) cette Relation, qui n'est pas moins ingenieuse que divertissante »¹⁶⁸². Godwin lui-même n'avait-il pas publié, sans privilège royal, son *Nuntius inanimatus* sous un pseudonyme et avec la marque « *In Utopia* » comme un hommage à l'humaniste anglais¹⁶⁸³ ? L'ouvrage de l'évêque d'Hereford apparaît en fait comme une synthèse de divers thèmes que nous avons eu l'occasion d'aborder¹⁶⁸⁴. L'intertextualité joue ici à plein, le *Man in the Moone* se présentant comme une sorte de point de convergence de More, mais aussi d'Hakluyt, Wilkins, Müller, Pantoja et d'autres encore. « Toute l'Andalousie connoist mon nom, & sçait que je suis Dominique Gonzales, Gentilhomme de Seville, Ville des plus celebres d'Espagne, où je nasquis, l'an 1552 » : ainsi commence l'histoire de cet « homme dans la lune », du nom de Domingo

phrase en italique). Sur cette utopie, toujours : POOLE (William), « A Rare Early-Modern Utopia : Francis Lodwick's *A Country Not Named* (c. 1675) », *art. cit.*.

¹⁶⁸¹ GODWIN (Francis), *The Man in the Moone, or a Discourse of a voyage thither, by Domingo Gonsales, the Speedy Messenger*, Londres, J. Kirton, 1638. Une édition moderne du texte a été réalisée par Annie Amartin : GODWIN (Francis), *L'Homme dans la Lune. The Man in the Moon*, édition bilingue, introduction, notes, biographies... par Annie Amartin, Nancy, Presses Universitaires de Nancy, 1984.

¹⁶⁸² GODWIN (Francis), *L'Homme dans la lune*, *op. cit.*, « avis du traducteur », non pag.. (nous utilisons l'édition française originale de Baudoin, 1648)

¹⁶⁸³ cf. NEVILLE DAVIES (Harold), « Bishop Godwin's « Lunatique Language » », *Journal of the Warburg and Courtauld Institutes*, vol. 30, 1967, p. 296-316, p. 300.

¹⁶⁸⁴ Sur l'ouvrage de Godwin, nous renvoyons, outre aux travaux de G. McColley déjà cités, notamment à : CORNELIUS (Paul), *Languages in 17th and early 18th century imaginary voyages*, *op. cit.*, chapitre 3, p. 39-64 ; NEVILLE DAVIES (Harold), *art. cit.* ; KNOWLSON (James), « A Note on Bishop Godwin's *Man in the Moone*: the East Indies Trade Route and a « Language » of Musical Notes », *Modern Philology*, vol. 65, no.4, 1968, p. 357-361 ; et LAWTON (Harold Walter), « Bishop Godwin's *Man in the Moon* », *Review of English Studies*, VII, 1931, p. 23-55. Sur la question plus généralement des considérations sur la lune au XVIIe siècle et du rapport entre sciences et fiction : NICOLSON (Marjorie Hope), *Voyages to the moon*, New York, MacMillan, 1948 et AÏT-TOUATI (Frédérique), *Contes de la lune : essai sur la fiction et la science modernes*, Paris, Gallimard, 2011 et « La découverte d'un autre monde : fiction et théorie dans les oeuvres de John Wilkins et Francis Godwin », *Études Epistémè*, n°7 (numéro sur « Science(s) et Littérature(s) »), 2005, p. 15-30.

Gonsales¹⁶⁸⁵. Le premier type de contamination du texte de Godwin provient des récits de voyage dont l'Angleterre était friande à l'époque. Il est probable que l'évêque d'Hereford se soit inspiré, en particulier, des périples de Thomas Cavendish (1560-1592) parus dans les *Principal Navigations* d'Hakluyt (1598-1600) et *Purchas his Pilgrimes* (1625) ou de celui du navigateur Sir James Lancaster (1555-1618) rapporté par Edmund Barker dans le même ouvrage d'Hakluyt. Dans ce dernier récit est mentionné un pilote portugais nommé Pedro Gonsalves, ainsi que plusieurs Domingo et Diego ; de même qu'y est racontée l'histoire d'un Anglais, John Legar, laissé, comme le héros du *Man on the Moone*, sur l'île de Sainte-Hélène, au milieu de l'Atlantique Sud, étape bien connue des flottes des Indes orientales que Godwin décrit précisément¹⁶⁸⁶. Car le voyage de Domingo Gonsales commence comme ceux de découverte du Nouveau Monde et le héros est marqué par cet « ethos du voyageur de la Renaissance », formé dans une prestigieuse université européenne, Salamanque, où il a reçu une éducation humaniste¹⁶⁸⁷. Il y a donc un enchâssement dans la fable, indiqué par l'adresse au lecteur qui parle d'une « *new discovery of a new world* » et place la découverte de la lune dans la continuité directe de celle de Colomb :

« Possible que ce nouveau Monde qu'il te découvre, ne trouvera pas un meilleur accueil en ton opinion, que fit d'abord celui de *Colomb*, dans les sentimens de tous les Esprits de son Siecle ; Et toutesfois, ces grandes terres de l'Amérique, parvenuës à la connoissance des hommes, ont receu depuis une infinité de nouvelles Colonies ; (...) Que si cela ne te persuade assez bien, tu n'as qu'à te représenter, que ce qui est véritable touchant les Antipodes, a esté autrefois un aussi grand Paradoxe que celui-cy ; *Qu'il y a dans la Lune divers Peuples qui l'habitent* (...) »¹⁶⁸⁸

¹⁶⁸⁵ GODWIN (Francis), *L'Homme dans la lune*, *op. cit.*, p. 1. Nous adoptons pour le désigner l'orthographe de l'original anglais.

¹⁶⁸⁶ BARKER (Edmund), *The Voyages of Sir James Lancaster to Brazil and the East Indies 1591-1603*, éd. Sir William Foster, Londres, printed for the Hakluyt Society, 1940, p. 16 ; le récit figure dans HAKLUYT (Richard), *The Principal navigations, voyages, traffiques and discoveries of the English nation...*, 2vol., Londres, printed by G. Bishop, 1599-1600, II, part. II, p. 108 cf. sur ces références KNOWLSON (James), *art. cit.*, p. 358-359.

¹⁶⁸⁷ AÏT-TOUATI (Frédérique), *art. cit.*, p. 19-20 : « Pour Galilée, ainsi que pour Bacon et pour la plupart des virtuosi du siècle, la crédibilité scientifique se fonde sur l'expérience des sens. Gonsales réunit donc deux qualités, l'autopsie et l'expérience des sens, et deux ethos, celui du " discoverer " et du virtuoso. La filiation est d'ailleurs patente : dans les deux cas, la véracité du discours repose sur l'individu et sur les sens. »

¹⁶⁸⁸ GODWIN (Francis), *L'Homme dans la lune*, *op. cit.*, « au lecteur », non pag.. Plus loin le parallèle est encore plus explicitement établi puisque le protagoniste émet l'hypothèse que les Américains « soient descendus d'eux [les Lunaires] » : « puisque la conjecture s'en tire, tant de la couleur qui leur est naturelle, que de l'usage continuel du Tabac, dont ils ne se lassent jamais (...) Je me souviens à ce propos d'avoir leu, il y a quelques années, certaines Histoires qui

Gonsales s'embarque pour les Indes orientales et lors du voyage de retour vers l'Europe, il tombe malade et est laissé, durant un an, sur « la belle Isle de *Sainte Heleine* » qualifiée de « Paradis de la terre », pour reprendre des forces, en compagnie de son servent noir, Diego¹⁶⁸⁹. Il s'y occupe à des expériences de communication à distance, à l'aide de fumée, le jour, ou de lumière, la nuit, dans lesquelles l'on perçoit les échos des préoccupations exposées par Godwin dans son *Nuntius Inanimatus*¹⁶⁹⁰. Son autre passe-temps est l'entraînement de « Gansas », des sortes d'oies ou de « Cignes sauvages », à qui il fait porter divers « fardeaux » afin de les former à devenir des « Messagers aislez », il souhaite rapporter cette trouvaille en Espagne pour « y remplir le monde du bruit de [son] nom »¹⁶⁹¹. Gonsales est finalement récupéré par une flotte espagnole, mais, au large de « Tenerife », les bateaux sont attaqués par des Anglais et c'est grâce à ses oiseaux que le héros échappe au naufrage. Il est emporté d'abord sur la montagne d'El Pico, qui n'est, à la surprise de l'Espagnol, qu'une étape sur le chemin du voyage migratoire des volatiles : il n'a d'autre but que la lune¹⁶⁹². Commence alors la deuxième partie du récit, à proprement parler utopique. Après un vol de 12 jours, Gonsales alunit. Il décrit un monde différent de la terre, bien que l'on y trouve de l'eau, avec des arbres plus grands, des espèces animales et végétales inconnues... et, surtout, peuplé d'« une certaine sorte de gens, dont la stature, la mine, & l'habillement [lui] semblerent fort estranges » : « Ils avoient la taille differente, mais la plupart deux fois plus grande que la nostre, le teint olivastre, le geste plaisant, & des habits si bizarres, qu'il m'est impossible de vous en faire comprendre, ou la forme, ou la matiere. »¹⁶⁹³ Dans ce pays, peuplé de chrétiens, sans excès ni maladie, où règne un

semblent confirmer toute ces choses, publiées par les Lunaires [c'est-à-dire que certains d'entre eux viennent parfois sur terre], & particulièrement un Chapitre de *Guillaume Nembrige* [William of Newburgh (1135-1200), *Historia sive Chronica Rerum Anglicarum* cf. livre V, I, XXVII], vers la fin de son premier livre des singularitez d'Angleterre. A quoy se rapporte encore ce qu'en disent *Inigo Mondejar*, au second livre de la description qu'il a faite de la nouvelle Grenade, & *Joseph Dosia de Carano*, en son Histoire de la Mexique (sic) [ces deux derniers auteurs semblent avoir été inventés]. » (p.

¹⁶⁸⁹ *Ibidem*, p. 21-22. Une gravure de l'île est insérée p. 24.

¹⁶⁹⁰ *Ibidem*, p. 34 : « J'avois d'autres inventions encore, pour l'advertir en plain jour de mes divertissemens ; que je luy faisois sçavoir, tantost par un signal de fumée, ou par la poussiere que j'esmouvois (...) » ; cf. GODWIN (Francis), *Nuntius Inanimatus*, *op. cit.*.

¹⁶⁹¹ *Ibidem*, p. 35 et *sq.*. L'expression sur ses espoirs de succès figure p. 45.

¹⁶⁹² *Ibidem*, p. 50 et *sq.*. Nous ne décrivons pas toutes les péripéties de la fuite de Gonsales et notamment l'attaque par les sauvages de l'île (p. 60 et *sq.*). L'ascension vers la lune commence p. 67. Arrivé sur l'astre lunaire, Gonsales remarque que ses « oies » ne sont en fait qu'une des espèces d'oiseaux qui adoptent ce type de migration spatiale, au même titre que les hirondelles, coucous, rossignols, faisans.

¹⁶⁹³ *Ibidem*, p. 102.

printemps perpétuel, c'est la description de la langue pratiquée par les habitants lunaires qui nous intéresse tout particulièrement. Si, au départ, Gonsales réussit à les comprendre car certains parlent des langues européennes, le vernaculaire de la lune est, quant à lui, un langage musical que Godwin présente sous forme de portées, dont la première est la transcription de la phrase « A Dieu seul gloire », salutation lunaire [III. 18-19].

**III. 18 : La langue des habitants de la Lune,
dans Francis Godwin, *L'Homme dans la lune*, Paris,
1648. p. 130**

**Ill. 19 : La langue des habitants de la Lune,
dans Francis Godwin, *L'Homme dans la lune*, Paris,
1648. p. 131**

Quel est le portrait fait de cette langue par l'Espagnol ? Atteint-elle la perfection qui caractérise le reste de la société lunaire ? Elle lui apparaît, d'abord, comme une langue « difficile », pour deux raisons : la première parce qu'elle n'a « rien de commun avec aucune sorte de langage », et la seconde, parce qu'elle ne s'appuie pas sur des lettres et des mots mais sur des tons et des notes, le principe étant apparemment plus ou moins de remplacer une lettre par une note¹⁶⁹⁴. Néanmoins, ces difficultés sont bien vite surmontées et Gonsales apprend la langue en deux mois, se proposant même d'en faire justement une langue universelle : « De quoy mes Amis pourront sçavoir davantage, s'ils veulent prendre la peine d'y penser, & trouveront je m'assure que c'est icy un mystereux secret, plus digne qu'il ne semble de la recherche des Curieux. »¹⁶⁹⁵. Or c'est grâce à la maîtrise de cette langue difficile que le héros a accès au monarque de la province de la lune dans laquelle il séjourne, Pylonas, qui devient son ami¹⁶⁹⁶.

La généalogie de l'idiome que Godwin fait parler aux Lunaires peut nous mener sur deux pistes, sans doute complémentaires. La première conduit aux traités de cryptographie que nous avons déjà évoqués¹⁶⁹⁷. Certains chapitres y sont consacrés à des notations musicales utilisées comme chiffres : c'est le cas dans le *Cryptomenytices et cryptographiae* de Gustav Selenus (1624) ou dans le *De Furtivis literarum notis* de Giambattista della Porta (1602) dont un passage du livre V s'intitule « *Musicis notulis quomodo sine suspicione uti possimus. Cap. XVI* » [fig. 45]¹⁶⁹⁸. Godwin s'est lui-même directement intéressé aux codes dans son *Nuntius inanimatus* et bien qu'il n'y mentionne que des sources antiques, il a certainement eu connaissance d'un certain nombre des traités contemporains. En tout cas, c'est la lecture du livret de l'évêque d'Hereford que Wilkins revendique explicitement

¹⁶⁹⁴ *Ibidem*, p. 129. Voir aussi les p. 130-131 (cf. **III**). Pour la discussion la plus poussée sur le fonctionnement de cette langue, et ses incohérences, voir : NEVILLE DAVIES (Harold), *art. cit.*, notamment p. 311-312.

¹⁶⁹⁵ *Ibidem*, p. 132.

¹⁶⁹⁶ *Ibidem*, p. 132-133 : « A raison dequoy [le fait qu'il sache parler la langue] Pylonas m'envoyoit querir souvent, & prenoit plaisir à m'entretenir de plusieurs choses. »

¹⁶⁹⁷ C'est la piste proposée plutôt dans KNOWLSON (James), *art. cit.*, p. 360-361. La seconde est suivie plutôt par CORNELIUS (Paul), *op. cit.*, p. 44 et *sq.*. Voir aussi NEVILLE DAVIES (Harold), *art. cit.*, notamment p. 313-314 et STRASSER (Gerhard F.), *op. cit.*, p. 117-124.

¹⁶⁹⁸ cf. SELENUS (Gustavus), *Cryptomenytices et cryptographiae*, *op. cit.*, p. 321-326 et PORTA (Giambattista della), *De Furtivis literarum notis, vulgo de Ziferis libri quinque altero libro superaucti et quamplurimis in locis locupletati, Jo. Baptista Porta, auctore*, Naples, apud J. B. Subtilem, 1602, p. 156-157 ou *De Occultis literarum notis*, *op. cit.*, p. 335-337. La première édition de l'ouvrage de della Porta date de 1563 (Naples), on l'a dit, mais il ne comporte alors que trois livres, il est ensuite complété.

comme étant à l'origine de son propre intérêt pour le sujet qui l'a conduit à la rédaction du *Mercury* (1641) :

« Ce qui a, en premier, occasionné ce discours, a été la lecture d'une petite brochure, appelé *Nuntius inanimatus*, généralement attribuée à un révérend évêque décédé : dans laquelle il affirme qu'il y a quelques moyens de discourir avec un ami, bien qu'il soit enfermé dans un donjon, dans une ville assiégée, ou à une centaine de kilomètres.

Ces promesses, au premier examen, soulevèrent plutôt mon étonnement qu'elles n'emportèrent mon adhésion, n'ayant, avant cela, rien observé qui puisse donner quelque satisfaction concernant ces choses. Et je les aurais estimées tout à fait chimériques sans le crédit dont jouissait leur réputé auteur. »¹⁶⁹⁹

Au chapitre XVIII, intitulé « *Concerning a language that may consist only of tunes and musical notes, without any articulate sound* », il confirme le lien en abordant plus spécifiquement cette fois la langue musicale de Godwin et le *Man in the Moone* :

« D'où il découle qu'un homme peut élaborer une langue, consistant seulement en tons et sons inarticulés, tels qu'aucune lettre ne peut les exprimer. Laquelle sorte de parole est imaginée être en usage parmi les habitants de la lune, qui (comme Domingo Gonsales [avec un renvoi : ou l'homme dans la lune, écrit par le même auteur que *Nuntius Inanimatus*] l'a découvert) ont organisé les lettres de l'alphabet en suivant les notes (...). »¹⁷⁰⁰

¹⁶⁹⁹ WILKINS (John), *Mercury*, *op. cit.*, « To The Reader » (non pag.) ; nous traduisons : « That which first occasioned this Discourse, was the reading of a little Pamphlet, styled *Nuntius inanimatus*, commonly ascribed to a late Reverend Bishop : wherein hee affirms that there are certain ways to discourse with a friend, though he were in a close Dungeon, in a besieged City, or a hundred miles of. Which promises, at the first perusal, did rather raise my wonder then believe, having before that time observed nothing, that might give any satisfaction in these particulars. And I should have esteemed them alltogether fabulous had it not beene for the credit of their reputed author. » Mc Colley propose que les ouvrages de Godwin soient arrivés en possession de Wilkins par l'intermédiaire de l'imprimeur John Norton, en charge du *Man in the Moone* et de la troisième édition du *Discovery* (cf. « *The Man in the Moone and Nunciuss Inanimatus* », éd. par Grant McColley

Smith College Studies in Modern Languages, 19, Northampton, MA, 1937, p. x-xi).

¹⁷⁰⁰ *Ibidem*, p. 141-142 ; nous traduisons : « Whence it will follow, that a man may frame a language, consisting only of tunes and such inarticulate sounds, as no letters can express. Which kind of speech is fancied to be usual amongst the lunary inhabitants, who (as Domingo Gonsales [avec un renvoi : Or the Man in the Moon, written by the same author of *Nuntius Inanimatus*] hath discovered) have contrived the letters of the alphabet upon the notes (...). » (Voir aussi CORNELIUS (Paul), *op. cit.*, p. 52-54 et NEVILLE DAVIES (Harold), *art. cit.*, p. 309-310). Wilkins adjoignait d'ailleurs les notes, aux autres types de « caractères universels » (nombres, signes des astronomes, signes des traités chimiques), *Ibidem*, p. 108: « Musical notes in most Countries are the same. Nor is there any reason why there may not be such a generall kinde of writing invented for the expression of every thing else as well as these particulars. »

Il joint alors le geste à la parole en reproduisant, avec quelques variations, les portées de Godwin, notamment celle représentant la phrase « *Gloria Deo solis* » [fig. 46]. L'auteur du *Man on the Moone* est décidément une source d'inspiration inépuisable pour Wilkins – bien qu'« involontaire » dans ce second cas – qui le mentionne dans la troisième édition du *Discovery or a New World ; or, a Discourse tending to prove that it is probable there may be another Habitable World in the Moon* de 1640. Dans cette version, Wilkins ajoute une quatorzième proposition intitulée « *That 'tis possible for some of our posterity to find out a conveyance to this other world ; and, if there be inhabitants there, to have commerce with them* », dans laquelle il fait part de sa découverte récente du texte de cet auteur partageant de nouveau ses centres d'intérêt :

« Alors que je venais de conclure, le hasard a voulu que je découvre un récit imaginaire traitant du même sujet, récemment publié sous le pseudonyme de Domingo Gonzales, et écrit par un savant évêque depuis peu décédé. Dans ce récit (outre divers points sur lesquels, sans le savoir, je partageais son avis dans ce dernier chapitre), l'auteur rapporte une histoire très amusante et fort bien imaginée, au sujet d'un voyage vers cet autre monde. »¹⁷⁰¹

Les deux ouvrages pourraient apparaître comme les deux versants du même sujet : le voyage lunaire avec, d'un côté, la théorie, de l'autre, la fiction. Cependant, l'utopie de Godwin se présente comme une « fiction sérieuse » et les textes contiennent un certain nombre de similitudes¹⁷⁰². Ils abordent tous deux des questions scientifiques et, par le détour de la fiction, l'évêque d'Hereford n'en remet pas moins en cause les théories aristotéliennes pour s'inspirer plutôt de Copernic et du *De Magnete* de Gilbert, qu'il

¹⁷⁰¹ Cf. WILKINS (John), *The First book. The Discovery of a new world, or a Discourse tending to prove that 'tis probable there may be another habitable world in the Moon. With a discourse concerning the possibility of a passage thither...*, Londres, J. Maynard, 1640 ; proposition 14, p. 203 et *sq.*. La citation mentionnant Gonsales figure p. 240-242; nous utilisons la traduction faite par Annie Amartin dans son édition commentée de Godwin (cf. supra), la suite du passage est : « Il suppose qu'il y a un passage naturel, habituellement utilisé par de nombreuses créatures pour aller de notre terre à cette planète. (...) Quelqu'un doué d'une imagination plus forte que la mienne serait ici plus à même de faire ressortir les avantages et le plaisir immense que l'on pourrait tirer d'un tel voyage. Et ce, que l'on considère l'étrangeté des habitants, de leur langage, de leurs arts, de leur gouvernement, de leur religion, ou le nouveau commerce que l'on pourrait établir avec eux. En un mot, songez au plaisir et au profit que nous avons tirés des récentes découvertes faites en Amérique, et vous serez obligés de convenir que ce voyage à la Lune l'emporte, et de loin, sur tous les autres. » (p. 143-144 dans Amartin).

¹⁷⁰² Cf. AÏT-TOUATI (Frédérique), *art. cit.* ; l'expression se trouve p. 17.

cite¹⁷⁰³. Il s'agit donc de prendre au sérieux aussi ce qui est dit par Godwin de la langue lunaire, potentiellement universelle.

Et la deuxième hypothèse de sa source d'inspiration nous ramène à un terrain bien connu de l'approche linguistique des *language planners*, la Chine. Un premier indice du rapprochement entre la langue des habitants de l'astre et celle de l'Empire du Milieu pourrait nous être fourni dans un texte postérieur, dans lequel le passage de Godwin est, une nouvelle fois, repris [fig. 47] – les pages semblant décidément migrer, à la manière des gansas – :

« Mais il y a le jeu de l'inspiration, parce que j'ignore qui, dans un petit livre publié sous le nom de Dominique Gonsales, a attribué une langue aux habitants de la Lune, qui, comme il le mentionne page 125, serait presque semblable à la chinoise. Car ici il le montre en quelque sorte en deux exemples du chant des Sélénites. J'ajoute les termes mêmes de l'auteur. »¹⁷⁰⁴

Celui qui écrit ces lignes n'est autre qu'Andreas Müller, l'auteur-inventeur-imposteur de la *Clavis Sinica*. S'appuyant sur la traduction allemande du texte de Godwin, Müller le tance, qualifiant ses lignes de « plaisanterie », et disant qu'il n'a en fait rien compris au chinois¹⁷⁰⁵. Pourtant, en ce qui nous concerne, nous voyons bien l'intérêt de découvrir, au sein d'un ouvrage consacré à la langue chinoise, et voulant même la transformer en langue universelle pour l'Europe, que l'idiome inventé dans le *Man in the Moone* est pris en considération.

Mais, comme l'indiquait Müller, c'est l'auteur-narrateur lui-même qui appelait à ce parallèle. Il est en effet établi noir sur blanc par Domingo Gonsales. Dans l'*Homme dans la lune*, l'utopie rencontre la Chine. Au sens propre. Maintenant pressé de retrouver sa femme et ses enfants, et de peur de ne jamais pouvoir revenir si toutes ses oies venaient à mourir, trois ayant déjà succombé, le héros-narrateur décide de regagner la Terre. Parti le 9 septembre 1600 de El Pico, Gonsales quitte la lune le 29 mars 1601 pour neuf jours de

¹⁷⁰³ Cf. par exemple GODWIN (Francis), *L'Homme dans la lune*, *op. cit.*, p. 78-79 et 85-86 où Copernic est évoqué. Sur ce point, voir : HUTTON (Sarah), « *The Man in the Moone and the New Astronomy : Godwin, Gilbert, Kepler* », *Études Épistémè*, n°7, 2005, p. 3-14.

¹⁷⁰⁴ Cf. MÜLLER (Andreas), *Andrae Mülleri Greiffenhagii de Sinensium Rebus aliaque nonnulla Opuscula*, *op. cit.*, Sec. III « *Monumentum Sinicum, cum Commentario Novensili* », p. 7 ; nous traduisons : « Ceterum lusus ingenii est, quod nescio quis in libello quodam Dominici Gonsalii nomine edito Lunae incolis linguam tribuit, quae, ut ipse pag. 125, indicat, Sinicae propemodum similis sit. Ibi enim duobus exemplis cantillationem Seliniorum quasi commonstrat. Adde ipsa autoris verba. »

¹⁷⁰⁵ Cf. CORNELIUS (Paul), *op. cit.*, p. 55-56.

voyage (l'attraction terrestre expliquant la plus grande rapidité du retour)¹⁷⁰⁶. L'équipage ailé se pose finalement « sur une haute Montagne, esloignée d'environ trois lieuës de la grande Ville de *Pequin* »¹⁷⁰⁷. Arrêté, Gonsales est conduit devant un Mandarin qui l'assigne à résidence dans une partie éloignée de son palais, tout en le traitant très convenablement. Le héros en profite pour apprendre la langue de cette province, chacune ayant un idiome différent en Chine écrit-il¹⁷⁰⁸. Lors d'une de ses promenades dans le jardin du palais, il croise par hasard son hôte, devant qui on lui intime de s'incliner ; Gonsales implore alors sa pitié :

« Il me respondit en une autre langue que la commune, pource que les *Mandarins*, comme je l'appris depuis, *en ont une particuliere, à peu près semblable à celle des Lunaires, & presque toute composée de tons differans*, dont un de ses Serviteurs me donna l'explication (...) »¹⁷⁰⁹

S'instaure alors, avec le mandarin, une relation nourrie de discussions animées, qui n'est pas sans rappeler celles que le héros avait sur la Lune avec Pylonas¹⁷¹⁰. Les équivalences entre la Lune et la Chine sont nombreuses, en ce qui concerne la forme du gouvernement notamment¹⁷¹¹. Si la contrée orientale rappelle à Gonsales l'astre céleste, c'est que Godwin s'est bien sûr inspiré, comme d'autres, pour bâtir son utopie, des récits rapportés d'Extrême-Orient par les missionnaires, notamment celui de Ricci-Trigault, médiatisés parfois par les compilateurs comme Purchas. Il est certain que sa description de la langue musicale lunaire n'est pas sans rappeler les notations musicales inventées par le jésuite Diego de Pantoja pour figurer les tons du mandarin. La source d'inspiration est d'autant plus explicite qu'à la fin du récit, Gonsales rencontre justement les pères de la Compagnie en Chine et parmi eux, Pantoja :

« Comme j'allois souvent à *Paquin*, j'appris enfin qu'il y avoit là quelques Peres Jesuites, devenus fameux dans tout le Pays, pour la faveur extraordinaire que le Roy leur avoit faite, de recevoir d'eux quelques singularitez d'Europe, comme des Horloges, des Monstres (...) Je les fus donc visiter, par la permission du *Mandarin*, & ils me receurent

¹⁷⁰⁶ GODWIN (Francis), *op. cit.*, p. 152 et *sq.*.

¹⁷⁰⁷ *Ibidem*, p. 158.

¹⁷⁰⁸ *Ibidem*, p. 169.

¹⁷⁰⁹ *Ibidem*, p. 171 (nous soulignons).

¹⁷¹⁰ *Ibidem*, p. 173 : « il prit depuis tant de plaisir à me voir, qu'il ne se passa presque point de jour auquel il ne m'envoyast querir » ; la phrase rappelle celle employée au sujet de sa relation avec Pylonas cf. supra.

¹⁷¹¹ Cf. CORNELIUS (Paul), *op. cit.*, p. 44 et *sq.* pour un certain nombre de parallèles sur lesquels nous n'avons pas le loisir de nous étendre ici.

avec autant de ioye que d'estonnement, de voir un Espagnol en un lieu si esloigné d'Espagne, & où ils avoient eu tant de peine d'entrer. Je racontay au Pere Pantoja, & aux autres de sa Compagnie, les Advantures susdittes, dont je fis la relation par leur ordre, & l'envoyay depuis à *Macao*, pour estre de là renduë en Espagne, comme Avant-courriere de mon retour. »¹⁷¹²

Le récit se termine ainsi, en compagnie des jésuites, dans l'attente du retour en Espagne. L'on peut voir dans cette fin l'hommage paradoxal d'un évêque anglican – qui fait certes parler un narrateur espagnol... – aux travaux d'un ordre catholique. Elle apparaît surtout comme une sorte de tribut de l'auteur à sa source d'inspiration : comme les rapports des jésuites sur la langue chinoise étaient venus à lui, servant de base à la création de son utopie, celle-ci, fictionnellement en tout cas, est portée à la connaissance de l'Europe par l'intermédiaire des réseaux de la Compagnie de Jésus. Godwin nous montre, en tout cas, que dans son système utopique, la Chine est le lieu sublunaire qui se rapproche le plus de la perfection du monde lunaire. Sa langue est donc la plus proche du pur langage musical céleste. Le mandarin, par sa maîtrise linguistique notamment, serait alors celui qui tend le plus vers l'impeccable homme de la Lune. Dans le récit, il est le double terrestre de Pylonas, auquel Gonsales avait eu accès grâce à sa maîtrise de la langue.

Cette figure mandarinale est récurrente dans plusieurs textes de *language planners* et affiliés. Et cette valorisation ne nous semble pas anecdotique. La source peut en être discernée, encore une fois, dans les compte-rendus missionnaires dont certains s'inspiraient des utopies¹⁷¹³. Partons du portrait de l'érudit chinois que dépeint Kircher, lui qui en faisait une figure centrale dès le frontispice de sa *China* sur lequel Adam Schall et Matteo Ricci étaient représentés vêtus comme des mandarins :

« Il y a aussi plusieurs degres de prefecture & de commendants qu'on appelle *Mandarins*, lesquels ne sont pas moins illustres en sçavoir que les precedents ; puisqu'on leur donne le gouvernement des villes, & l'intendance des affaires publiques, de sorte que cest Estat est gouverné par les Doctes, à la mode des *Platoniciens* »¹⁷¹⁴

La Chine de Kircher est une utopie réalisée parce qu'elle est gouvernée par les hommes de savoir, ce qui était le rêve des humanistes depuis la Renaissance. Et il se trouve que dans

¹⁷¹² *Ibidem*, p. 174-176. Il est à noter qu'aucun des commentateurs de Godwin, ni Cornelius ni Neville Davies, ni Strasser en particulier, n'ont repéré cette allusion à Diego de Pantoja.

¹⁷¹³ Cf. GIRARD (Pascale), « De Thomas More à la Chine », *art. cit.* et notre passage supra chapitre 2..2.2.

¹⁷¹⁴ KIRCHER (Athanasius), *La Chine illustrée, op. cit.*, p. 223 (nous avons développé la suite de cette citation p. 192).

l'Empire du Milieu, un des moyens de distinction sociale est la maîtrise de la langue et de ses caractères qui, du fait de leur difficulté, confère à ceux qui la possèdent une aura particulière. Le lien est d'ailleurs souligné par le jésuite romain :

« C'est pourquoy il faut estre doué d'une grande memoire si l'on veut acquerir quelque reputation de science parmy les *Chinois*. Ainsi ce n'est pas sans raison qu'on croit ceux-là sçavans qui apres un long travail, ont enfin appris ces caracteres, & il ne faut pas trouver estrange, si on leur donne les plus grandes dignités de l'Estat, apres un tel estude ; puisqu'il faut tant prendre de peine pour avoir cette connoissance. »¹⁷¹⁵

La légitimité de l'homme d'Etat lui est conférée en récompense des efforts consacrés à l'apprentissage linguistique. Or le parallèle entre la situation des mandarins chinois et des lettrés humanistes est établi dès les écrits missionnaires, prototypes de celui de Kircher et des autres *language planners*. Ainsi son coreligionnaire Alvarez Semedo compare la maîtrise des caractères à celle du *Dictionarium* d'Ambrogio Calepino, et le chinois, *lingua franca* asiatique, au latin, *lingua franca* européenne :

« Ils en ont un autre plus court pour lire, écrire, composer et entendre les livres, qui ne contient que huit à dix mille caractères au plus. Si en lisant ils trouvent quelques-unes des lettres qu'ils nomment « froides », ils ont recours à leur grand Dictionnaire, comme nous avons coutume de chercher les mots latins que nous n'entendons pas. D'où l'on peut inférer que le plus avancé parmi les lettrés est celui qui connaît le plus de lettres, comme parmi nous celui-là sait le plus de latin, qui sait le plus de mots du Calepin. »¹⁷¹⁶

Le passage est repris presque mot pour mot dans le projet du plus sinophile des concepteurs de langue, l'*Historical Essay Endeavouring a Probability that the Language of the Empire of China is the Primitive Language* de 1669, de John Webb¹⁷¹⁷. Cette mise en avant des « *greatest Scholast* » d'Europe ou du bout du monde, où ils jouissent d'un prestige enviable, n'est pas anodine. Pourquoi une telle insistance ? Elle est à remettre dans le contexte européen, dans la situation linguistique dans laquelle s'inscrivent nos *language planners*. Le paradoxe repose sur le fait que le latin commence à y être concurrencé par les vernaculaires, depuis le XVI^e siècle, mais qu'il maintient encore pour quelques décennies,

¹⁷¹⁵ *Ibidem*, p. 303.

¹⁷¹⁶ SEMEDO (Alvarez), *Histoire universelle du Grand Royaume de la Chine*, *op. cit.*, p. 65.

¹⁷¹⁷ WEBB (John), *An Historical Essay Endeavouring a Probability that the Language of the Empire of China is the Primitive Language*, *op. cit.*, p. 173 : « And when they meet with any that they call a cold Letter, they have recourse to their Vocabulary, as we to ours for any *Latine* word we understand not ; which evidently declares, that amongst them, that knows the most letters is most learned, as with us, he is the best *Latinist*, that is best acquainted with his Dictionary, or the greatest Scholast that hath read or studied most. »

sa position de langue véhiculaire. Il est même, à dire vrai, de plus en plus connu, de plus en plus largement en tout cas, la dilatation du nombre de ceux qui en ont une connaissance plus poussée reposant notamment sur la diffusion de la langue dans les collèges jésuites par exemple. Leur modèle éducatif – dans lequel les langues et le latin occupent une place importante au sein de la *ratio studiorum* – se diffuse assez largement. Le « Calepin », cité par Semedo, est une autre dimension de cette connaissance plus large du latin, au moment même où son prestige va commencer à décliner. Des outils, dictionnaires et grammaires imprimés, permettent à un plus large public d’y avoir accès. Au delà du latin, les humanistes, qui en avaient relancé l’étude dès le XVe siècle, se voient, en quelque sorte, « dépossédés » de toutes les langues sapientales. Victimes du succès de leurs préceptes, ils ont perdu, pour ainsi dire, le monopole d’une des clés de leur identité. Au XVIIe siècle, l’accès à ces langues concerne aussi bien les médecins que les avocats et les juristes... Or, une des raisons du succès de la réflexion sur les langues universelles ne peut-elle pas se trouver dans la concomitance de ces deux facteurs ? D’un côté, la « découverte » et la survalorisation de la figure du mandarin – qui est ce qu’il est par son monopole sur la langue chinoise – et, de l’autre, en Europe, la perte par les humanistes d’une maîtrise du même ordre ? Les langues universelles, dont un des topoï est d’être présentées comme très rapides à apprendre, sont en fait excessivement complexes et techniques. Il n’y a qu’un pas, parfois escamoté il est vrai, entre elles et un code secret. Leurs auteurs n’ont-ils pas pu voir dans cette complexité le moyen de réintroduire un monopole linguistique dont l’utilité sociale pouvait être grande ? La langue universelle n’est-elle pas aussi intrinsèquement une langue discriminante dont la maîtrise suppose un capital linguistique, culturel et social discriminatoire ? Plus d’un siècle la remise en cause du monopole sur le latin d’une université accusée de l’avoir transformé en une langue cryptique, close sur elle-même – la glose glosant la glose – et réservée à une élite, les héritiers des premiers humanistes ne cherchent-ils pas avec la langue universelle à réintroduire une nouvelle scolastique, dont la langue universelle serait la clé, compétence exclusive des membres de la République des Lettres ? Elle serait alors le moyen de réintroduire un monopole linguistique des lettrés. Ce capital linguistique spécifique, permettrait, grâce à la rareté du produit, un « profit de distinction »¹⁷¹⁸. D’où le fait que les *language planners* gardent pour eux et entre eux leurs créations : cela participe du « mystère du ministère », « c'est-à-dire de la délégation au terme de laquelle un agent singulier, roi, prêtre, porte-parole [le républicain des langues ?],

¹⁷¹⁸ BOURDIEU (Pierre), *Langage et pouvoir symbolique*, op. cit., p. 85.

est mandaté pour parler et agir au nom du groupe, ainsi constitué en lui et par lui ; il est, plus précisément, dans les conditions de l'*institution* de ministère qui constitue le mandataire légitime comme capable d'agir par les mots sur le monde social par le fait de l'instituer en tant que médium entre le groupe et lui-même ; cela, entre autres choses, en le munissant des signes et insignes destinés à rappeler qu'il n'agit pas en son nom personnel et de sa propre autorité »¹⁷¹⁹. Si « la République des Lettres apparaît (...) comme la synthèse des réponses fournies par les lettrés à un certain nombre de situations qu'ils avaient rencontrées »¹⁷²⁰, la fonction attribuée aux réseaux de la République des Langues ne pourrait-elle donc être celle-là : légitimer cette compétence linguistique spécifique, destinée à un groupe spécifique, et non à un individu isolé, fou langagier.

La réception des langues universelles : des réseaux clos sur eux-mêmes ?

L'exemple du *Man in the Moone* nous en a déjà donné un aperçu – et nous en avons eu d'autres auparavant – la perméabilité entre les différents projets de langue universelle est grande. L'intertextualité est une de leurs caractéristiques et elle joue entre fictions – projets imaginaires et utopiques assumés – et « essais » – recherchant un ancrage dans le réel. Elle confine, dans certains cas, au palimpseste. Et la marge est faible entre cette intertextualité et une certaine exclusivité des références. Le réseau des *language planners* se présente aussi comme un club fermé dans lequel les auteurs se mesurent les uns aux autres, trouvent leur inspiration les uns chez les autres, se disqualifient les uns les autres – toujours dans le cadre de la polémique scientifique – mais sans que jamais la réception de leurs œuvres ne soit offerte à un public plus large. Les exemples de citations croisées à l'intérieur de leurs ouvrages, par des membres de la République des Langues ne manquent pas. Rappelons-en quelques occurrences : Duret mentionne Gessner ; Johann Joachim Becher fait référence, dans son « *Ad lectorem* », à Kircher, dont les écrits sont abondamment repris par John Webb ; lequel mentionne aussi Wilkins. Ce dernier mesure son « caractère réel » à l'aune des projets de Cave Beck, de Becher, ainsi que de Kircher et Labbé. Quant à Antoine de Vienne Plancy, il lance sa propre création sur le constat de

¹⁷¹⁹ *Ibidem*, p. 111-112.

¹⁷²⁰ WAQUET (Françoise), « Qu'est-ce que la République des Lettres ? Essai de sémantique historique », *art. cit.*, p. 500.

l'échec putatif des projets dont il a eu des échos indirects : son texte apparaît comme une véritable encyclopédie des projets de langues universelles de la période, dans laquelle il cite l'*Ars signorum* de Dalgarno, le *Common Writing* de Francis Lodwick, l'*Essay towards a Real Character* de Wilkins, mais aussi la *Technica curiosa* de Kaspar Schott et, à travers elle, la *Polygraphia* de Kircher et le *Character pro notitia linguarum* de Becher, ainsi que, enfin, la *Reunion des Langues* de Pierre Besnier¹⁷²¹. Il y a en apparence une circulation entre ces projets mais qui fonctionne largement en vase clos. La cartographie précise de cet espace intellectuel ne dessinerait-elle pas au final une sorte de « cluster », reposant sur le principe de la « co-citation » selon lequel les auteurs se citent entre eux pour ainsi se « légitimer »¹⁷²² ?

Ainsi une autre source nous semble indiquer remarquablement ce fonctionnement particulier, entre citation et réception exclusive : il s'agit du manuscrit intitulé *Characteris Polygraphici Kircheriani – Cum Lingua Universali P. Philipp Labbei Comparatio*¹⁷²³. L'auteur en est, on l'a vu déjà, un jésuite ou en tout cas un élève des jésuites du collège Louis le Grand, à Paris, ayant servi de passeur des projets anglais de George Dalgarno et gravitant sans doute dans l'entourage de Philippe Labbé¹⁷²⁴. Le jésuite parisien lui-même citait d'autres projets de concepteurs de langues, dans sa propre *Grammaire universelle des missions et du commerce* de 1663, tels que Jean Douet et Kircher surtout, à qui il faisait remonter son envie de travailler sur ce domaine de recherches. Dans son introduction (« *Initia et Progressus Huiusce Linguae Universalis* »), l'auteur évoque ce que Kircher disait de la langue dans ses volumes précédents (est-ce la *Polygraphia*, parue la même année que son projet, que Labbé appelle *Tractatum Cabalisticum de usu linguarum* ?). Il s'en est non pas inspiré – car les méthodes employées sont fort différentes, entre le chiffre de Kircher et le proto-esperanto latin de Labbé – mais ces lectures ont conduit à l'intuition

¹⁷²¹ DURET (Claude), *Thresor de l'histoire des langues*, *op. cit.*, p. 963 ; BECHER (Johann J.), *Character pro notitia linguarum*, *op. cit.*, « ad lectorem », non pag. ; WEBB (John), *op. cit.*, p. 198-9, par exemple, pour Kircher et p. 187-188 pour Wilkins ; WILKINS (John), *An Essay...*, *op. cit.*, p. 452 ; VIENNE PLANCY (Antoine de), *Extraordinaire du Mercure*, n°32, janvier 1686, p. 112-113 (Schott, Kircher, Becher), p. 115-117 (Dalgarno, Lodwick, Wilkins), p. 122-123 (Besnier).

¹⁷²² Cf. McKAIN (Katerine), « Mapping authors in intellectual space : a technical overview », *Journal of the American Society for Information Science*, vol. 41, n°6, 1990, p. 433-443 (mentionné dans BRIOIST (Pascal), « Analyse des réseaux et prosopographie », *art. cit.*, p. 272).

¹⁷²³ Bibliothèque Mazarine, Ms 3788, section 4, f. 1-9 ; une retranscription dans WILDING (Nick), *op. cit.*, p. 393-401 (voir aussi p. 275-278).

¹⁷²⁴ Sur la réception des projets de Dalgarno, en France, par ce personnage cf. supra chapitre 7.1.2, p. 613-614.

nocturne de la possibilité de trouver une langue « la plus simple, la plus brève et la plus facile » possible¹⁷²⁵. L'auteur du feuillet de la bibliothèque Mazarine va pour sa part plus loin puisqu'il se livre à une véritable comparaison des deux projets, proposant ainsi une première forme de réception des langues, jugeant plus explicitement de leur réussite ou de leur échec. Il part, en s'appuyant sur ce que Kircher en dit, de la commande par Ferdinand III et Léopold Ier, ou plutôt du défi lancé par les empereurs, de trouver une langue universelle. Et l'auteur de la comparaison d'insister sur ce terme : « *non solum CHARACTEREM UNIVERSALEM (...) sed LINGUA UNIVERSALEM* ». Il le fait afin de disqualifier de la compétition : les gestes des mimes ou des muets, les hiéroglyphes, les notes tironiennes, les caractères chinois, les signes astrologiques, les chiffres, les « brachylogies anglaises »¹⁷²⁶... Il faut aboutir à une véritable langue qui s'adresse aussi bien aux yeux qu'aux oreilles. Et il fait ressortir ce point précisément pour démontrer que la Polygraphie de Kircher, dont il évoque la version imprimée à Rome, n'y répond pas. Elle passe à côté de la commande impériale en ne proposant qu'un caractère écrit, auquel Kircher s'est borné (« *dumtaxat* »), faisant l'étalage, de plus, d'incommensurables défauts : son vocabulaire est rigide et il est quasiment impossible d'y ajouter de nouveaux mots, notamment les noms propres (l'auteur du feuillet s'étonne ainsi de ne trouver dans le tableau des noms ni celui de Kircher, ni ceux de Labbé, Vigenère ou Della Porta, des patronymes dont on voit qu'ils ne sont pas choisis au hasard¹⁷²⁷) ; son système qui mêle plusieurs types de caractères avec chiffres arabes et romains, et figures et notes pour les

¹⁷²⁵ LABBE (Philippe), *Grammatica Linguae Universalis Missionum & Commerciorum*, op. cit., p. 3-4 : « Initia et Progressus Huiusce Linguae Universalis. Scriptam Româ Idibus Iulii hujus anni MDCLXIII. Epistolam à R.P. Petro Possino die 12. Augusti accepi, in qua luci publicae parari à R.P. Athanasio Kirkeri *Tractatum Cabalisticum de usu linguarum*, cum ingenti volumine *de Arte Combinatoria & Mundo subterraneo*, pro ea, quae nobiscum intercedit, literarum frequentia, nunciabat. Sequenti nocte circa [grec] evigilans, cogitare apud me coepi, ecquid *lingua aliqua Universalis*, hoc est *simplicissima, brevissima, facillima* (sic) excogitari possit, quae in omnibus aequabilitatem perpetuam absque ullis exceptionum salebris servet, compendiosissimis coagmentetur vocabulis, & quantum fieri possit in cognitissimae Europae omnibus Latinae linguae radicibus quàm minima inflexione fundaretur, servato naturae ipsius ductu atque ordine in syntaxi & pronuntiatione. Multa mihi venisse primùm in mentem non ibo inficias, varia, ut fieri amat in Artium scientiarumque principiis, pertentanti, atque oculos huc illucque circumferenti. »

¹⁷²⁶ Bibliothèque Mazarine, Ms 3788, section 4, f. 1-2 ; il précise ce qu'il entend par « caractère universel » : « nec alio iuve quam Mimorum Mutorumque gesticulationes, Bechae aliorumque indigitamenta, Aegyptiorumque veterum Hieroglyphæ, Nota Tironis ac Seneca, characteres Sinici, Astrologici, Medici, & Sifra Arabica, Brachylogia Anglicana, Similesque manu, non ore dignitis non lingua, efformati characteres, qui ad oculos spectandi, non ad aures audiendi reseruntur ». L'auteur ne prend donc pas en compte l'aspect de cryptographie à l'usage de la circulation des lettres dans l'Empire que le défi revêt aussi.

¹⁷²⁷ *Ibidem*, f. 6.

inflexions grammaticales, est trop complexe ; les renvois entre dictionnaires sont chronophages... Combien plus simple trouve-t-il ainsi d'écrire la phrase d'exemple employée par Kircher « *Petrus noster amicus venit ad nos...* » dans la langue de Labbé plutôt que dans le fastidieux caractère du jésuite romain : au « *Petrus XXVIII 36.N...* » nécessitant la consultation constante du dictionnaire, il préfère le beaucoup plus fluide et chantant, et où se mêle, écrit-il, latin, français, italien et espagnol : « *Petr asa ami vent da as te portete epols eed...* »¹⁷²⁸. Labbé est finalement présenté comme le grand vainqueur de cette lutte fictive, née de la confrontation des deux inventions, face au projet de Kircher qualifié de « *nec facilem, nec brevem, nec expeditum, nec universalem* »¹⁷²⁹. A la fin du texte l'auteur anonyme, dont on sait qu'il est allé en Angleterre, ajoute à la comparaison les textes de Dalgarno – qu'il connaît bien – mais aussi de Cave Beck qu'il a visiblement eus entre les mains : « *Nam cum anno Christi 1657 apud Thomam Maxen Anglico ideomate de caractere universali C. Becko Scholarcha Ipsvicensi per sifras Arabicas digestas* »¹⁷³⁰. Il le présente assez brièvement, en évoquant le dictionnaire numérique. La description est courte mais favorable, même si la comparaison est moins poussée qu'entre les jésuites parisien et romain :

« En ce qui concerne le petit livre de Beck, il me paraît vraiment possible d'affirmer que *s'il avait été d'abord produit en latin pour l'usage de tous les savants, il aurait peut-être été plus percutant que celui de Kircher* ; d'abord, parce que dans ce système d'écriture il n'est pas besoin de ce double type de caractères (le Romain et l'Arabe), mais seulement du seul Arabe, son Dictionnaire convient assurément si bien que de A à Z à travers ses chiffres par une suite continue et ininterrompue il conduit depuis le n° 1 (abanson), le n°2 (abase), le 3 (abash), le 4 (abate) jusqu'à Zodiak (n°3996.) , ensuite,

¹⁷²⁸ *Ibidem*, f. 4-5.

¹⁷²⁹ *Ibidem*, f. 2-3 : « Praemisso itaque discrimino quod sapientum omnium consensu reperitur inter idioma seu lingua, et characterem seu scriptoram (...), quarum haec ad oculos et manus, seu ad legendum ad loquendum audiendumque resertur, nemini dubium esse potest qui LABBEIS plenissime satisfecerat voluntati Serenissimorum Impertorem FERDINANDI ac LEOPOLDI. Is enim exhibuit universo orbi, non solum LINGUAM novam, facilliam, brevissimam, expeditissimam, in proprissimo sensu acceptam, sive vocis ad dictionis humano ore proferendas inter praesentes in colloquis mutius familiarique congressu, sed etiam CHARACTEREM novam, hoc est, voces calamo exerandas in charta, atque ad absentes in quascumque mundi regiones deferendas ad quoscumque conceptus animi quacumque de re manifestandos (qua propria significatio ac notio dicitur esse CHARACTERIS ut a LINGUA discernitur) dumque CHARACTEREM adornavit facillimum, brevissimum, expeditissimum, universalissimumque, ut nemo non fatebitur, qui ad usum cum LINGUAM, tum CHARACTEREM, revocare voluerit KIRCHERUS viro, non LINGUAM novam ab antiquis Vulgaribusque distinctam Idiomatibus Orbi leterario obtulit, sed CHARACTEREM duntaxat, eumque nec facilem, nec brevem, nec expeditum, nec universalem, sed in plurisque, ijsque maxime ».

¹⁷³⁰ *Ibidem*, f. 8-9.

parce qu'il contient en son sein un bien plus grand nombre de mots que celui de Kircher, enfin, parce qu'il a placé en tête des instructions de grammaire plus abondantes et à l'usage, de l'avis de certains, plus adaptées et plus précises. »¹⁷³¹

Mais il en revient à Kircher pour modérer en quelque sorte ses propos antérieurs :

« Mais je voudrais que cela soit dit sans enlever quoi que ce soit à la renommée de l'œuvre très intelligente et très élaborée de Kircher. Car s'il s'attache moins à l'étude polygraphique, il dévoile cependant les secrets d'une écriture impénétrable, pour fabriquer les orgues glottocryptiques [*arcasque glottocrypticas*], une langue secrète et les clés spécialisées ; et, en revanche, pour stopper la morgue de Trithème qui aux yeux des sages trouve du laurier dans un bouquet garni, il se révèle étonnamment utile. Mais si son système paraît bien élaboré auprès des amateurs éclairés de doctrines curieuses, Labbé a donc inventé une langue non seulement nouvelle mais également très facile et universelle. »¹⁷³²

Si les attaques contre le projet de Kircher ont été nombreuses, c'est simplement en comparaison avec la langue de Labbé. Or le jugement est « incestueux » : un jésuite (ou « assimilé ») considère les travaux de deux de ses coreligionnaires et si ses faveurs vont au religieux parisien, il attribue finalement des lauriers aux deux missionnaires, dans des styles différents. La lecture des projets reste, en tout cas, malgré le bref détour par l'Angleterre, « corporatiste » : ce sont des créations jésuites jugés au sein de l'Ordre (de manière officieuse il est vrai).

Qu'en est-il alors de la réception non plus des œuvres qui les décrivent mais des langues à proprement parler, c'est-à-dire de leur utilisation effective par des gens qui ne

¹⁷³¹ *Ibidem* (nous soulignons) ; nous traduisons : « De hac vero lingua illud tantum observabo nequidem indigenis placuisse quod nimis intricata sit et a sensu communi, caeterisque idiomatis aliena. Quod autem ad Beckanum libellum spectat, vere mihi videor affirmare posse si latine primum ad Eruditorum omnium usum excusus fuisset, forte Kircheriano commotiorem futurum fuisse ; tum quod in ea scribendi ratione opus non sit duplici characterum genere, Romano et Arabico, sed unico dunturaxat Arabico Dictionarium quippe suum ita contenevit ut ab A ad Z illud per sifras suas continua serie, et non interrupta deducat 1 abanson 2. abase 3. abash 4. abate et usque ad Zodiak 3996 tum quod longe plura vocabula sinu suo contineat quem Kircherianum ; tum denique quod Grammaticas instructiones et fusiores et ad usum, ut quibusdam videtur, accomodatiores exactioresque praemiseric. »

¹⁷³² *Ibidem*, f. 9 (nous soulignons). Nous traduisons : « *Atque haec omnia velim dicta, non ut ingeniosissimi ac laboriosissimi operis Kircheriani gloria quicquam detrahatur.* Nam si minus ad Polygraphicum studium conseret, ad steganographiae tamen arcana detegenda, arcasque glottocrypticas, et claves technicas construendas, saltem ad Trithemij fastum comprimendum qui in mustaceo lauream quaesivisse visus est sapientibus, mirum quantum conducet. Sed ut Labbeana industria ratio [aliqua] habeatur apud peritos rerum curiosarum aestimatores, dum non linguam modo novam, eaque brevissimam, facillimam, universalissimam excogitavit. »

soient pas eux-mêmes des *language planners* ? Si elle a été fort limitée, n'y a-t-il pas eu, malgré tout, quelques cas d'appropriation de ces langues, par des locuteurs (mais il faudrait que le témoignage nous en soit parvenu) ou plutôt par des « scripteurs », ces projets étant, de toute façon, pour la plupart avant tout des pasigraphies ?

Le 4 août 1663, une lettre est adressée à Athanasius Kircher, dans laquelle il est qualifié de « Miroir de sagesse ». Elle est rédigée en six langues : latin, italien, espagnol, allemand, français et... en « langue universelle ». Cette dernière est la langue « source » à partir de laquelle toutes les autres ont été traduites ; le passage commence de la sorte : « XXVIII. 10. XVI. 23 Á Kircher etc. XXX. 22. N XXXI... ». Le texte français, en version « automatique », est le suivant :

« Au Pere Kircher etc. Miroir de sagesse

Asseurement i'ay beaucoup des années desiré vostr'Art a scavoir la Polygraphie Seigneur et Amijs fort sage, tresdocte et tressçavant, cest'Art a dire, hors laquelle nous poudrions apprendre, non maintenant parler, mais escrire en langue comune. Auiourdhuý tresclair¹⁷³³. Monseigneur Don Charles Duc de Diano, homme vrayement de bien, qui est fontaine de sagesse et Soleil d'Escole, nostre singulier seigneur et Amys, ce mesme vost'Art et vos lettres nous at envoye : Je le rende immortelles graces, vous [avez illuminé et illustré le monde qui est cest Art aussi louërat et vous remercierai]. Mais et les enuieurs contristeront (ainsy vrayement aviendrâ) et leurs mesmes deschireront. Asseurement la leçon de ce livre à resiouij mon Ame (mon entendement). A midij i'ay reçu vos lettres sur un heure i'ay appris et compris toute l'Art et au soir i'ay escri ce lettre, scache dongue le monde cest'Art estre fort belle mirable et facile. Vivez tousiours tresdocte Pere qu'avez escries resplendissement ce livre, vous l'avez depeint et orné, et que vive avec vous l'Empereur d'Alemagne Leopold qui t'at aidée, a scavoir combien des ans desire vostre serviteur Caramuel Evesque de Campagne. Je l'ay escri le 4 d'Aoust l'an de nostre seigneur 1663. »¹⁷³⁴

L'auteur de la lettre, véritable hapax dans sa catégorie, puisqu'il met en œuvre le caractère de Kircher et le fait exister « en situation » (épistolaire), est le cistercien Juan de Caramuel y Lobkowitz (1606-1682). Quelle est la teneur de sa lettre ? Elle se présente comme un éloge de la polygraphie, démontrant par son existence-même la facilité de sa mise en

¹⁷³³ « trefort claire » dans Chigi J. VI. 225 f. 62rv.

¹⁷³⁴ APUG 563, f. 186r-188v et dans APUG 564, f. 181r-184v ; la lettre figure aussi dans le manuscrit à Alexandre VII de la *Polygraphia* : BAV, Chigi J. VI. 225 f. 59r-63v (citation f. 62rv dans ce manuscrit). Voir ce qui en est dit, par exemple, dans WILDING (Nick), « If You Have a Secret », *art. cit.*, p. 293 et *op. cit.*, p. 264-266 (qui retranscrit la lettre de Carlo Calà) ; la lettre est aussi mentionnée par STRASSER (Gerhard F.), *op. cit.*, p. 164-165.

pratique. Auto-référencée, la missive de Caramuel est une mise en abyme : le seul exemple de diffusion véritable et d'application du projet kirchérien est, en fait, une « fausse » lettre, publicitaire en quelque sorte, vantant les mérites du projet, et dont l'auteur n'est autre qu'un membre de son réseau de correspondants, avec qui il communique depuis 1644¹⁷³⁵.

Les choses sont même encore un peu plus complexes qu'il n'y paraît et la dimension « stratégique » de la démarche encore plus assumée. La missive de Caramuel est en fait une réponse à l'envoi par Kircher de sa *Polygraphia*, suivant la méthode de diffusion réticulaire souhaitée par le jésuite (que nous avons décrite précédemment). Dans le cas du cistercien, la transmission était passée par l'intermédiaire d'un autre correspondant du professeur au Collège Romain, le Napolitain Carlo Calà (1617-1683), le « duc de Diano » mentionné dans la lettre. Il s'était montré lui-même, en connaisseur de Trithème, très intéressé par la méthode de Kircher et s'était acquitté rapidement de la tâche de faire passer l'exemplaire supplémentaire qui lui avait été confié à cette fin à l'évêque cistercien¹⁷³⁶. Caramuel reproduit, dans son envoi du 4 août 1663, la lettre accompagnant la transmission de la *Polygraphia*. Voici ce que Kircher y écrivait :

« Elle a enfin été publiée la nouvelle invention d'une langue Universelle, d'abord entreprise sur l'ordre de l'empereur Ferdinand III, ensuite achevée dans toutes ses parties sous les auspices du Très Auguste Empereur Leopold Ier. Son contenu, le livre l'enseignera le plus abondamment possible. Et de même que cette grande œuvre voit le jour à la demande pressante des princes, de même j'ai voulu me dévouer aux princes et à tous les amateurs de doctrines curieuses. Tu en fais partie Toi très Illustre et Révéré Évêque à qui est réservée dans ce petit nombre la première place. J'ai voulu que tu sois le premier avant tous les autres à avoir part à mon invention, poussé par cette amitié fidèle qui existe entre nous. J'espère que tu recevras ce mien présent, quelle qu'en soit la

¹⁷³⁵ Pour leur correspondance, voir : CEÑAL LORENTE (Ramón, S.J.), « Juan Caramuel su epistolario con Athanasio Kircher S.J. », *Revista de Filosofía*, 12, 1953, p. 101-147 (y est publié la version latine de la lettre de Caramuel, p. 139-143). La lettre de la présentation de la *Polygraphie* est imprimée dans MARRONE (Caterina), « Lingua Universale e Scrittura Segreta nell'Opera di Kircher », dans CASCIATO (Maristella, dir.), IANNIELLO (Maria Grazia, dir.) et VITALE (Maria, dir.), *Enciclopedia in Roma Barocca. Athanasius Kircher e il Museo del Collegio Romano tra Wunderkammer e museo scientifico*, Venise, Marsilio Editori, 1986, p. 131.

¹⁷³⁶ Cf. Lettre de Calà (de Naples) à Kircher, 22 juillet 1663, APUG 555, f. 193r-194v : « Ricevo con moi gran contento la lettera di V.P. inviatami insieme con la sua poligrafia, della quale un Padre della Compagnia mi hà consegnato anco un volume per il Vescovo di Campagna [Caramuel donc], et à questo punto ce l'hò inviato per sicura commodità. Hò letto tutto il libro, et hò ammirato la grandezza della sua dottrina, et ingegno, essendo questa materia la più alta, et profonda di quante ve ne possano essere, et invero gl'anni passati, ch'io lessi il Tritemio, restai ammirato delle sue propositioni, mi parvero non solamente in questa lettera. »

qualité en fin de compte, avec ce sentiment au nom duquel l'auteur te l'offre à Toi arbitre de la République des Lettres. Et si j'ai l'assurance que cela ne t'a pas déplu, bientôt, si Dieu te donne vie, ce ne seront pas de tout petits secrets qui seront portés ici à la connaissance de Ta Grandeur Illustrissime. Salut, gloire de la République des Lettres. »¹⁷³⁷

Pourquoi Caramuel apparaît-il comme la personne idoine ? Du fait, avant tout, selon Kircher, de sa position dans la République des Lettres. Né à Madrid en 1606, Caramuel devient cistercien en 1623 dans l'abbaye de La Espina à Valladolid, puis il enseigne la théologie dans les collèges de son ordre à Alacalá et Palazuelos. Il quitte alors la péninsule pour se rendre, entre 1635 et 1644, aux Pays-Bas, d'abord à l'abbaye de Dunes à Bruges puis à Louvain, séjour au cours duquel il se range du côté des jésuites dans leur controverse avec les jansénistes, ce qui le fait se rapprocher des membres de la Compagnie de Jésus. C'est d'ailleurs par l'intermédiaire du jésuite François Van der Veken, directeur spirituel de Fabio Chigi, alors nonce à Cologne, qu'il lie une relation avec le futur Alexandre VII. Il continue ensuite son périple européen, d'abord en Allemagne – où il est nommé à l'abbaye de Disibodenberg, et ensuite fait évêque-coadjuteur de Mayence – puis en Autriche et Bohême (1645-1655), où Ferdinand III lui confère une pension importante et le titre de conseiller impérial. Il occupe successivement les fonctions d'abbé du monastère Montserrat à Vienne, de celui d'Emaus à Prague et de Vicaire général de Bohême. Il s'illustre en dirigeant une armée de moines et de prêtres qui défendent Prague contre les armées suédoises en 1648. Enfin, il rejoint Rome en 1655-1657 appelé par son ami Chigi, tout juste devenu pape. Il est nommé, d'abord, dans un petit diocèse napolitain, Campagna et Satriano et termine son existence comme évêque de Vigevano¹⁷³⁸. Il se

¹⁷³⁷ APUG 563, f. 186r, APUG 564, f. 181r et BAV, Chigi J. VI. 225 f. 59r. Nous traduisons : « Ill. et Rev. Dño D. Jo[ann]i Caramueli Campania E[pisco]po etc. Exit tandem in lucem publicam novum Universalis linguae inventum, iussu ferdinandi III. Caesaris primò coeptum, et iam auspicijs Leopoldi I. August[issimi] [Imperator]i omnibus numeris absolutum. Quid illud contineat, liber quam fusissime docebit. Et quemadmodum illud ad instantiam nonnullorum Principium Imperij lucem spectat, ita quoque id omnibus Principibus et curiosioris doctrinae amantibus consecratum, esse volui. Inter quos cum Tu Ill[ustrissimus] et Rev[erendissim]a Praesul primum inter paucos locum obtineas ; Te prae coeteris huius mea inventionis participem esse volui, pro ea quae nos intercedit immobilis amicitia necessitudine. Spero Te meum hoc, quaecumque tandem sit munus ea affectione acceptaturum, quò illud Tibi Litterariae Reipub[licae] arbitro offert Author. Quod si non displicuisse comperero, brevi, si Deus vitam dederit, non minora hisce arcana Tuae Ill[ustrissim]ae Amplitudini communicabuntur. Vale Reipub[licae] Litt[erariae] Decus etc. »

¹⁷³⁸ Pour ces données biographiques, nous nous sommes appuyé en particulier sur : BONET CORREA (Antonio), « Juan Caramuel de Lobkowitz, Paradigm of the Baroque Period », dans BUSSMANN (Klaus, dir.) et SCHILLING (Heinz, dir.), *1648. War and Peace in Europe*, 3 vol., catalogue de l'exposition (Münster/Osnabrück, 24 octobre 1998-17 janvier

présente dans sa lettre à Kircher en tant qu'« evesque de Campagne ». Son parcours « gyrovague », qui n'est pas sans rappeler celui de Kircher, lui a permis de nouer des contacts multiples dans toute l'Europe. Ils en font un intermédiaire de choix, ce qui n'a pas échappé au jésuite romain dans l'optique de la valorisation de son projet, comme relais de redistribution avantageux pour son caractère. D'autant qu'à ce capital social, s'ajoutent un certain nombre de compétences techniques. Polygraphe, Caramuel a beaucoup écrit et, parmi ses œuvres les plus ambitieuses, l'on pourrait citer son *Architectura civil recta y obliqua*, en 3 volumes, de 1678 ; mais cela constitue une goutte d'eau dans un océan de publications : lors d'une de ses visites à son monastère de Vienne, Ferdinand III y aurait passé une soirée à feuilleter 260 manuscrits de la main de l'abbé conservés dans quatre coffres fermés... « Paradigme de l'époque baroque », il est surnommé du fait du nombre de ses travaux et centres d'intérêt le « Phoenix de la connaissance »¹⁷³⁹. Pourtant, son œuvre peut être placée plus particulièrement « sous le signe de la langue », puisqu'il s'est passionné pour les questions linguistiques et est réputé avoir maîtrisé plus de vingt idiomes, dont l'arabe : il est crédité d'une *Réfutation de l'islamisme* non publiée, peut-être uniquement par la faute de l'absence de caractères en cette langue dans les imprimeries de Pragu¹⁷⁴⁰. Plusieurs de ces écrits sont consacrés aux problèmes linguistiques, au sens large, entre son premier imprimé portant sur la sténographie – *Steganographiae, nec non claviculae Salomonis germani, Joannis Trithemii...* (1635) – et ses projets de réforme du latin – *Leptotatos, latine subtilissimus* (1681) – dans lesquels il porte son attention sur « les conditions et les limites linguistiques du savoir philosophique et théologique » et invente des verbes artificiels pour contrer les ambiguïtés délétères liées à la polysémie du verbe

1999), vol. 2, p. 369-375 et sur CEYSSSENS (Lucien, O.F.M.), « Autour de Caramuel », *Bulletin de l'Institut historique belge de Rome*, Fasc. XXXIII, Bruxelles-Rome, 1961, p. 329-410 (notamment p. 329-350, ensuite l'auteur de l'article publie un certain nombre de lettres, issues de la correspondance entre Caramuel et Fabio Chigi surtout). Sur Caramuel en général et ses relations avec Kircher en particulier, voir aussi : CEÑAL LORENTE (Ramón, S.J.), *art. cit.* ; PASTINE (Dino), *Juan Caramuel : probabilismo ed enciclopedia*, Florence, la Nuova Italia, 1975 (notamment p. 195-220 sur ses théories du langage) et « Caramuel nel suo tempo », dans PISSAVINO (Paolo, dir.), *Le meraviglie del probabile. Juan Caramuel (1606-1682)*, actes du colloque international (Vigevano 29-31 octobre 1982), Vigevano, Comune di Vigevano, 1990, p. 21-27 ; VELARDE LOMBRAÑA (Julián), *Juan Caramuel, vida y obra*, Oviedo, Pentalfa, 1989.

¹⁷³⁹ Cf. BONET CORREA (Antonio), *art. cit.*, p.371 sur l'anecdote des 260 manuscrits. Pour une bibliographie commentée de l'œuvre pléthorique du cistercien : SERRAI (Alfredo), *Phoenix Europae : Juan Caramuel y Lobkowitz in prospettiva bibliografica*, Milan, Ed. Sylvestre Bonnard, 2005.

¹⁷⁴⁰ Cf. SCHMUTZ (Jacob), « Le latin est-il philosophiquement malade ? Le projet de réforme du Leptotatos de Juan Caramuel Lobkowitz (1681) » dans BURY (Emmanuel, dir.), *Tous vos gens de latin, op. cit.*, p. 399-427, p. 401-402.

esse¹⁷⁴¹. Le premier de ces ouvrages aborde incidemment le problème de la langue universelle en commentant le texte de Trithème pour insister sur sa dimension de cryptographie pure et le faire sortir de la gangue d'occultisme dont l'avait entouré sa mise à l'Index (comme Vigenère et Selenus avant lui, encore un fois). Stanislav Soušedík, dans son article consacré à ce sujet, attire notre attention sur un autre ouvrage, assez méconnu, de Caramuel dans lequel il s'attarde sur la « caractéristique universelle » : l'*Apparatus philosophicus* de 1665¹⁷⁴². Le premier volume est consacré à la classification des sciences ; le deuxième aux manières d'écrire de différentes nations, et à la sténographie de nouveau ; le troisième porte sur les chiffres dans le sens baconien de signes aidant à la compréhension du langage parlé ; le quatrième, enfin, s'intéresse au « *metaciphricae secreta* » c'est-à-dire aux chiffres au sens de code cette fois-ci. Un passage du troisième livre décrit, assez brièvement, un projet de langue universelle inventé par le cistercien. L'on y retrouve la démarche classique d'un concepteur de langue puisqu'il écrit avoir trouvé son inspiration, pour partie, dans une confrontation avec le chinois. Il aurait rencontré en 1654 à Vienne, un Chinois lusophone, M. Fichinpai, qui lui aurait permis d'avoir un aperçu de la grammaire chinoise qu'il retranscrit (CCXXV « *Grammatica sinensis* »)¹⁷⁴³. Surtout, il aurait ainsi eu la confirmation que l'écriture chinoise n'était pas aussi efficace que certains l'affirmaient. Il est néanmoins possible, pense-t-il, d'améliorer un « système de note » (conçue comme l'unité de base de la langue, sorte de morphème). Il sépare alors le dictionnaire, proposant une « table des catégories » au nombre de dix, de la

¹⁷⁴¹ CARAMUEL Y LOBKOWITZ (Juan de), *Steganographiae, nec non claviculae Salomonis germani, Joannis Trithemii, genuina, facilis dilucidaque declaratio... a Joanne Caramuel, in Trithemii apolysin summo studio... concinnabatur...*, Coloniae Agrippinae (Cologne), typis Egmondanis, 1635 et *Joannis Caramuel, Leptotatos, latine subtilissimus...*, Viglevani (Vigevano), apud C. Conradam, 1681. Sur ce dernier ouvrage, voir : SCHMUTZ (Jacob), *art. cit.*. Sur le premier ouvrage et plus largement sur le rapport de Caramuel à la question de la langue universelle : SOUSEDIK (Stanislav), « Universal Language in the Work of John Caramuel », *Acta Comeniana*, 9, XXXIII, 1991, p. 149-158 et VELARDE LOMBRANA (Julián), « Proyectos de lengua universal ideados por españoles (1653-1954) », *Taula. Quaderns de pensament*, n°7-8, 1987, p. 7-78 (p. 15-25 sur Caramuel).

¹⁷⁴² CARAMUEL Y LOBKOWITZ (Juan de), *Apparatus philosophicus quatuor libris distinctus : in primo de omnium scientiarum quae scholastice tractari possunt ..., in secundo de omnium gentium, aegyptiorum ..., in tertio de ciphris mentis arcana ..., in quarto metaciphricae secreta ... : liber omnibus scientiarum amatoribus perquam utilis & necessarius*, Cologne, s.n., 1665. L'ouvrage semble rare : il ne se trouve pas à la BNF et ne semble pas être accessible à la British Library ou à la Library of Congress. Nous avons pu, par contre, avoir accès à une version numérisée, issue des collections de l'Universidad Complutense de Madrid (<http://catalog.hathitrust.org/Record/009330128>). L'*Apparatus* n'est cité par aucun des commentateurs de Caramuel évoqués (et il n'apparaît pas dans la notice qui lui est consacré dans : *Dictionnaire des langues imaginaires, op. cit.*, p. 99)

¹⁷⁴³ SOUSEDIK (Stanislav), *art. cit.*, p. 151-152 pour la description du fonctionnement de la langue.

grammaire. Pour représenter chaque catégorie, il dessine un signe graphique, dont la base est un carré, agrémenté de différentes lignes (CCXXVI « *Nova Ars Notaria* ») [fig. 48]. Seul Dieu qui n'entre dans aucune des catégories est figuré par un triangle. Des virgules mises à l'extérieur du pictogramme indiquent les cas grammaticaux, très simplifiés¹⁷⁴⁴. La forme du caractère chinois semble avoir inspiré ce système qui est purement graphique. Caramuel s'est aussi probablement appuyé sur la polygraphie de Kircher qu'il avait lue peu de temps auparavant, mais les objectifs ne sont pas les mêmes car le cistercien n'envisage pas d'emploi pratique de sa langue ; elle lui apparaît plutôt comme la démonstration théorique de la possibilité d'un langage « philosophique ». On le voit en tout cas, bien que cette dimension du personnage soit rarement soulignée, Juan Caramuel y Lokkowitz peut être agrégé au cercle des *language planners* à proprement parler¹⁷⁴⁵. Encore une fois, la réception du projet, plus encore qu'à la République des Lettres ou au cercle des mécènes de Kircher, reste confinée aux réseaux étroits des membres de la République des Langues. L'on est donc face à un personnage compétent, faisant montre du capital linguistique adéquat pour aborder la « polygraphie », en plus d'un capital social utilisable par Kircher, équivalent au sien tout en étant complémentaire, permettant ainsi de le renforcer : proche de Fabio Chigi, du milieu impérial, il est aussi, avec la création de l'Accademia degli Investigatori, en relation avec la Royal Society¹⁷⁴⁶. Peut-être est-ce d'ailleurs la raison pour laquelle il est cité comme une référence par John Wilkins dans son *Essay towards a Real Character*, où il dit sa dette envers la *Grammatica audax* (1654) du cistercien (et la *Philosophiae rationalis* de Tommaso Campanella (1638)). Caramuel y faisait état du substrat grammatical commun qui pouvait unir les langues, bien que Wilkins trouvât que

¹⁷⁴⁴ CARAMUEL Y LOBKOWITZ (Juan de), *op. cit.*, p. 123-128 (sur sa langue), par exemple sur le caractère : « *An-ne ad Artem & regulas poterimus has Sinensium characteres reducere ; aut conformare alios faciliores & nitidiores, quos manus liberius delineet, & memoria securiùs & liquidiùs retineat ? Poterimus. Et ut id clarè ostendam, artem ipsam subscribo. Sic inquam, Omnis notamnt quatuor clauditur lineis, hoc modo, [carré dessiné] : has lineas distinctio pulchritudoque postulant, nec gravabitur illis Scriptor, quia poterit praeparati charta columnis quadrorum inscripta aut impressa, ita ut calamus solos apices addat. Columnas consultò dixi non canones, qui Sinenses, quos imitamur hodie, per columnas scribunt deorsum tendentes, & columnas a dextrâ ad sinistram numerantes, ut videre est Tabulâ IV. in quadris, quae notae inscribuntur. (...) » (p. 124).*

¹⁷⁴⁵ Il n'apparaît en tant que concepteurs de langue universelle ni dans ECO (Umberto), *La Recherche de la langue parfaite*, *op. cit.*, ni dans ROSSI (Paolo), *Clavis universalis*, *op. cit.*, par exemple, ; et Strasser cite seulement d'autres de ses ouvrages *Steganographiae*, *Mathesis audax* et *Mathesis biceps vetus et nova* et ne parle pas de son projet de langue.

¹⁷⁴⁶ Voir : TORRINI (Maurizio), « Monsignor Juan Caramuel e l'Accademia napoletana degli Investiganti », dans PISSAVINO (Paolo, dir.), *op. cit.*, p. 29-33. Voir aussi sur Caramuel et la « révolution scientifique », un passage de : EVANS (Robert John W.), *The Making of the Habsburg Monarchy*, *op. cit.*, p. 325.

l'auteur « n'avait pas suffisamment abstrait ses règles en accord avec la Nature » et ne s'était pas assez détaché « de la théorie des langues (...) à laquelle il était accoutumé »¹⁷⁴⁷ ? Cette citation confirme, en tout cas, son insertion dans le cercle des concepteurs de langue.

Toujours est-il que cette mise en branle de ses propres réseaux par Caramuel, souhaitée par Kircher, est opérée dès la lettre d'août 1663. En effet, les traductions dans les divers idiomes n'étaient pas le fait de l'évêque de Campanie seul, mais de six personnages à qui il avait fait appel¹⁷⁴⁸ : « Don Ioannes Chrysostomus de Acuntijs Sanctangelensis, Vicarius Generalis Satrianensis » pour l'encodage en langue universelle¹⁷⁴⁹, « Perillustris et Reverendissimus Dominus Don Dominicus Platus Medrolanensis Ordinis S. Benedicti : olim vicarius Generalis satrianensis et Campaniensis nunc dignissimus Abbas Disenbergensis » pour l'espagnol, Benedicti Gaspar Keller pour le latin, « Carolus Hovius Bruxellensis Castellarij in Satrianensi Episcopatu Gubernato » pour le français et Franciscus Meyer Pragensis pour l'allemand¹⁷⁵⁰. Le cistercien a donc recouru à des gens de son entourage, des ecclésiastiques pour la plupart, aux origines diverses mais qui reflètent le parcours européen du moine « gyrovague », et qui ont tous été capables, affirme-t-il, de traduire en une journée la lettre grâce au système de Kircher. L'effet de la transmission de

¹⁷⁴⁷ WILKINS (John), *An Essay...*, *op. cit.*, p. 297-298: “[Natural Grammar] hath been treated but by few, which makes our Learned *Verulam* [Bacon] put it among his *Desiderata* ; I do not know any more that have purposely written of it, but *Scotus* in his *Grammatica speculativa*, and *Caramuel* in his *Grammatica Audax*, and *Campanella* in his *Grammatica Philosophica* (...) Besides which, something hath been occasionally spoken of it, by *Scaliger* in his book *de causis linguae latinae* ; and by *Vossius* in his *Aristarchus*. » (Strasser mentionne ce passage dans son ouvrage, *op. cit.*, p. 224).

¹⁷⁴⁸ BAV, Chigi J. VI. 225 f. 60r : « Ut Kircheriane Artis securitatem et facilitatem periclitaretur Caramuel, suis Ministris et Amicis, quorum Ingenio et Doctrine confidit, Artem communicavit, et eadem die singuli precedentes literas ad propriam linguam transtulerunt. Stat ergo illas ab Hispano Hispanicè, ab Italo Italicè a Gallo Gallice, a Germano Germanicè a Latino Latinè quod erat demonstrandum posse legi et intelligi ».

¹⁷⁴⁹ *Ibidem* : « Perillustris et Reverendissimus Dominus, Don Ioannes Chrysostomus de Acuntijs Sanctangelensis, Vicarius Generalis Satrianensis, utens Dictionario Pentaglosso, B, quod pro legendis et interpretandis epistolis Polygraphico scriptis inferuit, precedentem sic legit et fuit interpretatus ».

¹⁷⁵⁰ A ce dernier, il confie aussi la tâche de traduire la lettre en langue de Bohême, bien qu'elle soit absente du dictionnaire de Kircher, ce qui répond à la volonté du jésuite d'élargir son projet : « Sed et idem Canonicus D. Fran[ciscus] Meyer qui ut paulo ante vidisti eandem Epistolam Germanicà legerat et scripserat, voluit et andere bohemicè, et quia in Dictionario Kircheriano Bohemicae dictiones non erant, ut ostenderet quantâ possit haec. Ars facilitate ad alias linguas promoveri, vocibus convenientibus illud lexicum auxit et ditavit, et eandem epistolam Bohemicè legit, et ad sequentes periodos reduxit [ergò unusquisque poterit (quod et Kircher monet) Artem hanc ad linguam quamcumque perducere, et speciali lexico condencorare] Considera lineas sequentes : Patru Kyrcheru Zrezadlu Mudrosti » (*ibidem*, f. 62v-63r).

la méthode à Caramuel a bien été démultipliée. « Vides igitur benevole lector haut methodum omnino esse universalem » conclut Caramuel.

Cette lettre, œuvre d'un *language planner* lui-même, est donc porteuse d'une dimension symbolique appuyée. Elle était au demeurant destinée, comme l'indiquait plus tard son auteur, à être publiée comme un signe de sa fonction de promotion du caractère de Kircher¹⁷⁵¹. Elle est l'incarnation du fait que la technologie sociale compte autant que la technologie matérielle dans l'élaboration de la langue universelle.

Et du côté des *language planners* anglais, comment se passe la réception des langues ? Y en a-t-il véritablement une qui soit externe ? Dans le cas de Cave Beck, si ce n'est l'idiome/caractère lui-même, du moins son idée, s'est exportée en Amérique ; et pour celui de Wilkins, nous en avons vu une reprise dans l'ouvrage de Johannes Fritz, mais elle est tardive. Un autre ouvrage de la période comprend des « caractères réels » [III. 20]. La planche est tirée de *Description of Helioscopes*, ouvrage publié à Londres en 1676. L'auteur est en Robert Hooke. D'emblée, l'on perçoit ici que l'utilisation du caractère reste confinée dans le cadre d'une production de la Royal Society, et plus précisément, d'un membre du groupe de réflexion officiellement formé dans la perspective de donner une prolongation au « caractère réel ». De nouveau, la réception effective d'un projet de langue universelle se révèle de type « corporatiste ». Hooke est aussi en quelque sorte un concepteur de langue universelle, méconnu (comme Caramuel étonnamment), puisqu'il avait apparemment développé sa propre méthode, dont ne subsiste que cette note dans son journal, à la date du 17 février 1679 : « *Wrote of Universal Language* »¹⁷⁵². Néanmoins l'ouvrage du philosophe naturel anglais, dans lequel est insérée la planche, ne porte, lui, en rien sur la question des langues. L'on s'est éloigné, un peu, du cercle des *language planners* à proprement parler. De plus, cette dimension extrêmement limitée de la réception n'est peut-être pas que le signe de l'échec éditorial d'une part, conceptuel d'autre part, des ambitions de l'évêque de Chester.

¹⁷⁵¹ Caramuel évoque une deuxième édition de la Polygraphie, parue à Amsterdam en 1680 (cf. CEÑAL LORENTE (Ramón, S.J.), *art. cit.*, p. 141-142). Aucune trace n'en subsiste si elle a jamais existé, ce qui est peu probable.

¹⁷⁵² HOOKE (Robert), *The Diary of Robert Hooke, ... 1672-1680, transcribed from the original in the possession of the Corporation of the City of London (Guildhall library)*, éd. par Henry W. Robinson et Walter Adams, avant-propos de Frederick Gowland Hopkins, Londres, Taylor & Francis, 1935 ; p. 399. C'est l'interprétation de la phrase (qui pourrait sinon peut-être signifier qu'il commente simplement les réflexions sur la langue universelle) que propose Rhodri Lewis qui la cite (*op. cit.*, p. 211).

III. 20 : Table III en « caractères réels » dans Robert Hooke, A
Description of Helioscopes

Elaboré dans et par la Royal Society, destiné à améliorer les taxinomies scientifiques et à travers elles la connaissance de la Nature, domaine d'intervention que s'était fixé la Société Royale lors de sa création, il est normal que la réception du « caractère réel » ait aussi été celle d'un « entre-fellows ». Les prolongements donnés au *Real Character* sont à nouveau médiatisés par le réseau étroit et choisi des membres de l'institution londonienne ; à dessein. Mais penchons-nous un peu plus avant sur cette quasi-seule occurrence du « caractère réel », hors de l'*Essay*, dont peu se sont attachés à voir le contexte, la matière-même du texte dans lequel elle s'insère¹⁷⁵³. A la fin du *Description of Helioscopes*, Hooke annonce qu'il va fournir une présentation du mécanisme de « montres de poche » de son invention ; il justifie son emploi à cette fin du caractère de Wilkins (dans la Table III) :

« Je conclurai mon livret avec une brève communication des principes généraux de mon invention pour les montres de poche, le nombre des méthodes spécifiques étant particulièrement important. Laquelle communication (afin que les vrais Amateurs de l'Art, et eux seuls en bénéficient) j'ai mise dans le caractère universel et réel de feu le révérend prélat, mon honorable ami le Dr. John Wilkins, évêque de Chester, décédé. Dans lequel je pourrais souhaiter que toutes choses de cette nature soient communiquées, ce caractère et cette langue étant appropriés aux choses si pleinement philosophiques et étant si parfaitement et totalement méthodique, qu'il semble qu'il n'y ait rien qui puisse lui faire atteindre une plus grande perfection, et [qu'il ne peut exister] aucune plus grande idée d'un caractère ou d'une langue imaginable, aussi bien pour l'usage philosophique que pour l'usage commun et constant. Et je l'ai fait en outre afin que mon lecteur, qui aura du mal à déchiffrer et comprendre cette description, en fasse seulement usage pour sa propre information, et n'en communique pas l'explication à quelqu'un qui n'aurait pas eu lui-même la même curiosité [à déchiffrer le caractère]. »¹⁷⁵⁴

¹⁷⁵³ Une phrase du passage est citée dans LEWIS (Rhodri), *Language, Mind and Nature*, op. cit., p. 200 sans véritable mise en contexte et avec un bref commentaire seulement ; il en est fait aussi simplement mention dans ARNOLD (Ken), *Cabinets for the Curious. Looking Back at Early English Museums*, Aldershot, Ashgate, 2006, p. 201. S'y attarde, avec des conclusions intéressantes sur lesquelles nous nous appuyerons, pour partie, Lisa Jardine, dans un essai portant, par ailleurs, plus globalement sur la « Révolution scientifique » : JARDINE (Lisa), *Ingenious Pursuits*, op. cit., p. 320-323.

¹⁷⁵⁴ HOOKE (Robert), *A Description of Helioscopes...*, Londres, J. Martyn, 1676, p. 30-31. Nous traduisons : « I shall conclude this Tract with a short communication of the general ground of my Invention for *Pocket-Watches*, the number of particular ways being very great, which (that the true Lovers of Art, and they only may have the benefit of) I have set down in the *Universal and Real Character* of the late Reverend Prelate, my Honoured Friend Dr. *John Wilkins*, Lord Bishop of *Chester*, deceased. In which I could wish, that all things of this nature were communicated, it being a Character and Language for truly Philosophical, and so perfectly and thoroughly Methodical, that there seemeth to be nothing wanting to make it have the utmost perfection, and highest Idea of any Character or Language imaginable, as well for

Le passage nous apparaît comme tout à fait significatif dans sa description du public visé par la langue universelle. La technologie sociale mise en œuvre repose peu ou prou, sur le même fonctionnement que celui souhaité par Kircher et l'expression de « vrais Amateurs de l'Art » (« *true Lovers of Art* »), à qui Hooke destine son invention médiatisée par celle de Wilkins, n'est pas sans rappeler la formule employée par le jésuite dans sa lettre à Caramuel d'« amateurs des doctrines curieuses » (« *curiosioris doctrinae amantiibus* »). La tension entre universel et secret est, encore une fois, assumée, puisque, dans le même passage, Hooke écrit aussi :

« Je le fais [employer le caractère réel] non pas tant pour entraver la diffusion de cette description [des montres] ici offerte, que pour raviver le souvenir de cet excellent Projet et, si possible, le mettre en usage et pratique : puisqu'il s'agit d'un caractère et d'une langue parfaitement exempts de toutes sortes d'ambiguïté, et pourtant les plus abondants, expressifs et porteurs de sens de toutes les choses ou notions imaginables ; ce qui les préconise grandement pour l'emploi commun, le plus aisé à être compris et appris dans le monde. Voir Table trois.

Pour remplir les blancs de la page suivante, j'ai ajouté ici un dixième du centième des inventions que j'ai l'intention de publier, bien que peut-être pas dans le même ordre, lorsque j'en aurais le loisir et l'opportunité ; la plupart desquelles, je l'espère, seront utiles à l'humanité, d'autant qu'elles sont jusque-là inconnues et nouvelles. »¹⁷⁵⁵

« Entraver », restreindre, crypter d'un côté ; « mettre en usage et pratique », « compris et appris [partout] dans le monde » de l'autre... « Le « caractère réel » est une langue universelle, *tout en étant* un code, héritier du travail de Wilkins commencé avec la publication du *Mercury, or the Secret and swift messenger*. Les deux dimensions ne sont pas exclusives l'une de l'autre, comme l'a bien compris Hooke ; sans doute faut-il donc nuancer l'affirmation de Lisa Jardine écrivant : « There is considerable *irony* in Hooke's

Philosophical as for common and constant use. And I have this further to desire of my Reader, who will be at the pains to decipher and understand this description, that he would only make use of it for his own information, and not communicate the explication thereof to any that hath not had the same curiosity with himself ».

¹⁷⁵⁵ *Ibidem* (nous soulignons). Nous traduisons : « This I do, not so much to hinder the spreading of this Description here delivered, as to revive, and, if possible, bring into use and practice that excellent Design : It being a Character and Language perfectly free from all manner of ambiguity, and yet the most copious, expressive and significative of any thing or Notion imaginable, and, which recommends it most to common use, the most easie to be understood and learnt in the World. See Table the third. To fill the vacancy of the ensuing page, I have here added a *decimate* of the *centesme* of the Inventions I intend to publish, though possibly not in the same order, but as I can get opportunity and leasure ; most of which, I hope, will be as useful to Mankind, as they are yet unknown and new. » Il est à noter que la planche est absente de la version de l'ouvrage disponible à la BNF (cote : V- 6573 (3)), nous avons donc reproduit celle qui a été publiée dans JARDINE (Lisa), *op. cit.*, p. 321.

adoption as a code of a language designed to bring clarity and transparency to scientific communication »¹⁷⁵⁶. Est-ce vraiment de l'ironie ?

L'emploi du code s'inscrit dans le recours à une technologie matérielle récurrente chez les membres de la Royal Society, en lien avec la polémique scientifique. En effet, ce passage du *Description of Helioscopes* participe de la controverse opposant au sujet du *balance-spring regulator for a pocket-watch*, Hooke à Christiaan Huygens. Le caractère réel est utilisé, en toute conscience, comme un chiffre, afin de préserver une invention scientifique de la concurrence, une méthode couramment employée comme : « a way of « place-keeping » for ideas that would be divulged later »¹⁷⁵⁷. Ainsi, outre au caractère de Wilkins, Hooke a eu recours à d'autres techniques de cryptage de ses inventions : il emploie un anagramme pour sceller sa découverte concernant « *The True theory of Elasticity or Springiness, and a particular Explication thereof in several Subjects in which it is to be found ; And the way of computing the velocity of Bodies moved them. Ceiiinossttuu* ». Deux ans plus tard, en 1677, Hooke révèle le sens de sa loi de l'élasticité grâce à la solution dudit anagramme : *Ut tensio sic vis*¹⁷⁵⁸. Et nous avons évoqué comment Huygens, de son côté, s'interrogeait aussi sur la langue la plus utile dans la correspondance et le débat scientifiques, entre nécessité de se comprendre et obligation de garder certains secrets¹⁷⁵⁹. Ce mode de fonctionnement est partie intégrante de l'habitus des membres de la Royal Society. Il repose sur le principe de la sélection, dans un espace social qui se présente concomitamment comme ouvert, par exemple en ce qui concerne la langue à employer comme l'écrivait, rappelons-le, un Thomas Sprat dont la plume était guidé par Wilkins : « Ils ont eu pour constante résolution de rejeter toutes les amplifications et

¹⁷⁵⁶ JARDINE (Lisa), *op. cit.*, p. 320. A voir pour ce qui suit sur la polémique avec Huygens.

¹⁷⁵⁷ *Ibidem*, p. 322. Elle explique d'autres méthodes employées pour la préservation de la paternité intellectuelle d'une invention : « Coded announcements of discoveries in science were when they had been fully worked out. The convention applied particularly to ideas put up for patenting, or royal licence. The individual would file for a patent, including with the application a sealed envelope containing a coded explanation of the process. He then went off and ploughed as much funding as he could into resolving the technical details of the invention, returning to claim the patent proper within a period specified in the provisional patent document. »

¹⁷⁵⁸ cf. *Ibidem*, p. 322. Le passage de Hooke est le suivant : « About two years since I printed this Theory in an Anagram at the end of my Book of Descriptions of Helioscopes, viz. Ceiiinossttuu, that is, *Ut tensio sic vis* ; That is, the Power of any Spring is in the same proportion with the Tension thereof ; (...) Now as the Theory is very short, so the way of trying it is very easie. » (Hooke, *Lectures de Potentia Restitutiva, or of Spring, Explaining the Power of Springing Bodies*, Londres, John Martyn Printer for the Royal Society, 1678, Gunter 8, p. 333).

¹⁷⁵⁹ Cf. la lettre codée, déjà évoquée, envoyée par Huygens à Oldenburg, le 6 février 1669 (n° 1701 dans HUYGENS (Christiaan), *Oeuvres complètes, op. cit.*).

digressions, tout style ampoulé (...) une préférence pour le langage des artisans, des paysans, des marchands, plutôt que pour celui des doctes. »¹⁷⁶⁰

Le franchissement d'un certain nombre de sas est pourtant nécessaire à l'accès jusqu'au cœur de l'institution¹⁷⁶¹. Or les recherches sur la langue universelle dans le milieu des *language planners* anglais s'inscrit parfaitement dans ce « jeu de sas ». La langue se présente, en soi, en contradiction apparente avec l'« accessibilité » des discours prônée par Sprat, comme un droit d'entrée supplémentaire dans le réseau. Un réseau à la fois « restreint » à la Royal Society, mais aussi dilaté aux dimensions de la République des Langues dans laquelle, finalement, la plupart des projets ont la même « éthique ».

Le seul autre prolongement apporté à l'invention de Wilkins ne déroge pas, là encore, à une forme d'exclusivité de la Société Royale. Il s'agit de l'emploi du caractère réel à des fins de classification des collections du *Repository*, dépôt-musée de la Royal Society¹⁷⁶². Une utilisation, à la fois taxinomique et bibliophilique, que l'on retrouve appliquée à d'autres types de caractères : ceux de Thomas Harrison destinés à la synthèse et au classement des bibliothèques ou l'« alphabet numéraire ou chiffre alphabétique » évoqué dans un passage du *Traitez des langues estrangeres, de leurs alphabets et des chiffres* de François Colletet, créé par son père pour ranger ses livres, dans lequel VKM061 signifiait : « L'ay achepté ce livre 20 sols le dixiesme Mars 1640 », le code étant V (20^e lettre

¹⁷⁶⁰ SPRAT (Thomas), *op. cit.*, p. 113 (traduction dans ROSSI (Paolo), *op. cit.*, p. 179) cf. cité p. 401.

¹⁷⁶¹ Voir sur ce point, les remarques de Pascal Brioiist dans son article sur les rapports différenciés de Hooke, Pepys, mais aussi Hobbes, à la Royal Society et le rôle que la question de l'« accès » y a joué : « La Société royale de Londres constitue un endroit où le *virtuoso* amateur [Pepys] et le philosophe expérimental, laborantin de Robert Boyle [Hooke], se retrouvent sur un pied d'égalité. (...) L'institution est beaucoup plus importante pour le second que pour le premier. Signe de la familiarité du laborantin avec la Société, il ne la mentionne que sous le nom d'*Arundel Library*. Pour lui, c'est l'espace public par excellence. Il s'y met constamment en représentation, c'est l'espace d'accréditation de ses expériences et de ses découvertes. Bien entendu, il s'agit d'un public choisi par ses pairs qui restreint aux *happy few* le bonheur d'être inclus, mais pour Pepys comme pour Hooke, le problème ne se pose pas. On sait pourtant que le rejet de Hobbes des locaux d'*Arundel House* puis du Collège Gresham à cette même époque fait scandale. C'est même sans doute l'une des causes du refus de la philosophie expérimentale par l'auteur du *Leviathan*. Les murs du collège, ou de la demeure aristocratique du duc d'Arundel, sont des limites bien difficiles à franchir pour la plupart des Londoniens qui n'ont pas le bonheur d'appartenir au réseau de ceux qui sont déjà membres de la très sélective société. Ajoutons cependant que même ici, Pepys et Hooke n'évoluent pas complètement dans le même espace. A deux pas du Collège Gresham, en effet, avec un groupe encore plus sélectionné de confrères auxquels Pepys n'appartient pas, Hooke participe à des réunions secrètes d'un mini-club philosophique où il sait que les secrets scientifiques n'ont aucune chance d'être divulgués. » (BRIOIST (Pascal), « Hooke et Pepys : deux espaces vécus du Londres du XVII^e siècle », dans PETITFRERE (Claude, dir.), *Images et imaginaires de la ville à l'époque moderne*, Tours, Maison des Sciences de la Ville-Université François Rabelais, 1998, p. 15-35, p. 27).

¹⁷⁶² Cf. une remarque dans LEWIS (Rhodri), *op. cit.*, p. 200 et un passage de : ARNOLD (Ken), *op. cit.*, p. 199-203.

alphabet), K (10^e lettre (sic)), M(mars), 0461 (inversion des chiffres de l'année)¹⁷⁶³... Au sujet de la langue de l'évêque de Chester, John Aubrey en propose l'emploi à cette fin de « cotation Dewey » avant l'heure : en 1674-1675, attelé à la tâche de préparer un catalogue du musée, il dit s'appuyer pour cela sur « l'incomparable méthode de la grammaire philosophique du Dr. Wilkins »¹⁷⁶⁴. Et l'idée avait été soumise, on l'a vu, par Wilkins lui-même dès l'épître dédicatoire de son *Essay*; voire, avant même la publication du livre, par Thomas Sprat qui approuvait l'ordonnement de la collection entrepris par Hooke « sous (...) divers genres [heads], selon l'exacte méthode des *rangs* de toutes les *espèces* de la *Nature*, qui a été composée par le Docteur Wilkins et sera publiée dans peu de temps dans son *Universal Language* »¹⁷⁶⁵. Pourtant, lorsque paraît, en 1681, le premier catalogue du « musée », établi par le médecin et naturaliste Nehemiah Grew (1628-1711), proche de Wilkins qui l'avait introduit à la Royal Society, intitulé *Musaeum Regalis Societatis*, il n'est pas surprenant de voir qu'il n'est pas rédigé intégralement en « caractères réels ». Ce dernier n'y est même pas employé. Par contre, l'auteur reconnaît indirectement l'influence de la méthode de l'auteur de l'*Essay* dans sa volonté de faire coïncider au maximum le nom et la chose :

« Ainsi les noms des choses devraient être toujours tirés de quelque chose de plus clairement évocateur [*observably declarative*] de leur Forme, ou de leur Nature. Ce qui permettrait de grandement faciliter le développement de leur connaissance, de bien des manières. Car de la sorte, tous les noms seraient de brèves définitions. Alors que si les mots sont confus, bien peu peuvent être vraiment appris. Pourtant je n'ai pas considéré

¹⁷⁶³ Cf. COLLETET (François), *op. cit.*, p. 60 : « Guillaume Colletet mon pere, qui fut autant curieux que pas un homme de nostre temps, particulièrement en Livres, dont il avoit fait un grand amas depuis plus de 40. années, comme le témoigne le R.P. Iacob Chalonois, dans son ample & curieux Traitté des Bibliothèques, inventa pendant ses ieunes ans, un Alphabet numeraire, ou Chiffre Alphabetique, dont il s'est servy iusque à la mort, pour marquer ses Livres & le prix qu'ils luy coustoient, duquel personne que moy n'a iamais eu connoissance : Secret à mon gré bien imaginé, puis que sans autre esriture que trois ou quatre Lettres de l'Alphabet, il voyoit en quelle année, en quel iour il avoit achepté, & combien luy coustoit un volume... » Il se plaint ensuite de la vente des livres par une personne malveillante et a composé une ode en cent vers pour appuyer sa plainte.

¹⁷⁶⁴ Lettre d'Aubrey à Anthony Wood, 31 mars 1674, Bodl. Ms. Wood F 39, f. 271v (cité dans LEWIS (Rhodri), *op. cit.*, p. 200) ; nous traduisons : « engaged in writing ye catalogue of ye Repository of ye R[oyal] S[ociety] according to that incomparable Method of Dr. Wilkins Philos. Gram., w[hi]ch will hardly be finished by the beginning of May. »

¹⁷⁶⁵ SPRAT (Thomas), *History of Royal Society*, *op. cit.*, p. 251 ; nous traduisons : « under (...) several heads, according to the exact Method of the Ranks of all the *Species* of *Nature*, which has been comps'd by Doctor *Wilkins* and will shortly be publish'd in his *Universal Language*. » (cité dans ARNOLD (Ken), *op. cit.*, p. 202). Sur Hooke, cf. SLAUGHTER (Mary M.), *op. cit.*, p. 159-160.

comme étant ma tâche que de réformer vraiment cette matière ; à moins que je n'aie eu à écrire une Histoire universelle de la Nature. »¹⁷⁶⁶

Si la forme du catalogue rappelle celle d'autres ouvrages similaires de la période – dont celle du Musée de Kircher au demeurant – l'on y trouve, dans la partie « *Sect. VI Of Shells* », des arborescences qui, à coup sûr, ont été inspirées par les tables de l'*Essay* [fig. 49 et 50]¹⁷⁶⁷. Grew réalise en quelque sorte un des souhaits de Wilkins, à qui la réussite de ses tables importait peut-être plus que celle de son caractère...

In fine, la réception des langues à proprement parler – et pas des projets/ouvrages, vue auparavant –, apparaît bien comme très limitée. Elle se résume, du fait de ses enjeux liés à la question de la vérité – scientifique (les tables) dans un cas, plus ésotérique (les hiéroglyphes) dans l'autre – à des milieux très restreints : la Royal Society d'un côté, une République des Lettres et des princes, aux accents très catholiques, centrée sur la figure de Kircher de l'autre.

Favorisant le classement des collections de la Royal Society, la langue de Wilkins est aussi à l'origine d'un classement de ses membres, les uns par rapport aux autres, et vis-à-vis de l'« extérieur ». Code réservé à une « élite » – les philosophes de la nature, « amateurs de l'art » décrits par Hooke –, elle apparaît comme une langue de distinction sociale. C'est ainsi que nous était apparue aussi, bien qu'avec des méthodes et des enjeux précis différents, la langue créée par Athanasius Kircher qui relevait des mêmes règles. Si Caramuel et Hooke peuvent aussi être définis comme des *language planners*, alors les langues universelles ne sont médiatisées que par leur intermédiaire : elles sont les langues de la République des Langues exclusivement.

¹⁷⁶⁶ GREW (Nehemiah), *Musaeum regalis societatis, or a Catalogue and description of the natural and artificial rarities belonging to the Royal society and preserved at Gresham colledge, made by Nehemiah Grew, ... Whereunto is subjoynd the comparative anatomy of stomachs and guts, by the same author*, Londres, printed by W. Rawlins for the author, 1681, A4r ; nous traduisons : « So that the Names of Things should be always taken from something more observably declarative of their Form, or Nature. The doing of which, would much facilitate and Improve the Knowledge of them many ways. For so, every Name were short Definition. Where as if Words are confus'd, little else can be distinctly learn'd. Yet I took it not to be my part, actually to reform this matter ; unless I had been writing an Universal History of Nature. » Nous pouvons remarquer, par ailleurs, dans un tout autre ordre d'idée que Conrad Gessner est cité à plusieurs reprises dans l'ouvrage, en tant que naturaliste ayant élaboré une classification de la nature, dont les règles sont critiquées dans la préface : « Much less should I choose, with Gessner, to go by the Alphabet. The very Scale of the Creatures, is a matter of high speculation. »

¹⁷⁶⁷ *Ibidem*, p. 150-153.

Conclusion

Au terme de cette étude, nous avons vu se dessiner dans l'Europe de la Renaissance et de l'Age classique les contours d'une quête protéiforme. Elle anime un certain nombre d'acteurs sociaux des XVIe et XVIIe siècles, qui se sont fixés pour tâche de trouver une langue universelle. Les formes prises par leurs projets et les enjeux qu'ils recourent sont d'une grande variété. Certains ouvrages se présentent comme de vastes encyclopédies de toutes les langues de la terre. De telles prouesses sont réalisées au prix d'un travail bibliographique humaniste considérable par des auteurs tels que Conrad Gessner à Zürich ou Claude Duret à Moulins. Ils compulsent les ouvrages anciens et modernes, fouillent les textes de Tacite ou Aventinus, scrutent ceux de Münster ou Thévet, à la recherche de mentions d'idiomes fameux ou inconnus. La découverte d'une langue transnationale, qui se veut parfois transconfessionnelle, passe également, par exemple, par la création de véhicules nouveaux, allant des polygraphies qui font communiquer les idiomes entre eux par des systèmes de référencement plus ou moins complexes (du simple chiffre au hiéroglyphe) aux langues « parfaites ». Ces dernières se veulent des (re)mises en ordre du monde, genèses linguistiques mais aussi taxinomies, transmuant souvent la langue en tableaux préalables à cette réorganisation jugée nécessaire.

Malgré les écarts importants dans la manière d'envisager leur création, malgré l'amplitude chronologique, ces concepteurs de langues universelles se retrouvent sur des points de tangence. Ils sont mus notamment – le revendiquent en tout cas – par des attentes religieuses. Le sous-texte reste en grande partie, encore au XVIIe siècle, un désir de contrer Babel, de passer de la *confusio* à la Pentecôte. D'une manière ou d'une autre, ils ont foi en leurs projets.

Bien que la plupart de ces langues se soient égarées dans les limbes de rayonnages de bibliothèque, où reposent les ouvrages qui les ont vu naître, puisqu'aucun des projets n'a jamais été adopté, il est, en tout cas, fascinant de voir que le problème de la langue universelle a mobilisé des figures de proue de la République des Lettres, telles que Descartes, Mersenne ou Oldenburg. Ces projets ont constitué une réussite dans la mise en branle d'un espace social qu'ils ont contribué à faire exister, à travers les discussions qu'ils ont suscitées. En cela, les projets de langues universelles ont bien connu une forme de « réception ».

Son caractère limité a relevé, pour partie, d'une stratégie consciente de la part des acteurs impliqués : ces langues ont été nourries des débats dans le cadre de réseaux européens transnationaux et elles se posent comme des technologies littéraires et sociales, maîtrisées seulement par un petit nombre d'individus, langues universelles mais aussi, et en même

temps, chiffres ; langues pour tous et langues à l'usage du « moins grand nombre ». Elles sont des utopies et, en cela, les doctes y règnent et la langue qu'ils créent et font vivre se définit comme un « profit de distinction », en leur possession exclusive. La langue universelle est aussi un code correspondant à ses créateurs, un moyen pour les héritiers des humanistes de la Renaissance de conserver les clés du savoir, à un moment où il commence peut-être à être plus partagé. Si le latin devait commencer à ne plus être la *lingua eruditorum*, la langue universelle pourrait compenser la perte d'un monopole. Elle se veut avant tout, quoi qu'il en soit, la langue de la République des Lettres. Voire de certains de ses membres seulement, eux qui ne respectent pas forcément toutes les règles d'usage de l'espace dans lequel ils s'inscrivent. Leur goût de la cryptographie les fait contrevenir à la nécessité d'être « communicatifs » par exemple. Ce sont des langues d'un non-lieu puisque restées u-topiques, mais aussi ancrées dans un territoire qui pour n'être pas imaginaire, n'en est pas moins virtuel, épistolaire, réticulaire, celui de la République des Lettres dans lequel prennent position les *language planners*, en créant un recoin, la République des Langues.

« J'ai lu récemment le *Caractère universel* du très savant Wilkins ; ses tables me plaisent beaucoup et je voudrais qu'il se fût servi de figures pour exprimer ces choses qui ne peuvent être décrites qu'au moyen de la peinture, comme par exemple le genre des animaux, des plantes, des instruments. Combien serait souhaitable une traduction latine de son œuvre ! »

Celui qui s'exprime ainsi avec enthousiasme au sujet du projet paradigmatique du milieu des *language planners* anglais n'est autre que Wilhelm Gottfried Leibniz¹⁷⁶⁸. Nous avons eu l'occasion de croiser son nom à quelques reprises. Il est l'auteur d'une *Dissertatio de arte combinatoria* en 1666¹⁷⁶⁹. Il y cite Lulle, Alsted, Bacon, mais aussi la *Polygraphia* de Kircher ou encore le *Character pro notitia linguarum* de Becher. Jugeant tous ces projets

¹⁷⁶⁸ Sur Leibniz : POMBO (Olga), *Leibniz and the Problem of Universal Language*, Münster, Nodus, 1987; MAAT (Jaap), *Philosophical Languages in the Seventeenth Century : Dalgarno, Wilkins, Leibniz*, *op. cit.*, p. 267-390; ainsi que ECO (Umberto), *op. cit.*, p. 307 et sq. Et ROSSI (Paolo), *Clavis universalis*, *op. cit.*, chap. VIII (p. 201 pour la citation de Wilkins), sur lesquels nous nous appuyons ici.

¹⁷⁶⁹ LEIBNIZ (Gottfried W.), *Dissertatio de arte combinatoria, in qua, ex arithmeticae fundamentis, complicationum avec transpositionum doctrina novis praeceptis exstruitur et usus ambarum per universum scientiarum orbem ostenditur, nova etiam artisticae meditandi seu logicae inventionis semina sparguntur. Praefixa est synopsis totius tractatus et... demonstratio existentiae Dei ad mathematicam certitudinem exacta...*, Leipzig, apud J. S. Kikum et J.P. Seiboldum, 1666.

peu satisfaisants, il est bien plus séduit par la lecture, début 1671, du fruit des recherches de Wilkins et de Dalgarno. Ils tendent, selon lui, vers la langue « philosophique » à laquelle lui-même souhaite aboutir. Pourtant, dans une lettre à Oldenburg, il fait des reproches aux auteurs : « au lieu de construire une langue véritablement « philosophique », c'est-à-dire propre à indiquer les relations logiques entre les concepts, ils s'étaient souciés de créer une langue qui pût faciliter le commerce entre les nations. La langue internationale – ajoutait Leibniz – n'est que le plus petit des avantages qu'offre la langue universelle : celle-ci est avant tout un *instrumentum rationis* »¹⁷⁷⁰. La quête a changé de sens.

Pourtant il ne s'agit pas non plus de faire du philosophe le premier des « modernes » à s'intéresser à la langue universelle, sublimant par sa « caractéristique » ce que d'autres avant lui n'avaient fait qu'ébaucher. Wilkins déjà recherchait une langue de la vérité et de la science, on l'a vu. Mais Leibniz s'inscrit, en revanche, dans d'autres réseaux que ceux que nous avons eu l'occasion d'étudier : des papiers de Kircher ont été retrouvés parmi les siens et il échange cinq lettres avec Théodore Haak entre 1678 et 1683, mais il relève malgré tout d'un autre temps de la République des Lettres, en évolution en cette fin de XVIIe siècle-début de XVIIIe siècle. Un exemple des réseaux différents mobilisés par Leibniz est symbolisé par les informations qu'il glane sur la Chine. Comme les *language planners* de la période précédente, il est fasciné par les idéogrammes. Mais si les jésuites sont toujours en position de force dans l'Empire mandchou, ce n'est plus aux Ricci, Martini ou Semedo que Leibniz recourt mais aux « figuristes » dont le Français Joachim Bouvet avec lequel il communique. Leurs « échanges » sur les hexagrammes chinois (variation sur une structure de six lignes pour composer tous les caractères) se nourrissent de l'*Explication de l'arithmétique binaire* (1703). On est alors bien loin du lien établi par Kircher entre le caractère chinois et la chose à laquelle il renvoie, comme le signe poisson représenté par un dessin « ondoyant ». Le rapport à l'analogie encore présent chez les héritiers de la Renaissance du milieu du XVIIe s'est sans doute tari : Leibniz « vide les symboles chinois des significations que d'autres interprétations leur avaient assignées pour ne considérer que leur forme et leur capacité combinatoire »¹⁷⁷¹. Le désenchantement de l'écriture chinoise, déjà entamé par Wilkins, aboutit, grâce au début des progrès de l'étude de sa morphologie. Malgré tout, l'avancée n'est pas linéaire, la rupture épistémologique

¹⁷⁷⁰ GERHARDT (C.I.), *Die philosophischen Schriften von G.G. Leibniz*, 7 vol., Berlin, 1875-1890, vol. 7, p. 12 ; cité dans ROSSI (Paolo), *op. cit.*, p. 205-206.

¹⁷⁷¹ ECO (Umberto), *op. cit.*, p. 324-325.

n'est pas totale et le philosophe avance, dans une proposition aux accents kirchériens, qu'Hermès Trismégiste est l'inventeur de ces caractères.

Si des points de convergence existent, Leibniz est inscrit dans d'autres réseaux particuliers – bien que membre de la Royal Society –, dans une autre République des lettres, donnant un sens différent à ses recherches, avant tout tournées vers « un appareil de calcul pour trouver des pensées » plus qu'une langue de communication¹⁷⁷².

Des contextes intellectuels, scientifiques et sociaux différents font émerger des projets de langue universelle différents. Si l'utopie a perduré, elle a pris des formes variées à travers les siècles et la lecture qui en est faite doit prendre en compte les contextes des élaborations successives. L'esperanto et le *volapük* n'ont que peu de points communs avec les projets de la Renaissance et de l'Age classique en ce qui concerne la morphologie de la langue mais aussi ses enjeux. La langue *a posteriori* élaborée en 1887 par le Dr Zamenhof sous le pseudonyme de « Dr Esperanto », dans un ouvrage en russe intitulé *La Langue internationale. Préface et manuel complet*, est marquée par une volonté d'aboutir à une concorde entre les peuples, dans le contexte, entre autres, des persécutions contre les juifs en Russie. Cette langue compterait à l'heure actuelle, sans qu'aucun chiffre fiable ne semble exister, quelques centaines de milliers de locuteurs à travers le monde et, comme le rappelle Umberto Eco, la Bible mais aussi des fleurons de la culture populaire, comme James Bond, sont traduits en esperanto. Sa diffusion effective repose sur des réseaux particuliers qu'il s'agirait d'étudier pour en comprendre les pratiques.

A la Bibliothèque Nationale de France, l'on peut trouver un petit livret intitulé *Une Langue pour tous l'espéranto/Unu Linguo por ciuj esperanto* d'un certain Eduardo Vivancos. Il apparaît qu'il s'agit en fait d'un numéro spécial de la revue *Volonté Anarchiste* (troisième trimestre 1987) célébrant, par l'intermédiaire du groupe Fresnes-Antony de la Fédération anarchiste, le centenaire de l'invention du docteur Zamenhof. On y trouve, dans une version bilingue français-espéranto, le texte d'un camarade chilien publié, à l'origine, en 1975. « De nombreuses fois dans l'Histoire, espérantistes et anarchistes se sont croisés et ont partagé les mêmes espoirs d'un monde débarrassé de préjugés nationalistes » écrit-il. Selon lui, l'« esperanto répond à une nécessité concrète. La vie moderne a cessé d'être nationale pour être internationale, mondiale » et il faut effacer « tous ensemble, les

¹⁷⁷² *Ibidem*, p. 316.

frontières du langage »¹⁷⁷³. A Paris, par ailleurs, le canal radiophonique 89.4 attribué à Radio Libertaire partage certains de ses créneaux avec Radio Esperanto. Est-ce à dire alors que les anarchistes auraient remplacé les républicains des lettres en tant que défenseurs de la langue universelle dans l'Europe du XXe siècle ? A autres temps, autres réseaux.

¹⁷⁷³ VIVANCOS (Eduardo), *Une Langue pour tous l'espéranto*, Antony, ASH, 1987, p. 47.



SOUS LE SCEAU DE
L'UNIVERSITÉ EUROPÉENNE DE BRETAGNE
UNIVERSITÉ RENNES 2
Ecole Doctorale Sciences Humaines et Sociales (ED 507)
CERHIO (CNRS UMR 6258)

SORTIR DE BABEL.

UNE REPUBLIQUE DES LANGUES EN QUÊTE D'UNE "LANGUE UNIVERSELLE" A LA RENAISSANCE ET A L'ÂGE CLASSIQUE ?

Thèse de doctorat
Discipline : Histoire

Présentée par Fabien SIMON

Directeurs de thèse : Philippe HAMON et Olivier CHRISTIN

Soutenue le 02 décembre 2011

VOLUME 2 - ANNEXES

Jury :

M. Pascal BRIOIST, professeur d'histoire moderne, université de Tours François-Rabelais (rapporteur)

Mme Jocelyne DAKHLIA, directrice d'études, EHESS (rapporteur)

M. Philippe HAMON, professeur d'histoire moderne, université Rennes 2 (directeur)

M. Olivier CHRISTIN, professeur ordinaire d'histoire moderne, université de Neuchâtel (directeur)

M. Alain CABANTOUS, professeur émérite d'histoire moderne, université de Paris I

Mme Nathalie FOURNIER, professeur de langue française, université Lumière Lyon 2

Annexe Images

Fig. 1 : Représentations de la Tour dans le *Turris*

***Babel* d'Athanasius Kircher**

(Amsterdam, 1679,

1a. pl. 40-41 (en haut)

1b. p. 38 (en bas))

Fig. 2 : L'arbre des Sephiroth
(Athanasius Kircher, *Oedipus Aegyptiacus*, 1652,
vol. 2, 1, entre p. 288 et p. 289)

**Fig. 3 : Illustration de la première édition de
l'Utopia (Louvain, 1516), l'île et son alphabet**

**Fig. 4 : Frontispice de la *Pansophia Mosaica* d'August
Pfeiffer (Leipzig, 1685)**

Fig. 5 : Le « Cinquième commandement » en « caractères universels »
(Cave Beck, *The Universal Character*, 1657)

**Fig. 6 : La « langue philosophique » de Wilkins dans
l'*Orientalish- und occidentalisher Sprachmeister...* de
Johannes Fritz (Leipzig, 1748)**

**Fig. 7 : Planches de caractères sino-japonais dans le *Traité des chiffres*
de Blaise de Vigenère (Paris, 1586)**

Fig. 8 : Planches de caractères identiques dans le *Traité des chiffres* de Vigenère (CCCXXXIr) et le *Thresor de l'histoire des langues...* de Duret (p. 917)

**Fig. 9 : Le « Notre Père » en caractères chinois dans John Wilkins,
An Essay Toward a Real Character... (Londres, 1668, p. 451)**

**Fig. 10 : Frontispice de Wenceslas Hollar pour la *Bible polyglotte*
de Brian Walton (Londres, 1653-1657)**

Fig. 11a : Carte de la Chine, « *Imperium Sinicum Quindecupartitum* », *La Chine illustrée...* d'Athanasius Kircher (p. 2)

Fig. 11b : Carte de l'Asie, *La Chine illustrée...* d'Athanasius Kircher (p. 46)

**Fig. 12 : Carte de la Chine dans le *Novus Atlas Sinensis* de Martino
Martini (Amsterdam, 1655)**

**Fig. 13 : « *Sino-Latinum Divinae Legis compendium* »,
China illustrata... d'Athanasius Kircher (p. 123)**

Fig. 14 : L'évolution des caractères chinois dans la *China illustrata...* d'Athanasius Kircher, Amsterdam, 1667 (p. 229)

**Fig. 15 : L'évolution des caractères chinois dans la
Sinicae Historiae Decas Prima de Martino Martini**

(Munich, 1658, p. 23)

Fig. 16 : Planche de la *China Illustrata...* d'Athanasius Kircher (Amsterdam, 1667, p. 233) reprise dans *An Embassy from the East India Company of the United Provinces...* de John Ogilby (Jean de Nieuhof), publié à Londres en 1673 (p. 430)

Fig. 17 : Planche de caractères chinois, dans *An Embassy from the East India Company of the United Provinces* (Londres, 1673, p. 151), reprise, pour partie, de celle de Martino Martini (cf. *supra*)

**Fig. 18 : Les notes de musique pour marquer les tons du chinois, la
Clavis Sinica d'Andreas Müller ?**

**(*Monumenti Sinici, quod Anno Domini MDCXXV terris in ipsâ Chinâ
erutum, Berlin, 1672*)**

Fig. 19 : Les deux dictionnaires de la
Polygraphia nova et universalis ex
combinatoria arte detecta d'Athanasius
Kircher (Rome, 1663)

**Fig. 20 : en haut, le dictionnaire A ;
en bas, le dictionnaire B**

Fig. 21 : Le tableau avec la phrase d'exemple (*Petrus noster amicus...*). Dans la dernière colonne à droite, le système polygraphique

**Fig. 22 : Frontispice de Joachim Becher, *Character pro notitia
linguarum universali*
(Francfort. 1661)**

Fig. 23 : Planche de caractères dans Joachim Becher,
Character pro notitia linguarum universali
(Francfort. 1661)

**Fig. 24: « Alphabet des gestes naturels des doigts » dans *Chirologia* de John Bulwer
(Londres, 1644, p. 143)**

Fig. 25 : Le corps et les arts de la mémoire

Filippo Gesualdo, *Plutosofia*, Padoue, 1592 (à gauche)

et Girolamo Marafiotto, *De Arte reminiscentiae*, Venise, 1602 (à droite)

Fig. 26 : Un prêche de Jacopo de Testera ? L'utilisation de l'image dans les missions

Diego de Valadès, *Retórica cristiana*, Perugia, 1579 (à gauche)

Juan de Torquemada, *Monarquia indiana*, Séville, 1615 (à droite)

**Fig. 27 : « Mains mnémotechniques », Les quatorze articles de la foi
(Juan de la Cruz, *Doctrina christiana en la lengua Guasteca*, Mexico, 1571)**

**Fig. 28 : *Testeriano* Codex Ind 25 (John Carter Brown Library ;
XVIII^e siècle)**

**Fig. 29 : Taolennou « Le Miroir du Monde », 1636
(parchemin peint par Alain Lestobec pour Michel Le Nobletz, Quimper)**

Fig. 30 : « Les Véhicules », Jan Amos Comenius

***Orbis Sensualium Pictus*, Nuremberg, 1666**

(édition multilingue (allemand, italien, français), p. 320)

**Fig. 31 : « Notes mathématiques » de Pierre Hérigone,
Cursus mathematicus..., Paris, 1634
(vol. 1, « Au lecteur »)**

Fig. 32 : Frontispice de Theophilus Metcalfe, *Short Writing, the most easie exact lineall and speedy method,* Londres, 1646

**Fig. 33 : Le « Musée Kircher » du Collège Romain,
Giorgio de Sepi, *Romani Collegii Societatis Iesu Musaeum
Celeberrimum*, Amsterdam, 1678**

Fig. 34 : Eloge hiéroglyphique en l'honneur de Ferdinand III

(*Oedipus Aegyptiacus*, I (*Triumphus Caesarus...*, non pag.)

Fig. 35 : Gravure anonyme *Societatis Iesu Initia progressus et viri illustres*, c.1620

(Herzog August Bibliothek, Wolfenbüttel)

*(cf. fig. 1 dans SMITH (Jeffrey Chipps), *Censuous Worship*, Princeton, 2002, p. 2)*

Fig. 36 : La tablette sino-syriaque (VIIIe siècle)
(Athanasius Kircher, *China Illustrata*, Amsterdam, 1667, face à la
p. 13)

**Fig. 37 : Fronstispice du *Magnes sive de Arte magnetica* d'Athanasius
Kircher
(Cologne, 1643)**

Fig. 38 : Tristrophe copte de Kircher en hommage à Pereisc dans *Monumentum romanum Nicolao Claudio Fabricio Perescio, senatori aquensi*
(Rome, 1638, p. 96 ; reproduction et tentative de traduction dans Marius Chaine, « Une Composition oubliée du Père Kircher en l’Honneur de Peiresc », *art. cit.*)

Fig. 39 : Les « notations almériques » de Le Maire

(cf. COHEN (Albert), « Jean Le Maire and la musique almérique », *art. cit.*)

Fig. 40 : Tables dans John Ray, *Historia plantarum*, Londres, 1686-1704, face à la p. 119

Fig. 41 : les pictogrammes de la première version de la Polygraphie
(Athanasie Kircher, *Ars Magna Sciendi*, Amsterdam, 1669)

Fig. 42 : chiffres jésuites

*Fondo gesuitico (FG), Miscellanea 3. de administratione et disciplina Soc.
Je. Opusc. Apologetica de eadem Soc., 21 Chiffraria del secolo XVI e del
principi del XVII*

Fig. 43 : Tables épistolaires de Kircher
***Polygraphia nova*, Rome, 1663, p. 88-89**

**Fig. 44 : Frontispice de l'*Homme dans la lune...* de Francis
Godwin
(Paris, 1648)**

**Fig. 45 : Les « chiffres musicaux » dans le *De Furtivis literarum notis*
de Giambattista della Porta
(Naples. 1602. p. 156-157)**

Fig. 46 : La « langue musicale de la lune » de Gonsales évoquée par John Wilkins dans *Mercury, or the Secret and swift messenger*, Londres, 1641 (tiré de, ici, p. 73-74 dans *The Mathematical and philosophical works of the right reverend John Wilkins...*, Londres, 1708)

**Fig. 47 : « Migration » des pages de Godwin dans Andreas Müller,
Monumentum Sinicum, cum Commentario Novensili
(s.l., s.d., p. 7-8)**

Fig. 48 : « Nova Ars Notaria » de Caramuel
(Juan de Caramuel y Lobkowitz, *Apparatus philosophicus*, Cologne 1665)

Fig. 49 : Tables de classification des coquillages, inspirées de celles de Wilkins, dans Nehemiah Grew, *Musaeum Regalis Societatis*

(Londres, 1681, p. 150-153)

Fig. 50 : Planche des « Testaceous Turbinated exanguinous Animals »

John Wilkins, *An Essay...*, Londres, 1668

(p. 129)

Sources & bibliographie

Sources

1. Sources imprimées

1.1 Projets de langues universelles¹⁷⁷⁴

ALSTED (Johann Heinrich), *Clavis artis Lullianae et verae logices, duos in libellos tributa...*, Strasbourg, sumptibus L. Zetzneri, 1609

Systema mnemonicum duplex..., Francfort, in paltheniana, 1610

Rhetorica, Herborn, typis G. Corvini et J. G. Mudersprachii, 1626

Turris Babel destruct, hoc est : Refutatio argumentorum, quibus utuntur omnis generis Gigantes ad stabiliendum confusionem in negotio religionis..., Herborn, typis G. Corvini, 1639

BACON (Francis), *Advancement of Learning*, Ed. par Michael Kiernan, Oxford, Clarendon press, 2000 [1605]

Novum organum, Introduction, trad. et notes par M. Malhere et J-M. Poussin, Paris, PUF, 1986 [1620]

De dignitate et augmentis scientiarum, Londres, in officina J. Haviland, 1623

Neufs livres de la dignité et de l'accroissement des sciences, composez par François Bacon, Baron de Verulam & Vicomte de Saint Aubain. Et traduits de latin en françois par le sieur de Golefer, Conseiller & Historiographe du Roy, Paris, chez Jacques Dugast, 1632

Le Progrez et avancement aux sciences divines & humaines. Composée en Anglois par Messire François Bacon Vicomte de Saint Alban, Baron de Verulam, & grand Chancelier d'Angleterre. Et traduit en François par A. Maugars, Paris, chez Pierre Billaine, 1624

¹⁷⁷⁴ Dans cette catégorie figurent les *language planners* ayant publié un ou des projets de langues universelles (ou ayant produit des réflexions décisives en ce sens comme Francis Bacon ou Seth Ward). Nous y avons fait figurer leurs autres œuvres, en lien, plus ou moins direct parfois, avec leurs créations.

- La Nouvelle Atlantide*, traduction par Michèle Le Doeuff et Margaret Llasera, Paris, GF-Flammarion, 1995 [1627]
- BECHER (Johann Joachim), *Character pro notitia linguarum universali, inventum steganographicum hactenus inauditum*, Francfort, sumptibus J. W. Ammonii, 1661
- Methodus didactica, das ist gründlicher Beweiß dass die Weg und Mittel, welche die Schulen bisshero ins Gemein gebraucht die Jugend zur Erlernung der Sprachen, insonderheit der Lateinischen, zu führen nicht gewiss noch sicher seyen...*, München, M. M. Schellin Wittib, 1668
- BECK (Cave), *The Universal Character by which All the Nations in the World may understand one anothers Conceptions, Reading out of one Common Writing their own Mother Tongues. An Invention of General Use, The Practice whereof may be Attained in two Hours space, Observing the Grammatical Directions. Which Character is so contrived, that it may be Spoken as well as Written*, Londres, printed by Tho. Maxey for William Weekley, 1657
- Le Characteere universel, par lequel toutes nations peuvent comprendre les conceptions l'une de l'autre, etc*, Londres, A. Maxey pour Guillaume Weekley, 1657
- BERMUDO (Pedro, S.J.), *Arithmeticus Nomenclator, Mundi omnes nationes ad linguarum & sermonis unitatem invitans, Auctore linguae (quod mirère) Hispano quodam, verè ut dicitur, muto*, (1654) dans SCHOTT (Kaspar), *Technica curiosa, op. cit.*, p. 478-505
- BESNIER (Pierre, S.J.), *La Reunion des langues, ou l'art de les apprendre toutes par une seule*, Dordrecht, chez Foris Publications, éditeurs, 1984 (Paris, chez Sébastien Mabre-Cramoisy, 1674)
- Discours sur la Science des Etymologies*, Paris, Chez Aisson, en 1694
- BIBLIANDER (Theodorus), *De Ratione communi omnium linguarum et literarum Commentarius...*, Zürich, apud C. Frosch, 1548
- Le Coran à la Renaissance. Plaidoyer pour une traduction*, introduction, traduction et notes Henri Lamarque, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, 2007 [1543]
- BOEHME (Jakob), *De la signature des choses*, trad. de l'allemand par Pierre Deghaye, Paris, Grasset, 1995 [1622]

Mysterium magnum, oder Erklärung über das erste Buch Mosis von der Offenbahrung göttlichen Worts durch die drey Principi göttliches Wesens und vom Ursprunge der Welt und der Creation..., s.l., 1640

BONET (Juan Pablo), *Reduction de las letras y arte para enseñar á ablar los mudos...*, Madrid, por F. Abarca de Angulo, 1620

BONIFACIO (Giovanni), *L'Arte de'cenni, con la quale formandosi favella visibile, si trotta della muta eloquenza, che non è altro che un facondo silenzio. Divisa in due parti. Nella prima si tratta de i cenni, chevalerie da no con le membra del nostro corpo sono fatti, scoprendo la loro significatione, e quella con l'autorita di famosi Autoriconfirmado. Nella seconda si dimostra come di questa cognitione tutte l'arti liberali, e mecaniche si preuagliano*, Vincence, Francesco Grossi, 1616

BOVELLES (Charles de), *La Différence des langues vulgaires et la variété de la langue française* Liber de differentia vulgarium linguarum et Gallici sermonis varietate, présentation et traduction commentées par Colette Dumont-Demaizière, Amiens, Musée de Picardie, 1972 [1533]

BULWER (John), *Chirologia ; or the Naturall Language of the Hand. Whereunto is added Chironomia : or, the Art of manual rhetoricke*, éd. James W. Cleary, Londres-Amsterdam, Southern Illinois University Press, 1974 [Londres, 1644]

Philocophus : or the Deafe and Dumbe Mans Friend. Exhibiting the Philosophicall verity of that subtile Art, which may inable one with an observant Eie, to Heare what any man speaks by the moving of his Lips. Upon the same Ground, with the advantage of an Historicall Exemplification, apparently proving, That a Man borne Deaf and Dumbe, may be taught to Heare the sounf of words with his Eie, & thence learne to speake with his Tongue. by J. B., surnamed the Chirosopher, Londres, printed for Humphrey. Moseley, 1648

Panthomyotomia, or a Dissection of the Significant Muscles of the Affections of the Minde. Being an Essay to a new Method of Observing the Most Important Movings of the Muscles of the Head, as they are the Neerest and Immediate Organs of the Voltuntarie or Impetuous Motions of the Mind. With a Proposall of a new Nomenclature of the Muscles, Londres, W.W. for Humphrey Moseley, 1649

Anthropometamorphosis, man transform'd, or the artificiall changling historically presented, in the mad and cruell gallantry... and loatsome loveliness of

most nations... Scripsit J. B. cognomento Chirosophus..., Londres, printed by W. Hunt, 1653

CARAMUEL Y LOBKOWITZ (Juan de), *Steganographiae, nec non claviculae Salomonis germani, Joannis Trithemii,... genuina, facilis dilucidaque declaratio... a Joanne Caramuel,... in Trithemii apolysin summo studio... concinnabatur...*, Cologne, typis Egmondanis, 1635

Grammatica audax, Francfort, Schönwetter, 1654

Apparatus philosophicus quatuor libris distinctus : in primo de omnium scientiarum quae scholastice tractari possunt ..., in secundo de omnium gentium, aegyptiorum ..., in tertio de ciphris mentis arcana ..., in quarto metaciphricae secreta... ; liber omnibus scientiarum amatoribus perquam utilis & necessarius, Cologne, s.n., 1665

Leptotatos, latine subtilissimus..., Vigevano, apud C. Conradam, 1681

COLLETET (François), *Traitez des langues estrangeres, de leurs alphabets et des chiffres, composez par le Sieur Colletet*, Paris, chez Jean Prome, 1660

COMENIUS (Jan Amos), *Janua aurea reserata quator linguarum, sive Compendiosa methodus latinam, germanicam, gallicam et italicam linguam perdidiscendi... aucta, cum quadruplici indice, a Nathanaele Dhuez in idioma gallicum et italicum traducta*, Leyde, ex officina Elseviriorum, 1640 [1631]

Conatuum Comenianorum praeludia..., Oxford, Excudebat Guilielmus Turnerus, 1637

Comenii Pansophiae prodromus..., Londres, sumptibus L. Fawne et S. Gellibrand, 1639

A reformation of schooles, designed in two ... treatises: the first whereof summarily sheweth, the great necessity of a generall Reformation of common learning... The second answers certaine objections... Written... in Latine... And now... translated into English ... by S. Hartlib, Londres, M. Sparke, 1642

Novissima Linguarum Methodus. La toute nouvelle méthode des langues, traduction français par Honoré Jean, Préface d'Etienne Krotky, sous la direction de Gille Bibeau, Jean Caravolas et Claire Le Brun-Gouanvic, Genève-Paris, Droz, 2005 [1649]

La Grande didactique ou l'art universel de tout enseigner à tous, trad. M.-F. Bosquet-Frigout, Dominique Saget, Bernard Jolibert, Paris, Klincksieck, 1992 [1657]

Orbis sensualium pictus... Die sichtbare Welt..., Nüremberg, typis et sumptibus M. Endteri, 1658

Via lucis vestigata et vestiganda, h. e. rationabilis dispusitio, qui bus modis intellectuamnis animorum lux, sapientia, per omnes omnium hominum mentes et gentes, jam tandem sub mundi vesperam feliciter spargi possit. Libellus ante annos viginti sex in Anglia scriptus, nunc demum typis exscriptus et in Angliam remissus, annon saluti 1668, Amsterdam, apud C. Cunradum, 1668

De Rerum humanarum emendatione consultatio catholica, éd. de Jaromir Červenka et Vlasta T. Miškovská-Kozáková, Prague, Academia scientiarum Bohemoslovaca, 1966

Panglottia. Parte quinta della Consultazione universale sulla riforma delle umane cose, trad. du latin par Giordano Formizzi, Vérone, Libreria ed. universitaria, 1991

CYRANO DE BERGERAC (Savinien de), *L'Autre monde et les Etats et Empires de la lune ; les Etats et Empires su soleil*, Introduction et notes par H. Weber, Paris, Editions sociales, 1959 [1657]

DALGARNO (George), *Ars signorum : vulgo characer universalis et lingua philosophica, qua potuerunt homines diversissimorum idiomatum spatio duarum septimanarum omnia animi sua sensa non minus intelligibiliter, sive scribendo sive loquendo, mutuo communiare, quam linguis propriis vernaculis. Praeterea hinc etiam potuerunt iunvenes philosophiae principia et veram logices praxin citius et facilius multo imbibrer quam ex vulgaribus philosophorum scriptis*, Londres, excudebat J. Hayes sumptibus authoris, 1661

Didascalocophus, or the Deaf and Dumb Mans Tutor, éd. fac-similé, Menston, Scolar Press, 1971 [Oxford, printed at the Theater in Oxford, 1680]

George Dalgarno on Universal Language : The Art of Signs (1661), the Deaf and Dumb Man's Tutor (1680), and the Unpublished Papers, éd. David Cram et Jaap Maat, Oxford, Oxford University Press, 2001

DEE (John), *Monas Hieroglyphica mathematice, magice, cabalistiche, anagogiceque explicata...*, Anvers, G. Sylvius, 1564

DESCARTES (René), « Lettre au Père Mersenne ; 20 novembre 1629 », dans *Œuvres choisies*, Paris, Gallimard, 1953, p. 911-915

DOUET (Jean), *Proposition présentée au Royaume, d'une écriture universelle, admirable pour ses effects, très utile... à tous les hommes de la terre*, Paris, J. Dugeast, 1627

Mémoires du S^R de Romp-Croissant. Contenant en bref les principales choses qu'il a faites depuis trente années. Ce qu'il peut encore faire pour le service du Roy : Et le bien de la France. Et ce que les Anciens ont inventé, & quelques Modernes ont proposé d'admirables, & d'utile, qui s'est perdu, pour n'avoir rencontré des Augustes ou Mecenes, s.l., 1641

DURET (Claude), *Thresor de l'histoire des langues de cest univers, contenans les Origines, Beautés, Perfections, Decadences, Mutations, Changemens, Conversions et Ruines des langues*, Genève, Slatkine Reprints, 1972 [Cologne, 1613]

Discours de la vérité des causes et effects des décadences, mutations et ruines des Monarchies, Empires et Republicques, Lyon, B. Rigaud, 1595

Discours de la vérité des causes et effets des divers cours, mouvements, flux, reflux et saleure de la mer Océane..., Paris, Jacques Rezé, 1600

Histoire admirable des plantes et herbes esmerveillables et miraculeuses en nature..., Paris, N. Buon, 1605

FOIGNY (Gabriel de), *La Terre australe connue*, éd. établie, présentée et annotée par Pierre Ronzeaud, Paris, Société des textes de français modernes, 1990 [1676]

GESSNER (Conrad), *Mithridates, de differentiis linguarum, tum veterum, tum quae hodie apud diversas nationes in toto orbe terrarum in usu sunt, Conradi Gesneri, ... observationes*, Zürich, exudebat Froshoverus, 1555

Mithridate Mithridates (1555). Introduction, texte latin, traduction française, annotation et index par Bernard Colombat et Manfred Peters, Genève, Droz, 2009

Historia plantarum et vires, ex Dioscoride, Paulo Aegineta, Theophrasto, Plinio et recentioribus Graecis, juxta elementorum ordinem, per Conradum Gesnerum,... Adjecta ad marginem nomenclatura qua singulas herbas officinae, herbarii et vulgus gallicum efferre solent, Bâle, Robert Winter, 1541

Catalogus plantarum Latine, Graece, Germanice & Gallice, una cum vulgaribus Pharmacopolarum nominibus, Zürich, Froschauer, 1542

Dictionarium latinae linguae Ambrosii Calepini Bergomatis multis variisque ex authoribus collectum..., Bâle, per Hieronymum Curionem, 1544

Bibliotheca universalis, sive Catalogus omnium scriptorum locupletissimus, in tribus linguis, latina, graeca et hebraica, extantium et non extantium, veterum et recentiorum in hunc usque diem, doctorum et indoctorum, publicatorum et in bibliothecis latentium..., Zürich, Froschauer, 1545

Historiae animalium lib. V, qui est de serpentium natura, ex variis schedis et collectaneis ejusdem compositus per Jacobum Carronum,... Adjecta est ad calcem Scorpionis insecti historia a D. Casparo Wolphio,... conscripta. Accesserunt indices nominum serpentium secundum diversas linguas..., Zürich, Froschauer, 1551-8

GODWIN (Francis), *Nuntius Inanimatus or the Mysterious Messenger &c.*, Londres, 1629, dans *Smith College Studies in Modern Languages*, éd. Grant McColley, Northampton (Mass.), Smith College, vol. XIX, n°1, 1937, p. 49-67

The Man in the Moone, or a Discourse of a voyage thither, by Domingo Gonsales, the Speedy Messenger, Londres, J. Kirton, 1638

L'Homme dans la lune. Ou le voyage chimerique fait au Monde de la Lune, nouvellement découvert par Dominique Gonzales, Advanturier Espagnol, autrement dit le Courrier volant. Mis en nostre langue , par I. B.D., Paris, chez François Piot et chez I. Guignard, 1648

HARTLIB (Samuel), *A Description of the famous Kingdome of Macaria; shewing its excellent government ... In a dialogue between a Schollar and a Traveller*, Londres, s.l., 1641

The True and Readie Way to Learne the Latine Tongue. Attested by Three Excellently Learned and Approved Authours of Three Nations : viz. Eilhardus Lubinus, a German, Mr. Richard Carew, of Anthony nin Cornwall ; The French Lord of Montaigne. Presented to the Unpartiall, both Publick and Private Considerations of those that seek the Advancement of Learning in these Nations, Londres, Printed for R. and W. Leybourn for the Common-Wealth of Learning, 1654

HUGO (Herman), *De prima scribendi origine et universa rei literariae antiquitate... scribebat Hermannus Hugo...*, Anvers, apud B. et J. Morestos, 1617

KIRCHER (Athanasius), *Primitiae Gnomonicae catoptricae, hoc est horlogiographiae novae specularis...*, Avignon, ex typographia I. Piot, 1635

Lingua aegyptica restituta, opus tripartitum, quo linguae coptae sive idiomatis illius primaevi Aegyptiorum Pharaonici vetustate temporum paene collapsi, ex abstrusis Arabum monumentis, plena instauratio continetur, cui adnectitur Supplementum..., Rome, sumptibus H. Scheus, 1643

Magnes sive de Arte magnetica... Editio secunda..., Cologne, apud J. Kalcoven, 1643

Ars magna lucis et umbrae in decem libros digesta..., Rome, H. Scheus, 1646

Obeliscus pamphilius, hoc est interpretatio nova et hucusque intentata obelisci hieroglyphici quem non ita pridem ex veteri hippodromo Antonini Caracallae..., Rome, typis L. Grignani, 1650

Oedipus aegyptiacus, hoc est Universalis hieroglyphicae veterum doctrinae, temporum injuria abolitae, instauratio..., 3 tomes en 4 vol., Rome, ex typographia V. Mascardi, 1652-1654

Polygraphia nova et universalis ex combinatoria arte detecta... – Appendix apologetica ad polygraphiam novam, Rome, ex. typ. Varesii, 1663

Historia eustachio-mariana, qua admiranda D. Eustachii sociorumque vita... locus in quo eidem in monte Vulturello Christus inter cornua cervi apparuit... in publicae lucis bonum educuntur, Rome, ex typographia Varesii, 1665

China monumentis qua sacris qua profanis, nec non variis naturae et artis spectaculis, aliarumque rerum memorabilium argumentis illustrata..., Amsterdam, J. Janssonium a Waesberge et E. Weyerstrael, 1667

Toonneel van China... nieuwelijks door d'E. Vader Athanasius Kircherus... in 't latyn beschreven, en van J. H. Glazemaker vertaalt..., Amsterdam, J. Janssonius Van Waesberge en de wede. wijlen E. Weyerstraet, 1668

Ars magna sciendi, in XII libros digesta..., Amsterdam, J. Janssonium a Waesberge et viduam E. Weyerstraet, 1669

La Chine d'Athanase Kircher, illustrée de plusieurs monuments tant sacrés que profanes, et de quantité de recherches de la nature et de l'art, avec un dictionnaire chinois et françois, lequel est tres-rare, & qui n'a pas encores paru au jour. Traduit par F.S. Dalquié, éd. fac-similé, Genève, A l'enseigne de l'unicorne, 1980 [Amsterdam, chez Jean Jansson, 1670]

Phonurgia nova, sive Conjugium mechanico-physicum artis et naturae paranympa philosophia concinnatum..., Kempten, per R. Dreherr, 1673

Arca Noë in tres libros digesta..., Amsterdam, apud J. Janssonium a Waesberge, 1675

Sphinx mystagogia, sive Diatribe hieroglyphica qua mumiae ex memphiticis pyramidum adytis erutae..., Amsterdam, ex officina janssoniowaesbergiana, 1676

Turris Babel, sive Archontologia..., Amsterdam, ex officina janssoniowaesbergiana, 1679

Vita Admodum Reverendi Patris Athanasii Kircheri, Societatis Jesu, Viri toto orbe celebratissimi dans LANGENMANTEL (Hieronymus Ambrosius, éd.), *Fasciculus epistolarum Admodum Reverendi Patris Athanasii Kircheri Societatis Jesu, viri in Mathematicis et variorum Idiomatum Scientiis Celebratissimi...*, Augsbourg, typis Utzschneiderianis, 1684, p. 1-78

LABBE (Philippe), *Grammatica linguae universalis missionum et commerciorum, simplicissimae, brevissimae, facillimae, ut ejus ope ac beneficio multa dicantur et audiantur paucis, multa scribantur et legantur paucis...*, Ni Pari, fa J. Roger ipreman, ni an de Jesu Crist zoezi xasii (1663)¹⁷⁷⁵

Grammaire de la langue universelle des Missions et du Commerce tres simple, tres courte et tres facile à apprendre à toutes sortes de personnes : pour dire et entendre, lire et écrire beaucoup de choses en peu de mots & de temps. Avec un Essay du Dictionnaire & de l'Entrée a l'usage commun & familier de cette langue. Seconde édition augmentée, Paris, s.d. (1663)

Les Étymologies de plusieurs mots françois, contre les abus de la secte des hellénistes du Port-Royal, sixiesme partie des Racines de la langue grecque..., Paris, G. et S. Bénard, 1661

Bibliotheca bibliothecarum accedit Bibliotheca nummaria in duas Partes tributa. I. De Antiquis Numismatibus II. De Monetis, Ponderibus & Mensuris. Cum Mantissa Antiquariae Supplectis ex Annulis, Sigillis, Gemmuis, Lapidibus, Statuis, Obeliscis, Inscriptionibus, Ritibus, similibusque, Romanae praesertim Antiquitatis Monumentis collecta. Curâ & studi R.P. Philippi Labbe Biturici è Societate Jesu. Editio III, auctior, & meliori ordine disposita. Additus Joann. Seldeni Angli Liber de Nummis, Rouen, excudebat Antonius Maurry, Impensis Ludovici Billaine, Bibliopolae Parisiensis, 1678

LEIBNIZ (Gottfried W.), *Dissertatio de arte combinatoria, in qua, ex arithmeticae fundamentis, complicationum avec transpositionum doctrina novis praeceptis exstruitur et usus ambarum per universum scientiarum orbem ostenditur, nova etiam artisticae meditandi seu logicae inventionis semina sparguntur. Praefixa est synopsis totius tractatus et... demonstratio existentiae Dei ad mathematicam certitudinem exacta...*, Leipzig, apud J. S. Kikum et J.P. Seiboldum, 1666

¹⁷⁷⁵ La date apparaît dans la langue de Labbé : zoe+zi+xa+si = 100+600+60+3. La première édition inconnue date de la même année.

LODWICK (Francis), *A Common Writing : Whereby two, although not understanding one the others Language, yet by the helpe thereof, may communicate their minds one to another*, composed by a Well-willer to Learning, Londres, Printed for the Author, 1647

A Common Writing, Londres, F. lodwick, 1647 ; *The Ground-Work or foundation laid, (or so intended) for the framing of a new perfect language and an universall or common writing*, Londres, 1652 ; *An Essay towards an universal alphabet (Philosophical transactions, 1686)*, éd. fac-similé dans SALMON (Vivian), *The Works of Francis Lodwick, a study of his writings in the intellectual context of the seventeenth century*, Londres, Longman, 1972

A Country Not Named (MS Sloane 913, fols. 1r-33r), éd. et introduction de William Poole, Tempe, Arizona Center for Medieval and Renaissance Studies, 2007

MEGISER (Jérôme), *Thesaurus Polyglottus : vel, Dictionarium Multilingue : Ex quadringentis circiter tam veteris, quam novi (vel potius antiquis incogniti) Orbis Nationum Linguis, Dialectis, idiomatibus & idiotismis, constans...*, Francfort, sumptibus Authoris, 1603

MERSENNE (Marin), *Harmonie universelle : contenant la théorie et la pratique de la musique*, introduction de François Lesure, 3 vol., Ed. du CNRS, Paris, 1986 [1636]

Traité de l'harmonie universelle, texte revu par Claudio Buccolini, Paris, Fayard, 2003 [1627]

Questions inouyes ou recreation des sçavans. Qui contiennent beaucoup de choses concernant la Théologie, la Philosophie, et les Mathématiques, Paris, chez Jacques Villery, 1634

MÜLLER (Andreas), *Monumenti Sinici, quod Anno Domini MDCXXV terris inipsâ Chinâ erutum ; Seculo verò Octovo Sinice, avec partim Syriacè, in Saxo prescriptum esse (...) planè uti Celeberrimus Polyhistor, P. Athanasius Kircherus, Soc. Jesu Presbyter Romanus, in China sua Illustrata anno MDCLXVII. Singula singulariter edidit. Ceterùm Tonos vocibus addidit, inq ; nonnullis novae hujus Editionis Exemplis Kircherianae defectus supplevit, Errata sustulit, omnia verò Minio indicavit Andreas Müllerus, Greiffenhagius*, Berlin, Ex officina Rungiana, 1672

Inventum Brandenburgicum sive Andreae Mulleri Greiffenhagii, Praepositi Berlinensis, Propositio super Clave suâ Sinica, s.l., 1674

Andreae Mülleri Greiffenhagii de Sinensium Rebus aliaque nonnulla Opuscula. Eorum seriem aversa ostendet pagina, s.l., s.d.

POSTEL (Guillaume), *De originibus seu de Hebraicae linguae et gentis antiquitate*, Paris, apud D. Lescuier, 1538

Linguarum duodecim characteribus differentium alphabetum, Introductio, Paris, apud D. Lescuier, 1538

De Foenicum Literis seu de Prisco latine et grece lingue caractere... commentatiuncula, Paris, V. Gautherot, 1552

De Originibus, seu de varia et potissimum orbu latino ad hanc diem incognita... historia, Bâle, J. Oporin, 1553

PSALMANAZAAR (George), *An Historical and geographical description of Formosa, an island subject to the emperor of Japan. Giving an account of the religion, customs, manners, &c. of the inhabitants. Together with a relation of what happen'd to the author in his travels; particularly his conferences with the Jesuits...*, Londres, Printed for Dan. Brown, 1704

RUDBECK (Olof), *Atland aller Manheim Olaus Rudbecks Atlantica*, éd. par Axel Nelson, Uppsala, Lychnosbiblioteket, 1937-1950 [1679-1702]

SCHOTT (Kaspar), *Magia universalis naturae et artis... Opus quadripartitum*, Würtzburg, sumpt. haeredum J. G. Schönwetteri, 1657

Technica curiosa, sive mirabilia artis libris XII comprehensa..., Nüremberg, sumpt. J. A. Endteri et Wolfgangi junioris haeredum, 1664

Schola steganographica, in classes octo distributa..., Nüremberg, sumpt. J. A. Endteri et W. junioris haeredum, 1665

TYSSOT DE PATOT (Simon), *Voyages et aventures de Jacques Massé*, Genève, Slatkine Reprints, 1979 [1710]

URQUHART (Thomas), *The Jewel*, éd., introduction et commentaire par R.D.S. Jack et R.J. Lyall, Edimbourg, Scottish Academic Press, 1983 [fac-similé de *Eskubalouron, or the Discovery of a Most Exquisite Jewel*, Londres, Printed by Ja. Cottrel, 1652]

Logopandectiesion, or an introduction to a universal Language..., Londres, G. Calvert et R. Tomlins, 1653

VEIRAS (Denis), *L'Histoire des Sévarambes*, éd. critique par Aubrey Rosenberg, Paris Honoré Champion, 2001 [Amsterdam, Estienne Roger, 1702 (1677-1678)]

- VIENNE PLANCY (Antoine de), *Extraordinaire du Mercure*, n°14, janvier 1681, p. 334-349 ; n°19, juillet 1682, p. 274-330 ; n°31, juillet 1685, p. 112-182 ; n°32, janvier 1686, p. 110-146
- VIGENERE (Blaise de), *Traité des chiffres ou secrètes manières d'écrire*, éd. fac-similé, Paris, Guy Trédaniel Editeur, 1996 [Paris, chez Abel L'Angelier, 1586]
- WARD (Seth), *Vindiciae Academicarum, containing some briefe animadversium upon Mr. Websters book...*, Oxford, printed by L. Lichfield, 1654
- WEBB (John), *An Historical Essay Endeavouring a Probability that the Language of the Empire of China is the Primitive Language*, Londres, N. Brook, 1669
- A Vindication of Stone-Heng Restored [by Inigo Jones], in which the orders and rules of architecture observed by the ancient Romans are discussed together with the customs and manners of several nations of the world in matters of building of greatest antiquity, as also an historical narration of the most memorable actions of the Danes in England...*, Londres, T. Bassett, 1665
- WILKINS (John), *An Essay Towards a Real Character and a Philosophical Language* by John Wilkins, D D. Dean of Ripon and Fellow of Royal Society, Londres, printed for Sa. Gellibrand and for John Martyn printer to the Royal Society, 1668 [et fac-similé, Menston, The Scholar Press, 1968]
- The First book. The Discovery of a New World, or a Discourse tending to prove that'tis probable there may be another habitable world in the Moon. With a discourse concerning the possibility of a passage thither...*, Londres, J. Maynard, 1640
- Mercury, or the Secret and Swift Messenger, shewing how a man may with privacy and speed communicate his thoughts to a friend at any distance*, Londres, J. Maynard et T. Wilkins, 1641
- Mathematicall Magick, or the Wonders that may be Performed by Mechanicall Geometry. In two books. Concerning mechanicall powers (motions). Being one of the most easie, pleasant, usefull (and yet most neglected) part of mathematicks. Not before treated of in this language. By I. W. M. A.*, Londres, S. Gellibrand, 1648
- A Discourse Concerning the Gift of Prayer Shewing what it is, wherein it consists... with... directions to that purpose... by John Wilkins,... Whereunto may be added "Ecclesiastes", or a Discourse concerning the gift of preaching, by the same author*, Londres, E. Gellibrand, 1678

Sermons Preach'd upon Several Occasions Before the King at White-Hall, by... John Wilkins,... To which is added a discourse concerning the beauty of providence, by the same author. The 2nd edition, Londres, J. Gellibrand, 1680

Sermons Preached upon Several Occasions : By the Right Reverend Father in God, John Wilkins, D.D. and late Lord Bishop of Chester, Never before Published, Londres, Ed. Tho. Basset, Ric. Chiswell et Will. Rogers, 1682

The Mathematical and Philosophical Works of the Right Reverend John Wilkins,... containing, I. The Discovery of a new world, or a Discourse tending to prove that'tis probable there may be another habitable world in the Moon ; with a discourse of the possibility of a passage thither ; II. That'tis probable our Earth is one of the planets ; III. Mercury, or the Secret and swift messenger, shewing how a man may, with privacy and speed, communicate his thoughts to a friend at any distance ; IV. Mathematical magick, or the Wonders that may be perform'd by mechanical geometry ; V. An Abstract of his Essay towards a real character and a philosophical language. To which is prefix'd the author's life and an account of his works, Londres, J. Nicholson, A. Bell, B. Tooke et R. Smith, 1708

1.2 Correspondances¹⁷⁷⁶

BOYLE (Robert), *The Correspondence of Robert Boyle*, 6 vol., éd. par Michael Hunter, Antonio Clericuzio et Lawrence M. Principe, Londres, Pickering & Chatto, 2001

The Works. Edited by Thomas Birch, 6 vol., Hildesheim, Georg Olms, 1966

COMENIUS (Jan Amos), *Jana Amosa Komenského korrespondence. Sebral a k tisku připravil A. Patera...*, éd. A. Patera, Prague, Nákladem České Akademie, 1892

EVELYN (John), *The Diary of John Evelyn*, éd. par E.S. De Beer, 6 vol., Londres, Oxford University Press, 1955

GASSENDI (Pierre), *Pierre Gassendi (1592-1655). Lettres latines*, 2 tomes, traduction par Sylvie Taussig, Turnhout, Brepols, 2004

¹⁷⁷⁶ Nous faisons apparaître aussi dans cette catégorie les journaux. La correspondance d'Athanasius Kircher, elle, figure dans la catégorie des manuscrits.

- HARTLIB (Samuel), *Ephemerides : The Hartlib Papers*, CD-Rom, 2e édition, éd. Patricia Barry *et alii*, Sheffield, 2002
- HOOKE (Robert), *The Diary of Robert Hooke M.A., M.D., F.R.S. 1672-1680, transcribed from the Original in the Possession of the Corporation of the City of London (Guildhall Library)*, éd. Henry W. Robinson (Librarian of the Royal Society) et Walter Adams, B.A., avant-propos de Sir Frederick Gowland Hopkins, O.M. (President of the Royal Society), Londres, Taylor & Francis, 1935
- HUYGENS (Christiaan), *Oeuvres complètes de Christiaan Huygens*, publiées par la Société hollandaise des sciences, 23 vol., La Haye, M. Nijhoff, 1888-1950
- MERSENNE (Marin), *Correspondance du P. Marin Mersenne, religieux minime*, publiée et annotée par Cornelis De Waard, édition entreprise sur l'initiative de Mme Paul Tannery et continuée par le Centre national de la recherche scientifique, avec la collaboration de M. Bernard Rochot, 18 vol., Paris, Ed. du CNRS, 1932-1988
- OLDENBURG (Henry), *The Correspondence of Henry Oldenburg*, 13 vol., éd. et trad. en anglais par Albert Rupert Hall et Marie Boas Hall, Madison, The University of Wisconsin Press, 1965-1986
- PEPYS (Samuel), *The Diary of Samuel Pepys*, 11 vol., éd. Robert Latham et William Matthews, Londres, G. Bell and Sons, 1970
- PEREISC (Nicolas-Claude Fabri de), *Lettres de Peiresc...*, publiées par Philippe Tamizey de Larroque, 7 vol., Paris, Impr. nationale, 1888-1898
- Correspondance de Pereisc avec plusieurs missionnaires et religieux capucins (1631-1637)*, publiées par le P. Apollinaire de Valence, Préface par Ph. Tamizey de Larroque, Paris, A. Picard, 1892
- Lettres à Claude Saumaise et à son entourage (1620-1637)*, éditées par Agnès Bresson, Florence, Leo S. Olschki Editore, 1992
- RAY (John), *The Correspondence of John Ray, consisting of selections from the Philosophical letters published by Dr. Derham and original letters of John Ray in the collection of the British Museum*, éd. par Edwin Lankester, Londres, The Ray Society, 1848
- Further Correspondence of John Ray*, éd. par Robert W. T. Gunther, Londres, The Ray society, 1928

1.3 Autres types de sources

La Bible des Rose-Croix : traduction [de l'allemand] et commentaire des trois premiers écrits rosicruciens, 1614, 1615, 1616, éd. Bernard Gorceix (nouvelle édition), Paris, PUF, 1998

ACOSTA (José de), *Histoire naturelle et morale des Indes tant Orientales qu'Occidentales... composée en castillan par Joseph Acosta et traduite en françois par Robert Regnault*, Paris, M. Orry, 1598 [et fac-similé, Cambridge, Omnisys., 1990] [1589]

Doctrina cristiana y catechismo para instrucción de los Indios, Madrid, Consejo superior de investigaciones científicas, 1985 [1584]

AGRIPPA (Camillo) *Trattato di scienza d'arme. Et un dialogo detta matera*, Venise, A. Pinargenti, 1568

ALBINUS (Petrus), *Petri Albini Nivemontii Commentatio de linguis peregrinis atque insulis ignotis, ex scripto manu ipsius exarato, edidit M. Samuel Cnauthius misenensis Biblioth. Acad. Vitteimb. Praef accedit Hugonis Grotii de Origine Gentium Americanarum Dissertatio*, Wittenberg, apud Io. Ludovicum Meiselim, 1714

ALCIAT (André), *Les Emblèmes*, éd. par Pierre Laurens, Paris, Klincksieck, 1997 [1551]

ALDRETE (Bernardo José de), *Del Origen y principio de la lengua castellana o romance que oi se usa en España*, ed. Lidio Nieto Jiménez, Madrid, Consejo Superior de Investigaciones Científicas, 1972-5 [1606]

Varias antigüedades de España, Africa y otras provincias, Amberes, A costa de Iuan Hasrey, 1614

ALEGHIERI (Dante), *De l'éloquence vulgaire*, traduit du latin par Frédéric Magne, Paris, La Délirante, 1985 [1303-1304]

ALTHUSIUS (Johannes), *Civilis conversationis libri duo*, Ed. P. Althusius, Hanovre, 1611

ALVA IXTLILXOCHITL (Fernando de), *Sumaria relación de todas las causas dans Obras históricas incluyen el texto completo de las llamadas relaciones e historia de la nación chichimeca en una nueva versión establecida con el cotejo de los manuscritos más antiguos que se conocen*, Tome 1, Ed. Edmundo O'Gorman, Universidad Nacional Autónoma de México – Instituto de Investigaciones históricas, México, 1975

- ANDREAE (Johann Valentin), *Fama fraternitatis Confessio fraternitatis*, Stuttgart, Calwer, 1994 [1616]
Reipublicae christianopolitanae descriptio, Strasbourg, sumptibus haeredum L. Zetzneri, 1619
- ARNAULD (Antoine) et LANCELOT (Claude), *Grammaire générale et raisonnée*, Paris, Pierre Le Petit, 1660
- ARNAULD (Antoine) et NICOLE (Pierre), *La Logique, ou l'Art de penser...*, Paris, C. Savreux, 1662
- AUBREY (John), *Brief Lives*, éd. Olivier Lawson Dick, Londres, Secker & Warburg, 1960 (1949)
- AUGER (Emon), *Response à une epistre liminaire de Pierre Viret, ministre des reformez à Lyon*, Lyon, Michel Jove, 1565
- AUSTRIACUS (Johannes), *De memoria artificiosa libellus*, Strasbourg, Antonius Bertramus, 1610
- BAGLIONI (Luca), *L'arte del predicare*, Venise, appreso A. Torresano et fratelli, 1562
- BARGRAVE (John), *Pope Alexander the Seventh and the College of Cardinals. Catalogue of Dr. Bargrave's Museum*, Londres, Camden Society, 1867
- BARKER (Edmund), *The Voyages of Sir James Lancaster to Brazil and the East Indies 1591-1603*, éd. Sir William Foster, Londres, printed for the Hakluyt Society, 1940
- BATES (William), *Vitae selectorum aliquot virorum qui doctrina, dignitate aut pietate inclaruere. (Edidit Gulielmus Batesius.)*, Londres, apud G. Wells, 1681
- BAXTER (Richard), *Reliquiae Baxterianae or Mr. Richard Baxter's Narrative of the most memorable passages of his life and times... publish'd... by Matthew Sylvester*, Londres, Printed for T. Pakhurst, J. Robinson, J. Lawrence, and J. Dunton, 1696
A Call to the unconverted to turn and live and accept of mercy while mercy may be had as ever they would find mercy in the day of their extremity..., Londres, for N. Simmons, 1658
- BAYLE (Pierre), *Dictionnaire historique et critique. Cinquième édition de 1740 Revue, corrigée et augmentée*, 4 vol., Genève, Slatkine Reprints, 1995 [1740]
- BECANUS (Goropius, alias Jan Van Gorp), *Origines Antwerpianae, sive Cimmeriorum Becceselana novem libros complexa...*, Anvers, ex officina C. Plantini, 1569
- BEKMANN (Johann Christoph), *Historia orbis terrarum geographica et civilis, de variis negociis nostri potissimum et superioris seculi, aliisve rebus selectioribus (auctore J. C. Becmano)*, Francfort, sumptibus heredum J. W. Fincelii, 1680

- BELLEFOREST (François de), *La Cosmographie universelle de tout le monde, en laquelle... sont au vray descriptes toutes les parties habitables et non habitables de la terre et de la mer,... auteur en partie Munster, mais beaucoup plus augmentée, ornée et enrichie par François de Belle-Forest,...*, 4 vol., Paris, M. Sonnius, 1575
- BELOT (Jean, curé de Mil-Monts), *Familieres instructions pour apprendre les sciences de chiromence et physionomie ; dans lesquelles se trouvent des plus admirables secrets des sciences divinatrices, propres particulièrement pour ceux qui font profession des exercices militaires, iudicature, et arts libéraux, et par icelles leur donner le parfait de la mémoire selon la doctrine de R. Lulle*, Lyon, Chez Claude Rivière, 1654
- BEN ISRAEL (Menasseh), *Espérance d'Israël*, introduction, traduction et notes par Henri Méchoulan et Gérard Nahon, Paris, Vrin, 1979 [1650]
- BIRCH (Thomas), *The History of the Royal Society of London for improving of natural knowledge from its first rise, in which the most considerable of those papers communicated to the Society, which have hitherto not been published, are inserted in their proper order, as a supplement to the « Philosophical transactions »*, 4 vol., éd. fac-similé, New York-Londres, Johnson reprint corporation, 1968 [Londres, A. Millar, 1756-1757]
- BLANCHOT (Pierre), *Idea bibliothecae universalis quam meditatur et non minima parte affectam habet F. Petrus Blanchot*, Paris, S. Cramoisy, 1631
- BOCANEGRA (Juan Perez), *Ritual Formulario e institucion de curas, para administrar a los naturales de este reyno, los santos sacramentos del bautismo, confirmacion, eucaristia, y viatico, penitencia, extremauncion, y matrimonio, con advertencias muy necessarias... en la lengua quechua general*, Lima, por Geronymo de Contreras, 1631
- BONET (Juan Pablo), *Reduction de las Letras y arte para enseñar á ablar los mudos*, Madrid, por F. Abarca de Angulo, 1620
- BOUCHARD (Jean-Jacques, éd.), *Monumentum romanum Nicolao Claudio Fabricio Perescio, senatori aquensi, doctrinae virtustuque causa factum (Edidit Jo. Jacobus Buccardus)*, Rome, typis vaticanis, 1638
- BOVELLES (Charles de), *La Différence des langues vulgaires et la variété de la langue française* Liber de differentia vulgarium linguarum et Gallici sermonis varietate, présentation et traduction commentée par Colette Dumont-Demaizière, Amiens, Musée de Picardie, 1972 [1533]

- BREREWOOD (Edward), *Enquiries touching the diversity of languages and religions through the cheife parts of the world...*, Londres, J. Bill, 1614
- BREYDENBACH (Bernhard de), *Des Saintes Pérégrinations de Jerusalem* (rédigé d'après Bernard de Breydenbach, par F. Nicole Le Huen), Lyon, Michelet Topie de Pymont et Jacques Herembercl d'Alemagne, 1488 [1486 en latin]
- BRIGHT (Timothy), *Characterie, an Arte of shorte, swifte, and secrete writing by Character*, Ulverstone, W. Holmes, 1888 [Londres, 1588]
- BROWNE (Thomas), *Pseudodoxia Epidemica ou examen de nombreuses idées reçues et de vérités généralement admises*, traduit par Bernard Hoepffner avec la collaboration de Catherine Goffaux, Paris, José Corti, 2004 [1646]
- « Of Languages and particularly of the Saxon Tongue », dans *The Works of Sir Thomas Browne, volume five : Miscellany Tracts Repertorium Miscellaneous Writings*, éd. par Geoffrey Keynes, Londres, Faber & Faber Limited, 1931, p. 83-98
- The Works of Sir Thomas Browne, volume five : Miscellany Tracts Repertorium Miscellaneous Writings*, éd. par Geoffrey Keynes, Londres, Faber & Faber Limited, 1931
- BRY (Théodore de), *India orientalis, ou Petits voyages*, Francfort, Oppenheim, 1598-1619
- Americae pars VII. Verissima et jucundissima descriptio praecipuarum quarundam Indiae regionum et insularum, quae... jam primum ab Ulrico Fabro, Straubingensi... inventae et... consignatae fuerunt, ex germanico in latinum sermonem conversa, autore M. Gotardo Artus,... Illustrata... pulcherrimis imaginibus et in lucem emissa studio et opera Theodorici de Bry, piae memoriae, relictæ viduae et filiorum*, Francfort, venales reperiuntur in officina T. de Bry, 1599
- BURNET (Gilbert), *The Life of William Bedell, D.D. Bishop of Kilmore in Ireland*, Londres, printed for John Southby, 1685
- A Sermon Preached at the Funeral of the Most Reverend Father in God, John by the Divine Providence Ld. Archibishop of Canterbury, Primate and Metropolitan of al England*, Londres, Richard Chiswell, 1694
- CABEZA DE VACA (Alvar Nuñez), *Relation et commentaires du gouverneur Alvar Nuñez Cabeza de Vaca sur les deux expéditions qu'il fit aux Indes*, traduction de H. Ternaux-Compans, Edition présentée et annotée par Jean-Marie Saint-Lu, Paris, Mercure de France, 2003 [1542]

- CALEPINO (Ambrogio), *Ambrosii Calepini Bergomatis, ... Dictionarium ex optimis quibusque authoribus Nonio Marcello, Festo Pompeio, M. Varrone... nullo fere vocabulo cornucopiae praetermisso studiose collectum et ab Ascensio diligenter recognitum atque impressum*, Paris, Venundantur ab Johanne Parvo, Joanne Scabelero et ipso Ascensio, 1510
- CAMDEN (William), *Remaines concerning Britaine, but especially England and the inhabitants thereof...*, Londres, J. Legatt for S. Waterson, 1614
- CAMILLO (Giulio), *Le Théâtre de la mémoire*, traduit de l'italien par Eva Cantavenera et Bertrand Schefer, annoté et précédé de *Les Lieux de l'image* par Bertrand Schefer, Paris, Ed. Allia, 2001
- CAREW (Richard), *On the Excellency of the English Tongue*, dans CAMDEN (William), *Remaines concerning Britaine...*, Londres, J. Legatt for S. Waterson, 1614 [1595]
- CARLETTI (Francesco), *Razonamientos de mi viaje alrededor del mundo*, Mexico, introduction de Francisca Perujo, UNAM, Mexico, 1976
Voyage autour du monde de Francesco Carletti (1594-1606), Paris, Chandeigne, 1999
- CARTIER (Jacques), *Voyages au Canada* (accompagné des relations des voyages en Amérique de Gonneville, Verrazano et Roberval ; édité par Ch.-A. Julien *et al.*), Paris, François Maspéro, 1981
- CASTELL (Edmund), *Lexicon heptaglotton, hebraicum, chaldaicum, syriacum, samaritanum, aethiopicum, arabicum, conjunctim; et persicum, separatim... Cui accessit brevis, & harmonica (quantum fieri potuit) grammaticae, omnium praecedentium linguarum delineatio. Authore Edmundo Castello...*, Londres, imprimebat Thomas Roycroft, 1669
- CASTIGLIONE (Baltassare), *Il Libro del cortegiano, del conte Baldesar Castiglione*, Venise, nelle case d'Aldo Romano & d'Andrea d'Asola, 1528
- CAVALCANTI (Bartolomeo), *La Retorica*, Venise, appresso G. Giolito de Ferrari, 1559
- CESALPINO (Andrea), *De Plantis libri XVI Andreae Caesalpini,...*, Florence, apud G. Marescottum, 1583
- CHAMBERLAYNE (John), *Oratio dominica in diversas omnium fere gentium linguas vera et proprius cujusque linguae characteribus expressa...*, Amsterdam, typis Gumpfenberg et D. Goerei, 1715

- CHARLETON (Walter), *The Immortality of the Human Soul : demonstrated by the light of nature*, Londres, H. Herringman, 1657 [et éd facsimilé : New York, AMS Press, 1985]
- CHERADAME Jean, *Alphabetum linguae sanctae, mystico intellectu refertum...*, Paris, G. de Gourmont, 1532
- CHIFLET (Laurent), *Essay d'une parfaite grammaire de la langue françoise...*, Paris, P. Maugé, 1668
- CLAVIUS (Christoph), *Euclidis Elementorum libri XV, accessit XVI de solidorum regularium cujuslibet intra quodlibet comparatione, omnes perspicuis demonstrationibus accuratisque scholiis illustrati, nunc iterum editi, ac multarum rerum accessione locupletati,...*, Rome, apud B. Grassium, 1589 (1574)
Christophori Clavii Bambergis E Societate Iesu Opera mathematica V Tomis distributa ab auctore nunc denuo correctata, et plurimis locis aucta... Tomus primus complectens in Euclidis Elementa Geometrica, In Sphaerica Theodosii..., 5 vol., Mayence, A. Hierat, 1611-1612
- CRUZ (Gaspar da), *Tratado das coisas da China...*, éd. par Rui Manuel Loureiro, Lisbonne, Cotovia-Comissão Nacional para as Comemorações dos Descobrimentos Portugueses, 1997 [1569]
- CRUZ (Juan de la, Fray), *Doctrina christiana en la lengua Guasteca con la lengua castellana, La guasteca correspondiente a cada palabra : de guasteco : Segun que se pudo tolerar en la frasis : de la lengua guasteca conpuesta por yndustria de un frayle de la orden del glorioso sanct Augustin : Obispo y doctor de la sancta yglesia*, Mexico, en casa de Pedro Ocharte, 1571
- DEKKER (Thomas), *Lanthorne and Candlelight. Or The Bell-mans second Nights walke. In which Hee brings to light, a Broode of more strange Villanies, then ever were till this yeare discovered*, Londres, John Busbie, 1608
- DELLA VALLE (Pietro), *Viaggi di Pietro della Valle il Pellegrino, con minuto ragguaglio di tutte le cose notabili osservate in essi, descritti da lui medesimo in 54 lettere familiari... mandate in Napoli all'erudito... suo amico Mario Schipano, divisi in tre parti, cioè la Turchia, la Persia e l'India...*, 4 vol., Rome, 1650-1663
Les Fameux voyages de Pietro della Valle, gentil-homme romain, surnommé l'illustre voyageur... [La Turquie, 1re et 2e parties.], Paris, G. Clouzier, 1661-1662
- DERHAM (William), *Memorials of John Ray, consisting of his life by Dr. Derham...*, éd. Edwin Lankester, Londres, the Ray Society, 1846 [1716]

- DIGBY (Kenelm), *Two Treatises, in the one of which the nature of bodies, in the other the nature of mans soule is looked into : in way of discovery of the immortality of reasonable soules*, Paris, printed by G. Blaizot, 1644
- DO COUTO (Diego), *Década quarta da Asia*, 2 vol., éd. par Maria Augusta Lima Cruz, Lisbonne, Comissão Nacional para as Comemorações dos Descobrimentos Portugueses, Imprenso Nacional, Casa da Moeda, 1995-1999
- DOLET (Etienne), *La Manière de bien traduire d'une langue en aultre; De la punctuation de la langue francoyse ; Des accents d'ycelle*, Paris, Obsidiane, 1990 [1540]
- DORE (Pierre), *L'Arche de l'Alliance*, Paris, Benoist Prevost pour Jean Ruelle, 1549
- DU BELLAY (Joachim), *La deffence et illustration de la langue françoyse*, Genève, Slatkine, 1972 [1549]
- DUPUYHERBAULT (Gabriel), *Consolation des catholiques molestez par Sectaires et schismatiques*, Paris, Jean de Roigny, 1560
- DU TERTE (Jean-Baptiste.), *Histoire generale des isles des Christophe, de la Guadeloupe, de la Martinique, et autres dans l'Amerique...*, Paris, Chez Iacques et Emmanuel Langlois, 1654
- EDMUNDSON (Henry), *Lingua linguarum the naturall language of languages. The first part in a vocabulary. Wherein it is desired and endeavoured, that tongues may be brought to teach themselves; and words may be best fancied, understood, and remembred. Contrived, and built upon analogy, as is further specified in the ensuing page. A designe further improvable, and applyable to the gaining of any language: but here fitted for the first fourmes in grammar-schooles, to acquaint them with the Latine tongue. By Henry Edmundson usher to the schoole at Tunbridge in Kent*, Londres, printed by T. Roycroft, for Humfrey Robinson, 1655
- ELIOT (John), *The Christian Commenvwealth : or, The Civil Policy of The Rising Kingdom of Jesus Christ. Written Before the Interruption of the Government, by Mr. John Eliot, Teacher of the Church of Christ at Roxbury in New-England. And Now Published (after his consent given) by a Server of the Season.*, éd. fac-similé, New York, Arno Press, 1972 [Londres, Printed for Livewell Chapman, 1650]
- A Brieve Narrative of the Progress of the Gospel among the Indians of New England*, introduction W. T. R. Marvin, Boston, John K. Wiggin & Parsons Lunt., 1868 [1670]

- ELIOT (John) et MAYHEW (Thomas), *Tears of Repentance : Or, A further Narrative of the Progress of the Gospel Amongst the Indians in New-England*, Londres, Peter Cole, 1653
- ERASME, *Le Cicéronien*, dans *La Philosophie chrétienne*, introduction, trad. et notes de P. Mesnard, Paris, Vrin, 1970, p. 257-358
- ESTIENNE (Henri), *Traicté de la conformité du langage françois avec le grec*, Paris, publié par L. Feugère, 1852 [1565]
- Deux dialogues du nouveau langage françois italianisé et autrement déguizé, principalement entre les courtisans de ce temps*, éd. par P.-M. Smith, Genève, Ed. Slatkine, 1980 [1578]
- Traicté de la conformité du langage françois avec le grec* (1565), suivi de *De Latinitate falso suspecta* (1576), et de *Project du livre intitulé : De la Precellence du langage françois* (1579), Genève, Slatkine Reprints, 1972
- Project du livre intitulé De la precellence du langage François. Le livre au lecteur, je suis ioyeux de pouvoir autant plaire Aux bons François, qu'aux mauvais veulx desplaire*, Paris, Mamert Patisson, 1579
- FALCONER (John), *Cryptomensys Patefacta : or the Art of the Secret Information Disclosed without a key*, Londres, Daniel Brown, 1685
- FERRARI (Francesco), *De veterum acclamationibus et plausu libri septem*, Milan, ex ambrosiani collegii typographia, 1627
- FRITZ (Johann Friedrich), *Orientalisch- und occidentalischer Sprachmeister, welcher nicht allein hundert Alphabete nebst ihrer Ausprache, so bey denen meisten Europäisch-Asiatisch-Africanisch-und Americanischen Völckern und Nationen gebräuchlich sind, auch einigen "tabulis polyglottis" verschiedener Sprachen und Zahlen vor Augen leget, sondern auch das Gebet des Herrn in 200 Sprachen und Mundarten mit dererselben Characteren und Lesung, nach einer geographischen Ordnung mittheilet, aus glaubwürdigen "auctoribus" zusammengetragen...*, Leipzig, Christian Friedrich Gessner, 1748
- FROIS (Luís), *Traité de Luís Fróis, S.J. (1585) sur les contradictions de mœurs entre Européens et Japonais*, trad. Xavier de Castro et Robert Schrimpf et présentation José Manuel Garcia, Paris, Chandeigne, 1993
- GANDAVO (Pedro de Magalhães), *Histoire de la province de Santa Cruz que nous nommons Brésil*, traduction du portugais par Henri Ternaux (1837), revue et corrigée par Philippe Billé, Nantes, Le Passer-Cecofop, 1995 [1576]

Regras que ensinam a maneira de escrever e a ortografia da língua portuguesa : com o diálogo que adiante se segue em defesa da mesma língua, introduction de Maria Leonor Carvalhão Buescu, Lisbonne, Biblioteca nacional, 1981 [fac. sim. de l'éd. de Lisbonne, A. Gonsalvez 1574]

GANTE (Pedro de), *El Catecismo en pictogramas de Fray Pedro de Gante : estudio introd. y desciframiento del Mais Vit. 26-9 de la Biblioteca nacional de Madrid*, ed. Justino Cortés Castellanos, Madrid, Fundación universitaria española, 1987

Doctrina christiana en lengua mexicana, éd. fac-similé, México, centro de estudios históricos Fray Bernardino de Sahagún, 1981

GASSENDI (Pierre), *Viri illustris Nicolai Claudii Fabricii de Peiresc, senatoris Aquisextiensis, vita*, La Haye, sumptibus A. Vlacq, 1641

Peiresc (1580-1637), le « Prince des Curieux » au temps du Baroque. Vie de l'illustre Nicolas-Claude Fabri de Pereisc, conseiller au Parlement d'Aix, traduit du latin (*Viri illustris Nicolai Claudii Fabricii de Peiresc, senatoris Aquisextiensis, vita*) par Roger Lassalle avec la collaboration d'Agnès Besson, préface de Jean Emelina, Paris, Belin, 1992

GESUALDO (Filippo, P.), *Plutosofia di F. Filippo Gesualdo, ... nella quale si spiega l'arte della memoria...*, Padoue, P. Megietti, 1592

GIORGIO (Francesco, dit Georges de Venise), *L'Harmonie du monde, divisée en trois cantiques. Œuvre singulier, et plain d'admirable erudition : Premierement composé en Latin par François Georges Venitien, & depuis traduit & illustré par Guy Le Fevre de la Boderie Secrétaire de Monseigneur frère unique du Roy, & son Interprète aux langues estrangeres ; plus l'Heptaple de Jean Picus comte de la Mirande translaté par Nicolas Le Fevre de la Boderie*, Paris, Chez Jean Macé, 1578 [1545 en italien]

GOLDSMIT (Edmund), *Bibliotheca Curiosa. On the Origin of Native Races of America A Dissertation by Hugo Grotius. To which is added A Treatise on Foreign Languages and Unknown Islands by Peter Albinus*, traduit de l'original latin (*De origine gentium americanarum...*) et enrichi de notes bibliographiques et d'illustrations par Edmund Goldsmid (F.R.H.S.), Edimbourg, Privately Printed, 1884

GONZALEZ DE MENDOZA (Juan), *Histoire du grand royaume de la Chine situé aux Indes orientales... Plus trois voyages faits vers iceluy en l'an 1577, 1579 et 1581...*, Rouen, Nicolas Angot, 1614 [1585]

- GREW (Nehemiah), *Musaeum regalis societatis, or a Catalogue and description of the natural and artificial rarities belonging to the Royal society and preserved at Gresham colledge, made by Nehemiah Grew,... Whereunto is subjoynd the comparative anatomy of stomachs and guts, by the same author*, Londres, printed by W. Rawlins for the author, 1681
- GRUTER (Janus), *Inscriptionum romanarum corpus absolutissimum ingenio et cura Jani Gruteri, auspiciis Jos. Scaligeri ac M. Velseri. Accedunt XXIV Scaligeri indices, item notae Tyronis ac Senecae nunquam antehac excusae*, Heidelberg, in bibliopolio Commeliniano, 1616
- GUALDO (Paolo), *Vita Joannis Vincentii Pinelli, patricii genuensis... auctore Paulo Gualdo,... - Joannis Boteri ad Joannem Vincentium Pinellum sylva, cui titulus Otium honoratum...*, Augsbourg, excud. C. Mangus, 1607
- GUEDAN (François), *Institution de la langue florentine et toscane, pour apprendre promptement et facilement la langue italienne,...*, Paris, J. Gesselin, 1602
- GUICHARD (Etienne), *L'Harmonie étymologique des langues hébraïque, chaldaïque, syriaque...*, Paris, G. Le Noir, 1606
- HAKLUYT (Richard), *The Principal navigations, voyages, traffiques and discoveries of the English nation...*, 2vol., Londres, printed by G. Bishop, 1599-1600
- HARSDÖRFFER (Georg Philipp), *Frauenzimmer Gesprächspiele*, Tübingen, Niemeyer, 1968 [1641]
- HERIGONE (Pierre), *Les Six premiers livres des Éléments d'Euclide, démontrez par notes d'une méthode très brève et intelligible,...*, Paris, H. Le Gras, 1639
Cursus mathematicus, nova, brevi et clara methodo demonstratus... Cours mathématique, démontré d'une nouvelle, briefve, et claire methode..., Paris, S. Piget, 1644
- HERNANDEZ (Francisco), *Obras completas*, vol. VI, Mexico, UNAM, 1984
- HERWART VON HOHENBURG (Johann Georg), *Thesaurus hieroglyphicorum*, s.l. (Munich), s.d. [1610]
- HOLDER (William), *Elements of speech, an essay of inquiry into the natural production of letters, with an appendix concerning persons deaf and dumb...*, Londres, M. Pardoe, 1677
- HOOKE (Robert), *A Description of Helioscopes...*, Londres, J. Martyn, 1676
- INGOLI (Francesco), *Relazione delle Quattro Parti del Mondo*, éd. Fabio Tosi, préface de Josef Metzler, Rome, Urbaniana University Press, 1999

- JACOB (Louis), *Traicté des plus belles bibliothèques publiques et particulières, qui ont esté, & qui sont à présent dans le monde. Divisé en deux parties. Composé par le P. Louys Jacob, Chalonnais, Religieux Carme, Paris, Chez Rolet Le Duc, 1644*
- JOUBERT (Laurent), *Erreurs populaires au fait de la médecine et régime de santé, suivi de Question vulgaire : Quel langage parleroit un enfant qui n'auroit jamais ouï parler, Bordeaux, S. Millanges, 1578*
- JUNIUS (Melchior), *Methodus eloquentiae comparandae, scholis aliquot rhetoricis tradita, Strasbourg, impensis L. Zetzneri, 1609 [1585]*
- LAHONTAN (Louis Armand de Lom d'Arce, baron de), *Mémoires de l'Amérique septentrionale, ou la suite des voyages de Mr. Le Baron de Lahontan..., 2 tomes, La Haye, chez les frères l'Honoré, 1703*
- LANCELOT (Claude), *Nouvelle Méthode [...] latine, Paris, A. Vitré, 1644*
- LANGLOIS (Pierre), *Discours des Hiéroglyphes des Egyptiens, Emblèmes, Devises et Armoiries, Paris, Abel Langelier, 1583*
- LA PEÑA MONTENEGRO (Alonso, de), *Itinerario para parochos de Indios en que se tratan las materias más particulares tocantes á ellos, para su buena administración, compuesto por el... doctor don Alonso de La Peña Montenegro..., Madrid, por Iospeh Fernandez de Buendia, 1668*
- LA PEYRERE (Isaac de), *Praeadamitae. Sive Exercitatio super versibus duodecimo, decimotertio et decimoquarto capituli quinti Epistolae D. Pauli ad Romanos. Quibus inducuntur primi homines ante Adamum conditi, Amsterdam, Louis et Daniel Elzevier, 1655*
- LE FEVRE DE LA BODERIE (Guy), *Ad nobiliores linguas communi methodo componendas isagoge, Paris, S. Prevosteau, 1588*
La Galliade ou De la révolution des arts et des sciences, Paris, G. Chaudière, 1578
- LE LABOUREUR (Louis), *Les Avantages de la Langue Française sur la Langue Latine... à M. de Montmor..., Paris, F. Lambert, 1667*
- LE MAIRE (Nicolas), *Le Sanctuaire fermé aux profanes ou la Bible défendue au vulgaire..., Paris, Sébastien et Gabriel Cramoisy, 1651*
- L'EPEE (Charles-Michel de), *Institution des sourds et muets par la voie des signes méthodiques, ouvrage qui contient le projet d'une langue universelle, par l'entremise des signes naturels assujettis à une méthode, Paris, Nyon l'aîné, 1776*

- LE ROY (Louis), *De la vicissitude ou Variete des choses en l'univers, et concurrence des armes et des lettres par les premieres et plus illustres nations du monde,...*, Paris, chez Pierre l'Huilier, 1575
- LLOYD (William), *A Sermon preached at the funeral of... John, late bishop of Chester, at the Guildhall chappel, London, on... the 12 of December 1672*, Londres, J. Brome, 1673
- LOPEZ DE GOMARA (Francisco), *Histoire générale des Indes occidentales et terres neuves qui jusques à présent ont esté descouvertes, augmentée en ceste 5e édition de la description de la Nouvelle Espagne et de la grande ville de Mexicque autrement nommée Tenuctilan, composée en espagnol par François López de Gómara et traduite en français par le S. de Genille, Mart. Fumée*, Paris, M. Sonnius, 1584 [1569]
- MAFFEI (Giovanni Pietro), *Histoire des Indes, de Jean Pierre Maffée... où est traicté de leur descouverte, navigation et conqueste faicte tant par les Portugais que Castillans. Ensemble de leurs mœurs, cérémonies, loix, gouvernemens, et réduction à la foy catholique, traduit par F.A.D.L.B. [Arnaud de La Borie]...*, Lyon, J. Pillehotte, 1603
- MARAFIOTO (Girolamo, P.), *F. Hieronymi Marafioti, ... de Arte reminiscentiae per loca et imagines, ac per notas et figuras in manibus positas, opus delectabile...*, Venise, I. B. Bertonus, 1602
- MARTINI (Martino), *Martini Martinii, ... Sinicae historiae decas prima, res a gentis origine ad Christum natum in extrema Asia, sive magno Sinarum imperio gestas complexa*, München, J. Wagner, 1658
- MENDIETA (Fray Jerónimo de), *Historia eclesiástica indiana*, fac-similé de l'édition de Joaquín García Icazbalceta (1870), Mexico, Porrúa, 1980 [1595]
- MENDOZA (Juan González de), *Historia de las cosas más notables, ritos y costumbres del gran reino de la China*, Rome, B. Grassi, 1585
- MENESTRIER (Claude-François), *La Philosophie des images énigmatiques*, H. Baritel, Lyon, 1694
- MERCATI (Michele), *Degli obelischì di Roma...*, Rome, Domenico Basa, 1589
- METCALFE (Theophilus), *Short Writing the most easie exact lineall and speedy method that hath ever yet been obtained or taught by any in this Kingdome composed by Theodosius Metcalfe Author and Professor of the said Art*, 6e édition, Londres, for Io : Hancock, 1646

MOLINA (Fray Alonso de), *Aquí comienza un vocabulario en la lengua castellana y mexicana compuesto por el muy reverendo padre fray Alonso de Molina*, Mexico, Juan Pablos, 1555

Vocabulario en lengua castellana y mexicana compuesto por el muy reverendo Padre Fray Alonso de Molina, éd. fac-similé par Julio Platzmann, Leipzig, B.G. Teubner, 1880 [Mexico, Antonio de Spínosa, 1571]

Arte de la lengua mexicana y castellana, Mexico, Pedro Ocharte, 1571 (éd. fac-similé, Madrid, Ed. Cultura Hispánica, «colección de incunables americanos», vol. VI, 1945)

MONGIN (Edme), *Oraison funèbre de Louis le Grand, Roy de France et de Navarre. Présentée le dix-neuvième Decembre 1715, dans la Chapelle du Louvre, en presence de Messieurs de l'Academie Française. Par Messire Edme Mongin, abbé de S. Martin d'Autun, cy-devant Precepteur de S.A.S. Monseigneur LE DUC, à present de S.A.S. Monseigneur LE COMTE, et l'un des Quarante de l'Academie Française.*, Paris, Chez Louis Coignard, 1716

MONTAIGNE (Michel de), *Essais*, éd. de M. Rationnel, Paris, Garnier, 1962

MONTANUS (Arias), *Liber Ieremiae, sive de actione*, in *Biblia sacra, Hebraice, Chaldaice, Graece, et Latine*, 8 vol., Anvers, Arias Montanus, 1569-1573

MORE (Thomas), *Utopia*, dans *The Complete Works*, éd. by Edward Surtz, and J. H. Hexter, New Haven-Londres, Yale university press, 1979

MOTOLINIA (Toribio de Benavente), *Historia de los indios de la Nueva España*, éd. Georges Baudot, Madrid, Castilia, 1985

MOUCHY (Antoine de), *Response à quelque Apologie que les heretiques ces jours passés on mis en avant sous ce tiltre : Apologie ou deffence des bons Chrestiens contre les ennemis de l'Eglise Catholique...*, Paris, Claude Frémy, 1558

NEBRIJA (Antonio de), *Gramática castellana*, éd. par P. Galindo Romero et L. Ortiz Muñoz, Madrid, Edición de la Junta del Centenario, 1946 [Salamanca, 1492]

NIEUHOF (Johan), *An Embassy from the East-India Company of the United Provinces to the Grand Tartar Cham, emperor of China, deliver'd by Their Excellencies Peter de Goyer and Jacob de Keyzer, At His Imperial City of Peking. Wherein the Cities, Towns, Villages, Ports, Rivers, &c. In their Passages from Canton to Peking, Are Ingeniously Describ'd, by Mr John Nieuhoff, Steward to the Ambassadors. Also An Epistle of Father John Adams their Antagonist, Concerning the Whole Negotiation. With an Appendix of several Remarks taken out of Father Athanasius Kircher.*,

- english'd, and set forth with their several Sculptures, by John Ogilby Esq. (His Majesties Cosmographer, Geographick Printer, and Master of the Revels in the Kingdom of Ireland), Londres, printed by John Macock for the Author, 1669*
- OGILBY (John), *America : Being the latest, and most accurate description of the New World*, Londres, Printed by the Author, 1671
- OLMOS (Fray Andrés de), *Grammaire de la langue nahuatl ou mexicaine (Arte para aprender la lengua mexicana)*, éd. Rémi Siméon, Paris, Imprimerie nationale, 1875 [1547]
- Arte de la lengua mexicana y vocabulario* (manuscrit de l'université de Tulan, La Nouvelle Orléans), Mexico, éd. Thelma D. Sullivan et René Acuña, UNAM, 1985
- OUGHTRED (William), *Arithmeticae in numeris et speciebus institutio quae tum logisticae, tum analyticae atque adeo totius mathematicae quasi clavis est...*, Londres, apud T. Harperum, 1631
- PALATINO (Giovanni Battista), *Libro ... nel qual s'insegna a scrivere ogni sorte lettera antica e moderna, du qualunque natione, con le sue regole et misure et essempli, et con un breve e utile discorso de la cifre reviduto nuovamente...*, Rome, per A. Blado Asolano, 1545
- PANTOIE (Jacques de, S.J.), *Advis du R. P. Jacques de Pantoie, ... envoyé de Paquin, cité de la Chine, au R. P. Loys de Gusman, ... sur le succès de la religion chrestienne au royaume de la Chine...*, Lyon, P. Rigaud, 1607
- PARE (Ambroise), *Les Œuvres d'Ambroise Paré, ... corrigées et augmentées par luymesme peu auparavant son décès, divisées en 29 livres...*, Paris, B. Macé, 1614
- PAREJA (Francisco), *Doctrina cristiana muy útil y necesaria*, Salamanca, Universidad de Salamanca, 1990 [México, 1578]
- PATRICIUS (Franciscus), *Nova de universis philosophia in qua aristotelica methodo, non per motum, sed per lucem et lumina, ad primam causam ascenditur, deinde propria Patricii methodo, tota in contemplationem venit divinitas ; postremo methodo platonica, rerum universitas, a conditore Deo deducitur...*, Ferrare, apud B. Mammarellum, 1591
- PERERII (Benedicti), *Prior [secundus] tomus Commentariorum et disputationum in Genesim*, Lyon, ex officina Juntarum, 1593-1594
- PERION (Joachim), *Dialogorum de linguae gallicae origine ejusque cum graeca cognitione libri quatuor*, Paris, S. Nivelles, 1554

- PERRAULT (Charles), *Les Hommes illustres*, Paris, chez A. Dezallier, 1697
- PFEIFFER (August), *Pansophia Mosaica e Genesi delineata, das ist, der Grund-Riss aller Weissheit, darinnen aus dem ersten Buch Mosis Alle Glaubens-Articul*, Leipzig, In Verlag Johannes Friedrich Gleditschens, 1685
- PIGAFETTA (Antonio), *Le voyage de Magellan, 1519-1522 : la relation d'Antonio Pigafetta & autres témoignages*, édition établie par Xavier de Castro, en collaboration avec Jocelyne Hamon & Luís Filipe Thomaz, préface de Carmen Bernard & Xavier de Castro, Paris, Chandeigne, 2010
- PLOT (Robert), *The Natural history of Oxfordshire, being an Essay toward the natural history of England...*, Oxford, printed at the Theater, 1677
- POPE (Walter), *The Life of the Right Rev. Father in God Seth [Ward], lord bishop of Salisbury,... with a brief account of bishop Wilkins, Mr. Lawrence Rooke, Dr. Isaac Barrow, Dr. Tuberville...*, Londres, W. Keblewhite, 1697
- PORTA (Giambattista della), *De Furtivis literarum notis, vulgo de Ziferis libri IIII, Joan. Baptista Porta,... autore*, Naples, apud J. M. Scotum, 1563
- De Humane Physiognomoniam*, éd. fac-similé, Paris, Aux Amateurs de Livres, 1990 [Sorrente, G. Cacchio, 1586]
- Ars Reminiscendi* aggiunta *L'Arte del ricordare*, éd. Raffaele Sirri, trad. Dorandino Falcone da Gioia (éd. bilingue latin/italien), Milan, Editione Scientifichae Italiane, 1996 [Naples, 1602]
- De Occultis literarum notis, seu Artis animi sensa occulte aliis significandi aut ab aliis significata expiscandi enodandique libri quinque, quibus auctarium accessit additamenta quaedam continens...*, Strasbourg, impensis L. Zetzneri, 1606
- Magie naturelle ou les Secrets et Miracle de la Nature*, Rouvray, Ed. du prieuré, 1993 [Rouen, 1631]
- PURCHAS (Samuel), *"Hakluytus posthumus", or Purchas, his Pilgrimes, containing a history of the world in sea voyages and land travells by Englishmen and others...*, 5 vol., Londres, H. Fetherston, 1625-1626
- RABELAIS (F.), *Les œuvres de François Rabelais ; II. – Pantagruel* (d'après l'édition de Francoys Juste, 1542), Paris, Editions de la Sirène, 1920
- Les œuvres de François Rabelais ; III. – Pantagruel, Le Tiers Livre* (d'après le texte de l'édition de Michel Fezandat, Paris, 1552), Paris, Editions de la Sirène, 1923

RADA (Martín de), *Relación verdadera de las cosas del reyno de Taibin, por otro nombre China, y del viage que a el hizo el muy reverendo padre fray M. de Rada, provincial que fué del orden de st. Augustin, que lo vio y anduvo en la provincia de Hocquien año de 1575 hecha por el mismo*, s.l.n.d. (BNF, Mss. espagnol n°325, f. 16-31), publiée dans *Revista Agustiana*, n°8 et n°9, 1884-1885

RAY (John), *Catalogus plantarum circa Cantabrigiam nascentium, in qua ["sic"] exhibentur quotquot hactenus inventae sunt, quae vel sponte proveniunt vel in gris seruntur... Adjiciuntur... index anglico latinus, index locorum, etymologia nominum et edplicatio quorundam terminorum*, Cambridge, excudebat J. Field, impensis G. Nealand, 1660

Observations topographical, moral and physiological, made in a journey through part of the Low-Countries, Germany, Italy and France, with a Catalogue of plants not native of England, found spontaneously growing in those parts and their virtues, by John Ray,... whereunto is added a Brief account of Francis Willughby,... his voyage through a great part of Spain, Londres, J. Martyn, 1673

A Collection of English words, not generally used, with their significations and original in two alphabetical catalogues, the one of such as are proper to the northern, the other to the southern counties, with an account of the preparing and refining such metals and minerals as are gotten in England. The 2nd edition, augmented... By John Ray,..., Londres, C. Wilkinson, 1691 (1674)

Nomenclator classicus, sive Dictionariolum trilingue, secundum locos communes, nominibus usitatoribus anglicis, latinis, graecis, ordine dispositis, "a classical nomenclator with the gender and declension of each word and the quantities of the syllables, by John Ray,... The third edition... for the use of schools, Londres, B. Motte, 1696 (1675)

Methodus plantarum nova, brevitatis et perspicuitatis causa synoptice in tabulis exhibita... auctore Joanne Raio,..., Londres, impensis H. Faitborne et J. Kersey, 1682

Historia plantarum, species hactenus editas aliasque insuper multas noviter inventas et descriptas complectens... auctore Joanne Raio,... Tomus primus. - Historiae plantarum tomus secundus, cum duplici indice... Accessit Nomenclator botanicus anglo-latinus. - Historiae plantarum tomus tertius qui est supplementum duorum praecedentium... Accessit Historia stirpium ins. Luzonis et reliquarum

- Philippinarum a R. P. Geo. Jos. Carnello, ... Item D. Jos. Pitton Tournefort, ... Corrolarium institutionum rei herbariae*, Londres, apud H. Faithorne, 1686-1704
- Miscellaneous discourses, concerning the dissolution and changes of the world... wherein the primitive chaos and creation, the general deluge, fountains, formed stones, ... earthquake, vulcanoes... are largely discussed and examined*, by John Ray, ..., London, S. Smith, 1692
- RELANDUS (Adrianus), *Hadriani Relandi Dissertationum Miscellaneorum, Pars prima, Pars altera, Pars tertia et ultima*, 3 vols, Ex officina Gulielmi Broedelet, Utrecht, 1708
- REUCHLIN (Johannes), *De rudimentis hebraicis*, Pforzheim, T. Anselm, 1506
- RICCI (Matteo), *De christiana expeditione apud Sinas Societate ab Iesu suscepta*, Augsburg, apud C. Mangium, 1615
- RICCI (Matthieu S.J.) et TRIGAULT (Nicolas, S.J.), *Histoire de l'expédition chrétienne au royaume de la Chine, 1582-1610*, introduction de Joseph Shih, établissement du texte et annotations de Georges Bessière, tables et index de Joseph Dehergne (S.J.), Lille, Desclée de Brouwer, 1978 [1617]
- RIPA (Cesare), *Iconologia*, Milan, Editori Associati, 1992 [1593]
- ROCCA (Angelo), *Appendix de dialectis hoc est de variis linguarum generibus*, dans *Bibliotheca Apostolica Vaticana a Sisto V P.M. in splendidiorem commodioremque locum traslata*, Rome, Typographia Apostolica Vaticana, 1591
- Bibliotheca Apostolica Vaticana a Sisto V P.M. in splendidiorem commodioremque locum traslata*, Rome, Typographia Apostolica Vaticana, 1591
- ROMBECH (Johannes), *Congestorium artificiosae memoriae V. P. F. Joannis Romberch de Kyrspen, ... Omnium de memoria preceptiones aggregatim complectens...*, Venise, in edibus Georgii de Rusconibus, 1520
- RONPHILE, *La Chyromantie naturelle*, traduit par Daniel de Rampalle, Lyon, chez Antoine Iullieron, 1653
- ROSSELLIO (Cosma), *Thesaurus artificiosae memoriae*, Venise, apud A. Paduanum, 1579
- SAAVEDRA FAJARDO (Diego), *Empresas políticas : Idea de un príncipe político-cristiano*, éd. présentée par Quintin Aldea Vaquero, Madrid, Editora Nacional, 1976 [1640]
- SAHAGUN (Fray Bernardino de), *Historia general de las cosas de Nueva España*, éd. Angel María Garibay K., Mexico, Porrúa, coll. « Sepan cuantos », n° 300, 1975

- Histoire générale des choses de la Nouvelle-Espagne*, trad. D. Jourdanet et R. Siméon, introduction Jean Rose, Paris, Ed. de la Découverte, 1991
- Psalmodia christiana y sermonario de los sanctos del año, en lengua mexicana, compuesta por el muy R. padre fray Bernardino de Sahagun, de la orden de sant Francisco. Ordenda en cantares ó psalmos, para que canten los Indios en los areytos, que hazen en las iglesias*, México, en casa de P. Ocharte, 1583
- SANCHEZ DE LAS BROZAS (Francisco), *Francisci Sanctii Brocensis...* *Comment. in And. Alciati Emblemata, nunc denuo... recognita...*, Lyon, apud G. Rovillium, 1573
- SANTO TOMAS (Domingo de), *Grammatica o arte de la lengua general de los Indios de los Reynos del Perú*, Madrid, Ed. de cultura hispánica, 1994
- SCALIGER (Joseph-Juste), *Diatriba de Europaeorum linguis* (1599) dans *Opuscula varia antehac non edita...*, Paris, apud H. Drouart, 1610
- SELENUS (Gustavus), *Gustavi Seleni Cryptomenytices et cryptographiae libri IX [Texte imprimé], in quibus et planissima stenographiae a Johanne Trithemio...* *olim conscriptae, enodatio traditur...*, Lüneburg, exscriptum typis et impensis J. et H. fratrum der Sternen, 1624
- SEMEDO (Alvarez), *Histoire universelle du Grand Royaume de la Chine*, introduction et traduction de Jean-Pierre Duteil, Paris, Edition Kimé, 1996 [1643]
- SEPI (Giorgio de), *Romani Collegii Societatis Iesu Musaeum Celeberrimum*, Amsterdam, ex officina janssoniowaesbergiana, 1678
- SIDNEY (Philip), *Un Plaidoyer pour la poésie*, éd. bilingue, trad. et présent. Par Maurice Lebel, Québec, Presses de l'Université Laval, 1965 [1595]
- SKIPPON (Philip), *An Account of a Journey Made Thro' Part of the Low-Countries, Germany, Italy, and France, by Philip Skippon, Esquire*, dans *A Collection of voyages and travels, some now first printed from original manuscripts, others now first published in English. In six volumes. With a general preface, giving an account of the progress of navigation, from its first beginning. Illustrated with a great number of useful maps and cuts, curiously engraven*, 6vol., Londres, printed by assignment from Messrs. Churchill. For John Walthoe, Tho. Wotton; Samuel Birt, 1732, vol. VI, p. 361-736
- SOREL (Charles), *Traité de la perfection de l'homme, où les vrais biens sont considérés, et spécialement ceux de l'âme, etc.*, Paris, chez Robert Le Nain, 1655
- SPERONI (Sperone), *Dialogue des langues*, trad. de l'italien par Gérard Genot et Paul Larivaille ; intro. et notes de Mario Pozzi, Paris, les Belles Lettres, 2001 [1542]

- SPRAT (Thomas), *The History of the Royal-Society of London for the improving of natural knowledge, by Tho. Sprat [with verses addressed to the Society, by A. Cowley]*, éd. fac-similé, éd. et appareil critique par Jackson A. Cope et Harold Whitmore Jones, Londres, Routledge and Kegan Paul, 1959 [Londres, printed for J. Martyn and J. Allestry, 1667]
- TABOUROT, *Bigarrures du seigneur des Accordz...*, Paris, J. Richer, 1583
- TALLEMANT DES REAUX, *Historiettes*, texte intégral et annoté par Antoine Adam, Paris, Gallimard, 1960 [1657]
- TALON (Omer), *Audomari Talaei Rhetorica, e P. Rami,... Praelectionibus observata [et libris duobus divisa]*, Paris, A. Wechelum, 1572
- THEVET (André), *Cosmographie universelle*, Paris, Ct. Chaudière, 1575
- THWAISTES (Reuben Gold, dir.), *The Jesuit Relations and Allied Documents. Travels and Explorations of the Jesuit Missionaries in New France, 1610-1791. The Original French, Latin, and Italian Texts, with English Translations and Notes ; Illustrated by Portraits, Maps and Facsimiles*, 73 vol., Cleveland, The Burrows Brothers Company, 1896-1901
- TORY (Geoffroy), *Champ Fleury ou l'art et science de la proportion des lettres*, éd. Gustave Cohen, Genève, Slatkine Reprints, 1973 [1529]
- TRICASSE DE CERESARS (Patrice), *La Chiromance, sur la fin est ajouté certain petit advertissement, pour l'entente des choses qui plus en ont besoing*, Paris, au Soleil d'or et à la croix blanche, 1552
- USSHER (James), *Strange and remarkable prophesies and predictions of the holy, learned and excellent James Usher,...*, Londres, printed for R.G., 1678 dans HINDLEY (Charles), *The old book collector's miscellany, or A collection of readable reprints of literary rarities, illustrative of the history, literature, manners and biography of the english nation during the sixteenth and seventeenth centuries*, Vol. IV, Londres, Reeves and Turner, 1873
- VALADES (Diego), *Retórica cristiana*, éd. Esteban J. Palomares, Mexico, Fondo de cultura económica, 1989 [1579]
- VAN HELMONT (Mercurius), *Alphabeti veri naturalis Hebraici brevissima delineatio*, Sulzbach, Typius A. Lichtenthaleri, 1657
- VAUGELAS (Claude Favre de), *Remarques sur la langue françoise, utiles à ceux qui veulent bien parler et bien escrire*, Paris, Vve J. Camusat et P. Le Petit, 1647

- Nouvelles remarques de M. de Vaugelas sur la langue françoise, ouvrage posthume, avec des observations de M. Alemand,...*, Paris, G. Desprez, 1690
- VASCO DE GAMA, *A Journal of the First Voyage of Vasco da Gama, 1497-9*, trad. et éd. E.G. Ravenstein, Londres, The Hakluyt Society, 1898
- VERSTEGAN (Richard), *Restitution of decayed intelligence in antiquities, concerning the most noble and renowned English nation*, Anvers, Rober Bruney, 1605
- VIETE (François), *In artem analyticem isagoge : seorsim excussa ab Opere restitutae mathematicae analyseos, seu Algebra nova*, Tours, apud J. Mettayer, 1591
- Introduction en l'art analytic, ou Nouvelle algèbre de François Viète, oeuvre dans lequel sont veus les plus miraculeux effects des sciences mathématiques, tant des problèmes que théorèmes proposez en icelles, traduit en nostre langue et commenté et illustré d'exemples, par J. L., sieur de Vau-Lezard,...*, Paris, J. Jacquin, 1630
- VOSSIUS (Gerard Johann), *Gerardi Joannis Vossii de Arte grammatica libri septem*, Amsterdam, apud G. Blaeu, 1635
- WALLIS (John), *Johannis Wallisii, ... Operum mathematicorum pars altera, qua continentur : de Angulo contactus et semicirculi disquisitio geometrica ; de Sectionibus conicis tractatus ; Arithmetica infinitorum, sive de Curvilinearum quadratura, etc. ; Eclipseos solaris observatio*, Oxford, typis L. Lichfield, veneunt apud O. Pullein, 1656
- Grammatica linguae anglicanae, cui praefigitur de Loquela, sive Sonorum formatione tractatus grammatico-physicus*, Hambourg, apud G. Schultzen prostant, 1653
- A Defence of the Royal Society, and the Philosophical Transactions, particularly those of July 1670, in answer to the cavils of Dr. W. Holder*, Londres, 1678
- « A Letter of Dr. J. Wallis to Mr. T. Beverly ; Concerning his « Method for Instructing Persons Deaf and Dumb », *Philosophical Transactions of the Royal Society*, vol. XX, n° 245, octobre 1698
- WALTON (Brian), *Biblia sacra polyglotta, complectentia textus originales, hebraicum, cum Pentateucho samaritano, chaldaicum, graecum. Versionumque antiquarum, samaritanae, graecae LXXII interp. chaldaicae, syriacae, arabicae, aethiopiae, persicae, Vulg. lat. Quicquid comparari poterat. Cum textuum, & versionum*

orientalium translationibus latinis... Cum apparatu... Opus totum in sex tomos tributum, Londres, imprimebat Thomas Roycroft, 1657-1669

WEBSTER (John), *Academiarum Examen, or the Examination of Academies. Wherein is discussed and examined the Matter, Method and Customes of Academick and Scholastick Learning, and the insusticiency thereof discovered and laid open ; As also some Expedients proposed for the Reforming of Schools, and the perfecting and promoting of all kind of Science. Offered to the judgements of all those that love the proficiencie of Arts and Sciences, and the advancement of Learning*, Londres, printed for Giles Calvert, 1654

WILLIAMS (Roger), *A Key into the Language of America : or, An help to the Language of the Natives in that part of AMERICA, called NEW-ENGLAND*, Londres, Printed by George Dexter, 1643

WILLICH (Jodocus), *Libellus de pronunciatione rhetorica...*, Francfort, in officina J. Eichorn, 1550

WILLIS (John), *The Art of stenographie, or Short-writing by spelling characterie, invented by John Willis...*, Londres, H. Seyle, 1628 [1602]

2. Sources Manuscrites¹⁷⁷⁷

Bibliothèque Mazarine

Ms 3788 :

Explanatio Artificio Characteres Universalis secundum cum modum, quem anglice Anno 1657 Mense Junio et Julio Oxonia explicare mihi curavi ab inventore huius characteris Scoto quodam George Dalgarno qui hunc characterem eodem anno mense Majo invenit.

Characteris Polygraphici Kircheriani – Cum Lingua Universali P. Philipp Labbei Comparatio

John Carter Brown Library (Providence, RI)

Brown Codex 24-26 (*testerianos*)

¹⁷⁷⁷ Nous indiquons ici les fonds d'archives consultés, en ne faisant figurer que les principales archives utilisées.

Biblioteca Apostolica Vaticana (Rome)

Chigi J. VI. 225, f. 11r-37v :

*Novum hoc inventum quo omnia mundi idiomata ad unum reducuntur (Polygraphia
manuscripte)*

Archivio Storico della Pontificia Università Gregoriana (Rome)

APUG 555-568 (correspondance d' Athanasius Kircher)

Archivio Storico della Congregazione per l'Evangelizzazione dei Popoli (Rome)

SC Stamperia vol. 1 et SC Stamperia Misc. vol. 1 (typographie polyglotte)

SO CG 182...

Archivum Romanum Societatis Iesu (Rome)

Fondo Gesuitico, 663 (« *Censurae librorum*, 1626-1663 »), f. 323rv-324r (rapport de
censure de la *Polygraphia*)

Fondo Gesuitico 678/21 (*Chifreria del secolo XVI e del principi del XVII*)

Rhen. Sup. 42, f. 20r-21r (*Indipeta* de Kircher)

Rom. 59, 80 et 81 (catalogues triennaux du Collège Romain)

Rom. Hist. 1704-1720, 138, f. 172-189, *Notizie circa la Galleria del Collegio Romano*

Bibliographie

- Athanasius Kircher (1602-1680), Jesuit Scholar. An Exhibition of his Works in the Harold B. Lee Library Collections at Brigham Young University*, catalogue de l'exposition à la Brigham Young University Library (Provo (Utah), 1989), introduction et descriptions par Brian L. Merrill, Mansfield Center (CT), Martino Publishing, 2003
- L'Emblème à la Renaissance*, actes de la journée d'étude du 10 mai 1980, Société française des seizièmeistes, publiés par Yves Giraud, Paris, Société d'édition d'enseignement supérieur, 1982
- Guillaume Postel 1581-1981*, Actes du Colloque International d'Avranches 5-9 septembre 1981, Paris, Ed. de la Maisnie, 1985
- Henri Estienne. Actes du colloque organisé à l'université de Paris-Sorbonne, le 12 mars 1987...*, Paris, Presses de l'ENS, 1988
- « Histoire globale, histoires connectées : un changement d'échelle historiographique ? », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 54-4bis, 2007
- Une Rencontre de l'Occident et de la Chine : Matteo Ricci*, colloque public en l'honneur du quatrième centenaire de l'arrivée en Chine du Père Ricci, organisé par le Centre Sèvres et l'Institut Ricci de Paris (5-6 novembre 1982), Paris, Médiasèvres, 2008 (réimpression)
- La « Technica curiosa » di Kaspar Schott*, introduction de Michael John Gorman et Nick Wilding, trad. et notes de Maurizio Sonnino, Rome, Edizioni dell'Elefante, 2000
- Les Utopies à la Renaissance*, Colloque international (Avril 1961), PU Bruxelles et PUF, 1963
- AARSLEFF (Hans), *From Locke to Saussure. Essays on the Study of Language and Intellectual History*, Londres, Athlone, 1982
- ADNES (Michel), « Parler un Nouveau Monde : le cas du Pérou », dans AUROUX (Sylvain, dir.), *Histoire des idées linguistiques, op. cit.*, vol. 2, p. 271-298
- AÏT-TOUATI (Frédérique), *Contes de la lune : essai sur la fiction et la science modernes*, Paris, Gallimard, 2011
- « La découverte d'un autre monde : fiction et théorie dans les oeuvres de John Wilkins et Francis Godwin », *Études Epistémè*, n°7 (numéro sur « Science(s) et littérature(s) »), 2005, p. 15-30

- ÅKERMAN (Susanna), *Queen Christina of Sweden and her Circle : The Transformation of a Seventeenth-Century Philosophical Libertine*, Leyde-New York-Cologne, Brill, 1991
- ALBANI (Paolo) et BUONARROTI (Berlinghiero), *Dictionnaire des langues imaginaires*, éd. française par Egidio Festa avec la collaboration de Marie-France Adaglio, Paris, Belles Lettres, 2001 (1994)
- AMES LEWIS (Francis), *Sir Thomas Gresham & Gresham College : Studies in the Intellectual History of London in the 16th-17th Centuries*, Aldershot, Ashgate, 1998
- APPLETON (William W.), *A Cycle of Cathay. The Chinese Vogue in England during the Seventeenth and Eighteenth Centuries*, New York, Columbia University Press, 1951
- ARASSE (Daniel), « *Ars memoriae* et symboles visuels. La critique de l'imagination et la fin de la Renaissance », *Symboles de la Renaissance*, Paris, Presses de l'ENS, 1976, p. 57-73
- ARMOGATHE (Jean-Robert), « Le groupe de Mersenne et la vie académique parisienne », *XVIIe siècle*, n°175, 1992, p. 131-140
- ARNOLD (Ken), *Cabinets for the Curious. Looking Back at Early English Museums*, Aldershot, Ashgate, 2006
- ASCENSIO (Eugenio), « La lengua compañera del imperio : Historia de una idea de Nebrija en España y Portugal », *Revista de Filología Española*, n°43, 1960, p. 399-413
- ASCHER (Marcia) et ASCHER (Robert), *Code of the quipu. A Study in Media, Mathematics, and Culture*, Ann Arbor, The University of Michigan Press, 1981
Mathematics of the Incas : Code of the quipu, Mineola (NY), Dover Publications, 1997
- ASHWORTH (Earline Jennifer), *Language and logic in the post-medieval period*, Dordrecht-Boston, D. Reidel, 1974
- ATKINSON (Dwight), *Scientific Discourse in Sociohistorical Context. The Philosophical Transactions of the Royal Society of London, 1675-1975*, Mahawaj-Londres, Lawrence Erlbaum Associates, 1999
- AUFRERE (Sydney H.), *La Momie et la tempête. Nicolas-Claude Fabri de Peiresc et la curiosité égyptienne en Provence au début du XVIIe siècle*, Avignon, Ed. A. Barthélemy, 1990

AUROUX (Sylvain), *La Révolution technologique de la grammatisation : introduction à l'histoire des sciences du langage*, Liège, Mardaga, 1994

« Le sujet de la langue : la conception politique de la langue sous l'Ancien Régime et la Révolution », dans BUSSE (Winfried, dir.) et TRABANT (Jürgen, dir.), *Les Idéologues*, Amsterdam, John Benjamins Publishing Company, 1986, p. 259-278

« Modèles de l'âge classique pour la mobilité linguistique », dans JOLY (André, dir.), *La Linguistique génétique : Histoire et théorie*, Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires de Lille, 1988, p. 19-42

« Port-Royal et la tradition française de la grammaire générale », dans AUROUX (Sylvain, dir.) et alii, *Geschichte der Sprachwissenschaften : ein internationales Handbuch zur Entwicklung der Sprachforschung von den Anfängen bis zur Gegenwart*, 2 vol., Berlin-New York, W. de Gruyter, 2000, vol. 1, p. 1022-1029

AUROUX (Sylvain, dir.), *Histoire des idées linguistiques*, 3 volumes, Liège, Mardaga, 1992

AUROUX (Sylvain, dir.) et alii, *La Linguistique fantastique*, Paris, Clims-Denoël, 1985

AUSTIN (John), *Quand dire, c'est faire*, trad. française Gilles Lane, Paris, Ed. du Seuil, 1970 (1962)

AVRAMOV (Jordan), « An Apprenticeship in Scientific Communication : The Early Correspondence of Henry Oldenburg (1656-1663) », *Notes and Records of the Royal Society*, vol. 53, n°2, 1999, p. 187-201

« « Merchants of Light » : The Correspondence of Henry Oldenburg with his Fellow « Intelligencers » (1656 - 1677) », *Wolfenbuttel Barock-Nachrichten*, vol. 27, n°1, 2000, p. 3-18

« Letter Writing and the Management of Scientific Controversy : The Correspondence of Henry Oldenburg (1661-1677) », dans VAN HOUDT (Toon, dir.), PAPY (Jan, dir.), TOURNOY (Gilbert, dir.) et MATHEEUSSEN (Constant, dir.), *Self-Presentation and Social Identification : the Rhetoric and Pragmatics of Letter Writing in Early Modern*, Louvain, Presses Universitaires de Louvain, 2002, p. 337-363

« The Birth of Philosophical Transactions: Henry Oldenburg and the Market for « Philosophical Communication » », dans DESPY-MEYER (Andrée, dir.), *Institutions and Societies for Teaching, Research and Popularisation*, actes du 20e

- International Congress of History of Science (Liège, 20-26 juillet 1997), Turnhout, Brepols, 2002, p. 265-270
- BAGGIONI (Daniel), *Langues et nations en Europe*, Paris, Ed. Payot et Rivages, 1997
- BAILEY (Richard W.), *Images of English. A Cultural History of the Language*, Ann Arbor, University of Michigan Press, 1991
- BALAVOINE (Claudie), « Hiéroglyphes de la mémoire. Emergence et métamorphose d'une écriture hiéroglyphique dans les arts de mémoire du XVI^e et du XVII^e siècle », *XVII^e siècle*, vol. 40, n°158, 1988, p. 51-67
- BALAVOINE (Claudie, dir.) *et alii, Mercure à la Renaissance*, Actes des journées d'étude des 4-5 octobre 1984, Paris, Société française des Seiziémistes, 1988
- BALDINI (Ugo), *Legem Impone Subactis. Studi su filosofia e scienza dei gesuiti in Italia, 1540-1632*, Rome, Bulzoni editore, 1992
- « The Jesuit College in Macao as a meeting point of the European, Chinese and Japanese mathematical traditions. Some remarks on the present state of research, mainly concerning sources (16th-17th century) », dans JAMI (Catherine, dir.) et SARAIVA (Luís, dir.), *op. cit.*, p. 33-80
- « The Academy of Mathematics of the Collegio Romano (from 1553 to 1612) » dans FEINGOLD (Mordechai, dir.), *op. cit.*, p. 47-98
- BALIBAR (Renée), *L'institution du français : essai sur le colinguisme des Carolingiens à la République*, Paris, PUF, 1985
- BALTRUSAITIS (Jurgis), *La Quête d'Isis. Essai sur la légende d'un mythe. Introduction à l'égyptomanie*, Paris, Olivier Perrin, 1967
- BAMFORTH (Stephen), « Le thème de Babel dans l'œuvre de Claude Duret », dans DAUPHINE (James, dir.) et JACQUEMIER (Myriam, dir.), *op. cit.*, p. 227-240
- BANN (Stephen), *Under the sign : John Bargrave as collector, traveler, and witness*, Ann Arbor, University of Michigan Press, 1994
- BANNIARD (Michel), *Viva Voce. Communication écrite et communication orale du IV^e au IX^e siècle en Occident latin*, Paris, Institut des Etudes Augustiniennes, 1992
- BARBIN (Évelyne, dir.) et BOYE (Anne, dir.), *François Viète : un mathématicien sous la Renaissance*, actes du colloque du Centre d'histoire des sciences et des techniques de l'Université de Nantes (septembre 2003), Paris, Vuibert, 2005
- BARNETT (Pamela R.), *Theodore Haak, F.R.S. (1605-1690). The First German Translator of Paradise Lost*, La Haye, Mouton & Co., 1962

- BARTOLA (Alberto), « Alessandro VII e Athanasius Kircher S.J. Ricerche ed appunti sulla loro corrispondenza erudita e sulla storia di alcuni codici chigiani », dans *Miscellanea Bibliothecae Apostolicae Vaticanae*, III, 1989, p. 7-107
- BAUDOT (Georges), *Utopie et histoire au Mexique. Les premiers chroniqueurs de la civilisation mexicaine (1520-1569)*, Toulouse, Privat, 1977
- BAUSANI (Alessandro), *Le Lingue inventate : linguaggi artificiali, linguaggi segreti, linguaggi universali*, Rome, Ubaldini Editore, 1974
- BEDINI (Silvio A.), « Citadels of Learning. The Museo Kircheriano and Other Seventeenth Century Italian Science Collections », dans CASCIATO (Maristella, dir.), IANNIELLO (Maria Grazia, dir.) et VITALE (Maria, dir.), *op. cit.*, p. 249-267
- BEECHER (Jonathan), « A Key for the Gate : Roger Williams, Parliament, and Providence », *The New England Quarterly*, vol. 80, n°3, 2007, p. 353-382
- BEER (Anna R.), *Sir Walter Raleigh and his Readers in the Seventeenth Century. Speaking to People*, Londres, Macmillan Press, 1997
- BELIGAND (Nadine), « Traduire l'évangile et transmettre la foi aux Indiens de Nouvelle-Espagne : quelques exemples de catéchismes au service de l'humanisme évangélique », *Revue d'histoire ecclésiastique*, vol. 103-2, 2008, p. 404-447
- BENASSY-BERLING (Marie-Cécile), CLEMENT (Jean-Pierre) et MILHOU (Alain), *Langues et cultures en Amérique coloniale*, Colloque international de l'université de la Sorbonne Nouvelle – Paris III (22-23 novembre 1991), Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle, 1993
- BENAT TACHOT (Louise, dir.) et GRUZINSKI (Serge, dir.), *Passeurs culturels : Mécanismes de métissage*, Paris, Presses universitaires de Marne-la-Vallée et Editions de la Maison des sciences de l'homme, 2001
- BERETTA (Marco, dir.), *From Private to Public. Natural Collections and Museums*, Sagamore Beach (Mass.), Science History Publ., 2005
- BERKVENS-STEVELINCK (Christiane, dir.), BOTS (Hans, dir.) et HÄSELER (Jens, dir.), *Les Grands intermédiaires culturels de la République des Lettres. Etudes de réseaux de correspondances du XVIe au XVIIIe siècles*, Paris, Honoré Champion, 2005
- BERTHIAUME (Pierre), « Babel, l'Amérique et les Jésuites », dans LESTRINGANT (Frank, dir.), *op. cit.*, p. 341-354

- BERTINETTO (Alessandro, dir.) et VERCELLONE (Federico, dir.), *Athanasius Kircher, l'idea di scienza universale*, Milan, Mimesis, 2007
- BESSE (Jean-Marc), « Le lieu en histoire des sciences : hypothèses pour une approche spatiale du savoir géographique au XVI^e siècle », *Mélanges de l'Ecole Française de Rome Italie et Méditerranée (MEFRIM)*, t. 116-2 (numéro sur « La culture scientifique à Rome à l'époque moderne »), 2004, p. 401-422
- BIAGIOLI (Mario), « Scientific Revolution, social bricolage, and etiquette », dans PORTER (Roy, dir.) et TEICH (Mikuláš, dir.), *op. cit.*, p. 11-54
 « Le prince et les savants : la civilité scientifique au 17^e siècle », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, vol. 50, n°6, 1995, p. 1417-1453
- BILLINGS (Timothy), « Visible Cities : The Heterotopic Utopia of China in Early Modern European Writing », *Genre*, 30, 1997, p. 105-134
 « Jesuit Fish in Chinese Nets : Athanasius Kircher and the Translation of the Nestorian Tablet », *Representations*, n°87, 2004, p. 1-42
- BINNS (James W.), *Intellectual Culture in Elizabethan and Jacobean England : The Latin Writings of the Age*, Leeds, Francis Cairn, 1990
- BIRELEY (Robert), *Religion and Politics in the Age of the Counterreformation. Emperor Ferdinand II, William Lamormaini, S.J., and the Formation of Imperial Policy*, Chapel Hill, The University of North Carolina Press, 1981
The Jesuits and the Thirty Years War. Kings, Courts, and Confessors, Cambridge, Cambridge University Press, 2003
- BLAIR (Ann), « La Persistance du latin comme langue de science à la Renaissance », dans CHARTIER (Roger, dir.) et CORSI (Pietro, dir.), *op. cit.*, p. 19-39
- BLANK (Paula), *Broken English : Dialects and the Politics of Language in Renaissance Writings*, Londres – New York, Routledge, 1996
- BLAY (Michel), *La Naissance de la science classique au XVII^e siècle*, Paris, Nathan, 1999
- BLEKASTAD (Milada), *Comenius, Versuch eines Umrisses von Leben, Werk und Schicksal des Jan Amos Komenský*, Oslo, Universitetsforlaget, 1969
- BLET (Pierre), « Le Plan de Richelieu pour la réunion des protestants », *Gregorianum*, vol. XLVIII, n°1, 1967, p. 100-129
- BOAS HALL (Marie), *Henry Oldenburg, Shaping the Royal Society*, Oxford, Oxford University Press, 2002
 « Oldenburg and the Art of Scientific Communication », *The British Journal for the History of Science*, n°8, 1965, p. 277-290

BOLD (John), *John Webb. Architectural Theory and Practice in the Seventeenth Century*, Oxford, Clarendon Press, 1989

« John Webb : Composite Capitals and the Chinese Language », *The Oxford Art Journal*, vol. 4, n°1, juillet 1981, p. 9-17

BOLZONI (Lina), *La Chambre de la mémoire. Modèles littéraires et iconographiques à l'âge de l'imprimerie*, trad. de l'italien par Marie-France Berger, Genève, Droz, 2005

La Stanza de la memoria. Modeli litterari e iconografici nell'età della stampa, Turin, Giulio Einaudi Editore, 1995

BONET CORREA (Antonio), « Juan Caramuel de Lobkowitz, Paradigm of the Baroque Period », dans BUSSMANN (Klaus, dir.) et SCHILLING (Heinz, dir.), *1648. War and Peace in Europe*, 3 vol., catalogue de l'exposition (Münster/Osnabrück, 24 octobre 1998-17 janvier 1999), vol. 2, p. 369-375

BONTINCK (François), *La Lutte autour de la liturgie chinoise aux XVIIe et XVIIIe siècles*, Paris-Louvain, Editions Nauwelaerts, 1962

BORM (Jan), COTTRET (Bernard) et ZORN (Jean-François), *Convertir/Se convertir. Regards croisés sur l'histoire des missions chrétiennes*, Paris, Ed. Nolin, 2006

BORST (Arno), *Der Turmbau von Babel, Geschichte der Meinungen über Ursprung und Vielfalt der Sprachen und Völker...*, 6 vol., Stuttgart, A. Hiersemann, 1957

BOST (Hubert), *Babel : du texte au symbole*, Genève, Labor et Fides, 1985

BOTS (Hans), « Marin Mersenne, « secrétaire général » de la République des Lettres », dans BERKVEN-STEVELINCK (Christiane, dir.), BOTS (Hans, dir.) et HÄSELER (Jens, dir.), *op. cit.*, p. 165-182

BOTS (Hans) et WAQUET (Françoise), *La République des Lettres*, Paris, Belin-De Boeck, 1997

BOTS (Hans, dir.) et WAQUET (Françoise, dir.), *Commercium Litterarium. La communication dans la République des lettres ; Forms of Communication in the Republic of Letters, 1600-1750*, actes des colloques tenus à Paris 1992 et à Nimègue 1993, Amsterdam et Maarssen, APA-Holland University Press, 1994

BOURDIEU (Pierre), *Langage et pouvoir symbolique, Ce que parler veut dire* revu et corrigé par l'auteur, préface de John B. Thompson, Paris, Ed. du Seuil, 2001 (1982)

« Les conditions sociales de la circulation internationale des idées », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n°145 (« La circulation internationale des idées »), 2002, p. 1-8

- BOUTIER (Jean, dir.), MARIN (Brigitte, dir.) et ROMANO (Antonella, dir.), *Naples, Rome, Florence. Une histoire comparée des milieux intellectuels italiens (XVIIe-XVIIIe siècles)*, Rome, Ecole Française de Rome, 2005
- BOYER (Henri), *Langues en conflit : Etudes sociolinguistiques*, Paris, L'Harmattan, 1991
- BOYER (Henri, dir.), *Langues et contacts de langues dans l'aire méditerranéenne. Pratiques, représentations, gestions*, actes du colloque international (laboratoire DIPRALANG, Montpellier III, mars 2002), Paris, L'Harmattan, 2004
- BREDEKAMP (Horst), *Nostalgie de l'antique. Statues, machines et cabinets de curiosités*, trad. de l'allemand par Nicole Casanova, Paris, Diderot Editeur, 1996
- BREMER (Francis J.), *The Puritan Experiment : New England Society from Bradford to Edwards*, Londres, St. James Press, 1976
- BRESSON (Agnès), « Pereisc et les études coptes : prolégomènes au déchiffrement des hiéroglyphes », *XVIIe siècle*, vol. 40, n°158, 1988, p. 41-50
- BREWERTON (Patricia), « « Several Keys to open' the character » : The Political and Cultural Significance of Thimothy Bright « characterie » », *Sixteenth Century Journal*, XXXIII, n°4, 2002, p. 945-961
- BRIAN (Eric), « Ce que l'histoire des sciences peut apprendre de l'histoire. Le cas de l'Académie royale des sciences à l'époque moderne », dans *La Science à l'époque moderne. Actes du colloque de 1996 de l'association des historiens modernistes des universités*, Bulletin n°21, Paris, PUPS, 1998, p. 59-70
- « Transactions statistiques au XIXe siècle. Mouvements internationaux de capitaux symboliques », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n°145 (« La circulation internationale des idées »), 2002, p. 34-46
- BRICE HEATH (Shirley), *La política del lenguaje en México : De la colonia a la nación*, Mexico, Secretaría de Educación, 1972
- BRIOIST (Pascal), *Les Cercles intellectuels à Londres, 1580-1680*, PhD, Florence, Institut universitaire européen, 1992
- La Renaissance, 1470-1570*, Neuilly-sur-Seine, Atlande, 2003
- « Que de choses avons-nous vues ou vécues à la taverne de la Sirène ? », *Histoire et Civilisation* (numéro sur « Culture et Société dans l'Europe moderne et contemporaine » sous la direction de Dominique Julia), Florence, Institut universitaire européen, 1992, p. 89-132
- « Hooke et Pepys : deux espaces vécus du Londres du XVIIIe siècle », dans
- PETITFRERE (Claude, dir.), *Images et imaginaires de la ville à l'époque moderne*,

Tours, Maison des Sciences de la Ville-Université François Rabelais, 1998, p. 15-35

« Les origines de la Société Royale de Londres », dans *La Science à l'époque moderne. Actes du colloque de 1996 de l'association des historiens modernistes des universités*, Bulletin n°21, Paris, PUPS, 1998, p. 91-122

« Oldenburg et ses correspondants français : la circulation des modèles et des pratiques entre la France et l'Angleterre (1659-1677) », dans DEMEULENAERE-DOUYERE (Christiane, dir.) et BRIAN (Eric, dir.), *op. cit.*, p. 207-222

« Analyse des réseaux et prosopographie. Des outils pour l'étude des cercles intellectuels de la Renaissance anglaise », dans *Liens personnels, réseaux et solidarités en France et dans les îles Britanniques (XIe-XXe siècle)*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2006, p.267-279

BRIOIST (Pascal), DREVILLON (Hervé) et SERNA (Pierre), *Croiser le fer : violence et culture de l'épée dans la France moderne : XVIe-XVIIIe*, Seyssel, Champ Vallon, 2002

BROGGIO (Paulo), CASTELNAU-L'ESTOILE (Charlotte de) et PIZZORUSSO (Giovanni), « Administrer les sacrements en Europe et au Nouveau Monde : La Curie romaine et les *Dubia circa sacramenta* », *Mélanges de l'Ecole Française de Rome Italie et Méditerranée (MEFRIM)*, 121-1, 2009

BROOK (Timothy), *Le Chapeau de Vermeer. Le XVIIe siècle à l'aube de la mondialisation*, trad. de l'anglais par Odile Demange, Paris, Payot, 2010 (2008)

BROWN (Harcourt), *Scientific Organisations in Seventeenth-Century France (1620-1680)*, Baltimore, Williams and Wilkins Company, 1934

« Un cosmopolite du grand siècle : Henri Justel... », *Bulletin de la Société d'Histoire du Protestantisme Français*, n°82, 1933, p. 187-201.

BRUNOT (Ferdinand), *Histoire de la langue française des origines à nos jours*, Paris, Armand Colin, 1905-1953

BURGALETA (Claudio, S.J.), *José de Acosta S.J. His Life and Thought*, Chicago, Loyola Press, 1999

BURKE (Peter), *Languages and Communities in Early Modern Europe*, Cambridge, Cambridge University Press, 2004

The Fortunes of the Courtier. The European Reception of Castiglione's Cortegiano, University Park (Penn.), The Pennsylvania State University Press, 1995

- « The Jesuits and the Art of Translation in Early Modern Europe », dans O'MAILEY (John W., S.J.) *et alii*, *op. cit.*, p. 24-33
- « Translations into Latin in early modern Europe », dans BURKE (Peter, dir.) et PO-CHIA HSIA (Ronnie, dir.), *op. cit.*, p. 65-80
- BURKE (Peter, dir.) et PO-CHIA HSIA (Ronnie, dir.), *Cultural Translation in Early Modern Europe*, Cambridge, Cambridge University Press, 2007
- BURKE (Peter, dir.) et PORTER (Roy, dir.), *The Social History of Language*, Cambridge, Cambridge University Press, 1987
- Language, Self, and Society. A Social History of Language*, Cambridge, Polity Press, 1991
- BURY (Emmanuel, dir.), *Tous vos gens à latin : le latin, langue savante, langue mondaine (XIVe-XVIIe)*, Genève, Droz, 2005
- CABANTOUS (Alain), *Histoire du blasphème en Occident, fin XVIe-milieu XIXe siècle*, Paris, Albin Michel, 1998
- CAIRA (Rossana Maria, dir.) et FOGELBERG ROTA (Stefano, dir.), *Letteratura, arte e musica alla corte romana di Cristina di Svezia. Atti del Convegno di studi, Lumsa, Roma, 4 novembre 2003*, Rome, Aracne, 2005
- CALVET (Louis-Jean), *Linguistique et colonialisme : Petit traité de glottophagie*, Paris, Payot, 1974
- La Guerre des langues et les politiques linguistiques*, Paris, Payot, 1987
- CAMENIETZKI (Carlos Ziller), *L'Harmonie du monde au XVIIe siècle. Essai sur la pensée scientifique d'Athanasius Kircher*, thèse de philosophie, université de Paris IV, 1995
- « L'Extase interplanétaire d'Athanasius Kircher: philosophie, cosmologie et discipline dans la Compagnie de Jésus au XVIIe siècle », *Nuncius*, vol. X-1, 1995, p. 3-32
- « Baroque Sciences between the Old and the New World. Father Kircher and his Colleague Valentin Stansel (1621-1705) », dans FINDLEN (Paula, dir.), *op. cit.*, p. 311-328
- CANTEL (Raymond), *Prophétisme et messianisme dans l'œuvre d'Antonio Vieira*, Paris, Ediciones Hispano-Americanas, 1960
- CAROLINO (Luís Miguel), « *Lux ex occidente. Un regard européen sur l'Inde au XVIIe siècle. Athanasius Kircher et les récits missionnaires jésuites sur science et religion indiennes.* », *Archives internationales d'histoire des sciences*, vol. 52 (numéro sur

- « Mission et diffusion des sciences européennes en Amérique et en Asie : le cas jésuite (XVIe-XVIIIe siècles) (XXIe Congrès international d'histoire des sciences, Mexico, 2001)), n°148, juin 2002, p. 102-122
- CARRERA DE LA RED (Avelina), *El « Problema de la lengua » en el humanismo renacentista español*, Valladolid, Université de Valladolid, 1988
- CARRERAS Y ARTAU (Joaquin), *De Ramon Lull a los modernos ensayos de formacion de una lengua universal*, Barcelone, Consejo superior de investigaciones científicas-Instituto Antoni de Nebrija, 1946
- CARTIER (Michel), « La Chine vue de l'Amérique espagnole à la fin du XVI^e siècle », *Etudes chinoises*, vol. 25, 2006, p. 101-112
- CASAGRANDE (Carla) et VECCHIO (Silvana), *Les Péchés de la langue : Discipline et éthique de la parole dans la culture médiévale*, trad. de l'italien par Philippe Baillet, préface de Jacques Le Goff, Paris, Editions du Cerf, 1991
- CASANOVA (Pascale), *La République mondiale des lettres*, Paris, Ed. du Seuil, 1999
- CASCIATO (Maristella, dir.), IANNIELLO (Maria Grazia, dir.) et VITALE (Maria, dir.), *Enciclopedia in Roma Barocca. Athanasius Kircher e il Museo del Collegio Romano tra Wunderkammer e museo scientifico*, Venise, Marsilio Editori, 1986
- CASTELLANI (Giuseppe, S.J.), « La Tipografia del Collegio Romano », *Archivum Historicum Societatis Iesu*, II-1, 1933, p. 11-16
- CASTELNAU-L'ESTOILE (Charlotte de), *Les Ouvriers d'une vigne stérile. Les jésuites et la conversion des Indiens du Brésil 1580-1620*, Lisbonne-Paris, Centre culturel Calouste Gulbenkian – Commission nationale pour les commémorations des découvertes portugaises, 2000
- « The Uses of Shamanism : Evangelizing Strategies and Missionary Models in Seventeenth-Century Brazil », dans O'MAILEY (John W., S.J., dir.) *et alii*, *The Jesuits II, op. cit.*, p. 616-638
- CASTELNAU-L'ESTOILE (Charlotte de, dir.) et REGOURD (François, dir.), *Connaissances et Pouvoirs. Les espaces impériaux (XVIe-XVIIIe siècles), France, Espagne, Portugal*, Pessac, Presses Universitaires de Bordeaux, 2005
- CASTELNAU-L'ESTOILE (Charlotte de, dir.) *et alii*, *Missions d'évangélisation et circulation des savoirs : XVIe-XVIIIe siècle*, Madrid, Casa de Velázquez, 2011
- CATACH (Nina), *L'orthographe française à l'époque de la Renaissance*, Genève, Droz, 1968
- CAULY (Olivier), *Comenius*, Paris, Editions du Félin, 1995

- CAVE (Terence), *Cornucopia : figures de l'abondance au XVIe siècle*, trad. de l'anglais par Ginette Morel, Paris, Macula, 1997 (1979)
- Pré-histoires II : langues étrangères et troubles économiques au XVIe siècle*, Genève, Droz, 2001
- CEARD (Jean), « De Babel à la pentecôte : la transformation du mythe de la confusion des langues au XVIe siècle », *Bibliothèque d'Humanisme et de Renaissance*, 42, 1980, p. 577-94
- CEARD (Jean) et MARGOLIN (Jean-Claude), *Rébus de la Renaissance : Des images qui parlent*, Paris, Maisonneuve et Larose, 1986
- CEARD (Jean, dir.) et MARGOLIN (Jean-Claude, dir.), *Voyager à la Renaissance*, actes du colloque de Tours (CESR, 30 juin-13 juillet 1983), Paris, Maisonneuve et Larose, 1987
- CEÑAL LORENTE (Ramón, S.J.), « Juan Caramuel su epistolario con Athanasio Kircher S.J. », *Revista de Filosofía*, 12, 1953, p. 101-147
- CERQUIGLINI (Bernard), *La Naissance du Français*, Paris, PUF, 1991
- Le Roman de l'orthographe. Au paradis des mots, avant la faute, 1150-1694*, Paris, Hatier, 1996
- Les Langues de France*, Paris, PUF, 2003
- CEYSSSENS (Lucien, O.F.M.), « Autour de Caramuel », *Bulletin de l'Institut historique belge de Rome*, Fasc. XXXIII, Bruxelles-Rome, 1961, p. 329-410
- CHABRIE (Robert), *Michel Boym, jésuite polonais et la fin des Mings en Chine, 1646-1662*, Paris, Pierre Bossuet, 1933
- CHAINE (Marius), « Une Composition oubliée du Père Kircher en l'Honneur de Peiresc », *Revue de l'Orient Chrétien*, n°9, 1933, p.196-208
- CHAIX (Gérald), *La Renaissance des années 1470 aux années 1560*, Paris, Sedes, 2002
- CHANEY (Edward), *The Evolution of the Grand Tour : Anglo-Italian Cultural Relations since the Renaissance*, Londres-Portland, Frank Cass, 1998
- CHARTIER (Roger, dir.) et CORSI (Pietro, dir.), *Sciences et langues en Europe*, conférence du Centre Alexandre Koyré (Paris, 14-16 novembre 2004), Luxembourg, Office des publications officielles des Communautés européennes, 2000
- CHAVY (Paul), « Domaines et fonctions des traductions françaises à l'aube de la Renaissance », *Revue de littérature comparée*, 63, 1989, p. 147-53

- CHENY (Anne-Marie), « Humanisme, esprit scientifique et études byzantines : la bibliothèque de Nicolas-Claude Fabri de Pereisc », *XVIIe siècle*, n°249, 2010, p. 689-709
- CHEVALIER (Jean-Claude), *Histoire de la syntaxe. Naissance de la notion de complément dans la grammaire française (1530-1750)*, Paris, Honoré Champion, 2006 (1968)
- « La langue. Linguistique et histoire », dans LE GOFF (Jacques, dir.) et NORA (Pierre, dir.), *Faire de l'histoire, t. III Nouveaux objets*, Paris, Gallimard, 1974, p. 130-155
- CHIAPPELLI (Fred, dir.), *First Images of America*, 2 vol., Berkeley-Los Angeles-Londres, University of California Press, 1976
- CHRISTIN (Olivier), *Les Yeux pour le croire : Les Dix commandements en images, XVe-XVIIe siècle*, Paris, Ed. du Seuil, 2003
- CLOUSTON (William Alexander), *Hieroglyphic Bibles, their origin and history. A hitherto Unwritten Chapter of Bibliography With Facsimile Illustrations*, Glasgow, David Bryce and Son, 1894
- CLULEE (Nicholas H.), *John Dee's Natural Philosophy*, Londres, Routledge and Kegan Paul, 1988
- COHEN (Albert), « Jean Le Maire and la musique almérique », *Acta Musicologica*, vol. XXXV, 1963, p 175-181
- COHEN (Jonathan), « On the project of a universal language », *Mind*, vol. 63, n°249, 1954, p. 49-63
- COHEN (Murray), *Sensible words, linguistic practice in England : 1640-1785*, Baltimore-Londres, Johns Hopkins University Press, 1977
- COHEN (Paul), *Courtly French, Learned Latin, and Peasant Patois : The Making of a National Language in Early Modern France*, thèse, Université de Princeton, 2001
- « L'imaginaire d'une langue nationale : l'Etat, les langues et l'invention du mythe de l'ordonnance de Villers-Cotterêts à l'époque moderne en France », *Histoire, Epistémologie, Langage* (« politiques linguistiques 2/2 »), t. XXV, Fascicule 1, 2003, p. 19-69
- « La Tour de Babel, le sac de Troie et la recherche des origines des langues : Philologie, histoire et illustration des langues vernaculaires en France et en Angleterre aux 16^e-17^e siècles », *Etudes Epistémè*, n°7, 2005, p. 31-53

- COLETTI (Vittorio), *L'Eloquence de la chair. Victoires et défaites du latin entre Moyen Âge et Renaissance*, trad. de l'italien par Silvano Serventi, Paris, Ed. du Cerf, 1987 (1983)
- COLOMBAT (Bernard), *La Grammaire latine en France à la Renaissance et à l'Âge Classique : Théories et pédagogie*, Grenoble, ELLUG, 1999
- COLOMBAT (Bernard), FOURNIER (Jean-Marie) et PUECH (Christian), *Histoire des idées sur le langage et les langues*, Paris, Klincksieck, 2010
- CONTRERAS GARCIA (Irma), *Bibliografía sobre la castellanización de los grupos indígenas de la República Mexicana*, vol. 2, Mexico, Universidad Nacional Autónoma de México, 1985
- COOK (Alan), « Rome and the Royal Society, 1660-1740 », *Notes and Records of the Royal Society of London*, vol. 58, No. 1, 2004, p. 3-19
- CORBIN (Alain) et VIGARELLO (Georges), *Histoire du corps*, t. 1, De la Renaissance aux Lumières, vol. dir. par Georges Vigarello, Paris, Ed. du Seuil, 2005
- CORNELIUS (Paul), *Languages in 17th and Early 18th Century Imaginary Voyages*, Genève, Droz, 1965
- COTTRET (Bernard), *Histoire de l'Angleterre. De Guillaume le Conquérant à nos jours*, Paris, Ed. Tallandier, 2007
- COTTRET (Bernard) et alii, *Histoire des îles britanniques du XVIe au XVIIIe siècle*, Paris, Armand Colin, 2005 (1994)
- COUDERT (Allison P.), « Some theories of a natural language from the Renaissance to the 17th Century », dans « *Magia Naturalis* » und die Entstehung der modernen Naturwissenschaften. *Symposion der Leibniz-Gesellschaft. Hannover 1975*, Wiesbaden, F. Steiner, 1978, p. 56-114
- COUDERT (Allison P., dir.), *The Language of Adam. Die Sprache Adams*, Wiesbaden, O. Harrassowitz, 1999
- COULOT (Claude) et HEYER (René), *De la Bible à l'image : Pastorale et iconographie*, Strasbourg, Presses universitaires de Strasbourg, 2000
- COUTURAT (Louis) et LEAU (Léopold), *Histoire de la langue universelle*, Paris, Hachette, 1903
- Histoire de la langue universelle ; Les nouvelles langues internationales*, Hildesheim-New York, G. Olms, 2001 (fac-similé)
- CRAM (David), « Universal Language Schemes in Seventeenth Century Britain », *Histoire Epistémologie Langage*, VII/2, 1975, p. 35-44

- « George Dalgarno on Ars Signorum and Wilkins' Essay », dans KOERNER (Ernst F. K., dir.), *Progress in Linguistic Historiography. Papers from the International Conference on the History of Linguistic Sciences*, Amsterdam, John Benjamins Publishing Company, 1980, p. 113-121
- CRAM (David) et MAAT (Jaap), « Comenius, Dalgarno and the English Translations of the *Janua Linguarum* », *Studio. Comeniana et Historica*, vol. 55-56, n°26, 1996, p. 148-160
- « Dalgarno in Paris », *Histoire, Epistémologie, Langage*, t. XX, Fascicule 2, 1998, p. 167-179
- CROIX (Alain), « Les « cartes » de Michel Le Nobletz », *Bulletin de la Société archéologique du Finistère*, t. CXVI, 1987, p. 229-265
- « Missions, Hurons et Bas-Bretons au XVIIe siècle », *Annales de Bretagne et des pays de l'Ouest*, t. 95, numéro 4 (« Les Dynamiques culturels en France et au Québec », actes du colloque France-Québec, Rennes, 2 et 3 juin 1988), 1988, p. 487-498
- CROLL (Morris W.), « Juste Lipse et le mouvement anticiceronien », *Style, Rhetoric and Rhythm*, Princeton, Princeton University Press, 1966 (reprise d'un article de 1914), p. 7-44
- CUMMINS (James Silvester, dir.), *Christianity and Missions, 1450-1800*, Aldershot-Brookfield, Ashgate Variorum, 1997
- DAHER (Andréa), « Ecrire la grammaire indigène. La grammaire tupi et les catéchismes bilingue au Brésil (XVIe siècle) », *Mélanges de l'Ecole Française de Rome Italie et Méditerranée (MEFRIM)*, t. 111-1, 1999, p. 231-250
- DAKHLIA (Jocelyne), *Lingua Franca. Histoire d'une langue métisse en Méditerranée*, Arles, Actes Sud, 2008
- DAKHLIA (Jocelyne, dir.), *Trames de langues : Usages et métissages linguistiques dans l'histoire du Maghreb*, Paris, Maisonneuve et Larose-Institut de recherche sur le Maghreb contemporain, 2004
- DARBORD (Michel), « La Langue et l'Empire dans l'humanisme espagnol » dans JONES-DAVIES (Marie-Thérèse, dir.), *op. cit.*, p. 59-65
- DASCAL (Marcelo), « Controverses et polémiques », dans BLAY (Michel, dir.) et HALLEUX (Robert, dir.), *La Science classique, XVIIe-XVIIIe siècle. Dictionnaire critique*, Paris, Nathan, 1998, p. 26-35

- DASTON (Lorraine), « Baconian Facts, Academic Civility, and the Prehistory of Objectivity », dans MEGILL (Allan, dir.), *Rethinking Objectivity*, Durham-Londres, Duke University Press, 1994, p. 37-63
- DASTON (Lorraine) et PARK (Katharine), *Wonders and the Order of Nature, 1150-1750*, New York, Zone Books, 1998
- DAUPHINE (James, dir.) et JACQUEMIER (Myriam, dir.), *Babel à la Renaissance. Actes du XIe colloque international de la société française d'étude du XVIe siècle, Toulon – Mars 1997*, nouvelle édition, préface de Claude-Gilbert Dubois, Paris, Eurédit, 2007
- DAUVERGNE (Catherine), *Un Moteur de la révolution scientifique : la curiosité dans la correspondance de N. Cl. Fabri de Pereisc, conseiller au Parlement d'Aix*, Paris, PU du Septentrion, 2000
- DAVID (Madeleine), *Le Débat sur les écritures et l'hiéroglyphe aux XVIIe et XVIIIe siècle et l'application de la notion de déchiffrement aux écritures mortes*, Paris, S.E.V.P.Z.N., 1965
- DAVIS (James Colin), *Utopia and the Ideal Society : A Study of English Utopian Writing, 1516-1700*, Cambridge-Londres-New York, Cambridge University Press, 1981
 « L'Utopie et le Nouveau Monde 1500-1700 », dans SCHAEER (Roland, dir.), *op. cit.*, p. 104-125
- DAYUAN (Ren), « Wang Zheng : A Scientist, Philosopher and Catholic in Ming Dynasty China », dans MALEK (Roman, S.V.D., dir.), *op. cit.*, vol. 1, p. 359-368
- DEAR (Peter), *Mersenne and the Learning of the Schools*, Ithaca-Londres, Cornell University Press, 1988
 « *Totius in verba* : Rhetoric and Authority in the Early Royal Society », *Isis*, vol. 76, n°2, 1985, p. 144-161
- DEBUS (Allen G.), *Science and Education in the Seventeenth Century : The Webster-Ward Debate*, Londres-New York, MacDonald-American Elsevier Inc., 1970
- DE CERTEAU (Michel), *L'Etranger ou l'union dans la différence*, nouvelle édition introduite et établie par Luce Giard, Paris, Ed. du Seuil, 2005
- DE CERTEAU (Michel), JULIA (Dominique) et REVEL (Jacques), *Une Politique de la langue. La Révolution française et les patois : l'enquête de Grégoire*, Paris, Gallimard, 1975

- DE CLERCQ (Jan), SWIGGERS (Pierre), VAN TONGERLOO (Louis), « *The linguistic contribution of the Congregation de Propaganda Fide* », dans TAVONI (Mirko, dir.), *op. cit.*, vol. II, p. 439-461
- DE COURCELLES (Dominique), *La Parole risquée de Raymond Lulle : Entre judaïsme, christianisme et islam*, Paris, Vrin, 1993
- « Langue et pouvoir en Catalogne aux XVe et XVIe siècles », *Nouvelle Revue du Seizième siècle*, n°16-2, 1998, p. 197-218
- DE COURCELLES (Dominique, dir.), *Traduire et adapter à la Renaissance*, Actes de la Journée d'étude organisée par l'Ecole nationale des chartes et le Centre de recherche sur l'Espagne des XVIe et XVIIe siècles (Paris, 11 avril 1996), Paris, Ecole des Chartes, 1998
- Fonder les savoirs, fonder les pouvoirs, XVe-XVIIe siècle*, Actes de la journée d'étude organisée par l'Ecole nationale des chartes (Paris, 8 avril 1999), Paris, Ecole des chartes, 2000
- DEFAUX (Gérard), *Pantagruel et les sophistes : contribution à l'histoire de l'humanisme chrétien au XVIe siècle*, La Haye, M. Nijhoff, 1973
- DE GRAZIA (Margreta), « The Secularization of Language in the Seventeenth Century », *Journal of the History of Ideas*, vol. XLI, n°2, 1980, p. 319-329
- DEHERGNE (Joseph, S.J.), *Répertoire des Jésuites de la Chine de 1552 à 1800*, Paris-Rome, Letouzey & Ané-Institutum Historicum S.I., 1973
- DE KONINCK (Ralph), *Ad Imaginem. Statuts, fonctions et usages de l'image dans la littérature spirituelle jésuite du XVIIe siècle*, Genève, Droz, 2005
- DELAPORTE (Yves), « Langue des moines et langue des sourds », dans DELAPORTE (Yves), RENARD (Marc), SAINT-LOUP (Aude de), *Gestes des moines, regards des sourds*, Nantes-Laval, Siloë, 1997, p. 65-90
- DEMAIZIERE (Colette), « Le latin comme remède au babélisme ? », dans DAUPHINE (James, dir.) et JACQUEMIER (Myriam, dir.), *op. cit.*, p. 111-118
- DEMERSON (Geneviève), « Langue ancienne et Nouveau Monde », dans BURY (Emmanuel), *op. cit.*, p. 295-308
- DEMERSON (Guy), « Le plurilinguisme chez Rabelais », *Réforme, Humanisme, Renaissance*, 7^e année, n°14, Décembre 1981, p. 3-19
- DEMEULENAERE-DOUYERE (Christiane, dir.) et BRIAN (Eric, dir.), *Règlement, usages et science dans la France de l'absolutisme*, Actes du colloque international organisé par l'Académie des sciences de l'Institut de France, avec le concours du

Centre international de synthèse (Paris, 8-10 juin 1999), Londres-Paris-New York, Ed. Tec & Doc, 2002

DEMONET (Marie-Luce), *Les Voix du signe : Nature et origine du langage à la Renaissance*, Paris, Honoré Champion, 1992

DEMONET LAUNAY (Marie-Luce), « Les mots sauvages : étude des listes utiles à ceux qui veulent naviguer », dans KUNTZ (Marion Leathers), *Guillaume Postel, prophet of the restitution of all things : his life and thoughts*, La Haye, Nijhoff, 1981, p. 497-508

« L'Hébreu dans la Renaissance française », *Jewish Language Review*, 5, 1985, p. 13-37

« Les mains du texte, ou le dernier geste de Montaigne », *Nouvelle Revue du 16e siècle*, 7, 1989, p. 63-72

« Les Bibles de la Renaissance. Etablissement du texte et controverses », dans MENTRE (Mireille, dir.) et DOMPNIER (Bernard, dir.), *L'Europe et la Bible*, Clermont-Ferrand, Bibliothèque Municipale et Interuniversitaire de Clermont-Ferrand, 1992, p. 137-148

« La désacralisation de l'hébreu au XVIe siècle », dans ZINGUER (Ilana, dir.), *op. cit.*, p. 154-171

« Du Mythe à l'hypothèse : les changements méthodiques dans les recherches sur l'origine des langues au XVIe siècle », dans DROIXHE (Daniel, dir.) et GRELL (Chantal, dir.), *op. cit.*, p. 11-30

« Babel au figuré : « une voix pour tous potages » », dans DAUPHINE (James, dir.) et JACQUEMIER (Myriam, dir.), *op. cit.*, p. 455-467

« Les origines comparées de l'écriture et de la parole à la Renaissance », dans POT (Olivier, dir.), *Origines du langage. Une encyclopédie poétique*, actes du colloque de Genève (2000), Paris, Seuil, 2007, p. 165-182

DE MOTT (Benjamin), « Comenius and the Real Character », *Publications of the Modern Language Association*, vol. LXX, n°5, 1955, p. 1068-1081

« Science versus Mnemonics: Notes on John Ray and on John Wilkins' *Essay toward a Real Character, and a Philosophical Language* », *Isis*, vol. 48, n°1, 1957, p. 3-12

« The Sources and Development of John Wilkins' Philosophical Language », *Journal of English and Germanic Philology*, vol. 57, n°1, 1958, p. 1-13

- DERRETT (John Duncan Martin), « The Utopian alphabet », *Moreana*, 12, 1966, p. 61-66
- DESAN (Philippe), *L'Imaginaire économique de la Renaissance*, Paris, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 2002 (1993)
- DESLANDRES (Dominique), *Croire et faire croire : Les missions françaises au XVIIe siècle*, Fayard, Paris, 2003
- « « Des ouvriers formidables à l'enfer ». Epistémè et missions jésuites au XVIIe siècle », *Mélanges de l'Ecole Française de Rome Italie et Méditerranée (MEFRIM)*, t. 111-1, 1999, p. 251-276
- DETREZ (Christine), *La Construction sociale du corps*, Paris, Ed. du Seuil, 2002
- DIBON (Paul), « Les Echanges épistolaires dans l'Europe savante du XVIIe siècle », *Revue de Synthèse*, n°81-82, 1976, p. 31-50
- « Communication in the *Respublica literaria* of the 17th century », dans *Regards sur la Hollande du siècle d'or*, Naples, Vivarium, 1990, p. 153-170
- « Communication épistolaire et mouvement des idées au XVIIe siècle », dans *Regards sur la Hollande du siècle d'or*, Naples, Vivarium, 1990, p. 171-190
- DIU (Isabelle), « Erasme, du langage aux langues : à l'origine de la fondation des collèges trilingues », dans DE COURCELLES (Dominique, dir.), *Fonder les savoirs, fonder les pouvoirs, XVe-XVIIe siècle, op. cit.*, p. 5-16
- « Un Etat dans l'Etat : Le pouvoir de la *Respublica Literaria* humaniste. L'homme de lettres en gloire à travers la correspondance d'Erasme », dans BARBICHE (Bernard, dir.), POUSSOU (Jean-Pierre, dir.) et TALLON (Alain, dir.), *Pouvoirs, contestations et comportements dans l'Europe moderne. Mélanges en l'honneur du professeur Yves-Marie Bercé*, Paris, PUPS, 2005, p. 817-828
- DOBBS (Betty Jo), « Studies in the natural philosophy of Sir Kenelm Digby », *Ambix*, n°18, 1971, p. 1-25
- DOLEZAL (François), « The construction of entries in John Wilkins' and William Lloyd's Alphabetical dictionary », *Lexicographia*, Tübingen, Niemeyer, 1984
- DONNELLY (John Patrick), « Antonio Possevino's Plan for World Evangelization », dans CUMMINS (James Silvester, dir.) *op. cit.*, p. 37-56
- DROIXHE (Daniel), *La Linguistique et l'appel de l'histoire (1600-1800). Rationalisme et révolutions positivistes*, Genève, Droz, 1978
- De l'Origine du langage aux langues du monde. Etudes sur les XVIIe et XVIIIe siècles*, Tübingen, Gunter Narr, 1987

Souvenirs de Babel. La reconstruction de l'histoire des langues de la Renaissance aux Lumières, Bruxelles, ARLLFB, 2007 (livre électronique en ligne sur www.arllfb.be)

« La Crise de l'hébreu langue-mère au XVIIe siècle », dans GRELL (Chantal, dir.) et LAPLANCHE (François, dir.), *La République des Lettres et l'histoire du judaïsme antique, XVIe-XVIIIe siècles*, Colloque tenu en Sorbonne en mai 1990, Paris, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 1992, p. 65-99

« Wilkins et les langues européennes », dans DROIXHE (Daniel, dir.) et GRELL (Chantal, dir.), *op. cit.*, p. 41-54

« Sur la correspondance linguistique de Pereisc », *Schifanoia. Notizie dell'Istituto di Studi Rinascimentali di Ferrara*, 2, 1986, p. 113-118

DROIXHE (Daniel, dir.) et GRELL (Chantal, dir.), *La Linguistique entre mythe et histoire. Actes des journées d'étude organisées les 4 et 5 juin 1991 à la Sorbonne en l'honneur de Hans Aarsleff*, Münster, Nodus Publikationen, 1993

DUBOIS (Claude-Gilbert), *Mythe et langage au seizième siècle*, Ed. Ducros, Paris, 1970

Celtes et Gaulois au XVIe siècle, le développement littéraire d'un mythe nationaliste, avec l'édition critique d'un traité inédit de Guillaume Postel « De ce qui est premier pour réformer le monde », Paris, Vrin, 1972

L'Europe de Montaigne, Mont-de-Marsan, Editions InterUniversitaires, 1992

L'Imaginaire de la Renaissance, Paris, PUF, 1985

La Mythologie des origines chez Guillaume Postel : de la naissance à la nation, Orléans, Paradigme, 1994

Mots et règles, jeux et délires : l'imaginaire verbal du XVIe siècle, Caen, Paradigme, 1992

« Problèmes de l'utopie », *Archives des lettres modernes*, 85, 1968, p. 22-30

DUBOIS (Claude-Gilbert, dir.), *Mythe et nationalisme en Europe*, Bordeaux, Univ. Bordeaux-II LAPRIL, 1991

L'Imaginaire de la nation, Bordeaux, P.U.B., 1992

Utopie et Utopies. L'Imaginaire du projet social européen. Tome I, Actes du séminaire européen d'études des idées et de l'imaginaire collectif, Bordeaux, 1989-1990, Mont-de-Marsan, Editions InterUniversitaires, 1993

- DUBOIS (Paul-André), « Lecture solfégique et tradition orale dans quelques missions de la Nouvelle-France », *Rabaska. Revue d'ethnologie de l'Amérique française*, vol. 5, 2007, p. 7-35
- DUFFY (Eamon), *The Stripping of the Altars. Traditional Religion in England, c. 1400-c. 1580*, New Haven, Yale University Press, 1992
- DUPRONT (Alphonse), *L. A. Muratori et la société européenne des pré-Lumières : essai d'inventaire et de typologie d'après l' Epistolario*, Florence, L. S. Olschki, 1976
Genèses des Temps modernes. Rome, les Réformes et le Nouveau Monde, textes réunis et présentés par Dominique Julia, Philippe Boutry, Paris, Gallimard-Seuil, 2001
- DURLING (Richard J.), « Conrad Gesner's *Liber amicorum* 1555-1565 », *Gesnerus : Vierteljahresschrift herausgegeben von der Schweizerischen Gesellschaft für Geschichte der Medizin und der Naturwissenschaften*, n°22, 1965, p. 134-157
- DUTEIL (Jean-Pierre), *Le Mandat du ciel. Le Rôle des jésuites en Chine*, préface Jean Delumeau, Paris, Ed. Arguments, 1994
 « Les missions catholiques face aux difficultés linguistiques », dans *Revue d'histoire ecclésiastique*, 95-3, 2000 (numéro spécial à occasion centenaire de la Revue : « 2000 ans d'histoire de l'Eglise. Bilan et perspectives historiographiques »), p. 427-444
- DUVERGER (Christian), *La Conversion des Indiens de Nouvelle-Espagne ; avec le texte des Colloque des douze de Bernardino de Sahagún (1564)*, Paris, Ed. du Seuil, 1987
- DUVIOLS (Jean-Pierre), *L'Amérique espagnole vue et rêvée. Les livres de voyage de Christophe Colomb à Bougainville 1492-1768*, Paris, Ed. Promodis, 1985
- ECO (Umberto), *La Recherche de la langue parfaite dans la culture européenne*, trad. de l'italien par Jean-Paul Manganaro, Paris, Ed. du Seuil, 1994
La Quête d'une langue parfaite dans l'histoire de la culture européenne. Leçon inaugurale faite le Vendredi 2 octobre 1992, Collège de France, chaire européenne, 1992
 « Kircher tra steganografia e poligrafia » dans LO SARDO (Eugenio, dir.), *Athanasius Kircher : Il Museo del mondo, op. cit.*, p. 209-214
 « Ils recherchaient des licornes », dans LE PICHON (Alain, dir.) et DAIYUN (Yue, dir.), *La Licorne et le Dragon. Les malentendus dans la recherche*

- de l'universel*, Paris, Ed. Charles Léopold Mayer-Presses Universitaires de Pékin, 2003 (1995), p. 35-64
- ELIAS (Norbert), *La Civilisation des mœurs*, trad. de l'allemand par Pierre Kamnitzer, Paris, Calmann-Lévy, 1976 (1939)
- La Dynamique de l'Occident*, trad. de l'allemand par Pierre Kamnitzer, Paris, Calmann-Lévy, 1990 (1939)
- ELISON (George), *Deus Destroyed. The Image of Christianity in Early Modern Japan*, Cambridge, Harvard University Press, 1973
- ELISSEEFF (Danielle), *Histoire de la Chine. Les racines du présent*, Paris, Ed. du Rocher, 1997
- ELLIOTT (John H.), *The Old World and the New : 1492-1650*, Cambridge, Cambridge University Press, 1970
- ESTENSSORO-FUCHS (Juan Carlos), « Les Pouvoirs de la parole. La prédication au Pérou : de l'évangélisation à l'utopie », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, vol. 51, n°6, 1996, p. 1225-1257
- EVANS (Robert John W.), *The Making of the Habsburg Monarchy, 1550-1700 : An Interpretation*, Oxford, Clarendon Press, 1984 (1979)
- FABRE (Pierre-Antoine, dir.) et ROMANO (Antonella, dir.), *Les Jésuites dans le monde moderne. Nouvelles approches historiographiques*, numéro thématique de la *Revue de synthèse*, n°120, 1999, p. 247-291
- FABRE (Pierre-Antoine, dir.) et VINCENT (Bernard, dir.), *Missions religieuses modernes : « Notre lieu est le monde »*, Rome, Ecole française de Rome, 2007
- FABRE (Pierre-Antoine, dir.) et MAIRE (Catherine, dir.), *Les Antijésuites : discours, figures et lieux de l'antijésuitisme à l'époque moderne*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2010
- FALGUIERES (Patricia), *Les Chambres des merveilles*, Paris, Bayard, 2003
- FAURE (Sylvia), *Corps, savoir et pouvoir*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 2002
- FEINGOLD (Mordechai), *The Mathematician's Apprenticeship : Science, Universities and Society in England, 1560-1640*, Cambridge-Londres-New York, Cambridge University Press, 1984
- FEINGOLD (Mordechai, dir.), *Jesuit Science and the Republic of Letters*, Cambridge-Londres, The MIT Press, 2003
- FERRIER (Jacques), « Pereisc et les Anglais », dans FERRIER (Jacques, dir.), *op. cit.*, p. 113-116

- « Les relations pacifiques de la France et de l'Algérie : un « certain Sanson Napollon » à travers la correspondance de Pereisc », dans VERGE-FRANCESCHI (Michel, dir.), *Guerre et commerce en Méditerranée, IXe-XXe siècles*, Paris, Ed. Veyrier, 1991, p. 201-215
- FERRIER (Jacques, dir.), *Les Fioretti du quadricentenaire de Fabri de Pereisc*, Avignon, Aubanel, 1981
- FIACCHI (Cinzia), « Il *de dialectis* di Angelo Rocca e il *Mithridates* di Conrad Gesner », dans TAVONI (Mirko, dir.), *op. cit.*, vol. II, p. 333-341
- FINDLEN (Paula), *Possessing Nature: Museums, Collecting, and Scientific culture in Early Modern Italy*, Berkeley, University of California Press, 1994
- « Un incontro con Kircher a Roma » dans LO SARDO (Eugenio, dir.), *Athanasius Kircher : Il Museo del mondo*, *op. cit.*, p. 39-48
- « Sciences, History and Erudition : Athanasius Kircher's Museum at the Collegio Romano », dans STOLZENBERG (Daniel, dir.), *op. cit.*, p. 17-27
- « Inventing Nature. Commerce, Art, and Science in the Early Modern Cabinet of Curiosities », dans SMITH (Pamela H., dir.) et FINDLEN (Paula, dir.), *Merchants and Marvels. Commerce, Science, and Art in Early Modern Europe*, New York-Londres, Routledge, 2002, p. 297-323
- « De Asia a las Américas : las visiones enciclopédicas de Athanasius Kircher y se recepción », dans CORSI (Elisabetta, dir.), *Órdenes religiosas entre América y Asia. Ideas para una historia misionera de los espacios coloniales*, México, El Colegio de México, 2008, p. 105-140
- « Jokes of Nature and Jokes of Knowledge : The Playfulness if Scientific Discourse in Early Modern Europe », *Renaissance Quarterly*, vol. XLIII, n°2, 1990, p. 292-331
- « Scientific Spectacle in Baroque Rome : Athanasius Kircher and the Roman College Museum », *Roma moderna e contemporanea*, année 3, n°3, 1995, p. 625-665
- FINDLEN (Paula, dir.), *Athanasius Kircher. The Last Man who Knew Everything*, New York-Londres, Routledge, 2004
- FIORATO (Adelin Charles), *La Cité heureuse ; L'utopie italienne de la Renaissance à l'Âge baroque*, trad. de l'italien par P. Abbrugiati, *et alii*, Paris, L'Harmattan, 2001
- FISCHER (Hans), *Arzt und Humanismus. Das humanistische Weltbild in Naturwissenschaften und Medizin*, Zürich, Artemis Verlag, 1962

FLETCHER (John), *Athanasius Kircher and the Distribution of his Books*, Londres, The Bibliographical Society, 1968

« Athanasius Kircher and Duke August of Brunswick-Lüneburg. A chronicle of friendship », dans FLETCHER (John dir.), *op. cit.*, p. 99-139

« Athanasius Kircher and his correspondence », dans FLETCHER (John dir.), *op. cit.*, p. 139-195

« Kircher and Duke August of Wolfenbüttel : Museal Thoughts », dans CASCIATO (Maristella, dir.), IANNIELLO (Maria Grazia, dir.) et VITALE (Maria, dir.), *op. cit.*, p. 282-294

« Johann Marcus Marci writes to Athanasius Kircher », dans *Janus. Revue internationale de l'histoire des sciences, de la médecine, de la pharmacie et de la technique*, vol. 59, 1972, p. 97-118

« Claude Fabri de Pereisc and the other French Correspondents of A. Kircher », *Australian Journal of French Studies*, vol. 9, 1972, p. 250-73

FLETCHER (John, dir.), *Athanasius Kircher und seine Beziehungen zum gelehrten Europa seiner Zeit*, Wiesbaden, O. Harrassowitz, 1988

FONTAINE (Marie-Madeleine), *Libertés et savoirs du corps à la Renaissance*, Caen, Paradigme, 1993

FORMIGARI (Lia), *Linguistica ed empirismo nel Seicento inglese*, Bari, Laterza, 1970

FOUCAULT (Michel), *Les Mots et les choses : une archéologie des sciences humaines*, Paris, Gallimard, 1966

Surveiller et punir : naissance de la prison, Paris, Gallimard, 2000 (1975)

FOURNIER (Nathalie), *Grammaire du français classique*, Paris, Belin, 1998

FREITAS LEITE (Yonne de), « Arte de Gramática da Língua mais usada na Costa do Brasil : A Criterion for Evaluation », dans ZWARTJES (Otto, dir.) *et alii*, *Missionary Linguistics II : Orthography and Phonology*, *op. cit.*, p. 191-204

FRÜHSORGE (Gotthardt, dir.) et STRASSER (Gerhard F.), *Johann Joachim Becher (1635-1682)*, Wiesbaden, O. Harrassowitz, 1993

FUMAROLI (Marc), *L'Âge de l'éloquence : rhétorique et « res literaria », de la Renaissance au seuil de l'époque classique*, Genève-Paris, Droz-H. Champion, 1980

Nicolas-Claude Fabri de Pereisc, Prince de la République des Lettres, Anderlecht, 1992 (en ligne : <http://www.peiresc.org/fumaroli.htm>)

- « Le génie de la langue française », dans NORA (Pierre, dir.), *Les Lieux de mémoire*, III, *Les France*, t. 3, *De l'Archive à l'emblème*, Paris, Gallimard, 1992, p. 910-973
- FUNKE (Otto), *Zum Weltsprachenproblem in England im 17. Jahrhundert. G. Dalgarno's « Ars Signorum » (1661) und J. Wilkins' « Essay Towards a Real Character and a Philosophical Language » (1668)*, Heidelberg, C. Winter, 1929
- GAGNON (François-Marc), *Premiers peintres de la Nouvelle France*, 2 vol., Québec, Ministère des affaires culturelles, 1976
- GALARZA (Joaquín), *Amatl, amoxtli : El papel, el libro. Los codices meso-americanos : una guía para la introducción al estudio del material pictórico indígena*, Mexico, Seit, Enah, AB, 1986
- Codex mexicains, catalogue*, Bibliothèque nationale de Paris, Paris, Société des américanistes, 1974
- GALARZA (Joaquín) et MONOD-BECQUELIN (Aurore), *Doctrina christiana. Le Pater noster*, Paris, Société d'ethnographie, 1980
- GALLO (Daniela), « Rome, mythe et réalité pour le citoyen de la République des lettres », dans BOTS (Hans, dir.) et WAQUET (Françoise, dir.), *op. cit.*, p. 191-205
- GANDELMAN (Claude), « Autour du mythe des « Indiens juifs » du Nouveau Monde », dans LESTRINGANT (Frank, dir.), *op. cit.*, p. 103-114
- GARCÍA-ARENAL (Mercedes), « The Religious Identity of the Arabic Language and the Affair of the Lead Books of the Sacromonte of Granada », *Arabica*, n°56, 2009, p. 495-528
- GARCIA DE LA CONCHA (Jaime, dir.), *Nebrija y la introducción del renacimiento en España*, Salamanque, Actas de la Academia Literaria Renascentista, 1981
- GARDIN (Robert), BAGGIONI (Daniel) et GUESPIN (Louis), *Pratiques linguistiques, pratiques sociales*, Paris, PUF, 1980
- GARUCCI (Raffaele, P.), « Origini e vicende del Museo Kircheriano dal 1651 al 1773 », *La Civiltà Cattolica*, Ser. X, vol. XII, 1879, p. 727-739
- GASBARRO (Nicola), « Il Mondo sociale di Athanasius Kircher. L'ars magna sciendi di un missionario in poltrona », dans BERTINETTO (Alessandro, dir.) et VERCELLONE (Federico, dir.), *Athanasius Kircher, l'idea di scienza universale*, Milan, Mimesis, 2007, p. 223-249
- GASBARRO (Nicola, dir.), *Le culture dei missionari (t. 1). Le lingue dei missionari (t.2)*, Rome, Bulzoni Editore, 2009

- GERBET (Jacques), *Chine et christianisme. Action et réaction*, Paris, Gallimard, 1982
- GIARD (Luce), « Le devoir d'intelligence, ou l'insertion des jésuites dans le monde du savoir », dans GIARD (Luce, dir.), *op. cit.*, p. IX-LXXIX
- GIARD (Luce, dir.), *Les Jésuites à la Renaissance. Système éducatif et production du savoir*, Paris, PUF, 1995
- GIARD (Luce, dir.) et VAUCELLES (Louis de, dir.), *Les Jésuites à l'âge baroque 1540-1640*, Grenoble, Jérôme Million, 1996
- GIRARD (Aurélien), « Le rôle des chrétiens arabes dans l'essor de l'orientalisme moderne », *Cultures et Sociétés*, n°14, 2010, p. 105-109
- GIRARD (Pascale), *Les Religieux occidentaux en Chine à l'époque moderne. Essai d'analyse textuelle comparée*, Lisbonne-Paris, Centre Culturel Calouste Gulbenkian, 2000
- « De Thomas More à la Chine », dans MUSSET (Alain, dir.) et CALVO (Thomas, dir.), *Des Indes occidentales à l'Amérique latine, à Jean-Pierre Berthe*, 2 vol., Fontenay-Saint-Cloud, ENS Editions, 1997, vol. 2, p. 629-638
- « Textes d'évangélisation et auxiliaires indigènes dans les missions espagnoles de Chine au XVIIe siècle », dans BENAT TACHOT (Louise, dir.) et GRUZINSKI (Serge, dir.), *Passeurs culturels : Mécanismes de métissage*, Paris, Presses universitaires de Marne-la-Vallée et Ed. de la Maison des sciences de l'homme, 2001, p. 191-205
- GLASS (John B.), *A Census of Middle American Testarian manuscripts : Handbook of Middle American Indians*, Austin, University of Texas Press, 1975
- GODWIN (Joscelyn), *Athanasius Kircher : Un homme de la Renaissance à la Quête du Savoir Perdu*, trad. de l'anglais par Sylvain Matton, Paris, Jean-Jacques Pauvert, 1980 (1979)
- Athanasius Kircher : le théâtre du monde*, trad. de l'anglais par Charles Moysan, Paris, Imprimerie nationale, 2009
- GOLDBERG (Jonathan), *Writing Matter : From the Hands of the English Renaissance*, Stanford, Stanford University Press, 1990
- GOLDGAR (Anne), *Impolite learning, conduct and community in the Republic of Letters, 1680-1750*, Londres-New Haven, Yale University Press, 1995
- GOLDMAN (Shalom), *God's Sacred Tongue. Hebrew & American Imagination*, Chapel Hill-Londres, The University of North Carolina Press, 2004

GOLDSTEIN (Catherine), « L'honneur de l'esprit : de la « République des mathématiques », dans COSANDEY (Fanny, dir.), *Dire et vivre l'ordre social en France sous l'Ancien Régime*, Paris, Ed. de l'EHESS, 2005, p. 191-230

GOLOUBEVA (Maria), *The Glorification of Emperor Leopold I in Image, Spectacle and Text*, Mainz, Verlag Philipp Von Zabern, 2000

GOMEZ-GERAUD (Marie-Christine), « La figure de l'interprète dans quelques récits de voyage français à la Renaissance », dans KUNTZ (Marion Leathers), *Guillaume Postel, Prophet of the Restitution of all Things : his Life and Thoughts*, La Haye, Nijhoff, 1981, p. 319-337

GOODMAN (Felicita D.), *Speaking in Tongues. A Cross-Cultural Study of Glossolalia*, Chicago-Londres, University of Chicago Press, 1972

GOODY (Jack), *La Raison graphique, la domestication de la pensée sauvage*, trad. française Jean Bazin et Alban Bensa, Paris, Ed. de Minuit, 1979 (1977)

GORMAN (Michael John), *The Scientific Counter-Revolution : Mathematics, Natural Philosophy and Experimentalism in Jesuit Culture 1580-c1670*, PhD, Florence, Institut universitaire européen, 1998

« Jesuit Explorations of the Torricellian Space : Cap-Bladders and Sulphurous Fumes », *Mélanges de l'Ecole Française de Rome Italie et Méditerranée (MEFRIM)*, t. 106-1, 1994, p. 7-32

« L'académie invisible de Francesco Lana Terzi. Les jésuites, l'expérimentation et la sociabilité scientifique au dix-septième siècle », dans HUREL (Daniel-Odon, dir.) et LAUDIN (Gérard, dir.), *Académies et sociétés savantes en Europe (1650-1800)*, Paris, Honoré Champion, 2000, p. 409-432

« From « The Eyes of All » to « usefull Quarries in philosophy and good literature » : Consuming Jesuit Science, 1600-1665 », dans O'MALLEY (John W., S.J., dir.) *et alii, The Jesuits, op. cit.*, p. 170-189

« Between the Demonic and the Miraculous : Athanasius Kircher and the Baroque culture of machines », dans STOLZENBERG (Daniel, dir.), *op. cit.*, p. 59-

GORMAN (Michael John) et WILDING (Nick), « Technica curiosa. The mechanical marvels of Kaspar Schott (1608-1666) », dans *La « Technica curiosa » di Kaspar Schott*, Rome, Edizioni dell'Elefante, 2000, p. 253-279

« Athanasius Kircher e la cultura barocca delle macchine », dans LO SARDO (Eugenio, dir.), *Athanasius Kircher : Il Museo del mondo, op. cit.*, p. 217-239

- GRAFTON (Anthony), *Defenders of the Text. The Traditions of Scholarship in an Age of Science, 1450-1800*, Cambridge-Londres, Harvard University Press, 1991
- Les Origines tragiques de l'érudition. Une histoire de la note en bas de page*, trad. de l'anglais par Pierre-Antoine Fabre, Paris, Ed. du Seuil, 1998
- « The World of Polyhistor : Humanism and Encyclopedism », *Central European History*, 18, 1995, p. 31-47
- GRAMATOWSKI (Wiktor, S.I.) et REBERNIK (Marjan), *Epistolae Kircherianae. Index alphabeticus, Index geographicus*, Rome, Institutum Historicum S.I., 2001
- GRAY (Edward G.), *New World Babel : Languages and Nations in Early America*, Princeton, Princeton University Press, 1999
- GRAY (Edward G.), et FIERING (Norman), *The Language Encounter in the Americas, 1492-1800 (A Collection of Essays)*, actes d'un cycle de conférences à la John Carter Brown Library : « Communicating with the Indians : aspects of the language encounter with the indigenous peoples of the Americas, 1492 to 1800 », New York-Oxford, Berghahn Books, 2000
- GREENGRASS (Mark), « An « Intelligencer's Workshop » : Samuel Hartlib's *Ephemerides* », *Studia Comeniana et Historica*, n° 26, 1996, p. 48-62
- « Samuel Hartlib and the Commonwealth of Learning », dans BARNARD John (dir.) *et alii*, *The Cambridge History of the Book in Britain vol IV*, Cambridge, Cambridge University Press, 2002, p. 304-322
- GREENGRASS (Mark, dir.), LESLIE (Michael, dir.) et RAYLOR (Thimathy, dir.), *Samuel Hartlib and Universal Reformation : Studies in Intellectual Communication*, Cambridge, Cambridge University Press, 1994
- GREVIN (Benoît), « L'historien face au problème des contacts entre latin et langues vulgaires au bas Moyen Âge (XIIe-XVe siècle) : espace ouvert à la recherche. L'exemple de l'application de la notion de diglossie », *Mélanges de l'Ecole Française de Rome – Moyen Âge*, t. 117-2 (numéro consacré à « La résistible ascension des vulgaires. Contacts entre latin et langues vulgaires au bas Moyen Âge. Problèmes pour l'historien. »), 2005, p. 447-469
- GRIFFIN (Joseph A.), « The Sacred Congregation de Propaganda Fide : Its Foundation and Historical Antecedents », dans CUMMINS (James Silvester, dir.), *op. cit.*, p. 57-96
- GROOT (Erlend de), *The World of a Seventeenth-Century Collector. The Atlas-Blaeu – Van der Hem, 't Goy-Houten*, Hes & de Graaf Publishers, 2006

GRUZINSKI (Serge), *The Hieroglyphics of Horapollo*, Princeton, Princeton University Press, 1993

La Pensée métisse, Paris, Fayard, 1999

Les Quatre parties du monde. Histoire d'une mondialisation, Paris, Ed. de la Martinière, 2004

« Les Mondes mêlés de la Monarchie catholique et autres « *connected histories* » », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 2001, vol. 56, n°1, p. 85-117

« Les pirates chinois de l'Amazone. Sur les traces de l'histoire-monde », *Le Débat*, n°154 (numéro sur « Ecrire l'histoire du monde »), 2009, p. 171-179

HALL (Alfred Rupert), *The Scientific Revolution, 1500-1800. The Formation of the Modern Scientific Attitude*, Londres, Longmans-Green, 1954

« Henry Oldenburg et les relations scientifiques au XVIIe siècle », *Revue d'histoire des sciences*, t. XXIII, n°4, 1970, p. 285-304

HAMILTON (Alastair), *The Copts and the West, 1439-1822. The European Discovery of the Egyptian Church*, Oxford-New York, Oxford University Press, 2006

HAMILTON (Alastair, dir.), VAN DEN BOOGERT (Maurits H., dir.) et WESTERWEEL (Bart, dir.), *The Republic of Letters and the Levant*, Leyde-Boston, Brill, 2005

HAMON (Philippe), *L'Or des peintres. L'image de l'argent du XVe au XVIIe siècle*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2010

HARBSMEIER (Christophe) « la connaissance du chinois », dans AUROUX (Sylvain, dir.), *op. cit.*, vol. 2, p. 299-311

HAUGEN (Einar), *The Ecology of Language*, Stanford, Stanford University Press, 1972

HAUSCHILD (Richard), « Die erste Publikation der indischen Nagari-Schriftzeichen in Europa durch Athanasius Kircher und Heinrich Roth », *Wissenschaftliche Zeitschrift der Friedrich-Schiller-Universität Jena*, 5^e année, 1955-56, p. 499-520

HAVARD (Gilles), « Le rire des jésuites. Une archéologie du mimétisme dans la rencontre franco-amérindiennes (XVIIe-XVIIIe siècle) », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, vol. 62, n°3, 2007, p. 539-573

HAZAEEL-MASSIEUX (Marie-Christine, dir.) et ROBILLARD (Didier de, dir.), *Contacts de langues, contacts de cultures, créolisation*, Paris, L'Harmattan, 1997

HAZARD (Mary E.), *Elizabethan Silent Language*, Lincoln-Londres, University of Nebraska Press, 2000

- HEAD (Randolph C.), « A Plurinlingual Family in the Sixteenth Century : Language Use and Linguistic Consciousness in the Salis Family Correspondence, 1580-1610 », *The Sixteenth Century Journal*, Volume XXVI, n°3, 1995, p. 577-593
- HEADLEY (John M.), *Tommaso Campanella and the Transformation of the World*, Princeton, Princeton University Press, 1997
- HEIN (Olof) et MADER (Rolf), « Kircher, Athanasius S.J. : China Illustrata Mundus Subterraneus », *Kindlers Neue Literatur Lexikon*, 9, Munich, 1990, p. 413-416
- HELLER (Monica, dir.), *Codeswitching. Anthropological and Sociolinguistic Perspectives*, Berlin-New York-Amsterdam, Mouton de Gruyter, 1988
- HELLER-ROAZEN (Daniel), *Echolalies. Essai sur l'oubli des langues*, trad. de l'anglais par Justine Landau, revu et augmenté par l'auteur, Paris, Ed. du Seuil, 2007
- HELLIN (Jacqueline), *Nicolas-Claude Fabri de Pereisc*, Bruxelles, Lielens, 1980
- HENDERSON (Felicity, dir.) et POOLE (William, dir.), *Francis Lodwick: Writings on Language, Theology, and Utopia*, Oxford, Oxford University Press, 2011
- HENKEL (Willi), « The Polyglot Printing-office of the Congregation. The press apostolate as an important means for communicating the faith », dans METZLER (Joseph O.M.I. dir.), *Sacrae Congregationis de Propaganda Fide Memoria Rerum : 350 anni a servizio delle missioni, 1622-1972*, 3 vol. , Rome, Herder, 1971-1976, vol. I-1, p. 335-350
- HENRY (John), « Atomism and Eschatology : Catholicism and natural Philosophy in the Interrugnum », *British Journal for the History of Science*, n°15, 1982, p. 211-239
 « The Origins of modern science : Henry Oldenburg's contribution », *British Journal of the History of Science*, 21, 1988, p. 103-110
- HEYBERGER (Bernard, dir.), *Orientalisme, science et controverse : Abraham Ecchellensis (1605-1664)*, Turnhout, Brepols, 2010
- HEYBERGER (Bernard, dir.) et VERDEIL (Chantal, dir.), *Hommes de l'entre-deux. Parcours individuels et portraits de groupes sur la frontière de la Méditerranée (XVIe-XXe siècle)*, Paris, Les Indes savantes, 2009
- HIGMAN (Francis), « Il serait trop plus decent de respondre en latin : Les Controverses catholiques du XVIe siècle face aux écrits réformés » dans JONES-DAVIES (Marie-Thérèse, dir.), *op. cit.*, p. 189-212
- HILDEBRAND (Martha), « Mestizaje linguistico en un vocabulario del siglo XVII », *América indigena*, 1992, 52, 1-2, p. 203-221

- HILL (Christopher), *Intellectual Origins of the English Revolution – revisited*, Oxford, Clarendon press, 1997 (1965)
- HÖFELE (Andreas, dir.) et VON KOPPENFELS (Werner, dir.), *Renaissance Go-Betweens. Cultural Exchange in Early Modern Europe*, Berlin-New York, Walter de Gruyter, 2005
- HOMBERT (Jean-Marie), *Aux origines des langues et du langage*, Paris, Fayard, 2005
- HOOPER-GREENHILL (Eileen), *Museums and the Shaping of Knowledge*, Londres-New York, Routledge, 1992
- HOVEN (René) et HOYOUX (Jean), *Le Livre scolaire au temps d'Erasmus et des humanistes*, catalogue de l'exposition à l'université de Liège, Liège, Université de Liège, 1969
- HSIA (Florence), « Athanasius Kircher's *China Illustrata* (1667). An Apologia pro Vita Sua », dans FINDLEN (Paula, dir.), *Athanasius Kircher...*, *op. cit.*, p. 383-404
- HUCHON (Mireille), *Le Français de la Renaissance*, Paris, PUF, 1988
- HUNTER (Michael), *John Aubrey and the Realm of Learning*, Londres, G. Duckworth, 1975
- The Royal Society and its Fellows 1660-1700. The Morphology of an Early Scientific Institution*, Chalfont St Giles, British Society for the History of Science, 1985
- Establishing the New Science : The Experience of the Early Royal Society*, Woodbridge, The Boydell press, 1989
- « The Social Basis and Changing Fortunes of an Early Scientific Institution : An Analysis of the Membership of the Royal Society, 1660-1685 », *Notes and Records of the Royal Society of London*, n°31, 1976, p. 9-114, p. 44
- « Promoting the new science : Henry Oldenburg and the early Royal Society », *History of Science*, 26, 1988, p. 165-181
- HUREL (Daniel-Odon, dir.) et LAUDIN (Gérard, dir.), *Académies et sociétés savantes en Europe (1650-1800)*, Paris, Honoré Champion, 2000
- HUTTON (Sarah), « *The Man in the Moone* and the New Astronomy : Godwin, Gilbert, Kepler », *Études Épistémè*, n°7 (numéro sur « Science(s) et Littérature(s) »), 2005, p. 3-14
- IJSEWIJN (Jozef) et SACRE (Dirk), « The Ultimate Efforts to save Latin as the Means of International Communication », *History of European Ideas*, vol. 16, n°1-3, 1993, p. 51-66

- ILIFFE (Rob), « « In the Warehouse » : Privacy, Property and Priority in the early Royal Society », *The British Journal for the History of Science*, 30, 1992, p. 29-68
- « Lying Wonders and Juggling Tricks : Religion, Nature, and Imposture in Early Modern England », dans FORCE (James E., dir.) et KATZ (David S., dir.), *Everything Connects : In Conference with Richard H. Popkin. Essays in his Honor*, Leyde-Boston, Brill, 1999, p. 185-209
- IVERSEN (Erik), *The Myth of Egypt and its Hieroglyphs in European Tradition*, Princeton, Princeton University Press, 1993
- JACQUEMIER (Myriam), « Babel, discours des origines », dans DAUPHINE (James, dir.) et JACQUEMIER (Myriam, dir.), *op. cit.*, p. 21-43
- JAHAN (Sébastien), *Les Renaissances du corps en Occident (1450-1650)*, Paris, Belin, 2004
- JAMI (Catherine), « Teachers of Mathematics in China : The Jesuits and their Textbooks (1580-1723) », *Archives internationales d'histoire des sciences*, vol. 52, n°148, juin 2002, p. 159-175
- « L'empereur Kangxi et les sciences : réflexion sur l'histoire comparée », *Etudes chinoises*, vol. XXV, 2006, p. 13-40
- JAMI (Catherine, dir.) et SARAIVA (Luís, dir.), *The Jesuits, The Padroado and East Asian Science (1552-1773)*, Singapour, World Scientific Publishing, 2008
- JARDINE (Lisa), *Francis Bacon : Discovery and the Art of Discourse*, Cambridge-Londres, Cambridge University Press, 1974
- Ingenious Pursuits : Building the Scientific Revolution*, New York, Nan A. Talese, 1999
- JAYE (Barbara H.) et MITCHELL (William P.), *Picturing Faith. A Facsimile Edition of the Pictographic Quechua Catechism in the Huntington Free Library*, Bronx (NY), Huntington Free Library, 1999
- JOHNS (Adrian), « Science and the book », dans BARNARD John (dir.) *et alii*, *The Cambridge History of the Book in Britain vol IV*, Cambridge, Cambridge University Press, 2002, p. 274-303
- JOHNSTON (Mark D.), *The Spiritual Logic of Ramon Lull*, Oxford, Clarendon Press, 1987
- JONES (Richard Foster), *Ancients and Moderns : a Study of the Background of the Battle of the Books*, St Louis, Washington University Press, 1936

- The Triumph of the English Language. A Survey of Opinions Concerning the Vernacular from the Introduction of Printing to the Restoration*, Stanford, Stanford University Press, 1953
- « Science and Language in England of the Mid-Seventeenth Century », *The Journal of English and Germanic Philology*, vol. 31, n°3, 1932, p. 315-331
- JONES-DAVIES (Marie-Thérèse, dir.), *Langues et nations au temps de la Renaissance*, Paris, Ed. Klincksieck, 1991
- JUDT (Tony) et LACORNE (Denis), *La Politique de Babel : Du monolinguisme d'Etat au plurilinguisme des peuples*, Paris, Editions Karthala, 2002
- KAISER (Wolfgang), *Marseille au temps des troubles, 1559-1596 : morphologie sociale et luttes de factions*, trad. de l'allemand par Florence Chaix, Paris, Éd. de l'École des hautes études en sciences sociales, 1992 (1991)
- KAY (Paul), « Taxonomy and Semantic Contrast », *Language*, 47, 4, 1971, p. 866-887
- KECSKEMETI (Judit, dir.), BOUDOU (Bénédicte, dir.) et CAZES (Hélène, dir.), *La France des humanistes : Henri II Estienne, éditeur et écrivain*, Turnhout, Brepols, 2003
- KIM (Sangkeum), *Strange Names of God. The Missionary Translation of the Divine Name and the Chinese Responses to Matteo Ricci's Shangti in the Late Ming China, 1583-1644*, New York, Peter Lang, 2004
- KISHIMOTO (Emi), « The Adaptation of the European Polyglot Dictionary of Calepino in Japan : *Dictionarium Latino Lusitanicum, ac Iaponicum* (1595) », dans ZWARTJES (Otto, dir.) *et alii*, *Missionary Linguistics II : Orthography and Phonology*, *op. cit.*, p. 205-224
- KNOWLSON (James), *Universal Language Schemes in England and France, 1600-1800*, Toronto, University of Toronto Press, 1975
- « The Ideal Languages of Veiras, Foigny and Tyssot de Patot », *Journal of the History of Ideas*, XXIV, 1963, p. 269-278
- « The Idea of Gesture as a Universal Language in the XVIIth and XVIIIth centuries », *Journal of the History of Ideas*, XXVI, 1965, p. 495-508
- « Jean Lemaire, the almérie and the Musique almérique », *Acta Musicologica*, vol. XL, 1968, p. 86-89
- « A Note on Bishop Godwin's *Man in the Moone*: the East Indies Trade Route and a « Language » of Musical Notes », *Modern Philology*, vol. 65, no.4, 1968, p. 357-361

- KNOX (Dilwyn), « Ideas on gesture and universal languages c.1550-1650 », *New Perspectives in Renaissance Thought. Studies in Intellectual History in memory of Charles B. Schmidt*, Londres, Duckworth, 1989, p. 101-137
- « Giovanni Bonifacio's « *L'arte de cenni* » and Renaissance ideas of gesture », dans TAVONI (Mirko, dir.), *op. cit.*, vol. 2, p. 379-401
- KOSELLECK (Reinhart), *Le Règne de la critique*, trad. de l'allemand par Hans Hildenbrand, Paris, Ed. de Minuit, 1979
- KOWALSKY (N.) et METZLER (J.), *Inventory of the Historical Archives of the Congregation from the Evangelization of Peoples or « De Propaganda Fide »*, 3e édition augmentée, Rome, Pontifica Universitas Urbaniana, 1988
- KOYRE (Alexandre), *Du Monde clos à l'univers infini*, trad. de l'anglais par Raissa Tarr, Paris, Gallimard, 1973 (1957)
- KUNTZ (Marion Leathers), *Guillaume Postel, prophet of the restitution of all things : his life and thoughts*, La Haye, Nijhoff, 1981
- LABARRE (Albert), *Bibliographie du Dictionarium d'Ambrogio Calepino (1502-1779)*, Baden-Baden, Valentin Koerner, 1975
- LACH (Donald F.), *Asia in the Making of Europe*, 5 vol., Chicago-Londres, The University of Chicago Press, 1965-1970
- « The Chinese Studies of Andreas Müller », *Journal of American Oriental Society*, vol. 60, n°4, 1940, p. 564-575
- LAKE (Peter), « The Significance of Elizabethan Identification of the Pope as Antechrist », *The Journal of Ecclesiastical History*, vol. 31, n°2, 1980, p. 161-178
- « Anti-Popery : the Structure of a Prejudice », dans CUST (Richard, dir.) et HUGHES (Ann, dir.), *Conflict in Early Stuart England : Studies in Religion and Politics 1603-1642*, Londres, Longman, 1989, p. 72-106
- LAMALLE (Edmond S.I.), « L'Archivio generale di un grande ordine religioso : quello della compagnia di gesù », dans *Archiva Ecclesiae. Bolletino dell'Associazione archivista ecclesiastica*, 24-25, 1981-1982, p. 89-120
- LANEYRIE-DAGEN (Nadeije), *L'Invention du corps, la représentation de l'homme du Moyen Age à la fin du XXe siècle*, Paris, Flammarion, 1997
- LAPESA (Rafael), *Historia de la lengua española*, Madrid, Gredos, 1981
- LAPLANCHE (François), « Réseaux intellectuels et options confessionnelles entre 1550 et 1620 », dans GIARD (Luce, dir.) et VAUCELLES (Louis de, S.J., dir.), *Les Jésuites à l'âge baroque, 1540-1640*, Grenoble, Jérôme Million, 1996, p. 89-114

- LAPOUGE (Gilles), *Utopie et civilisations*, Paris, Albin Michel, 1990 (1973)
- LATOUR (Bruno) et WOOLGAR (Steve), *La Vie de laboratoire. La production des faits scientifiques*, trad. de l'anglais par Michel Biezunski, Paris, La Découverte, 1996 (1979)
- Le Métier de chercheur, regard d'un anthropologue*, seconde édition revue et corrigée (conférence-débat à l'INRA Paris, le 22 septembre 1994), Paris, INRA, 2001
- LAWTON (Harold Walter), « Notes sur Jean Beaudoin et sur ses traductions de l'anglais », *Revue de littérature comparée*, VI, 1926, p. 673-681
- « Bishop Godwin's *Man in the Moon* », *Review of English Studies*, VII, 1931, p. 23-55
- LEAHEY (Margaret), « « Comment peut un muet prescher l'évangile ? » Jesuit Missionaries and the Native Languages in New France », *French Historical Studies*, vol. 19, n°1, 1995, p. 105-131
- LE BRETON (David), *Corps et sociétés : essai de sociologie et d'anthropologie du corps*, Paris, Librairie des Méridiens, 1985
- La sociologie du corps*, Paris, Presses universitaires de France, 1992
- LE GOFF (Jacques), « Le plurilinguisme au Moyen Âge », dans ROBERT (Stéphane, dir.), *Langage et sciences humaines : propos croisés*, Actes du colloque « Langues et langages » en hommage à Antoine Culioli (ENS, Paris, 11 décembre 1992), Bern, Peter Lang, 1995, p. 1-13
- LEHRICH (Christopher I.), *The Occult Mind : Magic in Theory and Practice*, Ithaca-Londres, Cornell University Press, 2007
- LEINKAUF (Thomas), *Mundus combinatus. Studien zur Struktur der barocken Universalwissenschaft am Beispiel Athanasius Kircher SJ (1602-1680)*, Berlin, Akademie Verlag, 2009 (1993)
- LEMERCIER (Claire), « Analyse de réseaux et histoire », *Revue d'Histoire Moderne et Contemporaine*, 52-2, 2005, p. 88-112
- LENOBLE (Robert), *Mersenne ou la naissance du mécanisme*, Paris, Vrin, 1971
- LEOSPO (Enrichetta), « Gli oggetti egizi ad egittizzanti del Museo kircheriano », dans CASCIATO (Maristella, dir.), IANNIELLO (Maria Grazia, dir.) et VITALE (Maria, dir.), *op. cit.*, p. 322-326

- LE PICHON (Alain, dir.) et DAIYUN (Yue, dir.), *La Licorne et le Dragon. Les malentendus dans la recherche de l'universel*, Paris, Editions Charles Léopold Mayer (et les Presses Universitaires de Pékin), 2003 (1995)
- LERNER (Michel-Pierre), *Tommaso Campanella en France au XVIIe siècle*, Naples, Bibliopolis, 1995
- LEROY-TURCAN (Isabelle), *Introduction à l'étude du « Dictionnaire étymologique ou origines de la langue française » de Gilles Ménage (1694). Les étymologies de Ménage : science et fantaisie*, Lyon, Université Lyon III-Jean Moulin, Centre d'études linguistiques Jacques Goudet, 1991
- LESTRINGANT (Frank), *Ecrire le monde à la Renaissance : Quinze études sur Rabelais, Postel, Bodin et la littérature géographique*, Caen, Paradigme, 1993
- LESTRINGANT (Frank, dir.), *La France-Amérique (XVIe-XVIIe siècle)*, Actes du XXXV^e colloque international d'études humanistes, Paris, Honoré Champion, 1998
- LEU (Urs B.), *Conrad Gesner als Theologe. Ein Beitrag zur Zürcher Geistesgeschichte des 16. Jahrhunderts*, Bern-Francfort-New York-Paris, Peter Lang, 1990
- LEU (Urs B.), KELLER (Raffael) et WEIDMANN (Sandra), *Conrad Gessner's Private Library*, Leyde-Boston, Brill, 2008
- LEWIS (Rhodri), *Language, Mind and Nature : Artificial Languages in England from Bacon to Locke*, Cambridge, Cambridge University Press, 2007
- « The efforts of the Aubrey correspondence group to revise John Wilkins's *Essay* (1668) and their context », *Historiographia Linguistica*, vol. 28, n°3, 2001, p. 341-358
- « The Publication of John Wilkins's *Essay* (1668) : Some Contextual Considerations. », *Notes and Records of The Royal Society of London*, vol. 56, n°2, 2002, p. 133-146
- « John Evelyn, the Early Royal Society, and Artificial Language Projection : A new Source », *Notes and Queries*, vol. 249 (vol. 51 nouvelle série), n°1, 2004, p. 31-34
- « « The Best Mnemonicall Expedient » : John Beale's Art of Memory and its Uses », *The Seventeenth Century*, vol. XX, n°1, 2005, p. 113-144
- « A Babel off Broad Street. Artificial language planning in 1650's Oxford », *History of universities*, vol. 20, n°1, 2005, p. 108-145

- LIEBERMAN (Victor), *Strange Parallels. Southeast Asia in Global Context, c. 800-1830, Volume 1 Integration on the Mainland*, Cambridge, Cambridge University Press, 2003
- LIMBRICK (Elaine), « To Write in Latin or in the Vernacular : The Intellectual Dilemma in an Age of Transition. The Case of Descartes », *History of European Ideas*, vol. 16, n°1-3, 1993, p. 75-80
- LIONG (Lynne), *Translating the Bible, From the 7th to the 17th Century*, Aldershot Hampshire, 2001
- LITTLETON (Charles G.D.), « Ancient Languages and New Sciences. The Levant in the Intellectual Life of Robert Boyle », dans HAMILTON (Alastair, dir.), VAN DEN BOOGERT (Maurits H., dir.) et WESTERWEEL (Bart, dir.), *op. cit.*, p. 151-172
- LONGEON (Claude), *Premiers combats pour la langue française*, introduction, choix et notes de Claude Longeon, Paris, Librairie générale française, 1989
- LO SARDO (Eugenio dir.), *Iconismi & Mirabilia da Athanasius Kircher*, introduction Umberto Eco, Rome, Edizioni dell'Elefante, 1999
- Athanasius Kircher : Il Museo del mondo*, catalogue de l'exposition « Athanasius Kircher S.J., Il Museo del mondo. Macchine esoterismo arte » (Palazzo di Venezia, 22 février-22 avril 2001), Rome, Edizioni De Luca, 2001
- The She-Wolf and the Sphinx. Rome and Egypt from History to Myth*, Milan, Electa, 2008
- LO SARDO (Eugenio), « La Macchine cortigiane » dans LO SARDO (Eugenio dir.), *Iconismi & Mirabilia da Athanasius Kircher, op. cit.*, p. 1-62
- LYNCH (William T.), *Solomon's Child : Method in the Early Royal Society of London*, Stanford, Stanford University Press, 2001
- MAAT (Jaap), *Philosophical Languages in the Seventeenth Century : Dalgarno, Wilkins, Leibniz*, Dordrecht-Boston-Londres, Kluwer Academic Publishers, 2004
- MACKEY (William F.), *Bilinguisme et contacts de langues*, Paris, Klincksieck, 1976
- McCLELLAND (John), « Le Corps et ses signes : Aspects de la sémiotique gestuelle à la Renaissance », dans CEARD (Jean, dir.) *et alii, Le Corps à la Renaissance*, actes du XXXe colloque de Tours (1987), Paris, Aux amateurs de livres, 1990, p. 267-277
- McCOLLEY (Grant), « The dates of Godwin's Domingo Gonsales », *Modern Philology*, XXXV, n°1, 1937, p. 47-60

- McCRACKEN (George E.), « Athanasius Kircher's Universal Polygraphy », *Isis*, vol. 39, n°4, 1948, p. 215-228
- McKAIN (Katerine), « Mapping authors in intellectual space : a technical overview », *Journal of the American Society for Information Science*, vol. 41, n°6, 1990, p. 433-443
- McKENZIE (Donald F.), *La Bibliographie et la sociologie des textes*, trad. de l'anglais par Marc Amfreville, préf. de Roger Chartier, Paris, Ed. du Cercle de la librairie, 1991 (1986)
- MAILLARD (Jean-François), « Aspects de l'encyclopédisme au XVIe siècle dans le *Traicté des chiffres* annoté par Blaise de Vigenère », *Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance*, vol. XLIV, 2, 1982, p. 235-268
- « Un avatar de la traduction : l'idéal d'une langue universelle à la Renaissance », *Traduction et traducteurs au Moyen Age*, Paris, 1990, p. 334-347
- MALCOLM (Noel), *John Pell (1611-1685) and his Correspondence with Sir Charles Cavendish : the Mental World of an Early Modern Mathematician*, Oxford-New York, Oxford University Press, 2005
- « Private and Public Knowledge. Kircher, Esotericism, and the Republic of Letters », dans FINDLEN (Paula, dir.), *op. cit.*, p. 297-308
- « Thomas Harrison and his 'Ark of Studies': An Episode in the History of the Organization of Knowledge », *The Seventeenth Century*, 19, 2004, p. 196-232
- MALDAVSKY (Aliocha), « The Problematic Acquisition of Indigenous Languages : Practices and Contentions in Missionary Specialization in the Jesuit Province of Peru (1568-1640) », dans O'MAILEY (John W., S.J., dir.) *et alii*, *The Jesuits II*, *op. cit.*, p. 602-616
- MALEK (Roman, S.V.D., dir.), *Western Learning and Christianity in China. The Contribution and Impact of Johann Adam Schall von Bell, S.J.*, 2 vol., Nettetal, Steyler Verl., 1998
- MALHERBE (Michel) et POUSSEUR (Jean-Marie), *Francis Bacon : science et méthode*, actes du colloque de Nantes, Paris, Vrin, 1985
- MALMBERG (Bertil), *Histoire de la linguistique, de Sumer à Saussure*, Paris, PUF, 1991
- MANDROU Robert, *Des humanistes aux hommes de sciences : XVIe et XVIIe siècles*, Paris, Ed. du Seuil, 1973
- MANNHEIM (Bruce), *The Language of the Inca since the European Invasion*, Austin, University of Texas Press, 1990

- « The Inka language in the colonial world », *Colonial Latin American Review*, 1 (1-2), 1992, p. 77-108
- MANUEL (Frank E.) et MANUEL (Fritzie P.), *Utopian Thought in the Western World*, Cambridge (Mass.), Belknap Press of Harvard University Press, 1979
- MARCUS (Joyce), *Mesoamerican Writing Systems. Propaganda, Myth, and History in Four Ancient Civilizations*, Princeton, Princeton University Press, 1992
- MARESTAING (Pierre), « Un égyptologue du XVII^e siècle : le Père Kircher », *Recueil de travaux relatifs à la philologie et à l'archéologie égyptiennes et assyriennes pour servir de bulletin à la mission française du Caire*, vol. XXX, liv. 1 et 2, 1908, p. 22-36
- MARKLEY (Robert), *The Far East and the English imagination, 1600-1730*, Cambridge, Cambridge university press, 2006
- MARRONE (Caterina), « Lingua universale e scrittura segreta nell'opera di Kircher » dans CASCIATO (Maristella, dir.), IANNIELLO (Maria Grazia, dir.) et VITALE (Maria, dir.), *op. cit.*, p. 78-86
- MARTIN (Carole F.), « L'Utopie, le souverain et l'individu : le cas des Sévarambes », dans STROUP (Alice, dir.), *op. cit.*, p. 194-214
- MARTIN (Pierre, dir.) et MONCOND'HUY (Dominique, dir.), *Curiosité et cabinets de curiosités*, Paris, Atlande, 2004
- MARTIN-JACQUEMIER (Myriam), *L'Âge d'or du mythe de Babel 1480-1600. De la conscience de l'altérité à la naissance de la modernité*, Mont-de-Marsan, Ed. Interuniversitaires, 1999
- MARTY (François, S.J.), *La Bénédiction de Babel : Vérité et communication*, Ed. du Cerf, Paris, 1990
- MASSA ESTEVE (Maria Rosa), « Symbolic language in early modern mathematics : The Algebra of Pierre Hérigone (1580–1643) », *Historia Mathematica*, 35, 2008, p. 285-301
- « The symbolic treatment of Euclid's Elements in Hérigone's *Cursus mathematicus* », dans HEEFFER (Albrecht, dir.) et VAN DYCK (Maarten, dir.), *Philosophical Aspects of Symbolic Reasoning in Early-Modern Mathematics*, Londres, College Publications, 2010, p. 165-191
- MASSON (Michel, S.J., dir.), *Matteo Ricci, un jésuite en Chine. Les savoirs en partage au XVII^e siècle (avec huit lettres de Matteo Ricci)*, Paris, Editions des Facultés jésuites de Paris, 2010

- MATHIEU-CASTELLANI (Gisèle), « Origine de la langue, langue de l'origine : Mythe et désir dans le Thrésor de Claude Duret. », *Réforme, Humanisme, Renaissance. Bulletin de l'Association d'étude sur l'humanisme, la Réforme et la Renaissance (France du Centre et du Sud-Est)*, 8^e année, n°15 (numéro spécial, t. 1 des actes du colloque de Sommières (14-17 septembre 1981) : « Les Rapports entre les langues au XVI^e siècle »), 1982, p. 79-85
- MAY (Steven W.), *Sir Walter Raleigh*, Boston, Twayne Publishers, 1989
- MAZAURIC (Simone), « Le mouvement académique parisien du premier dix-septième siècle et la constitution de la science moderne », dans *La Science à l'époque moderne. Actes du colloque de 1996 de l'association des historiens modernistes des universités*, Bulletin n°21, Paris, PUPS, 1998, p. 71-90
- MEISEL (Jürgen M., dir.), *Langues en contact – Pidgins – Creoles – Languages in contact*, Tübingen, TBL Verlag Gunter Narr, 1977
- MELIA (Bartomeu), *El Guaraní conquistado y reducido : Ensayos de ethnohistoria*, vol. 6, Biblioteca Paraguaya de Antropología, Asunción, Universidad Católica, 1985
- MESCHONNIC (Henri), *Des mots et des mondes dictionnaires, encyclopédies, grammaires, nomenclatures*, Paris, Hatier, 1991
- METCALFE (George J.), « The Views of Konrad Gesner on language », dans HOFACKER (Erich, dir), DIECKMANN (Liselotte), et NOLTE (Fred O.), *Studies in Germanic languages and literatures in memory of Fred. O. Nolte*, Saint-Louis, Washington University Press, 1963, p. 15-26
- MIGNOLO (Walter, D.), *The Darker Side of the Renaissance : Literacy, territoriality and Colonization*, Ann Harbor, The University of Michigan Press, 1995
- « Nebrija in the New World : The Question of the Letter, the Colonization of Amerindian Languages, and the Discontinuity of the Classical Tradition », *L'Homme*, n°122-124, 1992, p. 187-209
- « Teorías renacentistas de la escritura y la colonización de las lenguas nativas », *I Simposio de filología Iberoamericana*, Saragosse, Libros Pórticos, 1990, p. 171-201
- « On the Colonization of Amerindian Languages and Memories : Renaissance Theories of Writing and the Discontinuity of the Classical Tradition », *Comparative Studies in Society and History. An International Quarterly*, volume 34, n°2, 1992, p. 301-330

MILES (Rogers B.), *Science, Religion and Belief. The Clerical Virtuosi of the Royal Society of London, 1663-1687*, New York, Peter Lang, 1992

MILHOU (Alain), « *Mundus novus et renovatio mundi* : les courants messianiques et utopiques dans les Indes de Castille », dans SCHAEER (Roland, dir.), *op. cit.*, p. 152-167

MILIC LOCHMAN (Jan), *Comenius, « Galilée de l'éducation, citoyen du monde »*, Strasbourg, Ed. Oberlin, 1992

MILLER (Peter N.), *Peiresc's Europe, Learning and Virtue in the Seventeenth Century*, New Haven-Londres, Yale University Press, 2000

« A philologist, a traveller and an antiquary rediscover the Samaritans in seventeenth-century Paris, Rome and Aix : Jean Morin, Pietro della Valle and N.-C. Fabri de Peiresc », dans ZEDELMAIER (Helmut, dir.) et MULSOW (Martin, dir.), *Die Praktiken der Gelehrsamkeit in der Frühen Neuzeit*, Tübingen, Max Niemeyer Verlag, 2001, p. 123-146

« The « Antiquarianization » of Biblical Scholarship and the London Polyglot Bible (1653-1657) », *Journal of the History of Ideas*, vol. 62, n°3, 2001, p. 463-482

« Nicolas-Claude Fabri de Peiresc and the Mediterranean World : Mechanics », dans BERKVENS-STEVELINCK (Christiane, dir.), BOTS (Hans, dir.) et HÄSELER (Jens, dir.), *op. cit.*, p. 103-126

« Peiresc, the Levant and the Mediterranean », dans HAMILTON (Alastair, dir.), VAN DEN BOOGERT (Maurits H., dir.) et WESTERWEEL (Bart, dir.), *op. cit.*, p. 103-122

MILLS (Kenneth) et GRAFTON (Anthony), *Conversion. Old Worlds and New*, Rochester (NY), University of Rochester Press, 2003

MINIATI (Mara), « Les *Cistae Mathematicae* et l'organisation des connaissances au XVIIe siècle », dans BLONDEL (Christine, dir.) *et alii*, *Studies in the History of Scientific Instruments : papers presented at the 7th Symposium of scientific instruments Commission of the Union internationale d'histoire et de philosophie des sciences*, actes du colloque (Paris, 15-19 septembre 1987), Londres, Rogers Turner Books, 1989, p. 43-51

MINKOWSKI (Helmut), *Aus dem Nebel der Vergangenheit steigt der Turm zu Babel, Bilder aus 1000 Jahren*, Berlin, Rembrandt-Verlag, 1960

Vermutungen über den Turm zu Babel, Freren, Luca, 1991

- MIRZOEUF (Nicolas), *Silent Poetry : Deafness, Sign, and Visual Culture in Modern France*, Princeton University Press, Princeton, 1995
- MISKOVSKA (Vlasta T.), « La Panglottie de J.A. Komensky », *Philologica Pragensia*, 2, 1959, p. 97-106
- « Langue philosophique et religion au XVIIe siècle », *Communio Viatorum*, 2, 1959, p. 335-342
- « Comenius (Komensky) on Lexical Symbolism in an Artificial Language », *Philosophy*, vol. 37, n°141, 1962, p. 238-244
- MOFFITT WATTS (Pauline), « Hieroglyphs of conversion : Alien Discourses in Diego Valadés's *Rhetorica Christiana* », *Memorie Domenicane*, n°22, 1991, p. 405-433
- « Pictures, Gestures, Hieroglyphs : « Mute Eloquence » in Sixteenth-Century Mexico », dans GRAY (Edward G.), et FIERING (Norman), *op. cit.*, p. 81-101
- MOUNIN (Georges), *Histoire de la linguistique, des origines à nos jours*, Paris, PUF, 1996 (1967)
- MUCHEMBLED (Robert), « Pour une histoire des gestes (XVe-XVIIIe siècle) », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 34-1, 1987, p. 87-101
- MUMFORD (Lewis), *The Story of Utopias*, Gloucester, P. Smith, 1959 (1922)
- MUNGELLO (David E.), *The Forgotten Christians of Hangzhou*, Honolulu, University of Hawaiï Press, 1994
- The Great Encounter of China and the West, 1500-1800*, Lanham (NY), Rowman and Littlefield Publishers, 1999
- Curious Land : Jesuit Accommodation and the Origins of Sinology*, Stuttgart, Franz Steiner Verlag Wiesbaden GMBH, 1985
- « Sinological Torque : The Influence of Cultural Preoccupations on Seventeenth-Century Missionary Interpretations of Confucianism », dans CUMMINS (James Silvester, dir.) *op. cit.*, p. 217-236
- MUNGELLO (David E., dir.), *The Chinese Rites Controversy. Its History and Meaning*, Nettetal, Steyler Verlag, 1994
- NEEDHAM (Joseph F.R.S., dir.), *The Teacher of Nations. Adresses and Essays in Commemoration of the Visit to England of the Great Czech Educationalist Jan Amos Komensky Comenius, 1641-1941*, Cambridge, Cambridge University Press, 1942

- NELLEN (Henk J. M.), « La correspondance savante au XVIIe siècle », dans *XVIIe Siècle*, n°178, 1993, p. 87-98
- NEVILLE DAVIES (Harold), « Bishop Godwin's « Lunatique Language » », *Journal of the Warburg and Courtauld Institutes*, vol. 30, 1967, p. 296-316
- NICOLSON (Marjorie Hope), *Voyages to the moon*, New York, MacMillan, 1948
- NITSCHKE (August), *Körper in Bewegung : Gesten, Tänze und Räume im Wandel der Geschichte*, Stuttgart, Kreuz Verlag, 1989
- NORMANN (Anne Whited), *Testerian Codices : Hieroglyphic Catechisms for Native Conversion in New Spain*, PhD Dissertation (1985, Department of Latin American Studies, Tulane University), Ann Harbor, UMI Dissertaion Service-Bell & Howell Company, 1994
- NUMMEDAL (Tara) et FINDLEN (Paula), « Words of Nature : Scientific Books in the Seventeenth Century », dans HUNTER (Andrew, dir.), *Thornton and Tully's Scientific Books, Libraries, and Collectors. A Study of Bibliography and the Book Trade in Relation to the History of Science*, Aldershort, Ashgate Publishing Limited, 2000, p.164-215
- NUTTALL (Geoffrey F.), « A Transcript of Richard Baxter's Library Catalogue », *Journal of Ecclesiastical History*, 2, 1951, p. 207-221 ; 3, 1952, p. 74-100
- OCHOA (Angela), « La Doctrina Cristiana en la lengua Guasteca (1571) de fray Juan de la Cruz : Primicias de un análisis », *Amerindia, revue d'ethnolinguistique amérindienne*, n°19-20 (« La « Découverte » des langues et des écritures d'Amérique », actes du colloque international, Paris, 7-11 septembre 1993), 1995, p. 121-128
- ODLOŽILÍK (Otakar), « Comenius and Christian Unity », *The Slavonic and East European Review*, vol. 9, n°25, 1930, p. 79-93
- O'MALLEY (John W., S.J., dir.) *et alii*, *The Jesuits : Cultures, Sciences, and the Arts 1540-1773*, Toronto-Buffalo-Londres, University of Toronto Press, 2000
The Jesuits II : Cultures, Sciences, and the Arts 1540-1773, Toronto-Buffalo-Londres, University of Toronto Press, 2006
- OMONT (Henri)., « Les manuscrits et les livres annotés de Fabri de Pereisc », *Annales du Midi*, 1, 1889, p. 316-33
- O'NEILL (Charles E., S.I., dir.) et DOMINGUEZ (Joaquín M., S.I., dir.), *Diccionario Histórico de la Compañia de Jesús*, 4 vol., Rome-Madrid, Insitutum Historicum S.I.-Universidad Pontificia Comillas, 2001

- OSORIO ROMERO (Ignacio), *La Enseñanza del latin a los Indios*, Mexico, Universidad Nacional Autónoma de México, 1990
- PADLEY (George Arthur), *Grammatical Theory in Western Europe : 1500-1700*, 2 vol., Cambridge, Cambridge University Press, 1985-1988
- PAGDEN (Anthony), *The Fall of Natural Man. The American Indian and the Origins of Comparative Ethnology*, Cambridge, Cambridge University Press, 1982
- PARKER (Annie), « Conversion in Theory and Practice : John Eliot's Mission to the Indians », dans MULDOON (James, dir.), *The Spiritual Conversion of the Americas*, Miami, University Press of Florida, 2004, p. 78-99
- PASTINE (Dino), *Juan Caramuel : probabilismo ed enciclopedia*, Florence, la Nuova Italia, 1975
- La Nascita dell'idolatria. L'Oriente religioso di Athanasius Kircher*, Florence, La Nuova Italia Editrice, 1978
- « Caramuel nel suo tempo », dans PISSAVINO (Paolo, dir.), *Le meraviglie del probabile. Juan Caramuel (1606-1682)*, actes du colloque international (Vigevano 29-31 octobre 1982), Vigevano, Comune di Vigevano, 1990, p. 21-27
- PATOCKA (Jan), *Jan Amos Komensky, Gesammelte Schriften zur Comeniusforschung*, Bochum, Comeniusforschungsstelle im Institut für Pädagogik der Ruhr-Universität Bochum, 1981
- PAXMAN (David B.), *Voyage into Language. Space and Linguistic Encounter, 1500-1800*, Hampshire-Burlington, Ashgate Publishing, 2003
- PELLANDRA (Carla), « Transparences trompeuses : les cosmogonies linguistiques de Foigny et de Veiras », *Requiem pour l'utopie ? Tendances autodestructrices du paradigme utopique*, Paris-Pise, Ed. Carmeline Imbroscio, 1986, p. 55-71
- PELLEREY (Roberto), *Le lingue perfette nel secolo dell'utopia*, Roma-Bari, Laterza, 1992
- « La Cina e il Nuovo Mondo. Il mito dell'ideografia nella lingua delle Indie », *Belfagor*, XLVII, 5, 1992, p. 508-522
- PETERS (Manfred), *Conrad Gesner als Linguist und Germanist*, thèse de doctorat, Gent, 1970
- « Sprachwandel und Sprachnorm in Conrad Gessners « Mithridates » und in seiner Vorrede zu Josua Maalers « Teütsch Spraach », dans *Archiv für das Studium der neueren Sprachen und Literaturen*, 208, 1972, p. 256-266

- « Der Linguist Conrad Gessner und seine Bemühungen um die althochdeutschen Sprachdenkmäler », dans *Sprachwissenschaft*, 4, 1977, p. 470-485
- PETERSSON (Robert Torsten), *Sir Kenelm Digby, the ornament of England, 1603-1665*, Londres, J. Cape, 1956
- PFEIFFER (Jeanne) et DAHAN-DALMEDICO (Amy), *Une Histoire des mathématiques : routes et dédales*, Paris, Ed. du Seuil, 1986
- PFISTER (Louis, S.J.), *Notices biographiques et bibliographiques sur les jésuites de l'ancienne Mission de Chine, 1552-1773, par le P. Louis Pfister,... 1833-1891*, 2 vol., Shanghai, Impr. de la Mission catholique, 1932-1934
- PHILLIPSON (Robert), *Linguistic Imperialism*, Oxford, Oxford University Press, 1992
- PINOT (Virginie), *La Chine et la formation de l'esprit philosophique en France (1640-1740)*, Genève, Slatkine Reprints, 1971 (1932)
- PIRRO (André), « Jean Lemaire et l'Algérie », *Bulletin Français de la Société Internationale de Musicologie*, IV, 1908, p. 479-482
- PIZZORUSSO (Giovanni), *Roma nei Caraibi. L'organizzazione delle missioni cattoliche nelle Antille e in Guyana (1635-1675)*, Rome, Ecole Française de Rome, 1995
- « Agli antipodi di Babele : Propaganda Fide tra immagine cosmopolita e orizzonti romani (XVII-XIX secolo) », dans FIORANI (Luigi, dir.) et PROSPERI (Adriano, dir.), *Storia d'Italia. Annali 16 : Roma, la città del papa, vita civile e religiosa dal giubileo di Bonifacio VIII al giubileo di papa Wojtyla*, Turin, Giulio Einaudi editore, 2000, p. 477-518
- « I satelliti di Propaganda Fide : il Collegio Urbano e la Tipografia poliglotta. Note di ricerca su due istituzioni culturali romane nel XVII secolo », *Mélanges de l'Ecole Française de Rome Italie et Méditerranée (MEFRIM)*, t. 116-2 (numéro sur « La culture scientifique à Rome à l'époque moderne »), 2004, p. 471-498
- « Le pape rouge et le pape noir. Aux origines des conflits entre la Congrégation « de Propaganda Fide » et la Compagnie de Jésus au XVIIIe siècle », dans FABRE (Pierre-Antoine, dir.) et MAIRE (Catherine, dir.), *op. cit.*, p. 539-561
- « La Congrégation de Propaganda Fide à Rome : centre d'accumulation et de production de « savoirs missionnaires » (XVIIIe-début XIXe) », dans CASTELNAU-L'ESTOILE (Charlotte de, dir.) *et alii, op. cit.*, p. 25-40

- PIZZORUSSO (Giovanni) et SANFILIPPO (Matteo), *Dagli indiani agli emigranti. L'attenzione della Chiesa romana al Nuovo Mondo, 1492-1908*, Archivio storico dell'emigrazione italiana, quaderni 1, Viterbe, Sette Città, 2005
- PO-CHIA HSIA (Ronnie), *A Jesuit in the Forbidden City : Matteo Ricci, 1552-1610*, Oxford, Oxford University Press, 2010
- « Translating Christianity : Counter-Reformation Europe and the Catholic Mission in China, 1580-1780 », dans MILLS (Kenneth) et GRAFTON (Anthony), *Conversion. Old Worlds and New*, Rochester (NY), University of Rochester Press, 2003, p. 87-109
- « Twilight in the Imperial City : The Jesuit Mission in China, 1748-1760 », dans O'MAILEY (John W., S.J., dir.) *et alii*, *The Jesuits II, op. cit.*, p. 725-738
- « The Catholic mission and translations in China, 1583-1700 », dans BURKE (Peter, dir.) et PO-CHIA HSIA (Ronnie, dir.), *op. cit.*, p. 39-51
- « Language acquisition and Missionary Strategies in China, 1580-1760 », dans CASTELNAU-L'ESTOILE (Charlotte de, dir.), *et alii, op. cit.*, p. 211-230
- POMBO (Olga), *Leibniz and the Problem of Universal Language*, Münster, Nodus, 1987
- PONS (Emile), « Les Langues imaginaires dans le voyage utopique. Un précurseur : Thomas Morus », *Revue de littérature comparée*, 10, 1930, p. 589-607
- « Les Langues imaginaires dans le voyage utopique. Les deux grammairiens : Vairasse et Foigny », *Revue de littérature comparée*, 12, 1932, p. 500-532
- POOLE (William), *The World Makers. Scientists of the Restoration and the Search for the Origins of the Earth*, Oxford, Peter Lang, 2010
- « A baboon in the Garden of Eden : The private heresies of Francis Lodwick – merchant, linguist and amateur theologian », *Times Literary Supplement*, 2002, p. 10-11
- « The Divine and the Grammarian. Theological Disputes in the 17th-Century Universal Language Movement », *Historiographia linguistica*, vol. 30, n°3, 2003, p. 273-300
- « A Rare Early-Modern Utopia : Francis Lodwick's *A Country Not Named* (c. 1675) », *Utopian Studies*, vol. 15, n°2, 2004, p. 117-140
- « Francis Lodwick's Creation : Theology and Natural Philosophy in the Early Royal Society », *Journal of the History of Ideas*, vol. 66, n°2, 2005, p. 245-64

- « Francis Lodwick, Hans Sloane, and the Bodleian Library », *The Library*, vol. 7, n°4, 2006, p. 377-418
- « The Genesis Narrative in the Circle of Robert Hooke and Francis Lodwick », dans HESSAYON (Ariel, dir.) et KEENE (Nicholas, dir.), *Scripture and Scholarship in Early Modern England*, Aldershot, Ashgate, 2006, p. 41–57
- PORTER (David), *Ideographia. The Chinese Cipher in Early Modern Europe*, Stanford, Stanford University Press, 2001
- PORTER (Roy, dir.) et TEICH (Mikuláš, dir.), *The Scientific Revolution in National Context*, Cambridge, Cambridge University Press, 1992
- POSTEL (Claude), *L'homme prophétique : Science et magie à la Renaissance*, Paris, Les Belles Lettres, 1999
- PRESNAUT (Jean-René), *Signes et institutions des sourds : XVIIIe-XIXe siècle*, Seyssel, Champ Vallon, 1998
- PRODI (Paolo), *Christianisme et monde moderne. Cinquante ans de recherche*, trad. de l'italien par Antonella Romano, Paris, Gallimard-Seuil, 2006
- PRUDHOMME (Claude), *Stratégie missionnaire du Saint-Siège sous Léon XIII (1878-1903). Centralisation romaine et défis culturels*, Rome, Ecole Française de Rome, 1994
- Missions chrétiennes et colonisation, XVIe-XXe siècle*, Paris, Ed. du Cerf, 2004
- PRUDHOMME (Claude, dir.), *Une Appropriation du monde : mission et missions (XIXe-XXe siècles)*, Paris, Ed. Publisud, 2004
- PURY TOUMI (Sybille), *Sur les traces des indiens nahuatl, mot à mot. Le contact entre langues et cultures, essai d'ethnolinguistique*, Paris, Ed. La Pensée sauvage, 1992
- QUANTIN (Jean-Louis), « Les jésuites et l'érudition gallicane », *XVIIe siècle*, vol. 59, n°237 (actes de la journée d'étude de la Société d'étude du XVIIe : « Les jésuites dans l'Europe savante »), 2007, p. 691-712
- RACAULT (Jean-Michel), *L'Utopie narrative en Angleterre et en France 1675-1761*, Oxford, The Voltaire Foundation, 1991
- RAJ (Kapil), *Relocating Modern Science : Circulation and the Construction of Knowledge in South Asia and Europe, 1650-1900*, Basingstoke, Palgrave MacMillan, 2007
- RAMSEY (Rachel), « China and the Ideal of Order in John Webb's *An Historical Essay* », *Journal of the History of Ideas*, vol. 62, n°3, 2001, p. 483-503

- RASMUSSEN (Anne), *L'Internationale scientifique, 1890-1914*, thèse de doctorat, Paris, EHESS, 1995
- REILLY (Connor, S.J.), « A Catalogue of Jesuitica in the Philosophical Transactions of the Royal Society of London (1665-1715) », *Archivum Historicum Societatis Iesu*, XXVII, 1958, p. 339-362
- Athanasius Kircher S.J. Master of a Hundred Arts, 1602-1680*, Studia Kircheriana, Schriftenreihe der Internationalen Athanasius Kircher Forschungsgesellschaft e.V., vol. 1, Wiesbaden-Rome, Edizioni del Mondo, 1974
- REINHARD (Wolfgang), *Papauté, Confessions, Modernité*, trad. de l'allemand par Florence Chaix, Paris, Ed. EHESS, 1998
- RESINES LLORENTE (Luis), « La *Doctrina christiana en lengua guasteca* de Juan de la Cruz, O.S.A. », *Archivo Agustiniiano*, LXXV, n° 193, 1991, p. 13-138
- « Los Agustinos y los catecismos para los indios en América », dans GARCIA (Antonio Bueno, dir.), *La labor de traducción de los agustinos españoles*, Valladolid, Ed. Estudio Agustiniiano, 2007, p. 155-170
- RICARD (Robert), *La « conquête spirituelle » du Mexique*, Paris, Institut d'ethnologie, 1933
- « Le problème de l'enseignement du castillan aux Indiens d'Amérique durant l'époque coloniale », *Travaux de l'Institut Latino-Américain de Strasbourg (T.I.L.A.S.)*, n°1, 1960, p. 281-296
- RIGAUD (Stephen), *Correspondance of Scientific men of the Seventeenth Century, Including Letters of Barrow, Flamsteed, Wallis, and Newton, Printed from the Originals in the Collection of the Right Honourable the Earl of Macclesfield*, 2 vol., Hildelsheim, Olms, 1965 (fac-similé de l'édition d'Oxford, 1841)
- RIGOLOT (François), *Les Langages de Rabelais*, Genève, Droz, 1972
- RIOT-SARCEY (Michèle, dir.), *Dictionnaire des Utopies*, Paris, Larousse, 2002
- ROBERT (Stéphane, dir.), *Langage et sciences humaines : propos croisés*, Actes du colloque « Langues et langages » en hommage à Antoine Culiolo (ENS, Paris, 11 décembre 1992), Bern, Peter Lang, 1995
- ROBIN (Régine), *Histoire et linguistique*, Paris, Armand Colin, 1973
- ROBINET (André), *Le Langage à l'âge classique*, Paris, Klincksieck, 1978
- ROCHE (Daniel), *Les Républicains des lettres : gens de culture et Lumières au XVIIIe siècle*, Paris, Fayard, 1988

ROGER (Jacques), *Pour une histoire des sciences à part entière*, Paris, Albin Michel, 1995

ROMAN D'AMAT (Jean-Charles, dir.) *et alii*, *Dictionnaire de biographie française*, Paris, Letouzey et Ané, 1968-1970

ROMANO (Antonella), *La Contre-Réforme mathématique. Constitution et diffusion d'une culture mathématique jésuite à la Renaissance*, Paris, EFR – De Boccard, 1999

« Roma e la scienza. Figure, istituzioni, dibattiti », *Roma moderna e contemporanea, rivista interdisciplinare di storia*, année 7, vol. 3 (numéro spécial « Roma e la scienza (secoli XVI-XX) »), 1999, p. 347-367

« Entre collèges et académies : esquisse de la place des jésuites dans les réseaux européens de la production scientifique (XVIIe-XVIIIe siècle) », dans HUREL (Daniel-Odon, dir.) et LAUDIN (Gérard, dir.), *Académies et sociétés savantes en Europe (1650-1800)*, Paris, Honoré Champion, 2000, p. 387-407

« Sciences, activités scientifiques et acteurs de la science dans la Rome de la Renaissance : une introduction », *Mélanges de l'Ecole Française de Rome Italie et Méditerranée (MEFRIM)*, t. 114-2 (numéro sur « La culture scientifique à Rome à la Renaissance »), 2002, p. 467-475

« Arpenter la « vigne du seigneur » ? Note sur l'activité scientifique des jésuites dans les provinces extraordinaire-européennes (XVIe-XVIIe siècles) », *Archives internationales d'histoire des sciences*, vol. 52, n°148, 2002, p. 73-101

« Understanding Kircher in Context », dans FINDLEN (Paula, dir.), *op. cit.*, p. 405-419

« Observer, vénérer, servir. Une polémique jésuite autour du Tribunal des mathématiques de Pékin », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, vol. 59, n°4, 2004, p. 729-756

« Les jésuites entre apostolat missionnaire et activité scientifique (XVIe-XVIIIe siècles) », *Archivum Historicum Societatis Iesu*, vol. LXXIV, fasc. 147, 2005, p. 213-235

« Rome, un chantier pour les savoirs de la catholicité post-tridentine », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 55-2, 2008, p. 101-120

« Les jésuites et la science moderne. Contribution à l'analyse de l'antijésuitisme scientifique des Lumières », dans FABRE (Pierre-Antoine, dir.) et MAIRE (Catherine, dir.), *op. cit.*, p. 329-349

- ROMANO (Antonella, dir.), *Rome et la science moderne, entre Renaissance et Lumières*, Rome, Ecole Française de Rome, 2008
- ROMANO (Antonella) et VAN DAMME (Stéphane), « Penser, structurer et contrôler la mobilité intellectuelle dans la catholicité post-tridentine : les enseignants jésuites et l'espace méditerranéen », *Mélanges de l'Ecole Française de Rome Italie et Méditerranée (MEFRIM)*, 119-1, 2007, p. 185-206
- ROMM (James), « Biblical History and the Americas : The Legend of Solomon's Ophir, 1492-1591 », dans BERNARDINI (Paolo) et FIERING (Norman), *The Jews and the Expansion of Europe to the West, 1450 to 1800*, New York-Oxford, Berghahn Books, 2001, p. 27-47
- ROMMEVAUX (Sabine), *Clavius, une clé pour Euclide au XVIe siècle*, Paris, Vrin, 2005
- ROSIER-CATACH (Irène), *La Parole efficace. Signe, rituel, sacré*, Paris, Ed. du Seuil, 2004
- La Parole comme acte : sur la grammaire et la sémantique au XIIIe siècle*, Paris, Vrin, 1994
- ROSSI (Paolo), *Clavis Universalis : Arts de la mémoire, logique combinatoire et langue universelle de Lulle à Leibniz*, trad. de l'italien par Patrick Vighetti, Grenoble, Ed. Jérôme Million, 1993 (1960)
- La Naissance de la science moderne en Europe*, trad. de l'italien par Patrick Vighetti ; préf. de Jacques Le Goff, Paris, Ed. du Seuil, 1999
- ROSTENBERG (Leona), *The Library of Robert Hooke. The Scientific Book Trade of Restoration England*, Santa Monica, Modoc Press, 1989
- ROTHSCHILD (Jean-Pierre), « Quelles notions le « grand public » des lettrés chrétiens de la France du XVIe siècle eut-il de l'hébreu ? Enquête parmi les inventaires de bibliothèques », dans ZINGUER (Ilana, dir.), *op. cit.*, p. 172-196
- ROUDAUT (François), CROIX (Alain), *Les Chemins du paradis*, Douarnenez, La Chasse-Marée – Edition de l'Estran, 1988
- ROWLAND (Ingrid), *The Ecstatic Journey : Athanasius Kircher in Baroque Rome*, catalogue de l'exposition sur Kircher (Department of Special Collections, University of Chicago Libraries, 2000), Chicago, University of Chicago Library, 2000
- « Kircher Trismegisto », dans LO SARDO (Eugenio, dir.), *Athanasius Kircher : Il Museo del mondo, op. cit.* p. 113-12

- « Athanasius Kircher and Impressions of Egypt in the 17th Century », dans LO SARDO (Eugenio dir.), *The She-Wolf and the Sphinx. Rome and Egypt from History to Myth*, op. cit., p. 180-189
- ROY (Emile), *La Vie et les œuvres de Charles Sorel, sieur de Souvigny (1602-1674)*, Genève, Slatkine Reprints, 1970 [1891]
- RUBIES (Joan-Pau), « The Concept of Cultural Dialogue and the Jesuit Method of Accommodation : Between Idolatry and Civilization », *Archivum Historicum Societatis Iesu*, vol. LXXIV, Fasc. 147, 2005, p. 237-280
- « Travel Writing and Humanistic Culture : A blunted Impact ? », *Journal of Early Modern History. Contacts, Comparisons, Contrasts*, vol. 10, n°1-2, 2006, p. 131-168
- SALADIN (Jean-Christophe), *La Bataille du grec à la Renaissance*, Paris, Les Belles Lettres, 2000
- SALISBURY (Neal), « Red Puritans : The « Praying Indians » of Massachusetts Bay and John Eliot », *William and Mary Quarterly. A Magazine of Early American History*, vol. XXXI, n°3, 1974, p. 27-54
- SALMON (Vivian), *The Works of Francis Lodwick in the Intellectual Context of the Seventeenth Century*, Londres, Longman, 1972
- The Study of Language in 17th Century England*, Amsterdam-Philadelphie, John Benjamins Publishing Company, 1988
- Language and Society in Early Modern England – Selected Essays 1981-1994*, éd. par Konrad Koerner, Amsterdam-Philadelphie, John Benjamins Publishing Company, 1996
- « John Wilkin's *Essay* (1668) : critics and continuators », *Historiographia Linguistica*, vol. 1, n°2, 1974, p. 147-163
- « Missionary linguistics in the seventeenth-century Ireland and a North American analogy », *Historiographia Linguistica*, vol. 12, n°3, 1985, p. 321-349
- « Problems of Language Teaching : a Discussion among Hartlib's Friends », dans *The Study of language in 17th Century England*, op. cit., p. 3-14
- « Language planning in seventeenth-century England : its context and aims » dans *The Study of language in 17th Century England*, op.cit., p. 129-153
- « Cave Beck : a Seventeenth Century Ipswich Schoolmaster and his « Universal Character » », dans *The Study of language in 17th Century England*, op. cit., p. 177-190

- « Thomas Harriot (1560-1621) and the English Origins of the Algonkian Linguistics », *Historiographia linguistica*, vol. 19, n°1, 1992, p. 25-56
- « William Bedell and the Universal Language Movement in 17th-Century Ireland », dans *Language and Society in Early Modern England. Selected Essays 1981-1994*, *op. cit.*, p. 99-111
- SALOMON (Frank), *The Cord keepers : Khipus and the cultural life of a Peruvian Village*, Durham, Duke University Press, 2004
- SALVIUCCI INSOLERA (Lydia), *L'Imago Primi Saeculi (1640) e il significato dell'immagine allegorica nella Compagnia di Gesù. Genesi e fortuna del libro*, Rome, Editrice Pontificia Università Gregoriana, 2004
- SARAIVA (Antonio José), « Antonio Vieira, Menasseh Ben Israel et le cinquième Empire », *Studia Rosenthaliana. Journal for Jewish Literature and History in the Netherlands*, vol. VI, n°1, 1972, p. 24-56
- SARASOHN (Lisa T.), « Nicolas-Claude Fabri de Peiresc and the Patronage of the New Science in the Seventeenth Century », *Isis*, vol. 84, no. 1, 1993, p. 70-90
- SAUSSY (Haun), « *China Illustrata*: The Universe in a Cup of Tea », dans STOLZENBERG (Daniel, dir.), *op. cit.*, p. 105-115
- SCAGLIONE (Aldo, dir.), *The Emergence of National Languages*, Ravenna, Longo Editore, 1984
- SCHAER (Roland, dir.), *Utopie, la quête de la société idéale en Occident*, Paris, BNF, 2000
- SCHAFFER (Simon, dir.) *et alii*, *The Brokered World. Go-Betweens and Global Intelligence, 1770-1820*, Sagamore Beach, Science History Publications, 2009
- SCHILLING (Heinz, dir.) et TOTH (Istvan György, dir.), *Cultural Exchange in Early Modern Europe. Volume 1 : Religion and Cultural Exchange in Europe, 1400-1700*, Cambridge, Cambridge University Press, 2006
- SCHMIDT (Benjamin), « The Hope of the Netherlands : Menasseh ben Israel and the Dutch Idea of America », dans BERNARDINI (Paolo) et FIERING (Norman), *The Jews and the Expansion of Europe to the West, 1450 to 1800*, New York-Oxford, Berghahn Books, 2001, p. 86-107
- SCHMIDT (Herman A. P., S.J.), *Liturgie et langue vulgaire : Le problème de la langue liturgique chez les premiers Réformateurs et au Concile de Trente*, Rome, Apud Aedes Universitatis Gregorianae, 1950

- SCHMITT (Jean-Claude), *La Raison des gestes dans l'Occident médiéval*, Paris, Gallimard, 1995
- SCHULTE-ALBERT (Hans G.), « Classificatory Thinking from Kinner to Wilkins: Classification and Thesaurus Construction, 1645-1668 », *The Library Quarterly*, vol. 49, n°1, 1979, p. 42-64
- SCHWARZFUCHS (Lyse), *Le Livre hébreu à Paris au XVIe siècle. Inventaire chronologique*, Paris, BNF, 2004
- SCOLARI (Massimo), « Forma e rappresentazione della Torre di Babele », *Rassegna*, 16 (numéro monographique sur la Tour de Babel), 1983, p. 4-7
- SCRIBA (Christoph J.), « The Autobiography of John Wallis », *Notes and Records of the Royal Society of London*, vol. 25, no. 1, 1970, p. 17-46
- SECRET (François), *La Kabbale chez Du Bartas et son commentateur Claude Duret*, Turin, Società editrice internazionale, 1959
- Les Kabbalistes Chrétiens de la Renaissance*, Nouvelle édition mise à jour et augmentée, Neuilly-sur-Seine, Arma Artis, 1985 (1963)
- Postel revisité. Nouvelles recherches sur Guillaume Postel et son milieu*, Paris-Milan, SEHA-Arché, 1998
- SEEBER (Edward D.), « Ideal Languages in the French and English Imaginary Voyages », *Publications of the Modern Languages Association*, 60, 1945, p. 586-597
- SERRAI (Alfredo), *Phoenix Europae : Juan Caramuel y Lobkowitz in prospettiva bibliografica*, Milan, Ed. Sylvestre Bonnard, 2005
- SEVERI (Carlo), « L'univers des arts de la mémoire. Anthropologie d'un artefact mental », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, vol. 64, n°2, 2009, p. 463-493
- SHAPIN (Steven), *A Social History of Truth : Civility and Science in Seventeenth-Century England*, Chicago, University of Chicago Press, 1994
- La Révolution scientifique*, trad. de l'anglais par Claire Larssonneur, Paris, Flammarion, 1998
- « O Henry », *Isis*, vol. 78, n°293, 1987, p. 417-424
- SHAPIN (Steven) et SCHAFFER (Simon), *Le Léviathan et la pompe à air : Hobbes et Boyle entre science et politique*, trad. de l'anglais par Thierry Piélat avec la collab. de Sylvie Barjansky, Paris, Ed. la Découverte, 1993 (1985 pour l'original en anglais)
- SHAPIRO (Barbara), *John Wilkins 1614-1672, an Intellectual Biography*, Berkeley-Los Angeles, University of California Press, 1969

Probability and Certainty in Seventeenth-Century England : a Study of the Relationships Between Natural Science, Religion, History, Law, and Literature, Princeton-Guilford, Princeton University Press, 1983

A Culture of Fact : England 1550-1720, Ithaca-Londres, Cornell University Press, 2000

« Latitudinarianism and Science in Seventeenth-century England », dans WEBSTER (Charles, dir.), *op. cit.*, p. 286-316

« History and natural history in sixteenth- and seventeenth-century England : an essay on the relationship between humanism and science », dans *English Scientific Virtuosi in the 16th and 17th Centuries* (Papers read at a Clark Library Seminar, 3 février 1977), Los Angeles, William Andrews Clark Memorial Library, 1979, p. 3-55

SHERMAN (William H.), *John Dee : The Politics of Reading and Writing in the English Renaissance*, Amherst, University of Massachusetts Press, 1995

SHUMAKER (Wayne), *Renaissance Curiosa. John Dee's Conversations with Angels ; Girolamo Cardano's Horoscope of Christ ; Johannes Trithemius and Cryptography ; George Dalgarno's Universal Language*, Binghamton, Center for Medieval and Early Renaissance Studies, 1982

SIMONCELLI (Paolo), *La Lingua di Adamo : Guillaume Postel tra accademici e fuoriusciti fiorentini*, Florence, Leo S. Olschki Editore, 1984

SIMONIN (Michel), « Des livres pour l'Europe ? Réflexions sur quelques ouvrages polyglottes (XVI^e siècle – début XVII^e siècle) », dans *L'Encre et la lumière. Quarante-sept articles (1976-2000)*, Genève, Droz, 2004, p. 803-814

SLAUGHTER (Mary M.), *Universal Languages and Scientific Taxonomy in the Seventeenth Century*, Cambridge, Cambridge University Press, 1982

SMITH (Jeffrey Chipps), *Censuous Worship. Jesuits and the Art of the Early Catholic Reformation in Germany*, Princeton-Oxford, Princeton University Press, 2002

SOMMERVOGEL (Carlos, S.J., dir.), *Bibliothèque de la Compagnie de Jésus Ire partie : Bibliographie, par les pères Augustin et Aloys de Backer ; 2de partie : Histoire par le père Auguste Carayon*, 12 vol., Louvain, Ed. de la Bibliothèque S. J., Collège philosophique et théologique, 1960

SOUSEDÍK (Stanislav), « Universal Language in the Work of John Caramuel », *Acta Comeniana*, 9, XXXIII, 1991, p. 149-158

- SOZZI (Lionello), *Rome n'est plus Rome : la polémique anti-italienne et autres essais sur la Renaissance ; suivis de La dignité de l'homme*, Paris, Honoré Champion, 2002
- SPENCE (Jonathan D.), *Le Palais de la mémoire de Matteo Ricci*, trad. de l'anglais par Martine Leroy-Battistelli, Paris, Payot, 1986 (1985)
- La Chine imaginaire. La Chine vue par les Occidentaux de Marco Polo à nos jours*, trad. de l'anglais par Bernard Olivier, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 2000 (1998)
- STANDAERT (Nicolas), *L'« autre » dans la mission : Leçons à partir de la Chine*, Bruxelles, Editions Lessius, 2003
- STANDAERT (Nicolas, dir.), *Handbook of Christianity in China, Volume One : 635-1800*, Leyde-Boston, Brill, 2001
- STEPHEN (Leslie, dir.) et LEE (Sidney, dir.), *The Dictionary of National Biography : From the Earliest Times to 1900...*, Oxford, Oxford University Press, 1993
- STEVENSON (Ian P.), « John Ray and his Contribution to Plant and Animal Classification », *Journal of the History of Medecine*, 2, 1947, p. 250-261
- STIMSON (Dorothy), *Scientists and Amateurs, a History of the Royal Society*, New York, H. Schuman, 1948
- « Dr. Wilkins and the Royal Society », *The Journal of Modern History*, 3, 1931, p. 539-563
- « Hartlib, Haak and Oldenburg, Intelligencers », *Isis*, vol. 31, n°2, 1940, p. 309-326
- STOJAN (Petro E.), *Bibliografio de internacia linguo*, Hildesheim-New York, Georg Olms, 1973 (Genève, Universala Esperanto-Asocio, 1929)
- STOLZENBERG (Daniel), *Egyptian Oedipus. Antiquarism, Oriental Studies and Occult Philosophy in the work of Athanasius Kircher. A dissertation submitted to the Departement of History and the Committe on Graduate Studies of Stanford University in partial fulfillment of the requirements for the Degree of Doctor of Philosophy*, thèse de doctorat soutenue à l'université de Stanford, 2003
- « Kircher among the Ruins : Esoteric Knowledge and Universal History. », dans STOLZENBERG (Daniel, dir.), *op. cit.*, p. 127-141
- « Four Trees, Some Amulets, and the Seventy-two Names of God », dans FINDLEN (Paula, dir.), *op. cit.*, p. 149-169

- « Oedipus censored : *Censurae* of Athanasius Kircher's Works in the Archivum Romanum Societatis Iesu », *Archivum Historicum Societatis Iesu*, vol. LXXIII, Fasc. 145, 2004, p. 3-52
- « Utility, Edification, and Superstition : Jesuit Censorship and Athanasius Kircher's *Oedipus Aegypticus* », dans O'MAILEY (John W., S.J., dir.) *et alii*, *The Jesuits II*, *op. cit.*, p. 336-355
- « Une collaboration dans la cosmopolis catholique : Abraham Ecchellensis et Athanasius Kircher », dans HEYBERGER (Bernard, dir.), *Orientalisme, science et controverse : Abraham Ecchellensis (1605-1664)*, Turnhout, Brepols, 2010
- STOLZENBERG (Daniel, dir.), *The Great Art of Knowing. The Baroque Encyclopedia of Athanasius Kircher*, à l'occasion d'une exposition aux Stanford University Libraries, Stanford, Cadmo, 2001
- STRASSER (Gerhart F.), *Lingua Universalis : Kryptologie und Theorie der Universalsprachen im 16. Und 17. Jahrhundert*, Wiesbaden, O. Harrassowitz, 1988
- « La Contribution d'Athanase Kircher à la tradition hiéroglyphique », *XVII^e siècle*, vol. 40, n°158, 1988, p. 79-92
- « Athanasius Kircher Verbindungen mit Herzog August und dem Haus Braunschweig-Lüneburg », dans FLETCHER (John, dir.), *op. cit.*, p. 69-78
- « Johann Joachim Bechers Universalsprachen-entwurf im Kontext seiner Zeit », dans FRÜHSORGE (Gotthardt, dir.) et STRASSER (Gerhard F.), *op. cit.*, p. 215-232
- STROUP (Alice, dir.), *Utopia 1 : 16th and 17th Centuries*, Charlottesville, Rookwood Press, 1998
- SUBBIONDO (Joseph L.), « John Wilkins' Theory of Meaning and the Development of a Semantic Model », *Cahiers linguistiques d'Ottawa*, 5, 1977, p. 41-61
- « From Babel to Eden : Comenius and the 17th-Century Philosophical Language Movement », *Historiographia linguistica*, vol. 19, n°2-3, 1992, p. 261-273
- SUBRAHMANYAM (Sanjay), « Connected Histories : Notes towards a reconfiguration of Early Modern Eurasia », dans LIEBERMAN (Victor, dir.), *Beyond Binary Histories. Re-imagining Eurasia to c. 1830*, Ann Arbor, University of Michigan Press, 1999, p. 289-315.
- SVENBRO (Jesper), « L'idéologie « gothisante » et l'*Atlantica* d'Olof Rudbeck », *Quaderni di storia*, vol. VI, n°11, 1980, p. 121-156
- SWIGGERS (Pierre), *Histoire de la pensée linguistique*, Paris, PUF, 1996

- « La Langue des Sévarambes », dans AUROUX (Sylvain, dir.) *et alii*, *op. cit.*, p. 166-175
- « « Bones and Ribs » : The treatment of morphosyntax in John Eliot's Grammar of the Massachusett Language (1666) », dans ZWARTJES (Otto, dir.) *et alii*, *Missionary linguistics III : Morphology and Syntax*, *op. cit.*, p. 41-58
- SZCZESNIAK (Boleslaw), « The Beginnings of Chinese Lexicography in Europe with particular Reference to the Work of Michel Boym (1612-1653) », *Journal of the American Oriental Society*, 67, 1947, p. 160-165
- « The Writings of Michael Boym », *Monumenta Serica*, 14, 1949-1955, p. 481-538
- « Athanasius Kircher's *China illustrata* », *Osiris*, 10, 1952, p. 385-411
- « The Origin of the Chinese Language According to Athanasius Kircher's Theory », *Journal of the American Oriental Society*, 72, 1952, p. 21-29
- « The Seventeenth Century Maps of China. An Inquiry into the Compilations of European Cartographers », *Imago Mundi*, vol. 13, 1956, p. 116-136
- « The First Chinese Dictionary published in Europe », dans SINOR (Denis, dir.), *American Oriental Society, Middle West Branch, Semi-Centennial Volume : A Collection of Original Essays*, Bloomington-Londres, Asian Studies Research Institute of Indiana University, 1969, p. 217-227
- TAVAREZ (David), « Naming the Trinity : from ideologies of translation to dialectics of reception in colonial nahua textes 1547-1771 », *Colonial Latin American Review*, 9 (1), 2000, p. 21-47
- TAVONI (Mirko, dir.) *et alii*, *Italia ed Europa nella linguistica del Rinascimento : confronto e relazioni, vol. I : L'Italia e il mondo romanzo et vol. II : L'Italia e l'Europa non romanza. Le lingue orientali.*, 2 vol., Istituto di studi rinascimentali Ferrara, Modène, Franco Cosimo Panini Editore, 1996
- TEUNISSEN (John J., dir.) et HINZ (Evelyn J., dir.), *Roger Williams : A Key into the Language of America*, Detroit, Wayne State University Press, 1973
- TINGUELY (Frédéric), *L'écriture du Levant à la Renaissance. Enquête sur les voyageurs français dans l'Empire de Soliman le Magnifique*, Genève, Droz, 2000
- TONGIORGI TOMASI (Lucia), « Il simbolismo delle immagini : i frontispizi delle opere di Kircher » dans CASCIATO (Maristella, dir.), IANNIELLO (Maria Grazia, dir.) et VITALE (Maria, dir.), *op. cit.*, p. 165-175

- TORRINI (Maurizio), «Monsignor Juan Caramuel e l'Accademia napoletana degli Investiganti», dans PISSAVINO (Paolo, dir.), *Le meraviglie del probabile. Juan Caramuel (1606-1682)*, actes du colloque international (Vigevano 29-31 octobre 1982), Vigevano, Comune di Vigevano, 1990, p. 29-33
- TOTARO (Giunia), *L'Autobiographie d'Athanasius Kircher. L'écriture d'un jésuite entre vérité et invention au seuil de l'œuvre. Introduction et traduction française et italienne*, Bern, Peter Lang, 2009
- TRABANT (Jürgen), *Mithridates im Paradies. Kleine Geschichte des Sprachdenkens*, München, C.H. Beck, 2003
- « Mithridates : de Gesner jusqu'à Adelung et Vater », *Cahiers Ferdinand Saussure*, n°51, 1998, p. 95-111
- « Mithridates in Paradise : describing Languages in a Universalistic World », dans BENDER (John B., dir.) et MARRINAN (Michael, dir.), *Regimes of Description : In the Archives of the Eighteenth Century*, Stanford, Stanford University Press, 2005, p. 44-60
- TREMOLIERES (François), « La prédication par l'image de Michel Le Nobletz », dans DEKONINCK (Ralph, dir.), GUIDERDONI-BRUSLE (Agnès, dir.) et VAN VAECK (Marc, dir.), *Emblemata sacra. Rhétorique et herméneutique du discours sacré dans la littérature en images*, actes du colloque international de Louvain et Leuven (janvier 2005), Turnhout, Brepols, 2007
- TRUDEAU (Danielle), *Les Inventeurs du bon usage (1529-1647)*, Paris, Les Editions de Minuit, 1992
- « Langue et monnaie au 16e siècle », *Stanford French Review*, vol. 7, n°1, 1983, p. 37-55
- « L'ordonnance de Villers-Cotterêts et la langue française : histoire ou interprétation ? », *Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance*, t. XLV, 3, 1983, p. 461-472
- TURNBULL (Georges Henry), *Samuel Hartlib: A Sketch of his Life and his Relations to J. A. Comenius*, Londres, Oxford University Press, 1920
- Hartlib, Dury and Comenius: Gleanings from Hartlib's Papers*, Liverpool, University Press of Liverpool, 1947
- « Samuel Hartlib's Influence on the Early History of the Royal Society », *Notes and Records of the Royal Society of London*, vol. 10, n°2, 1953, p. 101-130

- « Some correspondence of John Winthrop Jr. And Samuel Hartlib », *Colonial Society of Massachusetts Proceedings*, 72, 1960, p. 36-67
- TUTINO (Stefania), « La question de l'antijésuitisme anglais de l'époque moderne : le cas de John Donne », dans FABRE (Pierre-Antoine, dir.) et MAIRE (Catherine, dir.), *Les antijésuites : discours, figures et lieux de l'antijésuitisme à l'époque moderne*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2010, p. 383-399
- URTON (Gary) et QUILTER (Jeffrey) (dir.), *Narrative Threads : Accounting and recounting in Andean khipu*, Austin, University of Texas Press, 2002
- VAN DAMME (Stéphane), *Le Temple de la sagesse : Savoirs, écriture et sociabilité urbaine (Lyon, XVIIe-XVIIIe siècle)*, Paris, Ed. de l'EHESS, 2005
- VAN LANTSCHOOT (Arnold), *Un précurseur d'Athanase Kircher, Thomas Obicini et la "Scala" Vat. Copte 71*, Louvain, Bureaux du "Muséon", 1948
- VAN LEEUWEN (Henry Gerrit), *The Problem of Certainty in English Thought, 1630-1690*, La Haye, M. Nijhoff, 1963
- VELARDE LOMBRAÑA (Julián), *Juan Caramuel, vida y obra*, Oviedo, Pentalfa, 1989
- « Proyectos de lengua universal ideados por españoles (1653-1954) », *Taula. Quaderns de pensament*, n°7-8, 1987, p. 7-78
- VERDIER (Gabrielle), *Charles Sorel*, Boston, Twayne Publishers, 1987
- VICARI (Jacques), *La Tour de Babel*, Paris, PUF – Que Sais-Je ?, 2000
- VIGNAUD (Henry), « Le problème du peuplement initial de l'Amérique et de l'origine ethnique de la population indigène », *Journal de la Société des Américanistes*, t. 14-15, 1922. p. 1-63
- VILLOSLADA (Riccardo G., S.J.), *Storia del Collegio Romano dal suo inizio (1551) alla soppressione della Compagnia di Gesù (1773)*, Rome, Apud Aedes universitatis gregorianae, 1954
- VITTU (Jean-Pierre), « Henry Oldenburg, « grand intermédiaire » », dans BERKVENS-STEVELINCK (Christiane, dir.), BOTS (Hans, dir.) et HÄSELER (Jens, dir.), *op. cit.*, p. 183-210
- VOLKMANN (Ludwig), *Bilderschriften der Renaissance. Hieroglyphik und Emblematik in ihren Beziehungen und Fortwirkungen*, Nieuwkoop : B. de Graaf, 1962 [fac-similé de l'édition de Leipzig, 1923]
- « Bild und Schrift. Programm eines ungeschriebenen Buches », *Buch und Schrift. Jahrbuch des deutschen Vereins für Buchwesen und Schriftum*, 4, 1930, p. 9-18

- VON PLATEN (Magnus, dir.), *Queen Christina of Sweden, documents and studies*, Analecta Reginensia 1., Stockholm, Norstedt & Söner, 1966
- WALD (Melanie), *Welterkenntnis aus Musik. Athanasius Kircher « Musurgia universalis » und die Universalwissenschaft im 17. Jahrhundert*, Kassel-Bâle, Bärenreiter, 2006
- WALKER (Daniel P.), *La Magie spirituelle et angélique, de Ficin à Campanella*, trad. de l'anglais par Marc Rolland, Paris, Albin Michel, 1988 (1958)
- The Ancient Theology. Studies in Christian Platonism from the Fifteenth to the Eighteenth Century*, Londres, Duckworth, 1972
- WALRAVENS (Hartmut), *China Illustrata. Das europäische Chinaverständnis im Spiegel des 16. bis 18. Jahrhunderts*, catalogue de l'exposition à la bibliothèque Herzog August de Wolfenbüttel (21 mars-23 août 1987), Weinheim, Acta Humaniora-VCH, 1987
- WAQUET (Françoise), *Le Modèle français et l'Italie savante, conscience de soi et perception de l'autre dans la République des lettres 1660-1790*, Rome, De Boccard, 1989
- Le Latin ou l'empire d'un signe, XVIe – XXe siècle*, Paris, Albin Michel, 1998
- Parler comme un livre : L'oralité et le savoir (XVIe – XXe siècle)*, Paris, Albin Michel, 2003
- « De la lettre érudite au périodique savant, les faux-semblants d'une mutation intellectuelle », *XVII^e siècle*, n°140, 1983, p. 347-359
- « Charles Patin et la République des Lettres, étude d'un réseau intellectuel dans l'Europe du XVII^e siècle », *Lias*, XII, 1985, p. 115-136
- « Pour une éthique de la réception, les Jugements des livres en général d'Adrien Baillet (1685) », *XVII^e siècle*, n°159, 1988, p. 157-174
- « Qu'est-ce que la République des Lettres ? Essai de sémantique historique », *Bibliothèque de l'école des chartes*, t. 147, 1989, p. 473-502
- « Les éditions de correspondances savantes et les idéaux de la République des Lettres », *XVII^e siècle*, n°178, 1993, p. 99-118
- « La République des Lettres : un univers de conflits », dans BARBICHE (Bernard, dir.), POUSSOU (Jean-Pierre, dir.) et TALLON (Alain, dir.), *Pouvoirs, contestations et comportements dans l'Europe moderne. Mélanges en l'honneur du professeur Yves-Marie Bercé*, Paris, PUPS, 2005, p. 829-840

- WAQUET (Françoise, dir.), *Mapping the World of Learning : The Polyhistor of Daniel Georg Morhof*, actes de la conférence à la Herrzog August Bibliothek, Wolfenbüttel (10-11 septembre 1998), Wiesbaden, O. Harrassowitz, 2000
- WEBSTER (Charles), *Samuel Hartlib and the Advancement of Learning*, Cambridge, Cambridge University Press, 1970
- The Great Instauration : Science, Medicine and Reform 1626-1660*, Bern, Peter Lang, 2002 (1975)
- WEBSTER (Charles, dir.), *The Intellectual Revolution of the Seventeenth Century*, Londres-Boston, Routledge and K. Paul, 1974
- WEGENER (Ulrike B.), *Die Faszination des Masslosen. Der Turmbau zu Babel von Pieter Bruegel bis Athanasius Kircher*, Hildesheim-Zürich-New York, Georg Olms Verlag, 1995
- WEINBERGER (Jerry), *Science, Faith and Politics. Francis Bacon and the Utopian Roots of the Modern Age, A Commentary on Bacon's Advancement of Learning*, Ithaca-Londres, Cornell University Press, 1985
- WELD (Charles R.), *A History of the Royal Society, with Memoirs of the Presidents*, 2 vol., Bristol, Thoemmes Press, 2000 (1848)
- WHITE (Richard), *Le Middle Ground. Indiens, empires et républiques dans la région des Grands Lacs, 1650-1815*, trad. de l'anglais par Frédéric Cotton, avant-propos Catherine Desbarats, Toulouse, Anacharsis, 2009 (1991)
- WICKI (Josef, S.J.), *Missionskirche im Orient. Ausgewählte Beiträge über Portugiesisch-Asien*, Immensee, Neue Zeitschrift für Missionwissenschaft, 1976
- « Die Chiffre in der Ordenskorrespondenz der Gesellschaft Iesu von Ignatius bis General Oliva (ca. 1554-1676). Anhand der Kodex Fondo Gesuitico 678/21 (ARSI) », *Archivum Historicum Societatis Iesu*, vol. XXXII, 1963, p. 133-178
- « Die Miscellanea Epistolarum des P. Athanasius Kircher S.I. in missionarischer Sicht », *Euntes Docete*, XXI, Rome, 1968, p. 221-254 ; p. 282-309
- WILDING (Nick), *Writing the Book of Nature : Natural Philosophy and Communication in Early Modern Europe*, PhD, Florence, Institut universitaire européen, 2000
- « « If You Have a Secret, Either Keep It, or Reveal It » : Cryptography and Universal Language », dans STOLZENBERG (Daniel, dir.), *op. cit.*, p. 93-105
- « Kircher's Correspondence », dans STOLZENBERG (Daniel, dir.), *op. cit.*, p. 141-147

- « Publishing the Polygraphy :Manuscript, Instrument, and Print in the Work of Athanasius Kircher », dans FINDLEN (Paula, dir.), *op. cit.*, p. 283-296
- WOLLOCK (Jeffrey L.), « John Bulwer and his Italian sources », dans TAVONI (Mirko, dir.) *et alii, op. cit.*, vol. 2, p. 417-433
- « John Bulwer's place in the history of the deaf », *Historiographia Linguistica*, vol. 23, n°1-2, 1996, p. 1-46
- YAGUELLO (Marina), *Les Fous du langage. Des langues imaginaires et de leurs inventeurs*, Paris, Ed. du Seuil, 1984
- Les Langue imaginaires. Mythes, utopies, fantasmes, chimères et fictions linguistiques*, Paris, Ed. du Seuil, 2006
- YARDENI (Myriam), *Utopie et révolte sous Louis XIV*, Paris, A.-G. Nizet, 1980
- « Science et décadence au temps de la Renaissance : l'œuvre de Claude Duret », *Revue d'Histoire Moderne et Contemporaine*, 24, 1977, p. 248-259
- « Les illusions du pouvoir : La République des Lettres et l'Utopie au XVIe et au début du XVIIe siècle », dans BARBICHE (Bernard, dir.), POUSSOU (Jean-Pierre, dir.) et TALLON (Alain, dir.), *Pouvoirs, contestations et comportements dans l'Europe moderne. Mélanges en l'honneur du professeur Yves-Marie Bercé*, Paris, PUPS, 2005, p. 805-816
- YATES (Frances), *Les Académies en France au XVIe siècle*, trad. de l'anglais par Thierry Chaucheyras, Paris, PUF, 1996 (1947)
- L'Art de la mémoire*, trad. de l'anglais par Daniel Arasse, Paris, Gallimard, 1975 (1966)
- La Lumière des Rose-Croix*, trad. de l'anglais par M.D. Delorme, Paris, Retz, 1978 (1972)
- Raymond Lulle et Giordano Bruno*, trad. de l'anglais par Muriel Zagha, Paris, PUF, 1999
- Giordano Bruno et la tradition hermétique*, trad. de l'anglais par Marc Rolland, Paris, Ed. Dervy, 1996 (1964)
- Ideas and Ideals in the North European Renaissance. Collected Essays*, Londres-Boston-Melbourne, Routledge & Kegan, 1984
- YILMAZ (Levent), *Le Temps moderne. Variations sur les Anciens et les contemporains*, Paris, Gallimard, 2004
- YOUNG (Robert Fitzgibbon), *Comenius in England : the visit of Jan Amos Komensky (Comenius) the Czech philosopher and educationalist to London in 1641-1642: its*

bearing on the origins of the Royal Society, on the development of the Encyclopaedia, and on the plans for the higher education of the Indians of New England and Virginia as described in contemporary documents..., Oxford, Oxford University Press, 1932

ZAVALA (Silvio Arturo), *Sir Thomas More in New Spain: A Utopian Adventure of the Renaissance*, Londres, Canning House, 1955

Recuerdo de Vasco de Quiroga, Mexico, Ed. Porrúa, 1987

« Sir Thomas More in New Spain », dans SYLVESTRE (Richard S., dir.) et MARC'HADOUR (Germain, dir.), *Essential Articles for the Study of Thomas More*, Hamden, Archon Books, 1977

ZINGUER (Ilana, dir.), *L'Hébreu au temps de la Renaissance*, Leyde-New York-Cologne, Brill, 1992

ZUMTHOR (Paul), *Babel ou l'inachèvement*, Paris, Ed. du Seuil, 1997

ZUPANOV (Iñes), « Twisting a Pagan Tongue : Portuguese and Tamil in Sixteenth-Century Jesuit Translations », dans MILLS (Kenneth) et GRAFTON (Anthony), *Conversion. Old Worlds and New*, Rochester (NY), University of Rochester Press, 2003, p. 109-140

ZWARTJES (Otto, dir.) *et alii*, *Missionary Linguistics/Linguística misionera*, sélection d'articles tirés des « International Conferences on Missionary Linguistics » (2003 à 2006), 3 vol., Amsterdam-Philadelphie, John Benjamins Publishing Company, 2004-2007

Index Nominum

A

- ABANO Pietro de · 296
- ACOSTA José de, S.J. · 183, 211, 227, 232, 233, 237, 245, 326, 571
- ACQUAVIVA Claude, S.J. · 235
- ALBINUS Petrus · 196, 197
- ALCIAT André · 156, 309, 321, 323
- ALDOBRANDINI Hippolyte (cardinal) · 582
- ALEMBERT · 102, 650
- ALENI Giulio, S.J. · 338
- ALEXANDRE VII 473, 479, 680-682, 721, 723
- AL-KHWARIZMI · 355
- ALLACCI Leone · 485
- ALLEN Thomas · 575
- ALSTED Johann Heinrich · 12, 315, 317, 380, 576, 739
- ALVA IXTLILXOCHITL Fernando de · 8, 9
- ALVARES Jorge · 229
- ANCHIETA José de, S.J. · 194, 202, 205
- ANDREAE Johann Valentin · 279, 280, 381, 456, 665, 690, 701, 711
- ANGHIERA Pietro Martire d' · 175, 177, 183, 189, 326
- ANTHONISZ Cornelisz · 16
- AQUILA Antonio dell' · 488
- AQUIN saint Thomas d' · 212
- ARGONNE Bonaventure d' (dit Vigneul-Marville) · 50, 51
- ARIAS MONTANO Benito · 374
- ARISTOTE · 86, 118, 157, 317, 355, 630, 661, 663, 669
- ARNAULD Antoine · 607, 608
- ARTHUS Gotard · 226
- ASCHAM Roger · 112
- AUBIGNE Théodore Agrippa d' · 166
- AUBREY John, F.R.S. · 41, 403, 420, 453, 610, 734, 922
- AUGER Emond, S.J. · 239, 240, 371
- AUGUSTE II (de Brünswick-Lünebourg) · 626, 675, 680, 683, 684, 689, 708, 725
- AUGUSTIN (saint) · 12, 75, 166, 167, 168, 211, 213, 226, 227, 309, 335, 482
- AUZOUT Adrien · 616
- AVANZI Mario · 294
- AVENTINUS Johannes · 175, 177, 738
- AVICENNE · 183, 225

B

- BACON Francis · 40, 53, 73, 143, 145, 244, 245, 246, 297, 312, 320, 383, 392, 404, 405, 426, 438, 521, 548, 550, 573, 597, 626, 631, 644, 663, 672, 678, 690, 702-704, 727, 739
- BAÏF Jean-Antoine de · 378

- BAILLET Adrien · 571,
574, 616
- BALDESCHI Federico
· 484
- BALE John · 158, 163,
179
- BALES Peter · 393, 594
- BANER Johan · 686
- BARACHIAS Nephi ·
556, 558, 560, 561
- BARBARO Josephat ·
177
- BARBERINI Francesco
· 465, 478, 548, 553,
557, 560, 582
- BARBOSA Edouard ·
225, 226
- BARBUDA Luis Jorge
de · 263
- BARCLAY John · 548,
549, 550
- BARGRAVE John ·
530, 531
- BARKER Edmund ·
704
- BASNAGE DE
BEAUVALL Henri ·
126
- BASNAGE Jacques ·
25
- BATES William · 551
- BAUDOIN Jean · 550,
592, 703
- BAXTER Richard ·
448, 451, 455, 457
- BAYLE Pierre · 130,
131, 552, 616, 620,
649
- BEALE John, F.R.S. ·
319, 394, 399, 628,
631-633, 638, 641,
643
- BEAUNE Jacques de ·
140
- BECANUS Goropius
(Jan Van Gorp dit) ·
132, 549
- BECHER Johann
Joachim · 27, 282,
285, 286, 351, 365,
433, 441, 514, 515,
610, 611, 643, 659,
716, 717, 739
- BECK Cave · 9, 25, 66,
96, 130, 149, 155,
216-218, 220, 244,
246, 248, 301, 318,
352, 354, 392, 408,
418, 430, 435, 437-
442, 449, 454, 460,
523, 591, 610, 612,
626, 643, 659, 660,
675, 679, 694, 695,
716, 719, 728, 922
- BEDE (LE
VENERABLE) ·
179, 180, 310
- BEDDELL William ·
392, 426, 427, 593,
604
- BEKMANN Johann
Christoph · 611
- BELASYSE Thomas ·
541
- BELLARMIN Robert ·
203, 484, 492, 548
- BELLEFOREST
François de · 182,
204
- BELON Pierre · 99,
157, 177, 178
- BEMBO Pietro · 412,
548
- BEN ISRAEL
Menasseh · 200
- BENAVENTE Toribio
de (dit Motolinía) ·
328
- BENING Alexander ·
16
- BENTIVOGLIO Guido
· 483
- BERGER Florimonde ·
159
- BERLAIMONT Noël
de · 187
- BERMUDO Pedro, S.J.
· 515, 685
- BERNARDIN DE
SAINT-PIERRE
Henri · 652

- BERTONIO Luigi, S.J.
· 202
- BERULLE Pierre de ·
602
- BESNIER Pierre, S.J. ·
45, 82-84, 115, 116,
118-120, 124, 187,
389, 515, 599, 603,
604, 608, 609, 699,
700, 717
- BEZE Théodore de ·
157
- BIBLIANDER
Theodorus · 67, 77,
89, 176, 178, 181,
197, 198, 372-374,
675
- BIFRUN Jachiam · 147
- BISTERFELD Johann
Heinrich · 576, 596
- BLAEU Joan · 263, 264
- BLANCHOT Pierre ·
595
- BOCANEGRA Juan
Perez · 203
- BODIN Jean · 103, 292
- BODLEY Thomas ·
551
- BOEHME Jakob · 402
- BOILEAU Nicolas ·
115
- BONET Juan Pablo ·
310
- BONIFACCIO
Giovanni · 28, 293,
294-296, 299, 302,
304, 312, 316
- BOREL Pierre · 174
- BORELLI Giovanni
Alfonso · 540
- BORILLY Boniface ·
554
- BOSWELL William ·
425
- BOUHOURS
Dominique, S.J. ·
115, 116
- BOULLIAU Ismaël ·
581, 586
- BOVELLES Charles de
· 12, 61, 62, 74, 108,
139, 161, 165
- BOYLE Robert · 25,
26, 28, 45, 216, 319,
403, 407, 420, 430-
434, 447, 457, 458,
459, 528, 534, 537,
540, 542, 590, 617,
627, 628, 630-633,
636, 637, 639, 642,
690, 697, 733
- BOYM Michael, S.J. ·
263, 268-270, 279,
282
- BRAITHWAITE
Richard · 588, 591
- BRAITHWAYTE
William · 438, 588,
591
- BRANCACCIO
Francesco M. · 483
- BRANKER Thomas ·
444
- BREREWOOD Edward
· 144, 145, 455, 577
- BREYDENBACH
Bernhard von · 190
- BRIGHT Timothy ·
393, 395
- BROUNCKER
William, F.R.S. ·
411, 420, 442, 642
- BROWNE Thomas ·
255, 644, 679
- BRUEGEL Pieter, dit
l'Ancien · 16, 17
- BRY Théodore de ·
194, 226
- BUDE Guillaume · 82,
157, 220, 551
- BULLINGER Heinrich
· 177, 178
- BULWER John · 28,
293-297, 300, 302,
304, 311, 313, 320,
340, 392, 593, 604,
659, 922
- BURGOS André · 232
- BURNET Gilbert · 400,
426

BUSBY Richard · 453

C

CABEZA DE VACA

Alvar Nunez · 303,
304

CABRAL Pedro

Alvares · 208, 209

CADAMOSTO Alvise ·

177

CALÀ Carlo · 721, 722

CALEPINO Ambrogio

· 185, 570, 714, 715

CALVIN Jean · 60,

164, 368, 369, 618

CAMDEN William ·

144, 531, 548, 549,

550, 591, 610

CAMPANELLA

Tommaso · 381, 630,

726, 727

CANDOLE Pyramus de

· 159, 171, 173, 221

CARAMUEL Y

LOBKOWITZ Juan

de · 721-728, 731,

735

CARCAVY Pierre de ·

584

CARDAN Jérôme · 74

CAREW Richard · 109,

110, 111, 133, 424

CAROCHI Horacio ·

208

CARTARI Vincenzo ·

321

CASATI Paolo, S.J. ·

473

CASAUBON Isaac ·

254, 501, 675

CASSINI Jean-

Dominique · 116,

539

CASTELL Edmund ·

278

CASTELLION

Sébastien · 101

CASTIGLIONE

Balthazar · 100, 137,

289

CATTENIO Lazzaro ·

235

CAVENDISH Thomas

· 704

CAXTON William ·

341

CELICO Francesco de ·

582

CERVANTES DE

SALAZAR Francisco

· 89, 323

CESALPINO Andrea

(dit Césalpin) · 665

CESI Federico · 356

CHAMBERLAYNE

John, F.R.S. · 223

CHAMPAGNOLLE

Monsieur de la · 392,

417, 425, 604

CHAPELAIN Jean ·

116, 435

CHARLES II (roi

d'Angleterre) · 251,

363, 398, 408, 410,

541, 612, 628, 642,

691

CHARLES-LOUIS Ier

(du Palatinat) · 576,

579

CHARLETON Walter,

F.R.S. · 361, 448,

459

CHEESHAHTAUMA

UK Caleb · 457

CHENG (chrétien

chinois) · 268

CHERADAME Jean ·

70

CHICHELE Henry ·

551

CHIFLET Laurent · 609

CHRISTINE de Suède

(reine) · 131, 472,

473, 481, 486, 531,

625

CICERON (Marcus

Tullius Cicero) · 9,

51, 101, 102, 112,

127, 138, 300, 315,

316, 537, 643, 676

- CISNEROS Garcia de · 578, 580, 587, 588, 408, 409, 418, 431,
327 595, 597, 606, 607, 432, 454, 611-614,
CLAUSER Christoph · 618, 657, 676, 690, 617, 654, 661, 663,
178 691, 693, 694 667, 717, 739, 740
CLAVIUS Christoph, · CORDIER Mathurin · DANTE ALIGHIERI ·
S.J. · 234, 356, 357, 109 14, 22, 24, 133, 412
466
COUPLET Philippe · DECKER Coenraet · 17
CLEMENT VII · 229 278
DEE John · 51, 72, 355,
CLERKE Bartholomew · CROMWELL Oliver · 678, 690
· 100 100, 145, 319, 363,
CLEVELAND John · 398, 399, 428, 433, DEFOE Daniel · 95,
438 450, 543 652
COBO Juan · 234 CRUYL Lievin · 17 DEKKER Thomas · 11
COLLADO Diego · CRUZ Gaspar da · 47, DELL William · 145
202, 485 229, 231 DELLA VALLE Pietro
COLLETET François · CRUZ Juan de la · 335 · 21, 255, 557, 558,
68-70, 140, 173, 318, 559
599, 604, 733, 734
COLLETET Guillaume · CULPEPER Cheney · DENHAM John, F.R.S.
· 141, 734 431 · 251
COLLINS John, F.R.S. · CULPEPER Nicholas · DERHAM William,
· 410 669 F.R.S. · 106, 107,
COLOMB Christophe · CUPER Gisbert · 104 666
150, 189, 195, 301, CYRANO DE DES VALLEES · 46,
600, 601, 704 BERGERAC 570, 571, 598, 599,
603-605
COMA Guillermo · 189 SAVINIEN DE · 592, DESCARTES René ·
36, 73, 87, 104, 126,
COMENIUS Jan Amos 593 127, 350, 354, 356,
· 28, 40, 113, 114, 377, 566-571, 577,
218, 282, 318, 340, 584, 595, 604, 605,
342, 350, 379, 380, 616, 621, 627, 630,
381, 383, 389, 395, 664, 738
406, 424, 425, 428-
432, 442, 455, 456, DALGARNO George · DESMARETS DE
540, 574, 575, 577, 28, 31, 36, 40, 115, SAINT-SORLIN
216, 311, 312, 351, Jean · 379, 606
362, 392, 394, 395,
-
- D**

- DESPAUTERE Jean · 109, 121, 609
- DETI Giovan Battista · 412
- DIAS DE CAIADO Tomé · 89
- DICONSON Thomas · 295
- DIGBY Kenelm · 312, 440, 578, 593, 617, 631
- DIX Henry · 393, 594
- DOBELIO Marco · 489
- DODINGTON John · 541, 542, 631, 634, 635
- DOLET Etienne · 165
- DONAT (Aelius Donatus, dit) · 136
- DONI Giovanni Battista · 564, 582, 583, 585, 587, 588, 590
- DONNINO Alfonso · 471
- DORE Pierre · 370
- DORVILLE Albert de, S.J. · 276, 512
- DOUET Jean · 24, 25, 79, 239, 242, 244, 248, 375, 599-602, 604, 605, 612, 717
- DOWNES John, F.R.S. · 538, 539, 541
- DRAKE Francis · 143
- DU BARTAS Guillaume de Salluste · 159
- DU BELLAY Joachim · 15, 133, 143
- DU MOULIN Lewis · 610
- DU QUESNE Henri · 348
- DU TERTRE Jean-Baptiste · 206
- DU VAIR Guillaume · 548, 550
- DUPUY Frères (Pierre et Jacques) · 433, 547, 548, 551, 556-558, 562, 572, 573, 577
- DUPUYHERBAULT Gabriel · 371
- DURET Claude · 27, 29, 52, 64-67, 69, 72-74, 83, 85, 90, 91, 125, 142, 143, 154, 155, 158-160, 162, 166-172, 174, 178-184, 186, 187, 189, 198, 203-205, 208, 209, 221, 223, 225, 226, 228, 230-232, 235, 238-241, 248, 301, 322, 325-327, 389, 486, 521, 560,
- 604, 653, 677, 716, 738
- DURY John · 424, 425, 428, 429, 576, 607, 690
-
- E**
- ECHELLENSIS Abraham · 485, 489
- EDEN Richard · 256, 429
- ELIOT John · 199, 448-450, 452-455, 457-461
- ERASME Didier · 51, 52, 67, 82, 85, 101, 102, 109, 111, 127, 128, 156, 166, 205, 206, 300, 537, 548, 551
- ESPARZA ARTIEDA Martin de · 505
- ESTIENNE Henri · 47, 53, 74, 122, 133, 136-140, 157, 288, 289, 346, 347
- EVELYN John · 199, 401, 424, 425, 529, 531, 532, 622, 667
-
- F**
- FABRI DE PEREISC Nicolas-Claude · 47,

- 51, 52, 482, 524, 546,
547-551, 553, 554-
563, 565, 566, 569,
570, 572-574, 586-
589, 623-625, 629,
654, 655, 678, 922
- FABRIZI
D'ACQUAPENDEN
TE Girolamo · 296
- FAIRFAX Nathaniel ·
435, 438
- FALCONER John · 644
- FAUCHET Claude · 74,
75, 141
- FERDINAND Ier
(empereur) · 157
- FERDINAND III
(empereur) · 270,
480, 481, 505, 513,
514, 680, 718, 722,
723
- FERMAT Pierre de ·
354, 572
- FEYDEAU Claude ·
84, 159, 160
- FOHIUS (Empereur) ·
253, 270, 272, 510
- FOIGNY Gabriel de ·
347, 350, 373
- FONTANA Niccolò
(dit Tartaglia) · 355
- FORTIN DE LA
HOGUETTE
Philippe · 573
- FRANCOIS Jean René
· 585
- FRANCOIS XAVIER
saint · 262
- FRERET Nicolas · 278
- FRITZ Johann Friedrich
· 222, 223, 728
- FROSCHAUER
Christoph · 156, 159,
178, 183, 184
-
- G**
- GAFFAREL Jacques ·
378, 585
- GALLAS Matthias ·
576
- GALLE Philippe · 16
- GAND Pierre de · 206,
328
- GASSENDI Pierre ·
536, 537, 547-549,
551, 554, 555, 557-
564, 571, 572, 584,
587, 588, 604, 621,
624, 625, 629, 632
- GAUDEN John · 429
- GEER Louis de · 380
- GELLI Giambattista ·
128
- GENEBRARD Gilbert ·
198
- GERE John · 361
- GESSNER Conrad · 27,
29, 37, 46, 52, 74, 82,
84, 85, 126, 142, 154,
155, 156, 158, 162,
163, 164, 167-172,
174-183, 185-190,
192, 217, 221-223,
225, 293, 345, 372,
389, 521, 668, 669,
671, 676, 716, 735,
738
- GESUALDO Filippo ·
316
- GIANCARLI Artemio
Gigio · 653
- GIBBES James Alban ·
532, 541, 634
- GIFFORD Ben · 220
- GILES Pierre · 190
- GIORGIO Francesco
(ou Zorzi, dit
Georges de Venise) ·
11, 211
- GLANVILL Joseph,
F.R.S · 400, 405, 421
- GLAREANUS
(Heinrich Lotiti dit) ·
175, 177, 179
- GODWIN Francis · 41,
392, 430, 591, 592,
593, 703, 705, 708-
713, 922
- GOLDSMITH Francis ·
294

- GONSALES Domingo
· 592, 703-705, 709-713
- GONZALEZ DE
MENDOZA Juan ·
183, 192, 226, 231,
244, 245, 248, 256,
276
- GOUÿ Jacques de · 593
- GRANDAMY Jacques,
S.J. · 585
- GRAZZINI Anton
Francesco · 412
- GREBNITZ Elias · 280
- GREEN Samuel · 458
- GREGOIRE XIII · 229,
486
- GREGORIO Jacobo ·
444
- GREGORY James,
F.R.S. · 544
- GRENVILLE Richard ·
452
- GREW Nehemiah,
F.R.S. · 734, 735
- GRIMSTONE Edward
· 245
- GROLIER Jean · 80
- GROTIUS Hugo · 197,
198, 223, 224, 250,
377, 549
- GRUEBER Johann, S.J.
· 265, 266, 510, 512
- GRUTER Janus · 587,
594, 595
- GUALDO Paolo · 548,
551
- GUEDAN François ·
166
- GUICCIARDINI
Francesco · 160
- GUSTAVE ADOLPHE
(roi de Suède) · 576
-
- H**
- HAAK Theodore,
F.R.S. · 407, 424,
434, 571, 574-580,
585, 586, 588-591,
593-595, 605, 671,
690, 692, 697, 740
- HAËDO Diego de · 657
- HAKLUYT Richard ·
254, 256, 275, 703,
704
- HALL Joseph · 575
- HARDY Claude · 355,
356, 569, 570, 572,
604
- HARMANUS Jo. · 300
- HARRISON Thomas ·
427, 428, 438, 594,
595, 596, 733
- HARSDOFFER Georg
Philipp · 132, 625
- HARTLIB Samuel · 26,
53, 110, 113, 216,
380, 383, 384, 392,
394-396, 406, 407,
417, 420, 423-427,
429, 430-434, 456,
523, 541, 546, 574,
575, 576, 580, 590,
595, 605, 607, 642,
676, 690, 692, 694
- HEINSIUS Daniel ·
624, 625
- HENSHAW Thomas,
F.R.S. · 420
- HERIGONE Pierre ·
352-357, 603, 610
- HERODOTE · 16, 65,
66, 75, 175, 232, 253
- HERWART VON
HOHENBURG
Johann Georg · 477
- HEVELIUS (Johannes
Höwelcke, dit) · 105,
616
- HEYLYN Peter · 256
- HILL Abraham, F.R.S.
· 545
- HOBBS Thomas · 45,
104, 359, 572, 574,
616, 617, 642, 733
- HOLBEIN Hans, dit le
jeune · 16

- HOLDER William,
F.R.S. · 312, 393,
394, 420
- HOLGUIN Diego
Gonzalez, S.J. · 202
- HOLLAR Wenceslas ·
254, 275, 691
- HOLSTENIUS Lucas ·
498, 561, 562, 625
- HONGXIAN Luo · 263
- HOOGE Romeyn de ·
17
- HOOKE Robert, F.R.S.
· 41, 107, 132, 275,
403, 415, 420, 446,
458, 459, 533, 617,
634, 674, 728, 730-
735, 922
- HOOLE Charles · 341
- HOOPER John · 179
- HORAPOLLON · 321,
558
- HORNIUS Georges ·
198
- HUBERT Robert · 666
- HÜBNER Joachim ·
429, 580, 607, 693,
694
- HUET Pierre-Daniel ·
142
- HUGO Hermann, S.J. ·
86, 241, 675, 683
- HUNT James · 146
- HUYGENS Christiaan,
F.R.S. · 410, 544,
694, 732
-
- I**
- IBN AL-HAYTHAM
Al-Hassan · 355
- IGNACE DE
LOYOLA, S.J.
(saint) · 202, 208,
232, 262, 466, 471,
492, 535, 536, 628
- INGOLI Francesco ·
483
- INNOCENT X · 122,
478, 480, 505, 539
-
- J**
- JACOB Louis · 554,
571
- JACOOMES Joel · 456,
457
- JEROME (saint) · 13,
64, 537
- JOHNSON John · 46,
426, 593, 604
- JOHNSON Marmaduke
· 458
- JONES Inigo · 251, 255
- JONES Richard · 433
- JOUBERT Laurent ·
65, 66, 74, 75, 77,
128, 309, 321
- JOYEUSE Henri de ·
240
- JUMEAU Emmanuel ·
337
- JUSTEL Henry F.R.S. ·
368, 379, 380, 433,
612
- JUVENAL · 98
-
- K**
- KANGXI · 230, 511
- KINDER Philip · 425,
604
- KINNER Cyprian ·
318, 319, 514, 657
- KIRCHER Athanasius,
S.J. · 17, 18, 20-23,
25, 27, 31, 40-46, 48,
52, 70, 74, 80, 104,
173, 192, 194, 201,
223, 230, 239, 248,
252, 253, 257, 259,
260, 263-286, 322,
345, 351, 356, 358,
389, 397, 441, 461,
463-476, 477-479,
482, 483, 485, 487-
508, 510-515, 521,
523, 528-537, 539,
541-545, 553, 555-
562, 568, 575, 581-
586, 610, 611, 613,
618-626, 629-633,

- 635-639, 642-644,
654, 657-659, 670,
671, 672, 676-692,
696-698, 713, 714,
716, 717, 719, 720,
721-724, 727, 728,
731, 735, 739, 740,
922
-
- L**
- LA BRUYERE Jean ·
115
- LA FONTAINE Jean de
· 115, 598
- LA GARDIE Magnus
Gabriel de · 131
- LA PEÑA
MONTENEGRO
Alonso de · 210, 214
- LABBE Philippe, S.J. ·
32, 45, 46, 96, 120-
124, 221, 346, 350,
389, 487, 515, 523,
599, 604, 609, 612,
613, 626, 643, 655-
657, 659, 695, 716,
717, 720
- LAHONTAN Louis
Armand de Lom
d'Arce, baron de ·
327
- LAIRESSE Gérard de ·
18
- LALLEMANT Charles,
S.J. · 206
- LANA TERZI
Francesco di, S.J. ·
499, 514, 515, 530,
615, 631, 634
- LANCASTER James ·
704
- LANCELOT Claude ·
123, 608
- LANUCHI Vicencio,
S.J. · 323
- LAS CASAS
Bartolomé de · 196
- LATOMUS (Jacques
Masson dit) · 161
- LAUD William · 254,
296, 578
- LE BOË SYLVIUS
Franciscus de · 105
- LE CLERC Jean · 52,
126
- LE CLERCQ Chrestien
· 337
- LE FEVRE DE LA
BODERIE Antoine ·
12, 67, 375, 548, 549,
551
- LE FEVRE DE LA
BODERIE Guy · 67,
375
- LE GOBIEN, Charles,
S.J. · 239
- LE JEUNE Paul, S.J. ·
214, 339
- LE LABOUREUR
Louis · 612
- LE MAIRE Jean · 46,
91, 569, 570, 571,
573, 583, 586-591,
596-599, 603-605,
607, 621, 692
- LE MAIRE Nicolas ·
91
- LE MERCIER
François-Joseph, S.J.
· 339
- LE NOBLETZ Michel,
S.J. · 339
- LE ROY Louis · 125
- LEFEVRE
D'ETAPLES Jacques
· 13
- LEIBNIZ Gottfried
Wilhelm, F.R.S. · 26,
31, 35, 40, 46, 52,
106, 279, 317, 345,
354, 408, 655, 667,
739, 740, 741
- LEMAIRE DE
BELGES Jean · 139
- LETELLIER Michel,
S.J. · 116
- LEWIS Mark · 107
- LILY William · 109
- LINUS Franciscus, S.J.
· 642, 697

- LLOYD William · 362,
414, 415, 419
- LOBO Gerónimo, S.J. ·
630
- LOCHES Gilles de ·
558
- LOCKE John · 348
- LODWICK Francis,
F.R.S. · 26, 28, 29,
40, 53, 192, 216, 220,
247, 351, 362, 384,
392, 396, 397, 408,
415, 417, 420, 430,
453, 454, 604, 611,
659-661, 679, 702,
703, 717
- LOPEZ DE GOMORA
Francisco · 183, 326
- LORENZANA Y
BUITRON Francisco
Antonio · 215
- LOUIS XIV · 120, 121,
126, 379, 606, 612
- LUBINUS Eilhardus ·
110, 111, 112, 341,
424
- LUCAS Jean · 609
- LULLE Raymond · 26,
31, 215, 317, 383,
486, 684, 685, 739
- LUTHER Martin · 86,
92, 198, 368, 369,
373, 618
- LYTTLETON
Elizabeth · 255
-
- M**
- MAALER Josua · 158
- MACHIAVEL Nicolas
· 137, 412
- MAFFEI Giovanni
Pietro · 183, 208,
227, 239, 241
- MAGALHÃES
GANDAVO Pedro
de · 208, 209
- MAGY Jean · 554, 563
- MAILLARD DE
TOURNON Charles-
Thomas · 230
- MAILLARD Pierre ·
337
- MALHERBE François
de · 138, 663
- MALINES Francesco,
S.J. · 473
- MALPIGHI Marcello,
F.R.S. · 105, 142,
539, 540, 542, 617
- MARAFIOTO
Girolamo · 316
- MARAFIOTO Girolao
· 316
- MARESFOSCHI
Prospero · 484
- MARIAM Asfa · 553
- MARILLAC Michel de
· 601, 602
- MARINELLI Curzio ·
296
- MARKES John, S.J. ·
630
- MARRACCI Lodovico
· 488
- MARTINI Martino, S.J.
· 235, 253, 256, 257,
263, 264, 272, 275,
276, 278, 503, 509,
510, 632, 740
- MATHER Cotton · 452,
456
- MATHER Richard ·
450
- MAUDUIT Jacques ·
378
- MAUNOIR Julien, S.J.
· 339
- MAYHEW Thomas ·
450
- MEDICIS Catherine de
· 137
- MENAGE Gilles · 115,
116, 117, 139, 599,
600
- MENCKE Johann
Burchard, F.R.S. ·
619, 620, 639, 922
- MENCKE Otto · 620
- MENDEZ PINTO
Ferdinand · 255

- MENDIETA Jérónimo de · 328
- MENTZEL Christian · 279
- MERCATOR Gerard · 355
- MERCURIALI Girolamo · 296
- MERRETT Christopher, F.R.S. · 664
- MERSENNE Marin · 28, 45, 47, 51, 52, 87, 95, 107, 108, 356, 363, 376-379, 383, 406, 430, 524, 546, 562-566, 568-580, 582-591, 593-596, 604, 605, 607, 616, 621, 626, 654, 657, 664, 697, 738, 922
- MESIGER Jérôme · 186, 187, 223, 513
- METCALFE Theophilus · 393
- MINGREN Zhong, S.J. · 235
- MINUTI Théophile · 563
- MITHRIDATE · 37, 85, 154, 162, 175, 223
- MOLIERE (Jean-Baptiste Poquelin dit) · 653, 657
- MOLINA Alonso de · 90, 327
- MONGIN Edme · 606
- MONMOUTH Geoffrey de · 143, 144
- MONTANUS Arnoldus · 200, 204, 274
- MONTCHRESTIEN Antoine de · 135
- MONTEZINOS Antonio (ou Levi Aaron) · 199, 200
- MORALES Ambrosio de · 151
- MORAY Robert, F.R.S. · 410, 541, 542, 543, 544, 545, 637, 638, 639, 643, 690
- MORE Thomas · 174, 188, 189, 191, 192, 196, 226, 346, 652, 701, 703, 713
- MORHOF Georg Daniel · 671, 672
- MORLAND Samuel · 634, 635
- MOUCHY Antoine de · 369
- MÜLLER Andreas · 278-283, 514, 605, 620, 703, 711
- MÜLLER Philipp, S.J. · 514
- MÜNSTER Sebastian · 64, 144, 163, 175-177, 179, 180, 182, 467, 479, 723, 738, 739
- MÜNZER Thomas · 128
- MYCONIUS Oswald · 156
- MYDORGE Claude · 572
-
- N*
- NADAL Jerónimo, S.J. · 338
- NAPOLLON Sanson · 554
- NARDO DE CIONE · 16
- NASSAU Maurice de · 160, 171
- NAUDE Gabriel · 389, 465, 554, 584
- NEBRIJA Antonio de · 77, 90, 149, 150, 207, 215, 288
- NEEDHAM Walter · 617
- NEVILL Henry · 110
- NEWTON Isaac · 104, 354, 540, 674
- NICERON Jean-François · 572

NIEUHOFF Jean de ·
253, 255, 274

NIHUS Barthold · 533,
625, 626

NORTON John · 709

O

OGILBY John · 200,
201, 204, 274, 275,
276

OLDENBURG Henry,
F.R.S. · 45, 47, 104,
105, 142, 143, 216,
379, 380, 406, 423,
424, 432-443, 445-
447, 459, 523, 529,
534, 535, 537-542,
544, 546, 580, 590,
612, 616, 617, 626-
628, 631, 632, 634-
639, 694, 732, 738,
740

OLMOS Andrés de ·
328

OPORIN Johann · 77,
178, 372, 374

ORTELLIUS Abraham
· 263

OUGHTRED William ·
359

OWEN John · 405, 409

OXENSTIERNA Axel ·
99

P

PAGET William · 636

PALLU François · 230

PANTOJA Diego de,
S.J. · 227, 228, 235,
239, 257, 268, 275,
280, 703, 712, 713

PARE Ambroise · 103

PARKE Robert · 245

PARVILLIERS Adrien,
S.J. · 482

PASCAL Blaise · 354,
572, 584

PASCHALL Andrew ·
107, 420, 421, 423,
922

PASTRIC Ivan · 485

PATINIR Joachim · 16

PATRICIUS Franciscus
· 382

PAYNE Robert · 621

PELL John, F.R.S. ·
360, 410, 453, 559,
574, 576, 577, 580,
584, 587, 588

PELLIKAN Conrad ·
178

PEMBLE William · 361

PEPYS Samuel, F.R.S.
· 415, 534, 688

PEREIRA Galiote · 231

PEREYRA Benito, S.J.
· 63

PERION Joachim · 77,
126, 139

PERRAULT Charles ·
127, 565, 606

PETRARQUE · 412,
548

PETRI Heinrich · 157

PFEIFFER August ·
194, 195, 222

PHAVORINUS
Varinus · 157

PIE IV · 138

PIERRE LE
VENERABLE · 372

PIERRON Jean, S.J. ·
339

PIGAFETTA Antonio ·
226

PILLEHOTTE Jean ·
208

PINELLI Gian
Vincenzo · 548, 551

PIRCKHEIMER
Willibald · 176

PIRES Tomé · 229

PLATON · 62, 86, 131,
157, 192, 309, 701

PLATTER Thomas (dit
l'Ancien) · 156

PLINE L'ANCIEN · 9,
154, 165, 175, 181,
182, 200, 217, 232,
695

- POLANCO Juan de ·
536, 686
- POLO Marco · 175,
177, 225, 234
- PONCE DE LEON
Pedro · 310
- POPE Walter · 545
- PORTA Giambattista
della · 313, 316, 320,
676, 677, 708
- POSTEL Guillaume ·
26, 67-69, 76, 126,
134, 161, 172, 175,
176, 181, 217, 374,
375, 620, 664
- PRESTE DA
LONGOBARDI
Francesco · 582
- PRISCIEN (de Césarée)
· 78· 136
- PSALMANAAZAAR
George (pseud.) ·
373, 374
- PTOLEMEE · 183, 225,
359
- PURCHAS Samuel ·
144, 254, 255, 256,
257, 704, 712
- PYM John · 429
-
- Q**
- QUINTILIEN · 136,
300, 315, 316
- QUIROGA Vasco de ·
196
-
- R**
- RABELAIS François ·
1, 80, 307, 319, 615,
733, 744
- RACINE Jean · 115,
608
- RADA Martin · 226,
227, 229, 231, 248
- RALEGH Walter · 143,
256
- RAND William · 551
- RANELAGH Katherine
· 433
- RAY John, F.R.S. · 40,
106, 107, 275, 397,
414, 420, 423, 531,
542, 610, 664-666,
671, 694, 695
- REGIOMONTANUS
Johannes · 355
- REGNAULT Robert ·
227, 232, 571
- RELANDUS Adrianus
· 193, 194, 452
- RENAUDOT
Théophraste · 428
- REVILLAS Jean-Louis
de · 358
- RIBAS Juan de · 327
- RICCI Matteo, S.J. · 47,
228-230, 234, 236-
238, 242, 246, 247,
255, 260, 262, 264,
268, 338, 509, 510,
539, 712, 713, 740
- RICCIOLI Giovanni
Battista · 539
- RICHELIEU Armand
Jean du Plessis de ·
378, 402, 543, 597,
598, 599, 602, 605,
606
- RIGAUD Benoist · 159,
228, 239
- RIPA Cesare · 321
- RIVET André · 377,
378, 580, 584
- ROBERT DE KETTON
· 372
- ROBERVAL Gilles
Personne de · 356,
572, 574, 584
- ROCCA Angelo · 161
- RODRIGUES João, S.J.
· 202
- RONDELET Guillaume
· 157
- RONSARD Pierre de ·
135, 139, 140
- ROOSE Henry · 115,
609
- RUDBECK Olof · 26,
130-132, 134

- RUGGIERI Michele,
S.J. · 229, 234, 235,
263, 268
- RUIZ DE MONTOYA
Antonio · 202
- RULICE John · 576
-
- S**
- SAAVEDRA
FAJARDO Diego ·
322
- SACHS VON
LEWEMHEIMB
Philipp Jacob · 631
- SAHAGUN Bernardino
de · 202, 305, 328,
329, 336
- SALIS Johan Baptista à
· 147, 149
- SALVIATI Lionardo ·
412
- SANCHEZ Alonso, S.J.
· 233
- SANCHEZ DE LAS
BROZAS Francisco ·
322, 323
- SAUMAISE Claude ·
547, 558, 559, 577,
624, 625
- SCALIGER Joseph-
Juste · 144, 549, 624
- SCALIGER Jules César
· 74
- SCHALL VON BELL
Adam, S.J. · 236,
260, 262, 264, 510,
511, 713
- SCHEGA Johannes,
S.J. · 514
- SCHEINER Christoph,
S.J. · 642
- SCHOTT Kaspar, S.J. ·
470, 471, 515, 529,
610, 611, 625, 630,
635, 642, 685, 697,
717
- SCYLLACUS Nicolaus
· 189
- SEGUIER Pierre IV ·
599, 606
- SEMEDO Alvarez, S.J.
· 247-249, 253, 255,
257, 268, 276, 278,
503, 714, 715, 740
- SENEQUE · 102, 400,
537
- SEPI Giorgio de · 472
- SERRES Olivier de ·
159
- SHELDON Gilbert ·
622
- SHELTON Thomas ·
393, 400
- SIDNEY Philip · 143
- SIGONIO Carlo · 98
- SILVESTRI Jacopo de ·
685
- SIMON Richard · 25
- SINGYSEN Barbara ·
157
- SKIPPON Philip,
F.R.S. · 106, 531,
532, 539, 542, 628,
665
- SLOANE Hans, F.R.S.
· 674
- SMITH Richard · 137,
275, 397, 408, 459,
591, 701, 709
- SOREL Charles · 596,
597, 599, 603, 610
- SPENSER Edmund ·
143, 144
- SPERONI Sperone · 15,
133
- SPRAT Thomas, F.R.S.
· 105, 401, 405, 406,
407, 412, 430, 446,
610, 617, 691, 732,
733, 734
- STÅLHANSKE
Torsten · 686
- STENSEN Niels · 625
- SWIFT Jonathan · 653
-
- T**
- TACITE · 98, 102, 160,
175, 181, 300, 549,
738

TALLEMANT DES
 REAUX Gédéon ·
 553, 596, 598, 604
 TALON Omer · 315
 TESTERA Jacopo de ·
 328, 337
 THEVET André · 180,
 182, 188, 225, 301,
 620, 738
 THIBAUT DE
 COURVILLE
 Joachim · 378
 THOMAS D'AQUIN
 (saint) · 212, 317
 THOMPSON Samuel ·
 35, 534
 THOU Jacques-Auguste
 de · 415, 548
 TILLOTSON John ·
 400, 418
 TOMBES John · 361
 TORQUEMADA Juan
 de · 328
 TORRICELLI
 Evangelista · 579,
 697
 TORY Geoffroy · 135,
 136, 140, 288, 321
 TOUSSAIN Jacques ·
 136
 TOUSSAINT Daniel ·
 575
 TOVAR Juan de, S.J. ·
 232

TRICASSE DE
 CERESARS Patrice ·
 313
 TRIGAULT Nicolas,
 S.J. · 47, 236-238,
 241, 242, 246, 247,
 256, 712
 TRISMEGISTE
 Hermès · 253, 270,
 465, 501, 680, 682,
 741
 TRITHEMIUS
 Johannes · 80, 282,
 284, 506, 507, 600,
 644, 648, 676, 677,
 680, 683, 684, 689,
 720, 722, 725
 TYRRELL Anthony ·
 395
 TYSSOT DE PATOT
 Simon · 46, 346, 350,
 374

U

URBAIN VIII · 229,
 485, 548, 557
 URQUHART Thomas ·
 319, 392
 USSHER Henry · 254
 USSHER James · 398,
 622, 623

V

VALADES Diego · 328
 VALENCIA Martin de
 · 196
 VALIGNANO
 Alessandro, S.J. ·
 234, 509
 VALLA Lorenzo · 90,
 98, 100, 126, 548
 VAN DER VEKEN
 François, S.J. · 723
 VAN LIER Giesel · 279
 VAN MEURS Jacobus
 · 275
 VANSLEB Michel ·
 484
 VARO Francisco · 236
 VAUGELAS Claude
 Favre de · 115, 600,
 650
 VEALE Abraham · 190
 VEIRAS D'ALAIS
 Denis · 29, 53, 346,
 347, 349, 362, 373
 VENERI Achille · 485
 VERBIEST Ferdinand,
 S.J. · 230, 632
 VERGILIO Polidoro ·
 180, 182
 VERSTEGAN Richard
 · 144

- VESPUCCI Amerigo ·
175, 177, 188, 189,
192, 701
- VEYSSIERE DE LA
CROZE Mathurin ·
104
- VIENNE PLANCY
Antoine de · 28, 243,
244, 352-354, 602-
604, 610, 611, 656,
696, 716
- VIETE François · 350,
352, 354, 359
- VIGENERE Blaise de ·
183, 240, 241, 293,
324, 375, 560, 600,
604, 677-679, 682,
718, 725
- VILLIERS George (duc
de Buckingham) ·
347
- VILLIERS Jean de ·
599, 604, 612
- VIRGILE · 274
- VITELLESCHI Muzio
· 358, 468, 495, 509,
556
- VIVES Juan Luis · 111
- VOET Gijsbert · 621
- VORSTIUS Johannes ·
99
- VOSSIUS Gerard
Johann · 433
- VOSSIUS Isaac, F.R.S.
· 253, 254, 282, 625
-
- W**
- WALLIS John, F.R.S. ·
312, 318, 355, 358,
359, 360, 392, 399,
405, 407, 408, 411,
420, 454, 540, 616,
617
- WALTON Brian · 250,
253, 254, 278, 484,
489
- WARD Seth, F.R.S. ·
94, 350, 392, 399,
403, 405, 408, 416,
417, 418, 420, 426,
431, 460, 545, 690,
691
- WASER Caspar · 156
- WEBB John · 27, 239,
250-254, 257, 258,
268, 278, 392, 714,
716
- WEBBE Joseph · 112
- WEBSTER John · 94,
145, 402, 416
- WENDELIN Gottfried ·
23
- WEYERSTRAET
Elizaeus · 260, 274,
500
- WHITELOCKE
Bulstrode · 100
- WILKINS John, F.R.S.
· 23-25, 28, 31, 36,
40, 52, 74, 76, 78, 87,
88, 96, 105-107, 144,
154, 217, 221-223,
239, 246, 247, 248,
249, 254, 258, 276,
293, 312, 350, 360,
361, 362, 365, 366,
369, 384, 389, 392,
395, 397, 398, 400-
403, 405-416, 418,
419, 420, 421, 429,
431-433, 436, 438-
444, 447, 449, 453,
454, 460, 464, 521,
540, 541, 542, 544,
545, 568, 571, 579,
580, 593, 604, 610,
611, 617, 626, 643,
654, 658, 661, 663,
664, 666-669, 671,
672, 674, 675, 680,
683, 685, 690, 691,
694-696, 698, 699,
700, 703, 708, 709,
710, 716, 717, 726,
728, 730-735, 739,
740, 922
- WILLET Andrew · 254,
257

WILLIAMS Roger ·
199, 399, 456, 459,
571

WILLIS Edmund · 393

WILLIS John · 393,
405, 594, 611

WILLISEL Thomas,
F.R.S. · 666

WILLOUGHBY
Francis, F.R.S. · 414,
415, 531, 665

WINTHROP John Jr ·
456

WOOD Anthony · 734

WREN Christopher,
F.R.S. · 251, 405,
420, 642

WYCHE Peter · 401,
630

Z

ZAINER Gunther · 16

ZHENG Wang · 236

ZWINGLI Ulrich · 67,
156, 177, 178, 372

Tables des illustrations

- Ill. 1 : Frontispice du *Turris Babel*, Athanasius Kircher (Amsterdam, 1679) p. 19
- Ill. 2 : Le Pentagramme et les soixante-douze noms de Dieu, *Oedipus Aegyptiacus*, Athanasius Kircher (Rome, 1652-1654) p. 71
- Ill. 3 : Le *Notre Père* en « caractère réel », *An Essay...*, John Wilkins (Londres, 1668) p. 97
- Ill. 4 : Frontispice du *Universal Character*, Cave Beck (Londres, 1657) p. 219
- Ill. 5 : Frontispice de la *China Illustrata*, Athanasius Kircher (Amsterdam, 1667) p. 261
- Ill. 6 : « Alphabet des expressions naturelles », *Chirologia*, John Bulwer (Londres, 1644) p. 298
- Ill. 7 : Le *Pater noster* du *Testeriano*, Egerton manuscript 2898 (British Museum) p. 332
- Ill. 8 : Tableau simplifié de la classification du « Monde » (*tiré de ECO (Umberto), La Recherche de la Langue Parfaite*) p. 364
- Ill. 9 : Les « Caractères » pour les 40 Genres majeurs, *An Essay...*, John Wilkins (Londres, 1668) p. 364
- Ill. 10 : L'Arche de Noé, *An Essay...*, John Wilkins (Londres, 1668) p. 398
- Ill. 11 : Le « caractère réel » employé par Andrew Paschall (Lettre de Paschall à John Aubrey, 13 février 1677, Bodleian Library, MS Aubrey 13, f. 15r) p. 422
- Ill. 12 : Frontispice de l'*Oedipus Aegyptiacus*, Athanasius Kircher (Rome, 1652-1654) p. 475
- Ill. 13 : « Horoscopium Catholicum Societatis Iesu », *Ars Magna Lucis et Umbrae*, Athanasius Kircher (Rome, 1646) p. 491
- Ill. 14 : Frontispice de l'*Ars Magna sciendi*, Athanasius Kircher (Amsterdam, 1669) p. 500
- Ill. 15 : Carte de la correspondance européenne de Pereisc (*tirée de BOTS (Hans) et WAQUET (Françoise), La République des Lettres*) p. 552
- Ill. 16 : Carte de la correspondance de Mersenne (*tirée de BOTS (Hans) « Marin Mersenne, secrétaire général de la République des Lettres »*) p. 581
- Ill. 17 : Frontispice du *De la Charlatanerie des Savans...*, Johannes Mencke (La Haye, 1721) p. 640
- Ill. 18 : La langue des habitants de la Lune, *L'Homme dans la lune*, Francis Godwin (Paris, 1648) p. 706
- Ill. 19 : La langue des habitants de la Lune, *L'Homme dans la lune*, Francis Godwin (Paris, 1648) p. 707
- Ill. 20 : Table III en « caractères réels », *A Description of Helioscopes*, Robert Hooke (Londres, 1676) p. 729

Tables des matières

Introduction	7
La fascination de Babel : rebâtir la Tour ?	10
Variété des projets : esquisse d'une typologie	26
Pour une histoire « historique » des langues universelles et de leurs concepteurs	34
L'insertion des language planners dans la République des Lettres	50
Première partie – Une nouvelle Babel de langues universelles ? Typologie « en contexte » ou panorama linguistique à l'époque moderne	55
Chapitre 1 – L'hypothèse monogénétique et la Babel des vernaculaires européens	59
1.1 La quête de la langue d'Adam	60
La quête de l'Un	60
L'hébreu, Langue-Mère	63
Reconnecter le mot et la chose : la Kabbale	68
La « sécularisation » de l'hébreu	72
Résistance(s) de l'hébreu	77
1.2 Le Latin, « signe européen » (F. Waquet)	82
La sainte trinité linguistique : des langues sanctifiées par la croix au « jargon des nègres et des sauvages »	82
Familiarités latines	86
Le latin, langue liturgique	91
Le latin, lingua franca de la République des Lettres	98
Le latin, une langue universelle « de fait »	108
En fait, un latin « corrompu », périmé, disqualifié ?	124
1.3 « Naissance » des vernaculaires ou la nécessité de résoudre la diversité : « <i>which might be as a Clew to direct us out of this Laborinth of Languages</i> » (Cave Beck)	130
Le français et ses généalogies multiples...	134
L'anglais, « sous-langue » européenne ?	142
De la diglossie à la polyglossie	146
Chapitre 2 – La quête encyclopédique : une langue universelle pour une religion universelle ou la langue, apôtre de la religion ?	153

2.1 L'hypothèse encyclopédique : de Babel à la Pentecôte pour embrasser la diversité	154
Conrad Gessner et Claude Duret : la Pentecôte et la théorie des 72 langues	154
Apprendre ou collectionner les langues ?	168
2.2 A Nouveau Monde, nouvelles langues : Propager l'Évangile	188
Une multitude de langues, source d'inspiration pour les concepteurs de langues universelles ?	193
Faiblesses intrinsèques des langues	205
Des langues universelles pour évangéliser le monde ?	215
2.3 Le chinois, une langue universelle en action ? Les idéogrammes comme aiguillon linguistique	225
La Chine, terrain de jeu des missionnaires	228
Le chinois, terrain de jeu des language planners	239
2.4 « <i>Linguarum omnium ad unam reductio</i> » : Kircher et le chinois, source d'inspiration pour une « réduction » des langues	260
La Chine d'Athanasius Kircher : le traité d'un « proto-sinologue » ?	260
Lectures polyglottes : les Polygraphies	278
Chapitre 3 – Le geste, « emblème transitoire » : des gestes et de leur alphabet, l'image	287
3.1 <i>Muta eloquenza, facondo silenzio</i> : le geste, langue universelle	293
John Bulwer et Giovanni Bonifaccio, gestual planners : le geste, « langage naturel de la main »	293
Gestes missionnaires : le geste comme premier échange linguistique	301
Le langage des sourds et muets	307
Du geste rhétorique aux arts de la mémoire	313
3.2 L'image, « Bible des illettrés » universelle ? L'exemple des <i>testerianos</i>	320
L'image, alphabet du geste : emblèmes et hiéroglyphes	320
Un exemple de syncrétisme linguistique : les <i>testerianos</i>	327
L' <i>Orbis sensualium pictus</i> : un projet de langue universelle en images	340
Chapitre 4 – Une langue <i>ex nihilo</i> : relier le mot et la chose, ou langues universelles et irénisme	343
4.1 Des langues scientifiques, « parfaites »	346
Perfection de la fiction	346

	929
Mathématiser la langue pour mathématiser le monde	350
L'apogée : le « caractère réel » de John Wilkins ?	360
4.2 De la langue aux projets de concorde universelle : les « rêveurs de paix » (Justel)	368
Langue de la discorde, langue de la controverse	368
La langue de la concorde : langues universelles et irénisme	374
<i>Deuxième partie – Rome et Londres, capitales des langages planners ? Deux grands pôles linguistiques européens</i>	387
Chapitre 5 – La Royal Society : un centre névralgique de la genèse des langues universelles en Angleterre	391
1.1 Le milieu des Language planners anglais	392
Un « momentum » linguistique en Angleterre	392
Emulation et concurrence : « the cradle of the Royal Society » (John Aubrey) ou avec ou contre Wilkins ?	403
1.2 L'idéal collaboratif de la Royal Society	410
Un espace social ouvert ? La genèse collective du Real Character	410
Figures de brokers en Angleterre : Samuel Hartlib et Henry Oldenburg	423
Les Philosophical Transactions, organe du « prosélytisme scientifique » de la Royal Society : améliorer le « caractère réel »	443
1.3 Royal Society et missionnaires puritains	448
La langue universelle comme outil missionnaire en Amérique du Nord : John Eliot, un exemple isolé ?	448
La « Corporation pour la propagation de l'Évangile » : la Royal Society et l'Amérique	455
Chapitre 6 – Athanasius Kircher, un alchimiste du Verbe dans la Ville éternelle	463
2.1 « Romanité » de Kircher : l' <i>Urbs</i> , capitale du monde et lieu de la science linguistique ?	466
Le Collège Romain : vitrine et pivot de l'ordre jésuite	466
Le Musaeum Kircherianum : centre névralgique de la vie intellectuelle romaine et européenne	470
La Congrégation de Propaganda Fide, « aux antipodes de Babel » (G. Pizzorusso)	481

2.2 Rêves d'universalité : la contradiction kirchérienne, un jésuite « de cabinet » face à un ordre « aux dimensions du monde »	491
L'inscription de Kircher dans la Compagnie de Jésus : une « transformation de la mobilité des intellectuels en mobilité intellectuelle » (Romano/Van Damme) ?	491
Le prisme antiquaire de Kircher	499
2.3 Un pivot de la Compagnie : la place de Kircher au sein du réseau jésuite	508
L'attraction chinoise : Kircher « circulateur »	508
Le réseau des confesseurs jésuites d'Europe centrale : une polygraphie pour l'empereur	512
<i>Troisième partie – Une République des Langues</i>	519
Chapitre 7 – Le réseau transnational des <i>language planners</i> : une province de la République des lettres	527
1.1 Une internationale des langues : l'axe anglo-italien	528
Rencontres	528
La lettre pour faire vivre le lien social	534
1.2 La France, un isthme européen de la République des Langues	546
Nicolas-Claude Fabri de Pereisc, un prince de la République des Langues	546
Marin Mersenne, le grand rôle d'un minime	566
La France, un troisième pôle de l'Europe des langues universelles ?	596
1.3 Un réseau transconfessionnel ? Entre utopie et tensions	615
Règlements de compte dans la République des Lettres	615
« ils seraient peu disposés, je pense, à les communiquer à des hérétiques » : entre collaboration scientifique et tensions confessionnelles	624
Athanasius Kircher vu depuis la Royal Society : identité confessionnelle ou habitus scientifique ?	636
Chapitre 8 – La langue universelle, une langue « de distinction sociale » ?	647
2.1 La quête de la langue de la vérité	649
Langue universelle et lingua franca : deux types de langues pour deux objectifs dissymétriques ?	651
La liste, proto-Encyclopédie ?	658
La table, représentation graphique par excellence et point culminant du discours taxinomique	662

2.2 Entre universalisme et cryptographie : le goût du secret ou « A qui ou à quoi sert le talent dans le mouchoir ? » (Haak)	671
Une cryptographie pour tous ?	672
Des hiéroglyphes pour choyer le savoir	680
Les language planners, des Rosicruciens !	689
2.3 Des réseaux d'« auto-légitimation » : une langue pour tous ou une langue pour personne ?	693
Des projets « européocentrés » : la légitimité décrétée du « fait linguistique » ?	693
Du rôle de l'utopie : du Mandarin au language planner, le Républicain des langues tel qu'il se perçoit ?	701
La réception des langues universelles : des réseaux clos sur eux-mêmes ?	716
<i>Conclusion</i>	737
<i>Annexe Images</i>	747
<i>Sources & bibliographie</i>	801
Sources	802
1.Sources imprimées	802
1.1 Projets de langues universelles	802
1.2 Correspondances	814
1.3Autres types de sources	816
2.Sources Manuscrites	836
Bibliographie	838
<i>Index Nominum</i>	901
<i>Tables des illustrations</i>	921
<i>Tables des matières</i>	925

Titre : Sortir de Babel.

Une République des Langues en quête d'une « langue universelle » à la Renaissance et à l'Âge classique ?

Résumé : L'Europe de la Renaissance et de l'Âge classique a été le terrain d'une quête protéiforme de la langue universelle (recherches sur la langue d'Adam, encyclopédies de tous les idiomes de la terre, langues créées *ex nihilo*...). Afin de percevoir les conditions sociales de production de ce savoir linguistique, cette étude se propose d'élaborer une histoire, moins de la langue universelle elle-même que de ses concepteurs ; une histoire sociale et culturelle de ces pratiques intellectuelles, dans une perspective pluridisciplinaire et à l'échelle européenne. Les acteurs sociaux impliqués dans cette quête s'inscrivent dans des réseaux particuliers, liés à des institutions qui participent pleinement de la transformation du monde moderne (Royal Society, ordre jésuite...). Ils sont souvent des figures de la République des Lettres et en forment, par leurs travaux linguistiques et les correspondances fournies qu'ils suscitent, une province particulière : la « République des Langues ». S'y joue rien moins que le choix, non pas de la langue du bon usage – celle des grammairiens – mais de la langue de la science et de la vérité, la langue de la République des Lettres elle-même. Comment des savants européens contribuent-ils par cet espace social virtuel à faire exister leurs utopies linguistiques ? Discutés dans le cadre de ces réseaux européens transnationaux, les projets apparaissent comme des technologies littéraires et sociales, maîtrisées seulement par un petit nombre d'individus ; ces langues pour tous sont donc indissociablement des langues à l'usage du « moins grand nombre », des langues de distinction.

Mots-clés : Conrad Gessner, Claude Duret, Marin Mersenne, John Wilkins, Athanasius Kircher, République des Lettres, jésuites, Royal Society, langues universelles, chinois, réseaux, correspondance, cryptographie, hiéroglyphe, Nouveau Monde, latin

Title : Escaping from Babel.

A Republic of Languages in search of a “Universal Language” in the Early Modern Age ?

Abstract : During the Early Modern Age, Europe was the field of a protean quest for the universal language (researches on Adam's language were carried out, encyclopedias of all the idioms spoken on earth were written, languages were created *ex nihilo*...). In order to understand the social conditions presiding over the production of that linguistic knowledge, the aim of this study is to retrace the history of the universal language planners rather than that of the language itself. It means to elaborate a social and cultural history of these intellectual practices on a European scale, in a multidisciplinary perspective. The social actors involved in that quest for the universal language were members of specific networks and connected with institutions which actively participated in the transformation of the modern world (the Royal Society, the Jesuits...). They were often prominent figures of the Republic of Letters within which, through their linguistic works and the numerous correspondences these gave rise to, they formed a specific province – the “Republic of Languages”. What was at stake was nothing less than choosing, not the language defining correct usage – that of the grammarians – but the language of sciences and truth, that of the Republic of Letters itself. How did European scholars give life to their linguistic utopias through that virtual social space? Discussed within the framework of these transnational European networks, the linguistic projects appeared like literary and social technologies, only mastered by a small group of individuals. Therefore these languages intended to be “for all” paradoxically turned out to be languages for “the happy few”, languages of distinction.

Keywords : Conrad Gessner, Claude Duret, Marin Mersenne, John Wilkins, Athanasius Kircher, Republic of Letters, Jesuits, Royal Society, universal languages, Chinese, networks, correspondence, cryptology, hieroglyph, New World, Latin

Discipline : Histoire

Ecole Doctorale Sciences Humaines et
Sociales (ED 507)
Université Rennes 2
Place du recteur Henri Le Moal
CS 24 307
35043 Rennes cedex

CERHIO (CNRS UMR 6258)
Université Rennes 2 - Maison de la
Recherche en Sciences sociales
Place du Recteur Henri Le Moal
CS 24 307
35 043 Rennes cedex